

Intégrale Hercule Poïrot volume 1

Agatha Christie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'INTÉGRALE

- III -

Agatha
Christie

HERCULE POIROT

- volume 1 -

La mystérieuse affaire de Styles

Le crime du golf

Les enquêtes d'Hercule Poirot

Le meurtre de Roger Ackroyd

Les Quatre



L'INTÉGRALE

- III -

Agatha
Christie

HERCULE POIROT

- volume 1 -

La mystérieuse affaire de Styles

Le crime du golf

Les enquêtes d'Hercule Poirot

Le meurtre de Roger Ackroyd

Les Quatre



L'INTEGRALE

AGATHA CHRISTIE

HERCULE POIROT

VOLUME 1



Éditions du Masque
17, rue Jacob 75006 Paris



Agatha Christie

LA MYSTÉRIEUSE
AFFAIRE
DE STYLES



Agatha Christie

LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE
DE STYLES

*Traduction de Thierry Arson
entièrement révisée*



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob 75006 Paris

*Collection de romans d'aventures
créée par Albert Pigasse*

Titre de l'édition originale :
The Mysterious Affair at Styles
Publiée par HarperCollins

Conception graphique et couverture : WE-WE.
AGATHA CHRISTIE® POIROT® Copyright © 2009 Agatha
Christie Limited
(a Chorion company). All rights reserved.
© 1920 Agatha Christie Limited. All rights reserved
© 1927, Librairie des Champs-Élysées.
© 2012, Éditions du Masque,
un département des éditions Jean-Claude Lattès, pour la présente
édition.

ISBN : 978-2-7024-3660-8

À ma mère

JE ME RENDS À STYLES

Le vif intérêt que suscita dans le public ce qu'on appela, à l'époque, « L'Affaire de Styles », est aujourd'hui quelque peu retombé. Cette histoire connut néanmoins un tel retentissement que mon ami Poirot et la famille Cavendish elle-même m'ont demandé d'en rédiger le compte rendu. Nous espérons ainsi mettre un terme aux rumeurs extravagantes qui continuent de circuler.

Je vais donc relater, sans m'étendre, les circonstances qui me valurent de m'y trouver mêlé.

Blessé et rapatrié du front, on venait de m'accorder – à l'issue d'un séjour de quelques mois dans une maison de repos plutôt sinistre – un mois de permission. Sans parents proches ni amis, je me demandais ce que je pourrais bien faire lorsque je rencontrai par hasard John Cavendish. Je l'avais quasiment perdu de vue depuis des années. En réalité, je ne l'avais jamais beaucoup fréquenté. De fait, il était de quinze ans mon aîné même s'il ne faisait pas ses quarante-cinq ans. Mais, dans mon enfance, j'avais effectué de nombreux séjours à Styles, la résidence de sa mère dans le comté d'Essex.

Nous bavardâmes assez longuement du bon vieux temps. Et, pour finir, il m'invita à passer ma permission à Styles.

— Mère sera enchantée de vous revoir après tant d'années, ajouta-t-il.

— Comment se porte-t-elle ? demandai-je.

— À merveille ! Vous savez sans doute qu'elle s'est remariée ?

Je ne parvins pas à cacher mon étonnement. Lorsqu'elle avait épousé le père de John, un veuf avec deux garçons, Mme Cavendish était une belle femme d'un certain âge, pour autant que je m'en souvienne. Elle ne pouvait donc guère avoir moins de soixante-dix ans aujourd'hui. Je me rappelais sa personnalité énergique et autoritaire. Tout à la fois mondaine et jouant volontiers les dames patronnesses, elle cultivait sa notoriété en inaugurant des fêtes de bienfaisance et en s'adonnant aux bonnes œuvres. Elle possédait une bonté véritable et une immense fortune personnelle.

Styles Court, leur maison de campagne, avait été achetée par M. Cavendish au début de leur mariage. Et ce brave homme était à ce point subjugué par sa femme qu'il lui en avait, à sa mort, laissé l'usufruit ainsi que la majeure partie de ses revenus – disposition qui, à l'évidence, lésait ses deux enfants. Mais Mme Cavendish s'était toujours montrée fort généreuse envers ses beaux-fils. En outre, ils étaient encore très jeunes à l'époque du remariage de leur père et ils l'avaient toujours considérée comme leur propre mère.

Lawrence, le cadet, avait été un adolescent fragile. Après des études de médecine, il avait renoncé à exercer et était revenu vivre à Styles Court, où il avait tenté de se lancer dans la carrière littéraire – ses vers, hélas ! n'avaient jamais remporté le moindre succès.

Après quelques années de barreau, John, avait abandonné la carrière d'avocat au profit de l'existence plus aimable de gentilhomme campagnard. Il s'était marié deux ans plus tôt et avait emménagé à Styles avec son épouse. Néanmoins, je soupçonnais qu'il eût préféré recevoir de sa belle-mère une pension plus importante, qui lui aurait permis de vivre ailleurs. Mais Mme Cavendish avait pour habitude d'établir ses propres plans et d'attendre que l'on s'y rallie de bonne grâce. Dans le cas précis, elle possédait un atout majeur : elle tenait les cordons de la bourse.

John remarqua mon étonnement lorsque j'appris le remariage de sa mère et eut un sourire lugubre.

— Un sale petit malotru ! fit-il avec rage. Je peux bien vous l'avouer, Hastings, sa présence nous complique pas mal l'existence. Quant à Evie... Vous vous souvenez d'Evie ?

— Non.

— Elle n'était peut-être pas encore là de votre temps. C'est la gouvernante de Mère, sa dame de compagnie... et son homme à tout faire ! Pas particulièrement jeune ni jolie, mais une fille formidable, cette brave Evie.

— Mais vous me parliez de...

— Ah oui ! de cet individu ! Il a débarqué d'on ne sait où. Officiellement, c'est un cousin éloigné ou un vague parent d'Evie – bien qu'elle ne semble pas enchantée de ce lien de famille. Il n'est pas du même monde que nous, ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Il a une longue barbe noire et porte des bottines vernies par tous les temps ! Il a tout de suite tapé dans l'œil de Mère, et elle l'a engagé comme secrétaire. Vous savez qu'elle s'occupe toujours d'une multitude d'œuvres en tout genre ?

Je me le rappelais en effet.

— Bien sûr, celles-ci se sont multipliées avec la guerre. Pas de doute que ce type l'a beaucoup aidée. Mais imaginez notre stupeur quand, il y a de cela trois mois, elle nous a annoncé ses fiançailles avec son Alfred ! Cet individu a au moins vingt ans de moins qu'elle ! C'est du maquereautage ostensible. Mais, que voulez-vous : Mère n'en a jamais fait qu'à sa tête, et elle l'a épousé.

— Ça a dû être une situation pénible pour vous tous.

— Pénible ? Infernale, oui !

C'est ainsi que, trois jours plus tard, j'arrivais à Styles Saint-Mary, petite gare absurde et sans raison d'être, plantée au milieu de prairies verdoyantes et de chemins vicinaux. John Cavendish m'attendait sur le quai et nous nous dirigeâmes vers son automobile.

— Nous arrivons encore à obtenir trois gouttes d'essence, m'expliqua-t-il. Surtout grâce aux œuvres de Mère.

Le village de Styles Saint-Mary se trouvait à trois bons kilomètres de la gare, et Styles Court quinze cents mètres plus loin. C'était une belle journée de juillet. Devant ces plaines bucoliques de l'Essex, qui s'étendaient si vertes et si paisibles sous le chaud soleil de l'après-midi, il était difficile d'imaginer que là-bas, pas si loin, une guerre se poursuivait. J'eus la soudaine impression de pénétrer dans un autre univers.

— J'ai bien peur que vous ne trouviez la vie ici quelque peu monotone, Hastings, me dit John tandis que nous franchissions les grilles du parc.

— Mon cher ami, je ne cherche rien d'autre.

— Bah ! c'est assez agréable si on a envie de mener une existence oisive. Je fais des exercices avec les volontaires deux fois par semaine, et à l'occasion je donne un coup de main aux fermiers. Ma femme travaille régulièrement « sur le terrain ». Tous les jours, elle se lève à 5 heures pour traire les vaches, et elle n'arrête pas jusqu'au déjeuner. Ce serait somme toute la belle vie – s'il n'y avait pas ce fichu Alfred Inglethorp !

Il ralentit et jeta un coup d'œil à sa montre.

— Je me demande si nous avons le temps de passer prendre Cynthia... Non. À cette heure-ci, elle a déjà quitté l'hôpital.

— Cynthia ? Ce n'est pas votre femme ?

— Non. C'est une protégée de Mère. La fille d'une de ses anciennes

amies de pensionnat. Elle avait épousé un avocat véreux, lequel a fait faillite. Quand Cynthia s'est retrouvée orpheline et sans le sou, Mère l'a prise sous son aile. Cynthia vit à Styles depuis bientôt deux ans. Elle travaille à l'hôpital de la Croix Rouge de Tadminster, à une douzaine de kilomètres d'ici.

Nous étions arrivés devant la superbe vieille demeure. Une femme vêtue d'une jupe de tweed épais était penchée sur un massif de fleurs. Elle se redressa à notre approche.

— Salut, Evie ! Je vous présente notre blessé de guerre : l'héroïque M. Hastings... Mlle Howard.

Mlle Howard me gratifia d'une poignée de main franche et presque trop vigoureuse. Je fus frappé par le bleu intense de ses yeux qu'accentuait le hâle de son visage. D'un physique agréable, elle pouvait avoir une quarantaine d'années. Elle parlait d'une voix profonde, presque masculine, et ses pieds chaussés de lourdes bottes de travail donnaient la mesure d'un corps solidement charpenté. Je découvris bientôt qu'elle s'exprimait volontiers en style télégraphique.

— Mauvaises herbes – poussent comme du chiendent. Impossible d'en venir à bout. Tâcherai de vous mobiliser. Méfiez-vous.

— Je serai enchanté de me rendre utile, répondis-je.

— Dites pas ça. Jamais. Après, on regrette.

— Vous êtes cynique, Evie, dit John en riant. Où prenons-nous le thé aujourd'hui ? À l'intérieur ou dehors ?

— Dehors. Trop beau pour rester cloîtré.

— Venez. Vous avez fait assez de jardinage pour aujourd'hui. Toute peine mérite salaire, et vous avez besoin de vous rafraîchir.

Mlle Howard ôta ses gants de jardinage.

— À tout prendre, j'aurais tendance à être d'accord avec vous, acquiesça-t-elle.

Elle nous fit faire le tour de la maison et nous conduisit jusqu'à un sycamore majestueux à l'ombre duquel le thé était servi.

Une jeune femme se leva d'un fauteuil en osier et vint à notre rencontre.

— Hastings... ma femme, dit John en guise de présentations.

Jamais, je n'oublierai cette première rencontre avec Mary Cavendish. Sa silhouette élancée se découpait dans la lumière éclatante du soleil. Ses beaux yeux fauves – des yeux tels que je n'en

avais jamais vu chez aucune femme – brillaient comme un feu sous la braise ; et, derrière son extraordinaire sérénité apparente, on devinait qu'un caractère fougueux habitait ce corps d'une exquise sagesse. Tout cela reste gravé au fer rouge dans ma mémoire. Et je ne l'oublierai jamais.

Elle me souhaita la bienvenue d'une voix à la fois grave et claire. Soudain, ravi d'avoir accepté l'invitation de mon ami, je pris place dans un fauteuil d'osier. Mme Cavendish me servit du thé, et les quelques remarques complaisantes qu'elle m'adressa ne firent que renforcer la fascination qu'elle exerçait déjà sur moi. N'était-ce pas agréable de trouver un auditoire qui appréciait ma conversation ? Je relatai – avec un humour qui ne manqua pas d'amuser mon hôtesse – certaines anecdotes relatives à mon séjour dans la maison de convalescence. Peut-être convient-il de préciser que John, malgré ses belles qualités, ne passait pas pour un brillant causeur.

Une voix que je n'avais pas oubliée nous parvint alors par une porte-fenêtre entrouverte.

— Après le thé, Alfred, vous écrirez à la princesse. J'écirai moi-même à lady Tadminster pour lui demander de présider la seconde journée. À moins que nous n'attendions la réponse de la princesse ? Si celle-ci refuse, lady Tadminster pourrait présider la première journée, et Mme Crosbie la seconde. Et n'oublions pas d'écrire à la duchesse pour lui rappeler la fête de l'école.

Une voix d'homme se fit entendre, puis la nouvelle Mme Inglethorp répondit :

— Oui, bien sûr. Après le thé, ce sera parfait. Vous êtes si prévenant, Alfred chéri.

La porte-fenêtre s'ouvrit un peu plus et une femme sortit, qui se dirigea vers la pelouse. Encore belle, avec ses cheveux blancs et son port altier, elle était suivie d'un homme à l'allure déférente.

Mme Inglethorp m'accueillit avec effusion :

— Monsieur Hastings ! quel plaisir de vous revoir après tant d'années ! Alfred chéri, voici M. Hastings... Mon mari.

Je regardai « Alfred chéri » avec curiosité. Il détonnait d'étrange façon dans notre petit groupe. Rien de surprenant que sa barbe déplût à John : c'était une des plus longues et des plus noires qu'il m'ait été donné de voir. Il arborait un pince-nez cerclé d'or et son visage affichait une curieuse impassibilité. Sans doute eût-il été parfait sur une scène de théâtre, mais il me sembla bizarrement déplacé dans la

vie réelle. Sa poignée de main était sans conviction, sa voix basse et mielleuse :

— Ravi de faire votre connaissance, monsieur Hastings. (Puis, se tournant vers son épouse :) Emily, ma chérie, je crains que ce coussin n'ait un peu pris l'humidité.

Elle lui sourit tendrement tandis qu'il lui changeait son coussin avec toutes les marques de la plus tendre attention. Étrange aveuglement chez une femme par ailleurs si raisonnable !

Avec l'arrivée de M. Inglethorp, une atmosphère de gêne mêlée d'hostilité voilée parut s'installer. Mlle Howard, en particulier, ne fit aucun effort pour masquer ses sentiments. Quant à Mme Inglethorp, elle ne semblait rien remarquer d'anormal. Elle avait conservé cette volubilité dont je me souvenais après tant d'années, et elle noya l'assistance sous un flot de paroles où il était beaucoup question de la kermesse qu'elle organisait pour les jours suivants. De temps à autre, elle consultait son mari sur un problème de jours ou de dates. Celui-ci ne se départit à aucun moment de son attitude vigilante et attentive. Il m'inspira dès l'abord une antipathie aussi violente que définitive, et je me flatte de ce que mes premières impressions sont souvent assez justes.

Lorsque Mme Inglethorp se tourna vers Evie Howard pour lui donner diverses instructions au sujet de son courrier, son mari me demanda, de sa voix appliquée :

— Êtes-vous militaire de carrière, monsieur Hastings ?

— Non. Avant la guerre, je travaillais pour la Lloyds.

— Et vous comptez réintégrer la banque après la fin des hostilités ?

— Peut-être. À moins que je ne me lance dans une nouvelle carrière.

Mary Cavendish se pencha vers moi :

— Quel métier choisiriez-vous, si vous n'écoutez que votre cœur ?

— Cela dépend.

— N'avez-vous pas de marotte inavouée ? insista-t-elle. Allons ! Tout le monde en a au moins une ! Et c'est en général un peu ridicule.

— Vous allez vous moquer de moi.

Elle sourit :

— Ça, ce n'est pas impossible.

— Eh bien, figurez-vous que depuis toujours, je rêve d'être détective !

— Un vrai détective ? Je veux dire inspecteur, comme à Scotland Yard ? Ou bien Sherlock Holmes ?

— Oh ! Sherlock Holmes, sans aucune hésitation ! Mais, toute plaisanterie mise à part, c'est vraiment cela qui m'attire. J'ai rencontré un jour en Belgique un inspecteur célèbre qui m'a fasciné. Un petit homme extraordinaire. Selon lui, un bon détective se juge à sa méthode. J'ai fondé mon système sur le sien, mais j'y ai, bien entendu, ajouté quelques perfectionnements de mon cru. C'était un drôle de personnage, un véritable dandy mais incroyablement intelligent.

— Un bon roman policier moi, ça me plaît, intervint Mlle Howard. Mais on écrit trop de bêtises. Le coupable découvert au dernier chapitre. À la stupeur générale. Mon œil, oui ! Un vrai crime, on saurait tout de suite.

— Il y a pourtant eu un bon nombre de crimes irrésolus, fis-je remarquer.

— Pensais pas à la police... Mais aux gens proches. La famille... Pas possible de les tromper, à mon avis. Ils sauraient.

— Alors, répliquai-je, car la conversation m'amusait, si d'aventure vous étiez mêlée à un crime, disons un meurtre, vous seriez à même de trouver le coupable au premier coup d'œil ?

— Bien sûr ! Peut-être pas de le prouver à une bande d'hommes de loi. Mais s'il s'approchait de moi, je le sentirais tout de suite.

— Le coupable pourrait être *une* coupable.

— Possible. Mais le meurtre est un acte violent. Je l'associe plutôt à un homme.

— Ce n'est pas le cas d'un empoisonnement. (La voix claire de Mary Cavendish me fit tressaillir.) Hier encore, poursuivit-elle, le Dr Bauerstein me disait que les médecins sont dans une telle ignorance des poisons les plus subtils que d'innombrables cas de meurtres par substances toxiques sont insoupçonnés.

— Voyons, Mary ! s'exclama Mme Inglethorp. Quelle conversation sinistre ! J'en ai la chair de poule. Ah ! voilà Cynthia.

Une jeune fille vêtue de l'uniforme des Infirmières Volontaires traversait la pelouse en courant.

— Eh bien, Cynthia, vous êtes en retard, aujourd'hui. Je vous présente M. Hastings... Mlle Murdoch.

Cynthia Murdoch était une charmante jeune personne, pleine de vie.

Elle ôta sa petite coiffe d'infirmière et j'admirai la lourde masse ondulée de ses cheveux auburn et la blanche délicatesse de la main qu'elle tendit pour prendre son thé. Si elle avait eu des yeux et des cils plus foncés, elle eût été irrésistible. Elle se laissa tomber sur la pelouse près de John. Je lui tendis l'assiette de sandwiches et elle leva vers moi un visage souriant :

— Asseyez-vous donc sur l'herbe ! On y est tellement mieux.

Je m'exécutai de bonne grâce :

— Vous travaillez à Tadminster, n'est-ce pas, mademoiselle Murdoch ?

— Hélas pour moi !

— Ils vous briment donc tellement ?

— Ça, ils ne s'y risqueraient pas ! se récria Cynthia avec dignité.

— Une de mes cousines est aide-soignante, et elle a une peur bleue des infirmières en chef.

— Ça ne m'étonne pas ! Si vous les voyiez, monsieur Hastings ! Vous ne pouvez pas imaginer ! Mais, Dieu merci, je ne suis pas aide-soignante, je travaille au laboratoire de l'hôpital.

— Et combien de personnes avez-vous déjà empoisonnées ? plaisantai-je.

— Oh ! des centaines, rétorqua-t-elle avec un sourire.

— Cynthia ! intervint Mme Inglethorp, j'aurais quelques lettres à vous dicter.

— Certainement, tante Emily.

Elle sauta sur ses pieds, et quelque chose dans son comportement me rappela la situation subalterne qu'elle avait dans cette maison. Mme Inglethorp, en dépit de sa profonde bonté, ne lui permettait pas de l'oublier.

Mon hôtesse se tourna vers moi :

— John va vous montrer votre chambre. Le dîner est servi à 19 h 30. Depuis quelque temps, nous avons renoncé à souper plus tard. Lady Tadminster, qui est la fille de feu lord Abbotsbury et l'épouse de notre représentant à la Chambre des Communes, fait de même. Elle pense comme moi qu'il nous incombe de donner l'exemple. D'ailleurs, Styles Court vit à l'heure de la guerre. Rien ici n'est gaspillé : les moindres bouts de papier sont collectés et expédiés dans des sacs pour contribuer à l'effort national.

J'exprimai mon approbation, puis John m'accompagna jusqu'à la maison et nous gravâmes le grand escalier qui, à mi-hauteur, se divisait en deux volées desservant chaque aile de l'édifice. Ma chambre se trouvait dans l'aile gauche et donnait sur le parc.

John me laissa seul et, quelques instants plus tard, je le vis traverser la pelouse d'un pas lent, Cynthia Murdoch à son bras. J'entendis alors la voix de Mme Inglethorp appeler « Cynthia ! » avec impatience. La jeune fille tressaillit et courut vers la maison. Au même moment, un homme surgit de derrière un arbre et s'engagea sans hâte dans la même direction. Il me parut âgé d'une quarantaine d'années, et je notai sur son visage imberbe et sombre les signes d'une profonde mélancolie. Il semblait la proie d'une émotion violente. Quand il leva les yeux vers ma fenêtre, je le reconnus immédiatement, bien qu'il eût beaucoup changé depuis notre dernière rencontre, quinze ans auparavant. C'était Lawrence Cavendish, le frère cadet de John. Je m'interrogeai sur ce qui avait bien pu faire naître cette étrange expression sur son visage. Puis, sans plus y songer, je repris le fil de mes propres pensées.

Cette première soirée à Styles Court fut agréable ; et je rêvai cette nuit-là de l'énigmatique Mary Cavendish.

Le lendemain matin se leva, clair et ensoleillé. Mon séjour s'annonçait délicieux. Je ne vis Mme Cavendish qu'à l'heure du déjeuner. Elle me proposa une promenade en sa compagnie, et nous passâmes un après-midi charmant à flâner dans les bois, avant de rentrer vers 17 heures.

Alors que nous étions dans le vestibule, John nous fit signe de le rejoindre dans le fumoir. À son expression tendue, je devinai sans peine qu'il s'était produit un incident fâcheux. Il referma la porte derrière nous.

— Mary, nous voici dans de beaux draps. Evie a eu une prise de bec avec Alfred Inglethorp, et elle nous quitte !

— Evie ? Elle s'en va ?

John prit un air grave :

— Oui. Elle a exigé une entrevue avec Mère et... tiens, la voilà.

Les lèvres serrées, l'air décidé, une petite valise à la main, Mlle Howard entra. Elle paraissait à la fois nerveuse et sur la défensive.

— En tout cas, s'écria-t-elle, je lui aurai dit ce que j'ai sur le cœur !

— Ma chère Evelyn, dit Mme Cavendish. Ce n'est pas possible !

Mlle Howard secoua la tête d'un air déterminé :

— C'est parfaitement possible, au contraire. Emily n'oubliera pas ce que j'ai dit, et elle ne me le pardonnera pas d'ici longtemps. Et tant pis si c'est un coup d'épée dans l'eau. Tant pis si ça ne lui a fait ni chaud ni froid. Je le lui ai dit franchement : « Vous êtes une vieille femme, et il n'y a pas pire imbécile qu'un vieil imbécile. Ce type a vingt ans de moins que vous. Et ne vous bercez pas d'illusions sur les raisons qui l'ont poussé à vous épouser. L'argent ! Alors, ne lui en donnez pas trop. Raikes le fermier a une très jolie femme. Demandez donc à votre Alfred combien de temps il passe là-bas. » Emily était furieuse. Normal. Moi, j'ai continué : « Il faut que je vous prévienne, même si ça vous déplaît. Cet homme a autant envie de vous assassiner dans votre lit que de vous y voir. C'est un sale type. Vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, je vous aurai avertie. C'est un sale type. »

— Et qu'a-t-elle répondu ?

Mlle Howard fit une grimace des plus expressives :

— « Cher Alfred »... « Alfred adoré »... « affreuses calomnies »... « affreux mensonges »... quelle « mauvaise femme » d'accuser ainsi son « cher mari »... Plus tôt je partirai, mieux cela vaudra. Alors, je m'en vais.

— Mais, pas tout de suite ?

— À l'instant !

Pendant quelques secondes, nous la dévisageâmes avec stupéfaction. Enfin, comprenant qu'aucun argument ne la ferait revenir sur sa décision, John sortit de la pièce pour aller consulter l'indicateur ferroviaire. Sa femme le suivit, murmurant qu'elle tenterait de raisonner Mme Inglethorp.

Dès qu'ils eurent quitté le fumoir, Mlle Howard changea d'expression. Elle se pencha vivement vers moi :

— Monsieur Hastings, vous êtes honnête. Puis-je vous faire confiance ?

Je restai quelque peu interdit. Elle me posa la main sur le bras et réduisit sa voix à un chuchotement :

— Veillez sur elle, monsieur Hastings. Ma pauvre Emily ! Ce sont des requins – tous. Oh ! je sais de quoi je parle ! Il n'y en a pas un qui ne soit pas fauché et qui n'essaye pas de la dépouiller. Je l'ai protégée autant que j'ai pu. Maintenant que je pars, ils vont lui tondre la laine sur le dos.

— Bien sûr, mademoiselle Howard, dis-je, je vous promets de faire tout ce que je pourrai. Mais je crois que vous êtes à bout de nerfs et que vous vous laissez emporter...

Mais elle m'interrompit en agitant l'index :

— Croyez-moi, jeune homme. J'ai vécu en ce bas monde plus longtemps que vous. Ayez l'œil. Vous verrez ce que je vous disais.

Le bruit d'un moteur nous parvint par la fenêtre ouverte et nous entendîmes la voix de John. Mlle Howard se dirigea vers la porte. La main sur la poignée, elle tourna la tête vers moi et me fit un signe :

— Et surtout, monsieur Hastings, surveillez son ignoble mari.

Mlle Howard n'eut pas le temps d'en dire davantage, assaillie qu'elle était par un chœur de formules d'adieu et de protestations d'amitié. Les Inglethorp ne se montrèrent pas.

Tandis que la voiture s'éloignait, Mme Cavendish s'écarta brusquement du groupe et traversa la pelouse pour se porter à la rencontre d'un homme grand et barbu. Elle lui tendit la main en rougissant un peu. Instinctivement, j'éprouvai de la méfiance à son égard.

— Qui est-ce ? demandai-je à John.

— Le Dr Bauerstein !

— Et qui est le Dr Bauerstein ?

— Il fait une cure de repos ici au village, suite à une crise de neurasthénie aiguë. Il vient de Londres. C'est un des plus grands experts actuels en matière de toxicologie.

— Et un grand ami de Mary, ne put s'empêcher d'ajouter l'irrépressible Cynthia.

John Cavendish fronça les sourcils et changea de sujet :

— Allons faire un tour, Hastings. Tout cela est bien triste. Elle n'a jamais mâché ses mots, mais il n'y a pas d'amie plus sûre qu'Evelyn Howard.

Nous nous enfonçâmes dans les bois qui longeaient la propriété et descendîmes jusqu'au village.

À notre retour, alors que nous franchissions les grilles, une très belle jeune femme, avec un air de gitane, nous croisa et nous salua d'un sourire.

— Jolie fille ! fis-je remarquer.

Le visage de John se durcit de nouveau.

— C'est Mme Raikes.

— Celle que Mlle Howard...

— Précisément ! dit John avec une brusquerie inutile.

Je pensai à la vieille dame aux cheveux blancs, dans son château, et au fin visage espiègle qui nous avait souri. Un frisson trouble me glaça tout à coup, tel un pressentiment que je repoussai aussitôt.

— Styles est vraiment un endroit superbe, dis-je à John.

Il acquiesça sans se départir de son air sombre :

— Oui, c'est une belle propriété. Un jour, elle sera à moi. D'ailleurs, elle m'appartiendrait déjà, si seulement mon père avait fait un testament convenable. Et je ne tirerais pas le diable par la queue comme c'est le cas pour le moment.

— Vous tirez vraiment le diable par la queue ?

— Mon cher Hastings, je peux bien vous l'avouer : je ne sais plus du tout comment trouver trois sous.

— Votre frère ne pourrait-il pas vous aider ?

— Lawrence ? Il a dilapidé jusqu'à sa chemise pour publier ses mauvais vers dans des éditions de luxe. Non, nous sommes impécunieux. Je dois reconnaître que Mère s'est toujours montrée généreuse avec nous. Jusqu'à présent du moins. Depuis son mariage, bien sûr...

Il fronça les sourcils et laissa la phrase en suspens.

Pour la première fois, je sentis qu'avec le départ d'Evelyn Howard quelque chose d'indéfinissable avait changé. Sa présence était synonyme de sécurité. Maintenant, cette sécurité avait disparu et l'atmosphère s'était chargée de suspicion. Je me remémorai le visage inquiétant du Dr Bauerstein, et une vague méfiance à l'égard de tout le monde m'envahit. L'espace d'un instant, j'eus le pressentiment d'un malheur proche.

LE 16 ET LE 17 JUILLET

Mon arrivée à Styles remontait au 5 juillet. Et le départ en tempête de cette bonne Evelyn, au 6. J'en viens maintenant aux événements des 16 et 17 de ce même mois. Afin d'éclairer au mieux le lecteur, je résumerai avec la plus grande précision possible les incidents de ces deux jours. Ils ont été mis ultérieurement en lumière, pendant le procès, au cours de contre-interrogatoires aussi longs que fastidieux.

Je reçus une lettre d'Evelyn Howard, deux jours après son départ, me disant qu'elle avait trouvé un poste d'infirmière à l'hôpital de Middlingham, cité industrielle distante de quelque vingt kilomètres, et me suppliant de l'avertir si Mme Inglethorp montrait la moindre velléité de réconciliation.

Seule ombre à mon séjour, par ailleurs très paisible : Mme Cavendish manifestait envers le Dr Bauerstein une étonnante inclination que, pour ma part, je ne m'expliquais pas. Ce qu'elle pouvait bien lui trouver m'était un mystère, mais elle l'invitait constamment à Styles, quand elle ne partait pas avec lui pour d'interminables promenades. Je dois confesser mon incapacité à juger de ses charmes.

Le 16 juillet tombait un lundi. La journée se passa dans la fièvre. La fameuse vente de charité s'était déroulée le samedi 14, et une soirée, au cours de laquelle Mme Inglethorp avait projeté de déclamer un poème sur le thème de la guerre, était prévue pour ce lundi. Toute la matinée, nous fûmes accaparés par la décoration de la salle communale. Après un déjeuner tardif, nous nous reposâmes dans le parc le reste de l'après-midi. Je notai chez John un comportement assez inhabituel. Il semblait nerveux et ne tenait pas en place.

Après le thé, Mme Inglethorp monta s'allonger afin d'être en forme pour la soirée, tandis que j'affrontais Mary Cavendish au tennis.

Aux environs de 18 h 45, Mme Inglethorp nous rappela de nous presser car le dîner serait servi plus tôt qu'à l'accoutumée. Nous n'eûmes que le temps de nous préparer, et nous n'avions pas fini le repas que la voiture nous attendait déjà devant la porte.

La soirée fut très réussie, et des applaudissements nourris saluèrent

le poème de Mme Inglethorp. Il y eut ensuite quelques saynètes auxquelles participa Cynthia. Elle ne rentra pas ensuite avec nous car elle allait souper et passer la soirée avec quelques amis qui avaient aussi pris part aux saynètes.

Le lendemain, Mme Inglethorp, assez fatiguée, se fit servir le petit déjeuner au lit. Toutefois, c'est en pleine forme qu'elle descendit vers midi et demi pour m'entraîner, ainsi que Lawrence, à un déjeuner.

— C'est si gentil de la part de Mme Rolleston de nous avoir conviés. Saviez-vous que c'est la sœur de lady Tadminster ? Les Rolleston ont débarqué avec Guillaume le Conquérant – c'est l'une de nos plus anciennes familles.

Arguant d'un rendez-vous avec le Dr Bauerstein, Mary avait décliné l'invitation.

Le repas fut des plus agréables. Et, au retour, Lawrence suggéra que nous fassions un détour par Tadminster – ce qui ne rallongerait guère notre chemin que d'un kilomètre et demi – pour passer voir Cynthia au laboratoire. Mme Inglethorp trouva l'idée excellente mais, comme elle avait encore des lettres à écrire, elle nous déposa : nous pourrions très bien revenir avec Cynthia dans la carriole.

Le portier de l'hôpital nous retint sous bonne garde jusqu'à l'arrivée de notre amie, qui nous apparut enfin, fraîche et charmante dans sa longue blouse blanche. Elle nous conduisit dans son bureau et nous fîmes la connaissance de sa collègue, jeune femme d'aspect redoutable à laquelle Cynthia donnait joyeusement du « Votre Seigneurie ».

— Que de flacons ! remarquai-je avec étonnement, après avoir jeté un coup d'œil circulaire sur le petit laboratoire. Vous savez vraiment ce qu'il y a dans tout ça ?

Cynthia laissa échapper un soupir :

— Vous ne pourriez pas vous montrer un peu original ? Tous les gens qui entrent ici posent la même question. À tel point que nous avons l'intention bien arrêtée d'offrir une récompense à la première personne qui ne déclarera pas : « Que de flacons ! » Je sais d'ailleurs ce que vous allez nous dire maintenant : « Combien de gens avez-vous empoisonnés ? »

Je plaidai coupable en riant.

— Si vous saviez comme il est facile de commettre la moindre erreur fatale, vous ne plaisanteriez pas sur ce sujet... Allons ! c'est l'heure du thé. Nous avons des trésors de provisions cachés dans ce placard. Non, Lawrence, pas celui-ci, c'est l'armoire aux poisons.

Celui-là, le grand.

Nous prîmes le thé dans la plus franche gaieté, puis nous aidâmes Cynthia à laver les tasses. La dernière cuillère était à peine rangée qu'on frappa à la porte. Aussitôt une expression fermée durcit les traits de Cynthia et de Sa Seigneurie.

— Entrez ! cria notre amie sur un ton d'une sécheresse toute professionnelle.

Une jeune aide-soignante, l'air apeuré, poussa la porte. Elle tenait à la main une fiole qu'elle tendit à Sa Seigneurie, mais celle-ci lui désigna Cynthia avec cette formule sibylline :

— Aujourd'hui, je ne suis pas vraiment présente.

Aussi impassible qu'un juge, Cynthia s'empara de la fiole et l'examina.

— J'aurais dû la recevoir ce matin.

— Un oubli de l'infirmière en chef. Elle vous prie de l'excuser.

— Elle devrait lire le règlement affiché derrière cette porte.

Je devinai à l'expression de l'aide-soignante qu'il y avait peu de chance qu'elle ait le cran de rapporter cette admonestation à la redoutable infirmière en chef.

— Du coup, la solution ne sera pas prête avant demain, conclut Cynthia.

— Ne serait-il pas possible de l'avoir ce soir ?

— Le problème, confia Cynthia avec amabilité, c'est que nous sommes submergées, mais si nous trouvons le temps, nous la préparerons pour ce soir.

Sitôt la jeune aide-soignante repartie, Cynthia prit un bocal sur une étagère, emplit la fiole et la posa sur la table près de la porte.

J'éclatai de rire :

— De la discipline avant tout, n'est-ce pas ?

— Tout à fait. Venez donc sur notre petit balcon : vous verrez tous les pavillons de l'hôpital.

Je suivis Cynthia et son amie, et elles me désignèrent les différents pavillons. Lawrence était resté à l'intérieur mais, après quelques instants, Cynthia l'appela par-dessus son épaule et il vint nous rejoindre. Puis elle consulta sa montre :

— Plus rien à faire, Votre Seigneurie ?

— Non.

— Parfait. Alors nous pouvons boucler et partir.

Au cours de l'après-midi, j'avais découvert Lawrence sous un jour nouveau. Contrairement à John, il était plutôt difficile à cerner. D'ailleurs, timide et effacé, il était l'opposé de son frère. Néanmoins, il se dégageait de lui un certain charme, et je devinais qu'il pouvait inspirer une affection sincère à qui le connaissait bien. J'avais toujours imaginé, en voyant son comportement réservé, que Cynthia l'intimidait, et qu'elle-même se sentait mal à l'aise en sa présence. Cet après-midi-là, pourtant, ils bavardèrent ensemble, gais comme des enfants.

Alors que nous traversions Tadminster, je voulus acheter des timbres et nous fîmes halte au bureau de poste.

J'en ressortais quand je bousculai un petit homme venant en sens inverse. Confus, je lui cédai le passage, mais il me prit soudain dans ses bras avec un cri de surprise ravie et m'embrassa chaleureusement.

— Mon ami Hastings ! s'exclama-t-il. Mais oui, c'est bien mon ami Hastings !

— Poirot !

Je me retournai vers la carriole.

— Vous me voyez très heureux de cette rencontre, mademoiselle Cynthia. Permettez-moi de vous présenter M. Poirot, un ami de longue date que je n'avais pas revu depuis une éternité.

— Nous connaissons M. Poirot ! répliqua-t-elle joyeusement. Mais j'ignorais totalement qu'il était de vos amis.

— C'est exact, dit Poirot posément. Je connais Mlle Cynthia. Et ma présence ici doit beaucoup à la bonté de Mme Inglethorp. (Devant mon regard interrogateur, il ajouta :) Oui, mon cher ami, elle a généreusement offert l'hospitalité à sept de mes compatriotes qui, par malheur, ont dû fuir leur terre natale. Nous autres Belges nous nous souviendrons toujours d'elle avec gratitude.

Poirot était un homme au physique extraordinaire. Malgré son petit mètre soixante, il était l'image même de la dignité. Son crâne affectait une forme ovoïde, et il tenait toujours la tête légèrement penchée de côté. Sa moustache, cirée, lui donnait un air martial. Le soin qu'il apportait à sa tenue était presque incroyable, et je suis enclin à penser qu'il aurait souffert davantage d'un grain de poussière sur ses vêtements que d'une blessure par balle. Pourtant ce petit homme original, ce parfait dandy – qui, je le voyais avec une peine infinie,

traînait maintenant la patte – avait été en son temps l'un des plus fameux inspecteurs de la police belge. Doué d'un flair prodigieux, il s'était en effet illustré en élucidant les cas les plus mystérieux de son époque.

Il me montra la maisonnette où il logeait avec ses compatriotes, et je promis de lui rendre visite sous peu. Puis il souleva son chapeau d'un geste ample pour saluer Cynthia et nous reprîmes notre route.

— C'est un homme adorable, commenta Cynthia. Mais je ne savais pas que vous le connaissiez.

— Saviez-vous que vous hébergiez une célébrité ? répliquai-je.

Et, pendant tout notre voyage de retour à Styles, je leur contai les exploits d'Hercule Poirot.

À notre arrivée, nous étions d'excellente humeur. Comme nous entrions dans le vestibule, Mme Inglethorp surgit de son boudoir. Le visage empourpré, elle avait l'air contrarié.

— Oh ! c'est vous, lâcha-t-elle.

— Quelque chose ne va pas, tante Emily ? s'enquit Cynthia.

— Absolument pas, rétorqua sèchement Mme Inglethorp. Y aurait-il une raison pour que quelque chose n'aille pas ?

Puis, comme elle voyait Dorcas, la femme de chambre, qui se dirigeait vers la salle à manger, elle lui demanda d'apporter des timbres dans le boudoir.

— Bien, madame, fit la vieille domestique avant d'ajouter, d'une voix hésitante : Vous avez l'air bien fatiguée madame. Ne feriez-vous pas mieux d'aller vous étendre ?

— Vous avez peut-être raison, Dorcas... oui... je veux dire non... pas maintenant. Je dois finir quelques lettres avant la levée. Je vous ai demandé d'allumer du feu dans ma chambre. L'avez-vous fait ?

— Oui, madame.

— Alors j'irai au lit sitôt après le dîner.

Elle regagna le boudoir sous le regard étonné de Cynthia.

— Bonté divine ! Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? demanda-t-elle à Lawrence.

Il ne semblait pas l'avoir entendue, car il tourna les talons sans un mot et ressortit de la maison.

Je lançai l'idée d'une courte partie de tennis avant le dîner et,

Cynthia ayant accepté, je me précipitai dans ma chambre pour y prendre ma raquette.

Dans l'escalier, je croisai Mme Cavendish. Peut-être était-ce le fruit de mon imagination, mais elle aussi elle semblait bizarre et profondément troublée.

— Vous êtes-vous bien promenée avec le Dr Bauerstein ? fis-je d'un ton aussi détaché que possible.

— Je n'y suis pas allée, répondit-elle d'un ton brusque. Où est Mme Inglethorp ?

— Dans le boudoir.

La main crispée sur la rampe de l'escalier, elle semblait appréhender une rencontre. Me laissant là, elle dévala les dernières marches, traversa le vestibule et entra dans le boudoir dont elle referma la porte.

Quelques instants plus tard, comme je courais vers le tennis, je passai devant la fenêtre du boudoir. Elle était ouverte et je surpris sans le vouloir les lambeaux de dialogue suivants.

Mary parlait d'une voix qu'elle s'efforçait désespérément de maîtriser :

— Donc vous refusez de me le montrer ?

Ce à quoi Mme Inglethorp lui répondit :

— Ma chère Mary, cela n'a rien à voir avec ce qui vous préoccupe.

— Alors vous pouvez me le montrer.

— Je vous répète que ce n'est pas ce que vous croyez. Cela ne vous concerne pas le moins du monde.

Ce à quoi Mary Cavendish rétorqua d'une voix de plus en plus amère :

— Bien sûr ! J'aurais dû me douter que vous le protégeriez !

Sur le court, Cynthia m'attendait avec impatience :

— Vous vous rendez compte ? Il y a eu une dispute terrible ! Dorcas vient de tout me raconter.

— Quel genre de dispute ?

— Une scène entre tante Emily et *lui*. Oh ! j'espère qu'elle l'a enfin percé à jour !

— Dorcas y était, alors ?

— Non, bien sûr que non ! Elle « passait par hasard devant la porte ». Une vraie scène à tout casser. Je donnerais cher pour avoir les détails !

Je me remémorai le visage espiègle de Mme Raikes et les avertissements d'Evelyn Howard, mais j'eus la sagesse de ne pas en parler. Cependant, Cynthia passait en revue toutes les hypothèses possibles pour finalement souhaiter avec véhémence que « tante Emily le flanque à la porte et ne lui adresse plus jamais la parole ».

J'avais très envie de m'entretenir avec John, mais il était introuvable. À l'évidence, un fait capital s'était produit durant cet après-midi-là. Je tentai de chasser de mon esprit les quelques mots que j'avais surpris ; mais, malgré tous mes efforts, je n'y parvins pas. En quoi Mary Cavendish pouvait-elle bien être concernée par cette histoire ?

Quand je descendis à l'heure du dîner, M. Inglethorp se trouvait au salon. Son visage était plus impassible que jamais et, de nouveau, l'irréalité du personnage me frappa.

Mme Inglethorp fut la dernière à descendre. Elle paraissait encore agitée, et un silence gêné pesa sur tout le repas. Inglethorp restait étonnamment silencieux. Comme à son habitude, il entourait sa femme d'attentions délicates, lui calant le dos avec un coussin et jouant à la perfection son rôle de mari attentionné. Dès la fin du repas, Mme Inglethorp retourna s'enfermer dans son boudoir :

— Faites-moi porter mon café, Mary. Il ne me reste que cinq minutes avant la levée du courrier.

J'allai m'asseoir au salon avec Cynthia, près d'une fenêtre ouverte. Mary Cavendish vint nous apporter le café. Je la trouvai agitée.

— Souhaitez-vous un peu de lumière ? À moins que vous ne préfériez celle du crépuscule ? Cynthia, vous voulez bien porter son café à Mme Inglethorp ? Je vais le servir.

— Ne vous dérangez pas, Mary, intervint Inglethorp. Je le porterai moi-même à Emily.

Il emplit une tasse et l'emporta avec précaution.

Lawrence le suivit, et Mme Cavendish vint s'asseoir près de nous.

Nous restâmes tous trois silencieux un moment. Chaude, calme, la nuit était superbe. Mme Cavendish s'éventait nonchalamment avec une feuille de palmier.

— Il fait presque trop chaud, murmura-t-elle. Nous allons avoir de

l'orage.

Hélas ! ces instants de paix ne durent jamais. Ma douce béatitude prit fin le plus brutalement du monde au son d'une voix cordialement détestée et que je reconnus aussitôt. Elle venait du vestibule.

— Docteur Bauerstein ! s'exclama Cynthia. Quelle drôle d'heure pour faire des visites !

Je jetai un regard jaloux à Mary Cavendish mais son visage restait serein et aucune rougeur n'était venue colorer la pâleur diaphane de ses joues.

Lorsque Alfred Inglethorp introduisit le médecin, ce dernier protestait encore en riant que sa mise était peu présentable. Il offrait en effet un spectacle pitoyable : il était littéralement couvert de boue.

— Que vous est-il arrivé ? s'exclama Mme Cavendish.

— Je suis confus, répondit Bauerstein. Je n'avais aucunement l'intention d'entrer et n'eût été l'insistance de M. Inglethorp...

— Eh bien ! Vous voilà dans un triste état Bauerstein, fit John qui venait nous rejoindre. Prenez donc un bon café et racontez-nous vos mésaventures.

— J'accepte avec plaisir. Merci.

Avec un rire quelque peu forcé, il nous expliqua comment – après avoir repéré dans un endroit particulièrement difficile d'accès une variété de fougère rarissime – il avait perdu l'équilibre en essayant de l'atteindre et avait glissé lamentablement dans une mare en contrebas.

— Le soleil a très vite séché mes vêtements, conclut-il. Mais je dois avoir l'air d'un égoutier.

Sur ces entrefaites, Mme Inglethorp appela Cynthia et la jeune fille sortit du salon à la hâte pour la rejoindre dans le vestibule.

— Montez-moi ma valise, ma chère petite. Je vais me coucher.

La porte entre le salon et le hall était grande ouverte. Je m'étais levé en même temps que Cynthia, et John se trouvait juste à côté de moi. Nous sommes donc trois témoins oculaires à pouvoir certifier que Mme Inglethorp tenait à la main la tasse de café à laquelle elle n'avait pas encore touché.

Ma soirée était entièrement gâchée par la présence du Dr Bauerstein. On eût dit que cet individu ne partirait jamais. Il finit pourtant par se lever, et je poussai un soupir de soulagement.

— Je vous accompagne jusqu'au village, lui dit M. Inglethorp. Je

dois voir notre régisseur pour régler avec lui ces problèmes de terrains. (Puis, se tournant vers John :) Inutile de m'attendre. Je prendrai la clef.

LA NUIT DE LA TRAGÉDIE

Pour être parfaitement clair, je reproduis ici un plan du premier étage de Styles.

Par la porte B, on accède aux chambres des domestiques. Celles-ci ne communiquent pas avec l'aile droite où se trouvent les appartements des Inglethorp.

J'eus l'impression qu'on était en pleine nuit lorsque Lawrence Cavendish vint me réveiller. À la lueur de la bougie dont il s'était muni, je pus lire sur son visage bouleversé qu'un événement grave venait de se produire.

— Que se passe-t-il ? le questionnai-je en me redressant dans mon lit et en faisant un effort pour reprendre mes esprits.

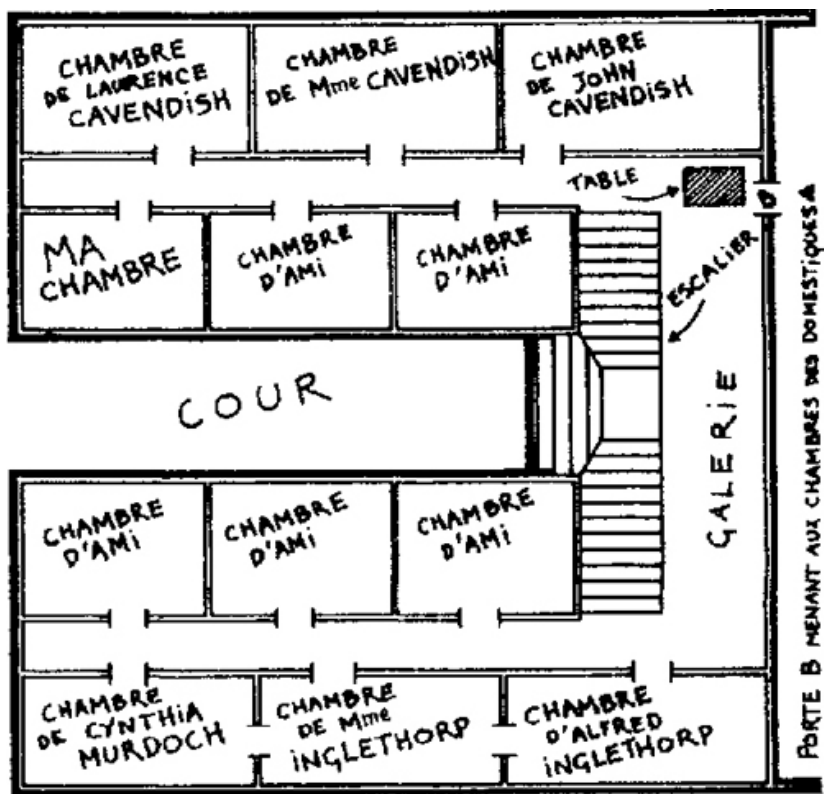
— Ma mère est au plus mal. Comme si elle avait eu une sorte d'attaque. Malheureusement, elle a verrouillé sa chambre de l'intérieur.

— J'arrive.

Je bondis hors de mon lit et, tout en passant ma robe de chambre, suivis Lawrence dans le couloir puis le long de la galerie qui menait à l'aile droite de la maison.

John Cavendish nous rejoignit, ainsi que deux ou trois domestiques qui, terrorisés, ne semblaient bons qu'à tourner en rond. Lawrence se raccrocha à son frère :

— Qu'est-ce que tu crois qu'il vaut mieux faire ?



Jamais, je crois, son caractère indécis n'était apparu aussi clairement.

John secoua de toutes ses forces la poignée de la porte, mais en vain. Il était évident qu'elle était fermée de l'intérieur.

Toute la maison était maintenant réveillée. Les bruits les plus inquiétants nous parvenaient à travers la cloison. Il devenait urgent d'intervenir.

— Essayez de passer par la chambre de M. Inglethorp, monsieur ! lança Dorcas d'une voix stridente. Oh ! ma pauvre Madame !

Soudain je me rendis compte qu'Alfred Inglethorp ne se trouvait pas parmi nous, que lui seul ne s'était pas manifesté. John ouvrit la porte de sa chambre. L'obscurité y était totale, mais Lawrence suivait son frère avec la bougie, et, à sa faible lueur, nous vîmes que le lit n'était pas défait et que rien n'indiquait qu'Alfred Inglethorp avait dormi ici.

Sans perdre un instant, nous nous dirigeâmes vers la porte de communication entre les deux chambres. Celle-là aussi était fermée de l'intérieur.

— Mon Dieu ! monsieur, criait Dorcas en se tordant les mains,

qu'allons-nous faire ?

— Nous allons essayer d'enfoncer cette porte. Mais ce ne sera pas une mince affaire. Qu'une des bonnes descende réveiller Baily. Et qu'il coure chez le Dr Wilkins. Quant à nous, nous allons nous occuper de cette porte. Mais, attendez ! Est-ce que la chambre de Mlle Cynthia ne communique pas elle aussi avec celle de ma belle-mère ?

— Si, monsieur. Mais la porte est toujours fermée à clef. On ne l'ouvre jamais.

— Vérifions cela quand même ! lança John.

Il se précipita dans le couloir jusqu'à la chambre de Cynthia. Mary Cavendish s'y trouvait déjà. Elle secouait la jeune fille qui paraissait plongée dans un profond sommeil.

Deux secondes plus tard, John nous rejoignait dans la chambre d'Alfred Inglethorp :

— Inutile. Elle aussi est verrouillée. Je crois que celle-ci est un peu moins solide que celle du couloir.

Malgré nos efforts conjugués, le battant de bois résista un long moment. Enfin, sous notre poussée, il céda dans un craquement assourdissant.

Emportés par notre élan, nous trébuchâmes dans la pièce, Lawrence toujours avec sa bougie à la main.

Mme Inglethorp était allongée sur son lit, et tout son corps se tordait sous l'effet de violentes convulsions – ce qui expliquait sans doute que sa table de chevet soit renversée. À peine étions-nous entrés que ses membres se détendirent et qu'elle s'affaissa contre les oreillers.

John traversa la pièce et alluma l'éclairage au gaz. Puis il demanda à Annie, l'une des femmes de chambre, de descendre chercher un verre de cognac dans la salle à manger. Enfin il s'approcha du lit tandis que je déverrouillais la porte donnant sur le couloir.

Je me tournai vers Lawrence pour lui annoncer mon intention de les laisser maintenant que ma présence était devenue inutile, mais les mots moururent sur mes lèvres. Jamais je n'avais vu un visage d'une telle pâleur, sa main, qui tenait la bougie, tremblait si fort que des gouttes de cire tombaient sur le tapis, et ses yeux, pétrifiés de terreur ou d'une émotion du même ordre, étaient braqués sur le mur derrière moi. On eût dit qu'il avait vu quelque chose qui l'avait changé en statue. Par réflexe, je me retournai et cherchai le point qu'il fixait, mais je ne remarquai rien d'anormal. Les bibelots impeccablement disposés sur la cheminée et le feu qui se mourait dans l'âtre ne

représentaient certes pas une menace.

La crise qui avait terrassé Mme Inglethorp paraissait avoir diminué en intensité. La malheureuse parvenait même à parler, dans une sorte de hoquet :

— Va mieux... passé si vite !... stupide de ma part... de m'être enfermée...

Une ombre passa sur le lit et, levant les yeux, je vis Mary Cavendish près de la porte, un bras passé autour de la taille de Cynthia. On eût dit qu'elle aidait la jeune fille à se tenir debout. Celle-ci semblait complètement hébétée, ce qui ne lui ressemblait guère. Elle avait le visage rouge brique et bâillait sans cesse.

— Notre pauvre Cynthia est terrorisée, expliqua Mme Cavendish à voix basse.

Elle-même portait sa blouse de volontaire agricole. Il devait donc être plus tard que je ne l'avais cru. En effet je constatai que les premiers rayons de l'aube filtraient à travers les rideaux, et que la pendule, sur la cheminée, indiquait presque 5 heures.

Un cri étranglé montant du lit me fit sursauter. Une nouvelle crise terrassait la pauvre femme. Ses spasmes étaient d'une violence insoutenable. Un vent de panique souffla sur la pièce. Nous entourâmes la malheureuse, incapables de l'aider ou même d'atténuer ses souffrances. Une ultime convulsion arquait son corps, avec une brutalité telle qu'elle parut ne plus reposer que sur la nuque et les talons. En vain John et Mary essayèrent-ils de lui faire avaler un peu de cognac. Après quelques secondes de répit, le corps se souleva de la même façon.

C'est alors que le Dr Bauerstein se fraya un passage parmi nous. En découvrant la scène, il resta un instant figé et Mme Inglethorp, les yeux fixés sur le nouveau venu, poussa une exclamation étranglée :

— Alfred !... Alfred !...

Puis elle retomba, inerte, sur le lit.

Le médecin se pencha sur elle, lui saisit les bras et, avec des mouvements énergiques, pratiqua sur elle ce que je savais être la respiration artificielle. D'un ton sec, il lança quelques directives aux domestiques. Un geste autoritaire nous fit reculer vers le seuil. Nous continuions de l'observer avec une sorte de fascination, même si, à cet instant, nous avions tous deviné, je crois, qu'il était déjà trop tard, et que rien ne pouvait plus être tenté. Lui-même ne semblait guère se bercer d'illusions.

Hochant gravement la tête, il finit par renoncer. C'est alors que nous perçûmes des pas dans le couloir, et que le Dr Wilkins, petit homme rondouillard et maniéré, le médecin attitré de Mme Inglethorp fit irruption dans la chambre.

Bauerstein lui raconta en deux mots qu'il passait devant les grilles de Styles Court au moment précis où l'automobile sortait. Il s'était précipité jusqu'à la maison pendant qu'on allait chercher son confrère. D'un geste de la main, il désigna le corps immobile sur le lit.

— Quel-le tra-gé-die ! murmura le Dr Wilkins. Quel-le tra-gé-die ! Pauvre chère Mme Inglethorp ! Elle en a toujours beaucoup trop fait... beaucoup trop... en dépit de tous mes conseils. Je l'avais pourtant prévenue. « Ménagez-vous ! » lui disais-je. Mé-na-gez-vous ! Mais non... la ferveur qu'elle mettait à s'occuper de ses œuvres charitables aura été la plus forte... La nature s'est rebellée... La-na-tu-re-s'est-rebel-lée.

Je notai le regard appuyé que le Dr Bauerstein fixait sur le praticien.

— La violence des spasmes était tout à fait singulière, Dr Wilkins. Dommage que vous soyez arrivé trop tard pour les observer vous-même. Ils présentaient un caractère... tétanique.

— Ah ! fit l'autre d'un air entendu.

— J'aimerais vous parler en privé, ajouta Bauerstein avant de se tourner vers John. Si vous n'y voyez pas d'objection, bien entendu.

— Je vous en prie.

Nous sortîmes dans le couloir pour laisser les deux médecins en tête à tête. Avec un cliquetis métallique, la clef tourna aussitôt dans la serrure.

Lentement nous regagnâmes le rez-de-chaussée. J'étais dans un état de grande agitation. Je possède un certain talent de déduction, et le comportement du Dr Bauerstein avait jeté mon esprit dans un labyrinthe d'hypothèses échevelées.

Mary Cavendish posa la main sur mon bras.

— Que se passe-t-il ? murmura-t-elle. Pourquoi le Dr Bauerstein a-t-il l'air si... bizarre ?

Je la regardai franchement.

— Vous voulez mon avis ?

— Bien sûr.

— Écoutez-moi. (D'un coup d'œil circulaire, je m'assurai que les

autres ne pouvaient m'entendre. Puis je chuchotai :) J'ai la conviction que Mme Inglethorp a été empoisonnée. Et je suis sûr que le Dr Bauerstein partage mes soupçons.

— Quoi ?

Ses pupilles se dilatèrent et elle se blottit contre le mur. Puis, avec un cri qui me fit tressaillir, elle s'exclama :

— Non ! non... pas ça... pas ça !

Et, s'écartant de moi, elle se précipita vers les escaliers.

Je la suivis car je redoutais qu'elle ne fût prise d'un malaise. Le visage blafard, elle s'était arrêtée et s'appuyait sur la rampe de l'escalier. Quand je voulus m'approcher, elle m'écarta d'un geste excédé :

— Non ! non... laissez-moi. Je préfère rester seule. Laissez-moi tranquille une ou deux minutes. Retournez en bas avec les autres.

Je m'exécutai à regret. John et Lawrence étaient dans la salle à manger. Je les y rejoignis. Nous étions tous muets. Je finis par rompre ce silence tendu, et je crois que mes propos reflétaient la pensée des deux frères :

— Où est M. Inglethorp ?

— Pas dans la maison, en tout cas, répondit John.

Je croisai son regard. Où pouvait bien se trouver Alfred Inglethorp ? Son absence était aussi bizarre qu'incompréhensible. Les derniers mots de Mme Inglethorp me revinrent en mémoire. Quelle signification pouvaient-ils avoir ? Que nous aurait-elle révélé si la mort lui en avait laissé le temps ?

Enfin les deux médecins redescendirent. Le Dr Wilkins, toujours aussi imbu de sa personne, était visiblement surexcité malgré le calme de façade qu'il affichait. Quant au Dr Bauerstein, son visage ne laissait rien deviner de ses émotions. Le Dr Wilkins semblait leur porte-parole à tous les deux. Il s'adressa à John :

— Monsieur Cavendish, j'aimerais votre accord pour une autopsie.

— Est-ce indispensable ? demanda John d'une voix enrouée, les traits déformés par le chagrin.

— Absolument, confirma le Dr Bauerstein.

— Vous voulez dire que...

— Que suite aux résultats des premiers examens, pas plus le Dr

Wilkins que moi-même ne saurions délivrer un permis d'inhumation.

John baissa la tête :

— Dans ce cas, je ne peux qu'accepter.

— Merci, fit aussitôt le Dr Wilkins. Elle pourrait avoir lieu demain soir. (Voyant les premiers rayons du soleil par la fenêtre, il rectifia :) Je veux dire... ce soir même. Étant donné les circonstances, une enquête sera, hélas ! inévitable. Ce genre de formalité est obligatoire et je vous conjure de ne pas vous en sentir trop affectés.

Un silence salua cette déclaration, puis le Dr Bauerstein sortit deux clefs de sa poche et les tendit à John.

— Ce sont celles des deux chambres. Je les ai fermées à double tour et je pense qu'il serait sage de les laisser ainsi pour le moment.

Sur quoi les deux médecins prirent congé.

Je tournais et retournais depuis quelques minutes une idée dans ma tête et je jugeai le moment venu d'en faire part. Néanmoins j'éprouvais encore quelques réticences. Je savais que John redoutait par-dessus tout le qu'en-dira-t-on et que son optimisme insouciant l'inclinait sans doute à éviter les complications. J'aurais du mal à le convaincre de l'intérêt de mon plan. Lawrence, en revanche, moins attaché aux conventions et doté de plus d'imagination, compterait sûrement au nombre de mes alliés.

— John ? Je voudrais vous demander quelque chose.

— Je vous écoute.

— Je vous ai déjà parlé de mon ami Poirot, ce Belge réfugié au village. C'est un détective renommé...

— Et alors ?

— Je voudrais que vous m'autorisiez à l'appeler pour qu'il enquête sur cette affaire.

— Quoi ?... maintenant ? Avant l'autopsie ?

— Précisément ! La question de temps est primordiale si... si... le décès n'est pas... euh... naturel.

— C'est absurde ! s'emporta Lawrence. Tout ça, c'est le résultat des théories fumeuses de Bauerstein ! Wilkins n'aurait jamais eu une idée pareille s'il ne s'était pas laissé bourrer le crâne ! Comme tous les spécialistes, Bauerstein n'a qu'une idée en tête. Les poisons sont sa marotte, alors, bien entendu, il en voit partout !

Je dois reconnaître que cette violente réaction me surprit : il était si rare que Lawrence se mît en colère.

John hésita :

— Je ne suis pas de ton avis, Lawrence, dit-il enfin. Je donnerais bien carte blanche à Hastings, mais peut-être serait-il préférable d'attendre un peu. Il faut éviter le scandale à tout prix.

— Avec Poirot, vous n'avez rien à craindre ! assurai-je avec chaleur. C'est la discrétion personnifiée !

— Eh bien, soit. Faites comme vous voudrez. Vous avez ma confiance. Pourtant, si ce que nous soupçonnons est exact, l'affaire est entendue. Et si je fais fausse route, que Dieu me pardonne d'avoir accablé cet individu sans preuves !

Je consultai ma montre. Il était 6 heures. Déjà 6 heures du matin !

Je m'accordai cependant cinq minutes de délai et les consacrai à fouiller la bibliothèque jusqu'à ce que j'y trouve un ouvrage de médecine qui donnait une bonne description de l'empoisonnement à la strychnine.

POIROT ENQUÊTE

La maison qu'occupaient les réfugiés belges dans le village était située non loin des grilles du parc. On pouvait gagner du temps en empruntant une sente qui coupait à travers les herbes hautes au lieu de suivre les méandres de l'allée principale. Je pris donc ce raccourci.

J'avais presque atteint le pavillon du gardien quand mon attention fut attirée par la silhouette d'un homme qui arrivait en courant dans ma direction. C'était M. Inglethorp. Où était-il pendant tout ce temps ? Comment allait-il justifier son absence ?

Il m'aborda sans ambages.

— Mon Dieu ! Quelle horreur ! Ma femme chérie ! Je viens seulement de l'apprendre !

— Où étiez-vous ?

— Chez Denby. Nous n'en avons terminé qu'à une heure du matin. Là-dessus, je me suis aperçu que j'avais oublié de prendre la clef ! Je ne voulais pas réveiller toute la maison, et Denby m'a donné un lit.

— Comment diable êtes-vous au courant ? m'étonnai-je.

— Par Wilkins, qui est venu tirer Denby du lit pour lui annoncer. Ma pauvre Emily ! Elle qui se dévouait pour les autres... qui avait une telle grandeur d'âme ! Elle aura abusé de ses forces.

Une vague de dégoût me submergea. Quel parfait hypocrite que cet individu !

— Il faut que je me dépêche, l'interrompis-je, soulagé qu'il ne me demande pas où je me précipitais ainsi.

Quelques minutes plus tard, je frappais à la porte de Leastways Cottage.

Personne ne venant m'ouvrir, j'insistai. Au-dessus de ma tête, une fenêtre s'entrouvrit avec précaution, et la tête de Poirot lui-même apparut dans l'entrebâillement.

Il poussa une exclamation étonnée. En quelques mots, je lui racontai

la tragédie qui venait d'avoir lieu et lui dis que j'avais besoin de son aide.

— Attendez, cher ami. Je descends vous ouvrir. Vous pourrez me raconter tout ça avec plus de détails pendant que je m'habillerai.

Il ôta bientôt la barre de la porte et je le suivis dans sa chambre. Là, il me désigna un fauteuil et je lui relatai la soirée dans ses moindres détails, sans en omettre aucun, tandis qu'il se livrait à sa toilette avec un soin maniaque.

Je lui narrai mon brusque réveil, les derniers mots prononcés par la mourante, l'étrange absence de son mari, la dispute de la veille et les lambeaux de conversation surpris en passant devant la fenêtre ouverte du boudoir, sans oublier la scène entre Mme Inglethorp et Evelyn Howard – ni les insinuations de cette dernière.

Mes explications, hélas ! ne furent pas aussi claires que je l'aurais souhaité. Je me répétai plusieurs fois et il me fallut à maintes reprises revenir sur un détail que j'avais omis. Poirot m'observait avec un sourire indulgent :

— Votre esprit est un peu embrouillé, n'est-ce pas ? Prenez votre temps, cher ami. Vous êtes agité, vous perdez pied – quoi de plus naturel ! Dès que nous nous serons un peu calmés, nous pourrons agencer les faits selon un ordre cohérent, les mettre chacun à sa vraie place. Nous les analyserons, et puis nous ferons le tri. Ceux qui nous paraîtront significatifs, nous les garderons, quant aux autres... (Il gonfla comiquement ses joues et souffla :) Pouf ! nous les chasserons !

— Tout ça est bien beau, objectai-je. Mais comment allez-vous décider de ce qui est important et de ce qui ne l'est pas ? Ça a toujours été pour moi la principale difficulté.

Poirot secoua la tête énergiquement. Puis il entreprit de lisser sa moustache avec une méticulosité renversante.

— Pas du tout. Voyons ! Un fait en amène un autre. Il suffit de suivre leur enchaînement. Le suivant s'accorde-t-il au précédent ? Merveilleux ! Nous progressons. Manque-t-il un maillon à la chaîne de notre raisonnement ? Nous disséquons. Nous cherchons... Et ce détail apparemment insignifiant qui ne semble pas avoir de rapport avec le reste... mais il s'ajuste parfaitement ! (Il eut un geste plein d'emphase.) Tout devient limpide ! c'est prodigieux !

— Euh... oui..., balbutiai-je.

Poirot agita soudain son index sous mon nez, et je ne pus retenir un mouvement de recul.

— Mais attention ! Le danger de l'échec guette le détective qui décrète : « Ce détail est si minime qu'il ne peut être utile. Ignorons-le. » Celui-là se perd par négligence. Le moindre fait peut se révéler primordial !

— J'en ai bien conscience. Vous me l'avez souvent répété. Et c'est pour cette raison que je vous ai rapporté tous les détails de cette affaire, qu'ils m'aient paru significatifs ou non.

— Et je suis content de vous. Votre mémoire est excellente, et vous m'avez fidèlement rapporté les faits. Sur la façon confuse dont vous me les avez énumérés, je m'abstiendrai de commentaire – c'est tout bonnement lamentable ! Mais je vous pardonne – vous êtes encore sous le coup de l'émotion. Cet état vous vaut d'ailleurs d'avoir omis un point d'une importance capitale.

— Lequel ? m'étonnai-je.

— Vous ne m'avez pas précisé si Mme Inglethorp avait mangé de bon appétit, hier soir.

Je ne cachai pas ma stupeur. Sans aucun doute, la guerre avait altéré les capacités intellectuelles de l'ex-inspecteur. Il brossait méthodiquement son manteau avant de l'enfiler et semblait très absorbé par cette tâche.

— Je ne sais plus très bien, dis-je. Et, de toute façon, je ne vois pas...

— Vous ne voyez pas ? Mais c'est primordial !

— Je ne vous suis pas, répliquai-je, quelque peu irrité. Mais pour autant que je m'en souviene, elle a picoré dans son assiette. Elle était manifestement bouleversée, et son appétit s'en ressentait. Ce qui est bien compréhensible.

— Oui, approuva pensivement Poirot. Bien compréhensible, en effet.

Il prit une petite trousse dans un tiroir puis se tourna vers moi :

— Me voici prêt. Nous irons tout d'abord à Styles Court afin de commencer les investigations sur les lieux mêmes du drame. Pardonnez-moi, très cher, mais je vois que vous vous êtes vêtu en hâte. Votre cravate est de travers. Si vous le permettez...

D'une main preste, il l'arrangea :

— Voilà qui est mieux ! Nous y allons ?

Nous traversâmes le village d'un pas vif et, laissant le pavillon du

gardien derrière nous, nous nous enfonçâmes dans le parc. Poirot fit halte quelques secondes, et son regard erra tristement sur la propriété verdoyante qui s'étendait devant nous, encore toute scintillante de la rosée du matin.

— C'est si beau ! Dire que la famille est frappée par le malheur et plongée dans l'affliction.

En prononçant ces mots il m'observa avec attention et je me sentis rougir.

La famille était-elle aussi abattue qu'il le disait ? Et la mort de Mme Inglethorp avait-elle provoqué une peine aussi profonde ? Je me rendis soudain compte que l'atmosphère de la maison n'était pas au chagrin. Mme Inglethorp n'avait pas eu le don de se faire aimer. Certes, son décès causait un choc, mais elle ne serait pas désespérément pleurée.

Poirot semblait lire dans mes pensées. Il hocha gravement la tête :

— Non, vous avez raison, dit-il. Ce n'est pas comme si les liens du sang les unissaient. Mme Inglethorp s'est montrée d'une grande bonté envers ces Cavendish, mais elle ne remplaçait pas leur mère. C'est le sang qui parle – n'oubliez pas ça –, c'est toujours le sang qui parle !

— Poirot, dis-je, pourquoi donc vouliez-vous savoir comment avait mangé Mme Inglethorp ? J'ai beau me creuser la cervelle, je ne vois toujours pas le rapport.

Il garda le silence un moment tandis que nous poursuivions notre marche.

— Vous savez, dit-il enfin, qu'il n'est pas dans mes habitudes de donner des explications tant que je n'ai pas résolu un cas. Néanmoins, je veux bien faire une exception pour vous. Pour l'instant, l'hypothèse la plus probable serait celle d'un empoisonnement à la strychnine, diluée sans doute dans son café.

— Oui.

— Bien. À quelle heure a été servi le café ?

— Aux environs de 20 heures.

— On peut donc présumer que Mme Inglethorp a bu le sien entre 20 heures et 20 h 30, au plus tard. La strychnine est un poison à effet rapide. Elle aurait dû agir très vite – probablement dans un délai n'excédant pas une heure. Or, dans le cas qui nous intéresse, les symptômes ne sont apparus que vers 5 heures du matin, le lendemain – neuf heures plus tard ! Mais un repas copieux, ingéré juste avant le

poison, aurait pu retarder notablement son action, bien qu'un tel laps de temps me semble disproportionné. Et selon vous, elle s'est contentée hier soir de « picorer dans son assiette ». Voilà un faisceau d'éléments bien curieux, mon cher. L'autopsie nous permettra peut-être d'y voir plus clair. En attendant, gardez cette énigme à l'esprit.

Comme nous atteignons la maison, John sortit à notre rencontre. L'air hagard, il paraissait épuisé.

— Ce drame est horrible, monsieur Poirot, dit-il. Hastings vous a-t-il précisé que nous tenions à éviter le qu'en-dira-t-on ?

— Je comprends parfaitement.

— Voyez-vous, nous n'avons jusqu'ici que des soupçons. Rien de probant.

— Précisément. Ce n'est qu'une mesure de précaution.

John se tourna vers moi, prit une cigarette dans son étui et l'alluma :

— Vous savez qu'Inglethorp a réapparu ?

— Oui, je l'ai croisé.

Il jeta l'allumette dans un parterre – mais c'en était trop pour Poirot qui la ramassa et l'enterra proprement.

— Difficile de savoir quelle attitude adopter envers lui.

— Cette difficulté disparaîtra sous peu, le rassura le détective d'un ton paisible.

Visiblement désarçonné par cette assertion sibylline, John me tendit les deux clefs que lui avait confiées le Dr Bauerstein.

— Montrez à M. Poirot tout ce qu'il désirera voir.

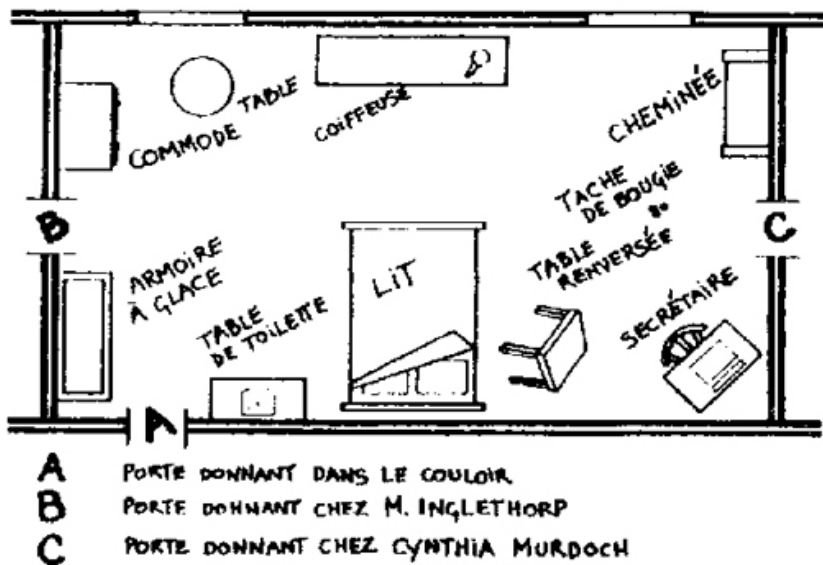
— Les chambres sont fermées à clef ? demanda celui-ci.

— Le Dr Bauerstein a jugé cette précaution souhaitable.

— Il semble très sûr de son fait, fit le détective pensif. Fort bien, cela nous simplifiera la tâche.

Nous gagnâmes ensemble la chambre de la défunte. Pour éclairer le lecteur sur la disposition des lieux voici le croquis de cette pièce et des principaux meubles.

CHAMBRE À COUCHER DE M^{me} INGLETHORP



Une fois à l'intérieur de la chambre, Poirot en referma la porte à clef. Puis il procéda à une inspection minutieuse, passant d'un coin à un autre avec la vivacité d'une sauterelle. Je restai immobile près de la porte, de peur d'effacer un indice. Cette précaution n'eut cependant pas l'heur de plaire à Poirot.

— Qu'avez-vous donc, cher ami ? me lança-t-il. Vous restez planté comme un... comment dit on, déjà ?... comme un épouvantail !

Je lui expliquai que je craignais de faire disparaître des empreintes de pas.

— Des empreintes de pas ? Quelle idée ! Il est déjà passé une armée dans cette pièce ! Quelles empreintes pourrions-nous trouver ? Non, venez plutôt m'aider. Je vais laisser là ma trousse. Je n'en ai pas besoin pour l'instant.

Il la posa sur une table ronde près de la fenêtre. C'était là une bien mauvaise idée, car le plateau, instable, se redressa à la verticale et la trousse fut précipitée à terre.

— En voilà une table ! s'exclama Poirot. Ah, mon cher ! on peut vivre dans une grande et belle demeure et tout ignorer du confort !

Et, sur cette phrase pleine de philosophie, il se remit à passer la pièce au peigne fin.

Sur le secrétaire, une mallette violette parut retenir un instant son attention. Il ôta la clef de la serrure et me la tendit. Après un examen

attentif, je ne lui trouvai rien de particulier. C'était une clef de sûreté très ordinaire, plate et crantée, avec un bout de fil de fer entortillé dans l'anneau.

Il examina ensuite le chambranle de la porte défoncée, et vérifia que le verrou en avait bien été poussé. Puis il traversa la pièce et s'approcha de la porte donnant dans la chambre de Cynthia. Comme je l'ai déjà dit, elle était verrouillée elle aussi. Néanmoins, il se donna la peine de l'ouvrir et de la refermer à plusieurs reprises, en prenant grand soin de ne faire aucun bruit. Soudain un détail sembla le captiver. Il examina le verrou un long moment, puis tira de sa trousse une pince très fine avec laquelle il préleva quelques particules microscopiques qu'il glissa dans une toute petite enveloppe.

Sur la commode était placé un plateau. Et sur ce plateau un réchaud à alcool surmonté d'une casserole. Il restait un peu de liquide brunâtre au fond du récipient, à côté duquel on avait abandonné une tasse et une soucoupe sales.

Comment avais-je pu me montrer à ce point étourdi ? J'étais passé près d'un indice de première importance sans même le remarquer ! Poirot plongeait délicatement l'index dans le résidu liquide, le goûta du bout de la langue et fit une grimace :

— Du cacao... parfumé... au rhum... si je ne m'abuse.

Puis, à genoux, il examina le sol, là où la table de nuit avait été renversée. Une lampe de chevet, quelques livres, des allumettes, un trousseau de clefs et les débris d'une tasse à café jonchaient le parquet.

— Tiens ! c'est curieux, murmura-t-il.

— Je dois reconnaître que je ne vois là rien de particulièrement curieux.

— Vous ne voyez rien de curieux ? Regardez bien cette lampe. Le verre en est cassé à deux endroits, et les morceaux se trouvent là où ils sont tombés. Maintenant observez la tasse à café : elle a été littéralement réduite en poussière !

— Quelqu'un a dû l'écraser en marchant dessus, dis-je sans enthousiasme.

— Précisément, approuva Poirot sur un ton étrange. Quelqu'un a marché dessus.

Il se remit debout et se dirigea lentement vers la cheminée où il tripota les bibelots d'une main distraite avant de les aligner dans un ordre impeccable – une de ses manies quand il était troublé.

— Mon cher, dit-il en se tournant vers moi, quelqu'un a piétiné cette tasse dans le but de la réduire en miettes et je vois deux raisons à cela : soit elle contenait de la strychnine, soit – ce qui serait beaucoup plus intéressant – elle n'en contenait pas !

Mon ahurissement m'empêcha de répondre. Je savais par expérience qu'il ne servirait à rien de lui demander des éclaircissements.

Au bout d'un instant, il parut sortir de ses cogitations et reprit son inspection. S'emparant du trousseau de clefs et les faisant passer successivement entre ses doigts, il en isola une, plus brillante que les autres, qu'il introduisit dans la serrure de la mallette violette. C'était la bonne et la mallette s'ouvrit, mais, après quelques secondes d'hésitation, il la referma à clef et empocha le trousseau d'un geste aussi naturel que s'il lui avait appartenu de longue date.

— Je n'ai pas l'autorisation de lire ces papiers. Pourtant, il faudrait le faire, et sans tarder !

Il fouilla méticuleusement les tiroirs de la table de toilette, puis se dirigea vers la fenêtre de gauche. À peine discernable sur le tapis brun foncé, une tache circulaire attira son regard. Il s'agenouilla et l'examina longuement, allant jusqu'à se pencher pour la renifler.

Pour finir, il versa quelques gouttes de cacao dans une éprouvette qu'il reboucha avec soin.

Sur quoi il sortit de sa poche un petit carnet.

— Nous avons trouvé dans cette chambre six éléments d'importance, me dit-il tout en griffonnant. Désirez-vous les énumérer, ou préférez-vous que je le fasse ?

— Faites donc ! m'empressai-je de répondre.

— Fort bien. Premièrement, une tasse à café réduite en poussière. Deuxièmement, une mallette avec une clef dans la serrure. Troisièmement, une tache sur le tapis.

— Elle pourrait être antérieure à la tragédie ? l'interrompis-je.

— Non. Parce qu'elle n'est pas encore sèche : il s'en dégage toujours une odeur de café. Quatrièmement, un ou deux brins – seulement – d'une étoffe d'un vert foncé très facilement reconnaissable.

— C'est donc cela que vous avez glissé dans l'enveloppe ? m'exclamai-je.

— Exact. Ils proviennent peut-être d'une des robes de Mme Inglethorp, auquel cas cette trouvaille n'aura aucune importance. Nous le saurons bientôt. Cinquièmement, ceci !

D'un geste théâtral il me montra une tache de bougie qui maculait le tapis près du secrétaire.

— Elle n'a pu être faite qu'hier, m'expliqua-t-il. Toute femme de chambre consciencieuse l'aurait fait disparaître à l'aide d'une feuille de papier buvard et d'un fer chaud. Un jour, un de mes plus beaux chapeaux... mais je m'égare.

— Elle peut très bien avoir été faite par nous cette nuit. Nous étions dans un tel état d'agitation... Ou peut-être est-ce Mme Inglethorp elle-même qui a laissé tomber sa bougie.

— Vous n'aviez qu'une bougie avec vous quand vous êtes entrés ici ?

— Oui. C'était Lawrence Cavendish qui la tenait. Il était très secoué. Quelque chose, là... (Je désignai la cheminée :) Quelque chose, là, a paru le pétrifier d'épouvante.

— Voilà qui est intéressant, commenta Poirot. Voilà qui est très intéressant. (Son regard parcourait le mur sur toute sa longueur.) Mais ce n'est pas sa bougie qui a fait cette tache, car on voit tout de suite que cette cire est blanche. Tandis que la bougie de M. Lawrence – elle est encore là, sur la table de toilette – était rose. Par ailleurs, Mme Inglethorp n'avait pas de bougeoir dans cette pièce. Uniquement une lampe de chevet.

— Alors ? quelle conclusion en tirez-vous ?

Mon ami me répondit en me conseillant d'utiliser mes propres facultés de raisonnement, ce qui ne manqua pas de m'irriter quelque peu.

— Et votre sixième élément ? m'enquis-je. Sans doute s'agit-il de votre échantillon de cacao ?

— Non, répondit Poirot, l'air méditatif. J'aurais certes pu le mentionner en sixième position, mais je ne l'ai pas fait. Non, je préfère ne rien dévoiler de ce sixième élément pour l'instant.

Des yeux, il balaya rapidement la chambre.

— Je crois que nous avons appris de cette pièce tout ce qu'elle avait à nous livrer... (Son regard s'attarda sur les cendres dans l'âtre.) À moins que... oui, bien sûr ! Le feu brûle et détruit, mais parfois, par chance... voyons un peu !

À quatre pattes, il commença à faire tomber méticuleusement les cendres de la grille dans le tiroir. Soudain il poussa un cri étouffé :

— Hastings ! Ma pince !

Je la lui passai et, très adroitement, il extirpa des cendres un fragment de papier aux bords calcinés.

— Regardez, cher ami ! s'écria-t-il. Que pensez-vous de ça ?

J'examinai le papier. En voici une reproduction fidèle :



J'étais perplexe. Son épaisseur le différenciait complètement du papier ordinaire. Soudain je crus comprendre :

— Poirot ! Mais c'est un fragment de testament !

— Exact.

Je le dévisageai :

— Et cela ne vous étonne pas ?

— Pas du tout, répliqua-t-il d'un ton grave. C'est ce que j'escomptais.

Je lui rendis ce nouvel indice qu'il glissa dans sa trousse avec ce soin extrême qui le caractérisait. Mon cerveau était dans un état de confusion totale. Ce testament compliquait les choses. Qui l'avait brûlé ? La personne qui avait laissé la tache de cire sur le tapis ? De toute évidence. Mais comment avait-elle réussi à pénétrer dans cette pièce ? Toutes les portes étaient fermées de l'intérieur !

— Et maintenant, allons-y, cher ami, fit brusquement Poirot. J'aimerais poser quelques questions à la femme de chambre... Dorcas,

c'est bien ça ?

Nous passâmes par la chambre d'Alfred Inglethorp où Poirot fureta brièvement, sans toutefois rien négliger. Puis nous ressortîmes en fermant la porte à double tour, comme nous l'avions fait pour celle de Mme Inglethorp, en les laissant ainsi que nous les avions trouvées en arrivant.

Je le conduisis jusqu'au boudoir, qu'il voulait visiter, et l'y abandonnai là pour aller chercher Dorcas.

À mon retour, il avait disparu.

— Poirot ! m'écriai-je. Où êtes-vous ?

— Je suis ici, très cher.

Il était sorti par la porte-fenêtre et, immobile, contemplait les parterres de fleurs.

— Admirable ! s'extasia-t-il à voix basse. Admirable ! Quelle symétrie ! Ces figures géométriques ! Quelle joie pour l'œil ! Cet arrangement floral est récent, n'est-ce pas ?

— Oui, je crois me souvenir qu'on y travaillait encore hier après-midi. Mais rentrez donc... Dorcas est là.

— Voyons, voyons ! Voudriez-vous me priver de ce bonheur des yeux ?

— Non, mais l'affaire qui nous occupe est beaucoup plus importante.

— Et qu'est-ce qui vous permet d'affirmer que ces bégonias n'ont pas eux aussi leur importance ?

Je haussai les épaules. Argumenter avec Poirot était inutile.

— Vous n'êtes pas convaincu ? C'est pourtant exact... Fort bien, rentrons donc pour poser quelques questions à cette brave Dorcas.

Les mains croisées devant elle, la domestique attendait debout dans le boudoir. Les ondulations raides de ses cheveux gris dépassaient de sa coiffe blanche, complétant l'image parfaite de la femme de chambre à l'ancienne mode.

Dans son attitude envers Poirot, on devinait une certaine méfiance, mais il eut tôt fait de l'amadouer.

— Veuillez vous asseoir, mademoiselle.

— Merci, monsieur.

— Vous avez été au service de votre maîtresse durant de longues

années, n'est-ce pas ?

— Dix ans, monsieur.

— Une telle durée témoigne de votre fidélité. Vous lui étiez très attachée, bien sûr ?

— Elle a toujours été pour moi une très bonne patronne, monsieur.

— Je pense donc que vous accepterez de répondre à mes questions. Je ne me permets de vous les poser qu'avec l'accord de M. Cavendish.

— Bien sûr, monsieur.

— Je vous interrogerai donc tout d'abord sur ce qui s'est passé hier, dans l'après-midi. Votre maîtresse a eu une altercation ?

— C'est exact, monsieur ; mais je ne sais pas si je dois...

La domestique hésita, et Poirot lui jeta un regard pénétrant.

— Ma bonne Dorcas, il m'est nécessaire de connaître autant que possible tous les détails de cette querelle. Ne pensez pas que ce serait trahir les secrets de votre maîtresse. Elle est morte et il nous faut avoir le plus de précisions possible, si nous voulons la venger. Rien ne la ramènera à la vie, mais nous espérons, si ce décès est d'origine criminelle, livrer le coupable à la justice.

— Pour ça, je suis d'accord ! dit farouchement Dorcas. Et sans vouloir dénoncer personne, il y a quelqu'un à Styles Court que nous n'avons jamais pu souffrir. Et le jour où il a passé le seuil de cette maison est à marquer d'une pierre noire !

Poirot attendit patiemment que la domestique eût recouvré son calme avant de l'interroger de son ton le plus professionnel :

— Revenons à cette altercation, si vous le voulez bien. À quel moment en avez-vous eu connaissance ?

— Eh bien, monsieur, je passais par hasard dans le vestibule...

— Quelle heure était-il ?

— Je ne pourrais vous le dire avec certitude, mais ce n'était pas encore l'heure de servir le thé. Peut-être 16 heures, ou un peu plus. Donc je traversais le vestibule quand j'ai entendu des voix crier d'ici. La porte était fermée, et je ne voulais pas écouter, mais la pauvre madame parlait si fort et d'un ton tellement aigu que je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre. Alors je me suis arrêtée. « Vous m'avez menti et vous m'avez trompée ! » criait-elle. Je n'ai pas pu saisir ce qu'a répondu M. Inglethorp : il parlait bien plus bas. Mais Madame s'est emportée : « Comment osez-vous ? Je vous ai entretenu, vêtu, nourri !

Vous me devez tout ! Et c'est ainsi que vous me remerciez ? En couvrant notre nom de honte ! » Comme la première fois, je n'ai pas entendu ce qu'il répliquait, mais elle a poursuivi : « Rien de ce que vous pouvez dire ne me fera dévier d'un pouce ! J'y vois clair, à présent. Et ma décision est prise. N'espérez pas que la peur du qu'en-dira-t-on ni le scandale parce qu'il s'agit d'un sordide problème de couple me fassent fléchir ! » À ce moment j'ai eu l'impression qu'ils allaient sortir, et je me suis éloignée.

— C'était bien la voix de M. Inglethorp que vous avez entendue ? Vous êtes catégorique ?

— Oh oui ! monsieur. D'ailleurs, qui est-ce que ça aurait pu être ?

— Bien. Et ensuite, que s'est-il passé ?

— J'ai retraversé le vestibule un peu plus tard, mais tout était calme. À 17 heures, Mme Inglethorp m'a sonnée. Elle voulait que je lui apporte une tasse de thé – sans rien à manger – dans le boudoir. Je lui ai trouvé une mine épouvantable – elle était toute pâle et crispée. « Dorcas, je viens d'avoir un effroyable choc », m'a-t-elle dit. « J'en suis bien désolée Madame, mais ça ira mieux quand vous aurez avalé une bonne tasse de thé bien chaud », lui ai-je répondu. Elle tenait une feuille à la main, je ne sais pas si c'était une lettre ou un simple bout de papier, mais il y avait quelque chose d'écrit dessus, et elle n'arrêtait pas de le regarder comme si elle ne pouvait en croire ses yeux. Elle se parlait tout haut, comme si elle avait oublié que j'étais là : « Rien que quelques mots... et plus rien n'est pareil. » Puis elle m'a dit : « Ne faites jamais confiance à un homme, Dorcas ! Ils n'en valent pas la peine ! » Je me suis dépêchée d'aller lui chercher une bonne tasse de thé bien fort. Elle m'a remerciée et m'a assurée qu'elle irait mieux dès qu'elle l'aurait bue. Et elle a ajouté : « Je ne sais plus quoi faire, Dorcas. Le scandale qui frappe un couple est un drame affreux. Si je le pouvais, je préférerais enterrer cette affaire et oublier..., tout oublier... » Mme Cavendish est entrée à ce moment-là, et ma maîtresse n'en a pas dit davantage.

— Tenait-elle toujours à la main cette feuille de papier dont vous venez de parler ?

— Oui, monsieur.

— Savez-vous ce qu'elle a pu en faire ensuite ?

— Je ne sais pas, monsieur, mais je suppose qu'elle l'a rangée dans sa mallette violette.

— Elle avait l'habitude d'y garder ses papiers importants ?

— Oui, monsieur. Elle la descendait de sa chambre chaque matin, et chaque soir elle la remontait en allant se coucher.

— Quand en a-t-elle perdu la clef ?

— Elle s'en est rendu compte hier, à l'heure du déjeuner, et elle m'a demandé de la chercher partout. Elle était très ennuyée de ne pas la retrouver.

— Mais elle en possédait bien un double ?

— Bien sûr, monsieur.

Dorcas fixait sur mon ami un regard intrigué, et je crois que je devais faire pareil. À quoi rimait toute cette histoire de clef égarée ?

— Ne vous mettez pas martel en tête, Dorcas, la rassura-t-il avec un sourire. Cela fait partie de mon travail d'être au courant de ce genre de détails. Est-ce cette clef-là qui avait disparu ?

Et il sortit de sa poche celle qu'il avait trouvée un peu plus tôt fichée dans la serrure de la mallette violette.

— C'est bien elle, monsieur, pas de doute ! fit Dorcas, les yeux exorbités. Où l'avez-vous trouvée ? J'avais pourtant fouillé partout !

— Ah ! mais, voyez-vous, elle n'était sans doute pas au même endroit hier et aujourd'hui. À présent, j'aimerais aborder un autre sujet : dans sa garde-robe, votre maîtresse possédait-elle une robe vert foncé ?

Dorcas parut quelque peu déconcertée par cette question inattendue :

— Non, monsieur.

— En êtes-vous certaine ?

— Tout à fait, monsieur.

— Et quelqu'un d'autre dans cette maison a-t-il un vêtement de cette couleur ?

Dorcas réfléchit un instant.

— Mlle Cynthia possède une robe du soir verte, oui.

— Vert clair ou vert foncé ?

— Clair, monsieur. En mousseline de soie, ça s'appelle.

— Ce n'est pas ce que je cherche. Personne d'autre ne s'habille en vert ?

— Non, monsieur. Pas à ma connaissance.

À voir le visage impassible de Poirot, il était difficile de dire si ces réponses l'avaient ou non déçu.

— Fort bien. Passons à un autre sujet, se borna-t-il à déclarer. Avez-vous une raison quelconque de penser que votre maîtresse ait pris un somnifère hier soir ?

— Non, pas hier soir, monsieur ! j'en suis sûre.

— Et d'où vous vient cette certitude ?

— Il n'y en avait plus dans la boîte. Elle l'avait finie il y a deux jours, et elle n'en avait pas fait refaire depuis.

— Vous en êtes certaine ?

— Sûre et certaine, monsieur.

— Voilà donc un point éclairci. Autre chose : votre maîtresse ne vous a pas demandé de signer un papier quelconque hier ?

— Signer un papier ? Absolument pas, monsieur.

— À leur retour hier soir, M. Hastings et M. Lawrence ont trouvé Mme Inglethorp occupée à rédiger son courrier. Avez-vous une idée des destinataires de ces lettres ?

— Oh ! non, monsieur ! C'était ma soirée de congé. Interrogez plutôt Annie, elle pourra peut-être vous renseigner, bien qu'elle soit assez distraite. Elle n'a même pas débarrassé les tasses à café hier soir. Voilà le genre de choses qui arrive quand je ne suis pas là pour surveiller.

— Si elles ont été oubliées, je préférerais que vous n'y touchiez pas, Dorcas. Pour que je puisse les examiner.

— Comme vous voudrez, monsieur.

— À quelle heure êtes-vous sortie, hier soir ?

— Aux environs de 18 heures, monsieur.

— Merci, Dorcas, c'est tout ce que j'avais à vous demander. (Il se leva et s'approcha de la porte-fenêtre.) J'ai été très impressionné par ces magnifiques parterres de fleurs. Combien y a-t-il de jardiniers, à propos ?

— Ils ne sont plus que trois. Avant la guerre, ils étaient cinq, quand la propriété était encore entretenue comme il se doit. Vous auriez dû la voir, monsieur. Un véritable enchantement pour les yeux ! À présent, il ne reste que le vieux Manning, le petit William et une de ces femmes jardinières qui s'habillent en homme ! Ah ! nous vivons une drôle d'époque !

— Les beaux jours reviendront, Dorcas. Du moins, nous l'espérons tout. Maintenant, si vous vouliez bien dire à Annie de venir ici ?

— Tout de suite, monsieur. Merci, monsieur.

— Comment avez-vous deviné que Mme Inglethorp prenait un somnifère ? demandai-je à Poirot, brûlant de curiosité, dès que la domestique eut quitté le boudoir. Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de double de clef et de clef égarée ?

— Une chose à la fois, si vous le voulez bien. En ce qui concerne le somnifère, voici ce qui m'a renseigné.

Il sortit de sa poche une petite boîte en carton semblable à celles qu'utilisent les pharmaciens pour leurs préparations.

— Où l'avez-vous trouvée ?

— Dans le tiroir de la table de toilette. C'était le fameux sixième élément de ma liste.

— Mais puisque la dernière prise de somnifère remonte à deux jours, je suppose que ce détail est sans grande incidence.

— Voire... Ne remarquez-vous rien de particulier sur cette boîte ?

— Non, je ne vois rien, fis-je en examinant l'objet.

— Regardez l'étiquette.

Je lus : « Pour Mme Inglethorp. Une dose à prendre au coucher si nécessaire. » Je dus reconnaître que rien de cela ne m'apparaissait digne d'intérêt.

— Même pas le fait qu'aucun nom de pharmacien ne soit mentionné ?

— Ça par exemple ! Oui, c'est vrai que c'est bizarre !

— Connaissez-vous un préparateur qui enverrait une commande sans mention de son nom sur l'emballage ?

— Bien sûr que non !

Voilà qui devenait passionnant, mais Poirot tempéra mon enthousiasme en ajoutant :

— Et pourtant l'explication est des plus simples. N'allez pas chercher midi à quatorze heures, cher ami.

Je n'eus pas le loisir de répliquer car un pas se fit entendre et Annie entra. C'était une belle fille, bien bâtie, en proie à une grande agitation, due sans doute au plaisir quelque peu macabre d'être mêlée au drame.

Sans préambule, avec son habituelle efficacité, Poirot entra dans le vif du sujet :

— Je vous ai fait venir, Annie, car je pense que vous serez en mesure de nous fournir quelques détails au sujet des lettres que Mme Inglethorp a écrites hier soir. Combien y en avait-il ? Et pouvez-vous m'indiquer quelques-uns des noms et des adresses figurant sur les enveloppes ?

Annie réfléchit un instant :

— Il y avait quatre lettres, monsieur. Une pour Mlle Howard ; une autre pour M. Wells, l'avoué... Mais je n'arrive pas à me souvenir des deux autres... Ah ! ça me revient, maintenant : la troisième était adressée à M. Ross, un de nos fournisseurs à Tadminster. Mais la quatrième, je ne me rappelle pas.

— Faites un effort, insista Poirot.

Annie fouilla dans sa mémoire, en vain :

— Je suis désolée, monsieur ; mais ça m'échappe. À moins que je ne l'aie même pas remarquée.

— Aucune importance, fit Poirot sans manifester la moindre déception. À présent, j'ai autre chose à vous demander. Il y avait une casserole dans la chambre de Mme Inglethorp, avec un peu de cacao au fond. Prenait-elle cette boisson tous les soirs ?

— Oui, monsieur. On en montait dans sa chambre tous les soirs, et elle s'en faisait réchauffer une tasse, quand elle en avait envie.

— Qu'est-ce que c'était ? Du cacao pur ?

— Oui, monsieur, avec un peu de lait, une petite cuillerée de sucre et deux de rhum.

— Qui lui a porté son cacao, hier soir ?

— Moi, monsieur.

— Et les autres soirs ?

— C'était toujours moi, monsieur.

— À quelle heure ?

— Comme d'habitude, quand j'allais dans sa chambre pour tirer les rideaux.

— Et vous le montiez directement de la cuisine ?

— Non, monsieur. Voyez-vous, on manque de place sur le fourneau

à gaz. C'est pourquoi la cuisinière le préparait toujours plus tôt, avant de faire cuire les légumes pour le repas du soir. Ensuite, j'allais le déposer sur la table du premier, près de la porte de service. Et je ne l'apportais que plus tard à Mme Inglethorp.

— Cette porte est située dans l'aile gauche ?

— Oui, monsieur.

— Et la table est de ce côté-ci de la porte ou de l'autre, vers les chambres des domestiques ?

— De ce côté-ci, monsieur.

— Hier soir, quelle heure était-il quand vous avez déposé le cacao sur la table ?

— Je pense qu'il devait être 19 h 15, monsieur.

— Et quand l'avez-vous porté dans la chambre de Mme Inglethorp ?

— Quand je suis entrée pour tirer les rideaux. Il pouvait être 20 heures. Mme Inglethorp est montée se coucher avant que je m'en aille.

— Donc, entre 19 h 15 et 20 heures, le cacao est resté sur la table dans le couloir ?

— Oui, monsieur.

Le visage d'Annie s'était empourpré et soudain elle ne put y tenir plus longtemps et s'exclama :

— Mais s'il y avait du sel dans son cacao, je n'y suis pour rien, monsieur ! Je n'ai jamais approché une salière de la tasse, je le jure !

— Pourquoi pensez-vous qu'il aurait pu y avoir du sel dans le cacao ?

— Parce que j'en ai vu sur le plateau, monsieur.

— Vous avez vu du sel sur le plateau ?

— Oui, monsieur. Et c'était même du gros sel de cuisine. Je ne l'avais pas remarqué quand j'ai monté le plateau. C'est en le portant dans la chambre de Madame que je m'en suis aperçue. Bien sûr, j'aurais dû le redescendre et demander à la cuisinière de préparer un autre cacao ; mais il fallait que je me dépêche : c'était le jour de sortie de Dorcas, et j'étais seule. Et puis j'ai pensé que le gros sel n'était tombé que sur le plateau, et pas dans le cacao. J'ai donc essuyé le plateau avec mon tablier et je l'ai porté dans la chambre.

J'éprouvai les plus grandes difficultés à dissimuler mon exaltation.

À son insu, Annie venait de nous révéler un fait essentiel. Qu'aurait-elle dit si elle avait compris que son « gros sel » était en fait de la strychnine, l'un des poisons les plus foudroyants qui existent ? Le calme de Poirot m'impressionna. Il possédait une stupéfiante maîtrise de soi. J'attendais avec impatience sa question suivante, mais je fus déçu.

— Quand vous êtes entrée dans la chambre de Mme Inglethorp, la porte de communication avec la chambre de Mlle Cynthia était-elle verrouillée ?

— Bien sûr, monsieur. Elle l'a toujours été. On ne l'ouvre jamais.

— Et celle qui donne sur la chambre de M. Inglethorp ? Avez-vous remarqué si elle était elle aussi fermée à double tour ?

Annie marqua un temps d'hésitation.

— Je ne pourrais l'affirmer, monsieur. Elle était fermée, ça oui. À double tour, je n'y ai pas fait attention.

— Quand vous êtes sortie, Mme Inglethorp a-t-elle verrouillé sa porte derrière vous ?

— Je ne l'ai pas entendue le faire, mais elle a sûrement poussé le verrou plus tard, comme toutes les nuits. Je parle de la porte qui donne sur le couloir.

— Avez-vous remarqué une tache de bougie sur le parquet quand vous avez fait sa chambre, hier ?

— De la bougie ? Bien sûr que non, monsieur. D'ailleurs, Mme Inglethorp n'avait pas de bougie dans sa chambre, seulement une lampe de chevet.

— S'il y avait eu une grosse tache de bougie sur le sol, vous êtes sûre que vous l'auriez remarquée ?

— Oh ! oui, monsieur ! Et je l'aurais fait disparaître avec un fer chaud et une feuille de papier buvard.

Poirot lui posa alors la même question qu'à Dorcas :

— Mme Inglethorp possédait-elle une robe verte ?

— Non, monsieur.

— Un manteau ? Ou une cape ? Ou même une veste ?

— Rien de vert, monsieur.

— Quelqu'un d'autre dans la maison ?

Annie réfléchit.

— Non, monsieur, dit-elle enfin.

— Vous en êtes sûre ?

— Certaine, monsieur.

— Bien ! Je crois que ce sera tout, Annie. Je vous remercie.

Avec un petit gloussement nerveux, la domestique sortit furtivement. Je pus alors donner libre cours à ma jubilation :

— Toutes mes félicitations, Poirot ! Voilà une grande découverte !

— Quelle grande découverte ?

— Eh bien, que c'est le cacao et non le café qui était empoisonné. Tout concorde. Mme Inglethorp n'a bu son cacao que tard dans la nuit, ce qui explique pourquoi la strychnine n'a pas agi avant l'aube.

— Ainsi donc vous en déduisez que le cacao – écoutez-moi bien, Hastings – que le cacao contenait de la strychnine ?

— C'est l'évidence même ! Sinon qu'était donc ce « gros sel » sur le plateau ?

— Du sel, tout simplement.

Devant l'air placide de Poirot, je haussai les épaules. À quoi bon discuter ? Pour la seconde fois dans la journée, je songeai avec regret que Poirot vieillissait. Et je me félicitai intérieurement d'être là avec mon esprit plus ouvert.

Le regard pétillant de malice, mon ami belge m'observait.

— Vous paraissez déçu de mes propos. Je me trompe ?

— Mon cher Poirot, dis-je d'un ton froid, je ne me permettrais pas de vous dicter la marche à suivre. Votre idée sur l'affaire est respectable, tout comme la mienne.

— Voilà une opinion qui vous honore, commenta-t-il en se levant brusquement. Je crois en avoir fini avec cette pièce. Au fait, savez-vous à qui est ce petit secrétaire à cylindre, dans le coin, là ?

— À M. Inglethorp.

— Tiens !

Il tenta de l'ouvrir, sans succès.

— Fermé ! Mais le trousseau de Mme Inglethorp comporte peut-être notre sésame ?

Il essaya plusieurs clefs d'une main experte avant de pousser un cri de satisfaction :

— Et voilà ! Ce n'est pas la bonne clef mais elle fait l'affaire quand même !

Il releva le cylindre et jeta un regard perçant sur les papiers soigneusement classés. Pourtant, il ne les examina pas, ce qui m'étonna fort.

— Décidément, M. Inglethorp est un homme d'ordre, se contenta-t-il d'observer avec une certaine admiration.

Pour Poirot, c'était le plus grand compliment qu'il pût faire. Une fois encore je me dis que les facultés de mon ami déclinaient quand il eut cette réflexion surprenante :

— Pas le moindre timbre dans ce secrétaire, mais il a pu y en avoir, n'est-ce pas, mon cher ? A-t-il pu y en avoir ? (Il laissa errer son regard dans le boudoir.) Bon ! Nous ne trouverons rien de plus dans cette pièce. Notre pêche est d'ailleurs assez maigre... nous n'avons que ceci !

De sa poche il sortit une enveloppe froissée qu'il me tendit. C'était un curieux document. D'un modèle des plus ordinaires, elle était sale et portait quelques mots griffonnés apparemment au hasard. En voici un fac-similé :

posséder
Je suis possédée
Il est possédé
Je suis possédée
possédé

PAS QUESTION DE STRYCHNINE, BIEN SÛR

— Où l'avez-vous découverte ? demandai-je, dévoré de curiosité.

— Dans la corbeille à papier. L'écriture ne vous est pas inconnue, sans doute.

— Bien sûr que non. C'est celle de Mme Inglethorp. Mais qu'est-ce que cela signifie ?

— Impossible de le dire pour le moment, fit Poirot avec un haussement d'épaules. Mais c'est une trouvaille intéressante.

Une explication assez osée me vint à l'esprit. Et si Mme Inglethorp avait souffert de dérangement mental ? Aurait-elle pu croire à ces sornettes de possession par le démon ? Dans une telle hypothèse, le suicide ne devenait-il pas plausible ?

Je m'apprêtais à soumettre à Poirot cette théorie quand celui-ci me coupa dans mon élan :

— Venez, dit-il. Allons examiner ces tasses à café.

— Voyons, mon cher Poirot ! À quoi bon, maintenant que nous savons ce qu'il en est à propos du cacao ?

— Oh là là ! Encore cette histoire de cacao ! s'exclama Poirot avec désinvolture.

Apparemment très amusé par ma remarque, il eut un petit rire et leva les bras au ciel dans une parodie de désespoir qui me sembla d'un extrême mauvais goût.

— De surcroît, ajoutai-je avec une froideur croissante, n'oubliez pas que Mme Inglethorp a monté elle-même son café dans sa chambre. J'imagine donc mal ce que vous pensez découvrir ; à moins que vous n'espériez trouver un sachet de strychnine sur le plateau.

Poirot reprit aussitôt son sérieux.

— Allons, allons, mon ami ! dit-il en me prenant le bras. Ne vous fâchez pas ! Permettez-moi de m'intéresser à mes histoires de tasses à café, et je respecterai votre fascination pour les tasses de cacao. N'est-ce pas là une mesure équitable ?

Devant son humour je ne pus m'empêcher de rire, et nous entrâmes ensemble dans le salon. Les tasses étaient restées sur le plateau, telles que nous les avions laissées la veille.

Poirot me demanda un récit détaillé du moment où nous avions pris le café. Il m'écouta avec une grande concentration et vérifia la position de chaque tasse.

— Mme Cavendish se tenait donc près du plateau et c'est elle qui a servi le café. Bien. Ensuite elle s'est approchée de la fenêtre, où vous étiez assis avec Mlle Cynthia. C'est bien cela ? Oui, voici vos trois tasses. Quant à celle que je vois sur la cheminée, à moitié vide, ce doit être celle de M. Lawrence. Et celle-ci, sur le plateau ?

— C'est la tasse de John. Je l'ai vu la poser là.

— Parfait. Cela nous fait donc cinq tasses. Mais où est donc celle de M. Inglethorp ?

— Il ne boit pas de café.

— Alors, le compte est bon. Un instant, cher ami.

Avec un soin infini, il préleva quelques gouttes au fond de chaque tasse, qu'il mit dans de petits tubes aussitôt bouchés, sans oublier de goûter chaque prélèvement. Son visage changea brusquement d'expression et afficha un curieux mélange de surprise et de soulagement.

— Eh bien ! dit-il enfin. C'est l'évidence même. Ma première idée était totalement erronée, c'est clair... et pourtant il y a quelque chose d'étrange. Enfin, peu importe !

Et, avec ce haussement d'épaules qui lui était coutumier, il chassa de son esprit ce qui le tracassait. Depuis le début, j'aurais pu lui dire que ses recherches obstinées à propos du café ne pouvaient le conduire qu'à une impasse mais je préfèrai m'abstenir. Même si ses facultés avaient baissé, Poirot méritait de conserver son prestige de jadis.

— Le petit déjeuner est servi, annonça John Cavendish, venant du hall. Vous joindrez-vous à nous, monsieur Poirot ?

Mon ami accepta. J'observai John. Il était presque redevenu lui-même. Si les événements qui avaient marqué cette nuit tragique l'avaient un moment perturbé, son tempérament égal lui avait permis de se remettre très vite. Homme de peu d'imagination, il offrait en cela un contraste saisissant avec son frère, qui, lui, en avait peut-être trop !

Depuis les premières heures de la matinée, John avait été très

occupé à envoyer des télégrammes (dont l'un des tout premiers était destiné à Mlle Howard) et à rédiger des notices nécrologiques pour les différents journaux. De plus, il avait pris en charge toutes les pénibles corvées qui résultent d'un décès.

— Puis-je vous demander où vous en êtes ? s'enquit-il. Votre enquête va-t-elle conclure à une mort naturelle de notre mère ou... ou devons-nous nous préparer au pire ?

— M. Cavendish, fit Poirot d'un ton grave, vous devriez renoncer à vous bercer de faux espoirs. Quel est le sentiment des autres membres de la famille ?

— Mon frère, Lawrence, est persuadé que nous nous agitions à tort. Pour lui, tout indique qu'il s'agit d'un simple accident cardiaque.

— Vraiment ? Ça, c'est très intéressant... oui, très intéressant, murmura Poirot. Et que pense Mme Cavendish ?

Le visage de John se rembrunit.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que peut penser ma femme.

Cette réponse provoqua une gêne passagère. Un lourd silence s'ensuivit, que John parvint enfin à rompre :

— Vous ai-je dit que M. Inglethorp était revenu ?

Poirot hocha la tête.

— La situation est difficile pour nous tous. Bien sûr, nous devons continuer à le traiter comme par le passé, mais tout de même ! Cela soulève le cœur de partager sa table avec un meurtrier présumé !

— Je comprends ce que cette situation peut avoir de pénible, fit Poirot, bienveillant. Cependant j'aimerais vous poser une question. Si je ne me trompe, la raison pour laquelle M. Inglethorp n'est pas rentré hier soir, c'est qu'il avait oublié sa clef. C'est bien cela ?

— Oui.

— Naturellement, vous êtes sûr qu'il avait effectivement oublié cette clef ? Qu'il ne l'avait pas sur lui ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je n'ai pas pensé à vérifier. Nous la laissons toujours dans un tiroir du vestibule. Je vais voir si elle y est encore.

Poirot le retint avec un petit sourire.

— Trop tard, monsieur Cavendish. Je suis certain qu'elle s'y trouve. S'il l'a prise hier, M. Inglethorp a eu tout le temps de la remettre à sa

place depuis.

— Vous croyez que...

— Je ne crois rien. Si quelqu'un avait vu la clef dans le tiroir ce matin, avant son retour, ç'aurait été un bon point en sa faveur, c'est tout.

John paraissait perplexe.

— Ne vous en faites donc pas, dit Poirot d'une voix douce. Ne laissez pas ce détail vous inquiéter... Et, puisque vous me l'avez proposé si gentiment, si nous allions prendre le petit déjeuner ?

Tout le monde était réuni dans la salle à manger. Après les événements tragiques de la nuit, l'ambiance n'était guère à la franche gaieté. La réaction à ce genre de choc est toujours pénible et je crois que nous en souffrions encore. Certes, décorum et bonne éducation nous imposaient un comportement aussi normal que possible, mais je ne pouvais m'empêcher de me demander si, pour la plupart d'entre nous, cela représentait un véritable effort : pas d'yeux rougis, aucun signe d'un chagrin contenu à grand-peine – ce qui me conforta dans l'idée que Dorcas était la seule personne vraiment affectée par la disparition de sa maîtresse.

Je ne m'étendrai pas sur le compte de M. Inglethorp jouant son rôle de veuf éploré avec une hypocrisie révoltante. Savait-il que nous le soupçonnions ? Malgré nos efforts pour le cacher, il ne pouvait l'ignorer. Ressentait-il les affres d'une peur secrète ou croyait-il à son impunité ? L'atmosphère pesante devait l'avertir qu'il faisait figure d'accusé.

Mais tout le monde le soupçonnait-il ? Qu'en était-il de Mme Cavendish ? Assise en bout de table, elle donnait l'image d'une grâce quelque peu affectée, énigmatique. Dans sa robe gris perle, dont les poignets à ruchés blancs retombaient élégamment sur ses mains fines, elle était extrêmement belle. Pourtant, je savais que, si elle le désirait, son visage pouvait devenir aussi impénétrable que celui du sphinx. Elle ne desserra guère les lèvres, mais j'eus la curieuse impression que sa forte personnalité nous dominait tous.

Et la jeune Cynthia ? Avait-elle des soupçons ? Elle me parut bien pâle, souffrante même. Elle avait le geste lourd et ralenti. Quand je lui demandai si elle se sentait bien, elle me répondit avec franchise :

— Non. J'ai un mal de tête épouvantable.

— Prenez donc un autre café, proposa Poirot avec sollicitude. Cela vous revigorera. Et rien de tel pour combattre la migraine.

Il s'empresse de lui prendre sa tasse.

— Non, merci, lui dit Cynthia comme il saisissait la pince à sucre.

— Pas de sucre ? Restriction de guerre, c'est ça ?

— Non, je ne sucre jamais mon café.

— Tiens donc ! marmonna Poirot avant de poser devant elle la tasse qu'il venait de remplir.

Il avait parlé si bas que je fus le seul à l'entendre. Intrigué, je levai les yeux et vis sur son visage tous les signes d'une exultation secrète. Ses prunelles étaient aussi vertes que celles d'un chat. Il avait certainement remarqué quelque chose de très frappant. Mais quoi ? Je ne me considère pas comme totalement stupide, mais je dois avouer que rien de particulier n'avait attiré mon attention.

La porte s'ouvrit et Dorcas entra.

— M. Wells désirerait vous voir, monsieur, dit-elle à John.

Je connaissais ce nom : c'était l'avoué à qui Mme Inglethorp avait écrit la veille.

John se leva aussitôt.

— Faites-le entrer dans mon bureau, Dorcas. (Puis, se tournant vers nous :) M. Wells est l'avoué de ma belle-mère. Il est aussi coroner... si vous voyez ce que je veux dire. Peut-être aimeriez-vous venir avec moi ?

Nous acceptâmes et quittâmes la salle à manger avec lui. John ouvrait la marche et j'en profitai pour murmurer à l'oreille de mon ami :

— Il y aura donc une enquête ?

Il hocha la tête d'un air absent. Il semblait à tel point plongé dans ses pensées que je ne pus refréner ma curiosité :

— Que se passe-t-il ? Vous m'écoutez à peine.

— C'est vrai, mon cher ; je suis très ennuyé.

— Pourquoi ça ?

— Parce que Mlle Cynthia ne prend jamais de sucre dans son café.

— Pardon ? Vous plaisantez ?

— Je suis très sérieux au contraire. Ah ! Il y a là un point qui m'échappe ! Mon intuition ne m'avait pas trompé.

— Quelle intuition ?

— Celle qui m'a poussé à examiner les tasses à café. Mais chut ! Plus un mot là-dessus.

Nous suivîmes John dans son bureau, et il referma la porte derrière nous.

M. Wells était un homme entre deux âges, à la physionomie avenante. Il avait les yeux perçants et cette moue typique des hommes de loi. John nous présenta et lui expliqua les raisons de notre présence à Styles Court.

— Vous comprendrez, Wells, que tout ceci doit rester strictement entre nous. Nous espérons encore qu'une enquête ne sera pas utile.

— Bien entendu, répondit l'avoué, apaisant. Hélas ! j'aurais aimé vous éviter l'épreuve et le qu'en-dira-t-on qui accompagnent toujours une enquête judiciaire, mais, en l'absence d'un permis d'inhumer délivré par un médecin, elle devient indispensable.

— Oui, je comprends.

— Un homme remarquable, ce Bauerstein. Une autorité en matière de toxicologie, je crois ?

— En effet, reconnut John avec réticence avant d'ajouter, d'une voix hésitante : Devrons-nous comparaître comme témoins ? Je veux dire... tous ?

— Vous, très certainement. Ainsi que... euh... hum... M.... euh... Inglethorp.

L'avoué laissa passer quelques secondes avant de poursuivre de sa voix lénifiante :

— Les autres dépositions n'auront pour but que de confirmer vos dires. Simple formalité.

— Je vois.

Une expression proche à du soulagement passa sur le visage de John. Cette réaction m'étonna, car elle ne me semblait pas justifiée.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, reprit M. Wells, j'ai pensé à vendredi pour recueillir les témoignages. Cela nous laissera le temps d'obtenir les conclusions du légiste. L'autopsie doit être pratiquée ce soir, je crois ?

— C'est exact.

— Bien. Nous sommes donc d'accord sur la date ?

— Tout à fait.

— Inutile de vous dire, mon cher Cavendish, combien je suis bouleversé par cette tragique affaire.

— Ne pourriez-vous nous aider à la résoudre, monsieur ? intervint alors Poirot qui n'avait encore rien dit.

— Moi ?

— Nous savons que Mme Inglethorp vous a adressé un courrier juste avant son décès. Vous l'avez sans doute reçu ce matin ?

— Effectivement, mais cette lettre ne contenait rien de particulier. Un simple mot me demandant de venir la voir, précisément ce matin, car elle souhaitait mes conseils sur une question importante.

— Elle ne vous a donné aucun indice sur la nature de cette question ?

— Hélas ! non.

— Quel dommage ! dit John.

— C'est en effet grandement dommage, renchérit gravement Poirot.

Un silence s'ensuivit. Poirot restait plongé dans ses pensées. Finalement, il se tourna vers l'avoué :

— Monsieur Wells, j'ai une question à vous poser, si toutefois elle n'est pas en contradiction avec votre obligation de réserve. À la disparition de Mme Inglethorp, qui doit hériter de ses biens ?

L'homme de loi hésita un peu avant de répondre :

— La réponse sera bientôt connue de tous, et si M. Cavendish n'y voit pas d'objection...

— Aucune, dit aussitôt John.

— Dans ce cas, rien ne s'oppose à ce que je réponde à votre question, monsieur Poirot. Dans son dernier testament, enregistré au mois d'août de l'année dernière – et à part quelques legs de peu d'importance en faveur des domestiques, etc. – Mme Inglethorp laissait toute sa fortune à son beau-fils, M. John Cavendish.

— Veuillez excuser cette remarque, monsieur Cavendish – ces dispositions n'étaient-elles pas quelque peu injustes envers M. Lawrence Cavendish, son autre beau-fils ?

— Non, je ne pense pas. Voyez-vous, d'après les termes du testament de son père, John héritait de la propriété, tandis que Lawrence, à la mort de sa belle-mère, recevrait la fortune considérable dont elle était usufruitière. Mme Inglethorp a souhaité léguer sa

propre fortune à John, sachant qu'il en aurait besoin pour entretenir Styles Court. À mon avis, cette répartition était tout à fait équitable.

La mine pensive, Poirot acquiesça.

— Je comprends. Mais ai-je raison de prétendre que, d'après la loi anglaise, ce testament a été automatiquement annulé par le remariage de Mme Inglethorp ?

M. Wells acquiesça d'un signe de tête.

— J'allais le dire, monsieur Poirot. Ce testament est en effet nul et non avenu.

— Bon ! fit Poirot, toujours pensif. Mme Inglethorp connaissait-elle cette particularité juridique ?

— Je n'en sais rien. C'est possible.

— Elle la connaissait, intervint John, à notre grande surprise. Nous discussions encore de ces testaments annulés pour cause de remariage pas plus tard qu'hier.

— Ah ! Une dernière question, monsieur Wells. Vous avez dit : « dans son dernier testament ». Est-ce que cela signifie qu'elle en avait déjà rédigé d'autres ?

— Elle en faisait au moins un nouveau chaque année, répondit M. Wells avec le plus grand sérieux. Elle avait tendance à changer fréquemment de dispositions testamentaires. Elle avantageait tantôt un membre de sa famille, tantôt un autre.

— Supposons alors, monsieur Wells, qu'elle ait rédigé à votre insu un nouveau testament favorisant un étranger à la famille – disons : Mlle Howard, par exemple. Cela vous paraîtrait-il surprenant ?

— Pas du tout.

— Ah !

Poirot semblait en avoir fini avec ses questions. Pendant que l'avoué et John se demandaient s'il était opportun de prendre connaissance des papiers de Mme Inglethorp, je m'approchai de mon ami.

— Vous pensez que Mme Inglethorp aurait pu rédiger un testament faisant de Mlle Howard sa légataire universelle ? lui demandai-je à voix basse.

Poirot sourit.

— Non.

— Alors pourquoi cette question ?

— Chut !

John Cavendish s'était tourné vers lui.

— Si vous voulez nous accompagner, monsieur Poirot ? Nous allons examiner les papiers de ma mère. M. Inglethorp consent à nous laisser ce soin, à M. Wells et à moi-même.

— Voilà qui simplifie les choses, dit l'avoué à mi-voix. Légalement, il aurait été en droit de...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Nous commencerons par le secrétaire du boudoir, décida John. Ensuite nous monterons dans sa chambre. Elle conservait les documents les plus importants dans une mallette violette. Ceux-là, il nous faudra les éplucher avec le maximum de soin.

— En effet, dit l'avoué. Il est fort possible qu'on y trouve un testament plus récent que celui que j'ai en ma possession.

— Effectivement, dit Poirot, ce testament existe.

— Pardon ?

Éberlués, John et M. Wells le dévisagèrent.

— Ou, pour être précis, fit Poirot sans sourciller, il existait.

— Expliquez-vous ! Où est ce testament ?

— Parti en fumée. Brûlé.

— Brûlé ?

— Oui. Voyez vous-même.

Il exhiba le bout de papier aux bords calcinés qu'il avait récupéré dans la cheminée de la chambre et le tendit à M. Wells. Brièvement, il précisa l'endroit et la manière dont il l'avait découvert.

— C'est peut-être un testament plus ancien.

— Cela m'étonnerait fort. J'ai la quasi-certitude que celui-ci a été rédigé pas plus tard qu'hier après-midi.

— Comment ? Mais c'est impossible ! s'exclamèrent les deux hommes d'une seule et même voix.

Poirot se tourna vers John :

— Permettez-moi de faire venir le jardinier, et je pense être à même de vous le démontrer.

— Euh... très bien... mais je ne vois pas...

— Accédez à ma requête, insista Poirot. Ensuite vous pourrez me poser toutes les questions que vous voudrez.

— Comme il vous plaira, fit John en tirant le cordon de la sonnette.

Quelques instants plus tard, Dorcas entra dans la pièce.

— Pouvez-vous faire venir Manning, Dorcas ? J'ai à lui parler.

— Bien, monsieur, dit la domestique qui se retira aussitôt.

Nous gardâmes un silence tendu jusqu'à l'arrivée du jardinier. Seul Poirot semblait parfaitement à son aise. D'un geste machinal, il essuya un coin d'étagère dans la bibliothèque.

Le gravier crissa sous les lourdes chaussures ferrées de Manning et ce dernier apparut à la porte-fenêtre. Comme John interrogeait Poirot du regard, mon ami l'encouragea d'un signe de tête.

— Entrez, Manning, dit John. J'ai à vous parler.

Le jardinier s'avança mais dépassa à peine le seuil de la porte-fenêtre. Visiblement mal à l'aise, il tournait et retournait sa casquette entre ses doigts. Malgré son dos voûté, il ne devait pas être aussi âgé qu'il le paraissait. Son regard vif brillait d'intelligence, et démentait son élocution hésitante.

— Manning, annonça John, ce monsieur va vous poser quelques questions auxquelles je vous prie de répondre.

— Bien, m'sieur.

Poirot fit un pas en avant. Le jardinier lui jeta un regard légèrement méprisant.

— Hier après-midi, vous étiez occupé à planter un parterre de bégonias près de la façade sud, n'est-ce pas ?

— C'est exact, m'sieur. Avec William.

— Et Mme Inglethorp vous a appelés par la porte-fenêtre du boudoir, n'est-ce pas ?

— Oui, m'sieur. C'est ce qu'elle a fait.

— Dites-moi, dans vos propres termes, ce qui s'en est suivi.

— Bah, pas grand-chose, m'sieur. Madame a ordonné comme ça à William de descendre à vélo jusqu'au village et de lui ramener une feuille de papier timbré, je crois. Elle lui a mis par écrit ce qu'elle voulait au juste.

— Et puis ?

- Bah, William, il l’a fait.
- Bien. Et ensuite ?
- William et moi, on est retournés nous occuper des bégonias, m’sieur.
- Mme Inglethorp ne vous a-t-elle pas appelé un peu plus tard ?
- Si, m’sieur. Moi et William, tous les deux.
- Continuez.
- Elle nous a fait entrer et elle nous a demandé de signer sur une grande feuille de papier timbré, sous sa signature à elle.
- Vous souvenez-vous de ce qui était écrit au-dessus de sa signature ?
- Non, m’sieur. Elle avait mis un morceau de papier buvard pour le cacher.
- Vous avez donc signé à l’endroit qu’elle vous a montré ?
- Oui, m’sieur. D’abord moi, et puis ensuite William.
- Et qu’a-t-elle fait de cette feuille ?
- Elle l’a mise dans une longue enveloppe qu’elle a rangée dans une espèce de boîte violette sur le secrétaire.
- À quelle heure vous a-t-elle appelés la première fois ?
- À peu près 16 heures, m’sieur.
- Ne pouvait-il être plutôt 15 h 30 ?
- Non, m’sieur. Même qu’il était sûrement 16 heures passées. Pas moins.
- Eh bien, je vous remercie, Manning. Ce sera tout, dit Poirot sur un ton cordial.
- Le jardinier jeta un coup d’œil à John qui lui fit un signe de tête. Alors Manning porta un doigt à son front, marmonna quelques mots incompréhensibles et sortit par où il était entré.
- Nous nous entre-regardâmes un instant.
- Seigneur ! balbutia John. Quelle coïncidence extraordinaire !
- Comment cela, une coïncidence ?
- Que ma mère ait fait un testament le jour même de sa mort !
- M. Wells s’éclaircit la voix, puis d’un ton sec :

— Vous croyez vraiment qu'il s'agit là d'une coïncidence, Cavendish ?

— Que voulez-vous dire ?

— Votre mère, vous me l'avez dit vous-même, avait eu une violente altercation avec... avec quelqu'un, hier après-midi.

— Que voulez-vous dire ? répéta John qui avait pâli et dont la voix tremblait.

— Juste après cette altercation, continua l'avoué, Mme Inglethorp a rédigé à la hâte un nouveau testament dont nous ne connaissons sans doute jamais le contenu. Elle n'a parlé à personne des dispositions qu'elle y prenait. Il ne fait aucun doute qu'elle m'aurait demandé mon avis ce matin, mais on ne lui en a pas laissé le temps. Ce document disparaît en fumée, et votre mère emporte son secret dans la tombe. Cavendish, j'ai bien peur qu'on ne puisse voir là une simple coïncidence. M. Poirot sera de mon avis si je dis que ces faits sont très révélateurs.

— Qu'ils le soient ou non, l'interrompt John, nous devons remercier M. Poirot d'avoir élucidé cette énigme. Sans sa perspicacité, jamais nous n'aurions soupçonné l'existence de ce testament. Je suppose, monsieur, que ce n'est pas la peine de vous demander ce qui vous a amené à imaginer cela ?

Poirot sourit :

— Une vieille enveloppe griffonnée. Et un parterre de bégonias fraîchement plantés.

John l'eût sans doute pressé de s'expliquer si nous n'avions été distraits par le vrombissement d'un moteur. Nous nous retournâmes vers la fenêtre au moment où l'automobile passait.

— Evie ! s'exclama John. Veuillez m'excuser, Wells, poursuivit-il – et, sans attendre, il sortit dans le vestibule.

Poirot me questionna du regard.

— Mlle Howard, lui expliquai-je.

— Ah ! Je suis heureux qu'elle soit venue. Voilà une femme intelligente et dotée d'un grand cœur. Dommage que le Créateur ne lui ait pas donné la beauté en prime.

Je suivis John à temps pour accueillir Mlle Howard dans le vestibule. Elle s'appliquait à se dégager des amples voiles qui lui enveloppaient la tête. Quand ses yeux se posèrent sur moi, j'éprouvai un sentiment de remords. Cette femme m'avait mis en garde

solennellement, et je n'avais guère prêté attention à ses avertissements. Non sans un certain dédain, je les avais aussitôt chassés de mon esprit. Maintenant que les événements tragiques de la nuit lui donnaient raison, j'avais honte. Elle ne connaissait que trop bien M. Inglethorp. Le drame aurait-il eu lieu sans son départ de Styles Court ? Le meurtrier n'aurait-il pas redouté sa vigilance ?

Elle me prit la main qu'elle secoua avec cette énergie dont je me souvenais si bien, et j'en fus soulagé. Son regard rencontra le mien et, s'il était voilé par la tristesse, je n'y lus aucun reproche. À ses yeux rougis, je voyais bien qu'elle avait beaucoup pleuré, mais elle conservait dans son comportement sa rudesse habituelle.

— Je me suis mise en route sitôt reçu le télégramme. Je sortais de mon travail. J'ai loué une automobile. Pour arriver au plus vite.

— Evie, avez-vous eu le temps de manger quelque chose, ce matin ? s'enquit John.

— Non.

— C'est bien ce que je pensais. Venez. La table du petit déjeuner n'a pas encore été débarrassée, et on va vous faire préparer du thé. (Il se tourna vers moi.) Vous voulez bien vous occuper d'elle, Hastings ? Je dois retourner auprès de Wells. Oh ! Evie, je vous présente M. Poirot. Il nous aide... beaucoup.

Mlle Howard tendit la main à mon ami mais, par-dessus son épaule, elle jeta un regard intrigué à John.

— Comment cela : il vous aide ?

— À poursuivre notre enquête.

— Quelle enquête ? Il n'y a rien à enquêter. Ils ne l'ont pas encore jeté en prison ?

— Jeté qui en prison ?

— Qui ? Alfred Inglethorp, évidemment !

— Allons, ma bonne Evie ! Un peu de prudence. Lawrence pense que notre mère a succombé à une crise cardiaque.

— Quel idiot, ce Lawrence ! rétorqua Mlle Howard. Alfred Inglethorp a tué cette pauvre Emily – je vous avais bien dit qu'il le ferait !

— Ne criez pas comme ça, ma chère Evie ! Quels que soient notre avis ou nos soupçons, il vaut mieux en dire le moins possible pour le moment. L'enquête officielle ne débutera que vendredi.

— Et puis quoi encore ? s'exclama-t-elle, superbe dans son indignation. Vous avez tous perdu la tête ! Ce type aura quitté le pays depuis longtemps ! Pas si bête ! Il ne va pas attendre ici qu'on l'arrête pour le pendre !

Et comme John Cavendish ne trouvait rien à dire :

— Oh, je comprends ! lança-t-elle. Vous avez écouté les sornettes des médecins. La chose à ne jamais faire ! Qu'est-ce qu'ils y connaissent ? Rien de rien, ou juste assez pour être dangereux. J'en sais quelque chose : mon père était médecin. Ce petit Wilkins est le plus parfait imbécile que j'aie jamais vu. Une crise cardiaque ! Ça ne m'étonne pas. N'importe quel individu de bon sens verrait tout de suite que c'est son mari qui l'a empoisonnée. Je l'avais bien dit, qu'il l'assassinerait dans son lit, ma pauvre Emily. Et c'est ce qu'il a fait. Et vous vous contentez de bafouiller des âneries : « C'est une crise cardiaque ! » « L'enquête officielle ne débutera que vendredi ! » Vous devriez avoir honte, John Cavendish !

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? demanda John qui ne put réprimer un petit sourire. Je ne peux quand même pas le prendre par la peau du cou et l'emmener au commissariat !

— Vous pourriez au moins vous remuer. Trouver comment il s'y est pris. C'est un type rusé ! Il a dû faire une décoction de papier tue-mouches ! Demandez à la cuisinière s'il lui en manque.

Je compris sans l'ombre d'un doute que réussir à faire cohabiter Mlle Howard et Alfred Inglethorp représentait une tâche herculéenne, et je plains sincèrement John. À l'évidence, il était conscient de cette difficulté. Il chercha momentanément refuge dans la retraite et nous quitta avec une certaine précipitation.

Lorsque Dorcas apporta le thé, Poirot quitta l'embrasure de la fenêtre où il s'était retiré et s'attabla en face de Mlle Howard.

— Mademoiselle, j'ai un service à vous demander, dit-il d'un ton empreint de gravité.

— Demandez toujours, répondit la digne personne sans enthousiasme excessif.

— J'aimerais pouvoir compter sur votre aide.

— Si c'est pour faire pendre Alfred Inglethorp, avec plaisir ! lâcha-t-elle d'un ton farouche. Encore que ce soit une fin trop douce pour lui ! Il mériterait l'écartèlement, comme dans le bon vieux temps !

— Nous sommes d'accord là-dessus, approuva Poirot. Je désire moi aussi envoyer le coupable à la potence.

— Alfred Inglethorp ?

— Lui, ou un autre.

— Pas question d'un autre ! Avant qu'il ne pointe le bout de son nez, cette pauvre Emily n'avait jamais été assassinée, que je sache. Je ne dis pas qu'elle était entourée d'anges. Mais ces requins-là ne convoitaient que son porte-monnaie. Au moins, sa vie n'était pas menacée. Survient M. Alfred Inglethorp et – en deux mois – le tour est joué !

— Croyez-moi, mademoiselle Howard, affirma Poirot, si M. Inglethorp est notre homme, il ne m'échappera pas. Sur mon honneur, je le ferai pendre haut et court !

— J'aime mieux ça, approuva Mlle Howard déjà plus favorablement disposée.

— Mais je dois vous demander de me faire confiance. Votre concours peut m'être très précieux. Je vais vous dire pourquoi : dans cette maison frappée par le deuil, vous êtes la seule à avoir pleuré.

Mlle Howard cligna plusieurs fois des paupières, et sa voix prit une intonation plus douce.

— Si vous voulez dire par là que j'avais de l'affection pour elle, eh bien, c'est vrai. Vous savez, Emily était une vieille femme égoïste à sa manière. Elle était très généreuse, mais il lui fallait quelque chose en retour. Elle rappelait toujours aux gens ce qu'elle avait fait pour eux. C'est pourquoi elle n'était pas aimée. Elle ne s'en rendait d'ailleurs pas compte, et ça ne lui manquait pas. Du moins, j'espère. Pour moi, c'était différent. Dès le premier jour, je lui avais dit : « Je vaudrais tant de livres par an, un point c'est tout. Pas de gratifications par-ci par-là. Pas de paire de gants en cadeau, ni de places de théâtre. » Au début, elle n'avait pas compris. Je crois même qu'elle en était vexée. Elle me traitait de sotte et d'orgueilleuse. Ce n'était pas vrai, mais je ne pouvais pas le lui dire. Mais c'est comme ça que j'ai gardé ma fierté. Et j'étais la seule qui pouvait se permettre de l'aimer. Je prenais soin d'elle. Je la protégeais des autres. Mais voilà qu'arrive une fripouille aux discours sucrés et pffft !... toutes ces années de dévouement ne comptent plus !

Poirot acquiesça avec un sourire compatissant :

— Je devine ce que vous ressentez, mademoiselle. C'est bien naturel. Vous nous jugez trop timorés – vous pensez que nous manquons d'ardeur à la tâche – mais croyez-moi, ce n'est pas le cas.

La porte s'ouvrit soudain et John passa la tête pour nous inviter tous

deux à l'accompagner dans la chambre de Mme Inglethorp : M. Wells et lui avaient fini d'examiner le secrétaire du boudoir.

Alors que nous montions à l'étage, John lança un regard vers la porte de la salle à manger et me glissa à l'oreille :

— À votre avis, que se passera-t-il quand ces deux-là se rencontreront ?

Je secuai la tête en signe d'impuissance.

— J'ai recommandé à Mary d'essayer de les tenir éloignés.

— Elle y parviendra ?

— Dieu seul le sait ! Mais il y a fort à parier qu'Inglethorp ne cherchera pas à provoquer une rencontre.

— C'est vous qui avez toujours la clef, n'est-ce pas, Poirot ? demandai-je comme nous atteignons la porte de la chambre.

John la lui prit des mains et ouvrit. Nous entrâmes dans la chambre et M. Wells se dirigea directement vers le secrétaire, suivi de John.

— Ma mère gardait les papiers importants dans cette mallette, je crois, expliqua-t-il.

Poirot sortit le trousseau de clefs de sa poche.

— Permettez. Par mesure de précaution je l'ai fermée à clef ce matin.

— Mais elle n'est pas fermée !

— Impossible !

— Voyez vous-même.

— Mille tonnerres ! jura Poirot, abasourdi. J'ai pourtant les deux clefs dans ma poche !

Il saisit la mallette et blêmit.

— Ça, par exemple ! En voilà une affaire ! Messieurs, on a forcé cette serrure !

— Quoi ?

Poirot reposa la mallette.

— Qui a bien pu la forcer ? Et pourquoi ? Quand ? Et la porte était verrouillée !

Nous parlions tous en même temps. Poirot reprit chacune de ces exclamations de façon systématique :

— Qui ? C'est la question principale. Pourquoi ? J'aimerais bien le savoir. Quand ? Depuis que je suis sorti d'ici, c'est-à-dire il y a moins d'une heure. Quant à la porte, sa serrure est des plus ordinaires, et n'importe quelle autre clef du même modèle pourrait l'ouvrir.

Nous échangeâmes des regards consternés. Cependant Poirot s'était approché de la cheminée. S'il donnait l'impression de conserver son calme, je notai que ses mains tremblaient tandis qu'il corrigeait machinalement, sur le manteau de marbre, l'alignement des vases emplis d'allume-feu.

— Voyons, dit-il après un moment, retraçons l'enchaînement des faits. Cette mallette contenait une preuve, peut-être anodine en elle-même, mais qui pouvait conduire à l'identification du meurtrier. Il était donc vital pour celui-ci de la faire disparaître avant qu'on en découvre la signification réelle. C'est pourquoi il a pris le risque, le très grand risque, de s'introduire ici. Trouvant la mallette fermée à clef, il s'est vu obligé d'en forcer la serrure, trahissant ainsi sa manœuvre. Mais pour qu'il ait encouru le danger d'être démasqué, il fallait que cette preuve fût accablante.

— Qu'était-ce, à votre avis ?

— Ah ! s'exclama Poirot avec un geste trahissant sa colère. C'est ce que j'aimerais savoir ! Un document quelconque, selon toute probabilité. Il pourrait s'agir de cette feuille de papier que Dorcas a vue entre les mains de Mme Inglethorp hier après-midi. Et moi... (son énervement décupla soudain) misérable imbécile que je suis ! Je ne l'ai pas deviné ! Je me suis comporté comme le dernier des idiots ! Jamais je n'aurais dû laisser la mallette dans cette chambre. J'aurais dû la garder auprès de moi. Ah ! triple buse ! Maintenant, cette preuve a disparu. Sans doute a-t-elle été détruite. À moins que... S'il reste la plus infime chance, nous ne devons pas la négliger.

Il sortit de la pièce avec une précipitation telle que je mis un moment avant de réagir et de le suivre. Mais il avait déjà disparu quand j'arrivai en haut des marches.

Sur le palier, Mary Cavendish, immobile, l'avait suivi du regard.

— Quelle mouche a donc piqué votre extraordinaire ami, monsieur Hastings ? Il vient de dévaler l'escalier tête baissée comme un fou.

— Il s'est énervé sur un détail, répondis-je vaguement, car je n'étais pas du tout certain que Poirot apprécierait une indiscretion de ma part.

Un vague sourire détendit les lèvres de Mme Cavendish et je tentai de changer de sujet.

— Ils ne se sont pas encore croisés ?

— De qui parlez-vous ?

— De Mlle Howard et d'Alfred Inglethorp !

Le regard qu'elle posa sur moi avait quelque chose de déroutant.

— Vous pensez vraiment que leur rencontre serait dramatique ?

— Ce n'est pas votre avis ? répliquai-je, plutôt surpris.

Elle eut ce sourire serein qui lui allait si bien.

— Non. Ça ne me déplairait pas d'assister à une belle altercation. Voilà qui dégagerait peut-être l'atmosphère. Tout le monde réfléchit beaucoup trop, en ce moment, et personne ne dit ce qu'il a sur le cœur.

— John ne partage pas cet avis. Il fait tout pour les tenir éloignés l'un de l'autre.

— Oh ! John...

Quelque chose en elle commençait à m'agacer et je ne pus m'empêcher de m'exclamer :

— John est un très chic type !

Elle m'observa avec un certain étonnement, puis, à ma stupeur, elle constata :

— Vous faites preuve d'une grande loyauté envers votre ami. C'est une chose qui me plaît en vous.

— N'êtes-vous pas mon amie, vous aussi ?

— Je suis une très mauvaise amie.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce que c'est la vérité. Je suis tout à mes amis un jour, et le lendemain je les ignore complètement.

Je ne sais ce qui m'a pris, mais décidément l'agacement me gagnait, et avec un manque de tact regrettable, je lançai :

— Pourtant vous semblez toujours disponible pour le Dr Bauerstein !

À peine eus-je lâché ces mots que je les regrettai. Les traits de Mme Cavendish se durcirent, comme si un masque rigide se posait sur son visage. Les lèvres serrées, elle tourna les talons et monta l'escalier d'une démarche raide. Écrasé par ma propre stupidité, je restai immobile, bouche bée, à la regarder s'éloigner.

Les échos d'une violente diatribe me ramenèrent à la réalité. Je reconnus la voix de Poirot. Il confessait son erreur à la cantonade, comme désireux de l'expliquer à tous. J'en fus quelque peu vexé : les trésors de diplomatie que j'avais su déployer étaient réduits à néant, et le procédé me paraissait pour le moins discutable ? Surtout la propension de Poirot, l'âge venant, à perdre tout contrôle dans les moments de tension me frappa à nouveau douloureusement. Je descendis rapidement dans le vestibule. Dès qu'il me vit, il parut recouvrer son calme. Je le pris à l'écart.

— Allons, mon ami, lui dis-je, avez-vous perdu tout sens commun ? Vous voulez donc que tout Styles Court apprenne la disparition de cet indice ? Votre comportement fait le jeu du coupable !

— C'est ce que vous pensez, Hastings ?

— J'en ai la certitude.

— Fort bien, cher ami. Je m'en remets à vous.

— Voilà qui est mieux. Mais je ne vous cache pas qu'il est un peu tard.

— Certes.

Il paraissait tellement penaud que j'en éprouvai quelque remords, et cependant mes reproches ne m'en semblaient pas moins justifiés.

— Eh bien, dit-il après un long moment de silence, si nous partions, très cher ?

— Vous n'avez plus rien à faire ici ?

— Non ; du moins pour l'instant. M'accompagnez-vous jusqu'au village ?

— Avec plaisir.

Il prit sa trousse et nous sortîmes par la porte-fenêtre du salon. Nous croisâmes Cynthia Murdoch qui venait du jardin, et Poirot s'écarta pour lui laisser le passage.

— Excusez-moi, mademoiselle. Rien qu'une minute.

Elle lui lança un regard interrogateur.

— Oui, qu'y a-t-il ?

— Vous est-il arrivé de préparer les remèdes de Mme Inglethorp ?

Une légère rougeur envahit ses pommettes et elle eut soudain l'air embarrassé :

— Non.

— Simplement ses somnifères, peut-être ?

— Ça, oui ! répondit-elle en continuant de rougir. Une fois, je lui ai préparé quelques doses de somnifère.

— Comme... celui-ci ? demanda Poirot en exhibant la petite boîte trouvée dans la chambre de la défunte.

Elle acquiesça.

— Pourriez-vous me préciser leur composition ? Ces doses étaient-elles à base de sulphonal ? De véronal ?

— Non. De bromure.

— Ah ! Je vous remercie, mademoiselle, et vous souhaite une bonne journée.

D'un pas rapide, nous nous éloignâmes de Styles Court. Je lançai à mon ami des regards furtifs. J'avais déjà noté que le vert de ses yeux – tout comme chez le chat – s'accroissait sous le coup d'une vive excitation. En cet instant ils brillaient comme des émeraudes.

— Mon cher ami, déclara-t-il enfin, j'ai une petite théorie. Assez étrange et peut-être erronée... et pourtant, elle cadre à merveille avec la trame de notre affaire.

J'eus un haussement d'épaules. Poirot me paraissait un peu trop sujet aux idées saugrenues. Dans le cas qui nous occupait, la solution de l'énigme crevait pourtant les yeux.

— Vous avez donc trouvé l'explication du nom manquant sur l'étiquette de la boîte, dis-je. Très simple, en effet. Je me demande d'ailleurs pourquoi je n'y avais pas songé.

Poirot ne semblait guère me prêter attention.

— Ils ont découvert autre chose, là-bas, fit-il en désignant du pouce Styles Court derrière lui. M. Wells m'en a fait part alors que nous montions inspecter la chambre.

— De quoi s'agit-il ?

— Ils ont trouvé, dans le secrétaire fermé à clef du boudoir, un autre testament rédigé par Mme Inglethorp. Celui-ci porte une date antérieure à son mariage avec Alfred Inglethorp et qui correspond sans doute à l'époque de leurs fiançailles. Wells et Cavendish en ignoraient l'existence. Mme Inglethorp y lègue tous ses biens à son futur mari. C'est écrit en toutes lettres sur un formulaire imprimé, contresigné par deux des domestiques : mais pas Dorcas.

— Alfred Inglethorp était-il au courant de l'existence d'un tel

document ?

— Il m'a affirmé le contraire.

— Déclaration qu'on peut ne pas prendre pour argent comptant, fîs-je remarquer. Tous ces testaments rendent les choses bien confuses. Au fait, dites-moi : comment les quelques mots griffonnés sur cette enveloppe vous ont-ils permis de déduire qu'un testament avait été rédigé hier après-midi ?

— Mon cher, répondit Poirot en souriant, vous est-il déjà arrivé d'hésiter sur l'orthographe d'un mot, au moment de l'employer dans une lettre ?

— Oui, souvent. Comme tout le monde j'imagine.

— Justement. Et n'avez-vous pas alors écrit le mot une ou deux fois, sur votre buvard ou sur un quelconque papier de brouillon, pour mieux voir si son orthographe vous paraissait correcte ? Eh bien, c'est précisément ce qu'a fait Mme Inglethorp. Le participe « possédé » est écrit une première fois avec un seul s, puis correctement, avec deux. Pour mieux juger, elle l'a ensuite employé dans une phrase : « Je suis possédée ». Où cela nous mène-t-il ? Mme Inglethorp a donc écrit ce mot : « possédée » hier après-midi ; en faisant le rapprochement avec le morceau de papier retrouvé dans les cendres de la cheminée, l'éventualité d'un nouveau testament a pris corps, car c'est un verbe fort usité dans un tel document. Un autre indice est venu conforter cette théorie. Dans l'affolement général qui a marqué la matinée, on a oublié de faire le ménage dans le boudoir. Près du secrétaire j'ai relevé de nombreuses traces de terreau et de terre de jardin. Or, le temps est sec depuis plusieurs jours, et aucune chaussure de ville n'aurait laissé de traces aussi importantes.

» J'ai regardé par la porte-fenêtre du boudoir et j'ai découvert le parterre de bégonias fraîchement plantés. Le terreau est identique à celui qui macule le tapis. Et vous m'avez appris qu'on avait planté ces bégonias hier après-midi. J'en ai donc conclu qu'un des jardiniers, et plus probablement les deux, puisqu'il y avait deux séries d'empreintes différentes sur le parterre, étaient entrés dans le boudoir. Si Mme Inglethorp avait simplement voulu leur dire un mot, elle serait allée jusqu'à la porte-fenêtre ; ils n'auraient donc pas pénétré dans la pièce. La déduction s'est imposée d'elle-même : elle venait de rédiger un testament et les avait fait venir pour le contresigner. La suite a prouvé que j'avais vu juste.

Je ne pouvais que m'incliner devant la qualité de ces déductions.

— Très ingénieux. Et je dois avouer que je m'étais fourvoyé, ajoutai-je. Les conclusions que j'avais tirées de ces quelques mots griffonnés

sur l'enveloppe étaient totalement fausses.

Poirot eut un sourire.

— Vous avez lâché la bride à votre imagination. L'imagination est une qualité lorsqu'elle sert, mais un défaut si elle commande. Plus l'explication est simple, plus elle est probable.

— Autre chose : comment avez-vous su que la clef de la mallette violette avait été égarée ?

— Mais je ne le savais pas ! C'était une simple supposition, qui s'est heureusement révélée juste. Vous vous souvenez du morceau de fil de fer entortillé autour de l'anneau ? J'en ai immédiatement déduit que la clef avait sans doute été arrachée d'un porte-clefs peu solide. D'autre part, si Mme Inglethorp l'avait perdue, puis retrouvée, elle l'aurait remise avec son trousseau. Or, sur celui-ci se trouvait un double flambant neuf, au brillant caractéristique. D'où mon hypothèse : quelqu'un d'autre avait mis l'original dans la serrure de la mallette.

— Et ce quelqu'un ne peut être qu'Alfred Inglethorp, enchaînai-je.

Poirot me considéra avec étonnement :

— Vous êtes certain de sa culpabilité ?

— Bien sûr ! Chaque nouvel indice l'accuse plus clairement.

— C'est tout le contraire, affirma Poirot, paisible. Plusieurs faits plaident en sa faveur.

— Vous plaisantez ?

— Non.

— Des faits qui plaident en sa faveur, comme vous dites, je n'en vois qu'un.

— Et c'est ?

— Son absence de Styles Court hier soir.

— Pas de chance ! C'est d'après moi le seul point qui parle en sa défaveur.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que c'est exactement ce qu'il aurait fait s'il avait su que sa femme allait être empoisonnée cette nuit. Le prétexte qu'il a invoqué est de toute évidence un faux prétexte et ne s'explique que de deux manières : ou bien il savait ce qui allait se produire, ou bien son absence était motivée par une autre raison.

— Laquelle, d'après vous ? demandai-je, sceptique.

— Comment la connaîtrais-je ? répliqua-t-il en haussant les épaules. Mais elle est sans doute inavouable. Ce M. Inglethorp me semble appartenir à la catégorie des franches canailles... ce qui n'en fait toutefois pas d'emblée un meurtrier.

J'étais peu convaincu et ne cherchai pas à le cacher.

— Vous ne partagez pas mon avis, je vois ? fit Poirot. Eh bien, laissons cela pour le moment. L'avenir se chargera de nous départager. Intéressons-nous plutôt à d'autres aspects de cette affaire. Par exemple les portes de la chambre de Mme Inglethorp, qui étaient toutes verrouillées de l'intérieur. Qu'en déduisez-vous ?

Cette question me prit quelque peu au dépourvu.

— Eh bien... ce fait doit pouvoir s'expliquer d'un point de vue logique...

— Exact.

— Alors voici ce que je pense : les portes étaient bien verrouillées, comme nous avons pu le constater de nos propres yeux. Mais l'existence de la tache de bougie sur le tapis et la destruction du testament prouvent que quelqu'un s'est introduit dans la chambre pendant la nuit. Vous êtes d'accord jusque-là ?

— Tout à fait. Votre exposé est d'une remarquable limpidité. Mais poursuivez, je vous prie.

— Merci, dis-je, encouragé. L'intrus n'a pu entrer ni par la fenêtre ni par l'opération du Saint-Esprit. C'est donc Mme Inglethorp elle-même qui a dû lui ouvrir. Cela me conforte dans ma conviction qu'il s'agit de son mari, car c'est la personne qu'elle aurait sans doute laissée entrer le plus facilement.

Mais Poirot secoua la tête.

— Vous croyez ça ? Rappelez-vous qu'elle avait verrouillé la porte de communication entre leurs deux chambres. C'est un fait dont elle n'était pas coutumière, mais une violente altercation les avait opposés l'après-midi même. Non, son mari était bien la dernière personne qu'elle aurait laissée entrer cette nuit-là.

— Pourtant la porte n'a pu être ouverte que par Mme Inglethorp elle-même, vous êtes d'accord sur ce point ?

— Il existe une autre explication. Et si, avant de se coucher, elle avait oublié de verrouiller la porte donnant sur le couloir ? N'aurait-elle pu se relever plus tard, disons vers l'aube, pour la fermer ?

— Poirot, sérieusement et tout à fait entre nous, c'est là votre thèse ?

— Je n'ai pas dit cela ; mais c'est une possibilité. Abordons maintenant cette affaire sous un autre angle. Comment expliquez-vous ces bribes de conversation, que vous avez entendues par hasard, entre Mme Cavendish et sa belle-mère ?

— Cela m'était sorti de l'esprit, dis-je pensivement. Et je dois avouer que je ne comprends toujours pas. J'imagine mal pourquoi une femme comme Mme Cavendish, qui est aussi fière que réservée, se serait immiscée avec une telle passion dans une affaire qui ne devait pas la regarder.

— Précisément. Voilà un comportement bien surprenant chez une femme de son éducation.

— Assez surprenant, en effet, mais sans grande importance, à mon avis. Je pense que nous pouvons laisser de côté ce détail.

Poirot laissa échapper un son plaintif.

— Oublieriez-vous ce que je vous ai maintes fois répété ? Aucun détail ne doit être négligé. S'il ne cadre pas avec la théorie, alors c'est elle qui est mauvaise !

— Eh bien, nous verrons, rétorquai-je, un peu agacé.

— Exactement. Nous verrons.

Nous étions arrivés devant Leastways Cottage. Poirot m'invita dans sa chambre et m'offrit une de ces petites cigarettes russes qu'il fumait à l'occasion. Non sans amusement, je vis qu'il conservait avec un soin maniaque les allumettes utilisées dans un petit pot en porcelaine. J'en oubliai mon irritation.

Poirot avait disposé deux fauteuils devant la fenêtre ouverte qui donnait sur la rue principale du village. Un léger courant d'air, agréablement tiède, annonçait que la journée serait chaude.

Soudain mon regard fut attiré par un jeune homme qui descendait la rue d'un pas pressé. Il était extraordinairement maigre, mais c'est surtout son visage qui retint mon attention : on y lisait un curieux mélange de terreur et d'agitation.

— Vous avez vu, Poirot ?

Il se pencha pour regarder.

— Tiens ! M. Mace, le préparateur de la pharmacie. Et il vient par ici...

Arrivé devant la villa, le jeune homme hésita un instant, puis frappa énergiquement à la porte.

— Une minute ! lui cria Poirot par la fenêtre. Je descends.

Il me fit signe de l'accompagner. Dès qu'il eut ouvert, M. Mace se mit à parler :

— Oh ! Monsieur Poirot, je suis désolé de venir ainsi vous importuner chez vous, mais j'ai appris que vous reveniez à l'instant de Styles Court.

— C'est exact.

Notre visiteur humecta ses lèvres sèches, tandis que son visage trahissait un trouble profond.

— Le village entier ne parle que du décès brutal de Mme Inglethorp. Et certains vont même jusqu'à prétendre que... (sa voix devint un murmure prudent) que sa mort serait due à un empoisonnement.

Poirot gardait une impassibilité totale.

— Seuls les médecins pourront nous le dire, monsieur Mace.

— Euh... oui, bien sûr.

Le jeune homme hésita encore un peu, puis, n'y tenant plus, il agrippa le bras de Poirot et, baissa encore la voix :

— Rassurez-moi, monsieur Poirot... Il n'est pas question de strychnine, au moins ?

Je ne saisis pas ce que répondit mon ami, mais sans doute resta-t-il assez vague. Le jeune homme tourna les talons et repartit. Poirot referma la porte et son regard croisa le mien.

— Hé oui, fit-il, il lui faudra venir témoigner à l'enquête.

Nous regagnâmes sa chambre sans hâte. J'allais dire quelque chose mais Poirot, d'un geste, m'intima le silence.

— Pas maintenant, cher ami. Il me faut réfléchir. Une certaine confusion règne dans mon esprit, et il serait fâcheux qu'elle s'installât.

Pendant les dix minutes qui suivirent, il ne desserra pas les lèvres et garda une immobilité parfaite, si l'on excepte les mouvements légers mais expressifs de ses sourcils. Le vert de ses yeux s'accrut notablement. Un profond soupir annonça la fin de ses cogitations.

— Bien. Le mauvais moment est passé. À présent les choses se présentent dans un ordre cohérent. On ne doit jamais laisser la confusion s'installer. Pourtant notre affaire n'est pas encore résolue.

Certes non ! Car elle est extrêmement complexe. Si complexe que j'en suis encore dérouté, moi, Hercule Poirot ! Deux points sont d'une portée capitale.

— Lesquels ?

— D'abord, le temps qu'il faisait hier. C'est d'une grande importance.

— Mais il faisait très beau ! m'écriai-je. Allons, Poirot ! Vous me faites marcher, avouez-le !

— Pas le moins du monde. Le thermomètre a atteint 26 °C à l'ombre. Gardez cela en tête, car c'est la clef du mystère.

— Et le second point ?

— Les goûts vestimentaires singuliers de M. Inglethorp, sa longue barbe noire et ses lunettes.

— Poirot, vous n'êtes pas sérieux ?

— Je n'ai jamais été aussi sérieux, je vous l'assure.

— Mais c'est puéril !

— Non, c'est capital.

— Alors supposons que le jury du coroner conclue à la culpabilité de M. Inglethorp et l'accuse de meurtre avec préméditation, que deviennent vos belles théories ?

— L'erreur de douze hommes stupides ne pourrait les ébranler. Mais cela n'arrivera pas. En premier lieu parce qu'un jury de campagne n'a aucune envie d'endosser semblable responsabilité, et que M. Inglethorp occupe ici, de fait, la position d'un hobereau. Et surtout, ajouta-t-il avec le plus grand sérieux, parce que je ne permettrais pas une chose pareille.

— Vous ne le permettriez pas ?

— Non.

Partagé entre l'amusement et l'exaspération, je regardai cet extraordinaire petit homme. Il paraissait si sûr de son fait ! Il eut un léger hochement de tête, comme s'il pouvait lire mes pensées.

— Oh ! non, mon cher ami. Ce ne sont pas des paroles en l'air.

Il se leva et vint poser une main sur mon épaule. Son visage changea du tout au tout, et je vis des larmes briller dans ses yeux.

— Dans toute cette affaire, voyez-vous, je songe à cette malheureuse Mme Inglethorp qui n'est plus. Elle n'a certes pas inspiré beaucoup

d'amour. Mais elle a fait preuve d'une très grande bonté envers nous autres, Belges, et je me sens une dette envers elle.

Sans se laisser interrompre, il poursuivit :

— Que je vous dise encore ceci, Hastings : si je laissais arrêter Alfred Inglethorp maintenant – quand un seul mot de moi pourrait le sauver – elle ne me le pardonnerait jamais !

L'ENQUÊTE JUDICIAIRE

Jusqu'à l'ouverture de l'enquête judiciaire, Poirot redoubla d'activité. Par deux fois il discuta en privé avec M. Wells. Il s'adonna également à de longues promenades en solitaire dans la campagne environnante. Si ses recherches progressaient, il ne me mit pas dans la confiance, attitude qui me blessa, d'autant plus que je ne voyais pas dans quelle direction il s'orientait.

Je le soupçonnai d'être allé rôder près de la ferme des Raikes. Il n'était pas chez lui quand j'y passai le mercredi en début de soirée ; je décidai alors d'aller vers la ferme, en coupant à travers champs, dans l'espoir de le rencontrer. Mais je ne vis aucun signe de sa présence, et répugnais à m'approcher de la ferme. Alors que je m'en retournais, je croisai un vieux paysan qui m'inspecta de la tête aux pieds de son regard rusé.

— Pour sûr, vous v'nez du château, pas vrai ? lança-t-il.

— Oui. Et je suis à la recherche d'un ami qui est peut-être passé par ici.

— Ah ! un p'tit bonhomme, qui parle autant avec les mains qu'avec la bouche ? Fait partie de ces Belges qui se sont installés au village, pas vrai ?

— C'est bien lui. Il était dans les parages ?

— Si l'était dans les parages ! Plutôt deux fois qu'une, même. Une connaissance à vous, pas vrai ? Ah ! vous autres du château, vous faites une sacrée brochette, pour sûr !

Et il m'observa de ses yeux malicieux. De mon ton le plus détaché, j'en profitai pour m'enquérir :

— Pourquoi donc ? Beaucoup de gens du château viennent par ici ?

Il me gratifia d'un clin d'œil plein de sous-entendus.

— Un monsieur en particulier, m'sieur. Pas la peine de l'appeler, pas vrai ? Mais il hésite pas à mettre la main au portefeuille, ça non ! Ah merci à vous aussi, m'sieur, pour sûr !

Je rentrai d'un pas vif. Evelyn Howard ne s'était donc pas trompée, et un dégoût profond m'envahit à la pensée qu'Alfred Inglethorp avait dépensé sans retenue l'argent de sa femme. Était-ce pour le visage piquant de Mme Raikes et son charme de gitane que le crime avait été commis, ou pour un motif plus indigne encore : l'argent ? Un subtil mélange des deux, sans doute.

Un point paraissait obséder curieusement Poirot. À une ou deux reprises, il m'avait confié que Dorcas avait dû se tromper sur l'heure de l'altercation. Et plus d'une fois il lui avait demandé s'il n'était pas 16 h 30 plutôt que 16 heures quand elle avait surpris les éclats de voix dans le boudoir.

Mais la domestique ne voulait pas en démordre. Une heure, peut-être même un peu plus, s'était écoulée entre le moment où elle avait perçu la querelle et 17 heures, quand elle avait apporté son thé à Mme Inglethorp.

L'audition des témoins eut lieu le vendredi suivant, aux Stylites Arms, l'auberge du village. Avec Poirot, nous vîmes en spectateurs, car aucun de nous n'avait été cité à comparaître.

Une fois les préliminaires d'usage accomplis, le jury fut invité à examiner le cadavre, et John Cavendish à l'identifier formellement.

Ensuite, il fut le premier à être interrogé. Il décrivit son réveil à l'aube et les circonstances dans lesquelles était morte sa belle-mère.

Puis ce fut le tour des médecins, qui exposèrent leurs conclusions dans un silence attentif. Tous les regards convergeaient sur ce fameux spécialiste de Londres, la plus haute autorité en matière de toxicologie.

En quelques phrases concises, il résuma les conclusions tirées de l'autopsie. Si l'on passait sur les termes obscurs de la technique médicale, il résultait que le décès de Mme Inglethorp était imputable à un empoisonnement à la strychnine. Le Dr Bauerstein évaluait la quantité ingérée à trois quarts de grammes au minimum, sans doute davantage.

— La victime a-t-elle pu avaler le poison par inadvertance ? demanda le coroner.

— Selon moi, c'est peu probable. À la différence d'autres substances toxiques, la strychnine n'est pas employée dans les produits domestiques. De plus, elle n'est vendue que sur ordonnance.

— Vos constatations vous permettent-elles de déterminer la façon dont a été administré le poison ?

— Non.

— Vous êtes arrivé à Styles avant le Dr Wilkins, je crois ?

— C'est exact. Je passais devant les grilles du parc quand l'automobile est sortie. On m'a prévenu et j'ai couru aussi vite que j'ai pu jusqu'à la maison.

— Pouvez-vous nous donner un compte rendu précis des événements qui ont suivi ?

— Je suis allé dans la chambre de Mme Inglethorp. J'ai constaté tout de suite qu'elle était dans une phase de convulsions tétaniques caractérisées. Elle s'est tournée vers moi et a soufflé : « Alfred ! Alfred ! »

— D'après vous, la strychnine pouvait-elle se trouver dans le café que lui a apporté son mari après le repas ?

— C'est possible. Néanmoins la strychnine est un poison à effet rapide. Les premiers symptômes apparaissent une ou deux heures après l'ingestion. Ils peuvent être retardés dans certaines circonstances, toutes absentes dans le cas qui nous intéresse. Je suppose que Mme Inglethorp a bu son café vers 20 heures. Or, les réactions physiques à l'empoisonnement ne sont apparues qu'aux premières heures, le lendemain matin, ce qui semble indiquer que l'absorption s'est située nettement plus tard, au cours de la nuit.

— Mme Inglethorp avait l'habitude de boire une tasse de cacao au cours de la nuit. La strychnine a-t-elle pu être mélangée à ce breuvage ?

— Non. J'ai fait analyser un échantillon de cacao prélevé dans la casserole. Aucune trace de strychnine n'est discernable.

À côté de moi, je perçus le petit rire étouffé de Poirot.

— Vous vous en doutiez donc ? lui murmurai-je.

— Écoutez plutôt.

— Je me dois d'ajouter, continuait le Dr Bauerstein, que tout autre résultat m'eût considérablement surpris.

— Pourquoi ?

— Tout simplement parce que la strychnine est particulièrement amère. On la décèle dans une solution au soixante-dix millième, et seul un aliment très parfumé pourrait la neutraliser. Le cacao ne parviendrait en aucun cas à la masquer.

Un des jurés demanda s'il en allait de même pour le café.

— C'est différent. Son amertume propre pourrait couvrir celle de la strychnine.

— Vous pensez donc qu'il est plus probable que le poison a été mélangé au café mais que ses effets en ont été retardés pour une raison inconnue ?

— Oui. Hélas ! il nous est impossible d'analyser le contenu de la tasse qu'on a retrouvée réduite en miettes.

La déposition du Dr Wilkins vint confirmer en tous points celle de son confrère. Quant à l'hypothèse du suicide, il la réfuta énergiquement. Si la disparue n'avait plus le cœur très solide, sa santé générale restait très satisfaisante et elle jouissait d'une nature dynamique et équilibrée. D'après le Dr Wilkins, elle eût été la dernière à envisager le suicide.

Lawrence Cavendish fut le suivant à comparaître. Ses déclarations, qui reprenaient celles de son frère, n'apportèrent aucune révélation. Néanmoins, alors qu'il allait se retirer, il se ravisa et, regardant timidement le coroner, demanda :

— Puis-je me permettre une suggestion ?

— Je vous en prie, monsieur Cavendish, répondit aussitôt M. Wells. Notre présence ici a pour seul but de faire toute la lumière sur le décès de Mme Inglethorp. Nous sommes prêts à entendre tout ce qui pourrait nous aider.

— C'est une idée qui m'est venue, commença Lawrence non sans hésitation, et je me trompe peut-être, mais... Mais il me semble qu'une cause naturelle pourrait expliquer le décès de ma mère.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela, monsieur Cavendish ?

— Depuis quelque temps, ma mère prenait régulièrement un fortifiant contenant de la strychnine.

— Ah ! lâcha le coroner.

Le jury était tout oreilles.

— Si je ne me trompe, poursuivit Lawrence, on a connu des cas semblables où l'accumulation d'une drogue contenue dans un médicament pris quotidiennement a fini par causer le décès du patient. Par ailleurs, ma mère ne se serait-elle pas administré, par inadvertance, une dose massive, et mortelle, de fortifiant ?

— Nous vous sommes très reconnaissants de cette précision, monsieur Cavendish. Nous ne savions pas que votre mère prenait un médicament contenant de la strychnine.

Mais le Dr Wilkins, rappelé à la barre pour donner son avis, réfuta une telle hypothèse.

— Cette suggestion n'est absolument pas valable. Tout médecin vous en dira autant. Si la strychnine fait partie des substances toxiques susceptibles de s'accumuler dans l'organisme, elle ne peut en aucun cas provoquer une mort aussi soudaine. D'ailleurs, dans ces circonstances, le décès aurait été précédé de troubles chroniques que j'aurais aussitôt remarqués. Cette hypothèse est absurde.

— Et la seconde suggestion de M. Cavendish ? Mme Inglethorp peut-elle avoir succombé à une prise accidentelle et trop importante de son fortifiant ?

— La mort n'aurait pu résulter de l'ingestion simultanée de trois ou même quatre doses. Certes, Mme Inglethorp avait toujours à portée de main une réserve importante de ce fortifiant, car elle s'approvisionnait directement chez Coots, le pharmacien en gros de Tadminster. Mais il lui aurait fallu vider le flacon entier pour expliquer le taux de strychnine découvert à l'autopsie.

— Vous jugez donc que le fortifiant ne peut avoir causé la mort de Mme Inglethorp ?

— Absolument. Cette supposition est dénuée de tout sens commun.

Le juré qui était déjà intervenu lança l'idée d'une erreur de dosage du préparateur.

— Une erreur humaine est certes toujours possible, admit le médecin.

Mais Dorcas, qui déposa après le Dr Wilkins, dissipa cette hypothèse. Mme Inglethorp avait pris la dernière dose du flacon de fortifiant le jour même de sa mort ; le remède ne venait donc pas d'être préparé.

On abandonna la piste du fortifiant, et le coroner poursuivit ses auditions. Dorcas raconta son réveil brutal à la suite du violent coup de sonnette de sa maîtresse, et comment elle avait tiré toute la maisonnée du sommeil. M. Wells s'intéressa ensuite à l'altercation de l'après-midi précédente. Le témoignage de Dorcas à ce sujet ne fut qu'une répétition de ce que Poirot et moi avions déjà entendu. Je m'abstiendrai donc de le transcrire ici.

Puis ce fut le tour de Mary Cavendish. Elle se tenait très droite et fit sa déposition avec une grande clarté et un calme souverain.

Comme le coroner lui demandait à quelle heure elle s'était réveillée, elle déclara s'être levée à 4 h 30, comme tous les jours. Tandis qu'elle

s'habillait, le bruit sourd d'une chute l'avait fait sursauter.

— C'était sans doute la table de chevet qu'on a retrouvée renversée ? commenta le coroner.

— J'ai ouvert ma porte pour écouter, poursuivit Mary. Il y a eu un violent coup de sonnette, Dorcas est arrivée en hâte et a réveillé mon mari. Ensuite, nous sommes tous allés jusqu'à la chambre de ma belle-mère, mais la porte était fermée...

Le coroner l'interrompit.

— Je pense qu'il est inutile de vous ennuyer avec la relation de ce qui a suivi. Nous avons déjà toutes les précisions nécessaires. En revanche, si vous vouliez bien nous parler de cette altercation que vous avez entendue la veille ?

— Moi ?

Je discernai une pointe d'insolence dans sa voix. D'une main, et tout en détournant légèrement la tête, elle ajusta le volant de dentelle qui ornait le col de sa robe. J'eus soudain le sentiment qu'elle tentait de gagner du temps.

— Oui, reprit M. Wells sans se démonter. J'ai cru comprendre que vous lisiez sur le banc situé sous la fenêtre du boudoir. Est-ce exact ?

Je n'étais pas au courant de ce fait et, jetant un coup d'œil à Poirot, je gageai qu'il en était de même pour lui.

Elle marqua une hésitation à peine perceptible avant d'acquiescer :

— C'est exact, en effet.

— Et cette fenêtre était ouverte, si je ne me trompe ?

Son visage pâlit tandis qu'elle répondait par l'affirmative :

— Oui.

— Donc, la dispute qui se déroulait dans le boudoir n'a pu vous échapper, d'autant qu'elle était assez... vive. En fait, vous entendiez certainement mieux les voix d'où vous vous trouviez que si vous aviez été dans le vestibule.

— Peut-être.

— Voudriez-vous nous répéter les propos que vous avez surpris ?

— Je n'en garde aucun souvenir.

— Vous prétendez ne pas avoir entendu cette altercation ?

— Oh, si ! J'ai bien entendu des voix, mais je n'ai pas fait attention à ce que ces voix pouvaient bien dire. (Ses joues rosirent un peu, et

elle ajouta :) Je n'ai pas l'habitude d'écouter les conversations privées.

— Et vous ne vous souvenez même pas du mot ou de la phrase indiquant qu'il s'agissait bien là de ce que vous appelez une « conversation privée » ? insista le coroner.

Un instant, elle sembla s'absorber dans ses réflexions. Puis elle déclara, toujours aussi calmement :

— Si. Je me souviens que Mme Inglethorp a dit quelque chose – mais je ne me rappelle pas exactement quoi – à propos d'un scandale possible entre époux.

L'air satisfait, le coroner se renversa dans son fauteuil :

— Eh bien, voilà qui corrobore la déposition de Dorcas sur ce point. Veuillez pardonner mon insistance, madame Cavendish, mais comment se fait-il que vous ne vous soyez pas éloignée, puisque vous veniez de comprendre qu'il s'agissait d'un entretien de caractère privé ? Vous êtes donc restée assise sur votre banc ?

Les yeux fauves de la jeune femme brillèrent d'un bref éclat et j'eus la certitude qu'elle aurait volontiers mis en pièces ce petit homme de loi aux questions lourdes d'insinuations.

Pourtant, c'est encore d'une voix posée qu'elle répondit :

— Oui. Je m'y trouvais très bien et j'étais absorbée par ma lecture.

— C'est là tout ce que vous pouvez nous apprendre ?

— C'est tout.

J'avais la très nette impression que M. Wells n'était pas convaincu et qu'il la soupçonnait de taire beaucoup de choses.

Amy Hill, caissière de son état, lui succéda à la barre. Le 17 juillet dans l'après-midi, confirma-t-elle, elle avait vendu une feuille de papier timbré à William Earl, aide-jardinier à Styles Court. Ce dernier ainsi que Manning vinrent ensuite déclarer à la barre avoir contresigné un document le même jour, à la demande de Mme Inglethorp. Manning affirma qu'il devait être 16 h 30, tandis que William Earl situait ce moment un peu plus tôt.

Puis ce fut au tour de Cynthia Murdoch de témoigner. En fait, elle avait peu de choses à dire, étant restée endormie jusqu'au moment où Mme Cavendish l'avait tirée de son sommeil.

— Vous n'avez pas entendu tomber la table de chevet ?

— Non, je dormais à poings fermés.

— Vous dormiez du sommeil du juste, approuva M. Wells avec un

sourire. Merci, mademoiselle Murdoch, ce sera tout. Mademoiselle Howard, s'il vous plaît.

Evie montra au coroner la lettre que lui avait adressée Mme Inglethorp le soir du 17. Bien sûr Poirot et moi l'avions déjà lue. Elle n'éclairait d'ailleurs en rien notre affaire. En voici la reproduction :

Le 17 juillet
My dear Evelyn,
Essex
Ces pauvres. nous - pas entendre
la hache de guerre ? J'ai
du mal à oublier les honneurs
que vous m'avez dites sur mon
époux que j'idolâtre. Effais,
je ne suis qu'une vieille
femme qui vous aime beaucoup.
Affectueusement
Emily Inglethorp.

M. Wells la fit passer aux membres du jury, qui l'examinèrent avec le plus grand soin.

— Elle ne nous sera pas d'un très grand secours, soupira l'homme de loi. Il n'y est fait mention d'aucun détail ayant trait à cet après-midi-là.

— Pour moi, c'est pourtant clair comme de l'eau de roche ! riposta Mlle Howard. Elle prouve bien que ma pauvre vieille amie avait compris qu'on s'était fichu d'elle !

— Rien de tel n'est suggéré dans ces quelques lignes, fit remarquer le coroner.

— Parce qu'Emily n'a jamais su admettre ses erreurs. Mais moi, je la connaissais bien ; elle voulait que je revienne. Seulement pas question pour elle d'avouer que j'avais raison ! Oh non ! Elle a donc esquivé le problème. La plupart des gens font pareil. Mais moi, ce n'est pas mon genre !

M. Wells eut du mal à dissimuler un sourire, et il en allait de même, remarquai-je, de plusieurs des membres du jury. Mlle Howard était assurément bien connue de tous.

— Ce qui est sûr, reprit-elle en toisant le jury d'un regard méprisant, c'est que toutes ces bêtises nous font perdre du temps ! Parlez... parlez... parlez tout ce que vous voudrez ! Mais tout le monde sait très bien que...

— Merci, mademoiselle Howard, coupa le coroner qui ne voulait pas en entendre davantage. Ce sera tout.

Je crois bien qu'il eut un soupir de soulagement lorsqu'elle quitta la barre.

Le témoignage suivant fit sensation. C'était celui d'Albert Mace, préparateur en pharmacie, ce garçon mince et nerveux, au visage livide, qui nous avait rendu visite à Leastways Cottage. En réponse aux questions de M. Wells, il déclina sa qualification et indiqua qu'il ne travaillait au village que depuis peu. Il remplaçait le préparateur en titre appelé sous les drapeaux.

Ces précisions établies, le coroner en vint au fait :

— Monsieur Mace, avez-vous récemment vendu de la strychnine sans ordonnance ?

— Oui, monsieur.

— Quand cela s'est-il passé ?

— Lundi en fin d'après-midi, monsieur.

— Lundi ? Pas plutôt mardi ?

— Non, monsieur. Lundi dernier, le 16 juillet.

— Pourriez-vous nous dire à qui vous l'avez vendue ?

On aurait entendu une mouche voler.

— Certainement, monsieur : il s'agissait de M. Inglethorp.

Tous les regards convergèrent sur ce dernier, vivante image du flegme et de l'impassibilité. Au moment où ces mots accusateurs tombèrent des lèvres du préparateur, il eut un tressaillement à peine perceptible. J'aurais juré qu'il allait bondir, mais il n'en fit rien et se contenta d'afficher un étonnement remarquablement feint.

— Monsieur Mace, êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez ? insista le coroner avec une certaine gravité.

— Sûr et certain, monsieur.

— Et vous avez l'habitude de vendre ainsi de la strychnine à tout un chacun ?

Le pauvre garçon parut se recroqueviller sous le regard sévère du coroner.

— Oh ! non, monsieur... Bien sûr que non ! Mais en reconnaissant M. Inglethorp, du château, je ne me suis pas inquiété. Il m'a dit qu'il en avait besoin pour empoisonner un chien.

En moi-même, je compatissais. Quoi de plus humain, en effet, que de se montrer arrangeant avec le « château » ? D'autant que ce simple geste aurait pu inciter le hobereau à transférer sa clientèle de chez Coots à la pharmacie locale.

— D'habitude, tout acheteur d'une substance toxique ne doit-il pas signer un registre que vous lui présentez ?

— Si, monsieur. Et c'est ce qu'a fait M. Inglethorp.

— Pourriez-vous produire ce registre ?

— Oui, monsieur.

Et le préparateur le tendit à M. Wells. Celui-ci mit fin au supplice du pauvre garçon après quelques mots de remontrance.

Puis, tout le monde retint sa respiration et Alfred Inglethorp fut appelé à son tour. Comprendait-il à quel point la corde se resserrait autour de son cou ?

Le coroner n'y alla pas par quatre chemins :

— Avez-vous acheté, lundi soir dernier, de la strychnine dans le but d'empoisonner un chien ?

— Non, répondit Alfred Inglethorp d'un ton parfaitement calme. À Styles Court, il n'y a pas de chiens, juste un chien de berger, qui est en parfaite santé.

— Vous niez donc avoir acheté lundi dernier à M. Mace une certaine quantité de strychnine sous ce prétexte ?

— Je le nie.

— Niez-vous également ceci ? dit M. Wells en lui tendant le registre ouvert à la page où était apposée sa signature.

— Absolument, l'écriture est très différente de la mienne, et je peux vous le prouver sur-le-champ.

Tirant de sa poche une enveloppe usagée, il y apposa sa signature et la donna au jury. Les deux écritures étaient effectivement très

dissemblables.

— Alors comment expliquez-vous la déclaration de M. Mace ?

— M. Mace a dû se tromper, répondit froidement M. Inglethorp.

Un moment, le coroner hésita ; puis il demanda :

— Simple formalité, monsieur Inglethorp. Cela ne vous ennuie-t-il pas de nous dire où vous vous trouviez en fin d'après-midi ce lundi 16 juillet ?

— J'ai beau chercher... je ne m'en souviens pas.

— C'est absurde, monsieur Inglethorp ! s'emporta le coroner. Réfléchissez encore.

Inglethorp secoua la tête :

— Rien à faire. Je crois que j'étais sorti me promener.

— Dans quelle direction ?

— Aucune idée.

Le visage du coroner se ferma :

— Vous promeniez-vous avec quelqu'un ?

— Non.

— Avez-vous rencontré quelqu'un en chemin ?

— Non.

— Dommage, commenta M. Wells d'un ton sec. Je dois en conclure que vous refusez de nous dire où vous vous trouviez au moment où M. Mace affirme que vous entriez dans sa pharmacie pour acheter de la strychnine.

— Concluez comme il vous plaira.

— Faites attention, monsieur Inglethorp.

Poirot se trémoussait nerveusement.

— Bon sang ! murmura-t-il. Est-ce que cet imbécile tient à être inculqué ?

À l'évidence, M. Inglethorp faisait mauvaise impression. Ses vaines dénégations n'auraient pas convaincu un enfant. Quoi qu'il en soit, le coroner passa rapidement à la question suivante, et Poirot poussa un profond soupir de soulagement.

— Vous avez eu une dispute avec votre épouse mardi 17 au cours

de l'après-midi.

— Toutes mes excuses, répliqua M. Inglethorp, mais vous avez été mal informé. Je ne me suis pas querellé avec mon épouse, que j'aimais tendrement. Cette histoire est fausse de bout en bout. J'étais absent de Styles Court tout l'après-midi.

— Quelqu'un peut-il témoigner en ce sens ?

— Vous avez ma parole ! rétorqua M. Inglethorp avec hauteur.

Le coroner ne prit pas la peine de commenter cette réponse.

— Deux témoins sont prêts à jurer qu'ils vous ont entendu vous quereller avec votre femme, M. Inglethorp...

— Ces témoins se sont trompés.

J'étais désarçonné. Le calme et l'assurance de cet homme me sidéraient. Je jetai un coup d'œil à Poirot. Une expression de jubilation avait envahi ses traits et je ne parvenais pas à en déceler la cause. Était-il enfin convaincu de la culpabilité d'Inglethorp ?

— Monsieur Inglethorp, reprit le coroner. Vous avez entendu les témoins apporter ici les derniers mots de votre épouse. Pourriez-vous les expliquer ?

— Oui.

— Nous vous écoutons.

— Cela me semble assez simple : la pièce était mal éclairée. La taille et la corpulence du Dr Bauerstein sont très proches des miennes et il porte la barbe comme moi. Dans la lumière diffuse de la chambre, ma pauvre femme, qui souffrait alors le martyre, nous a confondus.

— Eh ! murmura Poirot pour lui-même. Mais c'est une idée, ça !

— Vous croyez que c'est vrai ? soufflai-je.

— Je n'ai pas dit ça. Mais il faut reconnaître que cette explication est ingénieuse.

— Vous avez pris les derniers mots prononcés par ma femme pour une accusation, continuait Alfred Inglethorp, alors qu'ils n'étaient au contraire qu'un appel au secours.

Le coroner médita un instant, puis demanda :

— Sauf erreur de ma part, monsieur Inglethorp, c'est bien vous qui avez rempli la tasse à café de votre femme et qui la lui avez portée, ce soir-là ?

— Je l'ai remplie, oui. Mais je ne la lui ai pas portée. J'en avais

l'intention, quand j'ai été prévenu de la visite d'un ami qui m'attendait à la porte d'entrée. J'ai donc laissé la tasse sur la table du vestibule. Quand je suis revenu, quelques minutes plus tard, elle n'y était plus.

Vraie ou fausse, cette affirmation ne me parut guère disculper Inglethorp. Dans un cas comme dans l'autre, il avait eu tout le temps de verser le poison dans la tasse.

D'un petit coup de coude, Poirot me fit remarquer deux hommes assis non loin de la porte. Le premier était de petite taille, brun, avec un visage de fouine et une expression rusée ; le second était grand et blond.

Perplexe, j'interrogeai Poirot des yeux, et il approcha ses lèvres de mon oreille :

— Vous ne reconnaissez pas le plus petit des deux ?

Je secouai la tête.

— C'est l'inspecteur James Japp, de Scotland Yard. Jimmy Japp. L'autre appartient aussi à Scotland Yard. La situation évolue à toute vitesse, mon cher.

J'observai les deux hommes avec attention. Aucun des deux ne ressemblait à un officier de police, et jamais je n'aurais soupçonné leur identité.

J'en étais là de mes réflexions quand le verdict me fit sursauter :

— Assassinat avec préméditation par un ou plusieurs inconnus.

POIROT PAIE SES DETTES

En sortant des Stylites Arms, Poirot me prit le bras pour m'attirer à l'écart. Je compris le but de la manœuvre : il guettait les deux hommes de Scotland Yard.

Lorsqu'ils sortirent à leur tour, Poirot accosta le plus petit des deux :

— J'ai bien peur que vous ne me reconnaissiez pas, inspecteur Japp...

— Ça, par exemple ! Mais c'est M. Poirot ! s'exclama l'inspecteur avant d'expliquer à son collègue : vous m'avez entendu parler de M. Poirot, non ? Lui et moi, on a fait équipe en 1904, sur l'affaire des faux d'Abercrombie – ce salopard est tombé à Bruxelles, vous vous souvenez. Ah ! c'était une grande époque ; oui, mōssieu ! Et le « Baron » Altara, vous vous rappelez ? Encore un drôle de truand ! Il avait réussi à échapper à toutes les polices d'Europe. Mais nous l'avons épinglé à Anvers, et ce, grâce à M. Poirot, ici présent.

Je m'étais approché tandis que s'échangeaient ces souvenirs communs et Poirot me présenta à l'inspecteur Japp, qui lui-même nous présenta le superintendant Summerhaye.

— Je pense, messieurs, qu'il est inutile de vous demander pourquoi vous êtes ici aujourd'hui, fit Poirot.

Japp eut un clin d'œil de connivence :

— C'est assez évident, en effet. Tout comme ce cas, qui me semble limpide.

Le visage de Poirot se fit grave :

— Voilà un point de vue que je ne partage pas.

— Allons donc ! intervint Summerhaye pour la première fois. L'affaire est pourtant claire. Cet homme a été pris la main dans le sac. Seule sa stupidité m'étonne !

Pendant Japp scrutait le visage de Poirot.

— Prudence, Summerhaye ! fit-il sur le ton de la plaisanterie. Poirot

et moi sommes de vieilles connaissances, et son jugement prime pour moi sur n'importe quel autre. À moins d'une grossière erreur, j'ai l'impression qu'il garde un atout dans sa manche. Je me trompe, monsieur Poirot ?

Poirot sourit :

— Je suis parvenu à certaines conclusions... c'est exact.

Si Summerhaye conservait une expression sceptique, Japp continuait d'observer Poirot.

— Jusqu'ici, dit-il, nous n'avons vu cette affaire que de l'extérieur. Dans ce genre de cas, où le meurtre n'apparaît qu'après enquête, Scotland Yard est très désavantagé. Il faut être sur les lieux tout de suite, et c'est pourquoi M. Poirot a une longueur d'avance sur nous. Sans ce médecin, qui s'est montré assez intelligent pour nous prévenir par l'intermédiaire du coroner, nous ne serions pas encore sur le pied de guerre. Mais vous, monsieur Poirot, qui êtes sur les lieux depuis le début du drame, vous avez peut-être glané quelques indices intéressants. D'après les témoignages que nous venons d'entendre, il est évident que M. Inglethorp a empoisonné son épouse, et si un autre que vous paraissait en douter, je lui éclaterais de rire au nez ! Je suis même surpris, je vous l'avoue, que le jury n'ait pas déjà demandé son inculpation pour meurtre avec préméditation. Sans le coroner, qui m'a semblé les freiner, je suis sûr que les jurés auraient conclu à sa culpabilité.

— Mais qui sait si vous n'avez pas dans votre poche un mandat d'arrêt à son nom ? insinua Poirot.

Le masque impénétrable du parfait policier tomba immédiatement sur le visage expressif de Japp.

— Qui sait ? répondit-il froidement.

Poirot lui jeta un regard pensif :

— Messieurs, je tiens beaucoup à ce que cet homme ne soit pas arrêté.

— Et puis quoi, encore ? objecta Summerhaye, sarcastique.

Japp considérait Poirot avec une perplexité cocasse.

— Monsieur Poirot, ne pourriez-vous nous donner un début de piste, vous qui suivez l'affaire depuis le début ? Le Yard n'aime guère commettre d'erreurs, vous le savez.

— Je le crois volontiers, approuva Poirot avec sérieux. Aussi, je peux vous dire une bonne chose : utilisez votre mandat et arrêtez

M. Inglethorp si vous le désirez, mais vous n'en récolterez aucun laurier : les charges contre lui tomberont immédiatement ! Comme ça !

Et il claqua des doigts pour illustrer son propos.

Le visage de Japp devint grave tandis que Summerhayes poussait un grognement incrédule.

Pour ma part, j'étais ébahi. Une seule conclusion me vint à l'esprit : Poirot avait perdu la tête !

Japp sortit son mouchoir et se tamponna le front.

— Je ne peux prendre ce risque, monsieur Poirot. En ce qui me concerne, votre parole me suffit. Mais une partie de ma hiérarchie me demandera quelle mouche m'a piqué. Ne pourriez-vous éclairer un peu ma lanterne ?

— S'il le faut, concéda Poirot après quelques secondes de réflexion. Mais c'est contre ma volonté. On me force la main. J'aurais préféré travailler dans le secret pour le moment, mais votre remarque est justifiée. L'avis d'un inspecteur belge – à la retraite, qui plus est – ne peut suffire ! Alfred Inglethorp ne doit pourtant pas être arrêté. J'en ai fait le serment, mon ami Hastings en est témoin. Alors, mon bon Japp, vous venez maintenant à Styles ?

— D'ici une demi-heure, seulement. Nous devons d'abord voir le coroner et le médecin.

— Bien. J'habite la dernière maison du village : passez donc me prendre, et nous ferons le chemin ensemble. À Styles, vous obtiendrez de M. Inglethorp, ou plus probablement de moi-même, les preuves qui vous convaincront de l'inanité d'une telle accusation. Ce marché vous convient-il ?

— Marché conclu ! répondit Japp, ravi. Et, au nom de Scotland Yard, je vous remercie – bien que je ne voie pas pour l'instant ce qui pourrait disculper ce M. Inglethorp, je vous l'avoue ! Mais vous avez toujours eu tant de flair ! Eh bien, à tout de suite, m'ôssieu !

Les deux policiers s'éloignèrent d'un pas vif, mais Summerhayes avait conservé son air incrédule.

— Alors, cher ami ! me lança Poirot avant que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche. Qu'en pensez-vous ? Mon Dieu ! j'ai eu quelques inquiétudes, tout à l'heure. Je n'aurais pas cru cet individu entêté au point de garder le silence. Il s'est comporté comme un imbécile.

— Hum ! J'y vois d'autres explications que la sottise, répliquai-je.

S'il n'est pas soupçonné à tort, quelle autre tactique aurait-il pu adopter pour sa défense ?

— Mais il existe toutes sortes de façons plus ingénieuses les unes que les autres ! s'écria Poirot. Tenez : imaginons que je sois le criminel. Je peux inventer sept histoires tout à fait crédibles ! Beaucoup plus convaincantes, en tout cas, que ses froides dénégations !

Je ne pus m'empêcher de rire :

— Mon cher Poirot, je suis persuadé que vous seriez capable d'inventer soixante-dix histoires pour vous disculper. Mais revenons aux choses sérieuses. En dépit de ce que vous avez dit aux inspecteurs de Scotland Yard, vous ne pouvez tout de même plus envisager l'innocence de M. Inglethorp ?

— Et pourquoi moins maintenant qu'auparavant ? Il n'y a aucun élément nouveau.

— Allons ! Les témoignages sont accablants !

— Un peu trop, même...

Nous passâmes la grille de Leastways Cottage et gravâmes les marches à présent familières.

— Oui, trop accablants ! continua Poirot, plus pour lui-même. En règle générale, les indices sont vagues et peu parlants. On doit les examiner avec le plus grand soin, les passer au crible. Mais ici, tout concorde si parfaitement... Non, mon cher, le faisceau des preuves a été assemblé avec un art consommé, et sa perfection même dessert son but.

— Comment en arrivez-vous à cette conclusion ?

— C'est bien simple : tant que les indices contre Inglethorp restaient de simples soupçons imprécis, ils étaient difficiles à réfuter. Mais, dans sa panique, le véritable criminel a tissé un filet de présomptions si serré autour d'Alfred Inglethorp que le moindre accroc le déchirera.

Devant mon silence dubitatif, Poirot continua :

— Abordons le problème sous l'angle suivant : a priori, nous nous trouvons face à un homme qui a décidé d'empoisonner son épouse. D'après les bruits qui courent, il a vécu jusqu'alors d'expédients, ce qui suppose une certaine ingéniosité ; il n'est pas totalement idiot. Or, comment prépare-t-il son forfait ? Effrontément, il se rend à la pharmacie du village et achète lui-même de la strychnine, sous un prétexte si ridicule qu'il ne tient pas deux secondes au moindre

examen. De plus, il n'utilise pas le poison le soir même, mais attend d'avoir eu avec son épouse une altercation assez violente pour que toute la maisonnée en soit informée, ce qui, bien entendu, attire tous les soupçons sur lui. Enfin, il ne peut ignorer que le préparateur de la pharmacie sera interrogé ; pourtant, il ne se cherche aucun alibi... Allons donc ! Vous ne me ferez jamais croire qu'on puisse être assez stupide pour agir de la sorte ! Seul un fou, un malade qui voudrait se suicider en se servant du verdict de la justice, pourrait imaginer un tel stratagème !

— Pourtant, je ne vois toujours pas...

— Moi non plus, très cher ! Je dois bien le reconnaître, cette affaire me laisse perplexe, moi, Hercule Poirot !

— Mais si vous le tenez pour innocent, comment expliquez-vous qu'il ait acheté de la strychnine ?

— Le plus simplement du monde : ce n'était pas lui.

— Mace l'a pourtant identifié !

— Pardon, le préparateur a servi un individu arborant une barbe noire semblable à celle d'Alfred Inglethorp, portant les vêtements d'Alfred Inglethorp, qui sont assez reconnaissables, ainsi que des lunettes semblables à celles d'Alfred Inglethorp. Rappelez-vous que M. Mace n'est à Styles Saint-Mary que depuis une quinzaine de jours, et qu'il n'a sans doute vu Alfred Inglethorp que de loin, d'autant que Mme Inglethorp avait pour habitude de se fournir chez Coots, à Tadminster.

— Et vous en déduisez...

— Vous souvenez-vous, mon cher, les deux points que je vous avais cités comme étant capitaux ? Laissons de côté le premier pour l'instant. Vous souvenez-vous du second ?

— Le fait qu'Alfred Inglethorp affectionne les vêtements singuliers, qu'il porte une barbe noire et des lunettes ; c'est bien cela ?

— Tout à fait. À présent, imaginez quelqu'un qui voudrait usurper la personnalité de John ou de Lawrence Cavendish. Le pourrait-il aisément ?

— Certes non, répondis-je. Encore que, un bon comédien...

Mais Poirot m'empêcha de poursuivre :

— Et pourquoi donc la tâche serait-elle malaisée ? Je vais vous le dire : parce que les deux frères Cavendish sont imberbes. Or, pour parvenir à une ressemblance acceptable avec l'un ou l'autre en plein

jour, il faudrait un acteur de génie présentant déjà quelque similitude morphologique avec son modèle. Reprenons le cas d'Alfred Inglethorp. Il est beaucoup plus simple : au premier abord, son apparence est largement déterminée par sa barbe, ses vêtements et les lunettes qui lui cachent les yeux. Et ce que cherche avant tout un criminel intelligent, c'est à éloigner les soupçons de sa personne, n'est-ce pas ? La meilleure façon de parvenir à ce résultat n'est-elle pas de les faire peser sur quelqu'un d'autre ? Eh bien ! Dans l'affaire qui nous occupe, la victime de cette machination était toute trouvée ! Il était évident que tout le monde accepterait a priori la culpabilité de M. Inglethorp, mais pour que ce soit certain, il fallait une preuve tangible : d'où l'achat du poison. L'apparence d'Alfred Inglethorp facilitait grandement la réussite de ce plan. De plus, vous vous en souvenez certainement, le jeune Mace n'avait jamais parlé à M. Inglethorp. Comment aurait-il pu douter de l'identité d'un homme qui portait les mêmes lunettes, la même barbe et les mêmes vêtements ?

L'éloquence de Poirot m'emplissait d'une sorte de fascination.

— Certes, dis-je, mais, si on admet cette hypothèse, pourquoi refuse-t-il de dire où il se trouvait lundi soir, à 18 heures ?

— Oui, pourquoi, en effet, approuva Poirot d'un ton plus calme. S'il était arrêté, il parlerait, je n'en doute pas – mais c'est ce que je veux éviter. Il est de mon devoir de lui démontrer la gravité de sa position actuelle. Il se tait évidemment pour cacher quelque fait indigne. S'il n'a pas assassiné sa « chère épouse », comme il dit, il n'en reste pas moins une canaille – une canaille qui a quelque chose à cacher, même si c'est sans rapport avec le meurtre de Mme Inglethorp.

— De quoi peut-il s'agir ? murmurai-je. Sur le moment, j'adhérerai à la théorie de Poirot, même si je conservais une légère préférence pour la thèse la plus évidente.

— Vous ne devinez pas ? dit Poirot avec un petit sourire.

— Non. Et vous ?

— Si, bien sûr. Depuis quelque temps déjà, j'avais ma petite idée sur ce point ; et je l'ai déjà vérifiée.

— Vous ne m'en avez pas parlé, remarquai-je, assez vexé.

Poirot écarta les bras dans un geste de repentir :

— Pardonnez-moi, cher ami, mais vous me paraissiez assez peu réceptif. (Puis, sur un ton plus grave :) J'espère que vous comprenez maintenant pourquoi son arrestation serait une erreur ?

— C'est possible, répondis-je sans grande conviction.

En vérité, le sort de cet individu me laissait froid. Et je pensais même qu'une bonne dose de frousse ne lui ferait pas de mal.

Poirot m'observa un moment avec attention, puis il poussa un soupir et changea de sujet :

— Allons, laissons le cas d'Alfred Inglethorp. Qu'avez-vous appris des autres dépositions ?

— Guère plus que ce que j'en attendais.

— Rien qui ait éveillé votre curiosité ?

Je pensai à Mary Cavendish et préfèrai éluder la question :

— De quelle façon ?

— Eh bien, la déposition de M. Lawrence Cavendish, par exemple...

— Oh, Lawrence ! dis-je, soulagé. Non, pas particulièrement. Ça a toujours été un garçon nerveux et imprévisible.

— Et quand il a suggéré que sa mère était peut-être morte par accident, à cause de son fortifiant. L'étrangeté du propos ne vous a pas frappé ?

— Non, pas vraiment. Cela n'a rien d'étonnant de la part d'un profane. D'ailleurs, les médecins ne se sont pas gênés pour le tourner en ridicule.

— Justement. M. Lawrence n'est pas un profane. C'est vous-même qui m'avez informé des études de médecine qu'il a poursuivies jusqu'au diplôme...

— C'est pourtant vrai ! admis-je, tout d'un coup très frappé. Je n'y avais pas pensé... En effet, c'est très étrange !

— Son comportement est étrange depuis le début, approuva Poirot. De tous les habitants de Styles Court, il est le seul capable d'interpréter les symptômes d'un empoisonnement à la strychnine. Or, il est également le seul à défendre la thèse d'une mort naturelle. Je pourrais comprendre que M. John tienne un tel discours, car il est ignorant en la matière et par nature dépourvu de toute imagination. Mais M. Lawrence... Décidément, non ! Et aujourd'hui même, devant le jury, il suggère une explication dont il ne peut ignorer l'absurdité. Voilà qui donne matière à réflexion, très cher...

— C'est très déroutant, en effet.

— Et n'oublions pas Mme Cavendish, continua Poirot. Elle non plus ne dit pas tout ce qu'elle sait. Comment interprétez-vous son comportement ?

— Je ne sais trop qu'en déduire. J'ai beaucoup de mal à concevoir qu'elle puisse protéger Alfred Inglethorp. Et pourtant, c'est l'impression qu'elle donne.

L'air songeur, Poirot acquiesça :

— Oui. C'est très curieux. Ce qui ne fait aucun doute, c'est qu'elle a entendu beaucoup plus de cette « conversation privée » que ce qu'elle a daigné en rapporter au coroner.

— Elle est pourtant la dernière personne que l'on pourrait soupçonner d'écouter aux portes !

— C'est exact. Mais au moins sa déposition m'a-t-elle éclairé sur un point : je m'étais trompé – l'altercation s'est bien déroulée un peu plus tôt dans l'après-midi que je ne le croyais, vers 16 heures, comme l'a toujours affirmé Dorcas.

Je n'avais jamais très bien saisi l'importance que mon ami accordait à ce détail, et je le regardai d'un air étonné.

— Oui, reprit-il, bien des questions sont soulevées par les dépositions que nous avons entendues aujourd'hui. Prenez le Dr Bauerstein. Que faisait-il, debout et tout habillé, à une heure aussi matinale ? Je suis stupéfait que personne n'ait relevé ce fait.

— Il est sujet aux insomnies, d'après ce qu'on m'a dit, arguai-je sans grande conviction.

— Explication qui ne peut être que très bonne ou très mauvaise, jugea Poirot. Elle couvre tout sans répondre à rien, voyez-vous. Il me faudra surveiller de près notre brillant Dr Bauerstein.

— Avez-vous noté d'autres failles dans les dépositions ? demandai-je avec une pointe de sarcasme dans la voix.

— Mon cher ami, répondit très sérieusement Poirot, dès que vous découvrez que les gens ne vous disent pas la stricte vérité, méfiance ! Et, à moins d'une grossière erreur de ma part, il n'y a guère qu'une personne, deux tout au plus, qui aient parlé sans rien dissimuler ni rien omettre.

— Allons, Poirot ! La cause est entendue pour Lawrence et Mme Cavendish, mais John et Mlle Howard ! N'ont-ils pas dit la vérité ?

— Tous les deux, mon bon ami ? L'un d'eux, je vous l'accorde – mais les deux...

Cette réponse me froissa. Le témoignage de Mlle Howard, s'il n'avait

qu'une importance relative, était empreint d'une telle spontanéité et d'une telle franchise que je n'avais pas envisagé une seconde de le mettre en doute. Néanmoins, j'éprouvais un grand respect pour la sagacité de Poirot, à l'exception de ses « crises d'entêtement stupide », comme je nommais mentalement ces moments-là.

— Vous le pensez vraiment ? m'étonnai-je. Mlle Howard m'a toujours paru faire preuve d'une honnêteté totale, pour ne pas dire encombrante.

Poirot me lança un regard singulier que je ne pus déchiffrer. Il parut sur le point de s'expliquer, puis se ravisa.

— Quant à Mlle Murdoch, continuai-je, rien en elle ne permet de suspecter le mensonge.

— Certes. Mais n'est-il pas curieux qu'elle n'ait perçu aucun bruit alors qu'elle dormait dans la chambre voisine ? Notez, en revanche, que Mme Cavendish, dont la chambre est située beaucoup plus loin, dans l'autre aile de la maison, a fort bien entendu la chute de la table de chevet.

— Mlle Murdoch est jeune, et elle jouit d'un profond sommeil, voilà tout, avançai-je.

— Ah, ça ! Son sommeil devait être fort profond, j'en conviens !

Je n'aimais pas le ton qu'il prenait. C'est alors, à ce point de notre conversation, qu'on tambourina à la porte d'entrée. Nous nous penchâmes par la fenêtre pour découvrir les deux hommes de Scotland Yard qui nous attendaient dans la rue.

Poirot prit son chapeau. D'un mouvement décidé, il tortilla les pointes de sa moustache, puis ôta de sa manche de la poussière imaginaire. Enfin, il me fit signe de le précéder dans l'escalier. Nous rejoignîmes les deux policiers dans la rue et notre petit groupe prit la direction de Styles Court.

Je crois que l'arrivée des hommes du Yard provoqua un certain choc, en particulier chez John. Pour avoir entendu les conclusions du jury, il savait pourtant que leur venue ne pouvait tarder. En tout cas, il parut prendre conscience de la situation avec une acuité toute nouvelle.

Tandis que nous cheminions vers Styles Court, Poirot et Japp avaient discuté à voix basse. L'inspecteur demanda aux occupants de la maison, à l'exclusion des domestiques, de nous rejoindre dans le salon. La raison de cette réunion m'apparut aussitôt : le moment était venu pour Poirot de démontrer que ses dires n'étaient pas de simples rodomontades.

Pour ma part, j'étais assez pessimiste. Poirot avait peut-être d'excellentes raisons de croire Alfred Inglethorp innocent, mais quelqu'un de la trempe de Summerhaye réclamerait des preuves solides et je doutais fort que mon ami les lui fournisse.

Il ne fallut pas longtemps pour que nous nous trouvions tous assemblés dans le salon. Japp ferma la porte. Toujours courtois, Poirot disposa des chaises pour tout le monde. Les hommes de Scotland Yard étaient l'objet de l'attention générale. Je crois qu'à cet instant chacun prit pleinement conscience qu'il ne s'agissait pas d'un mauvais rêve mais de la réalité. Nous avions tous déjà entendu parler de ce genre d'histoires, mais cette fois nous étions les acteurs du drame. Demain, tous les quotidiens d'Angleterre annonceraient, à grand renfort de manchettes accrocheuses :

MYSTÉRIEUSE TRAGÉDIE DANS LE COMTÉ D'ESSEX

UNE RICHE LADY EMPOISONNÉE

Les articles seraient illustrés de photographies de Styles Court et d'instantanés de « la famille à la sortie de la séance des dépositions », car le photographe local n'avait pas chômé ! Toutes ces histoires que chacun a lues une centaine de fois dans son journal et qui n'arrivent qu'aux autres, jamais à vous. Et pourtant, dans cette demeure où nous nous trouvions, un assassinat avait été commis, et nous avions en face de nous les « inspecteurs chargés de l'enquête ». Toutes ces pensées défilèrent dans mon esprit dans les quelques secondes qui précédèrent l'intervention de Poirot.

Le fait que ce fût lui qui prît la parole et non les inspecteurs de Scotland Yard parut surprendre tout le monde.

— Mesdames et messieurs, dit-il avec une petite courbette digne d'un conférencier en vogue, j'ai souhaité cette réunion dans un but bien précis, qui intéresse plus particulièrement M. Alfred Inglethorp.

Celui-ci était assis un peu à l'écart – inconsciemment, je suppose que les autres avaient éloigné de lui leur chaise – et tressaillit légèrement à l'énoncé de son nom.

— Monsieur Inglethorp, dit mon ami en se tournant vers lui, une ombre très noire plane sur cette demeure : celle du meurtre.

Inglethorp acquiesça, l'air accablé.

— Ma pauvre femme, balbutia-t-il. Pauvre Emily ! C'est terrible...

— Je n'ai pas l'impression, monsieur, que vous compreniez vraiment à quel point la situation pourrait se révéler terrible... pour vous.

Et pour se faire mieux comprendre, Poirot ajouta :

— Vous courez un très grave danger, monsieur Inglethorp.

Les deux inspecteurs s'agitèrent sur leurs sièges, et j'imaginai la formule rituelle : « Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous », articulée mentalement par Summerhayes.

— Suis-je assez clair, monsieur ?

— Non ! Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, martela Poirot, que vous êtes soupçonné d'avoir empoisonné votre épouse.

Un cri de surprise courut dans l'assistance. Inglethorp se leva d'un bond.

— Dieu Tout-Puissant ! s'écria-t-il. Moi, empoisonner mon Emily adorée ! Mais quelle idée monstrueuse !

Poirot l'observait avec insistance :

— Je crois que vous n'avez pas été sensible à l'impression désastreuse qu'a provoquée votre attitude lors des dépositions. Monsieur Inglethorp, après ce que je viens de vous apprendre, refuserez-vous toujours de nous dire où vous vous trouviez lundi à 18 heures ?

Avec un gémissement, l'homme se laissa retomber sur sa chaise et se cacha le visage dans ses mains.

Poirot s'approcha de lui.

— Parlez ! s'écria-t-il d'une voix menaçante.

Dans un effort, Inglethorp releva la tête et la secoua lentement sans hésitation.

— Vous refusez ?

— Non... Je ne peux croire que quiconque puisse être assez monstrueux pour m'accuser d'une telle horreur.

Avec l'air sombre de quelqu'un qui vient de prendre une grave décision, Poirot conclut :

— Soit. Il est donc de mon devoir de parler à votre place.

Alfred Inglethorp leva vers lui un regard incrédule.

— Vous ? Comment le pourriez-vous ? Vous ne pouvez savoir que...

Il se tut brusquement.

Poirot se retourna vers nous :

— Mesdames et messieurs, veuillez écouter ce que je vais dire ! Moi, Hercule Poirot, j'affirme que l'individu qui est entré lundi à 18 heures dans la pharmacie pour y acheter de la strychnine n'était pas M. Inglethorp, car à ce moment-là ledit Alfred Inglethorp raccompagnait chez elle Mme Raikes, et tous deux revenaient d'une ferme voisine. Je peux produire ici au moins cinq témoins qui jurent les avoir vus ensemble à 18 heures ou peu après. Or, comme vous ne l'ignorez certainement pas, la ferme de l'Abbaye, domicile de Mme Raikes, se trouve à plus de trois kilomètres du village. Par conséquent, l'alibi est indiscutable.

NOUVEAUX SOUPÇONS

Un silence stupéfait tomba sur l'assistance. Japp, qui semblait le moins surpris de nous tous, fut le premier à prendre la parole :

— Ma parole ! Vous êtes ahurissant ! s'exclama-t-il. Mais entendons-nous bien, monsieur Poirot. Vous êtes sûr de vos témoins, j'imagine ?

— Tenez, voici leurs noms et adresses. Je vous laisse les interroger ; vous pourrez constater par vous-même qu'ils sont dignes de foi.

— Je n'en doute pas un instant, l'assura Japp. (Puis, baissant le ton :) Je vous suis très reconnaissant. Avec cette arrestation, nous aurions fait une drôle de boulette ! (Il se tourna vers Inglethorp.) Pardonnez-moi ma curiosité, mais j'aimerais bien savoir ce qui vous empêchait de nous avouer ça au cours des dépositions ?

— Je peux vous en donner la raison, intervint Poirot. Une rumeur insistante courait...

— Aussi fausse que méchante ! s'écria M. Inglethorp d'une voix aiguë.

— Et M. Inglethorp souhaitait avant tout qu'aucun scandale n'éclate pour le moment. C'est bien cela ?

— C'est exact. Avec ma pauvre Emily qui n'est même pas encore enterrée, vous pouvez bien comprendre que je voulais couper court à toute nouvelle rumeur mensongère.

— Pour être tout à fait franc avec vous, monsieur, dit Japp, je préférerais les pires rumeurs sur mon compte à une inculpation pour meurtre. Et je crois pouvoir affirmer que votre défunte épouse aurait été de mon avis. Sans la présence providentielle de M. Poirot, vous auriez été arrêté, c'est sûr et certain !

— J'ai agi stupidement, c'est un fait, reconnut Inglethorp. Mais vous n'imaginez pas à quel point on m'a rendu la vie impossible, inspecteur, ni combien j'ai été calomnié !

Ce disant, il regarda Evelyn Howard d'un œil mauvais. Japp se tourna vers John Cavendish.

— À présent, monsieur, je voudrais visiter la chambre de la défunte, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Ensuite j'aurai un petit entretien avec les domestiques. Mais ne vous dérangez pas : M. Poirot me servira de guide.

Tandis qu'ils sortaient tous du salon, Poirot, d'un signe discret, m'invita à le suivre à l'étage. Là, il me prit par le coude et m'attira à l'écart.

— Vite, allez dans l'autre aile de la maison. Restez derrière la porte matelassée et n'en bougez pas jusqu'à ce que je vous y retrouve.

Sur ces mots il me planta là et rejoignit les deux inspecteurs.

Je suivis ses instructions à la lettre et allai me poster derrière la porte de service, tout en me demandant ce que cela signifiait. Pourquoi monter la garde à cet endroit précis ? Tout en réfléchissant, je surveillais le couloir devant moi. Une explication me vint à l'esprit : à l'exception de celle de Cynthia, toutes les chambres donnaient sur cette aile gauche. Peut-être devais-je noter tout mouvement dans le couloir ? Les minutes s'écoulèrent. Personne ne vint. J'étais à mon poste depuis une bonne vingtaine de minutes quand Poirot me rejoignit enfin.

— Vous n'avez pas bougé ?

— Non. Je suis resté ici tout le temps, aussi immobile qu'une statue. Et il ne s'est rien passé.

— Ah ! s'exclama-t-il.

Je n'aurais pu dire s'il manifestait là sa joie ou sa déception.

— Et vous n'avez rien vu ?

— Absolument rien.

— Mais sans doute avez-vous entendu quelque chose ? Un bruit sourd ? Alors, mon ami ?

— Rien.

— Comment est-ce possible ? Ah ! Mais voilà qui me contrarie grandement ! Je suis d'habitude plutôt adroit... Voyez-vous, je n'ai fait qu'un petit mouvement (je connais fort bien les mouvements de Poirot) de la main gauche, et la table de chevet s'est renversée !

Il semblait en proie à une déception si puérile que je m'empressai de le réconforter :

— Allons, mon cher, cela n'a pas d'importance ! Votre succès éclatant, tout à l'heure dans le salon, vous est sans doute monté à la

tête. Laissez-moi vous dire que vous avez étonné tout le monde ! Les relations de M. Inglethorp avec Mme Raikes doivent être plus sérieuses que nous ne le pensions pour qu'il refuse ainsi de parler. Et maintenant, quelle va être votre ligne d'action ? Où sont nos amis du Yard ?

— Ils sont descendus interroger les domestiques. Je leur ai montré tous nos indices. À la vérité, Japp m'a quelque peu déçu : il manque de méthode...

— Bonjour ! criai-je alors par la fenêtre. C'est le Dr Bauerstein. Je crois que je partage votre opinion à son sujet, Poirot : je n'aime pas cet homme-là.

— Il est intelligent, marmonna Poirot, pensif.

— Diablement intelligent, ça oui ! Je ne vous cache pas que l'état dans lequel il est arrivé mardi soir m'a réjoui le cœur ! C'était un tel spectacle !

Et je lui relatai la mésaventure du médecin.

— Il ressemblait à un épouvantail à moineaux ! conclus-je. Couvert de boue de la tête aux pieds !

— Vous l'avez vu ? de vos yeux vu ?

— Oui. C'était juste après le repas. Évidemment, il ne tenait pas à entrer comme ça dans le salon, mais M. Inglethorp a insisté.

Poirot me saisit brusquement par les épaules. Il paraissait en proie à une véritable frénésie.

— Quoi ? s'écria-t-il. Le Dr Bauerstein était à Styles Court mardi soir ? Et vous ne m'en avez rien dit ! Pourquoi ? Mais pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé ?

— Allons, mon cher Poirot ! Je n'avais pas pensé que ce détail vous intéresserait à ce point. Je ne savais pas que sa présence ici revêtait une telle importance.

— Mais c'est de la plus haute importance, au contraire ! Ainsi, le Dr Bauerstein était ici mardi soir, le soir du meurtre ! Hastings, ne comprenez-vous pas ? Cela change tout ! Absolument tout !

Jamais encore je ne l'avais vu aussi bouleversé. Il me relâcha et, d'un geste machinal, redressa deux bougies sur le chandelier.

— Cela change tout, oui, marmonna-t-il encore.

Il parut soudain prendre une décision :

— Allons ! dit-il. Il nous faut agir sur-le-champ. Où se trouve M. Cavendish ?

Nous trouvâmes John dans le fumoir. Poirot l'aborda sans préambule :

— Monsieur Cavendish, j'ai à faire à Tadminster : un nouvel indice à vérifier. Puis-je me permettre d'emprunter votre automobile ?

— Mais bien sûr ! Vous voulez partir tout de suite ?

— Si possible.

John sonna et ordonna qu'on avançât la voiture. Dix minutes plus tard, nous sortions du parc et prenions à vive allure la route de Tadminster.

— Maintenant, Poirot, allez-vous finir par me dire de quoi il retourne ? demandai-je, résigné.

— Mon cher ami, vous pouvez le deviner en partie vous-même. Il vous est sans doute apparu que la disculpation de M. Inglethorp changerait bien des données. Nous devons à présent résoudre une énigme entièrement nouvelle. Nous avons la certitude qu'une personne au moins – M. Inglethorp – n'a pas acheté la strychnine, et nous avons balayé les faux indices. Voyons maintenant les vrais. À l'exception de Mme Cavendish, qui jouait au tennis avec vous, n'importe qui a pu se faire passer pour Alfred Inglethorp lundi soir. D'autre part, si nous en croyons sa déposition, il a posé la tasse de café sur la table du vestibule. Depuis le début de l'enquête, personne n'a été très attentif à ce détail, mais il prend à présent un relief tout particulier. Nous devons découvrir qui a finalement apporté ce café à Mme Inglethorp, ou qui a traversé le vestibule alors que la tasse était encore sur la table. D'après votre récit, nous pouvons affirmer que seules deux personnes n'ont pu se trouver à proximité de la tasse de café : Mme Cavendish et Mlle Cynthia.

— Tout à fait exact.

Je ressentis un soulagement indicible : ainsi Mary Cavendish ne pouvait être soupçonnée.

— Pour disculper Alfred Inglethorp, poursuivit Poirot, j'ai dû dévoiler mes batteries plus tôt que je ne l'aurais voulu. Tant qu'il pouvait me croire acharner à démontrer la culpabilité d'Inglethorp, le véritable meurtrier ne se méfiait pas trop de moi. À présent il sera doublement sur ses gardes... Dites-moi, Hastings, vous ne soupçonnez personne en particulier ?

J'eus un moment d'hésitation. Pour dire la vérité, le matin même une idée assez extravagante m'avait traversé l'esprit à une ou deux reprises. Bien qu'elle m'eût semblé stupide, je ne pouvais la chasser.

— C'est à peine un soupçon, dis-je à voix basse. Et c'est tellement absurde !

— Allons ! m'encouragea Poirot. Ne soyez pas si timoré ! Dites. Il faut toujours écouter son intuition !

— Très bien : c'est insensé, et je le sais, mais je ne peux m'empêcher de penser que Mlle Howard n'a pas dit tout ce qu'elle savait.

— Mlle Howard ?

— Oui... Vous allez vous moquer.

— Certainement pas. Pourquoi ?

— C'est plus fort que moi. J'ai l'impression que nous l'avons écartée de la liste des suspects un peu trop facilement, sur le simple fait qu'elle se trouvait loin de Styles Court. Mais une vingtaine de kilomètres, ce n'est pas grand-chose. En automobile, il ne faut guère plus d'une demi-heure pour les parcourir. Alors pouvons-nous être tout à fait sûrs qu'elle était absente la nuit du meurtre ?

— Nous le pouvons, mon ami, répondit Poirot à ma grande surprise. Un de mes premiers soucis a été de téléphoner à l'hôpital où elle travaille.

— Et alors ?

— Eh bien, elle était de garde mardi après-midi. Un convoi de blessés que l'on n'attendait pas est arrivé dans la journée. Devant ce surcroît de travail, Mlle Howard a très gentiment offert de faire une garde de nuit, ce dont on lui a été fort reconnaissant. Voilà qui règle la question.

— Ah ! fis-je, quelque peu dépité. En fait, c'est sa violence à l'égard de M. Inglethorp qui m'a alerté. Je persiste à croire qu'elle ferait n'importe quoi pour lui nuire. Et j'ai pensé qu'elle savait peut-être quelque chose à propos de ce testament qui a disparu. Elle le déteste au point qu'elle aurait très bien pu brûler le dernier testament en date par méprise, croyant détruire celui qui avantageait M. Inglethorp.

— Pour vous, sa haine est exagérée ?

— Eh bien... oui. Elle est tellement violente ! C'est à se demander si cette femme n'est pas un peu détraquée.

Mais Poirot secoua la tête avec la plus grande énergie :

— Non, non. Là vous faites fausse route. Aucune faiblesse d'esprit, aucune dégénérescence chez Mlle Howard, je vous l'assure. Elle est l'exemple même du bon sens britannique. C'est une femme à l'esprit aussi robuste que le corps.

— Pourtant sa haine envers M. Inglethorp prend des allures d'obsession. Ma première idée, bien ridicule j'en conviens, était qu'elle avait voulu l'empoisonner, lui, et que par le plus grand des hasards c'est Mme Inglethorp qui avait absorbé le poison. Mais à présent, la chose me paraît impossible. Ma théorie était absurde.

— Pourtant, sur un point vous êtes dans le vrai. C'est faire preuve de sagesse que de soupçonner tout le monde tant que l'innocence de chacun n'est pas établie de façon rationnelle et satisfaisante pour l'esprit. Quels arguments peut-on donc opposer à la thèse selon laquelle Mlle Howard aurait délibérément empoisonné Mme Inglethorp ?

— Quelle idée ! m'exclamai-je. Elle lui était totalement dévouée !

— Pffttt ! siffla Poirot agacé. Vous raisonnez comme un enfant ! Si Mlle Howard était capable d'empoisonner Mme Inglethorp, elle serait non moins capable de faire croire à son dévouement. Non, nous devons chercher dans une autre direction. Vous trouvez sa rancœur envers Alfred Inglethorp exagérée, et je suis d'accord avec vous. Mais je ne partage pas les déductions que vous en tirez. J'ai défini moi-même un certain schéma, qui me semble juste, mais je préfère ne pas en parler pour l'instant. D'après moi, il existe une raison majeure qui empêche Mlle Howard de faire une coupable plausible.

— Et laquelle ?

— Le mobile, qui est à la base de chaque meurtre. Or, la mort de Mme Inglethorp ne pouvait nullement profiter à Mlle Howard.

— Mme Inglethorp n'aurait-elle pu rédiger un testament en sa faveur ? hasardai-je après un temps de réflexion.

Poirot répondit d'un simple signe de tête négatif.

— C'est pourtant une hypothèse que vous avez soumise à M. Wells, lui rappelai-je – ce qui le fit sourire.

— Fausse piste. Je ne désirais pas dévoiler le véritable nom que j'avais à l'esprit. Mlle Howard ayant une fonction très similaire, je l'ai citée à la place.

— Il n'en reste pas moins que Mme Inglethorp aurait pu agir ainsi. Pourquoi ce testament rédigé l'après-midi précédant sa mort n'aurait-il pu...

Mais Poirot secoua la tête avec une telle conviction qu'il m'arrêta net.

— Non, cher ami. D'ailleurs j'ai déjà une petite théorie quant au contenu de ce testament. Et je peux vous garantir une chose : il n'était pas en faveur de Mlle Howard.

Bien que les raisons d'une telle certitude me fussent encore incompréhensibles, je ne la mis pas en doute.

— Fort bien, fis-je avec un soupir résigné. Nous mettrons donc Mlle Howard hors de cause. Mais je tiens à vous signaler que je ne la soupçonnais qu'en fonction de ce que vous aviez dit de sa déposition...

— Qu'est-ce que j'ai dit de sa déposition ? demanda Poirot, quelque peu étonné.

— Vous ne vous en souvenez pas ? Je l'avais citée, tout comme John Cavendish, comme ne faisant pas partie des suspects possibles, et...

— Ah, oui ! Cela me revient...

Il semblait un peu perdu mais se reprit rapidement.

— Au fait, Hastings, j'aimerais vous demander un service.

— Bien sûr. De quoi s'agit-il ?

— La prochaine fois que vous vous trouverez seul avec Lawrence Cavendish, je voudrais que vous lui disiez ceci : « J'ai un message pour vous de la part de Poirot : "Retrouvez la tasse à café manquante et vous retrouverez la paix !" » Ni plus ni moins.

— « Retrouvez la tasse à café manquante et vous retrouverez la paix ! » répétais-je, perplexe. C'est bien ça ?

— C'est parfait.

— Mais qu'est-ce que ça signifie ?

— Ah ! ça, je vous le laisse deviner ! Vous avez tous les faits en main, mon ami ! Répétez-lui la phrase, et notez bien ce qu'il vous répondra.

— D'accord. Mais tout ceci est bien mystérieux !

Cependant nous roulions déjà dans Tadminster et Poirot prit la direction du laboratoire d'analyses.

Aussitôt le moteur arrêté, il sauta du véhicule et entra dans le local. Quelques minutes plus tard, il en ressortait.

— Voilà qui est fait !

— Et qu'aviez-vous à faire ici ? demandai-je, impatient d'en savoir plus.

— J'ai confié un échantillon aux fins d'analyse.

— Un échantillon de quoi ?

— Du cacao prélevé dans la casserole.

Les bras m'en tombaient.

— Mais il a déjà été analysé ! finis-je par m'exclamer. À la demande du Dr Bauerstein lui-même. Et je crois même me souvenir que vous avez ri à l'idée que le cacao pouvait contenir de la strychnine !

— Je sais fort bien que le Dr Bauerstein l'a fait analyser, répondit calmement Poirot.

— Mais alors ?

— J'avais simplement envie d'une seconde analyse, voilà tout.

Et je ne pus rien en tirer d'autre. Je n'en étais pas moins fort intrigué. Je ne voyais à cette démarche ni rime ni raison. Néanmoins, ma confiance en lui ne s'en trouva pas ébranlée. Si j'avais eu quelque motif de douter de ses méthodes, la manière éclatante dont il avait démontré l'innocence de M. Inglethorp avait balayé tous mes doutes à son égard.

L'enterrement de Mme Inglethorp eut lieu le lendemain. Et, le lundi, comme je descendais assez tard pour prendre mon petit déjeuner, John m'attira à l'écart. Il voulait m'informer du départ imminent de M. Inglethorp, qui avait décidé de s'installer aux Stylites Arts le temps de prendre ses dispositions.

— C'est un véritable soulagement pour nous, ajouta mon ami avec la plus grande honnêteté. Sa présence nous était déjà pénible, lorsque nous le soupçonnions ; mais je vous jure que c'est pire maintenant, car nous nous sentons tous coupables. Il faut bien le reconnaître : notre attitude était odieuse. Certes, tout paraissait l'accuser... Je ne vois pas comment on pourrait nous reprocher d'avoir conclu à sa culpabilité. Mais les faits sont là : nous nous trompions, et nous nous sentons tous un peu mal à l'aise : nous devrions lui présenter nos excuses, mais c'est bien difficile car aucun de nous n'a pour autant envers lui plus de sympathie qu'avant. La situation est bien délicate, et je lui sais gré d'avoir le tact de quitter les lieux. Dieu merci, ma mère ne lui a pas légué Styles Court ! Qu'il garde l'argent, je n'y vois pas d'inconvénient. Mais je n'aurais pu supporter qu'il devienne le maître ici !

— Mais aurez-vous les moyens d'entretenir la propriété ?

— Oh, oui ! Bien sûr, nous devons acquitter les droits de succession, mais la moitié de l'argent laissé par mon père est destinée à Styles Court. De plus, Lawrence va rester avec nous pour le moment, donc sa part s'ajoute à l'ensemble. Dans les premiers temps, notre budget sera serré, car, comme je vous l'ai dit, mes finances ne sont guère brillantes. Néanmoins les créanciers accepteront un délai.

Le départ imminent d'Alfred Inglethorp avait singulièrement allégé l'atmosphère, et nous prîmes le petit déjeuner le plus détendu depuis le drame. Cynthia, que son entrain naturel avait remise d'aplomb, était redevenue la jolie jeune fille dynamique que nous connaissions. À l'exception de Lawrence, toujours aussi sombre et nerveux, nous étions tous assez enjoués et confiants devant un avenir plein de promesses.

Bien entendu, la presse, à grand renfort de titres tapageurs, avait largement commenté la tragédie. La biographie de chacun des habitants de Styles Court avait voisiné avec les insinuations les plus subtiles. On assurait bien sûr que la police était sur une piste. Bref, rien ne nous fut épargné. Hasard de l'actualité, les opérations militaires marquaient le pas, et les pigistes en mal de copie se jetèrent sur ce crime mondain. « La mystérieuse affaire de Styles » devint le sujet de conversation à la mode.

Cette période, bien sûr, fut très pénible pour les Cavendish. Des journalistes assiégeaient la maison sans relâche. Comme on leur refusait l'entrée, ils rôdaient dans le village et sillonnaient le parc, ne manquant aucune occasion de photographier tout membre de la famille qui risquait son nez dehors. Nous subîmes tous le tourbillon d'une publicité dont nous nous serions bien passés. Les hommes de Scotland Yard passaient les lieux au peigne fin, examinaient le moindre détail, posaient une foule de questions, œil de lynx et bouche cousue tout à la fois. Quelle piste privilégiaient-ils ? Leur enquête progressait-elle ou finirait-elle dans les archives à la section des affaires non résolues ? Nous n'en avions aucune idée.

Je terminais mon petit déjeuner lorsque Dorcas vint me trouver, l'air mystérieux. Elle avait quelque chose à me confier.

— Bien sûr, Dorcas. Parlez, je vous écoute.

— Eh bien, voilà, monsieur : vous verrez sûrement le monsieur belge dans la journée ? (Et comme j'acquiesçais :) Vous vous souvenez, monsieur, comme il a insisté pour savoir si ma maîtresse – ou quelqu'un d'autre – possédait un vêtement vert ?

— Bien sûr ! Vous en avez trouvé un ? fis-je, soudain très intéressé.

— Non, monsieur. Mais je me suis souvenue de ce que les jeunes messieurs (Lawrence et John étaient toujours les « jeunes messieurs » pour Dorcas) appelaient leur « malle aux déguisements ». C'est un grand coffre rempli de vêtements usagés, de costumes de fantaisie et de bricoles dans ce genre-là, monsieur. Il se trouve dans le grenier. D'un seul coup, j'ai pensé qu'il contenait peut-être quelque chose de vert. Alors, si vous vouliez bien en parler au monsieur belge, monsieur...

— Je le ferai, promis-je.

— Merci bien, monsieur. Lui, c'est un vrai gentleman. Pas comme ces deux policiers de Londres qui fouinent partout et interrogent tout le monde. En général, je n'ai pas beaucoup de goût pour les étrangers. Mais si j'en crois les journaux, ces Belges sont de braves gens. Pas des étrangers comme les autres, quoi ! Et votre ami est un véritable gentleman.

Brave Dorcas ! Elle se tenait là devant moi, son visage franc levé vers le mien, et je ne pouvais m'empêcher de penser qu'elle était une digne représentante de ces domestiques à l'ancienne qui se font de plus en plus rare.

Je résolus de descendre au village sans tarder afin d'avertir Poirot. Je n'eus que la moitié du chemin à parcourir, car il venait en sens inverse. Aussitôt, je lui rapportai les propos de la domestique.

— Ah ! cette brave Dorcas ! Eh bien, nous allons jeter un coup d'œil à ce coffre, bien que... Enfin, peu importe !

Nous pénétrâmes dans la maison par une porte-fenêtre. Le vestibule était désert, et nous montâmes directement au grenier.

Le coffre en question était bien là, d'un modèle ancien, joliment décoré de clous en cuivre, et il débordait de vêtements en tout genre.

Sans précautions particulières, Poirot entreprit de renverser le tout sur le sol. Nous tombâmes sur deux pièces d'étoffes vertes, de teintes différentes, que Poirot écarta sans hésiter. Il paraissait assez peu convaincu par cette recherche, comme s'il n'en espérait pas grand-chose. Soudain, il poussa un cri de surprise.

— Qu'y a-t-il ?

— Regardez !

Il avait presque vidé le coffre. Tout au fond, venait d'apparaître une magnifique barbe d'un noir de jais. Poirot s'en saisit, la tourna et la retourna, plongé dans un examen attentif.

— Oh ! oh ! fit-il. Oh ! oh ! voilà un postiche flambant neuf...

Il hésita une seconde, replaça la barbe là où il l'avait trouvée et les diverses étoffes par-dessus. Puis il sortit du grenier d'un pas rapide et descendit jusqu'à l'office où je le suivis. Nous trouvâmes Dorcas occupée à frotter l'argenterie. Poirot la salua avec infiniment de courtoisie et déclara :

— Nous venons de fouiller le coffre que vous avez signalé à mon ami. Et je vous suis très reconnaissant de cette indication. Nous y avons découvert une belle collection de vêtements. Si je puis me permettre une telle question, servent-ils fréquemment ?

— À vrai dire, monsieur, moins souvent qu'à une certaine époque. Mais les jeunes messieurs donnent encore de temps à autre ce qu'ils appellent « une soirée costumée ». Parfois, on s'amuse vraiment beaucoup ! M. Lawrence est d'un comique, à ces moments-là ! Je me souviendrai toujours du soir où il s'était habillé en Char de Perse. C'est une sorte de roi d'Orient. Il tenait le grand coupe-papier à la main, et il m'a dit : « Prenez garde, Dorcas ! Manquez-moi de respect, et je vous coupe la tête avec ce cimeterre que j'ai aiguisé spécialement pour la soirée ! » Mlle Cynthia s'était habillée en « apache », une sorte de coupe-jarrets français, si j'ai bien compris. Il fallait la voir ! Jamais vous ne croiriez qu'une gentille jeune fille comme elle puisse jouer aussi bien les voyous ! Personne ne l'avait reconnue !

— Ces soirées devaient être très amusantes, je n'en doute pas, approuva Poirot avec bienveillance. Quand il s'est déguisé en Shah de Perse, je suppose que M. Lawrence portait la belle barbe noire qui se trouve dans le coffre ?

Dorcas eut un large sourire.

— Il avait bien une barbe, monsieur. Je m'en souviens comme si c'était hier parce qu'il m'avait emprunté deux écheveaux de laine pour la confectionner. De loin, elle avait vraiment l'air naturelle. Mais je ne savais pas qu'il y avait une fausse barbe dans la « malle aux costumes ». C'est qu'on l'a achetée il y a peu. Je me souviens d'une perruque rousse, mais c'est tout. Pour imiter la barbe, ils utilisent en général du bouchon brûlé, et c'est diablement difficile à faire partir ! Mlle Cynthia s'en était servie une fois pour se déguiser en Négresse, et elle a eu toutes les peines du monde à se débarbouiller !

Lorsque nous nous retrouvâmes dans le vestibule, Poirot était pensif.

— Dorcas ne sait rien de cette barbe noire, fit-il.

— Vous croyez que c'est celle-là ? murmurai-je aussitôt.

— À mon avis, oui. Avez-vous remarqué la façon dont elle est taillée ?

— Non.

— Exactement comme celle de M. Inglethorp. Et j'ai trouvé plusieurs mèches de cheveux coupés. Mon ami, tout cela est bien mystérieux.

— Qui l'a cachée dans le coffre, voilà la question !

— Quelqu'un de très astucieux, rétorqua Poirot d'un ton sec, et qui a choisi l'endroit de la maison où cette barbe aurait une place tout indiquée. Oui, il est intelligent. Mais nous le serons plus encore en lui faisant croire que nous ne le sommes pas du tout !

J'étais tout à fait de cet avis.

— Et pour ce faire, mon cher ami, vous allez m'être fort utile.

Ce compliment me flatta, d'autant qu'à certains moments j'avais eu la très nette impression que Poirot ne m'appréciait pas à ma juste valeur. L'air songeur, il me considéra quelques secondes :

— Oui, votre aide me sera extrêmement précieuse.

J'en éprouvais un vif plaisir, mais je dus aussitôt déchanter :

— Maintenant, ce qu'il faut, c'est que je me trouve un allié dans la place.

— Mais je suis là ! m'insurgeai-je.

— Certes. Mais ce n'est pas suffisant.

J'étais offusqué. Poirot le remarqua et il s'empressa d'ajouter :

— Ne vous méprenez pas. Tout le monde sait que nous travaillons ensemble. Or, il nous faut un allié qu'on ne soupçonne pas.

— Ah, je comprends ! Que diriez-vous de John ?

— Non, je ne crois pas...

— Pas assez brillant, peut-être, ce cher garçon ? reconnus-je après réflexion.

— Tiens, voici Mlle Howard ! fit brusquement Poirot. C'est elle qu'il nous faut. Elle ne me porte pas dans son cœur depuis que j'ai disculpé M. Inglethorp. Mais essayons toujours.

Il lui demanda quelques minutes d'attention, et elle accepta d'un hochement de tête revêche. Nous nous rendîmes dans le petit salon dont Poirot referma la porte.

— Bon ! fit aussitôt Mlle Howard d'un ton assez peu amène, de quoi s'agit-il ? Soyez bref, je vous prie. Je suis très occupée.

— Vous vous souvenez sans doute que je vous ai demandé de m'aider, il y a quelque temps ?

— Exact, acquiesça la chère femme. Et je me rappelle aussi ma réponse : d'accord si c'est pour envoyer Alfred Inglethorp à la potence !

— Ah !

Le visage grave, Poirot observa un moment son interlocutrice :

— Mlle Howard, je vais vous poser une question. Je vous prie instamment d'y répondre en toute franchise.

— Je ne mens jamais !

— Fort bien. Êtes-vous toujours persuadée que Mme Inglethorp a été empoisonnée par son mari ?

— Comment cela ? fit-elle avec acrimonie. N'allez pas croire que je me laisse impressionner par vos belles théories ! Il n'a pas acheté la strychnine, ça, je veux bien. Et alors ? Je vous ai dit dès le début qu'il avait fait une décoction de papier tue-mouches.

— Il s'agirait alors d'arsenic et non de strychnine, fit aimablement remarquer Poirot.

— Quelle importance ? L'arsenic aurait aussi bien fait l'affaire ! Il voulait se débarrasser d'Emily, un point c'est tout ! Si je suis convaincue qu'il l'a tuée, peu m'importe par quel moyen !

— Justement, fit Poirot de son ton le plus calme. Vous dites : « Si je suis convaincue qu'il l'a tuée », aussi formulerais-je ma question différemment : avez-vous bien l'intime conviction que Mme Inglethorp a été empoisonnée par son mari ?

— Bon Dieu ! s'emporta Mlle Howard. Ne vous ai-je pas dit et répété que c'était un salopard ? Et qu'il l'assassinerait dans son propre lit ? J'ai toujours détesté cet individu !

— Justement, répéta Poirot avec la même douceur Voilà qui confirme ma théorie.

— Quelle « théorie » ?

— Mlle Howard, vous souvenez-vous d'une conversation qui a eu lieu le jour où mon ami Hastings est arrivé ici ? Il me l'a répétée. Une phrase de vous m'a beaucoup marqué. Vous avez affirmé que, si un de vos proches était assassiné, votre instinct vous désignerait le

meurtrier, même si vous ne possédiez aucune preuve tangible contre lui. Vous en souvenez-vous ?

— Oui, j'ai dit cela. Et je le pense toujours. Évidemment, vous trouvez cela stupide ?

— Pas le moins du monde.

— Mais vous n'écoutez pas mon instinct quand je vous dis qu'Alfred Inglethorp est coupable ?

— C'est exact, répliqua Poirot. Parce que votre instinct ne vous dit pas que c'est M. Inglethorp.

— Quoi ?

— Non. Vous désirez croire de toutes vos forces qu'il a commis le meurtre. Vous l'en estimez capable. Mais votre instinct vous affirme qu'il est innocent. Et il vous dit autre chose... Dois-je continuer ?

Elle le regardait, fascinée. Puis acquiesça d'un petit geste de la main.

— Faudra-t-il que j'explique la raison de votre agressivité envers M. Inglethorp ? C'est parce que vous voulez croire ce qui vous arrange. Parce que vous essayez de faire taire votre instinct qui vous dicte un autre nom...

— Non ! non ! non ! s'exclama Mlle Howard en agitant les mains. Ne le prononcez pas ! Je vous en supplie, ne le prononcez pas ! Ce n'est pas vrai ! C'est impossible ! Je ne sais pas ce qui m'a mis une idée aussi folle... aussi horrible dans la tête !

— Ainsi j'ai vu juste ? demanda Poirot.

— Oui, oui... Vous devez être un sorcier pour l'avoir deviné ! Mais ce n'est pas possible... ce serait trop monstrueux, trop atroce ! Il faut que ce soit Alfred Inglethorp !

Poirot hocha gravement la tête.

— Ne me posez pas de questions ! poursuivit Mlle Howard. Je ne répondrai pas ! Je ne peux l'admettre, même en pensée ! Je dois être folle d'y avoir songé !

Poirot acquiesça. Il paraissait satisfait.

— Je ne vous demanderai rien. Votre réaction me suffit. Et moi aussi, mon instinct me parle mademoiselle Howard. C'est pourquoi je crois que nous pourrons travailler ensemble à un but commun.

— Ne me demandez pas de vous aider ! Je ne lèverai pas le petit

doigt pour... pour...

La gorge nouée, elle laissa sa phrase en suspens.

— Vous m'aidez malgré vous. Je ne vous demanderai rien... et pourtant vous serez mon alliée. Vous ne pourrez vous en empêcher. Et vous ferez l'unique chose que j'attends de vous.

— Et c'est ?

— De garder l'œil ouvert !

Evelyn Howard baissa la tête :

— Ça, je ne peux pas m'en empêcher. Je n'arrête pas de garder l'œil ouvert ! Et j'espère toujours que les faits me donneront tort.

— Si nous sommes dans l'erreur, parfait, approuva Poirot. Je serai le premier à m'en réjouir. Mais si nous ne nous trompons pas ? Dans quel camp vous placerez-vous ?

— Je... je ne sais pas...

— Allons, mademoiselle Howard !

— L'affaire pourrait être étouffée.

— C'est hors de question !

— Pourtant, Emily elle-même n'aurait pas...

— Mademoiselle Howard ! Une telle pensée est indigne de vous.

Brusquement elle enfouit son visage dans ses mains.

— C'est vrai, admit-elle après un moment, d'une voix redevenue calme. Ce n'était pas réellement moi qui parlais. (Fièrement, elle releva la tête.) Mais la véritable Evelyn Howard est là, et bien là ! Et elle sera toujours du côté de la Justice, quel que soit le prix à payer.

Sur ces mots, elle quitta la pièce d'un pas digne, sous le regard de Poirot.

— Nous avons là une alliée précieuse, fit-il dès qu'elle eut disparu. Mon ami, cette femme a autant d'intelligence que de cœur.

Je m'abstins de tout commentaire.

— L'instinct est un don merveilleux, reprit Poirot. Inexplicable, certes, mais qu'il faut prendre en compte.

— Mlle Howard et vous-même semblez vous comprendre à merveille, lui dis-je alors avec quelque froideur. Mais peut-être n'avez-vous pas remarqué que tout cela n'était pas si limpide pour moi ?

— Pas possible ? C'est vrai, cher ami ?

— Oui. Éclairez-moi, s'il vous plaît.

Pendant quelques secondes, Poirot se contenta de m'observer avec attention. Enfin, à mon grand étonnement, il secoua la tête :

— Non, mon cher.

— Oh, voyons ! Pourquoi non ?

— On ne peut pas être plus de deux à partager un secret.

— Permettez-moi de vous dire que je trouve très désobligeant de votre part de me cacher quelque chose !

— Mais je ne vous cache rien : tous les indices en ma possession vous sont également connus. Il ne vous reste qu'à en tirer les déductions qui s'imposent. Cette fois-ci, c'est une question de raisonnement.

— Néanmoins, ça m'intéresserait de savoir.

Poirot me regarda bien en face et secoua de nouveau la tête d'un air triste :

— Voyez-vous, mon cher Hastings, je crains que l'instinct ne vous fasse cruellement défaut.

— Vous parliez de raisonnement à l'instant.

— L'un ne va pas sans l'autre, murmura Poirot d'un ton mystérieux.

J'estimai la remarque trop impudente pour être relevée. Et je me promis, quand je ferais des découvertes d'importance – ce qui ne saurait manquer d'arriver –, de ne pas les divulguer afin d'ébahir Poirot en lui amenant la solution de l'énigme.

Le moment arrive toujours où le plus impérieux de vos devoirs est de savoir vous imposer.

LE DOCTEUR BAUERSTEIN

Je n'avais pas encore trouvé le moment propice pour transmettre à Lawrence le message de Poirot. Enfin, tandis que je déambulais dans le parc en maudissant les directives autoritaires de mon ami, j'aperçus Lawrence Cavendish sur la pelouse de croquet, où il envoyait promener dans tous les sens des boules visiblement fatiguées en les frappant avec un maillet qui, lui aussi, avait connu des jours meilleurs.

L'instant me parut opportun pour accomplir ma mission. Autrement je risquais d'être doublé par Poirot. Il est vrai que je ne saisisais pas clairement le sens de cette démarche, mais je me flattais que la réponse de Lawrence – sitôt soumis à un interrogatoire adroit – m'aiguillerait sur la bonne piste. Je l'abordai donc.

— Cela fait un bon moment que je vous cherche ! mentis-je allégrement.

— Vous me cherchez ?

— Oui. À vrai dire, j'ai un message pour vous... de la part de Poirot.

— Ah bon ?

— Il m'a recommandé d'attendre que nous soyons seuls.

J'avais baissé le ton pour donner à cette révélation une certaine emphase, et je le surveillais ostensiblement du coin de l'œil. J'ai toujours eu un certain don pour créer ce que l'on pourrait appeler une « atmosphère ».

— Eh bien ?

Le visage profondément mélancolique de Lawrence ne changea nullement d'expression. Se doutait-il de ce que j'allais lui dire ?

— Voici le message, fis-je dans un murmure de conspirateur : « Retrouvez la tasse à café manquante et vous retrouverez la paix. »

Lawrence ne chercha pas à cacher son étonnement.

— Que diable veut-il dire par là ?

— Vous ne le savez pas ?

— Pas le moins du monde. Et vous ?

Je ne pus que répondre par la négative.

— De quelle tasse à café manquante parle-t-il ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Si les tasses à café l'intéressent, il ferait mieux de s'adresser à Dorcas ou à une autre des domestiques. C'est leur domaine, pas le mien. Je ne sais rien sur ce sujet, si ce n'est que nous en possédons de divines dont nous ne nous servons jamais. En vieux Worcester. Vous êtes connaisseur en la matière, Hastings ?

— Non.

— Vous ne savez pas ce que vous perdez. Tenir entre ses doigts ou simplement contempler une pièce parfaite en porcelaine ancienne, je vous assure que ça procure un plaisir rare.

— Je n'en doute pas. Mais que dois-je répondre à Poirot ?

— Dites-lui que je ne comprends rien à ce qu'il raconte ; que pour moi, c'est du chinois !

— Très bien.

Je rebroussais chemin vers la maison quand il me rappela soudain :

— Hastings ! Comment se terminait le message ? Pourriez-vous me le répéter, s'il vous plaît ?

— « Retrouvez la tasse à café manquante et vous retrouverez la paix. » Vous ne voyez toujours pas ce que cela peut signifier ?

— Non, répondit-il, l'air rêveur. Mais... j'aimerais le savoir.

Le gong résonna dans la maison, et nous fîmes notre entrée ensemble. John avait invité Poirot à déjeuner, et il était déjà à table.

Sans même nous consulter, nous évitâmes pendant tout le repas de faire la moindre allusion au drame. La conversation roula sur la guerre et sur quelques sujets éloignés de nos préoccupations du moment. Pourtant, après le fromage et les biscuits, lorsque Dorcas eut quitté la pièce, Poirot se pencha soudain vers Mme Cavendish :

— Pardonnez-moi, madame, de revenir sur un sujet aussi douloureux, mais j'ai une petite théorie (les « petites théories » de Poirot devenaient proverbiales !) et je voudrais vous poser quelques questions.

— À moi ? Mais volontiers.

— Vous êtes trop aimable, chère madame. Voici : la porte entre les

chambres de Mme Inglethorp et de Mlle Cynthia était verrouillée dites-vous ?

— Mais oui, elle était verrouillée, répondit Mary Cavendish, surprise. C'est ce que j'ai dit lors de ma déposition.

— Verrouillée ?

— Oui, répondit-elle encore, l'air intrigué.

— Entendez-moi bien, précisa Poirot : vous êtes certaine qu'elle était verrouillée et non simplement fermée à clef ?

— Ah ! je comprends, à présent. Non, je ne sais pas. J'ai dit « verrouillée » parce qu'il était impossible de l'ouvrir... mais je crois qu'on a trouvé toutes les portes verrouillées de l'intérieur.

— Cependant, pour vous, la porte aurait aussi bien pu être tout bonnement fermée à clef ?

— Euh... oui.

— Quand vous êtes entrée dans la chambre de Mme Inglethorp, vous n'avez pas remarqué si cette porte était verrouillée ou non ?

— Je... je crois qu'elle l'était.

— Mais vous ne l'avez pas constaté ?

— Non. Je n'ai pas vraiment regardé.

— Moi, si ! intervint brusquement Lawrence. Et je puis vous affirmer qu'elle était bien verrouillée.

— Voici donc un point éclairci, conclut Poirot.

Il semblait assez déçu et, malgré moi, j'éprouvai un certain plaisir à voir réduite à néant une de ses « petites théories ».

Après le repas, Poirot me demanda de l'accompagner chez lui. J'acceptai sans enthousiasme excessif. Alors que nous traversions le parc, il me fit remarquer d'une voix inquiète :

— Vous me paraissez contrarié, cher ami.

— Absolument pas, répondis-je froidement.

— Eh bien, j'en suis heureux ! Vous me soulagez d'un grand poids.

Je ne m'attendais pas à cela. J'avais espéré qu'il remarquerait ma distance. Mais la sincérité de cette déclaration fit fondre mon agacement légitime et je me déridai aussitôt :

— À propos, j'ai transmis votre message à Lawrence.

— Ah ! Et qu'a-t-il dit ? Était-il plongé dans la perplexité ?

— Oui. J'ai eu la très nette impression qu'il ne comprenait pas un mot de ce que vous vouliez dire.

Je m'attendais à ce que Poirot soit déçu. Mais, à ma grande surprise, il me répondit qu'il espérait cette réaction et qu'il s'en réjouissait. Mon amour propre m'interdit de l'interroger davantage.

Poirot passa d'ailleurs aussitôt à un autre sujet.

— Je n'ai pas vu Mlle Cynthia au déjeuner. Savez-vous pourquoi ?

— Elle est retournée à l'hôpital. Elle reprenait le travail aujourd'hui.

— Voilà une jeune femme bien active. Et très jolie, dit-il. Elle me fait penser à ces tableaux que j'ai admirés en Italie. J'aimerais beaucoup visiter son laboratoire. Pensez-vous qu'elle accepterait de me le montrer ?

— Elle en serait ravie, j'en suis sûr. C'est d'ailleurs un endroit très intéressant.

— Elle y travaille tous les jours ?

— Oui, à l'exception du mercredi, qui est son jour de repos. Le samedi, elle revient déjeuner ici. Ce sont ses deux seuls moments de libre.

— Je m'en souviendrai, fit-il. Les femmes accomplissent de grandes tâches, de nos jours, et Mlle Cynthia est futée – oui, elle a quelque chose dans le crâne, ça ne fait aucun doute !

— Oui ; je crois d'ailleurs qu'elle vient de passer un examen assez difficile.

— Cela ne m'étonne pas. Après tout, elle occupe un poste de responsabilités. Ils doivent avoir des poisons très violents dans ce laboratoire ?

— Oui, elle nous les a d'ailleurs montrés. Ils sont enfermés dans une petite armoire, et je crois savoir qu'on exige des infirmières beaucoup de précautions. Elles ne laissent jamais la clef sur la porte quand elles s'absentent.

— Tiens donc... L'armoire en question est à proximité de la fenêtre ?

— Non. De l'autre côté de la pièce... Pourquoi ?

— Simple curiosité, éluda Poirot avec un petit haussement d'épaules.

Nous étions arrivés devant Leastways Cottage.

— Voulez-vous monter un instant ? me proposait-il.

— Merci, mais je pense que je vais rentrer. Je passerai par les bois.

Les alentours de Styles Court étaient d'une grande beauté. Après avoir traversé le parc à découvert, l'ombre des frondaisons dispensait une agréable fraîcheur. Les feuillages frissonnaient à peine sous une très légère brise, et même le pépiement des oiseaux semblait feutré. Pendant un moment, je flânai le long d'une sente. Puis je m'assis au pied d'un hêtre vénérable. Je me mis à songer au genre humain avec bienveillance. J'en vins à pardonner à Poirot sa stupide manie des secrets. Je me sentais en paix avec le monde entier, et bientôt je bâillai.

Je repensai à la tragédie qui me paraissait soudain très lointaine, presque irréaliste.

Je bâillai de nouveau.

Et si le drame n'avait jamais eu lieu ? Si ce n'était en fait qu'un mauvais rêve ? En réalité, n'était-ce pas plutôt Lawrence Cavendish qui avait assassiné Alfred Inglethorp avec un maillet de croquet ? Mais il était insensé que John en fasse toute une histoire et crie partout : « Écoutez-moi bien, je ne le supporterai pas ! »

Je sortis tout d'un coup de mon assoupissement, pour m'apercevoir que je me trouvais dans une situation fort déplaisante.

À trois ou quatre mètres de moi, une altercation opposait John et Mary Cavendish. Visiblement, ils ne m'avaient pas vu. En effet, avant que j'aie pu m'éloigner ou signaler ma présence, John répéta la phrase qui m'avait sorti de ma torpeur :

— Je ne le supporterai pas !

— Et qu'est-ce qui vous autorise à critiquer mes actes ? répliqua Mary, glaciale.

— Mais tout le village va en faire des gorges chaudes ! Ma mère a été enterrée samedi, et vous paradez déjà en compagnie de cet individu !

— Si vous ne vous souciez que des ragots qui peuvent courir dans le village !

— Il ne s'agit pas que de cela ! J'en ai assez de le voir tourner autour de vous ! D'ailleurs, c'est un juif polonais !

— Un peu de sang juif n'a jamais fait de mal à personne, rétorqua

Mary, qui le regarda droit dans les yeux avant de poursuivre. La bêtise crasse de l'Anglais moyen ne pourraient qu'y gagner.

Ses yeux lançaient des éclairs mais sa voix restait glaciale. Je ne fus pas étonné de voir s'empourprer le visage de John.

— Mary !

— Eh bien ?

— Dois-je en déduire que vous continuerez à voir Bauerstein contre ma volonté expresse ?

— Oui, si j'en ai envie.

— Vous me défiez ?

— Non. Mais je ne vous reconnais pas le droit de critiquer mes actes. N'avez-vous pas d'amies qui me déplaisent ?

John fit un pas en arrière, et le sang reflua peu à peu de son visage.

— Qu'insinuez-vous ? balbutia-t-il.

— Ah ! Je vois que vous saisissez ! Vous saisissez enfin que vous êtes bien mal placé pour juger du choix de mes relations !

Le regard de John était devenu suppliant :

— Aucun droit ? N'ai-je donc aucun droit, Mary ? (Dans un geste pathétique, il tendit les mains vers elle.) Mary...

Pendant une seconde, je crus qu'elle allait fléchir, et une ombre de douceur passa sur ses traits. Mais elle se détourna, avec une sorte de brutalité :

— Aucun !

Et elle s'éloigna. John bondit à sa suite et lui saisit le bras.

— Mary ! dit-il, soudain très calme. Vous êtes amoureuse de ce Bauerstein ?

Cette fois elle sembla hésiter. Son visage trahit une expression singulière, faite de résignation et de sagesse juvénile. Ainsi aurait sans doute souri quelque sphinx de l'Égypte antique.

Doucement, elle se dégagea et lança par-dessus son épaule :

— Qui sait ?

Puis elle s'éloigna à grands pas, laissant John dans la clairière, figé comme une statue.

Je m'approchai de lui d'un pas lourd, en m'arrangeant pour faire

craquer quelques branches mortes. Il se retourna. Par chance, il crut que je venais d'arriver.

— Salut, Hastings. Avez-vous ramené chez lui sain et sauf votre étrange compagnon ? Quel curieux personnage ! Est-il vraiment à la hauteur de sa réputation ?

— En son temps, il était considéré comme un fin limier.

— Eh bien, j'imagine qu'il y a une part de vrai dans cette gloire passée... Mais, dans quel monde affreux vivons-nous !

— Vous le pensez vraiment ?

— Mon Dieu, oui ! Depuis cette tragédie, la maison est devenue une annexe de Scotland Yard. On ne sait jamais où on va trouver ses sbires ! Et nos malheurs font la une de tous les journaux ! Maudits soient les journalistes ! Savez-vous qu'il y avait foule derrière les grilles du parc, et qu'ils sont restés là toute la matinée ? On se croirait au musée des horreurs de Mme Tussaud, le jour où l'entrée est gratuite !

— Allons, John ! Du cran. Ça ne durera pas toujours.

— Vraiment ? Assez longtemps quand même pour qu'aucun de nous n'ose plus jamais marcher la tête haute !

— Mais non ! Cette histoire vous rend sombre...

— Vous trouvez qu'il n'y a pas de quoi ? On se sent continuellement épié par ces fichus journalistes et dévisagé par une bande d'imbéciles au regard bovin ! Mais tout ça, ce n'est encore rien !

— Qu'y a-t-il d'autre ?

John baissa le ton :

— Avez-vous songé, Hastings – c'est devenu un cauchemar pour moi – à l'identité du coupable ? À certains moments, il m'arrive de croire que c'est un accident. Parce que... qui aurait pu commettre une telle horreur ? Maintenant qu'Inglethorp est innocenté, il ne reste personne... personne sauf l'un d'entre nous !

Je comprenais fort bien ce que cette pensée avait de cauchemardesque. L'un d'entre nous... Oui, il ne pouvait en être autrement. À moins que...

Une nouvelle hypothèse me vint à l'esprit. À l'examen, elle me semblait se confirmer. La conduite énigmatique de Poirot, ses sous-entendus, tout concordait ! Quel idiot j'avais été de ne pas y penser plus tôt ! Et quel soulagement pour nous tous !

— Non, John. Il ne s'agit pas de l'un d'entre nous. Ça n'est pas possible, voyons.

— Je le sais ! Mais alors... qui ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non.

Je jetai un coup d'œil prudent alentour avant de murmurer :

— Le Dr Bauerstein.

— Impossible !

— Pas du tout.

— Quel profit pouvait-il tirer du décès de ma mère ?

— Ce point est encore à éclaircir, concédai-je. Mais je peux vous affirmer ceci : Poirot a la même idée.

— Poirot ? C'est vrai ? Comment le savez-vous ?

Je lui parlai de l'agitation qui avait saisi mon ami lorsqu'il avait appris la présence du médecin à Styles Court le soir du drame.

— Par deux fois, il a dit : « Cela change tout », ajoutai-je. Cette réaction m'a donné à réfléchir. Rappelez-vous : Inglethorp a déclaré qu'il avait posé la tasse de café sur la table du vestibule. Juste au moment où Bauerstein arrivait. N'est-il pas possible que votre fameux docteur y ait laissé tomber la strychnine en passant ?

— Hum ! Ç'aurait été très risqué.

— Oui, mais c'était faisable !

— Admettons. Mais comment aurait-il su que c'était son café à elle ? Non, mon vieux, votre théorie ne tient pas debout.

C'est alors qu'un autre détail me revint à la mémoire.

— Vous avez raison. Les choses ne se sont pas passées comme ça. Écoutez-moi.

Et je lui parlai de l'échantillon de cacao que Poirot avait fait analyser.

— Mais Bauerstein ne l'avait pas déjà fait analyser ?

— Justement ! Je viens de comprendre. Réfléchissez : c'est Bauerstein qui a été chargé de faire procéder à l'analyse. Si c'est lui le meurtrier, il n'a eu aucune difficulté à échanger l'échantillon empoisonné contre du cacao ordinaire, et de l'envoyer au laboratoire. Bien sûr, aucune trace de strychnine n'a été décelée. Et personne n'a

osé soupçonner Bauerstein ni prélever un autre échantillon de cacao... sauf Poirot, ajoutai-je en hommage tardif à la perspicacité de mon ami.

— Et que faites-vous de cette amertume que le cacao ne peut masquer ?

— Il est seul à le prétendre. Et puis on peut envisager d'autres possibilités. Bauerstein est reconnu comme l'un des plus grands toxicologues au monde...

— L'un des plus grands, quoi ? Voulez-vous me répéter ça, s'il vous plaît ?

— Il en sait plus sur les poisons que n'importe qui, ou peu s'en faut. Et je me dis qu'il a peut-être trouvé le moyen d'ôter à la strychnine son amertume. À moins qu'il ne se soit pas agi de strychnine, mais d'un autre poison, si rare que personne n'en a jamais entendu parler et qui produit les mêmes effets.

— Hum ! C'est possible en effet, reconnut John. Mais il y a un hic : comment aurait-il pu empoisonner ce cacao ? Il ne se trouvait pas dans le vestibule, lui ?

— C'est exact, dus-je admettre.

Soudain une hypothèse effarante me traversa l'esprit. Je priai pour que John n'y pensât pas de son côté. Je lui jetai un coup d'œil à la dérobée. Les sourcils froncés par la concentration, il était visiblement un peu perdu et je réprimai un soupir de soulagement. Car il venait de m'apparaître que le Dr Bauerstein n'aurait pu réussir son forfait qu'avec l'aide d'un complice.

Mais une telle infamie était impossible à imaginer ! Une femme aussi jolie que Mary Cavendish ne pouvait être une meurtrière. Pourtant, des créatures non moins séduisantes qu'elle avaient été des empoisonneuses...

Je me remémorai alors la première conversation à laquelle j'avais participé, le jour de mon arrivée à Styles Court. Nous prenions le thé sur la pelouse, et je me rappelai fort bien la lueur dans ses yeux quand elle avait déclaré que le poison était une arme de femme. Et cette étrange agitation dont elle avait fait preuve le mardi soir... Mme Inglethorp avait-elle découvert quelque chose entre elle et le Dr Bauerstein ? La vieille dame l'avait-elle menacée de tout révéler à John, et le crime avait-il été commis pour éviter le scandale ?

La conversation énigmatique entre Poirot et Mlle Howard ne prenait-elle pas dès lors tout son sens ? N'était-ce pas cette hypothèse

monstrueuse qu'Evelyn avait refusé d'envisager ?

Hélas ! tout paraissait concorder.

Quoi d'étonnant alors que Mlle Howard eût proposé « d'étouffer » l'affaire. Sa phrase inachevée, « Emily elle-même n'aurait pas... » devenait enfin compréhensible. Et au plus profond de moi, j'étais d'accord avec elle. Mme Inglethorp aurait certainement préféré laisser son meurtre impuni plutôt que de voir le nom des Cavendish souillé par l'infamie.

— Il y a autre chose, dit John, si soudainement que j'en sursautai. Une chose qui me fait douter de votre hypothèse.

Selon toute apparence, il ne se demandait pas comment le poison avait pu être versé dans le cacao, et j'en fus soulagé.

— De quoi s'agit-il ?

— Eh bien, le fait que Bauerstein ait jugé l'autopsie nécessaire. Il n'était absolument pas obligé de l'exiger. Et ce n'est pas ce fantôme de Wilkins qui en aurait eu l'idée : la crise cardiaque le satisfaisait pleinement.

— Peut-être. Mais est-ce vraiment une preuve ? Bauerstein n'a-t-il pas joué la sécurité à long terme en demandant l'autopsie ? L'étrangeté du décès risquait malgré tout de s'ébruiter, et les autorités judiciaires auraient pu ordonner l'exhumation. L'affaire aurait alors éclaté au grand jour, et il se serait trouvé en fâcheuse posture. Comment croire qu'un homme jouissant d'une telle réputation ait pu commettre l'erreur d'attribuer la mort à une simple crise cardiaque ?

— Votre raisonnement se tient, reconnut John. Mais du diable si je lui trouve un mobile plausible !

De nouveau, le doute m'assaillit.

— Allons ! je me trompe peut-être. Quoi qu'il en soit, que cela reste entre nous...

— Cela va sans dire.

Tout en parlant, nous étions parvenus à la petite grille du jardin. Des voix toutes proches nous parvinrent. Le thé avait été servi à l'ombre du sycomore, comme au jour de mon arrivée.

Cynthia était revenue de l'hôpital, et j'approchai un siège du sien. Je lui transmis la demande de Poirot.

— Oh ! mais bien sûr ! Je serai enchantée de lui faire visiter le labo. Le mieux serait qu'il vienne prendre le thé un jour. Nous conviendrons

d'une date. C'est un petit homme si charmant. Mais il est vraiment bizarre ! Figurez-vous qu'il m'a fait ôter mon épingle de foulard, l'autre jour, pour la remettre lui-même parce qu'elle n'était pas parfaitement droite !

— C'est une manie chez lui ! constatai-je en riant.

— Ça m'en a tout l'air, en effet.

Nous gardâmes le silence un temps. Puis Cynthia jeta un coup d'œil furtif à Mary Cavendish et murmura :

— Monsieur Hastings ?

— Oui ?

— J'aimerais vous parler seule à seul, après le thé.

Son regard à Mme Cavendish me fit réfléchir. Je devinais que les deux femmes ne s'appréciaient guère, et je me mis à songer pour la première fois à l'avenir de la jeune fille. Si Mme Inglethorp n'avait pris aucune disposition particulière à son égard, j'étais presque sûr que John et Mary lui proposeraient de partager leur foyer, du moins jusqu'à la fin de la guerre. Je savais que John l'aimait bien et qu'il serait désolé de la voir partir.

C'est alors que John ressortit de la maison. Son visage, habituellement jovial, était crispé de fureur.

— J'en ai par-dessus la tête de ces maudits inspecteurs ! Que cherchent-ils encore ? Ils ont profité du fait que nous étions dehors pour mettre la maison sens dessus dessous ! C'en est trop ! J'en parlerai à Japp dès que je le verrai !

— Bande de fouineurs ! maugréa Mlle Howard.

Lawrence, quant à lui, déclara que les flics se devaient d'afficher leur efficacité.

Mary Cavendish ne fit aucun commentaire.

Après le thé, je proposai une promenade à Cynthia, et nous nous éloignâmes en direction des bois.

Dès que la végétation nous eut cachés aux yeux des autres, je me tournai vers elle.

— Eh bien ?

Avec un soupir Cynthia se laissa tomber à terre et ôta son chapeau. Un rayon de soleil filtra à travers les frondaisons, transformant sa chevelure rousse en or vivant.

— Monsieur Hastings... Vous avez toujours été si gentil, et vous avez tant d'expérience...

Je fus frappé par le charme qui se dégageait de cette jeune femme. Un charme bien plus réel que celui de Mary, qui ne parlait jamais ainsi.

— Eh bien ? répétais-je doucement, car elle hésitait.

— Je voulais vous demander votre opinion. Quel parti dois-je prendre ?

— Pardon ?

— Voilà : tante Emily m'a toujours affirmé que je n'avais aucun souci à me faire pour mon avenir. Peut-être l'a-t-elle oublié, à moins qu'elle n'ait pas pensé à sa disparition... Le fait est qu'elle n'a pris aucune disposition à mon sujet, et à présent je ne sais absolument pas quoi faire ! Pensez-vous que je devrais partir d'ici sans tarder ?

— Bien sûr que non ! Et je suis certain que personne ici ne veut vous voir partir !

Cynthia resta un instant silencieuse, arrachant des brins d'herbe de ses doigts délicats.

— Mme Cavendish, si, lâcha-t-elle enfin. Elle me déteste !

— Elle vous déteste ? répétais-je, stupéfait.

— Oui. Je ne sais pourquoi, mais elle ne peut pas me supporter. Pas plus que lui, d'ailleurs.

— Là, je pense que vous faites erreur. John a beaucoup d'estime pour vous.

— John ? Oh ! lui, bien sûr ! Mais je voulais parler de Lawrence. Qu'il me haïsse ou non m'importe peu, mais c'est affreux de sentir que personne ne vous aime. Vous ne trouvez pas ?

— Mais on vous aime, ma chère Cynthia ! affirmai-je avec le plus grand sérieux. Vous vous trompez, j'en suis sûr. La preuve : il y a John... et Mlle Howard...

— Oui, peut-être, dit-elle sans enthousiasme. John m'aime bien, du moins je le pense. Evie aussi, bien sûr. Malgré ses manières un peu frustes, elle ne ferait pas de mal à une mouche. Mais Lawrence ne m'adresse jamais la parole s'il peut éviter de le faire, et Mary doit se forcer pour être simplement polie avec moi. Elle a demandé à Evie de rester, elle l'a suppliée. Mais elle ne veut pas de moi et... et je ne sais plus quoi faire !

Sur quoi la malheureuse fondit en larmes.

Je ne pourrais dire ce qui me prit alors. Peut-être était-ce sa beauté : elle était assise là, sans défense, sa chevelure magnifique illuminée par le soleil ; ou encore le soulagement que j'éprouvais face à quelqu'un de si évidemment extérieur à la tragédie ; à moins que ce ne fût pure compassion pour la détresse d'un être si jeune et si seul... Je me penchai vers elle et pris une de ses petites mains dans les miennes.

— Épousez-moi, Cynthia, dis-je avec une certaine maladresse.

Sans le vouloir le moins du monde, je venais de trouver un remède souverain contre ses larmes. Elle se redressa aussitôt, retira sa main et me lança sans ménagement :

— Ne soyez pas stupide !

Je me trouvai bien embarrassé.

— Je ne suis pas stupide. Je vous demande de me faire l'honneur d'être ma femme.

À ma grande surprise, elle éclata de rire et me traita de « sale farceur » !

— C'était vraiment adorable de votre part ! ajouta-t-elle avec un petit rire dans la voix, mais vous savez bien que vous n'en avez pas la moindre envie !

— Mais si ! Je possède...

— Peu importe ce que vous possédez ! Vous n'en avez pas la moindre envie... Ni moi non plus, d'ailleurs.

— Eh bien, alors, n'en parlons plus ! rétorquai-je assez sèchement. Mais je ne vois pas ce qu'il y a de si drôle dans une demande en mariage.

— Vous avez raison. Mais méfiez-vous quand même : la prochaine fois, quelqu'un pourrait vous dire « oui » ! Allons ! Au revoir et merci. Vous m'avez vraiment remonté le moral.

Et, avec un dernier éclat de rire, elle disparut entre les arbres.

Je gardais de cette entrevue, il me faut bien l'admettre, un sentiment de profonde frustration.

Je décidai brusquement de descendre au village et d'aller voir Bauerstein. Quelqu'un devait surveiller cet individu de près. Par la même occasion, je profiterais de ma visite pour le rassurer, s'il se croyait soupçonné. Je me rappelais combien Poirot avait confiance en mon sens de la diplomatie. J'allai donc frapper à la porte de la maison

où il avait loué un appartement meublé.

Une vieille femme vint m'ouvrir.

— Bonjour, madame, dis-je aimablement. Le Dr Bauerstein est chez lui ?

Elle me regarda avec des yeux ronds.

— N'êtes pas au courant ?

— Au courant de quoi ?

— Ce qui lui est arrivé, pardi !

— Et qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

— Il est parti.

— Parti ? Il est mort ?

— Mais non ! L'est parti avec la police !

— Vous voulez dire qu'il a été arrêté ? m'exclamai-je.

— Ben oui, c'est ça. Et...

Je n'entendis pas la suite. Je courais déjà dans le village à la recherche de Poirot.

L'ARRESTATION

À mon grand dépit, Poirot n'était pas chez lui. Le vieux Belge qui vint m'ouvrir la porte me confia qu'il le croyait parti pour Londres.

La nouvelle me laissa pantois. Pourquoi diable Poirot avait-il décidé de partir ? Projetait-il déjà ce voyage avant que nous nous séparions, quelques heures plus tôt, ou cette idée lui était-elle venue subitement ?

Assez contrarié, je repris le chemin de Styles. Poirot absent, que devais-je faire ? Mon ami avait-il prévu cette arrestation ? N'en était-il pas à l'origine, comme cela me paraissait probable ? Autant de questions sans réponses. En attendant, qu'allais-je décider ? Devais-je ou non annoncer la nouvelle à Styles ? Je me refusais à l'admettre, mais penser à Mary Cavendish m'était pénible. Serait-elle bouleversée ? À cet instant, j'écartais d'elle tout soupçon. Elle ne pouvait être impliquée, je l'aurais su.

Par ailleurs, comment lui cacher l'arrestation du Dr Bauerstein ? Tous les journaux en parleraient dès le lendemain. Néanmoins l'idée de la lui annoncer moi-même me répugnait. Si j'avais pu joindre Poirot, je lui aurais demandé conseil. Quelle mouche l'avait piqué de filer ainsi à Londres de façon aussi inopinée ?

Je ne pouvais m'empêcher d'admirer son pouvoir de déduction. Aurais-je jamais pensé à soupçonner le médecin si Poirot ne m'avait mis sur la voie ? Décidément, le petit homme avait oublié d'être bête !

Après avoir pesé le pour et le contre quelques instants, je résolus de n'en parler qu'à John. Il déciderait lui-même s'il convenait ou non de propager la nouvelle.

Il poussa un long sifflement.

— Eh ben mon vieux ! s'exclama-t-il. Vous aviez donc vu juste ! Quand vous m'en avez parlé, je n'arrivais pas y croire.

— À première vue, l'idée surprend, mais on est vite convaincu devant des faits qui s'imbriquent si parfaitement. À présent, qu'allons-nous faire ? Il est évident que tout le monde sera au courant demain...

— Alors attendons, dit John après un temps de réflexion. Inutile de divulguer la nouvelle pour l'instant. On l'apprendra bien assez tôt, vous avez raison.

Le lendemain matin, je me levai aux aurores et parcourus aussitôt les journaux. Quel ne fut pas mon étonnement de n'y lire aucune mention de l'arrestation ! Un article de remplissage, intitulé « Styles, une histoire de poison », n'apportait aucun élément nouveau. Je ne voyais à ce silence qu'une explication : pour une raison quelconque, Japp ne désirait pas de publicité sur ce dernier rebondissement de l'affaire. Peut-être allait-il y avoir d'autres arrestations, ce qui ne m'enchantait guère.

Après le petit déjeuner, je décidai de me rendre au village pour voir si Poirot était revenu. J'étais sur le point de me mettre en route quand un visage bien connu apparut à l'une des portes-fenêtres, et une voix reconnaissable entre toutes lança :

— Bonjour, cher ami !

— Poirot ! m'exclamai-je, soulagé.

Et je lui pris les mains pour l'entraîner à l'intérieur.

— Jamais je n'ai eu autant de plaisir à voir quelqu'un. Écoutez : je n'ai soufflé mot à personne, excepté à John. Ai-je eu raison ?

— Le problème, mon cher, c'est que je ne sais pas de quoi vous parlez...

— Mais de l'arrestation du Dr Bauerstein, bien sûr !

— Bauerstein a donc été arrêté ?

— Vous n'étiez pas au courant ?

— Je l'ignorais totalement. Néanmoins, je n'en suis pas étonné outre mesure. La côte n'est qu'à une demi-douzaine de kilomètres, ne l'oublions pas.

— La côte ? répétais-je sans comprendre. Quel rapport ?

Poirot eut un haussement d'épaules :

— Le rapport est pourtant évident.

— Eh bien, il m'échappe toujours ! Je suis certes lent d'esprit, mais je ne saisis pas ce qu'il peut y avoir de commun entre le fait que la côte soit toute proche et le décès de Mme Inglethorp !

— C'est qu'il n'y en a aucun, bien entendu, répondit Poirot avec un sourire. Mais je croyais que nous parlions de l'arrestation du Dr

Bauerstein ?

— Eh bien ! il a été arrêté pour le meurtre de Mme Inglethorp !

— Quoi ? s'écria Poirot avec toutes les apparences de l'étonnement sincère. Le Dr Bauerstein a été arrêté pour le meurtre de Mme Inglethorp ?

— Oui.

— Mais c'est impossible ! Grotesque ! Qui vous a raconté ça ?

— Eh bien, personne ne me l'a vraiment raconté sous cette forme, avouai-je. Mais il a été arrêté, c'est un fait.

— Cela, je veux bien le croire. Mais pour espionnage, mon ami, pour espionnage !

— Pour espionnage ? soufflai-je, incrédule.

— Exactement.

— Et pas pour le meurtre de Mme Inglethorp ?

— Bien sûr que non, à moins que notre ami Japp ait perdu la tête.

— Mais... Je pensais que vous aussi pensiez ...

Poirot m'observa un moment et je lus dans ses yeux de la compassion doublée de la certitude qu'une telle idée relevait de la plus totale absurdité.

— Selon vous, le Dr Bauerstein est donc un espion ? balbutiai-je, mettant quelques secondes à assimiler cette nouvelle information.

— Vous ne vous en doutiez pas ?

Je dus admettre que l'idée ne m'avait jamais effleuré.

— Vous n'avez pas été intrigué par le fait qu'une sommité de Londres vienne prendre sa retraite dans un trou perdu ni qu'il se promène partout, vêtu de pied en cap, à toute heure de la nuit ?

— Non, cela ne m'avait jamais frappé.

— Il est allemand de naissance, bien entendu, expliqua Poirot. Mais il est installé depuis si longtemps en Angleterre qu'on a oublié ses origines. Il s'est d'ailleurs fait naturaliser il y a une quinzaine d'années. Un homme d'une grande intelligence, vraiment – un juif, bien entendu.

— Un salopard, oui ! m'exclamai-je, outré.

— Pas du tout. Un véritable patriote, au contraire. Pensez à tout ce qu'il risque de perdre. Pour ma part, j'éprouve une certaine

admiration à son égard.

Mais je ne pouvais adhérer à cette vision philosophique des choses.

— Et dire que c'est avec cet individu que Mme Cavendish s'est affichée partout ! m'écriai-je sans dissimuler mon indignation.

— Certes, et je suppose qu'il a trouvé sa compagnie fort utile, remarqua Poirot. Aussi longtemps qu'on jasant sur leurs promenades, on ne s'occupait pas de ses autres excentricités.

— Vous pensez donc qu'il ne l'a jamais vraiment aimée ?

Malgré moi, j'avais posé cette question avec une ferveur quelque peu déplacée, étant donné les circonstances.

— Sur ce point, je ne saurais bien évidemment me montrer catégorique. Pourtant... Mais j'ai ma petite idée. Voulez-vous la connaître ?

— Je vous en prie.

— La voici donc : je crois que Mme Cavendish n'éprouve rien, et n'a jamais rien éprouvé pour le Dr Bauerstein.

— C'est votre opinion ? fis-je sans parvenir à cacher ma satisfaction.

— Oui, et je la crois fondée. Voulez-vous savoir pourquoi ?

— Bien sûr !

— Parce que son cœur bat pour un autre, cher ami.

— Ah !

Qu'entendait-il par là ? Malgré moi, je sentis une douce chaleur m'envahir. Je ne suis pas homme à me vanter de mes succès féminins, mais certains détails, peut-être enregistrés avec trop de légèreté sur le moment, me revinrent alors à l'esprit. À la réflexion...

Ces pensées fort agréables furent soudain interrompues par l'arrivée de Mlle Howard. D'un coup d'œil circulaire, elle s'assura que nous étions seuls, puis exhiba une feuille jaunie qu'elle tendit à Poirot en murmurant ces mots mystérieux :

— Sur le haut de l'armoire !

Et elle quitta aussitôt la pièce.

Poirot déplia le papier sans perdre un instant. Puis, avec une exclamation satisfaite, il l'étala sur la table :

— Venez voir, Hastings ! Et dites-moi quelle initiale vous lisez ici. Un J ou un L ?

C'était une feuille de papier d'emballage, de format courant, assez sale, comme si elle était restée un certain temps exposée à la poussière. L'en-tête était celui de la firme Parkson & Parkson, réputée comme un des meilleurs costumiers de théâtre. Mais c'est plus particulièrement l'adresse qui retenait l'attention de Poirot : (l'initiale à vérifier) Cavendish Esq. Styles Court, Styles St. Mary, Essex.

Après quelques minutes, je déclarai :

— Je dirais un T ou un L, mais certainement pas un J.

Poirot replia le papier.

— Parfait. Je suis tout à fait de votre avis. Et vous pouvez parier sur le L sans risque !

— D'où est-ce que ça sort ? Ça a une grande importance ?

— Une importance relative. Mais ce papier confirme une hypothèse que j'avais formulée, et qui supposait l'existence d'un tel document. J'ai donc demandé à Mlle Howard de le chercher, mission qu'elle a menée à bien, comme vous pouvez le constater.

— Que voulait-elle dire par : « Sur le haut de l'armoire » ?

— C'est l'endroit où elle a découvert cette feuille, tout simplement.

— Curieux endroit pour ranger un papier, remarquai-je.

— Je ne partage pas cet avis, mon bon ami. Le haut d'une armoire est l'endroit idéal où ranger papiers d'emballage et cartons. Je les mets là moi-même. Si l'opération est menée avec ordre et méthode, il n'y a rien là qui puisse offenser la vue.

— Poirot, avez-vous réussi à vous faire une idée précise sur ce crime ?

— Oui... En fait, je crois savoir comment il a été perpétré.

— Ah !

— Malheureusement, c'est une simple théorie que ne vient étayer aucune preuve. À moins que... (Soudain il m'empoigna le bras et m'entraîna dans le vestibule. Dans son excitation, il se mit à vociférer en français :) Mademoiselle Dorcas ! Un moment, s'il vous plaît !

Inquiète, la domestique sortit de l'office en courant.

— Ma bonne Dorcas, j'ai une petite idée – une petite idée qui, si elle se révélait juste, nous ferait faire un formidable bond en avant ! Dites-moi, Dorcas : lundi – et non pas mardi, j'insiste sur la date –, le lundi qui a précédé le drame. La sonnette de Mme Inglethorp fonctionnait-elle normalement ?

La domestique parut fort étonnée.

— Eh bien non, monsieur, cela me revient, maintenant que vous le dites ; mais je me demande bien comment vous l'avez deviné. Une souris a dû ronger le fil. Un ouvrier est venu le changer mardi matin.

Poirot manifesta son ravissement par une exclamation prolongée et nous retournâmes dans le petit salon.

— Voyez-vous, je crois qu'il est inutile de chercher des indices, mon ami ! La raison devrait suffire. Mais la chair est faible, et c'est une consolation de se dire que nous sommes sur la bonne voie. Ah ! mon cher ami ! Je cours, je saute, comme un géant qui a repris des forces.

Et il sortit par la porte-fenêtre et s'éloigna en gambadant sur la pelouse.

— Qu'arrive-t-il à votre étonnant petit ami ? fit une voix dans mon dos.

Mary Cavendish se tenait derrière moi. Elle me sourit et je lui rendis son sourire.

— Que se passe-t-il ?

— Vraiment, je n'en sais rien. Il a interrogé Dorcas à propos d'une sonnette, et sa réponse l'a enchanté au point qu'il s'est mis à faire des bonds de cabri, comme vous le voyez !

Mary se mit à rire.

— C'est ridicule ! Il sort du parc. Est-ce qu'il va revenir aujourd'hui ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. J'ai cessé de faire des pronostics à son sujet.

— Il est vraiment fou ?

— Comment savoir ? J'ai parfois l'impression très nette qu'il est fou à lier ; puis, au moment où sa folie me semble la plus évidente, je découvre une logique au cœur même de cette folie.

— Je vois.

Mary se mit à rire, mais elle me paraissait soucieuse, ce matin-là. Elle était grave, presque triste.

Je jugeai le moment opportun pour lui parler de Cynthia, ce que je fis avec une grande diplomatie, du moins me semble-t-il. Pourtant elle m'interrompit sans ménagement avant que j'aie pu aller jusqu'au bout.

— Vous feriez un avocat remarquable, monsieur Hastings, j'en suis

persuadée. Mais vous gaspillez votre talent en pure perte, car Cynthia n'a rien à craindre de ma part.

Je bredouillai lamentablement qu'il ne fallait surtout pas qu'elle aille penser que... mais elle m'interrompit de nouveau, et je m'attendais si peu à ce qu'elle me dit alors que j'en oubliai Cynthia et ses problèmes.

— Monsieur Hastings, pensez-vous que nous formions un couple heureux, mon mari et moi ?

Pris au dépourvu, je me surpris à murmurer que je ne me permettrais pas ce genre de réflexion.

— Eh bien, moi je me permets de vous révéler que ce n'est pas le cas, dit-elle calmement.

J'attendis la suite en silence.

Elle se mit à arpenter lentement la pièce, la tête penchée. Son corps mince et souple ondulait doucement au rythme de ses pas. Soudain elle s'arrêta et me dévisagea.

— Vous ne savez rien de moi, n'est-ce pas ? D'où je viens, qui j'étais avant d'épouser John ? Non, vous ne savez rien ! Eh bien, je vais vous le dire. Vous serez mon confesseur. Je crois que vous êtes bon... Oui, je suis sûre que vous êtes bon.

D'une certaine manière, le compliment ne me flatta pas autant qu'il l'aurait dû. Cynthia avait utilisé le même genre de préambule avant de se confier à moi, et il me semblait que le rôle de confesseur convenait mieux à une personne d'âge mûr, que ce n'était pas le rôle d'un jeune homme.

— Mon père était anglais, reprit Mme Cavendish, mais ma mère était russe.

— Ah ! voilà l'explication...

— L'explication de quoi ?

— De ce sentiment de charme étrange... oui, étrange... que j'ai toujours éprouvé en face de vous.

— Ma mère était, paraît-il, très belle. En fait, je n'en sais rien, car je ne l'ai jamais vue. J'étais toute petite quand elle est morte, dans des circonstances tragiques. Elle a pris par erreur une dose trop forte de somnifère. Mon père en a eu le cœur brisé. Peu après, il est entré au Service consulaire, et je l'ai accompagné partout. À vingt-trois ans j'avais presque fait le tour du monde. C'était une existence merveilleuse, que j'adorais.

Le visage rejeté en arrière, elle souriait doucement. Elle semblait revivre ces jours heureux.

— Puis mon père est mort, me laissant sans ressources. J'ai dû accepter l'hospitalité de vieilles tantes dans le Yorkshire... (Un frisson la parcourut.) Vous comprenez bien que c'était une existence sinistre. Surtout pour une jeune fille élevée comme je l'avais été. La vie était si monotone, si étriquée, que j'ai cru devenir folle...

Quand elle reprit, après un moment, son ton avait changé.

— C'est alors que j'ai rencontré John Cavendish...

— Oui ?

— Pour mes tantes, c'était un excellent parti, vous le pensez bien. En toute honnêteté, je peux vous affirmer que l'aspect financier n'a pesé d'aucun poids dans ma décision. Il m'offrait simplement le moyen d'échapper à cette monotonie que je ne pouvais plus supporter.

Comme je restais silencieux, elle reprit bientôt :

— Mais ne vous méprenez pas : j'ai été parfaitement franche. Je lui ai expliqué que je l'aimais beaucoup, ce qui était la stricte vérité, et que j'espérais que ce sentiment grandirait encore, mais que je n'étais pas amoureuse de lui. Il m'assura que cela lui suffisait et... nous nous sommes mariés.

Elle se tut de nouveau, le front soucieux, comme plongée dans le souvenir du passé.

— Je crois, je suis même sûre qu'au début il m'aimait. Mais sans doute n'étions-nous pas faits l'un pour l'autre, car notre couple s'est très vite défait. Il s'est... – et tant pis pour mon orgueil, mais c'est ainsi –, il s'est très rapidement lassé de moi. Oh si ! Très rapidement ! ajouta-t-elle comme je tentais de protester. Cela n'a plus d'importance, à présent, car nous sommes arrivés à la croisée des chemins.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je n'ai pas l'intention de rester à Styles Court, répondit-elle avec une calme détermination.

— John et vous allez partir d'ici ?

— John, peut-être pas. Moi, oui.

— Vous allez le quitter ?

— Oui.

— Mais... pourquoi ?

Elle marqua un temps d'hésitation avant de répondre.

— Peut-être... parce que je veux être... libre !

J'imaginai soudain de grands espaces, des forêts vierges immenses, des terres inexplorées... et je compris ce que signifiait le mot liberté pour quelqu'un comme Mary Cavendish. J'eus l'impression de la découvrir telle qu'elle était, créature farouche et fière, peu polie par la civilisation. Un gémissement lui tomba des lèvres.

— Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir quelle prison a été pour moi cet endroit effroyable !

— Je comprends, l'assurai-je. Mais n'agissez pas sur un coup de tête.

— Un coup de tête !

Sa voix prit une intonation moqueuse. Je lui posai alors une question que je regretterai aussitôt.

— Savez-vous que le Dr Bauerstein a été arrêté ?

Un masque de froideur figea les traits de la jeune femme.

— John a eu l'obligeance de m'en informer ce matin.

— Et... qu'en pensez-vous ? continuai-je d'une voix sourde.

— De quoi ?

— De cette arrestation...

— Que voulez-vous que j'en pense ? Il semble que ce soit un espion allemand, c'est du moins ce que le jardinier a dit à John.

Sa voix était aussi dénuée d'expression que son visage. Cette nouvelle la touchait-elle ?

Elle s'éloigna de quelques pas et, d'un doigt, effleura un des vases.

— Ces fleurs sont fanées. Il faut que je les change. Pouvez-vous me laisser passer ? Merci, monsieur Hastings.

Et elle sortit tranquillement en me saluant d'une petite inclinaison de la tête.

Non, elle ne tenait certainement pas à ce Bauerstein. Aucune femme ne pourrait jouer ainsi cette indifférence glacée.

Le lendemain matin, Poirot ne se montra pas. Quant aux hommes de Scotland Yard, ils semblaient s'être volatilisés.

À l'heure du déjeuner arriva pourtant un nouvel indice, négatif d'ailleurs. Nous avions en effet tenté de retrouver trace de la quatrième lettre rédigée par Mme Inglethorp le soir précédant son

décès, et avions fini par y renoncer dans l'espoir qu'elle réapparaîtrait bien un jour. C'est exactement ce qui se produisit. Une réponse arriva à Styles Court par le deuxième courrier. Elle émanait d'une société d'édition de musique française qui accusait réception d'un chèque de Mme Inglethorp et regrettait de ne pouvoir trouver certain recueil de chansons populaires russes. Ainsi devions-nous renoncer à trouver dans la correspondance de Mme Inglethorp l'énigme de cette tragédie.

Juste avant l'heure du thé, je descendis au village pour transmettre à Poirot cette mauvaise nouvelle. J'éprouvai un certain agacement lorsque j'appris qu'il était sorti, une fois de plus.

— Est-il de nouveau parti pour Londres ?

— Non, monsieur. Il a juste pris le train pour Tadminster. Il m'a dit qu'il allait « visiter le laboratoire où travaille une jeune personne de sa connaissance ».

— Mais quel idiot ! m'exclamai-je. Je lui ai pourtant bien dit que le mercredi est le seul jour où elle n'y est pas ! Eh bien, soyez assez aimable de lui dire de venir nous voir, dès demain matin.

— Je lui transmettrai votre message, monsieur.

Mais Poirot ne se manifesta pas non plus le lendemain, et cela commença à m'irriter. Sa désinvolture passait vraiment les bornes !

Après le déjeuner, Lawrence voulut me parler seul à seul. Il me demanda si j'avais l'intention de descendre au village pour voir Poirot.

— Non, je ne crois pas. S'il veut nous voir, il n'a qu'à venir !

Cette réponse parut déconcerter Lawrence, et je remarquai chez lui une certaine nervosité qui ne lui était pas coutumière.

— Que se passe-t-il ? demandai-je, intrigué. Si c'est important, je peux y aller, bien sûr.

— Oh ! Ce n'est pas grand-chose, mais... bon, si vous changiez d'avis... (sa voix n'était plus qu'un chuchotement) pourriez-vous lui dire que je crois avoir retrouvé la tasse à café manquante ?

L'énigmatique message de Poirot m'était presque sorti de l'esprit et cela réveilla ma curiosité, mais Lawrence ne m'en révéla pas plus. Faisant taire mon amour-propre, je résolus de retourner à Leastways Cottage.

Cette fois, on m'y accueillit avec un sourire, et l'on m'annonça que M. Poirot était bien dans ses appartements. Voulais-je monter ? Évidemment.

Mon ami était assis à sa table, la tête enfouie dans ses mains. Il se redressa vivement.

— Que se passe-t-il ? m'enquis-je avec sollicitude. Vous n'êtes pas malade, j'espère ?

— Non, non, pas malade du tout. Mais je dois prendre une décision d'une importance capitale.

— Faut-il ou non coincer le coupable, c'est ça ? plaisantai-je.

Mais, à ma grande surprise, Poirot accueillit ma boutade sans rire.

— « Parler ou ne pas parler, telle est la question » comme l'a si justement dit votre grand Shakespeare.

Je ne pris pas la peine de rectifier cette malheureuse citation.

— Vous êtes sérieux, Poirot ?

— Très sérieux. Car la chose la plus sérieuse au monde se trouve dans la balance, voyez-vous.

— Et c'est ?

— Le bonheur d'une femme, mon ami.

Cette réponse me laissa sans argument, mais Poirot continuait déjà :

— Le moment est venu, et j'hésite. L'enjeu est de taille et je ne sais quelle carte jouer. Et personne d'autre que moi, Hercule Poirot, ne le risquerait.

Et il ponctua cette déclaration orgueilleuse en se frappant la poitrine.

Je lui laissai quelques instants pour savourer l'effet produit, puis lui rapportai la réponse de Lawrence.

— Ah ! Il a donc retrouvé la tasse manquante ! s'exclama-t-il. Bien ! Votre M. Lawrence fait preuve de plus d'intelligence que ne le laisse augurer son visage de carême !

Pour ma part, les facultés intellectuelles de Lawrence me paraissaient en effet assez réduites, mais je m'abstins de toute polémique à ce sujet, et réprimandai amicalement Poirot pour avoir oublié que le mercredi était le jour de repos de Cynthia.

— Vous avez raison. Ma mémoire est une vraie passoire ! Néanmoins l'autre jeune femme m'a reçu fort aimablement. Sans doute ma déception lui a-t-elle fait pitié car elle m'a montré tout ce que je voulais voir avec une grande gentillesse.

— Alors tout est pour le mieux. Il faudra quand même que vous

alliez prendre le thé avec Cynthia un autre jour.

Puis je lui parlai de la quatrième lettre écrite par Mme Inglethorp.

— C'est bien dommage, avoua-t-il. Je comptais beaucoup sur cette lettre, mais ç'aurait été trop beau. Cette affaire doit se résoudre de l'intérieur. (De l'index, il se tapota le front.) Ces petites cellules grises ; à elles de jouer, comme on dit ! (Puis, sans transition, il me demanda :) Êtes-vous expert en empreintes digitales, cher ami ?

— Non, répondis-je sans dissimuler mon étonnement. Je sais qu'il n'en existe pas deux semblables, mais là se limitent mes connaissances en ce domaine.

— Elles n'en sont pas moins exactes.

Il alla ouvrir un petit tiroir et en sortit quelques photographies qu'il disposa devant moi, sur la table.

— Je les ai numérotées : 1, 2, 3. Auriez-vous l'obligeance de me les décrire ?

Je me concentrai un moment sur les clichés.

— Ce sont des agrandissements, à ce que je vois. Je pense que l'empreinte n° 1 appartient à un homme ; pouce et index. La n° 2 est plus menue, et très différente ; sans doute celle d'une femme. Quant à la n° 3... il me semble qu'il y a plusieurs empreintes mêlées, mais je reconnais la n° 1, ici, très nettement.

— Recouvrant les autres ?

— Exactement.

— Vous êtes catégorique ?

— Sans hésitation.

Poirot approuva d'un hochement de tête, puis il ramassa les photographies et les rangea.

— Bien entendu, et comme d'habitude, vous ne me donnerez pas d'explication ? dis-je.

— Mais si ! Le premier cliché représente les empreintes de M. Lawrence. Le deuxième, celles de Mlle Cynthia. Elles n'ont qu'une importance relative. Je ne les ai prises que dans un but comparatif. La photographie n° 3 est un peu plus complexe.

— Ah ?

— Elle est très agrandie, vous l'avez noté. Vous avez peut-être remarqué cette tache sur le cliché. Je ne vous expliquerai pas le

procédé que j'ai utilisé, poudre, appareil, etc. Il est commun à toutes les polices et permet de révéler en très peu de temps les empreintes relevées sur n'importe quel objet. Je vous ai montré les empreintes, mon cher... Il me reste donc à vous apprendre sur quel objet elles ont été relevées.

— Allez-y ! je bous d'impatience !

— Eh bien ! Le cliché n° 3 est l'agrandissement d'une petite fiole qui se trouve dans l'armoire aux poisons du dispensaire de l'hôpital de la Croix-Rouge, à Tadminster... Lieu qui semble aussi fréquenté qu'un hall de gare.

— Bon Dieu ! m'exclamai-je. Mais que font les empreintes de Lawrence Cavendish sur cette fiole ? Pas un instant il ne s'est approché de l'armoire le jour où nous sommes allés au laboratoire !

— Et pourtant !

— Mais c'est impossible ! Nous sommes restés ensemble tout le temps de notre visite.

Mais Poirot ne semblait pas de cet avis.

— Mon cher ami, il y a bien eu un moment pendant lequel vous n'étiez pas ensemble, et c'est pourquoi vous avez appelé Lawrence pour qu'il vous rejoigne sur le balcon.

— C'est vrai. J'avais oublié ce détail... Mais cela n'a duré que quelques secondes.

— Elles lui ont suffi.

— Pour quoi faire ?

Poirot eut un petit sourire indéfinissable.

— Pour permettre à un monsieur qui a autrefois étudié la médecine de satisfaire une curiosité bien légitime.

Nos regards se croisèrent. Je lus une sorte de contentement dans celui de Poirot. Il se leva et se mit à fredonner un petit air. Je l'observai avec une certaine méfiance.

— Poirot, que contenait la fiole en question ?

Il s'approcha de la fenêtre et regarda au-dehors.

— Hydrochlorure de strychnine, lança-t-il sans se retourner (et il reprit sa petite chanson).

— Mon Dieu ! dis-je sans autre commentaire, car je m'attendais à cette réponse.

— L'hydrochlorure pur est d'un usage peu fréquent. Il n'entre que dans la composition de certaines pilules. C'est la solution officielle, « Hydrochl. de Strychnine Liq. », que l'on utilise habituellement. Voilà pourquoi les empreintes sont encore sur cette fiole.

— Comment avez-vous réussi à prendre ces clichés ?

— J'ai laissé tomber mon chapeau du balcon. Les visiteurs n'étant pas admis dans la cour à ce moment-là, la camarade de travail de Mlle Cynthia a bien été obligée de descendre le ramasser. Je lui ai naturellement présenté toutes mes excuses.

— Vous saviez donc ce que vous alliez découvrir ?

— En fait, je n'en savais rien. Mais, d'après votre compte rendu, j'avais compris que M. Lawrence avait pu aller jusqu'à l'armoire, et je voulais en avoir le cœur net.

— Poirot, votre expression réjouie vous trahit : ce point était très important pour vous.

— Je n'en suis pas sûr. Mais un détail m'a frappé, et je parie qu'il n'a pas échappé à votre vigilance.

— De quoi s'agit-il ?

— Eh bien, il y a vraiment trop de strychnine dans cette affaire ! Cela fait la troisième fois que nous en découvrons. Il y avait de la strychnine dans le fortifiant de Mme Inglethorp. C'est de la strychnine que M. Mace a vendue, à la pharmacie de Styles Saint Mary. Et voici maintenant une fiole de strychnine qui porte les empreintes des membres de la maisonnée. C'est à s'y perdre, et, vous le savez, je n'aime pas la confusion.

Nous fûmes interrompus par un des résidents belges de Leastways Cottage qui passa la tête par la porte.

— Une dame est en bas et demande M. Hastings.

— Une dame ?

Je me précipitai dans l'étroit escalier, Poirot sur mes talons. Mary Cavendish attendait sur le seuil.

— Je suis allée rendre visite à une petite vieille qui habite le village, expliqua-t-elle, et comme je savais par Lawrence que vous étiez parti chez M. Poirot, je me suis permis de venir vous chercher.

— Hélas, madame ! fit Poirot comiquement, moi qui pensais avoir enfin l'honneur de votre visite !

— Si vous m'invitez, c'est avec plaisir que je viendrai vous voir un

jour, répondit-elle en souriant.

— Vous m'en voyez ravi. Et rappelez-vous : au cas où vous auriez besoin d'un confesseur (à ce mot elle tressaillit), papa Poirot est toujours à votre disposition.

Elle le dévisagea un instant, comme si elle cherchait à percer le sens caché de ses paroles. Puis elle détourna la tête d'un mouvement brusque.

— Allons, monsieur Poirot ! Vous ne voulez pas nous accompagner à Styles ?

— Mais si, et avec grand plaisir, madame.

Tout au long du chemin, Mary parla avec volubilité. Je crus remarquer que le regard de Poirot la rendait nerveuse.

Le temps avait changé, et un petit vent mordant, presque automnal, refroidissait l'atmosphère. Mary frissonna et releva le col de son manteau. Dans les arbres, la bise soufflait de façon lugubre, on eût dit un géant invisible qui soupirait.

Dès que nous eûmes franchi les grilles de Styles, nous sûmes qu'il s'était passé quelque chose d'anormal.

Dorcas se précipita en courant à notre rencontre. En larmes, elle se tordait les mains de désespoir. Dans le vestibule, tous les autres domestiques se tenaient alignés, yeux écarquillés et, à coup sûr, oreilles aux aguets.

— Oh ! madame ! madame ! Je ne sais pas comment vous l'annoncer...

— Que se passe-t-il, Dorcas ? m'impatientai-je. Allons, parlez !

— Ces maudits inspecteurs de Scotland Yard... Ils l'ont arrêté... Ils ont arrêté M. Cavendish !

— Ils ont arrêté Lawrence ? soufflai-je.

Dorcas me jeta un regard étrange.

— Non, monsieur. Pas M. Lawrence... M. John.

Avec un cri sauvage, Mary Cavendish s'abattit contre moi. Et, tandis que je me retournais pour la soutenir, j'entrevis une lueur de triomphe dans les yeux de Poirot.

LE PROCÈS

Deux mois après ces événements, John Cavendish comparaissait devant la justice pour le meurtre de sa belle-mère.

Il y a peu à dire sur les semaines qui précédèrent l'ouverture du procès. Mon admiration et ma sympathie allèrent sans réserve à Mary Cavendish. Rejetant avec mépris l'idée même que son mari fût coupable, elle se battit bec et ongles à ses côtés.

Comme je faisais part de mon admiration à Poirot, il m'approuva d'un air songeur.

— Oui. Elle fait partie de ces femmes qui se montrent sous leur meilleur jour dans l'épreuve. C'est là qu'elles sont les plus tendres et les plus loyales. Quant à son orgueil et à sa jalousie...

— Sa jalousie ?

— N'avez-vous pas remarqué l'incommensurable jalousie qu'elle porte en elle ? Comme je vous le disais donc, elle a mis de côté toute fierté et toute jalousie. Elle ne pense qu'à son mari et à l'épouvantable menace qui pèse sur lui.

Il avait dit cela avec une certaine émotion, et je me rappelai ce jour où il s'était demandé s'il devait parler ou non, où il avait parlé tendrement du « bonheur d'une femme ». Je me réjouis que la décision n'ait pas dépendu de lui.

— Aujourd'hui encore, j'ai du mal à y croire, dis-je. Voyez-vous, jusqu'à la dernière minute j'ai eu la conviction que c'était Lawrence.

Poirot eut un sourire en coin :

— Je savais que c'était là votre idée.

— Mais John ! Mon vieil ami John !

— Chaque assassin est le vieil ami de quelqu'un, observa Poirot avec philosophie. On ne devrait jamais confondre sentiment et raisonnement.

— Je dois dire que j'aurais apprécié que vous me mettiez sur la bonne piste.

— Peut-être m'en suis-je abstenu précisément parce qu'il était votre vieil ami.

Je fus quelque peu décontenancé par cette remarque. Ne m'étais-je pas empressé de rapporter à John ce que je croyais être l'opinion de Poirot à propos de Bauerstein ? Soit dit en passant, celui-ci avait été lavé des accusations d'espionnage qui pesaient sur lui. Néanmoins, il avait beau s'être montré, cette fois-ci, plus malin que la justice, il n'en avait pas moins laissé quelques plumes dans l'histoire.

Je demandai à Poirot s'il pensait que John serait condamné. Il me surprit une fois de plus en déclarant que, bien au contraire, l'acquittement lui paraissait très probable.

— Mais, mon cher Poirot...

— Allons, mon ami ! Ne vous ai-je pas dit et répété depuis le début de cette affaire que je n'avais pas de preuves formelles ? Savoir qu'un homme est coupable est une chose, encore faut-il le prouver. Or, dans le cas présent, les preuves font particulièrement défaut. Là réside toute la difficulté. Moi, Hercule Poirot, je sais, mais il me manque un maillon. Et à moins que je ne trouve ce maillon manquant...

— Quand avez-vous commencé à soupçonner John Cavendish ? demandai-je après un long silence.

— Vous-même, ne l'avez-vous jamais soupçonné ?

— Non, jamais.

— Pas même après ce fragment de conversation que vous avez surpris entre Mme Cavendish et sa belle-mère ? Ni plus tard, lors des témoignages, quand elle s'est montrée si peu coopérative ?

— Non.

— Est-ce que vous n'avez pas compris que un et un font deux, et que si ce n'était pas Alfred Inglethorp qui avait eu une dispute avec sa femme – ce qu'il a énergiquement nié à l'enquête, rappelez-vous –, il ne pouvait s'agir que de John ou de Lawrence ? Or, l'attitude de Mary Cavendish ne se justifiait que si c'était son mari qui se trouvait en cause, et non pas Lawrence.

Et la lumière se fit soudain pour moi.

— Ainsi, c'est donc John qui a eu cette altercation avec sa belle-mère cet après-midi-là ?

— Exactement.

— Et vous le saviez depuis le début ?

— Bien sûr. Comment expliquer autrement la conduite de Mary Cavendish ?

— Et vous dites pourtant qu'il a de grandes chances d'être acquitté !
Poirot haussa les épaules.

— Je le dis et je le répète. Lors de l'audience préliminaire, nous prendrons connaissance de l'acte d'accusation, mais ses avocats conseilleront certainement à John de réserver sa défense jusqu'au procès. Ce sera le coup de théâtre de l'ouverture du procès proprement dit. Ah ! pendant que j'y pense, notez bien ceci sur vos tablettes, mon bon ami. Ce procès, je n'ai pas la moindre intention d'y assister.

— Quoi ?

— Non. Officiellement, je n'ai rien à voir dans cette affaire. Tant que je n'aurai pas découvert le maillon manquant, je dois rester dans la coulisse. Mme Cavendish doit s'imaginer que j'œuvre dans l'intérêt de son époux, et pas contre lui.

— Permettez-moi de vous dire que je trouve votre politique assez indigne !

— Allons bon ! Nous sommes confrontés à un individu sans scrupules, doué d'une intelligence remarquable, et nous devons nous servir de tous les moyens dont nous pouvons disposer. Sinon, il nous filera entre les doigts ! C'est pourquoi j'ai pris soin de me faire des plus discrets. Toutes les découvertes ont été faites par Japp ; et Japp en retirera tout le bénéfice. Et si je devais être appelé à la barre, ajouta-t-il avec un large sourire, ce serait probablement en qualité de témoin de la défense.

Je n'en croyais pas mes oreilles !

— C'est de bonne guerre, poursuivit Poirot. Curieusement, je pourrais d'ailleurs fournir un témoignage qui réduirait à néant un des points forts de l'accusation.

— Lequel ?

— Celui qui concerne la destruction du testament. Ce n'est pas John Cavendish qui l'a brûlé.

Poirot était un véritable prophète. J'épargnerai au lecteur les méandres fastidieux de la procédure judiciaire pour dire simplement que John Cavendish réserva sa défense et fut incarcéré jusqu'au procès.

Septembre nous trouva tous à Londres. Mary avait loué une maison à Kensington, où Poirot fut hébergé. Quant à moi, le ministère de la

Guerre me proposa une sinécure, ce qui me permit de leur rendre visite aussi souvent que je le désirais.

Les semaines passaient et la nervosité de Poirot ne faisait qu'empirer. Le « chaînon manquant » dont il m'avait parlé manquait toujours. Je souhaitais pour ma part qu'il ne le découvrit jamais, car si son époux n'était pas acquitté, quel bonheur pouvait espérer Mary ?

Le 15 septembre, John Cavendish se présenta au banc des accusés du tribunal. Il se vit signifier son inculpation pour « meurtre avec préméditation sur la personne d'Emily Agnes Inglethorp » et plaida non coupable.

Sir Ernest Heavywether, le célèbre avocat de la Couronne assurait sa défense. Me Philips, également avocat de la Couronne, ouvrit, pour sa part, le procès au nom du ministère public.

Selon lui, le meurtre avait été soigneusement prémédité et accompli de sang-froid. Il ne s'agissait ni plus ni moins que de juger l'assassinat par le poison d'une vieille dame, aimante et confiante, par son beau-fils qu'elle avait pourtant chéri plus qu'une mère. Elle avait pourvu à tous ses besoins depuis sa plus tendre enfance. Son épouse et lui avaient vécu à Styles Court dans le luxe, entourés de l'affection attentionnée de la vieille dame qui s'était montrée une bienfaitrice généreuse.

Me Philips se proposait donc d'appeler à la barre un certain nombre de témoins afin de prouver que l'accusé, individu débauché et dépensier, non seulement s'était retrouvé sans argent mais avait entretenu une liaison avec Mme Raikes, l'épouse d'un fermier du voisinage. Mise au courant de la situation, Mme Inglethorp lui avait adressé des reproches l'après-midi précédant sa mort. La discussion s'était envenimée et on en avait surpris des échos. La veille, l'accusé avait acheté de la strychnine à la pharmacie du village, non sans prendre la précaution de se déguiser et de se faire passer pour l'époux de Mme Inglethorp. Il espérait ainsi faire accuser cet homme – qu'il détestait – du crime prémédité. Par chance, M. Alfred Inglethorp avait pu produire un alibi irréfutable.

Le 17 juillet, poursuivit Me Philips, juste après cette querelle qui l'avait opposée à son beau-fils, Mme Inglethorp avait rédigé un nouveau testament, que l'on devait retrouver, le lendemain matin, détruit dans la cheminée de sa chambre. Néanmoins, on pouvait affirmer que cet acte avantageait notablement son époux. La défunte avait déjà fait un testament en faveur d'Alfred Inglethorp avant leur mariage, mais (l'avocat brandit un index pour appuyer son discours) l'accusé n'en savait rien. Pourquoi la défunte s'était-elle décidée à

rédiger un nouveau testament, alors que l'ancien existait toujours ? Cela, l'accusation ne pouvait le dire pour l'instant. Mme Inglethorp était une personne âgée ; elle avait pu oublier l'existence du précédent. Ou bien – et Me Philips accordait plus de crédit à cette seconde hypothèse – elle se doutait que l'ancien était annulé par le mariage, puisqu'elle avait débattu de ce sujet. Les femmes ne sont pas toujours très au fait de la législation. Un an plus tôt environ, elle avait rédigé un autre testament, celui-ci en faveur de l'accusé. Me Philips entendait prouver que c'était bien John Cavendish qui avait apporté son café à Mme Inglethorp, le soir de la tragédie. Plus tard, il avait réussi à pénétrer dans la chambre de sa belle-mère et détruit le nouveau testament, dont la disparition rendrait toute sa validité à celui qui avait été rédigé en sa faveur.

C'était grâce à l'inspecteur Japp, brillant inspecteur de Scotland Yard, que l'accusé avait été arrêté. On avait en effet découvert dans sa chambre une fiole de strychnine identique à celle qui avait été vendue la veille du crime au prétendu M. Inglethorp par le pharmacien du village. Il incombait au jury de décider si ce faisceau de preuves accablantes permettait ou non de définir avec certitude la culpabilité de l'accusé.

Ayant subtilement conclu qu'il paraissait difficilement concevable qu'un jury n'en arrive pas à cette conclusion, Me Philips se rassit et s'épongea le front.

Pour la plupart, les premiers témoins appelés à la barre furent ceux qui avaient déposé aux Stylites Artus lors de l'enquête préliminaire, et tout d'abord les médecins.

Sir Ernest Heavywether, célèbre dans toute l'Angleterre pour la manière dont il intimidait les témoins, ne posa que deux questions au Dr Bauerstein.

— Si mes renseignements sont exacts, la strychnine est une drogue à effet rapide ?

— Oui.

— Dont vous ne pouvez expliquer l'effet retard dans le cas présent ?

— Non.

— Je vous remercie.

M. Mace reconnut la fiole que lui montra Me Philips comme étant celle qu'il avait vendue à « M. Inglethorp ». Questionné plus précisément, il admit ne connaître M. Inglethorp que de vue et ne lui avoir jamais parlé auparavant. Il n'y eut pas de contre-interrogatoire.

Alfred Inglethorp le remplaça à la barre et nia formellement avoir acheté la strychnine ou s'être querellé avec son épouse. Divers témoins suivirent, qui confirmèrent cette déclaration.

Les jardiniers furent ensuite appelés et déposèrent au sujet de leur contresignature sur le testament. Puis ce fut au tour de Dorcas.

Fidèle à ses chers « jeunes messieurs », elle décréta qu'en ce qui concernait la voix qu'elle avait entendue, il ne pouvait s'agir de celle de John. Avec la même fougue, elle affirma que c'était M. Inglethorp qui se trouvait dans le boudoir avec son épouse. Dans le box des accusés, John eut un sourire mélancolique. Il ne savait que trop l'inutilité de cette intervention loyale : la défense n'avait aucunement l'intention de nier ce point. Comme on s'en doute, Mme Cavendish ne fut pas appelée à la barre pour déposer contre son mari.

Après diverses questions mineures à Dorcas, Me Philips lui demanda.

— Au mois de juin, est-ce que vous vous souvenez d'avoir réceptionné un paquet envoyé par la firme Parkson & Parkson et adressé à M. Lawrence Cavendish ?

— Non, monsieur. Bien sûr, c'est possible. Mais M. Lawrence a été absent une partie du mois de juin.

— Supposons qu'un paquet soit arrivé en l'absence de M. Lawrence Cavendish. Qu'en aurait-on fait ?

— Il aurait été déposé dans sa chambre ou on l'aurait fait suivre.

— C'est vous qui vous en seriez occupée ?

— Non, monsieur. J'aurais laissé le paquet sur la table du vestibule. C'est Mlle Howard qui s'en serait chargée.

Evelyn Howard fut ensuite appelée à la barre. Après quelques questions sur des points de détail, elle fut interrogée sur le fameux paquet.

— Je ne sais plus. On reçoit beaucoup de paquets. Je ne me souviens pas de celui-là en particulier.

— Vous ne savez pas si ce paquet a été réexpédié à M. Lawrence Cavendish au Pays de Galles, ou s'il a été déposé dans sa chambre ?

— Réexpédié, je ne crois pas. Je m'en souviendrais.

— Admettons qu'un paquet soit arrivé pour M. Lawrence Cavendish, et qu'il ait ensuite disparu. Auriez-vous remarqué cette disparition ?

— Non, je ne crois pas. J'aurais pensé que quelqu'un d'autre s'en

était chargé.

— Si je ne me trompe, c'est vous, mademoiselle Howard, qui avez découvert cette feuille de papier ?

Et il brandit la feuille défraîchie que Poirot et moi-même avions examinée dans le petit salon de Styles.

— Oui, c'est moi.

— Pouvez-vous nous expliquer pourquoi vous l'avez cherchée ?

— Parce que le détective qui s'intéresse à cette affaire me l'a demandé.

— Et où l'avez-vous trouvée ?

— Sur le haut d'une... d'une armoire.

— L'armoire de l'accusé ?

— Je... je crois.

— Ne l'avez-vous pas trouvée vous-même ?

— Si.

— Vous devez donc savoir où vous l'avez trouvée ?

— Oui... Sur l'armoire de l'accusé.

— Voilà qui est mieux.

Un représentant de la firme Parkson & Parkson, costumiers, attesta qu'ils avaient vendu une barbe noire le 29 juin à un M. L. Cavendish, après commande passée par lettre accompagnée d'un mandat. Non, ils n'avaient pas gardé le courrier mais les commandes figuraient dans leurs livres. La barbe avait été envoyée à L. Cavendish Esq., Styles Court, comme demandé par le client.

Avec une lenteur étudiée, sir Ernest Heavywether se leva.

— D'où venait cette lettre ? demanda-t-il.

— De Styles Court.

— L'adresse même à laquelle vous avez envoyé la commande ?

— Oui.

Tel un prédateur, Heavywether fondit sur le pauvre homme :

— Comment pouvez-vous l'affirmer ?

— Je... Je ne comprends pas...

— Comment savez-vous que cette lettre venait de Styles Court ? Vous vous souvenez du cachet de la poste ?

— Non... Mais...

— Ah ! Vous ne vous en souvenez pas ! Ce qui ne vous empêche pourtant pas d'affirmer avec aplomb que cette lettre venait de Styles. Le cachet de la poste aurait pu être celui de n'importe quel autre endroit, non ?

— Euh... oui.

— De fait, cette lettre, même rédigée sur du papier à en-tête de Styles Court, aurait pu être postée n'importe où, n'est-ce pas ? Au Pays de Galles, par exemple ?

Le témoin dut admettre qu'il aurait pu en être ainsi, et sir Ernest se déclara satisfait.

Elisabeth Wells, deuxième femme de chambre à Styles, succéda au représentant de Parkson & Parkson. Après s'être couchée, elle s'était souvenue qu'elle avait verrouillé la porte d'entrée, alors que M. Inglethorp avait prié qu'on ne la ferme pas à clef. Elle avait donc décidé de redescendre au rez-de-chaussée. Surprenant un léger bruit en provenance de l'aile ouest, elle avait jeté un coup d'œil dans le couloir et avait vu M. John Cavendish qui frappait à la porte de Mme Inglethorp.

Sir Ernest Heavywether interrogea rapidement Elisabeth, qui se contredit totalement sous le feu impitoyable de ses questions. Puis, avec un sourire satisfait, l'avocat de la défense la renvoya et se rassit.

Ce fut alors le tour d'Annie. Elle parla de la tache de bougie sur le tapis et jura avoir vu l'accusé apporter le café dans le boudoir. Ce fut le dernier témoin de la journée, et l'audience fut suspendue jusqu'au lendemain.

Alors que nous quittions les lieux, Mary Cavendish eut des paroles amères à l'encontre de l'avocat de l'accusation.

— Quel horrible personnage ! Quel filet il resserre autour de mon pauvre John ! Et cette façon dont il dénature chaque détail afin de lui faire dire ce qu'il ne dit pas !

— Allons, allons ! demain, ce sera le contraire, dis-je en la consolant.

— Oui, fit-elle, songeuse. (Puis, en baissant la voix :) M. Hastings, vous ne croyez pas... non, ça ne peut pas être Lawrence ?... Oh, non ! ce n'est pas possible !

J'étais moi-même assez décontenancé par la tournure du procès. Aussi, dès que je me trouvai seul avec Poirot, je lui demandai s'il avait une idée de la tactique déployée par sir Ernest.

— Ah ! lâcha mon ami, en connaisseur. Il est très fort, ce sir Ernest !

— D'après vous, il croit Lawrence coupable ?

— À mon avis, il ne croit rien du tout et il s'en moque ! Non, il essaye simplement de créer une telle confusion dans l'esprit des jurés qu'ils en arrivent à être divisés sur la culpabilité de l'un ou l'autre des deux frères. Il s'évertue à démontrer qu'il existe autant de preuves accablant Lawrence que John... et je me demande s'il n'y parviendra pas.

L'inspecteur Japp fut le premier témoin appelé à la barre le lendemain. Il déposa avec brièveté et précision. Après avoir rappelé les événements précédents, il poursuivit :

— Suite à certaines informations qui nous avaient été communiquées, le superintendant Summerhaye et moi-même avons profité de l'absence de l'accusé pour procéder à une fouille méthodique de sa chambre. Dans sa commode, cachées parmi des sous-vêtements, nous avons trouvé : primo, une paire de lunettes à monture en or que voici, identiques à celles que porte M. Inglethorp ; secundo, cette fiole.

Le flacon était celui qu'avait déjà reconnu M. Mace, le préparateur : une petite fiole en verre bleu, contenant un peu de poudre cristalline blanche, et dont l'étiquette portait la mention : « Hydrochlorure de strychnine. POISON. »

Depuis la séance des dépositions préliminaires, les enquêteurs de Scotland Yard avaient découvert un nouvel indice, glissé dans le chéquier de Mme Inglethorp. Il s'agissait d'une longue bande de papier buvard qui avait très peu servi. En le tenant devant un miroir, on pouvait lire distinctement : « ... je lègue tout ce que je possède à mon époux bien-aimé, Alfred Ing... » Ce nouvel élément prouvait sans contestation possible que le testament détruit avait été rédigé en faveur du mari de la défunte. Japp montra ensuite le fragment de papier calciné retrouvé dans la cheminée de la chambre et termina son témoignage par la fausse barbe découverte dans le coffre du grenier.

Mais sir Ernest contre-attaqua immédiatement :

— À quelle date avez-vous fouillé la chambre de l'accusé ?

— Le mardi 24 juillet.

— Soit une semaine exactement après le drame ?

— Oui.

— Donc vous avez découvert ces deux objets dans la commode. Était-elle fermée à clef ?

— Non.

— Ne vous semble-t-il pas étonnant qu'un meurtrier conserve les preuves de son crime dans un meuble que n'importe qui peut fouiller sans difficulté ?

— Il les a peut-être cachées là parce qu'il était pressé.

— Je vous rappelle qu'une semaine entière s'était écoulée depuis le crime. Il avait donc eu cent fois la possibilité de les détruire !

— Peut-être, oui.

— Il n'y a pas de « peut-être » qui tienne ! Avait-il, oui ou non, le temps matériel de faire disparaître ces objets ?

— Oui.

— Les sous-vêtements parmi lesquels étaient cachés ces objets étaient-ils épais ou légers ?

— Plutôt épais.

— Autrement dit, c'étaient des sous-vêtements d'hiver. Il est donc évident que l'accusé n'aurait aucune raison d'ouvrir ce tiroir avant longtemps, n'est-ce pas ?

— C'est possible, en effet.

— Veuillez répondre avec plus de précision, je vous prie. Était-il probable que l'accusé, alors que nous sommes dans la période la plus chaude d'un été torride, ouvre ce tiroir précis, qui contient des sous-vêtements d'hiver ? Oui ou non ?

— Non.

— En ce cas, n'est-il pas possible que ces deux objets aient été placés dans ledit tiroir par une tierce personne, et que l'accusé ait ignoré leur présence ?

— Cela me paraît assez improbable.

— Mais possible ?

— Oui.

— Ce sera tout.

D'autres témoignages suivirent, qui mirent en évidence les difficultés pécuniaires de l'accusé à la fin du mois de juillet, ainsi que

sa liaison avec Mme Raikes. Pauvre Mary, cela dut être atroce à entendre pour une femme possédant un tel amour-propre ! Les faits rapportés par Evelyn Howard étaient donc bien réels, mais sa haine pour Alfred Inglethorp l'avait poussée à conclure un peu vite que la personne concernée n'était autre que lui.

Ce fut ensuite le tour de Lawrence. D'une voix sourde, en réponse aux questions de Me Philips, il nia avoir commandé quelque article que ce fût à la firme Parkson & Parkson au mois de juin. D'ailleurs, le 29 de ce mois, il se trouvait au Pays de Galles.

Aussitôt sir Ernest intervint, combatif :

— Vous niez avoir commandé une barbe noire à la firme Parkson & Parkson le 29 juin ?

— Je le nie.

— Ah ! Et s'il arrivait quelque chose à votre frère John, qui hériterait de Styles Court ?

La brutalité de la question fit monter le rouge aux joues habituellement pâles de Lawrence. Le juge laissa échapper un murmure désapprouvateur et, dans le box des accusés, John se pencha en avant dans un mouvement de colère.

Mais sir Heavywether n'en avait cure.

— Veuillez répondre à ma question.

— Je crois que ce serait moi.

— Que voulez-vous dire par « je crois » ? Votre frère n'a pas d'enfants. Donc vous hériteriez, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ah ! Voilà qui est mieux ! lâcha sir Heavywether avec une ardeur féroce. Et, si je ne me trompe, vous hériteriez également d'une somme d'argent confortable, non ?

— Voyons, sir Ernest, protesta le juge, ces questions sont déplacées.

Sir Heavywether s'inclina, mais il avait décoché son trait.

— Le mardi 17 juillet, poursuivit-il, vous avez visité en compagnie d'un ami le laboratoire de l'hôpital de la Croix-Rouge, à Tadminster. Est-ce exact ?

— Oui.

— Alors que, par le plus grand des hasards, vous vous trouviez seul un instant, n'avez-vous pas ouvert l'armoire aux poisons pour

examiner certains des flacons ?

— Je... je... il est possible que...

— Je vous demande si vous l'avez fait ou non ?

— Oui.

La question suivante de sir Ernest partit comme un boulet de canon.

— Vous êtes-vous intéressé à un flacon en particulier ?

— Non, je ne crois pas.

— Prenez garde, monsieur Cavendish. Je parle d'une petite fiole d'hydrochlorure de strychnine...

Le visage de Lawrence Cavendish prit une teinte cadavérique :

— N-non... Je suis sûr que non !

— Alors veuillez expliquer au jury comment il se fait qu'on ait retrouvé vos empreintes sur cette fiole ?

Cet interrogatoire agressif faisait merveille sur une nature aussi sensible.

— Il... Il est possible que j'aie touché cette fiole, mais...

— Très possible, en effet ! Avez-vous prélevé une partie du contenu de cette fiole ?

— Absolument pas !

— Alors pourquoi l'avez-vous touchée ?

— J'ai fait des études de médecine, et ces choses-là m'intéressent tout naturellement.

— Ah ! Ainsi, les poisons vous intéressent ? Vous n'en avez pas moins attendu d'être seul pour satisfaire cet « intérêt », n'est-ce pas ?

— Non, c'était par hasard. Si les autres avaient été là, j'en aurais fait autant.

— Mais à ce moment, justement, les autres n'étaient pas là.

— C'est exact, mais...

— Pendant tout l'après-midi, vous n'avez été seul que deux minutes. Or, il semble que vous ayez précisément profité de ces deux minutes pour satisfaire votre « intérêt » pour l'hydrochlorure de strychnine.

— Je... je..., bredouilla pitoyablement Lawrence.

Visiblement satisfait, sir Ernest conclut, le visage empreint d'une

expression pleine de sous-entendus :

— Je n'ai pas d'autre question à vous poser, monsieur Cavendish.

Cet interrogatoire avait déclenché l'émoi dans la salle. Les élégantes de l'assistance, tête contre tête, se chuchotaient leurs commentaires. Et le brouhaha devint tel que le juge menaça de faire évacuer la salle.

Il y eut encore quelques témoignages. Des experts en graphologie vinrent donner leurs conclusions sur la signature apposée dans le registre de la pharmacie. Tous affirmèrent que c'était un faux, et qu'il pouvait s'agir de l'écriture déguisée de l'accusé. Poussés dans leurs retranchements lors du contre-interrogatoire, ils admirent qu'il pouvait également s'agir d'une habile contrefaçon de l'écriture de l'accusé.

La plaidoirie que prononça sir Ernest Heavywether pour la défense ne dura guère, mais fut rehaussée par l'éloquence emphatique du personnage. Jamais, au cours de sa longue carrière, affirma-t-il, il n'avait vu un homme accusé d'homicide volontaire sur des preuves aussi légères. Elles étaient indirectes, et la plupart d'entre elles ne résistaient pas à l'analyse. Que le jury prenne la peine d'étudier en détail, et avec toute l'impartialité souhaitable, ce qu'on pouvait tirer des dépositions. De la strychnine avait été découverte dans un tiroir de la commode se trouvant dans la chambre de l'accusé. Or, ce tiroir n'était pas fermé à clef. On ne pouvait en déduire formellement que l'accusé y eût caché le poison ; pour sa part, sir Ernest y voyait la mise en scène diabolique d'une tierce personne cherchant à faire porter les soupçons sur son client. Le ministère public avait été incapable de prouver que John Cavendish avait effectivement commandé la barbe noire chez Parkson & Parkson. Quant à la querelle qui avait opposé l'accusé à sa belle-mère, elle avait certes eu lieu, mais on en avait décuplé l'importance, tout comme on avait exagéré ses problèmes financiers.

Son éminent confrère (sir Ernest désigna sir Philips d'un signe de tête désinvolte) avait relevé que, si l'accusé était innocent, il aurait dû déclarer spontanément que la personne qui s'était querellée avec Mme Inglethorp n'était pas son mari mais lui-même. Sir Ernest pensait que les faits avaient été mal présentés. Voici, en fait, ce qui s'était passé : à son retour à Styles Court, le mardi soir, John Cavendish avait appris de source sûre qu'une violente querelle avait opposé M. et Mme Inglethorp. L'accusé n'avait pas imaginé un instant qu'on pût confondre sa voix avec celle de M. Inglethorp ; il en avait donc conclu que sa belle-mère avait eu deux altercations dans la même journée.

Le lundi 16 juillet, prétendait l'accusation, John Cavendish avait

poussé la porte de la pharmacie du village, sous l'apparence de M. Alfred Inglethorp. En réalité, l'accusé se trouvait à ce moment précis dans un endroit reculé appelé Marston's Spinney, attiré là par une lettre anonyme qui le menaçait de révéler à son épouse certains de ses agissements s'il ne se rendait pas à ce rendez-vous. John Cavendish avait donc obtempéré, et attendu en vain pendant une demi-heure, avant de rentrer à Styles Court. La malchance avait voulu qu'il ne rencontrât personne en chemin : il ne pouvait par conséquent produire aucun témoin pour alléguer ses dires. Néanmoins, il avait eu la bonne idée de conserver la lettre de chantage, qu'il tenait à la disposition de la justice.

En ce qui concernait le testament détruit, l'accusé, de par sa formation d'avocat, savait fort bien que le testament en sa faveur était automatiquement annulé par le remariage de sa belle-mère. Sir Ernest avait l'intention d'appeler à la barre plusieurs témoins afin de déterminer qui avait brûlé le testament, et il était fort possible que l'affaire prenne à cette occasion un tour bien différent.

Pour finir, il démontrerait au jury que des présomptions autrement plus sérieuses pesaient sur d'autres personnes que son client, et sur M. Lawrence Cavendish en particulier.

Cela dit, il appela John Cavendish à la barre.

Celui-ci s'acquitta fort bien de son rôle. Magistralement guidé par les questions de sir Ernest, il déposa de façon convaincante. La lettre anonyme qui l'avait attiré à Marston's Spinney circula parmi le jury. La bonne volonté avec laquelle il décrivit ses ennuis d'argent et son différend avec la défunte ajouta un certain crédit à ses dénégations.

Une fois l'interrogatoire terminé, il marqua un temps d'hésitation puis ajouta.

— Je tiens à préciser un point. Je désapprouve catégoriquement les insinuations de sir Ernest Heavywether à l'encontre de mon frère. J'ai la conviction que Lawrence n'a pas plus à voir dans ce crime que moi-même.

Sir Ernest se contenta de sourire. Il ne pouvait échapper à son sens aigu de l'observation que ces dernières paroles avaient produit un effet très favorable sur les jurés.

Le moment était venu du contre-interrogatoire de l'accusation.

— J'ai cru comprendre que l'idée ne vous avait jamais effleuré que les témoins aient pu confondre votre voix avec celle de M. Inglethorp. N'est-ce pas plutôt surprenant ? demanda Me Philips.

— Non, je ne trouve pas. On m'avait dit qu'une querelle avait opposé ma belle-mère et son époux, et je n'avais aucune raison de mettre en doute cette information.

— Pas même quand Dorcas, la domestique, a répété certaines phrases de cette altercation, phrases dont vous auriez dû vous souvenir ?

— Je ne m'en suis pas souvenu.

— Vous avez une mémoire bien courte !

— Nous étions tous deux très en colère et je crois que nos propos ont dépassé notre pensée. Sur le moment, j'ai prêté très peu d'attention aux termes employés par ma mère.

Me Philips émit un reniflement incrédule – artifice de plaidoirie d'une efficacité indéniable. Puis il enchaîna sur la lettre anonyme reçue par John Cavendish.

— Cette « preuve » manuscrite vient fort à propos ! Dites-moi, cette écriture ne vous semble pas familière ?

— Pas que je sache !

— N'y voyez-vous pas une ressemblance frappante avec votre propre écriture... mal imitée ?

— Non, je ne trouve pas !

— J'affirme qu'il s'agit là de votre propre écriture !

— Non !

— J'affirme que, soucieux de vous constituer un alibi, vous avez imaginé ce rendez-vous par ailleurs assez improbable et avez écrit vous-même cette lettre « anonyme » pour appuyer votre déclaration !

— Non !

— N'est-il pas exact que, à l'heure où vous prétendez avoir attendu dans un endroit isolé et peu fréquenté, vous vous trouviez en réalité dans la pharmacie du village, occupé à acheter de la strychnine sous l'identité de M. Alfred Inglethorp ?

— Non, c'est un mensonge !

— J'affirme que c'était vous, affublé d'une fausse barbe taillée pour ressembler à celle de M. Inglethorp et vêtu d'un de ses costumes ! Et j'affirme que vous avez imité sa signature sur le registre !

— C'est absolument faux !

— Alors je laisserai aux jurés le soin de constater la remarquable

similitude qui existe entre la signature du registre, votre lettre « anonyme » et un échantillon de votre écriture.

Ayant ainsi conclu, Me Philips se rassit. Sur son visage se lisait la satisfaction du devoir accompli, mêlée à l'indignation que cette suite de dénégations éhontées avaient éveillée.

Vu l'heure tardive, l'audience fut suspendue jusqu'au lundi suivant.

Poirot me parut passablement découragé. Il avait entre les sourcils ce petit pli soucieux que je ne lui connaissais que trop bien.

— Qu'avez-vous ? demandai-je.

— Ah ! cher ami, cette affaire prend une mauvaise tournure, une bien mauvaise tournure...

Malgré moi, j'eus un soupir de soulagement : John Cavendish allait sans doute être acquitté.

De retour à la maison de Kensington, mon ami repoussa la tasse de thé que lui présenta Mary Cavendish.

— Non, madame, je vous remercie. Je vais monter dans ma chambre.

Je le suivis. Les sourcils toujours froncés, il prit un jeu de patience dans le tiroir du bureau. Puis il s'assit et, sous mes yeux incrédules, se mit avec le plus grand sérieux à construire un château de cartes !

Il dut remarquer mon expression ahurie, car il crut bon de s'expliquer :

— Non, mon cher, je ne suis pas retombé en enfance ! Simplement, je me calme les nerfs. Cet exercice réclame une grande précision des gestes. La précision des gestes entraîne celle du cerveau. Et jamais plus que maintenant je n'en ai eu autant besoin !

— Que se passe-t-il ? m'inquiétai-je au bout d'un moment.

D'un coup de poing sur la table, Poirot avait fait s'écrouler le fragile édifice.

— Il se passe, très cher, que je peux construire des châteaux de cartes de sept étages, mais que je suis toujours incapable (nouveau coup sur la table) de... (bang !) de trouver ce... (bang !) ce chaînon manquant dont je vous ai parlé !

Ne sachant trop que dire, je me cantonnai dans un silence prudent et le regardai s'atteler à la construction d'un second château de cartes. Lentement, il superposa les petits cartons en lançant des bribes de

phrases.

— C'est comme ça qu'il faut œuvrer... En plaçant... un élément après l'autre... avec une précision... mathématique !

J'observai le château de cartes s'élever étage par étage. Jamais mon ami ne marqua la moindre hésitation ni ne commit la moindre erreur. Son adresse égalait celle d'un prestidigitateur.

— Vous possédez une sûreté de gestes remarquable, fis-je remarquer. Je crois n'avoir vu trembler vos mains qu'en une seule occasion.

— Une occasion où je devais être bien énervé, alors, commenta Poirot sans se départir de son calme.

— En effet ! Vous étiez hors de vous. Ne vous en souvenez-vous pas ? C'était dans la chambre de Mme Inglethorp, lorsque vous avez découvert que la serrure de la mallette avait été forcée. Vous vous teniez près de la cheminée, et je vous ai vu aligner les bibelots sur le marbre, selon votre habitude ; à cet instant, votre main tremblait comme une feuille ! Je dois avouer que...

Je ne pus en dire davantage. Car Poirot poussa un cri rauque et inarticulé et détruisit une nouvelle fois sa construction. Puis, plaquant ses mains sur ses yeux, il commença à se balancer d'avant en arrière sur sa chaise, comme s'il souffrait le martyre.

— Seigneur ! Poirot, que vous arrive-t-il ? Vous ne vous sentez pas bien ?

— Si, si ! souffla-t-il. Mais je viens tout d'un coup d'entrevoir une théorie !

— Ah ! m'exclamai-je avec soulagement. Une de vos fameuses « petites théories » !

— Ah ! ma foi, non ! rétorqua Poirot avec un accent de sincérité totale. Cette fois, il s'agit d'une théorie fantastique ! Prodigieuse ! Et c'est vous, mon ami, vous qui me l'avez suggérée !

Il bondit de sa chaise et, m'étreignant avec fougue, m'embrassa sur les deux joues. Avant même que je fusse revenu de ma surprise, il était sorti en trombe de la pièce.

À ce moment, Mary Cavendish entra.

— Qu'arrive-t-il donc à M. Poirot ? s'étonna-t-elle. Je viens de le croiser dans l'escalier. Il dévalait les marches et m'a crié au passage : « Un garage ! Pour l'amour du ciel, madame, indiquez-moi un garage ! » Mais il n'a même pas attendu ma réponse et s'est précipité

dehors.

Je me ruai à la fenêtre. Il dévalait en effet la rue en courant à perdre haleine et en gesticulant. Il n'avait même pas pris le temps de mettre son chapeau ! Je me retournai vers Mary Cavendish avec un geste d'impuissance :

— Il va se faire arrêter par un agent. Il tourne déjà le coin de la rue !

Nous nous regardions, totalement désemparés.

— Que peut-il bien lui passer par la tête ?

— Je n'en ai aucune idée, répondis-je. Il était en train de construire un château de cartes, quand il m'a déclaré soudain avoir la révélation d'une de ses « théories » – et il s'est précipité dehors comme vous l'avez constaté.

— J'espère, soupira Mary Cavendish, qu'il rentrera pour dîner.

Mais la nuit tomba, et Poirot n'était toujours pas rentré.

LE CHAÎNON MANQUANT

Le départ précipité de Poirot nous avait tous fort intrigués. La matinée du dimanche se passa sans que nous le revoyions. Vers 15 heures, un coup de klaxon tonitruant nous attira à la fenêtre. Nous vîmes Poirot qui descendait d'une automobile, suivi de Japp et de Summerhayes. Le petit homme paraissait transformé. Il affichait une autosatisfaction qui frisait la caricature. Il salua Mary Cavendish avec une politesse exagérée.

— Madame, puis-je solliciter de votre bienveillance la permission d'organiser une petite réunion dans votre salon ? La présence de chacun d'entre vous sera nécessaire.

Mary eut un sourire teinté de tristesse.

— Vous savez bien, monsieur Poirot, que je vous laisse toujours carte blanche.

— Vous êtes trop aimable, madame.

Toujours rayonnant, Poirot nous rassembla dans le salon et disposa les sièges à notre intention.

— Mademoiselle Howard, prenez place ici. Mademoiselle Cynthia... Monsieur Lawrence... Notre brave Dorcas... Et Annie, là... Bien. Nous allons attendre pour commencer l'arrivée de M. Inglethorp. Je lui ai envoyé un message.

Mlle Howard se leva d'un bond.

— Si cet homme franchit le seuil de cette maison, je m'en vais !

— Voyons ! Voyons !

Poirot s'approcha d'elle et lui parla à mi-voix. Finalement, elle parut se laisser convaincre et retourna s'asseoir. Un instant plus tard, Alfred Inglethorp entra.

Plus personne ne manquait à l'appel. Poirot se leva, tel un conférencier à la mode, et exécuta une courbette face à son public.

— Mesdames et messieurs, comme vous le savez tous, c'est à la

demande de M. John Cavendish que je suis venu à Styles, dans le but de résoudre cette douloureuse affaire. Mon premier soin a été d'examiner la chambre de la défunte. Sur recommandation des médecins, cette pièce avait été gardée fermée à clef, dans l'état où elle se trouvait au moment de la tragédie. Mes premières recherches m'ont permis de trouver : premièrement, un fragment d'étoffe de couleur verte ; deuxièmement, une tache encore humide sur le tapis près de la fenêtre ; troisièmement, une boîte vide ayant contenu de la poudre de bromure.

» Considérons tout d'abord le fragment d'étoffe verte. J'en ai découvert quelques fibres coincées dans le verrou de la porte de communication entre la chambre de Mlle Cynthia et celle de Mme Inglethorp. J'ai remis cet indice à la police, qui ne s'y est guère intéressée et en tout cas n'a pas su en définir la provenance : il s'agit en fait d'un morceau d'étoffe appartenant à un brassard de travailleur agricole.

Un frisson parcourut l'assistance.

— Or, une seule et unique personne à Styles Court travaille la terre en tant que volontaire : Mme Cavendish. C'est donc forcément elle qui a pénétré dans la pièce par la porte donnant sur la chambre de Mlle Cynthia.

— Mais cette porte était verrouillée de l'intérieur ! m'exclamai-je.

— C'était le cas quand j'ai examiné la chambre. Mais pour affirmer qu'elle l'était auparavant, nous n'avons que la parole de Mme Cavendish, puisque c'est elle-même qui a essayé de l'ouvrir. Or, dans la confusion qui a suivi, il est évident qu'elle a eu amplement le temps de pousser le verrou. J'ai vérifié cette hypothèse dès que j'en ai eu l'occasion. Tout d'abord, je me suis aperçu que le fragment d'étoffe verte correspondait exactement à une déchirure dans le brassard de Mme Cavendish. De plus, au cours de sa déposition préliminaire, Mme Cavendish a affirmé avoir entendu de sa chambre la table de chevet tomber. J'ai également vérifié ce point en demandant à mon ami M. Hastings de se poster dans l'aile gauche de la maison, de l'autre côté de la porte de Mme Cavendish. Puis je me suis rendu en compagnie de la police dans la chambre de la défunte et j'ai renversé la table de chevet en feignant un geste maladroit : comme je m'y attendais, M. Hastings n'a rien entendu. Cela m'a conforté dans l'idée que Mme Cavendish ne disait pas la vérité quand elle prétendait s'habiller dans sa chambre au moment du drame. En vérité, j'étais déjà persuadé que Mme Cavendish se trouvait en réalité dans la chambre de Mme Inglethorp quand l'alarme a été donnée.

Je lançai un coup d'œil en direction de Mary. Elle était pâle mais souriante.

— Partant de là, j'ai poursuivi mon raisonnement. Mme Cavendish se trouve dans la chambre de sa belle-mère ; nous dirons qu'elle y cherche quelque chose qu'elle n'a pas encore trouvé. Soudain, Mme Inglethorp se réveille, saisie par une douleur inquiétante. Dans une convulsion, un de ses bras renverse la table de chevet, puis elle saisit désespérément le cordon d'appel. Affolée, Mme Cavendish fait tomber sa bougie puis la ramasse, laissant une tache sur le tapis. Elle se réfugie en hâte dans la chambre de Cynthia dont elle referme la porte. Elle se précipite dans le couloir car elle ne veut pas que les domestiques la trouvent là. Trop tard ! Elle entend des pas dans la galerie reliant les deux ailes du bâtiment. Que va-t-elle faire ? Sans tergiverser, elle retourne dans la chambre de Mlle Cynthia et secoue la jeune fille pour la réveiller. Toute la maisonnée arrive dans le couloir et l'on s'attaque à la porte verrouillée de Mme Inglethorp. Personne ne remarque que Mme Cavendish n'est pas arrivée en même temps que les autres. Pourtant, et ce détail retiendra mon attention, je ne trouverai personne non plus qui l'ait vue venir de l'autre aile. Tout cela est-il exact, madame ? demanda Poirot.

— Parfaitement exact, acquiesça-t-elle. Vous comprenez bien que j'aurais moi-même révélé ces faits si j'avais pensé que ça puisse aider mon époux. Mais ils ne m'ont pas semblé pouvoir influencer sur la question de son innocence ou de sa culpabilité.

— En un sens, vous avez raison, madame. Mais ils m'ont permis d'abandonner certaines fausses pistes et d'attribuer à d'autres faits leur signification réelle.

— Le testament ! s'exclama soudain Lawrence. C'est donc vous, Mary, qui l'avez détruit ?

Mme Cavendish répondit d'un signe de tête négatif, imitée par Poirot qui poursuivit d'une voix posée :

— Non. Une seule personne avait la possibilité de détruire ce testament : Mme Inglethorp elle-même.

— C'est invraisemblable ! m'écriai-je. Elle l'avait rédigé l'après-midi même !

— C'est pourtant elle qui l'a brûlé, cher ami. Comment expliqueriez-vous autrement qu'elle ait demandé qu'on allume un feu dans sa chambre, alors que la journée avait été l'une des plus chaudes de l'été ?

Je ne pus réprimer un haut-le-corps. Quels imbéciles nous avions été

de ne pas relever l'incongruité de ce feu ! Mais Poirot poursuivait sa démonstration :

— Le thermomètre a grimpé ce jour-là jusqu'à 30°C à l'ombre. Et Mme Inglethorp a demandé du feu dans sa chambre ! Pourquoi, si ce n'est pour brûler un papier ? Rappelez-vous que, pour obéir aux consignes d'économie de guerre décrétées à Styles Court, le moindre morceau de papier est soigneusement récupéré. Il n'y avait donc aucun moyen de détruire un document aussi épais qu'un testament. Dès le moment où j'ai appris qu'un feu avait été allumé dans sa chambre, j'en ai déduit qu'il n'avait d'autre utilité que la destruction d'un document important, un testament peut-être. C'est pourquoi la découverte du fragment calciné dans les cendres ne m'a pas le moins du monde étonné. Bien sûr, à ce moment-là, je ne savais pas encore que ce testament avait été rédigé l'après-midi même, et je dois reconnaître qu'en apprenant cela, j'ai commis une grossière erreur : j'ai en effet établi que la décision de détruire le testament était la conséquence de la querelle de l'après-midi qui, pour cette raison, n'avait pu avoir lieu qu'après la rédaction du document.

» Là, comme nous le savons, je me trompais et j'ai dû abandonner cette idée. J'ai alors abordé le problème selon un angle différent. À 16 heures, Dorcas a entendu sa maîtresse dire sur le ton de la colère : « J'y vois clair, à présent. Et ma décision est prise. N'espérez pas que la peur du qu'en-dira-t-on ni le scandale parce qu'il s'agit d'un sordide problème de couple me fassent fléchir ! » J'en ai déduit, avec raison, que ces paroles étaient adressées non pas à son époux, mais à M. John Cavendish. À 17 heures, soit une heure plus tard, elle se sert presque des mêmes mots, mais le point de vue a changé. Elle confie à Dorcas : « Je ne sais plus quoi faire. Le scandale qui frappe un couple est un drame affreux. Si je le pouvais, je préférerais enterrer cette affaire. Et oublier... tout oublier... » À 16 heures, elle était en colère mais se dominait. Une heure plus tard, elle avoue qu'elle est dans un profond désespoir et qu'elle a subi un « effroyable choc ».

» J'ai donc considéré le problème sous son aspect psychologique, et j'en ai tiré une conclusion qui m'a immédiatement paru irréfutable. La seconde fois qu'elle parle de « scandale », il ne s'agit pas du même ! À l'évidence, ce second scandale la touche personnellement.

» Assemblons tous ces éléments : à 16 heures, Mme Inglethorp a une altercation avec son beau-fils. Elle menace de le dénoncer à son épouse, laquelle, incidemment, entend la majeure partie de cette conversation. Une demi-heure plus tard, ayant eu précédemment un entretien sur la validité des testaments, Mme Inglethorp en rédige un en faveur de son époux et le fait contresigner par les deux jardiniers. À

17 heures, Dorcas trouve sa maîtresse en proie à un émoi intense, une feuille de papier à la main (peut-être une lettre, pense Dorcas). C'est alors qu'elle ordonne qu'un feu soit allumé dans sa chambre. On peut donc déduire qu'entre 16 h 30 et 17 heures un fait nouveau est survenu qui a totalement modifié son état d'esprit, puisqu'elle est maintenant aussi résolue à détruire le testament qu'elle l'était à le rédiger une demi-heure plus tôt. Quel est ce fait nouveau ?

» Pour autant que nous le sachions, elle est restée seule pendant cette demi-heure. Personne n'est entré ni sorti de ce boudoir. D'où vient donc ce brusque revirement ?

» Nous en sommes réduits aux suppositions, mais la mienne me paraît bonne. Mme Inglethorp n'a plus de timbres dans son secrétaire. Nous le savons puisqu'elle demandera plus tard à Dorcas de lui en faire porter. Or, dans le coin opposé du boudoir, elle voit le secrétaire de son mari. Il est fermé à clef, mais elle est pressée de trouver des timbres et, si j'extrapole correctement, elle essaie de l'ouvrir avec ses propres clefs. Je découvrirai plus tard que l'une d'entre elles a fonctionné. En cherchant des timbres, elle trouve cette feuille de papier que Dorcas a vue dans sa main, et qui ne lui était certes pas destinée. De son côté, en revanche, Mme Cavendish croit que cette lettre qu'elle voit dans les mains de sa belle-mère est une preuve écrite de l'infidélité de son époux. Elle la réclame à Mme Inglethorp qui lui rétorque en toute franchise que ce document ne la concerne pas. Mais, certaine que sa belle-mère cherche à protéger John, Mme Cavendish ne la croit pas. Et Mme Cavendish est une personne très résolue et, derrière sa réserve de façade, elle cache une jalousie féroce. Bien décidée à s'emparer de ce document à tout prix, elle voit la chance lui sourire. Elle trouve, par le plus grand des hasards, la clef de la mallette que Mme Inglethorp a égarée le matin même. Or, elle n'ignore pas que c'est dans cette mallette que sa belle-mère conserve tous ses papiers importants.

» Mme Cavendish conçoit alors un plan comme seule une femme dévorée par la jalousie peut en imaginer. Au cours de la soirée, elle va déverrouiller la porte de Mlle Cynthia. Probablement prend-elle la précaution de huiler les gonds ; je constaterai de fait qu'elle s'ouvre sans bruit. Par prudence, elle repousse l'exécution de son projet aux premières lueurs de l'aube, car les domestiques sont habitués à l'entendre aller et venir dans sa chambre à pareille heure. Elle enfile sa tenue de travailleur agricole, traverse sans bruit la chambre de Mlle Cynthia et pénètre dans celle de Mme Inglethorp.

Poirot fit une pause que Cynthia mit à profit pour intervenir :

— Si quelqu'un avait traversé ma chambre, je me serais réveillée !

— Sauf si vous aviez été droguée, mademoiselle.

— Droguée ?

— Mais oui ! répondit Poirot. (Puis, s'adressant de nouveau à nous tous :) Souvenez-vous que Mlle Cynthia a continué de dormir malgré le tumulte dans la chambre voisine. À cela, deux explications possibles : soit elle fait semblant de dormir, ce que je ne pense pas ; soit son état d'inconscience résulte d'un facteur artificiel.

» Cette seconde hypothèse à l'esprit, j'examine toutes les tasses à café avec le plus grand soin, car, je m'en souviens, c'est Mme Cavendish qui a porté son café à Mlle Cynthia le soir précédent. Je prélève un échantillon dans chaque tasse pour le faire analyser. Sans résultat. Je compte les tasses, dans l'hypothèse qu'on en ait enlevé une. Mais six personnes ont pris du café, et il y a six tasses. Sur le moment, je crois avoir fait fausse route.

» Puis je découvre que j'ai négligé un fait de première importance : ce soir-là, le Dr Bauerstein est venu à Styles, et le café a été servi à sept personnes, et non à six. Ce qui change tout, puisqu'il manque dès lors une tasse. Les domestiques n'ont rien remarqué d'anormal. Annie, la femme de chambre, a amené sept tasses car elle ne sait pas que M. Inglethorp ne prend jamais de café ! Quant à Dorcas, qui débarrasse les tasses le lendemain matin, elle en rapporte six à l'office, comme d'habitude. Ou plutôt cinq, à strictement parler, puisque la sixième est celle que l'on retrouve écrasée dans la chambre de Mme Inglethorp.

» J'ai la conviction que la tasse manquante est celle de Mlle Cynthia. Le fait que Mlle Cynthia ne sucre jamais son café me conforte dans mon hypothèse, car tous les échantillons que je relève au fond des tasses contiennent du sucre. Puis je m'intéresse à ce « gros sel » qu'Annie a trouvé sur le plateau, près du cacao qu'elle apporte chaque soir à Mme Inglethorp. Je prélève un échantillon de ce cacao et le fais analyser.

— Mais le Dr Bauerstein l'avait déjà fait ! intervint Lawrence.

— Pas exactement. Lui, il avait demandé au chimiste de chercher des traces de strychnine ; moi, je lui demande de chercher des traces de somnifère.

— De somnifère ?

— Oui. Et voici le rapport d'analyse. Mme Cavendish a administré un somnifère, puissant mais tout à fait inoffensif, à Mme Inglethorp et

à Mlle Cynthia. Et c'est pourquoi elle a dû passer un bien mauvais quart d'heure ! Imaginez son affolement quand sa belle-mère est soudain prise de violentes convulsions puis meurt ! Et on prononce le mot « poison » ! Elle qui pensait que ce somnifère ne présentait aucun danger, elle est terrifiée à l'idée d'avoir provoqué la mort de la vieille dame. Sous l'emprise de la panique, elle se précipite au rez-de-chaussée, subtilise la tasse et la soucoupe utilisées par Mlle Cynthia et les cache dans un grand vase de cuivre, où M. Lawrence les retrouvera plus tard. Elle n'ose pas toucher au reste de cacao, car elle se sait surveillée. Imaginez son soulagement quand elle entend parler de strychnine. En fin de compte, elle n'est donc pas responsable de ce drame.

» Nous pouvons maintenant expliquer pourquoi les symptômes qui caractérisent l'empoisonnement par la strychnine ont été si lents à se manifester. Un somnifère absorbé en même temps que le poison en retarde les effets de plusieurs heures.

Poirot s'interrompt un instant. Mary Cavendish le regarda et son visage reprit quelque couleur.

— Tout ce que vous venez de dire est exact, monsieur Poirot. J'ai passé les moments les plus affreux de mon existence, et jamais je ne les oublierai. Mais vous êtes vraiment étonnant ! À présent, je comprends...

— ... pourquoi je vous disais que vous pouviez vous confesser à papa Poirot en toute sécurité, c'est bien cela ? Mais vous ne me faisiez pas confiance.

— Maintenant, je vois, déclara Lawrence. Absorbé après le café empoisonné, le cacao contenant le somnifère en a retardé les effets.

— Exactement. Mais le café était-il ou non empoisonné ? Là surgit un petit problème, car Mme Inglethorp n'a jamais bu ce café...

— Quoi ?

Ce cri de surprise avait été poussé par tout le monde à la fois.

— Non, elle ne l'a pas bu. Vous vous souvenez que j'ai parlé d'une tache sur le tapis, dans sa chambre ? Or, cette tache présentait certaines caractéristiques. Tout d'abord, elle était encore humide quand je l'avais examinée, et il s'en dégageait une forte odeur de café. Pris dans les fibres du tapis, j'avais retrouvé de minuscules fragments de porcelaine. Tout s'était éclairé pour moi, car je venais de poser ma trousse sur la table proche de la fenêtre, et le plateau avait basculé ; faisant tomber ma trousse à l'endroit précis de la tache. La veille, quand elle était entrée dans sa chambre, Mme Inglethorp avait posé

son café sur cette table, et le meuble lui avait joué le même mauvais tour.

» La suite des événements, je n'ai pu que la conjecturer. Je pense que Mme Inglethorp ramasse alors les morceaux de la tasse qu'elle pose sur sa table de chevet. En guise de stimulant, elle réchauffe un peu de cacao qu'elle absorbe immédiatement. Nous voici donc confrontés à une nouvelle énigme : nous savons que le cacao ne contient pas de strychnine, et que le café n'a pas été bu ; pourtant le poison a dû être ingéré entre 19 et 21 heures, ce soir-là. Par quel autre moyen la strychnine a-t-elle pu être consommée sans que son goût ne transparaît ? Eh bien, le plus approprié, et il est extraordinaire que personne n'y ait pensé !

Poirot interrogea son public d'un regard circulaire avant de répondre à sa propre question dans une envolée dramatique.

— Son fortifiant !

— Vous voulez dire que le meurtrier avait introduit le poison dans le fortifiant ?

— Il n'y a pas introduit le poison, puisque celui-ci s'y trouvait déjà ! La strychnine qui va causer la mort de Mme Inglethorp est celle prescrite par le Dr Wilkins ! Afin de mieux vous éclairer, permettez-moi de vous lire un court extrait tiré d'un manuel de préparateur que j'ai trouvé au laboratoire de l'hôpital de la Croix-Rouge de Tadminster ; ce passage est célèbre dans les classes de pharmacologie.

~~Sulfate de strychnine~~
~~Bromure de potassium~~
~~Augmentés.~~

Cette solution dépose en quelques heures la plus grande part du sel de strychnine sous forme de cristaux transparents d'un bromure insoluble. En Angleterre, une dame mourut après avoir absorbé un remède contenant cette composition. Le précipité de strychnine s'était concentré au fond de la fiole, et la patiente l'avait avalé dans sa presque totalité lorsqu'elle avait ingéré la dernière dose.

» Bien entendu, la prescription du Dr Wilkins ne contient pas de bromure. Pourtant, vous vous en souviendrez peut-être, j'ai déjà mentionné la présence d'une boîte vide de poudre de bromure. Une simple pincée de cette poudre, mélangée au fortifiant de Mme Inglethorp, a donc pu précipiter la strychnine au fond de la fiole, comme le décrit le passage du manuel que je viens de vous lire, et elle aura été absorbée avec la dernière dose. Comme vous l'apprendrez

plus tard, la personne qui avait pour habitude de servir son fortifiant à Mme Inglethorp prenait grand soin de ne pas agiter la solution afin de laisser le précipité au fond de la bouteille.

» Au cours de l'enquête, plusieurs indices m'ont confirmé que le meurtre avait été planifié pour la nuit du lundi. Ce jour-là, le cordon de la sonnette de Mme Inglethorp est sectionné ; Mlle Cynthia doit passer la soirée chez des amis. Dans l'aile droite, Mme Inglethorp se trouve ainsi isolée de toute assistance, et il est fort probable qu'elle mourra avant d'avoir pu bénéficier d'aucun secours médical. Mais, pressée de se rendre à la fête du village, elle oublie de prendre son fortifiant. Le lendemain, elle déjeune chez des amis. Voilà pourquoi la dernière dose, la dose mortelle, sera prise un jour plus tard que ne l'a prévu l'assassin. Et c'est grâce à ce délai fortuit que j'ai aujourd'hui entre les mains la preuve irréfutable, ce chaînon qui a si longtemps manqué à mon raisonnement.

Conscient de la tension muette qui s'était installée dans l'assistance, Poirot brandit alors trois étroites bandes de papier :

— Voici une lettre écrite par l'assassin lui-même, mes chers amis ! Si elle avait été rédigée en des termes plus transparents, tout laisse à penser que Mme Inglethorp, alertée à temps, aurait pu en réchapper. En tout état de cause, si elle se savait en danger, elle n'en connaissait pas l'origine.

Dans un silence total, Poirot assembla les trois bandes de papier. Puis, s'étant éclairci la gorge, il lut :

Ma très chère Evelyn,

Sans doute es-tu inquiète de ne pas recevoir de nouvelles. Tout va bien. Simplement, cela aura lieu ce soir au lieu d'hier soir. Tu me comprends. Nous nous paierons du bon temps quand la vieille, une fois morte, ne sera plus dans nos jambes. Personne ne pourra m'attribuer le crime. Ton idée d'utiliser la poudre de bromure était un trait de génie ! Mais nous devons rester très prudents. Le moindre faux pas...

— Ici s'arrête cette lettre, mes chers amis. Sans doute son auteur a-t-il été interrompu. Mais il ne peut y avoir aucun doute sur son identité ! Nous connaissons tous cette écriture, et...

Un cri rageur, presque un hurlement, s'éleva dans le silence.

— Démon ! Comment avez-vous obtenu cette lettre ?

Un siège fut renversé. Poirot bondit lestement de côté. Il eut un geste rapide comme l'éclair. Et son assaillant, déséquilibré, s'écroula de tout son poids.

— Mesdames, messieurs, annonça Poirot avec un certain panache, permettez-moi de vous présenter l'assassin : M. Alfred Inglethorp !

LES EXPLICATIONS DE POIROT

— Poirot, vous n'êtes qu'un vieux gredin, et j'ai presque envie de vous étrangler ! Comment avez vous pu me mener à ce point en bateau ?

Nous étions installés dans la bibliothèque. Les derniers jours avaient été assez éprouvants. À l'étage inférieur, John et Mary Cavendish étaient à nouveau réunis tandis qu'Alfred Inglethorp et Evelyn Howard se préparaient à moisir derrière les barreaux. Quant à moi, j'avais enfin la bonne oreille de Poirot, et je brûlais toujours de satisfaire ma curiosité.

Poirot mit un peu de temps avant de me répondre :

— Je ne vous ai pas mené en bateau, cher ami. Tout au plus vous ai-je empêché de vous fourvoyer vous-même.

— Oui, mais pourquoi ?

— Ah ! C'est difficile à dire. Voyez-vous, très cher, vous êtes d'un tempérament si honnête, et d'une nature si franche que... Enfin, disons qu'il vous est impossible de dissimuler vos sentiments. Si je vous avais fait part de mes petites théories, l'homme astucieux qu'est Alfred Inglethorp aurait flairé le danger dès la première rencontre avec vous. Et dans ce cas, adieu à nos chances de le démasquer !

— Je crois avoir un peu plus de diplomatie que vous ne m'en prêtez !

— Allons, mon ami ! fit Poirot désolé. Je vous en prie, ne vous vexez pas ! Votre aide m'a été des plus utiles. Seule l'incommensurable honnêteté de votre belle nature a dicté ma réserve.

— Je veux bien l'admettre, maugréai-je, un peu apaisé. Je continue néanmoins d'estimer que vous auriez pu me mettre sur la voie.

— Et c'est ce que j'ai fait ! À plusieurs reprises. Mais vous n'avez pas compris. Rappelez-vous : vous ai-je jamais dit que je croyais à la culpabilité de John Cavendish ? Ne vous ai-je pas confié, bien au contraire, que son acquittement était presque certain ?

— C'est vrai, mais...

— Et n'ai-je pas ensuite souligné les difficultés qu'il y avait à amener l'assassin devant la justice ? Ne vous est-il pas alors apparu que je parlais de deux personnes entièrement différentes ?

— Non, cela ne m'est pas apparu clairement !

— Et ne vous ai-je pas dit à plusieurs reprises, au début de cette affaire, que je ne voulais pas que l'on arrêtât alors M. Inglethorp ? Voilà qui aurait dû pourtant vous mettre sur la voie !

— Voulez-vous dire que vous le soupçonniez déjà à ce moment-là ?

— C'est exact. Pour commencer, s'ils étaient plusieurs à pouvoir tirer profit de la mort de Mme Inglethorp, son époux n'en restait pas moins le principal intéressé. C'était l'évidence même. Ce premier jour où nous nous sommes rendus ensemble à Styles, je n'avais aucune idée de la façon dont avait été perpétré le crime. Mais d'après le peu que je savais déjà de M. Inglethorp, je me doutais bien qu'il me serait très difficile de l'impliquer dans cette affaire. Une fois sur les lieux, j'ai immédiatement compris que c'était Mme Inglethorp qui avait brûlé le testament. Et puisque j'aborde ce sujet, vous ne pouvez m'accuser de ne pas vous avoir fait remarquer l'incongruité d'un feu de cheminée en plein été.

— Oui, je le reconnais ! concédai-je avec une certaine impatience. Mais poursuivez...

— Eh bien, cher ami, ma théorie sur la culpabilité d'Alfred Inglethorp me parut très vite bien fragile. Les indices qui l'accusaient étaient si nombreux que j'avais plutôt tendance à le croire innocent.

— Quand avez-vous changé d'avis ?

— Quand j'ai découvert que plus j'essayais de le disculper, plus il s'efforçait de se faire arrêter. Puis je me suis rendu compte qu'il n'avait aucune liaison avec Mme Raikes. John Cavendish, en revanche, n'était pas resté insensible au charme de cette dame, j'en eus vite la certitude.

— Quel rapport ?

— Il est très simple. Si Alfred Inglethorp entretenait une liaison avec Mme Raikes, son silence était tout à fait compréhensible. Mais quand j'ai su que tout le village était au courant de la relation entre John Cavendish et Mme Raikes, ce même silence prenait un tout autre sens. Il était ridicule de penser qu'il se taisait par peur du scandale, puisqu'il n'avait aucune raison de le redouter. Cela m'a donné à réfléchir, et je suis peu à peu arrivé à la conclusion que M. Alfred

Inglethorp voulait être arrêté. Eh bien ! dès cet instant j'ai décidé de tout faire pour qu'il ne le soit pas.

— Attendez ! Je ne comprends pas pourquoi il voulait se faire arrêter !

— Mon cher ami, il existe dans votre pays une loi qui stipule qu'un homme acquitté ne peut être rejugé pour la même affaire. Ah ! l'idée était ingénieuse ! À l'évidence, c'est un individu d'une rare intelligence. Sa position allait fatalement attiré les soupçons sur lui, il en était conscient. Aussi a-t-il conçu ce stratagème remarquable : confectionner des indices qui l'accablent. Il voulait être arrêté. Il lui aurait alors suffi de dévoiler son alibi, qu'il savait irréfutable, et il était tranquille jusqu'à la fin de ses jours !

— Mais je ne comprends toujours pas comment il a pu se construire un alibi tout en se rendant à la pharmacie...

Poirot me regarda avec stupeur.

— Mon pauvre ami ! Est-il donc possible que vous n'avez pas encore compris ? C'est Mlle Howard qui est allée acheter la strychnine à la pharmacie !

— Mlle Howard ?

— Bien sûr ! Qui d'autre ? Rien de plus simple pour elle. Sa taille correspond à celle d'Alfred Inglethorp ; sa voix est grave, masculine ; atout supplémentaire, elle a un lien de parenté avec Inglethorp et lui ressemble beaucoup, surtout par son allure et sa démarche. Donc rien de plus simple. Quel couple redoutable !

— Je demeure encore un peu dans le flou quant à l'utilisation du bromure, avouai-je.

— Allons bon ! Je vais donc reprendre pour vous mon raisonnement. J'ai tendance à penser que c'est Mlle Howard le cerveau dans cette affaire. Peut-être vous rappelez-vous le jour où elle a parlé de son père médecin ? On peut supposer qu'elle avait l'habitude de lui préparer certains remèdes ; à moins qu'elle n'ait trouvé l'idée du bromure dans l'un des nombreux ouvrages de pharmacologie qui traînaient à Styles pendant la période où Mlle Cynthia préparait son examen. Toujours est-il qu'elle connaissait l'effet de la poudre de bromure dans une solution contenant de la strychnine : la concentration rapide du poison sous forme de précipité. L'idée a dû lui venir tout d'un coup. Mme Inglethorp disposait en permanence d'un mélange de poudre de bromure qu'elle prenait parfois le soir, en guise de somnifère. Quoi de plus facile que de dissoudre une pincée de poudre de bromure dans le flacon de fortifiant lorsque celui-ci est livré

par le pharmacien ? Le risque est pratiquement nul. La prise fatale n'aura pas lieu avant une quinzaine de jours, et si quelqu'un a surpris l'un des deux la bouteille de fortifiant à la main, ce détail sera oublié depuis longtemps au moment du drame. Entre-temps, Mlle Howard aura combiné sa querelle avec sa maîtresse et quitté Styles. Le délai et son éloignement écarteront d'elle tout soupçon. Oui, une idée géniale ! S'ils s'étaient contentés de l'appliquer, il est fort probable que jamais on ne les aurait soupçonnés. Mais cela ne les a pas satisfait, et ils ont péché par excès d'intelligence. C'est ce qui a causé leur perte.

Les yeux fixés au plafond, Poirot tira une bouffée de sa fine cigarette, puis il continua :

— Ils imaginent un stratagème pour diriger les soupçons sur John Cavendish : ils achètent de la strychnine à la pharmacie du village et signent le registre en imitant son écriture.

» Le lundi, Mme Inglethorp doit logiquement prendre sa dernière dose de fortifiant. C'est pourquoi, à 18 heures ce même jour, Alfred Inglethorp s'arrange pour être vu par plusieurs personnes en un lieu très éloigné du village. Mlle Howard a déjà répandu l'histoire inventée de toutes pièces de sa liaison avec Mme Raikes, ce qui justifiera le silence obstiné de son complice. À 18 heures donc, Mlle Howard, sous l'apparence d'Alfred Inglethorp, entre dans la pharmacie ; elle raconte son histoire de chien à empoisonner et obtient la strychnine. Elle signe le registre du nom de son acolyte en imitant l'écriture de John Cavendish, qu'elle s'est auparavant entraînée à contrefaire.

» Mais tous ces efforts ne serviront à rien si John, lui aussi, peut fournir un alibi. C'est pourquoi elle rédige à son intention une lettre anonyme – toujours en copiant son écriture – qui l'envoie à l'heure dite dans un endroit si isolé qu'il y a fort peu de chances pour que quelqu'un l'aperçoive.

» Jusque-là, tout va bien. Mlle Howard retourne à Middlingham, et Alfred Inglethorp à Styles. Ce dernier ne peut être compromis : car c'est Mlle Howard qui a gardé la strychnine, laquelle n'est d'ailleurs qu'un leurre destiné à orienter les soupçons sur John Cavendish.

» Arrive l'imprévu. Mme Inglethorp ne prend pas son fortifiant ce soir-là. La sonnette rendue inutilisable, l'absence de Cynthia – combinée par Alfred Inglethorp avec l'aide inconsciente de son épouse –, toutes ces précautions se révèlent inutiles. Et c'est alors qu'Alfred Inglethorp commet un faux pas.

» Mme Inglethorp est sortie. Assis à son bureau, il écrit une lettre à sa complice qui, voyant leur plan échouer, risque de s'inquiéter. Mme Inglethorp rentre sans doute plus tôt que prévu. Pris de court,

Alfred Inglethorp referme précipitamment son bureau à clef. S'il reste dans le boudoir, il craint d'avoir à l'ouvrir de nouveau, auquel cas son épouse pourrait entrevoir la lettre avant qu'il ait pu la subtiliser. Il sort donc se promener dans les bois, n'imaginant pas un instant que Mme Inglethorp puisse ouvrir son bureau et découvrir la lettre.

» C'est pourtant ce qu'elle va faire, comme nous le savons. Elle lit ces lignes et comprend la perfidie de son mari et d'Evelyn Howard. L'allusion au bromure, hélas ! n'éveille pas sa méfiance. Certes, elle pressent le danger, mais elle ne peut le localiser. Elle prend la décision de ne rien dire à son mari de sa découverte, mais elle écrit à son avoué pour lui demander de venir la voir le lendemain matin et décide de détruire au plus vite le testament qu'elle vient de rédiger. Et elle conserve la lettre.

— C'est donc pour retrouver cette lettre qu'Alfred Inglethorp a forcé la serrure de la mallette ?

— Exactement. Et, au risque énorme qu'il n'hésite pas à courir pour la récupérer, on mesure l'importance qu'il lui donne, à juste titre d'ailleurs. À part cette lettre, rien ne le relie au crime qui se prépare.

— Il y a pourtant une chose que je n'arrive pas à comprendre : dès qu'il l'a eue en sa possession, pourquoi ne l'a-t-il pas détruite ?

— Parce qu'il n'a pas osé prendre le risque suprême : celui de garder la lettre sur lui !

— Je ne vous suis pas.

— Envisagez le problème de son point de vue. J'ai calculé qu'il n'avait eu que cinq petites minutes pour mettre la main sur la lettre. Ensuite nous arrivons. Avant cela, Annie balayait l'escalier : elle aurait vu quiconque passait dans l'aile droite. Imaginez maintenant la scène : il pénètre dans la chambre de sa femme à l'aide d'une de ses clefs – les serrures de la maison sont toutes très semblables – et se précipite sur la mallette. Elle est fermée, et il ne parvient pas à trouver la clef. Saisi de panique, il comprend que sa présence dans la chambre sera découverte, mais qu'il doit tout tenter pour récupérer cette preuve accablante. À l'aide d'un canif, il force la serrure et fouille la mallette. À présent, un autre problème se pose à lui : il court un risque énorme à garder la lettre sur lui. On peut le voir sortir de la chambre, le fouiller... Et si on découvre ce papier sur lui, il est perdu ! Il est probable qu'il entend à ce moment-là John et M. Wells sortir du boudoir. Il faut qu'il agisse au plus vite. Où peut-il dissimuler la lettre ? Dans la corbeille à papiers ? Son contenu est soigneusement conservé, et de toute façon on l'examinera certainement. La détruire ? Il n'en a aucun moyen. Affolé, il regarde autour de lui et... que croyez-

vous qu'il voie, mon bon ami ?

Je secouai la tête.

— Il ne lui faut que quelques secondes pour déchirer la feuille en plusieurs bandes, qu'il tortille pour leur donner l'apparence d'allume-feu de papier et les ajouter à ceux qui sont déjà dans le vase, sur la cheminée.

Je poussai une exclamation de surprise.

— Personne ne penserait à regarder à cet endroit-là, reprit Poirot. Il lui suffira de revenir dans la chambre dès que l'occasion se présentera et de détruire cette unique preuve de sa culpabilité.

— Ainsi, cette preuve, nous l'avions sous les yeux pendant tout ce temps, dans le vase à allume-feu de Mme Inglethorp !

— Eh oui, cher ami ! C'est là que se trouvait le chaînon manquant de mon raisonnement, et c'est à vous que je dois de l'avoir découvert.

— À moi ?

— Mais oui. Rappelez-vous. Vous m'avez parlé du tremblement de mes mains quand j'alignais les bibelots sur la cheminée ?

— Oui, mais je ne comprends toujours pas...

— Mais moi, j'ai compris ! Voyez-vous, mon cher, cela m'a fait penser à une chose : la première fois que nous étions entrés ensemble dans la chambre de Mme Inglethorp, j'avais déjà aligné les objets sur la cheminée. Or, s'ils étaient alignés, je n'avais aucune raison de recommencer cette opération un peu plus tard... sauf si quelqu'un, entre-temps, y avait touché !

— Mon Dieu ! murmurai-je. Voilà donc l'explication de votre comportement. Vous vous précipitiez à Styles pour récupérer la lettre !

— Oui... Une course contre la montre !

— Pourtant, je ne comprends toujours pas comment Alfred Inglethorp a pu être assez fou pour ne pas détruire la lettre plus tôt. Les occasions ne lui ont sans doute pas manqué.

— Détrompez-vous ! J'ai tout fait pour l'en empêcher !

— Vous ?

— Oui. Ne m'avez-vous pas reproché de mettre toute la maisonnée dans la confidence ?

— Ça oui, alors !

— Eh bien, mon cher, c'était pour conserver une chance d'acculer Inglethorp. Je n'étais pas certain de sa culpabilité, mais dans cette hypothèse je me doutais qu'il n'aurait pas gardé le papier sur lui. Il l'aurait caché quelque part en attendant de pouvoir le détruire. Je me suis donc assuré la complicité de toute la maisonnée afin de contrer ses plans. Il faisait déjà figure de suspect aux yeux de tous ; en rendant la chose publique, je le plaçais sous la surveillance incessante de dix détectives amateurs. Dans ces conditions, il n'allait pas prendre le risque de détruire la lettre. Il s'est donc vu contraint de quitter Styles en la laissant dans le vase à allume-feu.

— Mais Mlle Howard aurait dû avoir de nombreuses occasions d'agir à sa place ?

— À cela près qu'elle ignorait totalement l'existence de cette lettre. Suivant la stratégie qu'ils avaient élaborée, elle ne lui adressait jamais la parole. N'oublions pas qu'ils étaient censés se détester. Ils auraient sans doute attendu la condamnation de John Cavendish pour se retrouver. Bien sûr, Alfred Inglethorp était sous surveillance constante, car j'espérais qu'il me conduirait un jour ou l'autre à sa cachette. Mais il était trop rusé pour prendre ce genre de risques. La lettre était apparemment en sécurité là où elle se trouvait ; personne n'avait pensé à fouiller le vase à allume-feu les premiers jours : il était donc peu probable qu'on le fasse par la suite. Sans la révélation que provoqua chez moi votre remarque, nous n'aurions sans doute jamais pu le livrer à la justice.

— Je comprends mieux, maintenant. Mais, dites-moi, quand avez-vous commencé à soupçonner Mlle Howard ?

— Lors de l'enquête préliminaire. J'ai compris qu'elle mentait au sujet de la lettre que lui avait adressée Mme Inglethorp.

— Comment ?

— Vous avez vu la lettre, n'est-ce pas ? Pourriez-vous me la décrire ?

— Oui... Enfin, plus ou moins.

— Peut-être vous rappelez-vous alors l'écriture de Mme Inglethorp, caractérisée par de larges espaces entre les mots ? Or, si vous aviez regardé la date placée en haut de la lettre, « le 17 juillet », vous auriez noté qu'elle était très différente. Voyez-vous où je veux en venir ?

— Pas le moins du monde, avouai-je.

— Simplement à ceci : à l'origine, cette lettre était datée du 7 juillet, et non pas du 17. Le 1 fut rajouté dans l'espace entre l'article et

le 7 pour transformer la date.

— Soit. Mais dans quel but ?

— C'est exactement la question que je me suis posée. Pourquoi Mlle Howard avait-elle substitué à la lettre effectivement écrite le 17 une autre lettre, du 7 celle-là, dont elle avait maquillé la date ? Évidemment parce qu'elle ne désirait pas montrer la véritable lettre du 17. Mais pourquoi ? C'est à partir de ce moment-là que j'ai eu des soupçons. Ne vous ai-je pas répété maintes fois qu'il faut se méfier des gens qui ne disent pas la vérité ?

— Et cependant, m'écriai-je avec indignation, vous m'avez donné deux raisons pour lesquelles Mlle Howard ne pouvait avoir commis le crime !

— Et même d'excellentes raisons ! ajouta Poirot. À tel point qu'elles m'arrêtèrent longtemps. Puis je me suis remémoré un fait significatif : Mlle Howard et Alfred Inglethorp étaient cousins. Si elle n'avait pu commettre le crime seule, rien ne l'empêchait d'y avoir participé. Et puis, il y avait cette antipathie plutôt excessive ! Et qui cachait en fait un sentiment tout à fait contraire. Il est évident qu'un lien passionnel les unissait bien avant l'arrivée d'Alfred Inglethorp à Styles. Leur infâme projet avait été conçu de longue date. Il épouserait cette vieille femme aussi crédule que fortunée ; il la pousserait à rédiger un testament en sa faveur ; ensuite, il leur suffirait de la faire disparaître selon un plan remarquablement élaboré. Si tout s'était déroulé sans accroc, ils auraient sans aucun doute quitté l'Angleterre un peu plus tard, pour vivre ensemble avec l'argent de leur malheureuse victime.

» Ils forment un couple absolument machiavélique. Tandis que l'on commence à le soupçonner, elle dispose tranquillement les éléments qui doivent conduire l'enquête à un dénouement tout différent. Quand elle arrive de Middlingham, elle apporte tous les indices compromettants. Nul ne la soupçonne, bien entendu, et elle jouit d'une totale liberté de mouvement dans la maison. Elle va donc cacher la strychnine et les lunettes dans la chambre de John, puis elle place la fausse barbe au fond de la malle, dans le grenier. Elle s'arrange ensuite pour que ces objets soient découverts.

— Ce que je ne saisis pas, c'est pourquoi ils ont cherché à faire porter les soupçons sur John, remarquai-je. Lawrence aurait beaucoup mieux convenu.

— Vous avez raison ; mais les indices qui le rendaient suspect sont dus au seul hasard. En fait, je pense que cela a plutôt contrarié nos deux meurtriers.

— Son comportement a été très maladroit, dis-je après réflexion.

— Certes. Mais, bien sûr, vous avez compris ce qui le motivait ?

— Non.

— Ne vous êtes-vous pas rendu compte qu'il croyait Cynthia coupable ?

— Non ! Mais c'est invraisemblable !

— C'était très vraisemblable, au contraire. Et j'ai bien failli partager cette idée. Je l'avais en tête lorsque j'ai questionné M. Wells pour la première fois au sujet du testament. Et n'oubliez pas ces poudres de bromure qu'elle avait préparées pour Mme Inglethorp, ni cette aptitude remarquable à se déguiser en homme, comme nous l'a raconté Dorcas. Non, vraiment, elle se prêtait plus aux soupçons que n'importe qui d'autre !

— Allons, Poirot ! Vous plaisantez !

— Pas le moins du monde. Vous dirai-je ce qui a tant fait blêmir M. Lawrence quand il est entré dans la chambre de sa belle-mère cette nuit fatale ? Alors que la vieille dame, visiblement empoisonnée, agonisait sur son lit, il a vu derrière vous la porte donnant sur la chambre de Mlle Cynthia, et il a remarqué que le verrou n'était pas poussé.

— Mais il a déclaré le contraire ! m'insurgeai-je.

— Justement, rétorqua Poirot. Et c'est bien pourquoi j'ai soupçonné que la porte n'était pas verrouillée. Il cherchait ainsi à protéger Mlle Cynthia.

— Pourquoi diable voulait-il la protéger ?

— Parce qu'il est amoureux d'elle !

Je ne pus me retenir de rire.

— Là, Poirot, vous vous égarez. J'ai appris par hasard que, bien loin d'en être amoureux, Lawrence ne peut pas la souffrir.

— Et d'où tenez-vous cette certitude, cher ami ?

— De Cynthia elle-même.

— La pauvre petite ! Et vous a-t-elle dit si elle souffrait de cette attitude ?

— Non. Elle m'a même assuré que c'était le dernier de ses soucis.

— Elle en éprouve donc une peine réelle, en déduisit Poirot. Elles sont toutes pareilles... Ah ! les femmes...

— Je suis très surpris de ce que vous me dites au sujet de Lawrence.

— Pourquoi ? Ça crevait les yeux. Chaque fois que Mlle Cynthia discutait ou plaisantait avec son frère, l'humeur de M. Lawrence s'assombrissait notablement. Il s'était persuadé qu'elle était amoureuse de M. John. Quand il est entré dans la chambre de sa belle-mère, il a aussitôt compris qu'elle avait été empoisonnée. Il en a conclu bien hâtivement que Mlle Cynthia n'était pas étrangère au drame et en fut complètement désespéré. Il s'est souvenu que Mlle Cynthia était montée avec sa belle-mère dans cette chambre la veille au soir. Il a mis la tasse à café en miettes en l'écrasant sous son talon afin d'empêcher toute analyse de son contenu. C'est aussi pourquoi il a soutenu à fond, contre toute vraisemblance, la thèse du « décès par causes naturelles ».

— Et ce message énigmatique concernant « la tasse manquante » ?

— J'étais pratiquement sûr qu'elle avait été cachée par Mme Cavendish, mais il me fallait en avoir la certitude. Au départ, M. Lawrence n'avait aucune idée de ce que signifiait ce message ; à la réflexion, toutefois, il a conclu qu'en trouvant cette tasse manquante il laverait de tout soupçon la dame de son cœur. Ce en quoi il avait tout à fait raison.

— Autre chose : quel sens donnez-vous aux ultimes paroles de Mme Inglethorp ?

— Elle accusait son époux, bien entendu.

— Eh bien, Poirot, dis-je avec un soupir, je pense que vous avez expliqué tous les points qui me restaient encore obscurs. Je suis heureux que cette affaire se soit terminée aussi bien. Même John et Mary se sont réconciliés.

— Grâce à moi.

— Comment ça, grâce à vous ?

— Mon cher ami, ne voyez-vous pas que c'est uniquement l'épreuve du procès qui les a rapprochés ? Que John aime toujours son épouse, je n'en ai jamais douté, pas plus que je n'ai douté des sentiments qu'elle continuait à lui porter. Mais, avec le temps, ils s'étaient éloignés l'un de l'autre. Tout provenait d'un malentendu. Elle l'avait épousé sans amour, et il le savait. Mais, à sa façon, John est un homme sensible, et il refusait de s'imposer à elle. Or, à mesure qu'il s'éloignait d'elle, Mary sentait grandir son amour pour lui. Mais tous deux sont tellement orgueilleux que tout rapprochement était impossible. Lui s'égara dans une liaison avec Mme Raikes, tandis qu'elle se mettait à fréquenter le Dr Bauerstein. Souvenez-vous, le jour

de l'arrestation de John Cavendish, j'ai longuement hésité à prendre une lourde décision...

— Certes, et j'ai fort bien compris votre accablement.

— Pardonnez-moi, mon cher, mais j'ai bien peur que vous n'ayez rien compris du tout... Je me demandais s'il convenait que j'innocente John Cavendish d'entrée de jeu. J'avais tous les atouts en main pour le faire... mais il m'aurait été plus difficile ensuite de confondre les véritables coupables. Jusqu'au dernier moment, ceux-ci se sont complètement trompés sur ma position, ce qui explique en bonne partie ma réussite.

— Vous voulez dire que vous auriez pu éviter à John Cavendish l'épreuve d'un procès ?

— Oui, mon ami. Mais j'ai finalement décidé de privilégier le bonheur d'une femme. Seule la terrible épreuve qu'ils viennent de traverser pouvait réunir ces deux âmes fières.

Je regardai Poirot avec ahurissement. Quel aplomb colossal chez ce petit homme ! Qui d'autre que lui aurait laissé accuser de meurtre un homme dans le seul but de restaurer son bonheur conjugal ?

— Je lis dans vos pensées, cher ami ! dit-il avec un sourire. Non, personne hormis Hercule Poirot n'aurait osé prendre un tel risque ! Mais vous avez tort de lui en faire grief : le bonheur d'une femme, et d'un homme, est le bien le plus précieux au monde.

À ces mots, je me remémorai les événements qui avaient précédé cette conversation. Livide, au dernier degré de l'épuisement, Mary était étendue sur le canapé. Elle attendait quelque chose... Puis un coup de sonnette s'était fait entendre au rez-de-chaussée, et elle s'était levée d'un bond. Poirot avait ouvert la porte et devant son regard implorant, il avait alors hoché doucement la tête.

— Oui, madame, avait-il dit, je vous l'ai ramené.

Puis il s'était écarté pour laisser le passage à John et, tandis que nous nous éclipsions, j'avais surpris le feu qui brûlait dans les yeux de Mary que son époux serrait dans ses bras.

— Peut-être avez-vous raison, Poirot, dis-je, radouci. C'est le bien le plus précieux au monde...

On frappa soudain à la porte, et la tête de Cynthia parut dans l'entrebâillement :

— Je... je voulais juste...

— Entrez donc, m'empressai-je de dire en me levant.

Elle entra mais resta debout.

— Je venais simplement pour vous dire...

— Oui ?

Elle tortillait quelque chose dans ses mains.

— Vous êtes deux amours, voilà ! s'exclama-t-elle enfin.

Sur quoi elle m'embrassa, embrassa Poirot et sortit de la pièce en courant.

— Diable qu'est-ce que cela signifie ? demandai-je, éberlué.

Recevoir un baiser de Cynthia était certes très agréable, mais cette démonstration publique avait quelque peu gâté mon plaisir.

— Cela signifie qu'elle vient de se rendre compte que M. Lawrence ne la déteste pas autant qu'elle le pensait, répondit Poirot avec philosophie.

— Mais...

— Justement, voici l'intéressé.

À ce moment, en effet, Lawrence passa devant la porte entrouverte.

— Eh bien, monsieur Lawrence ! lança Poirot. Vous méritez quelques félicitations, non ?

Lawrence rougit puis réussit à sourire d'un air penaud. En vérité, l'homme amoureux offre un spectacle bien ridicule ! Le trouble de Cynthia, en revanche, était tout à fait touchant.

Je soupirai.

— Qu'avez-vous, cher ami ?

— Oh, rien ! dis-je, morose. Ces deux femmes sont exquises !

— Et ni l'une ni l'autre n'est pour vous, n'est-ce pas ? compléta Poirot. Mais quelle importance ? Consolerez-vous mon cher : bientôt, peut-être, une nouvelle enquête nous réunira. Et alors qui sait...



Agatha Christie

LE CRIME
DU GOLF



Agatha Christie

LE CRIME DU GOLF

*Traduction de Françoise Bouillot
entièrement révisée*



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob 75006 Paris

Titre de l'édition originale :
MURDER ON THE LINKS
Publiée par HarperCollins

ISBN : 978-2-7024-4124-4

AGATHA CHRISTIE® and POIROT® are registered trademarks
of Agatha Christie Limited in the UK and/or elsewhere.

Murder on the links © 1923

Agatha Christie Limited. All rights reserved.

© 1932, Librairie des Champs-Élysées.

© 2014, éditions du Masque,
département des éditions Jean-Claude Lattès,
pour la présente édition.

© Conception graphique et couverture : WE-WE

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation
réservés pour tous pays.

*Collection de romans d'aventures
créée par Albert Pigasse*

À mon mari,
qui partage mon goût pour les romans
policiers
et à qui je dois beaucoup
pour ses conseils et remarques avisés.

UNE COMPAGNE DE VOYAGE

Tout le monde connaît l'histoire de ce jeune écrivain qui, pour forcer l'attention du plus blasé des éditeurs, n'avait pas craint de commencer son roman par la réplique fameuse : « Nom de Dieu ! dit la duchesse. »

Mon histoire débute assez curieusement de la même façon, à ceci près que la jeune personne qui venait de lancer cette exclamation n'avait rien d'une duchesse.

Nous étions dans les premiers jours de juin. J'étais venu régler quelques affaires à Paris et j'avais pris l'express du matin pour retourner à Londres, où je partageais encore un appartement avec mon vieil ami Hercule Poirot, l'ex-inspecteur belge.

Le train était pratiquement vide et nous n'étions que deux voyageurs dans mon compartiment. Parti de l'hôtel assez précipitamment, j'étais, au moment où le convoi s'ébranla, encore occupé à vérifier que je n'avais rien oublié. Jusque-là, je n'avais pas prêté grande attention à ma compagne de voyage, mais elle se chargea soudain de me rappeler son existence. Bondissant en effet sur ses pieds, elle baissa la vitre, passa la tête au-dehors et la retira aussitôt avec un sonore :

— Nom de Dieu !

Je reconnais que je suis plutôt vieux jeu. J'estime que la première qualité d'une dame est la féminité, et n'éprouve aucune sympathie pour les jeunes névrosées qui gesticulent du matin au soir sur des rythmes de jazz, fument comme des sapeurs et jurent comme des charretiers.

Comme je levais les yeux avec un froncement de sourcils quelque peu horrifié, je vis un joli visage effronté, encadré d'épaisses boucles noires et surmonté d'un petit chapeau rouge posé de façon fort désinvolte. Je ne donnai guère plus de dix-sept ans à la péronnelle, bien qu'elle eût les joues couvertes de poudre et les lèvres peintes d'un rouge invraisemblable.

Elle me rendit mon regard sans montrer le moindre embarras, et me

fit même une petite grimace.

— Oh ! là, là ! voilà que j'ai choqué ce bon monsieur ! lança-t-elle à l'adresse d'un public imaginaire. Veuillez excuser mes écarts de langage. Ils sont indignes d'une vraie dame, je ne vous le fais pas dire, mais enfin, j'ai une bonne raison pour tempêter ! Savez-vous que j'ai perdu ma sœur unique ?

— Vraiment ? dis-je poliment. Vous m'en voyez navré.

— Mais c'est qu'il me réproche ! fit remarquer la jeune personne. Il nous réproche totalement, ma sœur et moi – ce qui est fort injuste pour ma sœur, qu'il n'a jamais vue !

Je fis mine de protester, mais elle prit les devants :

— N'ajoutez rien ! Personne ne m'aime. Je vais aller me cacher et on ne me retrouvera plus jamais. Bouuuuh ! Je suis au désespoir !

Là-dessus, elle disparut derrière un immense journal satirique français ; mais au bout de quelques instants, elle me lança un regard furtif par-dessus les pages déployées. Je ne pus me retenir de sourire, et elle s'empressa de baisser son journal avec un grand éclat de rire.

— Je savais bien que vous n'étiez pas aussi bourrique que vous en avez l'air ! s'écria-t-elle.

Elle avait un rire si contagieux que je ne pus m'empêcher de l'imiter, bien que je n'eusse apprécié qu'à moitié le qualificatif de « bourrique ».

— Voilà ! Nous sommes amis, désormais, déclara la jeune espiègle. Dites-moi que vous êtes désolé pour ma sœur.

— Je suis effondré.

— C'est bien, on fera quelque chose de vous.

— Laissez-moi finir. J'allais ajouter que, tout effondré que je sois, je peux fort bien me passer de sa présence.

J'accompagnai cette déclaration d'un petit salut. Mais cette demoiselle, déconcertante entre toutes, secoua la tête :

— Changez de disque. À choisir, je préfère encore le coup de la « digne réprobation ». Oh ! si vous aviez vu votre tête ! « Elle n'est pas de notre monde », voilà ce qu'elle disait, votre tête. Sur ce point, vous aviez raison, bien que ce ne soit pas si facile à discerner, de nos jours : il n'est pas donné à tout le monde de distinguer une cocotte d'une duchesse. Allons bon ! voilà que je vous ai encore choqué ! Vous m'avez tout l'air de sortir de votre cambrousse. Ça ne me dérange pas, d'ailleurs. Des types dans votre genre, il en faudrait davantage. J'ai

horreur des gens culottés. Ça me met en furie !

Elle accompagna ce petit discours d'un vigoureux hochement de tête.

— Et à quoi ressemblez-vous quand vous êtes en furie ? demandai-je avec un sourire.

— À un vrai démon ! Dans ces moments-là, je me fiche bien de ce que je dis ou de ce que je fais. J'ai failli descendre un type, une fois. C'est vrai ! Mais il faut avouer qu'il ne l'avait pas volé.

— Alors, je vous en prie, ne vous mettez pas en furie contre moi.

— Non, c'est promis. Vous m'avez plu dès la première minute. Mais vous aviez un air si dégoûté que je n'aurais jamais pensé que nous pourrions devenir amis.

— Eh bien, c'est fait. Parlez-moi de vous, maintenant.

— Je suis danseuse. Oh, non ! pas du genre auquel vous pensez. Je vis sur les planches depuis l'âge de six ans – je fais des sauts périlleux.

— Pardon ?

— Vous n'avez jamais vu d'enfants acrobates ?

— Ah ! Je comprends...

— Je suis née en Amérique, mais j'ai passé presque toute ma vie en Angleterre. Nous avons un spectacle en ce moment...

— Nous ?

— Ma sœur et moi. De la danse, des chansons, quelques acrobaties et un soupçon de boniment. L'idée est originale et ça marche à merveille. Il y a de l'argent à faire avec ça...

Ma nouvelle connaissance se pencha vers moi et se lança dans un discours volubile, truffé d'expressions énigmatiques. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de lui porter un intérêt croissant. Il y avait en elle un curieux mélange de femme et d'enfant. Bien qu'elle me parût tout à fait capable de se débrouiller seule – comme elle ne manqua pas de me le préciser –, son attitude résolue face à la vie et sa profonde détermination à « faire son chemin » avaient quelque chose de curieusement ingénu.

Comme nous traversions Amiens, une foule de souvenirs m'assaillit. Ma compagne de voyage parut deviner ce qui se passait en moi.

— Vous pensez à la guerre, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête.

— Vous l'avez faite, je suppose ?

— Plutôt, oui ! J'ai été blessé une fois et, après la Somme, ils m'ont rapatrié définitivement. Maintenant, je sers plus ou moins de secrétaire privé à un député.

— Oh ! C'est sûrement très calé, non ?

— Pas du tout. Je n'ai quasiment rien à faire. Tout au plus deux heures de travail par jour, et d'un travail très ennuyeux. En fait, je me demande ce que je deviendrais si je n'avais pas de quoi m'occuper par ailleurs.

— Ne me dites pas que vous collectionnez les insectes !

— Pas du tout, mais je partage l'appartement d'un homme passionnant. C'est un inspecteur belge à la retraite. Il s'est installé à Londres à titre privé, et il s'en sort remarquablement bien. C'est un petit bonhomme formidable. Il lui est arrivé bien souvent de voir juste, là où la police avait échoué.

Ma compagne m'écoutait en ouvrant de grands yeux.

— Alors ça, c'est passionnant ! Si, si ! J'adore les crimes. Je vais voir tous les films policiers, et quand il y a une affaire de meurtre, je dévore les journaux.

— Vous rappelez-vous l'affaire de Styles ? demandai-je.

— Voyons voir, ce n'était pas une histoire de vieille dame empoisonnée ? Quelque part dans le Sussex ?

Je confirmai d'un hochement de tête :

— La première grande affaire de Poirot. Sans lui, l'assassin s'en serait certainement tiré avec les honneurs. Un remarquable exemple de son talent de détective.

Pris par mon sujet, je lui décrivis les grandes lignes de l'affaire, jusqu'au dénouement imprévu qui avait consacré le triomphe de Poirot. La jeune femme m'écoutait, subjuguée. Nous étions si absorbés que nous ne nous étions même pas aperçus que le train entrain en gare de Calais.

Je fis signe à deux porteurs et nous descendîmes sur le quai. Ma compagne de voyage me tendit la main.

— Au revoir. Je tâcherai de surveiller mon langage, à l'avenir.

— Oh ! mais vous allez bien me permettre de vous tenir compagnie sur le bateau ?

— Il n'est pas sûr que je monte à bord. Il faut auparavant que je

retrouve mon écervelée de sœur. Merci quand même !

— Mais nous allons nous revoir, n'est-ce pas ? Vous ne voulez même pas me dire votre nom ? lui demandai-je comme elle tournait les talons.

— Cendrillon ! lança-t-elle par-dessus son épaule.

Et elle se mit à rire.

J'étais loin de me douter alors des circonstances dans lesquelles j'allais être amené à revoir Cendrillon.

UN APPEL AU SECOURS

Il était 9 h 5, le lendemain matin, quand j'entrai dans notre salon commun pour le petit déjeuner. Mon ami Poirot, d'une scrupuleuse ponctualité comme à son habitude, cassait délicatement la coquille de son deuxième œuf.

Il m'accueillit avec un sourire radieux.

— Vous avez bien dormi ? Vous êtes remis de cette terrible traversée ? C'est extraordinaire, vous êtes presque à l'heure, ce matin. Ah ! Pardon, mais votre cravate est légèrement de travers. Laissez-moi vous arranger ça.

J'ai déjà décrit Hercule Poirot à maintes reprises. L'étonnant individu ! Un mètre soixante, une tête en forme d'œuf légèrement penchée de côté, des yeux brillant d'un éclat vert quand il est en proie à l'émotion, une moustache de style militaire et un air de parfaite dignité. D'apparence soignée, recherchée même, il éprouve pour l'ordre sous toutes ses formes une passion exclusive. Un bibelot posé de travers, le moindre grain de poussière, le plus léger désordre dans vos vêtements sont pour le cher homme une véritable torture. « L'Ordre » et « la Méthode » sont ses dieux. Il affecte un certain dédain pour les preuves tangibles, telles que les empreintes de pas ou les cendres de cigarette. Il prétend qu'en elles-mêmes, elles ne suffisent jamais au détective pour résoudre un problème. Puis il tapote non sans complaisance son crâne ovoïde et énonce avec une profonde satisfaction :

— Le véritable travail s'accomplit à *l'intérieur*. *Les petites cellules grises*, n'oubliez jamais les petites cellules grises, mon ami.

Je me glissai à ma place tout en faisant négligemment remarquer à Poirot qu'une heure de traversée entre Calais et Douvres ne méritait guère l'épithète de « terrible ».

— Rien d'intéressant au courrier ? demandai-je.

Poirot secoua la tête d'un air mécontent :

— Je ne l'ai pas encore ouvert, mais il n'arrive plus rien d'intéressant, de nos jours. Il n'y a plus de grands criminels, de ces

criminels qui avaient de la méthode.

Il avait l'air si abattu que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire.

— Courage, Poirot, la chance va tourner ! Ouvrez donc vos lettres. Après tout, rien ne dit qu'une grande affaire ne se profile pas à l'horizon.

Poirot consentit à sourire et, s'emparant du charmant petit coupe-papier qui lui servait à ouvrir sa correspondance, il décacheta soigneusement les enveloppes posées à côté de son assiette.

— Une facture. Encore une facture. Ah ! mais, c'est que je deviens dépensier, sur mes vieux jours. Tiens ! un mot de Japp.

— Ah oui ? dis-je en dressant l'oreille.

Japp, inspecteur à Scotland Yard, nous avait souvent amené des affaires intéressantes.

— Il me remercie, avec la simplicité qui le caractérise, d'avoir éclairé sa lanterne sur un détail de l'affaire Aberystwyth. Je suis enchanté d'avoir pu lui rendre ce menu service.

Poirot continua à parcourir placidement son courrier.

— On me propose de donner une conférence pour les scouts du coin. La comtesse de Forfanock me serait très obligée de bien vouloir passer la voir. Encore une histoire de chien perdu, je suppose. Et voici la dernière. Ah... !

Le changement de ton me fit aussitôt lever les yeux. Poirot était plongé dans une lecture attentive. Un instant plus tard, il me tendait la lettre ouverte.

— Voilà qui sort de l'ordinaire, mon ami. Lisez vous-même.

La lettre était rédigée d'une écriture hardie et très personnelle, sur un type de papier qu'on ne trouve guère en Angleterre.

Villa Geneviève
Merlinville-sur-mer
France

Monsieur,

Les services d'un détective privé me seraient nécessaires car, pour des raisons que je vous indiquerai plus tard, je ne désire pas avoir recours à la police officielle. J'ai entendu parler de vous à plusieurs reprises, et tous ces témoignages me portent à croire que vous êtes non seulement un homme d'une grande habileté, mais également un

homme discret. Je préfère ne pas confier de détails à la poste, mais, en un mot, je détiens un secret qui me fait craindre tous les jours pour ma vie. Convaincu de l'imminence du danger, je vous prie instamment de venir en France dans les délais les plus brefs. Si vous voulez bien me télégraphier l'heure de votre arrivée, j'enverrai une voiture vous chercher à Calais. Je vous serais fort obligé d'abandonner toutes vos affaires en cours pour vous consacrer à mes seuls intérêts. Je suis prêt à payer le dédommagement que vous demanderez. J'aurai sans doute besoin de vos services pendant une longue période, puisqu'il vous faudra peut-être vous rendre à Santiago, où j'ai passé plusieurs années de ma vie. Vous voudrez bien fixer vous-même le montant de vos honoraires. En vous assurant une fois encore qu'il s'agit d'une affaire urgente, je vous prie d'agréer mes respectueuses salutations.

Paul Renault

La signature était suivie d'un post-scriptum hâtivement griffonné, presque illisible : *Venez, pour l'amour du ciel !*

Je rendis la lettre à Poirot, le cœur battant.

— Enfin ! Voici quelque chose qui sort vraiment de l'ordinaire.

— En effet, dit pensivement Poirot.

— Vous irez, bien sûr ?

Plongé dans de profondes réflexions, Poirot hocha la tête. Finalement, il parut s'être décidé et jeta un coup d'œil à la pendule. Son visage était grave.

— Voyez-vous, mon cher ami, nous n'avons pas de temps à perdre. L'express continental part de Victoria Station à 11 heures. Ne vous affolez pas, nous pouvons quand même prendre dix minutes pour discuter. Vous m'accompagnez, n'est-ce pas ?

— Eh bien...

— Vous m'avez dit vous-même que votre employeur n'avait pas besoin de vos services dans les semaines à venir.

— Oui, cela ne poserait pas de problème. Mais M. Renault insiste beaucoup sur le fait qu'il s'agit d'une question privée.

— Taratata. M. Renault, j'en fais mon affaire. À propos, ce nom ne m'est pas inconnu...

— Il y a un millionnaire sud-américain qui s'appelle Renault. C'est

peut-être lui.

— Sans doute. Voilà pourquoi Santiago. Santiago est au Chili, et le Chili est en Amérique du Sud ! Ah mais, nous progressons ! Vous avez remarqué le post-scriptum ? Qu'en dites-vous ?

Je réfléchis.

— Il est clair qu'il a réussi à se maîtriser tant qu'il rédigeait sa lettre, mais vers la fin il n'a pu conserver son sang-froid et, sous l'impulsion du moment, il a griffonné ces quelques mots désespérés.

Mon ami secoua énergiquement la tête :

— Vous êtes dans l'erreur. Vous ne voyez pas que l'encre de la signature est presque noire, alors que celle du post-scriptum est toute pâle ?

— Eh bien ? dis-je, perplexe.

— Mon Dieu, mon ami, mais servez-vous donc de vos petites cellules grises ! N'est-ce pas l'évidence ? M. Renauld a écrit cette lettre. Il l'a relue attentivement sans en sécher l'encre. Puis, non pas sous le coup d'une impulsion mais de façon tout à fait délibérée, il a ajouté ces quelques mots qu'il a séchés aussitôt.

— Mais pourquoi ?

— Parbleu ! Pour qu'ils produisent sur moi l'effet qu'ils ont produit sur vous.

— Comment cela ?

— Mais pour être certain que je vienne ! Il a relu sa lettre et n'en a pas été satisfait. Elle n'était pas assez pressante !

Il fit une pause. Ses yeux brillaient d'un éclat vert, signe chez lui d'une agitation intense. Puis il ajouta doucement :

— Puisque ce post-scriptum a été ajouté froidement, et non sous le coup de l'émotion, c'est que l'affaire est d'une extrême urgence. Nous devons nous mettre en rapport avec M. Renauld le plus vite possible.

— Merlinville, murmurai-je pensivement. Il me semble en avoir déjà entendu parler.

Poirot acquiesça :

— C'est une petite station balnéaire tranquille, mais élégante, à mi-chemin entre Boulogne et Calais. M. Renauld a une maison en Angleterre, je suppose ?

— Oui, à Rutland Gate, si ma mémoire est bonne. Il a aussi une

propriété à la campagne, quelque part dans le Hertfordshire. Mais je sais très peu de chose sur son compte, il n'est guère mondain. Je crois qu'il gère de puissants intérêts sud-américains dans la City et qu'il a passé la majeure partie de sa vie au Chili et en Argentine.

— Eh bien, il nous donnera les détails nécessaires lui-même. Allons faire nos bagages. Une valise chacun, et en route pour la gare.

À 11 heures, le train s'ébranlait de Victoria Station et nous étions en route pour Douvres. Avant de partir, Poirot avait expédié à M. Renault un télégramme lui indiquant l'heure de notre arrivée à Calais.

— Je m'étonne, Poirot, que vous n'ayez pas acheté de remèdes contre le mal de mer, observai-je avec malice en repensant à notre conversation du matin.

Mon ami, qui scrutait le ciel avec inquiétude, me lança un regard plein de reproche.

— Auriez-vous oublié l'excellente technique de Laverguier ? Je l'adopte à chaque fois. Il suffit, souvenez-vous, de maintenir son équilibre, de tourner la tête de droite à gauche, d'inspirer puis d'expirer, en comptant jusqu'à six dans l'intervalle.

— Hum, dis-je, dubitatif. Vous serez épuisé avant même d'atteindre Santiago, Buenos Aires, ou quelle que soit votre destination.

— Quelle drôle d'idée ! Vous ne pensez tout de même pas que je vais me rendre à Santiago ?

— M. Renault en parle dans sa lettre.

— Il ne connaît pas la méthode d'Hercule Poirot. Je ne cours pas n'importe où, en me lançant à corps perdu dans des expéditions. Tout mon travail se fait là, ajouta-t-il en se tapotant le front.

Comme toujours, cette remarque titilla mon esprit de contradiction.

— Tout cela est bien beau, Poirot, mais votre mépris pour certains procédés finit par devenir une fâcheuse manie. Il est arrivé qu'une empreinte digitale conduise à l'arrestation et à la condamnation d'un meurtrier.

— Et qu'elle fasse pendre plus d'un innocent sans aucun doute, remarqua sévèrement Poirot.

— Mais l'étude des empreintes laissées par des doigts ou par des chaussures, de la cendre de cigarette, des traces de boue, tous ces indices que peut livrer une observation minutieuse, tout cela est d'une importance capitale, non ?

— Certainement. Je n'ai jamais dit le contraire. Tout spécialiste compétent est assurément utile, mais les Hercule Poirot sont au-dessus des experts ! Ces derniers relèvent les faits, tandis que nous nous préoccupons de la méthode criminelle, de sa logique, de l'enchaînement et de l'ordre des événements, et surtout, de l'aspect psychologique de l'affaire. Avez-vous jamais chassé le renard ?

— Cela m'est arrivé, répondis-je, un peu décontenancé par ce brusque changement de sujet. Pourquoi ?

— Eh bien, pour chasser le renard, il vous faut des chiens, n'est-ce pas ?

— Des terriers, précisai-je. Oui, bien sûr.

— Cependant, vous ne descendez pas de votre cheval pour courir en reniflant le sol et en poussant de bruyants aboiements ?

Malgré moi, l'image me fit beaucoup rire, et Poirot hocha la tête avec satisfaction.

— Vous laissez ce travail aux chiens, enfin aux terriers. Pourquoi voudriez-vous alors que moi, Hercule Poirot, je me ridiculise en me mettant à quatre pattes dans l'herbe humide à la recherche d'éventuelles empreintes, ou que je ramasse des cendres de cigarettes qui pour moi sont toutes les mêmes ? Souvenez-vous de l'affaire de l'express de Plymouth. Ce bon vieux Japp s'était lancé dans l'inspection de la ligne de chemin de fer. À son retour, j'ai pu, sans sortir de chez moi, lui indiquer tout ce qu'il avait trouvé.

— Vous pensez donc que Japp a perdu son temps.

— Absolument pas, puisque ses preuves ont confirmé ma théorie. Moi, en revanche, j'aurais perdu mon temps à me rendre sur les lieux. C'est pareil avec les fameux « experts ». Rappelez-vous la lettre manuscrite dans l'affaire de Styles. L'accusation faisait ressortir la similitude des écritures tandis que la défense s'évertuait à en montrer les différences. L'une et l'autre s'appuyant sur un tas de termes techniques. Résultat ? Ce que nous savions tous dès le départ. L'écriture ressemblait fort à celle de John Cavendish. Or, un esprit psychologue doit se demander : « Pourquoi ? » Était-ce effectivement l'écriture de John, ou bien celle de quelqu'un qui voulait nous faire croire que c'était celle de John ? J'avais parfaitement répondu à cette question, mon ami.

Poirot, dans un silence éloquent, à défaut de m'avoir convaincu, s'enfonça dans son siège d'un air satisfait.

Pendant la traversée, je me gardai bien de troubler la solitude de mon ami. Le temps était splendide et la mer d'huile, aussi ne fus-je pas surpris de retrouver un Poirot tout sourire en débarquant à Calais. Une déception nous y attendait pourtant, car personne n'était venu nous chercher. Poirot mit cela sur le compte d'un retard dans la transmission du télégramme.

— Eh bien, nous allons louer une voiture, dit-il d'un ton enjoué.

Quelques minutes plus tard, nous nous dirigeons cahin-caha vers Merlinville, dans l'automobile la plus pitoyable qui ait jamais été proposée en location.

J'étais de la meilleure humeur du monde, mais mon ami m'observait d'un air grave.

— Vous avez l'air comme envoûté, Hastings. Cela ne présage rien de bon.

— Balivernes ! En tout cas, vous ne partagez pas mes sentiments.

— Non, moi j'ai peur.

— Peur de quoi ?

— Je n'en sais rien. J'ai un pressentiment. Un je-ne-sais-quoi qui me turlupine.

Il parlait si sérieusement que j'en fus impressionné malgré moi.

— J'ai le sentiment, dit-il lentement, que nous allons au-devant d'une affaire d'importance, un problème long et compliqué qu'il ne sera pas facile de résoudre.

Je l'aurais volontiers questionné plus longuement, mais nous venions d'entrer dans la petite station de Merlinville. Nous ralentîmes pour demander le chemin de la villa Geneviève.

— Tout droit, monsieur. Vous traversez l'agglomération, et la villa Geneviève se trouve environ huit cents mètres plus loin. C'est une grande maison qui domine la mer, vous ne pouvez pas la manquer.

Nous remerciâmes notre homme et, reprenant notre route, laissâmes Merlinville derrière nous. Bientôt une patte d'oie nous obligea à une seconde halte. Un paysan se dirigeait vers nous d'un pas lent, et nous attendîmes qu'il soit à notre hauteur pour l'interroger. Il y avait une villa au bord de la route, mais trop modeste et trop délabrée pour être celle que nous cherchions. Soudain, la porte de la maison s'ouvrit et une jeune fille en sortit.

Le paysan nous avait rejoints. Le chauffeur se pencha par la portière pour s'informer auprès de lui du chemin à suivre.

— La villa Geneviève ? À quelques pas d'ici sur la droite, monsieur. S'il n'y avait pas le tournant, vous la verriez déjà.

Le chauffeur le remercia et nous repartîmes. J'étais fasciné par la jeune fille qui nous observait, immobile, une main sur la porte. Je suis un fervent admirateur de la beauté, et celle-ci en était une qu'on ne pouvait manquer de remarquer. Très grande, le corps d'une Vénus, des cheveux blonds resplendissant au soleil, c'était ma foi une des plus belles filles que j'eusse jamais vues. Comme nous nous engagions dans le tournant, je tournai la tête pour la regarder une fois encore.

— Bon sang, Poirot ! m'exclamai-je. Vous avez vu cette jeune déesse ?

Poirot haussa les sourcils.

— Ça commence, murmura-t-il. Voilà que vous avez déjà vu une déesse !

— Mais enfin, bon sang ! n'en était-ce pas une ?

— C'est possible, je ne l'ai pas remarquée.

— Mais vous l'avez bien vue, tout de même !

— Mon ami, il est bien rare que deux personnes voient la même chose. Vous, par exemple, vous avez vu une déesse. Moi...

Il hésita.

— Eh bien ?

— Je n'ai vu qu'une jeune fille aux yeux inquiets, dit-il d'un ton grave.

Mais à ce moment précis, la voiture freina devant un grand portail vert et une même exclamation nous échappa. La grille était gardée par un imposant sergent de ville qui nous barrait le chemin.

— On ne passe pas, messieurs.

— Mais nous voulons voir M. Renault, m'exclamai-je. Nous avons rendez-vous. C'est bien sa villa, n'est-ce pas ?

— En effet, monsieur, mais...

Poirot sortit la tête par la vitre baissée :

— Mais quoi ?

— M. Renault a été assassiné ce matin.

LA VILLA GENEVIÈVE

Poirot bondit hors de la voiture, ses yeux brillant d'un éclat vert.

— Vous dites ? Assassiné ? Quand ? Comment ?

Le sergent de ville se redressa avec dignité.

— Je ne peux répondre à aucune question, monsieur.

— C'est juste. Je comprends.

Poirot réfléchit un instant.

— Le commissaire est ici ?

— Oui, monsieur.

Poirot sortit une carte de son portefeuille et y griffonna quelques mots.

— Voilà ! Auriez-vous la bonté de lui faire passer cette carte au plus vite ?

L'agent la prit, tourna la tête et lança un coup de sifflet. Un de ses collègues apparut aussitôt et se chargea du message de Poirot. Au bout de quelques minutes d'attente, nous vîmes un petit homme rondouillard et affublé d'une énorme moustache se hâter vers la grille. Le sergent de ville salua et s'effaça pour le laisser passer.

— Mon cher monsieur Poirot, s'écria le nouveau venu, quel plaisir de vous voir ! Laissez-moi vous dire que vous tombez à pic.

Le visage de Poirot s'éclaira.

— Monsieur Bex ! Tout le plaisir est pour moi. Permettez-moi de faire les présentations : le capitaine Hastings, M. Lucien Bex.

J'échangeai avec le commissaire un salut cérémonieux, puis M. Bex se tourna de nouveau vers Poirot.

— Je ne vous ai pas revu depuis l'affaire d'Ostende, en 1909, mon vieux, vous vous rappelez ? Auriez-vous cette fois encore des éléments susceptibles de nous aider ?

— Vous les avez peut-être aussi. Vous saviez qu'on avait fait appel à

mes services ?

— Non. Qui vous a appelé ?

— Le mort en personne. Il semble avoir eu conscience qu'on en voulait à sa vie. Hélas ! il s'est décidé trop tard.

— Sacré tonnerre ! s'écria le Français. Alors comme ça, il avait prévu son propre meurtre. Voilà qui bouleverse toutes nos théories. Mais entrez donc, je vous en prie.

M. Bex nous ouvrit la grille et poursuivit :

— Il nous faut communiquer ce fait sans tarder à M. Hautet, le juge d'instruction. Il vient d'inspecter la scène de crime, et il s'apprête à commencer les interrogatoires.

— Quand le meurtre a-t-il été commis ? demanda Poirot.

— Le corps a été découvert ce matin vers 9 heures. Le témoignage de Mme Renauld et celui des médecins concordent : la mort a dû survenir vers 2 heures du matin... Après vous, je vous en prie.

Nous gravâmes les marches du perron et pénétrâmes dans le vestibule. Un autre sergent de ville se leva en voyant entrer le commissaire.

— Où se trouve M. Hautet en ce moment ? demanda celui-ci.

— Dans le salon, monsieur.

M. Bex nous ouvrit une porte sur la gauche. Le juge d'instruction et son greffier étaient assis à une grande table ronde. Le commissaire nous présenta et expliqua la raison de notre présence.

M. Hautet était un homme grand et maigre, aux yeux sombres et inquisiteurs. Il portait une courte barbe grise, taillée avec soin, qu'il caressait machinalement en parlant. Il nous présenta à son tour un homme plus âgé, aux épaules légèrement voûtées, appuyé contre le manteau de la cheminée : le Dr Durand.

— Voilà qui est extraordinaire, commenta M. Hautet quand le commissaire lui eut relaté les faits. Avez-vous cette lettre sur vous, monsieur ?

Poirot la lui tendit.

— Hum ! Il parle d'un secret. Quel dommage qu'il n'ait pas été plus explicite. Nous avons une grande dette envers vous, monsieur Poirot, et j'espère que vous nous ferez l'honneur de nous aider dans cette enquête. À moins que vos obligations ne vous rappellent à Londres ?

— Monsieur le juge, je me proposais déjà de rester ici. Je suis arrivé

trop tard pour prévenir l'assassinat de mon client, mais je me sens tenu par devoir de découvrir son meurtrier.

Le magistrat s'inclina gravement.

— Ce sont là des sentiments qui vous honorent, monsieur. De plus, il ne fait aucun doute que Mme Renauld voudra à son tour s'attacher vos services. Nous attendons d'un moment à l'autre M. Giraud, de la Sûreté de Paris, avec qui vous pourrez sans doute collaborer de façon fructueuse. En attendant, j'aimerais que vous acceptiez d'assister aux interrogatoires. Est-il besoin d'ajouter que toutes les informations qui pourraient vous être utiles sont à votre entière disposition ?

— Je vous remercie, monsieur. Vous comprendrez aisément que je suis pour l'instant dans l'obscurité la plus complète. Je ne sais strictement rien.

M. Hautet fit un signe de tête au commissaire, qui reprit :

— Ce matin, en descendant prendre son service, Françoise, la vieille gouvernante, a trouvé la porte d'entrée entrouverte. Craignant tout d'abord une visite de cambrioleurs, elle a regardé dans la salle à manger. Quand elle a vu que l'argenterie était à sa place, elle ne s'est pas inquiétée davantage et en a conclu que son maître avait dû se lever tôt pour aller faire un tour.

— Pardonnez-moi de vous interrompre, mais était-ce dans les habitudes de l'intéressé ?

— Non, pas du tout. Mais la vieille Françoise partage le préjugé commun concernant les Anglais – à savoir qu'ils sont tous un peu cinglés et capables de toutes les extravagances ! En allant réveiller sa maîtresse à l'heure habituelle, Léonie, la jeune femme de chambre, a eu l'affreuse surprise de la découvrir ligotée et bâillonnée. Presque au même moment, on apprenait que le corps de M. Renauld venait d'être découvert, un poignard planté dans le dos.

— Où donc ?

— C'est là l'un des aspects les plus stupéfiants de cette affaire, monsieur Poirot. Le corps était couché face contre terre, dans une tombe ouverte.

— Quoi ?

— Parfaitement. La fosse était fraîchement creusée, à quelques mètres à peine des limites de la propriété.

— Il était mort depuis combien de temps ?

Le Dr Durand prit la parole.

— J'ai examiné le corps ce matin à 10 heures. La mort avait dû survenir au moins sept heures plus tôt, voire dix heures.

— Hum ! Ce qui situe l'heure du crime entre minuit et 3 heures du matin.

— Exactement. Le témoignage de Mme Renault permet de la situer après 2 heures, ce qui réduit encore le champ des conjectures. La mort a dû être instantanée, et il ne peut naturellement s'agir d'un suicide.

Poirot approuva et le commissaire reprit :

— Mme Renault a été rapidement libérée de ses liens par les servantes horrifiées. Elle était dans un état de faiblesse extrême, et la douleur causée par les cordes l'avait laissée à demi inconsciente. Il semblerait que deux hommes masqués aient fait irruption dans la chambre, l'aient ligotée et bâillonnée tandis qu'on enlevait son mari. Nous tenons cela des domestiques car Mme Renault, en apprenant la tragique nouvelle, est tombée dans un état d'agitation alarmant. Le Dr Durand, alerté, a aussitôt prescrit un sédatif, et nous n'avons pas encore pu l'interroger. Sans doute va-t-elle se réveiller beaucoup plus calme et en état de répondre à nos questions.

Le commissaire fit une pause.

— Et les autres occupants de la maison, monsieur ?

— Il y a la vieille Françoise, la gouvernante, qui a longtemps été au service des précédents propriétaires de la villa Geneviève. Également deux jeunes filles, des sœurs, Denise et Léonie Oulard, qui sont d'une famille très honorable de Merlinville. Puis le chauffeur, que M. Renault a ramené d'Angleterre, mais qui est actuellement en congé. Enfin Mme Renault et son fils, M. Jack Renault, qui est également absent de la maison pour l'instant.

Poirot hocha la tête.

— Marchaud ! appela M. Hautet.

Le sergent de ville apparut.

— Faites entrer la dénommée Françoise.

L'homme salua et disparut. Il revint quelques instants plus tard, escortant une Françoise peu rassurée.

— Vous vous appelez Françoise Arrichet ?

— Oui, monsieur.

— Vous servez depuis longtemps à la villa Geneviève ?

— J'ai passé onze ans au service de Mme la vicomtesse. Et puis,

quand elle a vendu la villa au printemps dernier, j'ai accepté de rester avec le milord anglais. Je n'aurais jamais pensé...

Le juge d'instruction coupa court.

— Sans doute, sans doute. Mais pour l'instant, Françoise, voyons cette histoire de porte d'entrée : qui avait la charge de la fermer pour la nuit ?

— Moi, monsieur. J'y ai toujours veillé.

— Et la nuit dernière ?

— Je l'ai verrouillée comme d'habitude.

— Vous en êtes certaine ?

— Je le jure par tous les saints, monsieur.

— Quelle heure était-il ?

— Comme tous les soirs, monsieur, 22 h 30.

— Et où était le reste de la maisonnée ? Tout le monde était-il allé se coucher ?

— Madame s'était retirée depuis un petit moment. Denise et Léonie sont montées avec moi. Monsieur était encore dans son bureau.

— Donc, si quelqu'un a rouvert la porte ensuite, ce ne pouvait être que M. Renauld lui-même ?

Françoise haussa ses larges épaules.

— Pourquoi l'aurait-il fait ? Avec tous les voleurs et les assassins qui courent les routes ! Ah, la belle idée ! Monsieur n'était pas un imbécile. Ce n'est pas comme s'il avait dû faire sortir la dame...

Le magistrat l'interrompit brusquement :

— La dame ? De quelle dame parlez-vous ?

— Eh bien, de celle qui venait le voir.

— Vous voulez dire qu'une dame est venue le voir ce soir-là ?

— Mais oui, monsieur – comme beaucoup d'autres soirs, d'ailleurs.

— Qui était-ce ? Vous la connaissiez ?

Une expression rusée passa sur le visage de la vieille femme.

— Comment pourrais-je savoir qui c'était ? grommela-t-elle. Je ne l'ai pas fait entrer hier soir.

— Ah ! gronda le magistrat en frappant du plat de la main sur la table. On se moque de la police, c'est ça ? J'exige que vous donniez

tout de suite le nom de la femme qui venait voir M. Renauld le soir.

— La police, la police ! grommela Françoise. Je n'aurais jamais cru avoir un jour affaire à elle. Je sais très bien qui est cette dame : c'est Mme Daubreuil.

Le commissaire ne put retenir une exclamation et se pencha en avant, stupéfait.

— Mme Daubreuil, celle qui habite la villa Marguerite, juste après le tournant ?

— C'est bien ce que j'ai dit, monsieur. Oh ! c'est un numéro, celle-là !

La vieille femme eut un hochement de tête dédaigneux.

— Mme Daubreuil..., murmura le commissaire. C'est impossible.

— Voilà ! grommela Françoise. Voilà ce qu'on gagne à dire la vérité !

— Pas du tout, dit le juge d'instruction d'un ton apaisant. Cela nous étonne, voilà tout. Alors, Mme Daubreuil et M. Renauld étaient... (Il s'interrompit avec tact.) Hein ? c'est bien ça ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Que voulez-vous, Monsieur était un lord anglais très riche, et Mme Daubreuil est pauvre, elle, mais très élégante, même si elle vit retirée avec sa fille. Aucun doute, c'est une femme qui a un passé ! Elle n'est plus de la première jeunesse, mais ma foi, moi qui vous parle, j'ai vu des hommes se retourner sur son passage. D'ailleurs, ces derniers temps, elle avait beaucoup plus d'argent à dépenser – toute la ville le sait. Ah ! C'était bien fini, les économies de bout de chandelle !

Et Françoise hocha la tête d'un air entendu.

M. Hautet caressait pensivement sa barbe.

— Et Mme Renauld ? finit-il par dire. De quel œil voyait-elle cette... amitié ?

Françoise haussa les épaules.

— Bah ! elle était toujours bien polie, bien aimable. À croire qu'elle ne soupçonnait rien. Mais tout de même, monsieur, le cœur souffre, allez ! Jour après jour, j'ai vu Madame devenir plus pâle et plus maigre. Ce n'était plus la même femme que celle qui était arrivée ici il y a un mois. Monsieur avait changé, lui aussi. On voyait qu'il avait des soucis, il avait l'air au bord de la dépression nerveuse. Ça n'a rien d'étonnant, d'ailleurs, quand on mène une aventure de cette façon ! Aucune retenue, aucune discrétion. Style anglais, sans doute !

Je sursautai d'indignation sur ma chaise, mais le juge d'instruction poursuivit son interrogatoire sans se laisser distraire par des considérations annexes.

— Vous dites que M. Renauld n'a pas eu besoin d'ouvrir la porte pour Mme Daubreuil. Pourquoi ? Elle était déjà partie ?

— Oui, monsieur. Je les ai entendus sortir du bureau et passer dans le vestibule. Monsieur lui a souhaité bonsoir, et il a refermé la porte derrière elle.

— Quelle heure était-il ?

— Environ 22 h 25, monsieur.

— Savez-vous quand M. Renauld est allé se coucher ?

— Je l'ai entendu monter environ dix minutes après nous. Les marches craquent tellement qu'on entend tout le monde monter et descendre.

— Et c'est tout ? Aucun bruit suspect au cours de la nuit ?

— Absolument rien, monsieur.

— Qui, parmi les domestiques, est descendue la première ce matin ?

— C'est moi, monsieur. Et j'ai vu tout de suite que la porte était ouverte.

— Toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient fermées ?

— Toutes sans exception. Il n'y avait rien de bizarre ni de dérangé nulle part.

— C'est bon. Vous pouvez partir, Françoise.

La vieille femme se dirigea vers la porte d'un pas traînant. Sur le seuil, elle se retourna.

— Laissez-moi vous dire une chose, monsieur. Cette Mme Daubreuil, c'est une mauvaise ! Voyez-vous, les femmes se connaissent entre elles. Celle-ci est mauvaise, sachez-le.

Et tout en secouant la tête d'un air avisé, Françoise quitta la pièce.

— Léonie Oulard ! appela le magistrat.

Léonie apparut en larmes, au bord de la crise d'hystérie. M. Hautet l'interrogea avec beaucoup de doigté. Son témoignage revint surtout sur la découverte de sa maîtresse ligotée et bâillonnée, dont elle fit un récit passablement grandiloquent. Tout comme Françoise, elle n'avait rien entendu au cours de la nuit.

Sa sœur, Denise, lui succéda. Elle confirma que son maître avait

beaucoup changé ces derniers temps.

— Il était chaque jour plus morose. Il ne mangeait plus. Il était toujours déprimé.

Mais Denise avait sa propre théorie :

— À coup sûr, il était poursuivi par la Mafia. Deux hommes masqués – que voulez-vous que ce soit d'autre ? Ce sont des gens terribles, ceux-là !

— C'est une possibilité, bien sûr, déclara doucement le juge d'instruction. Mais dites-moi, ma fille, c'est vous qui avez fait entrer Mme Daubreuil hier soir ?

— Pas hier soir, monsieur, le soir d'avant.

— Mais Françoise vient de nous dire que Mme Daubreuil était ici hier soir.

— Non, monsieur. Il y a bien une dame qui est venue voir M. Renauld hier soir, mais ce n'était pas Mme Daubreuil.

Surpris, le magistrat insista, mais la fille ne voulut pas en démordre. Elle savait fort bien à quoi ressemblait Mme Daubreuil. Cette dame aussi avait les cheveux noirs, mais elle était plus petite, et bien plus jeune. Rien ne put l'ébranler sur ce point.

— Aviez-vous déjà vu cette dame auparavant ?

— Jamais, monsieur. Mais je crois, ajouta-t-elle timidement, qu'elle était anglaise.

— Anglaise ?

— Oui, monsieur. Elle a demandé à voir M. Renauld en bon français, mais l'accent... même léger, on le sent. Et puis, quand ils sont sortis du bureau, ils parlaient anglais.

— Vous avez entendu ce qu'ils disaient ? Je veux dire, vous pouviez comprendre quelque chose ?

— Moi, je parle l'anglais très bien, déclara fièrement Denise. La dame parlait trop vite pour moi, mais j'ai entendu les derniers mots de Monsieur quand il lui a ouvert la porte.

Elle fit une pause, puis répéta laborieusement :

— « *Yesse, yesse, beutte for Gaud'saïke gau, nao !* »

— « Oui, oui, mais pour l'amour du ciel, partez, à présent ! » traduisit le magistrat.

Il renvoya Denise puis, après quelques instants de réflexion, rappela

Françoise. Il lui demanda si elle était certaine de ne pas s'être trompée au sujet de la visite de Mme Daubreuil. Mais Françoise fit preuve d'une obstination surprenante. Mme Daubreuil était venue le soir précédent. C'était bien elle, il n'y avait pas l'ombre d'un doute. Denise avait voulu faire l'intéressante, voilà tout. C'est pour ça qu'elle avait inventé cette histoire de dame étrangère. Et elle voulait faire voir son anglais, aussi ! Sans doute Monsieur n'avait-il jamais prononcé cette phrase en anglais, et même s'il l'avait fait, ça ne prouvait rien du tout. Mme Daubreuil parlait parfaitement l'anglais, et utilisait souvent cette langue quand elle parlait à M. et Mme Renauld :

— Voyez-vous, M. Jack, le fils de Monsieur, habite le plus souvent ici, et il parle très mal le français.

Le magistrat n'insista pas. Il se renseigna sur le chauffeur et apprit ainsi que M. Renauld avait justement déclaré la veille qu'il n'avait pas besoin de la voiture pour le moment, et que Masters pouvait prendre un congé.

Je vis Poirot froncer les sourcils d'un air perplexe.

— Qu'y a-t-il ? chuchotai-je.

Il secoua la tête avec impatience et demanda :

— Excusez-moi, monsieur Bex, mais il arrivait sans doute à M. Renauld de conduire lui-même sa voiture ?

Le commissaire regarda Françoise, qui répondit vivement :

— Non, Monsieur ne conduisait jamais lui-même.

Les sourcils de Poirot se rapprochèrent encore.

— J'aimerais bien savoir ce qui vous inquiète, dis-je avec impatience.

— Vous ne voyez pas ? Dans sa lettre, M. Renauld propose de m'envoyer une voiture à Calais.

— Il voulait peut-être parler d'une voiture de location, suggérai-je.

— Sans doute. Mais pourquoi louer une voiture quand on en a une ? Et pourquoi choisir la journée d'hier pour donner brusquement congé au chauffeur ? Aurait-il voulu par hasard se débarrasser de lui avant notre arrivée ?

LA LETTRE SIGNÉE BELLA

Françoise avait quitté la pièce. Le juge d'instruction tambourinait pensivement sur la table.

— Monsieur Bex, dit-il au bout d'un moment, nous avons ici deux témoignages totalement contradictoires. Qui devons-nous croire, Françoise ou Denise ?

— Denise, répondit le commissaire d'un ton ferme. C'est elle qui a fait entrer la visiteuse. Françoise est une vieille obstinée, et il est clair qu'elle ne porte pas Mme Daubreuil dans son cœur. Nous savons en outre qu'il y avait encore une autre femme dans la vie de Renauld.

— Tiens c'est vrai ! s'écria M. Hautet. Nous avons oublié d'en informer M. Poirot.

Après avoir fouillé parmi les papiers amoncelés sur la table, il finit par en extraire celui qu'il cherchait. Il le tendit à mon ami.

— Voilà, monsieur Poirot. Nous avons trouvé cette lettre dans la poche du pardessus du mort.

Poirot prit la lettre et l'ouvrit. Passablement chiffonnée et cornée, elle était rédigée en anglais, d'une main assez maladroite.

Mon amour, pourquoi ne m'as-tu pas écrit depuis si longtemps ? Tu m'aimes toujours, n'est-ce pas ? Le ton de tes dernières lettres était si différent, froid et lointain... Et à présent, ce long silence. Cela me fait peur. Si tu avais cessé de m'aimer ! Non, c'est impossible – quelle stupide gamine je fais, à m'imaginer sans arrêt des choses ! Mais si vraiment tu ne m'aimais plus, je ne sais ce que je ferais, je me tuerais, peut-être. Je ne pourrais pas vivre sans toi. Parfois, je me dis qu'il y a une autre femme dans ta vie. Alors, qu'elle prenne garde, et toi aussi ! Je te tuerais plutôt que de la laisser te prendre à moi ! Je parle sérieusement.

Oh ! À quoi bon ? Je n'écris que des bêtises. Tu m'aimes et je t'aime. Oui, je t'aime, je t'aime !

À toi pour la vie,

Bella

La lettre ne portait ni date ni adresse. Poirot la rendit au magistrat, le visage grave.

— Et vous en déduisez... ?

Le magistrat haussa les épaules.

— À l'évidence, M. Renault poursuivait une intrigue avec cette Anglaise. Bella ! Il s'installe ici, rencontre Mme Daubreuil et entame une nouvelle aventure avec celle-ci. Ses sentiments pour l'autre se refroidissent, et elle soupçonne aussitôt quelque chose. Cette lettre contient une menace non déguisée. À première vue, monsieur Poirot, l'affaire semblait fort simple : la jalousie ! Et le fait que M. Renault ait été poignardé dans le dos semblait bien prouver que c'était l'œuvre d'une femme.

Poirot hocha la tête.

— Le coup dans le dos, oui, mais pas la tombe ! C'est un travail de force et, à parler franc, monsieur, je ne vois pas une femme en train de creuser une tombe. Ça, c'est du travail d'homme.

Le commissaire poussa une exclamation :

— Oui, oui, vous avez tout à fait raison ! Nous n'y avons pas pensé.

— Comme je vous le disais, poursuivit M. Hautet, l'affaire paraissait claire, mais les hommes masqués et la lettre que vous a adressée M. Renault viennent compliquer les choses. C'est comme si nous avions là deux séries d'événements distincts, sans relations entre eux. À propos de la lettre qu'il vous a envoyée, croyez-vous qu'il ait pu considérer cette « Bella » comme une menace ?

Poirot secoua la tête.

— J'en doute fort. Un homme comme M. Renault, qui a mené une vie aventureuse dans des contrées lointaines, ne doit pas être de ceux qui appellent un détective à l'aide contre une femme.

Le juge d'instruction approuva avec énergie.

— C'est bien mon point de vue. Alors, il faut chercher l'explication de cette lettre...

— À Santiago, compléta le commissaire. Je vais câbler sans délai à la police de cette ville pour qu'elle nous fournisse des renseignements détaillés sur la vie qu'il a menée là-bas : ses intrigues amoureuses, ses relations d'affaires, ses amitiés, et les inimitiés qu'il aurait pu s'attirer.

Ce serait bien le diable si nous ne tirions pas de tout cela un indice qui nous mette sur la voie.

Le commissaire regarda autour de lui, quêtant une approbation.

— Excellent ! dit Poirot. Vous n'avez pas trouvé d'autres lettres de cette Bella parmi les effets de M. Renauld ? ajouta-t-il.

— Non. Notre premier soin a bien sûr été de fouiller dans ses papiers privés, rangés dans le tiroir de ce bureau. Mais nous n'avons rien découvert qui présente un intérêt quelconque. Tout semblait parfaitement en ordre. Seul son testament sortait de l'ordinaire : le voici, d'ailleurs.

Poirot parcourut le document.

— Je vois. Un legs de mille livres à M. Stonor... et qui est ce M. Stonor ?

— Le secrétaire de M. Renauld. Il habite en Angleterre, mais il est venu une fois ou deux passer le week-end ici.

— Tout le reste revient sans condition à sa femme bien-aimée, Eloïse. Un document formulé de façon simple, mais parfaitement légal. Les deux domestiques, Denise et Françoise, ont servi de témoins. Rien d'extraordinaire là-dedans, conclut-il en rendant le document au juge.

— Mais peut-être n'avez-vous pas remarqué...

— La date ? dit vivement Poirot. Mais si, je l'ai remarquée. Le document a été rédigé voici une quinzaine de jours. C'est à ce moment-là qu'il a dû pressentir le danger pour la première fois. Bien des hommes riches meurent intestat faute d'envisager qu'ils puissent mourir un jour. Mais il serait dangereux de tirer d'une simple date des conclusions prématurées. Quoi qu'il en soit, ce document nous prouve qu'il portait à sa femme une véritable affection, en dépit de ses intrigues amoureuses.

— Peut-être, dit M. Hautet d'un air de doute. Mais ce n'est pas très juste pour son fils, qu'il laisse ainsi sous l'entière dépendance de sa mère. Si elle se remariait, et que son second mari eût un fort ascendant sur elle, ce garçon pourrait bien ne jamais toucher un centime de la fortune paternelle.

Poirot haussa les épaules.

— L'homme est un animal vaniteux. Sans doute M. Renauld a-t-il pensé que sa veuve ne se remarierait jamais. Et quant au fils, c'était peut-être une sage précaution que de laisser tout l'argent entre les mains de sa mère. Ces gosses de riches sont souvent fort dissolus.

— Vous avez sans doute raison. Maintenant, monsieur Poirot, vous souhaitez sans doute inspecter le lieu du crime. Le corps a déjà été enlevé, vous m'en voyez désolé, mais il a été photographié sous tous les angles possibles et imaginables. Les clichés seront à votre disposition dès que nous les recevrons.

— Je vous remercie de votre obligeance.

Le commissaire se leva.

— Suivez-moi, messieurs.

Il ouvrit la porte et s'inclina cérémonieusement pour laisser passer Poirot. Lui retournant la politesse, ce dernier s'inclina à son tour.

— Monsieur...

Ils réussirent enfin à sortir dans le vestibule.

— Cette pièce-là, c'est le bureau, non ? demanda soudain Poirot en désignant de la tête la porte opposée.

— Oui. Vous aimeriez le voir ?

Le juge d'instruction ouvrit la porte et nous fit entrer.

La pièce que M. Renauld s'était réservée pour son usage personnel était petite, mais confortable et meublée avec goût. Un vaste bureau, aux tiroirs nombreux, était placé devant la fenêtre. Deux fauteuils de cuir faisaient face à la cheminée, séparés par une table ronde couverte de livres et de revues récentes.

Poirot resta un moment sur le seuil, flairant l'atmosphère. Puis il alla passer la main sur le dos des fauteuils, prit un magazine sur la table, et effleura d'un doigt circonspect la surface du buffet de chêne. Son visage exprimait une entière approbation.

— Pas de poussière ? demandai-je avec un sourire.

Il me sourit aussi, sensible à ma connaissance de ses petites manies.

— Pas une once, mon ami ! Et pour une fois, c'est peut-être grand dommage.

Ses petits yeux, vifs comme ceux d'un oiseau, se posaient çà et là dans la pièce.

— Ah ! dit-il soudain d'un air soulagé, la carpette est de travers.

Comme il se baissait pour la redresser, il poussa une petite exclamation. Quand il se releva, il tenait à la main un fragment de papier rose.

— Je vois qu'en France, comme en Angleterre, les domestiques

omettent de passer le balai sous les tapis...

Bex s'empara du bout de papier et je m'approchai pour l'examiner à mon tour.

— Vous connaissez cela, hein, Hastings ?

Je secouai la tête, perplexe. Cette teinte particulière de rose m'était pourtant très familière.

Le cerveau du commissaire fonctionnait plus vite que le mien.

— C'est un fragment de chèque ! s'exclama-t-il.

Le petit bout de papier ne faisait guère plus de deux centimètres sur deux. On y voyait, tracé à la plume, le mot « Duveen ».

— Bon ! dit Bex. Ce chèque était à l'ordre de – ou émis par – quelqu'un nommé Duveen.

— Plutôt à l'ordre de, dit Poirot. Si je ne m'abuse, l'écriture est celle de M. Renauld.

Nous établîmes rapidement ce point en comparant le fragment à une note qui traînait sur le bureau.

— Vraiment, murmura le commissaire, atterré, je me demande comment j'ai pu laisser passer ça.

Poirot se mit à rire.

— « Regardez toujours sous les tapis ! » voilà la morale de l'histoire. Mon ami Hastings ici présent vous dira que le moindre petit désordre est une véritable torture pour moi. Dès que j'ai vu la carpette de travers, je me suis dit : Tiens, tiens... Les pieds du fauteuil se sont pris dedans quand on l'a repoussé. Peut-être y a-t-il là-dessous quelque chose qui aura échappé à cette bonne Françoise.

— À Françoise ?

— Ou à Denise, ou à Léonie, enfin à celle des trois qui a fait cette pièce. S'il n'y a pas de poussière, c'est que quelqu'un est passé ici ce matin. Je reconstitue les faits de la façon suivante : hier, et peut-être même hier soir, M. Renauld a rédigé un chèque à l'ordre d'un dénommé Duveen. Après quoi, on a déchiré ce chèque et les morceaux ont été éparpillés sur le sol. Ce matin...

Mais M. Bex tirait déjà avec impatience sur le cordon de la sonnette.

Ce fut Françoise qui répondit. Oui, elle avait trouvé plein de petits bouts de papier par terre. Ce qu'elle en avait fait ? Elle les avait jetés dans la cuisinière, bien sûr ! Qu'aurait-elle pu en faire d'autre ?

Bex la renvoya d'un geste las. Puis son visage s'éclaira et il courut vers le bureau. Un instant plus tard, il parcourait le carnet de chèques du mort, qu'il laissa bientôt retomber avec le même geste de lassitude : la dernière souche était vierge.

— Courage ! s'écria Poirot en lui tapotant le dos. Sans doute Mme Renauld sera-t-elle en mesure de nous renseigner sur la mystérieuse personne nommée Duveen.

Le commissaire se détendit :

— C'est juste. Poursuivons nos investigations.

Au moment de sortir de la pièce, Poirot remarqua incidemment :

— C'est bien ici que M. Renauld a reçu sa visiteuse hier soir, n'est-ce pas ?

— C'est ici... mais comment le savez-vous ?

— Grâce à ceci. Je l'ai trouvé au fond du fauteuil de cuir, dit-il en nous montrant ce qu'il tenait entre le pouce et l'index : un long cheveu noir, un cheveu de femme !

M. Bex nous mena ensuite jusqu'à une petite remise adossée à l'arrière de la maison. Il sortit une clé de sa poche et ouvrit la porte.

— Le corps est ici. Nous l'y avons transporté juste avant votre arrivée, dès que les photographes en ont eu fini avec lui.

Nous pénétrâmes dans la remise. L'homme assassiné était étendu sur le sol, recouvert d'un drap que M. Bex releva d'un geste expert. Renauld était un homme de taille moyenne, élancé et souple, qui paraissait avoir environ cinquante ans ; ses cheveux bruns étaient striés de gris. Il avait le visage glabre, un long nez fin, les yeux assez rapprochés et la peau très bronzée d'un homme qui a passé la majeure partie de sa vie sous les tropiques. Ses lèvres retroussées découvraient ses dents, et ses traits livides étaient figés dans une expression de stupéfaction et de terreur absolues.

— On voit à son faciès qu'il a été frappé dans le dos, remarqua Poirot.

Il retourna très doucement le cadavre. Là, juste entre les deux omoplates, une tache ronde et sombre maculait le léger pardessus beige, et l'étoffe était fendue en son milieu. Poirot l'examina attentivement.

— Vous avez une idée de l'arme dont on s'est servi ?

— Bien sûr. Elle était restée fichée dans la blessure.

Le commissaire se saisit d'un grand bocal en verre. L'objet qu'il contenait avait plutôt l'aspect d'un coupe-papier, avec un manche noir et une lame fine et brillante. Le tout ne faisait pas plus de vingt-cinq centimètres de long. Avec précaution, Poirot éprouva la pointe du doigt.

— Ma foi, plutôt tranchante ! Joli petit instrument de mort !

— Malheureusement, nous n'y avons pas trouvé trace d'empreintes digitales, remarqua avec regret M. Bex. Le meurtrier devait porter des gants.

— Évidemment, railla Poirot. Même à Santiago, ils doivent savoir ça. Tout amateur de romans policiers le sait, grâce à la publicité que la presse a faite à la méthode Bertillon. De toute façon, je trouve bien utile de savoir qu'il n'y avait pas d'empreintes du tout. C'est si facile de laisser les empreintes de quelqu'un d'autre ! Avec ça, la police est contente. (Il secoua la tête.) J'ai bien peur que notre criminel ne soit guère méthodique – ou alors, il était pressé par le temps. Enfin, nous verrons bien.

Il laissa retomber le corps dans sa position initiale.

— Je vois qu'il ne portait que ses sous-vêtements sous son pardessus.

— Oui. Le juge d'instruction trouve d'ailleurs cela assez bizarre.

On frappa alors à la porte. Bex alla ouvrir. Françoise se tenait sur le seuil et s'efforçait de percer l'obscurité de la remise avec une averse curiosité.

— Oui, qu'y a-t-il ? demanda Bex avec impatience.

— C'est Madame. Elle vous fait dire qu'elle se sent beaucoup mieux et qu'elle est prête à recevoir le juge d'instruction.

— Bien, dit vivement M. Bex. Avertissez M. Hautet que nous serons là dans un instant.

Poirot resta un moment à traîner et à contempler le cadavre. Je crus un instant qu'il allait l'apostropher, lui jurer qu'il n'aurait ni trêve ni repos tant qu'il n'aurait pas découvert son meurtrier. Mais quand enfin il ouvrit la bouche, ce fut pour faire un commentaire ridicule et déplacé à cet instant solennel :

— Il portait un pardessus bien long, remarqua-t-il.

LE RÉCIT DE MME RENAULD

M. Hautet nous attendait dans le vestibule. Nous gravâmes l'escalier de concert, précédés de Françoise qui nous montrait le chemin. Poirot montait en zigzag, ce qui ne laissa pas de m'intriguer, jusqu'à ce qu'il me glissât à l'oreille avec une grimace complice :

— Pas étonnant que les domestiques aient entendu M. Renauld monter : toutes les marches craquent à réveiller les morts !

En haut de l'escalier, un corridor étroit bifurquait.

— Il mène aux chambres des domestiques, expliqua M. Bex.

Nous nous engageâmes dans un autre couloir à la suite de Françoise, qui alla frapper à la dernière porte sur la droite.

Une voix éteinte nous pria d'entrer. Nous pénétrâmes dans une vaste pièce ensoleillée donnant sur la mer, qu'on apercevait au loin, miroitante et bleue.

Une femme d'une grande beauté était étendue sur un canapé, soutenue par quantité de coussins, et à son chevet se tenait le Dr Durand. Elle approchait sans doute de la cinquantaine, et sa chevelure jadis noire était maintenant presque entièrement argentée. Mais il émanait d'elle une intense vitalité, une force indomptable. On se sentait immédiatement en présence de ce que les Français appellent une « maîtresse femme ».

Elle nous accueillit d'un léger signe de tête plein de dignité.

— Je vous en prie, messieurs, asseyez-vous.

Nous prîmes des chaises, et le greffier alla s'installer à une petite table ronde.

— J'espère, madame, ne pas abuser de vos forces en vous demandant de nous raconter ce qui s'est passé cette nuit ?

— Pas du tout, monsieur. Je sais combien votre temps est précieux si vous voulez confondre et punir ces odieux assassins.

— Fort bien, madame. Je crois que toute cette procédure sera moins éprouvante pour vous si vous vous bornez à répondre aux questions

que je vais vous poser. À quelle heure vous êtes-vous couchée hier soir ?

— À 21 h 30. J'étais très lasse.

— Et votre mari ?

— Environ une heure plus tard, me semble-t-il.

— Avait-il l'air troublé ou inquiet ?

— Non. Pas plus que d'habitude.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Nous nous sommes endormis. J'ai été réveillée par une main qu'on pressait sur ma bouche. J'ai voulu crier, mais la main m'en a empêchée. Il y avait deux hommes dans la chambre, et tous les deux portaient des masques.

— Pouvez-vous nous en donner une description, madame ?

— L'un d'eux était très grand, avec une longue barbe noire, et l'autre petit et trapu, avec une barbe rousse. Ils portaient chacun un chapeau enfoncé sur les yeux.

— Hum ! dit le magistrat d'un air pensif. Un peu trop de barbes, à mon avis.

— Vous voulez dire qu'elles étaient fausses ?

— Oui, madame. Mais poursuivez votre récit.

— C'était le petit qui me tenait. Il m'a enfoncé un bâillon dans la bouche, puis il m'a ligoté les pieds et les mains à l'aide d'une corde. L'autre se tenait au-dessus de mon mari. Il s'était emparé de mon coupe-papier, un petit poignard que je laisse habituellement sur la coiffeuse, et il en pressait la pointe contre son cœur. Quand le petit homme trapu en a eu fini avec moi, il a rejoint le grand, et ils ont alors contraint mon mari à se lever et à les suivre dans le cabinet de toilette, juste à côté. J'étais presque évanouie de terreur, mais je m'efforçais désespérément d'entendre ce qu'ils disaient. Ils parlaient trop bas pour que je puisse saisir leurs paroles, mais j'ai bien reconnu la langue : un espagnol mêlé de mots indiens, que l'on parle dans certaines contrées d'Amérique du Sud.

» Ils semblaient exiger quelque chose de mon mari et, à un moment donné, la colère leur a fait hausser un peu la voix. Je crois que c'était le grand qui parlait. "Vous savez ce que nous voulons, disait-il. Le secret ! Où est-il ?" Je n'ai pas entendu la réponse de mon mari, mais l'autre a répliqué d'un ton féroce : "Vous mentez ! Nous savons que vous l'avez. Où sont vos clés ?" Et puis j'ai entendu des bruits de

tiroirs qu'on ouvrait. Il y a un coffre-fort encastré dans le mur du cabinet de toilette de mon mari, qui contient toujours une somme assez importante en argent liquide. Léonie m'a dit que ce coffre-fort avait été forcé et que l'argent avait disparu, mais visiblement, ce qu'ils cherchaient n'était pas dedans. En effet, j'ai bientôt entendu le plus grand des deux pousser un juron et ordonner à mon mari de s'habiller. Ils ont dû être dérangés par un bruit quelconque, parce qu'ils sont entrés en hâte dans ma chambre, poussant mon mari à demi vêtu.

— Pardon, interrompit Poirot, mais n'y a-t-il pas une autre issue à ce cabinet de toilette ?

— Non, monsieur. Il n'y a que la porte qui communique avec ma chambre. Ils ont poussé mon mari à l'intérieur : le petit le précédait, et le plus grand fermait la marche, tenant toujours le poignard à la main. Paul a essayé de leur échapper pour venir à moi. Je lisais l'angoisse dans ses yeux. Il s'est retourné vers ses agresseurs en disant : « Il faut que je parle à ma femme. » Puis, il s'est approché du lit et s'est penché sur moi : « Ce n'est rien, Eloïse. N'aie pas peur. Je serai de retour avant l'aube. » Mais il avait beau s'efforcer de parler d'un ton ferme, je lisais la terreur dans ses yeux. Puis ils l'ont entraîné vers la porte en disant : « Vous êtes prévenu : un bruit, et vous êtes mort ! » Après, poursuivit Mme Renauld, j'ai dû m'évanouir. Tout ce que je me rappelle, c'est Léonie en train de me frotter les poignets et de me faire avaler du cognac.

— Madame Renauld, dit le magistrat, avez-vous une idée de ce que les assassins pouvaient bien chercher ?

— Aucune, monsieur.

— Saviez-vous que votre mari redoutait quelque chose ?

— Oui. J'avais remarqué qu'il avait changé.

— Depuis combien de temps ?

Mme Renauld réfléchit.

— Une dizaine de jours, peut-être.

— Pas plus ?

— Peut-être plus. Mais je ne m'en étais pas aperçue auparavant.

— Avez-vous interrogé votre mari sur les causes de ce changement ?

— Une seule fois, et il s'est montré évasif. Je sentais bien qu'il se rongeaient d'inquiétude, mais comme il semblait vouloir à tout prix m'en dissimuler la cause, j'ai essayé de faire comme si je n'avais rien vu.

— Saviez-vous qu'il avait fait appel aux services d'un détective ?

— Un détective ? s'exclama Mme Renauld d'un ton fort surpris.

— Oui, ce monsieur ici présent – M. Hercule Poirot. (Poirot s'inclina.) Il est arrivé aujourd'hui même, répondant à une lettre que lui avait adressée votre mari.

Il sortit de sa poche la lettre de M. Renauld et la tendit à sa veuve.

Elle la lut avec une stupéfaction qui paraissait sincère.

— Je n'étais pas au courant de cette lettre. Il semble avoir été tout à fait conscient du danger qui le menaçait.

— À présent, madame, je vais vous demander de me répondre en toute franchise. S'est-il produit dans la vie de votre mari en Amérique du Sud un incident susceptible de jeter quelque lumière sur son assassinat ?

Mme Renauld réfléchit profondément, puis secoua la tête.

— Je ne vois rien de ce genre. Mon mari avait certes de nombreux ennemis, des gens sur qui il l'avait emporté dans diverses circonstances, mais je ne puis me souvenir d'un cas précis, ou d'un incident particulier. Je ne dis pas qu'un tel incident ne se soit pas produit : simplement, je n'en ai pas eu connaissance.

Le juge d'instruction se caressa la barbe d'un air découragé.

— Et pouvez-vous nous indiquer l'heure de l'agression ?

— Oui, je me souviens d'avoir entendu sonner 2 heures à la pendule de la cheminée.

Elle désigna une pendulette de voyage dans un écrin de cuir, posée au beau milieu de la tablette de la cheminée.

Poirot se leva, alla examiner la petite pendule avec soin et hocha la tête d'un air satisfait.

— Ici aussi, s'écria soudain M. Bex, il y a une montre-bracelet ! Les assassins ont dû la faire tomber de la coiffeuse par mégarde, et elle s'est brisée en mille morceaux. Ils ne devaient guère se douter qu'elle servirait de pièce à conviction contre eux.

Il ramassa avec précaution les fragments de verre brisé. Soudain, son visage exprima la plus profonde stupéfaction.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-il.

— Qu'y a-t-il ?

— Les aiguilles indiquent 7 heures !

— Quoi ? s'écria le juge d'instruction.

Poirot, avec sa vivacité habituelle, prit l'objet cassé des mains du commissaire et le porta à son oreille. Puis il eut un sourire :

— Le verre est brisé, mais la montre fonctionne toujours.

L'explication de ce mystère fut accueillie avec des soupirs de soulagement. Pourtant, une autre question surgit aussitôt à l'esprit du juge d'instruction :

— Toutefois il n'est pas encore 19 heures.

— Non, dit doucement Poirot. Il est un tout petit peu plus de 17 heures. Sans doute votre montre avance-t-elle, madame ?

Mme Renauld fronça les sourcils, l'air perplexe.

— Elle avance, c'est vrai, reconnut-elle. Mais jamais à ce point.

Avec un geste d'impatience, le juge d'instruction écarta ce problème et reprit son interrogatoire.

— Madame, on a trouvé la porte d'entrée entrebâillée. Il semble pratiquement établi que les meurtriers se sont introduits par là, sans qu'il y ait pourtant la moindre trace d'effraction. Avez-vous une explication à nous suggérer ?

— Mon mari est peut-être allé faire un tour avant de monter se coucher et il aura oublié de la verrouiller en rentrant.

— Cela pouvait-il lui arriver ?

— Oh ! certainement. Mon mari était un homme d'une rare distraction.

Elle fronça légèrement les sourcils, comme si ce trait de caractère du mort l'avait souvent agacée.

— Je crois que nous pouvons tirer au moins une déduction de ce récit, dit tout à coup le commissaire. Si ces hommes ont tellement insisté pour que M. Renauld s'habille, c'est que l'endroit où ils voulaient l'emmener, l'endroit où était caché « le secret » se trouvait à une certaine distance.

Le juge d'instruction approuva de la tête.

— Une certaine distance, mais pas trop loin quand même, puisqu'il pensait être de retour ce matin.

— À quelle heure le dernier train passe-t-il à Merlinville ? demanda Poirot.

— Dans un sens à 23 h 50, et dans l'autre à 0 h 17. Mais il est plus probable qu'une voiture les attendait.

— Bien sûr, reconnu Poirot.

— D'ailleurs, ce pourrait être un bon moyen de les retrouver, poursuivit le magistrat, plein d'espoir. Une voiture avec deux étrangers a des chances de se faire remarquer. Voilà un bon point d'acquis, monsieur Bex.

Il eut un sourire satisfait, puis reprit son air grave pour s'adresser à Mme Renauld :

— Une question, encore. Connaissez-vous quelqu'un du nom de Duveen ?

— Duveen ? répéta Mme Renauld en réfléchissant. Non, pour l'instant, cela ne me revient pas.

— Vous n'avez jamais entendu votre mari mentionner ce nom ?

— Jamais.

— Connaissez-vous quelqu'un dont le prénom est Bella ?

Il regarda attentivement Mme Renauld, cherchant à surprendre le moindre signe de colère ou de trouble, mais elle se borna à secouer la tête d'un air très naturel. Il poursuivit son interrogatoire.

— Saviez-vous que votre mari avait reçu une visite hier soir ?

Cette fois il vit une légère rougeur lui monter aux joues, mais elle répondit d'un ton calme :

— Non, qui était-ce ?

— Une dame.

— Vraiment ?

Pour le moment, le juge d'instruction n'en dit pas davantage. Mme Daubreuil n'avait sans doute rien à voir avec le crime, et il était soucieux de ne pas troubler Mme Renauld plus que nécessaire.

Il fit signe au commissaire, qui répondit par un hochement de tête. Il s'en alla et revint avec le bocal en verre que nous avons vu dans la remise. Il en sortit le poignard.

— Madame, reconnaissez-vous ceci ? demanda-t-il doucement.

Elle poussa un cri.

— Mais oui, c'est mon coupe-papier.

Puis elle aperçut la tache sur la pointe, et elle recula, les yeux agrandis par l'horreur.

— C'est... du sang ?

— Oui, madame. C'est avec cette arme qu'on a tué votre mari.

Il l'escamota rapidement.

— Êtes-vous certaine que c'est bien celui qui se trouvait hier sur votre coiffeuse ?

— Oh, oui ! C'est un cadeau de mon fils. Il était dans l'aviation pendant la guerre. Il a devancé l'appel en trichant sur son âge, ajouta-t-elle avec une note d'orgueil maternel dans la voix. Ce coupe-papier a été fabriqué à partir d'un fragment de fuselage d'avion, et il me l'a donné comme un souvenir de guerre.

— Je comprends, madame. Cela nous amène à une autre question. Où se trouve votre fils en ce moment ? Nous devons lui télégraphier sans perdre une minute.

— Jack ? Il est en route pour Buenos Aires.

— Comment ?

— Oui, mon mari lui a télégraphié hier. Il l'avait envoyé à Paris pour affaires, mais il s'est aperçu juste après qu'il fallait que Jack se rende sans délai en Amérique du Sud. Il lui a donc envoyé une dépêche lui enjoignant de prendre le bateau qui partait hier soir de Cherbourg à destination de Buenos Aires.

— Connaissez-vous la nature des affaires qu'il s'en allait traiter là-bas ?

— Non, monsieur. Je l'ignore, mais je sais que Buenos Aires n'était pas sa destination finale : de là, Jack devait prendre un avion pour Santiago.

Le juge d'instruction et le commissaire s'exclamèrent d'une seule voix :

— Santiago ! Encore Santiago !

Ce fut alors qu'au milieu de la stupeur générale provoquée par ce nom, Poirot s'approcha de Mme Renauld. Jusque-là, il s'était tenu près de la fenêtre, comme plongé dans de profondes pensées ; je doutais même qu'il eût pleinement conscience de ce qui se disait. Il s'inclina et demanda :

— Pardon, madame, pourrais-je examiner vos poignets ?

Quoique légèrement surprise, Mme Renauld les lui tendit. Ils portaient chacun une profonde marque rouge à l'endroit où la corde avait entamé la chair. Tandis qu'il procédait à cet examen, je crus voir s'éteindre la brève lueur d'excitation qui avait brillé dans ses yeux un instant.

— Ces marques doivent être fort douloureuses, observa-t-il, l'air de nouveau perplexe.

Le juge d'instruction se mit alors à parler avec volubilité.

— Nous devons câbler à M. Renauld fils sans perdre un instant. Il est essentiel pour l'enquête qu'il nous communique tout ce qu'il sait de cette expédition à Santiago.

Puis, se tournant vers Mme Renauld, il ajouta d'un ton hésitant :

— J'espérais qu'il se trouverait dans les parages, ce qui nous aurait permis de vous épargner une bien pénible épreuve, madame.

Il se tut.

— Vous pensez à... l'identification du corps de mon mari ? dit-elle très bas.

Le magistrat hocha la tête.

— Je suis très forte, monsieur, et capable de supporter tout ce que vous me demanderez. Je suis prête. Allons-y.

— Oh ! mais cela peut attendre demain, je vous assure...

— J'aimerais autant en finir tout de suite, reprit-elle d'une voix sourde, avec un rictus douloureux. Si vous voulez avoir la bonté de me donner le bras, docteur ?

Le médecin se hâta vers elle, lui posa une cape sur les épaules, et nous redescendîmes l'escalier en une lente procession. M. Bex nous précéda pour aller ouvrir l'appentis. Mme Renauld parut quelques minutes plus tard, pâle, mais résolue. Elle prit son visage dans ses mains.

— Un instant, je vous prie, messieurs, laissez-moi rassembler mes forces.

Puis elle découvrit son visage et regarda le mort. Alors, l'extraordinaire sang-froid qui l'avait soutenue jusque-là l'abandonna brusquement.

— Paul ! cria-t-elle. Mon mari ! Oh, Seigneur !

Elle s'affaissa soudain et tomba inanimée sur le sol. En une seconde, Poirot avait bondi et s'était accroupi près d'elle ; il lui souleva la paupière, tâta son pouls. Quand il se fut convaincu qu'elle était bel et bien évanouie, il recula et me prit le bras.

— Je ne suis qu'un pauvre imbécile, mon ami ! Si j'ai jamais entendu de l'amour et du désespoir dans la voix d'une femme, c'était bien celle-là. Ma petite idée était complètement fausse. Eh bien ! Je

n'ai plus qu'à tout reprendre de zéro.

LA SCÈNE DU CRIME

Le médecin et le magistrat transportèrent Mme Renauld inanimée jusqu'à la maison. Le commissaire les suivit des yeux en hochant la tête.

— Pauvre femme ! murmura-t-il. Le choc a été trop grand pour elle. Enfin, nous n'y pouvons rien. À présent, monsieur Poirot, si vous voulez examiner le lieu du crime ?

— Mais très volontiers, monsieur Bex.

Nous traversâmes le rez-de-chaussée et ressortîmes par la porte d'entrée. En passant, Poirot avait jeté un regard à l'escalier tout en secouant la tête d'un air perplexe.

— Je trouve incroyable que les domestiques n'aient rien entendu. Le craquement de ces marches, surtout si trois personnes les descendaient, aurait suffi à réveiller un mort !

— N'oubliez pas que c'était au beau milieu de la nuit et qu'à cette heure-là, toute la maisonnée devait être profondément endormie.

Mais Poirot continua de secouer la tête, comme si l'explication ne le satisfaisait pas. En tournant le coin de l'allée, il s'arrêta pour contempler la villa.

— Qu'est-ce qui a pu les pousser à essayer d'abord la porte d'entrée ? Les chances de la trouver ouverte étaient bien minces. Il eût été plus logique d'essayer de forcer une fenêtre.

— Toutes les fenêtres du rez-de-chaussée sont protégées par des volets métalliques, objecta le commissaire.

Poirot en désigna une au premier étage.

— C'est bien celle de la chambre d'où nous sortons, n'est-ce pas ? Regardez cet arbre, ses branches la touchent presque. C'eût été un jeu d'enfant de l'escalader.

— Possible, admit l'autre. Mais dans ce cas, ils auraient laissé leurs empreintes dans le massif de fleurs.

Je reconnus la justesse de cette objection. Le perron qui menait à la

porte d'entrée était flanqué de deux massifs de forme ovale, plantés de géraniums rouges. L'arbre en question plongeait ses racines derrière l'un des massifs, et il eût été impossible de tenter l'escalade sans le piétiner.

— Avec la sécheresse que nous subissons depuis quelque temps, poursuivait le commissaire, les allées ne conservent aucune empreinte. Mais sur le terreau régulièrement arrosé des massifs, c'eût été une autre histoire.

Poirot s'approcha du massif et l'examina avec attention. Comme l'avait dit M. Bex, le terreau en était parfaitement lisse. Il ne portait pas la moindre trace de quoi que ce soit.

Poirot hocha la tête, apparemment convaincu, et nous nous apprêtions à repartir quand il fit soudain volte-face et se mit en devoir d'examiner le second massif.

— Venez voir, monsieur Bex ! Il y a plein d'empreintes pour vous, ici.

Le commissaire le rejoignit et sourit.

— Mon cher monsieur Poirot, ce sont sans doute les empreintes laissées par les gros brodequins ferrés du jardinier. De toute façon, elles n'offrent aucun intérêt, puisqu'il n'y a pas d'arbre de ce côté, et donc aucun moyen d'atteindre la fenêtre du premier étage.

— C'est juste, reconnut Poirot, l'oreille basse. Vous pensez donc que ces empreintes n'ont aucune importance ?

— Absolument aucune, croyez-moi.

À ma grande stupéfaction, Poirot répliqua :

— Je ne suis pas d'accord avec vous. J'aurais tendance à penser que ces empreintes sont les indices les plus importants que nous ayons relevés jusqu'ici.

M. Bex se contenta de hausser légèrement les épaules, sans répondre. Il était bien trop courtois pour formuler tout haut sa véritable opinion.

— Nous pourrions peut-être continuer ? suggéra-t-il.

— Certainement. Je m'occuperai de ces empreintes plus tard, dit Poirot avec bonne humeur.

Au lieu de suivre l'allée jusqu'à la grille, M. Bex emprunta un sentier qui tournait à angle droit. Légèrement en pente et bordé de chaque côté d'une haie exubérante, il contournait la maison sur la droite et débouchait sur une clairière qui donnait sur la mer. On avait placé un

banc à cet endroit, non loin d'une sorte de petite cabane à outils passablement délabrée. À quelques mètres de là, une rangée de buissons soigneusement taillés marquait la limite de la propriété. M. Bex s'y fraya un passage, et nous nous retrouvâmes sur une vaste étendue à découvert. Je regardai autour de moi et, non sans quelque étonnement, finis par comprendre où nous étions.

— Mais c'est un terrain de golf ! m'écriai-je.

Bex hocha la tête.

— Les *links* ne sont pas encore terminés, expliqua-t-il. On compte les ouvrir au public le mois prochain. C'est un terrassier qui a découvert le corps, aux premières heures de la matinée.

Je poussai une exclamation. Jusque-là, je n'avais pas prêté attention à ce qui se trouvait sur ma gauche ; mais cette fois, je vis une fosse longue et étroite, au bord de laquelle gisait, face contre terre, le corps d'un homme ! Mon cœur bondit dans ma poitrine, et j'eus l'affreux sentiment que la tragédie de la veille venait de se répéter. Le commissaire dissipa cette illusion en exprimant son mécontentement :

— Mais que font donc mes agents ? Ils avaient reçu l'ordre formel d'interdire l'accès à toute personne qui ne serait pas munie d'un sauf-conduit !

L'homme allongé sur le sol tourna la tête :

— Mais j'ai un sauf-conduit ! dit-il en se relevant avec précaution.

— Mon cher monsieur Giraud ! s'écria le commissaire. J'ignorais votre arrivée. Le juge d'instruction est impatient de vous voir.

J'examinai le nouveau venu avec la plus vive curiosité. Je connaissais de nom ce fameux inspecteur de la Sûreté de Paris, mais je ne l'avais encore jamais vu en chair et en os. De très haute taille, les cheveux roux comme sa moustache et le maintien militaire, il devait avoir une trentaine d'années. À la pointe d'arrogance qui perçait dans ses manières, on sentait qu'il avait conscience de son importance. Bex nous présenta, en ajoutant que Poirot était un de ses collègues. Une lueur d'intérêt s'alluma dans les yeux du policier.

— Je vous connais de nom, monsieur Poirot. Vous étiez un personnage, autrefois, n'est-ce pas ? Mais à présent, les méthodes ont beaucoup changé.

— Pourtant, les crimes se ressemblent toujours singulièrement, fit remarquer Poirot avec douceur.

Je compris aussitôt que Giraud lui était hostile. Il supportait mal sa présence, et j'eus l'impression que s'il tombait sur un indice de

quelque importance, il aurait soin de le garder pour lui.

— Le juge d'instruction..., reprit Bex.

Giraud l'interrompit brutalement :

— Au diable le juge d'instruction ! Le plus important, c'est la lumière et nous n'y verrons plus rien d'ici une demi-heure. Je connais tous les détails de l'affaire, et les gens de la maison peuvent attendre jusqu'à demain. Mais si nous voulons trouver une piste, c'est ici et nulle part ailleurs que nous la découvrirons. Ce sont vos agents qui ont tout piétiné ? Je les croyais un peu plus évolués, de nos jours !

— Et ils le sont, en effet. Les empreintes dont vous vous plaignez sont celles des terrassiers qui ont découvert le corps.

L'autre poussa un grognement dédaigneux.

— J'ai trouvé l'endroit où les trois hommes ont franchi la haie, bien que les meurtriers aient pris grand soin d'effacer leurs traces. On voit que les empreintes au centre sont celles de M. Renauld, mais les autres, de chaque côté, ont été brouillées à dessein. Oh ! on ne risquait guère de relever quoi que ce soit sur un sol aussi sec, mais ils ont voulu mettre toutes les chances de leur côté.

— L'indice matériel, hein ? dit Poirot. C'est cela que vous cherchez ?

L'autre le dévisagea.

— Évidemment !

Poirot esquissa un très léger sourire. Il parut sur le point de parler, mais il se ravisa. Puis il remarqua une bêche qui traînait par terre.

— On peut supposer, sans grand risque de se tromper, que la tombe a été creusée avec ça, dit Giraud. Mais vous n'en tirerez rien. C'est la bêche de Renauld, et l'homme qui l'a utilisée portait des gants. Les voici, ajouta-t-il en poussant du pied deux gants maculés de terre. Ils appartiennent aussi à Renauld, ou tout au moins à son jardinier. Croyez-moi, ceux qui ont manigancé ce crime n'ont pas pris de risques. L'homme a été tué avec son propre poignard et sa tombe creusée avec sa propre bêche. Ainsi ils ne laissaient pas le moindre indice... Mais je les aurai ! Il y a toujours quelque chose. Et ce quelque chose, je le trouverai.

Poirot semblait à présent s'intéresser à un petit bout de tuyau de plomb qu'il avait trouvé par terre, à côté de la bêche. Il l'effleura du doigt.

— Selon vous, cette chose appartenait-elle aussi au mort ?

demanda-t-il sur un ton où je crus discerner une subtile nuance d'ironie.

Giraud haussa les épaules pour signifier qu'il l'ignorait et ne s'en souciait guère.

— Elle traîne peut-être là depuis des semaines. De toute façon, ce bout de tuyau ne m'intéresse pas.

— Moi, au contraire, je le trouve du plus grand intérêt, répliqua Poirot d'un ton suave.

J'eus l'impression qu'il cherchait surtout à agacer l'inspecteur parisien et, si c'était le cas, il y réussit à merveille. L'autre lui tourna ostensiblement le dos en déclarant qu'il n'avait pas de temps à perdre. Puis, les yeux braqués de nouveau vers le sol, il reprit sa minutieuse inspection.

Comme frappé par une inspiration subite, Poirot franchit la haie et essaya d'ouvrir la porte de la remise. Giraud tourna la tête :

— Elle est verrouillée, dit-il. Ce n'est qu'une vieille remise, et seul le jardinier s'en sert. La bêche ne vient pas de là, mais de la cabane à outils située près de la maison.

— Merveilleux, me souffla M. Bex d'un air extatique. Ça ne fait pas une demi-heure qu'il est là, et il est déjà au courant de tout ! Quel homme ! Giraud est sans conteste le plus grand limier de son époque.

Bien que le limier en question me déplût souverainement, il m'impressionnait malgré moi. C'était l'efficacité en personne. Je ne pouvais m'empêcher de penser que Poirot ne s'était guère distingué jusqu'alors, et j'en ressentis un certain dépit. Il semblait fixer son attention sur toutes sortes de futilités qui n'avaient rien à voir avec l'affaire. Et de fait, il demanda brusquement :

— Monsieur Bex, auriez-vous l'obligeance de me dire à quoi correspond cette ligne tracée à la craie autour de la tombe ? Est-ce l'œuvre de la police ?

— Non, monsieur Poirot, cette ligne a été tracée pour le parcours de golf. Elle sert à indiquer l'emplacement d'un futur « bunker ».

Poirot se tourna vers moi :

— Un « bunker » ? C'est un trou irrégulier rempli de sable avec un remblai sur le côté, n'est-ce pas ?

Je confirmai.

— M. Renauld jouait sans doute au golf ?

— Oui, et fort bien. C'est d'ailleurs grâce à sa générosité que l'on a pu poursuivre les travaux. Il avait même participé en personne à l'élaboration du projet.

Poirot hocha la tête et fit remarquer :

— Ils n'ont pas fait un très bon choix – je parle de l'endroit où enterrer le cadavre. Les terrassiers ne pouvaient manquer de le découvrir dès qu'ils commenceraient à creuser.

— Exactement ! s'écria Giraud, triomphant. C'est bien ce qui prouve qu'ils ne connaissaient rien à l'endroit. Voilà un parfait exemple de preuve indirecte.

— Oui, dit Poirot d'un air de doute. Quiconque était au courant de ces travaux aurait enterré le corps ailleurs – à moins d'avoir voulu qu'on le découvre... Mais ça, ce serait franchement absurde, n'est-ce pas ?

Giraud ne se donna même pas la peine de répondre.

— Oui, dit Poirot d'un ton plutôt mécontent, oui, sans aucun doute, c'est absurde !

LA MYSTÉRIEUSE MME DAUBREUIL

Comme nous retournions à la maison, M. Bex nous pria de l'excuser : il lui fallait informer sans tarder le juge d'instruction de l'arrivée de l'inspecteur Giraud. Ce dernier, de son côté, n'avait pas caché sa satisfaction quand Poirot avait déclaré avoir vu tout ce qu'il voulait voir. La dernière image que nous emportâmes de Giraud était celle d'un homme à quatre pattes, poursuivant ses recherches avec une méticulosité que je ne pus m'empêcher d'admirer. Poirot dut lire dans mes pensées, car dès que nous fûmes seuls, il me glissa avec ironie :

— Eh bien, vous venez de voir en action le genre de détective que vous admirez, le chien de chasse humain ! Ai-je tort, cher ami ?

— Lui, au moins, il fait quelque chose, rétorquai-je sans mâcher mes mots. S'il y a quoi que ce soit à trouver, on peut être sûr qu'il le trouvera. Tandis que vous...

— Eh bien ! J'ai trouvé quelque chose, moi aussi ! Un bout de tuyau de plomb.

— Vous voulez rire, Poirot. Vous savez fort bien qu'il n'a rien à voir avec l'affaire. Je parlais de ces choses minuscules, ces traces infimes qui mènent infailliblement aux coupables.

— Mon cher, un indice de soixante centimètres de long n'a pas moins de valeur qu'un indice de deux millimètres. Mais votre incorrigible penchant pour le romanesque vous porte à croire qu'un véritable indice se doit d'être lilliputien. Et quant à l'importance de ce tuyau de plomb, vous ne faites que répéter les paroles de Giraud. Non ! dit-il en écartant d'un geste la question que je m'apprêtais à lui poser, je n'ajouterai pas un mot. Laissez Giraud à ses recherches, et moi à mes petites idées. L'affaire paraît assez simple à première vue, et pourtant... Pourtant, je ne suis pas satisfait ! Et savez-vous pourquoi ? À cause de la montre-bracelet qui avance de deux heures. Il reste en outre quelques curieux petits détails qui n'ont pas l'air de vouloir s'accorder. Tenez, par exemple : si la vengeance était le véritable mobile du crime, pourquoi les meurtriers n'ont-ils pas tout simplement poignardé Renauld dans son sommeil ?

— Ils voulaient aussi « le secret », lui rappelai-je.

D'un air vaguement dégoûté, Poirot ôta d'une pichenette un grain de poussière sur sa manche.

— Eh bien, où est-il donc, ce fameux « secret » ? Sans doute à quelque distance d'ici, puisqu'ils lui ont ordonné de s'habiller. Et pourtant, on le retrouve assassiné à deux pas de sa maison. Par ailleurs, il est pour le moins troublant qu'ils aient eu ainsi sous la main, traînant par hasard sur le meuble, une arme aussi efficace que ce petit poignard.

Puis après un instant de réflexion, il ajouta :

— Enfin, pourquoi les domestiques n'ont-ils rien entendu ? Ont-ils été drogués ? Y avait-il un complice dans la maison, et ce complice s'est-il chargé de laisser la porte ouverte ? Je me demande...

Il s'arrêta. Nous avions atteint l'allée qui menait à la maison. Brusquement, il se tourna vers moi.

— Mon ami, ce que je vais vous dire va vous surprendre et vous faire plaisir. J'ai pris vos reproches très à cœur et nous allons examiner sans délai certaines empreintes de pas.

— Où cela ?

— Là-bas, dans le massif de fleurs situé à droite de la porte. M. Bex dit que le jardinier y a laissé ses empreintes. Allons vérifier si c'est bien vrai. Regardez, le voilà justement qui arrive avec sa brouette.

En effet, un homme âgé traversait l'allée, poussant une brouette pleine de jeunes plants. Lorsque Poirot l'appela, il la posa et vint vers nous en clopinant.

— Vous voulez lui demander de vous prêter un de ses brodequins pour comparer les empreintes ? lui soufflai-je.

J'avais retrouvé un peu de ma foi en Poirot. S'il affirmait que les empreintes laissées dans le massif de droite avaient de l'importance, c'est à coup sûr qu'elles en avaient.

— C'est exactement ce que je vais faire, confirma Poirot.

— Mais il ne va pas trouver ça un peu bizarre ?

— Il ne va rien trouver du tout.

Je n'eus pas le loisir de poser d'autres questions : le vieux nous avait rejoints.

— Vous vouliez me voir, monsieur ?

— Oui. Vous êtes dans la maison depuis longtemps, n'est-ce pas ?

— Depuis vingt-quatre ans, monsieur.

— Et vous vous appelez... ?

— Auguste, monsieur.

— J'étais en train d'admirer ces magnifiques géraniums. Ils sont vraiment splendides. Cela fait longtemps que vous les avez plantés ?

— Déjà un bon petit moment. Mais bien sûr, si on veut avoir des beaux massifs, il faut les entretenir régulièrement : on est toujours à repiquer de nouvelles pousses et à arracher les mauvaises herbes.

— Je vois que vous en avez repiqué hier, n'est-ce pas ? Celles-là, là-bas, au milieu. Et j'en vois aussi dans l'autre massif.

— Ah ! on peut dire que monsieur a l'œil ! Il faut toujours un jour ou deux pour qu'elles reprennent bien. Oui, j'ai mis dix nouveaux plants dans chaque massif hier soir. Comme monsieur le sait certainement, il ne faut jamais repiquer les plantes en plein soleil.

Ravi de l'intérêt que Poirot manifestait pour ses plantations, Auguste était tout disposé à se montrer bavard.

— J'en vois là-bas un splendide spécimen, poursuivit Poirot en désignant une fleur. Pourriez-vous m'en donner une bouture ?

— Mais certainement, monsieur.

Le vieil homme posa un pied sur la plate-bande et coupa soigneusement une bouture de la fleur que Poirot désirait.

Celui-ci le remercia avec effusion et Auguste alla reprendre sa brouette.

— Vous voyez ? dit Poirot avec un sourire, tout en examinant l'empreinte laissée par le brodequin du jardinier. C'est d'une simplicité désarmante.

— Je n'avais pas compris...

— Qu'il y avait un pied dans le brodequin ? Mon ami, vous n'exercez pas assez vos remarquables facultés mentales. Alors, que pensez-vous de ces empreintes ?

J'examinai la terre meuble avec attention.

— Elles ont toutes été laissées par les mêmes semelles, déclarai-je au terme d'un examen scrupuleux.

— C'est votre avis ? Eh bien, je suis d'accord avec vous sur ce point, répondit machinalement Poirot, comme s'il pensait à autre chose.

— En tout cas, fis-je remarquer, vous voilà enfin débarrassé d'une marotte.

— Ce qui signifie ?

— Que désormais, vous n'aurez plus à vous préoccuper de ces empreintes.

À ma grande surprise, Poirot secoua la tête.

— Mais si, cher ami. Je tiens enfin la bonne piste. Je suis encore dans le noir, mais comme je l'ai laissé entendre tout à l'heure à M. Bex, ces empreintes sont ce qu'il y a de plus important et de plus significatif dans cette affaire. Ce pauvre Giraud... Cela ne m'étonnerait pas qu'il n'y ait prêté aucune attention.

À ce moment, la porte d'entrée s'ouvrit et M. Hautet, flanqué du commissaire, descendit les marches du perron.

— Ah ! monsieur Poirot, dit le juge d'instruction, nous vous cherchions justement. Bien qu'il se fasse tard, je souhaiterais rendre visite à Mme Daubreuil. La mort de M. Renauld a dû la bouleverser, et nous aurons peut-être la chance de tirer d'elle quelque chose. Ce fameux secret qu'il n'a pas voulu dire à sa femme, il peut, esclave de l'amour, l'avoir confié à une maîtresse. Nous savons par où pèchent nos Samson.

En silence, nous leur emboî tâmes le pas. Poirot marchait à côté du magistrat, tandis que je suivais un peu en retrait, avec le commissaire.

— Il ne fait aucun doute que le récit de Françoise est en gros conforme à la vérité, me glissa ce dernier sur le ton de la confidence. J'ai passé un certain nombre de coups de téléphone, d'où il ressort qu'au cours des six dernières semaines – c'est-à-dire depuis l'arrivée de M. Renauld à Merlinville –, de fortes sommes en liquide ont été déposées par trois fois sur le compte de Mme Daubreuil. La somme totale atteint deux cent mille francs !

— Soit quatre mille livres, dis-je pensivement. C'est considérable !

— Oui. Il devait en être très épris. Mais il nous reste encore à vérifier s'il lui a confié son secret. Le juge d'instruction se montre optimiste sur ce point, mais je suis loin de partager ses vues.

Tout en devisant, nous parvînmes à une bifurcation. C'était là que nous avions demandé notre chemin en arrivant. Je compris que la villa Marguerite, où demeurerait la mystérieuse Mme Daubreuil, était justement la petite maison d'où avait surgi la ravissante jeune fille.

— Mme Daubreuil habite ici depuis des années, dit le commissaire. Elle mène une vie très calme, très retirée, et elle ne semble pas avoir

d'autres amis que les quelques relations qu'elle s'est faites à Merlinville. Elle ne parle jamais de son passé, ni de son mari. En fait, on ne sait même pas s'il est mort ou vivant. Il plane, voyez-vous, un certain mystère autour d'elle.

Je sentais mon intérêt pour la villa Marguerite s'accroître de minute en minute.

— Et... sa fille ? hasardai-je.

— Une fort belle jeune fille, modeste, pieuse, la perfection même. On la plaint pourtant, car si elle ne connaît rien de son passé, l'homme qui viendra demander sa main voudra sans doute en savoir plus, et alors...

Le commissaire eut un haussement d'épaules cynique.

— Mais elle n'y est pour rien ! m'écriai-je avec indignation.

— Sans doute. Mais que voulez-vous ? Les hommes sont chatouilleux sur les antécédents de leur femme.

Nous étions arrivés à la porte de la villa, ce qui coupa court à la discussion. M. Hautet tira sur la sonnette. Au bout de quelques minutes, nous entendîmes un bruit de pas, et la porte s'ouvrit. Sur le seuil se tenait ma jeune déesse de l'après-midi. Elle devint pâle comme la mort en nous voyant, et ouvrit de grands yeux inquiets. Aucun doute, cette jeune fille avait peur !

— Mademoiselle Daubreuil, dit M. Hautet en ôtant son chapeau, nous sommes confus de vous déranger, mais la Loi a ses exigences... Si vous vouliez présenter mes respects à madame votre mère et lui demander de nous accorder quelques minutes d'entretien... ?

La jeune fille resta quelques instants immobile. Elle pressait sa main contre sa poitrine, comme pour calmer la soudaine agitation de son cœur. Mais elle se reprit rapidement et dit à voix basse :

— Je vais voir. Entrez, je vous en prie.

Elle disparut à gauche du vestibule, dans une pièce d'où nous parvint bientôt le murmure de sa voix. Puis une autre voix, au timbre presque semblable, mais avec une inflexion plus dure derrière son apparente douceur, répondit :

— Mais certainement. Fais-les entrer.

Un instant plus tard, nous étions en face de la mystérieuse Mme Daubreuil. Elle était nettement plus petite que sa fille, et ses formes pleines avaient toute la grâce de la maturité. À la différence de sa fille, elle avait des cheveux noirs, coiffés la raie au milieu, à la

façon d'une madone, et ses lourdes paupières dissimulaient à demi ses yeux bleus. Bien qu'admirablement conservée, elle n'était sans doute plus très jeune. Mais le charme qui se dégageait d'elle était de ceux qui résistent aux années.

— Vous désirez me voir, monsieur ? demanda-t-elle.

— Oui, madame. (M. Hautet s'éclaircit la gorge.) Je suis chargé de l'enquête sur la mort de M. Renault. Sans doute en avez-vous entendu parler ?

Elle inclina la tête en silence. L'expression de son visage demeura impénétrable.

— Nous sommes venus vous demander si vous seriez en mesure de... de nous éclairer sur les circonstances de cette mort ?

— Moi ? dit-elle sur un ton de parfaite surprise.

— Oui, madame. Nous avons des raisons de croire que vous aviez l'habitude d'aller rendre visite le soir à M. Renault. C'est exact ?

Les joues pâles de la dame se colorèrent, mais elle répondit avec calme :

— Vous n'avez pas le droit de me poser cette question.

— Madame, nous enquêtons sur un meurtre.

— Et alors ? Je n'ai rien à voir avec ce crime.

— Oh ! madame, je ne prétends rien de tel. Mais vous connaissiez bien le défunt. Vous avait-il jamais confié qu'un danger le menaçait ?

— Jamais.

— A-t-il jamais fait allusion devant vous à sa vie à Santiago, ou aux ennemis qu'il aurait pu se faire là-bas ?

— Non.

— Vous ne pouvez nous être d'aucun secours ?

— Hélas non. D'ailleurs, je ne comprends vraiment pas pourquoi vous êtes venus me voir. Sa femme ne peut-elle vous dire ce que vous désirez savoir ?

Il y avait une légère trace d'ironie dans sa voix.

— Mme Renault nous a confié tout ce qu'elle savait.

— Ah... ! dit Mme Daubreuil. Je me demande...

— Quoi donc, madame ?

— Rien.

Le juge d'instruction la regarda droit dans les yeux. Il avait conscience d'être engagé dans un duel et d'avoir devant lui un adversaire redoutable.

— Vous persistez à déclarer que M. Renauld ne s'est jamais confié à vous ?

— Mais qu'est-ce qui vous incite à penser qu'il aurait pu le faire ?

— Un homme, madame, raconte souvent à sa maîtresse ce qu'il ne confie pas à sa femme, répliqua le juge avec une brutalité voulue.

Mme Daubreuil bondit, et ses yeux lancèrent des éclairs :

— Vous m'insultez, monsieur ! Et devant ma fille ! Je n'ai rien à vous dire, et je vous prierai de sortir de chez moi.

Sans conteste, elle s'en tirait avec les honneurs de la guerre. Nous quittâmes la villa Marguerite comme une bande d'écoliers pris en faute. Le juge d'instruction grommelait dans sa barbe. Poirot semblait perdu dans ses pensées. Il sortit soudain de sa rêverie pour demander à M. Hautet s'il connaissait un bon hôtel à proximité.

— Mais oui, vous avez l'*Hôtel des Bains*, un petit établissement à quelques centaines de mètres d'ici. Vous serez à pied d'œuvre pour poursuivre votre enquête. Nous nous reverrons demain matin, sans doute ?

— À la première heure. Je vous remercie, monsieur Hautet.

Nous nous séparâmes après les politesses d'usage. Nous reprîmes, Poirot et moi, le chemin de Merlinville. Les autres se dirigèrent vers la villa Geneviève.

— La police française est remarquablement organisée, dit Poirot en les regardant s'éloigner. C'est extraordinaire les renseignements qu'elle possède sur la vie de chacun. M. Renauld n'a passé ici qu'un peu plus de six semaines, et elle connaît déjà ses moindres faits et gestes. Quant à Mme Daubreuil, en un clin d'œil cette même police peut produire tous les renseignements sur son compte en banque et les sommes qu'elle y a déposées depuis peu. On ne dira pas le contraire, le « dossier » est une belle institution. Mais qu'y a-t-il ?

Il se retourna brusquement. Une jeune femme dévalait la route pour nous rattraper. C'était Marthe Daubreuil.

— Excusez-moi ! s'écria-t-elle en arrivant à notre hauteur, tout essoufflée. Je sais que je ne devrais pas faire ça. Je vous en prie, ne le dites pas à ma mère. C'est vrai ce qu'on raconte ? Que M. Renauld aurait fait appel à un détective juste avant sa mort – et que ce détective, ce serait vous ?

— Mais oui, mademoiselle, dit doucement Poirot. C'est la pure vérité. Comment l'avez-vous appris ?

— C'est Françoise qui l'a dit à Amélie, notre domestique, dit Marthe en rougissant.

Poirot fit une petite grimace.

— La discrétion est impossible dans une affaire de ce genre, n'est-ce pas ? C'est sans importance, d'ailleurs. Eh bien, mademoiselle, que désirez-vous savoir ?

La jeune fille hésitait, comme partagée entre la peur et l'envie de parler. Enfin, elle demanda dans un souffle :

— Soupçonne-t-on quelqu'un ?

Poirot eut un de ses regards perçants, mais c'est sur un ton évasif qu'il répondit :

— La suspicion est dans l'air, mademoiselle.

— Je... je sais, mais soupçonne-t-on quelqu'un en particulier ?

— Pourquoi voulez-vous le savoir ?

La jeune fille parut terrifiée et il me revint soudain en mémoire que cet après-midi, Poirot l'avait appelée la « jeune fille aux yeux inquiets ».

— M. Renauld a toujours été très bon pour moi, finit-elle par dire. Il est normal que je m'intéresse à sa mort.

— Je vois, dit Poirot. Eh bien, mademoiselle, les soupçons se portent actuellement sur deux personnes.

— Deux ?

J'aurais juré avoir perçu une note de surprise et de soulagement dans sa voix.

— Nous ne connaissons pas leurs noms, mais on présume qu'il s'agit de deux Chiliens de Santiago. Ah ! vous voyez, mademoiselle, ce que c'est qu'être jeune et belle ! Je viens de trahir pour vous un secret professionnel.

La jeune fille eut un petit rire et remercia timidement Poirot.

— Il faut que je retourne à la maison. Maman va se demander où je suis passée.

Là-dessus, elle tourna les talons et, comme Atalante, repartit en courant. Je la suivis des yeux.

— Mon ami, dit Poirot d'un ton de douce ironie, allons-nous rester

plantés là toute la nuit pour la seule raison qu'une belle jeune fille vous a tourné la tête ?

— Mais elle est vraiment très belle, Poirot, dis-je en riant. J'ai des excuses, elle tournerait la tête à n'importe qui !

À ma grande surprise cependant, Poirot répliqua avec beaucoup de sérieux :

— Ah ! mon ami, ne donnez pas votre cœur à Marthe Daubreuil. Elle n'est pas pour vous ! Faites confiance à votre vieux papa Poirot.

— Et pourquoi ? m'exclamai-je. Le commissaire m'a assuré qu'elle était aussi bonne que belle. Un ange !

— Certains des plus grands criminels que j'ai rencontrés avaient des visages d'ange, répondit Poirot avec sérénité. Une malformation des cellules grises n'est pas incompatible avec des traits de madone.

— Poirot ! m'écriai-je, horrifié. Vous n'allez pas me dire que vous soupçonnez cette innocente enfant ?

— Taratata ! Ne vous emballez pas comme ça ! Je n'ai pas dit que je la soupçonnais. Mais reconnaissez que son inquiétude et sa curiosité ont quelque chose de louche.

— Pour une fois, rétorquai-je, c'est moi qui vois plus loin que vous. Ce n'est pas pour elle-même qu'elle a peur, c'est pour sa mère.

— Mon ami, répondit Poirot, vous ne voyez rien du tout, comme d'habitude. Mme Daubreuil est parfaitement capable de se défendre toute seule. C'est vrai que je vous taquine, mais je ne retire pas un mot de ce que je viens de dire. Ne vous emballez pas, cette fille n'est pas pour vous ! Moi, Hercule Poirot, je le sais. Mais bon sang ! Si je pouvais me rappeler où j'ai déjà vu ce visage.

— Lequel ? Celui de la fille ?

— Non, celui de la mère...

Devant mon air surpris, il ajouta :

— Mais oui, comme je vous le dis. C'était il y a très longtemps, quand j'appartenais encore à la police belge. En fait, je n'ai jamais vu cette femme, mais j'ai vu son portrait – à propos d'une affaire. Et j'ai bien l'impression...

— Oui ?

— Je peux me tromper, mais je crois bien qu'il s'agissait d'une affaire de meurtre.

UNE RENCONTRE INATTENDUE

Le lendemain, nous étions de retour à la villa aux premières heures de la matinée. Cette fois, l'agent de service ne nous barra pas la route : il nous salua respectueusement, s'écarta, et nous pénétrâmes dans la maison. Léonie, la femme de chambre, descendait justement l'escalier, tout à fait disposée à bavarder un peu.

Poirot s'enquit de la santé de Mme Renauld, et Léonie répondit en hochant la tête :

— Elle est terriblement bouleversée, la pauvre dame. Elle ne mange rien – pas ça ! Et elle est pâle comme une morte. Ça nous brise le cœur. Ah ! ce n'est pas moi qui me mettrais dans des états pareils pour un homme qui m'aurait trompée avec une autre.

Poirot acquiesça avec sympathie.

— Vous avez raison, mais que voulez-vous ? Une femme amoureuse pardonne bien des choses. N'empêche, ils ont dû avoir des scènes fréquentes, tous les deux, au cours de ces derniers mois.

— Jamais, monsieur. Je n'ai jamais entendu Madame lui adresser un seul mot de reproche ! Elle avait un caractère d'ange – pas comme celui de Monsieur.

— M. Renauld n'avait pas bon caractère ?

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Quand il piquait une colère, toute la maison était au courant. Le jour où il s'est disputé avec monsieur Jack, tenez ! On a dû les entendre jusqu'au village, ma foi, tellement ils criaient fort !

— Vraiment ? dit Poirot. Et quand se sont-ils disputés ainsi ?

— Juste avant que monsieur Jack s'en aille à Paris. Il a failli manquer son train. Il est sorti comme un diable de la bibliothèque et il a attrapé son sac, qu'il avait laissé dans le vestibule. La voiture était en réparation, et il fallait qu'il coure jusqu'à la gare. Je faisais la poussière dans le salon, et je l'ai vu passer : il avait la figure blanche – mais blanche ! – avec deux taches rouges sur les joues. Ah ! mais, c'est qu'il était dans une de ces colères !

Léonie se délectait de son récit.

— Et ils se disputaient à propos de quoi ?

— Ah ! ça, je ne sais pas, avoua-t-elle. Ils criaient si fort et ils parlaient tellement vite qu'il aurait fallu connaître très bien l'anglais pour comprendre ce qu'ils disaient. Ce qui est sûr, c'est qu'après ça, Monsieur n'a pas été à prendre avec des pincettes de toute la journée. Il trouvait à redire à tout.

Le bruit d'une porte se refermant au premier étage coupa court à la loquacité de Léonie.

— Et Françoise qui doit m'attendre ! s'exclama-t-elle, soudain rappelée à ses obligations. Elle est toujours après moi, celle-là.

— Un instant, mademoiselle. Savez-vous où est le juge d'instruction ?

— Ils sont sortis pour aller voir la voiture dans le garage. M. le commissaire se demandait si elle n'avait pas servi le soir du crime.

— Quelle idée ! murmura Poirot, tandis que Léonie s'éclipsait.

— Voulez-vous que nous allions les rejoindre ?

— Non, je vais attendre leur retour au salon. Il y fait plus frais que dans le jardin.

Cette passivité ne me convenait guère.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dis-je d'un ton hésitant, je...

— Faites donc... Vous voulez mener votre propre enquête ?

— Eh bien... J'aimerais savoir ce que fait Giraud. Si jamais il a découvert quelque chose...

— Ah ! le chien de chasse humain, murmura Poirot en se calant confortablement dans son fauteuil et en fermant les yeux. Faites, mon ami, faites. Au revoir.

Je me hâtai vers la porte d'entrée et repris sous un soleil accablant le sentier que nous avions suivi la veille. J'avais l'intention d'examiner par moi-même le lieu du crime. Mais, plutôt que d'y aller directement, je longeai un moment la haie, de façon à déboucher sur les *links* une centaine de mètres plus à droite. Les buissons étaient beaucoup plus denses à cet endroit, et j'eus du mal à m'y frayer un chemin. Je me retrouvai sur le terrain de golf presque par surprise, et si brusquement que je me cognai contre une jeune fille adossée à la haie.

Elle poussa un cri bien compréhensible, mais je m'exclamai à mon

tour. La jeune dame n'était autre que ma compagne de voyage. Cendrillon !

— Vous !

La surprise était réciproque. La jeune fille fut la première à se reprendre.

— Ça alors ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Et vous-même ? lui rétorquai-je.

— La dernière fois que je vous ai vu, vous étiez en route pour l'Angleterre, comme un petit garçon bien sage.

— Et la dernière fois que moi je vous ai vue, vous retourniez à la maison avec votre sœur, comme une petite fille bien comme il faut. À propos, comment va votre sœur ?

— Comme c'est gentil à vous de me le demander, répondit-elle en me gratifiant d'un sourire éblouissant. Ma sœur se porte à merveille, je vous remercie.

— Elle est avec vous ?

— Elle est restée en ville, dit la jeune espiègle d'un ton très digne.

— Je doute fort que vous ayez une sœur, répondis-je en riant. Ou alors, elle doit avoir de la moustache et s'appeler Harry.

— Vous vous souvenez de mon nom à moi ? demanda-t-elle d'un air mutin.

— Cendrillon. Mais cette fois, j'espère bien que vous allez me dire votre vrai nom !

Elle secoua la tête avec un regard malicieux.

— Et vous n'allez même pas me dire ce que vous faites ici ?

— Oh, ça ! On a dû vous apprendre que même les danseuses se reposent, de temps en temps ?

— Dans des stations balnéaires françaises qui coûtent les yeux de la tête ?

— Qui sont très bon marché si on sait où aller.

Je la dévisageai longuement.

— Pourtant, vous n'aviez pas l'intention de venir ici quand je vous ai rencontrée, il y a deux jours...

— On ne sait pas toujours ce qu'on veut, dans la vie, répliqua Cendrillon d'un ton sentencieux. Voilà, vous savez maintenant tout ce

que vous avez besoin de savoir. Les petits garçons ne doivent pas se montrer trop curieux. Et vous ? Vous ne m'avez pas encore dit ce que vous faisiez ici.

— Vous vous rappelez cet ami détective dont je vous ai parlé ?

— Eh bien ?

— Eh bien, peut-être avez-vous entendu parler de ce crime à la villa Geneviève ?

Elle écarquilla les yeux.

— Vous n'allez pas me dire que vous travaillez là-dessus ?

Je confirmai cette supposition, conscient que je venais de marquer un point. Elle me considéra en silence pendant quelques secondes encore, avec une émotion visible.

— Vous, alors, vous tombez à pic ! Allez, faites-moi faire le grand tour. Je veux voir toutes les horreurs.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Ce que j'ai dit. Ne vous ai-je pas expliqué que j'adorais les crimes ? Je suis là à fureter partout depuis des heures, et j'ai la chance folle de tomber sur vous. Venez, montrez-moi tout.

— Mais... Hé là ! un instant. C'est impossible. Personne n'a le droit de passer. Ils sont très stricts là-dessus.

— Mais vous n'êtes pas les grands manitous, vous et votre ami ?

Je n'avais guère envie de renoncer à cette auréole de gloire.

— Pourquoi y tenez-vous à ce point ? demandai-je, soudain moins catégorique. Et que voulez-vous voir, au juste ?

— Oh, mais tout ! L'endroit où ça s'est passé, l'arme, le corps, les empreintes digitales, enfin bref, toutes les choses intéressantes. Je n'ai encore jamais vu un crime de près. C'est l'occasion de ma vie !

Je me détournai, écoeuré. Où en étaient arrivées les femmes, aujourd'hui ? L'excitation avide de cette fille me donnait la nausée.

— Allez, quittez vos grands airs, dit-elle soudain. Quand on vous a appelé pour faire ce boulot, vous n'avez pas répondu d'un air dégoûté que c'était une sale histoire et que vous ne vouliez pas y être mêlé ?

— Non, certes, mais...

— Si vous étiez en vacances ici, vous ne seriez pas en train de fureter comme moi, peut-être ? Bien sûr que si.

— Oui, mais moi je suis un homme, et vous êtes une femme.

— Et pour vous, une femme, c'est quelqu'un qui grimpe sur une chaise en poussant des cris dès qu'elle aperçoit une souris ? Vous sortez tout droit du paléolithique ! Mais vous allez tout me montrer quand même, n'est-ce pas ? Ça pourrait être très important pour moi.

— En quoi ?

— Tous les journalistes sont systématiquement refoulés, et ça pourrait me faire un vrai scoop. Vous n'imaginez pas combien on paye pour quelques informations de première main.

J'hésitais encore. Elle glissa une petite main douce dans la mienne.

— Je vous en prie. Soyez gentil.

Je capitulai, conscient au fond de moi que ce rôle de guide me déplaisait moins que je ne voulais l'avouer.

Nous commençâmes par l'endroit où l'on avait trouvé le corps. Le policier de garde me connaissait de vue et me salua avec respect, sans poser de questions sur ma compagne. Sans doute devait-il estimer que je répondais d'elle. J'expliquai à Cendrillon dans quelles conditions le corps avait été découvert, et elle m'écouta attentivement, posant ici et là quelques questions fort pertinentes. Puis nous revînmes sur nos pas en direction de la villa. J'avais avec prudence, car pour tout dire, je ne tenais guère à rencontrer quelqu'un. J'entraînai la jeune fille dans le sous-bois derrière la maison, où se trouvait la remise. Je me souvenais que la veille au soir, après avoir refermé la porte, M. Bex en avait confié la clé au sergent de ville Marchaud, « au cas où M. Giraud en aurait besoin pendant que nous interrogeons Mme Renauld ». Après avoir inspecté les lieux, le policier avait dû la rendre à Marchaud. Laissant la jeune fille dissimulée dans le sous-bois, je pénétrai dans la maison. Marchaud était de garde à l'entrée du salon, et j'entendis un murmure de voix venant de l'intérieur de la pièce.

— Monsieur cherche M. Hautet ? Il est dans le salon, en train d'interroger à nouveau Françoise.

— Non, dis-je vivement, mais j'aimerais beaucoup avoir la clé de la remise, si aucun règlement ne s'y oppose.

— Certainement, monsieur, la voilà, dit Marchaud en me la tendant. M. Hautet a donné des ordres pour que vous ayez accès à tous les bâtiments. Simplement, vous voudrez bien me la rendre quand vous aurez fini.

— Bien entendu.

Un frisson de satisfaction me parcourut à l'idée qu'aux yeux de Marchaud, j'avais la même importance que Poirot. Je rejoignis la

jeune fille, qui lâcha une exclamation de plaisir en voyant la clé dans ma main.

— Alors, ils vous l'ont donnée ?

— Bien sûr, dis-je d'un ton dégagé. Tout de même, tout cela n'est pas très permis, vous savez.

— Vous êtes un amour, et je m'en souviendrai. Venez. On ne peut pas nous voir de la maison, n'est-ce pas ?

— Attendez une minute.

Je l'arrêtai alors qu'elle commençait déjà à dévaler le sentier.

— Si vous tenez absolument à entrer là-bas, je n'ai pas l'intention de vous en empêcher. Mais êtes-vous certaine de le désirer vraiment ? Vous avez vu la tombe, le lieu du crime, et vous connaissez tous les détails de l'affaire. Cela ne vous suffit pas ? Le spectacle qui vous attend est plutôt macabre.

Elle me considéra un moment avec une expression que je ne pus pas bien déchiffrer. Puis elle se mit à rire.

— J'adore les horreurs ! Allons, venez.

Nous parvînmes en silence à la porte de la remise. J'introduisis la clé dans la serrure, et nous entrâmes. Je me dirigeai vers le corps et soulevai doucement le drap, comme l'avait fait Bex la veille. Une exclamation étouffée jaillit des lèvres de la jeune fille. Je me retournai pour la regarder. Son visage exprimait l'horreur. Elle avait perdu son air bravache. Elle n'avait pas voulu écouter mes conseils, et elle s'en trouvait bien punie. Mais je ne lui ferais grâce de rien. Puisqu'elle l'avait voulu, elle devrait aller jusqu'au bout. Je retournai doucement le corps.

— Vous voyez, dis-je, il a été poignardé dans le dos.

— Avec quoi ? demanda-t-elle d'une voix sans timbre.

Je désignai le bocal en verre.

— Ce petit poignard.

Soudain, la jeune fille chancela et s'affaissa. Je me précipitai vers elle.

— Vous vous trouvez mal. Sortons d'ici. L'épreuve était trop dure pour vous.

— De l'eau, murmura-t-elle. Vite, de l'eau.

Je la laissai pour me ruer dans la maison. Grâce au ciel, je ne croisai

personne et je pus, sans être vu, remplir un verre d'eau dans lequel j'ajoutai quelques gouttes de cognac d'une flasque. Tout cela ne m'avait pris que quelques minutes. Je retrouvai la jeune fille dans l'état où je l'avais laissée, mais ces quelques gorgées d'eau additionnée de cognac la ranimèrent aussitôt. Elle s'écria en frissonnant :

— Faites-moi sortir d'ici – vite, vite !

Je la soutins pour l'amener dehors, à l'air. Elle tira la porte derrière elle et prit une longue inspiration.

— Je me sens mieux. Ah, c'était horrible ! Pourquoi m'avez-vous laissée entrer là-dedans ?

Cette réflexion me parut si bien refléter la nature féminine que je ne pus m'empêcher de sourire. Au fond, je n'étais pas mécontent qu'elle se fût évanouie. C'était la preuve qu'elle était plus sensible que je ne le croyais. Après tout, c'était encore presque une enfant, et sa curiosité était sans doute le fruit de l'inconscience.

— Vous reconnaîtrez que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous en empêcher, dis-je doucement.

— Sans doute. Eh bien, au revoir.

— Écoutez, je ne peux pas vous laisser partir toute seule, comme ça. Vous n'êtes pas encore d'aplomb. J'insiste pour vous raccompagner à Merlinville.

— Vous voulez rire. Je me sens parfaitement bien.

— Et si vous aviez un nouveau malaise en route ? Non, je viens avec vous.

Mais elle combattit ma proposition avec la dernière énergie. À force d'insistance, je finis par obtenir de l'accompagner jusqu'aux abords de la ville. Nous revînmes sur nos pas, repassâmes devant la tombe et fîmes un détour pour rejoindre la route. Quand nous parvînmes aux premières boutiques de la ville, elle s'arrêta et me tendit la main.

— Au revoir, et merci. J'espère que vous n'aurez pas d'ennuis pour m'avoir montré tout cela.

J'écartai ce risque d'un geste insouciant.

— Eh bien, adieu !

— Au revoir, m'empressai-je de corriger. Si vous restez encore un peu, nous nous reverrons.

Elle me fit un sourire.

— C'est juste. Au revoir, donc.

— Une minute, vous ne m’avez pas donné votre adresse.

— Oh, je suis descendue à l’*Hôtel du Phare*. C’est modeste, mais tout à fait décent. Venez donc me voir demain.

— Je viendrai, dis-je avec un empressement peut-être excessif.

Je la suivis du regard tandis qu’elle s’éloignait, puis je tournai les talons et revins à la villa. Je me souvins tout à coup que j’avais oublié de refermer à clé la porte de la remise. Fort heureusement, personne n’avait remarqué ma négligence. Je fis tourner la clé dans la serrure et j’allai la remettre au sergent de ville. Ce faisant, je songeai que si Cendrillon m’avait donné son adresse, en revanche je ne savais toujours pas son nom.

GIRAUD TROUVE DES INDICES

Au salon, je trouvai le juge d'instruction, fort occupé à questionner Auguste, le vieux jardinier. Poirot et le commissaire assistaient à l'interrogatoire et saluèrent mon entrée l'un d'un sourire, l'autre d'un signe poli. Je me glissai discrètement sur une chaise. M. Hautet, malgré tous ses efforts, n'arrivait pas à tirer d'Auguste la moindre indication décisive.

Auguste avait reconnu sans difficulté que les gants de jardinage lui appartenaient. Il s'en servait quand il lui fallait manier une certaine variété de primevère qui pouvait être vénéneuse. Non, il ne se souvenait plus quand il les avait portés pour la dernière fois. En tout cas, il ne s'était pas aperçu de leur disparition. Où il les rangeait ? Eh bien, pas toujours au même endroit. Il mettait généralement la bêche dans la petite cabane à outils. Cette cabane était-elle fermée à clé ? Bien entendu. Et où gardait-on la clé ? Mais sur la serrure, parbleu ! Il n'y avait rien à voler, dans cette cabane. Et puis, qui aurait pu s'attendre à voir débarquer des bandits ou des assassins ? Ces choses-là n'arrivaient pas du temps de Mme la vicomtesse.

M. Hautet lui ayant fait signe qu'il en avait fini avec lui, le vieil homme se retira en grommelant. Je me souvenais de la curieuse insistance de Poirot au sujet des empreintes laissées dans les deux massifs, et j'avais scruté attentivement le visage du jardinier pendant sa déposition. Soit il n'avait rien à voir avec le crime, soit c'était un acteur accompli. Mais au moment où il franchissait la porte, une idée soudaine me frappa.

— Pardon, M. Hautet, m'écriai-je, m'autorisez-vous à lui poser une question ?

— Certainement, monsieur.

Ainsi encouragé, je me tournai vers Auguste :

— Où mettez-vous vos brodequins, habituellement ?

— À mes pieds, grommela le vieil homme. Où voulez-vous que je les mette ?

— Mais quand vous vous couchez, le soir ?

— Sous mon lit.

— Et qui les nettoie ?

— Personne. Est-ce qu'ils ont besoin d'être nettoyés ? Vous me voyez paradant sur le front de mer comme un jeune homme ? Le dimanche, je ne dis pas, j'ai mes chaussures du dimanche. Mais pour le reste...

Il haussa les épaules et je secouai la tête, découragé.

— C'est bon, c'est bon, fit le magistrat. Nous ne sommes guère plus avancés. Je crains que nous ne soyons bloqués tant que Santiago n'aura pas répondu à notre message. Quelqu'un a-t-il vu Giraud ? Vraiment, ce n'est pas la politesse qui l'étouffe, celui-là. J'ai bien envie de l'envoyer chercher !

— Vous n'aurez pas besoin d'aller le chercher très loin, dit une voix tranquille.

Nous sursautâmes. Giraud était dehors et nous regardait par la fenêtre ouverte. Il entra d'un bond léger et s'avança vers la table.

— Je suis à votre disposition. Et veuillez m'excuser de ne pas m'être présenté plus tôt.

— Je vous en prie, ce n'est rien, dit le juge d'instruction, assez confus.

— Bien sûr, enchaîna l'autre, je ne suis qu'un policier et je ne connais rien en matière d'interrogatoires. Mais si je devais en mener un, je serais plutôt enclin à le faire fenêtres fermées. N'importe qui peut entendre au-dehors ce qui se dit ici. Enfin, passons.

M. Hautet rougit de colère. À l'évidence, les rapports entre le juge d'instruction et l'inspecteur chargé de l'affaire promettaient d'être tendus ; les deux hommes s'étaient déplu dès leur première rencontre. Mais peut-être en eût-il été ainsi de toute façon : pour Giraud, tous les juges d'instruction étaient de vieilles badernes, et M. Hautet, qui prenait sa fonction très au sérieux, ne pouvait que se sentir offensé des manières désinvoltes de l'inspecteur parisien.

— Eh bien, monsieur Giraud, dit le magistrat d'un ton sec, vous avez sans nul doute bien employé votre temps ? Je suppose que vous nous apportez le nom des assassins, ainsi que l'endroit exact où ils se trouvent en ce moment ?

Sans s'émouvoir, M. Giraud répliqua :

— Je sais au moins d'où ils sont venus.

Il sortit de sa poche deux menus objets qu'il posa délicatement sur

la table. Nous nous agglutinâmes autour. C'étaient des objets très simples : un mégot et une allumette qui n'avait pas servi. L'inspecteur se tourna vers Poirot :

— Que voyez-vous là ? demanda-t-il.

La note de brutalité que je perçus dans sa voix me fit rougir, mais Poirot ne parut même pas s'en apercevoir ; il se contenta de hausser les épaules.

— Un mégot et une allumette.

— Et que vous apprennent-ils ?

Poirot écarta les bras dans un geste d'impuissance :

— Ils ne m'apprennent... strictement rien !

— Ah ! fit Giraud d'un air satisfait. Il est vrai que vous n'avez guère étudié ces choses-là. Eh bien, il ne s'agit pas d'une allumette ordinaire – en tout cas en France. En revanche c'est un modèle très courant en Amérique du Sud. Heureusement qu'elle n'a pas servi, sans quoi j'aurais eu du mal à l'identifier. Il est clair qu'un des hommes a jeté sa cigarette et en a allumé une autre. Ce faisant, il a laissé tomber par mégarde une allumette de sa boîte.

— Et l'autre allumette ? demanda Poirot.

— Quelle allumette ?

— Celle qui a servi à allumer la cigarette. Vous l'avez trouvée, elle aussi ?

— Non.

— Peut-être n'avez-vous pas cherché assez minutieusement ?

— Pas assez minutieusement !

Je crus un instant que l'inspecteur allait exploser, mais il parvint à se contenir.

— Je vois que vous aimez plaisanter, monsieur Poirot. Mais de toute façon, allumette consumée ou pas, ce mégot nous suffit amplement. C'est une cigarette sud-américaine fabriquée avec du papier pectoral à goût de réglisse.

Poirot s'inclina. Le juge d'instruction reprit la parole :

— Le mégot et l'allumette pouvaient appartenir à M. Renauld. Songez qu'il n'est revenu d'Amérique du Sud que depuis deux ans.

— Non, rétorqua l'autre avec assurance. J'ai déjà examiné les effets de M. Renauld. Il ne fumait pas ce genre de cigarettes et n'utilisait pas

ce type d'allumettes.

— Vous ne trouvez pas un peu curieux, intervint Poirot, que ces étrangers soient arrivés sans armes, sans gants et sans bêche, et que tous ces objets leur soient tombés sous la main aussi commodément ?

Giraud eut un sourire de supériorité.

— C'est étrange, en effet. Je dirais même que sans la théorie que j'ai élaborée, ce serait franchement inexplicable.

— Tiens, tiens ! fit M. Hautet. Un complice dans la maison ?

— Ou à l'extérieur, dit Giraud avec un sourire.

— Mais il a bien fallu que quelqu'un les fasse entrer. Nous ne pouvons admettre que par un surcroît de bonne fortune, ils aient trouvé la porte entrouverte, comme ça, par hasard !

— On leur a ouvert, c'est certain. Mais quelqu'un a fort bien pu les faire entrer de l'extérieur – si ce quelqu'un possédait une clé !

— Et qui donc possédait une clé ?

Giraud haussa les épaules.

— Ça ! Nul ne va venir s'en vanter. Mais plusieurs personnes sont susceptibles d'en avoir une. M. Jack Renauld, par exemple. C'est vrai qu'il est en route pour l'Amérique du Sud, mais il a pu perdre sa clé ou se la faire voler. Il y a aussi le jardinier, qui habite ici depuis des années. Une des jeunes domestiques peut fort bien avoir un amoureux, et rien n'est plus facile que de prendre l'empreinte d'une clé pour en faire un double. Il existe beaucoup d'autres possibilités. Enfin, si je ne m'abuse, il y a encore quelqu'un qui pourrait en posséder une...

— Qui donc ?

— Mme Daubreuil, déclara l'inspecteur.

— Ah ! fit le juge d'instruction. Alors, vous êtes au courant de cette histoire ?

— Je suis au courant de tout, dit le policier, imperturbable.

— Je suis certain que vous ignorez au moins une chose, dit M. Hautet, sautant sur l'occasion pour lui montrer qu'il en savait plus long que lui.

Et il se mit à raconter par le menu l'histoire de la mystérieuse visiteuse du soir précédent. Il parla également du chèque établi au nom de Duveen et, pour finir, tendit à Giraud la lettre signée « Bella ».

— Tout cela est fort intéressant. Mais cela ne change rien à ma

théorie.

— Et quelle est votre théorie ?

— Je préfère n'en rien dévoiler pour le moment. N'oubliez pas que je n'en suis qu'au tout début de mon enquête.

— Dites-moi une chose, monsieur Giraud, intervint soudain Poirot. Selon votre théorie, on a ouvert la porte aux assassins. Mais pourquoi l'a-t-on ensuite laissée ouverte ? N'aurait-il pas été plus naturel de la refermer en partant ? Si un sergent de ville était monté jusqu'à la villa, comme ils le font parfois au cours de leurs rondes, les bandits risquaient d'être découverts et arrêtés aussitôt.

— Bah ! ils auront oublié de le faire. Une erreur de leur part, je vous l'accorde.

Alors, à ma grande surprise, Poirot répéta presque mot pour mot ce qu'il avait déclaré à Bex le soir précédent :

— Je ne suis pas d'accord avec vous. Laisser la porte ouverte fait partie d'un plan, ou a été dicté par la nécessité, et toute théorie qui ne prend pas ce fait en compte est condamnée à l'échec.

Tous les regards convergèrent vers lui. Je l'avais cru humilié par l'aveu d'ignorance que lui avait extorqué Giraud à propos du mégot et de l'allumette ; mais il avait l'air aussi satisfait de lui-même qu'à l'accoutumée, et il tenait tête à Giraud sans sourciller. L'inspecteur tortilla sa moustache en le fixant d'un air moqueur.

— Vous n'êtes pas d'accord, hein ? Eh bien, qu'est-ce qui vous frappe, vous, dans cette affaire ? Donnez-nous votre point de vue.

— Il y a une chose qui me paraît significative. Dites-moi, monsieur Giraud, cette affaire ne vous évoque-t-elle pas quelque chose ? Ne vous rappelle-t-elle rien de familier ?

— De familier ? J'aurais du mal à répondre comme ça, à brûle-pourpoint. Pourtant non, je ne pense pas.

— Vous vous trompez, dit tranquillement Poirot. Un crime presque similaire a déjà été commis.

— Quand ? Et où ?

— Hélas ! Je n'arrive pas à m'en souvenir pour l'instant, mais ça me reviendra. J'espérais que vous pourriez m'y aider.

Giraud eut un grognement incrédule.

— Nous avons eu beaucoup d'affaires d'hommes masqués. Je ne peux pas me rappeler chacune d'elles en détail. Les crimes se

ressemblent tous plus ou moins.

— Chacun porte pourtant ce que j'appelle sa marque spécifique, dit Poirot, qui avait pris soudain son ton de conférencier et s'adressait à toute l'assistance. Je veux parler de l'aspect psychologique du crime. L'inspecteur Giraud sait fort bien que chaque criminel a sa méthode propre ; ainsi, quand la police est appelée à enquêter sur un cambriolage, par exemple, le simple examen de la méthode utilisée peut suffire à la mettre sur la piste des auteurs du délit. J'app vous dirait la même chose, Hastings. L'homme est un animal d'habitudes. Il a ses habitudes dans la légalité, dans la respectabilité de sa vie quotidienne, mais il en a tout autant dans l'illégalité. Si un homme commet un crime, tous ceux qu'il pourra commettre ensuite ressembleront singulièrement au premier. Ce meurtrier anglais qui s'est débarrassé de ses femmes successives en les noyant dans sa baignoire en est une parfaite illustration. S'il avait changé de méthode, peut-être courrait-il encore à l'heure qu'il est. Mais il a obéi à ce que lui commandait la nature humaine, qui croit bien à tort que ce qui a réussi une fois réussira toujours. Ce qu'il a payé, c'est son manque d'originalité.

— Et où tout cela nous mène-t-il ? ricana Giraud.

— À ceci : lorsque vous avez deux crimes similaires, dans leur dessein comme dans leur exécution, vous trouverez derrière le même cerveau à l'œuvre. C'est ce cerveau que je cherche, monsieur Giraud, et je le trouverai. Nous disposons ici d'un véritable indice – un indice psychologique. Vous êtes peut-être spécialiste des mégots et des bouts d'allumettes, mais moi, Hercule Poirot, je suis spécialiste de la nature humaine.

Giraud ne parut guère s'émouvoir de ce discours.

— Pour votre gouverne, poursuivit Poirot, je tiens à vous signaler un fait que vous ignorez sans doute. La montre-bracelet de Mme Renauld, le jour qui a suivi la tragédie, avait pris deux heures d'avance.

Giraud le toisa.

— Elle avançait peut-être régulièrement ?

— C'est en effet ce qu'on m'a dit.

— Eh bien, alors...

— Tout de même, deux heures, c'est beaucoup, dit doucement Poirot. Et puis, il y a cette histoire d'empreintes dans le massif de fleurs.

Il désigna la fenêtre ouverte. Giraud l'atteignit en deux enjambées et regarda dehors.

— Je ne vois aucune empreinte.

— Non, dit Poirot en remettant d'aplomb une pile de livres sur la table. Il n'y en a pas.

Un instant, le visage de Giraud exprima une fureur meurtrière. Il fit un pas vers son persécuteur, mais à ce moment précis la porte du salon s'ouvrit, et Marchaud annonça :

— M. Stonor, le secrétaire de M. Renauld, arrive à l'instant d'Angleterre. Dois-je le faire entrer ?

GABRIEL STONOR

L'homme qui pénétra dans la pièce était remarquable à tous égards. De très haute taille, le corps souple et athlétique et le visage hâlé, il dominait nettement l'assemblée. Giraud lui-même paraissait insipide à côté de lui. Lorsque je le connus mieux, je compris combien la personnalité de Gabriel Stonor sortait de l'ordinaire. Anglais de naissance, il avait roulé sa bosse un peu partout dans le monde. Il avait chassé le grand fauve en Afrique, voyagé en Corée, possédé un ranch en Californie, et fait du négoce dans les îles des mers du Sud.

Il posa sur M. Hautet un regard franc.

— Vous êtes sans doute le juge d'instruction chargé de l'affaire ? Enchanté de vous rencontrer, monsieur. C'est une histoire terrible. Comment se porte Mme Renauld ? Se remet-elle un peu de cette épreuve ? Ce drame a dû lui causer un choc épouvantable.

— Terrible, en effet, dit M. Hautet. Permettez-moi de vous présenter M. Bex, notre commissaire de police, et M. Giraud, de la Sûreté de Paris. Voici également M. Hercule Poirot, que M. Renauld avait appelé à son secours mais qui est arrivé trop tard pour prévenir la tragédie. Enfin, le capitaine Hastings, qui est un ami de M. Poirot.

Stonor regarda Poirot sans dissimuler son intérêt.

— Il avait sollicité votre aide, c'est ça ?

— Vous ignoriez donc que M. Renauld avait l'intention de faire appel aux services d'un détective ? intervint M. Bex.

— Oui, je l'ignorais. Mais je n'en suis pas surpris.

— Pourquoi ?

— Parce que le vieil homme était très inquiet. Je ne sais pas à quel propos, car nous n'étions pas assez intimes pour qu'il me fasse des confidences. Mais pour ce qui est d'être inquiet, il l'était, vraiment !

— Hum ! fit M. Hautet. Et vous n'avez aucune idée des raisons de cette inquiétude ?

— C'est ce que je viens de vous dire, monsieur.

— Veuillez m'excuser, monsieur Stonor, mais il nous faut commencer par les formalités d'usage. Votre nom ?

— Gabriel Stonor.

— Depuis combien de temps étiez-vous au service de M. Renauld ?

— Depuis son retour d'Amérique du Sud, il y a environ deux ans. Nous nous sommes rencontrés grâce à un ami commun, et il m'a offert ce poste de secrétaire. Je dois dire que c'était un patron du tonnerre.

— Vous a-t-il beaucoup parlé de sa vie en Amérique du Sud ?

— Pas mal, oui.

— Savez-vous s'il est jamais allé à Santiago ?

— Oui, plusieurs fois, à ce qu'il me semble.

— Il n'a jamais parlé d'un incident qui se serait produit là-bas, quelque chose qui aurait pu appeler une vengeance ?

— Non, jamais.

— Vous a-t-il parlé d'un secret qui serait tombé entre ses mains au cours de son séjour là-bas ?

— Pas que je me souviene. Mais il y avait un mystère dans sa vie, c'est certain. Je ne l'ai jamais entendu parler de son enfance, par exemple, ni faire mention d'aucune anecdote précédant son arrivée en Amérique du Sud. Il était canadien français, me semble-t-il, mais il ne parlait jamais de sa vie au Canada. Il pouvait rester fermé comme une huître, quand il le voulait.

— À votre connaissance, donc, il n'avait pas d'ennemis, et vous ne pouvez nous fournir aucun indice sur un secret qu'il aurait eu en sa possession et qui aurait justifié son assassinat ?

— C'est bien cela.

— Monsieur Stonor, avez-vous jamais entendu prononcer le nom de Duveen dans l'entourage de M. Renauld ?

— Duveen... Voyons... (Il répéta le nom à plusieurs reprises, d'un air pensif.) Je ne crois pas. Et pourtant, cela me dit quelque chose...

— Connaissez-vous une dame, une amie de M. Renauld, qui aurait pour prénom Bella ?

Gabriel Stonor secoua de nouveau la tête.

— Bella Duveen ? C'est son nom ? C'est curieux, je suis sûr de l'avoir déjà entendu. Mais pour le moment, je suis incapable de vous le situer.

Le juge d'instruction toussota.

— Voyez-vous, monsieur Stonor, vous ne devez rien nous cacher. Vous pourriez, par délicatesse envers Mme Renauld – pour qui vous avez, j'imagine, beaucoup d'estime et d'affection –, être tenté de... Enfin, bref ! conclut M. Hautet, emberlificoté dans sa phrase, il faut tout nous dire, tout !

Stonor le considéra avec stupeur, puis une lueur de compréhension passa dans ses yeux.

— Je ne vous suis pas tout à fait, dit-il doucement. Qu'a donc à voir Mme Renauld avec tout cela ? J'ai pour cette dame beaucoup d'affection et un immense respect ; c'est une femme charmante et tout à fait remarquable de surcroît. Mais je ne vois pas en quoi elle pourrait être affectée par mes réserves ou mon indiscretion ?

— Et s'il s'avérait que Bella Duveen était pour son mari un peu plus qu'une simple amie ?

— Ah ! dit Stonor, je vois où vous voulez en venir. Mais je suis prêt à parier ma chemise que vous faites fausse route. Le vieux ne regardait jamais un jupon. Il était profondément amoureux de sa femme. Ils formaient le couple le plus uni que j'aie jamais rencontré.

M. Hautet secoua doucement la tête.

— Monsieur Stonor, nous avons la preuve absolue du contraire : une lettre d'amour écrite par cette Bella à M. Renauld, où elle l'accuse de s'être lassé d'elle. De plus, nous avons la preuve qu'au moment de sa mort, il était engagé dans une autre aventure, avec une Française cette fois, une certaine Mme Daubreuil qui loue la villa voisine.

Le secrétaire plissa le front.

— Un instant, monsieur. Vous êtes lancé sur une fausse piste. Je connaissais Paul Renauld. Ce que vous venez de dire est tout à fait impossible. Il doit y avoir une autre explication.

— Quelle autre explication pourrait-il y avoir ? grommela le juge d'instruction en haussant les épaules.

— Et d'abord, qu'est-ce qui vous fait croire à une intrigue amoureuse ?

— Mme Daubreuil avait l'habitude de venir lui rendre visite le soir. En outre, depuis que M. Renauld s'est installé à la villa Geneviève, de grosses sommes ont été déposées en liquide sur son compte, pour un montant total équivalant à quatre mille livres anglaises.

— C'est bien cela, en effet, dit tranquillement Stonor. Je lui ai moi-

même remis cet argent, en liquide comme elle le demandait. Mais il ne s'agissait pas d'une intrigue amoureuse.

— Et de quoi, alors ?

— De chantage, dit sèchement Stonor en frappant du poing sur la table. Voilà ce que c'était.

— Comment ! s'écria le magistrat, incapable de dissimuler son émotion.

— Du chantage, répéta Stonor. Le vieux était saigné à blanc, et à bonne allure, encore ! Quatre mille livres en deux mois, vous vous rendez compte ? Je vous ai dit tout à l'heure qu'il y avait un mystère autour de lui. Il est clair que cette Mme Daubreuil en savait assez long pour lui mettre le couteau sur la gorge.

— C'est possible, au fond, s'exclama le commissaire d'une voix troublée. Oui, c'est tout à fait possible.

— Possible ? gronda Stonor. C'est certain, oui. Dites-moi, avez-vous parlé à Mme Renauld de cette histoire d'intrigue amoureuse ?

— Non, monsieur. Nous ne voulions pas lui infliger une peine supplémentaire si nous pouvions la lui épargner.

— De la peine ? Mais elle vous riait au nez ! Je vous affirme qu'elle et Renauld formaient un couple modèle.

— Ah ! cela me rappelle autre chose, dit soudain M. Hautet. M. Renauld vous a-t-il jamais fait part de ses dispositions testamentaires ?

— Oui, je suis au courant. J'ai porté moi-même le testament à ses avoués après qu'il l'eut rédigé. Je peux vous donner le nom de leur étude, si vous désirez entrer en contact avec eux. Ce testament est très simple : la moitié de sa fortune revient à sa femme qui en a l'usufruit, et l'autre moitié à son fils, sans compter quelques menus legs. Je crois qu'il m'a laissé mille livres.

— Quand ce testament a-t-il été rédigé ?

— Il y a un an et demi environ.

— Seriez-vous très surpris, monsieur Stonor, d'apprendre que M. Renauld a fait un autre testament voici une quinzaine de jours ?

Stonor était à l'évidence extrêmement surpris.

— Je n'en avais aucune idée. Quels en sont les termes ?

— L'intégralité de son immense fortune revient à sa femme. Il n'est fait aucune mention de son fils.

Gabriel Stonor laissa échapper un long sifflement.

— Voilà qui me paraît dur pour le garçon. Sa mère l'adore, bien sûr, mais tout le monde verra là un manque de confiance de la part de son père. Sa fierté risque d'en souffrir. En tout cas, cela ne fait que confirmer ce que je vous disais : Renauld et sa femme étaient dans les meilleurs termes.

— Certes, certes, dit M. Hautet. Il n'est pas exclu qu'il nous faille réviser notre jugement sur certains points. Nous avons envoyé un câble à Santiago, et nous attendons une réponse d'une minute à l'autre. Il y a de fortes chances pour que nous soyons alors fixés. Par ailleurs, si votre hypothèse de chantage se révélait exacte, Mme Daubreuil devrait être en mesure de nous fournir d'importants renseignements.

Poirot glissa une question :

— Monsieur Stonor, le chauffeur anglais, Masters, était-il depuis longtemps au service de M. Renauld ?

— Un peu plus d'un an.

— Savez-vous par hasard s'il s'est jamais rendu en Amérique du Sud ?

— Je suis certain qu'il n'y a jamais mis les pieds. Avant d'être au service de M. Renauld, il est resté des années chez une famille du Gloucestershire que je connais très bien.

— En clair, vous pouvez garantir qu'il est au-dessus de tout soupçon ?

— Tout à fait.

Poirot semblait assez déconfit.

Entre-temps, le juge d'instruction avait fait appeler Marchaud.

— Allez présenter mes respects à Mme Renauld et dites-lui que j'aimerais lui parler quelques minutes. Dites-lui aussi qu'elle ne se donne pas la peine de venir. Je monterai la voir.

Marchaud salua et disparut.

Nous attendîmes quelques instants, puis la porte s'ouvrit et, à notre grande surprise, Mme Renauld entra, pâle comme la mort et en grand deuil.

M. Hautet lui avança une chaise en protestant vigoureusement, et elle le remercia d'un sourire. Stonor retenait une de ses mains dans les siennes avec toutes les marques d'une profonde sympathie. On sentait

que les mots lui manquaient. Mme Renauld se tourna vers M. Hautet.

— Vous vouliez me demander quelque chose ?

— Si vous le permettez, madame. Je crois comprendre que votre mari était né au Canada français. Pouvez-vous me dire quelque chose sur son enfance ou sa jeunesse ?

Elle secoua la tête.

— Mon mari n'aimait pas trop parler de lui-même, monsieur. Je sais qu'il avait grandi sur le continent américain, mais je présume qu'il a eu une enfance assez malheureuse, car il n'aimait guère évoquer cette période de son existence. Nous vivions entièrement dans le présent et dans l'avenir...

— Son passé recelait-il un mystère ?

Mme Renauld eut un léger sourire.

— Rien de bien romanesque, à mon avis.

M. Hautet sourit à son tour.

— C'est juste, évitons de sombrer dans le mélodrame. Il y a encore une chose...

Le juge hésitait. Stonor intervint avec impétuosité :

— Ils se sont mis en tête une idée bien extravagante, madame Renauld. Ils s'imaginent que M. Renauld menait une intrigue amoureuse avec une Mme Daubreuil qui habite, paraît-il, la villa voisine.

Les joues de Mme Renauld s'enflammèrent. Elle redressa brusquement la tête et se mordit la lèvre, bouleversée. Stonor la regardait avec stupéfaction, tandis que M. Bex se penchait vers elle et disait doucement :

— Nous sommes désolés de vous causer de la peine, madame, mais avez-vous quelque raison de croire que Mme Daubreuil était la maîtresse de votre mari ?

Avec un sanglot, Mme Renauld enfouit son visage dans ses mains. Finalement, elle releva la tête et dit d'une voix brisée :

— Elle l'a peut-être été.

Jamais, de toute ma vie, je n'avais vu stupeur aussi grande que celle qui se peignit alors sur le visage de Stonor. À l'évidence, il n'en croyait pas ses oreilles.

JACK RENAULD

Je ne saurais dire quel tour aurait pris la conversation, si à ce moment précis la porte ne s'était ouverte à la volée. Un grand jeune homme fit irruption dans la pièce.

Un court instant, j'eus l'irréelle sensation que le mort était revenu à la vie. Puis je m'aperçus qu'aucun fil gris ne striait cette chevelure brune, que c'était presque un gamin qui venait de nous tomber dessus avec aussi peu de cérémonie. Il alla droit à Mme Renauld sans se soucier de nous.

— Mère !

— Jack ! Mon chéri ! s'écria-t-elle en l'entourant de ses bras. Que fais-tu ici ? Ne devais-tu pas embarquer avant-hier à Cherbourg, sur l'*Anzora* ?

Puis, se rappelant soudain notre présence, elle se tourna vers nous d'un air digne :

— Mon fils, messieurs.

— Ah ! fit M. Hautet en saluant le jeune homme d'un signe de tête. Vous n'avez donc pas embarqué sur l'*Anzora* ?

— Non, monsieur. Comme je m'apprêtais à l'expliquer à ma mère, l'*Anzora* a été retenu à quai pendant vingt-quatre heures à cause d'une avarie. J'aurais dû en fait monter à bord hier soir, mais il se trouve que j'ai acheté par hasard un journal, et j'y ai lu le compte rendu de... de l'horrible tragédie qui vient de nous frapper...

Sa voix se brisa et ses yeux se remplirent de larmes.

— Mon pauvre père. Mon Dieu, mon pauvre père !

Tout en continuant de le fixer comme une apparition, Mme Renauld répéta :

— Mais alors, tu n'as pas embarqué ?

Puis, avec un geste d'extrême lassitude, elle murmura comme pour elle-même :

— Après tout, cela n'a plus d'importance, à présent.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit M. Hautet en présentant une chaise au jeune homme. Laissez-moi vous exprimer ma profonde sympathie. Ce doit être un choc terrible d'apprendre de cette façon une nouvelle aussi affreuse. Il est néanmoins fort heureux que vous ayez été empêché d'embarquer. J'ose espérer que vous serez à même de nous fournir les indications qui nous manquent pour éclaircir ce mystère.

— Je suis à votre entière disposition, monsieur. Posez-moi toutes les questions que vous voudrez.

— Tout d'abord, j'ai cru comprendre que vous entrepreniez ce voyage à la demande de votre père ?

— C'est exact, monsieur. Il m'a envoyé un télégramme me priant de me rendre sans délai à Buenos Aires, puis de là à Valparaiso via les Andes, et enfin à Santiago.

— Ah ! Et le but de ce voyage ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Comment ?

— Non. Tenez, voici le télégramme que j'ai reçu.

Le juge d'instruction s'en empara et lut à haute voix :

— « Va immédiatement à Cherbourg. Embarque sur l'*Anzora* qui part ce soir pour Buenos Aires. Destination finale Santiago. Autres instructions t'attendent à Buenos Aires. Je compte sur toi. Affaire de la plus haute importance. RENAULD. » Et vous n'aviez échangé aucune correspondance préalable ?

— Non. Ce sont les seules instructions que j'ai reçues. Je savais bien sûr qu'après y avoir vécu aussi longtemps, mon père conservait de nombreux intérêts en Amérique du Sud. Mais jusqu'à présent, il n'avait jamais parlé de m'envoyer là-bas.

— Vous aussi, monsieur Renauld, vous avez dû vivre assez longtemps en Amérique du Sud ?

— Oui, quand j'étais enfant. Puis j'ai été envoyé au collège en Angleterre, et j'ai passé la plupart de mes vacances ici, de sorte que je connais beaucoup moins bien l'Amérique du Sud que vous ne pourriez le croire. Voyez-vous, j'avais dix-sept ans quand la guerre a éclaté.

— Vous avez servi dans l'aviation, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

S'étant fait confirmer ce détail, M. Hautet poursuivit son interrogatoire suivant un scénario désormais classique. À ses questions, Jack Renauld répondit fermement qu'il ne connaissait aucun des ennemis qu'aurait pu se faire son père à Santiago ou ailleurs sur le continent sud-américain, qu'il n'avait remarqué aucun changement dans l'attitude de son père ces derniers temps, et qu'il ne l'avait jamais entendu parler d'un quelconque secret. Il avait cru que sa mission en Amérique du Sud concernait des transactions commerciales.

M. Hautet marqua une pause, et l'on entendit la voix tranquille de Giraud :

— J'aimerais poser moi-même quelques questions à M. Renauld, monsieur le juge.

— Je vous en prie, monsieur Giraud, faites donc, répondit froidement le magistrat.

Giraud rapprocha un peu sa chaise de la table.

— Étiez-vous en bons termes avec votre père, monsieur Renauld ?

— Bien sûr, répliqua le jeune homme avec hauteur.

— Vous l'affirmez ?

— Oui.

— Jamais de petites querelles ?

Jack haussa les épaules.

— Il arrive à tout le monde d'avoir des divergences d'opinion de temps à autre.

— Sans doute, sans doute. Mais si quelqu'un affirmait que vous avez eu une violente dispute avec votre père juste avant de partir pour Paris, cette personne assurément mentirait ?

Je ne pus m'empêcher d'admirer le savoir-faire de Giraud. « Je suis au courant de tout ! » avait-il jeté au magistrat, et il ne s'était pas vanté : Jack Renauld avait été visiblement décontenancé par sa question.

— Nous... Nous avons eu des mots en effet, admit-il enfin.

— Ah, des mots ! Et au cours de cet échange de mots, avez-vous prononcé cette phrase : « Quand vous serez mort, je pourrai faire ce qu'il me plaira » ?

— C'est possible, murmura le jeune homme. Je ne sais plus.

— Et votre père vous a-t-il répondu : « Mais je ne suis pas encore mort ! » À quoi vous auriez rétorqué : « Si seulement vous l'étiez ! »

Le garçon ne répondit rien. Il paraissait nerveux et tripotait les objets posés sur la table devant lui.

— Je dois vous prier de me donner une réponse, monsieur Renauld, dit sèchement Giraud.

Avec une exclamation de colère, le jeune homme balaya de la main un lourd coupe-papier qui tomba sur le sol.

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? Oh ! autant vous le dire, à présent ! Oui, je me suis disputé avec mon père. Il est possible que j'aie prononcé ces mots – j'étais tellement en colère que je ne me souviens même plus de ce que j'ai dit ! J'étais fou de rage, et sur le moment j'aurais pu le tuer ! Voilà, tirez-en les conclusions qu'il vous plaira.

Il se redressa et s'appuya contre son dossier, le visage empourpré et les yeux pleins de défi. Giraud sourit, recula un peu sa chaise et conclut :

— C'est tout. Vous préférez sans doute reprendre vous-même l'interrogatoire, monsieur Hautet.

— En effet, confirma le magistrat. Et quel était l'objet de cette dispute ?

— Je refuse de vous le dire.

M. Hautet se redressa.

— Monsieur Renauld, s'exclama-t-il, vous n'avez pas le droit d'entraver le cours de la justice ! Encore une fois, quel était l'objet de cette dispute ?

Le jeune Renauld resta silencieux, son visage enfantin tout gonflé de colère. Mais une voix s'éleva, calme et imperturbable, la voix d'Hercule Poirot.

— Je vais vous le dire, moi, si vous le désirez.

— Vous le savez ?

— Certainement. L'objet de cette dispute était Mlle Marthe Daubreuil.

Le jeune Renauld sursauta, stupéfait. Le juge d'instruction se pencha vers lui.

— Est-ce vrai, monsieur ?

Jack Renauld confirma d'un signe de tête.

— Oui, admit-il. J'aime Mlle Daubreuil et je souhaite l'épouser. Quand j'ai fait part de mes intentions à mon père, il est entré dans une rage folle. Bien sûr, je n'ai pas pu supporter d'entendre insulter la jeune fille que j'aimais, et la colère m'a gagné à mon tour.

M. Hautet regarda Mme Renauld.

— Étiez-vous au courant de cette... inclination, madame ?

— Je la redoutais, répondit-elle simplement.

— Comment, mère ? s'écria le jeune homme. Toi aussi ? Marthe est bonne et elle est belle. Qu'avez-vous contre elle ?

— Je n'ai absolument rien contre Mlle Daubreuil. Mais j'aimerais mieux te voir épouser une Anglaise, et s'il faut que ce soit une Française, pas une jeune fille dont la mère a des antécédents douteux !

Sa voix exprimait toute sa rancœur, et j'imaginai fort bien ce qu'elle avait pu ressentir en voyant son fils s'éprendre de la fille de sa rivale.

Mme Renauld poursuivit, tournée vers le juge d'instruction :

— J'aurais peut-être dû parler de cette histoire à mon mari, mais j'espérais que ce n'était qu'un flirt sans conséquence qui s'interromprait de lui-même si on ne lui prêtait pas une attention exagérée. Je m'en veux aujourd'hui de ce silence, mais, comme je vous l'ai dit, mon mari semblait préoccupé, différent de ce qu'il était d'habitude, et j'étais surtout soucieuse de ne pas lui donner de nouveaux sujets d'inquiétude.

M. Hautet approuva.

— Quand vous avez informé votre père de vos intentions à l'égard de Mlle Daubreuil, reprit-il, vous a-t-il paru étonné ?

— Il a eu l'air bouleversé. Puis il m'a dit d'un ton péremptoire qu'il était inutile d'y songer, qu'il ne donnerait jamais son consentement à ce mariage. Stupéfait, je lui ai demandé ce qu'il avait contre Mlle Daubreuil. Il n'a rien trouvé à me répondre, mais il a fait des allusions désobligeantes au mystère qui entourait la vie de la mère et de la fille. Je lui ai répondu que j'épousais Marthe et non son passé, mais il a refusé tout net de continuer à discuter sur ce sujet. Il fallait renoncer à ce mariage, point final. Cette injustice et cet abus d'autorité m'ont rendu fou furieux, d'autant plus que lui-même se mettait en quatre pour les Daubreuil et insistait toujours pour qu'on les invitât à la maison. J'ai perdu la tête et nous nous sommes terriblement disputés. Mon père m'a rappelé que je dépendais

entièrement de lui, et c'est là que j'ai dû répondre que s'il mourait, je ferais ce qu'il me plairait...

— Vous connaissiez donc les dispositions testamentaires de votre père ? demanda Poirot.

— Je savais qu'il m'avait laissé la moitié de sa fortune, et que l'autre moitié, laissée en usufruit à ma mère, me reviendrait à la mort de celle-ci.

— Poursuivez votre récit, dit le juge.

— Après cela, nous avons continué à crier à tue-tête jusqu'à ce que je m'aperçoive que j'allais manquer le train de Paris. J'ai couru à la gare, toujours dans une colère folle. Mais une fois dans le train, je me suis calmé. J'ai écrit à Marthe pour lui raconter ce qui s'était passé, et sa réponse m'a totalement apaisé. Elle m'a conseillé de m'armer de patience, en ajoutant que l'opposition de mes parents céderait tôt ou tard devant notre détermination. Nous devions avoir le courage de mettre nos sentiments à l'épreuve, et quand mes parents comprendraient qu'il ne s'agissait pas d'une simple toquade, leur attitude changerait. Bien sûr, je ne lui avais pas parlé de la principale objection de mon père. Mais j'ai compris que la violence ne me mènerait à rien.

— Passons à autre chose : avez-vous parmi vos relations quelqu'un du nom de Duveen, monsieur Renault ?

— Duveen ? répéta Jack.

Il se pencha pour ramasser le coupe-papier qu'il avait fait tomber quelques instants plus tôt. Quand il releva la tête, son regard croisa celui de Giraud, qui l'observait avec attention.

— Duveen ? Non, je ne vois pas.

— Voulez-vous lire cette lettre, et me dire si vous avez une idée de l'identité de la personne qui l'a adressée à votre père ?

Jack Renault prit la lettre que lui tendait le juge ; à mesure qu'il la parcourait, le rouge lui montait au front.

— Adressée à mon père ? s'exclama-t-il d'un ton où perçait une indignation émue.

— Oui, nous l'avons trouvée dans la poche de son pardessus.

— L'avez-vous montrée à... ?

Il s'interrompt, jetant un coup d'œil rapide à sa mère. Le magistrat comprit.

— Non, pas encore. Pouvez-vous nous fournir un quelconque indice sur son auteur ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

M. Hautet poussa un soupir.

— Voilà décidément une affaire fort mystérieuse. Bien, je crois que nous pouvons laisser cette lettre de côté pour le moment. Voyons, où en étions-nous ? Ah oui, l'arme du crime. Je crains que cela ne vous affecte beaucoup, monsieur Renault. J'ai cru comprendre que c'était un souvenir que vous aviez offert à votre mère... Cela n'en rend que plus tragique...

S'il avait rougi en lisant la lettre signée Bella, Jack Renault était à présent d'une pâleur de craie.

— Comment ! Vous voulez dire... c'est avec le coupe-papier découpé dans le fuselage d'un avion que mon père... Mais c'est impossible ! Un si petit objet !

— Hélas, monsieur Renault, ce n'est que trop vrai ! Je crains que ce ne soit justement l'arme idéale : très pointue et facile à manier.

— Où est-il ? Puis-je le voir ? Il est resté dans... le corps ?

— Non, non, il est ici. Désirez-vous vous assurer qu'il s'agit bien du vôtre ? Ce serait préférable, bien que votre mère l'ait déjà identifié... Monsieur Bex, puis-je vous prier...

— Mais certainement. Je vais le chercher tout de suite.

— Ne vaudrait-il pas mieux mener M. Renault à l'appentis ? suggéra Giraud d'une voix douce. Ce jeune homme voudra sans doute voir le corps de son père.

Jack Renault fit un geste éperdu de dénégation, et le juge d'instruction, toujours prêt à contredire le policier, répliqua :

— Mais non, voyons, pas maintenant. M. Bex va avoir la bonté de nous apporter l'arme ici.

Comme le commissaire quittait la pièce, Stonor se dirigea vers Jack et lui serra la main. Poirot s'était levé pour redresser une paire de chandeliers. Le juge relisait une fois encore la mystérieuse lettre d'amour, s'accrochant avec l'énergie du désespoir à sa première théorie d'un drame de la jalousie s'achevant par un coup de poignard dans le dos.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et le commissaire entra, hors d'haleine.

— Monsieur le juge ! Monsieur le juge !

— Oui. Qu'y a-t-il ?

— Le poignard ! Il n'est plus là !

— Comment ça, plus là ?

— Envolé, disparu. Le bocal où il se trouvait est vide !

— Comment ? m'écriai-je. Mais c'est impossible ! Je l'ai encore vu ce matin...

Je me mordis la langue, mais trop tard. Tous les regards s'étaient portés sur moi.

— Que dites-vous ? s'exclama le commissaire. Ce matin ?

— Je l'ai vu ce matin, dis-je d'une voix ferme. Il y a environ une heure et demie, pour être plus précis.

— Vous êtes allé à la remise ? Comment avez-vous obtenu la clé ?

— Je l'ai demandée au sergent de ville.

— Et pourquoi êtes-vous allé là-bas ?

J'hésitai un moment, puis je me résolus à soulager ma conscience.

— Monsieur Hautet, dis-je, j'ai commis une faute grave pour laquelle je dois solliciter votre indulgence.

— Poursuivez, monsieur.

— Le fait est, monsieur, repris-je en souhaitant être à dix pieds sous terre, que j'ai rencontré une jeune femme de mes amies. Elle m'a exprimé son désir de jeter un coup d'œil sur tout ce qu'il était possible de voir, et je... enfin... bref, j'ai pris la clé pour lui montrer le corps.

— Ah ! s'écria le juge d'instruction, indigné. C'est là une faute très grave, capitaine Hastings. Vous n'auriez jamais dû vous autoriser cette folie.

— Je sais, répondis-je humblement. Rien de ce que vous pourrez dire ne sera trop dur pour qualifier ce que j'ai fait.

— Vous n'avez pas invité cette personne à venir ici ?

— Bien sûr que non. Je l'ai rencontrée par hasard. C'est une jeune Anglaise qui séjourne actuellement à Merlinville mais j'ignorais tout de sa présence ici.

— Je vois, je vois, dit le magistrat en s'adoucissant. C'était on ne peut plus illégal, mais la jeune personne est sans doute très jolie. Ce que c'est que d'être jeune !

Il soupira, attendri. Le commissaire, moins romantique et plus terre à terre, reprit le fil de l'histoire :

— Avez-vous refermé et verrouillé la porte en partant ?

— C'est précisément ce que je me reproche, dis-je lentement. Mon amie s'est trouvée mal à la vue du cadavre. J'ai couru lui chercher un peu d'eau et de cognac, et j'ai ensuite insisté pour la raccompagner en ville. Sous le coup de l'émotion, j'ai oublié de refermer la porte. Je ne l'ai fait qu'en rentrant.

— Ce qui représente au moins vingt minutes, dit lentement le commissaire.

— C'est bien cela.

— Vingt minutes..., répéta pensivement le commissaire.

— C'est déplorable, reprit M. Hautet, qui avait repris son ton sévère. C'est sans précédent.

Soudain une autre voix se fit entendre.

— Vous trouvez cela déplorable ? demanda Giraud.

— Sans aucun doute !

— Et moi, je trouve cela admirable ! déclara l'autre sans se démonter.

Ce secours inattendu me laissa sans voix.

— Admirable, monsieur Giraud ? demanda le juge d'instruction en lui lançant un regard soupçonneux.

— C'est bien le mot.

— Et en quoi donc ?

— Parce que nous savons désormais que l'assassin, ou l'un de ses complices, se trouvait à proximité de la villa il y a moins d'une heure. Ce serait bien le diable si, sachant cela, nous ne mettions pas rapidement la main sur lui.

Il poursuivit, avec une nuance de menace dans la voix :

— Il a risqué gros pour rentrer en possession de ce poignard. Peut-être craignait-il qu'on y trouve des empreintes digitales.

Poirot se tourna vers Bex :

— Vous disiez qu'il n'y en avait pas.

Giraud haussa les épaules :

— Peut-être n'en était-il pas sûr.

Poirot le regarda bien en face.

— Vous vous trompez, monsieur Giraud. L'assassin portait des gants. Il doit donc être certain qu'il n'y en avait pas.

— Je n'ai pas dit que c'était l'assassin lui-même qui avait volé le poignard. Ce pouvait être un complice qui ignorait ce détail.

Le greffier se mit à rassembler ses papiers et M. Hautet déclara :

— Notre travail ici est terminé. Monsieur Renauld, voulez-vous avoir l'obligeance d'écouter attentivement pendant qu'on relit votre déposition. J'ai volontairement mené cette procédure aussi officieusement que possible. On m'a déjà reproché l'originalité de mes méthodes, mais je maintiens qu'il y a beaucoup à dire en faveur de l'originalité. Cette affaire est désormais entre les mains expertes de l'illustre M. Giraud. Nul doute qu'il saura s'y distinguer. Je suis d'ailleurs surpris qu'il n'ait pas déjà mis la main au collet des meurtriers ! Madame, laissez-moi vous assurer, une fois encore, de ma profonde sympathie. Messieurs, je vous souhaite le bonjour.

Et il sortit d'un air digne, flanqué de son greffier et du commissaire.

Poirot extirpa de sa poche le gros oignon qui lui servait de montre et regarda l'heure.

— Retournons déjeuner à l'hôtel, mon ami. Vous me raconterez par le menu vos imprudences matinales. Personne ne nous regarde. C'est le moment de nous retirer discrètement.

Nous sortîmes tranquillement du salon. Déjà la voiture du juge d'instruction disparaissait à nos yeux. Je descendais les marches du perron quand je fus arrêté par la voix de Poirot :

— Un instant, mon ami.

Il sortit vivement son mètre à ruban et entreprit avec solennité de mesurer un pardessus accroché dans le vestibule, du col à l'ourlet. Je n'avais encore jamais vu ce pardessus, et je supposai qu'il appartenait soit à M. Stonor, soit à Jack Renauld.

Puis, avec un petit grognement de satisfaction, Poirot remit le mètre dans sa poche et me suivit dehors.

POIROT ÉLUCIDE CERTAINS POINTS

— Pourquoi avez-vous mesuré ce pardessus ? demandai-je, intrigué, alors que nous cheminions à pas lents sous un soleil accablant.

— Parbleu ! Pour connaître sa longueur, répondit Poirot, imperturbable.

Je fus vexé. Cette incorrigible manie qu'il a de faire un mystère de tout m'a toujours irrité. Je me réfugiai dans le silence et suivis le cours de mes propres pensées. Bien que je n'y eusse pas prêté attention sur le moment, certaines paroles que Mme Renauld avait adressées à son fils me revenaient en mémoire, chargées d'une signification nouvelle. « Tu n'as donc pas embarqué ? » avait-elle demandé, avant d'ajouter : « Après tout, cela n'a plus d'importance, à présent. »

Qu'avait-elle voulu dire par là ? Ces mots étaient énigmatiques, mais peut-être lourds de sens. Se pouvait-il qu'elle en sût plus que nous le supposions ? Elle avait nié avoir eu connaissance de la mystérieuse mission dont son mari avait chargé son fils, mais était-elle aussi ignorante qu'elle le prétendait ? Aurait-elle pu éclaircir certains points, et son silence ne faisait-il pas partie d'un plan soigneusement orchestré ?

Plus j'y réfléchissais, plus j'étais certain d'avoir raison. Mme Renauld en savait beaucoup plus qu'elle n'avait voulu le dire. Dans sa surprise de revoir son fils, elle s'était trahie un instant. J'eus la conviction qu'à défaut des meurtriers eux-mêmes, elle connaissait au moins le motif du meurtre, mais que de puissantes raisons l'obligeaient à se taire.

— Vous êtes profondément perdu dans vos pensées, mon ami, remarqua Poirot, interrompant ainsi le cours de mes réflexions. Qu'est-ce donc qui vous intrigue à ce point ?

Je le lui dis, convaincu du bien-fondé de mes déductions, tout en craignant qu'il ne tourne mes soupçons en ridicule. À ma grande surprise, il m'approuva :

— Vous avez raison, Hastings. J'étais certain depuis le début qu'elle nous dissimulait quelque chose. J'ai commencé par la soupçonner,

sinon d'avoir été l'instigatrice du meurtre, du moins d'en avoir été la complice.

— Vous la soupçonnez, elle ? m'écriai-je.

— Mais certainement. Elle tire un énorme bénéfice de la mort de son mari ; en fait, avec ce nouveau testament, elle est la seule à qui profite le crime. Aussi ai-je tout d'abord concentré mon attention sur elle. Vous avez peut-être remarqué que j'ai saisi la première occasion d'examiner ses poignets. Je voulais voir si elle avait pu se bâillonner et se ligoter elle-même. Mais j'ai constaté aussitôt que les marques qu'elle portait aux poignets étaient bien réelles : les cordes avaient entamé la chair. Voilà qui excluait la possibilité qu'elle ait commis ce crime toute seule. Restait l'éventualité qu'elle y ait participé, ou qu'elle en ait été l'instigatrice. En outre, l'histoire qu'elle nous a racontée m'était familière : les hommes masqués qu'elle n'a pas pu reconnaître, la mention d'un « secret » – j'ai déjà entendu ou lu tout cela ailleurs, en une autre occasion. Un dernier petit détail a achevé de me convaincre qu'elle ne disait pas la vérité. La montre-bracelet, Hastings ! La montre-bracelet !

Encore cette montre ! Poirot me regardait bizarrement du coin de l'œil.

— Vous saisissez, mon ami ? Vous voyez ?

— Non, répliquai-je avec humeur. Je ne saisis rien et je ne vois rien. Vous ne cessez de faire des mystères à tout propos, et ce n'est même pas la peine de vous demander des explications. Vous gardez toujours une carte dans votre manche jusqu'à la dernière seconde.

— Ne vous fâchez pas, dit Poirot en souriant. Je vais vous expliquer, puisque tel est votre désir. Mais pas un mot à Giraud, c'est entendu ? Il me traite comme une vieille potiche, une quantité négligeable ! On va voir ce qu'on va voir ! J'ai déjà joué franc jeu avec lui, je l'ai mis sur une piste. S'il ne veut pas s'en servir, c'est son affaire.

J'assurai à Poirot qu'il pouvait compter sur ma discrétion.

— C'est bien ! À présent, faisons fonctionner nos petites cellules grises. Dites-moi, mon ami, à quelle heure selon vous la tragédie a-t-elle eu lieu ?

— Eh bien, vers 2 heures du matin environ, répondis-je, surpris. Rappelez-vous, Mme Renauld nous a dit qu'elle avait entendu la pendule sonner pendant que les hommes étaient dans la chambre.

— Exact. Et sur la foi de ce récit, vous, le juge d'instruction, Bex et tous les autres, vous avez accepté cette heure comme étant celle du crime sans poser de questions. Mais moi, Hercule Poirot, j'affirme que

Mme Renauld a menti. Le crime a été commis deux heures plus tôt.

— Mais les médecins...

— Après examen du corps, ils ont déclaré que la mort remontait à plus de sept heures et moins de dix heures. Pour une raison que j'ignore, il fallait impérativement que le crime eût l'air d'avoir été commis plus tard qu'il ne l'a été en réalité. Vous avez déjà lu des histoires de montres brisées permettant de déterminer l'heure exacte du crime ? Pour que l'heure ne repose pas uniquement sur le témoignage de Mme Renauld, quelqu'un a amené les aiguilles de la montre sur 2 heures, et l'a ensuite écrasée par terre. Mais, comme il arrive souvent dans ces cas-là, ils ont voulu trop bien faire. Le verre s'est brisé, mais le mécanisme de la montre, lui, n'a pas souffert. C'était une manœuvre désastreuse de leur part, parce qu'elle a attiré mon attention sur deux points : d'abord, sur le fait que Mme Renauld mentait ; ensuite, elle m'a incliné à penser qu'il devait y avoir une raison vitale à retarder l'heure du crime.

— Et quelle pouvait être cette raison ?

— Ah ! c'est bien là la question ! C'est là tout le mystère. Pour l'instant, je suis incapable de vous en donner une explication. Il ne me vient qu'une seule idée susceptible d'avoir un lien avec tout cela.

— À savoir ?

— Que le dernier train part de Merlinville à 0 h 17.

Je m'efforçai de suivre son raisonnement.

— Donc, si le crime semblait avoir été commis deux heures plus tard, quiconque partant par ce train avait un alibi en béton armé !

— Très bien, Hastings ! Vous y êtes !

Je sautai sur mes pieds.

— Mais il faut aller enquêter à la gare ! On n'aura pas manqué de remarquer deux étrangers qui partaient par ce train. Allons-y sur-le-champ !

— Vous croyez, Hastings ?

— Mais bien sûr. Tout de suite !

Poirot me toucha le bras pour calmer mon ardeur.

— Allez, allez, mon ami, je ne veux pas vous en empêcher. Mais à votre place, je ne chercherais pas à me renseigner sur deux étrangers.

Comme je restais éberlué, il ajouta avec une certaine impatience :

— Oh ! là, là ! Vous n'allez pas me dire que vous croyez à cette comédie ? Aux hommes masqués et à toute cette histoire !

Je fus si déconcerté par ces paroles que je demeurai sans voix. Poirot poursuivit d'un air serein :

— Vous m'avez bien entendu dire à Giraud que les détails de ce crime m'étaient familiers ? Eh bien, il n'y a à cela que deux explications possibles : soit le cerveau qui a conçu le premier crime a également conçu celui-ci, soit la lecture du compte rendu d'une cause célèbre a marqué profondément l'inconscient de notre meurtrier et lui a indiqué la marche à suivre. Je serai en mesure de me prononcer là-dessus dès que...

Il s'interrompt brusquement. Je réfléchissais, retournant dans tous les sens les pièces du puzzle.

— Mais la lettre de M. Renauld ? Elle fait clairement mention d'un secret et de Santiago !

— Il ne fait pas l'ombre d'un doute qu'il y avait un secret dans la vie de M. Renauld. D'un autre côté, le mot de « Santiago » me fait l'effet d'un leurre, d'un chiffon rouge qu'on nous agite en permanence devant les yeux pour nous faire perdre la piste. Il n'est pas exclu qu'on s'en soit servi de la même façon sur M. Renauld, pour éviter que ses soupçons ne portent dans une direction plus proche de lui. Oh ! soyez-en certain, Hastings, le danger qui le menaçait n'était pas à Santiago ; il était en France, tout près d'ici.

Il parlait avec une telle gravité et une telle assurance que je fus convaincu malgré moi. Je risquai malgré tout une dernière objection :

— Et l'allumette ? Et le mégot qu'on a trouvés près du corps ? Qu'en dites-vous ?

Poirot rayonna soudain.

— Un leurre ! Délibérément planté là pour permettre à Giraud ou à un autre de son espèce de le découvrir. Ah, il est malin ! Voyez le bon chien de chasse. Il arrive avec son mégot, tout content de lui. Quatre heures, il s'est traîné sur le ventre. Et conclusion : « Regardez ce que j'ai trouvé ! » Et à moi : « Que voyez-vous ici ? » Et moi, je lui réponds, ce qui est la pure vérité : « Rien du tout. » Et voilà Giraud, le grand Giraud, qui rigole, qui se dit en lui-même : « Oh ! quel imbécile, ce vieux-là ! » Eh bien, on verra...

Mais mon esprit était revenu aux éléments essentiels de l'affaire.

— Alors, toute cette histoire d'hommes masqués... ?

— ... est fausse de A à Z.

— En ce cas, que s'est-il réellement passé ?

Poirot haussa les épaules.

— Une seule personne pourrait nous le dire, c'est Mme Renauld. Mais elle ne le fera pas. Ni la menace ni la prière ne pourront en venir à bout. Une femme remarquable, croyez-moi, Hastings. J'ai compris dès que je l'ai vue que nous étions devant une force de caractère peu commune. Comme je vous l'ai dit, je l'ai d'abord soupçonnée d'avoir pris part au meurtre. Mais j'ai changé d'avis.

— Et pourquoi ?

— Sa réaction, devant le corps de son mari, était vraie et spontanée. Je suis prêt à jurer que son cri de douleur était authentique.

— Oui, dis-je pensivement. Ces choses-là ne trompent pas.

— Je vous demande pardon, mon ami – elles peuvent toujours vous tromper. Prenez une grande actrice : la manière qu'elle a d'exprimer la douleur peut vous transporter et vous impressionner, comme si cette douleur était réelle. Non, quelles que soient ma conviction ou mon impression, il me faut d'autres preuves pour me déclarer satisfait. Un grand criminel peut être un grand acteur. Dans cette affaire, je fonde ma certitude non pas sur ma seule impression, mais sur ce fait indéniable que Mme Renauld s'est bel et bien évanouie. J'ai soulevé ses paupières et tâté son pouls. Ce n'était pas une feinte, mais une authentique perte de conscience. À partir de là, j'ai commencé à penser que sa détresse était réelle. En outre, petit détail sans importance, Mme Renauld n'avait nul besoin d'étaler ainsi son chagrin. Elle l'avait déjà manifesté en apprenant la mort de son mari, rien ne l'obligeait à recommencer en voyant son cadavre. Non, Mme Renauld n'a pas tué son mari. Mais alors, pourquoi a-t-elle menti ? Elle a menti à propos du bracelet-montre, des hommes masqués, et d'une autre chose encore. Dites-moi, Hastings, comment expliquez-vous l'histoire de la porte restée ouverte ?

— Eh bien, dis-je, passablement embarrassé, je suppose que c'était une négligence de leur part. Ils ont oublié de la refermer.

Poirot secoua la tête avec un profond soupir.

— Ça, c'est une explication à la Giraud. Elle ne me satisfait pas. Cette porte ouverte a une signification que je n'arrive pas à saisir pour l'instant. Mais il y a une chose dont je suis à peu près sûr, c'est qu'ils ne sont pas partis par la porte. Ils sont partis par la fenêtre.

— Quoi ?

— Sans aucun doute.

— Mais il n'y avait pas d'empreintes dans le massif de fleurs sous la fenêtre !

— Non, et il aurait dû y en avoir. Écoutez, Hastings. Auguste, le jardinier, a fait des plantations dans ces deux massifs la veille dans l'après-midi – il nous l'a dit lui-même. Dans le premier, on trouve quantité d'empreintes de ses gros brodequins ferrés ; dans l'autre, pas une seule ! Vous saisissez ? Des gens ont emprunté ce chemin, et pour effacer leurs traces, ont égalisé la terre à l'aide d'un râteau.

— Et où ont-ils pris ce râteau ?

— Là où ils ont pris la bêche et les gants de jardinage, répliqua Poirot avec impatience. Ce point ne soulève aucun problème.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'ils ont pris ce chemin ? Ne sont-ils pas plutôt entrés par la fenêtre et sortis par la porte ?

— C'est possible, évidemment. Mais je suis presque sûr qu'ils sont sortis par la fenêtre.

— Je pense que vous vous trompez.

— Peut-être, mon ami.

Je me replongeai dans mes pensées, réfléchissant au nouveau champ de conjectures que venaient de m'ouvrir les déductions de Poirot. Je me rappelai ma surprise en entendant ses allusions au massif de fleurs et au bracelet-montre. Sur le coup, ces remarques m'avaient paru dénuées de sens, mais cette fois je compris enfin qu'à partir de quelques indices d'apparence mineure, il venait de lever une grande partie du mystère qui entourait cette affaire. Je lui rendis un hommage tardif.

— Pour l'instant, repris-je pensivement, bien que nous en sachions beaucoup plus qu'au début, nous sommes encore loin de savoir qui a tué M. Renault.

— En effet, dit joyeusement Poirot. Nous n'en avons jamais été si loin !

Cela semblait lui procurer une telle satisfaction que je le contemplai avec stupeur. Mon regard le fit sourire.

Puis, tout à coup, j'eus un éclair.

— Poirot ! Mme Renault ! Je comprends, maintenant. Elle doit protéger quelqu'un.

Le voyant si peu impressionné par ma découverte, j'en déduisis que cette idée lui était venue depuis longtemps.

— Oui..., dit-il, rêveur. Protéger quelqu'un, masquer quelqu'un...
L'un ou l'autre.

Puis, comme nous entrions dans l'hôtel, d'un geste il m'enjoignit le silence.

LA JEUNE FILLE AUX YEUX INQUIETS

Nous déjeunerâmes d'excellent appétit. Le repas débuta en silence, puis Poirot me glissa d'un air malicieux :

— Eh bien ! Et vos imprudences ? Vous ne me racontez rien ?

Je me sentis rougir.

— Oh ! vous voulez parler de ce matin ? dis-je d'un ton qui se voulait dégagé.

Mais je n'étais pas de taille face à Poirot. En quelques minutes, il m'avait extorqué toute l'histoire, qu'il écouta les yeux pétillant de malice.

— Tiens, tiens ! Une histoire bien romanesque. Et comment s'appelle cette charmante jeune personne ?

Je dus avouer que je l'ignorais.

— Encore plus romantique ! Une première rencontre dans le train de Paris, une seconde ici... Ne dit-on pas que les voyages finissent en rendez-vous d'amour ?

— Ne soyez pas stupide, Poirot.

— Hier c'était Mlle Daubreuil, aujourd'hui Mlle... Cendrillon ! Vous avez décidément un cœur d'artichaut, Hastings. Vous devriez fonder un harem.

— C'est ça, moquez-vous de moi à votre aise. Mlle Daubreuil est une jeune fille ravissante et je ne crains pas d'avouer mon admiration pour elle. L'autre ne compte absolument pas pour moi, et je ne la croiserai sans doute plus jamais.

— Vous n'avez pas l'intention de la revoir ?

C'était bien une question, et je remarquai le regard aigu qui l'accompagnait. Devant mes yeux s'inscrivirent en lettres de feu les mots « *Hôtel du Phare* », j'entendis de nouveau sa voix me dire : « Venez me voir » et ma réponse empressée : « Je n'y manquerai pas. »

— Elle m'a demandé de passer la voir, mais je n'irai pas,

évidemment, lançai-je avec légèreté.

— Pourquoi, « évidemment » ?

— Eh bien, disons que je n'en ai pas envie.

— Vous m'avez bien dit que Mlle Cendrillon était descendue à l'*Hôtel d'Angleterre*, n'est-ce pas ?

— Non, à l'*Hôtel du Phare*.

— Ah ! c'est vrai, j'ai dû confondre.

Un instant, un doute me traversa l'esprit. J'étais presque certain de n'avoir fait aucune allusion à un hôtel. Je jetai un coup d'œil à Poirot et je me sentis rassuré. Il était occupé à découper son pain en petits carrés parfaitement égaux, et cette tâche l'absorbait entièrement. Il avait dû rêver que je lui avais parlé d'un hôtel.

Nous prîmes le café face à la mer. Poirot fuma une de ses minuscules cigarettes, puis il sortit sa montre de sa poche.

— Le train pour Paris part à 14 h 25, fit-il remarquer. Il faudrait que je me mette en route.

— Paris ? m'écriai-je.

— C'est bien ce que j'ai dit, mon ami.

— Vous allez à Paris ? Mais pour quoi faire ?

Il répliqua, très sérieux :

— Pour chercher l'assassin de M. Renault.

— Vous pensez qu'il est à Paris ?

— Je suis certain au contraire qu'il n'y est pas. Et pourtant, c'est bien là qu'il faut le chercher. Je vous expliquerai tout cela en temps voulu. Croyez-moi, ce voyage à Paris est tout à fait nécessaire. Je ne resterai pas absent longtemps. Je serai sans doute de retour dès demain. Je ne vous propose pas de m'accompagner : restez ici, et gardez un œil sur Giraud. Vous pouvez également cultiver vos relations avec M. Renault fils.

— À ce propos, dis-je, je voulais justement vous demander comment vous saviez, pour ces deux-là ?

— Mon ami, je connais la nature humaine. Mettez ensemble un beau garçon comme le jeune Renault et une splendide jeune fille comme Mlle Marthe, et vous pouvez être certain du résultat. Et puis, la dispute ! C'était soit à propos d'argent, soit à propos d'une femme. En réfléchissant à la description qu'avait faite Léonie de la colère du

jeune homme, j'ai opté pour la deuxième solution. Ce n'était qu'une supposition – mais elle s'est révélée juste.

— Vous soupçonniez déjà qu'elle aimait le jeune Renauld ?

Poirot eut un sourire.

— En tout cas, j'ai vu qu'il y avait de l'inquiétude dans ses yeux. C'est toujours de cette façon que je me représente Mlle Daubreuil : une jeune fille aux yeux inquiets.

Sa voix était grave, et je me sentis soudain mal à l'aise.

— Que voulez-vous dire par là, Poirot ?

— Mon ami, je crois bien que nous le saurons avant peu. Mais il faut que j'y aille.

— Je vais vous accompagner au train, dis-je en me levant.

— Vous ne ferez rien de ce genre. Je vous l'interdis.

Son ton était si péremptoire que j'en restai sans voix.

— Je parle sérieusement, mon ami, fit-il avec énergie. Au revoir.

Après que Poirot m'eut quitté, je me sentis désœuvré. Je descendis sans me presser jusqu'à la plage et je contemplai les baigneurs, sans trouver le courage de me joindre à eux. Cendrillon s'ébattait peut-être là, dans un maillot sensationnel, mais je ne la vis nulle part. J'errai sans but jusqu'au bout de la ville. Après tout, si j'allais la voir ce ne serait que pure politesse de ma part, et cela m'éviterait bien des ennuis par la suite. Il n'en serait plus jamais question, et je n'aurais plus à me soucier d'elle. Mais si je n'y allais pas, elle risquait de venir à la villa.

En conséquence, je tournai le dos à la plage et m'enfonçai dans la ville. Je trouvai bientôt l'*Hôtel du Phare*, une bâtisse plutôt minable. J'étais gêné de ne même pas connaître le nom de la dame que je cherchais, aussi, pour sauver ma dignité, je décidai d'entrer et de jeter un coup d'œil dans le hall. Elle n'y était pas. J'attendis un certain temps, puis, perdant patience, je pris le concierge à part et lui glissai cinq francs dans la main.

— Je voudrais voir une dame qui est descendue ici. Une jeune Anglaise, petite et brune. Je ne suis pas sûr de son nom.

L'homme secoua la tête et parut réprimer un sourire.

— Nous n'avons aucune dame qui corresponde à cette description.

— Elle m'a pourtant indiqué cet hôtel.

— Monsieur a dû se tromper – ou plutôt c'est la jeune dame qui a dû se tromper, vu qu'un autre monsieur est déjà venu la demander.

— Que dites-vous ? m'exclamai-je, stupéfait.

— Mais oui, monsieur. Un monsieur qui l'a décrite exactement comme vous venez de le faire.

— À quoi ressemblait-il ?

— Un monsieur de petite taille, bien mis, bien propre, impeccable, avec une moustache très raide, une tête d'une drôle de forme et des yeux verts.

Poirot ! C'était pour cela qu'il avait refusé que je l'accompagne à la gare ! Quel culot ! À son retour, je le prierai vertement de se mêler de ses propres affaires. S'imaginait-il que j'avais besoin d'une nurse ?

Je remerciai le concierge et m'en fus, un peu décontenancé et toujours furieux contre mon trop curieux ami.

Mais où donc était passée la jeune fille ? J'oubliai un peu ma colère pour examiner ce problème. À l'évidence, elle s'était trompée en me donnant le nom de son hôtel. Puis une autre idée me frappa soudain. S'était-elle vraiment trompée ? Ou m'avait-elle délibérément caché son nom et donné une fausse adresse ?

Plus j'y réfléchissais, et plus j'étais convaincu que ma deuxième supposition était la bonne. Pour une raison quelconque, elle n'avait pas voulu que nos rapports se transforment en amitié. Et bien qu'une demi-heure plus tôt j'eusse partagé ce point de vue, il m'était très désagréable de voir la situation se retourner. Toute cette affaire était profondément déplaisante et je regagnai la villa Geneviève de fort mauvaise humeur. Au lieu d'aller jusqu'à la maison, j'empruntai le petit sentier et j'allai m'asseoir sur le banc qui faisait face à la mer, près de la remise.

Je fus tiré de mes pensées par des voix qui venaient du jardin de la villa Marguerite et qui se rapprochaient rapidement. Celle d'une jeune fille d'abord, que je reconnus aussitôt : c'était la belle Marthe Daubreuil.

— C'est bien vrai, mon chéri ? disait-elle. Tous nos ennuis sont terminés ?

— Tu le sais bien, Marthe, répondit Jack Renauld. Rien ne peut plus nous séparer, mon amour. Le dernier obstacle à notre union a disparu. Rien ne peut plus t'enlever à moi.

— Plus rien ? murmura la jeune fille. Oh ! Jack, Jack, j'ai peur !

Je m'apprêtais à m'éloigner, gêné par mon involontaire indiscretion. En me levant, je les aperçus à travers un trou de la haie. Ils se tenaient devant moi, le jeune homme avait passé un bras autour de la taille de la jeune fille, et il ne la quittait pas des yeux. Ils formaient un couple splendide, cet athlétique garçon aux cheveux noirs et cette jeune déesse blonde. Faits l'un pour l'autre et heureux en dépit de la terrible tragédie qui pesait sur leurs jeunes vies.

Mais le visage de la jeune fille restait soucieux, et son compagnon dut s'en apercevoir, car il dit en la serrant plus fort contre lui :

— De quoi as-tu peur, ma chérie ? Qu'avons-nous à craindre, à présent ?

Alors je vis dans ses yeux l'expression dont parlait Poirot, et elle dit tout bas, si bas que je distinguai à peine ses paroles :

— J'ai peur... Pour toi.

Je n'entendis pas la réponse du jeune Renauld, mon attention soudain attirée par une forme étrange un peu plus loin dans la haie. On aurait dit un buisson jauni, ce qui était pour le moins surprenant en ce début d'été. Je m'avançai dans cette direction pour voir ça de plus près, mais à mon approche, le buisson recula précipitamment et m'enjoignit le silence en mettant un doigt sur ses lèvres. C'était Giraud.

Prudemment, il me conduisit de l'autre côté de la remise, hors de portée d'oreille.

— Que faisiez-vous là ? demandai-je.

— Exactement la même chose que vous : j'écoutais.

— Mais moi, je ne le faisais pas exprès !

— Ah ! dit Giraud. Eh bien moi, si.

Une fois de plus, je ne pus m'empêcher de l'admirer, malgré l'antipathie qu'il m'inspirait. Il me toisait, avec une sorte de mécontentement méprisant.

— Votre arrivée n'était pas des plus heureuses, et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'a pas arrangé mes affaires : ce que je m'apprêtais à surprendre était sans doute fort instructif. Enfin, passons. Qu'avez-vous fait de votre vieux fossile ?

— M. Poirot est allé à Paris, répliquai-je froidement.

Giraud claquait des doigts d'un air dédaigneux.

— À Paris, hein ? Ça, au moins, c'est une bonne chose. Qu'il y reste

le plus longtemps possible. Mais qu'est-ce qu'il s'imagine pouvoir trouver là-bas ?

Je crus discerner une pointe d'inquiétude dans cette question. Je me redressai dignement.

— Je ne suis pas autorisé à vous le dire.

Giraud me jeta un regard perçant.

— Il a sans doute assez de bon sens pour ne pas vous l'avoir dit non plus, répliqua-t-il grossièrement. Bonsoir. J'ai à faire.

Et là-dessus, il tourna les talons et me planta là sans autre forme de procès.

Tout paraissait calme à la villa Geneviève. Giraud, à l'évidence, se passait fort bien de ma compagnie et, d'après ce que j'avais vu, Jack Renauld s'en passait encore mieux.

Je retournai donc à Merlinville et allai me baigner avant de rentrer à l'hôtel. Je me couchai tôt, en me demandant ce que nous réservait le lendemain.

En réalité, j'étais loin de me douter de ce qui nous attendait. J'étais en train de prendre mon petit déjeuner dans la salle à manger, quand le garçon, qui parlait dehors avec quelqu'un, entra précipitamment, les yeux hors de la tête. Il hésita un instant, tritura sa serviette, puis se jeta à l'eau :

— Monsieur voudra bien me pardonner, mais il travaille sur l'affaire de la villa Geneviève, je crois ?

— En effet. Pourquoi ?

— Monsieur n'est donc pas au courant ?

— Au courant de quoi ?

— Il y a eu un autre meurtre là-bas la nuit dernière !

— Quoi ?

Plantant là mon petit déjeuner, je saisis mon chapeau au vol et courus aussi vite que je pus. Un autre meurtre – et Poirot était absent ! Une vraie fatalité. Mais qui donc avait été tué ?

J'arrivai en trombe à la grille. Un groupe de domestiques parlait haut et gesticulait dans l'allée. Je saisis la vieille Françoise par le bras.

— Que s'est-il passé ?

— Oh, monsieur ! C'est terrible ! Encore un meurtre ! Il y a une malédiction sur cette maison, oui, c'est bien ce que je dis, une

malédiction ! Il faut faire venir M. le curé avec de l'eau bénite. Je ne passerai pas une nuit de plus sous ce toit. Qui sait ?... Ça pourrait bien être mon tour, la prochaine fois, qui sait ?

Elle se signa.

— Oui, oui, m'écriai-je, mais qui a été tué ?

— Est-ce que je sais, moi ? Un homme, un étranger. Ils l'ont trouvé là-bas, dans la cabane à outils, à cent mètres même pas de l'endroit où ils ont trouvé ce pauvre Monsieur. Mais ce n'est pas tout. Il a été poignardé en plein cœur, monsieur, et avec le même poignard !

LE SECOND CADAVRE

Sans en écouter davantage, je tournai les talons et pris en courant le sentier qui menait à la remise. Les deux agents de police s'effacèrent pour me laisser passer et je m'y engouffrai.

Il faisait sombre dans cette cabane, une grossière construction en bois où l'on rangeait les vieux pots et les instruments de jardinage. J'étais entré en courant mais je m'arrêtai net, fasciné par le spectacle qui s'offrait à moi.

Giraud était à quatre pattes et, à l'aide d'une torche, il inspectait minutieusement le sol. Il fit une grimace en voyant quelqu'un entrer, puis il me reconnut et prit un air de condescendance amusée.

— Il est là-bas, dit-il en braquant sa torche vers le fond de la remise.

Je m'approchai.

Le mort était étendu sur le dos. De taille moyenne, le teint basané, il pouvait avoir dans les cinquante ans. Il était élégamment vêtu d'un costume bleu nuit, bien coupé et qui sortait sans doute de chez un bon tailleur, mais à présent défraîchi. Son visage était terriblement convulsé, et du côté gauche, juste au-dessus du cœur, un poignard était fiché, noir et brillant. Je le reconnus aussitôt : c'était le même que j'avais vu dans un bocal de verre le matin précédent !

— J'attends le médecin d'une minute à l'autre, m'expliqua Giraud. Ce n'est pas que nous ayons grand besoin de lui : la cause de la mort ne fait aucun doute. Il a été poignardé en plein cœur, et la mort a dû être presque instantanée.

— Quand a-t-il été tué ? Hier soir ?

Giraud secoua la tête.

— J'en doute. Je ne suis pas très calé en matière de médecine légale, mais cet homme est mort depuis au moins douze heures. Quand dites-vous avoir vu ce poignard pour la dernière fois ?

— Vers 10 heures, hier matin.

— Alors, je pense que le crime a été commis peu après.

— Mais des gens n'ont cessé de passer et de repasser devant cette cabane à outils.

Giraud eut un rire déplaisant.

— Vous faites des progrès étonnants ! Qu'est-ce qui vous dit qu'il a été tué ici ?

— Eh bien, je... c'est une supposition, dis-je, décontenancé.

— Ah, l'excellent détective ! Regardez le corps. Est-ce qu'un homme poignardé en plein cœur tombe comme ça, bien sagement, les jambes allongées et les bras le long du corps ? Non. Et est-ce qu'un homme couché sur le dos se laisse poignarder de face sans même lever une main pour se défendre ? Absurde, n'est-ce pas ? Mais regardez ici... Et ici...

Il dirigea sa torche sur le sol, et je distinguai des marques irrégulières dans la poussière.

— On l'a amené ici après l'avoir tué. Il a été en partie traîné, en partie porté par deux personnes. Ils n'ont pas laissé d'empreintes sur le sol dur dehors, et ils ont bien pris la précaution de les effacer ici ; mais quand même, l'un des deux était une femme, mon jeune ami.

— Une femme ?

— Parfaitement.

— Mais comment le savez-vous, puisqu'ils ont effacé leurs empreintes ?

— Parce que même à moitié effacées, on reconnaît toujours les traces d'une chaussure féminine. Et aussi à cause de ça.

Et, se penchant, il ôta quelque chose du manche du poignard qu'il tint devant mes yeux. C'était un long cheveu de femme, un cheveu noir semblable à celui que Poirot avait trouvé au fond du fauteuil, dans le bureau de Renault.

Avec un petit sourire ironique, il l'enroula de nouveau autour du poignard.

— Laissons les choses en l'état, autant que faire se peut. Cela fait plaisir au juge d'instruction. Bon, vous n'avez rien remarqué d'autre ?

Je fus forcé d'avouer que non.

— Regardez ses mains.

Je les regardai. Elles étaient calleuses, avec des ongles cassés et décolorés. Tout cela ne m'éclairait pas autant que je l'eusse souhaité et je lançai un regard interrogateur à Giraud.

— Ce ne sont pas les mains d'un gentleman, dit Giraud en réponse à ma question muette. Et pourtant, il porte un costume d'homme aisé. C'est pour le moins curieux, n'est-ce pas ?

— Très curieux, en effet.

— Et son linge n'est pas marqué. Qu'est-ce que cela nous apprend ? Que cet homme essayait de se faire passer pour quelqu'un d'autre. Il était déguisé. Pourquoi ? Craignait-il quelque chose ? Essayait-il d'échapper à un danger sous ce déguisement ? Nous ne le savons pas encore, mais une chose est sûre : il était aussi soucieux de dissimuler son identité que nous de la découvrir.

Son regard revint se poser sur le corps.

— Comme pour le premier, il n'y a aucune empreinte sur le poignard. Là aussi, l'assassin portait des gants.

— Vous pensez donc qu'il s'agit du même meurtrier ?

Giraud prit un air impénétrable.

— Ne vous occupez pas de ce que je pense. Nous verrons bien. Marchaud !

Le sergent de ville apparut.

— Monsieur l'inspecteur ?

— Pourquoi Mme Renauld n'est-elle pas encore là ? Je l'ai envoyé chercher il y a un quart d'heure.

— Elle arrive, justement, monsieur l'inspecteur, et son fils l'accompagne.

— Bien. Mais ne les faites pas entrer ensemble.

Marchaud salua et disparut. Il revint une minute plus tard, accompagné de Mme Renauld.

Giraud s'avança et la salua d'une sèche inclinaison de la tête.

— Par ici, madame.

Il la conduisit au fond de la cabane et s'écarta brusquement :

— Voici l'homme, dit-il. Le reconnaissez-vous ?

Il ne la quittait pas des yeux, cherchant à lire dans ses pensées et à surprendre la moindre altération de ses traits.

Mais Mme Renauld demeura parfaitement calme – trop calme, à mon avis. Elle contempla le corps sans manifester d'intérêt, en tout cas sans se troubler et sans avoir l'air de le reconnaître.

— Non, dit-elle finalement. Je n'ai jamais vu cet homme de ma vie. Il m'est totalement inconnu.

— Vous en êtes sûre ?

— Tout à fait certaine.

— Vous ne reconnaissez pas en lui un de vos agresseurs, par exemple ?

— Non.

Elle parut hésiter, comme frappée par une idée soudaine.

— Non, je ne le pense pas. Bien sûr, ils portaient des barbes – fausses, d'ailleurs, d'après le juge d'instruction. Mais même comme ça... Non, il ne ressemble à aucun des deux, ajouta-t-elle d'un ton catégorique cette fois.

— Bien, madame. Ce sera tout.

Elle sortit la tête droite, ses cheveux argentés brillant au soleil. Jack Renauld lui succéda. Il déclara à son tour, avec beaucoup de naturel, n'avoir jamais vu cet homme.

Giraud se contenta de grommeler vaguement. Je n'aurais pu dire s'il était déçu ou non. Il appela de nouveau Marchaud.

— L'autre est ici ?

— Oui, monsieur l'inspecteur.

— Alors, faites-la entrer.

« L'autre », comme disait Giraud, était Mme Daubreuil. Elle entra d'un air outré, en s'indignant avec véhémence.

— Je proteste, monsieur ! C'est un scandale ! Qu'ai-je à faire avec tout ceci ?

— Madame, dit brutalement Giraud, j'enquête non plus sur un meurtre, mais sur deux ! Pour autant que je sache, vous avez pu commettre les deux.

— Comment osez-vous ? s'écria-t-elle. Comment osez-vous me faire l'insulte d'une accusation aussi grave ? C'est infâme !

— Infâme, vraiment ?

Il alla reprendre le cheveu sur le poignard et le tint entre le pouce et l'index.

— Vous voyez ceci, madame ? (Il fit un pas vers elle.) Vous permettez que je compare ?

Elle poussa un cri et se rejeta en arrière, les lèvres blêmes.

— C'est faux, je le jure ! Je ne sais rien sur ce crime – ni sur l'autre. Quiconque affirme le contraire est un menteur ! Mon Dieu ! Mais que puis-je faire ?

— Calmez-vous, madame, dit froidement Giraud. Personne ne vous accuse encore. Mais vous feriez mieux de répondre à mes questions sans faire plus de manières.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur.

— Regardez le mort. Avez-vous déjà vu cet homme ?

Tandis qu'un peu de couleur revenait à ses joues, Mme Daubreuil s'approcha et contempla le cadavre avec une certaine curiosité. Puis elle secoua la tête :

— Je ne le connais pas.

Il semblait impossible de mettre sa parole en doute : les mots étaient sortis si naturellement... Giraud la renvoya d'un signe de tête.

— Vous la laissez partir ? lui demandai-je à voix basse. Est-ce raisonnable ? On dirait bien que ce cheveu noir lui appartient.

— Je n'ai pas besoin qu'on m'apprenne mon métier, dit Giraud d'un ton sec. Elle est sous surveillance constante et je n'ai pas l'intention de l'arrêter pour l'instant.

Il contempla de nouveau le corps, les sourcils froncés.

— Diriez-vous que cet homme a le type espagnol ? demanda-t-il soudain.

Je l'examinai attentivement.

— Non, décrétai-je enfin. Je dirais plutôt qu'il a l'air d'un Français.

Giraud poussa un grognement de mécontentement.

— Moi aussi.

Il resta planté là un moment, puis, m'écartant d'un geste autoritaire, il se remit à quatre pattes et reprit ses investigations. Il était extraordinaire. Rien ne lui échappait. Il inspectait le sol centimètre par centimètre, retournant des pots, examinant de vieux sacs. Il ramassa un tas de chiffons près de la porte, mais il ne s'agissait que d'un manteau et d'un pantalon loqueteux sur lesquels il ne s'attarda pas. Deux paires de vieux gants ne retinrent pas non plus son attention. Puis, revenant aux pots, il les retourna l'un après l'autre, méthodiquement. Il finit par se remettre debout, l'air déçu et perplexe. Je crois qu'il avait totalement oublié ma présence.

C'est alors qu'on entendit un remue-ménage à l'extérieur, et notre vieil ami le juge d'instruction, flanqué de son greffier et de M. Bex, entra, très affairé, le médecin légiste sur ses talons.

— C'est inimaginable, monsieur Giraud, s'exclama le magistrat. Un autre crime ! Ah ! Nous ne sommes pas encore au bout de nos peines ! Il y a là un profond mystère. Qui est la victime, cette fois-ci ?

— C'est justement ce que personne n'est en mesure de nous dire, monsieur. Le cadavre n'a pas encore été identifié.

— Où est le corps ? demanda le médecin légiste.

Giraud se poussa un peu de côté.

— Dans le coin, là-bas. Il a été poignardé en plein cœur, comme vous pouvez le constater. Et avec le poignard volé hier matin. Je suppose que le meurtre a suivi de peu le vol – mais c'est à vous de vous prononcer là-dessus. Vous pouvez manipuler le poignard, il ne porte aucune empreinte.

Le médecin s'accroupit près du corps et Giraud se tourna vers le juge d'instruction.

— Un beau petit problème, n'est-ce pas ? Mais vous verrez, je le résoudrai.

— Alors comme ça, personne ne peut l'identifier ? dit pensivement le magistrat. Pourrait-il être l'un des assassins ? Ils ont peut-être réglé leurs comptes entre eux...

Giraud avait l'air dubitatif.

— Cet homme est français, j'en mettrais ma tête à couper.

Mais il fut interrompu par le médecin, toujours accroupi et qui paraissait perplexe.

— Vous pensez qu'il a été tué hier matin ?

— J'ai dit ça en fonction du vol du poignard, expliqua Giraud. Mais il peut fort bien avoir été tué plus tard dans la journée.

— Plus tard dans la journée ? Balivernes ! Cet homme est mort depuis au moins quarante-huit heures, et sans doute depuis plus longtemps encore.

Nous nous regardâmes en silence, abasourdis.

UNE PHOTOGRAPHIE

La déclaration du médecin était si stupéfiante que nous restâmes un moment sans voix. Il y avait là un homme assassiné avec un poignard dont nous savions qu'il avait été volé vingt-quatre heures auparavant, et pourtant le Dr Durand nous assurait formellement que sa mort remontait à quarante-huit heures au moins ! Toute l'affaire prenait une allure fantastique.

À peine étions-nous remis de notre stupeur que l'on apporta un télégramme pour moi : l'hôtel l'avait fait suivre à la villa. Je l'ouvris en hâte. Poirot m'annonçait son retour à Merlinville par le train de 12 h 28.

Consultant ma montre, je m'aperçus que j'avais tout juste le temps d'aller l'accueillir à la gare. Le plus urgent était de lui communiquer sans délai la nouvelle tournure que venait de prendre l'affaire.

À l'évidence, Poirot n'avait pas eu de grandes difficultés à trouver ce qu'il était allé chercher à Paris. La promptitude de son retour en était la meilleure preuve : quelques heures à peine lui avaient suffi. Je me demandais comment il accueillerait les nouvelles sensationnelles que j'avais à lui communiquer.

Le train avait quelques minutes de retard. J'arpentais le quai, désœuvré, quand il me vint l'idée d'aller poser quelques questions sur les voyageurs qu'on avait vus le soir du drame.

Je m'approchai du porteur, un homme au visage intelligent et ouvert, et n'eus aucune difficulté à amener la conversation sur le sujet. C'était une honte pour la police, affirma-t-il sans mâcher ses mots, que de tels brigands ou assassins puissent ainsi courir impunément les routes. Comme je suggérais qu'ils étaient peut-être repartis par le dernier train, il repoussa cette idée avec la plus grande énergie. Il n'y avait guère eu qu'une vingtaine de voyageurs au train de minuit, et il aurait forcément remarqué la présence de deux étrangers.

Je ne sais pas ce qui me poussa à poser la question suivante, peut-être la profonde angoisse que j'avais perçue dans le ton de Marthe Daubreuil. En tout cas, je demandai abruptement :

— Et le jeune M. Renauld, il n'a pas pris ce train, lui non plus ?

— Ah ! non, monsieur. Arriver pour repartir au bout d'une demi-heure, ça n'aurait vraiment pas été drôle pour lui.

Je le regardai, perplexe, sans saisir d'abord le sens de ses paroles. Puis je compris :

— Vous voulez dire, demandai-je, le cœur battant, que M. Jack Renauld est arrivé ce soir-là à Merlinville ?

— Mais oui, monsieur. Par le dernier train, celui de 23 h 50.

Tout se mit à tourbillonner dans ma tête. Telle était donc la raison de la poignante inquiétude de Marthe Daubreuil. Jack Renauld était à Merlinville le soir du crime. Mais pourquoi ne pas l'avoir dit ? Pourquoi nous avoir fait croire qu'il était resté à Cherbourg ? Je revoyais le visage franc et ouvert du garçon, et j'avais du mal à l'imaginer mêlé à ce meurtre. Mais alors, pourquoi ce silence de sa part sur un point d'une importance cruciale ? Une chose était certaine, c'est que Marthe Daubreuil l'avait toujours su. D'où son inquiétude, et ses questions angoissées au sujet d'éventuels suspects.

Le train entra en gare, interrompant mes cogitations, et j'allai accueillir Poirot. Le petit homme rayonnait. Il gesticulait, vociférait, et même, oubliant ma réserve toute britannique, il me gratifia d'une chaleureuse accolade au beau milieu du quai.

— J'ai réussi, mon cher ami, bien au-delà de mes espérances !

— Vraiment ? Vous m'en voyez ravi. Et vous connaissez les dernières nouvelles de Merlinville ?

— Comment voulez-vous que je les connaisse ? Il y a du nouveau ? Ce brave Giraud a procédé à une arrestation ? Plusieurs, peut-être ? Ah ! Mais il va voir de quel bois je me chauffe, celui-là ! Mais où m'emmenez-vous, mon ami ? Nous n'allons pas à l'hôtel ? Il faut absolument que j'arrange un peu mes moustaches, elles sont dans un état déplorable, avec cette chaleur. Et mon manteau doit être plein de poussière. Sans compter ma cravate, qui est de travers, je suppose ?

Je coupai court à ses protestations.

— Mon cher Poirot, laissez cela pour l'instant. Nous devons retourner à la villa sur-le-champ. Il y a eu un second meurtre !

De ma vie, je n'avais vu un homme aussi stupéfait. Il ouvrit la bouche et me contempla, la mâchoire pendante. Toute joie semblait l'avoir abandonné. Il me regardait d'un air hébété.

— Que dites-vous ? Un second meurtre ? Mais alors, je me suis

trompé sur toute la ligne. J'ai échoué ! Giraud peut se moquer de moi à son aise, il aura bien raison.

— Vous ne vous y attendiez pas, alors ?

— Moi ? Jamais de la vie. Cela démolit de fond en comble toute ma théorie, cela... Ah, non !

Il s'arrêta net et se frappa la poitrine.

— C'est impossible. Je ne peux pas me tromper. Les faits, si on les considère avec méthode et dans le bon ordre, n'admettent qu'une explication et une seule. Il faut que j'aie raison. Et d'ailleurs, j'ai raison !

— Mais alors...

— Attendez, mon ami. J'ai forcément raison, et donc ce nouveau meurtre est impossible, à moins que... Oh ! attendez un moment, je vous en supplie. Ne dites rien.

Il se concentra en silence pendant quelques instants, puis il reprit son ton habituel et dit d'une voix tranquille et assurée :

— La victime est un homme d'âge moyen. On a trouvé son corps dans la cabane à outils, tout près de la scène du premier crime, et il est mort depuis quarante-huit heures au moins. Il est probable qu'il a été poignardé, tout comme M. Renauld, mais pas forcément dans le dos.

Ce fut à mon tour de rester bouche bée. Depuis que je connaissais Poirot, c'était bien la déduction la plus stupéfiante que je l'avais vu faire. Aussitôt, un doute me traversa l'esprit :

— Poirot, m'écriai-je, vous vous moquez de moi ! On vous a déjà tout raconté.

Il me regarda d'un air de profond reproche.

— Croyez-vous que je ferais une chose pareille ? Je vous assure que personne ne m'a soufflé mot de tout ça. D'ailleurs, vous avez pu voir le choc que m'a causé cette nouvelle.

— Mais alors, comment diable pouvez-vous le savoir ?

— Alors, j'ai raison ? J'en étais sûr ! Les petites cellules grises, mon ami, les petites cellules grises ! Ce sont elles qui me l'ont dit. Ainsi, c'est dans ces conditions, et pas autrement, qu'il pouvait y avoir un second meurtre. Et maintenant, racontez-moi tout. Passons par ici : nous prendrons un raccourci à travers le golf qui nous amènera directement derrière la villa Geneviève.

Nous empruntâmes le sentier qu'il indiquait et, tout en marchant, je lui racontai ce que je savais. Poirot écoutait avec la plus grande attention.

— Vous dites que le poignard était resté fiché dans la blessure ? Ça, c'est curieux. Êtes-vous sûr qu'il s'agit bien du même ?

— Je suis formel sur ce point. C'est bien ce qui rend la chose impossible.

— Rien n'est impossible. Il peut exister deux poignards.

Je levai les sourcils.

— Mais c'est quand même hautement improbable ! Ce serait une coïncidence vraiment stupéfiante.

— Vous parlez sans réfléchir, Hastings, comme toujours. Dans certains cas, l'existence de deux armes identiques serait en effet hautement improbable. Mais pas ici. L'arme en question était un souvenir de guerre qui a été fabriqué sur l'ordre de Jack Renault. Ce qui est fort peu probable, en fait, c'est qu'il n'en ait fait faire qu'une seule. Il en a sans doute conservé une autre pour son usage personnel.

— Mais personne n'a jamais mentionné ce fait, objectai-je.

— Mon ami, reprit Poirot, avec cette intonation légèrement professorale, quand on travaille sur une affaire, on ne s'intéresse pas uniquement aux faits qui sont « mentionnés ». Il n'y a souvent aucune raison de mentionner certains faits qui peuvent avoir leur importance. De même, il y a souvent une excellente raison pour ne pas les mentionner. À vous de choisir.

Je restai silencieux, impressionné malgré moi. Quelques minutes plus tard, nous étions parvenus à la remise. Nous retrouvâmes toutes nos connaissances et, après un bref échange de civilités, Poirot se mit au travail.

Ayant déjà vu Giraud à la tâche, je considérai Poirot avec grand intérêt. Il se contenta d'embrasser la cabane à outils d'un bref coup d'œil. La seule chose qu'il examina avec attention fut le tas de vêtements près de la porte. Giraud eut un petit sourire de dédain et Poirot, comme s'il l'avait remarqué, laissa retomber le manteau et le pantalon.

— De vieux vêtements du jardinier ? demanda-t-il.

— Exactement, dit Giraud.

Poirot s'agenouilla près du corps. Ses gestes étaient rapides et méthodiques. Il examina la texture des vêtements et constata par lui-

même qu'ils n'étaient pas marqués. Il soumit les chaussures et les ongles cassés à une inspection particulièrement attentive. Tout en examinant ces derniers, il s'adressa à Giraud.

— Vous les avez vus ?

— Oui, je les ai vus, répliqua l'autre, le visage impénétrable.

Poirot se raidit soudain.

— Docteur Durand !

— Oui ? répondit le médecin en s'approchant.

— Il a de l'écume aux lèvres. Vous l'avez remarqué ?

— Je dois reconnaître que je n'y ai pas prêté attention.

— Mais vous le voyez, à présent ?

— Oh ! Certainement.

Poirot se tourna de nouveau vers Giraud.

— Vous, vous l'avez remarqué, évidemment ?

L'autre ne répondit rien et Poirot poursuivit son examen. On avait ôté le poignard de la blessure et on l'avait déposé dans un bocal en verre près du corps. Poirot inspecta l'arme, puis étudia attentivement la blessure. Quand il leva les yeux, j'y vis briller cette lueur verte que je connaissais si bien.

— Ça, c'est vraiment une blessure bizarre ! Elle n'a pas saigné, les vêtements sont indemnes, seule la lame du poignard est très légèrement tachée. Qu'en dites-vous, monsieur le docteur ?

— Que c'est tout à fait anormal.

— Ce n'est pas anormal du tout. C'est très clair, au contraire. Cet homme a été poignardé après sa mort.

Apaisant d'un geste les exclamations qui s'élevaient dans l'assistance, Poirot se retourna vers Giraud et ajouta :

— D'ailleurs, l'inspecteur Giraud est d'accord avec moi là-dessus, n'est-ce pas, monsieur l'inspecteur ?

Quelle qu'ait été la conviction profonde de Giraud, il acquiesça sans qu'un muscle de son visage ne bougeât. D'un ton calme, où perçait même une pointe de dédain, il répondit :

— Je suis tout à fait d'accord.

Cette déclaration souleva un nouveau murmure de surprise et d'intérêt.

— Quelle idée ! s'écria M. Hautet. Poignarder un homme après sa mort ! Mais c'est barbare ! Inouï ! Une haine sans merci, peut-être... ?

— Non, dit Poirot. J'incline à penser qu'on a exécuté cela de parfait sang-froid, dans le but de produire une impression.

— Quelle impression ?

— Celle qui a bien failli être produite, répliqua Poirot sur un ton d'oracle.

Pendant ce temps, M. Bex se livrait à ses propres réflexions.

— Alors, comment cet homme a-t-il été tué ?

— Il n'a pas été tué. Il est mort. Et mort, si je ne m'abuse, d'une crise d'épilepsie !

Cette dernière déclaration provoqua de nouveaux remous. Le Dr Durand s'accroupit encore et reprit son examen. Quand il se releva, il s'adressa à mon ami :

— Monsieur Poirot, j'ai tendance à penser que vous avez raison. Je me suis trompé dès le départ. Le fait indéniable que cet homme avait été poignardé a distrait mon attention et m'a lancé sur une fausse piste.

Poirot fut le héros de l'heure. Le juge d'instruction ne lui ménagea pas ses compliments. Poirot lui répondit gracieusement, avant de prétexter que ni lui ni moi n'avions encore déjeuné et qu'après ce voyage il voulait se rafraîchir un peu. Alors que nous nous dirigions vers la porte, Giraud s'approcha de nous :

— Une dernière chose, monsieur Poirot, dit-il sans se départir de ce ton suave légèrement moqueur. Nous avons trouvé ceci enroulé autour du manche du poignard. C'est un cheveu de femme.

— Ah ! dit Poirot, un cheveu de femme ? De quelle femme, je me le demande ?

— Je me le demande aussi, dit Giraud.

Et après un léger salut, il s'en fut.

— C'est qu'il insistait, ce brave Giraud, dit pensivement Poirot tandis que nous marchions en direction de l'hôtel. Je me demande sur quelle piste il a l'intention de me lancer ? Un cheveu de femme, hein ?

Nous déjeunâmes de bon cœur, mais Poirot me parut distrait. Dès que nous nous retrouvâmes dans notre salon privé, je le priai de me raconter par le menu son mystérieux voyage à Paris.

— Volontiers, mon ami. Je suis allé à Paris pour chercher ceci.

Et il sortit de sa poche une petite coupure de presse jaunie. C'était un portrait de femme. Il me la tendit, et je laissai échapper une exclamation.

— Vous la reconnaissez ?

Bien que la photo remontât à plusieurs années et que la coiffure fût différente, la ressemblance était frappante.

— Mme Daubreuil ! m'exclamai-je.

— Ce n'est pas tout à fait exact, mon ami, rectifia Poirot avec un sourire. Elle ne portait pas ce nom-là, à l'époque. Vous avez devant vous une photographie de la fameuse Mme Beroldy !

Mme Beroldy ! En un éclair, tout me revint en mémoire. Le procès pour meurtre qui avait suscité un intérêt passionné dans le monde entier.

L'affaire Beroldy !

L'AFFAIRE BEROLDY

Une vingtaine d'années environ avant le début de notre histoire, M. Arnold Beroldy, natif de Lyon, débarquait à Paris avec sa jolie jeune femme et leur fillette qui n'était encore qu'un bébé. M. Beroldy était le plus jeune associé d'une société de négociants en vins. C'était un homme d'âge moyen, assez fort, qui appréciait les bonnes choses de la vie, portait un dévouement sans bornes à sa charmante jeune épouse, et ne se distinguait en dehors de cela par aucune qualité remarquable. La société pour laquelle il travaillait n'était pas très importante, et bien qu'elle fût suffisamment rentable, elle ne lui rapportait pas un gros revenu. Les Beroldy s'installèrent dans un petit appartement et vécurent d'abord modestement.

Mais si M. Beroldy n'avait rien de remarquable, sa femme, elle, était parée de tous les atouts de la Séduction. Jeune et jolie, dotée en outre d'un charme singulier, Mme Beroldy fit bientôt sensation dans le quartier. Sa réputation grandit encore quand on se mit à chuchoter qu'un mystère entourait sa naissance. Des gens affirmaient qu'elle était la fille illégitime d'un grand-duc russe. D'autres prétendaient qu'elle était issue de l'union morganatique d'un archiduc autrichien. Mais toutes ces histoires s'accordaient au moins sur un point : Jeanne Beroldy était au cœur d'un passionnant mystère.

Les Beroldy comptaient parmi leurs amis et connaissances un jeune avocat du nom de Georges Conneau. Il fut bientôt évident pour tout le monde que la belle Jeanne l'avait ensorcelé. Mme Beroldy encouragea discrètement les avances du jeune homme, tout en continuant de clamer bien haut son entière dévotion à son mari. Néanmoins, il se trouva plus d'une méchante langue pour affirmer que Georges Conneau était son amant – et qu'il était loin d'être le seul !

Les Beroldy étaient installés à Paris depuis environ trois mois quand un nouveau personnage entra en scène. Il s'agissait de M. Hiram P. Trapp, un Américain nanti d'une immense fortune. Présenté à la mystérieuse Mme Beroldy, il tomba bientôt sous le charme. Il ne dissimulait point son admiration, qui restait toutefois strictement platonique.

Vers cette époque, les confidences de Mme Beroldy se firent plus précises. Elle affirma à quelques amis qu'elle était très inquiète pour son mari. À l'entendre, il s'était laissé entraîner dans une conspiration d'ordre politique. Elle fit également allusion à d'importants papiers concernant un « secret » d'une importance capitale pour l'Europe entière. Ces papiers avaient été confiés à son mari pour égarer les recherches de ceux qui voulaient s'en emparer. Ayant reconnu parmi les suspects des membres importants du Cercle révolutionnaire de Paris, Mme Beroldy était fort inquiète.

Le drame éclata le matin du 28 novembre. La femme de charge qui venait tous les jours s'occuper du ménage des Beroldy eut la surprise de trouver la porte de l'appartement grande ouverte. Entendant des gémissements dans la chambre à coucher, elle entra. Un terrible spectacle s'offrit à ses yeux :

Mme Beroldy était couchée par terre, pieds et poings liés, geignant faiblement après avoir réussi à se débarrasser de son bâillon. Sur le lit, M. Beroldy gisait dans une mare de sang, un poignard planté en plein cœur.

Le récit de Mme Beroldy fut assez clair. Réveillée en sursaut, elle avait vu deux hommes masqués penchés sur elle. Pour étouffer ses cris, ils l'avaient bâillonnée et ligotée. Ils avaient ensuite demandé à M. Beroldy de leur livrer le fameux « secret ».

Mais l'intrépide négociant en vins avait refusé tout net. Furieux, l'un des deux hommes lui avait aussitôt plongé un poignard dans le cœur. Puis, s'étant emparés des clés du mort, ils avaient ouvert le coffre-fort et étaient partis en emportant de nombreux documents. Les deux hommes portaient de grandes barbes et ils étaient masqués, mais Mme Beroldy affirma catégoriquement que c'étaient des Russes.

L'affaire fit sensation. Le temps passa, sans qu'on pût retrouver la trace des mystérieux barbus. Puis, au moment où le public commençait à oublier l'affaire, celle-ci connut un étonnant rebondissement : Mme Beroldy fut arrêtée et accusée du meurtre de son mari.

Le procès suscita un intérêt passionné. La jeunesse, la beauté de l'accusée, ainsi que son mystérieux passé, en firent une cause célèbre.

Il fut abondamment prouvé que les parents de Jeanne Beroldy étaient un simple couple d'épiciers, fort respectables au demeurant, installés dans les faubourgs de Lyon. Le grand-duc russe, les intrigues royales et les complots politiques – autant d'histoires qui sortaient tout droit de l'imagination de la jeune femme ! Implacable, l'accusation étala au grand jour tous les détails de sa vie privée. Il apparut que le

meurtre avait pour mobile M. Hiram P. Trapp. Celui-ci fit de son mieux pour défendre la jeune femme, mais, soumis à un interrogatoire serré, il fut forcé d'admettre qu'il l'aimait et que, si elle avait été libre, il lui aurait demandé de l'épouser. Le fait que leurs relations fussent restées strictement platoniques ne fit que renforcer les charges contre l'accusée. Puisque cet homme refusait, par droiture, de faire d'elle sa maîtresse, Jeanne Beroldy avait conçu le monstrueux projet de se débarrasser de son trop vieux et trop médiocre mari pour pouvoir convoler en justes noces avec le riche Américain.

Tout au long du procès, Mme Beroldy tint tête à ses accusateurs avec un exceptionnel sang-froid. Jamais elle ne varia dans ses déclarations et maintint jusqu'au bout qu'elle était d'origine royale et qu'on l'avait substituée à sa naissance à la fille d'un marchand de légumes. Aussi absurdes et peu fondées qu'aient pu être ces déclarations, il se trouva beaucoup de gens pour leur accorder crédit.

Mais l'instruction fut sans pitié. Elle dénonça les « Russes » masqués comme une pure fable, et affirma que le meurtre avait été commis par Mme Beroldy et son amant, Georges Conneau. Un mandat d'arrêt fut lancé contre lui, mais il avait eu la sagesse de disparaître. Il fut démontré que les cordes qui ligotaient Mme Beroldy étaient si lâches qu'elle aurait pu s'en libérer seule sans aucun mal.

Et puis, vers la fin du procès, une lettre postée de Paris parvint au procureur de la République. Elle émanait de Georges Conneau et contenait une confession complète : sans révéler l'endroit où il se trouvait, Georges Conneau s'avouait coupable du meurtre. Il déclarait avoir porté lui-même le coup fatal, poussé par Mme Beroldy. Ils avaient conçu l'assassinat ensemble. Convaincu que son mari la maltraitait, et aveuglé par une passion qu'il croyait payée de retour, il avait prémédité le crime et porté le coup qui devait délivrer d'un odieux esclavage la femme qu'il aimait. Il venait de découvrir l'existence de M. Hiram P. Trapp, et de comprendre que sa maîtresse l'avait trahi. Ce n'était pas par amour pour lui qu'elle souhaitait être libre, mais pour pouvoir épouser le riche Américain ! Elle s'était servie de lui comme d'un simple instrument et à présent, fou de jalousie, il se retournait contre elle et la dénonçait à son tour, déclarant qu'il avait agi à son instigation.

Ce fut alors que Mme Beroldy montra quelle femme remarquable elle était. Sans la moindre hésitation, elle abandonna son premier système de défense et reconnut que les « Russes » masqués étaient une pure invention de sa part. Georges Conneau était bien le véritable assassin. Il avait commis ce crime, aveuglé par sa passion pour elle, en lui jurant que si elle le dénonçait, sa vengeance serait terrible.

Terrifiée par ses menaces, elle avait consenti à se taire ; de plus, elle craignait d'être accusée de complicité si elle révélait le nom du véritable coupable. Mais elle n'avait plus jamais voulu revoir l'assassin de son mari, et c'était pour se venger de son attitude qu'il l'accusait aujourd'hui. Elle jura solennellement qu'elle était innocente de toute préméditation et que, au cours de cette nuit mémorable, elle s'était simplement réveillée pour trouver Georges Conneau penché sur elle, le poignard, taché du sang de son mari, encore à la main.

L'issue de l'affaire se joua à fort peu de chose. Le récit de Mme Beroldy était à peine croyable, mais son appel au jury fut un chef-d'œuvre d'éloquence. Les joues inondées de larmes, elle parla de son enfant, de son honneur de femme, de son désir de garder sa réputation intacte pour l'amour de sa fille. Elle admettait que, Georges Conneau ayant été son amant, on pouvait la tenir pour moralement responsable de ce crime, et qu'elle avait commis une faute grave en ne dénonçant pas l'assassin. Mais elle déclara d'une voix brisée qu'aucune femme n'aurait voulu dénoncer son amant. Elle l'avait aimé ! Pouvait-elle prendre l'initiative de l'envoyer à la guillotine ? Certes, elle était grandement coupable, mais – elle le jurait devant Dieu ! – innocente du terrible crime qu'on lui imputait.

Quelle qu'ait pu être la vérité, son éloquence et son charme l'emportèrent. Au cours d'une séance inoubliable, dans un tumulte et une émotion indescriptibles, Mme Beroldy fut en fin de compte acquittée.

Malgré tous les efforts de la police, Georges Conneau ne fut jamais retrouvé. Quant à Mme Beroldy, on n'entendit plus parler d'elle. Emmenant sa fille avec elle, elle quitta Paris pour recommencer une nouvelle vie.

OÙ NOUS POURSUIVONS NOS RECHERCHES

Je viens d'exposer l'affaire Beroldy dans son entier. Il va sans dire que les détails ne me revinrent pas aussitôt dans cet ordre. Néanmoins, je gardais un souvenir assez précis de cette affaire. Elle avait suscité un immense intérêt à l'époque, et les journaux anglais en avaient largement rendu compte, de sorte que je n'eus pas à faire un grand effort de mémoire pour en retrouver les faits les plus marquants.

Sous le coup de l'émotion, il me parut que l'affaire Beroldy éclairait toute l'affaire Renauld. Il faut admettre que je suis très impulsif, et Poirot a coutume de déplorer ma façon de tirer trop vite les conclusions. Mais il me semble que, dans ce cas, j'avais quelques excuses. Cette découverte justifiait totalement le point de vue de Poirot, et c'est ce qui me frappa tout d'abord.

— Toutes mes félicitations, Poirot. J'y vois clair, à présent.

Poirot alluma une de ses minuscules cigarettes avec sa précision habituelle.

— Eh bien, mon ami, puisque vous y voyez clair, dites-moi ce que vous voyez au juste.

— Que c'est Mme Daubreuil, ou Beroldy, qui a assassiné M. Renauld. La similitude entre les deux affaires en est la preuve absolue.

— Vous estimez donc que Mme Beroldy a été acquittée à tort, et qu'elle était coupable de complicité dans le meurtre de son mari ?

J'écarquillai les yeux.

— Mais bien sûr ! Pas vous ?

Poirot se leva, alla machinalement remettre une chaise en place au fond de la pièce, et finit par dire d'un ton pensif :

— Oui, c'est mon opinion. Mais cela n'a rien d'évident, mon ami. Juridiquement parlant, Mme Beroldy est innocente.

— Du premier crime, peut-être. Pas de celui-ci.

Poirot vint se rasseoir près de moi et me regarda d'un air plus pensif

encore.

— Votre opinion est faite, alors, Hastings ? C'est bien Mme Daubreuil qui a assassiné M. Renauld ?

— Oui.

— Et pourquoi ?

La brutalité de la question me déconcerta un moment.

— Pourquoi ? bredouillai-je. Pourquoi ? Eh bien, parce que...

Je restai court. Poirot secoua la tête.

— Vous voyez, vous vous heurtez aussitôt à une difficulté. Pourquoi Mme Daubreuil – je l'appellerai ainsi par commodité – aurait-elle assassiné M. Renauld ? Je ne peux lui trouver l'ombre d'un mobile. Elle ne tire aucun profit de sa mort ; qu'elle ait été sa maîtresse ou son maître chanteur, elle y perd dans les deux cas. Il n'y a jamais de meurtre sans mobile. Pour le premier assassinat, c'était une autre histoire : il y avait un riche amant en jeu, prêt à prendre la place laissée toute chaude par le mari.

— L'argent n'est pas l'unique mobile de tous les meurtres, objectai-je.

— C'est juste, approuva placidement Poirot, il en existe encore deux autres. Le crime passionnel en est un. Le dernier est encore plus rare, c'est le meurtre pour une idée, qui suppose le plus souvent un certain dérangement mental chez le meurtrier. La pulsion meurtrière et le fanatisme religieux appartiennent également à cette catégorie, que nous pouvons écarter d'office dans l'affaire qui nous intéresse.

— Mais que dites-vous du crime passionnel ? Pouvez-vous l'écarter, lui aussi ? Si Mme Daubreuil était la maîtresse de Renauld et qu'elle a senti chez lui un refroidissement, ou si sa jalousie a été éveillée pour une raison quelconque, n'a-t-elle pas pu le poignarder dans un accès de fureur ?

De nouveau, Poirot secoua la tête.

— Si – et je dis bien si – Mme Daubreuil était la maîtresse de Renauld, il n'a pas eu le temps de se lasser d'elle. Et de toute façon, vous vous trompez sur son caractère. C'est une femme capable de simuler une profonde émotion, une actrice remarquable. Considérée d'un œil impartial, sa vie tout entière dément son apparence passionnée. Si nous réfléchissons bien, nous voyons qu'elle a toujours calculé toutes ses actions avec le plus grand sang-froid. Ce n'était pas pour vivre libre avec son jeune amant qu'elle s'est rendue coupable de complicité de meurtre : elle avait pour objectif le riche Américain,

dont elle se souciait sans doute comme d'une guigne. Si elle devait commettre un crime, ce serait toujours avec l'espoir d'y gagner quelque chose. Or, ici, elle n'y gagne rien. Par ailleurs, comment expliquez-vous qu'elle ait creusé une tombe ? Ça, c'était un travail d'homme.

— Elle pouvait avoir un complice, suggérai-je, peu disposé à renoncer à mon hypothèse.

— J'ai encore une autre objection. Vous avez parlé de la similitude entre les deux crimes. Où donc voyez-vous une telle similitude, mon cher ami ?

Je le regardai avec stupéfaction.

— Mais enfin, Poirot, c'est vous-même qui l'avez remarquée ! L'histoire des hommes masqués, le « secret », les papiers !

Poirot eut un petit sourire.

— Là, là, calmez-vous, mon ami. Je ne renie rien de ce que j'ai dit. Les deux histoires ont un lien indéniable entre elles. Mais réfléchissez à présent à ce fait curieux : ce n'est pas Mme Daubreuil qui nous a raconté cette fable – si c'était elle, tout irait en effet comme sur des roulettes –, mais c'est Mme Renauld. Les deux femmes seraient-elles de connivence ?

— J'ai du mal à le croire, dis-je lentement. Si c'est vraiment le cas, Mme Renauld est la meilleure actrice que j'aie jamais rencontrée.

— Taratata, fit Poirot avec impatience. Vous vous fondez encore une fois sur le sentiment et non sur la logique ! S'il faut à toute force qu'une criminelle soit une actrice accomplie, alors ne vous gênez pas pour la supposer telle. Mais est-ce bien nécessaire ? Je ne crois pas que Mme Renauld soit de connivence avec Mme Daubreuil, pour diverses raisons, que je vous ai déjà énumérées en partie. Les autres vont de soi. En conséquence, une fois éliminée cette possibilité, nous approchons enfin de la vérité, laquelle est, comme toujours, très curieuse.

— Poirot, m'écriai-je, que me cachez-vous, encore ?

— Mon ami, il vous faut faire vos propres déductions. Vous avez tous les éléments en main. Faites fonctionner vos petites cellules grises. Tâchez de raisonner non pas comme Giraud, mais comme Hercule Poirot !

— Mais... vous êtes sûr ?

— Mon ami, je me suis conduit à bien des égards comme un imbécile. Mais cette fois, j'y vois clair.

— Vous savez tout ?

— J'ai découvert ce que M. Renauld m'avait demandé de découvrir.

— Et vous connaissez l'assassin ?

— Je connais un assassin.

— Que voulez-vous dire ?

— Tout dépend de quoi nous parlons. Il n'y a pas un crime, mais deux. J'ai résolu le premier, mais pour ce qui est du second... eh bien, je dois avouer que je ne suis sûr de rien !

— Mais enfin, Poirot, je croyais vous avoir entendu dire que l'homme trouvé dans la cabane à outils était mort de mort naturelle ?

— Taratata ! répéta Poirot avec une impatience accrue. Vous ne comprenez toujours pas. On peut parfois avoir un crime sans meurtrier, mais pour deux crimes, il nous faut impérativement deux cadavres.

Cette remarque me parut si dépourvue de sens commun que je regardai mon ami avec une certaine inquiétude. Mais il avait l'air dans son état normal. Soudain, il se leva et alla à la fenêtre.

— Le voici, dit-il.

— Qui donc ?

— M. Jack Renauld. Je lui ai envoyé un petit mot le priant de passer me voir.

Cela fit dévier le cours de mes pensées. Je demandai à Poirot s'il savait que Jack Renauld était à Merlinville le soir du crime. J'avais espéré prendre en défaut mon astucieux ami, mais comme toujours, il était déjà au courant. Lui aussi s'était renseigné à la gare.

— Et nous ne sommes sans doute pas les seuls à avoir eu cette idée, Hastings. Cet excellent Giraud a dû faire sa petite enquête, lui aussi.

— Vous ne croyez quand même pas... (Je me tus brusquement.) Oh ! non, ce serait vraiment trop horrible !

Poirot me jeta un coup d'œil inquisiteur, mais je n'ajoutai rien. L'idée venait de me traverser l'esprit que s'il y avait sept femmes impliquées à des degrés divers dans l'affaire – Mme Renauld, Mme Daubreuil et sa fille, la mystérieuse visiteuse du soir et les trois domestiques –, il n'y avait, à l'exception du vieil Auguste qui ne comptait guère, qu'un seul homme : Jack Renauld. Et la tombe avait forcément été creusée par un homme.

Je n'eus pas le temps de m'attarder davantage sur cette affreuse

idée, car Jack Renauld fut introduit dans la pièce.

Poirot l'accueillit de la façon la plus naturelle.

— Asseyez-vous, monsieur. Je regrette infiniment de vous avoir dérangé, mais vous comprendrez que l'atmosphère de la villa ne me convient guère. M. Giraud et moi avons certaines divergences de vues. Il n'a pas fait preuve d'une politesse exquise à mon égard, et vous imaginez sans peine que je ne tiens pas à le faire bénéficier de mes éventuelles découvertes.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur Poirot, répondit le jeune homme. Ce Giraud est d'une muflerie inqualifiable, et je serais enchanté de voir quelqu'un le remettre à sa place.

— Dans ce cas, voudriez-vous me rendre un petit service ?

— Certainement.

— Je vais vous prier d'aller à la gare et de prendre le premier train pour Abbalac, la station suivante. Vous demanderez à la consigne si deux étrangers n'y ont pas déposé une valise la nuit du meurtre. C'est une toute petite gare, et il est presque certain qu'ils s'en souviendront. Pouvez-vous faire cela pour moi ?

— Mais bien sûr, répondit le jeune homme, intrigué, mais tout disposé à rendre service.

— Voyez-vous, mon ami et moi nous avons à faire ailleurs, expliqua Poirot. Il y a un train dans un quart d'heure, et je ne veux pas que vous repassiez par la villa : je ne tiens pas à ce que Giraud ait vent de vos allées et venues.

— Très bien, j'irai directement à la gare.

Il se levait déjà, mais Poirot l'arrêta.

— Un instant, monsieur Renauld, il y a encore une chose qui m'intrigue. Pourquoi n'avez-vous pas dit à M. Hautet que vous vous trouviez à Merlinville la nuit du crime ?

Le visage de Jack Renauld s'empourpra. Il fit un effort visible pour se maîtriser.

— Vous faites erreur. Je me trouvais à Cherbourg, comme je l'ai dit ce matin au juge d'instruction.

Poirot le regarda en plissant les yeux comme un chat, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que deux fentes vertes.

— Alors, j'ai commis là une erreur bien singulière, puisque tout le personnel de la gare a commis la même. On dit que vous êtes arrivé

par le train de 23 h 50.

Jack Renault hésita un court instant, puis finit par se décider :

— Et quand ce serait vrai ? Chercheriez-vous à m'accuser d'avoir participé au meurtre de mon père ?

Il avait posé cette question d'un ton hautain, la tête rejetée en arrière.

— J'aimerais bien connaître la raison qui vous a amené ici.

— C'est très simple. Je suis venu retrouver ma fiancée, Mlle Daubreuil. J'étais à la veille de partir pour un long voyage, sans trop savoir quand je reviendrais. Je désirais la voir avant mon départ, pour l'assurer une fois encore de mon entière dévotion.

— Et vous l'avez vue ? demanda Poirot sans lâcher le jeune homme du regard.

Il y eut un long silence, puis Jack Renault finit par dire :

— Oui.

— Et ensuite ?

— Je me suis aperçu que j'avais manqué le dernier train. J'ai marché jusqu'à Saint-Beauvais, j'ai frappé à la porte d'un garage et loué une voiture pour regagner Cherbourg.

— Saint-Beauvais ? C'est à quinze kilomètres d'ici. Une bien longue promenade, monsieur Renault

— Je... J'avais envie de marcher.

Poirot inclina la tête pour montrer qu'il acceptait cette explication. Jack Renault attrapa son chapeau, sa canne, et s'en fut. Poirot bondit aussitôt :

— Vite, Hastings. Nous allons le prendre en filature.

Tout en maintenant une bonne distance entre notre proie et nous, nous le suivîmes par les rues de Merlinville. Mais quand Poirot le vit tourner en direction de la gare, il s'arrêta net.

— Tout va bien. Il a mordu à l'hameçon. Il va aller à Abbalac, s'enquérir d'une valise imaginaire déposée par d'imaginaires étrangers. Oui, mon ami, tout cela n'était qu'une petite astuce de ma part.

— Vous vouliez vous débarrasser de lui ! m'exclamai-je.

— Hastings, votre perspicacité me laissera toujours pantois. Et maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, en route pour la

villa Geneviève !

GIRAUD PASSE À L'ACTION

Une fois à la villa, Poirot se dirigea aussitôt vers la petite remise où avait été découvert le second cadavre. Mais au lieu d'entrer, il resta planté près du banc dont j'ai déjà parlé, situé à quelques mètres de là. Il le contempla un moment, puis s'approcha avec précaution de la haie qui marquait la limite entre la villa Geneviève et la villa Marguerite. Il revint vers le banc en hochant la tête d'un air concentré, puis repartit une fois encore vers la haie, dont il écarta les buissons des deux mains.

— Avec un peu de chance, me lança-t-il, nous trouverons Mlle Marthe au jardin. J'aimerais lui dire quelques mots, sans pour autant aller sonner à la porte de la villa Marguerite. Ah ! C'est parfait, la voici, justement. Psst, mademoiselle ! Un instant, s'il vous plaît !

Je le rejoignis au moment où Marthe Daubreuil, un peu surprise, s'approchait à son tour de la haie.

— Serait-il possible de vous parler quelques minutes, mademoiselle ?

— Mais certainement, monsieur Poirot.

Bien qu'elle eût répondu sans hésiter, elle paraissait troublée, effrayée.

— Mademoiselle, vous rappelez-vous avoir couru après moi sur la route, le jour où je suis venu chez vous avec le juge d'instruction ? Vous m'avez demandé si les soupçons se portaient sur une personne en particulier.

— Oui, et vous m'avez parlé de deux Chiliens.

Sa voix n'était qu'un souffle, et elle pressait sa main contre sa poitrine.

— Voudriez-vous me poser la même question à présent, mademoiselle ?

— Où voulez-vous en venir ?

— À ceci : si vous me posiez la même question aujourd'hui, ma réponse serait bien différente. On soupçonne quelqu'un, en effet, mais

ce n'est pas un Chilien.

— Qui donc, alors ? demanda-t-elle faiblement.

— M. Jack Renault.

— Quoi ? dit-elle dans un cri. Jack ? C'est impossible. Qui ose le soupçonner ?

— Giraud.

— L'inspecteur Giraud ! (La jeune fille blêmit.) Cet homme me fait peur. Il est cruel. Il est capable de...

Sa voix se brisa. Puis je la vis rassembler ses forces, et, à son expression déterminée, je compris que cette frêle jeune fille avait un tempérament de combattante. Poirot la regardait lui aussi avec attention.

— Vous savez, bien sûr, que Jack Renault était ici la nuit du crime ? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle machinalement, il me l'a dit.

— Il n'était guère prudent de chercher à le dissimuler, remarqua Poirot.

— Je sais, répondit-elle avec impatience. Mais à quoi bon se perdre en vains regrets, à présent ? Nous devons trouver un moyen de le sauver. Il est innocent, bien sûr ; mais cela ne pèse pas lourd pour un homme comme Giraud, qui ne pense qu'à sa réputation. Il faut à toute force qu'il arrête quelqu'un et ce quelqu'un ce sera Jack.

— Les faits témoignent contre lui, déclara Poirot. Vous vous en rendez compte ?

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Je ne suis plus une enfant, monsieur. Je peux me montrer courageuse et regarder les choses en face. Il est innocent, et nous devons à tout prix le sauver.

Elle avait parlé avec une sorte d'énergie désespérée ; puis elle resta silencieuse un moment, perdue dans ses réflexions.

— Mademoiselle, dit Poirot en l'observant attentivement, ne nous cacheriez-vous pas quelque chose ?

Elle hocha la tête d'un air perplexe.

— Si, en effet. Mais cela paraît si absurde que je me demande si vous allez le croire.

— Dites toujours, mademoiselle.

— Voici. L'inspecteur Giraud m'a fait appeler, après coup, pour voir si je pouvais identifier l'homme qu'on a trouvé là. (Elle désigna la cabane à outils d'un signe de tête.) Je ne l'ai pas reconnu. En tout cas, pas sur le moment. Mais depuis, j'ai réfléchi...

— Eh bien ?

— Cela semble tellement bizarre... Et pourtant, j'en suis presque sûre. Voilà : le matin du jour où M. Renauld a été assassiné, je me promenais ici dans le jardin, quand j'ai entendu des éclats de voix entre deux hommes. J'ai écarté un peu les buissons et j'ai regardé à travers la haie. L'un des deux était M. Renauld, et l'autre un vagabond, un individu horrible, tout en haillons. Il passait de la supplication à la menace. J'ai supposé qu'il demandait de l'argent, mais ma mère m'a appelée juste à ce moment-là. C'est tout, sauf que je suis pratiquement sûre que le vagabond et le mort qu'on a trouvé dans la cabane sont le même homme.

— Mais enfin, pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite, mademoiselle ?

— Le visage m'était vaguement familier, mais l'homme était habillé très différemment, il semblait faire partie des classes aisées...

Une voix l'appela soudain de la maison.

— C'est maman, chuchota Marthe, il faut que j'y aille.

Elle disparut à travers les arbres.

— Venez, dit Poirot.

Il me prit le bras et m'entraîna vers la villa.

— Que pensez-vous de ça ? demandai-je avec curiosité. C'est vrai, ou l'a-t-elle inventé de toutes pièces pour détourner les soupçons de son fiancé ?

— C'est une bien curieuse histoire, dit Poirot, mais je la crois tout à fait vraie. Sans le vouloir, Mlle Marthe nous a dit la vérité sur un autre point, et de la sorte a démenti Jack Renauld. Vous avez remarqué l'hésitation de Renauld quand je lui ai demandé s'il avait vu Marthe Daubreuil la nuit du crime ? Il a attendu avant de répondre « oui », et je l'ai soupçonné de mentir. Du coup, il fallait que je voie Mlle Marthe avant qu'il ait eu le temps de la mettre en garde. Trois petits mots m'ont suffi. Quand je lui ai demandé si elle savait que Jack Renauld était ici cette nuit-là, elle a répondu : « Il me l'a dit. » À présent, Hastings, que faisait Jack Renauld ici par une nuit pareille ? Et s'il n'a pas vu Mlle Marthe, qui d'autre a-t-il vu ?

— Mais enfin, Poirot, m'écriai-je hébété, vous ne pensez tout de

même pas que ce garçon a tué son père !

— Mon ami, rétorqua Poirot, votre incroyable sentimentalité vous perdra ! J'ai vu des mères assassiner leurs enfants en bas âge pour toucher l'assurance-vie ! Après ça, on peut s'attendre à tout.

— Et le motif ?

— L'argent, bien sûr. N'oubliez pas qu'à la mort de son père, Jack Renauld pensait hériter de la moitié de sa fortune.

— Mais le vagabond ? Que vient-il faire là-dedans ?

Poirot haussa les épaules.

— L'inspecteur Giraud vous dirait que c'était un complice – un apache quelconque qui a aidé le jeune Renauld à commettre son forfait et dont le jeune homme s'est débarrassé ensuite.

— Mais le cheveu enroulé autour du poignard ? Le cheveu de femme ?

— Ah ! dit Poirot avec un large sourire. Ça, c'est le clou du petit numéro de Giraud. À l'entendre, ce n'est pas du tout un cheveu de femme. Étant donné que les jeunes gens d'aujourd'hui se coiffent en arrière et font tenir leurs cheveux avec toutes sortes de brillantines, certains cheveux d'hommes atteignent une longueur considérable.

— Et vous le croyez aussi ?

— Non, dit Poirot avec un curieux sourire. Parce que je sais bien que c'est un cheveu de femme – et je sais même à quelle femme il appartient !

— À Mme Daubreuil, dis-je fermement.

— Peut-être, répondit Poirot en me regardant du coin de l'œil.

Cette fois, je refusai d'entrer dans son jeu.

— Qu'allons-nous faire, à présent ? demandai-je comme nous passions le seuil de la villa Geneviève.

— Je veux examiner les affaires de Jack Renauld. C'est pourquoi je me suis débarrassé de lui pour quelques heures.

Avec ordre et méthode, Poirot se mit en devoir d'ouvrir un tiroir après l'autre, d'en passer en revue le contenu et de tout remettre à sa place. C'était là une tâche fort peu palpitante. Poirot farfouillait encore dans un amas de cols, de chemises et de chaussettes quand un bruit de moteur m'attira à la fenêtre. Je me ranimai instantanément.

— Poirot ! m'écriai-je. Il y a une voiture dans la cour, et Giraud

vient d'en descendre, avec Jack Renault encadré de deux gendarmes.

— Sacré tonnerre ! gronda Poirot. Cet animal de Giraud ne pouvait pas attendre un peu ? Je ne vais pas avoir le temps de ranger le dernier tiroir. Faisons vite.

Sans plus de cérémonie, il en renversa le contenu sur le plancher. Puis avec un cri de triomphe, il fonça soudain sur un petit carré de carton, à l'évidence une photographie. Il la fourra dans sa poche, remit pêle-mêle dans le tiroir les cravates et les mouchoirs, et, m'attrapant par le bras, me traîna hors de la pièce. En bas, dans le vestibule, Giraud contemplait son prisonnier.

— Bonjour, monsieur Giraud, dit Poirot. Qui donc avez-vous attrapé là ?

Giraud désigna Jack Renault d'un signe de tête.

— Il a tenté de s'échapper, mais j'ai été plus rapide que lui. Je viens de l'arrêter pour le meurtre de son père, Paul Renault.

Poirot se retourna pour faire face au garçon adossé au chambranle, le visage mortellement pâle.

— Et vous, jeune homme, qu'en dites-vous ?

Jack Renault le fixa d'un œil éteint.

— Rien du tout, répondit-il.

OÙ JE FAIS FONCTIONNER MES CELLULES GRISES

Je restai confondu. Jusqu'alors, je n'avais pu me résoudre à croire Jack Renauld coupable. J'attendais de vigoureuses protestations d'innocence, en réponse au défi de Poirot. Mais, en le voyant appuyé, blême et défait, contre le mur, et en entendant l'aveu tomber de ses lèvres, je ne doutai plus.

Poirot s'adressa à Giraud.

— Sur quoi vous fondez-vous pour l'arrêter ?

— Vous ne croyez quand même pas que je vais vous le dire ?

— Bien sûr que si, ne serait-ce que par simple courtoisie.

Giraud lui jeta un regard hésitant, écartelé entre l'envie d'opposer un refus grossier à son adversaire et le plaisir de triompher de lui.

— Vous croyez que je me suis trompé, sans doute ? ricana-t-il.

— Ça ne m'étonnerait pas, répondit Poirot avec une pointe de malice.

Le visage de Giraud vira au rouge brique.

— Eh bien, dans ce cas, suivez-moi. Vous jugerez vous-même.

Il ouvrit à la volée la porte du salon et nous entrâmes, laissant Jack Renauld sous la garde des deux gendarmes.

— Et maintenant, monsieur Poirot, dit Giraud avec le plus grand sarcasme en jetant son chapeau sur la table, laissez-moi vous gratifier d'un petit cours sur le métier de détective. Je vais vous montrer comment travaille l'école moderne.

— Parfait ! dit Poirot en s'installant commodément pour l'écouter. Et moi, je vais vous montrer comment la vieille garde sait écouter.

Il se cala contre son dossier et ferma les yeux ; mais il les rouvrit aussitôt :

— Ne craignez pas que je m'endorme. Je vous écoute avec la plus grande attention.

— Évidemment, commença Giraud, j'ai compris tout de suite que cette histoire de Chiliens n'était que de la poudre aux yeux. Il y avait bien deux hommes dans l'affaire, mais ce n'étaient pas de mystérieux étrangers ! Tout cela n'était qu'un leurre.

— Admirablement raisonné jusqu'ici, mon cher Giraud, murmura Poirot. Surtout après le gentil petit tour qu'ils vous ont joué avec leur mégot.

Giraud lui jeta un regard meurtrier, mais poursuivit.

— Il fallait qu'il y ait un homme impliqué dans cette affaire, à cause de la tombe. Aucun homme ne profite du crime, mais il y en a au moins un qui croyait en bénéficier. J'avais entendu parler de la dispute entre Jack Renauld et son père, et des menaces qu'il avait proférées. Nous tenions déjà le mobile. À présent, les moyens : Jack Renauld était à Merlinville cette nuit-là. Il nous a dissimulé ce fait – ce qui a changé mes soupçons en certitude. Puis nous avons trouvé une seconde victime, frappée avec le même poignard. Nous savons quand ce poignard a été dérobé. Le capitaine Hastings ici présent nous a permis de fixer l'heure exacte de ce vol. Jack Renauld, arrivant de Cherbourg, est la seule personne qui a pu s'en emparer. J'ai vérifié l'emploi du temps de tout le reste de la maisonnée.

Poirot l'interrompt.

— Vous vous trompez. Quelqu'un d'autre pouvait s'emparer de ce poignard.

— Vous voulez parler de M. Stonor ? Il est arrivé devant le perron, dans une automobile qui l'amenait directement de Calais. Ah ! Vous pouvez me croire, j'ai tout passé au peigne fin. Jack Renauld est venu en train, et il s'est écoulé une heure entre son arrivée et le moment où il s'est présenté à la villa. Sans l'ombre d'un doute, il a vu le capitaine Hastings et sa compagne quitter la remise, il s'y est glissé à son tour, a saisi le poignard et a frappé son complice...

— Qui était déjà mort !

Giraud haussa les épaules.

— Il a pu ne pas s'en rendre compte, et s'imaginer qu'il dormait. Nous pouvons être certains qu'ils avaient rendez-vous. Il savait en tout cas que ce prétendu second meurtre compliquerait sérieusement l'affaire, ce qui n'a pas manqué, d'ailleurs.

— L'inspecteur Giraud, lui, ne s'y est pas trompé, murmura Poirot.

— Vous pouvez rire ! Mais je vais vous donner une preuve définitive. L'histoire de Mme Renauld était fausse – une pure fable du

début jusqu'à la fin. Nous pensons que Mme Renauld aimait son mari, et pourtant elle a menti pour protéger son meurtrier. Pour qui une femme ment-elle ? Parfois pour elle-même, souvent pour l'homme qu'elle aime, toujours pour ses enfants. Voici ma dernière preuve, et celle-ci est irréfutable.

Giraud s'arrêta, écarlate et triomphant. Poirot le considéra placidement.

— Voilà ma théorie, dit Giraud. Qu'avez-vous à lui reprocher ?

— Un simple détail que vous avez négligé de prendre en compte.

— Quoi donc ?

— On peut supposer que Jack Renauld était au courant de l'aménagement du golf. Quand il a entrepris de creuser cette tombe, il savait pertinemment que le corps serait découvert presque aussitôt.

Giraud eut un gros rire :

— Mais c'est idiot, ce que vous dites là ! Il voulait qu'on le découvre, le corps ! Tant qu'il ne serait pas retrouvé, il était impossible de prouver le décès, et il ne pouvait entrer en possession de son héritage.

Je vis une brève lueur verte passer dans les yeux de Poirot.

— Alors, pourquoi l'enterrer ? demanda-t-il avec douceur. Réfléchissez, Giraud. Si Jack Renauld avait intérêt à ce que le corps soit découvert le plus vite possible, pourquoi s'est-il donné la peine de creuser une tombe ?

Giraud ne répondit pas. Visiblement la question le prenait de court. Il haussa les épaules, comme pour signifier que ce point n'avait aucune importance. Poirot se dirigea vers la porte et je le suivis.

— Il y a encore un détail que vous avez oublié, lança-t-il à Giraud.

— Lequel ?

— Le tuyau de plomb, dit Poirot en sortant.

Jack Renauld était toujours debout dans le vestibule, blême et impassible, mais il leva vivement les yeux en nous voyant. Au même moment, on entendit un bruit de pas dans l'escalier, et Mme Renauld apparut. À la vue de son fils entre deux gendarmes, elle s'arrêta net, pétrifiée.

— Jack, dit-elle d'une voix mal assurée. Jack, que signifie tout cela ?

— Ils m'ont arrêté, mère.

— Quoi ?

Elle poussa un cri perçant et, avant qu'aucun de nous ait pu intervenir, elle chancela et s'écroula sur le sol. Nous nous précipitâmes pour la relever. Poirot se redressa aussitôt.

— Elle s'est ouvert la tête sur l'angle des marches. Je crois qu'elle souffre aussi d'une légère commotion cérébrale. Si Giraud veut l'interroger, il va devoir attendre. Elle risque de rester inconsciente une bonne semaine.

Denise et Françoise s'étaient précipitées vers leur maîtresse et, la laissant à leurs soins, Poirot sortit de la maison. Il marchait la tête penchée, les sourcils froncés. Je restai un moment silencieux, puis je finis par risquer une question :

— Croyez-vous qu'en dépit des apparences, Jack Renault puisse ne pas être coupable ?

Poirot ne répondit pas tout de suite, mais au bout d'un long moment il déclara gravement :

— Je ne sais pas, Hastings. C'est une possibilité. Bien sûr, Giraud se trompe sur toute la ligne. Si Jack Renault est coupable, c'est en dépit de ses arguments, et non pas à cause d'eux. Et la plus grave présomption contre lui n'est connue que de moi seul.

— De quoi parlez-vous ? demandai-je, impressionné.

— Si vous faisiez fonctionner vos petites cellules grises, vous le sauriez et vous auriez une vue de l'affaire aussi claire que la mienne, mon ami.

Cela faisait partie des réponses de Poirot que je trouvais si irritantes. Il poursuivit, sans me laisser le temps d'intervenir :

— Longeons la mer de ce côté. Nous irons nous asseoir sur cette petite dune qui domine la plage, et nous passerons toute l'affaire en revue. Vous allez savoir tout ce que je sais, mais j'aimerais mieux vous voir parvenir à la vérité par vos propres moyens, sans que j'aie besoin de vous tenir la main.

Nous nous installâmes sur le monticule herbeux qu'avait désigné Poirot, face à la mer.

— Réfléchissez, mon ami, dit Poirot d'un ton encourageant. Ordonnez vos idées. Soyez méthodique. C'est là le secret de la réussite.

Je fis de mon mieux pour lui obéir, repassant dans mon esprit tous les détails de l'affaire. Et soudain, une idée d'une clarté lumineuse me traversa l'esprit. J'échafaudai mon hypothèse en tremblant.

— À ce que je vois, vous avez une petite idée, mon ami ! C'est capital. Nous progressons.

J'allumai une pipe pour mieux me concentrer.

— Poirot, dis-je, il semble que nous ayons été étrangement négligents. Je dis « nous », bien que cette négligence soit plutôt la mienne, sans doute. Mais vous payez ainsi le prix de tous vos petits mystères. Donc, je le répète, nous avons été bien négligents. Nous avons oublié quelqu'un.

— Et qui donc ? demanda Poirot, les yeux brillants.

— Georges Conneau !

UNE AFFIRMATION STUPÉFIANTE

Poirot me planta un chaleureux baiser sur la joue.

— Enfin ! Vous y êtes arrivé ! Et tout seul, c'est splendide ! Poursuivez votre raisonnement. Vous avez raison. Oui, nous avons eu tort d'oublier Georges Conneau.

J'étais si flatté de son approbation que j'avais du mal à réfléchir. Je finis par reprendre mes esprits et je continuai :

— Georges Conneau a disparu il y a vingt ans, mais nous n'avons aucune raison de penser qu'il est mort.

— Aucune, approuva Poirot. Poursuivez.

— Nous supposerons donc à priori qu'il est vivant.

— Très bien.

— Ou qu'il était encore vivant il y a peu.

— De mieux en mieux !

— Nous supposerons donc, dis-je avec un enthousiasme croissant, qu'après sa fuite il a mal tourné. Il est devenu un criminel, un apache, un vagabond, ce que vous voulez. Le hasard l'amène à Merlinville et là, il retrouve la femme qu'il n'a jamais cessé d'aimer.

— Hé ! Gare à la sentimentalité, gronda Poirot.

— La haine n'est jamais que l'autre face de l'amour, citai-je, probablement de travers. En tout cas, il la retrouve, vivant sous un faux nom. Mais elle a un nouvel amant, un Anglais, Paul Renauld. De vieilles jalousies se réveillent dans le cœur de Georges Conneau, et il se querelle avec ce Renauld. Il le guette au moment où il vient rendre visite à sa maîtresse, et il le poignarde dans le dos. Terrifié par son acte, il entreprend de creuser une tombe. Je vois assez bien Mme Daubreuil sortant à la recherche de son amant et ayant une scène terrible avec Conneau. Celui-ci l'entraîne dans la cabane à outils, où il est terrassé par une crise d'épilepsie. Supposons maintenant que Jack Renauld apparaisse précisément à ce moment-là. Mme Daubreuil lui raconte tout et lui laisse entrevoir les terribles

conséquences qu'aurait pour sa fille l'étalage du scandale passé. Le meurtrier de son père est mort, le mieux à présent est de tout dissimuler. Jack Renauld accepte, il court à la villa où il a un entretien avec sa mère, qu'il gagne à son point de vue. Reprenant à son tour l'histoire que Mme Daubreuil a suggérée à son fils, elle accepte de se laisser ligoter et bâillonner. Voilà, Poirot, qu'en pensez-vous ?

Je me calai dans le sable, rouge de fierté. Poirot me considéra d'un air pensif.

— Je pense que vous devriez écrire pour le cinéma, mon ami, laisser-il enfin tomber.

— Vous voulez dire...

— Je veux dire que l'histoire que vous venez de me raconter ne ferait pas un mauvais film, mais elle n'a aucun rapport avec la réalité.

— J'admets que je n'ai pas encore considéré tous les détails, mais...

— Vous avez fait plus ! Vous les avez superbement ignorés, oui. Qu'avez-vous à dire sur la façon dont les deux hommes étaient habillés ? Voulez-vous insinuer qu'après avoir poignardé sa victime, Georges Conneau lui a ôté son costume, l'a enfilé à son tour, et a remis le poignard en place ?

— Je ne vois pas où est le problème, dis-je avec humeur. Sous la menace, il peut avoir extorqué des vêtements et de l'argent à Mme Daubreuil plus tôt dans la journée.

— Sous la menace, hein ? Vous parlez sérieusement ?

— Bien sûr. Il pouvait la menacer de révéler aux Renauld sa véritable identité, réduisant ainsi à néant son espoir de voir sa fille mariée.

— Vous vous trompez, Hastings. Il ne pouvait pas la faire chanter, parce que c'était elle qui détenait les cartes maîtresses. N'oubliez pas que Georges Conneau est toujours recherché pour meurtre. Elle n'avait qu'un mot à dire pour l'envoyer à la guillotine.

Je fus contraint, à mon corps défendant, de reconnaître la justesse de cette objection.

— Votre théorie à vous, dis-je d'un ton aigre, est évidemment exacte dans les moindres détails ?

— Ma théorie est la vérité, dit tranquillement Poirot. Et la vérité est nécessairement exacte. Dans la vôtre, vous avez commis une erreur fondamentale, vous avez laissé votre imagination s'égarer dans des histoires de rendez-vous nocturnes et de scènes d'amour passionnées.

Quand on enquête sur un meurtre, il faut s'en tenir à ce qu'il y a de plus ordinaire. Voulez-vous que je vous fasse une démonstration de ma méthode ?

— Bien sûr ! Faites-moi donc cette démonstration !

Poirot se tenait très droit, et se mit à parler en agitant énergiquement l'index pour appuyer ses dires :

— Je commencerai, comme vous l'avez fait, par l'existence de Georges Conneau. Nous savons que l'histoire des « Russes » qu'a racontée Mme Beroldy devant la Cour était une fable. Si elle était innocente de toute complicité avec ce crime, alors c'est elle qui a inventé cette histoire. Si les deux amants étaient complices, alors l'histoire a pu être inventée soit par elle, soit par Georges Conneau.

» Voici que nous retrouvons cette même fable dans l'affaire qui nous intéresse. Or, les faits étant ce qu'ils sont, il est peu probable qu'elle ait été inspirée cette fois-ci par Mme Daubreuil. Nous en revenons donc à l'hypothèse que cette fable est née de l'imagination de Georges Conneau. Bien. Georges Conneau a donc prémédité ce crime avec Mme Renauld pour complice. Elle se trouve sur le devant de la scène, et, derrière elle, se tient la silhouette d'un homme dont nous ignorons l'identité pour l'instant.

» À présent, reprenons l'affaire Renauld de A à Z, mais en plaçant chaque fait significatif dans l'ordre chronologique. Vous avez un calepin et un stylo ? Bien. Alors, par où commençons-nous ?

— Par la lettre qu'il vous a envoyée ?

— C'est la première fois que nous en avons entendu parler, mais ce n'est pas le véritable début de l'affaire. Je dirais plutôt que le premier fait significatif est le changement observé chez M. Renauld peu après son arrivée à Merlinville, attesté par plusieurs témoins. Nous devons également prendre en compte son amitié pour Mme Daubreuil et les fortes sommes en liquide qu'il lui a versées. De là, nous pouvons sauter directement au 23 mai.

Poirot prit le temps de s'éclaircir la gorge, et me fit signe d'écrire :

23 mai : M. Renauld se dispute avec son fils quand celui-ci lui exprime le désir d'épouser Marthe Daubreuil. Le fils part pour Paris.

24 mai : M. Renauld modifie son testament, laissant toute sa fortune à sa femme.

7 juin : Dispute avec un vagabond dans le jardin. Témoin : Marthe Daubreuil.

Lettre à M. Poirot implorant son aide.

Télégramme à M. Jack Renault, lui ordonnant de s'embarquer sur l'Anzora à destination de Buenos Aires.

Masters, le chauffeur, reçoit sans préavis une semaine de congé.

Visite d'une dame ce soir-là. En la raccompagnant, Renault s'exclame : « Oui, oui ! Mais pour l'amour du ciel, partez, maintenant ! »...

Poirot s'arrêta.

— Et maintenant, Hastings, prenez chacun de ces faits un par un, examinez-les attentivement en eux-mêmes et en relation avec l'ensemble, et voyez si toute l'affaire ne s'éclaire pas d'une lumière nouvelle.

Je m'efforçai consciencieusement de faire ce qu'il me demandait. Au bout d'un moment, je dis en hésitant :

— Avant toute chose, il me paraît nécessaire de choisir entre deux théories : celle du chantage ou celle de l'amour.

— Le chantage, sans l'ombre d'un doute. Vous avez entendu ce qu'a dit Stonor du caractère de Renault.

— Mme Renault n'a pas confirmé ce point de vue, objectai-je.

— Nous avons déjà eu l'occasion de constater que le témoignage de Mme Renault est sujet à caution. Il nous faut donc nous en remettre à Stonor sur ce point.

— Pourtant, si Renault avait une aventure avec une dénommée Bella, il n'est pas du tout impossible qu'il en ait eu une autre avec Mme Daubreuil.

— En effet, Hastings, ce n'est pas impossible. Mais a-t-il eu une telle aventure ?

— La lettre, Poirot ! Vous oubliez la lettre.

— Non, je ne l'oublie pas. Mais qu'est-ce qui vous fait penser qu'elle était adressée à M. Renault ?

— Eh bien, on l'a trouvée dans sa poche, et de plus...

— Et c'est strictement tout ! coupa Poirot. Rien ne permettait d'identifier le destinataire. Nous avons supposé qu'elle était adressée au mort parce qu'elle était dans la poche de son pardessus. Seulement, mon ami, ce pardessus avait quelque chose de bizarre qui m'a tout de suite frappé. Je l'ai mesuré, et je vous ai fait remarquer que Renault portait son pardessus bien long. Cette remarque aurait dû vous donner à penser.

— J'ai cru que c'était juste histoire de dire quelque chose, confessai-

je.

— Ah, quelle idée ! Plus tard, vous m'avez vu mesurer le pardessus de M. Jack Renault. Eh bien, Jack Renault, lui, portait son pardessus vraiment très court. À ces deux faits, ajoutez que M. Jack Renault est sorti de la maison en courant pour ne pas manquer son train, et dites-moi ce que vous en déduisez.

— Je vois, dis-je en me pénétrant lentement du sens de ses paroles. La lettre a été écrite à Jack Renault et non à son père. Dans sa hâte et son agitation, il s'est trompé de pardessus !

Poirot hocha la tête.

— Précisément. Nous reviendrons plus tard sur ce point. Pour le moment, bornons-nous à retenir que la lettre n'a rien à voir avec M. Renault père, et passons au fait suivant.

— Le 23 mai, je lis : « M. Renault se dispute avec son fils quand ce dernier lui exprime son désir d'épouser Marthe Daubreuil. Le fils part pour Paris. » Je ne vois pas de remarque particulière à faire là-dessus, et la modification de son testament dans les jours qui suivent semble la conséquence directe de cette querelle.

— Nous sommes d'accord, mon ami, au moins sur la cause. Mais quel motif précis a dicté cet acte à M. Renault ?

J'écarquillai les yeux de surprise.

— Sa colère contre son fils, bien sûr !

— Pourtant, il lui écrit des lettres affectueuses à Paris...

— C'est ce que dit Jack Renault, mais il est incapable de produire ces lettres.

— Bien, passons là-dessus.

— Nous en arrivons maintenant au jour du drame. Vous avez placé les événements de la matinée dans un certain ordre. Comment le justifiez-vous ?

— J'ai vérifié que la lettre qu'il m'a envoyée a été postée en même temps que le télégramme à son fils. Peu après, il a donné une semaine de congé à son chauffeur. À mon avis, la dispute avec le vagabond se place avant cette série d'événements.

— Je vois mal comment vous pouvez fixer cela de façon certaine, à moins d'interroger de nouveau Mlle Daubreuil.

— C'est inutile. Je suis sûr de mon fait. Et si vous ne voyez pas pourquoi, Hastings, c'est que vous ne voyez rien du tout !

Je le contemplai un instant.

— Bien sûr ! Que je suis bête ! Si le vagabond était Georges Conneau, c'est après leur orageux entretien que M. Renauld a commencé à redouter un danger. Il a renvoyé le chauffeur, qu'il soupçonnait d'être à la solde de l'autre, il a télégraphié à son fils et a fait appel à vous.

Un léger sourire passa sur les lèvres de Poirot.

— Vous ne trouvez pas étrange qu'il ait utilisé dans sa lettre les termes exacts dont s'est servie Mme Renauld plus tard ? Si Santiago était un leurre, pourquoi Renauld l'aurait-il mentionné, et qui plus est, pourquoi envoyer son fils là-bas ?

— C'est déroutant, je l'admets volontiers, mais nous trouverons peut-être une explication plus tard. Nous en arrivons maintenant à la soirée, et à la mystérieuse visiteuse. J'avoue que cela me laisse franchement perplexe, à moins qu'il ne s'agisse de Mme Daubreuil elle-même, comme Françoise le soutient depuis le début.

Poirot secoua la tête.

— Vous vous égarez, mon ami. Rappelez-vous le fragment de chèque, et le fait que le nom de Bella Duveen était vaguement familier à Stonor. À partir de là, je pense que nous pouvons tenir pour acquis que Bella Duveen est le nom de la correspondante inconnue de Jack Renauld, et que c'est elle qui est venue ce soir-là à la villa Geneviève. Je ne sais pas si elle cherchait à voir Jack ou si elle voulait s'adresser à son père, mais il n'est pas difficile de reconstituer ce qui s'est passé. Elle a dû se plaindre de Jack, montrer les lettres qu'il lui avait écrites, et le père a essayé de l'acheter, mais elle a déchiré le chèque avec indignation. Les termes de sa lettre sont ceux d'une femme profondément amoureuse, et elle a dû se sentir gravement offensée en se voyant offrir de l'argent. Renauld a fini par se débarrasser d'elle, mais les derniers mots qu'il lui a dits sont lourds de sens.

— « Oui, oui, mais pour l'amour du ciel, partez, à présent », répétais-je. Le ton est peut-être un peu véhément, c'est tout.

— C'est suffisant. Il mourait d'envie de voir partir la jeune fille, n'est-ce pas ? Et pourquoi ? Parce que l'entretien était déplaisant ? Non, mais parce que le temps passait, et que pour une raison quelconque, le temps était précieux.

— Pourquoi ? demandai-je avec stupéfaction.

— C'est bien ce que nous devons chercher. Pourquoi, en effet ? Plus tard, l'incident de la montre brisée nous prouvera une fois encore que le temps joue un rôle considérable dans cette affaire. Nous approchons

rapidement de la tragédie. Il est 22 h 30 quand Bella Duveen s'en va, et la montre-bracelet nous indique que le crime a été commis – ou devait paraître avoir été commis – avant minuit. Nous avons passé en revue tous les événements antérieurs au crime, et il n'en reste qu'un qui n'a pas encore trouvé sa place. D'après le témoignage du médecin, le vagabond était mort depuis au moins quarante-huit heures – peut-être même depuis vingt-quatre heures de plus. À partir de là, sans disposer d'autres éléments que ceux que nous venons d'énumérer, je peux situer la mort du vagabond au matin du 7 juin.

Je le fixai avec effarement.

— Mais pourquoi ? Comment diable pouvez-vous le savoir ?

— Parce que c'est la seule solution pour que cette série d'événements s'enchaîne de façon logique. Mon ami, je vous ai mené pas à pas sur le chemin de la vérité. Vous ne voyez donc pas ce qui crève les yeux ?

— Mon cher Poirot, je ne vois rien qui crève les yeux dans tout cela. J'ai cru entrevoir quelques lueurs tout à l'heure, mais cette fois je suis dans le brouillard le plus complet. Je vous en prie, allez au fait, et dites-moi une bonne fois qui a tué M. Renauld.

— C'est précisément ce dont je ne suis pas encore certain.

— Mais vous venez de dire que ça crevait les yeux !

— Nous ne nous comprenons pas, mon ami. N'oubliez pas que nous enquêtons sur deux crimes – pour lesquels, comme je vous l'ai déjà dit, il nous faut nécessairement deux cadavres. Là, là, ne vous impatientez pas ! Je vais tout vous expliquer. Et d'abord, servons-nous de notre psychologie. Nous distinguons trois moments où M. Renauld adopte un changement radical de point de vue et d'action – donc, trois charnières psychologiques. Le premier immédiatement après son arrivée à Merlinville, le second après qu'il se fut disputé avec son fils, et le troisième, le matin du 7 juin. Examinons à présent les causes. Nous pouvons attribuer le changement n° 1 à la rencontre avec Mme Daubreuil. Le deuxième est indirectement lié à elle, puisqu'il concerne un mariage entre Jack Renauld et sa fille. Mais la cause du numéro 3 nous est inconnue. Nous devons la déduire nous-mêmes. Maintenant, permettez-moi une question : qui, à votre avis, a prémédité ce crime ?

— Georges Conneau, dis-je en hésitant, et en regardant Poirot avec inquiétude.

— Exactement. Par ailleurs, Giraud a postulé qu'une femme ment pour se sauver, pour sauver l'homme qu'elle aime ou pour sauver son

enfant. Si nous tenons pour acquis que c'est Georges Conneau qui lui a soufflé ce mensonge, et que Georges Conneau n'est pas Jack Renauld, nous pouvons écarter la troisième hypothèse. De même, si l'on continue d'attribuer le crime à Georges Conneau, la première hypothèse ne tient pas non plus. Il nous faut donc nous rabattre sur la deuxième proposition, à savoir que Mme Renauld a menti pour sauver l'homme qu'elle aimait – en d'autres termes, pour Georges Conneau. Êtes-vous d'accord avec moi là-dessus ?

— Oui, cela semble logique.

— Bien ! Mme Renauld aime Georges Conneau. Qui donc, alors, est Georges Conneau ?

— Le vagabond.

— Quelle preuve avons-nous que Mme Renauld aimait le vagabond ?

— Aucune, mais...

— Très bien. Ne vous accrochez pas aux théories quand les faits refusent de s'y conformer. Demandez-vous plutôt : de qui Mme Renauld était-elle amoureuse ?

Je secouai la tête, perplexe.

— Mais si, vous le savez parfaitement ! Qui Mme Renauld aimait-elle si profondément qu'elle s'est évanouie à la vue de son cadavre ?

Je le contemplai, ahuri.

— Son mari ? balbutiai-je.

Poirot hocha la tête.

— Son mari, ou Georges Conneau, comme il vous plaira de l'appeler.

Je repris mes esprits.

— Mais c'est impossible !

— Comment cela, « impossible » ? Ne venons-nous pas d'établir que Mme Daubreuil était en position de faire chanter Georges Conneau ?

— Oui, mais...

— N'a-t-elle pas fait chanter M. Renauld, en effet ?

— C'est bien possible, mais...

— Et n'ignorons-nous pas tout de l'enfance et de la jeunesse de M. Renauld ? Il surgit soudain sous l'identité d'un Canadien français, il y a exactement vingt-deux ans de cela...

— Tout cela est bien beau, dis-je d'un ton plus ferme. Mais vous semblez oublier un point essentiel.

— Lequel, mon ami ?

— Celui-ci : si nous admettons que c'est Georges Conneau qui a organisé ce crime, nous en arrivons à cette conclusion ridicule qu'il a organisé son propre assassinat !

— Eh bien, dit placidement Poirot, c'est précisément ce qu'il a fait !

LES DÉDUCTIONS D'HERCULE POIROT

Sur un ton mesuré, Poirot entama son exposé :

— Il vous paraît étrange, mon ami, qu'un homme organise sa propre mort ? Si étrange que vous préférez rejeter la vérité comme trop invraisemblable et vous rabattre sur une histoire qui l'est en fait dix fois plus. Oui, M. Renault a organisé sa propre mort, mais le détail qui vous échappe peut-être encore, c'est qu'il n'avait pas l'intention de mourir.

Je le contemplai d'un air hébété.

— Allons, tout cela est très simple, au fond, dit gentiment Poirot. Pour le crime que se proposait de perpétrer M. Renault, il n'y avait nul besoin d'un meurtrier. En revanche, il fallait un cadavre. Essayons de reconstituer toute l'histoire, en prenant cette fois les choses sous un autre angle.

» Georges Conneau échappe à la justice en s'enfuyant au Canada. Il adopte une fausse identité, se marie, et finit par acquérir une immense fortune en Amérique du Sud. Mais il a la nostalgie de son pays natal. Vingt ans ont passé, il a considérablement changé d'aspect, il est en outre devenu un homme respectable, que nul ne songerait à comparer à celui qui a fui la justice des années plus tôt. Il revient, croyant sa sécurité assurée. Il s'installe en Angleterre, et il passe ses étés en France. Mais la malchance, ou la justice immanente qui pèse sur tout homme et l'oblige tôt ou tard à rendre compte de ses actes, l'amène à Merlinville. Merlinville, où habite précisément la seule personne en France susceptible de le reconnaître. Pour Mme Daubreuil, il représente une mine d'or qu'elle s'empresse d'exploiter. Renault n'a aucun recours, il est entièrement entre ses mains. Et elle le saigne à blanc.

» C'est alors que l'inévitable se produit : Jack Renault tombe amoureux de la splendide jeune fille qu'il voit chaque jour. Il se met en tête de l'épouser, ce qui provoque la fureur de son père. Il faut à tout prix éviter le mariage de son fils avec la fille de ce démon, n'est-ce pas ? Si Jack Renault ne sait rien du passé de son père, Mme Renault en connaît tous les détails. C'est une femme d'une

grande force de caractère qui est en outre passionnément éprise de son mari. Le couple se consulte. Renauld ne voit qu'un moyen d'échapper au chantage : la mort. Il faut qu'il se fasse passer pour mort, tandis qu'il fuira dans un autre pays où il pourra recommencer sa vie sous une autre identité. Mme Renauld le rejoindra plus tard, après avoir joué le rôle de la veuve éplorée. Comme il est vital qu'elle contrôle la totalité de sa fortune, il modifie son testament. J'ignore comment ils envisageaient au départ de résoudre la question du corps ; peut-être en dérobant un cadavre à la faculté de médecine et en le brûlant ensuite. Mais avant qu'ils aient bien arrêté leur plan, la question se trouve réglée d'elle-même : un vagabond, violent et querelleur, pénètre par hasard dans le jardin. Renauld s'efforce de le jeter dehors, ils se battent, et soudain le vagabond tombe raide, frappé d'une crise d'épilepsie. Il meurt. Renauld appelle sa femme. Ils le traînent tous les deux dans la cabane à outils – la scène s'étant déroulée à deux pas de là – et ils comprennent bientôt le parti qu'ils peuvent tirer de cette mort. L'homme ne ressemble pas à Renauld, mais il est d'âge moyen, et il a un type français banal. C'est largement suffisant, n'est-ce pas ?

» J'imagine qu'ils ont dû s'asseoir sur le banc là-haut, face à la mer, hors de portée de voix de la maison, pour discuter les détails de leur plan. Leur décision est bientôt prise. L'identification du corps doit reposer sur le seul témoignage de Mme Renauld. Il faut se débarrasser de Jack Renauld et du chauffeur, qui est à leur service depuis deux ans. Il y avait peu de chances pour que les domestiques approchent le corps et, de toute façon, Renauld entendait bien prendre des mesures pour tromper quiconque risquerait de se montrer trop curieux. Masters est expédié en congé, Jack reçoit un télégramme l'envoyant à Buenos Aires, ville choisie pour étayer la fable que Renauld a préparée. Ayant entendu parler de moi comme d'un vieil et obscur détective, il m'envoie cet appel au secours, sachant quel effet produira cette lettre quand je la montrerai au juge d'instruction – effet qu'elle n'a d'ailleurs pas manqué de provoquer. Ils habillent le cadavre du vagabond d'un costume appartenant à Renauld et, n'osant pas les emporter dans la villa, laissent ses haillons dans un coin de la remise. Enfin, pour donner quelque crédit à l'histoire que Mme Renauld s'apprête à raconter, ils lui plongent le poignard - coupe-papier dans le cœur. Cette nuit-là, Renauld va d'abord ligoter et bâillonner sa femme, puis, à l'aide d'une bêche, il ira creuser une tombe sur l'emplacement du futur... comment dites-vous, « bunkair » ? Il faut absolument qu'on retrouve le corps – pour Mme Daubreuil, il ne doit y avoir aucun doute. Mais il vaut mieux aussi qu'on ne le découvre pas tout de suite, pour limiter le risque d'identification. Puis, Renauld endossera les haillons du chemineau et s'en ira à la gare, où il prendra discrètement le dernier train, celui de 0 h 17. Comme le crime sera censé avoir été

commis deux heures plus tard, aucun soupçon ne pourra peser sur lui.

» Dans ces conditions, vous imaginez sa contrariété devant la visite inopportune de cette fille, Bella. Chaque minute perdue peut être fatale. Il arrive enfin à se débarrasser d'elle, et ensuite, au travail ! Il laisse la porte d'entrée entrouverte pour donner l'impression que les assassins sont partis par là. Il ligote et bâillonne Mme Renauld, mais sans répéter l'erreur qu'il a commise vingt ans plus tôt, quand il avait noué des liens si lâches qu'ils avaient suffi à attirer l'attention de la justice sur sa complice. Toutefois, elle est censée répéter en gros la même histoire, démontrant une fois de plus combien l'inconscient répugne à l'originalité. La nuit est plutôt fraîche, il passe un léger pardessus sur ses sous-vêtements, pardessus qu'il entend laisser dans la tombe avec le cadavre. Il sort par la fenêtre et efface soigneusement ses empreintes dans le massif de fleurs, établissant ainsi la meilleure preuve contre lui-même. Il parvient au terrain de golf désert et commence à creuser. Et alors...

— Et alors ?

— Et alors, dit Poirot d'un ton grave, la justice qu'il fuit depuis si longtemps le rattrape enfin. Une main inconnue le poignarde dans le dos... Vous voyez à présent, Hastings, ce que je voulais dire en parlant de deux crimes, n'est-ce pas ? Le premier, celui pour lequel M. Renauld nous a si imprudemment demandé d'enquêter, est résolu. Mais derrière ce crime se cache un plus profond mystère qu'il sera difficile d'élucider, car le meurtrier, dans sa sagesse, s'est contenté d'utiliser les outils préparés par Renauld lui-même. C'était là un problème particulièrement déroutant, je le reconnais.

— Vous êtes formidable, Poirot ! dis-je avec une admiration sincère. Vraiment formidable. Il n'y a que vous qui pouviez résoudre cette énigme !

Ces louanges durent lui faire plaisir ; pour une fois, il eut l'air presque confus.

— Ce pauvre Giraud, reprit-il en essayant sans succès de prendre l'air modeste, ce n'est sans doute pas que de la stupidité de sa part. Il n'a pas eu de chance. Ce cheveu noir enroulé autour du poignard, par exemple. Il y avait de quoi l'égarer.

— Pour vous dire la vérité, Poirot, même à présent, je ne vois pas très bien... À qui appartenait ce cheveu ?

— Mais à Mme Renauld, bien sûr ! C'est là que la malchance intervient. Ses cheveux sont presque tous blancs, à présent. Elle aurait aussi bien pu perdre un cheveu blanc, et dans ce cas, Giraud n'aurait pas pu prétendre qu'il venait de la tête de Jack Renauld ! Mais c'est

toujours la même chose : on déforme les faits dans tous les sens pour les faire coïncider avec une théorie !

» Il ne fait aucun doute que Mme Renauld parlera quand elle aura retrouvé ses esprits. Elle n'a jamais envisagé la possibilité que son fils puisse être accusé de meurtre. Comment l'aurait-elle pu, alors qu'elle le croyait en sécurité à bord de l'*Anzora* ? Ah ! Voilà une femme, Hastings ! Quelle force, quelle maîtrise de soi ! Elle n'a commis qu'un petit impair. En voyant son fils débarquer de façon si inattendue, elle a dit : « Cela n'a plus d'importance, à *présent*. » Et personne n'y a fait attention, personne ne s'est rendu compte de l'importance de ces mots. Quel terrible rôle elle a été forcée de jouer, la pauvre femme ! Imaginez le choc qu'elle a dû éprouver quand elle est venue identifier le corps, et qu'au lieu de trouver celui auquel elle s'attendait, elle a découvert le corps de son mari qu'elle croyait à des kilomètres de là. Pas étonnant qu'elle se soit évanouie. Mais depuis, malgré son désespoir, avec quelle fermeté elle a joué son rôle, et quelle doit être son angoisse ! Elle ne peut pas dire un mot qui nous mettrait sur la piste des meurtriers, sous peine de dévoiler que son fils Jack est le fils d'un meurtrier. Enfin, dernier coup du sort, elle a été forcée d'admettre publiquement que Mme Daubreuil était la maîtresse de son mari – puisque le moindre soupçon de chantage pouvait être fatal à son secret. Et quelle intelligence dans sa réponse au juge d'instruction, quand il lui a demandé s'il y avait un mystère dans le passé de son mari : « Rien de bien romanesque, je crois, monsieur. » Le ton indulgent, la pointe de moquerie un peu triste, c'était parfait. Du coup, le juge Hautet s'est senti stupide et mélodramatique. Oui, quelle femme ! Si elle a aimé un criminel, elle l'a aimé de façon grandiose.

Poirot se tut, perdu dans ses pensées.

— Encore une chose, Poirot. Et le bout de tuyau de plomb ?

— Vous ne voyez pas ? Il aurait servi à défigurer le cadavre, à le rendre méconnaissable. C'est ce qui m'a mis sur la piste. Et cet imbécile de Giraud qui tournait autour pour trouver des bouts d'allumettes ! Ne vous ai-je pas dit qu'un indice de soixante centimètres valait tout autant qu'un indice de deux millimètres ? Voyez-vous, Hastings, il nous faut tout reprendre depuis le début. Qui a tué M. Renauld ? Quelqu'un qui se trouvait à proximité de la villa juste avant minuit, quelqu'un qui tirait bénéfice de cette mort – description qui correspond trop bien à Jack Renauld. Il n'aurait même pas eu besoin de préméditer le crime. Et puis, il y a le poignard...

Je m'aperçus que j'avais complètement oublié ce détail.

— Bien sûr, dis-je, le poignard que nous avons trouvé fiché dans le

corps du vagabond était celui de Mme Renauld. Mais alors, il y en avait deux ?

— Certainement. Et comme ce sont deux répliques exactes, on peut raisonnablement penser que l'autre appartenait à Jack Renauld. Mais ce n'est pas ce qui me trouble le plus. J'ai d'ailleurs ma petite idée là-dessus. Non, la plus grave présomption est une fois encore d'ordre psychologique. L'hérédité, mon ami, l'hérédité ! Tel père, tel fils – et Jack Renauld, au bout du compte, est le fils de Georges Conneau.

Son ton grave m'impressionna malgré moi.

— Quelle est la petite idée dont vous venez de parler ?

Pour toute réponse, Poirot consulta son oignon et demanda :

— À quelle heure part le bateau de Calais ?

— Vers 17 heures, il me semble

— C'est parfait. Nous avons juste le temps.

— Vous retournez en Angleterre ?

— Oui, mon ami.

— Pourquoi ?

— Pour trouver un éventuel témoin.

— Qui ça ?

Avec un indéfinissable sourire, Poirot répondit :

— Mlle Bella Duveen.

— Mais comment allez-vous la retrouver ? Que savez-vous d'elle ?

— Je ne sais rien d'elle, mais je devine beaucoup de choses. Nous pouvons tenir pour certain que Bella Duveen est son véritable nom, et comme ce nom était vaguement familier à M. Stonor, quoique apparemment sans lien avec la famille Renauld, il s'agit selon toutes probabilités d'une artiste. Jack Renauld est un jeune homme de vingt ans qui dispose de beaucoup d'argent. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il ait cherché son premier amour sur les planches. Cela cadre bien, également, avec la tentative de M. Renauld de l'apaiser avec un chèque. Je crois pouvoir la retrouver sans mal, surtout avec l'aide de ceci.

Et il sortit la photographie que je l'avais vu prendre dans un des tiroirs de Jack Renauld. « Avec tout l'amour de Bella », disait la dédicace barrant le portrait. Mais ce n'était pas cette dédicace qui me fascinait. La ressemblance était loin d'être parfaite, mais à mes yeux,

elle était absolument frappante. Je sentis le froid m'envahir, comme si un malheur incommensurable venait de fondre sur moi.

C'était le portrait de Cendrillon.

JE DÉCOUVRE L'AMOUR

Je restai pétrifié, la photographie à la main. Puis, rassemblant tout mon courage pour paraître indifférent, je la rendis à Poirot, non sans lui lancer un rapide coup d'œil au passage. Avait-il remarqué mon trouble ? À mon grand soulagement, il ne semblait pas m'observer. Sans doute n'avait-il rien vu. Il sauta soudain sur ses pieds.

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Il faut partir à l'instant. Tout va bien. Par ce temps, la mer sera calme.

L'affairement du départ ne me laissa guère de temps pour réfléchir, mais une fois à bord, loin des regards inquisiteurs de Poirot, je me ressaisis et m'efforçai d'examiner les faits d'un œil impartial. Que savait au juste Poirot, et pourquoi tenait-il tant à retrouver cette fille ? La soupçonnait-il d'avoir vu Jack Renauld commettre le meurtre ? Ou bien la soupçonnait-il... Mais c'était impossible ! Elle n'avait aucun grief contre M. Renauld père, et aucune raison de souhaiter sa mort. Qu'est-ce qui l'avait poussée à revenir sur le lieu du crime ? Je repris tous les faits dans l'ordre. Elle avait dû rester à Calais, où nous nous étions séparés. Inutile de se demander pourquoi je ne l'avais pas retrouvée sur le bateau ! Si elle avait dîné à Calais, puis attrapé un train pour Merlinville, elle avait dû arriver à la villa Geneviève vers l'heure indiquée par Françoise. Qu'avait-elle fait en sortant de la maison, peu après 22 heures ? Elle avait sans doute cherché un hôtel, ou bien elle était retournée à Calais. Et ensuite ? Le crime avait eu lieu le mardi dans la nuit, et le jeudi matin elle était de retour à Merlinville. Avait-elle jamais quitté la France ? J'en doutais fort. Qu'est-ce qui l'avait retenue ? Le désir de voir Jack Renauld ? Je lui avais dit ce que je croyais alors être la vérité, à savoir qu'il voguait vers Buenos Aires. Peut-être savait-elle déjà que l'*Anzora* était resté à quai. Mais pour le savoir, il fallait qu'elle ait vu Jack. Était-ce cela que Poirot cherchait à vérifier ? Et Jack ? Revenu pour voir Marthe Daubreuil, s'était-il trouvé nez à nez avec Bella Duveen, la jeune fille qu'il avait si cruellement abandonnée ? Je commençai à y voir clair. Si c'était bien le cas, Bella pouvait fournir à Jack l'alibi dont il avait besoin. Mais alors, le silence du garçon restait inexplicable. Craignait-il donc tant que cette première toquade ne revienne aux oreilles de

Marthe Daubreuil ? Je secouai la tête, peu satisfait de cette explication. Ç'avait été une histoire sans conséquence, un simple flirt de jeunesse, et je songeai cyniquement qu'il eût fallu une raison autrement plus grave pour qu'un fils de millionnaire soit abandonné par une jeune Française sans le sou, et en outre passionnément éprise de lui.

Poirot réapparut à Douvres frais et rose, et le voyage jusqu'à Londres se passa sans incident. Quand nous descendîmes du train, à 21 h 30, je supposai que c'en était fini pour la journée et je m'apprêtais déjà à rentrer directement à la maison.

C'était compter sans Poirot.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, mon ami. La nouvelle de l'arrestation ne paraîtra pas dans les journaux anglais avant après-demain, mais quand même, il faut faire vite.

J'éprouvais quelque difficulté à suivre son raisonnement, mais je me bornai à lui demander comment il pensait retrouver la jeune fille.

— Vous rappelez-vous Joseph Aarons, l'agent théâtral ? Non ? Je lui ai rendu un petit service autrefois, dans l'affaire d'un lutteur japonais. Un sacré problème, vous me ferez penser à vous raconter ça un de ces jours. Aarons devrait pouvoir nous aider à trouver ce que nous cherchons.

Il nous fallut un certain temps pour mettre la main sur M. Aarons, et il était plus de minuit quand nous y parvînmes enfin. Il accueillit Poirot avec chaleur, et se mit à notre entière disposition.

— En matière de théâtre, je connais à peu près tout, dit-il avec un large sourire.

— Eh bien, monsieur Aarons, je désire retrouver une jeune fille du nom de Bella Duveen.

— Bella Duveen, voyons... Je connais ce nom, mais je n'arrive pas à la situer. Quelle est sa spécialité ?

— Je n'en sais rien, mais voilà sa photographie.

M. Aarons l'examina un moment, puis son visage s'éclaira :

— J'y suis ! dit-il en se donnant une grande claque sur la cuisse. Bon sang, c'est une des Dulcibella Kids !

— Les Dulcibella Kids ?

— Tout juste ! Deux sœurs. Acrobates, danseuses, chanteuses. Un numéro pas mauvais du tout. Elles doivent être en tournée quelque part en province, à moins qu'elles ne fassent relâche. Elles se sont

produites à Paris dernièrement.

— Pourriez-vous découvrir l'endroit exact où elles se trouvent ?

— Facile comme bonjour. Rentrez chez vous, je vous ferai passer le tuyau dans la matinée.

Sur cette promesse, nous primes congé de lui. Aarons tint parole : le lendemain, sur le coup de 11 heures, nous reçûmes un petit mot griffonné de sa main. « Les Dulcibella Kids passent en ce moment au Palace, à Coventry. Bonne chance ! »

Nous partîmes aussitôt pour Coventry. Poirot ne chercha pas à se renseigner au théâtre, il se contenta de retenir deux fauteuils d'orchestre pour le soir même.

Le spectacle était d'un ennui à pleurer – ou peut-être étais-je dans un état d'esprit à le trouver tel. Des familles japonaises s'empilaient en pyramides humaines à l'équilibre précaire, des aspirants gentlemen aux cheveux gominés, portant des smokings verdâtres, débitaient des fadaises avec des manières de danseurs mondains. D'énormes prima donna lançaient des aigus à la limite du registre humain et un comique entreprit une série d'imitations lamentables.

Ce fut enfin au tour des Dulcibella Kids de paraître sur scène. Mon cœur se mit à battre. C'était bien elle – ou plutôt *elles*, la brune et la blonde. De la même taille, elles portaient chacune un tutu et un grand nœud dans les cheveux, formant un duo fort piquant. Elles se mirent à chanter : elles avaient toutes les deux un joli filet de voix, frais et juste.

C'était un bon petit numéro. Leurs chansons étaient entraînantes, leurs acrobaties très réussies, et elles dansaient avec beaucoup de grâce. Quand le rideau tomba, il y eut un tonnerre d'applaudissements. À l'évidence, les Dulcibella Kids avaient du succès.

J'eus soudain l'impression que je ne pouvais plus tenir en place. Il me fallait de l'air. Je suggérerai à Poirot de partir.

— Allez-y mon ami. Pour ma part, je m'amuse bien, et je compte rester jusqu'à la fin. Je vous rejoindrai plus tard.

Notre hôtel n'était qu'à quelques pas du théâtre. Je m'installai au salon, commandai un whisky-soda et restai assis là, à contempler pensivement la grille du foyer vide. Je tournai la tête en entendant la porte s'ouvrir pensant que c'était Poirot qui rentrait. Mais je bondis sur mes pieds : Cendrillon se tenait là, sur le pas de la porte.

— Je vous ai vus à l'orchestre, dit-elle d'une voix saccadée,

haletante. Vous et votre ami. Quand vous avez quitté la salle, je vous ai suivi. Pourquoi êtes-vous ici, à Coventry ? Que faisiez-vous ce soir au théâtre ? Et l'homme qui était avec vous, c'est lui, le... détective ?

Elle était debout sur le seuil et la cape qu'elle avait jetée sur son costume de scène glissait de ses épaules. Son visage était blême sous le fard, et je la devinais terrorisée. En un éclair, je compris tout. Je compris pourquoi Poirot était à sa recherche, ce qu'elle redoutait, et je compris enfin mon propre cœur...

— Oui, c'est lui, dis-je doucement.

— Il me cherche ? demanda-t-elle dans un souffle.

Puis, comme je restais silencieux, elle se laissa tomber à côté de moi et se mit à sangloter amèrement.

Je m'agenouillai près d'elle et la pris dans mes bras, tout en écartant doucement les mèches qui lui tombaient sur le visage.

— Ne pleurez pas, je vous en prie. Vous êtes en sécurité, ici. Je prendrai soin de vous. Ne pleurez pas, mon enfant. Je sais, je sais tout.

— Oh, non, vous ne savez pas tout !

— Je crois que si.

J'attendis un moment que ses sanglots se soient un peu apaisés, puis je demandai :

— C'est vous qui avez pris le poignard, n'est-ce pas ?

— Oui.

— C'est pour cela que vous vouliez tout voir ? Et que vous avez fait semblant de vous trouver mal ?

Elle fit oui de la tête.

— Pourquoi avoir pris ce poignard ? demandai-je d'un ton pressant.

Elle répondit avec une simplicité d'enfant :

— J'avais peur qu'il y ait des empreintes dessus.

— Mais vous ne vous rappeliez pas que vous portiez des gants ?

Elle secoua la tête, l'air abasourdi, puis elle dit lentement :

— Vous allez me livrer à... la police ?

— Grands dieux, non !

Ses yeux cherchèrent les miens avec anxiété, puis elle finit par dire tout bas, comme effrayée par le son de sa propre voix :

— Pourquoi pas ?

C'était sans doute un bien étrange endroit et un bien curieux moment pour une déclaration. Jamais, dans mes plus folles rêveries, je n'aurais imaginé que l'amour me viendrait un jour dans ces conditions. Mais je répondis simplement, de la façon la plus naturelle :

— Parce que je vous aime, Cendrillon.

Elle baissa la tête, comme si elle avait honte, et murmura d'une voix brisée :

— C'est impossible... impossible...

Puis, se ressaisissant soudain, elle me regarda bien en face et demanda :

— Que savez-vous exactement ?

— Je sais que vous êtes venue voir M. Renauld ce soir-là. Il vous a offert un chèque que vous avez déchiré avec indignation. Puis vous êtes sortie de la maison...

Je m'arrêtai.

— Continuez. Ensuite ?

— J'ignore si vous saviez que Jack Renauld viendrait ce soir-là, ou si vous avez simplement attendu dans l'espoir de le rencontrer, mais en tout cas vous avez attendu. Peut-être étiez-vous tout simplement malheureuse et avez-vous erré sans but... Toujours est-il que juste avant minuit vous étiez encore dans les parages et que vous avez vu un homme sur les links...

Je fis une nouvelle pause. La vérité m'était apparue en un éclair au moment où elle avait passé la porte, mais cette fois l'image surgit devant moi avec une force terrible. Je revis la coupe particulière du pardessus qui recouvrait le cadavre de M. Renauld et je me souvins de l'étonnante ressemblance qui m'avait frappé, au moment où son fils avait fait irruption dans le salon et où j'avais cru un instant que l'homme assassiné s'était relevé d'entre les morts.

— Continuez, répéta la jeune fille d'un ton ferme.

— J'imagine qu'il vous tournait le dos, mais vous l'avez reconnu quand même – ou vous avez cru le reconnaître. Cette démarche vous était familière, ainsi que la coupe du pardessus. Vous aviez déjà menacé Jack Renauld dans une de vos lettres. Quand vous l'avez vu là, vous êtes soudain devenue folle de colère et de jalousie, et vous avez frappé ! Je ne crois pas un instant que vous ayez eu l'intention de le tuer. Mais vous l'avez tué, Cendrillon.

Elle enfouit son visage dans ses mains et elle dit d'une voix étranglée :

— C'est vrai... C'est vrai... Je vois tout cela exactement comme vous le décrivez...

Puis, elle se tourna vers moi presque avec fureur :

— Et vous m'aimez ? Sachant tout ça, comment pouvez-vous m'aimer ?

— Je ne sais pas, dis-je d'un ton las. Je suppose que c'est ça, l'amour, une chose dont on ne peut pas se défendre. J'ai essayé pourtant, tout de suite après vous avoir vue... Mais l'amour était plus fort que moi...

Soudain, elle se remit à sangloter éperdument.

— Oh ! C'est impossible ! s'écria-t-elle. Je ne sais plus quoi faire, vers qui me tourner. Oh ! Je vous en prie, je vous en supplie, que quelqu'un me dise ce que je dois faire !

Je m'agenouillai de nouveau près d'elle, l'apaisant du mieux que je le pouvais.

— Bella, n'ayez pas peur de moi. Je vous en prie, ne craignez rien. Je vous aime, c'est vrai, mais je ne demande rien en retour. Laissez-moi seulement vous aider. Continuez à l'aimer, si vous voulez, mais laissez-moi vous aider, puisque lui ne le peut pas.

On eût dit que mes paroles l'avaient changée en statue de pierre. Elle se leva et me regarda longuement.

— Vous croyez cela ? chuchota-t-elle. Vous croyez que j'aime Jack Renauld ?

Moitié pleurant, moitié riant, elle me jeta les bras autour du cou dans un mouvement passionné, et pressa son doux visage contre le mien.

— Pas autant que je vous aime, vous, murmura-t-elle. Jamais autant !

Ses lèvres glissèrent sur ma joue, cherchant les miennes. Elle les couvrit de baisers brûlants et doux à la fois. Jamais, non, jamais de ma vie je n'oublierai l'ardeur de ces baisers, ni la merveilleuse sensation qu'ils me donnèrent !

Un bruit nous interrompit. Poirot était là et nous regardait.

Je n'hésitai pas une seconde. D'un bond, je fus sur lui et lui maintins les bras le long du corps.

— Vite, dis-je à la jeune fille. Sortez d'ici, courez ! Je le tiens.

Elle me jeta un rapide coup d'œil, puis bondit hors de la pièce. Je maintenaïs toujours Poirot d'une poigne de fer.

— Mon ami, observa-t-il d'un ton paisible, vous excellez à ce genre de choses. Le preux chevalier me tient dans sa poigne d'acier et je suis aussi impuissant qu'un enfant. Mais outre que la situation manque de confort, tout cela est légèrement ridicule. Asseyons-nous tranquillement.

— Vous ne la poursuivrez pas ?

— Mon Dieu, non ! Me prenez-vous pour Giraud ? Lâchez-moi, mon ami.

Tout en gardant sur lui un œil soupçonneux – je sais fort bien que je n'arrive pas à la cheville de Poirot en matière d'astuce –, je finis par le relâcher. Il se laissa tomber dans un fauteuil en se frottant les bras.

— Mais c'est que vous êtes fort comme un taureau, quand vous êtes en colère, Hastings ! Eh bien ! Vous trouvez que c'est une façon de se conduire envers un vieil ami ? Je vous montre la photo de la jeune fille, vous la reconnaissez, et vous ne m'en soufflez mot !

— À quoi bon, puisque vous saviez que je l'avais reconnue, dis-je avec amertume.

Ainsi, Poirot avait perçu mon trouble. Pas un instant je ne lui avais donné le change.

— Taratata ! Vous ne saviez pas que je savais. Et ce soir, après tout le mal que nous avons eu à mettre la main sur elle, vous ne trouvez rien de mieux à faire que de l'aider à s'échapper. Eh bien ! Nous en sommes là : allez-vous travailler pour ou contre moi, Hastings ?

Je ne répondis pas tout de suite. Il m'en coûtait beaucoup de me séparer de mon vieil ami. Et pourtant, j'avais déjà choisi mon camp contre lui. Me le pardonnerait-il jamais ? Il avait fait preuve jusqu'à présent d'un calme olympien, mais je connaissais sa remarquable maîtrise de soi.

— Poirot, je suis désolé. Je reconnais que je me suis fort mal conduit envers vous dans cette affaire. Mais il arrive dans la vie qu'on n'ait pas le choix. Désormais, il me faudra aller mon propre chemin.

Poirot hocha la tête à plusieurs reprises.

— Je comprends, dit-il.

La lueur moqueuse qui brillait dans ses yeux avait disparu. Il parlait avec une sincérité et une douceur qui me surprirent.

— C'est bien ça, mon ami ? C'est l'amour qui vous est venu – non pas comme vous l'imaginiez, triomphant et paré de plumes légères, mais triste et blessé... C'est bon, c'est bon, je vous avais prévenu. Quand j'ai compris que c'était elle qui avait dû prendre le poignard, je vous ai prévenu, rappelez-vous. Mais il était déjà trop tard. À propos, que savez-vous, au juste ?

Je le regardai droit dans les yeux.

— Rien de ce que vous pourrez me dire ne me surprendra, Poirot. Comprenez-le bien. Mais au cas où vous envisageriez de continuer à rechercher Mlle Duveen, je veux que ceci soit bien clair : si vous pensez qu'elle a trempé dans ce crime, ou que c'est elle la mystérieuse dame qui a rendu visite à M. Renauld cette nuit-là, vous vous trompez. Je suis revenu de Paris avec elle ce jour-là, et nous nous sommes séparés à Victoria Station le soir même, de sorte qu'il est tout à fait impossible qu'elle ait pu se trouver en même temps à Merlinville.

— Ah ! dit Poirot en me considérant d'un air pensif. Seriez-vous prêt à le jurer devant un tribunal ?

— Certainement.

Poirot se leva et s'inclina devant moi.

— Vive l'amour, mon ami ! Il fait des miracles. C'est vraiment très ingénieux, ce que vous avez trouvé là. Même Hercule Poirot s'avoue vaincu.

DES SOUCIS EN PERSPECTIVE

Après des émotions aussi intenses que celles que je viens de décrire, il arrive un moment où la tension retombe. Si j'allai me coucher cette nuit-là en pleine euphorie, je compris dès mon réveil que j'étais loin d'être sorti de l'auberge. Certes, je ne voyais aucune faille dans l'alibi que m'avait suggéré l'inspiration du moment. Si je me cramponnais obstinément à mon histoire, je voyais mal comment on pourrait accuser Bella.

Je sentais malgré tout qu'il me faudrait avancer avec les plus grandes précautions. Poirot n'accepterait pas sa défaite sans réagir. Il ferait tout pour reprendre l'avantage, et ses manœuvres risquaient de me prendre de court.

Nous nous retrouvâmes comme si de rien n'était le lendemain au petit déjeuner. Poirot semblait d'une bonne humeur inaltérable, mais je sentais chez lui une réserve qui ne lui était pas habituelle. Quand, le repas terminé, j'annonçai mon intention d'aller faire un tour, une lueur de malice brilla dans ses yeux.

— Si vous cherchez à glaner des renseignements, ce n'est pas la peine de vous déranger. Je peux vous dire dès maintenant ce que vous désirez savoir. Les sœurs Dulcibella ont annulé leur contrat et ont quitté Coventry pour une destination inconnue.

— Est-ce bien la vérité, Poirot ?

— Vous pouvez me croire sur parole, Hastings. J'ai fait ma petite enquête ce matin dès l'aube. Après tout, à quoi vous attendiez-vous ?

Dans de telles circonstances, on ne pouvait guère en effet s'attendre à autre chose. Cendrillon avait mis à profit la courte avance que j'avais pu lui assurer, et il était bien normal qu'elle n'ait pas perdu une minute pour échapper à son poursuivant. C'était ce que j'avais voulu et prévu. Néanmoins, j'avais conscience de me trouver plongé dans de nouvelles difficultés.

Je n'avais aucun moyen de communiquer avec la jeune fille. Or, il était vital qu'elle connût la ligne de défense que j'avais préparée et que j'étais prêt à soutenir jusqu'au bout. Bien sûr, elle pouvait

toujours essayer de me faire parvenir un mot, mais l'opération me semblait risquée. Elle devait se douter que Poirot pourrait intercepter son message, ce qui le relancerait aussitôt sur sa piste. Au fond, la seule solution qu'elle avait pour l'instant était de s'évanouir complètement dans la nature.

Mais qu'allait faire Poirot pendant ce temps ? Je l'étudiai avec attention. Il avait l'air le plus innocent du monde, les yeux pensivement fixés au loin. Sa placidité et son indolence ne me rassuraient pas le moins du monde. J'avais appris qu'il n'était jamais plus dangereux que dans ces moments-là. Il parut soudain remarquer mon trouble et me gratifia d'un sourire bienveillant.

— Quelque chose vous intrigue, Hastings ? Vous vous demandez pourquoi je ne me lance pas à sa poursuite ?

— Eh bien... Oui, en gros.

— C'est ce que vous feriez à ma place, bien sûr. Mais je ne suis pas de ces gens qui s'amuse à arpenter tout un pays pour chercher une aiguille dans une botte de foin, comme vous dites. Non, laissons Mlle Duveen aller où elle veut. Je saurai bien la retrouver le moment venu. Jusque-là, je me contenterai d'attendre.

Je le contemplai d'un air de doute. Cherchait-il à me fourvoyer ? J'avais l'irritante impression que, même maintenant, il était maître de la situation. Mon sentiment de supériorité s'évanouissait peu à peu. J'avais permis à cette jeune fille de fuir, et j'avais monté un brillant scénario pour la mettre à l'abri des conséquences de son acte irréfléchi. Et pourtant, je n'étais pas tranquille : le calme imperturbable de Poirot ne faisait qu'éveiller chez moi les pires appréhensions.

Je finis par lui demander, un peu gêné :

— J'imagine, Poirot, que je ne peux plus vous interroger sur vos projets ? J'en ai sans doute perdu le droit.

— Mais pas du tout, mon ami. Je n'en fais aucun mystère : nous retournons en France sans plus attendre.

— Nous ?

— Bien sûr, nous ! Vous savez bien que vous ne pouvez pas vous permettre de lâcher papa Poirot d'une semelle, pas vrai, mon ami ? Mais si vous préférez rester en Angleterre...

Je secouai la tête. Poirot avait touché juste : je ne devais à aucun prix le perdre de vue. Même si je n'espérais plus aucune confiance de sa part, je pouvais encore surveiller ses agissements. C'était lui le

danger pour Bella, puisque Giraud et la police française ignoraient jusqu'à son existence. Il ne me restait qu'à suivre Poirot à la trace.

Celui-ci m'observait avec attention tandis que je réfléchissais, et il hocha enfin la tête avec satisfaction.

— J'ai raison, n'est-ce pas ? Et comme vous êtes bien capable de me filer sous un déguisement aussi absurde qu'une fausse barbe – repérable à une lieue, bien entendu –, j'aime autant que nous voyagions ensemble. Je serais très peiné de voir les gens se moquer de vous.

— Eh bien, dans ce cas. Mais je dois vous prévenir...

— Je sais, je sais. Vous êtes mon ennemi ! Eh bien, soyez mon ennemi, cela ne me dérange nullement.

— Tant que tout reste clair entre nous, je ne vois aucun inconvénient à vous accompagner.

— Mon cher, vous possédez au plus haut degré ce sens du fair-play qui caractérise les Anglais. Puisque voilà vos scrupules apaisés, allons-y ! Il n'y a pas de temps à perdre. Notre séjour en Angleterre a été bref, mais instructif. Je sais ce que je voulais savoir.

Son ton était léger, mais il recelait une menace voilée.

— Pourtant..., commençai-je.

— Pourtant, comme vous dites, je vous vois très satisfait du rôle que vous avez joué. Seulement moi, c'est pour Jack Renauld que je me fais du souci.

Jack Renauld ! Ce nom me fit sursauter. J'avais complètement oublié cet aspect de la question. Jack Renauld en prison, avec l'ombre de la guillotine planant sur lui. Le rôle que j'avais joué m'apparut soudain sous un jour beaucoup plus sinistre. Je pouvais sauver Bella, mais, ce faisant, je risquais d'envoyer un innocent à la mort.

Je repoussai cette idée avec horreur. C'était impossible. Il serait sûrement acquitté. Mais la terreur me reprit. Et s'il ne l'était pas ? Que se passerait-il, alors ? Pouvais-je garder cela sur la conscience ? Affreuse pensée ! Faudrait-il en arriver là ? Être amené à choisir entre Bella et Jack Renauld ? Mon cœur me poussait à sauver la jeune fille que j'aimais, quoi qu'il puisse m'en coûter à moi. Mais si c'était un autre qui devait en payer le prix, le problème n'était plus le même...

Et que dirait la jeune fille de son côté ? Je ne lui avais pas soufflé mot de l'arrestation de Jack Renauld. Pour l'instant, elle ignorait totalement que son ancien amoureux était en prison, accusé d'un crime affreux qu'il n'avait pas commis. Comment réagirait-elle quand

elle le saurait ? Consentirait-elle à avoir la vie sauve au prix de la sienne ? J'espérais qu'elle ne ferait rien d'irréfléchi, puisque Jack Renauld serait sans doute acquitté sans aucune intervention de sa part. Dans ce cas, rien à craindre. Mais dans le cas contraire ? C'était là le terrible, l'insoluble dilemme. Elle n'encourrait sans doute pas la peine capitale. Elle avait pour elle toutes les circonstances atténuantes : elle invoquerait la jalousie, et les événements qui avaient exaspéré cette jalousie. Sa jeunesse et sa beauté feraient le reste. Le fait que par une tragique erreur, c'était M. Renauld, et non son fils, qui avait subi les conséquences de son geste, ne changerait cependant rien aux mobiles du crime. Quelle que soit l'indulgence du jury, elle ne pourrait échapper à de longues années de prison.

Non, il fallait à tout prix protéger Bella. Et, en même temps, il fallait sauver Jack Renauld. Je voyais mal comment accomplir un tel miracle, mais je me reposais entièrement sur Poirot. Il savait. Quoi qu'il advienne, il ne laisserait pas condamner un innocent. Il inventerait une histoire quelconque. Ce ne serait pas facile, mais il y parviendrait. Bella ne serait pas soupçonnée, Jack Renauld serait acquitté, et tout s'arrangerait.

Mais j'avais beau me répéter tout cela, un étau glacé continuait de me serrer le cœur.

SAUVEZ-LE !

Nous revînmes en France par le bateau du soir, pour nous trouver le lendemain matin à Saint-Omer, où l'on avait transféré Jack Renauld. Poirot voulut aussitôt rendre visite à M. Hautet. Comme il ne semblait voir aucune objection à ma présence, je l'accompagnai.

Après diverses formalités, nous fûmes introduits dans le bureau du magistrat, qui nous accueillit avec cordialité.

— Je m'étais laissé dire que vous étiez retourné en Angleterre, monsieur Poirot. Je me réjouis de constater qu'il n'en est rien.

— J'y suis allé, en effet, mais pour une simple visite éclair. Une piste d'intérêt secondaire, qui méritait malgré tout d'être examinée de près.

— Et vous êtes satisfait ?

Poirot haussa les épaules. M. Hautet hocha la tête avec un soupir.

— Je crois qu'il faut nous faire une raison. Cet animal de Giraud a des manières épouvantables, mais c'est un malin, aucun doute là-dessus. Il y a peu de chances qu'il se trompe.

— Vous croyez ?

Ce fut au tour du juge d'instruction de hausser les épaules.

— Eh bien... Pour parler franchement – et cela reste entre nous, bien sûr –, voyez-vous une autre conclusion possible ?

— À dire vrai, il me semble qu'il reste bien des points obscurs.

— Lesquels, par exemple ?

Mais Poirot ne se laissa pas tirer les vers du nez.

— Oh ! Je ne les ai pas encore bien ordonnés. C'était plutôt une réflexion d'ordre général. Ce jeune homme m'est sympathique, et j'ai du mal à le croire coupable d'un crime aussi affreux. À ce propos, que dit-il pour sa défense ?

Le magistrat fronça les sourcils.

— Je n'arrive pas à le comprendre. Il semble incapable de nous en fournir une, et nous avons eu le plus grand mal à obtenir qu'il réponde à nos questions. Il se borne à tout nier en bloc, et se réfugie ensuite dans un silence obstiné. Je procéderai demain à un nouvel interrogatoire. Peut-être souhaitez-vous y assister ?

Nous acceptâmes cette invitation avec empressement.

— Une bien pénible affaire, reprit le juge d'instruction avec un petit soupir. J'ai la plus profonde sympathie pour Mme Renauld.

— Comment va-t-elle ?

— Elle n'a pas encore repris connaissance. En un sens, c'est aussi bien pour elle, la pauvre femme ! Cela lui épargne bien des tourments. Le docteur affirme qu'elle n'est pas en danger, mais qu'il lui faudra beaucoup de calme et de silence quand elle aura repris conscience. Plus encore que sa chute, c'est le choc qu'elle a éprouvé qui l'a mise dans cet état. Ce serait terrible si son cerveau en gardait des séquelles, mais je n'en serais qu'à moitié surpris !

M. Hautet se renversa dans son fauteuil en secouant la tête, plein d'une délectation morbide devant cette sombre perspective. Il émergea de sa torpeur pour lancer soudain :

— À propos, j'ai reçu une lettre pour vous, monsieur Poirot. Voyons voir, où ai-je bien pu la mettre ?

Il se mit à fourrager dans ses papiers, d'où il finit par extraire une enveloppe qu'il tendit à Poirot.

— Elle m'a été adressée sous pli cacheté pour que je vous la fasse suivre. Mais comme vous n'aviez pas laissé d'adresse, je n'ai pas pu vous l'envoyer.

Poirot examina l'enveloppe avec curiosité. L'écriture, longue et penchée, était visiblement celle d'une femme. Poirot la glissa dans sa poche sans l'ouvrir et se leva pour prendre congé.

— À demain, donc. Et merci encore de votre amabilité.

— Je vous en prie. Je suis à votre entière disposition.

Au moment précis où nous sortions de l'immeuble, nous tombâmes nez à nez avec Giraud, l'air plus dandy et content de lui que jamais.

— Ah ah ! Monsieur Poirot, dit-il d'un ton nonchalant, vous voilà donc revenu d'Angleterre ?

— Comme vous pouvez le constater.

— Nous ne sommes plus loin de la conclusion de cette affaire,

j'imagine.

— En effet, monsieur Giraud.

L'air abattu de Poirot semblait combler d'aise l'inspecteur parisien.

— De tous les criminels insipides que j'ai rencontrés... Il ne cherche même pas à se défendre ! C'est impensable !

— Si impensable que cela donne à réfléchir, vous ne trouvez pas ? suggéra doucement Poirot.

Mais Giraud ne l'écoutait même pas. Il fit tournoyer sa canne.

— Eh bien, bonne journée, monsieur Poirot. Je constate avec plaisir que vous admettez enfin la culpabilité de Jack Renauld.

— Ah pardon ! je n'admets rien du tout ! Jack Renauld est innocent.

Giraud le dévisagea un instant, puis il éclata de rire en se tapotant le front de l'index :

— Complètement toqué ! laissa-t-il tomber.

Poirot se redressa et une lueur menaçante passa dans son regard.

— Monsieur Giraud, tout au long de cette affaire, vous avez eu envers moi une attitude délibérément insultante. Vous méritez une leçon. Je suis prêt à parier cinq cents francs que je trouverai le meurtrier de M. Renauld avant vous. Sommes-nous d'accord ?

Giraud le toisa avec commisération et répéta :

— Complètement toqué !

— Allons, le pressa Poirot. Pari tenu ?

— Mais je n'ai pas envie de vous prendre votre argent !

— Soyez sans crainte, vous ne me le prendrez pas.

— Alors d'accord ! Et vous m'avez trouvé insultant à votre égard, dites-vous. Eh bien sachez qu'une fois ou deux vous m'avez exaspéré vous aussi.

— Vous m'en voyez ravi, rétorqua Poirot. Monsieur Giraud, je vous souhaite le bonjour. Venez, Hastings.

Nous marchâmes dans la rue en silence. J'avais le cœur lourd. Poirot n'avait que trop clairement annoncé ses intentions. Je doutais plus que jamais d'arriver à sauver Bella. La malheureuse rencontre avec Giraud avait rendu Poirot fou de rage et l'avait complètement remonté.

Soudain, je sentis une main se poser sur mon épaule. Je me

retournai et me trouvai face à Gabriel Stonor. Après un cordial échange de civilités, il nous proposa de nous raccompagner à notre hôtel.

— Que faites-vous ici, monsieur Stonor ? demanda Poirot.

— La place d'un homme est auprès de ses amis, répliqua Stonor d'un ton sec. Surtout quand ils sont injustement accusés.

— Vous pensez donc que Jack Renauld n'a pas commis ce crime ? demandai-je anxieusement.

— J'en suis certain. Je connais ce garçon. J'admets que certains aspects de cette affaire m'ont stupéfié. Mais quand même, et bien qu'il se conduise comme un imbécile, on ne me fera jamais croire que Jack Renauld est un meurtrier.

Je me sentis aussitôt plus proche de Gabriel Stonor. Il venait sans le savoir de m'ôter un poids du cœur.

— Vous savez, m'exclamai-je, vous n'êtes pas le seul à le penser. Les preuves contre lui sont ridiculement faibles. Pour moi, son acquittement ne fait aucun doute, aucun !

La réponse de Stonor ne fut pas celle que j'aurais souhaitée.

— Je donnerais cher pour en être aussi sûr, dit-il d'un ton grave. (Puis, se tournant vers Poirot :) Qu'en dites-vous, monsieur ?

— Je pense que son cas est bien mauvais, répondit tranquillement Poirot.

— Vous le croyez coupable ? répliqua vivement Stonor.

— Non. Mais je pense qu'il sera difficile de le prouver.

— Il a un comportement si bizarre, murmura Stonor. Bien sûr, je me doute qu'il y a derrière ce meurtre bien plus de choses qu'il n'y paraît. Giraud n'y voit que du feu parce qu'il n'est pas dans le coup, mais toute cette histoire est fichtrement bizarre. Enfin, moins on en dit et mieux on se porte. Si Mme Renauld préfère taire certaines choses, ça me convient. C'est elle que ça regarde, et je respecte trop son jugement pour m'en mêler. Mais c'est l'attitude de Jack que je n'arrive pas à comprendre. C'est à croire qu'il cherche à tout prix à se faire accuser.

— Mais c'est absurde ! m'écriai-je. Et d'abord, le poignard...

Je m'interrompis, ne sachant pas trop ce que Poirot souhaitait voir révéler. Je repris en choisissant mes mots :

— Nous savons que le poignard ne pouvait être en possession de

Jack Renauld ce soir-là. Mme Renauld le sait aussi.

— C'est vrai, dit Stonor. C'est sans doute ce qu'elle dira quand elle reprendra connaissance, et bien d'autres choses encore. Eh bien, je vais vous laisser.

Poirot l'arrêta d'un geste :

— Un instant. Vous serait-il possible de m'envoyer un mot dès que Mme Renauld aura repris conscience ?

— Mais certainement. Rien de plus facile.

— Poirot, cette histoire de poignard est un bon point pour nous, dis-je d'un ton pressant en montant l'escalier. Mais j'ai préféré ne pas trop en dire devant Stonor.

— Et vous avez bien fait. Autant garder ça pour nous le plus longtemps possible. Mais ce que vous avez dit à propos de ce poignard ne suffira pas à sauver Jack Renauld. Vous avez vu que je me suis absenté une petite heure ce matin, avant de quitter Londres ?

— Et alors ?

— Alors je me suis employé à retrouver l'entreprise à laquelle s'est adressé Jack Renauld pour fabriquer ces coupe-papier. Cela n'a pas été très difficile. Eh bien, Hastings, ils ont fabriqué à sa demande non pas *deux*, mais *trois* coupe-papier.

— De sorte que...

— De sorte qu'après en avoir donné un à sa mère et un autre à Bella Duveen, il lui en restait un troisième qu'il destinait sans doute à son propre usage. Non, Hastings, je crains que la question des poignards ne nous soit d'aucun secours pour le sauver de la guillotine.

— Mais on n'en arrivera pas là !

Poirot secoua la tête d'un air de doute.

— Vous le sauverez ! affirmai-je avec énergie.

Poirot me lança un coup d'œil sévère.

— N'est-ce pas vous qui m'avez rendu la tâche impossible, mon ami ?

— Vous trouverez bien un moyen, bredouillai-je.

— Ah, sapristi ! Mais ce sont des miracles que vous me demandez ! Non, plus un mot. Voyons plutôt ce que dit cette lettre.

Il sortit l'enveloppe de sa poche ; je vis son visage se contracter tandis qu'il lisait, puis il me tendit une mince feuille de papier pelure.

— Il y a d'autres femmes qui souffrent en ce monde, Hastings.

À voir l'écriture heurtée, il était clair déjà qu'on avait rédigé ce mot à la hâte et dans un état de grande agitation.

Cher monsieur Poirot,

Si vous recevez ceci, je vous supplie de me venir en aide. Je n'ai personne vers qui me tourner, et il faut sauver Jack à tout prix. J'implore votre secours à genoux.

Marthe Daubreuil

Je lui rendis la lettre, ému.

— Vous irez ?

— À l'instant. Nous allons demander une voiture.

Une demi-heure plus tard, nous étions à la villa Marguerite. Marthe nous attendait sur le seuil ; elle retint longuement la main de Poirot dans les siennes.

— Ah ! Vous êtes venu ! Vous êtes bon. J'étais désespérée, je ne savais plus que faire. Ils ne me laissent même pas lui rendre visite en prison. Je souffre horriblement. J'en deviens folle. C'est vrai, ce qu'ils disent ? Qu'il ne nie même pas le crime ? Mais c'est de la folie ! Il ne peut pas l'avoir commis ! Je ne l'ai pas cru une minute.

— Je ne le crois pas non plus, mademoiselle, dit Poirot avec douceur.

— Mais alors, pourquoi ne parle-t-il pas ? C'est incompréhensible.

— Peut-être parce qu'il protège quelqu'un, suggéra Poirot en scrutant le visage de la jeune fille.

Marthe fronça les sourcils.

— Protéger quelqu'un ? Vous voulez dire sa mère ? Ah ! Je l'ai soupçonnée dès le début. Qui donc hérite de cette immense fortune, sinon elle ? On peut toujours prendre un air de veuve éplorée et jouer les hypocrites. On dit aussi que quand Jack a été arrêté, elle est tombée raide, comme ça ! (Elle fit un geste grandiloquent.) Et c'est sans doute le secrétaire, M. Stonor, qui l'a aidée. Ils s'entendent comme larrons en foire, ces deux-là. Elle est bien plus vieille que lui, mais les hommes s'en moquent, quand une femme a de l'argent !

Je remarquai la pointe d'amertume dans sa voix.

— Stonor était en Angleterre, glissai-je.

— C'est ce qu'il dit. Mais qu'en sait-on ?

— Mademoiselle, dit calmement Poirot, si nous devons travailler ensemble, il faut que les choses soient claires entre nous. Laissez-moi d'abord vous poser une question.

— Oui, monsieur.

— Connaissez-vous le véritable nom de votre mère ?

Marthe le regarda un moment sans rien dire, puis elle se couvrit le visage et éclata en sanglots.

— Là, là, dit Poirot en lui tapotant gentiment l'épaule. Calmez-vous, chère petite. Je vois que vous le connaissez. Maintenant, encore une question : savez-vous qui était M. Renault ?

— M. Renault ?

Elle releva la tête et contempla Poirot avec stupéfaction.

— Ah ! je vois que ça, vous ne le savez pas. Alors écoutez-moi bien.

Il lui exposa toute l'affaire en détail, comme il l'avait fait pour moi le jour de notre départ en Angleterre. Marthe écoutait, bouche bée. Quand il eut terminé, elle poussa un long soupir.

— Mais vous êtes formidable, merveilleux ! Vous êtes le plus grand détective du monde !

Elle glissa vivement de sa chaise et s'agenouilla devant lui avec une spontanéité bien française.

— Sauvez-le, monsieur ! s'écria-t-elle. Je l'aime tant. Je vous en supplie, sauvez-le !

UN DÉNOUEMENT INATTENDU

Nous assistâmes le lendemain matin à l'interrogatoire de Jack Renauld. Si peu de temps qu'ait duré son incarcération, je fus frappé de voir le changement qu'elle avait produit sur lui. Il avait les joues creuses, les yeux profondément cernés, l'air hagard et défait d'un homme qui cherche en vain le sommeil depuis des nuits. Il ne manifesta aucune émotion en nous voyant.

— Jack Renauld, commença le juge d'instruction, niez-vous avoir été présent à Merlinville le soir du meurtre ?

Jack ne répondit pas tout de suite. Enfin, il balbutia avec une hésitation pitoyable :

— Je... Je vous ai déjà dit que j'étais à Cherbourg.

Le magistrat se détourna avec brusquerie.

— Faites entrer les témoins.

La porte s'ouvrit au bout de quelques secondes, livrant passage à un homme en qui je reconnus le porteur de la gare de Merlinville.

— Vous étiez de service la nuit du 7 juin ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez assisté à l'arrivée en gare du train de 23 h 50, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Regardez le prisonnier. Faisait-il partie des voyageurs qui sont descendus de ce train ?

— Oui, monsieur.

— Êtes-vous certain de ce que vous avancez ?

— Certain, monsieur. Je connais bien M. Jack Renauld.

— Et vous êtes sûr de ne pas vous tromper de date ?

— Oui, monsieur, puisque c'est précisément le lendemain matin 8 juin que nous avons entendu parler du meurtre.

Un autre employé des chemins de fer vint confirmer le témoignage du premier. Le juge d'instruction se tourna alors vers Jack Renauld :

— Ces deux hommes vous ont formellement reconnu. Qu'avez-vous à répondre ?

Jack haussa les épaules.

— Rien.

— Renauld, poursuivit le magistrat, reconnaissez-vous ceci ?

Il prit sur la table un petit objet qu'il tendit au prisonnier. Je frémis en reconnaissant le fameux coupe-papier.

— Un instant, intervint Me Grosier, l'avocat de Jack. Je demande à parler à mon client avant qu'il réponde à cette question.

Mais Jack Renauld se souciait fort peu du malheureux Grosier. Il lui fit signe de se taire et déclara d'un ton calme :

— Je le reconnais parfaitement. C'est un cadeau que j'avais fait à ma mère, un souvenir de guerre.

— À votre connaissance, existe-t-il des copies de ce poignard ?

Me Grosier voulut de nouveau intervenir ; encore une fois, Jack passa outre.

— Pas que je sache, puisqu'il a été exécuté selon mes indications.

Le juge d'instruction lui-même étouffa une exclamation devant l'impudence de cette réponse. Jack Renauld s'obstinait à courir à la catastrophe ! Je comprenais, bien sûr, qu'il lui fallait dissimuler à tout prix l'existence de l'autre poignard s'il voulait sauver Bella. Tant qu'on croirait qu'il n'existait qu'une seule arme, on ne pourrait pas soupçonner la jeune fille d'en avoir eu une autre en sa possession. Il protégeait vaillamment celle qu'il avait aimée, mais à quel prix ! Je commençai à mesurer l'ampleur de la tâche que j'avais si légèrement assignée à Poirot. Il serait difficile d'obtenir l'acquittement de Jack Renauld sans avouer la vérité pure et simple.

M. Hautet reprit la parole sur un ton mordant :

— Mme Renauld nous a dit que ce poignard se trouvait sur sa coiffeuse la nuit du drame. Mais Mme Renauld est une mère. Cela va sans doute vous étonner, monsieur Renauld, mais il me paraît fort probable que Mme Renauld se soit trompée et que vous ayez emporté le poignard à Paris – par pure inadvertance, peut-être. Vous allez sans doute vous empresser de me contredire...

Je vis les mains du jeune homme se crisper et la sueur perler à son

front. Dans un suprême effort, il interrompit le magistrat d'une voix rauque :

— Je ne vous contredirai pas. C'est possible.

Il y eut un moment de stupéfaction. Me Grosier bondit :

— Je proteste ! Mon client a été soumis ces derniers temps à une trop forte tension nerveuse. Je tiens à signaler expressément que je ne le considère pas comme responsable de ses déclarations.

Le magistrat le fit taire d'un geste sec. Un instant, à voir combien son prisonnier forçait son rôle, le doute parut s'emparer de lui. Il se pencha et l'examina d'un œil scrutateur.

— Monsieur Renauld, avez-vous bien conscience que vos réponses ne me laissent d'autre possibilité que de vous traduire devant un tribunal ?

Un flot de sang envahit les joues pâles de Jack. Il soutint fermement le regard du juge d'instruction.

— Monsieur Hautet, je jure que je n'ai pas tué mon père.

Mais le bref moment de doute du magistrat était passé. Il eut un petit rire déplaisant.

— Sans doute, sans doute ! Vous êtes toujours comme l'agneau qui vient de naître, vous autres, les prisonniers. Mais vous vous êtes condamné vous-même. Vous êtes incapable de fournir le moindre alibi et vous n'avez rien à dire pour votre défense – à part des protestations d'innocence qui ne tromperaient pas un enfant ! Renauld, vous avez tué votre père : un meurtre cruel et lâche, pour l'argent que vous espériez tirer de sa mort. Votre mère n'a fait que vous protéger après coup. La Cour, jugeant qu'elle a agi en mère, lui accordera sans doute une indulgence dont vous ne devez pas espérer bénéficier. Et à juste titre ! Vous avez commis un crime abominable, qui doit inspirer l'horreur aux dieux comme aux hommes !

Soudain la porte s'ouvrit, brisant le flot d'éloquence de M. Hautet, au grand dépit de celui-ci.

— Monsieur le juge, monsieur le juge ! bafouilla l'huissier, il y a là une dame qui dit... Qui dit que...

— Qui dit quoi ? cria le juge, plein d'une juste indignation. C'est on ne peut plus illégal ! J'interdis toute interruption... Je l'interdis formellement !

Mais une délicate silhouette apparut. Toute de noir vêtue, le visage recouvert d'un long voile, elle écarta l'huissier et entra dans la pièce.

Mon cœur bondit douloureusement. Elle était venue ! Tous mes efforts avaient été vains. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher d'admirer le courage qui l'avait poussée à une telle démarche.

Elle leva son voile et j'étouffai un cri. Bien qu'elle lui ressemblât comme deux gouttes d'eau, cette jeune fille n'était pas Cendrillon ! En la voyant sans la perruque blonde qu'elle portait sur scène, je reconnus cette fois la jeune fille de la photographie prise dans le tiroir de Jack Renauld.

— Vous êtes monsieur Hautet, le juge d'instruction ? demanda-t-elle.

— Oui, mais j'interdis formellement...

— Je m'appelle Bella Duveen. Je viens me constituer prisonnière pour le meurtre de M. Renauld.

JE REÇOIS UNE LETTRE

Mon ami,

Lorsque vous recevrez ceci, tout sera déjà découvert. Rien de ce que j'ai dit n'a pu ébranler Bella. Elle est allée se livrer à la justice. Pour ma part, j'abandonne la lutte.

Vous devez déjà savoir que je vous ai trompé, et que j'ai payé de mensonges la confiance que vous aviez placée en moi. Vous jugerez sans doute que je suis sans excuses, mais avant de sortir pour jamais de votre vie, je voudrais m'efforcer de vous expliquer comment tout cela a pu arriver. La vie me sera plus légère si je peux croire que vous m'avez pardonné. Ce n'est pas pour moi que j'ai menti – c'est la seule chose que j'ai à dire pour ma défense.

Je voudrais partir de ce jour où nous nous sommes rencontrés dans le train de Paris. Je me faisais beaucoup de souci pour Bella. Elle était si follement éprise de Jack Renauld qu'elle aurait embrassé le sol où il marchait. Et quand elle a senti qu'il changeait, quand ses lettres ont commencé à s'espacer, elle s'est mise dans tous ses états. Elle s'est alors fourré dans la tête qu'il y avait une autre femme dans sa vie – et la suite a montré qu'elle avait vu juste. Là-dessus, elle a décidé d'aller à Merlinville pour essayer de voir Jack. Sachant combien j'étais opposée à ce projet, elle a tout fait pour me semer. Quand j'ai découvert à Calais qu'elle n'était pas dans le train, j'ai décidé de ne pas retourner en Angleterre sans elle. J'avais l'affreux pressentiment qu'il allait se passer quelque chose de terrible si je n'arrivais pas à temps pour l'empêcher d'agir.

J'ai attendu le train suivant. Elle s'y trouvait, bien déterminée à courir aussitôt à Merlinville. J'ai tâché de l'en dissuader par tous les moyens, mais rien n'y a fait. J'ai décidé alors de m'en laver les mains : j'avais vraiment tout essayé. Il se faisait tard. J'ai trouvé un hôtel, et Bella est partie pour Merlinville. Mais je gardais malgré tout ce pressentiment obsédant de ce qu'on appelle dans les livres « un désastre imminent ». Le lendemain, pas de Bella. Nous avons rendez-vous à mon hôtel, mais elle n'est pas venue. Elle n'a pas donné signe de vie de toute la journée, et mon inquiétude

grandissait à chaque minute. Et puis, j'ai lu la nouvelle dans un journal du soir.

Ç'a été un moment affreux ! Je n'avais aucune certitude, bien sûr, mais j'avais terriblement peur. Je m'imaginai que Bella avait rencontré le père de Jack, qu'elle lui avait parlé de son histoire avec son fils et qu'il l'avait insultée ou offensée d'une manière ou d'une autre. Nous avons toutes les deux des caractères très emportés.

Et puis, quand on a sorti toute cette histoire d'hommes masqués, je me suis sentie un peu rassurée. Mais je continuais à me demander où avait bien pu passer Bella.

Le lendemain matin, j'étais dans un tel état de nervosité que j'ai décidé d'aller voir moi-même ce que je pouvais faire. Là-dessus, je suis tombée sur vous. Vous connaissez la suite... Quand j'ai vu le mort, qui ressemblait tellement à Jack, recouvert du pardessus de Jack, j'ai compris ! Et puis j'ai vu le coupe-papier – l'affreux objet ! – que Jack avait offert à Bella. Dix contre un qu'elle avait laissé ses empreintes digitales. Je ne peux vous expliquer l'horrible désespoir qui s'est emparé de moi à ce moment-là.

Je ne voyais plus qu'une chose : je devais m'emparer de ce poignard et m'enfuir avec avant qu'on ne s'aperçoive de sa disparition. J'ai fait semblant de m'évanouir et, pendant que vous étiez parti chercher de l'eau, je l'ai pris et je l'ai caché dans ma robe.

Je vous ai raconté que j'étais descendue à l'Hôtel du Phare. En fait j'ai pris aussitôt le train pour Calais et, de là, le premier bateau pour l'Angleterre. Une fois en pleine mer, j'ai jeté l'horrible petit poignard dans les eaux de la Manche. Après, j'ai eu l'impression de pouvoir respirer enfin plus librement.

Bella était revenue à Londres. Elle avait une tête épouvantable. Je lui ai raconté ce que j'avais fait, en lui disant qu'elle était en sécurité pour l'instant. Elle m'a regardée bouche bée, et puis elle s'est mise à rire... à rire... C'était affreux de l'entendre ! Je me suis dit que le mieux pour elle était encore de s'étourdir de travail. Elle allait devenir folle si elle restait là à se ronger. Grâce au ciel, nous avons trouvé un engagement presque aussitôt.

Et puis, je vous ai vu avec votre ami dans la salle, ce soir-là. J'ai été prise de panique. Vous deviez la soupçonner, puisque vous étiez sur nos traces. J'étais prête à entendre le pire et je vous ai suivi, totalement désemparée. Et là, avant que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche, j'ai compris que c'était moi que vous soupçonniez, non pas Bella ! Ou du moins, vous me preniez pour Bella, puisque c'était

moi qui avais volé le poignard.

Mon ami, si vous aviez pu lire au fond de mon cœur à ce moment-là ! Peut-être me pardonneriez-vous... J'avais peur, j'étais désespérée, je ne savais quel parti prendre. Je ne voyais qu'une chose, c'est que vous étiez prêt à tout pour me sauver, et je n'étais pas sûre que vous auriez été prêt à la sauver, elle. Sans doute pas... Ce n'était pas pareil. Je ne pouvais pas courir ce risque : Bella est ma jumelle, je dois tout faire pour la protéger. C'est pourquoi j'ai continué à mentir. J'avais honte... J'ai honte aujourd'hui encore. C'est tout – vous devez vous dire que c'est bien assez. J'aurais dû vous faire confiance. Si je l'avais fait...

Dès que la nouvelle de l'arrestation de Jack Renauld est parue dans les journaux, ç'a été fini. Bella n'a même pas voulu attendre de voir comment les choses allaient tourner...

Je suis extrêmement fatiguée. Je ne peux pas en écrire plus.

Elle avait d'abord signé *Cendrillon*, puis elle avait barré ce nom et écrit à la place : *Dulcie Duveen*.

C'était une lettre confuse, mal écrite, presque un brouillon, mais je l'ai conservée jusqu'à ce jour.

Poirot était près de moi. Je laissai les feuillets glisser à terre et je levai les yeux :

— Vous saviez dès le début que c'était l'autre ?

— Oui, mon ami.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

— Avant toute chose, j'avais peine à imaginer que vous ayez pu commettre une telle erreur. Vous aviez vu la photographie. Les deux sœurs se ressemblent beaucoup, mais pas au point qu'on ne puisse les distinguer l'une de l'autre.

— Mais les cheveux blonds ?

— Une perruque, un accessoire de scène qui servait à former un contraste piquant pour leur numéro. Avez-vous déjà vu des jumelles qui soient l'une brune et l'autre blonde ?

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit à l'hôtel ce soir-là, à Coventry ?

— Vous avez été plutôt brusque dans vos méthodes, mon ami, répondit sèchement Poirot, de sorte que vous ne m'en avez pas laissé l'occasion.

— Mais après ?

— Ah, après ! Eh bien, pour commencer, j'étais blessé de votre manque de confiance. Et puis, je voulais savoir si vos sentiments supporteraient l'épreuve du temps, en bref, si c'était de l'amour ou une simple toquade. Rassurez-vous, je ne vous aurais pas laissé mijoter bien longtemps.

Je hochai la tête. Il y avait trop d'affection dans sa voix pour que je puisse lui garder rancune. D'un geste impulsif, je ramassai les feuillets et les tendis à Poirot.

— Lisez. J'insiste.

Il lut la lettre en silence, puis leva les yeux sur moi.

— Qu'est-ce qui vous inquiète, Hastings ?

Poirot avait changé de ton. Il avait perdu son air moqueur, ce qui m'aida beaucoup à lui avouer ce que j'avais sur le cœur.

— Elle ne dit pas... elle ne dit nulle part si elle m'aime ou non.

— Je crois que vous vous trompez, Hastings.

— Où cela ? m'écriai-je en me penchant avidement.

Poirot eut un sourire.

— Elle vous le dit à chaque ligne de sa lettre, mon ami.

— Mais comment vais-je la retrouver ? Elle n'a pas mis d'adresse. Il y a un timbre français, c'est tout.

— Ne vous énervez donc pas comme ça ! Laissez faire papa Poirot. Je vous la retrouverai dès que j'aurai une minute à moi.

LE RÉCIT DE JACK RENAULD

— Toutes mes félicitations, monsieur Jack, dit Poirot en serrant chaleureusement la main du jeune homme.

Jack Renauld était venu nous trouver aussitôt après sa libération, avant d'aller rejoindre sa mère et Marthe à Merlinville. Stonor l'accompagnait. Sa vigueur contrastait grandement avec le visage épuisé du jeune homme, qui semblait au bord de la dépression nerveuse. Il adressa à Poirot un sourire triste et dit d'une voix sourde :

— Quand je pense que j'ai subi tout cela pour la protéger, et que ça n'a servi à rien !

— Vous ne vous attendiez quand même pas à ce que cette fille accepte que vous donniez votre vie, répliqua Stonor d'un ton sec. C'était le moins qu'elle pouvait faire, quand elle vous a vu marcher tout droit à la guillotine.

— Ma foi, vous y mettiez du vôtre, vous aussi ! ajouta Poirot avec un petit clin d'œil. Au train où vous alliez, Me Grosier était bon pour s'étouffer de rage et vous auriez eu sa mort sur la conscience.

— C'était sans doute un bon bougre plein de bonnes intentions, dit Jack, mais il m'a donné des sueurs froides : vous comprenez, je ne pouvais guère me confier à lui ! Mais à présent, que va-t-il arriver à Bella ?

— À votre place, dit Poirot, je ne me ferais pas trop de souci pour elle. Les tribunaux français ont beaucoup d'indulgence pour la jeunesse, la beauté et les crimes passionnels ! Un avocat intelligent en fera un cas exemplaire de circonstances atténuantes. Cela risque d'être assez déplaisant pour vous...

— Je m'en fiche. Voyez-vous, monsieur Poirot, je me sens en partie responsable de la mort de mon père. Si je n'avais pas eu cette histoire avec cette fille, il serait encore vivant à l'heure qu'il est. Et ma fichue négligence, quand je me suis trompé de pardessus ! Je ne peux m'empêcher de me sentir coupable de sa mort. Cela me hantera jusqu'à la fin de mes jours.

— Mais non, mais non, dis-je d'un ton apaisant.

— Bien sûr, c'est affreux pour moi de penser que Bella a tué mon père, poursuivit Jack. Mais je l'ai traitée d'une façon honteuse. Quand j'ai rencontré Marthe et que j'ai compris mon erreur, j'aurais dû lui écrire aussitôt pour tout lui avouer. Mais j'ai eu peur qu'elle me fasse une scène, que tout cela revienne aux oreilles de Marthe, et que Marthe croie que cette histoire était sérieuse. J'ai laissé courir, en espérant qu'elle se lasserait. Je me suis tout simplement défilé, sans comprendre que la pauvre petite était au désespoir. Si elle m'avait vraiment poignardé, comme elle a cru le faire, je n'aurais eu que ce que je méritais. Sans compter qu'il lui a fallu un sacré courage pour venir se constituer prisonnière. Mais j'étais prêt à jouer le jeu jusqu'au bout, vous savez.

Il resta silencieux un moment, puis, sautant du coq à l'âne :

— Ce qui m'échappe, quand même, c'est ce que pouvait bien fabriquer mon honorable père dehors à une heure pareille, en sous-vêtements et avec mon pardessus sur le dos. Je suppose qu'il venait tout juste d'échapper aux deux malfrats, et que ma mère s'est trompée en disant qu'ils sont arrivés à 2 heures du matin. À moins que... Ce n'était pas un coup monté, au moins ? Je veux dire que ma mère ne croyait pas... elle n'a pas pu croire que c'était moi ?

Poirot le rassura aussitôt.

— Non, non, monsieur Jack. N'ayez aucune crainte là-dessus. Quant au reste, je vous l'expliquerai en détail le moment venu. C'est une histoire assez curieuse. Mais allez-vous nous raconter ce qui s'est passé exactement au cours de cette terrible nuit ?

— Il y a fort peu à raconter. Comme je vous l'ai dit, je suis revenu de Cherbourg afin de voir Marthe avant de m'embarquer pour l'autre bout du monde. Le train avait du retard, de sorte que j'ai décidé de prendre le raccourci à travers le terrain de golf, qui menait directement à la villa Marguerite. J'étais presque arrivé, quand soudain...

Il s'interrompit, la gorge serrée.

— J'ai entendu un cri affreux. Pas un cri très fort – plutôt un son étouffé, étranglé, mais qui m'a fait peur. J'en suis resté cloué sur place quelques instants. La lune était pleine. Et en contournant un buisson j'ai vu la tombe, et une forme gisant face contre terre avec un poignard fiché dans le dos. C'est alors... c'est alors qu'en relevant les yeux je l'ai vue, elle. Elle me regardait comme si elle avait vu un spectre – et elle a dû me prendre pour un fantôme, en effet –, le visage dénué d'expression, pétrifiée d'horreur. Et puis elle a poussé un cri, et elle s'est enfuie en courant.

Il fit une pause, s'efforçant de maîtriser son émotion.

— Et ensuite ? demanda doucement Poirot.

— Honnêtement, je ne sais plus. Je suis resté planté là quelques minutes, hébété. Et puis j'ai compris qu'il valait mieux ficher le camp au plus vite. Je n'ai pas pensé un instant qu'on pouvait me soupçonner, mais j'ai eu peur qu'on vienne me demander plus tard de témoigner contre elle. J'ai marché jusqu'à Saint-Beuvais, comme je vous l'ai dit, et j'ai loué une voiture pour retourner à Cherbourg.

On frappa à la porte et un chasseur entra, porteur d'un télégramme qu'il remit à Gabriel Stonor. Celui-ci l'ouvrit en hâte et sauta de sa chaise.

— Mme Renault a repris connaissance, dit-il.

— Ah ! dit Poirot en bondissant sur ses pieds. En route pour Merlinville !

Nous ne perdîmes pas une seconde. À la demande de Jack Renault, Stonor accepta de rester sur place pour veiller à ce qu'on fit le maximum pour Bella Duveen. Poirot, Jack et moi, nous prîmes place dans la voiture de Renault.

Nous atteignîmes Merlinville en moins de trois quarts d'heure. Comme nous approchions de la villa Marguerite, Jack lança à Poirot un coup d'œil interrogateur.

— Que diriez-vous d'aller devant pour annoncer à ma mère que j'ai été libéré... ?

— Tandis que vous irez annoncer vous-même la nouvelle à Mlle Marthe, hein ? acheva Poirot avec un petit clin d'œil. Mais oui, allez donc, j'allais moi-même vous proposer un arrangement de ce genre.

Jack Renault ne se le fit pas dire deux fois. Il arrêta la voiture, en sortit comme une fusée et prit l'allée en courant. Poirot et moi poursuivîmes jusqu'à la villa Geneviève.

— Poirot, dis-je, vous souvenez-vous de notre arrivée ici, quand nous avons été accueillis par la nouvelle du meurtre de M. Renault ?

— Et comment ! Ça ne fait d'ailleurs pas si longtemps. Mais que d'événements depuis lors, surtout pour vous, mon ami.

— En effet, soupirai-je.

— Vous péchez toujours par sentimentalisme, Hastings. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Il ne reste qu'à espérer que Mlle Bella bénéficiera de l'indulgence du jury, et après tout, Jack Renault ne

peut pas les épouser toutes les deux ! Non, je parlais d'un point de vue professionnel. Nous ne sommes pas en présence d'un crime bien ordonné, bien organisé, comme les détectives les aiment. La mise en scène préparée par Georges Conneau était parfaite, c'est vrai. Mais pas le dénouement, ça non ! Un homme qui se fait tuer par accident sous le coup de la colère d'une jeune fille jalouse – non mais, vraiment, où sont l'ordre et la logique dans tout cela ?

Je riais encore de la bizarrerie des idées de mon ami Poirot, quand Françoise ouvrit la porte.

Poirot lui expliqua qu'il devait voir Mme Renauld d'urgence, et la vieille femme le fit monter. Je restai au salon, où j'attendis un bon moment avant de le voir réapparaître. Il avait l'air exceptionnellement grave.

— Vous voilà, Hastings ! Sacré tonnerre ! C'est qu'il y a du grabuge en perspective !

— Que voulez-vous dire ? m'écriai-je.

— J'osais à peine y croire, dit pensivement Poirot, mais les femmes sont toujours imprévisibles.

— Voici Jack, en compagnie de Marthe Daubreuil, dis-je en regardant par la fenêtre.

Poirot bondit hors du salon et arrêta le jeune couple sur les marches du perron.

— N'entrez pas, c'est préférable. Votre mère est profondément bouleversée.

— Je sais, je sais, dit Jack Renauld. Mais je tiens à la voir tout de suite.

— Je vous dis que non. Cela vaut mieux.

— Mais Marthe et moi...

— En tout cas, laissez mademoiselle en bas. Montez si vous y tenez, mais vous devriez suivre mon conseil.

Une voix tombant du haut de l'escalier nous fit sursauter.

— Je vous remercie de vos bons offices, monsieur Poirot, mais je tiens à exprimer moi-même ma volonté à mon fils.

Stupéfaits, nous regardâmes Mme Renauld, la tête encore entourée de bandages, descendre les marches appuyée sur le bras de Léonie. La jeune Française, en larmes, implorait sa maîtresse de retourner se coucher.

— Madame va se tuer ! C'est contraire aux ordres du docteur !

Visiblement, Mme Renauld n'en avait cure.

— Mère ! s'écria Jack en s'élançant vers elle.

Mais elle le repoussa d'un geste.

— Je ne suis plus ta mère ! Tu n'es plus mon fils ! À compter de ce jour et de cette minute, je te renie.

— Mère ! répéta le jeune homme, abasourdi.

Un instant, l'angoisse qu'elle perçut dans sa voix parut la faire fléchir. Poirot esquissa un geste, mais elle retrouva aussitôt son sang-froid.

— Le sang de ton père est sur toi. Tu es moralement responsable de sa mort. Tu as bafoué son autorité, tu l'as défié à propos d'une fille, et le cruel abandon d'une autre a fini par causer sa mort. Sors de ma maison sur l'heure. Je veillerai dès demain à prendre toutes les mesures nécessaires pour que tu ne touches jamais un sou de sa fortune. Fais ton chemin dans le monde du mieux que tu pourras, avec l'aide de cette jeune femme, la fille de la plus cruelle ennemie de ton père.

Et là-dessus, d'une démarche lente et douloureuse, elle entreprit de remonter l'escalier.

Nous étions confondus : aucun de nous ne s'était attendu à une telle sortie. Jack Renauld, épuisé par ses précédentes épreuves, chancela et manqua de tomber. Poirot et moi, nous nous précipitâmes vers lui.

— Il n'en peut plus, murmura Poirot à Marthe Daubreuil. Où pouvons-nous l'emmener ?

— Mais chez nous, à la villa Marguerite ! Nous prendrons soin de lui, ma mère et moi. Mon pauvre Jack !

Nous emmenâmes le jeune homme à la villa, où il s'affala aussitôt sur une chaise, dans un état proche de l'évanouissement. Poirot lui tâta le front et les mains.

— Il a de la fièvre. La tension nerveuse a été trop forte. Ce coup l'a achevé. Mettez-le au lit, Hastings et moi, nous allons chercher un médecin.

Le médecin arriva bientôt. Après avoir examiné le patient, il déclara qu'il s'agissait d'un cas bénin d'épuisement nerveux. Avec du repos et du calme, le jeune homme devrait être sur pied dès le lendemain. Cependant, on pouvait craindre aussi une fièvre cérébrale. Il était préférable que quelqu'un passât la nuit à son chevet.

Ayant fait tout ce qui était en notre pouvoir, nous laissâmes Jack aux soins de Marthe et de sa mère, et nous retournâmes en ville. L'heure habituelle de notre dîner étant passée depuis longtemps, nous étions aussi affamés l'un que l'autre. Nous nous rassasiâmes au premier restaurant venu d'une excellente omelette, suivie d'une non moins excellente entrecôte.

— Et maintenant, prenons nos quartiers pour la nuit, dit Poirot après qu'un café noir eut complété le repas. Si nous essayions notre vieille connaissance, l'*Hôtel des Bains* ?

Nous nous y rendîmes sur-le-champ. Certainement, on pouvait offrir à ces messieurs deux belles chambres donnant sur la mer... À ma grande surprise, Poirot demanda :

— Est-ce que Mlle Robinson est déjà arrivée ?

— Mais oui, monsieur. Elle vous attend dans le petit salon.

— Ah !

— Poirot, m'écriai-je en m'efforçant de rester à sa hauteur dans le corridor, qui diable est cette Mlle Robinson ?

Poirot me fit un gracieux sourire.

— C'est que, voyez-vous, Hastings, je vous ai arrangé un gentil petit mariage.

— Mais enfin...

— Bah ! dit Poirot en me faisant franchir le seuil d'une tape amicale dans le dos. Croyez-vous que j'aie envie d'aller crier le nom de Duveen sur les toits de Merlinville ?

C'était bien Cendrillon. Comme elle se levait pour nous accueillir, je retins longuement sa main dans les miennes, et mes yeux dirent le reste.

Poirot s'éclaircit la gorge.

— Mes enfants, dit-il, ce n'est pas l'heure de faire du sentiment. Nous avons du pain sur la planche. Mademoiselle, avez-vous fait ce que je vous avais demandé ?

Pour toute réponse, Cendrillon sortit de son sac un objet enveloppé dans du papier de soie qu'elle tendit à Poirot. Je sursautai quand il eut fini de le déballer : c'était le fameux coupe-papier qu'elle prétendait avoir jeté dans les eaux de la Manche ! C'est étrange cette manie qu'ont les femmes de ne pas vouloir se séparer des objets ou des documents même les plus compromettants.

— Très bien, mon enfant, dit Poirot. Je suis content de vous. Allez vous reposer, maintenant. Hastings et moi, nous avons du travail cette nuit. Nous vous retrouverons demain matin.

— Où allez-vous ? demanda la jeune fille en ouvrant de grands yeux.

— Vous le saurez demain.

— Où que vous alliez, je viens avec vous.

— Mais enfin, mademoiselle...

— Je vous dis que je viens avec vous.

Poirot comprit que toute discussion était inutile. Il baissa les bras.

— Eh bien, venez, mademoiselle. Mais je vous préviens que cela n'aura rien d'amusant. Et il peut fort bien ne rien se passer du tout.

Vingt minutes plus tard, nous nous mettions en route. La nuit était tombée, et l'obscurité oppressante. Poirot nous mena hors de la ville en direction de la villa Geneviève. Mais une fois en vue de la villa Marguerite, il s'arrêta.

— J'aimerais m'assurer que tout va bien pour Jack Renault. Venez avec moi, Hastings. Il vaut mieux que mademoiselle nous attende dehors. Mme Daubreuil pourrait avoir pour elle des mots blessants.

Nous ouvrîmes la porte du jardin et remontâmes l'allée. Comme nous longions la maison, j'attirai l'attention de Poirot sur une fenêtre du premier étage. Le profil de Marthe Daubreuil se découpait nettement derrière les rideaux.

— Ah ! dit Poirot. C'est sans doute dans cette chambre que nous trouverons Jack Renault.

Mme Daubreuil vint nous ouvrir la porte. L'état de Jack n'avait pas évolué, nous dit-elle, mais si nous préférons nous en assurer nous-mêmes... Elle nous fit monter dans la chambre à coucher où nous trouvâmes sa fille occupée à coudre à la lumière d'une lampe posée sur une table. Elle mit un doigt sur ses lèvres en nous voyant entrer.

Jack Renault dormait d'un sommeil agité, tournant la tête de droite et de gauche, le visage encore congestionné.

— Est-ce que le docteur va revenir ? chuchota Poirot.

— Non, à moins que nous ne le fassions appeler. Il s'est enfin endormi, c'est le principal. Maman lui a préparé une tisane.

Elle se rassit avec son ouvrage quand nous sortîmes de la chambre. Mme Daubreuil nous raccompagna à la porte. Depuis que je

connaissais son passé, je regardais cette femme avec un intérêt accru. Elle se tenait les yeux baissés, et sur ses lèvres flottait ce sourire vaguement énigmatique que je me rappelais si bien. Soudain elle me fit peur, comme on peut avoir peur d'un splendide serpent venimeux.

— Nous espérons ne pas vous avoir trop dérangée, madame, dit poliment Poirot en sortant.

— Mais pas du tout, monsieur.

— À propos, dit Poirot comme frappé par une idée soudaine, M. Stonor n'était pas à Merlinville aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Je comprenais mal pourquoi Poirot lui posait cette question dont la réponse ne l'intéressait nullement.

— Pas à ma connaissance, dit Mme Daubreuil posément.

— Il n'a pas eu un entretien avec Mme Renauld ?

— Comment le saurais-je, monsieur ?

— C'est juste, reconnut Poirot. Je pensais que vous auriez pu le voir aller et venir, c'est tout. Bonne nuit, madame.

— Mais enfin..., commençai-je.

— Plus tard, Hastings. Quand nous aurons le temps.

Nous rejoignîmes Cendrillon et nous nous dirigeâmes rapidement vers la villa Geneviève. Poirot regarda par-dessus son épaule la fenêtre éclairée et le profil de Marthe penchée sur son ouvrage.

— En tout cas, il est bien gardé, grogna-t-il entre ses dents.

À la villa Geneviève, Poirot se posta derrière les buissons, à gauche de l'allée ; de là, nous étions à l'abri des regards, tout en ayant une vue parfaite sur la maison. Celle-ci était plongée dans une obscurité totale ; tout le monde dormait, sans doute. Nous étions presque au-dessous de la chambre à coucher de Mme Renauld, dont je remarquai la fenêtre ouverte. Il me sembla que Poirot avait les yeux fixés dans cette direction.

— Qu'allons-nous faire ? chuchotai-je.

— Vous allez voir.

— Mais...

— Je ne m'attends pas à ce qu'il se passe quoi que ce soit avant une heure ou deux. Mais la...

Il fut brutalement interrompu par un long cri rauque :

— Au secours !

Une lumière s'alluma soudain au premier étage, sur le côté droit de la façade. Le cri venait de là. Et devant la fenêtre éclairée, nous vîmes se découper les silhouettes de deux personnes qui se battaient.

— Mille tonnerres ! s'écria Poirot. Elle a dû changer de chambre !

Bondissant hors des buissons, il alla frapper violemment à la porte d'entrée. Puis, il se précipita vers l'arbre planté derrière le massif de fleurs et l'escalada avec l'agilité d'un chat. Je le suivis, tandis qu'il pénétrait dans la maison par la fenêtre ouverte. En jetant un coup d'œil vers le bas, je vis Dulcie sur la branche située juste au-dessous de moi.

— Prenez garde, je vous en prie ! m'exclamai-je.

— Occupez-vous de votre grand-mère ! répliqua la jeune fille. Pour moi, c'est un jeu d'enfant.

Poirot, ayant traversé en courant la chambre vide, frappait maintenant à coups redoublés contre la porte.

— Fermée et verrouillée de l'extérieur, gronda-t-il. Il va nous falloir du temps pour l'enfoncer.

Les appels au secours étaient de plus en plus faibles. Je vis du désespoir dans les yeux de Poirot comme nous attaquions ensemble la porte à coups d'épaule.

De la fenêtre nous parvint la voix calme et résolue de Cendrillon :

— Vous n'arriverez pas à temps. Je crois que je suis la seule à pouvoir tenter quelque chose.

Avant que j'aie pu faire un geste pour l'en empêcher, elle s'élança et se jeta dans le vide. Je courus à la fenêtre. À ma grande terreur, je la vis suspendue par les mains au bord du toit, en train de se propulser vers la fenêtre allumée.

— Grands dieux ! Mais elle va se tuer ! m'écriai-je.

— Vous semblez oublier que c'est une acrobate professionnelle, Hastings. C'est la providence du bon Dieu qui a voulu qu'elle vienne avec nous ce soir. Prions simplement pour qu'elle arrive à temps. Ah !

Un horrible cri traversa la nuit au moment où la jeune fille disparaissait à l'intérieur de la chambre. Puis on entendit la voix claire de Cendrillon :

— Non ! Il n'en est pas question ! Je vous tiens, et je vous préviens que j'ai une poigne d'acier.

Au même moment, la porte de notre prison fut ouverte avec

précaution par Françoise. Poirot l'écarta brutalement et se rua dans le couloir jusqu'à la porte du fond, devant laquelle les domestiques étaient réunis.

— C'est verrouillé de l'intérieur, monsieur.

On entendit un bruit de chute. Au bout de quelques secondes, la clé tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit doucement. Cendrillon, le visage très pâle, nous fit signe de passer.

— Elle est sauvée ? demanda Poirot.

— Oui, mais de justesse. Elle n'en pouvait plus.

Mme Renault, à demi couchée sur son lit, respirait avec difficulté.

— Elle a failli m'étrangler, dit-elle dans un souffle.

La jeune fille se pencha pour ramasser un objet qu'elle tendit à Poirot. C'était une fine échelle de corde en soie.

— Tout était prévu, dit Poirot, y compris la fuite par la fenêtre, pendant que nous frappions désespérément à la porte. Où est... l'autre ?

Cendrillon s'écarta. Une silhouette enveloppée d'un tissu sombre gisait sur le sol, le visage caché dans un des plis.

— Morte ?

Cendrillon hocha la tête.

— Je crois. Sa tête a dû heurter le marbre de la cheminée.

— Mais qui est-ce ? m'écriai-je.

— La meurtrière de Renault, Hastings. Et à quelques secondes près, celle de Mme Renault.

Stupéfait, abasourdi, je m'agenouillai. Et en écartant le tissu, je découvris le beau visage sans vie de Marthe Daubreuil.

LA FIN DU VOYAGE

Je ne garde qu'un souvenir confus des événements qui suivirent cette nuit-là. Poirot restait sourd à toutes mes questions, trop occupé à accabler Françoise de reproches pour ne pas lui avoir dit que Mme Renauld avait changé de chambre à coucher.

Je le tirai par le bras, bien décidé à me faire entendre.

— Mais vous auriez dû le savoir, protestai-je. Vous lui avez rendu visite cet après-midi même !

Poirot consentit à m'accorder une seconde d'attention.

— Non, on l'avait transportée dans son boudoir en fauteuil roulant.

— Mais enfin, monsieur, s'écria Françoise, Madame a changé de chambre aussitôt après le drame. Tous ces souvenirs, vous comprenez, ça lui était trop pénible !

— Et pourquoi ne m'a-t-on rien dit ? vociféra Poirot en tapant du poing sur la table, tandis que sa colère montait à toute allure. Je vous pose la question, pourquoi-donc-ne-m'a-t-on-rien-dit ? Vous n'êtes qu'une pauvre vieille idiote ! Et Léonie et Denise ne valent pas plus cher. Ah ! vous faites une belle brochette d'imbéciles, toutes autant que vous êtes ! Votre bêtise a bien failli causer la mort de votre maîtresse ! Sans cette courageuse enfant...

S'interrompant soudain, il bondit dans la chambre où Cendrillon administrait à Mme Renauld les premiers soins, et l'embrassa avec une ardeur toute latine, ce qui ne manqua pas de me contrarier un peu.

Je fus réveillé de mon état somnambulique par la voix de Poirot qui m'ordonnait sèchement de trouver sur l'heure un médecin pour Mme Renauld. Après quoi, j'étais prié d'avertir la police. Enfin, il m'acheva en ajoutant :

— Vous n'avez même pas besoin de revenir ici. Je vais être trop occupé pour vous parler. Quant à mademoiselle, je l'engage comme garde-malade.

Je me retirai, drapé dans ma dignité. Après avoir accompli mes diverses missions, je retournai à l'hôtel. Je ne comprenais à peu près

rien à ce qui venait de se passer. Les événements de la nuit m'apparaissaient sous une lumière irréaliste et fantastique. Personne ne voulait répondre à mes questions. Personne d'ailleurs ne semblait les entendre. Épuisé et furieux, je me jetai sur mon lit où je ne tardai pas à sombrer dans un sommeil de brute.

Quand j'ouvris les yeux, le soleil entrait à flots par la fenêtre ouverte et Poirot, impeccable et souriant, était assis à mon chevet.

— Enfin, vous émergez ! C'est que vous avez un sommeil de plomb, Hastings. Savez-vous qu'il est bientôt 11 heures ?

Je poussai un grognement et portai la main à mon front.

— J'ai dû rêver, dis-je. Vous n'allez pas le croire, mais j'ai rêvé que nous avions trouvé le cadavre de Marthe Daubreuil dans la chambre de Mme Renault. Et vous prétendiez qu'elle était la meurtrière de M. Renault !

— Mais vous n'avez pas rêvé, mon ami. C'est la pure vérité.

— Ce n'est pas Bella Duveen qui a tué M. Renault ?

— Oh non ! Hastings, ce n'est pas elle ! Si elle l'a prétendu, c'était uniquement pour sauver de la guillotine l'homme qu'elle aimait.

— Quoi ?

— Rappelez-vous le récit de Jack Renault. Ils sont arrivés sur le lieu du drame au même moment, et chacun a pris l'autre pour le meurtrier. La jeune fille le fixe d'un air épouvanté, puis elle pousse un cri et prend la fuite. Mais quand elle entend dire qu'il vient d'être accusé de ce crime, c'est plus qu'elle ne peut en supporter : elle vient alors s'accuser pour le sauver d'une mort certaine.

Poirot joignit le bout des doigts en un geste qui lui était familier.

— Cette affaire ne me satisfaisait pas, déclara-t-il. J'ai toujours eu l'impression que nous étions devant un meurtre prémédité et commis de sang-froid par un criminel assez intelligent pour utiliser à ses propres fins les plans de M. Renault lui-même, et brouiller ainsi les pistes. Le grand criminel – comme je n'ai cessé de vous le répéter depuis le début – choisit toujours la simplicité.

J'acquiesçai.

— Seulement, pour que cette théorie tienne, il fallait que le meurtrier ait été au courant des projets de M. Renault. Cela nous mène à Mme Renault. Mais la théorie de sa culpabilité ne résiste pas à l'examen. Qui d'autre pouvait connaître ses projets ? Nous tenons de la bouche même de Marthe Daubreuil qu'elle avait surpris la dispute

entre M. Renauld et le vagabond. Si elle a pu surprendre cette scène, rien ne nous dit qu'elle n'a rien entendu d'autre, surtout si les Renauld ont eu l'imprudence de discuter de leur projet là-haut, sur le banc. Rappelez-vous avec quelle facilité vous avez surpris la conversation entre Marthe et Jack au même endroit.

— Mais quel mobile pouvait bien avoir Marthe Daubreuil pour tuer M. Renauld ? objectai-je.

— Quel mobile ? Mais l'argent ! Renauld était multimillionnaire et à sa mort – c'est du moins ce que croyaient Jack et Marthe – son immense fortune devait revenir à son fils. Reprenons, si vous le voulez bien, toute l'affaire du point de vue de Marthe Daubreuil.

» Marthe Daubreuil surprend la conversation entre M. Renauld et sa femme. Renauld était une source de revenus non négligeable pour les Daubreuil mère et fille, mais voilà qu'il entend se soustraire à leurs griffes. Elle songe peut-être d'abord à se mettre en travers de ses plans, mais il lui vient bientôt une idée bien plus audacieuse, une idée qui n'effraie pas un instant la digne fille de Jeanne Beroldy ! Renauld constitue à présent un obstacle définitif à son mariage avec Jack. Si ce dernier passe outre, il sera déshérité et pauvre – ce qui n'est nullement du goût de Marthe. J'en viens d'ailleurs à douter qu'elle se soit jamais beaucoup souciée de Jack Renauld. Elle peut simuler une forte émotion, mais en réalité elle est comme sa mère, du type froid et calculateur. Je me demande aussi si elle a jamais été très sûre de son empire sur le garçon. Elle l'avait ébloui et ensorcelé, mais s'il était séparé d'elle – et son père pouvait aisément les séparer –, il risquait de l'oublier. En revanche, Renauld mort et son fils en possession de la moitié de sa fortune, le mariage pourra avoir lieu aussitôt. Elle sera enfin riche, d'une richesse sans rapport avec les quelques milliers de livres péniblement extorqués jusqu'ici à Renauld. Sa remarquable intelligence lui suggère aussitôt un plan très simple. C'est tellement facile ! Renauld a organisé lui-même les circonstances de sa mort : il lui suffit de surgir au bon moment pour faire de cette comédie une tragique réalité. Et c'est là qu'apparaît le second indice qui mène infailliblement à Marthe Daubreuil : le poignard ! Jack Renauld en avait fait fabriquer trois. Il en a donné un à sa mère, un autre à Bella Duveen ; n'était-il pas vraisemblable qu'il ait donné le troisième à Marthe Daubreuil ?

» Pour résumer, j'avais noté quatre points défavorables à Marthe Daubreuil :

» 1) Marthe Daubreuil avait pu être au courant des projets de disparition de M. Renauld.

» 2) Marthe Daubreuil avait un intérêt direct à la mort de Renauld.

» 3) Marthe Daubreuil était la fille de la fameuse Mme Beroldy, qui porte à mon avis la responsabilité morale et virtuelle de l'assassinat de son mari, même si le coup fatal a été porté par Georges Conneau.

» 4) Marthe Daubreuil était la seule personne, hormis Jack Renauld, susceptible d'avoir un troisième poignard en sa possession.

Poirot fit une pause et s'éclaircit la gorge avant de reprendre :

— Bien sûr, quand j'ai appris l'existence de l'autre jeune fille, Bella Duveen, j'ai compris qu'elle avait eu également la possibilité de tuer Renauld. Cette solution ne me satisfaisait guère car, comme je vous l'ai déjà expliqué, un expert comme moi aime à affronter un criminel à sa mesure. Mais enfin, il faut bien prendre les crimes tels qu'ils sont et non tels qu'ils devraient être, n'est-ce pas ? Il paraissait peu probable que Bella Duveen se soit promenée avec un coupe-papier-souvenir-de-guerre à la main, mais elle aurait pu vouloir se venger de Jack Renauld. Quand elle est venue s'avouer coupable du meurtre, on pouvait penser que tout était fini. Et pourtant...

» Pourtant, mon ami, je n'étais pas satisfait. Loin de là. J'ai repris l'affaire de fond en comble pour en arriver à la même conclusion que précédemment. Si ce n'était pas Bella Duveen qui avait tué, alors ce ne pouvait être que Marthe Daubreuil. Mais je n'avais pas l'ombre d'une preuve contre elle !

» Et puis, vous m'avez montré la lettre de Mlle Dulcie, et j'y ai vu l'occasion de régler le problème une fois pour toutes. Dulcie Duveen avait volé le poignard de la remise et l'avait jeté en pensant qu'il appartenait à sa sœur. Or, si ce poignard n'était pas celui de sa sœur, mais celui que Jack Renauld avait donné à Marthe, il fallait bien que celui de Bella fût quelque part ! Je ne vous ai rien dit, Hastings – ce n'était pas l'heure de faire du sentiment –, mais j'ai retrouvé Mlle Dulcie, je lui ai expliqué ce qu'il me semblait nécessaire, et je lui ai demandé de fouiller dans les affaires de sa sœur. Imaginez mon enthousiasme quand, suivant mes instructions, elle s'est présentée à l'hôtel sous le nom de Mlle Robinson et m'a remis le précieux petit souvenir.

» Pendant ce temps, j'avais entrepris de forcer Mlle Marthe à se découvrir. Sur mon ordre, Mme Renauld a renié son fils et déclaré qu'elle avait l'intention de rédiger un nouveau testament le privant de la totalité de la fortune de son père. C'était un coup de poker, mais c'était notre dernière chance, et Mme Renauld était décidée à courir le risque. À cela près qu'elle a oublié de m'avertir qu'elle avait changé de chambre, persuadée sans doute que je le savais... Et tout s'est passé

comme je le prévoyais. Marthe Daubreuil a fait une dernière tentative – la plus hardie de toutes – pour s’emparer des millions de Renault. Et elle a échoué !

— Ce que je ne comprends toujours pas, murmurai-je, c’est qu’elle ait pu pénétrer dans la maison sans que nous l’ayons vue. Pour moi, cela tient du miracle. Nous la laissons à la villa Marguerite, nous allons tout droit à la villa Geneviève, et elle trouve le moyen d’y arriver avant nous !

— Ah, mais c’est que nous ne l’avons pas laissée derrière nous. Elle est sortie de la villa Marguerite par-derrière pendant que nous parlions à sa mère dans le vestibule. C’est là qu’Hercule Poirot s’est fait avoir, comme on dit.

— Mais l’ombre derrière les rideaux ? Nous l’avons bien aperçue, de la route.

— Eh bien, à ce moment-là, Mme Daubreuil avait déjà eu le temps de prendre sa place.

— Mme Daubreuil ?

— Oui. L’une est plus âgée que l’autre, l’une est brune et l’autre blonde, mais quand il s’agit d’une ombre se découpant derrière des rideaux, elles ont à peu près le même profil. Et même là, je n’ai rien soupçonné, triple idiot que je suis ! J’étais persuadé d’avoir tout mon temps. Je croyais qu’elle n’essaierait pas de s’introduire dans la villa avant plusieurs heures. Ah ! c’est qu’elle avait de la cervelle, la belle Marthe Daubreuil !

— Et son but était d’assassiner Mme Renault ?

— Oui : la totalité de sa fortune serait alors revenue à son fils. Mais cela aurait pris les apparences d’un suicide, mon ami ! Par terre, près du corps de Marthe Daubreuil, j’ai trouvé une compresse de coton, une petite bouteille de chloroforme et une seringue hypodermique contenant une dose mortelle de morphine. Vous saisissez ? D’abord le chloroforme, et quand la victime est endormie, la morphine. Au matin, l’odeur du chloroforme se serait dissipée, et on aurait trouvé la seringue au pied du lit, là où Mme Renault était censée l’avoir laissée tomber. Et qu’aurait dit cet excellent M. Hautet, à votre avis ? « Pauvre femme ! La joie de voir son fils libéré, après tout le reste, c’en était trop. Quand je vous disais que cela risquait de laisser des séquelles dans son cerveau ! Décidément une tragique affaire, l’affaire Renault. »

» Néanmoins, Hastings, les choses ne se sont pas tout à fait passées comme Mlle Marthe l’avait prévu. D’abord, Mme Renault était

réveillée et elle l'attendait. Il y a eu lutte. Mais Mme Renauld étant encore très faible, il restait une dernière chance à Marthe Daubreuil. Le plan du suicide était à l'eau, mais si elle arrivait à faire taire Mme Renauld en l'étranglant, à s'enfuir par sa petite échelle de corde pendant que nous tentions de défoncer la porte, et à revenir avant nous à la villa Marguerite, il serait difficile de prouver quoi que ce soit contre elle. Seulement, elle a été mise échec, non par Hercule Poirot, mais par une petite acrobate à la poigne d'acier.

Je retournai l'histoire dans ma tête pendant un moment.

— Quand avez-vous commencé à soupçonner Marthe Daubreuil, Poirot ? Quand elle nous a dit qu'elle avait surpris la dispute avec le vagabond dans le jardin ?

Poirot eut un sourire.

— Vous rappelez-vous le premier jour de notre arrivée à Merlinville, mon bon ami ? Et la splendide jeune fille immobile à la porte de sa villa ? Vous m'avez demandé si j'avais remarqué cette jeune déesse, et je vous ai répondu que j'avais simplement vu une jeune fille aux yeux inquiets. C'est toujours de cette façon que j'ai pensé à Marthe Daubreuil, depuis le début : comme à la jeune fille aux yeux inquiets ! De quoi avait-elle si peur ? Pour qui était-elle si inquiète ? Pas pour Jack Renauld, puisqu'elle ignorait à ce moment qu'il se trouvait la veille à Merlinville.

— À ce propos, m'écriai-je, comment se porte Jack Renauld ?

— Beaucoup mieux. Il est encore à la villa Marguerite, mais Mme Daubreuil a disparu. La police est à sa recherche.

— Était-elle de mèche avec sa fille, à votre avis ?

— Nous ne le saurons jamais. C'est une dame qui sait fort bien garder ses secrets, et je doute fort que la police remette jamais la main sur elle.

— Et Jack Renauld sait-il, à propos de...

— Pas encore.

— Il va en éprouver un choc terrible.

— Bien sûr. Et pourtant, Hastings, je ne suis pas certain que son cœur ait jamais été pleinement engagé. Jusqu'ici, nous avons pris Bella Duveen pour une séductrice, et Marthe Daubreuil pour la jeune fille qu'il aimait vraiment. Mais je me demande si nous ne serions pas plus près de la vérité en inversant les rôles. Marthe Daubreuil était très belle. Elle s'est appliquée à fasciner Jack et elle y est parvenue, mais rappelez-vous la curieuse répugnance de celui-ci à rompre avec

l'autre jeune fille. Et voyez comment il a préféré risquer la guillotine plutôt que de l'accuser. J'ai dans l'idée que lorsqu'il apprendra la vérité, il sera horrifié et révolté, et que cet amour illusoire s'évanouira assez vite.

— Et que devient Giraud ?

— Ah, celui-là ! Il a piqué une crise de nerfs qui l'a obligé à rentrer à Paris.

Nous échangeâmes un sourire complice.

Poirot se révéla bon prophète. Quand le médecin déclara que Jack Renauld était suffisamment remis pour entendre toute la vérité, ce fut Poirot qui se chargea de la lui apprendre. Le choc fut en effet terrible, mais Jack s'en remit mieux que je ne l'aurais cru. Le dévouement de sa mère lui fut d'un grand secours dans ces jours difficiles, car Mme Renauld et son fils étaient devenus inséparables.

Il lui restait à subir une dernière épreuve. Poirot avait appris à Mme Renauld qu'il connaissait son secret et l'avait vivement incitée à ne pas laisser plus longtemps Jack dans l'ignorance du passé de son père.

— Madame, il n'est jamais bon de cacher la vérité. Soyez courageuse et expliquez-lui tout.

Le cœur lourd, Mme Renauld finit par y consentir, et elle révéla à Jack que son père, l'homme qu'elle avait aimé, fuyait la justice depuis des années. Poirot répondit à la question du jeune homme avant même qu'il l'eût posée :

— Rassurez-vous, monsieur Jack. Je ne suis pas tenu de mettre la police dans la confidence. Ce n'est pas pour elle que j'ai travaillé dans cette affaire, c'est pour votre père. La justice a fini par le rattraper, mais nul n'a besoin de savoir que Georges Conneau et lui étaient une seule et même personne.

Certains points demeurèrent bien entendu assez obscurs pour la police, mais Poirot fournit à chaque fois des explications si plausibles qu'il mit un terme à toutes les questions.

Peu de temps après notre retour à Londres, je remarquai un magnifique chien de chasse en porcelaine sur sa cheminée. Poirot répondit par un hochement de tête à mon regard interrogateur :

— Mais oui ! J'ai gagné mes cinq cents francs ! N'est-ce pas qu'il est beau ? Je l'ai baptisé Giraud.

Quelques jours plus tard, Jack Renauld vint nous rendre visite, l'air résolu.

— Monsieur Poirot, je suis venu prendre congé de vous. Je m'embarque dans quelques jours pour l'Amérique du Sud. Mon père avait de puissants intérêts sur tout ce continent, et je vais recommencer une nouvelle vie là-bas.

— Vous partez seul, monsieur Jack ?

— Ma mère m'accompagne, et je garde Stonor comme secrétaire. Il aime les contrées lointaines.

— Vous n'emmenez personne d'autre ?

Jack rougit.

— Vous voulez parler de...

— D'une jeune fille qui vous aime si tendrement qu'elle était prête à sacrifier sa vie pour vous.

— Comment pourrais-je lui demander quoi que ce soit ? dit le jeune homme d'une voix sourde. Après tout ce qui s'est passé, comment pourrais-je aller la trouver et... Bon sang, quelle histoire boiteuse pourrais-je bien lui raconter ?

— Les femmes ont l'art de trouver de merveilleuses béquilles aux histoires de ce genre.

— Peut-être, mais... Quel imbécile j'ai été !

— Nous le sommes tous, à un moment ou à un autre, observa Poirot avec philosophie.

Le visage de Jack s'était durci.

— Il y a encore autre chose. Je suis le fils de mon père. Sachant cela, qui accepterait de m'épouser ?

— Vous dites que vous êtes le fils de votre père. Hastings ici présent vous confirmera que je crois à l'hérédité...

— Alors, vous voyez !

— Une minute. Je connais aussi une femme, une femme d'un très grand courage, capable d'un amour immense et d'une abnégation sans limites...

Le jeune homme leva les yeux et son regard s'adoucit.

— Ma mère !

— Oui. Vous êtes autant son fils que le fils de votre père. Allez trouver Mlle Bella. Dites-lui la vérité. Ne lui cachez rien, et vous verrez ce qu'elle vous répondra.

Jack hésitait encore.

— Allez la trouver non plus comme un gamin, mais comme un homme. Un homme conscient du poids du passé et de celui du présent, mais qui aspire à une vie nouvelle et très belle. Demandez-lui de la partager avec vous. Peut-être ne l'avez-vous pas compris encore, mais votre amour réciproque est passé par l'épreuve du feu et il a résisté. Chacun de vous n'était-il pas prêt à donner sa vie pour l'autre ?

Et qu'est-il advenu du capitaine Hastings, l'humble chroniqueur de cette histoire ?

Il est question qu'il aille rejoindre les Renauld dans leur ranch au-delà des mers, mais pour terminer ce récit, je préfère revenir à un certain matin dans le jardin de la villa Geneviève.

— Je ne peux pas vous appeler Bella, dis-je, puisque ce n'est pas votre nom. Dulcie me paraît bizarre, je n'y suis pas habitué. Je vous appellerai donc Cendrillon. Souvenez-vous que Cendrillon a épousé le prince... Je ne suis pas un prince, mais...

Elle m'interrompt :

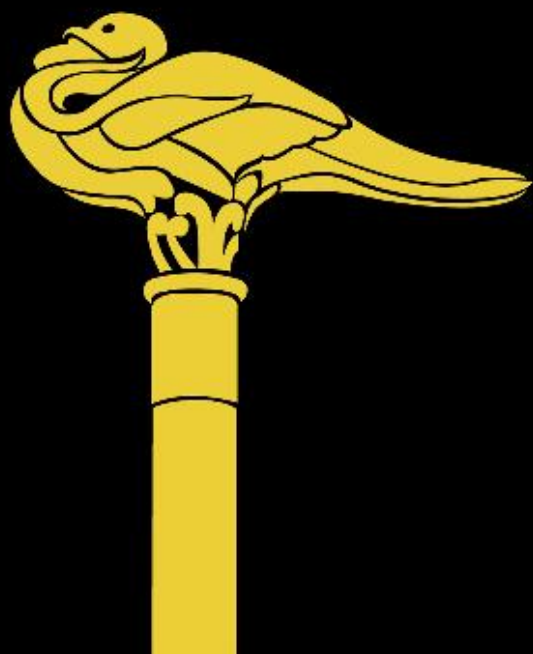
— Je suis sûre que Cendrillon l'avait prévenu. Elle ne pouvait pas lui promettre de devenir une princesse. Ce n'était jamais qu'une petite souillon, après tout...

— Maintenant, c'est au prince de l'interrompre, dis-je. Et savez-vous ce qu'il lui a répondu ?

— Non ?

— Le prince a dit : « Au diable ! » et il l'a embrassée.

Et j'ai joint le geste à la parole.



Agatha Christie

LES ENQUÊTES
D'HERCULE
POIROT



Collection de romans d'aventures
créée par Albert Pigasse

Agatha Christie

LES ENQUÊTES D'HERCULE
POIROT

Traduit de l'anglais par Marie-Josée Lacube
Traduction révisée



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob, 75006 Paris

Titre de l'édition originale :
POIROT INVESTIGATES
publiée par HarperCollins

ISBN : 978-2-7024-4217-3

AGATHA CHRISTIE® and POIROT® are registered trademarks of
Agatha Christie Limited in the UK and/or elsewhere.

© 1925 Agatha Christie Limited

All rights reserved.©

© 1968, Librairie des Champs-Élysées, pour la première édition et
1991 pour la nouvelle traduction française

©2015, éditions du Masque, département des éditions Jean-Claude
Lattès, pour la présente édition.

© Conception graphique et couverture : WE-WE

*Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation réservés
pour tous pays.*

L'Énigme de « l'Étoile de l'Occident »

Je me trouvais chez Poirot et regardais distraitement par la fenêtre.

— Voilà qui est étrange, laissai-je soudain échapper à mi-voix.

— Qu'y a-t-il, mon ami ? s'enquit Poirot.

Sa voix placide me parvenait des profondeurs de son fauteuil.

— Que déduiriez-vous des faits suivants, Poirot ? Une jeune femme richement vêtue – chapeau à la mode, manteau de fourrure somptueux – vient par ici en regardant les maisons les unes après les autres. À son insu, elle est suivie par trois hommes et une femme d'âge mûr. Un garçon de courses les rejoint et désigne la jeune femme avec force gesticulations. Quel est le drame qui se joue ? La jeune femme est-elle une aventurière et ses poursuivants des inspecteurs de police sur le point de l'arrêter ? Ou alors sont-ils des malfaiteurs qui s'apprêtent à agresser une innocente victime ? Qu'en pense le grand détective ?

— Le grand détective, cher ami, choisit, comme toujours, la voie la plus simple. Il se lève et va voir de ses propres yeux.

Mon ami me rejoignit à la fenêtre. Un instant plus tard, il émettait un gloussement amusé :

— Comme d'habitude, votre exposé est imprégné d'un incurable romantisme. Cette jeune femme n'est autre que Mlle Mary Marvell, la star de cinéma. Une horde d'admirateurs qui l'ont reconnue est à ses trousses. Et soit dit en passant, mon cher Hastings, elle en est parfaitement consciente.

Je me mis à rire.

— Tout s'explique donc ! Mais nul besoin d'être un génie pour en arriver à cette conclusion, Poirot. Il suffisait de la reconnaître.

— En vérité ? Et combien de fois avez-vous vu Mlle Marvell à l'écran, mon cher ?

— Une douzaine, peut-être.

— Moi, une seule. Et cependant, je l'ai reconnue, et pas vous.

— Elle a l'air si différente, avançai-je timidement.

— Enfin ! s'exclama Poirot. Vous attendiez-vous à la voir se promener dans les rues de Londres, coiffée d'un chapeau de cow-boy, ou pieds nus, avec de longs cheveux bouclés comme une jeune Irlandaise ? Avec vous, c'est toujours pareil. Vous n'allez pas à l'essentiel. Souvenez-vous de l'affaire de la danseuse, Valérie Saintclair.

Je haussai les épaules, légèrement agacé.

— Allons, consolez-vous, mon ami, reprit Poirot, retrouvant son calme. Tout le monde n'est pas Hercule Poirot. Je le sais bien.

— Vraiment, vous êtes l'individu le plus présomptueux que j'aie jamais rencontré, répliquai-je, mi-amusé mi-irrité.

— Que voulez-vous ? Quand on est unique, on le sait. Et je ne suis pas le seul à partager cette opinion. Mlle Mary Marvell est de cet avis, si je ne m'abuse.

— Comment ?

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute : elle vient ici.

— Par quel détour en arrivez-vous à cette conclusion ?

— Fort simplement. Cette rue n'a rien d'aristocratique. Il n'y a ni médecin ni dentiste de renom, et encore moins de modiste ! Seulement un détective à la mode. Oui, très cher, c'est vrai, je suis à la mode, dernier cri ! Les gens disent : « Comment ? Vous avez perdu votre étui à stylo en or ? Allez donc voir le petit Belge. Il est sensationnel. Tout le monde y va, courez-y ! » Et ils accourent. En masse, mon ami. Avec les problèmes les plus abracadabrants. (La sonnette de la porte d'entrée retentit.) Que vous avais-je dit ? Voici Mlle Marvell.

Une fois de plus, Poirot avait raison. L'instant d'après, la star américaine était introduite dans la pièce. Poirot se leva. J'en fis autant.

Mary Marvell était sans nul doute une des comédiennes les plus populaires de l'écran. Elle venait d'arriver en Angleterre en compagnie de son mari, Gregory B. Rolf, acteur lui aussi. Ils s'étaient mariés l'année précédente aux États-Unis et c'était leur premier voyage en Angleterre, où on leur avait réservé un accueil des plus chaleureux. Tout le monde était prêt à s'enticher de Mary Marvell, de ses toilettes, de ses fourrures, de ses bijoux et d'un joyau en particulier, un énorme diamant baptisé en hommage à sa propriétaire : Étoile de l'Occident. On avait beaucoup écrit, à tort ou à raison, sur cette célèbre pierre

qui, disait-on, était assurée pour la somme fabuleuse de cinquante mille livres sterling.

Tous ces détails me traversèrent l'esprit tandis que je me joignais à Poirot pour accueillir notre gracieuse cliente.

De petite taille, menue, sa pâle blondeur et l'innocence de ses grands yeux bleus étaient celles d'une enfant.

Poirot lui offrit un siège et elle nous exposa aussitôt le motif de sa visite.

— Vous allez sans doute me trouver ridicule, monsieur Poirot, mais lord Cronshaw m'a dit hier soir que vous aviez merveilleusement résolu le mystère de la mort de son neveu et j'en ai tout de suite conclu que votre avis me serait précieux. Peut-être ne s'agit-il que d'un canular, c'est ce que m'assure Gregory, mais je suis malade d'inquiétude.

Elle s'interrompit pour reprendre son souffle. Le visage de Poirot s'épanouit en un sourire encourageant :

— Continuez, madame. Car je suis toujours dans l'ignorance.

— Ce sont ces lettres.

Mlle Marvell ouvrit son sac et en tira trois enveloppes qu'elle tendit à Poirot. Ce dernier les examina avec attention.

— Papier bon marché, nom et adresse tapés à la machine. Voyons à l'intérieur.

Il sortit le contenu de la première enveloppe.

Je m'étais approché de lui et me penchai par-dessus son épaule. Sur le feuillet, une seule phrase, tapée, comme l'intitulé de l'enveloppe, à la machine :

Le diamant, œil gauche du dieu, doit retourner d'où il vient.

La deuxième lettre reprenait exactement les mêmes termes, mais la troisième était plus explicite :

Vous avez été prévenue. Vous n'avez pas obéi. Le diamant vous sera enlevé. À la pleine lune, les deux diamants, œil droit et œil gauche du dieu, retrouveront leur place. Car cela est écrit.

— Je n'ai pas pris la première lettre au sérieux, expliqua Mlle Marvell. Quand j'ai reçu la deuxième, j'ai commencé à m'interroger. La troisième est arrivée hier et il m'a semblé que l'affaire était peut-être plus grave que ce que je pensais.

— Je constate qu'elles n'ont pas été expédiées par la poste.

— Non, on me les a remises en main propre. Un Chinois. C'est ce qui me fait peur.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est à un Chinois de San Francisco que Gregory a acheté la pierre il y a trois ans.

— Je vois, madame, qu'à votre avis le diamant dont nous parlons, est bel et bien...

— L'Étoile de l'Occident, acheva Mlle Marvell. En effet. Gregory se souvient qu'à l'époque une étrange légende entourait ce joyau, mais le Chinois qui le lui a vendu a refusé de parler. Gregory m'a simplement dit qu'il paraissait mort de peur et pressé de s'en débarrasser. D'ailleurs, il n'en a demandé que le dixième de sa valeur. Greg me l'a offert en cadeau de mariage.

Poirot hocha la tête d'un air pensif :

— Ce récit pêche par son excès de romanesque. Et pourtant, qui sait ? Hastings, passez-moi, je vous prie, mon petit almanach. Voyons, poursuivit-il en tournant les pages. Quand a lieu la pleine lune ?... Ah ! vendredi prochain. C'est-à-dire dans trois jours. Eh bien, madame, vous désirez un conseil ? Je vous le donne : cette belle histoire est peut-être forgée de toutes pièces, il n'est pas non plus impossible qu'elle soit vraie. Par conséquent, je vous suggère de me confier le diamant jusqu'à vendredi prochain. Ensuite, nous pourrons prendre les mesures souhaitables.

Une expression de déplaisir sembla passer, tel un léger nuage, sur le visage de l'actrice.

— Je crains que ce ne soit impossible, répondit-elle d'un air contraint.

— Vous l'avez avec vous, n'est-ce pas ?

Poirot fixait sur elle un regard pénétrant.

La jeune femme hésita un instant avant de glisser la main dans l'échancrure de son corsage pour en retirer une chaîne longue et fine. Elle se pencha en avant et ouvrit la main. Dans sa paume, une pierre éblouissante, sertie dans une ravissante monture de platine, brillait de tous ses feux.

Poirot émit un long sifflement.

— Fabuleux ! murmura-t-il. Vous permettez, madame ? (Il s'empara du joyau, l'examina avec soin, puis le rendit à sa propriétaire avec une

courbette.) Une pierre magnifique... sans aucun défaut. Fichtre ! Et vous vous promenez souvent avec ce trésor ?

— Non, non, je suis très prudente, monsieur Poirot. D'ordinaire, il est rangé dans ma boîte à bijoux que je laisse dans le coffre-fort de l'hôtel. Nous sommes descendus au Magnificent. Je ne l'ai sorti aujourd'hui que pour vous le montrer.

— Et vous voudrez bien me le laisser, n'est-ce pas ? Vous voudrez bien écouter les conseils de papa Poirot.

— Écoutez... Voilà ce qui se passe, monsieur Poirot. Vendredi, nous sommes invités pour quel-ques jours à Yardly Chase chez lord et lady Yardly.

Les paroles de la jeune femme éveillèrent en moi de vagues réminiscences. Des rumeurs... De quoi s'agissait-il ? Quelques années auparavant, lord et lady Yardly s'étaient rendus aux États-Unis. Le bruit avait couru que lord Yardly avait défrayé la chronique avec le concours de quelques ladies de son entourage. Mais ce n'était pas tout. D'autres ragots avaient associé le nom de lady Yardly à un acteur californien. Bien sûr ! Cela me revint en un éclair, il ne pouvait s'agir que de Gregory B. Rolf.

— Je vais vous confier un secret, monsieur Poirot, continuait pendant ce temps Mlle Marvell. Nous sommes sur le point de conclure un accord avec lord Yardly. Il se peut que nous tournions un film dans le manoir de ses ancêtres.

— À Yardly Chase ? m'écriai-je. En effet, c'est un des plus beaux d'Angleterre.

— Oui, opina Mlle Marvell, dans le genre féodal, c'est ce qu'il y a de mieux, je crois. Mais il exige le prix fort en échange de son autorisation. Peut-être que notre projet n'aboutira pas, ce qui serait dommage, car Greg et moi adorons associer travail et plaisir.

— Je vous demande pardon d'insister lourdement, madame, mais vous pouvez sûrement vous rendre à Yardly Chase sans le diamant.

Dans les yeux de Mlle Marvell passa une lueur rusée qui démentit son expression enfantine. Elle parut soudain beaucoup plus âgée :

— Je tiens à le porter là-bas.

— La collection Yardly, dis-je, doit receler de célèbres bijoux, dont un énorme diamant, je crois.

— Oui, répondit Mlle Marvell, laconique.

— Ah, c'est donc ça ! entendis-je Poirot murmurer tout bas.

Puis il ajouta à voix haute avec son inquiétante faculté de faire mouche à tous les coups – il appelait cela faire preuve de psychologie :

— Ainsi, vous avez déjà rencontré lady Yardly... À moins que ce ne soit plutôt le cas de votre mari ?

— Gregory l’a connue alors qu’elle voyageait dans l’Ouest américain il y a trois ans, voulut bien admettre Mlle Marvell.

Elle eut un instant d’hésitation, puis brusquement :

— L’un de vous deux a-t-il déjà eu l’occasion de feuilleter *Les Potins mondains* ?

Poirot plaida coupable d’un air penaud, moi aussi.

— Je vous pose cette question parce que, dans le numéro de cette semaine, il y a un article sur les bijoux célèbres et c’est vraiment très curieux...

Elle s’interrompit. Je me levai, traversai la pièce et pris sur la table le journal en question. Elle l’ouvrit et se mit à lire à voix haute :

— « ... Parmi d’autres pierres précieuses célèbres, on peut citer l’Étoile de l’Orient, diamant que possède la famille Yardly. Un ancêtre de l’actuel lord Yardly le ramena de Chine. Une histoire romanesque, rapporte-t-on, lui est attachée : la pierre aurait été jadis l’œil droit de la divinité d’un temple. Un autre diamant, de forme et de taille similaires, représenterait l’œil gauche. La légende dit que l’un comme l’autre seraient, le moment venu, volés à leurs propriétaires respectifs. “Un œil ira à l’ouest, l’autre à l’est, jusqu’à ce qu’ils soient réunis une fois de plus. Alors, ils retourneront triomphalement au dieu.” Coïncidence curieuse : il existe en ce moment même une pierre dont la description correspond parfaitement au joyau du temple. Elle est connue sous le nom d’Étoile de l’Ouest ou Étoile de l’Occident. Elle appartient à une vedette de cinéma adulée, Mlle Mary Marvell. Il serait intéressant de comparer ces deux pierres. »

Elle se tut.

— Extraordinaire ! murmura Poirot. Romanes-que à souhait ! (Il se tourna vers notre visiteuse.) Et vous n’avez pas peur, madame ? Vous n’êtes pas la proie de terreurs superstitieuses ? Vous ne craignez pas de présenter ces deux jumeaux l’un à l’autre ? Un Chinois apparaît et hop ! le tour est joué, il les subtilise et les ramène en Chine.

Il parlait d’un ton moqueur, mais sous cette remarque badine je percevais tout le sérieux de mon ami.

— Je ne crois pas que le diamant de lady Yardly soit aussi beau que le mien, dit Mlle Marvell. Enfin, je verrai bien.

J'ignore quelle aurait été la réponse de Poirot, car au même moment, la porte s'ouvrit brusquement sur un homme jeune, grand, à la beauté fracassante et qui entra d'un pas décidé. De ses cheveux noirs ondulés jusqu'à ses bottines de cuir verni, il était l'incarnation parfaite d'un héros de film sentimental.

— Je t'avais promis que je passerais te prendre, Mary, dit Gregory B. Rolf. Au fait, que pense M. Poirot de notre petit problème ? Comme moi : qu'il ne s'agit que d'une mauvaise plaisanterie ?

Mon ami adressa un sourire au géant. Le contraste entre les deux hommes était parfaitement bouffon.

— Plaisanterie ou pas, monsieur Rolf, dit Poirot sans amabilité excessive, j'ai conseillé à madame votre épouse de ne pas emporter le diamant avec elle vendredi à Yardly Chase.

— Tout à fait d'accord avec vous sur ce point, monsieur. C'est ce que j'ai dit à Mary. Mais voilà, elle est femme jusqu'au bout des ongles et l'idée qu'une autre l'éclipse, côté bijoux, lui est insupportable.

— Gregory raconte n'importe quoi ! s'exclama Mary Marvell tandis que la colère empourprait son visage.

Poirot eut un haussement d'épaules.

— Madame, je vous ai donné mon avis. Je ne peux rien de plus. Restons-en là.

Il s'inclina et les raccompagna à la porte.

— Ah, là, là ! me fit-il observer en revenant. Ces histoires de bonnes femmes !... Le gentil mari a fait mouche, mais quel manque de tact ! Oui, quel manque de tact !

Je lui fis part de mes vagues souvenirs et il acquiesça d'un vigoureux hochement de tête.

— C'est ce que j'ai pensé. De toute façon, il y a anguille sous roche. Avec votre permission, mon ami, je vais aller prendre l'air. Attendez mon retour, je vous en prie, je ne serai pas long.

Je m'étais assoupi dans mon fauteuil quand la logeuse frappa à la porte et passa la tête dans l'entrebâillement.

— Une autre jeune femme est là, qui désire voir M. Poirot. Je lui ai dit qu'il était sorti, mais elle demande si elle peut l'attendre, vu qu'elle vient de la campagne.

— Faites-la entrer, madame Murchinson. Peut-être pourrai-je l'aider à résoudre son problème.

Un instant plus tard, la visiteuse en question pénétrait dans la pièce. J'eus un coup au cœur en la reconnaissant : le visage de la belle lady Yardly occupait trop souvent les colonnes de la presse mondaine pour demeurer anonyme.

— Je vous en prie, asseyez-vous, lady Yardly, dis-je en la guidant vers un fauteuil. Mon ami Poirot est sorti mais il ne va pas tarder.

Elle me remercia et prit place devant moi.

Un genre très différent de celui de Mary Marvell : grande, brune, les yeux brillants, le teint pâle, le visage fier et cependant, dans le pli de ses lèvres, une certaine mélancolie.

J'éprouvai le désir soudain de sauter sur l'occasion. Pourquoi pas ? En présence de Poirot, je me sens souvent embarrassé, je n'apparais pas à mon avantage. Néanmoins, il ne fait aucun doute que je possède moi aussi un sens évident de la déduction.

— Lady Yardly, me lançai-je, je connais la raison de votre visite : vous avez reçu des lettres de chantage au sujet de votre diamant.

Mon coup avait porté. Elle me dévisagea bouche bée. Toute couleur s'était retirée de ses joues.

— Vous savez, murmura-t-elle dans un souffle. Comment ?

J'eus un sourire.

— Simple question de logique. Si Mlle Marvell a reçu des lettres de menace...

— Mlle Marvell ? Elle est venue vous voir ?

— Elle sort d'ici. Comme je vous le disais, si elle, qui détient l'un des deux diamants, a reçu une série de mystérieuses lettres de menace, vous, qui détenez l'autre, devez avoir reçu les mêmes. C'est simple, non ? J'ai donc raison... Vous avez reçu, vous aussi, ces étranges missives ?

L'espace d'un instant, elle hésita, comme si elle n'était pas sûre de pouvoir me faire confiance. Puis, elle inclina la tête en signe d'assentiment, un léger sourire aux lèvres.

— En effet, reconnut-elle.

— Les vôtres vous ont-elles également été remises en main propre, par un Chinois ?

— Non, je les ai reçues par la poste. Mais, dites-moi, Mlle Marvell a donc subi les mêmes pressions que moi, si je vous comprends bien ?

Je lui relatai les événements du matin. Elle m'écouta avec attention.

— Tout cadre parfaitement. Mes lettres et celles de Mlle Marvell sont identiques. Il est vrai que les miennes ont été postées, mais elles étaient imprégnées d'un étrange parfum, comme une odeur d'encens qui m'a fait penser à l'Orient. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ?

— C'est ce qu'il nous faut éclaircir. Avez-vous apporté ces lettres ? Le cachet de la poste pourrait nous fournir une indication.

— Je les ai, hélas ! détruites. Sur le moment, j'ai en effet pensé à une plaisanterie stupide. Un gang chinois qui essaierait de rentrer en possession des diamants ! Cela paraît incroyable.

Repasser en revue les faits sous tous leurs aspects n'apporta aucune lumière. Impossible de progresser dans nos hypothèses. Enfin lady Yardly se leva.

— Je ne vois pas la nécessité d'attendre M. Poirot. Vous pouvez lui relater notre entretien. Merci beaucoup, monsieur... euh...

Elle hésita, la main tendue.

— Capitaine Hastings, m'empressai-je de préciser.

— Bien sûr ! Où avais-je la tête ? Vous êtes un intime des Cavendish, n'est-ce pas ? C'est Mary Cavendish qui m'a conseillé de consulter M. Poirot.

Lorsque mon ami revint, je lui narrai avec un certain plaisir la visite que j'avais reçue en son absence. Il me harcela de questions sur un ton plutôt sec, afin de connaître tous les détails de notre conversation. Je devinai entre les mots qu'il était plutôt mécontent d'avoir manqué lady Yardly. Je suspectai également ce bon vieil ami d'être à deux doigts de se montrer jaloux. Il affectait immanquablement de déprécier mes compétences – c'était devenu une manie chez lui – et je crois qu'il était contrarié de ne pouvoir trouver de point faible dans mon exposé. J'étais au fond assez fier de moi, ce que je cherchais à lui cacher de peur de l'irriter. En dépit de ses travers, j'étais sincèrement attaché à cet ami peu banal.

— Bien ! finit-il par dire avec une expression inhabituelle chez lui. L'affaire se corse. Passez-moi, je vous prie, ce nobiliaire là-bas sur l'étagère du dessus... Ah ! nous y voici, dit-il en tournant les pages. Yardly... 10^e vicomte, a servi pendant la guerre d'Afrique du Sud... Tout cela ne nous avance guère... Épouse en 1907 l'honorable Maude Stopperton, 4^e fille du 3^e baron Cotteril... Hum ! hum ! hum !... Deux filles, nées en 1908 et 1910... Clubs... Résidences... Bon, cela ne nous apprend pas grand-chose, mais demain matin, nous ferons la connaissance de ce milord.

— Comment cela ?

— Je viens de lui télégraphier.

— Et moi qui croyais que vous vous laviez les mains de cette affaire.

— Je n'agis pas pour le compte de Mlle Marvell puisqu'elle refuse de suivre mes conseils. Si je poursuis cette enquête, c'est pour ma propre satisfaction : celle d'Hercule Poirot. Je suis résolu à mettre mon grain de sel dans cette histoire.

— Et vous n'hésitez pas à câbler à lord Yardly de venir en toute hâte à Londres uniquement pour satisfaire votre caprice ? Il n'appréciera guère.

— Au contraire ! Si, grâce à mon intervention, le diamant ne quitte pas la collection Yardly, il m'en témoignera une grande reconnaissance.

— Vous pensez donc vraiment que le diamant risque d'être dérobé ?

— C'est presque une certitude, répondit Poirot d'un ton serein. Tout tend à le démontrer.

— Mais comment...

D'un geste désinvolte de la main, il m'interrompt :

— Pas maintenant, je vous prie. Gardons la tête froide. Et ce nobiliaire ! Comment l'avez-vous replacé ? Ne voyez-vous pas que les livres les plus grands se rangent sur l'étagère supérieure, les moins grands sur le rayon suivant et ainsi de suite par ordre décroissant ? Grâce à quoi, nous maintenons l'ordre, la méthode, ce qui, comme je vous l'ai souvent répété, Hastings...

— Absolument, m'empressai-je de répondre en remettant le livre incriminé à la place qui lui était due.

Lord Yardly était un athlète au teint coloré, jovial, parlant haut et fort ; mais de sa bonhomie se dégageait une séduction incontestable qui compensait son manque de finesse.

— Cette affaire est extravagante, monsieur Poirot. Pour moi, elle n'a ni queue ni tête. Il paraît que ma femme reçoit des lettres bizarres. Mlle Marvell aussi. À quoi rime ce petit jeu ?

Poirot lui tendit l'exemplaire des *Potins mondains* :

— Avant tout, milord, je vous demanderai de confirmer les faits relatés dans cet article.

Le noble personnage saisit le magazine. Au fur et à mesure qu'il lisait, la colère assombrissait son front.

— Quel ramassis d'inepties ! s'exclama-t-il. Il n'y a jamais eu de

légende autour de ce diamant. Il vient des Indes, je crois. Je n'ai jamais entendu parler de cette histoire de divinité chinoise.

— Pourtant, votre joyau est bel et bien connu sous le nom de l'Étoile de l'Orient ?

— Et alors ? rétorqua-t-il avec emportement.

Esquissant un léger sourire, Poirot ignora la question :

— Ce que j'aimerais, milord, c'est que vous vous en remettiez à moi. Si vous le faites sans réserve, j'ai bon espoir d'éviter une catastrophe.

— Vous pensez donc qu'il y a du vrai dans ce conte à dormir debout ?

— Acceptez-vous de faire ce que je vous demande ?

— Naturellement, mais...

— Bien. Dans ce cas, permettez-moi de vous poser quelques questions. Au sujet de la location de Yardly Chase, est-il exact que, comme on me l'a laissé entendre, tout était arrangé entre M. Rolf et vous ?

— Il vous en a donc touché un mot ? Non, rien n'est encore réglé. (Il hésita. Le rouge brique de son visage s'intensifia.) Mieux vaudrait que je vous parle sans détours. Dans pas mal de circonstances, je me suis conduit comme un imbécile, monsieur Poirot. Je me suis endetté jusqu'au cou, mais je veux me sortir de ce mauvais pas. J'aime mes filles. Je veux reprendre la situation en main et pouvoir continuer à vivre au château. Gregory Rolf m'offre une grosse somme – assez pour me remettre à flot –, mais je ne veux pas de son argent. Je frémis à l'idée que ces étrangers pourraient tourner un film dans Yardly Chase. Et pourtant, il se peut que je sois contraint de jouer cette carte, à moins que...

Il s'interrompit.

Poirot lui décocha un regard acéré :

— Vous avez donc une autre corde à votre arc ? Permettez-moi de hasarder une conjecture... Il s'agit de vendre l'Étoile de l'Orient, n'est-ce pas ?

— C'est cela, acquiesça lord Yardly. Le diamant est dans la famille depuis des générations, mais ce n'est pas un bien inaliénable. Le problème est de trouver un acquéreur. Hoffberg, l'homme de Hatton Garden, cherche le client adéquat. Mais il faut qu'il fasse vite, sinon c'est la banqueroute.

— Une question encore... Lequel de ces deux projets a les faveurs de

lady Yardly ?

— Elle s'oppose catégoriquement à la vente du joyau. Vous connaissez les femmes. Elle est... tout acquise à cette grotesque histoire de film.

— Je comprends, dit Poirot. (Il resta quelques instants songeur, puis sauta sur ses pieds.) Vous rentrez à Yardly Chase tout de suite ? Bien. Pas un mot à qui que ce soit, vous entendez ? À qui que ce soit. Attendez-nous ce soir. Nous arriverons peu après 17 heures.

— Fort bien, mais je ne vois pas...

— Aucune importance, dit Poirot gentiment. Vous voulez garder votre diamant, non ?

— Oui, mais...

— Alors, faites ce que je vous dis.

Ce fut un lord Yardly morose et quelque peu désorienté qui nous quitta.

Il était 17 h 30 quand nous arrivâmes à Yardly Chase. Un maître d'hôtel d'une dignité exemplaire nous conduisit jusqu'à l'ancestrale salle lambrissée où flambait un feu de cheminée. Là, un charmant tableau s'offrit à nos yeux : lady Yardly et ses deux filles ; la mère ravissante et fière, sa tête brune penchée sur les deux têtes blondes. Debout près d'elles, lord Yardly leur souriait.

— M. Poirot, le capitaine Hastings, annonça le majordome.

Lady Yardly sursauta et releva la tête. Son mari vint nous accueillir, peu sûr de lui, cherchant à lire sur le visage de Poirot une indication quant à la conduite à tenir. Le petit homme sut se montrer à la hauteur de la situation :

— Je vous présente toutes mes excuses ! J'enquête toujours pour le compte de Mlle Marvell. Elle vient chez vous vendredi, c'est bien cela ? Je me livre à une tournée d'inspection pour m'assurer des problèmes de sécurité. Je voulais également demander à lady Yardly si elle a gardé le moindre souvenir du cachet de la poste sur les lettres de menace qui lui ont été adressées.

Lady Yardly secoua la tête d'un air de regret :

— Hélas non ! C'est peut-être puéril de ma part, mais je n'ai jamais songé un instant qu'il fallait prendre ces lettres au sérieux.

— Resterez-vous parmi nous pour la nuit ? s'enquit lord Yardly.

— Oh ! milord, je craindrais de vous importuner ! Nous avons laissé

nos sacs à l'auberge.

— Vous n'y songez pas ! (Lord Yardly reprenait pied.) J'envoie un domestique les chercher. Non, non, cela ne nous dérange en rien, je vous assure.

Poirot se laissa convaincre et, s'asseyant à côté de lady Yardly, entreprit de faire la conquête des enfants. En peu de temps, tous quatre semblèrent devenus les meilleurs amis du monde et ils réussirent même à m'entraîner dans leur jeu.

— Vous êtes une mère idéale, dit Poirot en s'inclinant galamment tandis que les enfants suivaient à contrecœur une gouvernante à l'air sévère.

Lady Yardly remit de l'ordre dans ses cheveux ébouriffés.

— Je les adore, commenta-t-elle, une pointe d'émotion dans la voix.

— Vos filles vous le rendent bien, et on les comprend, dit Poirot en s'inclinant de nouveau.

Le gong sonna le premier coup du dîner. Chacun se leva pour aller se préparer. Au même moment, le majordome entra, un plateau à la main, avec un télégramme qu'il présenta à lord Yardly. Ce dernier l'ouvrit en s'excusant brièvement. Son visage s'épanouit. Sans pouvoir retenir une exclamation de soulagement, il tendit le télégramme à sa femme, puis se tourna vers mon ami :

— Un instant, monsieur Poirot. J'estime que vous devez être mis au courant. C'est un pneumatique de Hoffberg. Il croit avoir trouvé un acquéreur pour le diamant. Un Américain qui retourne demain aux États-Unis par bateau. Hoffberg envoie ce soir quelqu'un pour évaluer le joyau. Diable ! Si par hasard le marché se concluait...

Les mots lui manquaient.

Lady Yardly s'était détournée. Elle tenait toujours le télégramme à la main.

— J'aimerais que vous renonciez à cette vente, George, dit-elle d'une voix grave. Il est dans la famille depuis si longtemps. (Elle attendit, espérant une réponse qui ne vint pas. Son beau visage se durcit. Elle haussa les épaules.) Je dois aller m'habiller. Je suppose qu'il convient d'« exposer la marchandise ». (Elle se tourna vers Poirot avec une légère moue.) On ne pourrait imaginer collier plus hideux. George m'a toujours promis d'en faire changer la monture mais il n'est jamais passé à l'acte.

Puis elle quitta la pièce.

Une demi-heure plus tard, nous attendions tous trois la maîtresse de maison dans l'immense salle à manger. L'heure du dîner était annoncée depuis quelques minutes déjà.

Soudain un léger froufrou se fit entendre et lady Yardly apparut sur le seuil, silhouette radieuse dans une longue robe blanche chatoyante. Autour de son cou gracie étincelait une rivière de pierreries. Elle se tenait immobile, une main sur le collier.

— Admirez le sacrifice, dit-elle, enjouée. (Sa mauvaise humeur semblait s'être évanouie.) Attendez, j'allume le grand lustre. Contemplez à loisir le plus vilain collier de toute l'Angleterre !

Les interrupteurs étaient près de la porte, dans le vestibule. Elle tendit la main. Et l'incroyable se produisit. Brusquement toutes les lumières s'éteignirent, la porte claqua et, du couloir, s'éleva un long cri perçant de femme.

— Mon Dieu ! s'exclama lord Yardly. C'est la voix de Maude. Que se passe-t-il ?

Nous nous élançâmes à tâtons en direction de la porte, nous heurtant les uns aux autres. Quelques instants s'écoulèrent avant que nous la trouvions. Oh, l'affreux spectacle ! Lady Yardly gisait, inanimée, sur le dallage de marbre. Une traînée rouge marquait la blancheur de sa gorge, là où se trouvait le collier quelques secondes auparavant. Nous nous penchâmes sur le corps. Était-elle encore en vie ? Elle ouvrit les yeux.

— Le Chinois, murmura-t-elle avec effort. Le Chinois... la porte de service.

Lâchant un juron, lord Yardly se précipita. Je lui emboîtai le pas, le cœur battant à tout rompre.

Encore ce satané Chinois !

La porte de service était petite et située dans un angle, à une dizaine de mètres de la scène de la tragédie. Arrivé là, je poussai un cri. Par terre, à deux pas du seuil, étincelait le collier. De toute évidence, le voleur, affolé, l'avait laissé tomber dans sa fuite. Je me baissai pour le ramasser. Un second cri m'échappa, repris en écho par lord Yardly. Au milieu de la monture il y avait un énorme vide. L'Étoile de l'Orient avait disparu.

— Voilà qui règle la question, dis-je dans un souffle. Ce ne sont pas des voleurs ordinaires. C'est bien le diamant qu'ils voulaient.

— Mais comment ce type est-il entré ?

— Par cette porte.

— Mais elle est toujours fermée à clé.

Je secouai la tête.

— Pas en ce moment. Voyez, dis-je en l'ouvrant.

Quelque chose voleta sur le sol. Je le ramassai. C'était un morceau de soie brodée, facilement identifiable : il provenait d'une tunique chinoise.

— Dans sa précipitation, le voleur a coincé un pan de son vêtement dans la porte, expliquai-je. Venez, vite ! Il n'a pas pu aller bien loin.

C'est en vain que nous passâmes les alentours au peigne fin. À la faveur de l'obscurité, le voleur s'était échappé sans difficulté. Nous revînmes sur nos pas, dépités. Lord Yardly dépêcha aussitôt un domestique pour prévenir la police.

Son épouse, secourue avec compétence par Poirot – qui dans ce domaine a la douceur d'une femme –, avait recouvré ses esprits et pouvait parler.

— J'allais allumer le grand lustre quand un homme a surgi derrière moi. Il m'a arraché le collier si brutalement que je suis tombée de tout mon long. Mais j'ai eu le temps, dans ma chute, de le voir s'enfuir par la porte de service. Il avait une natte et une tunique brodée. C'était... c'était un Chinois.

Elle fut parcourue d'un long frisson.

Le majordome s'approcha de lord Yardly et lui parla à voix basse.

— Un monsieur de la part de M. Hoffberg. Il dit que vous l'attendez.

— Seigneur ! s'écria lord Yardly, affolé. Il faut bien que je le reçoive. Non, pas ici, Mullings. Dans la bibliothèque.

J'attirai Poirot à l'écart.

— Dites-moi, cher ami, ne ferions-nous pas mieux de rentrer à Londres ?

— Vous trouvez, Hastings ? Et pourquoi diable ?

— Eh bien... (Je toussotai discrètement.) L'affaire a mal tourné, non ? Vous persuadez lord Yardly de s'en remettre à vous, vous lui assurez que tout ira comme sur des roulettes et voilà qu'on dérobe le diamant sous votre nez !

— Certes, admit Poirot, plutôt déconfit. On ne peut dire que je viens de remporter là une des victoires les plus éclatantes de ma carrière.

Cette façon de décrire les événements faillit m'arracher un sourire.

Je n'en continuai pas moins mon tir de harcèlement :

— Pardonnez ma franchise, mais étant donné le gâchis que vous avez fait, ne croyez-vous pas qu'il serait plus délicat de notre part de quitter les lieux ?

— Et que devient le dîner ? Cet excellent dîner préparé par le chef de lord Yardly ?

— Bah ! quelle importance ! m'exclamai-je, impatient.

Poirot eut un geste horrifié.

— Seigneur ! Dans ce pays vous traitez vraiment la gastronomie avec une indifférence criminelle.

— Une autre raison nous oblige à rentrer à Londres sans tarder, insistai-je, exaspéré.

— Laquelle, mon ami ?

— Le second diamant, dis-je en baissant la voix. Celui de Mlle Marvell.

— Pourquoi ? Que lui voulez-vous ?

— Ne comprenez-vous pas ? (L'inhabituel aveuglement dont témoignait Poirot me mettait hors de moi. Qu'était-il advenu de sa vivacité d'esprit coutumière ?) Ils ont mis la main sur le premier : ils vont vouloir récupérer le second.

— Ça, par exemple ! s'écria Poirot en reculant d'un pas, le regard plein d'admiration. Mais votre cerveau fonctionne à merveille, mon ami ! Figurez-vous que je n'avais pas encore pensé à ça. Cependant rien ne presse. La pleine lune, c'est vendredi, pas avant.

Je secouai la tête, sceptique. La théorie de la pleine lune me laissait totalement froid. Toutefois, je parvins à convaincre Poirot et nous partîmes sur-le-champ, laissant un mot d'excuse à lord Yardly.

J'avais dans l'idée d'aller sans perdre de temps au Magnificent et de relater à Mlle Marvell l'épisode du vol. Mais Poirot mit son veto à ce projet et décréta qu'il suffirait de s'y rendre au petit matin. Je cédai à contrecœur.

Le lendemain, curieusement, Poirot parut peu enclin à se mettre en route. Je commençais à le soupçonner d'éprouver une singulière réticence à poursuivre ses investigations après cette première erreur. En réponse à mes exhortations, il souligna avec un admirable bon sens que l'affaire de Yardly Chase était déjà relatée en détail dans les journaux du matin : les Rolf en savaient autant que nous. Une fois de plus, je cédai de mauvaise grâce.

La suite des événements prouva que mes craintes étaient justifiées. Vers 14 heures, le téléphone sonna. Poirot décrocha. Il écouta pendant quelques instants, puis conclut d'un bref « Bien, j'y serai », raccrocha et se tourna vers moi.

— Que pensez-vous de ça, mon ami ? (Il paraissait partagé entre honte et jubilation.) Le diamant de Mlle Marvell... eh bien, on le lui a volé !

— Quoi ? m'écriai-je en bondissant de mon siège. Et la pleine lune dans tout cela ? (Poirot baissa la tête.) Quand le vol a-t-il été commis ?

— Ce matin, d'après ce que j'ai compris.

Le découragement m'envahit.

— Si seulement vous m'aviez écouté ! Vous voyez bien que j'étais dans le vrai.

— En effet, c'est ce qu'il semble, cher ami, admit Poirot avec circonspection. Les apparences sont trompeuses, dit-on, mais en effet, il semble que vous soyez dans le vrai.

Nous nous engouffrâmes dans un taxi pour nous rendre au Magnificent. Pendant le trajet, je remuai les pièces du puzzle pour en arriver à la conclusion suivante :

— L'idée de la pleine lune était excellente. Elle consistait à nous orienter sur le vendredi, de sorte que nous ne soyons pas sur nos gardes les jours précédents. Quel dommage que vous ne l'ayez pas compris !

— Ma foi, on ne peut penser à tout, dit Poirot, désinvolte, ayant semble-t-il retrouvé, après une brève éclipse, sa nonchalance coutumière.

J'étais navré pour lui. Il a tellement horreur de l'échec.

— Courage, dis-je, consolant. Vous aurez plus de chance la prochaine fois.

Au Magnificent, on nous fit pénétrer aussitôt dans le bureau du directeur. Gregory Rolf s'y trouvait avec deux hommes de Scotland Yard. En face d'eux, le visage blême, était assis le réceptionniste de l'hôtel.

Rolf nous accueillit d'un signe de tête.

— Nous sommes en train de découvrir le fin fond de cette histoire, dit-il. C'est incroyable ! Comment ce type a-t-il pu faire preuve d'un culot pareil ? Ça me dépasse.

Quelques minutes à peine suffirent pour que l'on nous expose les faits.

M. Rolf avait quitté l'hôtel à 11 h 15. À 11 h 30, un homme était entré au Magnificent. La ressemblance frappante qu'il présentait avec l'acteur américain avait amené le réceptionniste à lui remettre sans sourciller la boîte à bijoux qui se trouvait au coffre. L'homme avait signé le reçu en faisant remarquer d'un ton badin : « Ma signature n'est pas tout à fait conforme, aujourd'hui. Je me suis blessé à la main en descendant du taxi. » L'employé s'était contenté de sourire et d'observer qu'il n'y avait pas grande différence entre les deux. « Rolf » s'était alors mis à rire et avait ajouté : « Eh bien ! ne m'accusez pas d'être un escroc, alors ! Un Chinois m'envoie des lettres de menace, et le comble, c'est que j'ai moi-même l'air d'un Chinetoque. Ce sont les yeux. »

— Je l'ai regardé, dit l'employé qui rapportait la conversation, et j'ai vu tout de suite ce qu'il entendait par là. Il avait les yeux bridés comme un Oriental. Jusque-là, cette particularité m'avait échappé.

— Bon sang ! rugit Gregory Rolf en se penchant vers lui. Et maintenant comment sont mes yeux ? Bridés ?

L'employé le regarda d'un air épouvanté :

— Non, monsieur, pas du tout.

En effet, rien dans ce regard franc et direct n'évoquait l'Orient, même de très loin.

— Un type culotté, grommela l'homme de Scotland Yard. Il a pensé que ses yeux pouvaient le trahir et a préféré prendre les devants pour déjouer les soupçons. Il a dû guetter votre sortie pour entrer à son tour dans l'hôtel.

— Et la boîte à bijoux ? demandai-je.

— On l'a retrouvée dans le hall. Un seul bijou avait été dérobé : l'Étoile de l'Occident.

Nous nous regardâmes. Tout était si étrange, si irréel. Poirot se leva.

— Je crains de ne pas vous avoir été d'un grand secours, dit-il d'un ton de regret. Puis-je voir madame votre épouse ?

— Elle est encore sous le choc, rétorqua Rolf.

— Dans ce cas, voulez-vous bien m'accorder vous-même quelques instants en particulier ?

— Volontiers.

Cinq minutes plus tard, Poirot réapparut.

— Maintenant, mon ami, à la poste ! dit-il gaiement. J'ai un télégramme à envoyer.

— À qui ?

— À lord Yardly. (Éludant les questions qui se pressaient à mes lèvres, il glissa son bras sous le mien.) Allons, allons, mon ami. Je sais ce que vous éprouvez. Dans cette lamentable affaire, je ne me suis vraiment pas distingué. Vous, à ma place, vous seriez montré à la hauteur. Bien, c'est entendu. Oublions tout cela et allons déjeuner.

Nous étions de retour chez Poirot vers 16 heures. Une silhouette assise dans un fauteuil près de la fenêtre se dressa. C'était lord Yardly. Il avait l'air hagard, désespéré :

— Je suis venu dès que j'ai reçu votre câble. J'ai vu Hoffberg. Ils ignoraient tout du télégramme d'hier soir et de l'homme qui s'est présenté de leur part. Pensez-vous que... ?

Poirot l'interrompit d'un geste.

— Toutes mes excuses ! C'est moi qui avais télégraphié et loué les services du monsieur en question.

— Vous ? Mais pourquoi ? Comment ?

Lord Yardly bredouillait d'impuissance.

— Ma petite idée consistait à précipiter la crise, expliqua Poirot de son ton le plus flegmatique.

— Précipiter la crise ? Seigneur ! s'écria lord Yardly.

— Et le piège a fonctionné, ajouta Poirot avec bonne humeur. Par conséquent, milord, j'ai le vif plaisir de vous rendre ceci.

D'un geste théâtral, il exhiba un objet brillant. C'était un énorme diamant.

— L'Étoile de l'Orient ! haleta lord Yardly. Mais je ne comprends pas...

— Non ? releva Poirot. Peu importe. Croyez-moi, il était nécessaire que le diamant fût volé. Je vous avais promis de le protéger et j'ai tenu parole. Vous m'obligeriez beaucoup en gardant mon petit secret. Transmettez, je vous prie, à lady Yardly l'assurance de mon profond respect et dites-lui combien je suis heureux de lui restituer son joyau. Quel beau temps, n'est-ce pas ? Je vous souhaite le bonjour, milord.

Tout en souriant et en discourant, le stupéfiant petit homme guida vers la porte un lord Yardly complètement hébété. Il revint vers moi

en se frottant les mains.

— Poirot, ai-je perdu la raison ?

— Non, mon ami. Mais, comme toujours, vous errez dans un brouillard mental.

— Comment avez-vous mis la main sur le diamant ?

— M. Rolf me l'a donné.

— Rolf ?

— Mais oui ! Les lettres de menace, le Chinois, l'article dans *Les Potins mondains*, tout cela a germé dans l'imagination de l'ingénieux M. Rolf. Les deux diamants, censés être si miraculeusement semblables, bah ! ils n'existaient pas. Il n'y a qu'un seul et unique diamant, mon ami. À l'origine, il appartenait à la collection Yardly et, depuis trois ans, il est la propriété de M. Rolf. Ce dernier l'a volé ce matin, grâce à une touche de maquillage au coin de chaque œil. Ah ! il faudra que j'aille le voir au cinéma ! C'est un véritable artiste, ce diable d'homme !

— Mais pourquoi aurait-il volé son propre diamant ? demandai-je, perplexe.

— Pour de nombreuses raisons. En premier lieu, lady Yardly commençait à ruer dans les brancards.

— Lady Yardly ?

— La malheureuse s'était sentie très seule, en Californie. Son mari s'offrait du bon temps de son côté. Et puis M. Rolf était beau, auréolé de son statut de star internationale. Mais au fond, c'est un homme d'affaires, ce monsieur. Il avait séduit lady Yardly, puis l'avait fait chanter. L'autre soir, j'ai confronté notre hôtesse avec la vérité et elle a reconnu les faits. Elle a juré ne s'être montrée qu'imprudente et je la crois volontiers. Mais nul doute que Rolf ait gardé des lettres d'elle dont le contenu pouvait prêter à équivoque, n'est-ce pas ? Terrifiée par la menace d'un divorce et la perspective d'être séparée de ses enfants, elle a donc cédé à toutes ses exigences et, à défaut de fortune personnelle, s'est vue contrainte d'accepter que Rolf substitue une copie en strass au véritable joyau qu'il s'appropriait. J'ai été frappé d'emblée par la coïncidence entre l'arrivée de Gregory Rolf en Angleterre et la révélation par la presse de l'existence d'une Étoile de l'Occident. Jusque-là, tout se déroule sans trop de grabuge. Et puis soudain, lord Yardly décide de s'assagir, de se ranger. Survient alors la menace de la vente éventuelle du diamant. La substitution va être découverte. Lady Yardly écrit sans doute une lettre affolée à Gregory Rolf qui vient de débarquer. Il la rassure, lui promet de tout arranger

et combine un double vol : lady Yardly fera disparaître le faux diamant tandis que ce joli monsieur subtilisera le vrai, dont il avait fait cadeau à sa femme. Ainsi, il tranquillise la digne lady qui risquait de tout raconter à son mari – ce qui n'aurait pas fait l'affaire de notre maître chanteur, qui compte bien toucher cinquante mille livres sterling de l'assurance (ah ! ce point vous avait échappé !) et conserver le diamant. Là-dessus, je viens mettre mon grain de sel. On annonce l'arrivée d'un expert. Selon mes prévisions, lady Yardly, prise de court, devance la date du vol et s'en tire avec panache. Mais Hercule Poirot, lui, ne voit rien d'autre que les faits. Que se passe-t-il en réalité ? La dame éteint la lumière, claque la porte, jette le collier dans le vestibule et crie. Auparavant, dans sa chambre, elle a déjà arraché le diamant de sa monture à l'aide d'une pince.

— Mais nous avons vu le collier autour de son cou ! objectai-je.

— Je vous demande pardon, mon cher. Elle cachait d'une main la monture vide. Quant à coincer un morceau de soierie dans la porte juste avant, c'est là un jeu d'enfant, n'est-ce pas ? Naturellement, dès que Rolf a appris par la presse le vol du diamant, il s'est livré de son côté à sa propre petite mise en scène. Qu'il a jouée avec brio !

— Que lui avez-vous dit ? demandai-je, dévoré de curiosité.

— Que lady Yardly avait tout avoué à son mari, que l'on m'avait chargé de retrouver le joyau et que, s'il ne me le remettait pas immédiatement, des poursuites judiciaires seraient engagées contre lui. Plus deux ou trois mensonges annexes qui me sont venus à l'esprit. Il s'est laissé manœuvrer comme un pantin.

Je méditai quelques instants sur ces révélations.

— Cette solution me paraît quelque peu injuste à l'égard de Mary Marvell, alors que la pauvre petite est blanche comme neige.

— Bah ! fit Poirot sans s'émouvoir. Votre « pauvre petite » y gagne une fabuleuse publicité. C'est tout ce qui l'intéresse dans la vie. Lady Yardly, c'est différent. C'est une excellente mère, une vraie femme.

— Oui, dis-je, dubitatif, ne partageant guère le point de vue de Poirot sur l'idéal féminin. Quant aux lettres qu'elle aussi a reçues, je suppose que c'est Rolf qui s'est chargé de les envoyer.

— Vous n'y êtes pas : il n'en avait remis qu'à sa propre épouse, et pas à lady Yardly, qui n'en avait nul besoin, répliqua vivement Poirot. C'est sur les conseils de Mary Cavendish que lady Yardly est venue me consulter pour son dilemme. Et là, quand elle a appris que Mary Marvell, dont elle connaissait les sentiments à son égard, était venue me voir, elle a changé d'avis et saisi le prétexte que vous, mon ami, lui

avez offert. Quelques questions à peine ont suffi pour que je comprenne : c'est vous qui lui avez parlé des lettres, pas elle. Lady Yardly a saisi la perche que vous lui tendiez sans le vouloir.

— Je ne crois pas un mot de ce que vous racontez là ! m'écriai-je, vexé.

— Mais, si, mon ami. Il est regrettable que vous vous obstiniez à ne pas étudier la psychologie. Elle vous a affirmé avoir détruit les lettres ? Une femme ne détruit jamais une lettre de gaieté de cœur. Même si elle commet une imprudence en la gardant.

— Fort bien, dis-je. (La moutarde me montait au nez.) Mais vous vous êtes payé ma tête. Du début à la fin. Ah ! c'est bien beau de débiter des explications après coup ! Il y a tout de même des limites à ce qu'un être humain peut supporter.

— Vous vous amusiez tant. Je n'ai pas eu le cœur de briser vos illusions.

— Ah non ! Je vous en prie ! Cette fois, vous êtes allé trop loin.

— Seigneur ! Mais vous vous énervez pour un rien, mon cher !

— J'en ai assez !

Sur ce, je quittai la pièce en claquant la porte.

Poirot s'était bien moqué de moi. Je décidai qu'il méritait une bonne leçon. Je laisserais passer un peu de temps avant de lui pardonner. Après tout, c'était lui qui m'avait poussé à me conduire de façon grotesque.

The Adventure of the Western Star

1923

Traduit par Laure Terilli

Tragédie à Marsdon Manor

Je m'étais absenté de Londres quelques jours. À mon retour, je trouvai Poirot en train de boucler sa valise.

— À la bonne heure, Hastings. J'avais peur que vous ne rentriez pas à temps pour m'accompagner.

— On vous appelle sur une enquête ?

— Oui, mais je dois avouer qu'à première vue l'affaire ne me paraît guère passionnante. La compagnie d'assurances de l'Union du Nord me demande d'enquêter sur le décès d'un certain M. Maltravers, client qui, quelques semaines auparavant, avait contracté chez eux une police d'assurance sur la vie pour la somme rondelette de cinquante mille livres sterling.

— Tiens, tiens ! fis-je avec une vive curiosité.

— Naturellement, le contrat comprend la clause habituelle du suicide. Si l'assuré met fin à ses jours au cours de la première année, il y a résiliation. Le médecin de la compagnie de l'Union du Nord avait examiné M. Maltravers, et conclu que, déjà dans la fleur de l'âge, il jouissait toutefois d'une parfaite santé. Or, mercredi dernier, c'est-à-dire avant-hier, on a retrouvé son cadavre dans le parc de sa propriété de l'Essex, Marsdon Manor. La cause du décès serait une hémorragie interne – ce qui, en soi, n'aurait rien qui puisse éveiller les soupçons si depuis quelque temps ne couraient des rumeurs concernant la situation pécuniaire de M. Maltravers. La compagnie de l'Union du Nord a toutes les raisons de croire que son client était au bord de la faillite. Et, compte tenu du fait que Maltravers avait une jeune et ravissante épouse, cela change tout. L'hypothèse envisagée est la suivante : Maltravers réunit ses liquidités afin de payer les premiers versements d'une assurance-vie qui profitera à sa femme, puis se suicide. Cela s'est déjà vu. En tout cas, mon ami Alfred Wright, le directeur de l'Union du Nord, m'a demandé d'examiner l'affaire de près. Comme je le lui ai dit, je n'ai pas beaucoup d'espoir quant à la découverte d'éléments nouveaux. Si le décès était dû à une crise

cardiaque, je serais plus optimiste. Derrière un arrêt du cœur se cache la plupart du temps l'incompétence du généraliste de quartier, incapable de diagnostiquer la véritable cause du décès. Mais une hémorragie ne laisse planer aucun doute. Enfin, il ne nous reste qu'à nous livrer aux investigations de routine. Vous avez cinq minutes pour faire votre sac, Hastings. Nous prenons un taxi jusqu'à Liverpool Street.

Une heure plus tard, nous descendions à la petite gare de Marsdon Leigh. Sur place, on nous indiqua que Marsdon Manor se trouvait à un bon kilomètre du village. Poirot décida de marcher.

— Quel est notre plan de bataille ? demandai-je tandis que nous arpentions la rue principale.

— En premier lieu, nous allons rendre visite au médecin qui a examiné le corps. Il n'existe qu'un seul médecin à Marsdon Leigh : le Dr Bernard. Ah ! nous y voici.

La maison du Dr Bernard était une sorte d'élégant cottage construit en retrait de la rue. Sur le portail une plaque de cuivre portait le nom du généraliste. Nous remontâmes l'allée et je sonnai à la porte.

Par chance, bien que ce fût l'heure des consultations, nul patient n'attendait. Le Dr Bernard était un homme d'un certain âge, maigre et voûté, et qui dégageait une charmante impression d'étourderie.

Poirot se présenta et exposa le motif de notre visite, expliquant que dans un cas de ce genre, les compagnies d'assurances étaient obligées de se livrer à une enquête minutieuse.

— Bien sûr, bien sûr, fit le Dr Bernard d'un air distrait. Maltravers avait une fortune considérable. J'imagine qu'il avait souscrit une grosse assurance-vie.

— À votre avis, il était donc riche, docteur ?

La question parut surprendre le médecin.

— Je me trompe ? Il possédait deux voitures, et Marsdon Manor est une belle propriété, d'un entretien coûteux, même s'il l'a achetée, je crois, à bas prix.

— On prétend qu'il venait d'essuyer un grave revers de fortune, dit Poirot en regardant la porte avec insistance.

Le Dr Bernard se contenta de hocher tristement la tête.

— Vraiment ? Heureusement pour sa veuve, il a contracté à temps cette assurance-vie. Mme Maltravers est exquise et d'une grande beauté. Ce malheur l'a fortement ébranlée : un paquet de nerfs, la

pauvre petite. J'ai essayé de la réconforter de mon mieux, mais le choc a été terrible.

— Aviez-vous soigné M. Maltravers récemment ?

— Cher monsieur, je ne l'ai jamais soigné.

— Comment ça ?

— J'ai cru comprendre que M. Maltravers était scientifique chrétien ou quelque chose dans ce goût-là.

— Mais c'est bien vous qui avez examiné le corps, quand même ?

— Oui. Un jardinier était venu me chercher.

— Et la cause du décès ne fait aucun doute ?

— Aucun. Il y avait du sang sur les lèvres, mais la plus grande partie de l'hémorragie a été interne.

— Avait-on déplacé le corps ?

— Non, le corps n'avait pas été touché. Il gisait aux abords d'une futaie. De toute évidence, M. Maltravers était sorti pour tirer des corneilles. On a retrouvé une carabine à côté de lui. L'hémorragie a dû être soudaine – ulcère gastrique, à mon avis.

— Pas question d'envisager l'assassinat, donc.

— Voyons, cher monsieur !

— Toutes mes excuses, dit humblement Poirot, mais si ma mémoire ne me fait pas défaut, dans une récente affaire de meurtre, le médecin, qui avait d'abord décelé un arrêt cardiaque, dut modifier son diagnostic quand la police lui fit remarquer qu'une balle avait traversé la tête de la victime.

— Vous ne trouverez aucune trace de balle sur le corps de M. Maltravers, répliqua le docteur d'un ton sec. Maintenant, messieurs, si vous n'avez rien d'autre à me demander...

Manifestement il était temps de prendre congé.

— Bonne journée et merci mille fois, docteur, d'avoir eu l'amabilité de répondre à nos questions. Au fait, vous n'avez pas jugé nécessaire de demander d'autopsie ?

— Certainement pas. (Le médecin était au comble de l'irritation.) La cause du décès ne faisait aucun doute et, dans ma profession, nous ne jugeons pas nécessaire de tourmenter sans raison la famille du défunt.

Sur quoi il tourna les talons et nous claqua la porte au nez.

— Quel sentiment vous inspire le Dr Bernard, Hastings ? s'enquit

Poirot tandis que nous prenions le chemin de Marsdon Manor.

— C'est un vieux schnock.

— Très juste. En matière de psychologie, vous avez le don de porter des jugements d'une profondeur vertigineuse.

Mal à l'aise, j'observai Poirot à la dérobée, mais il semblait des plus sérieux.

— Sauf quand il est question de jolies femmes, ajouta-t-il, malicieux, une lueur amusée dans les yeux.

Je lui adressai un regard glacial.

À notre arrivée au manoir, une domestique d'un certain âge nous ouvrit la porte. Poirot lui tendit sa carte de visite et une lettre de la compagnie d'assurances de l'Union du Nord à l'intention de Mme Maltravers. Elle nous introduisit dans un petit salon et alla prévenir sa maîtresse. Une dizaine de minutes s'écoulèrent, puis la porte s'ouvrit et une mince silhouette vêtue de noir apparut sur le seuil.

— Monsieur Poirot ? dit Mme Maltravers, la voix brisée.

— Chère madame ! (Poirot sauta galamment sur ses pieds et se précipita à la rencontre de notre hôtesse.) Je suis navré de devoir vous importuner en un pareil moment. Mais que voulez-vous ?... Les affaires ne connaissent pas la pitié.

Mme Maltravers se laissa conduire à un siège. Ses yeux étaient rouges d'avoir trop pleuré, mais les traces de son chagrin n'avaient pu altérer son extraordinaire beauté. Elle avait vingt-sept ou vingt-huit ans, des cheveux très blonds, de grands yeux bleus, une jolie bouche un peu boudeuse.

— Vous désirez me voir au sujet de l'assurance-vie de mon mari ? Cela ne peut-il pas attendre ?

— Courage, chère madame, courage ! Voyez-vous, votre défunt époux a contracté une importante assurance sur la vie et en pareil cas, la compagnie se doit de vérifier certains points de détail. Elle m'a confié cette tâche et j'ai le pouvoir d'agir en son nom. Soyez assurée que je ferai de mon mieux pour vous rendre mon enquête le moins pénible possible. Voulez-vous bien me relater brièvement les tristes événements de mercredi ?

— Je me changeais pour le thé, ma femme de chambre est arrivée : un des jardiniers venait d'accourir à la maison, il avait trouvé...

La voix lui manqua. Poirot lui pressa la main dans un geste de compassion.

— Je comprends. Ça ira. Aviez-vous vu votre époux en début d'après-midi ?

— Non, pas depuis le déjeuner. J'étais allée à pied jusqu'au village pour acheter des timbres, et je le savais dans le parc.

— Occupé à tirer des corneilles ?

— Oui, il emportait toujours son petit fusil à corneille avec lui et j'ai entendu un ou deux coups de feu dans le lointain.

— Où est-il, ce petit fusil ?

— Dans le hall, sans doute.

Nous la suivîmes dans le vestibule. Elle tendit l'arme en question à Poirot, qui ne lui accorda qu'une attention distraite.

— Deux coups ont été tirés, dit-il en la lui rendant. Et maintenant, madame, s'il m'était possible de voir...

Par souci de délicatesse, il s'interrompit.

— On va vous conduire à sa chambre, murmura Mme Maltravers en détournant la tête. J'appelle un domestique.

Elle sonna la bonne qui conduisit Poirot à l'étage. Je restai en tête-à-tête avec la ravissante veuve éplorée. Valait-il mieux parler ou garder le silence ? Je hasardai une ou deux vérités premières auxquelles elle répondit d'un air absent. Quelques minutes plus tard à peine, Poirot nous rejoignit.

— Merci de votre amabilité, madame. Je ne pense pas devoir vous importuner davantage. Au fait, connaissez-vous la situation financière de votre époux ?

Elle secoua la tête.

— Je l'ignore. Je ne comprends rien aux affaires.

— Par conséquent, vous ne pouvez nous donner aucun éclaircissement sur la raison qui l'a poussé à contracter une assurance-vie ? Car c'est bien la première fois qu'il en prenait une ?

— Nous étions mariés depuis un peu plus d'un an, il était persuadé qu'il ne vivrait pas longtemps, il a donc souscrit à une assurance-vie... Il pressentait sa mort prochaine. Je crois qu'il avait déjà eu une hémorragie. Il savait qu'une seconde lui serait fatale. J'ai bien tenté de dissiper ces craintes morbides, mais en vain. Hélas ! il ne se trompait pas.

Les larmes aux yeux, elle prit congé avec dignité.

— Eh bien, voilà qui est fait ! s'épanouit Poirot, tandis que nous redescendions l'allée. Apparemment il n'y a pas anguille sous roche. Et pourtant...

— Oui ?

— Je note une légère incohérence. L'avez-vous remarquée ? Non ? Enfin, la vie est truffée de contradictions et assurément M. Maltravers n'a pu se suicider : il n'existe aucun poison qui provoque une hémorragie dans la bouche. Non, non, il faut se résigner, les faits sont clairs et, par-dessus le marché... Tiens ! qui est-ce ?

Un jeune homme de haute taille remontait l'allée à longues enjambées. Il nous dépassa sans nous saluer. J'eus le temps de remarquer qu'il était plutôt beau garçon, avec un visage bronzé qui témoignait d'une vie passée sous un climat tropical.

Poirot s'approcha d'un jardinier qui balayait les feuilles mortes et venait de s'interrompre dans sa besogne.

— Dites-moi, mon brave, qui est ce jeune homme ? Vous le connaissez ?

— Je n'ai pas retenu son nom, monsieur, mais il a dormi au manoir la semaine dernière. La nuit de mardi, je crois bien.

— Vite ! mon ami, suivons-le !

Nous nous élançâmes sur les traces de l'inconnu qui s'éloignait d'un pas vif. Sur la terrasse qui occupait un côté de la bâtisse se profila une silhouette vêtue de noir. Notre proie modifia aussitôt sa trajectoire. Nous aussi, ce qui nous permit d'assister à la rencontre entre Mme Maltravers et le jeune homme.

À sa vue, Mme Maltravers pâlit et parut sur le point de vaciller.

— Vous ? souffla-t-elle. Je vous croyais en mer, en route pour l'Afrique orientale.

— J'ai appris par mes hommes de loi une nouvelle qui m'a retenu en Angleterre, dit le jeune homme. Mon vieil oncle d'Écosse vient de mourir inopinément et m'a légué un peu d'argent. Vu les circonstances, il m'a semblé préférable de différer mon voyage. Et puis, j'ai lu dans le journal le décès de M. Maltravers. Je suis venu voir si je pouvais vous être utile. Vous avez peut-être besoin de quelqu'un qui s'occupe des formalités à votre place.

À ce moment-là, ils s'avisèrent de notre présence. Poirot s'avança et, avec force excuses, expliqua qu'il avait oublié sa canne dans le hall. De fort mauvaise grâce, me sembla-t-il, Mme Maltravers fit les présentations.

— Monsieur Poirot, capitaine Black.

Une conversation à bâtons rompus s'ensuivit, au cours de laquelle Poirot réussit à apprendre que le capitaine Black était descendu à l'Auberge de l'Ancre. La canne oubliée dans le hall n'ayant pas été retrouvée – ce qui n'avait rien de surprenant –, Poirot renouvela ses excuses et prit congé.

Comme nous regagnions le village au pas de course, Poirot mit le cap droit sur l'Auberge de l'Ancre.

— Nous allons nous établir ici jusqu'au retour de notre ami le capitaine, mon ami. J'ignore si vous l'avez remarqué, mais j'ai souligné à plusieurs reprises que nous rentrions à Londres par le premier train. Peut-être avez-vous cru que telle était mon intention. Il n'en est rien... Avez-vous vu la réaction de Mme Maltravers lorsqu'elle a aperçu le jeune capitaine Black ? Elle était visiblement prise au dépourvu. Cela ne vous a pas frappé ? Nous savons, en outre, qu'il a passé la nuit de mardi au manoir, la veille de l'accident. Notre tâche consiste donc à vérifier l'emploi du temps du capitaine Black, Hastings.

Une demi-heure plus tard environ, notre proie se dirigeait vers l'auberge. Poirot alla à sa rencontre, l'accosta et ne tarda pas à la ramener dans la chambre que nous avions louée.

— J'ai expliqué au capitaine Black la raison de notre présence ici, dit-il. Vous comprendrez, capitaine, qu'il est essentiel pour mon enquête que je sache dans quelle disposition d'esprit se trouvait M. Maltravers avant sa mort. Or, je souhaite ne pas importuner davantage sa veuve par des questions qui ne peuvent que lui être pénibles. Et, comme vous étiez à Marsdon Manor la veille de cette tragique disparition, vous pouvez sans doute me fournir quelques renseignements utiles.

— Je suis prêt à vous aider de mon mieux, répondit Black, mais je crains de n'avoir rien remarqué d'anormal dans le comportement de M. Maltravers. Voyez-vous, M. Maltravers était un vieil ami de ma famille, mais personnellement je le connaissais peu.

— Vous êtes arrivé... quand ?

— Mardi après-midi. Pour repartir tôt le mercredi matin, car mon bateau levait l'ancre de Tilbury vers midi. Et puis, une nouvelle inattendue m'a obligé à modifier mes plans. Vous avez dû entendre les explications que j'ai données à Mme Maltravers.

— Vous retourniez en Afrique orientale, c'est cela ?

— Oui, j'y vis depuis la guerre... C'est un pays splendide.

— Je suis bien de votre avis. Au fait, quel a été le sujet de conversation au dîner mardi soir ?

— Bah ! je ne m'en souviens plus guère. Rien de bien particulier, j'imagine. Maltravers m'a demandé des nouvelles de ma famille, nous avons évoqué la question des réparations allemandes... M. Maltravers m'a longuement questionné sur l'Afrique orientale, j'ai raconté une ou deux histoires locales. C'est à peu près tout, je crois.

— Merci.

Après un instant de silence, Poirot reprit de sa voix feutrée :

— Avec votre permission, j'aimerais tenter une expérience. Ce que vous venez de nous dire, c'est ce que sait votre moi conscient. Maintenant j'aimerais interroger votre subconscient.

— Quoi ? De la psychanalyse ? s'exclama Black, visiblement alarmé.

— Oh ! non, répliqua Poirot d'un ton rassurant. Voyez-vous, c'est l'enfance de l'art : je vous propose un mot, vous me répondez par un autre – le premier qui vous vient à l'esprit. Vous êtes prêt ?

— D'accord, dit Black sans empressement et toujours mal à l'aise.

— Hastings, veuillez noter les mots, s'il vous plaît, ordonna Poirot. (Il sortit son gousset en oignon et le posa sur la table à côté de lui.) Nous commençons. Jour.

Il y eut un silence.

— *Nuit*, dit enfin Black.

Au fil de l'exercice, les réponses se firent plus rapides.

— *Nom*, dit Poirot.

— *Lieu*.

— *Bernard*.

— *Shaw*.

— *Mardi*.

— *Dîner*.

— *Voyage*.

— *Bateau*.

— *Pays*.

— *Ouganda*.

— *Récit*.

— *Lions*.

— Fusil à corneille.

— *Ferme*.

— Coup de feu.

— *Suicide*.

— Eléphant.

— *Défense*.

— Argent.

— *Notaire*.

— Merci, capitaine. Voudrez-vous bien m'accorder quelques minutes encore d'ici une demi-heure ?

— Volontiers.

Le jeune homme regarda son interlocuteur avec curiosité, puis il se leva en se passant une main sur le front.

— C'est clair comme de l'eau de roche, vous ne trouvez pas ? me dit Poirot avec un sourire tandis que la porte se refermait sur le capitaine.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Cette liste de mots, elle ne vous « parle » pas ?

Je la relus avec soin. Contraint de m'avouer vaincu, je secouai piteusement la tête.

— Je vais vous aider. Premier point, Black a répondu sans dépasser la limite de temps imposée, sans hésiter. Ainsi, il nous est possible de conclure qu'il n'a pas mauvaise conscience, et donc rien à cacher. Les associations d'idées « Jour/Nuit », « Lieu/Nom » sont courantes. Mon travail véritable commence donc avec « Bernard » qui aurait pu évoquer à Black le nom du médecin généraliste de Marsdon Leigh s'il l'avait rencontré. De toute évidence, il ne le connaît pas. À la suite de la conversation que nous venions d'avoir, il répond *Dîner* à mon « Mardi », mais *Bateau* et *Ouganda* à « Voyage » et à « Pays », ce qui prouve clairement que c'est son voyage en Afrique qui revêt de l'importance à ses yeux et non celui qui l'a amené à Marsdon Manor. « Récit » le renvoie à une histoire de *Lions* qu'il a relatée au dîner. Je poursuis avec « Fusil à corneille ». Là, sa réponse est totalement inattendue : il propose *Ferme*. Et lorsque j'enchaîne avec « Coup de feu », il répond sans hésiter *Suicide*. L'association est limpide : un homme de sa connaissance s'est suicidé avec une carabine dans une ferme. N'oubliez pas que son esprit est encore imprégné des diverses

anecdotes sur l'Afrique qu'il a évoquées. Vous conviendrez donc que je ne suis pas loin de la vérité si je demande maintenant au capitaine de nous rejoindre et de nous rapporter l'histoire du suicide qu'il a racontée à ses hôtes mardi soir au cours du dîner.

Poirot soulevant ce point, Black ne montra aucune hésitation.

— Oui, maintenant que j'y pense, je leur ai parlé d'un suicide. Un type qui s'est tué dans sa propriété en Afrique. Il s'était introduit une carabine dans la bouche, contre le palais, et la balle s'est logée dans le cerveau. Les médecins étaient totalement déroutés. On ne voyait qu'un filet de sang qui coulait entre les lèvres. Mais enfin quel rapport...

— Quel rapport il existe entre cette histoire et M. Maltravers ? Vous ignorez donc qu'on l'a retrouvé avec une petite carabine à côté de lui.

— Si je comprends bien, mon histoire lui aurait suggéré un moyen de... Mais c'est épouvantable !

— Ne vous affligez pas. Cela serait arrivé de toute manière... Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai un coup de fil à donner à Londres.

Poirot eut une longue conversation téléphonique dont il revint pensif. Puis il sortit seul dans l'après-midi et ce n'est que vers 19 heures qu'il décréta qu'il ne pouvait plus remettre la corvée à plus tard : il fallait annoncer la nouvelle à la jeune veuve.

Ma compassion allait déjà sans réserve à la malheureuse. Être abandonnée, sans ressources, et savoir que votre mari s'est tué pour assurer votre avenir, quel fardeau à supporter ! Je nourrissais le secret espoir toutefois que le jeune Black se montrerait capable de la consoler lorsque le temps aurait quelque peu atténué son chagrin. De toute évidence, il lui vouait une admiration sans bornes.

Notre entretien avec Mme Maltravers fut pénible. Elle refusa d'abord avec véhémence de croire aux faits avancés par Poirot et, lorsqu'il parvint enfin à l'en convaincre, elle éclata en sanglots. Un examen du corps confirma nos soupçons. Poirot était navré pour la pauvre femme, mais, après tout, la compagnie d'assurances lui ayant confié cette enquête, quelle autre position pouvait-il bien adopter ?

— Madame, conclut-il d'une voix apaisante au moment de prendre congé, vous, entre mille, devriez savoir que les morts n'existent pas.

— Que voulez-vous dire ? bredouilla-t-elle, une lueur effarée dans le regard.

— N'avez-vous jamais participé à des séances de spiritisme ? Je devine en vous un pouvoir médiumnique certain.

— On me l'a déjà dit, mais... mais vous ne croyez pas aux forces occultes, n'est-ce pas ?

— Madame, j'ai vu des choses bien étranges. Savez-vous qu'au village on raconte que Marsdon Manor est hanté ?

Elle inclina la tête en signe de confirmation. La servante vint annoncer que le repas était prêt.

— Ne voulez-vous pas rester dîner ?

Nous acceptâmes avec plaisir. Je songeai que notre présence la distrairait un peu de son chagrin.

Nous venions de terminer le potage lorsqu'un cri retentit derrière la porte, suivi d'un fracas de vaisselle brisée. Nous sursautâmes tous les trois. La domestique apparut, une main sur le cœur.

— Un homme... un homme dans le vestibule.

Poirot sortit de la pièce en coup de vent pour revenir aussitôt.

— Il n'y a personne.

— Personne ? articula faiblement la servante. Seigneur ! quelle peur j'ai eue ! C'est terrible !

— Mais enfin qu'est-ce qui est terrible ?

— J'ai cru, chuchota-t-elle, j'ai cru que c'était le maître. Il lui ressemblait.

Je vis Mme Maltravers se recroqueviller à ces mots, et la vieille croyance qui affirme qu'un suicidé ne connaît jamais le repos s'imposa à mon esprit. Notre hôtesse y pensait également, j'en étais sûr, car quelques instants plus tard, elle agrippait fébrilement Poirot par le bras et poussait un cri.

— Vous avez entendu ? Ces trois coups à la fenêtre ? Il frappait toujours trois coups sur la vitre en passant devant la fenêtre.

— Le lierre ! m'écriai-je. C'est le lierre qui bat contre le carreau.

Cependant, un sentiment de terreur s'emparait de nous peu à peu. La domestique était épouvantée et, le repas terminé, Mme Maltravers supplia Poirot de ne pas partir tout de suite. Il était clair que l'idée de se retrouver seule la terrifiait. Nous nous installâmes au petit salon. Le vent, qui s'était levé, mugissait autour de la maison de façon quasi irréaliste. À deux reprises, le pêne de la serrure sauta et la porte s'entrebâilla. À chaque fois, Mme Maltravers s'accrocha à mon bras en étouffant une exclamation horrifiée.

— Ah ! mais cette porte est ensorcelée ! s'écria Poirot, exaspéré. (Il

alla la refermer une fois de plus et tourna la clé dans la serrure.) Voilà, je la ferme à clé.

— Non, pas ça ! haleta Mme Maltravers. Si elle venait à s'ouvrir maintenant...

Alors l'impossible se produisit. La porte pourtant fermée à clé s'ouvrit lentement. De ma place je ne voyais pas le vestibule, mais Poirot et notre hôtesse lui faisaient face. Un long cri perçant échappa à la jeune femme.

— Vous l'avez vu ? s'écria-t-elle en se tournant vers mon ami. Là... dans le couloir ?

Il la regarda longuement, l'air interdit, puis fit non de la tête.

— Je l'ai vu... mon mari... vous avez forcément dû le voir, vous aussi.

— Je n'ai rien vu, madame. Vous êtes à bout de nerfs, vous cédez à l'affolement.

— Pas du tout, je vais très bien, je... Oh, mon Dieu !

Les lumières vacillèrent, puis s'éteignirent. Dans l'obscurité soudaine, trois coups résonnèrent. J'entendis Mme Maltravers gémir. C'est alors que je le vis.

Le défunt M. Maltravers se tenait dans la pièce, irradiant une faible lueur spectrale, la main droite tendue devant lui, un filet de sang aux lèvres. De son poing jaillit un éclair incandescent qui passa sur Poirot et sur moi avant de s'abattre sur Mme Maltravers, dont je voyais le visage grimacer sous l'effet de la terreur, et autre chose !

— Mon Dieu, Poirot ! m'écriai-je. Regardez sa main... sa main droite... Elle est rouge !

Mme Maltravers baissa les yeux sur sa main et se laissa tomber sur le sol.

— Du sang ! hurla-t-elle, hystérique. Oui, c'est du sang... Je l'ai tué... C'est moi qui l'ai tué... Il m'a montré comment faire et alors j'ai mis le doigt sur la détente et j'ai appuyé... Sauvez-moi de cet homme ! Sauvez-moi ! Il revient !

Sa voix s'étrangla.

— Lumières ! ordonna Poirot d'un ton sec.

Comme par magie l'électricité revint.

— Et voilà, continua-t-il. Vous avez entendu, Hastings ? Et vous, Everett ? Au fait, je vous présente M. Everett, membre éminent de la

congrégation des gens de théâtre. Je lui ai téléphoné cet après-midi. Son maquillage est parfait, n'est-ce pas ? Il ressemble au mort à s'y méprendre. Grâce à une lampe torche et à des produits phosphorescents, il a su créer l'ambiance propice. Non, Hastings, à votre place, je ne toucherais pas la main de Mme Maltravers. C'est de la peinture rouge. J'ai profité de la panique créée par la fausse panne de courant pour lui attraper la main. Pressons-nous ! il ne faudrait pas que nous rations notre train. L'inspecteur Japp est dehors, à la fenêtre. Mauvaise nuit que la sienne... mais il a réussi à tromper son attente en frappant de temps à autre au carreau.

— Vous voyez, poursuivait Poirot, tandis que, luttant contre le vent et la pluie, nous nous dirigeons d'un pas vif vers la gare, mon analyse se heurtait à une légère contradiction. Le Dr Bernard semblait persuadé que M. Maltravers était un scientifique chrétien. Comment une idée pareille lui serait-elle venue si Mme Maltravers en personne ne la lui avait soufflée ? Mais à nous, elle avait tracé le portrait d'un homme terriblement inquiet pour sa santé. En outre, pourquoi était-elle si troublée par l'apparition inattendue du jeune Black ? Enfin, je sais bien que les conventions exigent qu'une veuve offre un visage éploré, mais se rougir les paupières à ce point ! Ne vous en êtes-vous pas aperçu, Hastings ? Non ? Je ne cesse de vous le répéter, vous ne voyez jamais rien.

» Il se présentait donc deux possibilités : soit le récit de Black avait suggéré à M. Maltravers un ingénieux moyen de se suicider, soit le second auditeur de Black, Mme Maltravers, avait vu dans ce récit un ingénieux moyen de commettre un meurtre. Je me suis laissé séduire par la seconde éventualité. Car pour se tuer selon la méthode explicitée par Black, M. Maltravers aurait dû utiliser son gros orteil pour appuyer sur la détente ! C'est du moins ce que j'imagine. Or, si on avait retrouvé M. Maltravers avec un pied déchaussé, nous l'aurions su. Un détail aussi insolite n'aurait pas manqué d'être rapporté. Donc, comme je viens de vous le dire, c'est l'hypothèse du meurtre et non celle du suicide que j'ai retenue. L'ennui, c'est que je n'avais pas l'ombre d'une preuve pour étayer ma théorie. D'où cette petite mise en scène, à laquelle vous venez d'assister ce soir.

— Même après ces aveux publics, les détails du crime m'échappent, dis-je.

— Commençons par le commencement. Nous avons une jeune femme astucieuse et calculatrice qui, au courant de la débâcle financière de son mari et lasse de ce compagnon âgé qu'elle n'a épousé que pour son argent, persuade ce dernier de prendre une grosse assurance sur la vie. Cela fait, il ne lui reste plus qu'à trouver le

moyen de se débarrasser de lui. Et c'est par hasard, en écoutant le récit du capitaine Black, que s'impose à son esprit la solution à son problème. Le lendemain après-midi, alors qu'elle croit le capitaine en mer, elle se promène avec son mari dans le parc. « Quelle curieuse histoire le capitaine nous a racontée hier soir ! dit-elle. Peut-on vraiment se suicider de cette façon ? Tu veux bien me faire une démonstration ? » Le malheureux mari obéit. Il place l'extrémité de sa carabine dans sa bouche. Elle se baisse, pose le doigt sur la détente et le regarde en riant. « Et maintenant, monsieur, ajoute-t-elle, plaisantant, si j'appuyais sur cette détente ? »

» Et alors, Hastings, et alors, elle appuie...

The Tragedy at Marson Manor

1923

Traduit par Laure Terilli

Un appartement trop bon marché

Jusqu'à présent, dans les enquêtes que j'ai consignées, Poirot partait d'un fait majeur – meurtre ou cambriolage – et, selon un processus de déduction logique, s'acheminait vers la fulgurante élucidation du mystère. Les événements dont je me propose maintenant de faire la chronique se sont enchaînés, eux, de la plus étonnante façon : quelques incidents, en apparence insignifiants, mais qui n'avaient toutefois pas manqué d'attirer l'attention d'Hercule Poirot, ont fini par constituer, au terme de dramatiques développements, un cas unique dans les annales du crime.

Je passais la soirée chez mon vieil ami Gerald Parker. Cinq ou six autres personnes s'y trouvaient également. La conversation roula sur la recherche de logements à Londres, sujet inévitable quand Parker se trouvait dans les parages.

Depuis la fin de la guerre, il avait habité une bonne demi-douzaine d'appartements et de maisons. À peine venait-il d'emménager qu'il mettait inopinément la main sur une nouvelle trouvaille et repartait sur-le-champ avec armes et bagages. Ses manœuvres s'accompagnaient d'ordinaire d'un gain financier, car il avait le sens des affaires. Toutefois, ce n'étaient pas les considérations pécuniaires mais bien le pur amour du sport qui l'incitait à agir ainsi.

Pendant un bon moment nous avons prêté une oreille attentive à Parker, avec tout le respect que le novice nourrit à l'égard du maître. Puis ce fut à notre tour de parler et un grand brouhaha se déchaîna. Enfin, la parole fut laissée à Mme Robinson, exquise jeune femme accompagnée de son mari. C'était la première fois que je les voyais, car Parker avait fait leur connaissance depuis peu.

— À propos d'appartements, dit-elle, savez-vous que nous avons une chance inouïe, monsieur Parker ? Nous en avons enfin trouvé un. Ce n'est pas trop tôt. Dans Montagu Mansions.

— Je l'ai toujours dit, les appartements ne manquent pas, mais à quel prix !

— Oui, mais celui-ci n'a pas un loyer astronomique. Il est même plutôt bon marché. Quatre-vingts livres par an.

— Voyons ! voyons ! Montaigne Mansions, c'est pourtant juste à Knightsbridge, non ? Une grande bâtisse cossue. À moins qu'il n'existe un parent pauvre affublé du même nom dans un quartier sordide.

— Non, non, il s'agit bien de celui de Knightsbridge. C'est bien pour cela que je parle de chance inouïe.

— Inouï est le mot adéquat. C'est même un sacré miracle. À mon avis, cela cache une entourloupe. Il doit y avoir une grosse caution.

— Justement, il n'y en a pas.

— Pas de... Oh ! vite, mes amis, pincez-moi ! gémit Parker.

— Mais nous sommes tenus de racheter le mobilier, continua Mme Robinson.

— Ah ! fit Parker, se ressaisissant. Je savais bien qu'il y avait un os.

— Pour cinquante livres. Un mobilier superbe.

— J'abandonne, dit Parker. Les propriétaires doivent être des cinglés qui nourrissent un goût immodéré pour la philanthropie.

Mme Robinson sembla quelque peu troublée. Une ridule se creusa entre ses sourcils finement dessinés.

— C'est bizarre, n'est-ce pas ? Vous ne croyez pas que... que l'appartement est hanté ?

— Je n'ai jamais entendu parler d'appartements hantés, trancha Parker d'un ton sans réplique.

— Non, bien sûr. (Mme Robinson semblait loin d'être convaincue.) Enfin, j'avoue que plusieurs détails m'ont paru... euh... insolites.

— Par exemple ? demandai-je.

— Ah ! la curiosité de notre expert en criminologie est éveillée ! s'exclama Parker. Épanchez-vous dans son giron, madame Robinson : Hastings est un as dans l'art de résoudre les énigmes.

J'opposai à ce compliment un rire gêné, tout en n'étant pas le moins du monde mécontent du rôle que l'on venait de m'attribuer.

— Oh ! quand je dis insolite, j'exagère un peu, capitaine Hastings. Lorsque nous sommes allés à l'agence Stosser & Paul – nous ne les avons pas encore consultés, car ils n'ont que des appartements de luxe dans Mayfair, mais après tout, nous n'en étions pas à une démarche

près –, donc chez Stosser & Paul, on ne nous a proposé que des logements à quatre cents et cinq cents livres par an, ou alors avec d'énormes cautions. Toutefois, au moment où nous nous apprêtions à partir, on nous a parlé d'un appartement à quatre-vingts livres. L'agent immobilier ne savait pas s'il était encore libre et donc si cela valait la peine d'aller le visiter, car il figurait depuis pas mal de temps dans leurs dossiers et il y avait envoyé beaucoup de monde. D'après lui, il était sûrement loué : on avait dû « se l'arracher », pour reprendre son expression. « Les gens sont pénibles, car ils ne nous tiennent pas au courant de leurs transactions, a-t-il ajouté. On continue de faire visiter des appartements alors qu'ils ont changé de main, et nos clients sont furieux de s'être déplacés pour rien. »

Mme Robinson s'interrompt pour reprendre haleine puis enchaîna :

— Nous lui avons expliqué que, même si cela ne servait à rien, nous aimerions tenter notre chance et avoir une autorisation de visite. Nous avons pris un taxi pour nous rendre à l'adresse indiquée. Après tout, on ne sait jamais. L'appartement n° 4 était au deuxième étage. Nous attendions l'ascenseur quand Elsie Ferguson – une amie à moi, capitaine Hastings, elle aussi à la recherche d'un logement – déboucha de l'escalier. « Pour une fois je vous devance, dit-elle, mais inutile de monter. C'est déjà loué. » Bon ! voilà qui mettait un point final à notre démarche, mais John estima que, vu la modicité du loyer, on pouvait offrir un meilleur prix et peut-être aussi grossir la caution. C'est là une manœuvre peu honorable et j'ai honte de vous l'avouer, mais vous savez ce que c'est quand on cherche à se loger.

Je l'assurai que j'étais loin d'ignorer que, dans la chasse au logement, l'aspect le plus vil de la nature humaine prenait souvent le pas sur le plus noble et que la loi bien connue des loups qui se dévorent entre eux avait plus que jamais cours.

— Nous sommes donc montés au second et, croyez-le ou non, l'appartement n'était pas loué. Une bonne nous l'a fait visiter, la maîtresse de maison nous a reçus et le marché a été conclu sur-le-champ. Le lendemain, nous signions le bail... Et nous emménageons demain.

Mme Robinson se tut, pas peu fière d'un tel exploit.

— Et Mme Ferguson, dans tout ça ? s'enquit Parker. Voyons un peu ce que vous déduisez de ces faits, Hastings.

— « Élémentaire, mon cher Watson », dis-je d'un ton léger. Elle s'était trompée d'appartement.

— Oh ! capitaine Hastings, que vous êtes intelligent ! s'émerveilla Mme Robinson.

Je déplorai dans mon for intérieur que Poirot ne fût pas présent. J'ai parfois l'impression qu'il sous-estime mes capacités d'analyse.

Amusé par cette anecdote, je la racontai à Poirot le lendemain matin, lui proposant ainsi un exercice de déduction. Il parut intéressé et me questionna longuement sur le prix des loyers dans les différents quartiers de Londres.

— Curieuse histoire, conclut-il, pensif. Excusez-moi, Hastings, j'ai besoin de prendre l'air.

À son retour, une heure plus tard, ses yeux brillaient d'une excitation particulière. Il posa sa canne sur la table et brossa son chapeau avec son soin habituel.

— Il est heureux, mon ami, que nous n'ayons pas d'affaire sur les bras pour l'instant, dit-il enfin. Nous pourrions ainsi nous consacrer corps et âme à la présente enquête.

— Quelle enquête ?

— Sur le loyer étonnamment modéré du nouvel appartement de votre amie, Mme Robinson.

— Poirot, vous n'êtes pas sérieux !

— Je ne l'ai jamais été davantage. Figurez-vous, mon cher, que le véritable prix des appartements de Montaigne Mansions est de trois cent cinquante livres. Je viens d'en avoir confirmation auprès de l'agence immobilière qui représente le propriétaire. Or, l'appartement de Mme Robinson est sous-loué à quatre-vingts livres. Pourquoi ?

— Il doit souffrir d'un défaut quelconque. Peut-être est-il hanté, comme Mme Robinson l'a suggéré.

Poirot écarta cette éventualité d'un mouvement de tête qui trahissait son insatisfaction :

— Et la réflexion de son amie Mme Ferguson, n'est-elle pas curieuse ? Elle annonce que l'appartement est loué et, quand Mme Robinson le visite, coup de théâtre, il n'en est plus rien !

— Vous êtes tout de même d'accord avec moi pour dire que Mme Ferguson s'était trompée d'appartement ? C'est la seule explication possible.

— Sur ce point, Hastings, il se peut que vous ayez raison... comme il se peut que vous ayez tort. Une constante n'en demeure pas moins : l'agence a envoyé un grand nombre de ses clients visiter cet appartement et, malgré le loyer excessivement modique, il était toujours à louer quand Mme Robinson s'est présentée à son tour.

— Ce qui prouve qu'il y a bel et bien quelque chose qui cloche.

— Apparemment, Mme Robinson n'a rien remarqué d'anormal. Curieux, non ? Vous a-t-elle donné l'impression d'une créature à qui on peut se fier, Hastings ?

— C'est une femme merveilleuse !

— Je n'en doute pas, puisqu'elle vous a rendu incapable de répondre à ma question. Décrivez-la-moi.

— Elle est grande et belle. Des cheveux avec de superbes reflets auburn, des...

— Vous avez toujours eu un faible pour les cheveux auburn, murmura Poirot. Mais poursuivez.

— De grands yeux bleus, un teint de pêche et... eh bien... euh... je crois que c'est tout, dis-je avec quelque maladresse.

— Et son mari ?

— Oh ! un brave type. Rien d'exceptionnel.

— Brun ou blond ?

— Je n'en sais rien. Entre les deux, et avec un visage plutôt quelconque.

Poirot acquiesça.

— Je vois ça d'ici : il y a des milliers d'individus de ce genre. Il est intéressant de noter que vous décrivez la gent féminine avec une sympathie plus manifeste – et une émotion plus vive. Que savez-vous de ce jeune couple ? Parker les connaît bien ?

— Non, seulement depuis peu. Voyons, Poirot, vous n'imaginez tout de même pas...

Il coupa court à mon intervention en levant la main :

— Doucement, cher ami. Ai-je dit que j'imaginai quoi que ce soit ? Tout ce que j'affirme, c'est qu'il s'agit d'une bien étrange histoire... et que nous ne disposons d'aucun élément qui pourrait nous éclairer de sa bienveillante lumière. Sauf peut-être le prénom de cette délicieuse jeune femme, Hastings ?

— Elle s'appelle Stella, ripostai-je, sur la défensive, et je ne vois pas...

Poirot m'interrompit d'un gloussement amusé – et, semblait-il, impossible à refréner. Quelque chose paraissait le divertir grandement :

— Stella, ça veut dire étoile, si je ne m'abuse ? Merveilleux !

— Bon sang, à quoi diable... ?

— Et les étoiles donnent de la lumière, voilà tout. Calmez-vous, Hastings. N'affichez pas cet air de dignité offensée. Venez, allons faire un tour à Montaigne Mansions. Nous nous y livrerons à quelques investigations.

Je le suivis, de mauvaise grâce.

Montaigne Mansions était une belle bâtisse en excellent état. Un portier en uniforme prenait le soleil à l'entrée. Poirot s'approcha de lui.

— Je vous prie de bien vouloir me pardonner, mais pourriez-vous me dire si M. et Mme Robinson demeurent ici ?

Le portier était un homme peu loquace, d'un tempérament acariâtre ou peut-être simplement soupçonneux. C'est à peine s'il daigna nous accorder un regard.

— Appartement n° 4. Deuxième étage, grommela-t-il.

— Je vous remercie. Auriez-vous l'amabilité de me préciser depuis quand ils demeurent ici ?

— Six mois.

Je bondis, interloqué.

— Impossible ! m'écriai-je, conscient du sourire malicieux de Poirot qui m'observait. Vous devez faire erreur.

— Six mois.

— Vous en êtes sûr ? Mme Robinson est une femme grande, belle, aux cheveux dorés nuancés de reflets roux...

— C'est bien elle, interrompit le portier. Ils ont emménagé à l'automne, j'veus dis : y a six mois de ça.

Il sembla se désintéresser de notre cas et se retira à pas lents dans le vestibule. Je suivis Poirot au-dehors.

— Eh bien, Hastings ? fit mon ami d'un air railleur. Êtes-vous toujours convaincu que les femmes exquises ne disent que la vérité, rien que la vérité ?

Je ne relevai pas cette perfidie.

Poirot s'engagea dans Brompton Road avant que j'aie pu lui demander quelles étaient son intention et notre destination.

— L'agence immobilière, Hastings. J'ai le plus vif désir de louer un

appartement dans Montaign Mansions. Si je ne me trompe, plusieurs événements d'un intérêt non négligeable vont s'y produire sous peu.

La chance nous servit. Au quatrième étage de Montaign Mansions, le meublé n° 8 était à louer pour la somme de dix guinées par semaine. Poirot s'empressa de signer pour un mois. Lorsque nous nous retrouvâmes dans la rue, il étouffa mes protestations :

— Je gagne de l'argent. Pourquoi me refuserais-je une fantaisie ? Au fait, Hastings, possédez-vous un revolver ?

— Oui, je dois l'avoir fourré quelque part, répondis-je, aussitôt saisi du frisson de l'aventure. Vous pensez que... ?

— Que vous en aurez besoin ? C'est fort probable. Je constate que cette perspective vous enchante. Vous succombez toujours au spectaculaire et au romanesque.

Nous emménageâmes le lendemain dans notre domicile temporaire. Il était meublé avec goût. L'appartement des Robinson se situait deux étages en dessous.

Le surlendemain était un dimanche. Dans l'après-midi, Poirot laissa la porte palière entrebâillée et m'appela discrètement quand le claquement d'une autre porte retentit aux étages inférieurs.

— Penchez-vous par-dessus la rampe. Ce sont là vos amis ? Attention ! ne vous faites pas voir.

Je tendis prudemment le cou au-dessus de la cage d'escalier.

— C'est eux, déclarai-je dans un chuchotement agrammatical.

— Parfait. Patientons un moment.

Une demi-heure plus tard environ, une jeune femme vêtue d'une toilette criarde quitta à son tour l'appartement n° 4. Avec un soupir de satisfaction, Poirot se retira sur la pointe des pieds dans notre meublé.

— De mieux en mieux. Après le maître et la maîtresse de maison, la bonne. L'appartement devrait être vide, à présent.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ? m'inquiétai-je.

Poirot avait gagné d'un petit pas pressé l'arrière-cuisine et tirait la corde du monte-charge.

— Nous sommes sur le point de descendre suivant la méthode éprouvée des poubelles, expliqua-t-il avec une joyeuse bonhomie. Nous passerons inaperçus. Le concert dominical, la promenade dominicale, le petit somme dominical qui conclut le plat de résistance de l'Angleterre dominicale – le fameux rosbif –, voilà qui dé-tournera

l'attention générale des faits et gestes d'Hercule Poirot. Venez, mon ami.

Il se glissa sur la plate-forme de bois grossier. Je le suivis avec précaution.

— Nous allons nous introduire par effraction dans l'appartement des Robinson ? demandai-je sans y croire.

La réponse de Poirot n'eut rien qui pût me rassurer :

— Pas forcément aujourd'hui.

En tirant sur la corde, nous descendîmes lentement jusqu'au niveau du deuxième étage. Poirot poussa un soupir de soulagement en découvrant que le battant du monte-charge de l'appartement n° 4 était ouvert.

— Observez ce phénomène. Les gens ne repoussent jamais le verrou du monte-charge dans la journée, alors que n'importe qui peut l'emprunter au gré de sa fantaisie. Nous venons de le faire. En revanche, la nuit, oui, ils verrouillent le monte-charge – en général du moins –, et c'est pour parer à cette éventualité que nous allons à présent prendre quelques dispositions.

Tout en parlant, il avait sorti des outils de sa poche. Et il s'attela prestement à sa tâche : bricoler le verrou de façon qu'on puisse le pousser de l'intérieur. L'opération ne prit que quelques instants. Poirot rempocha ses outils. Il était temps de regagner notre domaine.

Le lundi, Poirot s'absenta toute la journée. À son retour dans la soirée, il se jeta dans un fauteuil avec un soupir d'aise.

— Hastings, voulez-vous que je vous raconte une petite histoire ? Une histoire comme vous les aimez et qui vous rappellera vos films préférés.

— Allez-y, dis-je en riant. J'ose espérer qu'il s'agit d'une anecdote réelle, et non d'une de vos extrapolations farfelues.

— Il s'agit bel et bien d'un fait véridique. L'inspecteur Japp, de Scotland Yard, vous garantira l'exactitude de ce récit, puisque c'est grâce à ses bons offices qu'il m'est parvenu aux oreilles. Écoutez donc, Hastings... Il y a un peu plus de six mois, d'importants documents de la marine militaire ont été volés au ministère de la Défense américaine. Ces documents établissent la position des ports stratégiques les plus importants et pourraient se vendre très cher à n'importe quel pays étranger, le Japon par exemple. Les soupçons se sont portés sur un jeune homme du nom de Luigi Valdarno, italien d'origine, qui occupait un poste subalterne au ministère en question et

qui s'est volatilisé en même temps que les papiers. Que Luigi Valdarno soit l'auteur du vol ou non, peu importe : on l'a retrouvé deux jours plus tard dans l'East Side new-yorkais, tué d'une balle de revolver. Les documents n'étaient pas sur lui. Ce Luigi Valdarno avait en outre fréquenté pendant quelque temps une certaine Elsa Hardt, une jeune chanteuse qui commençait à faire parler d'elle et qui partageait à Washington un appartement avec son frère. On ne sait rien du passé de Mlle Elsa Hardt, mais elle disparaît brusquement au moment de la mort de Valdarno. Or, on a des raisons de croire qu'elle est en réalité une habile espionne internationale, responsable, sous des identités diverses et variées, de nombreuses missions aux conséquences fâcheuses. Les services secrets américains, tout en faisant de leur mieux pour retrouver la trace de Mlle Hardt, ont également gardé l'œil sur plusieurs Japonais domiciliés à Washington. Ils étaient à peu près sûrs qu'une fois en sécurité, Elsa Hardt entrerait en contact avec eux. Il y a quinze jours, l'un d'eux est parti pour l'Angleterre. Par conséquent il est permis de supposer qu'Elsa Hardt s'y trouve également.

Poirot s'interrompt pour reprendre sur un ton doux et agréable :

— Le signalement de Mlle Hardt est le suivant : 1,70 m, yeux bleus, cheveux auburn, teint de pêche, nez droit, pas de signe particulier.

— Mme Robinson, fis-je dans un souffle.

— Disons qu'il y a une chance pour que ce soit elle, corrigea Poirot. J'ai également appris qu'un homme au teint basané, un étranger, s'est renseigné au sujet des locataires de l'appartement n° 4 pas plus tard que ce matin. Par conséquent, mon ami, vous allez devoir renoncer à vous coucher tôt et vous résigner à partager, muni de cet excellent revolver qui est le vôtre, ma nuit de veille dans l'appartement des Robinson.

— Comptez sur moi ! m'écriai-je avec enthousiasme. Quand faut-il être prêt ?

— Minuit me semble une heure solennelle à souhait et fort appropriée. Il ne se produira probablement rien avant.

À minuit pile nous nous glissâmes avec précaution sur le monte-charge, qui nous mena au deuxième étage. Poirot manipula le verrou, et le battant de bois s'ouvrit aussitôt. Nous prîmes pied dans l'appartement. De l'arrière-cuisine nous nous faulâmes dans la cuisine, où nous nous installâmes le plus confortablement possible sur des chaises. La porte qui donnait sur le couloir était entrebâillée.

— Maintenant, il ne nous reste plus qu'à patienter, décréta Poirot avec un air de contentement.

Et il ferma les yeux.

Terrifié que j'étais à l'idée de m'assoupir, l'attente me parut interminable. Il me semblait que je veillais depuis une dizaine d'heures – alors que nous n'étions en faction, à la seconde près, que depuis une heure et vingt minutes – quand je perçus le bruit d'un léger frottement.

La main de Poirot se posa sur la mienne. Je me levai et nous nous glissâmes à pas de loup dans le vestibule.

— La porte d'entrée, me chuchota Poirot à l'oreille. Quelqu'un lime la serrure. À mon signal, mais pas avant, attrapez-le par-derrière et ne le laissez pas s'échapper. Attention, il a un couteau.

Bientôt on entendit le bruit du métal qui cède, et un petit cercle de lumière apparut à travers le trou laissé par la serrure. Il disparut aussitôt et la porte s'ouvrit doucement. Nous étions, Poirot et moi, aplatis contre le mur. Une respiration nous effleura. Une lampe torche s'alluma.

— Allez-y, me dit Poirot tout bas.

Nous bondîmes comme un seul homme. D'un mouvement rapide, Poirot lança sur la tête de l'inconnu une écharpe de laine tandis que je le maîtrisais en lui tenant les bras. L'opération fut menée rondement et sans bruit. Je saisis le couteau du cambrioleur, Poirot lui rabattit l'écharpe sur la bouche pour former un bâillon serré. Enfin, je brandis mon revolver sous les yeux de notre prisonnier pour achever de le convaincre qu'il était inutile de résister.

Il cessa de se débattre. Poirot lui murmura quelques mots à l'oreille et l'homme répondit d'un hochement de tête. Alors, m'enjoignant le silence d'un geste de la main, Poirot sortit sur le palier et emprunta l'escalier. Notre prisonnier lui emboîta le pas. Je fermai la marche, revolver au poing.

Dans la rue, Poirot se tourna vers moi :

— Un taxi attend à l'angle. Donnez-moi votre arme. Nous n'en aurons plus besoin.

— Et s'il tente de s'enfuir ?

Poirot eut un sourire :

— Loin de lui cette idée.

Je revins avec le taxi. L'écharpe ne masquait plus le visage de l'inconnu. J'eus un sursaut.

— Mais il n'est pas japonais, murmurai-je à Poirot.

— Le sens de l'observation, c'est là votre point fort, Hastings. Rien ne vous échappe jamais. Non, en effet, cet homme n'est pas japonais, mais italien.

S'engouffrant le premier dans le taxi, Poirot donna au chauffeur une adresse dans le quartier de St John's Wood. Je nageais dans le brouillard le plus complet. Tout en me refusant à demander en présence de notre prisonnier quelle était notre destination, je m'efforçai en vain d'obtenir quelque éclaircissement sur les événements en cours.

Le taxi nous déposa devant une petite maison en retrait de la rue. Un passant attardé, passablement éméché et qui titubait sur le trottoir, faillit heurter Poirot qui lui lança quelques mots acerbes dont le sens m'échappa.

Nous gravâmes les marches du perron. Poirot sonna et nous fit signe de nous tenir légèrement sur le côté. Comme personne ne répondait, il sonna de nouveau, puis saisit le marteau pour en frapper vigoureusement le battant. Enfin, une lumière apparut au-dessus de l'imposte et la porte s'entrebâilla.

— Qu'est-ce que vous voulez ? fit une voix d'homme.

— Un médecin. Ma femme est malade.

— Il n'y a pas de médecin ici.

L'homme s'apprêtait à refermer, mais Poirot avait placé un pied dans l'ouverture.

— Comment ça, il n'y a pas de médecin ? s'écria-t-il. Je vais appeler la police. Il faut que vous veniez, sinon je ne bouge pas d'ici. Je suis prêt à frapper toute la nuit si nécessaire.

Poirot était devenu soudain la parfaite caricature du Français furieux.

— Mon cher monsieur...

L'homme, en peignoir et pantoufles, sortit sur le perron pour tenter d'apaiser ce visiteur tout en jetant un coup d'œil gêné autour de lui.

— J'appelle la police, dit Poirot, faisant mine de redescendre les marches du perron.

— Non, non, pas ça !

L'homme s'élança à sa suite. D'un mouvement vigoureux, Poirot le poussa et l'homme roula dans l'escalier. La seconde d'après, nous nous précipitions, Poirot, l'Italien et moi, dans la maison en ayant soin de refermer la porte à clé.

— Vite, par ici ! (Poirot entra dans la pièce la plus proche et alluma.) Vous, derrière le rideau.

— Si, signor, dit l'Italien en se glissant prestement derrière la tenture de velours rose pâle qui retombait en plis lourds de part et d'autre de la fenêtre.

Il était temps. À peine venait-il de se cacher qu'une femme surgit, affolée. Elle était grande, les cheveux auburn. Sa mince silhouette était drapée dans un kimono rouge vif.

— Où est mon mari ? hurla-t-elle, le regard emplí de terreur. Qui êtes-vous ?

Poirot s'inclina galamment :

— Il est à espérer que votre époux ne prendra pas froid. J'ai été heureux de noter cependant qu'il était chaussé de pantoufles et que sa robe de chambre était fort douillette.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous chez moi ?

— Il est vrai que nous n'avons pas le plaisir de vous connaître, madame. Je le déplore, d'ailleurs, car l'un de nos agents s'est déplacé tout spécialement de New York pour vous rencontrer.

Les rideaux s'écartèrent et l'Italien s'avança, revolver au poing. Je frémis d'horreur. Il s'était emparé de mon arme que Poirot avait sans doute laissée par inadvertance sur la banquette du taxi. Avec un cri perçant, la jeune femme virevolta pour s'enfuir, mais Poirot se tenait devant la porte fermée.

— Laissez-moi passer ! hurla-t-elle. Il va me tuer.

— Qui a descendu Luigi Valdarno ? articula l'Italien d'une voix rauque en pointant son arme tour à tour sur chacun de nous.

Nous n'osions bouger d'un pouce.

— Mon Dieu, Poirot, c'est affreux ! Qu'allons-nous devenir ? m'écriai-je.

— Vous m'obligeriez beaucoup en refrénant vos bavardages, Hastings. Je peux vous assurer que notre ami ne tirera pas sans mon signal.

— T'en es si sûr que ça ? fit l'Italien, le regard mauvais.

J'étais épouvanté. La femme se tourna vers Poirot :

— Mais enfin, qu'est-ce que vous voulez ?

Poirot s'inclina :

— Je crois inutile de faire insulte à l'intelligence de Mlle Elsa Hardt en répondant à cette question.

D'un geste preste, la femme saisit un gros chat en peluche noire qui servait de cache-téléphone.

— Tout est cousu dans la doublure.

— Astucieux, murmura Poirot, l'air admiratif. (Il s'écarta de la porte.) Bonsoir, madame. Je me charge de retenir votre ami new-yorkais pendant que vous assurez votre retraite.

— L'abruti ! rugit le grand Italien.

Il braqua le revolver et tira à bout portant sur la femme qui lui échappait. Je me jetai sur lui mais le revolver émit un simple cliquetis inoffensif et la voix de Poirot s'éleva sur un ton de doux reproche :

— Vous ne ferez donc jamais confiance à votre vieux Poirot, Hastings. Je ne laisse déjà pas mes amis porter des armes chargées sur eux, je permets encore moins à une simple connaissance de commettre pareille imprudence. Non, non, mon ami.

Ces derniers mots s'adressaient à l'Italien qui jurait de sa voix rauque. Poirot poursuivit sur le même ton faussement réprobateur :

— Réfléchissez donc un instant à ce que j'ai fait pour vous. Grâce à mon intervention, vous venez d'échapper à la pendaison. Et n'allez pas imaginer, en revanche, que Mlle Elsa Hardt y échappera. La maison est surveillée, devant comme derrière. Les deux complices vont se jeter droit dans les bras de la police. N'est-ce pas là une pensée réconfortante ? Oui, je vous autorise à partir maintenant. Mais soyez prudent... soyez très prudent. Je... Ah ! il a filé ! Et voilà mon cher Hastings qui me foudroie du regard. C'est simple pourtant : c'était limpide dès le début... Sur plusieurs centaines de visiteurs intéressés par l'appartement n° 4 de Montaigne Mansions, seuls les Robinson satisfont aux exigences des occupants. Pourquoi ? Quel élément les singularise au premier coup d'œil ? Leur apparence ? Soit, mais elle n'a rien de particulier. Il ne peut donc s'agir que de leur patronyme !

— Robinson n'a rien d'extraordinaire. C'est un nom extrêmement courant.

— Ah ! sapristi, justement ! Et c'est là que réside l'astuce. Elsa Hardt et son mari – ou son frère, ou quiconque – débarquent de New York et louent un appartement au nom de M. et Mme Robinson. Or, ils apprennent que l'une de ces sociétés secrètes, la Mafia ou la Camorra, à laquelle Luigi Valdarno appartenait, est sur leur piste. Que faire ? Ils dressent alors un plan de bataille d'une simplicité élémentaire. Leurs ennemis les connaissent-ils personnellement ? Pas le moins du monde

! La parade est donc toute trouvée. Ils décident de sous-louer leur appartement pour un loyer ridiculement bas. Parmi les milliers de jeunes couples qui cherchent à se loger à Londres, à coup sûr il se présentera plusieurs Robinson. En somme, c'est une affaire de patience. Si vous consultez l'annuaire, vous comprendrez qu'il était inévitable qu'une Mme Robinson aux cheveux auburn finisse par sonner à la porte de l'appartement n° 4 de Montaigne Mansions. Ainsi, les nouveaux Robinson s'installent à la place de Mlle Hardt et de son frère, l'homme de la Mafia arrive – car il connaît le nom et l'adresse. Il procède à un massacre en règle. Tout est fini, la vengeance est assouvie ! Quant à Mlle Elsa Hardt, elle aura échappé une fois de plus à la mort. Au fait, Hastings, il faudra me présenter à la véritable Mme Robinson, cette délicieuse et charmante créature. Que vont-ils penser en s'apercevant que l'on s'est introduit par effraction dans leur appartement ? Il faut nous hâter, n'est-ce pas ? Ah ! on dirait que Japp et ses acolytes arrivent.

— Mais comment avez-vous su qu'Elsa Hardt se cachait dans cette maison de St John's Wood ? demandai-je en suivant Poirot dans le vestibule. Ah ! j'y suis !... Vous avez fait filer la première Mme Robinson à son départ de l'appartement n° 4.

— À la bonne heure, Hastings, vous utilisez donc enfin vos petites cellules grises. Maintenant, nous avons une surprise pour Japp.

Tirant sans bruit le verrou, il glissa la tête du chat en velours dans l'entrebâillement de la porte et poussa un miaou suraigu. L'inspecteur de Scotland Yard, qui se tenait sur le perron en compagnie d'un autre homme, sursauta malgré lui.

— Oh ! ce n'est que M. Poirot qui se livre à l'une de ses facéties ! s'exclama-t-il tandis que la tête de Poirot apparaissait dans l'embrasure à la place de celle du chat. On peut entrer, monsieur ?

— Nos amis sont-ils en lieu sûr ?

— Oui, nous avons mis la main sur ces oiseaux. Mais ils n'avaient pas les documents sur eux.

— Vous venez donc fouiller la maison ? Fort bien. Hastings et moi nous apprêtons à nous en aller, mais j'aimerais vous donner un petit cours sur l'histoire et les habitudes du chat domestique.

— Bon sang ! vous êtes devenu complètement cinglé ou quoi ?

— Le chat était un animal vénéré par les anciens Égyptiens, commença Poirot avec emphase. Encore de nos jours, on considère que croiser sur son chemin un chat noir est signe de chance. Ce soir, Japp, ce chat noir se trouve sur votre chemin. Je sais qu'il n'est guère

prisé en Angleterre d'évoquer les entrailles d'une personne ou d'un animal, mais l'intérieur de ce chat vaut de l'or en barre.

Avec une exclamation sourde, le collègue de Japp s'empara du chat en peluche.

— J'oubliais de faire les présentations, dit Japp. Monsieur Poirot, voici M. Burt, des services secrets des États-Unis...

Les doigts experts de l'Américain venaient de trouver ce qu'ils cherchaient. Il ouvrit la main et, l'espace de quelques secondes, la parole lui manqua. Puis il retrouva le sens des convenances.

— Ravi de faire votre connaissance, dit-il enfin.

The Adventure of the Cheap Flat

1923

Traduit par Laure Terilli

Le Mystère de Hunter's Lodge

— En définitive, murmura Poirot, il est possible que je ne meure pas cette fois-ci.

Cette remarque d'un convalescent se remettant d'une grippe me parut d'un optimisme salubre. J'avais été le premier à souffrir de cette maladie que Poirot avait à son tour contractée.

Assis dans son lit, le dos appuyé contre une pile d'oreillers, une écharpe de laine autour de la tête, il buvait à petites gorgées une tisane particulièrement ignoble que j'avais préparée selon ses indications. Son regard se posa avec un plaisir évident sur les fioles médicinales – soigneusement alignées par rang de taille – qui ornaient le manteau de la cheminée.

— Oui, je vais bientôt redevenir moi-même, poursuivit-il. Redevenir le grand Hercule Poirot, la terreur des malfaiteurs ! Figurez-vous, mon ami, que *Les Potins mondains* m'ont dédié quelques lignes. Mais oui, les voici : *Allez-y, criminels de tout poil, quittez vos planques et vos abris ! Hercule Poirot – et croyez-moi, mesdemoiselles, il n'a pas d'Hercule que le nom ! –, notre détective mondain bien-aimé, donc, ne peut plus s'agripper à vos basques. Et pourquoi diable ? Parce que la grippe lui a grippé les méninges !*

J'éclatai de rire.

— Pas mal du tout pour votre publicité, Poirot. Vous devenez un personnage public. Heureusement, ces derniers temps, vous n'avez pas laissé passer une seule affaire intéressante.

— C'est vrai. Les rares enquêtes que je me suis vu contraint de refuser, je ne les regrette pas.

Notre logeuse passa la tête dans l'entrebâillement de la porte :

— Il y a un monsieur en bas. Il veut voir M. Poirot ou le capitaine Hastings. Il a l'air dans tous ses états, et pourtant c'est un vrai gentleman. Voici sa carte.

Elle me tendit un bristol que je lus à voix haute :

— M. Roger Haverling.

D'un signe de tête, Poirot indiqua la bibliothèque. Je m'exécutai et sortis le *Who's Who*. Poirot me prit le volume des mains et le feuilleta fébrilement.

— *2^e fils du 5^e baron de Windsor. Épouse en 1923 Zoe, 4^e fille de William Crabb.*

— Hum ! fis-je. Je me demande s'il ne s'agit pas de cette jeune fille qui jouait au Frivolity. Elle s'appelait alors Zoe Carrisbrook. Je me souviens qu'en effet elle a épousé un jeune homme de la bonne société juste avant la guerre.

— Cela vous dit, Hastings, de descendre recevoir notre visiteur et de vous enquérir du petit problème qu'il désire nous soumettre ? Présentez-lui toutes mes excuses.

La quarantaine bien conservée, beaucoup d'allure, tel était Roger Haverling. Une expression hagarde marquait toutefois ses traits et il ne faisait aucun doute qu'il refrénait à grand-peine une vive agitation.

— Capitaine Hastings ? Je crois savoir que vous êtes le bras droit de M. Poirot. Il faut impérativement qu'il m'accompagne aujourd'hui dans le Derbyshire.

— C'est hélas impossible, répondis-je. Poirot est au lit, malade... la grippe.

Mon interlocuteur parut consterné.

— Mon Dieu, quelle malchance !

— Vous désiriez le consulter pour un problème grave ?

— Ma foi, oui ! Hier soir, mon oncle, le meilleur ami que j'aie jamais eu au monde, a été lâchement assassiné. C'est une ignominie sans nom.

— À Londres ?

— Non, dans le Derbyshire. J'étais ici en ville et j'ai reçu ce matin un télégramme de ma femme. J'ai aussitôt décidé de venir frapper à la porte de M. Poirot afin de lui demander de bien vouloir se charger de cette affaire.

— Excusez-moi un instant, dis-je.

Une idée lumineuse venait de me traverser l'esprit.

Je montai l'escalier quatre à quatre et mis en quelques mots Poirot

au courant de la situation.

— Je vois, je vois. Vous voulez aller dans le Derbyshire, c'est cela ? Eh bien pourquoi pas ? Mes méthodes devraient vous être familières, depuis le temps. Tout ce que je vous demande, c'est de m'envoyer tous les jours un compte rendu détaillé des événements et de suivre les instructions que je vous télégraphierai le cas échéant.

J'acceptai volontiers ces conditions.

Une heure plus tard, j'étais assis en face de M. Havering dans un compartiment de première. Le train des Midlands quitta Londres et prit immédiatement de la vitesse.

— Pour commencer, capitaine Hastings, il faut que vous sachiez que Hunter's Lodge, où nous nous rendons et où la tragédie a eu lieu, n'est qu'un pavillon de chasse niché au cœur des landes du Derbyshire. Notre véritable demeure se situe près de Newmarket et nous avons l'habitude de louer un appartement à Londres pendant la saison. Hunter's Lodge est entretenu par une domestique qui suffit à notre service quand nous allons y passer un week-end. Bien sûr, pendant la saison de chasse, nous emmenons une partie de notre personnel de Newmarket. Mon oncle, M. Harrington Pace – peut-être le savez-vous, ma mère était une Pace, de New York –, habitait avec nous depuis trois ans. Il ne s'est jamais bien entendu avec mon père, ni avec mon frère aîné, et j'imagine que, étant moi-même une sorte de fils prodigue, son affection à mon égard s'en est trouvée accrue d'autant. Naturellement je suis pauvre et mon oncle était riche. En d'autres termes, c'est lui qui payait ! Malgré son caractère exigeant, il n'était pas vraiment difficile à vivre, lui et nous menions tous trois une existence harmonieuse. Il y a deux jours, mon oncle, fatigué par les mondanités, nous proposa d'aller passer quelques jours à Hunter's Lodge. Mon épouse a télégraphié à Mme Middleton, la femme de charge, et nous nous y sommes rendus dans l'après-midi. Hier soir, j'ai dû rentrer à Londres, mais Zoe et mon oncle ont préféré rester. Et puis ce matin, j'ai reçu ce télégramme.

Il me le tendit.

Reviens au plus vite. Oncle Harrington assassiné hier soir. Amène si possible bon détective. Mais viens vite, je t'en prie. Zoe.

— Vous n'avez donc aucune information précise concernant la mort de votre oncle ?

— Non. Je suppose que la nouvelle paraîtra dans les journaux du soir. La police a dû ouvrir une enquête.

Il était environ 15 heures lorsque nous arrivâmes à la petite gare d'Elmer's Dale. Là nous attendait une voiture : huit kilomètres nous séparaient encore de notre destination. Enfin Hunter's Lodge, petite bâtisse de pierre grise, se dressa, solitaire, au milieu d'un paysage de lande déchiqueté.

— Plutôt isolé, cet endroit ! dis-je avec un frisson.

Havering acquiesça d'un signe de tête.

— Je vais d'ailleurs m'en débarrasser. Je ne pourrai plus jamais vivre ici.

Il poussa le portail et, comme nous remontions l'allée qui menait à une massive porte de chêne, une silhouette familière vint à notre rencontre.

— Japp ! m'écriai-je.

L'inspecteur de Scotland Yard m'adressa un large sourire avant de se tourner vers mon compagnon :

— M. Havering, je présume ? Scotland Yard m'a confié l'affaire. J'aimerais m'entretenir un instant avec vous, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Mon épouse...

— J'ai vu votre charmante épouse, monsieur, et la femme de charge également. Je ne vous retiendrai pas longtemps. J'ai hâte de rentrer à Londres, car j'ai vu tout ce qu'il y a à voir ici.

— J'ignore tout de...

— Bien sûr, l'interrompit Japp d'un ton apaisant, mais j'aimerais quand même avoir votre avis sur un ou deux points de détail. Le capitaine Hastings me connaît. Il va prévenir votre épouse de votre arrivée. Au fait, capitaine, qu'avez-vous fait du petit homme ?

— Il est au lit avec la grippe.

— Oh ! j'en suis navré ! Vous sans lui, c'est un peu la charrue sans les bœufs, non ?

Ignorant cette réflexion désobligeante, je gagnai la maison et dus sonner, car Japp avait refermé la porte derrière lui. Au bout de quelques instants, une femme d'âge mûr, vêtue de noir, vint ouvrir.

— M. Havering sera là dans un instant, expliquai-je. L'inspecteur lui pose quelques questions. Je suis venu de Londres avec lui pour m'occuper du meurtre. Peut-être pourriez-vous me relater brièvement les événements de la nuit dernière ?

— Entrez, monsieur. (Elle referma la porte derrière moi et je me retrouvai dans un vestibule mal éclairé.) C'est hier soir après le dîner qu'un homme est venu voir M. Pace. Il avait le même accent américain que M. Pace et j'ai pensé que c'était un de ses amis des États-Unis. Je l'ai fait entrer dans le bureau et je suis allée prévenir M. Pace. Il n'a pas voulu me donner son nom, ce qui est bizarre maintenant que j'y pense. M. Pace a eu l'air étonné, mais il a dit à ma maîtresse : « Veuillez m'excuser, Zoe, je vais voir ce que me veut ce type. » Il s'est rendu dans son bureau et je suis retournée à la cuisine. Au bout d'un moment, j'ai entendu des éclats de voix comme si on se disputait. Je suis sortie dans le vestibule. Ma maîtresse aussi. Il y a eu un coup de feu, et puis un silence effroyable. Quand on a voulu entrer dans le bureau, la porte était fermée à clé. On a fait le tour de la maison pour passer par la fenêtre qui, elle, était ouverte, et on a trouvé M. Pace, mort, baignant dans une mare de sang.

— Et le visiteur ?

— Il aura eu le temps de s'enfuir par la fenêtre.

— Et ensuite ?

— Mme Havering m'a envoyée chercher la police. J'ai dû marcher jusqu'au village : huit kilomètres à pied. Les policiers sont revenus avec moi, le commissaire est resté toute la nuit. Et puis ce matin, l'inspecteur de Londres est arrivé.

— À quoi ressemblait l'homme que M. Pace a reçu ?

La gouvernante réfléchit un instant.

— Il avait une barbe noire, la quarantaine, un pardessus léger. C'est surtout son accent qui m'a frappée. Il parlait comme un Américain. En dehors de ça, je n'ai pas remarqué grand-chose.

— Je vois. Pourrais-je parler à Mme Havering ?

— Elle est dans sa chambre. Voulez-vous que je l'appelle ?

— S'il vous plaît. Dites-lui que M. Havering s'entretient avec l'inspecteur Japp et que le monsieur qu'il a ramené de Londres souhaite lui parler sans tarder.

— Bien, monsieur.

J'étais impatient de réunir les éléments de mon enquête. Japp avait deux ou trois heures d'avance sur moi et son désir de regagner Londres au plus vite me disait que je ne devais pas le lâcher d'une semelle.

Mme Havering ne me fit guère attendre. Au bout de quelques

minutes, j'entendis un pas léger dans l'escalier. Je levai les yeux. Une ravissante jeune femme s'avavançait vers moi. Elle était vêtue d'un pull-over rouge feu qui soulignait la minceur presque enfantine de sa silhouette. Sur ses cheveux sombres était posé un petit chapeau de cuir fauve. Même la terrible catastrophe qui venait de la toucher n'avait pu atténuer son dynamisme.

Je me présentai. Elle acquiesça vivement de la tête.

— Oh ! j'ai souvent entendu parler de vous et de votre collègue, M. Poirot. Vous avez accompli ensemble de véritables prouesses. Je me félicite que mon mari ait pu vous joindre aussi rapidement. Vous voulez sans doute me poser des questions ? C'est le meilleur moyen de vous faire une idée de cette triste affaire ?

— Je vous remercie, madame Havering. À quelle heure le visiteur est-il arrivé ?

— Il n'était pas encore 21 heures, me semble-t-il. Nous avons terminé de dîner et prenions le café en fumant une cigarette.

— Votre époux était déjà parti pour Londres ?

— Oui, il avait pris le train de 18 h 15.

— Comment s'était-il rendu à la gare ? À pied ou en voiture ?

— Nous n'avons pas notre voiture ici. Lorsque nous devons nous déplacer, nous appelons le garage du village. Le garagiste d'Elmer's Dale est donc venu chercher mon mari à temps pour son train.

— M. Pace vous a-t-il paru dans son état normal ?

— Absolument. Tout à fait normal... À tout point de vue.

— Bien. Vous serait-il possible de me décrire le visiteur ?

— Hélas, non ! je ne l'ai pas vu. Mme Middleton l'a fait entrer directement dans le bureau. Elle n'est venue prévenir mon oncle qu'après.

— Quelle a été sa réaction ?

— Il a paru contrarié, mais il est tout de suite allé voir cet homme. Ce n'est que cinq minutes plus tard environ que j'ai entendu de violents éclats de voix. Je me suis précipitée dans le couloir. Alertée de son côté, Mme Middleton est arrivée, elle aussi. C'est alors que nous avons entendu le coup de feu. La porte du bureau était fermée de l'intérieur. Nous avons dû faire le tour de la maison pour passer par la fenêtre. Cela nous a donc pris un certain temps, et l'assassin a eu tout loisir de s'enfuir. Mon pauvre oncle (ici la voix de la jeune femme se brisa) avait reçu une balle dans la tête. J'ai tout de suite compris qu'il

était mort et j'ai envoyé Mme Middleton chercher la police. Bien sûr, je n'ai touché à rien et tout laissé comme je l'avais trouvé.

J'approuvai d'un signe de tête cette bonne réaction.

— Et l'arme du crime ?

— Je ne peux que vous soumettre ma suggestion, capitaine Hastings. Mon mari a une paire de revolvers accrochés au mur du bureau. Or, il en manquait un. Je l'ai fait remarquer aux policiers. Ils ont emporté l'autre. Quand ils auront extrait la balle du corps, ils pourront identifier l'arme du meurtre.

— Puis-je voir le bureau ?

— Bien sûr. La police en a terminé avec cette pièce. Mais le corps a été enlevé.

Au moment où nous nous dirigeons vers le lieu du crime, Havering fit irruption dans le hall. Sa femme murmura quelques mots d'excuse et courut à lui. Je me retrouvai seul pour entreprendre mes recherches.

Autant avouer qu'elles furent plutôt décevantes. En général, dans tout roman policier, les indices abondent. Or, voilà que je ne découvrais rien d'insolite, excepté une grosse tache de sang sur le tapis, là où la victime était tombée. J'examinai tout avec un soin minutieux et pris deux photographies de la pièce avec le petit appareil que j'avais eu soin d'emporter. Puis, je sortis dans le jardin inspecter le terrain devant la fenêtre, mais la terre avait été tellement piétinée que c'était une pure perte de temps. J'avais vu tout ce que Hunter's Lodge avait à me montrer. Il ne me restait plus qu'à retourner à Elmer's Dale et à me mettre en rapport avec Japp. En conséquence, je pris congé des Havering. Le garagiste qui nous avait amenés de la gare à Hunter's Lodge me redéposa au village.

Je trouvai Japp aux Armes de Matlock où il avait établi ses quartiers. Il m'emmena voir le corps à la morgue du commissariat. Harrington Pace était un petit homme mince, rasé de près, qui avait tout l'air d'un Américain. La balle l'avait atteint à la nuque et le coup avait été tiré de très près.

— Il a dû se retourner, commenta Japp. L'autre en aura profité pour sortir son revolver et lui tirer dessus. L'arme que nous a confiée Mme Havering était chargée. La seconde devait donc l'être aussi. Curieux tout de même comme les gens sont imprudents. Quelle idée d'accrocher au mur deux revolvers chargés !

— Que pensez-vous de l'affaire ? demandai-je en quittant la petite pièce sinistre.

— Pour l'instant, j'ai Havering à l'œil. Eh oui ! s'exclama-t-il en remarquant ma stupéfaction. Havering a un passé : deux ou trois affaires crapuleuses. Entre autres, quand il était étudiant à Oxford, il a imité la signature de son père sur un chèque. Toutes étouffées bien sûr. En outre, et depuis pas mal de temps, il est endetté jusqu'au cou – le genre de dettes qu'il aura préféré cacher à son oncle. D'autant qu'on peut être sûr que le testament de Harrington Pace sera en sa faveur. Oui, j'ai Havering à l'œil. C'est pour cela que je voulais l'interroger avant qu'il n'ait le temps de voir sa femme. Enfin, leurs dépositions concordent. Et je suis allé à la gare. Aucun doute sur ce point : il a bien pris le train de 18 h 15 qui arrive à Londres vers 22 h 30. Il prétend s'être rendu directement à son club. Si j'en ai confirmation, eh bien, c'est simple : ça signifiera qu'il n'a pas pu s'affubler d'une barbe noire et tirer sur son oncle à 21 heures.

— À propos de cette barbe, qu'en pensez-vous ?

Japp m'adressa un clin d'œil malicieux.

— Je pense qu'elle a poussé en un temps record au cours des huit kilomètres qui séparent Elmer's Dale de Hunter's Lodge et que les Américains que j'ai rencontrés jusqu'à présent sont toujours rasés de près. Je crois que c'est parmi les associés de M. Pace qu'il faudra plutôt chercher le meurtrier. J'ai interrogé tout d'abord la femme de charge, puis la maîtresse des lieux : leurs deux récits de la soirée concordent. Dommage que Mme Havering n'ait pas entrevu le visiteur. C'est une femme intelligente. Elle aurait pu remarquer un détail qui nous aurait mis sur la piste.

Je m'installai à une table pour rédiger un rapport détaillé à l'intention de Poirot. Avant de le poster, je le complétais par les renseignements supplémentaires qu'on m'avait fournis entre-temps. La police avait procédé à l'extraction de la balle qui, après examen, provenait bel et bien d'un revolver identique à celui qui avait été remis à la police par Mme Havering. En outre, les allées et venues de M. Havering le soir du crime avaient été vérifiées et l'on avait la preuve qu'il était arrivé à Londres par le train de 18 h 15. Enfin, on venait de faire une découverte essentielle : dans la banlieue londonienne, un respectable citoyen de Ealing, qui franchissait le pont de Haven Green pour se rendre à la gare de la District Railway, avait remarqué un paquet enveloppé de papier brun coincé entre les barreaux du garde-fou. Il l'avait ouvert : à l'intérieur se trouvait une arme qu'il avait remise aussitôt au commissariat le plus proche. Avant le soir, on avait la preuve qu'il s'agissait du second revolver accroché au mur dans le bureau de Hunter's Lodge. Une seule balle avait été tirée.

Tous ces éléments, je les rajoutai à mon rapport. Et, dès le lendemain matin, je recevais un câble de Poirot alors que je prenais mon petit déjeuner :

Évident qu'inconnu à barbe noire n'est pas Havering. Il n'y a que vous ou Japp pour avoir idées pareilles. Télégraphiez-moi description de femme de charge et vêtements qu'elle portait hier matin. Même chose pour Mme Havering. Ne perdez pas de temps à prendre des photographies d'intérieurs. Vos clichés sont sous-exposés et loin d'être artistiques.

Il me sembla que le ton de Poirot était inutilement facétieux. J'en conclus qu'il jalousait quelque peu ma situation privilégiée. N'étais-je pas sur les lieux du crime et ne bénéficiais-je pas de toutes les facilités pour mener l'enquête ? Quant à son désir d'avoir une description des vêtements portés par Mme Havering et Mme Middleton, cela me parut tout bonnement grotesque. Je me pliai néanmoins à cette exigence autant que possible.

À 11 heures, un deuxième câble de Poirot arriva :

Dites Japp arrêter femme de charge avant qu'il ne soit trop tard.

Sidéré, j'allai montrer le télégramme à Japp. Ce dernier laissa échapper un juron.

— Poirot a toujours eu le nez creux. S'il dit ça, c'est qu'il a de bonnes raisons. Je n'ai pas fait attention à la femme de charge et je ne sais pas si je peux l'arrêter, mais je vais la faire surveiller. Allons à Hunter's Lodge pour la réinterroger.

Lorsque nous arrivâmes, il était trop tard : Mme Middleton – cette créature d'âge mûr à l'allure si tranquille, qui nous avait semblé si normale et respectable – venait de se volatiliser. Elle avait laissé une malle pleine de vêtements qui n'avaient rien de compromettant. Nous ne possédions aucun indice quant à sa véritable identité ou l'endroit où elle se trouvait.

Mme Havering nous fournit à son sujet les renseignements suivants :

— Je l'ai engagée il y a trois semaines environ pour remplacer Mme Emery, notre ancienne femme de charge qui venait de nous quitter. Elle m'avait été envoyée par l'agence de placement de Mme Selbourne, dans Mont Street – agence qui jouit d'une excellente réputation. Tous mes domestiques viennent de là. Plusieurs personnes étaient venues se présenter. C'est Mme Middleton qui m'avait paru le mieux convenir. De plus, elle avait d'excellentes références. Je l'ai engagée sur-le-champ et j'ai prévenu l'agence. Vraiment je n'arrive pas

à croire qu'elle n'était pas de confiance. Elle était si douce, si posée.

Quel coup de théâtre ! Il était clair que la femme de charge n'avait pas commis le meurtre puisque, au moment du coup de feu, elle se trouvait dans le hall avec Mme Havering. Cependant elle jouait un rôle dans cet assassinat, sinon pourquoi disparaître sans tambour ni trompette, et du jour au lendemain ?

Je télégraphiai la nouvelle à Poirot et lui proposai de me rendre à l'agence de Mme Selbourne. La réponse de Poirot ne se fit pas attendre :

Inutile aller agence. Ils ne connaîtront pas de Mme Middleton. Tâchez de savoir dans quel véhicule Mme Middleton était venue se présenter à Hunter's Lodge.

Tout intrigué que je fusse, j'obéis. À Elmer's Dale, les moyens de transport étaient limités. Le garage du village possédait deux vieilles Ford cabossées et deux fiacres en faction assuraient la permanence devant la gare. Or, aucun véhicule n'avait été requis le jour en question.

Interrogée, Mme Havering expliqua qu'elle avait pourtant remboursé à la domestique la somme nécessaire pour le trajet de Londres à Elmer's Dale – sans oublier de compter le prix de la course pour Hunter's Lodge. Mais la mystérieuse femme de charge s'était bel et bien déplacée par ses propres moyens. Comme, le soir du crime, personne à la gare n'avait remarqué d'inconnu, à barbe noire ou non, et que tout semblait indiquer que le meurtrier était venu à Hunter's Lodge dans sa propre voiture – qu'il avait dû laisser non loin de la maison afin de pouvoir ensuite s'enfuir –, la conclusion s'imposait : le même véhicule avait servi à la femme de charge et à l'assassin.

Je me dois de mentionner que les renseignements recueillis à l'agence de Mme Selbourne confirmèrent les pronostics de Poirot : il n'y avait jamais eu de Mme Middleton dans leurs registres. En revanche, ils avaient reçu la demande de l'Honorable Mme Havering qui désirait engager une gouvernante et lui avaient en effet envoyé plusieurs personnes. Mais lorsque Mme Havering leur avait versé leur commission, elle avait omis de mentionner le nom de la personne sur laquelle son choix s'était porté.

Quelque peu déconfit, je rentrai à Londres. Installé dans un fauteuil près du feu et drapé dans une robe de chambre de soie aux couleurs criardes, Poirot m'accueillit avec effusion :

— Mon cher Hastings ! Que je suis heureux de vous revoir ! Je nourris pour vous une véritable affection ! Vous êtes-vous bien amusé

? Avez-vous bien trotté avec ce bon Japp ? Avez-vous interrogé et enquêté tout votre saoul ?

— Poirot ! m'écriai-je, cette affaire est un sombre mystère. Personne ne l'élucidera jamais.

— Nous ne tirerons certes pas grande gloire de cette affaire.

— Vous l'avez dit. Nous sommes tombés sur un os !

— Oh ! s'il ne s'agit que de cela, je suis passé maître dans l'art de faire parler ce genre d'os. Un véritable légiste. Non, ce n'est pas ce qui m'embarrasse. Je sais fort bien qui a tué M. Harrington Pace.

— Vous le savez ? Comment ?

— Grâce aux lumineux télégrammes que vous m'avez envoyés en réponse aux miens, la vérité m'est apparue. Voyons, Hastings, procédons à l'examen méthodique et systématique des faits. M. Harrington Pace possède une fortune considérable, n'est-ce pas ? Laquelle, à sa mort, ira sans aucun doute à son neveu : c'est là notre premier point. Deuxième point : on sait que le neveu est désespérément fauché. Troisième point : on sait également que le neveu est... disons, connu pour sa moralité douteuse.

— Mais nous avons la preuve que Roger Haverling a pris un train direct pour Londres.

— Précisément. Par conséquent, M. Haverling ayant quitté Elmer's Dale à 18 h 15 et M. Pace n'ayant pas pu être tué avant le départ de son neveu – sinon le médecin légiste aurait signalé cette incohérence –, nous ne nous trompons pas en concluant que ce n'est pas M. Haverling qui a tué son oncle. Reste Mme Haverling, Hastings.

— Impossible ! La femme de charge était avec elle quand le coup de feu a été tiré.

— Ah oui ! la fameuse femme de charge... Mais elle a disparu.

— On va la retrouver.

— Ça m'étonnerait ! Il semble qu'elle soit particulièrement insaisissable, cette gouvernante... N'est-ce pas votre avis, Hastings ? Cela m'a tout de suite frappé.

— Elle a joué son rôle et, le moment venu, elle a quitté les feux de la rampe.

— Et quel était-il, son rôle ?

— Eh bien, introduire dans la maison l'assassin, son complice : l'inconnu à la barbe noire.

— Grand Dieu, non ! Et c'est bien là que vous faites erreur. Son rôle consistait – et vous l'avez fort justement noté – à fournir un alibi à Mme Havering au moment du coup de feu. Et personne ne la retrouvera jamais, mon ami, car il n'y a jamais eu de Mme Middleton. « Cette personne n'est pas », comme dit votre grand Shakespeare.

— C'est Dickens, rectifiai-je à mi-voix, incapable de réprimer un sourire. Mais expliquez-vous, Poirot.

— Voilà : Zoe Havering était actrice avant son mariage. Japp et vous avez vu la femme de charge dans un hall d'entrée mal éclairé : une silhouette informe vêtue de noir, la quarantaine, un timbre de voix assourdi. En définitive, ni Japp, ni vous, ni les policiers du village que ladite femme de charge est allée chercher, n'ont jamais vu Mme Middleton et Mme Havering *en même temps*. C'était là un jeu d'enfant, pour une femme intelligente et qui n'a pas froid aux yeux. Sous prétexte d'aller prévenir sa maîtresse de votre arrivée, la prétendue Mme Middleton monte à l'étage, enfle un pull-over de couleur vive et se coiffe d'un chapeau auquel sont attachées des mèches brunes bouclées qui recouvrent les cheveux gris de la fausse femme de charge. Quelques touches habiles, et le maquillage de « Mme Middleton » disparaît tandis qu'un peu de poudre carmin achève la métamorphose. Et c'est alors la pétulante Zoe Havering qui vous reçoit, la voix haute et claire. Le contraste est tel qu'on ne prête qu'une attention distraite à Mme Middleton. Et pourquoi d'ailleurs la surveillerait-on ? On ne peut la mêler au crime, car elle aussi, elle a un alibi.

— On a pourtant bien retrouvé le revolver à Ealing ! Mme Havering n'a pas pu le déposer là-bas !

— Certes. C'est là qu'intervient Roger Havering, et c'est d'ailleurs là leur erreur. La découverte de l'arme m'a mis sur la bonne voie. Un homme qui a commis un meurtre à l'aide d'une arme trouvée sur place s'en débarrasse immédiatement. Il ne l'emporte pas avec lui jusqu'à Londres. Non, le calcul était évident. Le but des meurtriers était d'attirer l'attention de la police loin du Derbyshire. Il fallait que la police en finisse au plus vite avec Hunter's Lodge et ses parages. Il va donc de soi que le revolver retrouvé à Ealing n'est pas celui qui a tué M. Pace. Roger Havering tire un coup de feu avant de prendre le train pour Londres. Il va droit à son club, histoire de se ménager un alibi, puis gagne rapidement Ealing en empruntant la ligne du District Railway – un détour d'une vingtaine de minutes à peine –, dépose le paquet près du garde-fou et retourne en ville. Pendant ce temps, sa délicieuse épouse tue tranquillement M. Pace après le dîner. Vous souvenez-vous qu'il reçoit une balle dans la nuque ? Si ce n'est pas un

élément significatif, ça, eh bien que le diable m'emporte ! Mme Havering recharge ensuite le revolver et le remet en place avant de se lancer dans sa petite comédie du désespoir.

— Incroyable, articulai-je, fasciné. Mais...

— Mais vrai ! Bien sûr, mon ami, c'est vrai. En revanche, procéder à l'arrestation de ce couple infernal, c'est là une autre paire de manches. Enfin, Japp devra faire au mieux... Je lui ai consigné tous les faits par le menu. Je crains cependant que nous ne soyons contraints de nous en remettre au destin, ou au bon Dieu, à votre convenance !

— Les méchants prospèrent comme le chiendent !

— Mais ils n'échappent pas au châtiment, Hastings, croyez-moi. Ils n'y échappent jamais.

Les prédictions de Poirot se confirmèrent. Japp, convaincu de la justesse du raisonnement de Poirot, ne put toutefois réunir les preuves qui lui auraient permis d'arrêter les Havering. L'immense fortune de M. Pace passa donc aux mains de ses meurtriers. Toutefois, Némésis finit par avoir raison d'eux, et lorsque je lus dans le journal que l'Honorable Roger Havering et son épouse venaient de trouver la mort dans le courrier Londres-Paris qui s'était écrasé, je songeai que justice était faite.

The Mystery of Hunter's Lodge

1923

Traduit par Laure Terilli

Un million de dollars en bons volatilisés

— Quelle recrudescence de vols de valeurs, en ce moment ! soupirai-je un matin en reposant le journal. Poirot, renonçons à la science de l'investigation et adonnons-nous au crime pour changer !

— Vous êtes sur la pente du... – comment dites-vous ? – du s'enrichir-en-deux-temps-trois-mouvements, mon cher.

— Vous avez lu le dernier coup ? Un million de dollars en bons Liberty, que la banque de Londres et d'Écosse envoyait à New York, viennent de disparaître à bord du paquebot *Olympia* dans des circonstances extraordinaires.

— N'était le mal de mer et, afin de le combattre, la difficulté de pratiquer l'excellente méthode de Laverguier au-delà des quelques heures que dure la traversée de la Manche, j'aurais un plaisir infini à voyager sur l'un de ces gros navires, murmura Poirot, rêveur.

— Oh oui ! fis-je, enthousiaste. Certains doivent être de véritables palaces : piscines, salons, restaurants, thés dansants... Oui, vraiment, sait-on même que l'on se trouve en pleine mer ?

— Pour ma part, c'est une réalité qui ne m'échappe jamais, remarqua tristement Poirot. Quant aux bagatelles que vous énumérez, elles me laissent insensible. Songez plutôt, ne serait-ce qu'un instant, aux brillants cerveaux qui les fréquentent pour ainsi dire incognito ! À bord de ces palaces flottants, comme vous les nommez si justement, on côtoie l'élite, la haute noblesse du monde criminel.

J'éclatai de rire.

— Voilà donc ce qui vous exalte dans une traversée en mer ! Vous auriez aimé croiser le fer avec l'escroc qui a subtilisé les bons Liberty ?

Notre logeuse surgit à cet instant précis :

— Une jeune personne demande à vous voir, monsieur Poirot. Voici sa carte.

Le bristol portait un nom : Mlle Esmée Farquhar.

Poirot, qui avait plongé sous la table pour y repêcher une miette de pain égarée afin de la déposer avec soin dans la corbeille à papier, se redressa et fit signe à la logeuse d'introduire la visiteuse.

Quelques instants plus tard, l'une des plus charmantes jeunes filles que j'aie jamais vue apparut sur le seuil. Vingt-cinq ans environ, grands yeux bruns, silhouette harmonieuse, une allure folle, elle était vêtue avec élégance.

— Asseyez-vous, je vous en prie, mademoiselle. Voici mon ami, le capitaine Hastings, qui m'aide à élucider mes petits problèmes.

— C'est plutôt un gros problème que je viens vous soumettre, monsieur Poirot, rétorqua la jeune fille. (Elle s'assit avec un gracieux signe de tête à mon adresse.) Vous avez dû lire les journaux : je veux parler du vol des bons Liberty à bord de l'*Olympia*.

Le visage de Poirot dut exprimer un certain étonnement, car elle s'empessa d'ajouter :

— Vous vous demandez sans doute en quoi je suis liée à une institution aussi austère que la banque de Londres et d'Écosse. Je pourrais vous répondre « en rien comme en tout ». Voyez-vous, monsieur Poirot, je suis fiancée à M. Philip Ridgeway.

— Ah ! Et M. Philip Ridgeway...

— ... était responsable des bons qui ont été volés. Bien sûr, on ne peut lui adresser aucun reproche à proprement parler, ce n'est vraiment pas sa faute, mais il est dans tous ses états et son oncle pense qu'il a dû dire imprudemment qu'il les avait en sa possession. C'est un coup terrible pour sa carrière.

— Qui est l'oncle de votre fiancé ?

— M. Vavasour, le codirecteur général de la banque de Londres et d'Écosse.

— Pourquoi, mademoiselle Farquhar, ne pas me relater toute l'histoire ?

— Très bien. Comme vous le savez, la banque souhaite étendre son crédit en Amérique et c'est dans ce but qu'elle a décidé d'y envoyer un million de dollars en bons Liberty. M. Vavasour a choisi son neveu pour remplir cette mission : Philip occupe depuis de nombreuses années un poste de confiance au sein de la banque et il est au courant de tous les détails concernant les opérations qui s'effectuent entre Londres et New York. L'*Olympia* a levé l'ancre de Liverpool le 23. C'est le 23 au matin que M. Vavasour et M. Shaw, les deux codirecteurs de la banque, ont remis en main propre à Philip les bons en question. Les

bons avaient été comptés, emballés et scellés en sa présence. Philip a aussitôt rangé le paquet dans sa malle.

— Une malle munie d'une serrure ordinaire ?

— Non, M. Shaw avait tenu à faire poser par la maison Hubbs une serrure spéciale. Philip a donc rangé le paquet au fond de sa malle. On le lui a volé quelques heures à peine avant d'arriver à New York. Le bateau a été fouillé de fond en comble. En vain. Les bons se sont littéralement volatilisés.

Poirot fit la grimace.

— Voilà une formulation quelque peu exagérée puisqu'ils se sont vendus comme des petits pains dans la demi-heure qui a suivi l'arrivée à quai de l'*Olympia* ! Enfin, il faudrait que je rencontre M. Ridgeway.

— J'allais justement vous proposer de déjeuner avec moi au Cheshire Cheese. Philip m'y rejoint mais il ignore que j'ai pris la liberté de venir vous consulter en son nom.

Cette solution nous convenant parfaitement, un taxi nous déposa au Cheshire Cheese. Philip Ridgeway, qui s'y trouvait déjà, ne cacha pas sa surprise en voyant arriver sa fiancée escortée de deux inconnus. C'était un beau jeune homme, grand, mince, à l'allure soignée, les tempes grisonnantes bien qu'il n'eût guère plus de trente ans.

Mlle Farquhar se porta à sa rencontre et posa une main sur son bras.

— Il faut me pardonner, Philip, d'avoir agi à ton insu, dit-elle. Voici M. Poirot, dont le nom doit t'être familier, et son ami le capitaine Hastings.

Une vive stupéfaction se lut sur les traits de Ridgeway.

— Naturellement que j'ai entendu parler de vous, monsieur Poirot ! dit-il en nous serrant la main. Mais j'étais loin de me douter qu'Esmée irait vous consulter au sujet de mes... de nos ennuis.

— Je craignais que tu ne t'y opposes, Philip, avoua Esmée à mi-voix.

— Tu as donc pris soin de mettre toutes les chances de ton côté, dit-il avec un sourire. J'espère, monsieur Poirot, que vous allez pouvoir résoudre cet épouvantable casse-tête car, pour ma part, je l'avoue franchement, je deviens fou d'inquiétude.

En effet, il avait le visage tiré et hagard, signe indéniable du souci qui le minait.

— Bien, bien, fit Poirot, si nous nous mettions à table ? Et, tout en déjeunant, voyons ce qu'il en est de ce mystère. J'aimerais que M. Ridgeway me raconte son histoire lui-même.

Ainsi, tandis que nous nous régaliions de l'excellent pudding au bœuf et aux rognons, spécialité de l'établissement, Philip Ridgeway entreprit de relater les événements qui avaient précédé la disparition des bons. Son récit coïncidait en tous points avec celui de Mlle Farquhar.

— Qu'est-ce qui au juste vous a amené à découvrir que les bons avaient disparu, monsieur Ridgeway ?

Le jeune homme laissa échapper un rire amer :

— Ça m'a sauté aux yeux, monsieur Poirot ! Impossible de s'y méprendre. Ma malle était à demi tirée de dessous la couchette où je l'avais glissée, et la serrure portait des marques prouvant qu'on avait tenté de la forcer.

— J'avais pourtant cru comprendre que la malle avait été ouverte avec une clé.

— C'est exact, en effet. Le voleur a d'abord essayé de forcer la serrure, sans y parvenir. Puis il a dû finir par trouver un moyen de l'ouvrir.

— Voilà qui est curieux, commenta Poirot, ses yeux verts pétillant de cette lueur malicieuse que je connaissais si bien. Vraiment curieux. Le voleur perd du temps, beaucoup de temps à forcer une serrure pour s'apercevoir soudain que – voyons, mais bien sûr ! – il a la clé qui ouvre la malle... N'oublions pas, entre parenthèses, que les serrures de la maison Hubbs sont uniques.

— C'est d'ailleurs bien pour cette raison que le voleur ne peut avoir eu la clé en sa possession. Je l'ai gardée sur moi jour et nuit.

— En êtes-vous sûr ?

— Sûr et certain. Et puis, si le voleur avait eu la clé en question ou un double, pourquoi perdre du temps à essayer de forcer une serrure incrochetable ?

— Voilà précisément la question que je soulevais. Je me permets de prophétiser que la solution, si nous la trouvons, s'articulera donc autour de ce fait insolite. Je vous en prie, pardonnez-moi mon insistance, mais êtes-vous absolument sûr de n'avoir à aucun moment oublié de refermer la malle à clé ?

Philip Ridgeway se contenta de le regarder. Poirot eut un geste d'excuse :

— Ce sont là des choses qui arrivent, je vous assure. Fort bien. Les bons sont volés. Qu'en a fait le voleur ? Comment a-t-il pu descendre à terre ?

— Tout est là ! s'écria Ridgeway. Comment ? Les autorités douanières, que j'ai prévenues sans délai, ont fouillé tous les voyageurs qui descendaient.

— Et les bons, j'imagine, formaient un paquet volumineux ?

— Bien sûr. On n'aurait pas pu le dissimuler à bord. De toute façon, ce n'est pas ce qui s'est passé puisqu'ils se sont vendus une demi-heure après l'arrivée du paquebot – et bien avant que j'aie pu câbler la nouvelle à Londres et communiquer les numéros. Un courtier m'a affirmé qu'il en avait même acheté avant que l'*Olympia* soit à quai. Or, il est impossible d'envoyer des bons par pneumatique.

— Certes, mais un remorqueur aurait pu rejoindre le paquebot.

— Il n'y a eu que ceux des services officiels qui sont arrivés seulement après que l'alarme a été donnée, c'est-à-dire quand on fouillait le bateau. J'ai surveillé moi aussi les remorqueurs pour le cas où quelqu'un aurait essayé de faire passer le paquet. Cette affaire me rend fou monsieur Poirot ! Le bruit commence à courir que je pourrais être l'auteur de ce vol.

— Pourtant on vous a fouillé, vous aussi, lorsque vous avez mis pied à terre, non ? demanda gentiment Poirot.

— Oui.

Le jeune homme le regarda, intrigué.

— Vous ne saisissez pas ma pensée, me semble-t-il, dit Poirot avec un sourire énigmatique. À présent, j'aurais des renseignements à demander à la banque.

Ridgeway sortit une carte de visite sur laquelle il griffonna quelques mots :

— Présentez ceci, mon oncle vous recevra immédiatement.

Poirot le remercia, salua Mlle Farquhar, et nous prîmes le chemin de Threadneedle Street, où se trouvait la maison mère de la banque de Londres et d'Écosse. Sur présentation de la carte de Ridgeway, s'ouvrit à nous un labyrinthe de comptoirs et de bureaux, de guichets d'encaissements et de versements où s'affairaient les employés. On nous introduisit dans un petit bureau du premier étage où les deux codirecteurs généraux nous reçurent. Deux messieurs à la mine compassée, qui avaient vieilli au service de la banque. M. Vavasour portait une courte barbe blanche, M. Shaw était rasé de près.

— Si je comprends bien, vous n'êtes qu'un détective privé ? s'enquit M. Vavasour. Parfait, parfait. Nous avons fait appel à Scotland Yard, cela va de soi. C'est l'inspecteur McNeil qui est chargé de l'affaire. Un

homme très compétent, je crois.

— Je n'en doute pas, dit Poirot, courtois. Pour ma part, j'enquête à la demande de votre neveu. Me permettez-vous de vous poser quelques questions ? Cette serrure... qui l'a commandée chez Hubbs's ?

— Moi, répondit M. Shaw. Je n'aurais eu confiance en aucun employé. Quant aux clés, nous en avons une chacun : M. Ridgeway, mon collègue et moi.

— Et aucun employé n'a pu y avoir accès ?

M. Shaw se tourna vers M. Vavasour, l'air interrogateur.

— Je pense ne pas me tromper en affirmant que ces clés n'ont pas bougé du coffre-fort où nous les avons placées jusqu'au 23, dit M. Vavasour. Mon collègue est malheureusement tombé malade il y a quinze jours environ – en fait, le jour même du départ de Philip.

— Une mauvaise bronchite, ça ne plaisante pas, à mon âge, commenta M. Shaw d'un ton lugubre. M. Vavasour a dû faire face à un surcroît de travail, auquel, pour comble de malchance, s'est ajoutée cette histoire de vol.

Poirot posa encore quelques questions. Je le soupçonnais de chercher à évaluer le degré d'intimité qui existait entre l'oncle et le neveu. Les réponses de M. Vavasour furent brèves et précises. Son neveu était un employé modèle en qui il plaçait une confiance absolue. On ne lui connaissait ni dettes ni difficultés financières. Il s'était déjà acquitté par le passé de missions semblables.

Enfin, les deux codirecteurs nous signifièrent poliment notre congé.

— Je suis assez déçu, commenta Poirot, une fois dehors.

— Vous espériez en apprendre davantage ? Que voulez-vous qu'ils disent ? Ce sont de vieux raseurs balourds !

— Ce n'est pas leur balourdise qui me déçoit, mon ami. Je ne m'attends pas à trouver chez un directeur de banque « un financier à l'esprit pénétrant et au regard d'aigle », pour reprendre les termes qui fleurissent dans vos romans préférés. Non, c'est l'affaire qui me déçoit. C'est trop facile.

— Facile ?

— Oui, c'est d'une simplicité enfantine, n'est-ce pas votre avis ?

— Vous savez qui a volé les bons ?

— Oui.

— Mais alors, il faut... ! Pourquoi ne pas... ?

— Pas d'affolement, Hastings. Pour l'instant, nous n'entreprenons rien.

— Mais encore une fois pourquoi ? Qu'attendons-nous ?

— Nous attendons le retour de l'*Olympia*. Le paquebot rentre de New York mardi.

— Mais si vous savez qui est l'auteur du vol, pourquoi attendre ? Il risque de s'enfuir.

— Vers une île des mers du Sud où l'extradition ne s'applique pas ? Non, mon ami, la vie lui serait trop peu agréable. Pourquoi choisir d'attendre ? Eh bien, en ce qui concerne l'intelligence d'Hercule Poirot, l'affaire est parfaitement claire, mais dans l'intérêt des autres que le bon Dieu n'a pas dotés des mêmes facultés – comme l'inspecteur McNeil par exemple –, il serait préférable de nous livrer à une petite enquête pour établir les faits. On se doit de manifester de la considération à l'égard des infortunés qui sont moins doués que nous, n'est-ce pas ?

— Bon sang, Poirot. Je payerais cher pour assister, ne serait-ce qu'une fois, à votre déconfiture. Vous êtes d'une vanité !

— Ne vous mettez pas en colère, Hastings. En vérité, j'ai observé que par moments vous semblez près de me détester. Hélas ! c'est la rançon de ma grandeur.

Le petit Belge bomba le torse et soupira de façon si cocasse que je fus bien obligé de rire.

Le mardi suivant, Poirot m'entraîna à Liverpool. Le voyage s'effectua en première classe dans un train rapide de la ligne de chemin de fer Londres – Nord-Ouest. Mon ami, qui avait obstinément refusé de m'éclairer sur ses soupçons ou ses certitudes, se contenta de s'étonner que, tout comme l'inspecteur McNeil, je ne fusse pas au fait de la situation. Je renonçai à toute discussion et, dévoré de curiosité, me retranchai toutefois derrière le rempart d'une indifférence ostensible.

Sitôt sur le quai où était amarré le transatlantique, Poirot passa à l'action : nous interrogeâmes successivement quatre stewards au sujet d'un prétendu ami de Poirot qui aurait effectué la traversée Londres-New York le 23 du mois.

— Un homme âgé, avec des lunettes, un grand invalide qui ne se déplace qu'avec peine et n'a guère dû quitter sa cabine.

Cette description parut correspondre à celle d'un certain M.

Ventnor, de la cabine 24, voisine de celle de M. Philip Ridgeway. J'ignorais comment Poirot avait appris l'existence de cet inconnu qu'il était même capable de décrire, mais ce rebondissement suscita chez moi un vif intérêt.

— Dites-moi, m'écriai-je, ce monsieur n'aurait-il pas été l'un des premiers passagers à descendre à terre à son arrivée à New York ?

— Pas du tout, monsieur, il était un des derniers.

Battant en retraite, déconfit, je remarquai le sourire rayonnant que Poirot m'adressait. Il remercia le steward, lui glissa un billet et prit congé.

— Tout ça, c'est bien beau, dis-je avec feu, mais cette information détruit votre précieuse théorie. Oh ! vous pouvez sourire !

— Comme d'habitude, vous ne voyez rien, Hastings. Ce dernier élément, au contraire, confirme le succès de ma théorie.

Je levai les bras au ciel.

— Je renonce à comprendre !

À bord du train qui nous ramenait à Londres, Poirot s'absorba quelques instants dans la rédaction d'une lettre, qu'il glissa dans une enveloppe et cacheta.

— Voilà pour ce bon inspecteur McNeil. Nous la déposerons à Scotland Yard avant de nous rendre au restaurant Le Rendez-Vous, où j'ai prié Mlle Farquhar de nous faire l'honneur de dîner avec nous.

— Et Ridgeway ?

— Eh bien quoi, Ridgeway ? fit Poirot, une lueur amusée dans le regard.

— Vous ne pensez tout de même pas que... vous ne pouvez pas le...

— L'incohérence vous devient une seconde nature, Hastings. À dire le vrai, j'ai bel et bien envisagé ce cas. Si Ridgeway avait été le voleur – hypothèse plausible –, l'affaire aurait été divine : l'illustration parfaite des vertus de la pensée méthodique bien comprise.

— Mais pas si divine que ça pour Mlle Farquhar.

— Sans doute avez-vous raison. Par conséquent tout est pour le mieux. Maintenant, Hastings, repassons l'affaire en revue. Je devine à votre air que vous en mourez d'envie. Le paquet scellé disparaît de la malle, « se volatilise » pour reprendre l'expression de Mlle Farquhar. Écartons la théorie de la volatilisation, scientifiquement impossible à l'heure actuelle, et attardons-nous sur ce qu'il a pu en advenir. De

l'avis unanime, il n'a pu passer en fraude...

— Non, mais nous savons que...

— Il se peut que vous, vous sachiez, Hastings, mais moi, je n'en sais rien. Je pars donc du principe que, puisque l'affaire paraît incroyable, elle est bel et bien incroyable. Deux possibilités demeurent : soit le paquet a été caché à bord du paquebot – mais le bateau ayant été fouillé, cela paraît difficile –, soit le paquet a été jeté par-dessus bord.

— Avec un flotteur ?

— Sans flotteur.

Je le regardai, ahuri.

— Mais si les bons ont été jetés à la mer, comment a-t-on pu les vendre à New York ?

— J'admire votre logique, Hastings. Par conséquent, comme les bons se sont vendus à New York, on n'a pas pu les jeter par-dessus bord. Voyez-vous où cela nous mène ?

— À la case départ.

— Jamais de la vie ! Si le paquet a été jeté à la mer et que les bons ont été vendus à New York, on peut conclure que le paquet ne contenait pas les bons. Possède-t-on la preuve que le paquet renfermait les bons ? Il a été remis en main propre à M. Ridgeway, qui ne l'a ouvert à aucun moment au cours de la traversée.

— Oui, mais alors...

Poirot eut un geste impatient de la main.

— Laissez-moi poursuivre. La dernière fois que les bons ont été vus, c'est dans les bureaux de la banque de Londres et d'Écosse, le matin du 23. Ils réapparaissent à New York une demi-heure après l'arrivée de l'*Olympia*, et – selon la déclaration d'un individu que personne ne daigne prendre en considération –, *avant même* l'arrivée du paquebot. Dans ce cas, pourquoi ne pas supposer qu'ils ne se sont jamais trouvés à bord de l'*Olympia* ? Auraient-ils pu se rendre à New York par un autre moyen ? Le paquebot le *Géant*, qui bat le record de vitesse pour la traversée de l'Atlantique, quitte Southampton le même jour que l'*Olympia*. Via le *Géant*, les bons auraient pu arriver à destination un jour avant l'*Olympia*. Tout est clair, le puzzle se reconstitue : le paquet scellé n'est qu'un faux, et c'est à la banque qu'a eu lieu la substitution. Rien de plus facile pour l'un des trois individus présents dans le bureau de préparer au préalable un paquet similaire, une copie qui va remplacer l'original. Les bons sont envoyés à un complice à New York qui a pour consigne de les mettre en vente sur le marché dès l'arrivée

de l'*Olympia*. Bien sûr, quelqu'un doit cependant voyager à bord de l'*Olympia* pour déclencher le processus du vol.

— Pourquoi ?

— Parce que si Ridgeway ouvre le paquet et s'aperçoit de la supercherie, les soupçons vont se porter aussitôt sur Londres. Non. Le passager de la cabine 24 accomplit sa mission : il fait semblant de forcer la serrure de la malle en laissant des marques flagrantes, afin d'attirer l'attention sur le vol qui est censé avoir été commis, jette le faux paquet à la mer et quitte le bateau en dernier. Naturellement, il se dissimule derrière des lunettes et se fait passer pour un invalide, de peur de se trouver nez à nez avec Ridgeway. Il débarque à New York, puis regagne Londres par le premier bateau.

— Mais qui est-ce ?

— Il s'agit de l'homme qui détenait un double de la clé, qui a fait poser la serrure Hubbs's, qui n'a pas été retenu chez lui à la campagne à cause d'une mauvaise bronchite, bref, il s'agit de ce vieux raseur balourd qu'est M. Shaw. Les criminels sont parfois des gens haut placés. Ah ! nous voici arrivés... Victoire, mademoiselle ! J'ai élucidé votre petit problème. Vous permettez ?

Et, souriant aux anges, Poirot déposa un baiser furtif sur les joues de la jeune femme stupéfaite.

The Million Dollar Bond Robbery

1923

Traduit par Laure Terilli

La Malédiction du tombeau égyptien

La curieuse série de décès survenue après l'ouverture du tombeau du pharaon Men-Her-Ra a été à l'origine du mystère le plus passionnant et le plus tragique de toutes les nombreuses enquêtes auxquelles j'ai participé avec Poirot.

Lord Carnavon venait à peine de découvrir le tombeau de Toutankhamon lorsque sir John Willard et M. Bleibner, de New York, poursuivant leurs travaux dans les environs du Caire, non loin des pyramides de Gizeh, mirent au jour, par le plus grand des hasards, plusieurs chambres funéraires. Ces fouilles soulevèrent un énorme intérêt. Il apparut qu'il s'agissait du tombeau du roi Men-Her-Ra, l'un de ces pharaons obscurs de la VIII^e dynastie qui régnaient à l'époque du déclin de l'Ancien Empire. Cette période était encore peu connue, et les journaux commentèrent à qui mieux mieux cette découverte.

Peu de temps après, survint un événement qui frappa les esprits : John Willard mourut d'un arrêt cardiaque. La presse à sensation saisit aussitôt cette occasion pour raviver les vieilles superstitions qui entretiennent l'idée d'une malédiction attachée à certains trésors égyptiens.

La légende concernant la malédiction de la momie du British Museum – ce vieux serpent de mer éculé – fut ressortie, agrémentée de nouveaux détails piquants. Le musée eut beau démentir, preuves à l'appui, la rumeur n'en continua pas moins de connaître sa vogue habituelle.

Quinze jours plus tard environ, M. Bleibner mourut d'un empoisonnement du sang et, peu après, un de ses neveux se tira une balle dans la tête à New York. On ne parlait plus que de la malédiction de Men-Her-Ra, et le pouvoir magique d'une Égypte disparue fut exalté jusqu'aux limites du fétichisme.

C'est alors que Poirot reçut un court billet de lady Willard, la veuve de l'archéologue disparu, le priant de lui rendre visite à son domicile de Kensington Square. J'y accompagnai mon ami.

Grande et mince, lady Willard portait le deuil. Son visage aux traits tirés témoignait avec éloquence du chagrin qui venait de la frapper.

— C'est fort aimable à vous d'être venu si rapidement, monsieur Poirot.

— Je suis à votre entière disposition, madame. Vous désiriez me consulter ?

— Oui, je vous sais détective, mais ce n'est pas seulement en cette qualité que je désire votre aide. Vous êtes un esprit original, vous avez de l'imagination et l'expérience du monde. Dites-moi, monsieur Poirot, que pensez-vous du surnaturel ?

Poirot hésita un instant avant de répondre. Visiblement, il réfléchissait.

— Comprenons-nous bien, madame, ce n'est pas une question d'ordre général que vous me posez là. Elle vise une personne en particulier, n'est-ce pas ? Vous faites allusion à votre défunt époux ?

— En effet, admit-elle.

— Vous souhaitez que j'enquête sur les circonstances de sa mort ?

— J'aimerais que vous établissiez dans quelle mesure les informations rapportées par la presse sont fondées ou se limitent à de simples ragots journalistiques. Nous déplorons trois morts, monsieur Poirot, qui, prises séparément, s'expliquent, mais qui constituent à elles trois la plus incroyable des coïncidences – et ce, dans le mois qui a suivi l'ouverture du tombeau. Peut-être s'agit-il d'une simple superstition ou bien alors d'une malédiction venue du fond des âges et dont le mécanisme échappe à la science moderne... Toujours est-il qu'il y a ces trois morts. Et j'ai peur, monsieur Poirot, terriblement peur. Si ce n'était pas fini...

— Pour qui vous inquiétez-vous ?

— Pour mon fils. Lorsque nous avons appris le décès de mon mari, j'étais malade. Mon fils, qui était venu d'Oxford pour me voir, s'est rendu en Égypte. Il a ramené le corps. Mais il est reparti là-bas en dépit de mes prières. Les recherches de son père le fascinent. Il a l'intention de poursuivre les fouilles selon sa méthode de travail. Vous me prenez peut-être pour une femme naïve, déraisonnable, mais, monsieur Poirot, c'est vrai, j'ai peur. Je me dis que l'esprit du pharaon défunt n'est pas apaisé, qu'il réclame encore vengeance. Vous pensez que je déraisonne ?

— Du tout, lady Willard, s'empressa de répondre Poirot. Je crois, moi aussi, au pouvoir des superstitions. C'est d'ailleurs l'une des plus

grandes forces que le monde ait jamais connues.

Je regardai mon ami d'un air sidéré. Je ne l'aurais jamais cru superstitieux. Pourtant, il s'exprimait avec une sincérité manifeste.

— Vous me demandez donc de protéger votre fils, c'est bien cela ? Je ferai de mon mieux pour l'écarter de tout péril.

— Oui, dans des circonstances ordinaires, je n'en douterais pas... mais que pouvez-vous contre une force occulte ?

— Dans les récits du Moyen Âge, lady Willard, on trouve de nombreuses recettes pour déjouer la magie noire. Peut-être en savait-on davantage, alors, que nous autres, gens modernes, avec toute notre belle science. Maintenant, venons-en aux faits afin que je puisse m'orienter. Votre époux était égyptologue dans l'âme, n'est-ce pas ?

— Oui, depuis sa jeunesse. Dans ce domaine, c'était l'une des plus grandes autorités de ces dernières années.

— En revanche, M. Bleibner était, si je ne me trompe, un amateur ?

— En effet. Il possédait une fortune considérable et finançait tout projet qui l'enthousiasmait. Mon mari a réussi à l'intéresser à l'égyptologie et son argent a permis de mettre sur pied cette expédition.

— Et le neveu ? Que savez-vous de ses goûts ? S'était-il joint à l'entreprise ?

— Je ne le crois pas. En fait, j'ignorais son existence jusqu'à l'annonce de sa mort dans la presse. À mon avis, l'oncle et le neveu n'entretenaient pas des relations d'amitié. M. Bleibner n'avait jamais laissé entendre qu'il avait de la famille.

— Quels étaient les autres membres de l'expédition ?

— Il y avait le Pr Tosswill, expert délégué par le British Museum, M. Schneider, du Metropolitan Museum de New York, un jeune secrétaire américain, le Dr Ames, qui accompagnait l'expédition en sa qualité de médecin, et le domestique indigène de mon mari, Hassan, qui lui était entièrement dévoué.

— Vous souvenez-vous du nom du secrétaire américain ?

— Harper, il me semble, mais je ne l'affirmerais pas. Je sais qu'il était au service de M. Bleibner depuis peu. Un jeune homme charmant.

— Merci, lady Willard.

— Y a-t-il autre chose... ?

— Pour l'instant, rien. Désormais, remettez-vous-en à moi et ayez l'assurance que je ferai l'impossible pour protéger votre fils.

Ce n'étaient pas là paroles particulièrement rassurantes et je vis frémir lady Willard. Cependant, Poirot n'ayant pas pris ses craintes à la légère, elle semblait éprouver un certain soulagement.

Pour ma part, je n'avais jamais imaginé jusque-là que Poirot puisse être de nature si superstitieuse. Je lui en touchai deux mots tandis que nous regagnions notre appartement. Il me répondit avec une gravité non feinte.

— Mais oui, Hastings, je crois à ces choses-là. Il ne faut pas sous-estimer le pouvoir de la superstition.

— Qu'allons-nous donc faire ?

— Toujours pratique, ce bon Hastings ! Eh bien, d'abord, nous allons envoyer un câble à New York pour demander de plus amples détails sur le décès du jeune Bleibner.

Il envoya donc son télégramme à New York. La réponse fut précise et complète. Le jeune Rupert Bleibner connaissait la gêne depuis plusieurs années. Après avoir été un propre à rien vivant de l'air du temps et de l'argent de sa famille sur les plages des mers du Sud, il y a deux ans, il avait regagné New York, où il avait rapidement sombré dans la déchéance. Au cours des derniers mois, il était parvenu à emprunter suffisamment d'argent pour se rendre en Égypte. C'était là l'élément le plus significatif à mon avis. « J'ai un bon copain là-bas, que je pourrai taper », avait-il déclaré. Mais ses projets avaient mal tourné. Il était rentré à New York, maudissant son vieil oncle qui se souciait davantage d'un tas d'ossements de rois morts et enterrés depuis belle lurette que de son propre neveu. C'est au cours de son séjour en Égypte que survint la mort de sir John Willard. De retour aux États-Unis, Rupert se replongea dans la débauche new-yorkaise, puis, contre toute attente, se tira une balle dans la tête. Il laissait une lettre, truffée de phrases bizarres, qui semblait avoir été écrite sous l'impulsion d'un cuisant remords. Il s'y traitait de lépreux, de parasite et de hors-la-loi, et achevait son mea culpa en déclarant que pour les êtres de son espèce, mieux valait être mort.

Une vague théorie me traversa l'esprit. Je n'avais jamais réellement adhéré à la thèse de la vengeance d'un pharaon mort depuis des siècles. Non, je voyais dans ce suicide inexplicable un crime d'essence plus moderne. Supposons que ce jeune homme eût décidé de se débarrasser de son oncle, par le poison de préférence, et que, par erreur, sir John Willard eût reçu la dose fatale... Le jeune homme rentre à New York, hanté par son meurtre. Puis il apprend la mort de

son oncle. Il se rend compte avec horreur que son crime était bien inutile et, frappé de remords, met fin à ses jours.

Je soumis ma version des faits à Poirot, qui parut fort intéressé.

— Votre hypothèse est ingénieuse, décidément fort ingénieuse. Il se peut même qu'elle se vérifie. Cependant, vous ne tenez nullement compte de l'influence maléfique du tombeau.

Je haussai les épaules.

— Vous croyez donc à cette légende ?

— À tel point, mon ami, que nous partons demain pour l'Égypte.

— Comment ? m'écriai-je, éberlué.

— Ma décision est prise. (Une expression d'héroïsme intense se peignit sur le visage de Poirot. Puis il gémit :) Mais oh, là ! là ! toute cette mer ! Moi qui déteste la mer !

C'était une semaine plus tard. Sous nos pieds, le sable doré du désert. Au-dessus de nos têtes, le soleil implacable. Poirot, image même de la détresse, se décomposait à mes côtés. Le petit Belge supportait mal les voyages. Nos quatre jours de traversée depuis Marseille n'avaient été qu'une longue agonie. En débarquant à Alexandrie, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Sa mise, d'ordinaire impeccable, lui faisait désormais défaut. À notre arrivée au Caire, nous nous étions rendus aussitôt à l'hôtel Mena House, situé à l'ombre des pyramides.

Le charme de l'Égypte m'avait déjà envoûté, mais Poirot y demeurait obstinément insensible. Vêtu comme à Londres, il avait dans la poche une petite brosse à habit et menait une guerre incessante contre la poussière qui se collait à son complet sombre.

— Et mes bottines ! gémit-il. Regardez-les, Hastings. Mes belles bottines vernies, toujours si élégantes et bien lustrées ! Voyez, le sable y rentre, ce qui est douloureux, et en ternit le brillant, ce qui offense la vue. Et cette chaleur ! Mes moustaches en perdent tout ressort. Voyez comme elles s'affaissent.

— Contemplez donc plutôt le sphinx, dis-je. Même moi, je ressens le mystère et le charme qui s'en dégagent.

Poirot le toisa, maussade.

— Il n'a pas l'air heureux, déclara-t-il. Et comment le serait-il, à demi étouffé qu'il est par le sable et si mal mis en valeur ? Ah ! ce maudit sable !

— Voyons, le sable ne manque pas non plus en Belgique, rappelai-

je, me souvenant de vacances passées à Knokke-le-Zoute au milieu de « dunes immaculées », selon l'expression consacrée par le guide régional dont nous nous étions munis.

— Ce n'est pas le cas à Bruxelles, répliqua Poirot en observant pensivement les pyramides. Certes, ces pyramides ont une forme géométrique, mais les pierres présentent une surface irrégulière des plus déplaisantes. Et ces palmiers, je ne les aime pas. Ils ne sont même pas alignés.

Je coupai court à ces lamentations en l'invitant à nous mettre en route. Nous devions nous rendre sur le site des fouilles à dos de chameau et les bêtes, agenouillées, attendaient patiemment que nous les montions. Elles étaient gardées par quelques indigènes, eux-mêmes surveillés par un drogman volubile.

Je passe sur le spectacle de Poirot à dos de chameau. Ce ne furent d'abord que grognements et gémissements, qui se transformèrent bien vite en cris perçants, en gesticulations et en invocations à la Vierge Marie et à tous les saints du calendrier romain. Enfin, toute honte bue, il mit pied à terre et termina le trajet à califourchon sur un baudet. Il faut avouer qu'un chameau au trot n'est pas des plus confortables pour un novice et que cette expérience me laissa courbatu pour plusieurs jours.

Enfin les tentes du campement apparurent. Un homme au visage buriné par le soleil, la barbe poivre et sel, vêtu de blanc et coiffé d'un casque colonial, vint à notre rencontre.

— Monsieur Poirot ? Capitaine Hastings ? Nous avons reçu votre télégramme. Nous sommes désolés de n'avoir pu vous accueillir au Caire. Un accident nous a contraints à modifier nos plans.

Poirot pâlit. S'apprêtant à brosser son veston, il suspendit son geste.

— Pas un autre mort, tout de même ? haleta-t-il.

— Si.

— Sir Guy Willard ? m'écriai-je.

— Non, capitaine. Mon collègue américain, M. Schneider.

— La cause du décès ? s'enquit Poirot.

— Tétanos.

Je blêmis. Soudain une sensation de maléfice m'oppressa. Une effroyable pensée s'imposa à mon esprit. Et si j'étais la prochaine victime ?

— Mon Dieu, murmura Poirot. Je ne comprends pas. C'est

épouvantable. Dites-moi, monsieur, est-on sûr qu'il s'agisse d'un cas de tétanos ?

— Je crois qu'il n'y a aucun doute possible, mais le Dr Ames pourra vous en dire davantage.

— Ah ! bien sûr, vous n'êtes pas le médecin.

— Je m'appelle Tosswill.

C'était l'expert anglais délégué par le British Museum dont nous avait parlé lady Willard. Son attitude grave et décidée me le rendit sympathique.

— Si vous voulez bien me suivre, reprit Tosswill en nous indiquant le chemin, je vais vous conduire auprès de sir Guy Willard. Il tenait à être informé de votre arrivée le plus tôt possible.

Le Pr Tosswill s'arrêta devant une grande tente dont il souleva le rabat pour nous laisser entrer. À l'intérieur, trois hommes étaient assis.

— Monsieur Poirot et le capitaine Hastings, sir Guy, dit Tosswill.

Le plus jeune des trois se leva d'un bond pour nous saluer. L'impulsivité de ses manières me rappela sa mère. Il avait le teint moins hâlé que ses compagnons et cette pâleur, accrue par l'expression hagarde de ses yeux, le faisait paraître plus âgé que ses vingt-deux ans. Il s'efforçait manifestement de surmonter la tension nerveuse qui le rongait.

Il nous présenta ses deux compagnons : le Dr Ames, homme d'une trentaine d'années, l'air compétent, les tempes grisonnantes, et M. Harper, le secrétaire, jeune homme mince et sympathique lui aussi, le nez chaussé des traditionnelles lunettes à monture d'écaille.

Une conversation à bâtons rompus de quelques minutes suivit les présentations, puis M. Harper et le Pr Tosswill sortirent, nous laissant seuls en compagnie de sir Guy et du Dr Ames.

— Posez les questions que vous voulez, monsieur Poirot, je vous en prie, dit Willard. Nous ne savons que penser de cette série de catastrophes. C'est vraiment très étrange. Mais, bien sûr, il ne peut s'agir que d'une suite de coïncidences.

Sa nervosité démentait ses paroles. Je vis que Poirot l'observait avec attention.

— Ce travail vous tient vraiment à cœur, n'est-ce pas, sir Guy ?

— En effet. Quoi qu'il advienne ou quoi qu'il en résulte, les fouilles continueront. N'espérez pas me faire changer d'avis.

Poirot se tourna vers Ames.

— Qu'avez-vous à dire, docteur ?

— Eh bien, fit ce dernier d'une voix traînante, moi aussi je suis d'avis de continuer.

Poirot eut une de ces grimaces si expressives dont il a le secret.

— Dans ce cas, évidemment, il faut faire le point sur la situation. Quand est survenu le décès de M. Schneider ?

— Il y a trois jours.

— Vous êtes sûr qu'il était atteint du tétanos ?

— Absolument.

— Impossible d'envisager par exemple un empoisonnement à la strychnine ?

— Non, monsieur Poirot. Je vois où vous voulez en venir, mais non : c'est un cas de tétanos, tout ce qu'il y a de plus simple.

— Avez-vous fait une piqûre de sérum antitétanique ?

— Naturellement. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir.

— Aviez-vous le sérum antitétanique avec vous ?

— Non, nous avons dû le faire venir du Caire.

— Y a-t-il eu d'autres cas de tétanos dans le campement ?

— Non, aucun.

— Êtes-vous sûr que M. Bleibner n'est pas mort du tétanos ?

— Sûr et certain. Il avait au pouce une égratignure infectée, la septicémie s'est installée. Je reconnais qu'aux yeux d'un profane les deux cas pourraient paraître similaires, mais croyez-moi, ils ne le sont pas.

— Donc, nous avons quatre morts différentes : un arrêt du cœur, un empoisonnement du sang, un suicide et un cas de tétanos.

— Exactement, monsieur Poirot.

— Êtes-vous convaincu que ces quatre morts n'ont aucun point commun ?

— Qu'entendez-vous par là ?

— Simplement ceci : ces quatre hommes ont-ils commis une même action susceptible de passer pour de l'irrespect envers l'esprit du défunt Men-Her-Ra ?

Le médecin dévisagea Poirot, avec stupeur.

— Vous déraisonnez. Vous ne vous laissez tout de même pas impressionner par ces sottises ?

— Des histoires à dormir debout, renchérit Willard d'un ton acerbe.

Poirot conservait une placidité à toute épreuve, plissant légèrement ses yeux verts de chat.

— Ainsi, vous ne croyez pas à la vengeance du pharaon, monsieur le médecin ?

— Non, monsieur le détective, non, déclara Ames avec emphase. Je suis un scientifique et je ne crois qu'aux enseignements de la science.

— La science n'existait-elle donc pas du temps de l'Égypte ancienne ? s'enquit Poirot, doucereux.

Sans attendre de réponse, et profitant du désarroi de Ames, il enchaîna :

— Non, non, ne me répondez pas, mais dites-moi une chose : que pensent les ouvriers indigènes de tout cela ?

— En général, quand les Blancs perdent la raison, les indigènes ne sont pas loin de les imiter. J'avoue que la peur commence à les gagner, mais sans motif aucun.

— Je me le demande..., dit Poirot, évasif.

— Voyons, vous ne pouvez tout de même pas ajouter foi à... ! s'écria sir Guy. Mais enfin, c'est inimaginable ! Vous n'avez rien compris à l'Égypte ancienne si vous croyez à de pareilles absurdités !

Pour toute réponse, Poirot tira de sa poche un petit livre tout déchiré qu'il tendit à son interlocuteur. J'eus le temps de lire : *La magie chez les Égyptiens et les Chaldéens*. Puis il tourna les talons et sortit de la tente à grands pas.

Ames me regarda :

— Quelle est l'idée farfelue qui lui trotte dans la tête ?

Je souris en entendant dans la bouche d'un autre cette expression si familière à Poirot.

— Je ne sais vraiment pas, avouai-je. Il doit vouloir exorciser les mauvais esprits.

Je partis à la recherche de Poirot et le trouvai en conversation avec le jeune homme au visage émacié qui avait été le secrétaire de M. Bleibner.

— Non, disait Harper, je ne fais partie de l'expédition que depuis six mois. Oui, je connaissais bien les affaires de M. Bleibner.

— Pourriez-vous me donner quelques renseignements sur son neveu ?

— Un beau jour, il a débarqué au campement. Un garçon assez bien de sa personne. C'était la première fois que je le voyais mais d'autres – comme Ames, je crois, et Schneider – l'avaient déjà rencontré. Le vieux M. Bleibner n'avait pas l'air content du tout. Ils n'ont pas tardé à se disputer. « Pas un sou ! ni de mon vivant, ni à ma mort. Je léguerais ma fortune à l'archéologie pour que le travail de ma vie soit poursuivi. Justement j'en ai parlé pas plus tard qu'aujourd'hui avec M. Schneider. » J'en passe et des meilleures. Le jeune Bleibner n'a pas insisté. Il est reparti illico pour Le Caire.

— Était-il en parfaite santé ?

— Le vieux M. Bleibner ?

— Non, le jeune.

— Je crois bien qu'il a mentionné un problème, mais ça ne devait pas être bien sérieux, sinon je m'en souviendrais.

— Un détail encore. M. Bleibner a-t-il laissé un testament ?

— Pas à ma connaissance.

— Allez-vous rester avec l'expédition, monsieur Harper ?

— Non, je rentre à New York dès que j'aurai réglé mes affaires ici. Moquez-vous de moi tant qu'il vous plaira, mais je ne tiens pas à être la prochaine victime de ce maudit Men-Her-Ra. Or, si je ne file pas d'ici, il aura ma peau.

Et le jeune homme essuya les gouttes de sueur qui perlaient à son front.

— N'oubliez pas qu'il a atteint une de ses victimes à New York, jeta Poirot en s'éloignant, un sourire énigmatique aux lèvres.

— Oh ! et puis merde ! lança Harper, acerbe.

— Ce jeune homme est bien irritable, conclut pensivement Poirot. Il a les nerfs à vif, vraiment à vif.

J'adressai un coup d'œil interrogateur à mon ami mais son sourire énigmatique ne m'apprit rien.

Sir Guy Willard et le Pr Tosswill nous firent visiter les fouilles. Les trouvailles les plus importantes avaient été transportées au Caire. Cependant, ce qui restait du mobilier funéraire était fort intéressant.

L'enthousiasme du jeune baronnet était manifeste, mais il me sembla également déceler dans son comportement une certaine nervosité, comme s'il ne pouvait se soustraire à la menace qui planait alentour.

Plus tard, devant l'entrée de la tente qui nous avait été allouée et où nous allions nous changer pour le dîner, une haute silhouette sombre, vêtue d'un long burnous blanc, s'effaça pour nous laisser passer avec un geste gracieux tout en murmurant quelques paroles de bienvenue en arabe.

Poirot s'arrêta :

— Vous êtes Hassan, le domestique de feu sir John Willard ?

— J'étais au service de mon maître, sir John. Maintenant je sers son fils. (Il s'approcha de nous et ajouta à voix basse :) On dit que vous êtes un sage et que vous savez comment triompher des esprits du mal. Il faut que le jeune maître s'en aille. Le mal est présent autour de nous. Il y a du malheur dans l'air.

Sans attendre de réponse, il s'éloigna brusquement à grandes enjambées.

— Il y a du malheur dans l'air, murmura Poirot. Oui, je le sens.

Le repas fut loin d'être gai. La parole fut laissée au Pr Tosswill qui disserta longuement sur les antiquités égyptiennes. Au moment où nous nous apprêtions à nous retirer, sir Guy saisit soudain Poirot par le bras et désigna une silhouette fantomatique qui rôdait autour des tentes. Une silhouette qui n'avait rien d'humain. Je reconnus nettement la tête de chien que j'avais vue gravée sur les murs du tombeau. Mon sang se glaça.

— Mon Dieu, murmura Poirot en se signant d'un geste vigoureux. Anubis à la tête de chacal, le dieu des âmes qui quittent ce monde.

— Quelqu'un se moque de nous ! s'écria Tosswill, indigné, en bondissant sur ses pieds.

— La chose est entrée dans votre tente, Harper, chuchota sir Guy, affreusement pâle.

— Non, dit Poirot en secouant la tête, dans celle du Dr Ames.

Le médecin le regarda, incrédule, et ne put que répéter les paroles du Pr Tosswill.

— Quelqu'un se moque de nous ! Vite, il ne faut pas laisser ce lascar s'échapper.

Sans hésiter, il se précipita à la poursuite de l'apparition. Je le suivis. Malgré tous nos efforts, il fut impossible de trouver la trace de

l'individu qui nous narguait. Cet incident nous troubla profondément. Nous retournâmes auprès de nos compagnons, et je trouvai Poirot qui, à sa façon, prenait des mesures énergiques pour assurer sa propre sécurité. Il traçait fébrilement dans le sable tout autour de notre tente divers diagrammes et inscriptions. Je reconnus l'étoile à cinq branches – ou pentacle – répétée plusieurs fois. Suivant son habitude, il se livrait, ce faisant, à une conférence improvisée sur la sorcellerie et la magie en général, sur la magie blanche qui s'oppose à la magie noire, agrémentée de diverses références au Ka et au *Livre des Morts*. Cela eut pour effet manifeste de lui attirer le mépris le plus profond du Pr Tosswill qui, m'entraînant à l'écart, donna libre cours à son exaspération.

— Mais enfin quelles âneries ! Cet individu est un imposteur ! explosa-t-il. Il ne sait pas faire la différence entre les superstitions du Moyen Âge et les croyances de l'Égypte ancienne. Je n'ai jamais entendu un tel ramassis d'ignorance et de crédulité.

Je calmai l'historien furieux et rejoignis Poirot sous notre tente. Le petit détective arborait un visage radieux.

— Maintenant, nous pouvons dormir en paix, déclara-t-il avec sérénité. Et c'est bien volontiers que je dormirais la nuit entière. J'ai un mal de tête abominable. Que ne donnerais-je pour une bonne tisane !

Comme en réponse à son souhait, le rabat de la tente se souleva et Hassan apparut, portant une tasse fumante qu'il offrit à Poirot. C'était une infusion de camomille, boisson que Poirot affectionnait tout particulièrement. Pour ma part, je refusai ce breuvage. Poirot remercia le domestique qui se retira. Je me déshabillai et restai quelques instants sur le seuil de la tente à contempler le désert.

— Quel paysage merveilleux ! dis-je. Quel travail passionnant ! Je comprends la fascination que l'on éprouve à vivre ainsi. Ce coup de sonde au cœur d'une civilisation disparue... voyons, Poirot, n'en ressentez-vous pas le charme, vous aussi ?

N'obtenant aucune réponse, je me retournai, légèrement irrité. Mon irritation se transforma aussitôt en inquiétude. Poirot était affalé sur son lit de camp, le visage horriblement convulsé. À côté de lui gisait la tasse vide. Je me précipitai d'abord à son chevet, puis au-dehors, à la recherche du Dr Ames.

— Dr Ames ! criai-je. Venez, vite !

— Que se passe-t-il ? dit-il en surgissant en pyjama.

— Mon ami ! Il se trouve mal ! Il est mourant ! L'infusion de

camomille... Empêchez Hassan de quitter le camp.

Ames courut à notre tente. Poirot était dans la même position que quand je l'avais quitté.

— Ça, c'est inouï ! s'exclama le médecin. Il semble avoir eu une attaque d'apoplexie ou... Vous avez dit qu'il avait bu quelque chose ?

Il ramassa la tasse vide.

— C'était une infusion... mais que je me suis bien gardé de boire, dit alors une voix placide qui nous fit nous retourner, stupéfaits.

Poirot s'était redressé sur son lit. Il souriait.

— Non, enchaîna-t-il tranquillement. Je ne l'ai pas bu. Pendant que mon cher ami Hastings apostrophait lyriquement la nuit, j'ai versé le contenu de ma tasse non pas dans ma gorge mais dans un flacon. Ce flacon ira au laboratoire. Non, reprit-il, car le médecin venait d'avoir un geste brusque : en homme sensé, vous comprendrez que la violence ne vous serait d'aucun recours. Pendant que Hastings vous appelait, j'ai eu tout le temps nécessaire pour mettre le flacon en lieu sûr. Ah ! vite, Hastings, retenez-le !

Je me méprenais sur les inquiétudes de Poirot. Désireux de sauver mon ami, je me jetai devant lui afin de le protéger. Mais le mouvement rapide du médecin signifiait tout autre chose. Il porta la main à sa bouche. Une odeur d'amande amère envahit l'atmosphère. Il vacilla et tomba à terre.

— Encore une victime, constata gravement Poirot. Mais la dernière en tout cas. Peut-être est-ce mieux ainsi. Après tout, il avait trois morts sur la conscience.

— Le Dr Ames ? m'écriai-je, stupéfait. Mais vous ne croyiez donc pas à une influence occulte ?

— Vous m'avez mal compris, Hastings. Je voulais dire que je crois au pouvoir terrifiant qu'exercent les superstitions. Une fois qu'il est fermement établi que la disparition en série de plusieurs personnes est surnaturelle, on peut poignarder un homme en plein jour, sa mort sera également mise sur le compte de la malédiction. Cette propension à adhérer d'instinct au surnaturel est si fortement ancrée chez l'être humain ! D'emblée, j'ai soupçonné que quelqu'un profitait de ce phénomène. Le Dr Ames a eu cette idée, j'imagine, au moment de la mort de sir John Willard. Une furieuse vague de superstition a aussitôt pris naissance. La mort de sir Willard ne profitait à personne. Dans le cas du richissime M. Bleibner, c'est différent. Les renseignements que j'ai reçus de New York présentaient plusieurs détails significatifs. Premièrement, le jeune Bleibner avait parlé d'un ami à lui, en Égypte,

à qui il pourrait emprunter de l'argent. Il était tacitement entendu qu'il s'agissait de son oncle mais, à mon avis, si cela avait été le cas, il l'aurait dit ouvertement. La façon dont il en a parlé désigne plutôt un camarade de beuverie. Mais il y a autre chose : il parvient à réunir assez d'argent pour se rendre en Égypte, son oncle refuse catégoriquement de lui avancer un sou et cependant il peut se payer le voyage de retour à New York. C'est donc que quelqu'un lui a bel et bien prêté l'argent.

— Jusque-là vos déductions s'appuient sur peu de chose, objectai-je.

— Attendez, ce n'est pas tout, Hastings. Il arrive souvent que certains mots employés de façon métaphorique soient compris de façon littérale. Le phénomène inverse peut aussi se produire. Le jeune Bleibner a clairement écrit : « je suis un lépreux », mais personne n'a jamais pensé qu'il avait vraiment cru avoir contracté cette terrible maladie qui l'a d'ailleurs poussé au suicide.

— Comment ? m'écriai-je.

— C'est là l'astucieuse invention d'un esprit diabolique. Le jeune Bleibner souffrait d'une maladie de peau bénigne qu'il a contractée dans les îles du Pacifique où elle sévit couramment. Ames était un ancien ami à lui, et un médecin renommé. Bleibner n'aurait jamais mis sa parole en doute. Lorsque je suis arrivé ici, mes soupçons se portaient sur Harper et sur Ames. Très vite, je me suis aperçu que seul le médecin pouvait être l'auteur des crimes masqués en accidents. Harper m'a appris que Ames connaissait déjà le jeune Bleibner. Ce dernier avait sûrement rédigé un testament ou souscrit une police d'assurance sur la vie en faveur du médecin. Ames vit là une chance de s'enrichir. Rien de plus facile alors que d'inoculer à M. Bleibner des germes mortels. Puis, le neveu, désespéré d'apprendre de la bouche de son ami qu'il est atteint de la lèpre, se suicide. Quelles que fussent ses intentions, M. Bleibner senior ne laissait aucun testament. Sa fortune irait donc directement à son neveu et, par voie de conséquence, du neveu au médecin.

— Et M. Schneider ?

— Là, nous ne sommes sûrs de rien. Lui aussi connaissait le jeune Bleibner, ne l'oubliez pas. Il se peut qu'il ait eu des soupçons, ou, là encore, que le Dr Ames ait estimé qu'une victime supplémentaire renforcerait le climat de superstition qui planait autour de ces morts. En outre, Hastings, je vous révélerai un fait psychologique intéressant : un assassin éprouve toujours le désir de répéter un crime qui a réussi. Il est en quelque sorte envoûté par son acte. D'où mes craintes pour le jeune Willard. La forme représentant Anubis que vous avez

vue ce soir n'était autre que Hassan qui s'est déguisé à ma demande. Je voulais voir s'il était possible d'effrayer le médecin. Or, j'ai pu constater qu'il n'est pas homme à se laisser impressionner par un simple phénomène dit surnaturel ! J'ai bien vu aussi qu'il n'était pas complètement dupe de ma naïveté quand je faisais semblant de croire aux forces occultes. La petite comédie que j'ai jouée à son profit ne l'a pas trompé. Je me doutais qu'il tenterait de faire de moi sa prochaine victime. Que dites-vous de tout ça mon ami ? Pour ma part, je constate avec satisfaction qu'en dépit de cette maudite mer, de cette chaleur abominable et des désagréments provoqués par le sable, mes petites cellules grises continuent à fonctionner à merveille !

Les déductions de Poirot ne tardèrent pas à trouver leur confirmation.

Quelques années auparavant, le jeune Bleibner, sous l'effet euphorisant de l'alcool, avait rédigé un testament facétieux dans lequel il léguait « mon étui à cigarettes que tu admires tant et tout ce que je posséderai à ma mort, principalement des dettes, à mon cher ami Robert Ames, qui m'a sauvé un jour la vie alors que je me noyais ».

L'affaire fut étouffée du mieux possible et, aujourd'hui encore, on évoque les victimes de Men-Her-Ra comme la preuve triomphante de la vengeance d'un pharaon disparu contre les profanateurs de son tombeau.

Croyance qui, comme le fit remarquer Poirot, est contraire à la philosophie égyptienne.

The Adventure of the Egyptian Tomb

1923

Traduit par Laure Terilli

Vol de bijoux à l'Hôtel Métropole

— Poirot, dis-je, un changement d'air vous ferait du bien.

— Vous croyez, mon ami ?

— J'en suis sûr.

— Tiens ! tiens ! Vous avez donc déjà tiré vos plans ?

— Si tel était le cas, viendriez-vous ?

— Où avez-vous l'intention de m'emmener ?

— À Brighton. Un de mes amis cambiste vient de me faire réaliser une assez fructueuse opération et j'ai de l'argent à jeter par les fenêtres, comme on dit. Je pense qu'un week-end au Métropole nous ferait le plus grand bien du monde.

— Merci, j'accepte avec reconnaissance. C'est faire preuve d'une belle générosité que de penser à un vieil homme comme moi. Et, après tout, un cœur généreux vaut bien tout un tas de petites cellules grises. Si ! si ! moi-même qui vous parle, je serais parfois enclin à l'oublier.

Je ne goûtai guère cette remarque. Poirot a tendance à sous-estimer mes facultés mentales. Mais son plaisir était si manifeste que je dissimulai mon léger agacement.

Et c'est ainsi que le samedi soir nous vîmes souper au Métropole au sein d'une joyeuse affluence. Le monde entier semblait avoir envahi Brighton. Les robes étaient sublimes et les bijoux – souvent portés avec plus de propension à l'esbroufe que de bon goût – avaient de quoi couper le souffle.

— Quel spectacle ! murmura Poirot. Ne se croirait-on pas au paradis des nouveaux riches, mon cher Hastings ?

— C'est censé l'être, répliquai-je. Mais espérons qu'ils ne sont pas tous à mettre dans le même panier.

— La vue de tant de joyaux m'inciterait presque à regretter de n'avoir point consacré mon cerveau au crime plutôt qu'à sa détection.

Quelle occasion pour un voleur chevronné ! Voyez un peu, Hastings, cette énorme matrone, là-bas, près de la colonne. Son décolleté est tapissé de pierreries.

Je suivis son regard.

— Mais c'est Mme Opalsen ! m'exclamai-je.

— Vous la connaissez ?

— Vaguement. Son mari est un boursicotier qui a fait fortune lors du dernier boum pétrolier.

Après souper, nous croisâmes les Opalsen dans le hall et je leur présentai Poirot. Nous bavardâmes un moment avant de prendre finalement le café ensemble.

Poirot prononça quelques remarques élogieuses à propos des pierres les plus coûteuses éparpillées sur la poitrine généreuse de la dame qui s'épanouit aussitôt :

— C'est mon vice, monsieur Poirot. J'adore les bijoux ! Ed connaît mes faiblesses et, chaque fois que la Bourse grimpe, il m'offre une nouvelle parure. Vous intéressez-vous aux pierres précieuses ?

— J'ai eu beaucoup affaire à elles au cours de ma carrière, madame. Et mes enquêtes m'ont amené à contempler quelques-uns des plus beaux joyaux du monde.

Il se mit alors à narrer, usant de pseudonymes, les mésaventures des bijoux historiques d'une famille royale, et Mme Opalsen l'écouta en retenant son souffle.

— On jurerait un roman ! s'exclama-t-elle à la fin. Vous savez, je possède des perles qui, elles aussi, ont une histoire. Mon collier est probablement le plus beau du monde tant les perles en sont merveilleusement assorties et d'un orient parfait. Il faut absolument que je monte vous le chercher ! Je brûle de vous montrer un tel trésor !

La plantureuse dame se dandina tambour battant vers l'ascenseur. Son mari, qui était en train de me parler, lança à Poirot un regard interrogateur.

— Madame votre épouse tient à me faire admirer son collier de perles, expliqua ce dernier.

— Ah ! ses perles ! s'exclama Opalsen avec un sourire satisfait. C'est vrai qu'elles valent le coup d'œil. Il faut dire qu'elles n'étaient pas données. Mais je n'ai pas fait là un mauvais placement : je pourrais à tout moment récupérer ma mise, sinon plus. Pas impossible, d'ailleurs,

que je sois amené à m'y résoudre un de ces jours si le marasme persiste. Tous les indices sont à la baisse. Et ces absurdes impôts sur les plus-values ne vont pas arranger la situation.

Continuant à discourir, il se lança dans des considérations techniques où je ne tardai pas à perdre pied.

Il fut interrompu par un groom qui vint lui chuchoter quelques mots à l'oreille.

— Quoi ? Je monte tout de suite. Elle n'a pas eu un malaise, au moins ? Veuillez m'excuser, messieurs.

Il nous quitta brusquement. Poirot se carra dans son fauteuil et alluma une de ses minuscules cigarettes russes. Puis, avec un soin maniaque, il rangea les tasses à café vides en un alignement impeccable et leur sourit d'un air béat.

Dix minutes s'écoulèrent. Les Opalsen ne nous avaient toujours pas rejoints.

— C'est bizarre, remarquai-je au bout d'un moment. Je me demande s'ils vont redescendre.

Poirot s'abîma dans la contemplation de la spirale de fumée qui s'élevait de sa cigarette et décréta :

— Ils ne redescendront pas.

— Pourquoi ?

— Parce que, mon ami, il se passe des choses.

— Quel genre de choses ? Et d'abord, comment le savez-vous ? m'étonnai-je.

— Il y a quelques instants, le directeur est sorti en trombe de son bureau pour se précipiter dans l'escalier. Il semblait fort agité. Secundo, le liftier est en grande conversation avec un des grooms. La sonnerie d'appel a retenti trois fois mais il s'en soucie comme d'une guigne. Tertio, même les serveurs sont distraits – et pour qu'un serveur se montre distrait, il doit se passer des événements de première grandeur. Ah ! c'est bien ce que je pensais ! Voici la police.

Deux hommes venaient d'entrer dans le hall – l'un en uniforme, l'autre en civil. Ils s'adressèrent à un groom qui les pilota immédiatement vers l'escalier. Quelques instants plus tard, le même groom redescendit et vint vers nous :

— M. Opalsen vous fait demander si vous voudriez bien monter, messieurs.

Poirot bondit. On eût dit qu'il attendait l'invitation. Je lui emboîtai le pas avec un égal empressement.

Les appartements des Opalsen étaient situés au premier étage. Après avoir frappé, le groom s'éclipsa ; et nous fûmes invités à entrer. Un étrange tableau s'offrit alors à nos regards. Nous nous trouvions dans la chambre à coucher de Mme Opalsen au beau milieu de laquelle, effondrée dans un fauteuil, la brave femme pleurait à gros sanglots. Ses larmes ravinant la couche de maquillage dont son visage était libéralement enduit présentaient un spectacle saisissant. M. Opalsen marchait de long en large d'un air furibond. Les policiers se tenaient au milieu de la pièce – l'un d'eux un carnet à la main. Une femme de chambre de l'hôtel, qui avait l'air morte de peur, se tenait près de la cheminée, et, à l'autre bout de la pièce, une Française – manifestement la bonne de Mme Opalsen – se tordait les mains dans une manifestation de désespoir qui rivalisait avec celle de sa maîtresse.

Poirot, impeccable et souriant, n'eut pas plus tôt mis le pied dans ce pandémonium que Mme Opalsen, jaillissant de son fauteuil avec une vigueur étonnante chez une personne de sa corpulence, se précipita vers lui :

— Enfin vous voici ! Ed peut dire ce qu'il veut, mais moi, je crois à la chance. Il était écrit que j'allais vous rencontrer ce soir et je suis persuadée que si vous ne parvenez pas à me retrouver mes perles, personne n'y parviendra jamais.

— Calmez-vous, je vous en supplie, madame, lui dit Poirot en lui tapotant la main. Et rassurez-vous. Tout ira bien. Hercule Poirot va vous venir en aide.

M. Opalsen se tourna vers l'inspecteur :

— Vous ne voyez pas d'objection à ce que je fasse appel à M. Poirot, j'imagine ?

— Pas la moindre, monsieur, répondit l'inspecteur avec la plus grande courtoisie mais aussi la plus parfaite indifférence. D'ailleurs, maintenant que votre épouse se sent mieux, peut-être consentira-t-elle à nous exposer les faits.

Mme Opalsen jeta à Poirot un regard de noyée. Il la reconduisit à son fauteuil :

— Asseyez-vous, madame, et racontez-nous toute l'histoire avec le maximum de sang-froid.

Ainsi adjurée, Mme Opalsen ravala ses larmes :

— Je suis montée après souper chercher mes perles pour les montrer à M. Poirot. La femme de chambre et Célestine étaient toutes deux ici, comme d'habitude, et...

— Pardonnez-moi, madame, mais qu'entendez-vous par « comme d'habitude » ?

— J'ai fixé pour règles, expliqua M. Opalsen, que personne ne peut pénétrer dans cette pièce sans que Célestine, notre bonne, y soit aussi. La femme de chambre de l'hôtel fait le ménage le matin en présence de Célestine et revient ouvrir les lits le soir dans les mêmes conditions. Autrement, elle ne met pas le pied ici.

— Comme je le disais, poursuivit Mme Opalsen, je suis montée. J'ai ouvert ce tiroir (elle désigna le tiroir de droite de sa coiffeuse), j'en ai sorti mon coffret à bijoux et j'ai mis la clé dans la serrure. Tout semblait normal... mais les perles n'étaient pas là.

— Quand les aviez-vous vues pour la dernière fois ? s'enquit l'inspecteur qui n'avait cessé de prendre des notes.

— Elles étaient là quand je suis descendue dîner.

— En êtes-vous sûre ?

— Certaine. J'hésitais pour savoir si j'allais les porter ou non et, en fin de compte, j'ai opté pour les émeraudes et les ai remises dans le coffret à bijoux.

— Qui a fermé le coffret à bijoux ?

— Moi. J'en porte la clé à une chaîne autour de mon cou.

Elle la tendit à l'inspecteur qui l'examina et haussa les épaules :

— Le voleur devait en posséder un double. Ce n'est pas difficile. La serrure est d'un modèle très simple. Qu'avez-vous fait après avoir refermé le coffret ?

— Je l'ai remis dans le tiroir de droite de ma coiffeuse, où je le range toujours.

— Vous n'avez pas fermé le tiroir à clé ?

— Non, je ne le fais jamais. Ma bonne ne quitte pas la chambre jusqu'à mon retour, c'est donc inutile.

L'inspecteur blêmit :

— Dois-je comprendre que les bijoux étaient là quand vous êtes descendue dîner, et que depuis lors votre bonne n'a pas quitté la chambre ?

Brusquement, comme si l'horreur de sa situation lui apparaissait soudain, Célestine poussa un cri perçant et, se précipitant sur Poirot, déversa un torrent de phrases incohérentes en français.

Qu'on pût la soupçonner, elle, d'avoir volé Madame ! L'hypothèse était ignominieuse ! Certes, la police était connue pour son incommensurable stupidité. Mais Monsieur, qui était français...

— Belge ! corrigea Poirot.

Célestine ne tint aucun compte de l'interruption. Monsieur n'allait pas rester là à la laisser injustement accuser alors que cette abominable femme de chambre s'en tirait indemne. Elle ne l'avait jamais aimée, cette espèce d'effrontée... une voleuse née. Elle l'avait dit et répété depuis le début que ce n'était pas une fille honnête. Et elle ne l'avait jamais quittée de l'œil quand elle venait faire la chambre de Madame ! Que ces imbéciles de policiers la fouillent et s'ils ne trouvaient pas sur elle les bijoux de Madame ce serait bien étonnant !

Bien que cette harangue fût débitée dans un français aussi rapide que virulent, Célestine l'avait ponctuée d'une telle profusion de gestes que la femme de chambre saisit une bonne part de sa signification. Elle devint rouge de fureur :

— Si cette sale étrangère raconte que j'ai pris les perles, c'est une menteuse ! s'emporta-t-elle. Je ne les ai même jamais vues.

— Fouillez-la ! hurla l'autre. Vous verrez bien que j'ai raison.

— Vous êtes une menteuse, vous m'entendez ? vociféra la femme de chambre en se précipitant vers son ennemie. Vous les avez volées vous-même et vous voulez qu'on m'accuse à votre place. Bon sang ! je n'ai guère passé plus de trois minutes dans cette chambre avant que Madame ne remonte ! Et vous n'avez pas bougé d'ici pendant ces trois minutes, ainsi que vous le faites toujours, comme le chat qui guette la souris.

L'inspecteur se tourna vers Célestine :

— Est-ce exact ? Vous n'avez pas quitté la chambre ?

— Je ne l'ai effectivement pas laissée seule, admit Célestine à contrecœur, mais je suis allée deux fois dans ma propre chambre en passant par cette porte-là : une fois pour chercher une bobine de coton, l'autre mes ciseaux. C'est pendant ce temps-là qu'elle a dû faire le coup.

— Vous ne vous êtes même pas absentée une minute ! protesta la femme de chambre. Vous n'avez fait qu'entrer et sortir. Je serais bien

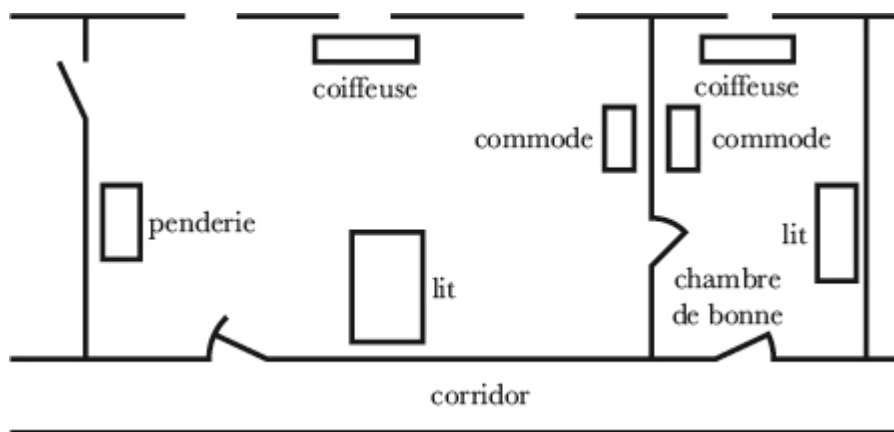
contente que la police me fouille. Je n'ai rien à cacher, moi !

Un coup venait d'être frappé à la porte. L'inspecteur alla ouvrir et son visage s'éclaira :

— Ah ! voilà qui tombe bien. J'avais demandé qu'on nous envoie une de nos auxiliaires, et c'est précisément elle qui arrive. Puisque vous n'y voyez pas d'inconvénient, peut-être pourriez-vous passer tout de suite avec elle dans la pièce voisine ?

Il s'était adressé à la femme de chambre qui franchit le seuil avec un mouvement dédaigneux de la tête, suivie de près par l'auxiliaire de police.

La Française, secouée de sanglots, s'était effondrée dans un fauteuil. Poirot, quant à lui, examinait la chambre dont j'ai relevé les grandes lignes sur le croquis ci-dessous :



— Où mène cette porte ? demanda-t-il en indiquant celle qui se trouvait à gauche de la fenêtre.

— À l'appartement voisin, sans doute, répondit l'inspecteur. Quoi qu'il en soit, de ce côté-ci le verrou est mis.

Poirot essaya, en vain, de pousser le battant. Il tira le verrou et renouvela sa tentative, toujours en vain.

— De l'autre côté aussi, remarqua-t-il. Voilà qui règle la question.

Il passa en revue les fenêtres :

— Rien non plus ici. Pas même un balcon.

— Y en aurait-il un, s'énerva l'inspecteur, je ne vois pas en quoi cela nous aiderait puisque la bonne ne quittait jamais la chambre.

— Évidemment, admit Poirot sans se laisser démonter. Comme mademoiselle affirme qu'elle n'a pas...

Il fut interrompu par le retour de la femme de chambre et de l'auxiliaire.

— Rien, déclara laconiquement cette dernière.

— J'espère bien ! dit vertueusement la femme de chambre. Cette garce de Française devrait avoir honte de vouloir ternir la réputation d'une honnête fille !

— Voyons ! voyons ! mon petit, c'est fini, lui dit l'inspecteur en ouvrant la porte. Personne ne vous soupçonne. Vous pouvez retourner à votre travail.

La femme de chambre sortit de mauvaise grâce.

— Et elle, vous n'allez pas la fouiller ? lança-t-elle en désignant Célestine d'un menton vengeur.

— Bien sûr que si ! dit-il en repoussant la porte qu'il ferma à clé.

Célestine accompagna à son tour l'auxiliaire dans la petite chambre voisine. Elle revint quelques instants plus tard. On n'avait rien trouvé sur elle.

Le visage de l'inspecteur s'assombrit :

— Je suis quand même obligé de vous demander de me suivre, mademoiselle. (Il se tourna vers Mme Opalsen :) Navré, madame, mais tout la désigne. Si elle n'a pas le collier sur elle, c'est qu'il est caché quelque part dans cette chambre.

Célestine poussa un cri déchirant et s'accrocha au bras de Poirot. Ce dernier lui glissa quelques mots à l'oreille. Elle le regarda d'un air dubitatif.

— Si, si, mon enfant... je vous assure qu'il vaut mieux ne pas résister. (Il s'adressa à l'inspecteur :) Me permettez-vous une expérience, cher monsieur ? Pour mon édification personnelle.

— Cela dépend de quoi il s'agit, répondit prudemment l'inspecteur.

Poirot revint à Célestine :

— Vous nous avez dit être allée chercher une bobine de coton dans votre chambre. Où était-elle au juste ?

— Sur la commode, monsieur.

— Et vos ciseaux ?

— Eux aussi.

— Cela ne vous ennuerait-il pas, mademoiselle, de répéter ces deux actions ? Vous étiez installée ici avec votre ouvrage, dites-vous ?

Célestine s'assit, puis, sur un signe de Poirot, se leva, passa dans la chambre contiguë, prit un objet sur la commode et revint.

Poirot partagea son attention entre les mouvements de la bonne et le cadran bombé d'un gros oignon qu'il tenait au creux de sa paume.

— Recommencez, je vous prie, mademoiselle.

À l'issue de la seconde démonstration, il prit quelques notes et remit sa montre dans son gousset.

— Merci, mademoiselle. Et merci à vous aussi, cher monsieur, pour votre courtoisie, dit-il avec une courbette à l'adresse de l'inspecteur.

Ce dernier semblait se divertir fort de ce déploiement de politesse. Quant à Célestine, elle s'éloigna dans un flot de larmes, escortée par l'auxiliaire et le policier en civil.

Après de brèves excuses à l'adresse de Mme Opalsen, l'inspecteur entreprit alors la mise à sac de la chambre. Il ouvrit les tiroirs, vida la penderie, défit le lit et ausculta le parquet.

— Vous pensez vraiment que vous allez retrouver les perles ? lui demanda M. Opalsen, sceptique.

— Bien sûr, monsieur. Cela tombe sous le sens. Elle n'a pas eu le temps de les sortir de la chambre. Le fait que Mme Opalsen ait si vite découvert le vol a bouleversé ses plans. Elles sont ici sans l'ombre d'un doute. Une des deux femmes les a cachées ici... et il est fort probable que la femme de chambre l'ait fait.

— Plus qu'improbable... impossible ! décréta Poirot.

— Hein ? fit l'inspecteur en écarquillant les yeux.

Poirot sourit, modeste :

— Je vais vous en faire la démonstration. Hastings, mon ami, veuillez tenir ma montre – avec soin, je vous prie, c'est une relique de famille ! Je viens de chronométrer les mouvements de Mlle Célestine : sa première absence a été de douze secondes, la deuxième de quinze. Observez maintenant mes faits et gestes. Madame aura la gentillesse de me confier la clé du coffret à bijoux. Merci. Mon ami Hastings aura la gentillesse de me dire : « Allez-y. »

— Allez-y ! dis-je.

Avec une rapidité presque incroyable, Poirot arracha le tiroir de la coiffeuse, empoigna le coffret à bijoux, enfonça la clé dans la serrure,

ouvrit le coffret, choisit un collier, referma le coffret à clé et le replaça dans le tiroir qu'il repoussa.

— Eh bien, mon ami ? s'enquit-il, à bout de souffle.

— Quarante-six secondes, répondis-je.

— Vous voyez bien ? La femme de chambre n'aurait pas eu le temps de prendre le collier, et encore moins de le cacher.

— Eh bien, voilà qui règle le cas de cette fille, se réjouit l'inspecteur qui retourna à ses recherches et passa dans la chambre de bonne.

Le front plissé, Poirot réfléchissait. Soudain, il lança une question à M. Opalsen :

— Ce collier... il était, sans nul doute, assuré ?

M. Opalsen parut quelque peu désarçonné.

— Ou-oui, hésita-t-il. Oui, bien sûr.

— Mais qu'est-ce que cela peut bien faire ! coupa Mme Opalsen en pleurant. C'est mon collier que je veux. Il était unique. Aucune somme ne pourrait le remplacer.

— Je comprends, madame, dit Poirot avec douceur. Je comprends et je compatis. Pour le beau sexe, le sentiment prime tout, n'est-il pas vrai ? Mais monsieur votre époux, dont la sensibilité n'est pas aussi aiguë, y trouvera sans nul doute une légère consolation.

— Bien sûr, bien sûr, fit M. Opalsen, mal à l'aise. Néanmoins...

Il fut interrompu par un cri de triomphe. Et l'inspecteur revint dans la chambre, balançant un collier au bout de ses doigts.

Avec un sanglot, Mme Opalsen s'arracha à son fauteuil. C'était une autre femme.

— Oh, mon collier ! balbutia-t-elle en le plaquant des deux mains contre sa poitrine.

— Où était-il ? demanda Opalsen.

— Dans le lit de la bonne. Entre les ressorts du sommier métallique. Elle doit l'avoir subtilisé et caché là avant l'arrivée de la femme de chambre.

— Vous permettez, madame ? murmura Poirot.

Il prit le collier qu'il examina attentivement avant de le rendre avec un profond salut.

— Je crains, madame, qu'il ne vous faille nous le confier pour quelque temps, dit l'inspecteur. Nous en aurons besoin pour

l'accusation. Mais il vous sera restitué aussitôt que possible.

M. Opalsen se rembrunit :

— Est-ce indispensable ?

— Hélas ! oui, monsieur. Mais ce n'est qu'une formalité.

— Oh ! laissez-le le garder, Ed ! s'écria sa femme. Je me sentirai plus tranquille comme cela. Je ne pourrai pas fermer l'œil à l'idée que quelqu'un essaye encore de me le voler. Quel monstre que cette fille ! Je n'aurais jamais cru ça d'elle ! Je...

— Allons ! allons ! ma chère amie, calmez-vous.

Je sentis qu'on me tirait doucement par le bras. C'était Poirot :

— Si nous nous éclipsions, mon ami ? Je crois que personne ici n'a plus besoin de nos services.

Une fois dans le corridor, il hésita cependant et, à mon intense surprise, déclara :

— J'aimerais assez jeter un coup d'œil à l'appartement voisin.

La porte n'étant pas fermée à clé, nous pénétrâmes dans une vaste chambre inoccupée. Une épaisse couche de poussière s'étalait partout et mon délicat ami grimaça tandis qu'il promenait son doigt autour d'une marque rectangulaire sur la table placée près de la fenêtre.

— Le service laisse à désirer, marmonna-t-il tout en regardant machinalement par le carreau, plongé qu'il était dans ses réflexions.

— Eh bien ? m'impatientai-je. Que diable sommes-nous venus faire ici ?

Poirot sursauta :

— Je vous demande pardon, cher ami. Je souhaitais vérifier que le verrou était réellement mis de ce côté-ci aussi.

— Il est bel et bien mis, dis-je en regardant la porte qui communiquait avec l'appartement que nous venions de quitter.

Poirot hocha la tête. L'esprit ailleurs, il semblait toujours réfléchir.

— D'ailleurs, poursuivis-je, quelle importance ? L'affaire est réglée. J'aurais souhaité que vous ayez une meilleure occasion de vous distinguer. Mais c'était le genre de problème où même un parfait imbécile comme cet inspecteur ne pouvait se fourvoyer.

— Le problème n'est pas résolu, mon ami, il ne le sera pas tant que nous n'aurons pas découvert qui a volé les perles.

— Mais c'est la bonne !

— Qu'est-ce qui vous fait dire une chose pareille ?

— Mais b-bon sang ! bégayai-je, on les a retrouvées dans son sommier !

— Taratata ! fit Poirot. Ce n'étaient pas les vraies perles.

— Quoi ?

— Il s'agissait d'imitations, mon ami.

Cette déclaration me coupa le souffle. Poirot, quant à lui, souriait benoîtement :

— Notre brave inspecteur n'y connaît manifestement rien en fait de bijoux. Mais tout cela ne va pas tarder à faire un joli tapage.

— Venez ! m'écriai-je en lui empoignant le bras. Il faut tout de suite prévenir les Opalsen !

— Ce n'est pas mon avis.

— Mais cette pauvre femme...

— Cette pauvre femme, comme vous l'appellez, passera une bien meilleure nuit si elle croit son collier en lieu sûr.

— Mais le voleur peut s'enfuir avec !

— Comme d'habitude, Hastings, vous parlez sans réfléchir. Comment pouvez-vous être sûr que les perles si soigneusement enfermées ce soir par Mme Opalsen n'étaient pas les fausses ? et que le véritable vol n'a pas eu lieu à une date antérieure ?

Médusé, je demeurai sans voix.

— Hé oui ! s'épanouit Poirot. Comme vous dites ! Nous recommençons tout.

Il me tira hors de la chambre, parut un instant réfléchir, puis se dirigea vers l'extrémité du corridor et ne s'arrêta qu'à la porte du réduit qui servait de lieu de ralliement aux valets et femmes de chambre des divers étages. « Notre » femme de chambre y recevait présentement sa cour, à qui elle conta ses mésaventures avec force détails. Elle s'interrompt au beau milieu d'une phrase et Poirot s'inclina avec sa politesse accoutumée :

— Mille pardons de vous déranger, mais je vous saurais infiniment gré de bien vouloir m'ouvrir la chambre de M. Opalsen.

La jeune femme ne se fit pas prier et nous reprîmes à sa suite le corridor en sens inverse. L'appartement de M. Opalsen faisait face à celui de son épouse. La femme de chambre nous en ouvrit la porte

avec son passe. Nous entrâmes, et elle s'apprêtait à s'éclipser quand Poirot la retint :

— Un instant ! N'auriez-vous pas remarqué parmi les affaires de M. Opalsen une carte de ce type ?

Il lui tendit une carte de visite vierge, assez brillante et d'aspect inhabituel. Elle la prit et l'examina attentivement.

— Non, monsieur, je ne crois pas. Mais de toute façon, c'est le valet qui s'occupe surtout des chambres des messieurs.

— Bien sûr. Merci.

Poirot rempocha la carte. La femme prit congé. Mon ami parut alors réfléchir. Puis il secoua la tête :

— Sonnez, je vous en prie, Hastings. Trois coups, pour le valet.

J'obéis, dévoré par la curiosité. Pendant ce temps, Poirot avait déversé la corbeille à papier sur le parquet et en inventoriait rapidement le contenu.

Le valet ne tarda pas à répondre à mon coup de sonnette. Poirot lui posa la même question et lui tendit la carte pour qu'il l'examinât. Mais sa réponse fut identique. Il n'avait jamais vu une carte de cette qualité un peu particulière parmi les affaires de M. Opalsen. Poirot le remercia et il se retira à regret, jetant un regard inquisiteur sur la corbeille à papier renversée et ses détritiques qui jonchaient le sol. Et il n'avait pas pu s'empêcher d'entendre la remarque de Poirot tandis qu'il faisait une boule des papiers déchirés :

— Et le collier était fortement assuré...

— Poirot ! m'écriai-je, j'ai tout compris...

— Vous n'avez rien compris, mon ami, répliqua Poirot. Rien du tout, comme d'habitude ! C'est incroyable, mais c'est comme ça. Regagnons nos pénates.

Ce que nous fîmes en silence. Une fois dans notre chambre, j'eus la surprise de voir Poirot changer prestement de vêtements.

— Je pars pour Londres, m'expliqua-t-il. C'est impératif.

— Quoi ?

— Hé oui ! Le vrai travail, celui du cerveau – ah ! ces braves petites cellules grises ! – est accompli. Je vais chercher la confirmation de ma thèse. J'y arriverai ! On ne peut abuser Hercule Poirot !

— Un de ces jours, vous finirez bien par tomber sur un os, grimaçai-je, exaspéré par sa vanité.

— Ne vous fâchez pas, je vous en conjure, mon ami. Je compte sur vous – sur votre amitié – pour me rendre un service.

— Mais bien sûr ! m’empressai-je d’acquiescer, plutôt honteux de mon mouvement d’humeur. Qu’attendez-vous de moi ?

— La manche du veston que je viens d’ôter... pourriez-vous la broser ? Voyez, un peu de poudre blanche y adhère. Je gage que vous avez observé le rapide mouvement effectué par mon doigt autour du tiroir de la coiffeuse ?

— Non.

— Vous gagneriez à mieux observer mes faits et gestes, mon ami. J’ai ainsi récolté un peu de poudre au bout de mon index et – plutôt surexcité, j’en conviens – je l’ai essuyé sur ma manche. C’est là une inadvertance que je déplore et qui est contraire à tous mes principes.

— Mais qu’est-ce que c’était que cette poudre ? lançai-je, peu soucieux d’entendre un cours magistral sur les principes de Poirot.

— Pas le poison des Borgia, railla Poirot. Votre imagination s’emballe. À mon avis, il s’agit de talc.

— De talc ?

— De stéatite, si vous préférez. Les ébénistes l’utilisent pour améliorer le coulissement des tiroirs.

Je ne pus m’empêcher de rire de bon cœur :

— Espèce de vieux farceur ! Moi qui croyais que vous alliez en venir à quelque chose d’excitant.

— Au revoir, mon ami. Je me sauve !

La porte se referma sur lui. Avec un sourire mi-tendre mi-moqueur, je pris son veston d’une main et empoignai la brosse de l’autre.

Le lendemain matin, sans nouvelles de Poirot, je sortis faire un tour, rencontrai quelques amis et déjeunai à leur hôtel. L’après-midi, nous partîmes en randonnée. Une crevaison nous retarda et il était 20 heures passées lorsque je regagnai le Métropole.

La première personne que j’aperçus en entrant fut Poirot, qui me parut encore plus fluet que nature – pris qu’il était en sandwich entre les Opalsen –, mais qui rayonnait de satisfaction béate.

— Hastings, mon ami ! s’écria-t-il en se précipitant à ma rencontre. Dans mes bras ! Tout s’est passé le mieux du monde !

Dieu merci, l’étreinte annoncée était une façon de parler – mais avec Poirot, on ne peut jamais être sûr.

— Vous avez vraiment..., commençai-je.

— Fantastique, le mot n'est pas trop fort ! roucoula Mme Opalsen dont la face lunaire se fendait d'un sourire d'extase. Ne vous avais-je pas dit, Ed, que s'il ne parvenait pas à me retrouver mes perles, personne n'y parviendrait jamais ?

— Si, ma chère amie, et vous aviez raison.

Je lançai à Poirot un regard de détresse auquel il répondit aussitôt :

— Mon ami Hastings est quelque peu déboussolé. Asseyez-vous, et je vais vous conter par le menu toute cette affaire qui s'est si bien terminée.

— Terminée ?

— Bien sûr. Ils sont arrêtés.

— Qui ça : ils ?

— Le valet et la femme de chambre, parbleu ! Vous ne les avez pas soupçonnés ? Même après mon allusion à la stéatite ?

— Vous m'avez dit qu'elle était utilisée par les ébénistes...

— ... pour améliorer le coulissement des tiroirs, en effet. Or, quelqu'un souhaitait que les tiroirs puissent coulisser sans bruit. Qui cela pouvait-il être ? Uniquement la femme de chambre. Le plan était si ingénieux qu'il ne sautait pas tout de suite aux yeux... même à ceux d'Hercule Poirot.

» Voici comment le coup fut mené à bien. Le valet attendait derrière la porte, dans la chambre inoccupée. La bonne française quitte la pièce. Rapide comme l'éclair, la femme de chambre ouvre le tiroir, s'empare du coffret à bijoux et, tirant le verrou, le passe à son complice. Le valet l'ouvre tranquillement à l'aide du double de la clé qu'il s'est procuré, sort le collier et attend la suite. Célestine s'absente à nouveau et – *pst* – le coffret réintègre la chambre et son tiroir.

» Madame arrive, le vol est découvert. La femme de chambre exige d'être fouillée, avec grandes protestations de vertu outragée, et quitte enfin l'appartement, sa réputation intacte. La copie du collier dont ils s'étaient munis avait été dissimulée le matin par la femme de chambre dans le sommier de la bonne française – un coup de maître, ça !

— Mais qu'êtes-vous allé faire à Londres ?

— Vous vous rappelez la carte ?

— Évidemment. Cela m'a intrigué... et m'intrigue encore. Je croyais...

J'hésitai et jetai un regard en coin à M. Opalsen.

Poirot rit de bon cœur :

— C'était une blague ! Une blague et un coup fourré à l'intention du valet. La carte était de celles qui ont une surface spéciale destinée à recueillir des empreintes digitales parfaites. Je me suis rendu tout droit à Scotland Yard où j'ai tout exposé à notre vieil ami l'inspecteur Japp. Comme je le soupçonnais, les empreintes étaient celles de deux voleurs connus et recherchés par la police. Japp est revenu ici avec moi, les voleurs ont été appréhendés et les perles retrouvées en possession du valet. Ils étaient malins, ces deux-là, ils possédaient la méthode, mais ils ont manqué de rigueur. Ne vous ai-je pas dit au moins trente-six fois, Hastings, que sans la rigueur...

— Au moins trente-six mille fois ! l'interrompis-je. Mais où leur « rigueur » s'est-elle relâchée ?

— Mon ami, c'est une bonne méthode que de prendre une place de femme de chambre ou de valet, mais il ne faut pas négliger son travail. Ils ont laissé une chambre inoccupée noyée sous la poussière. Et c'est ainsi que, lorsque le prétendu valet a posé le coffret à bijoux sur la petite table entre la fenêtre et la porte de communication, l'empreinte du coffret a laissé une marque rectangulaire...

— Mais oui ! je m'en souviens ! m'écriai-je.

— Avant, je n'étais pas sûr. Là... j'ai *su* !

Il y eut un moment de silence.

— Et moi j'ai retrouvé mes perles ! psalmodia Mme Opalsen tel un chœur antique.

— Tout est bien qui finit bien, dis-je. Et je crois que je ferais bien d'aller dîner.

Poirot vint me tenir compagnie.

— Toute cette affaire va encore ajouter à votre gloire, fis-je observer.

— Pas le moins du monde, rétorqua Poirot. Japp et l'inspecteur local vont s'en partager le mérite. Mais (il tapota sa poche) j'ai un chèque de M. Opalsen et... comment dire, mon ami ?... Ce week-end ne s'est pas déroulé comme prévu... Pourquoi ne reviendrions-nous pas la semaine prochaine, à mes frais, cette fois !

L'Enlèvement du Premier ministre

Maintenant que la guerre et son cortège de difficultés appartiennent au passé, je crois pouvoir sans risque révéler au monde le rôle qu'a joué mon ami Poirot en un moment de crise nationale. Le secret a été bien gardé. La presse n'a eu vent d'aucun écho. Mais à présent qu'il n'y a plus de raison de se taire, il me paraît juste que l'Angleterre connaisse la dette qu'elle a contractée envers mon étonnant ami qui, par sa merveilleuse intelligence, a su magistralement éviter une véritable catastrophe.

Un soir, après dîner, Poirot et moi étions assis au salon. Je ne préciserai pas la date. Qu'il suffise de dire que c'était le moment où « la paix négociée » était le refrain rabâché par les ennemis de l'Angleterre. À la suite d'une blessure, l'armée m'avait réformé et donné un emploi dans un bureau de recrutement. J'avais pris l'habitude de passer chez Poirot, le soir après le dîner, et de bavarder avec lui des cas intéressants qui lui étaient confiés.

Ce soir-là, je cherchais à orienter la conversation sur la nouvelle du jour. Or, il ne s'agissait de rien de moins qu'une tentative d'assassinat perpétrée sur la personne de M. David MacAdam, Premier ministre de Grande-Bretagne. Naturellement, le compte rendu publié dans la presse avait été soigneusement censuré. On ne donnait aucun détail, si ce n'est que le Premier ministre avait échappé de justesse à la mort : un coup de feu avait été tiré, mais la balle n'avait fait que lui érafler la joue.

À mon avis, notre police avait fait preuve de négligence et il était honteux qu'un tel acte de violence ait pu se produire. Par ailleurs, je comprenais que les espions allemands en Angleterre fussent prêts à tout pour supprimer le Premier ministre : en effet, « Mac-la-bagarre », comme l'avait surnommé son parti, combattait vigoureusement et sans équivoque l'influence pacifiste qui prenait tant d'ampleur.

À vrai dire, MacAdam était plus que le Premier ministre de Grande-Bretagne : il incarnait l'Empire britannique, et l'écarter du pouvoir où

il était si influent aurait paralysé notre pays en lui portant un coup terrible.

Poirot était occupé à nettoyer un costume gris à l'aide d'une petite éponge. Hercule Poirot est le pire dandy que le monde ait jamais connu. Il a la passion de l'ordre et de la propreté. Je savais que, tant que cette odeur de benzine remplirait l'air, il serait incapable de m'accorder la moindre attention.

— Je suis à vous dans une petite minute, mon ami. J'ai presque fini. Cette tache de graisse... Ça n'est pas possible. Il faut qu'elle parte. C'est tout !

Il agita l'éponge.

Je souris et allumai une autre cigarette.

— Rien d'intéressant en ce moment ? demandai-je au bout de quelques instants.

— Une femme de ménage m'a prié de lui retrouver son mari, affaire délicate qui exige du tact car j'ai ma petite idée là-dessus : lorsqu'on le retrouvera, ce mari, il ne sera pas content. Que voulez-vous ? Pour ma part, je le comprends et je compatis. Il a fait preuve de discernement en disparaissant.

Je me mis à rire.

— Enfin ! Ma tache de graisse a disparu. Maintenant je suis à vous.

— Je voulais vous demander votre opinion au sujet de la tentative d'assassinat contre MacAdam.

— Billevesées ! répliqua aussitôt Poirot. C'est à peine si on peut prendre une telle histoire au sérieux. Tirer avec une carabine, c'est courir à l'échec. Autrefois, je ne dis pas... Mais de nos jours...

— Oui, mais l'attentat a quand même bien failli réussir.

Poirot eut un mouvement d'impatience. Il s'apprêtait à répondre lorsque la logeuse passa la tête dans l'entrebâillement de la porte pour annoncer que deux visiteurs désiraient le voir :

— Ils ne veulent pas donner leurs noms, mais il paraît que c'est de la plus haute importance.

— Faites-les monter, dit Poirot en pliant avec soin son pantalon gris.

Quelques minutes plus tard, la logeuse introduisait les deux visiteurs en question. J'eus un coup au cœur en reconnaissant dans le premier une personnalité aussi éminente que celle de lord Estair, président de la Chambre des communes. Son compagnon, M. Bernard Dodge,

appartenait au ministère de la Guerre. C'était, je le savais, un ami intime du Premier ministre.

— Monsieur Poirot ? demanda lord Estair.

Mon ami s'inclina. L'illustre personnage me regarda et hésita.

— C'est une affaire confidentielle qui m'amène chez vous.

— Vous pouvez parler en toute liberté devant le capitaine Hastings, dit Poirot en m'invitant d'un signe à rester. Non pas qu'il soit pourvu de toutes les qualités ! Loin de là ! Mais je réponds de sa discrétion.

Lord Estair hésitait cependant.

— Allons, intervint brusquement M. Dodge. Inutile de tourner autour du pot. De toute façon, le pays entier ne va pas tarder à apprendre que nous sommes dans de mauvais draps. Seul le temps compte.

— Prenez un siège, messieurs, je vous en prie, s'empressa Poirot. Voulez-vous le grand fauteuil, milord ?

Lord Estair tressaillit quelque peu :

— Vous me reconnaissez ?

Poirot sourit.

— Certainement. Je lis les journaux et je regarde les photographies. Comment ne pas vous connaître ?

— Monsieur Poirot, je viens vous consulter au sujet d'une affaire extrêmement urgente. Et pour laquelle je dois vous demander le secret absolu.

— Vous avez la parole d'Hercule Poirot. Voilà tout ce que je puis répondre à votre requête, déclara mon ami avec emphase.

— Il s'agit du Premier ministre. Nous avons de sérieux ennuis.

— Nous sommes dans un sacré pétrin ! renchérit M. Dodge.

— La blessure est donc grave ? demandai-je.

— Quelle blessure ?

— La blessure par balle.

— Oh, ça ! s'écria Dodge avec dédain. C'est de l'histoire ancienne.

— Comme dit mon collègue, expliqua lord Estair, cette histoire est classée. Il n'est plus question de ce coup de feu. Par chance, cette première tentative d'assassinat a échoué. Si seulement je pouvais en dire autant de la seconde.

— Il y a donc eu une seconde tentative ?

— Oui, mais pas de même nature. Monsieur Poirot, cette fois-ci, le Premier ministre a disparu.

— Disparu ?

— On l'a enlevé.

— C'est impossible ! m'écriai-je, stupéfait.

Poirot me foudroya du regard, ce qui avait pour but, je le savais, de m'enjoindre le silence.

— Hélas ! c'est pourtant la triste vérité, conclut lord Estair.

— Vous venez de dire à l'instant que seul le temps compte, dit Poirot en s'adressant à M. Dodge. Qu'est-ce que cela signifie au juste ?

Les deux hommes échangèrent un regard.

— Avez-vous entendu parler de la conférence des Alliés qui aura bientôt lieu ? s'enquit lord Estair.

Mon ami fit un signe de tête affirmatif.

— Pour des raisons évidentes de sécurité, le jour et le lieu de cette réunion sont tenus secrets. Ces informations n'ont pas été communiquées à la presse ; cependant, le jour est, bien sûr, connu des milieux diplomatiques. La conférence a lieu demain, jeudi soir, à Versailles. Vous comprenez maintenant l'étendue du désastre. Je ne vous cacherai pas que la présence du Premier ministre est une nécessité vitale. La propagande pacifiste, entreprise et entretenue par les agents allemands en Angleterre, est très active. De l'avis unanime, la forte personnalité du Premier ministre sera le facteur décisif pour la réussite de la conférence. Son absence pourrait entraîner les conséquences les plus graves – peut-être même une paix négociée qui serait prématurée et désastreuse. Et nous n'avons personne qui soit capable de le remplacer. Lui seul peut représenter l'Angleterre.

Le visage de Poirot exprimait une réelle gravité.

— Ainsi, vous estimez que l'on a enlevé le Premier ministre dans le but de l'empêcher de participer à la conférence ?

— J'en suis persuadé. Il était en route pour la France au moment où le rapt s'est produit.

— Et la conférence va avoir lieu ?

— Demain soir à 21 heures.

Poirot tira de son gousset son énorme oignon.

— Il est 20 h 45.

— Ça nous donne vingt-quatre heures, dit M. Dodge, soucieux.

— Et quinze minutes, corrigea Poirot. N'oubliez pas les quinze minutes. Elles risquent de nous être utiles. Bien. Les faits, maintenant. L'enlèvement est-il survenu en France ou en Angleterre ?

— En France. M. MacAdam est parti ce matin. Il devait passer la nuit chez le commandant suprême des forces alliées et continuer demain sur Paris. Il a traversé la Manche à bord d'un destroyer. À Boulogne, une voiture du quartier général et un aide de camp du général l'attendaient.

— Et alors ?

— Il est parti de Boulogne... mais il n'est jamais arrivé à destination.

— Quoi ?

— Monsieur Poirot, un imposteur s'est fait passer pour l'aide de camp, et c'est une fausse voiture du Q.G. qui est venue le chercher. On a retrouvé la vraie voiture sur une route secondaire avec son chauffeur et l'aide de camp bâillonnés et ligotés.

— Et la fausse ?

— Elle roule encore.

Poirot eut un geste d'impatience :

— C'est incroyable. Elle ne peut pourtant pas échapper longtemps à la police.

— C'est ce que nous pensions. Il nous semblait qu'il suffisait de passer au peigne fin cette région qui est sous gouvernement militaire. Nous étions convaincus que la voiture ne passerait pas longtemps inaperçue. La police française et nos hommes de Scotland Yard sont sur les dents. Comme vous dites, c'est incroyable – mais on n'a rien découvert.

À ce moment-là, on frappa à la porte et un jeune officier entra, tenant à la main une enveloppe scellée qu'il tendit à lord Estair :

— J'arrive de France à l'instant, monsieur. J'apporte ceci selon vos instructions.

Le ministre déchira fébrilement l'enveloppe et poussa une exclamation. L'officier se retira.

— Enfin des nouvelles ! Ce télégramme vient d'être décodé. On a retrouvé la voiture des imposteurs et le secrétaire, le capitaine

Daniels, chloroformé, bâillonné et ligoté dans une ferme abandonnée près de C... Il ne se souvient de rien, si ce n'est qu'on lui a appliqué un tampon sur la bouche et le nez et qu'il s'est débattu en vain. La police est convaincue de sa bonne foi.

— Ils n'ont rien trouvé d'autre ?

— Non.

— Pas le cadavre du Premier ministre ? Bon, alors, il nous est permis d'espérer. Mais c'est étrange. Pourquoi, après avoir tenté de le tuer ce matin, se donner tant de mal pour le garder vivant ?

Dodge secoua la tête.

— Ce qui est sûr, c'est leur objectif : ils veulent à tout prix empêcher le ministre de se rendre à la conférence.

— Je ferai l'impossible pour qu'il y participe. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard. Maintenant, messieurs, racontez-moi tout depuis le début. Il me faut également connaître les détails du premier attentat.

— Hier soir, le Premier ministre et l'un de ses secrétaires, le capitaine Daniels...

— L'homme qui l'a accompagné en France ?

— Oui. Donc, hier soir, ils s'étaient rendus en voiture à Windsor, où le roi avait accordé audience au Premier ministre. Ce matin de bonne heure, il rentrait en ville. C'est sur le trajet du retour qu'on a attenté à sa vie.

— Un instant, s'il vous plaît. Qui est le capitaine Daniels ? Avez-vous son dossier ?

Lord Estair sourit :

— J'avais bien pensé que vous me poseriez cette question. Nous ne savons pas grand-chose sur son compte. Il n'appartient pas à une famille connue. Mais il a servi dans l'armée anglaise et c'est un excellent officier, doué de surcroît pour les langues. Je crois qu'il en parle sept. C'est pour cette raison que le Premier ministre l'avait choisi pour l'accompagner en France.

— A-t-il des parents en Angleterre ?

— Deux tantes. Une Mme Everard, qui vit à Hampstead, et une Mlle Daniels, qui réside près d'Ascot.

— Ascot ? Ce n'est pas loin de Windsor, n'est-ce pas ?

— Nous n'avons pas négligé cette piste, mais elle n'a rien donné.

— Ainsi, vous estimez le capitaine Daniels au-dessus de tout soupçon ?

— Non, monsieur Poirot, répondit lord Estair d'un ton amer. De nos jours, j'hésiterais avant de déclarer de quiconque qu'il est au-dessus de tout soupçon.

— Très bien. Maintenant – et détrompez-moi si je m'égare, milord –, j'imagine que toutes les précautions avaient été prises afin de garder le Premier ministre sous la protection vigilante de la police ?

Lord Estair inclina la tête.

— Bien entendu. Un véhicule ayant à son bord des policiers en civil suivait de près la voiture du Premier ministre. M. MacAdam ignorait ce renforcement des mesures de sécurité. Il est très courageux et s'y serait probablement opposé. Mais il va de soi que la police prend toutes les dispositions qui lui paraissent justifiées. J'ajoute que la voiture du Premier ministre était conduite par son chauffeur habituel, O'Murphy, un homme du CID.

— O'Murphy ? C'est un nom irlandais, non ?

— Oui, il est irlandais.

— De quelle région ?

— Du comté de Clare, je crois.

— Tiens ! Mais poursuivez, milord.

— Le Premier ministre était donc reparti pour Londres dans une voiture fermée où avait également pris place le capitaine Daniels. La voiture de la police suivait comme à l'aller. Hélas ! sans que l'on sache pourquoi, la voiture du Premier ministre a bifurqué soudain...

— Dans un virage ? interrompit Poirot.

— Oui, mais comment le savez-vous ?

— C'est l'évidence même ! Continuez.

— Donc, pour une raison inconnue, la voiture du Premier ministre a quitté la route principale. Les policiers de l'escorte n'ont rien remarqué et ont continué tout droit. Après quelques mètres sur un chemin désert, la voiture du Premier ministre a soudain été stoppée par une bande d'individus masqués. D'abord pris de court, le chauffeur...

— Ce brave O'Murphy, murmura Poirot, pensif.

— D'abord pris de court, le chauffeur a écrasé la pédale du frein. Le Premier ministre a mis la tête à la portière. Un coup de feu a claqué,

puis un autre. La première balle lui a frôlé la joue. Par chance, la seconde a dévié. Comprenant le danger, le chauffeur a foncé droit devant et dispersé la bande d'agresseurs.

— « Mac-la-bagarre » l'a échappé belle ! dis-je sans le moindre respect mais avec un frisson.

— M. MacAdam a refusé de se soucier de sa blessure, qu'il a qualifiée de simple égratignure. Il s'est toutefois arrêté à un poste de secours où on la lui a nettoyée et pansée. Naturellement, il n'a pas révélé son identité. Puis il s'est fait conduire, comme prévu, à Charing Cross, où l'attendait un train spécial pour Douvres et, après un bref compte rendu du capitaine Daniels destiné à rassurer la police, il est parti pour la France. À Douvres, il a embarqué sur le destroyer. À Boulogne, l'attendait la fausse voiture avec le drapeau de l'Union Jack et qui ne présentait aucun signe suspect.

— Est-ce tout ?

— Oui.

— N'avez-vous omis aucun détail, milord ?

— Il y a une chose encore, quelque peu étrange.

— Laquelle ?

— Après avoir déposé le Premier ministre à Charing Cross, la voiture qui l'avait ramené de Windsor a disparu. La police étant pressée d'interroger O'Murphy, une enquête a été ouverte. Cette voiture a été retrouvée devant une gargote de Soho, lieu de rendez-vous bien connu de bon nombre d'espions allemands.

— Et le chauffeur ?

— Aucune trace de lui. Il a également disparu.

— Ainsi, nous avons deux disparitions : celle du Premier ministre en France, et celle d'O'Murphy en Angleterre, énonça pensivement Poirot.

Il posa un regard pénétrant sur lord Estair, qui eut un geste d'impuissance.

— Je ne peux vous dire qu'une chose, monsieur Poirot. Si hier quelqu'un avait avancé l'hypothèse qu'O'Murphy était un traître, je lui aurais ri au nez.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, je ne sais plus que penser.

Poirot hocha gravement la tête, puis reconsulta sa grosse montre.

— Je pense, messieurs, que vous me donnez carte blanche ? Il faut que je puisse me rendre là où je le désire et comme je le désire.

— Parfaitement. Un train spécial quittera Douvres dans une heure avec un nouveau contingent de Scotland Yard. Un officier et un homme du CID vous accompagneront. Ils se tiendront à votre entière disposition. Êtes-vous satisfait ?

— Tout à fait. Une question encore avant que vous ne partiez, messieurs. Comment avez-vous eu l'idée de venir me consulter ? Je suis parfaitement inconnu, un anonyme, dans votre grand Londres.

— Nous sommes venus sur la recommandation expresse et le souhait d'un très grand homme de votre pays.

— Comment ? Mon vieil ami le préfet ?

— Plus haut que le préfet. Un homme dont la parole a fait et fera encore la loi en Belgique ! À qui l'Angleterre est liée par le serment le plus sacré.

Poirot fit de la main un salut théâtral :

— Alors, je m'incline, messieurs. Vous pouvez être sûrs que moi, Hercule Poirot, je vous servirai fidèlement. Pourvu seulement qu'il soit encore temps. Mais tout cela est bien obscur... bien obscur. Je n'y comprends rien.

— Alors, Poirot, m'écriai-je impatientement alors que la porte se refermait derrière les visiteurs. Qu'en pensez-vous ?

Mon ami préparait déjà, avec des gestes rapides et précis, la minuscule valise qui le suivait partout. Il secoua la tête :

— Je ne sais que penser. Je me sens l'esprit vide.

Je réfléchissais à voix haute :

— Comme vous le disiez, pourquoi enlever le Premier ministre alors qu'un bon coup sur la tête aurait eu le même effet ?

— Pardonnez-moi, mon ami, mais ce ne sont pas là mes propos exacts. Il est sans doute beaucoup plus intéressant pour les ravisseurs d'avoir enlevé le Premier ministre.

— Intéressant à quel point de vue ?

— Parce que l'incertitude engendre la panique. Voilà une première raison. Si le Premier ministre était mort, ce serait une catastrophe, mais le gouvernement trouverait le moyen de faire face. Alors que, plongé dans l'incertitude, on est paralysé. Le Premier ministre va-t-il réapparaître ou non ? Est-il mort ou vivant ? Personne ne sait. Et en

attendant de savoir, comment prendre une décision ? Comme je vous le disais, l'incertitude engendre la panique – et c'est cette carte-là que jouent les Boches. Deuxièmement, là encore, si les ravisseurs le retiennent prisonnier quelque part, ils ont l'avantage de pouvoir imposer leurs conditions des deux côtés. En général, le gouvernement allemand ne témoigne pas d'une grande libéralité financière, mais il ne fait aucun doute que, dans un cas pareil, les auteurs du coup pourraient en obtenir des sommes substantielles. Troisièmement, les ravisseurs ne courent pas le risque d'être pendus... Décidément, oui, l'enlèvement est un moyen de pression qui leur convient parfaitement.

— Mais alors, s'il en est ainsi, pourquoi avoir voulu le tuer ?

Poirot eut un geste d'énervement :

— C'est là ce qui m'échappe. Cela ne s'explique pas. C'est absurde. Toutes les dispositions – et des dispositions fort efficaces – sont prises pour l'enlèvement et ils n'hésitent pas à compromettre la réussite de leur plan en se livrant à une mise en scène rocambolesque, digne d'un roman feuilleton et tout aussi invraisemblable. Comment croire à une attaque à la carabine et à une bande d'individus masqués à une trentaine de kilomètres de Londres ?

— Peut-être n'y a-t-il aucun rapport entre ces deux tentatives, suggérerai-je.

— C'est impossible ! De telles coïncidences n'existent pas. Et puis, une autre question se pose : qui serait le traître ? Il doit y avoir un traître – dans le cas de la fusillade tout au moins. Qui est-ce ? Daniels ou O'Murphy ? C'est probablement l'un ou l'autre : sinon, comment expliquer que la voiture ait bifurqué ? On ne peut tout de même pas supposer que le Premier ministre soit complice de son propre assassinat. O'Murphy a-t-il emprunté ce chemin de sa propre initiative ou est-ce Daniels qui le lui a ordonné ?

— O'Murphy est sans doute le traître.

— Juste. Parce que si c'était Daniels, le Premier ministre aurait réagi et demandé pourquoi il donnait cet ordre au chauffeur. Néanmoins, cela fait beaucoup trop de pourquoi dans cette affaire – et des pourquoi qui, en outre, se contredisent. Si O'Murphy est un homme honnête et loyal, pourquoi s'est-il engagé sur ce chemin ? Si c'est un traître, pourquoi a-t-il redémarré alors que deux coups de feu venaient à peine d'être tirés ? Grâce à cette initiative, le Premier ministre lui doit la vie. Enfin, si ce n'est pas un traître, pourquoi, après avoir déposé le Premier ministre à Charing Cross, s'est-il rendu à un lieu de rendez-vous bien connu des espions allemands ?

— La situation n'est pas brillante.

— Examinons les faits avec méthode, voulez-vous ? Quels sont les éléments qui jouent en faveur ou en défaveur de chacun de nos deux hommes ? Occupons-nous d'abord de O'Murphy. Contre : qu'il ait emprunté ce chemin secondaire attire les soupçons sur lui ; c'est un Irlandais du comté de Clare ; enfin, on perd sa trace devant un nid d'espions allemands. Pour : sa promptitude à faire redémarrer la voiture a sauvé la vie du Premier ministre ; c'est un homme de Scotland Yard et, de toute évidence, vu le poste qu'on lui a attribué, un policier de confiance. Maintenant, passons à Daniels. Peu d'éléments en sa défaveur, si ce n'est le fait qu'on ne connaît pas ses antécédents et qu'il parle trop de langues étrangères pour être un bon Anglais... Pardonnez-moi, mon ami, mais sur le plan linguistique, vous êtes lamentables ! En revanche, joue en sa faveur le fait que, lors du second attentat, on l'ait retrouvé bâillonné, ligoté et chloroformé, ce qui laisse à penser qu'il n'a rien à voir avec les ravisseurs.

— Il pourrait s'être bâillonné et ligoté lui-même pour déjouer les soupçons.

Poirot écarta ma suggestion :

— La police française ne se serait pas laissé prendre à une ruse aussi grossière. En outre, une fois atteint son objectif – et le Premier ministre proprement kidnappé –, cela ne rimerait pas à grand-chose qu'il reste en arrière. Ses complices pourraient bien sûr l'avoir chloroformé et bâillonné, mais là je ne saisis pas quel objectif ils poursuivraient : il ne peut plus guère leur être utile car, tant que les circonstances de l'enlèvement du Premier ministre n'auront pas été éclaircies, la police va le surveiller de près.

— Peut-être espère-t-il lancer la police sur une fausse piste ?

— Pourquoi alors n'en a-t-il rien fait ? Il a simplement dit s'être débattu contre le tampon de chloroforme qu'on lui appliquait et ne se souvenir de rien d'autre. Il n'y a pas de fausse piste là-dedans. Non, son histoire sonne comme la pure et simple vérité.

— Quoi qu'il en soit, dis-je en jetant un coup d'œil à l'heure, nous ferions mieux de nous rendre à la gare. Il se peut que nous trouvions des indices supplémentaires en France.

— C'est possible, mon ami, mais j'en doute fort. J'ai vraiment du mal à comprendre qu'on n'ait pas réussi à retrouver le Premier ministre dans un périmètre aussi limité et où il ne doit pas être facile de le cacher. Si l'armée et la police de deux pays ont échoué dans leurs recherches, je ne vois pas comment, moi, j'y parviendrai.

M. Dodge nous attendait à Charing Cross :

— Voici l'inspecteur Barnes, de Scotland Yard, et le major Norman. Ils se tiendront à votre entière disposition. Bonne chance. C'est une sale affaire mais je n'abandonne pas tout espoir. Maintenant, il faut que je vous quitte.

Et il s'éloigna d'un pas rapide.

Une conversation à bâtons rompus s'engagea avec le major Norman. Au centre du groupe d'individus qui se tenaient sur le quai, j'aperçus un petit homme à tête de fouine en train de parler à un grand type blond. C'était une vieille connaissance de Poirot, l'inspecteur Japp, qui jouissait de la réputation d'être l'un des meilleurs limiers de Scotland Yard. Il vint vers nous et salua chaleureusement Poirot.

— Il paraît que vous travaillez sur l'affaire, vous aussi ? Du beau boulot ! Jusqu'à présent, ils ont réussi à filer avec leur proie, mais j'ai du mal à croire qu'ils vont le cacher encore pendant longtemps. Nos hommes passent la France au peigne fin. Les Français aussi. Si vous voulez mon avis, ce n'est plus qu'une question d'heures.

— À supposer qu'il soit encore vivant, remarqua l'inspecteur Barnes, la mine sinistre.

Japp perdit contenance :

— Oui, bien sûr, mais je demeure persuadé qu'il l'est encore.

— Certes, acquiesça Poirot, il est vivant sans aucun doute, mais pourra-t-on le retrouver à temps ? Comme vous, je n'aurais pas cru qu'on pût le cacher si longtemps.

Un coup de sifflet retentit. Notre petit groupe monta dans le pullman. Lentement, avec un sursaut réticent, le train s'ébranla.

Ce fut un bien curieux voyage. Les hommes de Scotland Yard s'installèrent côte à côte. Des cartes du nord de la France furent dépliées et des doigts nerveux suivirent le tracé des routes et des villages. Chacun avait sa théorie personnelle. Toutefois, Poirot ne fit guère preuve de sa verve coutumière. Il resta assis, le regard dirigé droit devant lui, avec une expression butée qui évoquait celle d'un enfant confronté à un problème trop ardu. Je bavardai avec Norman que je trouvais plutôt amusant.

En arrivant à Douvres, Poirot se comporta de la façon la plus cocasse qui soit : il s'accrocha désespérément à mon bras pour embarquer à bord du destroyer de la Royal Navy. Le vent soufflait avec rage.

— Mon Dieu, c'est effroyable, murmura-t-il.

— Courage, Poirot ! m'écriai-je. Vous réussirez. Vous le retrouverez.

J'en suis convaincu.

— Ah ! mon ami, vous vous méprenez sur la cause de mon émoi. C'est cette mer démontée qui m'effraie. Le mal de mer. Quelle souffrance atroce !

— Oh ! fis-je, plutôt décontenancé.

Aux premières vibrations des moteurs, Poirot eut un gémissement douloureux et ferma les yeux.

— Le major Norman a une carte du nord de la France. Vous aimeriez peut-être l'étudier ?

Poirot repoussa mon offre d'un mouvement de tête exaspéré.

— Mais non, non. Laissez-moi, mon ami. Voyez-vous, pour réfléchir, l'estomac et le cerveau doivent être en harmonie. Laverguier enseigne une excellente méthode pour combattre le mal de mer. Vous inspirez et vous expirez lentement, comme ceci, en tournant la tête de gauche à droite et en comptant jusqu'à six entre chaque respiration.

Je le laissai à ses efforts gymniques et montai sur le pont.

Lorsque le destroyer glissa lentement dans le port de Boulogne, Poirot apparut, impeccable, le sourire aux lèvres, et me chuchota au creux de l'oreille que la méthode de Laverguier avait fait merveille.

De l'index, Japp s'obstinait à tracer des itinéraires imaginaires sur sa carte.

— C'est absurde ! La voiture a quitté Boulogne... Elle a pris cet embranchement, là... À mon avis, ils sont montés dans une autre voiture. Vous voyez ?

— Moi, fit Barnes, je vais m'occuper des ports. Je parie qu'ils l'ont embarqué sur un bateau.

Japp secoua la tête.

— Trop risqué. L'ordre de fermer tous les ports a été donné aussitôt.

Le jour se levait à peine quand notre petit groupe mit pied à terre. Le major Norman toucha le bras de Poirot :

— Une voiture de l'armée vous attend, monsieur.

— Merci, monsieur, mais pour l'instant, je me propose de ne pas quitter Boulogne.

— Comment ça ?

— Nous allons nous reposer dans cet hôtel que voici, face au quai.

Joignant le geste à la parole, il alla demander une chambre

particulière qu'on lui donna aussitôt. Comme nous le suivions tous les trois, interdits et désorientés, il nous adressa un rapide coup d'œil :

— Je saisis votre pensée. Ce n'est pas ainsi que devrait agir un bon détective, n'est-ce pas ? Il devrait être plein d'énergie. Courir de droite et de gauche. Ramper à plat ventre sur la route et chercher dans la poussière les traces de pneus à l'aide d'une loupe minuscule. Ramasser le mégot, l'allumette qu'on a craquée et jetée par terre. Je me trompe ?

Il nous défiait du regard.

— Pourtant, moi, Hercule Poirot, je vous déclare que cela ne se passe pas comme ça. Les véritables indices sont ici, à l'intérieur ! (Il se tapa le front.) Voyez-vous, je n'avais nul besoin de quitter Londres pour mener cette enquête. Rester tranquillement installé dans mon salon aurait suffi. Seules les petites cellules grises importent. En secret et en silence, elles s'acquittent de leur besogne à l'intérieur de mon crâne jusqu'à ce que je réclame soudain une carte et que je pointe un doigt sur un endroit précis, comme ceci, et que je dise : le Premier ministre est là. C'est ainsi et pas autrement. Avec méthode et logique, on peut tout accomplir. Ce voyage précipité en France est une erreur. C'est comme si l'on jouait à cache-cache. Désormais, bien qu'il soit peut-être trop tard, je vais me mettre au travail, de l'intérieur. Silence, mes amis, je vous en prie.

Et, pendant cinq longues heures, le petit homme demeura assis, immobile, fermant à demi les paupières comme un chat. Ses yeux brillaient et leur vert s'intensifiait peu à peu. L'inspecteur Barnes affichait un air de profond mépris. Le major Norman semblait dans l'ennui et l'exaspération. Quant à moi, je trouvais que le temps s'écoulait avec une lenteur désespérante.

Enfin, je me levai et aussi silencieusement que possible, fis quelques pas en direction de la fenêtre. L'affaire prenait un tour grotesque. Dans mon for intérieur, je m'inquiétais pour mon ami. S'il devait échouer, je préférerais que ce fût en évitant le ridicule. Par la fenêtre, je regardai distraitement le ferry du soir qui, amarré à quai, vomissait d'épaisses colonnes de fumée.

Soudain la voix de Poirot me tira de ma rêverie :

— Mes amis, allons-y !

Je me retournai. Une extraordinaire métamorphose s'était opérée chez mon ami. Une lueur d'excitation pétillait dans ses yeux et l'enthousiasme gonflait sa poitrine.

— Je me suis conduit comme un sot, mais j'y vois enfin clair.

Le major Norman se dirigea vivement vers la porte.

— Je vais demander la voiture.

— Inutile. Je ne m'en servirai pas. Dieu merci, le vent est tombé.

— Vous avez l'intention de marcher, monsieur ?

— Non, mon jeune ami, je ne suis pas saint Pierre. Je préfère traverser la Manche en bateau.

— Traverser la Manche ?

— Oui. Pour travailler avec méthode, l'on doit commencer par le commencement. Et c'est en Angleterre que cette affaire a débuté. Par conséquent, nous rentrons en Angleterre.

À 15 heures, nous nous retrouvions sur le quai de la gare de Charing Cross. Devant notre concert de protestations, Poirot fit la sourde oreille, se contentant de répéter à l'envi que commencer par le commencement ne représentait pas une perte de temps mais l'unique façon de procéder. Durant la traversée, il s'était entretenu à mi-voix avec Norman. À notre arrivée à Douvres, le major avait dépêché une liasse de télégrammes.

Grâce aux laissez-passer spéciaux que présenta Norman, les formalités douanières s'effectuèrent en un temps record. À Londres, une grosse voiture de police nous attendait. Un des inspecteurs en civil tendit à mon ami une feuille de papier dactylographiée.

— La liste des petits hôpitaux compris dans un rayon bien précis de l'ouest de Londres, expliqua Poirot, répondant à mon regard interrogateur. Je l'ai demandée par câble depuis Douvres.

La voiture fonça à travers les rues de Londres, rejoignit la route de Bath, dépassa Hammersmith, Chiswick et Brentford. Je commençais à entrevoir notre destination. Après Windsor, on se dirigerait vers Ascot. Les battements de mon cœur s'accéléchèrent. Ascot... où habitait la tante de Daniels. C'était donc lui que nous poursuivions et pas O'Murphy.

En effet, la voiture s'immobilisa devant le portail d'une villa bien entretenue. Poirot bondit à terre et sonna à la porte. Je remarquai l'expression perplexe qui obscurcissait son visage réjoui. Manifestement, il n'était pas satisfait. La porte s'ouvrit. Il disparut dans la maison. Quelques minutes plus tard, il en ressortit et s'engouffra dans la voiture avec un bref mouvement de tête. Je commençais à perdre espoir. Il était 16 heures passées. Même s'il parvenait à prouver la culpabilité de Daniels, à quoi cela servirait-il si l'on ne pouvait découvrir à temps le lieu où le Premier ministre était

séquestré ?

Le chemin du retour fut souvent interrompu. La voiture quitta la route principale plus d'une fois pour s'arrêter devant un petit bâtiment qu'il était aisé de reconnaître : un hôpital. Poirot ne s'y attardait que quelques minutes à peine. À chaque halte, il semblait reprendre confiance.

Il chuchota quelques mots à Norman.

— Oui, répondit ce dernier. En tournant à gauche, vous les trouverez près du pont.

La voiture bifurqua et, à la lumière du jour déclinant, je distinguai une voiture qui stationnait sur le bas-côté de la route. À l'intérieur, il y avait deux inspecteurs. Poirot alla leur parler. Puis, notre voiture prit la direction du nord, suivie de près par les policiers.

Nous nous dirigions vers l'une des banlieues nord de Londres. Enfin, la voiture s'immobilisa devant une haute maison qui se dressait en retrait de la route, au milieu d'un jardin. À la demande de Poirot, je restai avec Norman dans la voiture. Poirot et l'un des détectives allèrent sonner à la porte. Une accorte soubrette ouvrit.

— Je suis officier de police, dit le détective, et j'ai un mandat de perquisition.

La jeune fille poussa un cri. Une femme d'âge mûr, grande et belle, surgit dans le hall derrière elle.

— Ne laissez entrer personne, Edith. Ce sont probablement des cambrioleurs.

Mais Poirot glissa prestement le pied dans l'entrebâillement. Au même moment retentit un coup de sifflet. Les autres policiers accoururent aussitôt pour se précipiter dans la maison. Ils refermèrent la porte derrière eux.

Pendant cinq bonnes minutes, Norman et moi ne cessâmes de pester contre le rôle passif qui nous avait été attribué. Enfin, la porte se rouvrit sur les policiers qui escortaient trois prisonniers : une femme et deux hommes. La femme et un des hommes furent conduits à la deuxième voiture. Poirot fit monter le troisième individu dans la nôtre.

— Je dois aller avec les autres, mon ami, mais prenez bien soin de ce monsieur. Vous ne le connaissez pas ? Dans ce cas, permettez-moi de vous présenter M. O'Murphy.

O'Murphy ! Je le regardai, bouche bée, tandis que nous démarrions. On ne lui avait pas passé les menottes mais je devinais qu'il ne

tenterait pas de s'échapper. Il regardait droit devant lui, comme hébété. D'ailleurs, s'il avait eu envie de fuir, avec Norman et moi, il aurait eu affaire à forte partie.

À ma vive surprise, nous continuions de nous diriger vers le nord. Nous ne retournions donc pas à Londres. Je n'y comprenais rien. Soudain, la voiture ralentit. Je reconnus les abords de l'aérodrome de Hendron. Je saisis aussitôt l'intention de Poirot. Il se proposait d'atteindre la France par avion.

L'idée ne manquait pas de panache mais, vu les circonstances, elle était impraticable. Un télégramme serait plus rapide. La question temps était primordiale. Poirot devait laisser à d'autres la gloire de délivrer le Premier ministre.

La voiture venait à peine de s'arrêter que le major Norman bondit au-dehors, et un policier en civil prit sa place. Il s'entretint quelques instants avec Poirot, puis revint d'un pas rapide à la voiture.

Je sautai à mon tour hors du véhicule et saisis Poirot par le bras.

— Félicitations, mon vieux ! Ils vous ont dit où ils séquestrent le Premier ministre ? Mais il faut télégraphier tout de suite. Si vous vous déplacez, il sera trop tard.

Poirot me regarda avec curiosité.

— Hélas ! mon ami, il est des situations qu'on ne peut pas régler au moyen d'un télégramme.

Sur ce, le major Norman revint, accompagné d'un jeune officier en uniforme d'aviateur.

— Je vous présente le capitaine Lyall, qui va vous conduire en France. Il est prêt à décoller.

— Couvrez-vous chaudement, monsieur, con-seilla le jeune pilote. Je peux vous prêter un blouson si vous voulez.

Poirot consulta sa grosse montre de gousset.

— Oui, nous sommes à temps, juste à temps, murmura-t-il entre ses dents.

Il releva la tête et salua poliment le jeune officier :

— Je vous remercie, monsieur, mais ce n'est pas moi qui suis votre passager. C'est le monsieur que voici.

Tout en parlant, il fit un pas de côté. Une silhouette surgit de l'obscurité. C'était le second prisonnier qui était monté avec Poirot. La lumière tomba sur son visage. Je sursautai, saisi de stupeur.

C'était le Premier ministre.

— Bon sang, racontez-moi tout ! m'écriai-je, rongé d'impatience, tandis que nous regagnions Londres avec Norman. Comment diable ont-ils réussi à le ramener en douce en Angleterre ?

— Les ravisseurs n'ont pas eu à opérer en douce, répliqua Poirot. Le Premier ministre n'a jamais quitté l'Angleterre. On l'a enlevé après sa visite à Windsor, alors qu'il regagnait Londres.

— Comment ?

— Je vais tout vous expliquer. Le Premier ministre revenait de Windsor avec son secrétaire. Soudain on lui applique un tampon imbibé de chloroforme.

— Mais qui « on » ?

— L'homme doué pour les langues, l'intelligent capitaine Daniels. Le Premier ministre perd connaissance. Daniels saisit le cornet acoustique et ordonne à O'Murphy de tourner à droite. Confiant, le chauffeur obéit. Quelques mètres plus loin, sur la route déserte, une grosse voiture apparemment en panne stationne sur le bas-côté. Son conducteur fait signe à O'Murphy de s'arrêter. Celui-ci ralentit. L'inconnu s'avance. Daniels met la tête à la portière et, utilisant probablement un anesthésique instantané comme le chlorure d'éthyle, répète le coup du tampon. Quelques instants plus tard, les deux hommes inanimés sont transportés dans l'autre voiture et deux sosies prennent leur place.

— C'est impossible !

— Mais pas du tout. Vous n'avez jamais vu, dans les cabarets, des artistes imiter avec un merveilleux réalisme toutes sortes de célébrités ? Il n'est rien de plus aisé que d'incarner un personnage public. Le Premier ministre de Grande-Bretagne est beaucoup plus facile à doubler que M. John Smith de Clapham, par exemple. Quant au sosie d'O'Murphy, on n'y prêterait attention qu'après le départ du Premier ministre et il n'a donc eu aucun mal à s'évanouir dans la nature. De Charing Cross, il va directement retrouver ses amis. C'est en tant que O'Murphy qu'il pénètre dans ce lieu de rendez-vous des espions allemands, mais comme un autre individu qu'il en ressort. O'Murphy a disparu, laissant derrière lui une piste suspecte à souhait.

— Mais tout le monde a vu le sosie du Premier ministre !

— Sauf ses amis intimes ou son entourage proche. Daniels a évité que quiconque ne l'approche. En outre, il avait un pansement à la joue et tout ce qui pouvait surprendre dans son comportement serait à mettre sur le compte de l'attentat dont il venait d'être victime. D'autre

part, M. MacAdam a la gorge fragile et ménage toujours sa voix avant un discours important. La supercherie pouvait aisément tenir jusqu'à son arrivée en France. Là-bas, c'est impossible – donc le Premier ministre disparaît. La police anglaise se hâte de traverser la Manche et personne ne songe à analyser en détail la première attaque. Pour prolonger l'illusion qui consiste à faire croire que l'enlèvement a eu lieu en France, Daniels est bâillonné et ligoté : élément qui convainc la police.

— Et l'homme qui a pris la place du Premier ministre ?

— Il abandonne son déguisement. Il se peut qu'on les arrête, le faux chauffeur et lui, en tant que suspects, mais personne n'osera envisager le véritable rôle qu'ils auront joué dans ce drame, et on finira par les relâcher par manque de preuve.

— Et le vrai Premier ministre ?

— Les ravisseurs ont immédiatement conduit M. MacAdam et O'Murphy à Hampstead chez Mme Everard, la prétendue tante de Daniels. En réalité, il s'agit de Frau Bertha Ebenthal, que la police recherche depuis un certain temps. Je viens de leur faire un petit cadeau de prix, pour ne pas parler de Daniels ! Ah ! son plan était ingénieux..., mais c'était compter sans l'astuce d'Hercule Poirot.

Il me semble que mon ami mérite bien qu'on lui pardonne ce moment de vanité.

— Quand avez-vous commencé à soupçonner la vérité ?

— Lorsque je me suis mis à travailler comme il convient, c'est-à-dire... de l'intérieur ! Je ne parvenais pas à faire cadrer cette histoire de coups de feu. Je me suis aperçu soudain que cet attentat avait pour conséquence directe de faire voyager le Premier ministre le visage en partie dissimulé par un pansement. J'ai alors commencé à comprendre. Et en visitant les hôpitaux entre Windsor et Londres, j'ai découvert qu'aucun individu correspondant à la description du Premier ministre n'était venu se faire soigner une blessure par balle à la joue. J'acquis ainsi la certitude que je ne me trompais pas. Le reste ? Pour un esprit comme le mien, ce ne fut plus qu'un jeu d'enfant.

Le lendemain matin, Poirot me montra un télégramme qu'il venait de recevoir. Il ne portait ni mention du lieu d'expédition ni signature, mais seulement deux mots :

« À temps. »

Plus tard dans la soirée, les journaux publièrent un compte rendu de la conférence des Alliés. Ils soulignèrent en particulier l'immense ovation que reçut M. David MacAdam, dont le discours inspiré avait

produit une impression profonde et durable.

The Kidnapped Prime Minister

1923

Traduit par Laure Terilli

UNE ÉTRANGE DISPARITION

Nous avions, Poirot et moi, invité notre vieil ami l'inspecteur Japp à prendre le thé. Assis au salon autour de la table basse, nous attendions sa venue d'un instant à l'autre. Poirot venait de redresser avec soin les tasses et les soucoupes que notre logeuse avait l'habitude de jeter littéralement sur la table. Le spectacle de la théière en métal lui avait arraché un profond soupir d'exaspération et il l'avait lustrée avec un mouchoir de soie. L'eau frémissait dans la bouilloire et une petite casserole émaillée contenait un chocolat épais et plus conforme au goût de Poirot que notre thé qu'il appelait « votre pisse d'âne nationale ».

Deux petits coups secs retentirent en bas, à la porte d'entrée, et quelques instants plus tard Japp nous rejoignait de son pas alerte.

— J'espère que je ne suis pas en retard, dit-il en nous saluant. Je bavardais avec Miller, qui est sur l'affaire Davenheim.

Je dressai l'oreille.

Depuis trois jours, les journaux ne parlaient plus que de l'étrange disparition de M. Davenheim, l'associé principal de Davenheim & Salmon, les banquiers et financiers bien connus. Il avait quitté son domicile le samedi précédent et, depuis, on ne l'avait plus revu. Je brûlais d'arracher à Japp quelques détails intéressants.

— J'aurais cru, remarquai-je, qu'il était pratiquement impossible à l'heure actuelle de « disparaître ».

Poirot déplaça d'un huitième de centimètre une assiette de tartines beurrées.

— Soyez précis, mon ami, fit-il d'un ton sec. Qu'entendez-vous par « disparaître » ? À quel type de disparition vous référez-vous ?

— Les disparitions sont donc classées et étiquetées ? demandai-je en riant.

Japp sourit, amusé lui aussi. Les sourcils froncés, Poirot nous

adressa un regard sévère.

— Mais bien sûr ! Il en existe trois catégories. Dans la première, la plus courante, se rangent les disparitions volontaires. Dans la seconde, les cas d'amnésie dont on abuse beaucoup : peu fréquents, il arrive quand même de temps à autre qu'il y en ait d'authentiques. La troisième comprend les assassinats après lesquels on parvient plus ou moins bien à se débarrasser du corps. Ces trois types de disparition sont-ils, d'après vous, tous irréalisables ?

— En pratique oui, à mon avis. Si vous perdez la mémoire, il existe sûrement quelqu'un pour vous reconnaître, en particulier dans le cas d'un homme aussi connu que Davenheim. Ensuite, un corps ne se volatilise pas. Tôt ou tard, il réapparaît, caché dans un endroit perdu, ou dans une malle. Le meurtre est découvert. De la même façon, et grâce au système de transmission télégraphique, l'employé qui a pris la fuite, ou le locataire qui n'a pas payé son loyer ne peuvent qu'être rattrapés. S'il a fui à l'étranger, on peut l'extrader. Les ports et les gares de chemin de fer sont surveillés. Et s'il vient à se cacher dans ce pays-ci, tout le monde lira son signalement dans le journal. Il est seul aux prises avec la civilisation.

— Mon cher ami, dit Poirot, vous commettez une erreur. Vous perdez de vue qu'un homme qui a décidé de faire disparaître un autre homme – ou de se débarrasser, au sens figuré, de lui-même – pourrait être précisément cette mécanique si rare : un homme méthodique. Il pourrait apporter à son projet de l'intelligence, du talent et une attention minutieuse dans le calcul du moindre détail. Dans ce cas, je ne vois pas pourquoi il ne parviendrait pas à tromper la police.

— La police peut-être, mais pas vous, je suppose ? dit Japp, hilare, avec un clin d'œil dans ma direction. Cet homme-là, il ne vous la ferait pas, hein, monsieur Poirot ?

Poirot s'efforça avec une évidente maladresse de jouer la carte de la modestie.

— Du tout, moi aussi je me tromperais. Pourquoi pas ? Il est vrai cependant que ma démarche consiste à aborder ce genre de problème en privilégiant la science exacte, la précision mathématique, démarche qui, hélas ! semble peu répandue parmi les nouvelles générations de détectives.

Le sourire de Japp s'élargit.

— Je ne sais pas, dit-il. Miller, l'inspecteur qui est sur l'affaire, est très malin. Vous pouvez être sûr qu'il ne négligera nulle empreinte de pas, nulle cendre de cigarette ni la moindre miette de pain. Il a des yeux qui voient tout.

— Il partage ce privilège avec le moineau de Londres ? commenta Poirot. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas à ce petit oiseau que je demanderais de résoudre l'énigme de la disparition de M. Davenheim.

— Voyons ! vous n'allez pas vous mettre à nier aux détails leur valeur d'indice ?

— En aucun cas. Ces détails, comme vous dites, ont leur importance. Le danger, c'est de leur attribuer une importance démesurée. La plupart d'entre eux sont insignifiants. Seuls un ou deux sont essentiels. Ce sont le cerveau et ses petites cellules grises (il se tapota le front) qui comptent. Les sens égarent. La vérité, on doit la chercher à l'intérieur, non à l'extérieur.

— Vous ne voulez tout de même pas dire, monsieur Poirot, que vous entreprendriez de résoudre une énigme sans bouger de votre fauteuil ?

— Mais si, vous m'avez parfaitement compris... À condition que je dispose de tous les faits. Je me considère comme un expert en analyse.

Japp se frappa la cuisse :

— Je veux bien être pendu si je ne vous prends pas au mot ! Je vous parie un billet de cinq livres que d'ici une semaine vous n'aurez pas mis la main... ou plus exactement que vous ne pourrez pas me dire où se trouve Davenheim, qu'il soit mort ou vivant.

Poirot réfléchit :

— Soit, cher ami, je relève le défi. Le sport, c'est votre passion à tous, vous autres Anglais. Bon, les faits maintenant.

— Samedi dernier, selon son habitude, M. Davenheim a pris le train de 12 h 40 à Victoria pour se rendre à Chingside, dans sa luxueuse résidence secondaire *Les Cèdres*. Après déjeuner, il s'est promené dans le parc et a donné diverses consignes aux jardiniers. Tout le monde s'accorde à dire qu'il était dans un état tout à fait normal. Après le thé, il a entrouvert la porte du boudoir de sa femme pour la prévenir qu'il allait au village poster des lettres. Il a ajouté qu'il attendait pour affaire un certain M. Lowen et que si ce dernier arrivait avant son retour, on devait le prier de patienter dans son bureau. M. Davenheim est sorti par la porte principale, il a descendu l'allée d'un pas nonchalant, franchi le portail... et on ne l'a plus revu. À partir de cet instant, il s'est évanoui dans la nature.

— Pas mal, pas mal du tout. Au total un charmant petit problème, murmura Poirot. Poursuivez, mon ami.

— Un quart d'heure plus tard environ, un homme grand et brun, avec une épaisse moustache noire, a sonné à la porte et expliqué qu'il

avait rendez-vous avec M. Davenheim. Il a donné son nom : Lowen. La consigne du banquier fut respectée : on l'a fait entrer dans le bureau. À peu près une heure s'est écoulée. M. Davenheim n'était toujours pas de retour. M. Lowen a fini par sonner. Il ne pouvait attendre plus longtemps car il avait un train à prendre pour rentrer en ville. Mme Davenheim s'est montrée confuse : l'absence de son mari était vraiment inexplicable, puisqu'il lui avait parlé de ce rendez-vous. M. Lowen a réitéré ses regrets et pris congé. Et, comme chacun sait, le soir, M. Davenheim n'était toujours pas rentré. Tôt le dimanche matin, la police a été prévenue mais n'a su que penser de ce casse-tête. On aurait dit que M. Davenheim s'était littéralement volatilisé. Il n'est pas allé à la poste et personne ne l'a aperçu dans le village. À la gare, on est sûr qu'il n'a pas pris le train. Sa voiture personnelle n'a pas quitté le garage. S'il avait loué un véhicule qui l'aurait attendu dans un endroit isolé, on l'aurait su depuis. Vu la forte récompense que la famille offre pour tout renseignement, le chauffeur serait accouru. Il y avait bien des courses à Enfield, à huit kilomètres de Chingside. S'il s'était rendu à pied jusque là-bas, il serait passé inaperçu dans la foule. Mais on a publié dans tous les journaux sa photographie avec son signalement complet et cela n'a rien donné. Bien sûr, on a reçu beaucoup de lettres venant de tout le pays, mais pour l'instant, aucun indice examiné n'a débouché sur une piste. Et puis, lundi matin, on a fait une découverte : derrière une portière, dans le bureau de M. Davenheim, il y a un coffre-fort. Or, ce coffre a été forcé et dévalisé. Les fenêtres étaient verrouillées de l'intérieur, ce qui semble exclure l'hypothèse d'un cambriolage ordinaire – sauf, bien entendu, si un complice les avait ensuite refermées de l'intérieur. Néanmoins, il ne faut pas perdre de vue qu'après les événements du dimanche, la maison était en effervescence. Il est donc possible que le vol ait eu lieu le samedi et n'ait été découvert que le lundi.

— Précisément, fit Poirot d'un ton sec. Bon... L'a-t-on arrêté, ce pauvre Lowen ?

Japp eut un sourire :

— Pas encore, mais on le surveille de près.

Poirot opina du chef :

— Qu'a-t-on pris dans le coffre ? En avez-vous une idée ?

— Avec le directeur adjoint de la banque et Mme Davenheim, nous nous sommes penchés là-dessus. Apparemment, il y avait une bonne quantité de titres au porteur, et une grosse somme d'argent en billets, résultat d'une récente et importante transaction. Il y avait aussi une véritable petite fortune en bijoux. Tous les bijoux de Mme Davenheim

étaient enfermés dans ce coffre. Depuis quelques années, son mari a la passion des bijoux. Il ne se passait pas un mois sans qu'il lui offre une pierre rare et coûteuse.

— Une bonne prise en somme, commenta Poirot, pensif. Revenons à Lowen. Sait-on pourquoi il avait rendez-vous avec Davenheim ?

— Il semble que les deux hommes n'étaient pas en très bons termes. Lowen est un spéculateur de petite envergure. Cependant, il lui est arrivé une ou deux fois de souffler une bonne affaire à Davenheim. Il paraît qu'ils ne se voyaient pratiquement jamais. C'est pour une histoire d'actions sud-américaines que le banquier aurait donné rendez-vous à Lowen.

— Davenheim a donc des intérêts en Amérique du Sud ?

— Je crois que oui. Mme Davenheim m'a dit qu'il avait passé tout l'automne dernier à Buenos Aires.

— Aucun incident dans sa vie familiale ? Le mari et la femme s'entendaient-ils bien ?

— Je qualifierais sa vie conjugale de paisible et sans histoire. Mme Davenheim est une jolie femme qui n'a pas inventé la poudre. Pour ma part je la trouve plutôt insignifiante.

— Alors, ce n'est pas là qu'il faut chercher la clé du mystère. Lui connaît-on des ennemis ?

— Il comptait une flopée d'adversaires dans les milieux de la finance, et il y en a sans doute plus d'un à qui il a pris de l'argent, et qui ne le portent pas forcément dans leur cœur. Mais je n'en crois aucun capable de le supprimer. Et d'ailleurs où serait le corps ?

— Tout à fait. Comme l'a dit Hastings, les corps ont l'habitude de réapparaître au grand jour avec une persistance fatale.

— À propos, un jardinier du domaine croit avoir vu quelqu'un contourner la maison et se diriger vers la roseraie. La porte-fenêtre du bureau ouvre sur ladite roseraie et M. Davenheim entrait et sortait souvent par là. Mais ce témoin était assez loin, occupé à des châssis de concombres, et il ne peut affirmer que la silhouette qu'il a aperçue est ou non celle de son maître. De même qu'il ne peut donner d'heure précise. Ça s'est probablement passé avant 18 heures, heure à laquelle les jardiniers s'arrêtent de travailler.

— Et M. Davenheim est sorti de chez lui à... ?

— Vers 17 h 30.

— Qu'y a-t-il derrière la roseraie ?

— Un lac.

— Avec un hangar à bateaux ?

— Oui, deux barques y sont remisées. Vous pensez au suicide, monsieur Poirot, c'est ça ? Eh bien, je peux vous annoncer que demain Miller va assister en personne au dragage de cette pièce d'eau. Ça lui ressemble bien, de faire une chose pareille !

Poirot esquissa un sourire et se tourna vers moi :

— Hastings, je vous prie, faites-moi passer l'exemplaire du *Daily Megaphone*. Si ma mémoire est bonne, ils ont publié une photographie du disparu où on le voit très bien.

Je me levai et trouvai le journal en question. Poirot l'étudia avec beaucoup d'attention.

— Hum ! fit-il. Cheveux plutôt longs et ondulés, moustaches épaisses, barbe en pointe, sourcils en broussaille, yeux bruns ?

— Oui.

— Grisonnants, les cheveux et la barbe ?

L'inspecteur acquiesça de la tête, puis ajouta :

— Alors, monsieur Poirot, votre commentaire sur tout ça ? Clair comme le jour, hein ?

— Au contraire, c'est des plus obscurs.

Cette réponse enchantait l'homme de Scotland Yard.

— Ce qui me permet de nourrir de grands espoirs quant à l'élucidation de ce mystère, acheva Poirot d'un ton égal.

— Comment cela ?

— J'ai appris à toujours bien augurer des affaires a priori obscures. En revanche, lorsqu'elles apparaissent à première vue claires comme le jour, il faut se méfier. Derrière cette apparente facilité, quelqu'un cherche à vous piéger.

Japp secoua la tête d'un air de pitié :

— Enfin, chacun son idée, mais tant mieux si vous y voyez clair.

— Je ne vois pas, corrigea Poirot à mi-voix. Je ferme les yeux et je réfléchis.

— Soit, soupira Japp. Vous avez une semaine entière pour réfléchir.

— Vous me tiendrez au courant des développements éventuels, n'est-ce pas ? Et notamment du résultat des travaux entrepris par votre

conscientieux inspecteur à l'œil de lynx.

— Certainement. Ça fait partie du marché.

Je raccompagnai Japp à la porte d'entrée.

— Dommage, hein ! me glissa-t-il. J'ai l'impression d'escroquer un enfant.

Je ne pus m'empêcher d'en convenir. Et mon sourire persista jusqu'à mon retour au salon.

— Comment ? releva aussitôt mon ami. Vous vous moquez de papa Poirot ? (Il me menaça du doigt.) Vous ne faites pas confiance à ma matière grise ? Ah ! ne prenez pas cet air gêné. Discutons plutôt de ce petit problème dont nous ne possédons certes pas encore toutes les données, je l'admets, mais qui présente un ou deux points intéressants.

— Le lac, dis-je d'un air entendu.

— Mieux que le lac, le hangar à bateaux.

J'observai Poirot à la dérobée : il avait son sourire le plus impénétrable. Pour l'instant, il était inutile de le questionner davantage.

Ce n'est que le lendemain soir vers 21 heures que Japp revint nous voir. Je vis tout de suite à son expression qu'il détenait une nouvelle d'importance.

— Alors, cher ami, dit Poirot. Tout va bien ? Mais ne me dites pas que vous avez retrouvé le corps de Davenheim dans le lac car je ne vous croirais pas.

— On n'a pas retrouvé le corps, mais les vêtements de Davenheim. Les vêtements qu'il portait le jour de sa disparition. Qu'en pensez-vous ?

— En manque-t-il d'autres dans la maison ?

— Non, le valet de chambre est formel sur ce point. Le reste de la garde-robe est intact. Il y a autre chose : nous avons arrêté Lowen. Une domestique chargée de verrouiller les fenêtres des chambres déclare avoir vu Lowen se diriger vers le bureau en passant par la roseaie vers 18 h 15, soit dix minutes environ avant son départ.

— Que répond-il à cela ?

— Son premier réflexe a été de nier avoir quitté le bureau, mais comme la domestique était catégorique, il a prétendu avoir oublié un détail : il était effectivement sorti pour examiner une espèce rare de rose. Pas convaincant, hein ? Et puis, nous avons une autre preuve

contre lui. M. Davenheim portait à l'auriculaire de la main droite une bague en or avec un solitaire au milieu. Eh bien, cette bague a été mise en gage à Londres samedi soir par un individu qui répond au nom de Billy Kellett, bien connu de la police. Il a pris trois mois l'automne dernier pour une montre volée à un vieux monsieur. Il a dû voir cinq prêteurs avant de conclure le marché de la bague. Kellett s'est saoulé pour l'occasion et a agressé un policier. Du coup, on l'a envoyé sous les verrous. Je suis allé le voir avec Miller à Bow Street. Il est dégrisé et j'avoue que nous lui avons fait tous les deux très peur, en insinuant qu'il risquait d'être inculpé pour meurtre s'il ne parlait pas. Voici ce qu'il raconte, et qui n'est pas très convaincant.

» Samedi, il était à Enfield pour les courses. À vrai dire, il était plutôt là pour voler des épingles de cravate que pour parier. Bref, la journée a été mauvaise, il n'a pas eu de veine. Il est rentré à pied à Chingside et s'est assis au bord de la route juste avant le village. Au bout de quelques instants, il a aperçu un homme qui venait dans sa direction : la peau mate, une grosse moustache, un « type de la ville » selon ses termes. Kellett était à demi dissimulé par un tas de pierres. Juste avant d'arriver à sa hauteur, l'inconnu a jeté un rapide coup d'œil devant et derrière lui. Comme la route était déserte, il a sorti un petit objet de sa poche et l'a jeté par-dessus la haie, puis il a continué sa route vers la gare. Or, l'objet dont l'inconnu s'est débarrassé a produit en tombant un léger tintement métallique, ce qui a aussitôt éveillé la curiosité de notre pauvre malheureux caché dans le fossé. Il a fouillé dans l'herbe et n'a pas tardé à découvrir la bague. Ça, c'est l'histoire de Kellett. Bien entendu, Lowen nie catégoriquement les faits. Et la parole d'un type comme Kellett ne vaut pas grand-chose. Il me semble tout à fait plausible d'envisager qu'il a croisé Davenheim sur la route de Chingside, qu'il l'a volé et assassiné.

Poirot secoua la tête, navré :

— Voilà qui est fort improbable, mon ami. Il ne disposait d'aucun moyen pour cacher le corps que l'on aurait retrouvé depuis. Deuxièmement, s'il avait tué pour voler, il aurait été plus discret dans sa quête d'un prêteur sur gages. Il n'a donc pas pu tuer. Troisièmement, les voleurs à la petite semaine sont rarement des assassins. Quatrièmement, s'il est en prison depuis samedi, ce serait une étonnante coïncidence qu'il puisse donner un signalement précis de Lowen.

— Je ne dis pas que vous n'avez pas raison, acquiesça Japp. Mais tout de même, vous ne voudriez pas que les juges prennent au sérieux le témoignage d'un voleur à la tire. Ce qui m'intrigue, moi, c'est que Lowen n'ait pas pensé à un autre moyen pour se débarrasser de cette

bague.

Poirot haussa les épaules :

— Quelle importance ! Si on l'avait retrouvée dans les parages, on aurait décrété que Davenheim l'avait jetée.

— Mais pourquoi l'avoir enlevée du doigt de Davenheim ? demandai-je.

— Il doit y avoir une raison, dit Japp. Juste derrière le lac, il y a un petit portail qui ouvre sur la campagne. Trois minutes de marche au sommet d'une colline et vous tombez sur... – je vous le donne en mille – un four à chaux !

— Mon Dieu ! m'écriai-je. Vous voulez dire que la chaux, qui aurait détruit le corps, n'aurait pas attaqué le métal de la bague ?

— Exactement.

— Voilà qui explique tout, me semble-t-il, dis-je. Quel crime atroce !

D'un commun accord, Japp et moi nous étions retournés vers Poirot. Le sourcil froncé, il paraissait perdu dans ses pensées, comme s'il se livrait à un suprême effort de réflexion. J'eus enfin le sentiment que son esprit pénétrant parvenait à une conclusion. Quelles seraient ses premières paroles ? Il ne nous laissa pas longtemps dans l'incertitude. Il soupira, et la tension nerveuse de son corps se relâcha.

— Savez-vous, cher ami, si M. et Mme Davenheim faisaient chambre à part ? demanda-t-il à Japp.

La question semblait si ridiculement hors de propos que, l'espace d'un instant, il nous fut impossible de réagir. Puis l'inspecteur éclata de rire :

— Bon sang, monsieur Poirot, moi qui croyais que vous alliez nous dire quelque chose de génial !... Je ne peux pas répondre à votre question car je n'en sais rien.

— Pourriez-vous m'obtenir cette information ? dit Poirot avec une curieuse insistance.

— Mais bien sûr, si vous y tenez.

— Merci, je vous saurais gré de me rendre ce petit service.

Japp le regarda, stupéfait, mais Poirot semblait de nouveau avoir oublié notre présence.

— Pauvre vieux, me murmura l'inspecteur en secouant la tête d'un air affligé. La guerre lui a porté un rude coup.

Là-dessus, il nous quitta.

Comme Poirot était toujours plongé dans ses pensées, je pris une feuille de papier et m'amusai à griffonner quelques notes au sujet de l'affaire dont nous venions de nous entretenir. La voix de mon ami s'éleva soudain. Il était sorti de sa méditation et semblait frais et dispos.

— Que faites-vous là, Hastings ?

— Je notais les points intéressants de cette affaire.

— Voilà que vous devenez enfin méthodique, dit-il d'un ton approbateur.

Je dissimulai la satisfaction que me procurait ce compliment.

— Voulez-vous que je vous les lise ?

— Volontiers.

Je m'éclaircis la voix.

— Un : tous les faits tendent à démontrer que c'est Lowen qui a forcé le coffre-fort. Deux : il avait une dent contre Davenheim. Trois : il a menti en déclarant dans sa première déposition ne pas avoir quitté le bureau. Quatre : si on ne remet pas en cause le récit de Billy Kellett, Lowen est obligatoirement compromis.

Je me tus.

— Alors ? demandai-je, car je sentais que j'avais mis le doigt sur tous les faits essentiels.

Poirot me regarda avec pitié, puis secoua lentement la tête :

— Mon pauvre ami ! Vraiment, vous n'êtes pas doué. En premier lieu, un détail important vous échappe toujours. Ensuite, votre raisonnement ne tient pas debout.

— Expliquez-vous.

— Permettez-moi de reprendre vos quatre points. Un : comment Lowen pouvait-il savoir qu'il aurait l'occasion de dévaliser un coffre-fort ? Il était venu pour un rendez-vous d'affaires. Il ignorait que M. Davenheim s'absenterait pour aller poster une lettre et que par conséquent on le laisserait seul dans le bureau.

— Il a pu profiter de la situation, suggérai-je.

— Et les outils ? Les hommes d'affaires de la City ne se déplacent pas avec des rossignols pour le cas où se présenterait l'occasion de voler. Par ailleurs, un coffre-fort ne s'ouvre pas avec un canif, cela va

de soi !

— Bien, passons à mon deuxième point.

— Vous décrétez que Lowen a une dent contre M. Davenheim. Ce que vous voulez dire, c'est qu'à une ou deux reprises, il lui a soufflé une affaire. Je suppose que ces transactions étaient censées lui rapporter un profit substantiel. En tout cas, on n'éprouve pas d'animosité à l'égard d'un adversaire dont on a triomphé. En général, c'est le phénomène inverse qui se produit. Si ressentiment il y avait entre les deux hommes, ce serait logiquement de la part de M. Davenheim.

— Lowen a pourtant nié avoir quitté le bureau. Ça, c'est un fait.

— Certes, mais il se peut qu'il ait eu peur. Rappelez-vous que l'on venait de retrouver dans le lac les vêtements de M. Davenheim. Il va de soi, comme toujours, qu'il aurait mieux fait de dire d'emblée la vérité.

— Et le quatrième point ?

— Celui-ci, je vous l'accorde. Si le récit de Kellett est vrai, Lowen joue forcément un rôle. C'est ce qui fait le véritable intérêt de cette affaire.

— J'ai donc relevé un point essentiel ?

— L'avenir nous le dira, mais vous avez entièrement négligé les deux éléments les plus importants, ceux autour desquels s'articule sans aucun doute tout le mystère.

— Et quels sont-ils, je vous prie ? dis-je, piqué.

— Premièrement, la passion qu'a développée M. Davenheim au cours de ces dernières années pour les bijoux. Deuxièmement, son voyage à Buenos Aires l'automne dernier.

— Poirot, vous plaisantez ?

— Je suis fort sérieux, au contraire. Bon sang ! J'espère bien que Japp n'oubliera pas de me fournir mon petit renseignement.

Or, l'inspecteur, pris au jeu, s'en était si bien souvenu que, le lendemain vers 11 heures, Poirot reçut un télégramme. À sa demande, je l'ouvris et le lus à voix haute.

« Le mari et la femme font chambre à part depuis l'hiver dernier. »

— Ah ! s'écria Poirot. Et nous sommes à la mi-juin. Le mystère est élucidé.

Je le regardai, ébahi.

— Vous n'avez pas d'argent à la banque Davenheim & Salmon, mon ami ?

— Non, dis-je, de plus en plus interdit. Pourquoi ?

— Parce que si tel était le cas, je vous conseillerais de le retirer... avant qu'il ne soit trop tard.

— Mais enfin, à quoi vous attendez-vous ?

— Je prévois un énorme krach boursier dans quelques jours, peut-être même avant. Ce qui me fait penser que nous devons à Japp la politesse d'une dépêche. Un stylo, je vous prie, et un formulaire. Voilà. « Vous conseille retirer argent déposé dans banque en question. » Cela l'intriguera, ce bon Japp ! Il va ouvrir des yeux... comme des soupoues ! Il ne comprendra que demain ou après-demain.

Je restais sceptique, mais les événements du lendemain m'obligèrent à rendre hommage aux remarquables capacités de déduction de mon ami. Tous les gros titres des journaux annonçaient le spectaculaire krach de la banque Davenheim & Salmon. Dès lors, à la lumière de cette révélation et des difficultés que connaissait la banque, la disparition du célèbre financier revêtait un aspect totalement différent.

Nous venions de commencer notre petit déjeuner lorsque la porte s'ouvrit brusquement sur Japp qui entra en trombe. Dans la main gauche il tenait un journal, dans la droite le télégramme de Poirot qu'il jeta sur la table devant mon ami en l'accompagnant d'un coup de poing.

— Comment avez-vous su, monsieur Poirot ? Comment diable avez-vous fait pour savoir ?

Poirot lui retourna un sourire débonnaire :

— Ah ! mon cher ami, après votre dépêche, ce fut une certitude. Depuis le commencement, voyez-vous, il m'avait semblé que le pillage du coffre-fort avait quelque chose d'intrigant. Les bijoux, l'argent liquide, les titres au porteur, tout paraissait comme préparé d'avance. Mais pour qui ? Eh bien, ce bon M. Davenheim appartient à cette catégorie d'individus qui pensent à eux avant tout. Et c'est pour lui, bien évidemment, que tout avait été ainsi préparé. Et puis sa récente passion pour les bijoux... Comme c'est simple ! Les fonds qu'il acquérait, il les convertissait en bijoux auxquels il substituait ensuite, selon toute vraisemblance, des imitations en strass. C'est ainsi qu'il a placé, dans un autre coffre-fort et sous un nom d'emprunt, une jolie fortune pour en jouir le temps venu lorsque tout le monde serait en pleine déroute. Ses préparatifs achevés, il prend rendez-vous avec M.

Lowen, qui a eu l'imprudence par le passé de contrarier le grand homme deux ou trois fois, perce un trou dans son coffre, donne pour consigne de faire attendre son visiteur dans le bureau et s'en va. Où ?

Là, Poirot s'interrompit pour prendre un autre œuf à la coque. Il fronça les sourcils.

— Il est vraiment intolérable qu'une poule ponde des œufs de grosseur inégale, murmura-t-il. Dans ces conditions, quelle symétrie peut-on espérer sur la table du petit déjeuner ? Le crémier devrait au moins les assortir par douzaines.

— Peu important les œufs, dit Japp avec impatience. Les poules peuvent bien pondre des œufs cubiques si ça leur chante. Dites-nous où notre homme est allé... Si toutefois vous le savez.

— Eh bien, il est allé se planquer, comme on dit vulgairement. Ah ! Ce M. Davenheim ! Il se peut que ses cellules grises aient mal tourné, mais elles n'en sont pas moins de première qualité.

— Est-ce que vous savez où il se cache ?

— Certes, dans un endroit des plus ingénieux.

— Bon sang ! Poirot, dites-nous où.

Poirot rassembla soigneusement tous les débris de coquille d'œuf éparpillés dans son assiette, plaça le tout dans le coquetier et renversa la coquille vide par-dessus. Cette petite opération terminée, il sourit, satisfait du résultat impeccable de son intervention, et leva vers nous un visage rayonnant :

— Allons, mes amis !... Vous êtes intelligents : posez-vous donc la question que je me suis posée. Si j'étais Davenheim, où irais-je me cacher ? Hastings, que répondez-vous ?

— Je suis tenté de penser, dis-je, que je ne chercherais pas à me cacher. Je resterais à Londres, au cœur de la grande ville, je prendrais métro et bus. Il y a neuf chances sur dix qu'on ne me reconnaisse pas. C'est perdu au milieu de la foule qu'on est le plus anonyme et le mieux protégé.

Poirot interrogea Japp du regard.

— Je ne suis pas d'accord, décréta le policier. Partir loin et sur-le-champ reste la seule façon d'échapper aux recherches. Un bateau m'aurait attendu, prêt à partir, et j'aurais filé vers l'un des coins les plus reculés du monde avant que l'alarme ne soit donnée.

Je regardai Poirot. Japp fit de même.

— Et vous, monsieur, quelle est votre solution ? s'enquit

l'inspecteur.

Poirot garda le silence, puis un sourire étrange flotta sur ses lèvres.

— Quant à moi, mes amis, si je devais fuir la police, savez-vous où j'irais ? En prison.

— Quoi ?

— Vous recherchez M. Davenheim pour le jeter en prison. Il ne vous viendrait donc jamais à l'idée de regarder s'il n'y est pas déjà.

— Expliquez-vous !

— Vous m'avez dit que Mme Davenheim n'est pas une femme très intelligente. Toutefois, si vous l'amenez à Bow Street et si vous la confrontez avec le dénommé Billy Kellett, elle l'identifierait. Et ce en dépit de sa barbe, de sa moustache, de ses sourcils rasés et de ses cheveux coupés très court. Une femme reconnaît toujours son mari, même si le monde entier est dupe de la supercherie.

— Billy Kellett ? Mais la police le connaît.

— Ne vous ai-je pas dit que Davenheim est un malin ? Son alibi, il l'avait préparé de longue date. Ce n'est pas à Buenos Aires qu'il était l'automne dernier. Il était à Londres, où il créait le personnage de Billy Kellett, qui faisait trois mois de prison ferme pour que la police n'ait pas l'ombre d'un doute le moment venu. Il jouait gros jeu, ne l'oubliez pas : une fortune colossale et sa liberté. Cela valait bien la peine de subir quelques désagréments. Seulement...

— Oui ?

— Par la suite, il dut porter une fausse barbe et une perruque, se refaire un maquillage en quelque sorte. Dormir avec une fausse barbe n'a rien d'aisé. Cela invite aux soupçons. Dans ces conditions, il ne pouvait continuer à partager la chambre de madame son épouse. Sur ma requête, vous avez découvert que depuis six mois, c'est-à-dire depuis son prétendu voyage à Buenos Aires, Mme et M. Davenheim faisaient chambre à part. J'avais tapé dans le mille. Tout cadrerait parfaitement. Le jardinier qui a cru voir son maître contourner la maison en direction de la roseraie ne s'est pas trompé. M. Davenheim est allé dans son hangar à bateaux, y a revêtu la tenue de « vagabond » qu'il avait – vous pouvez en être sûrs – soigneusement dissimulée à son valet, et a jeté ses vêtements dans le lac. Il a mené à bien la suite de son plan, qui consistait à vendre sa bague de la façon la moins discrète possible et à agresser un policier afin de se faire enfermer dans le doux havre de Bow Street, là où personne ne songerait jamais à le chercher.

— C'est impossible, murmura Japp.

— Demandez donc à madame, répondit mon ami avec un sourire radieux.

Le lendemain, une lettre recommandée était posée à côté du couvert de Poirot. Il l'ouvrit : un billet de cinq livres en glissa. Mon ami fronça les sourcils :

— Sapristi ! Que vais-je en faire ? Le remords me dévore. Ce pauvre Japp... Ah ! j'ai une idée. Nous allons nous offrir un bon petit dîner tous les trois. Voilà une pensée qui me réconforte. C'était vraiment trop simple. J'ai honte. Moi qui pour rien au monde n'irais escroquer un enfant ! Bon sang ! Je... Mais voyons, mon ami, qu'avez-vous à rire de si bon cœur ?

The Disappearance of Mr Davenheim

1923

Traduit par Laure Terilli

Un dîner peu ordinaire

Poirot et moi comptions de nombreux amis et connaissances hors du commun, parmi lesquels le Dr Hawker, un de nos voisins, honorable membre du corps médical. Le docteur avait la sympathique habitude de passer le soir pour bavarder un moment. C'était un fervent admirateur du génie de Poirot. D'une nature franche et sans malice, il était fasciné par des facultés aussi éloignées des siennes.

Un soir de juin, il arriva vers 20 h 30 et entama une conversation des plus réjouissantes sur la fréquence des crimes par empoisonnement à l'arsenic. Nous discussions depuis un quart d'heure environ, quand soudain une femme survoltée fit irruption dans notre salon :

— Docteur, on vous demande ! Cette voix, c'était horrible ! Ça m'a glacé le sang !

Je reconnus dans notre visiteuse la femme de chambre de Hawker, Mlle Rider. Le médecin, qui était célibataire, habitait une vieille maison triste quelques rues plus loin. Mlle Rider, d'ordinaire si placide, semblait au bord de la crise de nerfs.

— Qu'y a-t-il ? Quelle voix ? De qui parlez-vous ?

— Le téléphone a sonné, j'ai répondu. Une voix a dit : « Au secours, docteur, au secours, ils m'ont tué. » Puis plus rien. J'ai demandé qui était à l'appareil... on a chuchoté, j'ai cru comprendre « Foscatin » – quelque chose comme ça – et « Regent's Court ».

Hawker lâcha une exclamation.

— Le comte Foscatini ! Il possède un appartement à Regent's Court. Il faut que j'y aille tout de suite. Qu'a-t-il bien pu lui arriver ?

— Un de vos patients ? s'enquit Poirot.

— Je l'ai soigné il y a quelques semaines pour une légère indisposition. Il est italien mais parle un anglais impeccable. Bon. Eh bien, je vous souhaite le bonsoir, monsieur Poirot, à moins que...

Il hésita.

— Je devine votre pensée, dit Poirot en souriant. Je serai ravi de vous accompagner. Hastings, vite, allez donc héler un taxi.

Il est toujours difficile de mettre la main sur un taxi lorsque l'on est pressé. Je finis cependant par en intercepter un et, peu après, nous fonçons en direction de Regent's Park. Les appartements de Regent's Court, un immeuble récent tout près de St John Wood Road, étaient dotés des installations les plus modernes.

Il n'y avait personne dans le vaste hall. Avec un geste d'impatience, Hawker appela l'ascenseur et, quand la cabine arriva, apostropha le liftier en uniforme.

— Appartement 11. Le comte Foscatini. Il paraît qu'il y a eu un accident.

L'homme le regarda, étonné :

— Première nouvelle ! M. Graves, le valet du comte, vient de sortir il y a environ une demi-heure. Il ne m'a rien dit.

— Le comte est seul chez lui ?

— Non, deux messieurs dînent avec lui.

— Comment sont-ils ? demandai-je, tandis que l'ascenseur atteignait rapidement le deuxième étage où se trouvait l'appartement 11.

— Je ne les ai pas vus, monsieur, mais je crois que ce sont des étrangers.

Il repoussa la grille de fer et s'effaça pour nous laisser sortir. La porte de l'appartement 11 nous faisait face. Hawker sonna. Pas de réponse. Aucun bruit. Hawker sonna à plusieurs reprises. Nous entendions retentir le timbre de la sonnette, mais aucun signe de vie ne récompensa notre attente.

— Ça devient sérieux, marmonna Hawker.

Il se tourna vers le liftier :

— Avez-vous une clé de cette porte ?

— Dans le bureau du concierge, en bas.

— Allez la chercher et appelez également la police. Je crois que c'est préférable.

Poirot approuva cette décision d'un hochement de tête. Le garçon d'ascenseur ne tarda pas à revenir, accompagné du gérant.

— Allez-vous me dire, messieurs, à quoi rime tout cela ?

— Volontiers. Je viens de recevoir un appel téléphonique du comte Foscatini disant qu'on l'avait attaqué et qu'il se mourait. Vous comprendrez qu'il n'y a pas une seconde à perdre. Nous arrivons peut-être déjà trop tard.

Le gérant sortit la clé sans plus se faire prier et nous entrâmes.

L'appartement ouvrait sur une antichambre. À droite, une porte entrebâillée. Le gérant l'indiqua d'un signe de tête :

— La salle à manger.

Hawker s'y dirigea, Poirot et moi sur ses talons. Une exclamation sourde m'échappa. Au milieu de la pièce se dressait une table ronde encombrée des reliefs d'un repas. Trois chaises en avaient été écartées comme si leurs occupants venaient de se lever. Dans un angle, à droite de la cheminée, un homme était assis à un bureau, la main droite encore crispée sur le téléphone, le buste affaissé en avant, sans doute à la suite du coup terrible qu'il avait reçu sur l'occiput. Il ne fut pas difficile de trouver l'arme : une statuette de marbre avait été hâtivement remise à sa place. Son socle était maculé de sang.

Le diagnostic du médecin ne se fit pas attendre :

— Il n'y a plus rien à tenter. La mort a dû être instantanée. Je me demande comment il a eu la force de téléphoner. Mieux vaut ne pas le déplacer avant l'arrivée de la police.

Le gérant suggéra de fouiller l'appartement. Le résultat était couru d'avance. Il était peu probable en effet que les assassins fussent encore cachés là alors qu'ils avaient eu tout le temps de quitter les lieux du crime. De retour à la salle à manger, je trouvai Poirot – qui ne nous avait pas accompagnés dans notre tour d'inspection – profondément absorbé dans l'étude minutieuse du couvert mis sur la table. Je l'imitai. Il s'agissait d'une table ronde, en acajou, lustrée avec soin. Des sets de dentelle blanche recouvraient en partie la surface brillante. Au centre, un vase de roses. Il y avait aussi un compotier de fruits, mais on n'avait pas touché aux trois assiettes à dessert. Il y avait trois tasses avec un reste de café dans chacune : deux contenant du café noir, l'autre du café au lait. Les trois hommes avaient bu du porto, et le carafon à demi plein se trouvait sur un plateau. L'un d'eux avait fumé un cigare, les deux autres des cigarettes. Un coffret en écaille de tortue et argent, contenant cigares et cigarettes, était posé, ouvert, sur la table.

Je passais en revue tous ces éléments, mais je devais admettre qu'ils n'apportaient aucune lumière sur la situation. Curieux de savoir ce que Poirot voyait de tellement captivant sur cette table, je finis par le lui demander.

— Mon ami, répondit-il, vous passez à côté de la question. Je cherche quelque chose que je ne vois pas.

— C'est-à-dire ?

— Une erreur, ne serait-ce qu'une petite erreur que le meurtrier aurait commise.

D'un pas alerte, il alla dans la cuisine contiguë, la balaya un instant du regard, puis secoua la tête.

— Monsieur, dit-il au gérant, expliquez-moi, je vous prie, comment sont servis les repas.

Le gérant se dirigea vers une ouverture pratiquée dans le mur.

— Voici le monte-charge relié aux cuisines situées au dernier étage de l'immeuble. Vous passez votre commande par ce téléphone et on vous envoie les plats par le monte-charge, les uns après les autres. La vaisselle sale remonte par le même système. Ainsi, pas de soucis domestiques, et il est plus agréable de pouvoir dîner chez soi de temps à autre que d'aller tous les jours au restaurant.

Poirot acquiesça de la tête.

— Les assiettes et les plats utilisés ce soir sont donc à la cuisine. Puis-je la visiter ?

— Naturellement. Roberts, le garçon d'ascenseur, va vous y conduire. Je ne sais pas si ça servira à grand-chose. Il y a des centaines d'assiettes et de plats qui seront empilés et mélangés.

Poirot insista cependant. Je le suivis jusqu'aux cuisines, où l'employé qui avait pris la commande de l'appartement 11 répondit à nos questions.

— On m'a commandé trois menus à la carte, expliqua-t-il. Soupe julienne, filet de sole normande, tournedos, soufflé au riz. L'heure ? Environ 20 heures, il me semble. Non, je crois que la vaisselle a déjà été faite. Désolé. C'était pour les empreintes digitales ?

— Pas exactement, dit Poirot, un sourire énigmatique aux lèvres. C'est plutôt l'appétit du comte Foscatini qui m'intéresse. A-t-il mangé de chaque plat ?

— Oui, mais je ne peux évidemment pas vous dire en quelle quantité. Les assiettes étaient toutes salies et les plats vides. Tous sauf celui du soufflé au riz, dont il restait une bonne partie.

— Ah ! fit Poirot, que ce détail parut satisfaire.

Alors que nous regagnions l'appartement 11, il commenta à voix

basse :

— Décidément, nous avons affaire à un homme méthodique.

— Vous parlez de l'assassin ou du comte Foscatini ? demandai-je.

— Du comte Foscatini. C'était sans aucun doute un homme méticuleux. Après avoir appelé au secours et annoncé son décès imminent, il a pris soin de bien reposer le combiné du téléphone sur son support.

Je regardai Poirot, interdit. Les mots qu'il venait de prononcer, ajoutés à ses questions sur le dîner du comte et de ses invités, me mirent la puce à l'oreille.

— Vous pensez à un empoisonnement ? murmurai-je. Le coup sur la tête ne serait qu'un simulacre ?

Poirot se contenta de sourire.

L'inspecteur du commissariat le plus proche venait d'arriver avec deux policiers. En nous voyant, il fronça le sourcil mais Poirot l'apaisa en mentionnant notre ami de Scotland Yard, l'inspecteur Japp. De mauvaise grâce, il nous accorda la permission de rester. Heureusement, car cinq minutes plus tard, un homme fit irruption dans la pièce, en proie à une grande agitation. C'était Graves, le valet et maître d'hôtel du défunt comte Foscatini. Son récit produisit une vive impression.

Le matin précédent, deux individus, deux Italiens, étaient venus voir son maître. Le plus âgé, la quarantaine environ, se nommait Ascanio. L'autre était un jeune type bien habillé d'une vingtaine d'années. De toute évidence, le comte attendait leur visite. Il avait envoyé Graves en ville sous un prétexte futile. Là, le valet s'interrompit et hésita à poursuivre son histoire. Il finit par avouer que, curieux de connaître le motif de cette visite, au lieu d'obéir tout de suite, il avait écouté à la porte. Les trois hommes parlaient si bas qu'il avait eu du mal à saisir leurs propos. Cependant, il était parvenu à comprendre qu'il était question d'argent... et de menaces. Le ton de la discussion n'avait rien d'amical. Enfin, le comte avait haussé la voix et le valet avait clairement entendu les mots suivants : « Je n'ai plus de temps à vous accorder, messieurs. Je vous donne rendez-vous ici demain soir à 20 heures. Nous reprendrons notre conversation. »

De peur d'être surpris en flagrant délit d'indiscrétion, Graves était vite sorti s'acquitter de sa course. Et ce soir, les deux invités s'étaient présentés à 20 heures précises. Au cours du repas, la conversation avait roulé sur différents sujets : la politique, le temps et les pièces de théâtre en vogue. Lorsque Graves avait servi le porto et le café, son

maître lui avait rendu sa liberté pour la fin de la soirée.

— En était-il toujours ainsi quand il recevait ? demanda l'inspecteur.

— Non, monsieur, ce n'était pas dans ses habitudes. C'est pourquoi j'ai pensé que l'affaire qu'il traitait avec ses invités sortait vraiment de l'ordinaire.

Le récit de Graves s'achevait là. Il s'était éclipsé vers 20 h 30 pour retrouver un ami qu'il devait accompagner au Metropolitan Music Hall dans Edgware Road.

Quant aux deux Italiens, personne ne les avait vus partir. Cependant, on était sûr que le meurtre avait été commis à 20 h 47. En s'affaissant sur le bureau, Foscatini avait renversé une pendulette qui du coup s'était arrêtée – et c'était à cette même heure que Mlle Rider avait reçu l'appel téléphonique du comte.

Le médecin légiste avait procédé à l'examen du corps que l'on avait allongé sur le canapé. Je vis le visage du comte Foscatini pour la première fois : teint olivâtre, long nez, moustache noire bien fournie, bouche charnue qui révélait des dents d'une blancheur éblouissante. Au total un visage peu amène.

— Bon, fit l'inspecteur en refermant son calepin. L'affaire n'est pas très compliquée. La seule difficulté sera de mettre la main sur ce signor Ascanio. Voyons, est-ce que son adresse ne serait pas inscrite, par hasard, dans le carnet de la victime ?

Comme Poirot l'avait remarqué, le défunt Foscatini était un homme d'ordre. Rédigés d'une petite écriture nette et bien moulée, on pouvait lire les mots suivants : Signor Paolo Ascanio, Grosvenor Hotel.

L'inspecteur s'empara aussitôt du téléphone pour appeler l'hôtel. Quelques minutes plus tard, il nous rejoignait avec un large sourire :

— Il était grand temps. Notre ami s'apprêtait à prendre le train ferry pour le Continent. Eh bien, messieurs, c'est à peu près tout ce que nous pouvons faire ici. C'est une sale affaire mais le problème était tout ce qu'il y a de plus simple : encore un de ces crimes à l'italienne – une sombre histoire de vendetta.

Ainsi congédiés non sans désinvolture, il ne nous resta plus qu'à redescendre l'escalier. Le Dr Hawker, lui, était au comble de l'excitation :

— Un vrai début de roman ! Passionnant ! Si on le lisait, on n'y croirait pas.

Poirot garda le silence. Il semblait absorbé par ses pensées. De toute

la soirée, c'est à peine s'il avait ouvert la bouche.

— Que dit notre maître détective ? fit Hawker en lui assenant une tape dans le dos. Il n'y a rien pour mettre en branle vos petites cellules grises, cette fois-ci.

— Vous croyez ?

— Qu'y aurait-il ?

— Par exemple, il y a la fenêtre.

— La fenêtre ? Mais elle était fermée. Personne n'a pu entrer ou sortir par là. C'est un détail qui ne m'a pas échappé.

— Et qu'est-ce qui vous a permis de le remarquer ?

Hawker parut intrigué par cette question.

— Je faisais allusion aux rideaux, s'empressa d'ajouter Poirot. Les rideaux n'étaient pas tirés. Bizarre, à mon avis. Et puis, il y a le café. C'était du café très noir.

— Et alors ?

— Du café très noir, répéta Poirot. N'oublions pas qu'à cet élément s'ajoute le fait que nos dîneurs n'ont pratiquement pas touché au soufflé de riz. Par conséquent, nous obtenons... Quoi ?

— Balivernes ! s'esclaffa le médecin. Vous me faites marcher.

— Je ne me permets jamais ce genre de plaisanterie. Hastings, ici présent, sait bien que je suis parfaitement sérieux.

— Peut-être bien, mais toujours est-il que je ne sais pas où vous voulez en venir, avouai-je. Vos soupçons ne se portent quand même pas sur le valet ? C'est vrai qu'il pourrait être de mèche avec le gang et avoir versé du poison dans le café. Je suppose qu'on va vérifier son alibi.

— Sans aucun doute, mon ami. D'ailleurs, c'est l'alibi du signor Ascanio qui m'intéresse.

— Vous pensez qu'il en a un ?

— C'est ce qui m'inquiète. Enfin, nous n'allons pas tarder à être éclairés sur ce point, je n'en doute pas.

En effet, le *Daily Newsmonger* nous permit de connaître la suite des événements.

Le signor Ascanio, qui était descendu à l'hôtel Grosvenor deux jours avant l'assassinat, fut arrêté et accusé du meurtre du comte Foscatini. Il nia connaître le comte et déclara ne s'être jamais rendu à Regent's

Court, que ce fût le soir du crime ou la veille au matin. Quant à son acolyte, il avait disparu de la circulation et tous les efforts pour retrouver sa trace furent infructueux.

Toutefois, Ascanio ne fut pas jugé. L'ambassadeur d'Italie en personne vint déclarer à la police que le soir du crime, Ascanio se trouvait avec lui à l'ambassade entre 20 heures et 21 heures. L'accusé fut relaxé. Naturellement, nombreux furent ceux qui conclurent à un crime politique que l'on s'empressait d'étouffer.

C'est avec un vif intérêt que Poirot avait suivi ces péripéties. Néanmoins, je tombai des nues lorsqu'il m'apprit un matin qu'il attendait un client à 11 heures et qu'il s'agissait d'Ascanio.

— Il désire vous consulter ?

— Pas du tout, Hastings, c'est moi qui désire le consulter.

— À quel sujet ?

— Au sujet du meurtre de Regent's Court.

— Avez-vous l'intention de prouver que c'est lui l'assassin ?

— Il est impossible de juger deux fois un homme pour le même délit, Hastings. Tâchez donc de faire appel à votre bon sens. Ah ! Voilà le coup de sonnette de notre ami.

Quelques instants plus tard, on introduisait le signor Ascanio, individu petit et maigrichon, qui jetait des regards furtifs à la ronde. Il resta debout, nous bombardant de coups d'œil soupçonneux, tantôt Poirot, tantôt moi.

— Monsieur Poirot ?

Mon ami se tapota la poitrine pour se désigner.

— Veuillez prendre un siège, signor. Vous avez donc bien reçu mon mot. J'ai la ferme intention d'éclaircir ce mystère, et vous pouvez m'être de quelque secours. Commençons donc par le commencement. Vous avez rendu visite, en compagnie d'un ami, à feu le comte Foscatini, le mardi 9 dans la matinée...

L'Italien l'interrompit d'un geste énervé :

— Je n'ai rien fait de la sorte. J'ai juré...

— Précisément, et mon petit doigt me dit que vous avez menti.

— C'est une menace ? Bah ! Je n'ai rien à craindre de votre part. Je viens d'être acquitté.

— Juste. Et puisque je ne suis pas un imbécile, ce n'est pas la

menace des galères que je brandis mais celle de la publicité. La publicité ! Je vois qu'à ce mot vous faites la grimace. Je m'en doutais. Cette petite idée m'a traversé l'esprit. Vous savez, mes petites idées me sont des plus précieuses. Voyons, signor, je vous recommande la franchise. Attention, je ne vous demande pas quelles raisons vous ont amené en Angleterre. Je sais que le but de votre voyage ici était de rencontrer le comte Foscatini.

— Il n'était pas comte, maugréa l'Italien.

— En effet, j'avais remarqué que son nom ne figurait pas dans l'*Almanach de Gotha*. Bah ! Chez les maîtres chanteurs, on use souvent du titre de comte.

— Bon, autant être franc. Vous avez l'air d'en savoir long.

— J'ai fait fonctionner mes cellules grises. Alors, signor Ascanio, vous avez donc rendu visite au mort le mardi matin. Je ne me trompe pas ?

— Non, en effet, mais je ne suis pas retourné à Regent's Court le lendemain soir. C'était inutile. Je vais tout vous raconter. Ce scélérat était en possession de documents qui concernaient un homme de haut rang en Italie. Il exigeait une grosse somme d'argent en échange. C'est pour cela que je suis venu en Angleterre. J'avais rendez-vous avec lui le mardi 9. Un secrétaire de l'ambassade m'a accompagné. Foscatini s'est montré plus raisonnable que je ne l'espérais, même si la somme que je lui ai remise était considérable.

— Un instant, je vous prie. Comment l'avez-vous payé ?

— En devises italiennes. Des petites coupures. Je lui ai donné l'argent le mardi matin. Il m'a rendu les documents compromettants. Je ne l'ai plus revu.

— Pourquoi ne pas avoir dit la vérité lors de votre arrestation ?

— Ma position était délicate. Je ne pouvais pas faire autrement que de nier avoir jamais fréquenté cet individu.

— Et quelle est votre interprétation des événements de la soirée ?

— Je ne vois qu'une explication possible : quelqu'un s'est fait passer pour moi. Il paraît qu'on n'a pas retrouvé d'argent dans l'appartement.

Poirot le regarda un instant, puis secoua la tête.

— Étrange tout de même, murmura-t-il. Nous sommes tous pourvus des mêmes petites cellules grises et nous sommes si peu nombreux à savoir les utiliser ! Bien, signor Ascanio, je vous crois. Votre récit confirme ce que j'avais pressenti. Je tenais à m'en assurer.

Il raccompagne l'Italien à la porte, le salua, puis revint s'asseoir dans son fauteuil.

— Écoutons donc l'opinion du capitaine Hastings sur cette affaire, dit-il en souriant.

— Ma foi, Ascanio doit avoir raison : quelqu'un s'est fait passer pour lui.

— Vous n'utilisez donc jamais la matière grise dont vous a pourvu le bon Dieu ! Rappelez-vous l'observation que j'ai faite le soir du crime en quittant l'appartement : les rideaux n'étaient pas tirés. Nous sommes au mois de juin. Il fait encore jour à 20 heures. La lumière baisse vers 20 h 30. Cela vous dit quelque chose ?... Allons, mon ami, un jour, vous finirez par y arriver, je le sens. Bien, continuons notre analyse. Le café était très noir, les dents du comte Foscatini d'un blanc éclatant. Or, le café tache les dents. Conclusion : le comte Foscatini n'a pas bu de café. Pourtant, il y avait du café dans les trois tasses. Pourquoi donc vouloir faire croire que le comte Foscatini a bu du café alors qu'il n'en est rien ?

Je secouai la tête, déconcerté.

— Ne désespérez pas, je vais vous aider. Quelle preuve avons-nous qu'Ascanio et le secrétaire de l'ambassade, ou les deux imposteurs qui usurpent leur identité, se sont rendus à Regent's Court ce soir-là ? Personne ne les a vus entrer. Personne ne les a vus quitter l'immeuble. Nous avons pour seule preuve le témoignage d'un homme et d'une ribambelle d'objets inanimés.

— Que voulez-vous dire ?

— Je parle des couteaux et des fourchettes, des assiettes et des plats vides. Ah ! Je reconnais que l'idée est astucieuse. Graves est un vaurien et un voleur, certes, mais quel homme méthodique ! Le 9 dans la matinée, il surprend des bribes de conversation entre son maître et deux visiteurs. Il en entend assez pour comprendre qu'Ascanio est mal parti pour se défendre. Le lendemain dans la soirée, vers 20 heures, il dit à son maître qu'on l'appelle au téléphone. Foscatini s'assoit au bureau et prend l'appareil. Graves lui assène un coup au moyen de la statuette de marbre, puis se précipite sur le téléphone intérieur et commande trois menus. Le dîner arrive, il dresse le couvert, salit assiettes, couteaux et fourchettes. Il lui faut ensuite se débarrasser de la nourriture. Il est intelligent et également doté d'un bon estomac. Mais après avoir mangé trois tournedos, il ne peut pas avaler une seule bouchée du soufflé au riz. Il prend la peine de fumer malgré tout un cigare et deux cigarettes pour jouer le jeu jusqu'au bout. Ah ! c'est du grand art. Il a pensé à tout. Il tourne les aiguilles de la pendule

pour marquer 20 h 47, la fracasse par terre pour qu'elle s'arrête. Un seul détail lui échappe : il oublie de tirer les rideaux. Car si le dîner avait réellement eu lieu, on aurait tiré les rideaux dès que le jour aurait décliné. Ensuite, Graves quitte l'appartement, parle des invités au garçon d'ascenseur, va dans une cabine téléphonique et, à 20 h 47, appelle le docteur en se faisant passer pour son maître censé agoniser. Son idée a si bien fonctionné que personne n'a pensé à vérifier si l'on avait bel et bien appelé depuis l'appartement 11 à l'heure dite.

— Sauf Hercule Poirot, j'imagine ? dis-je, sarcastique.

— Pas même Hercule Poirot, rectifia mon ami avec un sourire. Je vais vérifier cet élément dès à présent. Auparavant, je voulais vous exposer mon raisonnement. Vous verrez que j'ai raison. Ainsi, Japp, que j'ai déjà mis sur la voie, pourra procéder à l'arrestation du respectable Graves. Je me demande combien d'argent il a bien pu déjà dépenser.

Il va de soi que les faits donnèrent raison à Poirot. Il ne se trompe jamais, que le diable l'emporte !

The Adventure of the Italian Nobleman
1923

Traduit par Laure Terilli

L’Affaire du testament disparu

L’énigme que nous proposa Mlle Violet Marsh nous changea agréablement de la routine. La demoiselle en question avait envoyé un mot rédigé en termes clairs et concis pour prendre rendez-vous avec Poirot. Il l’avait priée de venir le voir à son domicile le lendemain matin à 11 heures.

Elle arriva, ponctuelle. C’était une grande et belle jeune femme, vêtue avec goût et qui affichait un air efficace et décidé – manifestement une personne qui avait l’intention de faire son chemin dans la vie. Pour ma part, je ne suis pas fervent admirateur de ce que l’on appelle la « femme moderne » et, en dépit de son allure avenante, je n’étais guère enclin à la trouver sympathique.

— L’affaire que je viens vous soumettre, monsieur Poirot, dit-elle après avoir pris un siège, est plutôt insolite. Il me semble donc préférable, pour plus de clarté, de commencer par mon histoire personnelle.

— Je vous en prie, mademoiselle.

— Je suis orpheline. Mon père était l’un des deux fils d’un modeste fermier du Devonshire. La ferme était pauvre et l’aîné des deux frères, mon oncle Andrew, a émigré en Australie. Là-bas, il a bien réussi et, à la suite de spéculations fructueuses sur des terres, il est même devenu très riche. En revanche, le cadet, mon père, n’avait aucun penchant pour l’agriculture. Il a réussi à faire quelques études et est entré comme employé de bureau dans une petite entreprise. Il a épousé la fille d’un artiste sans le sou mais d’un niveau social un peu au-dessus du sien. À l’âge de six ans, j’ai perdu mon père et, à quatorze, ma mère. Le seul parent qui me restait, c’était mon oncle Andrew, qui venait de rentrer d’Australie. Très vite, il a acheté une propriété, Crabtree Manor, dans son comté natal. Il m’a témoigné beaucoup d’affection et m’a emmenée vivre chez lui, me traitant comme sa propre fille.

» Le manoir de Crabtree, en dépit de son nom, n’est rien qu’une

vieille ferme. Mon oncle adorait la campagne. Il avait vraiment ça dans le sang et il s'intéressait à tous les types d'exploitation agricole modernes. Je ne peux pas me plaindre : il était la gentillesse même à mon égard. Mais il avait, hélas ! des préjugés bien ancrés au sujet de l'éducation des filles. Il avait reçu une instruction plutôt rudimentaire qu'il compensait par un remarquable bon sens, et il accordait peu de prix à ce qu'il appelait le « savoir livresque ». C'était un farouche opposant à l'instruction des femmes. Selon lui, une jeune fille devait perdre le moins de temps possible à lire et se contenter d'apprendre à traire les vaches, cultiver son potager, élever ses poules et devenir une maîtresse de maison accomplie. À mon grand désespoir, il a voulu m'élever suivant ce principe. Je me suis ouvertement révoltée. J'étais consciente de mes capacités intellectuelles et de mon désintérêt pour les tâches ménagères. Nous nous sommes souvent heurtés à ce sujet, car, bien que très proches l'un de l'autre, nous étions en outre tous deux très têtus.

» J'ai eu la chance d'obtenir une bourse d'études et de suivre avec un certain succès la voie que j'avais choisie. La crise a éclaté le jour où j'ai pris la décision de poursuivre mes études à Girton. Je possédais un peu d'argent que m'avait laissé ma mère et j'étais bien résolue à utiliser les facultés dont Dieu m'avait pourvue. J'ai donc eu une ultime discussion avec mon oncle. Il m'a exposé ses idées en termes explicites. J'étais sa seule parente et il avait l'intention de faire de moi son unique héritière. Je vous l'ai dit, il était très riche. Toutefois, si je persistais à adhérer à ces idées nouvelles, je ne devais plus rien attendre de lui. Je suis restée calme mais ferme. Je lui ai répondu que j'aurais toujours beaucoup d'affection pour lui, mais que je tenais à mener ma vie comme je l'entendais. « Ma petite, a-t-il conclu, tu t'imagines que les études, c'est tout. Moi, je n'ai pas d'instruction, mais je suis prêt à mesurer mon savoir au tien quand tu le voudras. On verra ce qu'on verra. » Nous nous sommes séparés sur ces mots.

» C'était il y a neuf ans. Depuis, je suis allée passer le week-end chez lui de temps à autre et, même s'il restait sur ses positions, nous avons conservé de bons rapports. Jamais il n'a évoqué ni ma réussite à l'examen d'entrée à l'université ni ma licence de sciences. Au cours de ces trois dernières années, sa santé s'est dégradée. Il est mort le mois dernier.

» J'en viens maintenant au but de ma visite. Mon oncle a laissé un testament des plus extraordinaires qui stipule que je disposerai de Crabtree Manor et des biens annexes un an après sa mort, "année au cours de laquelle ma savante nièce tentera de prouver l'ingéniosité de son esprit", a-t-il écrit. Au terme de cette période, "une fois démontrée la supériorité de *mon* intelligence sur la sienne", la maison et la

totalité de sa fortune seront léguées à des institutions caritatives.

— Étant donné que vous êtes l'unique parente de M. Marsh, c'est là une décision bien sévère.

— Je ne vois pas les choses sous cet angle. Oncle Andrew m'avait prévenue et j'ai choisi d'agir à ma guise. Puisque j'ai refusé de me plier à ses désirs, j'estime qu'il était entièrement libre de disposer de son argent comme il l'entendait.

— Le testament a-t-il été rédigé devant notaire ?

— Non, mon oncle l'a écrit lui-même sur un formulaire. Le couple de domestiques qui entretenait la maison a servi de témoin.

— Existe-t-il une possibilité de contester le testament ?

— Je m'y refuserais.

— Vous considérez la dernière volonté de votre oncle comme un défi à relever ?

— Absolument.

— Certes, cette interprétation paraît justifiée, dit Poirot, l'air pensif. Quelque part dans son vieux manoir plein de coins et de recoins, votre oncle a caché soit une somme d'argent, soit un second testament – et il vous accorde un an au cours duquel vous êtes censée prouver votre débrouillardise et l'ingéniosité de votre esprit en mettant la main dessus.

— C'est cela, monsieur Poirot, et je ne doute pas que votre ingéniosité dépasse la mienne.

— C'est là un charmant compliment. Mes cellules grises sont à votre disposition. Avez-vous effectué des recherches ?

— Pas de façon approfondie. J'ai toujours éprouvé trop d'estime à l'égard de mon oncle pour m'imaginer que la tâche serait facile.

— M'avez-vous apporté le testament ou une copie ?

Mlle Marsh lui tendit un document. Poirot le parcourut en hochant la tête.

— Rédigé il y a trois ans, daté du 25 mars. Même l'heure est stipulée : 11 heures du matin. Voilà qui est significatif. Cela rétrécit le champ de recherches et m'indique que c'est bien un autre testament qu'il nous faut trouver. Un testament rédigé ne serait-ce qu'une demi-heure plus tard permettrait de contester celui-ci. Eh bien, mademoiselle, j'avoue que vous soumettez à ma perspicacité un problème subtil et amusant. J'aurai le plus grand plaisir à l'élucider.

Quelle que soit la vivacité intellectuelle de votre oncle, ses cellules grises n'auront pu égaler celles d'Hercule Poirot.

Décidément, Poirot est d'une vanité ahurissante.

— Par bonheur, je n'ai pas d'affaire importante à résoudre en ce moment. Hastings et moi allons nous rendre à Crabtree Manor dès ce soir. Je gage que le couple de domestiques de votre oncle doit toujours s'y trouver ?

— Oui, ils s'appellent Baker.

Le lendemain matin, la course au trésor proprement dite commença.

Nous étions arrivés tard la veille au soir. M. et Mme Baker, prévenus par télégramme de notre venue, nous attendaient. C'était un couple sympathique : l'homme, sec et noueux, les joues rouges, semblables à des pommes reinettes fripées ; la femme, massive et dotée du calme légendaire des natifs du Devonshire.

Fatigués par notre voyage et les douze kilomètres de voiture depuis la gare jusqu'à Crabtree Manor, nous étions allés nous coucher sitôt après avoir soupé d'un poulet rôti et d'une tarte aux pommes accompagnée de la fameuse crème fraîche du Devonshire. À présent, après avoir savouré un excellent petit déjeuner, nous étions installés dans une pièce lambrissée qui avait servi de bureau et de salon au défunt M. Marsh. Contre un mur était adossé un bureau à cylindre bourré à craquer de dossiers, tous méticuleusement étiquetés. Un gros fauteuil de cuir montrait sans équivoque qu'il avait été le siège préféré de son maître. Un grand canapé en chintz occupait le mur opposé et les banquettes profondes encastrées sous les fenêtres basses étaient recouvertes du même chintz fané au motif vieillot.

— Eh bien, mon ami, dit Poirot en allumant une de ses minuscules cigarettes, il nous faut décider de notre stratégie. J'ai déjà griffonné un plan de la maison. Mais à mon avis, la clé de l'énigme se cache dans cette pièce. Il va falloir étudier ces dossiers avec un soin minutieux. Naturellement, je ne m'attends pas à trouver le second testament parmi ces papiers, mais il est probable qu'un document en apparence innocent contienne l'indice qui nous mènera à la cachette. Mais avant tout, nous avons besoin de certains renseignements. Veuillez sonner, je vous prie.

Je m'exécutai. En attendant qu'on vienne, Poirot se mit à faire les cent pas, jetant autour de lui des coups d'œil approbateurs.

— Ce M. Marsh était un homme méthodique. Admirez donc la minutie avec laquelle ces piles de dossiers sont classées – et notez que la clé de chaque tiroir possède son étiquette d'ivoire. Il en va de même

pour la clé de cette petite vitrine murale. Remarquez avec quel soin la porcelaine y est disposée. Cela réjouit le cœur. Il n'y a rien ici qui offense la vue.

Il s'immobilisa brusquement, le regard captivé par la clé du bureau lui-même, au bout de laquelle pendait une vieille enveloppe et non une belle étiquette d'ivoire. Les sourcils froncés, Poirot retira la clé de la serrure. Sur le papier étaient griffonnés les mots suivants : « clé du bureau à cylindre ».

— Une note discordante, commenta Poirot. Je jurerais que ce n'est plus là l'expression de la personnalité de M. Marsh. Mais qui est venu dans cette maison ? Il n'y a que Mlle Marsh. Et, si je ne m'abuse, cette jeune femme est, à l'image de son oncle, ordonnée et méthodique.

Répondant à mon coup de sonnette, Baker arriva.

— Voulez-vous bien aller chercher madame votre épouse et répondre tous les deux à quelques questions ?

Baker revint un moment plus tard avec Mme Baker qui, le visage écarlate, s'essuyait les mains à son tablier. En quelques mots précis, Poirot expliqua l'objet de la mission que Mlle Marsh lui avait confiée. Les Baker compatirent aussitôt.

— On ne voudrait pas que Mlle Violet perde ce qui est à elle, déclara la femme. Ce serait pas juste que tout aille aux hôpitaux.

Poirot commença son interrogatoire. Oui, M. et Mme Baker se souvenaient parfaitement d'avoir signé le testament en tant que témoins. La veille, Baker s'était rendu à la ville voisine pour se procurer deux formulaires testamentaires.

— Deux ? releva Poirot, son intérêt aiguisé.

— Oui, monsieur. Par précaution, j'imagine, au cas où il aurait raturé le premier. D'ailleurs, c'est ce qui s'est passé. On en a signé un...

— À quelle heure ?

Baker se gratta le crâne. Sa femme fut plus prompte :

— Je m'en souviens très bien. Je venais de mettre le lait sur le feu pour le chocolat de 11 heures. Tu t'en souviens pas ? Quand on est revenus à la cuisine, le lait avait débordé.

— Ensuite ?

— Une heure plus tard environ le maître a sonné. « J'ai fait une erreur, qu'il a dit. J'ai dû déchirer le testament et le réécrire. Je suis obligé de vous redemander de signer. » C'est ce qu'on a fait. Et après,

le maître nous a donné une jolie somme d'argent à chacun. « Je ne vous laisse rien par testament, il a dit, mais jusqu'à ma mort, vous recevrez cette même somme tous les ans. Ça vous permettra de vous constituer un petit pécule quand je ne serai plus là. » Et pour sûr, il a tenu sa promesse.

Poirot réfléchit un moment.

— Et après cette seconde signature, qu'a fait M. Marsh ? Le savez-vous ?

— Il est allé au village payer ses fournisseurs.

Cette information n'apportait pas grand-chose. Poirot essaya une autre voie. Il montra la clé du secrétaire, qu'il avait à la main.

— Reconnaissez-vous l'écriture de votre maître ?

Je fus peut-être victime de mon imagination, mais la fugitive impression que Baker hésitait avant de répondre s'imposa à moi.

— Oui, monsieur.

« Il ment, pensai-je. Pourquoi ? »

— Votre maître a-t-il loué la maison ? Quelqu'un est-il venu loger ici au cours de ces trois dernières années ?

— Non, monsieur.

— Pas de visiteurs, pas d'amis ?

— Seulement Mlle Violet.

— Personne en dehors de Mlle Violet, de M. Marsh et de vous deux n'est donc entré dans cette pièce ?

— Non, monsieur.

— Tu oublies les ouvriers, Jim, intervint sa femme.

— Les ouvriers ? (Poirot pivota vers la domestique.) Quels ouvriers ?

Mme Baker expliqua que deux ans et demi auparavant, des ouvriers étaient venus effectuer des réparations. En quoi consistaient ces réparations ? Elle n'en avait aucune idée. À son avis, il ne s'agissait que d'une extravagance de plus de son maître. Les ouvriers avaient travaillé en partie dans le bureau, mais elle n'aurait pas su dire à quoi car, pendant ce temps, M. Marsh n'avait laissé entrer dans la pièce ni Jim ni elle-même. Malheureusement, le nom de l'entreprise de maçonnerie qui s'était déplacée lui échappait, mais c'était une entreprise de Plymouth, elle en était sûre.

— Nous progressons, Hastings, dit Poirot en se frottant les mains quand les Baker furent retournés à leurs occupations. Il est clair que M. Marsh a rédigé un second testament et a contacté une entreprise de Plymouth pour se faire construire une cachette appropriée au défi qu'il se proposait de lancer à sa nièce. Au lieu de perdre du temps à soulever le parquet et à sonder les murs, nous allons nous rendre à Plymouth.

Obtenir les renseignements que nous désirions fut un jeu d'enfant. Au bout de deux ou trois tentatives infructueuses, Poirot tomba sur l'entreprise de maçonnerie engagée par M. Marsh.

Tous les ouvriers étaient des employés de longue date et il fut aisé de retrouver les deux hommes qui avaient travaillé à Crabtree Manor. Ils se souvenaient d'ailleurs fort bien de ce que M. Marsh leur avait demandé de faire. Entre autres, ils avaient dû desceller une brique de la vieille cheminée du bureau, creuser une cavité derrière et replacer la brique de telle sorte qu'il soit impossible de remarquer qu'on l'avait déplacée. Il suffisait d'exercer une pression sur l'avant-dernière brique de la rangée pour que celle qui masquait la cavité se soulève. La mise en place de ce mécanisme avait été délicate, et le vieil homme s'était montré plutôt tâtilon. L'ouvrier qui nous donna ces renseignements s'appelait Cogan : un type à l'air intelligent, grand, maigre, avec une moustache poivre et sel.

De retour à Crabtree Manor, nous étions au comble de l'excitation. Il ne nous restait plus qu'à nous enfermer à clé dans le bureau et à mettre notre savoir récemment acquis en pratique. Il était impossible de déceler un signe particulier sur les briques mais en effet, en appuyant sur l'avant-dernière, le mécanisme joua et une cavité profonde apparut.

Poirot y plongea la main. Toutefois son expression de suffisance et de satisfaction mêlées fit bientôt place à la consternation. Il ne ramena en effet qu'un morceau de papier grossier et carbonisé. En dehors de cette trouvaille, la cavité était vide.

— Bon sang ! s'écria-t-il, furieux. On nous a devancés.

Nous nous empressâmes d'examiner le bout de papier. Nous tenions là une partie du document que nous recherchions, cela ne faisait pour moi aucun doute. Un fragment de la signature de Baker y était lisible mais il n'apparaissait aucune indication quant au contenu de ce second testament. Poirot s'accroupit. L'expression de son visage eût été cocasse si notre déconvenue n'avait pas été aussi amère.

— Je ne comprends pas, grommela-t-il. Qui a détruit ce document ? Et dans quel but ?

— Les Baker ? suggérai-je.

— Pourquoi ? Ils ne figurent dans aucun des deux testaments et ont plus de chances de garder leur place avec Mlle Marsh que si la maison devient la propriété d'un hôpital. Qui aurait eu intérêt à détruire ce testament ? Certes, cela pourrait profiter aux hôpitaux, mais l'on ne peut soupçonner de telles institutions.

— Le vieux Marsh a peut-être changé d'avis et, en définitive, il aura décidé de détruire son second testament.

Poirot se redressa en brossant la poussière de ses genoux avec le soin méticuleux qui lui était coutumier.

— C'est possible, admit-il. Voilà une de vos observations les plus sensées, Hastings. Soit, rien ne nous retient plus ici désormais. Nous avons fait tout ce qu'il était humainement faisable. Nous avons réussi à déjouer l'ingéniosité de feu Andrew Marsh. Malheureusement, sa nièce ne s'en trouve pas mieux lotie.

Un taxi nous redéposa tout de suite à la gare, ce qui nous permit d'attraper un omnibus pour Londres. Poirot était triste et déçu. Pour ma part, épuisé, je somnolais dans un coin du compartiment. Soudain, au moment où le train quittait la gare de Taunton, Poirot poussa un cri perçant :

— Vite, Hastings ! Réveillez-vous. Debout et sautez ! Sauter, vous dis-je !

Avant que je sache ce qui m'arrivait, je me retrouvai avec Poirot sur le quai, nu-tête et sans bagages, tandis que le train s'enfonçait dans la nuit. J'étais outré. Mais Poirot ne se formalisa pas de ma mauvaise humeur.

— Quel imbécile j'ai été ! s'écria-t-il. Un triple imbécile. Jamais plus je ne vanterai l'efficacité de mes petites cellules grises.

— Voilà qui serait une bonne chose, bougonnai-je, maussade. Alors, qu'est-ce qui se passe encore ?

Comme d'habitude lorsqu'il suit une idée, Poirot ne m'écoutait pas :

— Les comptes des fournisseurs... J'ai complètement négligé cet élément. Oui, mais où ? Aucune importance : je ne peux pas me tromper. Il nous faut retourner sans tarder à Crabtree Manor.

Plus facile à dire qu'à faire. Un omnibus nous ramena à Exeter. Là, Poirot loua une voiture qui nous déposa à Crabtree Manor au petit matin.

Je passe sous silence l'étonnement des Baker quand ils réagirent

enfin à nos coups à la porte d'entrée. Indifférent à tous, Poirot se précipita dans le bureau.

— Je n'ai pas été trois fois imbécile, mais trente-six fois, mon ami, daigna-t-il constater. Et maintenant, regardez !

Allant droit au bureau à cylindre, il en retira la clé et détacha l'enveloppe qui y était fixée. Je suivis ses gestes d'un œil stupide. Comment pouvait-il espérer trouver un long formulaire testamentaire dans cette minuscule enveloppe ?

Avec un soin infini, il l'ouvrit et la déplia. Puis il alluma le feu et présenta l'intérieur du papier à la flamme. Au bout d'un instant, de vagues caractères commencèrent à se former.

— Regardez, mon ami ! répéta Poirot, triomphant.

En quelques lignes à peine, d'une écriture presque invisible, M. Marsh déclarait brièvement qu'il léguait toute sa fortune à sa nièce, Mlle Violet Marsh. Le document portait la date du 25 mars, l'heure : 12 h 30 et deux signatures : celles d'Albert Piker, confiseur et de Jessie Piker, son épouse.

— Mais est-ce légal ? soufflai-je.

— Pour autant que je sache, aucune loi n'interdit de rédiger un testament à l'encre sympathique. L'intention du testateur est claire et le bénéficiaire est la seule parente qui lui reste. Mais quelle astuce de sa part ! Il a prévu tous les pièges où l'on risquait de se fourvoyer, même moi, misérable idiot. Il s'est procuré deux formulaires testamentaires, a fait signer M. et Mme Baker deux fois, puis a rédigé ses dernières volontés à l'intérieur de cette vieille enveloppe avec un stylo contenant de l'encre sympathique. Sous un prétexte quelconque, il a réussi à faire signer le confiseur et son épouse sous sa propre signature. Enfin, il a attaché l'enveloppe à la clé de son bureau et a ri dans sa barbe. Si sa nièce découvrait sa ruse, elle justifiait ainsi le choix d'une vie orientée vers les études et méritait entièrement de profiter de son argent.

— Mais elle n'a rien découvert du tout, dis-je lentement. Ça me paraît plutôt injuste. C'est le vieil homme qui a gagné.

— Mais non, Hastings. C'est encore une fois votre vivacité d'esprit à vous qui vous fait défaut. Mlle Marsh, elle, a démontré la finesse de son intelligence et établi le bien-fondé de l'enseignement universitaire destiné à la gent féminine en me remettant tout de suite l'affaire entre les mains. Il faut toujours s'adresser au meilleur spécialiste. L'argent lui revient d'autorité. Elle l'a mille fois mérité.

Je serais curieux, vraiment très curieux, de savoir ce que le vieil

Andrew Marsh aurait pensé de tout ça !

The Case of the Missing Will

1923

Traduit par Laure Terilli

La Boîte de chocolats

Ce soir-là, il faisait un temps épouvantable. Le vent mugissait violemment et une pluie battante s'écrasait contre les vitres.

Poirot et moi étions assis face à la cheminée, les jambes étendues devant les flammes dansantes. Entre nous se trouvait une petite table sur laquelle étaient posés, de mon côté, un grog bien chaud et, du côté de Poirot, une tasse de chocolat épais et sirupeux que je n'aurais pas bu pour un empire ! Poirot avala une gorgée de ce breuvage écoeurant et reposa la tasse en porcelaine rose avec un soupir d'aise.

— Que la vie est belle ! murmura-t-il.

— Oui, bien agréable. Moi j'ai un emploi, et un emploi qui me plaît ! Et vous, vous avez la célébrité...

— Oh ! mon ami, protesta Poirot modestement.

— C'est pourtant vrai. Et mérité ! Quand je pense à tous les succès que vous avez derrière vous, je n'en reviens pas. J'imagine que vous ne savez pas ce qu'est l'échec ?

— Il n'est pas d'homme sensé qui puisse se vanter d'une chose pareille.

— Non mais, sérieusement, avez-vous jamais échoué ?

— Un nombre incalculable de fois, mon ami. Qu'est-ce que vous croyez ? On ne peut pas toujours avoir la chance de son côté. Il est arrivé qu'on m'appelle trop tard. Très souvent aussi un enquêteur dont l'objectif était le même l'a atteint avant moi. Enfin, à deux reprises, je suis tombé malade au moment où j'allais réussir. Il faut accepter les hauts et les bas, mon ami.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Ma question était celle-ci : avez-vous jamais essuyé un échec dans une enquête par votre propre faute ?

— Ah ! je comprends. Vous voulez savoir s'il m'est arrivé de me ridiculiser ? Une fois, mon cher. (Une expression pensive et amusée

apparat sur le visage de Poirot.) Oui, une fois, je me suis ridiculisé.

Il se redressa vivement dans son fauteuil.

— Je sais, Hastings, que vous tenez à jour un registre de mes petits succès. Eh bien, vous ajouterez une pièce à votre collection ; l'histoire d'un échec !

Il se pencha pour remettre une bûche dans l'âtre. Puis, après s'être soigneusement essuyé les mains sur le petit chiffon pendu à un clou près de la cheminée, il se réinstalla dans son fauteuil et commença son récit.

— Ce que je vais vous raconter, annonça-t-il, s'est passé en Belgique il y a bien des années. C'était à l'époque de la terrible lutte entre l'Église et l'État en France. M. Paul Déroulard était un député français très en vue. Tout le monde savait qu'un portefeuille de ministre l'attendait. C'était un des plus féroces adversaires du catholicisme et il ne faisait pas de doute qu'à son accession au pouvoir, il aurait à faire face à de violentes inimitiés. C'était un personnage singulier. S'il ne buvait ni ne fumait, il avait en revanche un comportement beaucoup moins ascétique dans d'autres domaines. Vous comprenez, Hastings, quel était son péché mignon : les femmes ! toujours les femmes !

» Quelques années auparavant, il avait épousé une jeune Bruxelloise, qui lui avait apporté une dot appréciable. Cet argent le servit sans aucun doute dans sa carrière, sa propre famille n'étant pas riche, bien qu'il eût le droit, s'il le désirait, de porter le titre de baron. Aucun enfant ne naquit de cette union et, deux ans plus tard, sa femme mourut... d'une chute dans l'escalier. Parmi les biens qu'elle lui léguaient se trouvait une maison cossue sur l'avenue Louise à Bruxelles.

» C'est là que lui-même mourut brusquement, au moment précis de la démission du ministre dont il devait prendre la place. Les journaux publièrent un compte rendu détaillé de sa carrière. Quant à sa mort, survenue de façon soudaine un soir après dîner, on l'attribua à une crise cardiaque.

» À cette époque, mon ami, j'étais, comme vous le savez, inspecteur dans la police belge. La mort de M. Paul Déroulard ne m'affecta pas particulièrement. Je suis, comme vous le savez aussi, un bon catholique et, pour moi, son décès était plutôt un événement opportun.

» Ce fut trois jours plus tard, alors que mes vacances venaient de commencer, que je reçus à mon appartement la visite d'une jeune femme au visage dissimulé par un voile de deuil, mais manifestement très jeune. Je pressentis aussitôt que c'était une jeune fille tout à fait

“comme il faut”.

» — Vous êtes bien Monsieur Hercule Poirot ? me demanda-t-elle d’une voix douce.

» Je m’inclinai.

» — Des services de police ?

» Je m’inclinai de nouveau.

» — Asseyez-vous, je vous prie, mademoiselle.

» Elle accepta le fauteuil que je lui présentais et releva son voile. Elle avait un visage charmant, bien que ravagé par les larmes et exprimant une angoisse poignante.

» — Monsieur, me dit-elle, je sais que vous êtes en vacances en ce moment. Aussi pouvez-vous accepter de mener une enquête à titre privé. Comme vous l’avez compris, je ne tiens pas à faire appel officiellement à la police.

» Je secouai la tête.

» — Je crains que ce que vous me demandez ne soit impossible, mademoiselle. Bien qu’en vacances, je fais tout de même partie de la police.

» Elle se pencha.

» — Écoutez, monsieur. Tout ce que je vous demande, c’est de mener une enquête. Vous serez parfaitement libre de faire part de vos conclusions à la police. En fait, si ce que je soupçonne est vrai, nous aurons besoin de la machine judiciaire.

» Cela plaçait la question sous un jour différent et je me mis à la disposition de cette jeune personne sans plus hésiter.

» Ses joues reprirent un peu de couleur.

» — Je vous remercie, monsieur, me dit-elle. C’est sur la mort de M. Paul Déroulard que je vous demande d’enquêter.

» — Comment ! m’exclamai-je, surpris.

» — Monsieur, je n’ai aucune preuve, rien d’autre que mon intuition féminine, mais je suis convaincue, convaincue, vous entendez, que M. Déroulard n’est pas mort de mort naturelle.

» — Mais voyons, les médecins...

» — Les médecins peuvent se tromper. Il était si fort, si robuste. Ah ! Monsieur Poirot, je vous supplie de m’aider...

» La pauvre enfant était dans tous ses états. Elle se serait presque

mise à genoux. Je l'apaisai de mon mieux.

» — Je vous aiderai, mademoiselle. Je suis certain que vos craintes sont sans fondement, mais nous verrons bien. Tout d'abord, je vais vous demander de me dire qui sont les occupants de la maison.

» — Il y a les domestiques, bien sûr ; Jeannette, Félicie et Denise, la cuisinière. Elle est là depuis des années ; les autres sont de simples filles de la campagne. Il y a François, mais lui aussi est un vieux et fidèle serviteur. Ensuite, il y a la mère de M. Déroulard, qui vivait avec lui, et moi-même. Mon nom est Virginie Mesnard. Je suis une parente pauvre – une cousine – de feu Mme Déroulard, la femme de M. Paul, et je vis sous leur toit depuis trois ans. Voilà tous les membres de la maisonnée. Il y avait aussi deux invités qui étaient là pour quelques jours.

» — À savoir ?

» — M. de Saint-Alard, un voisin de M. Déroulard en France. Et un ami anglais, M. John Wilson.

» — Sont-ils toujours dans la maison ?

» — M. Wilson, oui, mais M. de Saint-Alard est parti hier.

» — Et quel est votre plan, mademoiselle ?

» — Si vous voulez bien vous présenter à la maison dans une demi-heure, j'aurai trouvé, entre-temps, une explication à votre visite. Le mieux serait de faire croire que vous travaillez pour un journal. Je dirai que vous êtes venu de Paris et que vous avez une lettre d'introduction de M. de Saint-Alard. Mme Déroulard n'est pas en très bonne santé et elle ne cherchera pas à en savoir davantage.

» Grâce à l'ingénieuse invention de cette demoiselle, je fus reçu sans problème, et, après une courte entrevue avec la mère du défunt député, qui était une femme très digne et imposante bien que de santé précaire, je fus libre de circuler à mon aise dans la maison.

» Je me demande, mon ami, poursuivit Poirot, si vous pouvez imaginer la difficulté de ma tâche ? La mort de l'homme sur laquelle j'étais chargé d'enquêter remontait déjà à trois jours. S'il n'était pas mort de mort naturelle, il n'y avait qu'une explication possible : l'empoisonnement ! Je n'avais pas pu voir le corps et je n'avais aucun moyen de déceler et d'analyser la façon dont le poison avait pu être administré. Pas le moindre indice, pas la moindre preuve dans un sens ou dans l'autre ! L'homme avait-il été empoisonné ? Était-il mort de mort naturelle ? C'était à moi, Hercule Poirot, d'en décider, sans aide d'aucune sorte.

» Pour commencer, j'interrogeai les domestiques et, avec leur concours, je reconstituai les événements de la soirée. Je fis particulièrement attention aux plats qui composaient le dîner et à la façon dont ils avaient été servis. La soupe avait été apportée dans une soupière et c'était M. Déroulard lui-même qui l'avait servie. Il y avait eu ensuite du poulet et des petits pois, puis une compote de fruits, le tout placé sur la table et servi par le maître de maison lui-même. Le café avait également été apporté sur la table dans une grande cafetière. Donc, rien de ce côté-là, mon ami. Impossible d'empoisonner un des convives sans les empoisonner tous !

» Après le dîner, Mme Déroulard s'était retirée dans ses appartements et Mlle Virginie l'avait accompagnée. Les trois hommes, eux, étaient passés dans le cabinet de travail de M. Déroulard. Là, ils avaient bavardé agréablement jusqu'au moment où, brusquement, sans crier gare, le député s'était écroulé à terre. M. de Saint-Alard s'était précipité hors de la pièce et avait dit à François d'aller chercher immédiatement un médecin. Selon lui, c'était sans doute une attaque d'apoplexie. En fait, lorsque le docteur arriva, il n'y avait plus rien à faire.

» M. John Wilson, à qui Mlle Virginie m'avait présenté, était un homme d'âge moyen, le type même du grand gaillard anglais. La version des faits, qu'il me donna dans un français très britannique, était sensiblement la même.

» — Déroulard est devenu tout rouge et s'est écroulé.

» Il ne put rien m'apprendre de plus. Je me rendis ensuite sur les lieux du drame, le cabinet de travail, et demandai qu'on m'y laissât seul. Jusque-là, je n'avais rien trouvé qui pût étayer la théorie de Mlle Mesnard. J'en conclus que ses craintes n'étaient que le fruit de son imagination. Manifestement, elle nourrissait pour M. Déroulard une passion romanesque, ce qui l'avait empêchée de juger les faits objectivement. Néanmoins, je fouillai le cabinet de travail avec un soin méticuleux. Il était possible qu'une aiguille hypodermique eût été placée dans le fauteuil de Déroulard de façon à lui injecter une dose mortelle de poison. La minuscule piqûre qu'elle aurait causée serait vraisemblablement passée inaperçue. Mais je ne découvris aucun indice pour confirmer cette théorie. En désespoir de cause, je me laissai tomber dans le fauteuil en m'écriant :

» — J'abandonne ! Pas la moindre piste ! Tout est parfaitement normal.

» À ce moment-là, mes yeux tombèrent sur une grande boîte de chocolats posée sur une table, à proximité du fauteuil, et mon cœur

bondit dans ma poitrine. Cela n'avait peut-être rien à voir avec la mort de M. Déroulard, mais voilà du moins quelque chose qui n'était pas normal. Je soulevai le couvercle. La boîte était pleine, absolument intacte ; il n'y manquait pas un chocolat, mais c'est justement ce qui rendait le détail que j'avais remarqué d'autant plus bizarre. Car, voyez-vous Hastings, alors que la boîte était rose, le couvercle était *bleu*. On voit souvent un ruban bleu sur une boîte rose et *vice versa*, mais une boîte d'une couleur et le couvercle de l'autre, ça jamais !

» Je ne savais pas encore en quoi cette anomalie pouvait m'être utile, mais je décidai d'en chercher l'explication. Je sonnai François et lui demandai si son maître aimait les sucreries. Un sourire mélancolique se dessina sur ses lèvres.

» — Il les adorait, monsieur. Il avait toujours une boîte de chocolats dans la maison. Il ne buvait jamais et ne prenait jamais de digestif, voyez-vous.

» — Pourtant cette boîte est intacte, lui fis-je remarquer en soulevant le couvercle.

» — Je vous demande pardon, monsieur, mais cette boîte a été achetée le jour de sa mort, l'autre étant presque finie.

» — Quelqu'un a donc fini l'autre ce jour-là ? demandai-je.

» — Oui, monsieur. Je l'ai trouvée vide le lendemain matin et je l'ai jetée.

» — M. Déroulard mangeait-il des sucreries à n'importe quelle heure ?

» — En principe seulement après le dîner, monsieur.

» Je commençais seulement à entrevoir une lueur.

» — François, êtes-vous capable de discrétion ? demandai-je au valet.

» — S'il le faut, monsieur.

» — Bon. Sachez donc que je fais partie de la police. Pouvez-vous me trouver cette autre boîte ?

» — Certainement, monsieur. Elle doit être dans la poubelle.

» Il sortit et revint quelques instants plus tard avec un objet couvert de poussière. C'était la copie conforme de la boîte que je tenais à la main, excepté que la boîte était bleue et le couvercle rose. Je remerciai François, lui recommandai encore une fois la plus grande discrétion, et quittai la maison de l'avenue Louise.

» Je rendis ensuite visite au médecin de M. Déroulard. Avec lui, la tâche ne fut pas facile. Il se retrancha adroitement derrière un mur de phraséologie scientifique, mais j'eus bien l'impression qu'il n'était pas aussi sûr de son diagnostic qu'il aurait aimé l'être.

» — Les morts soudaines de ce genre ne sont pas rares, remarqua-t-il lorsque j'eus réussi à le désarmer quelque peu. Un accès de colère subit, une vive émotion – après un repas copieux, c'est entendu – et cela suffit. Le sang monte à la tête et pff ! Il n'en faut pas plus.

» — Mais M. Déroulard n'avait pas eu d'émotion vive.

» — Non ? Il me semble bien qu'il avait eu une violente altercation avec M. de Saint-Alard.

» — À quel sujet ?

» — C'est évident ! déclara le médecin en haussant les épaules. M. de Saint-Alard n'est-il pas un catholique fanatique ? Cette question des rapports de l'Église et de l'État était la pierre d'achoppement dans leur amitié. Il ne se passait pas de jour sans qu'ils se disputent. Aux yeux de M. de Saint-Alard, Déroulard était quasiment l'Antéchrist.

» Cette révélation était inattendue, et me donna matière à réflexion.

» — Une dernière question, docteur : est-il possible d'introduire une dose mortelle de poison dans un chocolat ?

» — Oui, je pense que c'est possible, répondit le médecin. Une minuscule gouttelette d'acide cyanhydrique pur suffirait, dans la mesure où elle ne risque pas de s'évaporer, et l'on peut à la rigueur l'avalier sans s'en rendre compte... mais cette solution me paraît peu vraisemblable. En revanche, un chocolat plein de morphine et de strychnine... (Le médecin fit une grimace.) Vous comprenez, monsieur Poirot, il suffirait d'une bouchée ! Si la personne ne se méfie pas, c'est facile !

» — Merci, docteur.

» Je pris congé. Après quoi, j'allai interroger quelques pharmaciens, en particulier ceux des environs de l'avenue Louise. C'est pratique d'être dans la police. J'obtins tous les renseignements que je désirais sans aucun problème. Un seul d'entre eux déclara avoir vendu un médicament toxique à quelqu'un de la maison. Il s'agissait d'un collyre au sulfate d'atropine pour Mme Déroulard. L'atropine est un poison violent et, sur le moment, j'étais tout excité, mais les symptômes de l'empoisonnement par l'atropine ressemblent fort à ceux de l'intoxication alimentaire et pas du tout à ceux qui m'intéressaient. D'ailleurs, l'ordonnance remontait déjà à assez longtemps. Mme Déroulard souffrait de cataracte depuis des années.

» Je m'apprêtais à partir, découragé, lorsque le pharmacien me rappela.

» — Un moment, monsieur Poirot. Je me souviens que la jeune fille qui est venue avec l'ordonnance m'a dit qu'elle devait aller à la pharmacie anglaise. Vous pourriez peut-être aller voir là-bas.

» C'est ce que je fis. Grâce, encore une fois, à ma qualité d'inspecteur de police, je pus obtenir le renseignement que je désirais. La veille de la mort de M. Déroulard, ils avaient fait une préparation pour M. John Wilson. Oh ! rien de bien compliqué. Simplement des comprimés de trinitrine. Je demandai à voir à quoi cela ressemblait et, lorsque le pharmacien me le montra, mon cœur se mit à battre plus vite : les minuscules cachets étaient enrobés de chocolat.

» — Est-ce un poison ? demandai-je.

» — Non, monsieur, me répondit le pharmacien.

» — Pouvez-vous-me dire quels en sont les effets ?

» — Cela fait baisser la tension artérielle. On en prescrit dans certaines formes de troubles cardiaques ; l'angine de poitrine, par exemple. Dans le cas de l'artériosclérose...

» — Ma foi ! l'interrompis-je. Tout cela ne veut pas dire grand-chose pour moi. Est-ce que cela fait affluer le sang au visage ?

» — Ah ! ça oui !

» — Et si j'avalais une dizaine ou une vingtaine de ces petits comprimés, que se passerait-il ?

» — Je ne vous le conseillerais pas, répondit sèchement le pharmacien.

» — Vous dites pourtant que ce n'est pas du poison ?

» — Bien des substances qui ne sont pas considérées comme toxiques peuvent tuer un homme, me répondit-il sur le même ton.

» Je quittai la pharmacie en exultant. Enfin, j'avais une piste.

» Je savais à présent que John Wilson avait eu un moyen de tuer Déroulard... mais pour quel motif ? Il était venu en Belgique en voyage d'affaires et avait demandé l'hospitalité au député, qu'il connaissait un peu. Apparemment, la mort de celui-ci ne pouvait lui profiter d'aucune façon. En outre, j'avais appris en me renseignant en Angleterre qu'il souffrait depuis plusieurs années de cette forme de maladie cardiaque qu'on appelle l'angine de poitrine. Il n'y avait donc rien de suspect à ce qu'il ait en sa possession des cachets de trinitrine. Néanmoins, j'étais convaincu que quelqu'un avait touché aux

chocolats et ouvert par erreur la boîte pleine, mais il était ensuite passé à l'autre, y avait pris l'unique chocolat restant, l'avait évidé, puis bourré de petits comprimés de trinitrine. C'était de gros chocolats et j'étais certain qu'ils pouvaient en contenir vingt à trente. Mais qui avait supprimé Déroulard de cette façon ?

» Les deux hôtes de la maison pouvaient être suspectés. L'un, John Wilson, avait l'arme du crime ; l'autre, Saint-Alard, le mobile. Ce dernier était un fanatique, ne l'oubliez pas, et on ne peut être plus fanatique qu'en matière de religion. Se pouvait-il qu'il eût subtilisé la trinitrine de John Wilson ?

» Il me vint alors une autre petite idée. Ah ! cela vous fait sourire quand je parle de mes petites idées ! Pourquoi Wilson s'était-il trouvé à court de trinitrine ? Il était certainement venu d'Angleterre avec une réserve suffisante. Je retournai à la maison de l'avenue Louise. Wilson était sorti, mais je vis Félicie, la jeune domestique qui faisait habituellement sa chambre. Je lui demandai aussitôt si, par hasard, M. Wilson n'avait pas constaté la disparition d'un flacon de son étagère de toilette quelques jours plus tôt. Elle me répondit vivement par l'affirmative en ajoutant que c'était elle, Félicie, qui avait été accusée. L'Anglais avait manifestement pensé qu'elle l'avait cassé et ne voulait pas l'avouer, mais elle n'y avait même jamais touché. C'était sûrement un coup de Jeannette, qui fourrait toujours son nez partout...

» J'arrêtai tant bien que mal son flot de paroles et pris congé. Je savais à présent tout ce que je désirais savoir. Il ne me restait plus qu'à prouver l'exactitude de mon hypothèse, mais cela – je m'en rendais compte – ne serait pas chose facile. J'avais peut-être la certitude que Saint-Alard avait dérobé le flacon de trinitrine sur l'étagère de toilette de John Wilson, mais, pour pouvoir en convaincre les autres, il me faudrait en apporter la preuve. Et je n'en avais pas la moindre !

» Peu importe, du moins *savais-je...* c'était l'essentiel. Vous vous rappelez les problèmes que nous avons rencontrés dans l'affaire de Styles, Hastings ? Là aussi, je *savais*, mais il m'a fallu très longtemps pour trouver le dernier maillon de la chaîne, qui prouvait indéniablement la culpabilité de l'assassin.

» Je demandai alors à parler à Mlle Mesnard. Elle vint aussitôt. Cependant, lorsque je la priai de me donner l'adresse de M. de Saint-Alard, elle parut troublée.

» — Pourquoi désirez-vous l'avoir, monsieur ? me demanda-t-elle.

» — C'est nécessaire, mademoiselle.

» Elle paraissait hésiter, toujours aussi troublée.

» — Il ne pourra rien vous apprendre. C'est un homme qui est constamment perdu dans ses pensées. Il ne fait pas attention à ce qui se passe autour de lui.

» — Peut-être, mademoiselle. Néanmoins, c'était un vieil ami de M. Déroulard. Il pourra peut-être me parler de certaines choses... des choses du passé, de vieilles rancunes, d'anciennes amours...

» La jeune fille rougit et se mordit la lèvre.

» — Comme vous voudrez, mais... mais je suis certaine, à présent, que je me suis trompée. C'est très aimable de votre part d'avoir accédé à ma requête, mais j'étais alors bouleversée ; j'en avais presque perdu la tête. Maintenant, je me rends compte qu'il n'y a aucun mystère à élucider. Oubliez tout cela, je vous en prie, monsieur.

» — Mademoiselle, lui dis-je alors, il est parfois difficile à un chien de découvrir une piste, mais lorsqu'il en a flairé une, rien ne pourra la lui faire abandonner. Du moins, si c'est un fin limier ! Or, moi, Hercule Poirot, je me considère comme un très fin limier.

» Sans un mot, elle s'éloigna et revint quelques instants plus tard avec l'adresse écrite sur une feuille de papier. Lorsque je quittai la maison, je trouvai François qui m'attendait à l'extérieur. Il me regarda d'un air anxieux.

» — Il n'y a rien de nouveau, monsieur ?

» — Pas encore, mon ami.

» — Ah ! Pauvre M. Déroulard ! soupira-t-il. Moi aussi je partageais ses idées. Je ne pense pas beaucoup de bien des prêtres, je me garderais bien, cependant, de le dire ici. Les femmes sont toutes des bigotes... Remarquez, ce n'est peut-être pas plus mal. Madame est très pieuse, et Mlle Virginie aussi.

» Mlle Virginie ? Très pieuse ? En repensant à son visage ravagé par les larmes le jour où elle était venue me trouver, je me posais la question.

» Ayant obtenu l'adresse de M. de Saint-Alard, je ne perdis pas de temps. Une fois arrivé aux environs de son château dans les Ardennes, il me fallut cependant quelques jours pour trouver un moyen de pénétrer dans la place. Je finis par en trouver un ; vous ne devinerez jamais comment : en me faisant passer pour un plombier ! Il ne me fallut que quelques minutes pour provoquer une jolie petite fuite de gaz dans sa chambre à coucher. Je repartis chercher mes outils et fis en sorte de retourner là-bas à une heure où j'étais certain d'avoir pratiquement le champ libre. Je ne savais pas très bien ce que je cherchais. La seule pièce à conviction qui m'intéressât, je doutais fort

d'avoir la moindre chance de tomber dessus. Saint-Alard n'aurait pas pris le risque de la garder.

» Pourtant, lorsque je trouvai la petite armoire de toilette de sa salle de bains fermée à clé, je ne pus résister à la tentation de jeter un coup d'œil à l'intérieur. La serrure était très facile à crocheter et, en quelques secondes, j'avais ouvert l'armoire de toilette. Elle était pleine de vieux flacons. Je les pris un à un d'une main tremblante et, soudain, je poussai un cri de triomphe. Figurez-vous, mon ami, que je tenais dans ma main une petite fiole portant l'étiquette d'une pharmacie anglaise sur laquelle était écrit : *Comprimés de trinitrine. En prendre un quand nécessaire. M. John Wilson.*

» Je contins mon émoi, refermai la petite armoire, glissai le flacon dans ma poche et continuai de réparer la fuite de gaz. Il faut être méthodique ! Puis je quittai le château et repartis par le train suivant. J'arrivai à Bruxelles en fin de soirée. Le lendemain matin, j'étais occupé à rédiger un rapport pour le préfet, lorsqu'on m'apporta un mot. Il venait de la vieille Mme Déroulard, qui me demandait de me présenter avenue Louise le plus tôt possible.

» Ce fut François qui m'ouvrit.

» — Madame la baronne vous attend, me dit-il.

» Il me conduisit aux appartements de la vieille dame, qui trônait dans un grand fauteuil. Mlle Virginie n'était pas là.

» — Monsieur Poirot, me dit Mme Déroulard, je viens de découvrir votre véritable identité. En réalité, vous êtes inspecteur de police.

» — C'est exact, madame.

» — Et vous êtes venu ici pour enquêter sur les circonstances de la mort de mon fils.

» — C'est exact, madame, répondis-je à nouveau.

» — Je serais heureuse que vous me disiez où vous en êtes.

» J'hésitai à répondre.

» — Auparavant, j'aimerais, pour ma part, savoir qui vous a mise au courant, madame.

» — Quelqu'un qui s'est retiré de ce monde.

» Ses paroles et le ton lugubre sur lequel elle les avait prononcées me firent frissonner et, pendant un moment, je fus incapable de parler.

» — C'est pourquoi, monsieur, je vous prie instamment de me dire exactement où en est votre enquête, poursuivit-elle.

» — Elle est terminée, madame.

» — Mon fils ?

» — A été tué délibérément.

» — Vous savez par qui ?

» — Oui, madame.

» — Qui donc ?

» — M. de Saint-Alard.

» La vieille dame secoua la tête.

» — Vous vous trompez. M. de Saint-Alard est incapable d'un tel crime.

» — J'ai les preuves en main.

» — À nouveau, je vous prie de tout me dire.

» Cette fois je m'exécutai, lui relatant les différentes démarches qui m'avaient conduit à la découverte de la vérité. Elle m'écouta attentivement et, lorsque j'eus terminé, elle hocha la tête.

» — Oui, oui, tout s'est passé comme vous le dites, mais vous vous êtes trompé sur un point. Ce n'est pas M. de Saint-Alard qui a tué mon fils. C'est moi, sa mère.

» Je la regardai, ébahi, tandis qu'elle continuait de hocher doucement la tête.

» — C'est une bonne chose que je vous aie demandé de venir. Et c'est la providence divine qui a voulu que Virginie me dise, avant d'entrer au couvent, ce qu'elle avait fait. Écoutez, monsieur Poirot ! Mon fils était un homme mauvais. Il persécutait l'Église. Il vivait dans le péché et il a entraîné d'autres âmes avec lui. Mais il y a pire. Un matin que je sortais de ma chambre, j'ai vu ma belle-fille debout en haut de l'escalier. Elle lisait une lettre. Mon fils est alors arrivé tout doucement derrière elle et l'a poussée brutalement. Elle est tombée et a heurté de la tête les marches en marbre. Lorsqu'on l'a relevée, elle était morte. Mon fils était un assassin et moi seule, sa mère, le savais.

» La vieille dame ferma les yeux un instant.

» — Vous ne pouvez imaginer, monsieur, ma souffrance, mon désespoir. Que devais-je faire ? Le dénoncer à la police ? Je ne pouvais m'y résoudre. C'était mon devoir, mais mon cœur de mère y répugnait. D'ailleurs, m'aurait-on crue ? Ma vue avait beaucoup baissé depuis quelque temps. On m'aurait dit que je me trompais. Je gardai donc le silence. Mais ma conscience me torturait. En ne parlant pas, je

me faisais complice d'un meurtre. Mon fils hérita de l'argent de sa femme et continua de mener la belle vie. Et voilà qu'il était sur le point d'accéder à un portefeuille de ministre. Il persécuterait plus que jamais l'Église. Et puis il y avait Virginie. Cette pauvre enfant, si belle, si pieuse, était fascinée par ce démon. Il avait un étrange et terrifiant pouvoir sur les femmes. J'ai deviné ce qui allait se passer, mais je ne pouvais l'empêcher. Il n'avait aucune intention de l'épouser. Et le moment arriva où je la sentis prête à lui céder.

» J'ai alors vu où était mon devoir. C'était mon fils. Je lui avais donné la vie. J'étais responsable de ses actes. Il avait déjà tué physiquement une femme, à présent il allait en tuer une autre moralement ! Je me suis introduite dans la chambre de M. Wilson et j'ai pris le flacon de comprimés. Il avait dit une fois en riant qu'il y avait là de quoi tuer un homme ! Je suis allée dans le bureau et me suis approchée de la table où était toujours posée une grande boîte de chocolats. J'en ai ouvert une neuve par erreur, mais il y avait aussi l'autre. Il n'y restait qu'un chocolat, ce qui simplifiait les choses. Personne d'autre que mon fils et Virginie n'en mangeait. Il me suffisait donc de garder Virginie avec moi ce soir-là. Tout s'est passé comme je l'avais prévu.

» Mme Déroulard ferma les yeux un instant, puis les rouvrit.

» — Monsieur Poirot, je remets mon sort entre vos mains. Les médecins m'ont dit qu'il me restait peu de temps à vivre. Je suis prête à répondre de mon acte devant Dieu. Dois-je aussi en répondre sur terre devant les hommes ?

» J'hésitai.

» — Mais le flacon vide, madame, dis-je pour gagner du temps, comment est-il arrivé en la possession de M. de Saint-Alard ?

» — Lorsqu'il est venu me dire au revoir, je l'ai glissé dans sa poche. Je ne savais pas comment m'en débarrasser. Je suis si infirme que je ne peux pas tellement me déplacer sans aide, et si on l'avait trouvé dans mes appartements, cela aurait pu éveiller les soupçons. Comprenez bien, monsieur, poursuivit la vieille dame en se redressant de toute sa hauteur, je n'ai absolument pas fait cela pour faire porter les soupçons sur M. de Saint-Alard ! Je n'ai jamais eu pareille intention. Je pensais qu'en trouvant un flacon vide dans ses affaires, son valet de chambre le jetterait sans se poser de question.

» Je hochai la tête.

» — Je comprends, madame.

» — Et votre décision, monsieur ?

» Elle m'avait posé la question d'une voix ferme, la tête toujours aussi haute.

» Je me levai.

» — Madame, lui dis-je, j'ai bien l'honneur de vous saluer. J'ai mené mon enquête... et j'ai échoué ! N'en parlons plus.

Poirot resta silencieux un moment, puis ajouta calmement :

— La vieille dame mourut une semaine plus tard. Mlle Virginie fit son noviciat et prit le voile. Voilà toute l'histoire, mon ami. Je dois reconnaître que je ne m'y suis pas montré à mon avantage.

— Mais ce n'était pas vraiment un échec ! répliquai-je. Qu'auriez-vous pu penser d'autre étant donné les circonstances ?

— Comment, mon cher ? s'écria Poirot en s'animant brusquement. Vous ne comprenez donc pas ? Mais j'ai été le roi des imbéciles ! Je n'ai vraiment pas su faire fonctionner mes petites cellules grises ! Quand je pense que, depuis le début, je disposais d'un indice essentiel !

— Quel indice ?

— Mais la boîte de chocolats, voyons ! Quelqu'un qui a une bonne vue aurait-il commis une telle erreur ? Je savais que Mme Déroulard souffrait de cataracte ; le collyre à l'atropine en était la preuve. Il n'y avait qu'une personne dans la maison dont la vue était si faible qu'elle pouvait confondre les deux couvercles. C'est la boîte de chocolats qui m'a mis sur la piste et pourtant, à aucun moment, je n'ai saisi la véritable signification de l'intervention des couvercles ! J'ai aussi manqué de psychologie. Si M. de Saint-Alard avait été l'assassin, il n'aurait jamais gardé la pièce à conviction que constituait le flacon vide. Le fait que je l'aie trouvé dans ses affaires était justement une preuve de son innocence. Je savais déjà par Mlle Virginie que c'était un homme distrait... Oui, c'est vraiment une triste affaire que je vous ai contée là. D'ailleurs, vous êtes le seul à qui j'en ai parlé. Vous comprenez, je ne m'y suis pas montré bien brillant ! Une vieille dame commet un meurtre d'une façon si adroite et si simple que moi, Hercule Poirot, je me laisse complètement berner. Bon sang ! Je préfère ne pas y penser ! Oubliez cette histoire. Ou plutôt ; non... souvenez-vous-en et si, à un moment donné, vous trouvez que je deviens trop vaniteux... c'est peu vraisemblable, mais cela pourrait arriver... (je dissimulai un sourire) eh bien, mon ami, dites-moi simplement : « Boîte de chocolats. » C'est entendu ?

— Marché conclu.

— Après tout, reprit Poirot d'un air pensif, ce fut une sacrée

expérience ! Moi qui ai, incontestablement, l'esprit le plus brillant d'Europe, je pouvais me permettre d'être magnanime.

— Boîte de chocolats, murmurai-je avec douceur.

— Pardon, mon ami ?

Je regardai le visage innocent de Poirot tandis qu'il se penchait pour mieux entendre, et je fus pris de remords. Il m'avait souvent fait souffrir, mais moi aussi, bien que ne possédant pas l'esprit le plus brillant d'Europe, je pouvais me permettre de me montrer magnanime !

— Rien, rien, dis-je avant d'allumer une autre pipe en souriant intérieurement.

The Chocolate Box

1923

Traduit par Marie-Josée Lacube

La Mine perdue

Je reposai mon carnet de chèques en soupirant.

— C'est curieux, remarquai-je, mais mon découvert n'a jamais l'air de diminuer.

— Et cela ne vous dérange pas ? Moi, si j'avais le moindre découvert, je n'en fermais pas l'œil de la nuit.

— Votre compte se porte bien, je suppose, rétorquai-je amèrement.

— Mon solde se monte à quatre cent quarante-quatre livres, quatre shillings et quatre *pence*, me dit Poirot avec une certaine complaisance. Un joli chiffre, n'est-ce pas ?

— Votre directeur de banque doit avoir du tact. Il connaît manifestement votre passion pour la symétrie. Pourquoi ne pas investir, disons, trois cents livres dans les gisements pétroliers de Porcupine ? D'après la publicité parue dans les journaux d'aujourd'hui, ils garantissent un dividende de cent pour cent l'année prochaine.

— Très peu pour moi, répondit Poirot en secouant la tête. Je n'aime pas prendre de risques. Je préfère les placements sûrs : les obligations, les bons du Trésor, les rentes convertibles...

— N'avez-vous donc jamais fait de spéculation ?

— Non, mon ami, répondit Poirot, le regard sévère. Les seuls titres que je possède, qui ne soient pas des valeurs dites de tout repos, ce sont quatorze mille actions dans la Société des Mines de Birmanie.

Poirot se tut, mais je voyais bien, à son air, qu'il ne demandait qu'à poursuivre.

— Oui ? dis-je d'un ton encourageant.

— Et, pour ces actions, je n'ai pas déboursé un sou. Non, ce fut la récompense du travail de mes petites cellules grises. Aimeriez-vous connaître l'histoire ?

— Bien sûr.

— Ces mines sont situées en Birmanie, à l'intérieur des terres, à environ trois cents kilomètres de Rangoon. Elles ont été découvertes par les Chinois au x^e siècle et exploitées jusqu'au moment des luttes intestines, pour être finalement abandonnées en 1868. Les Chinois extrayaient le riche plomb argentifère de la couche supérieure du gisement, qu'ils fondaient uniquement pour l'argent qu'il contenait, laissant se perdre de grosses quantités de scories de plomb. Les Anglais s'en rendirent vite compte lorsqu'ils commencèrent à prospecter le sous-sol birman, mais étant donné que l'ancien chantier s'était rempli de matières inertes et d'eau, toutes les tentatives pour retrouver le gisement se révélèrent infructueuses. De nombreux chercheurs furent envoyés par des consortiums : ils creusèrent sur des kilomètres et des kilomètres, mais en vain. Toutefois, le représentant de l'un de ces consortiums retrouva la trace d'une famille chinoise qui était censée posséder des plans indiquant l'emplacement de la mine. Le chef de la famille était alors un certain Wu Ling.

— Quel passionnant roman d'aventures... commerciales !

— N'est-ce pas ? Voyons, mon ami, il peut y avoir des histoires captivantes sans qu'il soit forcément question de filles à chevelure d'or d'une beauté sans pareille... Non, je me trompe, ce sont les cheveux auburn qui vous émeuvent. Vous vous souvenez...

— Continuez votre histoire, le coupai-je.

— Wu Ling, donc, fut contacté. C'était un honorable marchand, très respecté dans la province où il vivait. Il admit aussitôt être en possession des documents en question et se montra d'accord pour les vendre, mais il refusa de traiter avec des subalternes. Finalement, il fut décidé qu'il se rendrait en Angleterre pour rencontrer les membres du conseil d'administration d'une importante société.

» Wu Ling fit la traversée sur l'*Assunta*, qui arriva à Southampton par un matin de novembre froid et brumeux. L'un des membres du conseil d'administration, M. Pearson, se rendit à Southampton pour l'accueillir, mais en raison du brouillard, son train fut considérablement retardé et, lorsqu'il arriva, Wu Ling avait déjà débarqué et pris un train spécial pour Londres. M. Pearson s'en retourna fort ennuyé car il ignorait dans quel hôtel le Chinois comptait descendre. Dans la journée, cependant, Wu Ling appela les bureaux de la compagnie pour dire qu'il était descendu au Russell Square Hotel. Il se sentait un peu fatigué par ce long voyage, mais affirma qu'il était prêt à se rendre le lendemain à une réunion du conseil.

» Celle-ci était prévue pour 11 heures. Comme Wu Ling n'était toujours pas là à 11 h 30, le secrétaire appela son hôtel. En réponse à ses questions, on lui dit que le Chinois était sorti avec un ami vers 10 h 30. Il était clair qu'il avait l'intention de se rendre à la réunion, mais la matinée passa sans qu'il parût. Il était possible, évidemment, que, ne connaissant pas Londres, il se fût perdu, mais à minuit, il n'était toujours pas rentré à son hôtel. Sérieusement inquiet, M. Pearson remit alors l'affaire entre les mains de la police. Le lendemain, on ne l'avait toujours pas retrouvé, mais le surlendemain en fin d'après-midi, un corps fut repêché dans la Tamise ; c'était celui du malheureux Chinois. Cependant, pas plus sur lui que dans ses bagages, restés à l'hôtel, on ne trouva trace des papiers concernant la mine.

» C'est à ce moment-là, mon ami, que j'entrai en scène. Je reçus en effet la visite de M. Pearson. Bien qu'il fût bouleversé par la mort du Chinois, son principal souci était de retrouver les papiers qui avaient motivé la visite de Wu Ling en Angleterre. La police, pour sa part, se souciait uniquement de mettre la main sur le meurtrier, la récupération des documents était pour elle d'un intérêt secondaire. En fait, ce que Pearson me demandait, c'était de collaborer avec la police tout en agissant dans l'intérêt de la compagnie.

» J'acceptai sans me faire prier. Il était clair que je pouvais orienter mes recherches de deux côtés différents : d'une part, les employés de la compagnie qui étaient au courant de la venue du Chinois ; et, d'autre part, les passagers de l'*Assunta* à qui il avait pu parler de sa mission.

» Je commençai par ces derniers, estimant que mon champ d'investigation était plus restreint de ce côté-là. Il se trouva que j'avais eu la même idée que l'inspecteur Miller, officiellement chargé de l'affaire, un homme très différent de notre ami Japp, très imbu de sa personne, mal élevé et tout à fait insupportable. Nous interrogeâmes ensemble les officiers du paquebot, mais ils n'avaient pas grand-chose à dire. Wu Ling était pratiquement resté seul pendant tout le voyage. Il ne s'était lié qu'avec deux autres passagers, un Européen désargenté du nom de Dyer, qui n'avait pas très bonne réputation, et un jeune employé de banque du nom de Charles Lester, qui rentrait de Hong Kong. Nous eûmes la chance de pouvoir obtenir une photo des deux hommes. Il semblait évident que si l'un des deux pouvait être impliqué dans cette affaire, c'était Dyer. On le savait en relation avec une bande d'escrocs chinois et c'était donc un suspect de premier ordre.

» Nous nous rendîmes ensuite au Russell Square Hotel, où les employés de la réception reconnurent aussitôt la photo de Wu Ling. Nous leurs montrâmes ensuite celle de Dyer, mais, à notre grande

déception, le portier déclara sans la moindre hésitation que ce n'était pas l'homme qui était venu ce matin-là. À tout hasard, je lui montrai alors la photo de Lester et, à ma grande surprise, il le reconnut aussitôt.

» — Oui, monsieur, m'assura-t-il. C'est l'homme qui est venu à 10 h 30 en demandant à voir M. Wu Ling et qui est ressorti avec lui un moment après.

» Notre enquête progressait. Nous décidâmes alors d'interroger Charles Lester. Il parut sincèrement surpris et désolé en apprenant la mort du Chinois et se mit à notre entière disposition. Sa version des faits était la suivante : comme convenu avec Wu Ling, il s'était présenté à son hôtel à 10 h 30, mais ne l'avait pas vu. Le domestique de ce dernier était venu lui expliquer que son maître avait dû sortir, et lui avait proposé de le conduire auprès de lui. Sans méfiance, Lester avait accepté et le Chinois avait appelé un taxi. Ils avaient roulé pendant quelque temps en direction des quais. Mais soudain, sans doute pris de soupçons, Lester avait fait arrêter le taxi et en était descendu malgré les protestations du domestique. C'était tout ce qu'il pouvait nous dire.

» Satisfaits en apparence, nous le remerciâmes et primes congé. En fait, son histoire ne tarda pas à se révéler quelque peu inexacte. Pour commencer, Wu Ling n'avait pas de domestique, pas plus sur le bateau qu'à l'hôtel. Ensuite, le chauffeur de taxi qui avait transporté deux hommes ce matin-là se présenta de lui-même au poste de police et affirma que, loin d'être descendus en route, Lester et le Chinois s'étaient fait conduire tous deux à une maison louche de Limehouse, en plein cœur du quartier chinois. L'endroit en question était plus ou moins connu comme une fumerie d'opium de bas étage. Les deux hommes y étaient entrés ; environ une heure plus tard, l'Anglais, qu'il reconnaissait d'après la photo, en était ressorti, seul. Il était très pâle et paraissait malade. Il lui avait demandé de le conduire à la station de métro la plus proche.

» La police prit des renseignements sur Charles Lester et découvrit que, bien que jouissant d'une excellente réputation, il était couvert de dettes à cause de sa passion secrète du jeu. Évidemment, nous ne perdions pas Dyer de vue pour autant. Il se pouvait qu'il se fût fait passer pour Lester. Mais cette hypothèse se révéla sans fondement. Son alibi pour toute la journée en question était absolument inattaquable. Comme on pouvait s'y attendre, le propriétaire de la fumerie d'opium nia avec un aplomb tout oriental avoir jamais vu Charles Lester ou avoir reçu deux messieurs chez lui ce matin-là. En tout cas, la police avait tort de croire qu'on fumait de l'opium chez lui.

» Si bien intentionnées fussent-elles, ses dénégations n'aidèrent en rien Charles Lester. Il fut arrêté pour le meurtre de Wu Ling. On fouilla ses affaires, mais on n'y découvrit aucun papier se rapportant à la mine. Le propriétaire de la fumerie d'opium fut, lui aussi, arrêté, mais la rapide perquisition effectuée chez lui ne donna strictement rien. Pas la moindre boulette d'opium pour récompenser le zèle de la police.

» Pendant ce temps, mon ami M. Pearson se rongait les sangs. Il arpentait ma chambre de long en large en se lamentant à haute voix.

» — Voyons ! vous devez bien avoir une idée, monsieur Poirot ! ne cessait-il de me répéter. Vous avez sûrement une idée !

» — Des idées, je n'en manque pas, en effet, répondis-je prudemment au bout d'un moment. Seulement voilà ! elles mènent toutes dans des directions différentes.

» — Par exemple ?

» — Par exemple... le chauffeur de taxi. Qui nous dit qu'il a bien emmené les deux hommes à cette maison ? Voilà une première idée. Ensuite... est-ce bien dans cette maison qu'ils sont allés ? Supposons qu'ils se soient fait déposer devant, aient traversé la maison et soient sortis par une autre porte pour aller ailleurs...

» Cette hypothèse frappa M. Pearson.

» — Et alors, vous restez là, assis, à réfléchir ? Ne pourrions-nous pas plutôt passer à l'action ?

» Cet homme était impatient de nature, vous comprenez.

» — Monsieur, lui répondis-je avec dignité, ce n'est pas à Hercule Poirot de parcourir les rues nauséabondes de Limehouse comme un petit chien errant. Rassurez-vous. Mes agents sont au travail.

» Le lendemain, j'avais des nouvelles pour lui. Les deux hommes étaient bien entrés dans la maison en question, mais leur véritable destination était une gargote en bordure du fleuve. On les y avait vus entrer et Lester en ressortir seul un moment plus tard.

» Figurez-vous, Hastings, qu'une idée tout à fait invraisemblable vint alors à l'esprit de M. Pearson. Il tenait absolument à ce que nous nous rendions nous-mêmes dans cette gargote et y menions notre petite enquête. Je protestai, l'implorai, mais il ne voulut rien savoir. Il suggéra que nous nous déguisions. Il essaya même de me persuader de... de... – je n'ose le dire – raser ma moustache ! Mais oui, rien que ça ! Je lui fis remarquer que cette idée était absurde et ridicule. On ne détruit pas les belles choses sans motif valable. D'ailleurs, je ne vois

pas pourquoi un Belge à moustache n'aurait pas autant envie de voir le monde et de fumer de l'opium qu'un Belge sans moustache.

» Il finit donc par céder sur ce point, mais il persista néanmoins dans son projet. Lorsque je le vis arriver ce soir-là... Mon Dieu, quel spectacle ! Il était vêtu d'un caban, son menton était sale et mal rasé, et il portait un cache-col répugnant qui offensait l'odorat. Le comble, figurez-vous, c'est qu'il était ravi. Vraiment, les Anglais sont complètement fous ! Il apporta quelques modifications à mon apparence extérieure et je le laissai faire. À quoi bon discuter avec un fou ? Puis nous nous mîmes en route... Pouvais-je le laisser partir seul, déguisé comme un enfant qui va jouer au mime ?

— Non, bien sûr.

— Mais reprenons notre histoire... Nous arrivâmes donc à la gargote et, là, M. Pearson se mit à baragouiner un anglais des plus étranges. Voulant se faire passer pour un loup de mer, il parlait de gaillard d'avant, de marins d'eau douce et je ne sais quoi. Nous nous trouvions dans une petite pièce basse de plafond, pleine de Chinois. Nous mangeâmes des mets très particuliers. Ah, mon Dieu, mon estomac ! (Poirot mit la main sur cette partie de son anatomie avant de poursuivre.) Puis le propriétaire s'approcha de nous, un Chinois au sourire diabolique.

» — Vous n'aimez pas trop notre cuisine, messieurs, nous dit-il avec un accent grotesque. Venez goûter quelque chose de meilleur. Une petite pipe, ça vous dit ?

» M. Pearson me donna un grand coup de pied sous la table – il avait aussi mis des bottes de marin ! – avant de répondre :

» — Pour ma part, je ne dis pas non. Montrez-nous le chemin.

» Le Chinois sourit et nous conduisit à une cave, nous fit passer par une trappe, descendre quelques marches et en remonter quelques autres pour déboucher dans une pièce garnie de divans et de coussins des plus confortables. Nous nous allongeâmes et un jeune Chinois nous enleva nos bottes. Ce fut le meilleur moment de la soirée. Puis on nous apporta les pipes et on fit chauffer devant nous les boulettes d'opium. Nous fîmes alors semblant de fumer et de sombrer dans un sommeil plein de rêves. Mais dès que nous nous retrouvâmes seuls, M. Pearson m'appela tout doucement et se mit à ramper à quatre pattes. Je l'imitai, et nous entrâmes dans une seconde pièce où d'autres personnes étaient endormies, puis une troisième, et une quatrième, où nous surprîmes deux hommes en grande conversation. Nous restâmes derrière le rideau et tendîmes l'oreille. Ils parlaient de Wu Ling.

» — Où sont les papiers ? dit l'un.

» — C'est M. Lester qui les a pris, répondit l'autre, un Chinois, reconnaissable à son accent. Il m'a dit : "Mets-les à l'abri, dans un endroit où la police ira pas les chercher."

» — Oui, mais il s'est fait épingler, reprit le premier.

» — On le relâchera. La police est pas sûre que c'est lui le coupable.

» Cette conversation se poursuivit un moment, puis nous entendîmes les deux hommes approcher, et nous retournâmes en toute hâte à nos lits.

» — Nous ferions mieux de sortir d'ici, me dit Pearson au bout de quelques minutes. Cet endroit est malsain.

» — Je suis bien de votre avis, monsieur, lui répondis-je. La comédie a assez duré !

» Nous réussîmes à ressortir sans encombre, en laissant une somme généreuse pour notre séance. Lorsque nous fûmes loin de Limehouse, M. Pearson poussa un grand soupir et déclara :

» — Je suis content d'en être sorti ! Mais nous avons appris quelque chose d'intéressant.

» — C'est bien vrai, reconnus-je. Et je pense que nous n'aurons pas de mal à trouver ce que nous cherchons, après la mascarade de ce soir.

» Nous n'eûmes aucun mal, en effet, ajouta Poirot en conclusion.

Je n'arrivais pas à croire que c'était la fin de l'histoire, et le considérais d'un œil rond.

— Mais... mais où étaient les documents ?

— Dans sa poche, tout simplement.

— Dans la poche de qui ?

— De M. Pearson, parbleu !

Devant mon air ahuri, Poirot poursuivit calmement :

— Vous n'avez pas encore compris ? M. Pearson, comme Charles Lester, était couvert de dettes. Comme Charles Lester, il aimait jouer. Il a donc conçu le projet de voler les papiers de Wu Ling. Il est bien allé à sa rencontre à Southampton, mais il est rentré à Londres avec lui et l'a aussitôt emmené à Limehouse. Il y avait du brouillard ce jour-là ; l'homme ne pouvait pas voir où ils allaient. J'imagine que Pearson s'y rendait assez souvent pour fumer de l'opium et s'y était ainsi fait des amis d'un genre particulier. Je ne pense pas qu'il ait eu l'intention de tuer Wu Ling. Ce qu'il voulait, c'était qu'un de ses amis chinois se fasse passer pour lui et touche à sa place l'argent que devait

lui rapporter la vente des documents. Jusque-là, tout allait bien ! mais, dans l'esprit oriental, il était infiniment plus simple de tuer Wu Ling et de jeter son corps dans le fleuve, et les complices de Pearson appliquèrent leurs propres méthodes sans le consulter. Imaginez la peur bleue de Pearson lorsqu'il s'en rendit compte. Quelqu'un pouvait l'avoir vu dans le train avec Wu Ling... C'est que le meurtre est autre chose qu'un simple enlèvement !

» Son salut dépend alors du Chinois qui va se faire passer pour Wu Ling au Russell Square Hotel. Il suffit que le corps ne soit pas découvert trop tôt ! Wu Ling lui a sans doute parlé de son rendez-vous du lendemain avec Charles Lester. Pearson voit là un merveilleux moyen de détourner les soupçons de la police. Charles Lester sera la dernière personne à avoir été vue en compagnie de Wu Ling. Le mystificateur a pour ordre de se présenter comme le domestique de Wu Ling et de l'amener le plus rapidement possible à Limehouse. Là, on offre vraisemblablement à Lester un verre contenant une drogue quelconque, de façon à ce que, en reprenant ses esprits une heure plus tard, il n'ait qu'un très vague souvenir de ce qui s'est passé. C'est si bien le cas que, dès qu'il apprend la mort de Wu Ling, Lester prend peur et nie carrément être allé jusqu'à Limehouse.

» Évidemment, cela fait le jeu de Pearson. Mais croyez-vous que celui-ci soit satisfait ? Non. Je l'inquiète et il décide alors de renforcer les soupçons qui pèsent déjà sur Lester. Il met donc au point cette mascarade compliquée, pensant que je serai totalement dupe. Ne vous ai-je pas dit il y a un instant qu'il était comme un enfant jouant au mime ? Eh bien, je joue mon rôle jusqu'au bout et il rentre chez lui en se frottant les mains. Mais, le lendemain matin, l'inspecteur Miller se présente à son appartement. On trouve les papiers sur lui ; tout est terminé. Il n'a plus qu'à regretter amèrement de s'être permis de jouer au plus fin avec Hercule Poirot !... En fait, cette affaire n'a présenté qu'une seule difficulté.

— Laquelle ? m'enquis-je avec curiosité.

— Convaincre l'inspecteur Miller ! Quel animal, celui-là ! À la fois bête et têtue. Et, pour finir, c'est lui qui a été couvert de gloire.

— Quel dommage ! m'exclamai-je.

— Enfin, j'en ai retiré des compensations. Les autres membres du conseil d'administration de la Société des Mines de Birmanie m'ont donné quatorze mille actions à titre de modeste récompense pour mes services. Pas si mal, hein ?

» Néanmoins, quand vous aurez de l'argent à placer, je vous en prie, Hastings, tenez-vous-en strictement aux placements traditionnels. Rien

ne prouve que ce qu'on lit dans les journaux soit vrai. Les membres du conseil d'administration des gisements pétroliers de Porcupine sont peut-être autant de M. Pearson !

The Lost Mine

1923

Traduit par Marie-Josée Lacube

La Femme voilée

J'avais remarqué que, depuis quelque temps, Poirot était de plus en plus nerveux et irritable. Il se trouve que nous n'avions pas eu récemment d'affaire intéressante qui permît à mon ami d'exercer sa vive perspicacité et ses remarquables talents de déduction. Ce matin-là, il jeta le journal à terre avec un « Tchah ! » rageur – une de ses exclamations préférées, qui faisait tout à fait penser à l'éternuement d'un chat.

— Ils ont peur de moi, Hastings ; vos criminels anglais ont peur de moi. Quand le chat est là, les petites souris ne s'approchent plus du fromage !

— Je doute que la plupart d'entre eux soient même au courant de votre existence, répliquai-je en riant.

Poirot me jeta un regard courroucé. Il s'imagine toujours que le monde entier pense à Hercule Poirot et parle de lui. Certes, il s'était fait une réputation à Londres, mais j'avais peine à croire que son existence pût semer la terreur dans les milieux criminels.

— Que pensez-vous de ce vol de bijoux en plein jour dans Bond Street ? lui demandai-je.

— Un joli coup, reconnu Poirot, mais sans intérêt pour moi. Pas de finesse, seulement de l'audace ! Avec un canne plombée, un homme casse la vitre d'un présentoir chez un bijoutier et s'empare d'un certain nombre de pierres précieuses. D'honnêtes citoyens se jettent aussitôt sur lui ; un agent de police arrive et l'homme est pris la main dans le sac, avec les bijoux sur lui. On le conduit au commissariat et, là, on s'aperçoit que les bijoux sont faux. Il a passé les vrais à un complice, l'un des honnêtes citoyens qui sont intervenus. Il ira en prison, c'est vrai ; mais quand il en sortira, un joli petit magot l'attendra. Oui, c'est assez astucieux. Mais je pourrais faire mieux. Quelquefois, Hastings, je regrette d'avoir tant de moralité. Agir contre la loi, ce serait amusant, pour changer un peu.

— Consolez-vous, Poirot. Vous savez bien que vous êtes unique dans votre branche.

— Mais qu'y a-t-il d'intéressant pour moi en ce moment ?

Je ramassai le journal.

— Voilà un Anglais qui est mort d'une cause mystérieuse en Hollande.

— On dit toujours ça et, après coup, on découvre qu'il a mangé du poisson en conserve et que sa mort est parfaitement naturelle.

— Bon, bon ! Si vous êtes décidé à faire la mauvaise tête !

— Tiens ! dit Poirot, qui s'était approché de la fenêtre. J'aperçois en bas ce qu'on appelle dans les romans « une femme voilée ». Elle monte l'escalier ; elle sonne à la porte ; elle vient nous consulter. Voilà peut-être quelque chose d'intéressant. Quand on est aussi jeune et jolie que cette femme, on ne dissimule pas son visage derrière un voile épais, à moins d'une affaire importante.

Un instant plus tard, notre logeuse introduisait la visiteuse. Comme Poirot l'avait dit, elle portait un voile de dentelle noire si épais qu'il était difficile de distinguer ses traits. Lorsqu'elle le souleva, je vis que l'intuition de Poirot ne l'avait pas trompé ; c'était une ravissante jeune fille blonde aux yeux bleus. D'après la simplicité coûteuse de sa toilette, j'en conclus aussitôt qu'elle faisait partie de la haute société.

— Monsieur Poirot, dit-elle d'une voix douce et musicale. Je me trouve dans une situation épouvantable. Je crains même que vous ne puissiez m'aider, mais j'ai entendu dire tant de choses merveilleuses à votre sujet que vous êtes mon dernier espoir. Je suis venue vous demander l'impossible.

— L'impossible, cela me tente toujours, répondit Poirot. Continuez, je vous en prie, mademoiselle.

Notre jolie visiteuse hésitait.

— Mais vous devez être franche, ajouta Poirot. Vous ne devez absolument rien me cacher.

— Je suis prête à vous faire confiance, dit la jeune fille, se décidant brusquement. Avez-vous entendu parler de lady Millicent Castle Vaughan ?

Je levai la tête avec intérêt. L'annonce des fiançailles de lady Millicent avec le jeune duc de Southshire avait été publiée dans les journaux quelques jours plus tôt. Je savais que lady Millicent était la cinquième fille d'un aristocrate irlandais sans fortune, et le duc de

Southshire l'un des plus riches partis d'Angleterre.

— Je suis lady Millicent, poursuivit la visiteuse. Vous avez peut-être appris mes fiançailles par la presse. Je devrais être la jeune fille la plus heureuse du monde, mais, monsieur Poirot, j'ai de graves ennuis ! Il y a un homme, un homme horrible – son nom est Lavington – qui... je ne sais comment vous le dire... C'est à cause d'une lettre que j'ai écrite ; je n'avais que seize ans à l'époque ; il... il...

— Une lettre que vous avez écrite à M. Lavington ?

— Oh, non ! pas à lui ! À un jeune soldat... Je l'aimais beaucoup... il a été tué pendant la guerre.

— Je comprends, dit Poirot avec douceur.

— C'était une lettre enflammée, aux termes inconsidérés, mais je vous assure, monsieur Poirot, rien de plus. Cependant, il y a dedans des phrases qui... qui pourraient être mal interprétées.

— Je vois, dit Poirot. Et cette lettre est arrivée entre les mains de M. Lavington ?

— Oui, et il me menace, à moins que je ne lui verse une somme d'argent considérable, une somme qu'il m'est impossible de trouver, de l'envoyer au duc.

— Le salaud ! éructai-je. Je vous demande pardon, lady Millicent.

— Ne serait-il pas plus sage de tout avouer à votre futur époux ? suggéra Poirot.

— Je n'ose pas, monsieur Poirot. Le duc est un homme étrange, jaloux, soupçonneux, et toujours enclin à croire le pire. Autant rompre tout de suite mes fiançailles.

— Ah là là ! fit Poirot avec une grimace expressive. Et qu'attendez-vous de moi, mademoiselle ?

— J'avais pensé demander à M. Lavington de venir vous voir. Je pourrais lui dire que je vous ai chargé de régler cette question. Peut-être parviendriez-vous à lui faire baisser ses prétentions ?

— Quelle somme demande-t-il ?

— Vingt mille livres ! C'est tout à fait impossible. Je doute même de pouvoir en réunir mille.

— Vous pourriez peut-être emprunter l'argent en faisant jouer le fait que vous serez bientôt mariée au duc ; mais je ne suis même pas certain que vous puissiez obtenir la moitié de cette somme. Et puis... l'idée que vous payiez me répugne vraiment trop ! Non, l'ingéniosité

d'Hercule Poirot viendra à bout de vos ennemis ! Envoyez-moi ce M. Lavington. Y a-t-il des chances qu'il apporte la lettre ?

La jeune fille secoua la tête.

— Je ne pense pas. Il est très méfiant.

— Je suppose que cela ne fait aucun doute qu'il l'a en sa possession ?

— Il me l'a montrée quand je suis allée chez lui.

— Vous êtes allée à son domicile ? C'est très imprudent, mademoiselle.

— Vous croyez ? J'étais si désespérée. Je pensais que mes supplications pourraient l'émouvoir.

— Oh ! là, là ! Les hommes de ce genre ne se laissent pas émouvoir par des prières. Au contraire, cela lui a montré l'importance que vous attachiez à ce document. Où habite-t-il, ce scélérat ?

— À Buona Vista, dans Wimbledon. J'y suis allée à la nuit tombée. (Poirot poussa un grognement.) Je lui ai dit que j'allais prévenir la police, mais cela l'a simplement fait rire d'une façon cynique et méprisante. « Je vous en prie, ma chère lady Millicent, faites-le, si vous y tenez », m'a-t-il dit.

— Certes, murmura Poirot, ce n'est guère une affaire à mettre entre les mains de la police.

— « Mais je pense que vous serez plus avisée que cela, a-t-il ajouté. Vous voyez, votre lettre est ici ; dans ce petit casse-tête chinois. » Il l'a prise en main pour bien me la montrer. J'ai essayé de la lui arracher, mais il a été plus prompt que moi. Avec un ignoble sourire, il l'a pliée et l'a remise dans le casse-tête. « Elle est parfaitement en sécurité là-dedans, je vous assure, m'a-t-il dit. Et le casse-tête est rangé dans un endroit si astucieux que vous n'arriveriez jamais à le trouver. » Mon regard s'est posé sur le petit coffre-fort mural et il a secoué la tête en éclatant de rire. « J'ai un coffre bien meilleur. » Oh ! il a été véritablement odieux ! Monsieur Poirot, pensez-vous pouvoir m'aider ?

— Ayez confiance en Hercule Poirot. Je trouverai une solution.

Ces paroles rassurantes étaient bien belles, pensai-je tandis que Poirot reconduisait galamment sa jolie cliente, mais cela ne résolvait pas le problème. Je lui fis part de ces réflexions lorsqu'il remonta, et il hocha la tête tristement.

— Oui, la solution n'est pas évidente. Il a le dessus, ce Lavington. Et

pour l'instant je ne vois pas comment nous allons le posséder.

Ledit Lavington ne manqua pas de se présenter dans l'après-midi. Lady Millicent n'avait pas menti en le décrivant comme un homme odieux. Le bout de ma botte me démangeait affreusement, tant j'avais envie de le jeter à coups de pied au bas de l'escalier. Il était vulgaire et arrogant ; il rejeta avec un rire méprisant les suggestions de Poirot et se montra, d'une manière générale, entièrement maître de la situation. À tel point que je ne pus m'empêcher de trouver que Poirot n'était vraiment pas à son avantage. Il paraissait déconfit et découragé.

— Eh bien, messieurs, dit Lavington en ramassant son chapeau, nous ne semblons pas avoir beaucoup avancé. Voilà donc ce que je vous propose : lady Millicent étant une si charmante demoiselle, je veux bien lui faire un prix. (Il eut un ignoble sourire.) Disons, dix-huit mille livres. Je pars tout à l'heure pour Paris – une petite affaire à régler là-bas – et je serai de retour mardi. Si je n'ai pas reçu l'argent mardi soir, j'enverrai la lettre au duc. Ne me dites pas que lady Millicent ne peut pas trouver cette somme. Certains de ses amis masculins ne seraient que trop heureux de prêter de l'argent à une si jolie femme... si elle sait s'y prendre comme il faut.

Je devins rouge de colère et fis un pas en avant, mais, sitôt sa phrase terminée, Lavington quitta la pièce.

— Bon Dieu ! m'écriai-je. Il faut faire quelque chose. Vous ne semblez pas réagir, Poirot.

— Vous avez peut-être très bon cœur, mon ami, mais votre matière grise est dans un état déplorable. Je ne tiens pas du tout à impressionner M. Lavington par mes capacités. Plus il me croit faible, mieux cela vaut.

— Pourquoi ?

— C'est curieux, murmura Poirot d'un air pensif, que j'aie exprimé le désir de commettre un acte illégal juste avant l'arrivée de lady Millicent !

— Vous avez l'intention de pénétrer chez lui par effraction pendant son absence ? demandai-je d'un ton incrédule.

— Vous faites parfois preuve d'une vivacité d'esprit surprenante, Hastings.

— Et s'il emporte la lettre avec lui ?

Poirot secoua la tête.

— C'est peu probable. Il y a manifestement dans sa maison une cachette qu'il croit introuvable.

— Quand allons-nous... euh... faire ça ?

— Demain soir. Nous partirons d'ici à 23 heures.

À l'heure dite, j'étais prêt. J'avais jugé bon de mettre un costume sombre et un chapeau mou noir. En me voyant, Poirot me sourit d'un air épanoui.

— Je vois que vous avez mis une tenue de circonstance, dit-il. Nous allons prendre le métro jusqu'à Wimbledon.

— Ne devons-nous rien emporter ? Des outils pour forcer les serrures ou je ne sais quoi ?

— Mon cher Hastings, Hercule Poirot n'a pas recours à ces viles méthodes.

Vexé, je ne répondis pas, mais ma curiosité était en éveil. Il était minuit pile lorsque nous pénétrâmes dans le petit jardin de banlieue de Buona Vista. La maison était sombre et silencieuse. Poirot alla tout droit à une des fenêtres de l'arrière, en souleva le châssis sans faire de bruit et m'invita à entrer.

— Comment saviez-vous que cette fenêtre serait ouverte ? lui demandai-je à voix basse, très intrigué par ce mystère.

— Parce que j'ai scié le loqueteau ce matin.

— Quoi !

— Mais oui, rien de plus simple. J'ai sonné, j'ai présenté une fausse carte et l'une des cartes de visite de l'inspecteur Japp et j'ai dit que je venais, recommandé par Scotland Yard, pour les fermetures de sécurité que M. Lavington avait demandé qu'on installe pendant son absence. La domestique m'a accueilli avec enthousiasme, car il se trouve que la maison a été visitée par des cambrioleurs deux fois de suite récemment, bien qu'aucun objet de valeur n'ait été dérobé... Apparemment, d'autres clients de M. Lavington ont eu la même idée que nous ! J'ai examiné toutes les fenêtres, j'ai fait ma petite affaire et je suis reparti en interdisant aux domestiques de toucher aux fenêtres jusqu'à demain car elles étaient reliées à une commande électrique.

— Vraiment, Poirot, vous êtes formidable !

— Mon ami, c'était l'enfance de l'art. Et maintenant, au travail ! Les domestiques dorment au tout dernier étage ; il n'y a donc pas trop de risques de les réveiller.

— Je suppose que le coffre se trouve quelque part dans un mur ?

— Le coffre ? Allons donc ! Il n'y a pas de coffre. M. Lavington est un homme astucieux. Vous verrez. Il aura sûrement conçu une

cachette beaucoup plus intelligente qu'un coffre. Un coffre, c'est la première chose qu'on cherche.

Là-dessus, nous nous lançâmes dans une fouille systématique de la maison. Mais après plusieurs heures de recherches, nous n'avions toujours rien trouvé. Des signes de colère commençaient à apparaître sur le visage de Poirot.

— Ah ! sapristi ! Hercule Poirot devrait-il s'avouer vaincu ? Jamais ! Gardons notre calme. Réfléchissons. Raisonçons. En un mot, faisons fonctionner nos petites cellules grises !

Il resta immobile un moment, les sourcils froncés dans un effort de concentration ; puis la lueur verte que je connaissais si bien s'alluma dans ses yeux.

— Suis-je bête ! La cuisine !

— La cuisine ? Mais c'est impossible ! m'écriai-je. Avec les domestiques ?

— Justement. C'est ce que diraient quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent ! Et c'est pour cette raison même que la cuisine est l'endroit idéal. Parce qu'elle est pleine d'objets ordinaires. En avant ! À la cuisine !

Très sceptique, je suivis Poirot et l'observai tandis qu'il plongeait dans la huche à pain, secouait les casseroles et mettait la tête dans le four. Puis, lassé de le regarder faire, je finis par retourner dans le bureau. J'étais convaincu que c'était là seulement que nous avions une chance de découvrir la cachette. Je procédai à une seconde fouille méthodique de la pièce, remarquai qu'il était 4 h 15 et que le jour ne tarderait pas à se lever, puis je retournai du côté de la cuisine.

Je découvris avec étonnement Poirot, debout dans la caisse à charbon, au mépris de son costume de couleur claire.

— Eh oui, mon ami ! me dit-il en faisant la grimace. Ce n'est pas de gaieté de cœur que je me salis de cette façon, mais que voulez-vous...

— Lavington ne l'a tout de même pas enterrée sous le charbon !

— Si vous vous serviez de vos yeux, vous verriez que ce n'est pas le charbon que j'examine.

Je vis, en effet, que des bûches étaient empilées sur une étagère derrière la caisse à charbon et que Poirot les retirait délicatement l'une après l'autre. Soudain, il poussa une exclamation !

— Votre canif, Hastings !

Je le lui tendis. Il en inséra la lame dans le bois d'une bûche et,

brusquement, celle-ci s'ouvrit en deux. Elle était soigneusement sciée au milieu et une cavité était aménagée au centre. De cette cavité, Poirot sortit une petite boîte en bois chinoise.

— Bravo ! m'écriai-je, au comble de l'enthousiasme.

— Du calme, Hastings ! N'élevez pas trop la voix. Venez, partons avant qu'il fasse jour.

Après avoir glissé la boîte dans sa poche, Poirot sauta avec légèreté hors de la caisse à charbon et se brossa du mieux qu'il put. Nous quittâmes la maison de la même façon que nous y étions entrés et prîmes rapidement la direction de Londres.

— Mais quelle invraisemblable cachette ! m'exclamai-je. N'importe qui aurait pu se servir de cette bûche.

— En juillet, Hastings ? Et puis, elle était tout en dessous de la pile... C'est au contraire une cachette très ingénieuse. Ah ! voici un taxi ! Rentrons chez nous prendre un bon bain et nous reposer.

Après l'excitation de la nuit, je dormis longtemps. Lorsque j'entrai enfin dans notre petit salon, un peu avant 13 heures, je fus surpris de trouver Poirot assis dans un fauteuil, le casse-tête ouvert à côté de lui, en train de lire calmement la lettre qu'il en avait sortie.

Il m'accueillit avec un grand sourire et tapota la feuille qu'il tenait en main.

— Lady Millicent avait raison ; le duc n'aurait jamais excusé une lettre semblable ! Elle contient les termes d'affection les plus extravagants que j'aie jamais vus.

— Vraiment, Poirot, dis-je d'un ton de reproche, je pense que vous n'auriez pas dû lire cette lettre ! Cela ne se fait pas.

— Hercule Poirot le fait, répondit mon ami avec un calme imperturbable.

— Et, de plus, j'estime que vous n'avez pas joué franc jeu en vous servant, hier, de la carte de visite de Japp.

— Mais je ne jouais pas, Hastings. Je menais une enquête.

Je haussai les épaules. Comment discuter devant une telle mauvaise foi ?

— J'entends des pas dans l'escalier, annonça Poirot. Ce doit être lady Millicent.

Notre jolie cliente entra avec une expression inquiète qui se transforma en ravissement lorsqu'elle aperçut la lettre et la boîte que

Poirot tenait à la main.

— Oh ! Monsieur Poirot ! C'est merveilleux ! Comment y êtes-vous arrivé ?

— Par des méthodes assez répréhensibles, mademoiselle. Mais M. Lavington n'engagera pas de poursuites. C'est bien votre lettre, n'est-ce pas ?

Lady Millicent la parcourut rapidement.

— Oui. Oh ! je ne pourrai jamais assez vous remercier ! Vous êtes vraiment un homme merveilleux ! Où était-elle cachée ?

Poirot lui expliqua.

— Quelle ingéniosité de votre part d'y avoir pensé ! Je vais garder ceci en souvenir, ajouta la jeune fille en prenant la boîte sur la table.

— J'espérais, mademoiselle, que vous m'autoriseriez à la garder... en souvenir également.

— Je compte bien vous envoyer un plus beau souvenir que cela... le jour de mon mariage. Vous verrez que je ne suis pas une ingrate, monsieur Poirot.

— Le plaisir de vous avoir rendu service est pour moi une plus belle récompense qu'un chèque. Aussi, permettez-moi de garder cette boîte.

— Oh non, monsieur Poirot ! Je la veux absolument, s'écria la jeune fille en riant.

Elle étendit la main, mais Poirot fut plus prompt qu'elle. Sa main se referma sur la boîte.

— Pas question ! déclara-t-il d'une voix changée.

— Que voulez-vous dire ? demanda Lady Millicent d'un ton cassant qui me surprit.

— Permettez-moi de retirer de cette boîte le restant de son contenu. Comme vous le voyez, la cavité a été réduite de moitié en profondeur. Dans la moitié supérieure, la lettre compromettante ; et au fond...

D'un geste adroit, Poirot sortit quelque chose de la boîte et étendit la main. Sur sa paume s'étaient quatre grosses pierres scintillantes et deux énormes perles d'une blancheur de lait.

— Les bijoux volés l'autre jour dans Bond Street, je suppose, murmura-t-il. J'apprends ça.

À mon grand étonnement, je vis Japp en personne sortir de la chambre de Poirot.

— Un vieil ami à vous, je crois, dit poliment Poirot à la jeune fille.

— Mince ! Je me suis fait pincer ! s'écria celle-ci en changeant totalement de manières. Vieux gredin ! ajouta-t-elle d'un ton presque affectueux en se tournant vers Poirot.

— Gertie, ma chère, lui dit Japp, je pense que cette fois-ci vous avez perdu la partie. Je ne m'attendais guère à vous retrouver si vite ! Nous tenons aussi votre ami, l'homme qui est venu ici l'autre jour en se faisant passer pour Lavington. Quant à Lavington lui-même, alias Croker et alias Reed, j'aimerais bien savoir lequel d'entre vous l'a poignardé il y a quelques jours en Hollande. Vous pensiez qu'il avait la marchandise avec lui, pas vrai ? Mais il ne l'avait pas. Il vous a doublés en cachant les bijoux chez lui. Vous avez envoyé deux acolytes fouiller la maison et, après ça, vous avez fait appel à M. Poirot ici présent, qui, par une chance inouïe, a réussi à les retrouver.

— Vous aimez bien parler, à ce que je vois, dit la fausse lady Millicent. Lâchez-moi. Je veux bien vous suivre sans faire d'histoires. Vous ne pourrez pas dire que je ne suis pas une parfaite lady. Salut, la compagnie !

— C'étaient ses chaussures qui ne collaient pas, murmura Poirot d'un ton pensif, alors que j'étais moi-même encore trop stupéfait pour pouvoir parler. J'ai pu observer différentes petites choses dans votre chère patrie et j'ai remarqué qu'une grande dame, une vraie lady, est toujours très pointilleuse sur les chaussures qu'elle porte. Ses vêtements peuvent être usagés, mais elle sera toujours impeccablement chaussée. Or, cette lady Millicent avait une toilette élégante et coûteuse, mais des escarpins bon marché. Il y avait peu de chances que vous et moi ayons eu l'occasion de voir la véritable lady Millicent ; elle a passé très peu de temps à Londres et il faut reconnaître que cette fille lui ressemblait assez pour pouvoir se faire passer pour elle. Comme je vous l'ai dit, ce sont tout d'abord ses chaussures qui ont éveillé mes soupçons ; et puis, son histoire, et son voile : un peu trop mélodramatiques, vous ne trouvez pas ? Toute la bande devait être au courant que les bijoux étaient cachés dans le casse-tête renfermant une fausse lettre compromettante, mais l'idée de la bûche creuse devait être celle du défunt Lavington... En tout cas, Hastings, j'espère bien que vous ne me blesserez plus dans mon amour-propre comme vous l'avez fait hier en disant que mon nom est inconnu des milieux criminels. Que diable ! Ils vont jusqu'à faire appel à moi, quand, eux-mêmes, ils échouent !



Agatha Christie

LE MEURTRE
DE
ROGER ACKROYD



Agatha Christie

LE MEURTRE
DE
ROGER ACKROYD

*Traduction de Françoise Jamoul
entièrement révisée*



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob 75006 Paris

Copyright © 2011, Agatha Christie Limited,
a Chorion company. All rights reserved.

The Murder of Roger Ackroyd
Copyright © 1926, Agatha Christie Limited. All rights reserved.

© 1927, Librairie des Champs-Élysées.

© 2011, éditions du Masque,
département des éditions Jean-Claude Lattès,
pour la présente édition.

© Conception graphique et couverture : WE-WE.

978-2-702-43676-9

*Traduction de Françoise Jamoul
entièrement révisée*

AGATHA CHRISTIE POIROT'

*À Punkie,
qui aime les romans policiers classiques,
avec un cadavre, une enquête,
et des protagonistes tous soupçonnés à tour
de rôle !*

Collection de romans d'aventures
créée par Albert Pigasse

Titre de l'édition originale :
THE MURDER OF ROGER ACKROYD
publiée par HarperCollins

PETIT DÉJEUNER EN FAMILLE

Mme Ferrars mourut dans la nuit du 16 au 17 septembre, un jeudi. On me fit appeler le vendredi matin à 8 heures précises. Il n'y avait plus rien à faire. La mort remontait à plusieurs heures.

Il n'était guère plus de 9 heures quand je regagnai mon domicile. J'entrai par la porte principale et pris délibérément mon temps pour suspendre mes vêtements au portemanteau du vestibule. Mon chapeau d'abord, puis le pardessus léger dont j'avais jugé prudent de me munir. Les matinées sont fraîches, au début de l'automne.

À dire vrai, j'étais assez préoccupé, pour ne pas dire inquiet. Je n'irais pas jusqu'à prétendre qu'à cet instant, je prévoyais déjà les événements que me réservaient les semaines suivantes. J'en étais même fort loin. Mais mon instinct me soufflait que ma tranquillité était gravement menacée.

De la salle à manger, située sur ma gauche, me parvint un bruit de tasses entrechoquées, puis la toux brève et sèche de ma sœur Caroline.

— C'est toi, James ? appela-t-elle.

Question superflue : qui d'autre cela pouvait-il être ? Mais c'était bien à cause de Caroline que je m'attardais ainsi, et non sans raison. S'il faut en croire Kipling, la devise de la gent mangouste tiendrait en quatre mots : « Va, cherche et trouve. » Et selon moi, la mangouste conviendrait parfaitement comme emblème à ma sœur Caroline, si elle devait avoir des armoiries. Quant à la devise, le dernier mot suffirait. Caroline trouve sans bouger de chez elle ni faire le moindre effort. Comment s'y prend-elle ? Je l'ignore mais c'est un fait : rien ne lui reste caché. J'incline à croire que domestiques et fournisseurs lui servent d'agents de renseignements. Et quand elle sort, ce n'est pas pour aller aux nouvelles mais pour les diffuser — autre de ses talents, qu'elle exerce avec un brio confondant.

C'était d'ailleurs ce dernier trait de caractère qui suscitait en moi l'hésitation dont j'ai parlé. Que je communique à Caroline le moindre détail sur le décès de Mme Ferrars et, en une heure et demie tout au plus, la nouvelle aurait fait le tour du village.

En tant que médecin, il va de soi que je suis tenu au secret professionnel. J'observe donc envers ma sœur une discrétion rigoureuse. En pure perte, il faut bien l'avouer, mais au moins n'ai-je rien à me reprocher.

Il y a tout juste un an que le mari de Mme Ferrars est mort et depuis, sans la moindre preuve, Caroline soutient que sa femme l'a empoisonné. J'ai beau lui répéter, inlassablement, que M. Ferrars a succombé à une gastrite aiguë, aggravée par un penchant un peu trop prononcé pour la boisson, elle ignore superbement mon opinion. Il est vrai que les symptômes de la gastrite et de l'empoisonnement par l'arsenic sont assez proches. Mais Caroline fonde ses accusations sur de tout autres critères, et je l'ai maintes fois entendue déclarer :

— Cela va de soi. Il n'y a qu'à la regarder, voyons !

Bien qu'ayant dépassé ce qu'il est convenu d'appeler la première jeunesse, Mme Ferrars était encore très séduisante et ses toilettes d'une sobre élégance lui allaient à la perfection. Mais enfin, s'habiller à Paris n'est pas un crime en soi, et si toutes celles qui le font devaient être accusées d'avoir empoisonné leurs maris...

En proie à ces considérations, j'hésitais toujours quand la voix de ma sœur me rappela à l'ordre, non sans une certaine impatience.

— Eh bien, James ? Le petit déjeuner est servi, qu'est-ce que tu attends ?

Je m'empressai de répondre.

— J'arrive, ma chère ! J'accrochais mon pardessus.

— Tu aurais eu le temps d'en accrocher une demi-douzaine !

En quoi elle avait raison. J'entrai dans la salle à manger, déposai le petit baiser rituel sur la joue de ma sœur et m'assis devant mes œufs au bacon, un tantinet refroidis.

— Bien matinal, cet appel, constata Caroline.

— En effet. C'était King's Paddock, pour Mme Ferrars.

— Je sais.

— Et comment le sais-tu ?

— Par Annie.

Annie, notre bonne à tout faire, est certes une excellente fille, mais une redoutable bavarde. Dans le silence qui suivit, je continuai à manger mes œufs, conscient de la curiosité de ma sœur. Quand elle flaira quelque chose d'intéressant, le bout de son nez long et fin

palpite légèrement. C'était le cas.

— Eh bien ?

— Triste histoire. Et rien à faire. Elle a dû mourir pendant son sommeil.

— Je sais, répéta ma sœur.

Pour le coup, je me sentis froissé.

— Tu ne peux pas le savoir ! Je ne savais rien moi-même avant d'arriver là-bas et je n'ai encore rien dit à personne. Si tu tiens cela d'Annie, c'est qu'elle est extralucide !

— Je ne le tiens pas d'Annie, mais du laitier. Qui l'a su par la cuisinière des Ferrars.

Comme je le disais, Caroline n'a jamais besoin de courir aux nouvelles : celles-ci affluent spontanément vers elle.

— De quoi est-elle morte ? insista-t-elle. Crise cardiaque ?

— Le laitier ne te l'a pas dit ?

Mon humour tomba à plat. Caroline ignore le sarcasme et prend toujours tout au pied de la lettre.

— Il n'était pas au courant, annonça-t-elle avec le plus grand sérieux.

Après tout, elle finirait bien par savoir... autant la renseigner moi-même.

— Mme Ferrars a simplement pris trop de comprimés de véronal. Elle souffrait d'insomnie, ces temps-ci. Elle aura dépassé la dose par erreur.

— À d'autres ! Elle savait ce qu'elle faisait ! réagit aussitôt Caroline.

C'est curieux, mais il suffit d'entendre exprimer par autrui une opinion que l'on préférerait taire pour éprouver le besoin de la nier avec véhémence. J'éclatai en protestations indignées.

— Ah ! toi, alors, avec tes idées saugrenues ! Peux-tu me dire pourquoi une veuve encore jeune, bien portante et fortunée songerait à se suicider, au lieu de profiter de la vie ? C'est absurde !

— Pas du tout. Elle avait beaucoup changé depuis six mois, tu l'as certainement remarqué ? Comme si quelque chose la rongait. Et elle ne pouvait plus dormir, tu l'as reconnu toi-même à l'instant.

Je m'informai, non sans froideur :

— Et quel est ton diagnostic ? Chagrin d'amour, sans doute ?

Ma sœur secoua la tête :

— Le remords ! Cela va de soi, lança-t-elle avec panache.

— Le remords ?

— Oui. Tu n'as jamais voulu me croire, quand je soutenais qu'elle avait empoisonné son mari. Maintenant, j'en suis plus convaincue que jamais.

— Ta logique me semble en défaut, rétorquai-je. Il faut du sang-froid pour commettre un meurtre. Une femme capable de cela n'irait pas s'embarrasser de sentiments ni de repentir. Elle profiterait tranquillement des fruits de son crime.

Derechef, Caroline secoua la tête.

— Certaines femmes, peut-être. Mais pas Mme Ferrars. C'était un paquet de nerfs. Sous le coup d'une impulsion irraisonnée, elle se sera débarrassée de son mari parce qu'elle ne pouvait plus supporter de souffrir. Il est vrai que vivre près d'un homme comme Ashley Ferrars devait représenter une véritable épreuve...

J'approuvai d'un signe de tête.

— Et depuis, elle se rongait de remords. La pauvre, comment ne pas la plaindre ?

Du vivant de Mme Ferrars, je doute fort que Caroline ait fait preuve d'une telle mansuétude à son égard. Mais depuis qu'elle s'en est allée là où, c'est fort probable, son élégance parisienne n'a plus cours, ma sœur découvre les douceurs de la compréhension et de la pitié.

D'un ton sans réplique, je décrétai cette idée ridicule.

Avec d'autant plus d'assurance que je partageais secrètement, en partie du moins, les opinions de ma sœur. Mais ses déductions fulgurantes me déplaisent d'autant plus qu'elles se révèlent souvent justes, et je ne tenais pas à l'encourager dans cette voie. Sinon, elle ferait part de ses conclusions à tout le village, et les gens s'imagineraient que j'avais violé le secret professionnel. La vie n'est pas toujours facile.

— Ridicule ? objecta aussitôt Caroline. C'est ce que nous verrons. Je parie dix contre un qu'elle a laissé une confession écrite et détaillée.

— Elle n'a rien laissé du tout ! ripostai-je abruptement, sans prendre garde où je m'aventurais.

Caroline saisit la balle au bond.

— Tu as donc pris la peine de te renseigner ! Au fond de toi-même,

James, tu n'es pas loin de penser la même chose que moi, espèce de vieux renard !

— On ne doit jamais écarter la possibilité d'un suicide, énonçai-je avec gravité.

— Il y aura une enquête ?

— Peut-être, cela dépend. Si je peux affirmer en toute certitude que cette absorption massive de véronal était accidentelle, l'enquête ne sera sans doute pas nécessaire.

— Et... tu peux l'affirmer en toute certitude ? demanda ma sœur d'un ton perspicace.

J'évitai de répondre et quittai la table.

COUP D'ŒIL SUR LE TOUT-KING'S ABBOT

Avant de m'étendre davantage sur ma conversation avec Caroline, je crois opportun d'esquisser à grands traits ce que j'appellerai notre géographie locale. King's Abbot, notre village, ressemble sans doute à beaucoup d'autres. Cranchester, la grande ville la plus proche, se trouve à quinze kilomètres. Nous possédons une gare importante, un petit bureau de poste et deux magasins qui se font concurrence et où l'on trouve à peu près tout ce qu'on veut. Tous les hommes valides s'empressent de partir dès qu'ils sont en âge de le faire, mais nous ne manquons ni de vieilles filles ni d'officiers à la retraite. Quant à nos passe-temps et distractions préférés, un verbe suffira pour les décrire : cancaner.

Seules, deux maisons méritent le nom de « domaine » à King's Abbot. L'une est King's Paddock, que Mme Ferrars tenait de son défunt mari. La seconde, Fernly Park, appartient à Roger Ackroyd. Ackroyd est si parfaitement conforme au type classique du gentilhomme campagnard qu'il en devient invraisemblable. Ce côté « plus vrai que nature » m'a toujours intéressé. Il me rappelle ces opérettes surannées, où des hommes en tenue de sport et à la face rubiconde apparaissent inmanquablement au début du premier acte. Dans un décor de verdure, ils entonnent presque toujours une chanson où il est question de se rendre à Londres pour s'y amuser. On donne des revues, de nos jours, et le gentilhomme campagnard a quitté la scène.

Naturellement, Ackroyd n'est pas un gentilhomme campagnard à proprement parler. C'est un industriel qui, si je ne me trompe, a tiré une fortune colossale de la fabrication de roues de wagons. Il frise la cinquantaine, arbore un visage rougeaud et des manières affables. Très lié avec le pasteur et, bien qu'on le dise « fort près de ses sous », il participe généreusement aux collectes paroissiales. Il patronne les matches de cricket, les clubs de jeunes gens et les foyers pour invalides de guerre. En un mot, il est l'âme de notre paisible village.

Il faut savoir qu'à l'âge de vingt et un ans, Roger Ackroyd était tombé amoureux d'une très jolie femme, de cinq ans son aînée, et l'avait épousée. Mme Paton était veuve et avait un fils. Leur union fut brève et douloureuse : disons-le tout net, Mme Ackroyd s'adonnait à la

boisson - et il ne lui avait fallu que quatre ans pour en mourir.

Les années passèrent, sans que Roger Ackroyd se montrât disposé à tenter une seconde aventure matrimoniale. L'enfant que lui laissait sa femme n'avait que sept ans à la mort de sa mère. Il en a maintenant vingt-cinq. Ackroyd l'a toujours considéré comme son propre fils et l'a élevé comme tel. Mais c'est un enfant terrible et, pour son beau-père, une source continuelle d'inquiétude et de soucis. Malgré cela, tout le monde l'aime, chez nous. Ralph est si beau garçon, et si séduisant !

Comme je l'ai déjà signalé, les potins vont bon train au village. Et très vite, chacun put s'apercevoir que Roger Ackroyd et Mme Ferrars semblaient s'entendre à merveille. Quand elle perdit son mari, leurs liens parurent se resserrer davantage encore. On les voyait toujours ensemble et il était communément admis que, dès la fin de son deuil, Mme Ferrars deviendrait la nouvelle Mme Roger Ackroyd. D'un certain point de vue, on trouvait même que cette union serait particulièrement bien assortie. De notoriété publique, Mme Ackroyd s'était noyée dans l'alcool et l'on pouvait en dire autant d'Ashley Ferrars. En somme, que ces deux victimes du drame de l'alcoolisme trouvent un réconfort l'une près de l'autre semblait la solution idéale. N'avaient-ils pas porté la même croix ?

Les Ferrars ne s'étaient installés à King's Abbot qu'un an plus tôt, mais il y avait beau temps que Roger Ackroyd servait de cible aux commérages. Pendant l'enfance et l'adolescence de Ralph, d'innombrables gouvernantes s'étaient succédé à Fernly Park, suscitant chacune à son tour la méfiance de Caroline et de son cercle de commères. Et je crois pouvoir affirmer que, depuis quinze ans — au moins —, tout King's Abbot s'attendait de pied ferme à voir Ackroyd épouser une de ces dames.

La dernière d'entre elles — redoutable créature répondant au nom de Mlle Russell — règne depuis cinq ans sur la demeure. Soit deux fois plus longtemps déjà que toutes celles qui l'ont précédée. Et l'on s'accorde sur le fait que, sans l'arrivée de Mme Ferrars, Ackroyd aurait eu bien du mal à échapper à ses filets.

Une autre circonstance a joué en sa faveur : l'apparition inattendue d'une belle-sœur pourvue d'une fille, et qui débarquait du Canada. Mme Cecil Ackroyd, veuve du jeune frère de Roger Ackroyd - le mauvais sujet de la famille -, s'était installée à Fernly Park. Et, selon Caroline, avait remis définitivement Mlle Russell « à sa place ».

Qu'entend-elle au juste par cette formule rébarbative et plutôt réfrigérante ? Je l'ignore. Mais je sais que Mlle Russell arbore une mine pincée et un sourire que je qualifierais d'acide. En outre, elle fait

montre d'une sympathie débordante pour « cette pauvre Mme Ackroyd, obligée de vivre à la charge de son beau-frère. Le pain de la charité est si amer, n'est-ce pas ? Pour ma part, je serais bien malheureuse si je ne travaillais pas pour gagner ma vie ! »

J'ignore ce que put penser Mme Cecil Ackroyd des liens qui se nouaient entre Mme Ferrars et son beau-frère, mais une chose est sûre : il valait beaucoup mieux pour elle qu'il ne se remariât pas. Elle se montrait toujours charmante envers Mme Ferrars, quand elles se rencontraient, et même particulièrement chaleureuse. Mais Caroline prétend que cela ne prouve rien.

Voilà donc à quoi s'occupait King's Abbot, toutes ces dernières années. Nous avons littéralement disséqué tout ce qui concernait Roger Ackroyd et assigné à Mme Ferrars sa place exacte dans le tableau. Et voici qu'une pièce de ce puzzle vient d'être dérangée. Nous qui envisagions déjà de choisir des cadeaux de noces, nous voilà projetés en pleine tragédie.

C'est en pensant à tout cela, et à quelques autres choses encore, que je partis pour ma tournée de visites. La routine habituelle, aucun cas intéressant en vue. Et cela valait sans doute mieux, car mes réflexions me ramenaient sans cesse à la mort mystérieuse de Mme Ferrars. Avait-elle mis fin à ses jours ? En ce cas, elle avait certainement laissé une lettre pour expliquer ses intentions. À ma connaissance, les femmes résolues à se suicider révèlent volontiers les raisons de leur geste fatal. Elles ont un sens inné du spectacle.

Quand l'avais-je vue pour la dernière fois ? Il devait y avoir une semaine, au moins. Elle s'était comportée tout à fait normalement, étant donné les... disons : les circonstances.

Tout à coup, la mémoire me revint. Je l'avais aperçue pas plus tard que la veille, sans lui parler toutefois. Elle se promenait avec Ralph Paton, ce qui m'avait surpris : j'ignorais la présence de ce dernier à King's Abbot. À vrai dire, je le croyais définitivement brouillé avec son beau-père ; on ne l'avait pas revu depuis près de six mois. Mme Ferrars et lui avaient fait, bras dessus, bras dessous, une de ces longues promenades propices aux confidences - et elle semblait parler avec conviction.

C'est en évoquant cette scène, je crois pouvoir l'affirmer sans me tromper, que j'éprouvai pour la première fois le pressentiment dont j'ai parlé. Rien de bien précis encore, mais une sorte de prémonition de ce que nous réservait l'avenir. Ce doux tête-à-tête entre Mme Ferrars et Ralph Paton, surpris la veille, me laissait une impression désagréable. J'y pensais toujours, lorsque je me retrouvai face à Roger Ackroyd.

— Sheppard ! s'exclama-t-il. Moi qui espérais justement vous rencontrer ! C'est terrible, n'est-ce pas ?

— Alors, vous savez déjà ?

Il acquiesça, et je pus voir à quel point il accusait le coup. Ses bonnes joues rouges semblaient creusées, sa mine joviale et son teint fleuri n'étaient plus qu'un souvenir. Il déclara d'un ton posé :

— Et vous ne connaissez pas encore le pire. Écoutez, Sheppard, il faut que je vous parle. Vous serait-il possible de me raccompagner ?

— Maintenant ? Difficilement. Il me reste trois malades à voir et je dois être chez moi à midi pour ma consultation.

— Alors, cet après-midi ? Non, venez plutôt dîner, ce sera mieux. 19 h 30, si cela vous convient ?

— Entendu, je dois pouvoir m'arranger. Mais de quoi s'agit-il ? Un problème avec Ralph ?

La question m'avait échappé, mais elle tombait sous le sens. Ralph lui avait toujours causé tellement de soucis... Ackroyd ne parut pas comprendre. Il me dévisagea d'un œil éteint et je commençai à me rendre compte qu'il se passait quelque chose de grave. De vraiment grave. Jamais je ne l'avais vu aussi désespéré.

— Ralph ? répéta-t-il d'un ton absent. Oh non ! il ne s'agit pas de lui, il est à Londres. Ciel, voici la vieille Mlle Gannett ! Je ne tiens pas à lui parler de cette horrible histoire. À ce soir, Sheppard. 19 h 30.

J'approuvai d'un signe de tête et il s'empressa de me quitter, me laissant tout pensif. Ralph, à Londres ? En tout cas, il était venu à King's Abbot la veille, dans l'après-midi. Il avait dû rentrer dans la soirée, ou ce matin à la première heure. Pourtant, les propos d'Ackroyd ne laissaient rien supposer de tel. À l'entendre, ils ne s'étaient pas revus depuis des mois.

Je n'eus pas le temps de creuser la question plus avant : Mlle Gannett fondait sur moi, assoiffée de nouvelles. Cette demoiselle ressemble étrangement à ma sœur Caroline, à un détail près toutefois : il lui manque ce flair infailible qui autorise ma sœur à tirer des conclusions hâtives, et confère à ses manigances une sorte de grandeur. Hors d'haleine, Mlle Gannett passa aussitôt à l'attaque.

Pauvre chère Mme Ferrars ! Une bien pénible affaire, n'est-ce pas ? Et tous ces gens qui affirmaient qu'elle se droguait depuis des années ! Mais les gens sont si malveillants... Pourtant, c'est triste à dire, il y a souvent une trace de vérité dans les pires calomnies. Pas de fumée sans feu ! On racontait aussi que M. Ackroyd avait découvert le pot

aux roses et rompu les fiançailles. Car il y avait eu fiançailles, Mlle Gannett en possédait la preuve indubitable. Je devais être au courant, naturellement : les médecins ne savent-ils pas tout ? Seulement voilà, ils savent aussi se taire...

Et de me vriller de son regard perçant, pour tenter de surprendre une éventuelle réaction de ma part. Dieu merci, vivre si longtemps auprès de Caroline m'a appris à rester insensible aux approches et à ne pas me compromettre. En l'occurrence, je félicitai chaudement Mlle Gannett de ne pas se joindre au clan des mauvaises langues. Puis, satisfait de cette riposte imparable, je m'éloignai sans lui laisser le temps de se reprendre, l'abandonnant à sa perplexité.

Tout songeur, je rentrai chez moi où m'attendaient plusieurs patients. Je croyais avoir expédié le dernier et me préparais à passer quelques minutes dans le jardin avant le déjeuner quand je m'avisai qu'il me restait une cliente. Quand elle s'approcha, j'eus la surprise de reconnaître Mlle Russell. Pourquoi cette surprise ? Rien ne la motivait, sinon le fait que Mlle Russell semble jouir d'une santé de fer. Elle paraît tout simplement inaccessible à la maladie. La gouvernante de Roger Ackroyd est une grande et belle personne au regard sévère et à la bouche pincée, d'allure plutôt revêche. Si j'étais femme de chambre ou cuisinière sous ses ordres, je crois que je m'enfuirais en entendant son pas.

— Bonjour, docteur Sheppard, dit Mlle Russell. Je vous serais très obligée de bien vouloir jeter un coup d'œil à mon genou.

Je m'exécutai mais, je l'avoue, n'en fus pas plus avancé pour autant. Et la description plutôt vague qu'elle me donna de ses douleurs me parut fort peu convaincante. De la part d'une femme moins intègre, j'aurais volontiers supposé qu'il s'agissait d'un prétexte pour me soutirer des informations sur la mort de Mme Ferrars. Si le soupçon m'en traversa l'esprit, je dus bien vite reconnaître que j'avais mal jugé ma patiente, en tout cas sur ce point précis. Elle ne fit qu'une brève allusion à cet événement tragique. Toutefois il était clair qu'elle souhaitait s'entretenir avec moi.

— Eh bien, finit-elle par dire, merci pour ce flacon de liniment, docteur. Bien que je ne croie pas beaucoup à son efficacité.

Je n'y croyais pas davantage mais protestai pour la forme. Après tout, le remède ne lui ferait pas de mal, et il faut bien prêcher pour sa paroisse. Mlle Russell promena sur ma rangée de flacons un regard désapprobateur et annonça :

— Je me méfie de toutes ces drogues, docteur. Elles peuvent être très nocives. Tenez, la cocaïne, par exemple.

— Là-dessus, tout ce que je peux vous dire...

— Son usage est très répandu dans la haute société.

Mlle Russell est beaucoup plus au courant que moi des habitudes du grand monde, j'en suis convaincu. Aussi ne me risquai-je pas à en discuter avec elle et la laissai poursuivre.

— Simple curiosité, docteur. Supposons qu'une personne soit devenue l'esclave de la drogue : existe-t-il un traitement ?

Une telle question exige une réponse détaillée et je fis à ma patiente un bref exposé qu'elle écouta avec attention, ce qui raviva mes soupçons. Persuadé qu'elle cherchait à me soutirer des informations sur la mort de Mme Ferrars, j'ajoutai :

— Prenez le véronal, par exemple...

Mais, curieusement, le véronal ne parut pas l'intéresser, bien au contraire. Elle orienta la conversation sur certains poisons aussi rares qu'impossibles à déceler et voulut savoir s'ils existaient bien.

— Ah ! Mlle Russell, vous avez lu des romans policiers !

Elle en convint volontiers.

— Le poison, expliquai-je, est l'ingrédient le plus classique du roman policier. Il doit être rarissime, provenir si possible d'Amérique du Sud, et de préférence d'une obscure tribu qui l'utilise pour y tremper ses flèches. Il provoque une mort instantanée que la science occidentale est incapable d'expliquer. C'est à cela que vous pensez ?

— Exactement. Un tel poison existe-t-il vraiment ?

Je secouai la tête d'un air désolé.

— Je crains que non. À part le curare, naturellement. Je m'étendis longuement sur le curare mais, cette fois encore, Mlle Russell parut se désintéresser de la question. Elle me demanda si j'en gardais dans mon armoire à poisons, et j'eus le sentiment de baisser dans son estime en répondant par la négative. Puis elle déclara qu'elle devait rentrer et je la reconduisis jusqu'à la porte de mon cabinet. C'est à cet instant précis que le gong annonça le déjeuner.

Ainsi, Mlle Russell se délectait de romans policiers ! Je ne l'aurais jamais cru, et penser à elle sous ce jour m'amuse infiniment. Je la vois très bien sortir de l'office afin de réprimander une femme de chambre maladroite, puis y retourner en hâte pour se replonger avec délices dans *Le Mystère de la Septième Mort*, ou quelque chose d'approchant.

L'AMATEUR DE COURGES

Au déjeuner, j'avertis Caroline que je dînerais à Fernly. Elle ne souleva aucune objection, bien au contraire.

— C'est parfait, tu vas tout savoir. Au fait, quel est le problème avec Ralph ?

— Avec Ralph ? m'étonnai-je. Mais... rien du tout.

— Alors pourquoi n'est-il pas à Fernly Park, et que fait-il aux *Trois Marcassins* ?

Je ne mis pas une seconde en doute l'affirmation de Caroline. Si elle déclarait que Ralph Paton séjournait à l'auberge du village, il ne pouvait être ailleurs. Sous le coup de la surprise, je faillis à ma règle d'or : toujours garder mes informations pour moi.

— Ackroyd m'avait dit qu'il était à Londres, observai-je.

— Tiens donc ! fit Caroline dont le nez remua, signe qu'elle analysait le renseignement. Il est arrivé hier aux *Trois Marcassins*, et il y est toujours. Hier soir, il est sorti avec une jeune fille.

La nouvelle ne m'étonna guère : Ralph sortait pratiquement chaque soir avec une fille. Mais qu'il ait choisi pour cela King's Abbot plutôt que la joyeuse capitale me donnait à réfléchir. La capitale est tellement plus amusante ! Je m'informai :

— Avec une des employées ?

— Non, justement. Il a rejoint cette jeune fille en ville, et j'ignore qui elle est.

Pénible aveu, dans la bouche de Caroline.

— Mais je peux deviner, enchaîna-t-elle, inlassable. J'attendis patiemment la suite.

— C'était sa cousine, cela va de soi.

— Flora Ackroyd ? m'exclamai-je, ébahi.

Naturellement, Flora Ackroyd et Ralph Paton n'ont aucun lien de parenté, mais ce cousinage est tacitement admis par tous. Il y a si

longtemps que Ralph est considéré comme le fils de Roger Ackroyd !

— Flora Ackroyd, répéta ma sœur.

— Mais pourquoi n'est-il pas allé à Fernly, s'il voulait la voir ?

— Parce qu'ils sont fiancés, énonça Caroline en savourant chaque mot. Secrètement. Et comme le vieil Ackroyd ne veut rien savoir, ils sont obligés de se cacher pour se voir.

Je distinguais de nombreuses failles dans la théorie de Caroline mais m'abstins de les relever. Une remarque anodine sur notre nouveau voisin me servit d'échappatoire.

Les Mélèzes, la maison mitoyenne, était occupée depuis peu par un inconnu. Et Caroline, à son grand dépit, n'avait strictement rien pu apprendre sur lui, sinon qu'il était étranger. Son service de renseignements avait fait chou blanc. Cet homme doit se faire livrer du lait, des légumes, de la viande et quelquefois du poisson, comme tout le monde. Mais aucun des fournisseurs concernés ne semble avoir obtenu la moindre information à son sujet. Ce serait un certain M. Porrot, nom qui recèle un je ne sais quoi d'in vraisemblable. La seule chose dont nous soyons sûrs, c'est qu'il s'adonne à la culture des courges.

Mais ce n'est pas ce genre de détails qui intéresse Caroline. Elle veut savoir d'où il vient, ce qu'il fait dans la vie, s'il est marié, comment est ou était sa femme, s'il a des enfants, le nom de jeune fille de sa mère, etc. À mon avis, l'inventeur du questionnaire pour l'établissement des passeports devait avoir un caractère assez proche de celui de ma sœur.

— Ma chère Caroline, déclarai-je, je n'ai aucun doute sur la profession qu'exerçait notre voisin. C'est un coiffeur à la retraite, il n'y a qu'à voir sa moustache.

Caroline réfuta mon opinion. Elle soutint que si l'homme avait été coiffeur, il n'aurait pas les cheveux raides mais ondulés, comme tous ses pareils. Je nommai plusieurs coiffeurs de ma connaissance qui avaient les cheveux raides, mais elle refusa de se laisser convaincre.

— Je n'arrive pas à le situer, dit-elle d'un ton ulcéré. L'autre jour, je lui ai emprunté quelques outils de jardinage. Il s'est montré parfaitement courtois mais je n'en ai rien tiré. J'ai fini par lui demander tout net s'il était français, il a répondu que non et... je ne sais pas pourquoi, je n'ai plus osé le questionner. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il s'exprime dans un anglais invraisemblable et que son accent est à couper au couteau.

Notre mystérieux voisin commence à m'intéresser sérieusement. Un homme capable de river son clou à Caroline et de la renvoyer

bredouille, comme la reine de Saba, ne doit pas - quels que soient son accent et ses faiblesses linguistiques - être n'importe qui.

— Je crois qu'il possède un de ces nouveaux aspirateurs, annonça-t-elle.

Je compris qu'elle méditait déjà de l'emprunter, bon prétexte pour s'informer davantage. Je vis son œil s'allumer à cette perspective et en profitai pour m'esquiver dans le jardin. J'ai un certain goût pour le jardinage. Et je m'appliquais à arracher des pissenlits quand un cri d'avertissement retentit, tout près de moi. Un objet pesant me frôla les oreilles et s'écrasa à mes pieds dans un gargouillis répugnant. Une courge !

Je levai la tête, furibond. Un visage se montra par-dessus le mur, sur ma gauche. Un crâne ovoïde partiellement planté de cheveux d'un noir suspect, une invraisemblable moustache et une paire d'yeux scrutateurs. C'était notre mystérieux voisin, M. Porrot. Il se confondit en excuses.

— Mille regrets, monsieur, je suis absolument impardonnable. Cela fait quelques mois que je m'adonne à la culture des cucurbitacées. Et voilà que ce matin, je les prends en aversion et les envoie promener, en pensée et en action. J'ai donc empoigné la plus grosse et l'ai jetée par-dessus le mur. Je suis affreusement confus, monsieur. J'implore votre pardon à genoux.

Ma colère ne résista pas à ce déluge d'excuses. Après tout, ce malheureux légume ne m'avait pas touché. L'essentiel était que notre nouveau voisin ne prît pas goût au lancement des cucurbitacées par-dessus les murs. J'espérais sincèrement que ce ne serait pas le cas. C'était là un procédé qui ne pouvait faciliter nos rapports de voisinage.

L'étrange petit homme parut déchiffrer mes pensées.

— Rassurez-vous ! s'exclama-t-il, je n'ai pas pour habitude d'agir ainsi. Mais trouvez-vous croyable, monsieur, qu'un homme se donne tant de mal pour atteindre un certain objectif, à savoir le moment où il pourra occuper ses loisirs à sa guise ; qu'il sue sang et eau pour y parvenir et que, une fois ce but atteint, il regrette le bon vieux temps et les activités qu'il se croyait si heureux d'abandonner ?

— Oui, répondis-je après réflexion, j'estime le phénomène assez fréquent. Il se peut même que ce soit mon cas. Il y a un an, j'ai fait un héritage, suffisant pour me permettre de réaliser un vieux rêve. Voyager, voir le monde... eh bien, comme je vous l'ai dit, cela date d'un an et je suis toujours là !

Le petit homme hochait la tête.

— Les chaînes de l'habitude... Nous travaillons en vue d'un but précis et, celui-ci atteint, nous découvrons à quel point notre tâche quotidienne nous manque. Et notez bien, monsieur, que mon travail était particulièrement intéressant. Le plus intéressant qui soit au monde.

Dans un accès d'humeur carolinienne, je l'encourageai à poursuivre :

— Ah oui ?

— Je parle de l'étude de la nature humaine, monsieur.

— Certes, approuvai-je avec bienveillance.

Plus de doute, c'était un coiffeur à la retraite. Qui mieux qu'un coiffeur connaît les secrets de l'humaine nature ?

— Et j'avais aussi un ami, un vieux compagnon de route. Il m'était très cher, bien qu'il se montrât parfois d'une sottise à faire peur. Croiriez-vous que je regrette jusqu'à sa stupidité ? Sa naïveté, sa rectitude morale, le plaisir que je prenais à l'étonner et à l'enchanter par mes remarquables talents... tout cela me manque plus que je ne saurais dire.

— Il est mort ? m'informai-je avec une mine de circonstance.

— Non, il vit et prospère, mais à l'autre bout du monde maintenant. En Argentine.

— En Argentine, répétai-je avec envie.

J'ai toujours désiré connaître l'Amérique du Sud. Je soupirai, levai les yeux et rencontrai le regard compatissant de M. Porrot. Un petit homme très compréhensif, semblait-il.

— Comptez-vous y aller ?

Je secouai la tête en soupirant de plus belle.

— J'aurais pu, il y a un an, mais j'ai agi comme un idiot, et même pire. Je me suis montré trop gourmand et j'ai lâché la proie pour l'ombre.

— Je comprends, dit M. Porrot. Vous avez spéculé ?

J'approuvai, l'air maussade, mais malgré moi, j'étais secrètement amusé. C'était plus fort que moi : ce ridicule petit homme arborait une mine si solennelle ! Sa question me prit totalement au dépourvu.

— Pas sur les *Pétroles du Porc-Épic* ?

J'ouvris des yeux effarés.

— À vrai dire, j'y avais songé. Mais j'ai finalement opté pour une

mine d'or, dans l'ouest de l'Australie.

Mon voisin m'observait d'un air bizarre dont le sens m'échappait totalement.

— C'est le Destin, déclara-t-il enfin.

— Comment cela, le Destin ? demandai-je avec humeur.

— Il était écrit que je deviendrais le voisin d'un homme qui s'intéresse de près aux *Pétroles du Porc-Épic* et aux *mines d'or d'Australie occidentale*. Vous n'auriez pas un faible pour les cheveux auburn, par hasard ?

Je le regardai, bouche bée, et il éclata de rire.

— Mais non, je ne perds pas la tête, soyez tranquille, et ma question était ridicule. L'ami dont je vous ai parlé était jeune, il croyait à la bonté des femmes et les trouvait toutes belles, ou presque. Mais vous êtes un homme mûr, vous, un médecin. Vous connaissez la folie et la vanité de la plupart des choses de la vie. Et puisque nous sommes voisins, je vous prie d'accepter ma plus belle courge et de l'offrir à votre charmante sœur.

Il se pencha et se releva en exhibant pompeusement un gigantesque spécimen du genre, que j'acceptai avec toute la solennité requise.

— Eh bien, reprit le petit homme avec chaleur, voici une matinée bien employée puisque j'ai fait la connaissance d'un homme qui me rappelle un ami lointain. Au fait, j'aimerais vous poser une question. Vous devez connaître tout le monde dans ce petit village : qui donc est ce beau garçon brun aux yeux noirs, qu'on voit passer le nez au vent et le sourire aux lèvres ?

Cette description ne laissait aucune place au doute.

— Ce doit être le capitaine Ralph Paton.

— Je ne l'avais jamais vu jusqu'ici.

— Non, cela fait un certain temps qu'il n'est pas venu. C'est le fils de M. Ackroyd, de Fernly Park. Ou plutôt, son fils adoptif.

Mon voisin esquissa un geste d'impatience.

— Mais bien sûr, j'aurais dû m'en douter ! M. Ackroyd m'en a souvent parlé.

— Vous connaissez M. Ackroyd ? m'écriai-je, quelque peu surpris.

— M. Ackroyd m'a connu à Londres, à l'époque où j'y travaillais. Mais je l'ai prié de ne pas révéler ma profession aux gens d'ici.

— Je vois, commentai-je, plutôt amusé par ce qui me parut une prétention sans bornes.

Mais le petit homme enchaîna, plein d'importance :

— Mieux vaut garder l'incognito, je n'aspire pas à la notoriété. Je n'ai même pas pris la peine de corriger la façon dont les gens écorchent mon nom, par ici.

— Vraiment ? hasardai-je, ne sachant trop que dire.

M. Porrot reprit d'une voix songeuse :

— Le capitaine Ralph Paton... Ainsi, il est fiancé à la nièce d'Ackroyd, la charmante Mlle Flora.

— Qui vous en a parlé ? demandai-je, ébahi.

— M. Ackroyd, il y a une semaine environ. Il est enchanté. Lui qui désirait depuis si longtemps que cela finît ainsi... en tout cas, c'est ce que j'ai cru comprendre. Je pense même qu'il a exercé une certaine pression sur le jeune homme, ce qui n'est jamais très sage. Un homme devrait se marier par inclination, et non pour plaire à un beau-père dont il espère hériter un jour.

Je ne savais plus que penser. Je voyais mal Ackroyd prendre un coiffeur pour confident et discuter avec lui du mariage de sa nièce et de son beau-fils. Certes, Ackroyd fait montre d'un aimable paternalisme envers les classes inférieures, mais il n'en possède pas moins le sens aigu de sa dignité personnelle. Je commençais à me demander si ce Porrot était réellement coiffeur. Et, pour dissimuler ma gêne, je saisis le premier prétexte qui me vint à l'esprit.

— Qu'est-ce qui a bien pu attirer votre attention sur Ralph Paton ? Sa bonne mine ?

— Non, pas seulement cela, bien qu'il soit particulièrement beau pour un Anglais. Un véritable Apollon, comme on dit dans les romans féminins. Non, il y a chez ce jeune homme quelque chose qui m'échappe.

Il prononça ces derniers mots d'un ton rêveur qui me laissa une impression indéfinissable. Un peu comme s'il jugeait Ralph à la lumière d'un savoir personnel, que je ne pouvais partager. Et ce fut sur cette impression que je restai car, à cet instant, Caroline m'appela de la maison.

Je rentrai, pour trouver ma sœur le chapeau sur la tête : de toute évidence, elle arrivait du village. Elle attaqua sans préambule :

— J'ai rencontré M. Ackroyd.

— Ah bon ?

— Naturellement, je l'ai arrêté au passage, mais il semblait vraiment très pressé. Il ne pensait qu'à s'éloigner.

Sur ce point, elle avait sûrement raison. Elle avait dû lui faire le même effet que Mlle Gannett m'avait fait un peu plus tôt, mais en pire. On se débarrasse moins aisément de Caroline.

— Je l'ai aussitôt questionné au sujet de Ralph, et il est tombé des nues. Il ignorait totalement qu'il était en ville et m'a même dit que je devais me tromper. Me tromper, moi !

— Ridicule. Il devrait mieux te connaître.

— Et là-dessus, il m'a annoncé que Flora et Ralph étaient fiancés.

— Je le savais ! m'écriai-je, assez fier de moi.

— Et qui te l'a dit ?

— Notre nouveau voisin.

Caroline connut un instant d'indécision manifeste. Pendant une ou deux secondes elle hésita comme la boule de la roulette vacillant entre deux numéros, puis repoussa l'appât.

— J'ai dit à M. Ackroyd que Ralph était descendu aux *Trois Marcassins*.

— Caroline ! Il ne t'est jamais venu à l'esprit que tu pouvais faire beaucoup de mal, en parlant à tort et à travers ?

— Que me chantes-tu là ? Les gens ont le droit de savoir ! Et je considère de mon devoir de les avertir. M. Ackroyd m'en a été extrêmement reconnaissant.

— Et ensuite... commençai-je, voyant venir d'autres révélations.

— À mon avis, il est allé tout droit aux *Trois Marcassins*. Et s'il l'a fait, il n'y a pas trouvé Ralph.

— Ah non ?

— Non. Parce qu'en revenant par les bois, je...

— En revenant par le bois, toi ?

Caroline eut le bon goût de rougir.

— Il faisait si beau ! s'exclama-t-elle, j'ai eu envie de faire un petit tour. La forêt est superbe à cette époque-ci, avec toutes ces teintes automnales...

Caroline n'éprouve pas le moindre intérêt pour la forêt, quelle que

soit la saison. Pour elle, ce n'est qu'un endroit où on se mouille les pieds et où on court le risque de recevoir toutes sortes de choses déplaisantes sur la tête. Non, c'était bel et bien l'instinct de la mangouste qui l'avait conduite jusqu'à notre forêt communale. Dans les environs, c'est la seule cachette possible pour deux jeunes gens qui souhaitent se parler sans être vus par tout le village. Et elle jouxte le parc de Fernly.

— Eh bien ? Continue.

— Donc, je rentrais par le bois, quand j'ai entendu des voix.

Ici, Caroline fit une pause.

— Et alors ?

— L'une était celle de Ralph Paton : je l'ai reconnue tout de suite. L'autre était celle d'une jeune fille. Je n'avais pas l'intention d'écouter, bien sûr...

— Bien sûr que non, ironisai-je ouvertement.

En pure perte pour Caroline, cela va de soi.

— ... Mais je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre. La jeune fille a dit quelque chose que je n'ai pas compris et Ralph lui a répondu, furieux semblait-il. « Enfin, mon petit, tu ne vois donc pas qu'il va me couper les vivres, et pour de bon. J'ai lassé sa patience, depuis quelques années, mais cette fois la mesure est comble. Et nous ne pouvons pas vivre d'amour et d'eau fraîche. Je roulerai sur l'or quand le vieux passera l'arme à gauche. Il est aussi pingre qu'on le dit, mais il est riche comme Crésus et je ne tiens pas à ce qu'il modifie son testament. Alors laisse-moi faire, et ne te tracasse pas. » Voilà exactement ses paroles, je m'en souviens parfaitement. Par malheur, juste à ce moment-là, j'ai marché sur une branche morte ou je ne sais quoi, alors ils ont baissé la voix et se sont éloignés. Comme il n'était pas question que je les suive, je n'ai pas pu savoir qui était la jeune fille.

— De quoi s'en vouloir ! Mais j'imagine que tu t'es précipitée aux *Trois Marcassins*, où tu t'es sentie mal, et que tu es allée au bar demander un verre de cognac, histoire de vérifier si les deux serveuses étaient à leur poste ?

— Cette jeune fille n'était pas une serveuse, déclara sans hésiter Caroline. Je suis même presque certaine que c'était Flora Ackroyd, sauf que...

— Sauf que cela ne tient pas debout.

— Mais si ce n'était pas Flora... alors qui ?

Ma sœur passa rapidement en revue les jeunes célibataires du voisinage, pesant le pour et le contre en étayant chaque hypothèse d'une avalanche de bonnes raisons. Quand elle s'interrompit pour reprendre haleine, je murmurai une vague excuse concernant un patient à voir et m'éclipsai.

Ralph avait déjà dû regagner *Les Trois Marcassins* et je comptais m'y rendre moi-même. Je connaissais très bien Ralph Paton, sans doute mieux que personne à King's Abbot. Car j'avais bien connu sa mère, et cela m'aidait à comprendre certains aspects de son caractère qui déroutaient bon nombre de gens. Ralph était, dans une certaine mesure, une victime de l'hérédité. Sa mère ne lui avait pas transmis son fatal penchant pour la boisson, mais on décelait en lui une certaine faiblesse de caractère. Et, comme l'avait souligné mon nouvel ami le matin même, il était singulièrement beau. Un bon mètre quatre-vingts, des proportions parfaites, la souple aisance d'un athlète et aussi brun que sa mère. Avec cela un visage avenant, hâlé par le soleil et toujours prêt au sourire : Ralph Paton possédait le charme inné des êtres créés pour séduire. Très dépensier, il ne se refusait rien, ne respectait rien, mais n'en était pas moins aimable et ses amis ne juraient que par lui. Serais-je en mesure de l'aider ? J'osais le croire.

Aux *Trois Marcassins*, on m'apprit que le capitaine Paton venait de rentrer. Je montai à l'étage et entrai dans sa chambre sans me faire annoncer. Après ce que j'avais vu et entendu, je craignis un instant d'être mal reçu, mais je m'inquiétai à tort.

— Tiens, Sheppard ! Ravi de vous voir.

Il s'avança vers moi, la main tendue, le visage ouvert et souriant.

— La seule personne de ce maudit patelin que je sois heureux de rencontrer !

Je haussai les sourcils :

— Qu'avez-vous donc contre les gens du pays ?

Ralph eut un rire contraint.

— C'est une longue histoire, docteur ! Les choses ont mal tourné, pour moi. Mais d'abord, si nous prenions un verre ?

— Volontiers, merci.

Il alla sonner, revint vers moi et se jeta dans un fauteuil.

— Autant vous le dire carrément, annonça-t-il d'un air sombre, je suis dans de sales draps. En fait, je ne vois pas du tout comment m'en sortir.

— Quel est le problème ? demandai-je avec sympathie.

— C'est mon satané beau-père !

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Oh ! ce n'est pas ce qu'il a fait qui m'inquiète, mais ce qu'il va sans doute faire.

Un domestique se montra et prit la commande de Ralph. Après son départ, le jeune homme demeura prostré dans son fauteuil, le visage fermé.

— C'est donc si grave que cela ? demandai-je.

— Je suis au bout du rouleau, cette fois-ci, se contenta-t-il de dire.

Le ton inhabituel de sa voix avait une résonance sincère. Il en fallait beaucoup pour lui faire perdre son insouciance.

— En fait, reprit-il, je ne sais plus où j'en suis. Et que je sois pendu si je m'en sors !

— Si je pouvais vous aider... hasardai-je timidement.

Mais il secoua énergiquement la tête.

— C'est très chic de votre part, docteur mais je ne veux pas vous entraîner là-dedans. Je dois me débrouiller tout seul.

Il garda le silence pendant quelques instants, puis répéta d'une voix légèrement changée :

— Oui... je dois me débrouiller tout seul.

DÎNER À FERNLY PARK

Il n'était pas tout à fait 19 h 30 quand je sonnai à la porte de Fernly Park. Elle me fut ouverte avec une remarquable promptitude par les soins de Parker, le maître d'hôtel.

La soirée était si belle que j'avais préféré venir à pied. Je pénétrai dans le grand vestibule carré, où Parker me débarrassa de mon pardessus. À cet instant précis, le secrétaire d'Ackroyd, affable jeune homme nommé Raymond, traversa le hall pour se rendre dans le cabinet de travail, les bras chargés de paperasses.

— Bonsoir, docteur. Vous êtes venu dîner, ou s'agit-il d'une visite professionnelle ?

Cette question se justifiait, car j'avais déposé ma sacoche noire sur le coffre de chêne. J'expliquai que je m'attendais à être appelé d'un instant à l'autre pour un accouchement, sur quoi Raymond hocha la tête et poursuivit son chemin.

— Passez au salon, lança-t-il par-dessus son épaule, vous connaissez les lieux. Ces dames ne vont pas tarder à descendre et je ne vous demande que le temps de porter ces papiers à M. Ackroyd. Je lui dirai que vous êtes arrivé.

Parker s'était retiré à l'arrivée de Raymond et je me retrouvai seul dans le vestibule. Je rajustai ma cravate, jetai un coup d'œil dans le grand miroir accroché au mur et me dirigeai vers la porte qui me faisait face, celle du salon.

À l'instant précis où je tournais la poignée, un son me parvint de l'intérieur. On aurait dit le bruit d'une fenêtre à guillotine qui retombe. Je l'enregistrai de façon quasi machinale, mais sans y attacher d'importance sur le moment. J'ouvris la porte, entrai et faillis me heurter à Mlle Russell qui sortait. Nous échangeâmes des excuses et, pour la première fois, je me surpris à admirer la gouvernante. Elle avait dû être très belle autrefois, et à dire vrai l'était encore. On ne voyait pas le moindre fil blanc dans ses cheveux noirs et il suffisait que son teint se colorât, ce qui était justement le cas, pour qu'elle parût beaucoup moins sévère.

Presque machinalement, je me demandai si elle était sortie, car elle avait le souffle court comme si elle venait de courir.

— Je crains d'être arrivé trop tôt, déclarai-je.

— Oh ! Je ne crois pas, docteur Sheppard. Il est 19 h 30 passées. (Puis elle ajouta :) Je... j'ignorais que vous dîniez ici. M. Ackroyd ne m'en avait rien dit.

Sans parvenir à m'expliquer pourquoi, j'eus la vague impression que ma présence ne lui était pas agréable.

— Et ce genou ?

— Toujours la même chose, docteur, merci. Il faut que je vous quitte, maintenant, Mme Ackroyd va descendre dans un instant. Je... j'étais simplement venue vérifier l'état de fraîcheur des fleurs.

Elle s'éclipsa et je me dirigeai vers la fenêtre, intrigué par son désir manifeste de justifier sa présence. Ce faisant, je pris conscience d'un détail dont j'aurais dû m'aviser beaucoup plus tôt, si seulement j'avais pris la peine d'y songer. À savoir que les baies du salon étaient en fait de hautes portes-fenêtres donnant sur la terrasse. Le bruit que j'avais perçu ne pouvait donc être celui d'un châssis qui retombe.

Par désœuvrement, et sans autre raison que d'échapper à des pensées moroses, je m'amusai à essayer de deviner l'origine de ce bruit. Des charbons jetés dans l'âtre ? Non, c'était un son tout différent. Un tiroir de bureau repoussé ? Non, pas cela non plus.

C'est alors que mon regard fut attiré par une de ces boîtes plates que l'on appelle, je crois, un présentoir, et dont le couvercle vitré permet de voir le contenu. Je me penchai pour l'examiner et découvris deux ou trois objets d'argenterie ancienne, un soulier de bébé du roi Charles I^{er}, quelques figurines de jade chinoises et une quantité d'ustensiles et de bibelots africains. Afin d'étudier de plus près l'une des figurines de jade, je soulevai le couvercle, il me glissa entre les doigts et retomba.

Instantanément, j'identifiai le bruit que j'avais entendu : celui de ce même châssis, refermé avec précaution. Je répétai le geste une ou deux fois pour ma satisfaction personnelle, puis rabattis le couvercle en arrière et m'absorbai dans un examen minutieux des bibelots. J'étais toujours penché sur la vitrine ouverte lorsque Flora Ackroyd entra.

Nombreux sont ceux qui n'aiment pas Flora Ackroyd, mais nul ne peut s'empêcher de l'admirer. Et elle sait être si charmante avec ses amis ! La première chose qu'on remarque en elle, c'est sa blondeur scandinave. Elle a des cheveux d'or pâle, des yeux bleus comme l'eau des fjords de Norvège, un teint de crème et de rose. Large d'épaules,

les hanches étroites, elle a une silhouette un tantinet garçonnière et elle respire la santé. Ce qui, pour l'œil blasé d'un médecin, est on ne peut plus rafraîchissant.

C'est une vraie jeune fille anglaise, simple et droite, comme on n'en rencontre plus beaucoup je dois l'avouer, quitte à paraître vieux jeu. Flora me rejoignit près de la vitrine et - ô hérésie - osa douter que le soulier eût appartenu au roi Charles.

— D'ailleurs, ajouta la demoiselle, tous ces embarras parce qu'untel a porté ou utilisé tel ou tel objet me semblent grotesques. Tenez, la plume avec laquelle George Eliot a écrit *Le Moulin sur la Floss...*, ce n'est jamais qu'une plume, non ? Si vous appréciez vraiment George Eliot, ne vaut-il pas mieux acheter son livre dans une édition ordinaire et le lire ?

— Mais vous, Mlle Flora, vous ne lisez pas cette littérature surannée, j'imagine ?

— Vous vous trompez, docteur Sheppard. J'adore *Le Moulin sur la Floss*.

Je ne fus pas fâché de l'apprendre : les lectures et les goûts qu'affichent les jeunes filles modernes me donnent des sueurs froides.

— Vous ne m'avez pas encore félicitée, docteur Sheppard. Vous ne savez donc pas la nouvelle ?

Flora me tendit sa main gauche, dont l'annulaire s'ornait d'une perle unique, montée avec un goût exquis.

— Je vais épouser Ralph, et mon oncle est enchanté. Comme cela, je reste dans la famille.

Je pris ses deux mains dans les miennes.

— J'espère que vous serez très heureuse, ma chère petite !

— Il y a environ un mois que nous sommes fiancés, reprit Flora de sa voix tranquille, mais nous ne l'avons annoncé qu'hier. Mon oncle va faire rénover Cross Stones et nous l'offrir. Nous serons censés exploiter les terres. En fait, nous y chasserons tout l'hiver, passerons la saison à Londres et ensuite nous ferons de la voile. J'adore la mer. Et naturellement, je consacrerai beaucoup de temps aux œuvres de la paroisse et ne manquerai aucune des réunions de mères de famille !

Elle en était là quand Mme Ackroyd entra dans un froufrou de jupes et se confondit en excuses pour son retard.

Je regrette d'avoir à l'admettre, mais je déteste Mme Ackroyd. Cette femme est un fort déplaisant amalgame de colliers, de dents et d'os.

Ses petits yeux bleu pâle ont la dureté du silex et leur froideur calculatrice dément les paroles aimables qu'elle prodigue si volontiers.

Abandonnant Flora près de la fenêtre, je traversai le salon pour m'approcher d'elle. Elle me tendit une poignée d'os et de bagues et se répandit en discours volubiles.

Étais-je au courant des fiançailles de Flora, si satisfaisantes sous tous rapports ? Ces chers enfants ! Entre eux, cela avait été le coup de foudre. Et quel beau couple ils formaient, lui si brun et elle si blonde !

— Je ne saurais vous dire, mon cher docteur, quel soulagement ce peut être pour le cœur d'une mère.

Un soupir s'échappa de son cœur de mère, tandis qu'elle m'observait d'un regard aigu.

— Je me demandais justement... Vous êtes un vieil ami de ce cher Roger, et nous savons combien il a confiance en vous. En tant que veuve du pauvre Cecil, je me trouve dans une position très délicate. Et il y a tous ces problèmes fastidieux à régler, des dispositions à prendre, enfin, tout cela... Je suis convaincue que Roger compte faire le nécessaire pour notre chère Flora mais, comme vous le savez, il est très particulier pour ce qui touche à l'argent. Je me suis laissé dire que c'était assez répandu chez ces capitaines d'industrie. Et, voyez-vous, je me demandais... si vous ne pouviez pas tâter le terrain ? Flora a tellement d'affection pour vous ! Nous vous considérons comme un vieil ami, réellement, même si nous ne vous connaissons que depuis deux ans.

Une fois de plus, la porte du salon s'ouvrit, ce qui coupa court à son discours. J'accueillis avec joie cette interruption. J'ai horreur d'intervenir dans les affaires d'autrui, et n'avais pas la moindre intention de sonder Ackroyd sur ses projets vis-à-vis de Flora. Un peu plus et je me voyais forcé de m'en expliquer avec Mme Ackroyd.

— Je crois que vous connaissez le major Blunt, docteur ?

— Oui, en effet.

Beaucoup de gens connaissent Hector Blunt, ne serait-ce que de réputation. Il a dû tuer plus d'animaux sauvages que tout autre chasseur vivant, et ce dans les endroits les plus invraisemblables. Au seul énoncé de son nom, chacun s'écrie : « Blunt ? Pas le chasseur de fauves, tout de même ? »

Son amitié avec Ackroyd m'a toujours un peu intrigué : ils sont tellement différents ! Hector Blunt doit avoir cinq ans de moins qu'Ackroyd. Cet attachement remonte à leur prime jeunesse et, bien qu'ils aient suivi des chemins différents, il est toujours aussi solide.

Tous les deux ans environ, Blunt vient passer une quinzaine de jours à Fernly. Et l'énorme trophée de chasse aux bois innombrables qui vous fixe d'un œil vitreux dès que vous entrez dans le hall est un témoignage durable de cette amitié.

Blunt s'était avancé dans la pièce, de son pas si particulier, à la fois hardi et silencieux. C'est un homme de taille moyenne, solidement bâti, sinon massif. Un hâle intense, presque acajou, colore son visage singulièrement inexpressif. Ses yeux gris semblent toujours observer une scène qui se déroulerait à des kilomètres de là. Il parle peu et par secousses, comme si les mots lui étaient arrachés de force. Ce fut de cette manière abrupte qu'il m'aborda.

— Comment allez-vous, Sheppard ?

Sur ce, il se campa devant la cheminée et son regard glissa par-dessus nos têtes, comme s'il contemplait un spectacle passionnant qui aurait eu lieu à Tombouctou.

— Major Blunt, dit alors Flora, j'aimerais que vous m'expliquiez ce que sont exactement tous ces bibelots africains. Je suis sûre que vous le savez.

On m'avait décrit Hector Blunt comme un misogyne, mais je fus frappé par sa promptitude — pour ne pas dire son empressement — à rejoindre Flora près de la vitrine. Tous deux se penchèrent sur son contenu. Et, de crainte que Mme Ackroyd n'aborde à nouveau des questions financières, je me hâtai de placer quelques observations sur la nouvelle variété de pois de senteur — découverte dont j'avais appris l'existence le matin même, en parcourant le *Daily Mail*. Mme Ackroyd ignore tout de l'horticulture, mais elle est de ces femmes qui aiment paraître au courant des nouveautés et elle aussi lit le *Daily Mail*. Ce qui nous permit d'échanger des propos relativement sensés jusqu'à l'arrivée d'Ackroyd et de son secrétaire. Aussitôt après, Parker annonça que le dîner était servi.

À table, je pris place entre Flora et Mme Ackroyd, et Blunt entre celle-ci et Geoffrey Raymond. Le dîner ne fut pas des plus animés. Visiblement préoccupé, Ackroyd avait l'air malheureux et ne mangea pratiquement rien. Mme Ackroyd, Raymond et moi nous chargeâmes d'entretenir la conversation. Flora semblait très affectée par l'humeur morose de son oncle et, comme toujours, Blunt se réfugiait dans le silence.

Sitôt le dîner fini, Ackroyd glissa son bras sous le mien et m'entraîna dans son cabinet de travail.

— Dès qu'on aura servi le café, nous serons tranquilles, annonça-t-il. J'ai chargé Raymond de veiller à ce que nous ne soyons pas dérangés.

Je l'observai tranquillement, sans en rien laisser paraître. De toute évidence, il était en proie à quelque émotion violente. Il arpenta la pièce pendant quelques minutes puis, lorsque Parker apporta le café, se laissa tomber dans un fauteuil, devant la cheminée.

La pièce respirait le confort. Des étagères chargées de livres tapissaient l'un des murs et les fauteuils, aux proportions accueillantes, étaient recouverts de cuir bleu foncé. Sur le grand bureau, près de la fenêtre, s'alignaient des dossiers étiquetés avec soin, et diverses revues et journaux sportifs s'empilaient sur une table ronde.

Tout en se versant du café, Ackroyd déclara posément :

— J'ai eu de nouveau cette douleur après les repas, récemment. Je vais encore avoir besoin de vos cachets.

Soupçonnant qu'il n'abordait ce sujet médical que pour donner le change au maître d'hôtel, j'entrai dans le jeu.

— J'y avais pensé, et j'en ai apporté.

— Ah ! ça, c'est gentil. Puis-je les avoir tout de suite ?

— Ils sont dans ma sacoche, je vais la chercher. Je l'ai laissée dans le vestibule.

Ackroyd m'arrêta d'un geste.

— Ne prenez pas cette peine, Parker s'en chargera. Voulez-vous nous apporter la sacoche du Dr Sheppard, Parker ?

— Tout de suite, monsieur.

Parker se retira et j'étais sur le point de parler quand Ackroyd éleva la main.

— Non, attendez ! Je suis dans un tel état de nerfs que j'arrive à peine à me contrôler. Vous ne le voyez donc pas ?

Je ne le voyais que trop bien, et m'en inquiétais fort. Toutes sortes de pressentiments m'assaillirent, mais Ackroyd reprenait déjà la parole.

— Allez vérifier que cette fenêtre est bien fermée, voulez-vous ?

Quelque peu surpris, je me levai et m'approchai de la fenêtre, à guillotine celle-ci. Les épais rideaux de velours bleu étaient tirés, cachant les vitres, mais le panneau supérieur était ouvert. Je me trouvais toujours derrière les rideaux quand Parker revint avec ma sacoche.

— Tout est en ordre, affirmai-je en réapparaissant de l'autre côté.

— Vous avez bien mis le loquet ?

— Mais oui. Voyons, Ackroyd, que se passe-t-il ?

Parker venait de refermer la porte derrière lui, sans quoi je n'aurais jamais posé cette question. Ackroyd n'en resta pas moins un bon moment silencieux avant de répondre. Une minute exactement.

— Je vis un enfer, dit-il alors d'une voix lente. Non, oubliez ces maudits cachets. Je n'en parlais que pour Parker, les domestiques sont si curieux ! Venez ici et asseyez-vous. La porte aussi est bien fermée, n'est-ce pas ?

— Mais oui, rassurez-vous. Personne ne peut nous épier.

— Sheppard, personne ne sait ce que j'ai enduré depuis vingt-quatre heures. Si jamais homme a vu son univers s'écrouler sur lui, c'est bien moi. Cette histoire de Ralph est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, mais pour l'instant, passons. Le pire c'est... c'est l'autre. L'autre ! Je ne vois aucune solution... Or, il faut que je prenne une décision - et vite.

— Mais que se passe-t-il ?

Ackroyd garda le silence pendant une minute ou deux, comme s'il lui en coûtait de parler. Quand il commença, ce fut par une question qui me laissa pantois. C'était la dernière chose à laquelle je m'attendais.

— Sheppard, vous avez soigné Ashley Ferrars durant sa dernière maladie, n'est-ce pas ?

— En effet.

Il sembla éprouver encore plus de difficulté à formuler la question suivante.

— Avez-vous jamais soupçonné... l'idée vous a-t-elle seulement effleuré... qu'il ait pu être empoisonné ?

Pendant une bonne minute, ce fut moi qui gardai le silence, puis je me décidai. Après tout, Roger Ackroyd n'était pas Caroline.

— Je vais vous dire la vérité. À l'époque, je n'ai pas eu le moindre soupçon, mais depuis... En fait, c'est une réflexion oiseuse de ma sœur Caroline qui m'a mis cette idée en tête et... je n'ai jamais pu la chasser. Mais elle ne repose sur rien, croyez-le bien.

— Il a bel et bien été empoisonné, affirma Ackroyd.

— Par qui ? m'écriai-je.

— Par sa femme.

— Et comment le savez-vous ?

— C'est elle-même qui me l'a avoué.

— Quand cela ?

— Hier. Mon Dieu... hier ! Il me semble que c'était il y a dix ans !

J'attendis, et il reprit au bout d'un instant :

— Comprenez-moi bien, Sheppard, je vous confie ceci sous le sceau du secret, cela ne doit pas sortir d'ici. Mais ce fardeau est trop lourd pour moi, j'ai besoin de vos conseils. Comme je vous le disais, je ne sais plus quoi faire.

— Et si vous me racontiez toute l'histoire ? Il y a encore beaucoup de choses qui m'échappent. Comment Mme Ferrars en est-elle venue à tout vous avouer ?

— Voici les faits. Il y a trois mois de cela, je lui ai demandé de m'épouser. Elle a refusé. Je suis revenu à la charge et cette fois, elle a dit oui. À condition toutefois que notre décision ne soit pas rendue publique avant la fin de son deuil. Puisque ce délai d'un an est maintenant révolu, je lui ai rendu visite hier. Je lui ai fait observer que, son deuil ayant pris fin depuis déjà trois semaines, plus rien ne nous empêchait de faire connaître nos intentions. J'avais remarqué chez elle un comportement plutôt bizarre, ces derniers jours. Et brusquement, de façon totalement inattendue, elle s'est effondrée. Elle... elle m'a tout avoué. Sa haine pour cette brute qu'était son mari, son amour croissant pour moi et la... la terrible solution qu'elle avait choisie. Le poison ! Seigneur ! Ce fut un meurtre commis de sang-froid !

Je vis la répulsion, l'horreur inscrites sur le visage d'Ackroyd, telles que Mme Ferrars avait dû les voir, elle aussi. Ackroyd n'est pas de ces grands passionnés prêts à tout pardonner au nom de l'amour. C'est le type même du bon citoyen. Cet être foncièrement sain, honnête et respectueux des lois avait dû être horrifié par cette révélation et, sous l'effet du choc, par Mme Ferrars elle-même.

— Oui, reprit-il d'une voix basse et monocorde, elle m'a avoué la vérité. À l'entendre, quelqu'un était au courant de tout, depuis le début. Une personne qui a grassement monnayé son silence. Et c'est cette tension nerveuse qu'elle ne pouvait plus supporter.

— Et qui était cet homme ?

Soudain l'image de Ralph Paton et de Mme Ferrars surgit dans ma mémoire. Je les revis tout près l'un de l'autre, leurs têtes se touchant presque, et je connus un moment d'angoisse. Et si... Non, impossible.

Ralph m'avait accueilli avec une telle franchise, cet après-midi même... Non, c'était absurde.

— Elle n'a pas voulu me dire son nom, répondit Ackroyd, tout pensif. En fait, elle n'a même jamais dit s'il s'agissait d'un homme, mais naturellement...

— Naturellement, cela ne peut être qu'un homme. Et vous n'avez aucun soupçon ?

Ackroyd gémit et enfouit son visage dans ses mains.

— C'est impossible, cette seule pensée me rend fou. Non, je n'ose même pas vous avouer l'horrible soupçon qui m'a traversé l'esprit, mais il faut bien vous en parler. Certains de ses propos m'ont fait penser que la personne en question vivait sous mon propre toit, mais cela ne se peut pas. J'ai dû me méprendre sur le sens de ses paroles.

— Et que lui avez-vous dit ?

— Que pouvais-je dire ? Elle a bien vu quel choc terrible cela avait été pour moi. Et je me trouvais en face d'un cruel dilemme : où était mon devoir ? Elle avait fait de moi son complice après coup, comprenez-vous ? Et je crois qu'elle s'en est rendu compte bien avant que je n'en prenne conscience moi-même. J'étais sans réaction. Elle m'a demandé vingt-quatre heures et m'a fait promettre de ne rien faire jusque-là. Mais elle refusait énergiquement de me livrer le nom du scélérat qui l'avait fait chanter. Elle avait peur que je n'aille tout droit lui casser la figure, j'imagine, ce qui l'eût perdue. Elle m'a assuré que j'aurais de ses nouvelles avant que les vingt-quatre heures ne soient écoulées. Mon Dieu ! Je vous le jure, Sheppard, l'idée ne m'a pas effleuré qu'elle songeait à se suicider. Et c'est moi qui l'y ai poussée !

— Mais non, ne noircissez pas les choses. Vous n'êtes aucunement responsable de sa mort.

— Et maintenant, que dois-je faire ? La pauvre femme est morte, à quoi bon réveiller le passé ?

— À quoi bon, en effet ? Je partage votre point de vue.

— Mais il y a autre chose. Comment mettre la main sur le misérable qui a causé sa mort aussi sûrement que s'il l'avait tuée de ses propres mains ? Il savait tout du premier crime et s'est jeté sur sa proie comme un ignoble vautour. Elle a payé sa dette. Mais lui, va-t-on le tenir quitte de la sienne ?

— Vous voulez sa tête ? dis-je d'une voix lente. Cela va faire marcher les langues, sachez-le.

— Je sais, j'y ai pensé. Et j'ai longuement hésité.

— Le gredin doit être puni, je vous l'accorde. Mais il faut songer aux risques.

Ackroyd se leva, arpenta la pièce de long en large et replongea dans son fauteuil.

— Très bien, Sheppard, je crois que je vais m'en tenir là. Si aucun message ne me parvient de sa part, nous laisserons les morts dormir en paix.

Je dressai l'oreille.

— Comment cela, un message de sa part ?

— J'ai l'impression très nette qu'avant de... de partir, elle s'est arrangée pour m'en laisser un. Ne me demandez pas pourquoi, mais c'est ainsi.

— Mais elle n'a laissé ni lettre, ni rien de ce genre ?

— Je suis sûr que si, Sheppard. Et quelque chose me dit qu'en choisissant la mort, elle souhaitait faire éclater la vérité, ne fût-ce que pour se venger de celui qui l'a poussée à cet acte désespéré. Je crois que si j'avais pu la voir à temps, elle m'aurait dit son nom et chargé de faire l'impossible pour la venger... Croyez-vous aux intuitions ? ajouta-t-il en me regardant bien en face.

— Eh bien... oui. Dans une certaine mesure. Et si vraiment elle vous a écrit...

Je m'interrompis : la porte s'ouvrait, sans un bruit. Parker entra, portant un plateau chargé de lettres qu'il tendit à Ackroyd.

— Le courrier du soir, monsieur.

Sur ce, il rassembla nos tasses et se retira.

Mon attention, un instant détournée, se reporta sur Ackroyd. Pétrifié, il fixait d'un œil hagard une longue enveloppe bleue. Il avait laissé tomber les autres lettres sur le tapis.

— Son écriture ! dit-il dans un souffle. Elle a dû sortir poster ceci hier soir, juste avant de... avant de...

Il déchira l'enveloppe, en retira une épaisse liasse de feuillets et me lança un regard aigu.

— Vous êtes sûr d'avoir bien fermé la fenêtre ?

— Certain, répondis-je, étonné. Pourquoi ?

— Toute la soirée, j'ai eu la sensation bizarre d'être observé, épié. Mais qu'est-ce que...

Il se retourna brusquement, et moi de même. Nous avions tous deux cru entendre jouer très doucement la poignée de la porte. Je me levai et allai ouvrir : il n'y avait personne.

— Ce sont mes nerfs, murmura Ackroyd.

Il déplia les épais feuillets et commença à lire d'une voix sourde :

Mon cher, très cher Roger,

Une vie se paie d'une autre vie. Je le sais, je l'ai lu dans vos yeux cet après-midi. Aussi vais-je prendre la seule issue qui s'offre à moi. Je vous laisse le soin de châtier la personne qui, depuis un an, a fait de ma vie un enfer. Cet après-midi, je n'ai pas voulu vous dire son nom, mais maintenant je vais le faire. Je n'ai ni enfants ni proches parents à ménager, aussi ne craignez pas de publier la vérité. Et si vous le pouvez, Roger, mon très cher Roger, pardonnez-moi le tort que j'allais vous causer, puisque, le moment venu, je n'ai pas pu m'y résoudre...

Sur le point de tourner la page, Ackroyd s'interrompit.

— Pardonnez-moi, Sheppard, dit-il d'une voix mal assurée, mais je dois poursuivre cette lecture en privé. Ces lignes ont été écrites pour moi, et pour moi seul.

Il remit la lettre dans l'enveloppe et la posa sur la table.

— Je la lirai plus tard, quand je serai seul.

— Non ! m'écriai-je impulsivement. Lisez-la maintenant.

Ackroyd me jeta un regard surpris et je me sentis rougir.

— Je vous demande pardon, je ne parlais pas de la lire à haute voix, non. Je voulais dire : avant que je parte.

Ackroyd secoua la tête.

— Non, j'aime mieux attendre.

Mais, sans bien savoir pourquoi moi-même, j'insistai de plus belle :

— Lisez au moins le nom de cet homme !

Mais Ackroyd est aussi têtue qu'une mule. Plus vous le poussez à agir et plus il s'y refuse. Tous mes arguments restèrent vains.

La lettre lui avait été remise à 20 h 40. Il ne l'avait toujours pas lue quand je le quittai, à 20 h 50 exactement. J'hésitai un instant sur le seuil, la main sur la poignée, et me retournai en me demandant si je n'oubliais rien. Non, apparemment. Je n'avais plus rien à faire ici. Résigné, je quittai la pièce et refermai la porte derrière moi.

Je sursautai en me retrouvant nez à nez avec Parker. Il parut gêné,

ce qui me fit penser qu'il avait fort bien pu écouter à la porte. Quel déplaisant personnage, ce Parker, avec son visage adipeux, bouffi de suffisance. Je lui trouvais décidément l'air chafouin.

— M. Ackroyd ne veut être dérangé sous aucun prétexte, déclarai-je avec froideur. Il m'a chargé de vous le dire.

— Très bien, monsieur. Je... j'avais cru entendre sonner.

Ce mensonge était tellement gros que je ne me donnai même pas la peine de répondre. Parker me précéda dans le hall, m'aida à enfiler mon pardessus et je sortis dans la nuit. La lune s'était cachée, tout semblait plongé dans l'obscurité et le silence. Quand je franchis la grille du parc, l'horloge du clocher égreua neuf coups. Je tournai à gauche, en direction du village, et faillis entrer en collision avec un homme qui arrivait en sens inverse. Il s'adressa à moi d'une voix enrouée :

— Pardon, m'sieur. Fernly Park, c'est bien par là ?

Je le dévisageai. Il avait rabattu son chapeau sur ses yeux et relevé le col de son manteau. Je ne voyais presque pas son visage, mais il me parut jeune. Sa voix était rude et vulgaire.

— Vous êtes à la grille du parc, l'informai-je.

— Merci bien, m'sieur.

Il s'interrompit et, sans nécessité aucune, ajouta :

— C'est que j'suis pas du coin, voyez-vous.

Il reprit sa route et je me retournai sur lui, pour le voir entrer dans le parc. Sa voix me semblait étrangement familière. Elle me rappelait quelqu'un... mais qui ?

Dix minutes plus tard, j'avais regagné mes pénates. Caroline brûlait de savoir pourquoi je rentrais si tôt, et je dus m'exécuter. Je lui fis un compte rendu légèrement modifié de ma soirée, et j'eus la sensation inconfortable qu'elle n'en était pas dupe. À 22 heures, je me levai, bâillai et proposai que nous allions nous coucher. Caroline m'approuva.

Nous étions vendredi et, chaque vendredi soir, je remonte les pendules. Je les remontai donc, pendant que Caroline vérifiait si les domestiques avaient bien fermé la porte de la cuisine. Il était 22 h 15 quand nous nous engageâmes dans l'escalier. À peine étais-je sur le palier que la sonnerie du téléphone retentit dans le vestibule.

— C'est Mme Bates, décréta aussitôt Caroline.

— J'en ai peur, commentai-je d'un ton morose.

Je dévalai les marches et décrochai le combiné.

— Quoi ? Que dites-vous ? Mais certainement, j'arrive tout de suite !

Je remontai quatre à quatre, empoignai ma sacoche et y entassai quelques pansements supplémentaires, tout en criant à Caroline :

— C'était Parker qui appelait de Fernly. On vient de trouver Roger Ackroyd assassiné !

LE MEURTRE

Je sortis ma voiture du garage en un temps record et me précipitai à Fernly, où je ne fis qu'un bond jusqu'à la sonnette. Comme on tardait à répondre, je sonnai une seconde fois.

J'entendis cliqueter la chaîne, la porte s'ouvrit et Parker s'encadra dans l'embrasement, figé dans son impassibilité coutumière. Je l'écartai et pénétrai dans le hall.

— Où est-il ? m'écriai-je d'un ton pressant.

— Je vous demande pardon, monsieur ?

— Où est votre maître ? M. Ackroyd ? Ne restez pas planté là à me regarder, voyons ! Avez-vous averti la police ?

Parker ouvrait des yeux ronds comme si j'étais un fantôme.

— La police, monsieur ? Comment cela, la police ?

— Mais enfin, Parker, que vous arrive-t-il ? Si, comme vous le dites, votre maître a été assassiné...

Le domestique émit un hoquet de stupeur.

— Monsieur, assassiné ? C'est impossible, docteur !

Ce fut à mon tour de le dévisager :

— Ne m'avez-vous pas appelé, il y a moins de cinq minutes, pour m'annoncer qu'on venait de trouver le corps de M. Ackroyd ?

— Moi, monsieur ? Certainement pas ! Je n'aurais jamais fait une chose pareille !

— Dois-je comprendre qu'il s'agit d'une mauvaise plaisanterie ? Qu'il n'est rien arrivé à M. Ackroyd ?

— Excusez-moi, monsieur. Votre correspondant s'est-il présenté sous mon nom ?

— Je vais vous répéter mot à mot ce qui m'a été dit : « Dr Sheppard ? Ici Parker, le maître d'hôtel de Fernly. Voudriez-vous venir tout de suite, docteur ? M. Ackroyd a été assassiné. »

Parker et moi nous dévisageâmes, totalement déconcertés. Et c'est d'un ton scandalisé qu'il finit par dire :

— Une plaisanterie de bien mauvais goût, monsieur. Comment peut-on inventer une chose pareille !

— Où est M. Ackroyd ? demandai-je tout à trac.

— Toujours dans son cabinet de travail, je suppose, monsieur. Ces dames sont montées se coucher, et le major Blunt est dans la salle de billard, avec M. Raymond.

— Je vais juste aller le voir un instant, annonçai-je. Je sais qu'il ne veut plus être dérangé mais cette histoire est bizarre, je ne suis pas tranquille. Je veux simplement m'assurer que tout va bien.

— Mais certainement, monsieur, et je partage votre inquiétude. Voyez-vous un inconvénient à ce que je vous accompagne jusqu'à la porte, monsieur ?

— Aucun. Suivez-moi.

Parker sur mes talons, je franchis la porte de droite et traversai le petit vestibule d'où partaient les quelques marches menant à la chambre d'Ackroyd, puis je frappai à la porte de son cabinet de travail. Pas de réponse. Je tournai la poignée, mais la porte était fermée à clé.

— Si monsieur veut me permettre...

Avec une agilité surprenante pour un homme de sa corpulence, Parker se laissa tomber sur un genou et appliqua son œil au trou de la serrure.

— La clé est à l'intérieur, monsieur, annonça-t-il en se relevant. M. Ackroyd a dû s'enfermer et s'endormir, on dirait.

Je me penchai et pus vérifier que c'était bien le cas.

— Tout paraît normal, constatai-je, mais je vais quand même réveiller votre maître, Parker. Je ne pourrai pas rentrer tranquille avant de l'avoir entendu me dire lui-même que tout va bien.

Ce disant, je secouai la poignée et appelai :

— Ackroyd ! Ackroyd, puis-je entrer un instant ?

N'obtenant toujours pas de réponse, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et déclarai d'un ton hésitant :

— Je ne tiens pas à alerter toute la maisonnée.

Parker s'éloigna et alla fermer la porte de communication avec le

hall d'entrée.

— Cela devrait suffire, monsieur. Le billard, les cuisines et les chambres de ces dames sont de l'autre côté de la maison.

J'acquiesçai d'un signe de la tête et frappai la porte à grands coups. Puis je me baissai et criai, ou plutôt hurlai par le trou de serrure :

— Ackroyd ! Ackroyd, c'est Sheppard. Ouvrez-moi !

Toujours le même silence, pas le moindre signe de vie de l'autre côté. Mon regard croisa celui du maître d'hôtel.

— Écoutez, Parker. Je vais enfoncer cette porte, c'est-à-dire... avec votre aide. J'en prends la responsabilité.

— Si monsieur le juge nécessaire... répondit-il sans conviction.

— Plus que nécessaire : indispensable. Je suis sérieusement inquiet pour M. Ackroyd.

Mon regard balaya la petite antichambre et s'arrêta sur une lourde chaise de chêne. Parker et moi la soulevâmes comme un bœuf et nous élançâmes d'un même élan. À trois reprises, nous la projetâmes contre la serrure. Au troisième coup, celle-ci céda, et nous fûmes précipités dans la pièce.

Ackroyd était assis là où je l'avais laissé, dans un fauteuil, devant la cheminée. Sa tête retombait sur le côté et, tout près du col de sa veste, on distinguait nettement un objet de métal, courbe et brillant.

Parker et moi nous approchâmes du corps affaissé, et j'entendis le maître d'hôtel inspirer bruyamment.

— Poignardé par-derrière, murmura-t-il. Quelle horreur !

Il essuya son front moite avec son mouchoir et tendit vivement la main vers le manche du poignard.

— N'y touchez pas ! m'écriai-je. Appelez immédiatement le poste de police. Racontez-leur ce qui vient de se passer, puis prévenez M. Raymond et le major Blunt.

— Très bien, monsieur.

Tamponnant toujours son front, Parker s'éloigna précipitamment. Je fis le peu qu'il y avait à faire, prenant grand soin de ne pas déplacer le corps ni de toucher au poignard. Le retirer n'eût d'ailleurs servi à rien, il était clair que Roger Ackroyd était mort depuis peu de temps. Soudain la voix de Raymond me parvint du couloir, à la fois horrifiée et incrédule.

— Que dites-vous ? Non, c'est impossible ! Où est le docteur ?

Il se précipita vers le seuil et s'arrêta tout net, pâle comme un linge. Puis une main l'écarta et Hector Blunt passa devant lui.

— Mon Dieu ! fit la voix de Raymond, dans son dos. C'est donc vrai.

Blunt alla droit au fauteuil et se pencha sur le cadavre. Je crus qu'il allait saisir le poignard, lui aussi, et je le retins d'une main ferme.

— Rien ne doit être déplacé, expliquai-je. La police doit trouver le corps dans la position où nous l'avons découvert.

Il acquiesça d'un signe de tête. Ses traits conservaient leur impassibilité coutumière, mais je crus déceler une trace d'émotion sous ce masque d'indifférence. Geoffrey Raymond nous avait rejoints et regardait le corps par-dessus l'épaule du major.

— C'est terrible, murmura-t-il d'une voix sourde.

Il avait recouvré son calme mais, quand il ôta son pince-nez pour en essuyer les verres, je vis trembler sa main.

— Il doit s'agir d'un cambriolage, observa-t-il. Mais comment le malfaiteur est-il entré ? Par la fenêtre ? A-t-on volé quelque chose ?

Comme il s'approchait du bureau, je demandai posément :

— Ainsi, pour vous, il s'agirait d'un vol ?

— Quoi d'autre ? Le suicide est hors de question, j'imagine ?

— Aucun homme ne pourrait se poignarder lui-même de cette manière. Il s'agit donc bien d'un meurtre, mais quel peut être le mobile ?

— Roger n'avait pas un seul ennemi, déclara le major. Le coupable est sans doute un cambrioleur, mais que cherchait-il ? Apparemment, rien n'a été dérangé.

Il balayait la pièce du regard. Quant à Raymond, il était toujours occupé à inventorier les papiers du bureau.

— On dirait qu'il ne manque rien, et aucun des tiroirs ne semble avoir été forcé, annonça-t-il enfin. C'est un mystère.

— Il y a quelques lettres par terre, observa Blunt en inclinant la tête.

Je suivis son regard. Trois ou quatre enveloppes étaient restées là où Ackroyd les avait laissé tomber, un peu plus tôt dans la soirée. Mais celle qui avait contenu la lettre de Mme Ferrars, la bleue, avait disparu. J'ouvrais déjà la bouche pour parler quand un carillon retentit à travers toute la maison. Un bruit de voix confus monta du hall et Parker arriva, flanqué de l'inspecteur de la police locale et d'un

agent.

— Bonsoir, messieurs, commença l'inspecteur. Je suis navré d'apprendre ce qui s'est passé. M. Ackroyd était un homme si bon ! Le maître d'hôtel m'a parlé d'un meurtre. Ne peut-il s'agir d'un accident ou d'un suicide, docteur ?

— Absolument pas.

— Ah ! Vilaine affaire !

Il s'approcha du corps et s'enquit d'un ton bref :

— On ne l'a pas déplacé ?

— Je l'ai juste touché pour m'assurer qu'il n'y avait plus rien à faire, ce qui n'était pas difficile à découvrir.

— Bien ! Tout porte à croire, du moins pour l'instant, que l'assassin a pris la fuite. Maintenant, racontez-moi tout. Qui a découvert le corps ?

Je lui exposai les faits en détail.

— Un appel téléphonique, dites-vous ? Du maître d'hôtel ?

— Cet appel ne provenait pas de moi, protesta énergiquement Parker. Je ne me suis pas approché du téléphone de toute la soirée, les autres domestiques pourront vous le confirmer.

— Voilà qui est étrange. Avez-vous cru reconnaître la voix de Parker, docteur ?

— Eh bien... c'est difficile à dire. Je ne me suis même pas posé la question.

— Cela va de soi. Donc, vous êtes arrivé, vous avez enfoncé la porte et découvert le pauvre M. Ackroyd dans cet état. Depuis combien de temps était-il mort, à votre avis, docteur ?

— Au moins une demi-heure... peut-être plus.

— La porte était fermée de l'intérieur, dites-vous ? Et la fenêtre ?

— Je l'avais moi-même fermée au loquet un peu plus tôt dans la soirée, sur la demande de M. Ackroyd.

L'inspecteur traversa la pièce et alla ouvrir les rideaux.

— En tout cas, constata-t-il, maintenant, elle est ouverte.

Effectivement, la fenêtre était ouverte, le châssis inférieur remonté au maximum. L'inspecteur tira une lampe torche de sa poche et en promena le faisceau sur l'entablement extérieur.

— C'est bien par là que l'assassin est sorti... et même entré. Regardez, là !

Dans le rayon puissant de sa torche apparaissaient plusieurs empreintes nettes. Elles semblaient appartenir à des semelles en caoutchouc à picots. L'une d'elles, particulièrement nette, avait la pointe tournée vers l'intérieur. Une autre, tournée vers l'extérieur, la recouvrait en partie.

— C'est clair comme le jour, commenta l'inspecteur. Des objets de valeur auraient-ils disparu ?

Geoffrey Raymond secoua la tête.

— Pas à ma connaissance. M. Ackroyd ne gardait rien de spécialement précieux, dans cette pièce.

— Hum ! fit l'inspecteur. L'homme a trouvé la fenêtre ouverte, l'a enjambée, a vu M. Ackroyd assis ici-même - peut-être endormi - et l'a frappé par-derrière. Puis il s'est affolé et s'est enfui, non sans laisser des traces évidentes de son passage. Nous ne devrions pas avoir beaucoup de mal à lui mettre la main dessus. Aucun inconnu suspect n'a été vu dans les parages ?

— Oh ! m'exclamai-je subitement.

— Qu'y a-t-il, docteur ?

— J'ai rencontré quelqu'un ce soir en sortant du parc. Un homme. Il m'a demandé le chemin de Fernly Park.

— À quelle heure ?

— 21 heures précises, j'ai entendu sonner au clocher du village.

— Pourriez-vous nous le décrire ?

Je m'y employai de mon mieux et l'inspecteur se tourna vers le maître d'hôtel.

— Quelqu'un répondant à ce signalement se serait-il présenté à l'entrée principale ?

— Non, monsieur, il n'est venu personne ce soir.

— À la porte de service non plus ?

— Je ne crois pas, monsieur, mais je vais me renseigner.

Parker s'éloignait déjà quand l'inspecteur l'arrêta d'un geste :

— C'est inutile, merci, je m'en chargerai moi-même. Mais avant tout, je voudrais me pencher sur la question de l'heure. Quand M. Ackroyd a-t-il été vu en vie pour la dernière fois ?

— Probablement par moi, quand je l'ai quitté, avançai-je. À... voyons... environ 20 h 50. Il m'a dit qu'il ne voulait pas être dérangé, et j'ai transmis la consigne à Parker.

— En effet, monsieur, confirma respectueusement ce dernier.

— Je suis certain que M. Ackroyd était encore vivant à 21 h 30, intervint Raymond. J'ai entendu sa voix.

— Et à qui parlait-il ?

— Cela, je l'ignore. Mais sur le moment, j'ai tout naturellement supposé qu'il se trouvait encore en compagnie du Dr Sheppard. Je voulais lui poser une question relative à certains documents que j'étudie, mais en entendant des voix, je me suis rappelé qu'il avait exprimé le désir de s'entretenir avec le docteur sans être dérangé. Je suis donc revenu sur mes pas. Si je comprends bien, le docteur était déjà parti ?

J'acquiesçai.

— Je suis arrivé chez moi à 21 h 15 et ne suis ressorti qu'après avoir reçu cet appel.

— Qui donc se trouvait avec lui à 21 h 30 ? questionna l'inspecteur. Pas vous, monsieur... heu...

— Major Blunt, annonçai-je.

La voix de l'inspecteur se nuança de respect.

— Le major Hector Blunt ?

Blunt se contenta de hocher la tête.

— Il me semble vous avoir déjà vu, monsieur, reprit l'inspecteur. Sur le moment, je ne vous ai pas reconnu, mais vous étiez l'hôte de M. Ackroyd en mai dernier.

— Juin, rectifia Blunt.

— En juin, c'est cela. Et pour en revenir à ma question, ce n'était pas vous qui vous trouviez ce soir à 21 h 30 avec M. Ackroyd ?

Blunt secoua la tête

— Non, je ne l'ai pas revu après le dîner.

Une fois de plus, l'inspecteur se tourna vers Raymond.

— Vous n'avez rien entendu de cette conversation, j'imagine ?

— À peine quelques mots, répondit le secrétaire. Et ils m'ont paru d'autant plus bizarres que je croyais M. Ackroyd en compagnie du Dr Sheppard. Si mes souvenirs sont bons, voici leur teneur exacte. « Vos

emprunts se sont répétés si fréquemment ces temps-ci que je crains - je cite - de ne pouvoir accéder à votre requête... » Naturellement, je me suis retiré aussitôt et n'ai donc pas entendu la suite. Mais j'étais plutôt intrigué car le Dr Sheppard...

— N'emprunte ni pour lui ni pour personne, achevai-je.

L'inspecteur parut songeur.

— Une demande d'argent... voilà sans doute un indice important. Et vous dites, Parker, que vous n'avez fait entrer personne ce soir ?

— C'est bien cela, monsieur.

— Il est donc presque certain que M. Ackroyd a lui-même laissé entrer cet inconnu. Mais je ne vois vraiment pas...

L'inspecteur s'absorba dans ses pensées. Plusieurs minutes s'écoulèrent.

— Nous avons au moins une certitude, déclara-t-il enfin, sortant de sa rêverie. À 21 h 30, M. Ackroyd était encore en vie et en parfaite santé. À partir de cet instant, personne à notre connaissance ne l'a revu vivant.

Parker se racla la gorge, ce qui attira instantanément sur lui l'attention de l'inspecteur.

— Oui, Parker ?

— Sauf votre respect, monsieur, Mlle Flora l'a vu un peu plus tard.

— Mlle Flora ?

— Oui, monsieur. Vers 21 h 45. Et c'est après cela qu'elle m'a dit que M. Ackroyd ne voulait plus être dérangé.

— Était-ce lui qui l'avait chargée de ce message ?

— Pas exactement, monsieur. J'apportais un plateau avec de l'eau gazeuse et du whisky au moment où Mlle Flora sortait de la pièce. Elle m'a dit que son oncle désirait rester seul.

L'inspecteur considéra le maître d'hôtel avec une attention accrue.

— Ne vous avait-on pas déjà dit de ne plus déranger M. Ackroyd ?

Les mains de Parker se mirent à trembler. Il bégaya :

— Si, si, monsieur... parfaitement, monsieur.

— Et cependant vous vous proposiez de le faire ?

— J'avais oublié, monsieur. Enfin je veux dire, c'est vers cette heure-là que j'apporte le whisky et l'eau gazeuse et que je demande à

Monsieur s'il n'a plus besoin de moi. Alors je... je n'ai pas réfléchi, j'ai fait comme d'habitude.

Ce fut à cet instant que je m'avisai de l'agitation pour le moins suspecte de Parker. Il tremblait manifestement.

— Hum ! fit l'inspecteur. Il faut que je voie Mlle Ackroyd sur-le-champ. Pour l'instant, nous laisserons cette pièce exactement telle qu'elle est. Il se peut que je revienne lorsque j'aurai entendu ce que Mlle Ackroyd a à me dire. Je prendrai juste la précaution de bien fermer la fenêtre.

Cela fait, l'inspecteur s'éloigna en direction du hall et nous lui emboîtâmes le pas. Il s'arrêta un instant devant le petit escalier et lança à l'agent par-dessus son épaule :

— Vous feriez mieux de rester ici, Jones. Ne laissez personne pénétrer dans cette pièce.

— Si je peux me permettre, monsieur, intervint respectueusement Parker. Il vous suffirait de fermer la porte qui donne sur le hall pour que personne ne puisse entrer. Cet escalier ne dessert que la chambre et la salle de bains de M. Ackroyd, il n'existe aucune communication avec le reste de la maison. Il y a bien eu une porte, autrefois, mais M. Ackroyd l'a fait condamner. Il voulait se sentir complètement chez lui.

Pour donner une idée des lieux et rendre mon récit plus clair, j'y ai joint un plan succinct de l'aile droite. Comme l'a expliqué Parker, le petit escalier mène à une chambre spacieuse - en fait, deux chambres réunies en une - jouxtant une salle de bains et des toilettes.

L'inspecteur enregistra d'un coup d'œil la disposition des lieux. Nous passâmes dans le vaste hall, il ferma la porte derrière lui et glissa la clé dans sa poche. Puis il donna à voix basse quelques instructions à l'agent, qui se prépara à partir.

— Il va falloir nous occuper de ces empreintes mais, avant tout, je dois parler à Mlle Ackroyd, expliqua l'inspecteur. Elle est la dernière personne à avoir vu son oncle vivant. A-t-elle été prévenue ?

Raymond fit signe que non.

— Bon, laissons-lui cinq minutes de répit, rien ne presse. Elle sera plus à l'aise pour me répondre si elle n'est pas sous le choc de la mort de son oncle. Dites-lui qu'il y a eu un cambriolage et demandez-lui si elle veut bien s'habiller et descendre pour répondre à quelques questions.

Ce fut Raymond qui se chargea de la commission.

— Mlle Ackroyd descend tout de suite, annonça-t-il en revenant. Je

m'en suis tenu à ce que vous m'aviez dit.

Moins de cinq minutes plus tard, Flora descendait l'escalier, drapée dans un kimono de soie rose. Elle semblait inquiète et un peu agitée. L'inspecteur l'aborda d'un ton courtois.

— Bonsoir, mademoiselle. Nous craignons qu'il y ait eu une tentative de cambriolage, et nous avons besoin de votre aide. Cette pièce, c'est bien le billard n'est-ce pas ? Entrez, et asseyez-vous.

Sans émoi apparent, Flora prit place sur la grande banquette qui longeait le mur et leva les yeux vers l'inspecteur.

— Je ne comprends pas très bien. Qu'a-t-on volé, et que voulez-vous que je vous dise ?

— Simplement ceci, mademoiselle Ackroyd. Selon Parker, vous avez quitté le bureau de votre oncle vers 21 h 45. Est-ce exact ?

— Tout à fait. J'étais allée lui dire bonsoir.

— Et l'heure est exacte ?

— Eh bien... je crois, je n'en suis pas sûre. Peut-être était-ce un peu plus tard.

— Votre oncle était-il seul ? Ou y avait-il quelqu'un auprès de lui ?

— Il était seul. Le Dr Sheppard était parti.

— Avez-vous remarqué si la fenêtre était ouverte ou fermée ?

Flora secoua la tête.

— Je ne saurais le dire. Les rideaux étaient tirés.

— Très juste. Et votre oncle vous a paru tel qu'à son habitude ?

— Oui, je crois.

— Voudriez-vous nous dire exactement ce qui s'est passé entre vous ?

Flora garda un instant le silence, comme si elle rassemblait ses souvenirs.

— Je suis entrée et j'ai dit : « Bonsoir, mon oncle. Je monte me coucher, je suis fatiguée ce soir. » Il a poussé une espèce de grognement et... je suis allée l'embrasser. Ensuite il m'a complimentée sur ma robe et m'a dit de me sauver parce qu'il était occupé, ce que j'ai fait.

— A-t-il précisé qu'il ne voulait pas être dérangé ?

— Ah oui, j'oubliais ! Il a ajouté : « Préviens Parker que je n'aurai

plus besoin de rien et qu'il ne doit pas me déranger. » J'ai rencontré Parker à la porte et lui ai passé la consigne.

— Parfait, commenta l'inspecteur.

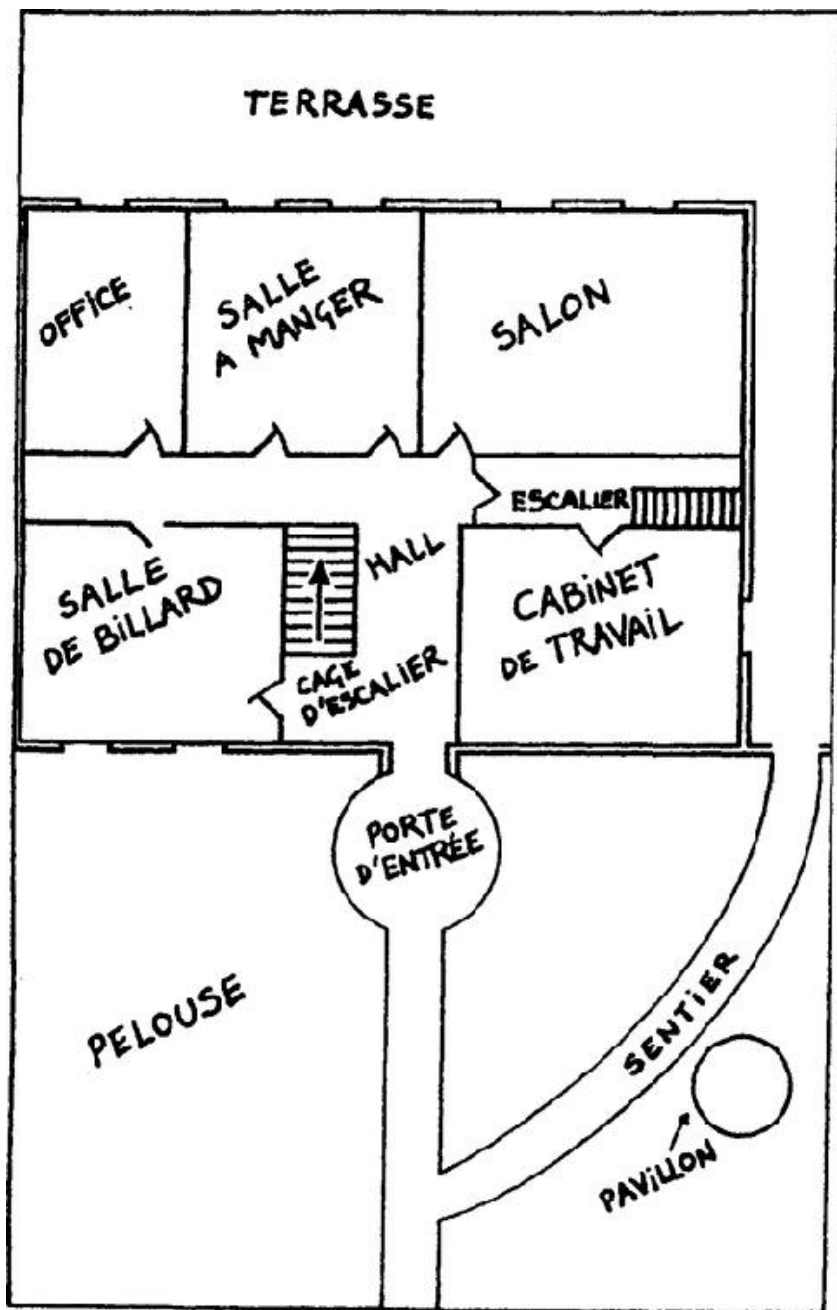
— N'allez-vous pas me dire ce qui a été volé ?

— Nous... nous n'en sommes pas très sûrs, répondit l'inspecteur d'une voix hésitante.

Une lueur d'angoisse passa dans les yeux de la jeune fille. Elle se leva vivement.

— Que se passe-t-il ? Vous me cachez quelque chose ?

De sa démarche souple et silencieuse, Hector Blunt vint se placer entre l'inspecteur et Flora. Elle ébaucha le geste de tendre la main et il la prit entre les siennes pour la tapoter doucement, comme il eût



fait pour un enfant. Elle se tourna vers lui comme pour chercher dans sa force tranquille le réconfort et la sécurité.

— C'est une mauvaise nouvelle, Flora, annonça-t-il avec douceur. Mauvaise pour nous tous. Votre oncle Roger...

— Eh bien ?

— Vous allez recevoir un choc. Un choc terrible. Le pauvre Roger est mort.

Flora s'écarta de lui, les yeux dilatés d'horreur.

— Quand ? chuchota-t-elle. Quand ?

— Très peu de temps après que vous l'avez quitté, j'en ai peur, dit Blunt, très grave.

Flora porta la main à sa gorge, laissa échapper un faible cri et je m'élançai pour la recevoir dans mes bras. Elle s'était évanouie. Blunt et moi dûmes la transporter à l'étage où nous l'étendîmes sur son lit. Après quoi, j'envoyai Blunt réveiller Mme Ackroyd pour lui annoncer la nouvelle. Flora revint à elle et j'allai chercher sa mère en lui indiquant comment prendre soin d'elle. Puis je redescendis en toute hâte.

LE POIGNARD TUNISIEN

Je me trouvai nez à nez avec l'inspecteur au moment où il sortait de l'office.

— Comment va la demoiselle, docteur ?

— Beaucoup mieux. Sa mère est à son chevet.

— À la bonne heure. J'ai interrogé les domestiques, ils sont unanimes : personne n'a été vu à la porte de service ce soir. Votre description de cet inconnu est assez floue. Ne pourriez-vous me donner quelques détails plus précis ?

— Hélas non ! dis-je d'un ton navré, il faisait bien trop noir. L'homme avait relevé le col de son manteau et rabattu le bord de son chapeau.

— Hum ! fit l'inspecteur. Il voulait dissimuler son visage, apparemment. Vous êtes vraiment sûr de ne pas l'avoir reconnu ?

Je répondis par la négative, mais avec un certain manque de conviction. Cette voix m'avait semblé vaguement familière. Non sans hésitation, je fis part de mon impression à l'inspecteur.

— Une voix rude et vulgaire, dites-vous ?

J'acquiesçai, mais la pensée m'effleura que cette rudesse de ton était presque excessive. Si, comme le pensait l'inspecteur, l'homme avait cherché à dissimuler ses traits, il pouvait tout aussi bien avoir tenté de déguiser sa voix.

— Cela vous dérangerait-il de retourner avec moi dans le cabinet de travail, docteur ? J'ai une ou deux choses à vous demander.

J'y consentis et l'inspecteur Davis ouvrit la porte de communication, puis la referma à clé derrière nous.

— Nous ne voulons pas être dérangés, déclara-t-il d'un ton résolu. Ni que quelqu'un écoute à la porte. Alors ?... que signifie cette histoire de chantage ?

— Un chantage ! m'exclamai-je en sursautant.

— Est-ce un effet de l'imagination de Parker ou y a-t-il quelque chose là-dessous ?

— Si Parker a entendu parler de chantage, énonçai-je avec lenteur, c'est qu'il avait l'oreille collée à la serrure.

— Rien de plus probable. Voyez-vous, j'ai mené ma petite enquête sur ses occupations pendant la soirée. Pour être franc, je n'aime pas son attitude. Cet homme sait quelque chose. Quand j'ai commencé à l'interroger, il a senti d'où venait le vent et monté de toutes pièces cette histoire de chantage.

Je pris mon parti sur-le-champ.

— Je ne suis pas fâché que vous abordiez la question, inspecteur. Après beaucoup d'hésitations, j'avais plus ou moins décidé de tout vous dire et n'attendais plus qu'une occasion favorable. Autant la saisir maintenant.

Je lui fis alors un compte rendu détaillé des événements de la soirée, en tous points conforme à celui que j'ai consigné précédemment. Il m'écouta avec beaucoup d'attention, m'arrêtant de temps à autre pour me poser une question.

— C'est l'histoire la plus extraordinaire que j'aie jamais entendue, déclara-t-il quand j'eus achevé mon récit. Et vous dites que cette lettre a disparu ? Cela s'annonce mal, vraiment très mal. Nous avons maintenant ce que nous cherchions : le mobile du crime.

Je hochai la tête

— Je m'en rends compte.

— Et M. Ackroyd aurait laissé entendre qu'il soupçonnait un membre de sa maisonnée ? Cela nous laisse le choix !

— Ne pourrait-il s'agir de Parker lui-même ? suggérai-je.

— Cela m'en a tout l'air. Il écoutait à la porte quand vous êtes sorti, c'est flagrant. Un peu plus tard, Mlle Ackroyd le surprend au moment où il se proposait d'entrer dans la pièce. Imaginons qu'après son départ il ait renouvelé sa tentative. Il poignarde Ackroyd, ferme la porte à clé de l'intérieur, ouvre la fenêtre pour s'enfuir et contourne la maison jusqu'à une porte latérale qu'il a laissée ouverte. Cela se tient, non ?

— Presque, mais il reste un détail qui me chiffonne, dis-je d'un ton rêveur. Si Ackroyd avait repris sa lecture après mon départ, comme il en avait l'intention, je serais fort étonné qu'il soit resté les bras ballants à réfléchir pendant une heure. Il aurait immédiatement fait venir Parker pour le confondre, l'aurait traité de tous les noms, et tout ceci à grand tapage. Il était plutôt irascible, rappelez-vous.

— Il n'avait peut-être pas encore eu le temps de lire la lettre jusqu'au bout, suggéra l'inspecteur. Nous savons qu'il n'était pas seul à 21 h 30. Si son visiteur est arrivé sur vos talons, et si, juste après son départ, Mlle Ackroyd est venue dire bonsoir à son oncle, il ne devait pas être loin de 22 heures quand il a pu reprendre sa lecture.

— Et le coup de téléphone ?

— Il avait été donné par Parker, bien entendu. Il a dû appeler avant de réfléchir à ce problème de porte fermée et de fenêtre ouverte. Puis il a changé d'avis, ou s'est affolé, et a décidé de tout nier. Voilà les faits, aucun doute là-dessus.

— Hum !... oui... acquiesçai-je sans conviction.

— De toute façon, nous pourrions savoir ce qu'il en est par le central. Si l'appel vient d'ici, il ne peut émaner que de Parker. Aucun doute, je vous dis, c'est notre homme. Mais gardez ça pour vous, il ne s'agit pas d'éveiller sa méfiance avant d'avoir toutes les preuves en main. Je ne tiens pas à ce qu'il nous file entre les doigts, aussi ferons-nous semblant d'orienter l'enquête sur le mystérieux inconnu.

Perché à califourchon sur la chaise du bureau, l'inspecteur se leva pour aller observer le mort dans son fauteuil.

— L'arme devrait nous fournir un indice, déclara-t-il en levant les yeux, elle n'est vraiment pas ordinaire. Une pièce unique, semble-t-il.

Il se pencha pour examiner le manche et je l'entendis pousser un grognement de satisfaction. Puis, avec une grande délicatesse, il exerça une pression des deux mains sous la garde et retira la lame de la blessure. Après quoi, prenant toujours grand soin de ne pas toucher la poignée, il alla déposer l'arme dans une grande coupe de porcelaine qui trônait sur la cheminée et reprit en hochant la tête :

— Oui, c'est vraiment une œuvre d'art comme on ne doit pas en rencontrer souvent.

Certes, l'arme était superbe, avec sa lame étroite et effilée, et sa poignée curieusement ciselée où s'entrelaçaient des motifs de différents métaux. Un chef-d'œuvre d'artisanat ! L'inspecteur en éprouva légèrement le fil du bout du doigt et eut une grimace admirative.

— Bigre, quel tranchant ! Un enfant vous planterait ça dans le corps d'un homme aussi facilement que dans du beurre. Un genre de jouet qu'il vaut mieux ne pas laisser traîner !

— Puis-je examiner le corps d'un peu plus près, maintenant ?

— Allez-y.

Je me lançai dans une inspection minutieuse.

— Alors ? s'enquit l'inspecteur lorsque j'eus terminé.

— Je vous fais grâce du jargon médical, annonçai-je. Réserveons-le pour l'enquête. L'homme qui a porté le coup était droitier et se tenait derrière la victime. La mort a dû être instantanée et sans doute tout à fait imprévue, à voir l'expression du malheureux. Il est probablement mort sans savoir qui était son agresseur.

— Les maîtres d'hôtel ont l'art de s'approcher sans bruit, tout comme les chats, commenta l'inspecteur Davis. Et l'énigme ne sera pas très difficile à résoudre. Tenez, jetez un coup d'œil sur le manche de ce poignard.

Je l'examinai.

— Sans doute ne les voyez-vous pas, mais moi si, et même très bien. Des *empreintes digitales*, ajouta-t-il en baissant la voix.

Et il recula de quelques pas, pour mieux juger de l'effet produit sur moi.

— En effet, confirmai-je avec flegme. Je m'y attendais un peu.

Je ne vois pas pourquoi je devrais passer pour un débile mental. Je lis les journaux, et même des romans policiers, et je ne suis pas plus bête qu'un autre. Mon attitude eût été toute différente si nous avions trouvé des empreintes de doigts de pied. En l'occurrence, la surprise eût été de mise, et même un certain respect.

L'inspecteur dut être déçu par mon manque d'enthousiasme. Il reprit la coupe de porcelaine et m'invita à le suivre dans la salle de billard.

— Voyons si M. Raymond peut nous apprendre quelque chose au sujet de ce poignard, dit-il en refermant la porte de communication derrière nous.

Il y donna un tour de clé et nous prîmes le chemin de la salle de billard où nous trouvâmes Geoffrey Raymond. L'inspecteur exhiba sa pièce à conviction.

— Avez-vous déjà vu cet objet, monsieur Raymond ?

— Eh bien, je crois... je suis même presque certain que c'est un cadeau du major Blunt à M. Ackroyd. Une pièce de collection qui provient du Maroc... non, de Tunisie. Alors, voici l'arme du crime ? Incroyable ! Cela semble impossible et pourtant, il n'existe sûrement pas deux poignards identiques. Puis-je aller chercher le major Blunt ?

Sur ce, Raymond s'éclipsa sans attendre la réponse.

— Charmant jeune homme, observa l'inspecteur. Il a quelque chose d'honnête et d'ingénu.

J'en convins. Depuis deux ans que Geoffrey Raymond était le secrétaire d'Ackroyd, je ne l'avais jamais vu froissé ou en colère. Et son travail avait été, je le savais, on ne peut plus satisfaisant.

Il ne tarda pas à reparaître, accompagné du major Blunt, et s'écria avec émotion :

— J'avais raison, c'est bien le poignard tunisien !

— Mais le major ne l'a pas encore regardé, objecta l'inspecteur.

— Je l'ai vu dès que je suis entré dans le cabinet de travail, dit Blunt avec son flegme habituel.

— Et vous l'avez reconnu ?

Hochement de tête du major.

— Mais vous ne l'avez pas dit, releva l'inspecteur, soupçonneux.

— Ce n'était pas le moment. On peut faire beaucoup de mal en parlant trop vite.

L'inspecteur soutint quelques instants le regard tranquille du major, puis se détourna en grommelant et alla chercher le poignard.

— Vous le reconnaissez formellement, monsieur ? Vous êtes bien sûr de vous ?

— Tout à fait. Aucun doute.

— Et savez-vous où l'on rangeait d'habitude ce... cet objet rare ? Pouvez-vous me le dire, monsieur ?

Ce fut le secrétaire qui répondit.

— Dans la vitrine du salon.

— Quoi !

Tous les regards convergèrent sur moi et l'inspecteur demanda d'un ton encourageant :

— Eh bien, docteur ?

— ...

— Alors ? dit-il encore, toujours encourageant.

— C'est que... c'est si peu de chose, expliquai-je en manière d'excuse. Mais hier soir, quand je suis arrivé pour dîner, j'ai entendu un bruit dans le salon. Le couvercle de la vitrine qu'on refermait.

L'expression de l'inspecteur trahit un profond scepticisme, et même une certaine méfiance.

— Comment savez-vous qu'il s'agissait de ce couvercle ?

Contraint de m'expliquer, je me lançai dans un récit détaillé, interminable et fastidieux, dont je me serais bien passé. L'inspecteur m'écouta jusqu'au bout, puis demanda :

— Lorsque vous avez examiné les bibelots, le poignard était-il toujours à sa place ?

— Je n'en sais rien, je ne me souviens pas de l'avoir remarqué. Mais il pouvait très bien s'y trouver, naturellement.

— Nous ferions mieux d'appeler la gouvernante, fit observer l'inspecteur en tirant le cordon de la sonnette.

Quelques minutes plus tard, mandée par les soins de Parker, Mlle Russell entra dans la pièce.

— Je ne crois pas m'être approchée de cette vitrine, répondit-elle à la question de l'inspecteur. Je vérifiais la fraîcheur des bouquets. Ah, si ! Je me rappelle, maintenant. La vitrine était ouverte, sans aucune raison d'ailleurs, et je l'ai refermée en passant.

Elle toisa l'inspecteur d'un air agressif, et il reprit :

— Je vois. Et pouvez-vous me dire si ce poignard était à sa place à ce moment-là ?

Mlle Russell regarda l'arme d'un œil tranquille.

— Je ne puis vous l'affirmer, je n'ai pas pris le temps de m'y arrêter. Ces dames allaient descendre et je ne tenais pas à me trouver là.

— Je vous remercie.

Une imperceptible hésitation nuança la voix de l'inspecteur, comme s'il se réservait de poser d'autres questions, mais Mlle Russell prit cette réponse pour une invitation à se retirer et s'éclipsa. Il la regarda disparaître et observa :

— Pas commode, on dirait. Bon, récapitulons. Cette vitrine se trouve en face de l'une des fenêtres avez-vous dit, docteur ?

Raymond répondit pour moi :

— Oui, devant la porte-fenêtre de gauche.

— Laquelle était ouverte ?

— Elles étaient entrouvertes, toutes les deux.

— Bon, je ne crois pas nécessaire de creuser davantage la question

pour l'instant. N'importe qui - je dis bien n'importe qui - a pu prendre cette arme quand il lui plaisait, et le moment n'a d'ailleurs aucune importance. Je reviendrai demain matin avec le chef de la police, monsieur Raymond. Jusque-là, je conserve la clé de cette porte. Je tiens à ce que le colonel Melrose trouve chaque chose à sa place actuelle, très exactement. J'ai appris par hasard qu'il dînait à l'autre bout du comté, où je suppose qu'il passera la nuit...

Il s'empara du vase sous notre regard attentif et déclara :

— Il faut que j'emballe ceci soigneusement, ce sera une pièce à conviction capitale.

Quelques minutes plus tard, comme je sortais de la salle de billard en compagnie de Raymond, celui-ci eut un petit rire amusé. Je sentis qu'il me pressait le bras et suivis la direction de son regard. L'inspecteur Davis semblait solliciter l'opinion de Parker sur un petit agenda de poche.

— Un peu gros, murmura mon compagnon. Ainsi, Parker est le suspect numéro un ? L'inspecteur Davis apprécierait sans doute un échantillon de nos empreintes, qu'en pensez-vous ?

Il prit deux cartes de visite sur le plateau de l'entrée, les essuya avec son mouchoir de soie, il en glissa une dans la main et garda l'autre. Puis, avec un grand sourire, il les tendit à l'inspecteur.

— À titre de souvenir, annonça-t-il. N° 1, le Dr Sheppard. N° 2, mon humble personne. La carte du major Blunt vous parviendra dans la matinée.

Insouciance de la jeunesse ! L'horrible assassinat de son employeur et ami ne pouvait occulter longtemps la bonne humeur de Geoffrey Raymond. Et peut-être était-ce mieux ainsi, je ne sais. J'ai moi-même perdu depuis longtemps cet entrain si précieux.

Il était très tard quand je rentrai chez moi, et j'espérais que Caroline serait couchée. J'aurais dû mieux la connaître. Elle m'avait préparé un chocolat chaud, et, pendant que je le buvais, elle m'arracha le compte rendu de ma soirée. Je passai sous silence la question du chantage et me bornai à lui décrire les circonstances du meurtre.

— La police soupçonne Parker, dis-je en me levant pour me diriger vers l'escalier. Il semble que de lourdes charges pèsent sur lui.

— Parker ! s'écria ma sœur, tu m'en diras tant ! Faut-il que cet inspecteur soit nigaud... Parker, vraiment ! C'est à n'y pas croire.

Ce fut sur cette déclaration sibylline que nous allâmes nous coucher.

OÙ JE DÉCOUVRE LA VÉRITABLE PROFESSION DE MON VOISIN

Le lendemain matin, j'expédiai mes visites avec une hâte condamnable, ma seule excuse étant que je n'avais aucun cas bien sérieux à traiter. À mon retour, Caroline vint à ma rencontre dans le vestibule.

— Flora Ackroyd est ici, m'annonça-t-elle dans un murmure fébrile.

— Quoi !

Je fis de mon mieux pour dissimuler ma surprise.

— Elle t'attend avec impatience. Il y a une demi-heure qu'elle est là.

Caroline prit le chemin de notre petit salon et je lui emboîtai le pas.

Flora était assise sur le canapé, près de la fenêtre. Elle était en deuil et se tordait nerveusement les mains. J'éprouvai un choc en la voyant : toute couleur avait disparu de son visage. Mais quand elle prit la parole, ce fut d'un ton aussi calme et aussi résolu que possible.

— Docteur Sheppard, je suis venue vous demander votre aide.

— Bien sûr qu'il va vous aider, mon petit, dit Caroline.

Je crois que Flora se fût volontiers passée de la présence de ma sœur. Je suis même certain qu'elle eût infiniment préféré me parler en privé. Mais comme elle voulait aussi gagner du temps, elle se résigna à l'inévitable.

— Je voudrais que vous m'accompagniez aux Mélèzes.

— Aux Mélèzes ? m'écriai-je, effaré.

— Pour voir ce drôle de petit bonhomme ? s'exclama Caroline.

— Oui. Vous savez qui c'est, je suppose ?

— Nous nous imaginions que c'était un coiffeur à la retraite, répondis-je.

Les yeux bleus de Flora s'arrondirent de surprise.

— Mais... c'est Hercule Poirot ! Vous voyez qui je veux dire ? Le

détective privé. Il paraît qu'il a fait des choses fantastiques, comme dans les romans policiers. Il a pris sa retraite l'année dernière pour venir s'établir ici. Mon oncle savait qui c'était, mais il avait promis de n'en rien dire à personne. M. Poirot ne voulait pas être importuné.

— C'était donc ça... énonçai-je avec une lenteur pensive.

— Vous avez sûrement entendu parler de lui ?

— J'ai beau n'être qu'une vieille baderne, comme dit Caroline, j'en ai effectivement entendu parler. Tout récemment.

— Incroyable ! commenta Caroline.

J'ignore à quoi elle faisait allusion. À son propre manque de perspicacité, sans doute. Je pesai mes mots :

— Vous souhaitez le rencontrer... mais pourquoi ?

— Mais pour qu'il enquête sur ce meurtre, bien sûr ! lança Caroline. Ne sois donc pas aussi stupide, James.

Ma question n'avait rien de stupide, mais Caroline ne voit pas toujours où je veux en venir :

— Vous ne faites pas confiance à l'inspecteur Davis ?

— Bien sûr que non, décréta Caroline. Et moi non plus.

À l'entendre, on aurait pu croire que c'était son oncle qui avait été assassiné.

— Et qui vous dit qu'il acceptera de se charger de l'affaire ? Il a pris sa retraite, rappelez-vous.

— Voilà pourquoi j'aurai besoin de votre aide, reconnut Flora avec simplicité. Il va falloir le décider.

— Êtes-vous sûre de prendre le parti le plus sage ? demandai-je avec gravité.

— Mais oui, elle en est sûre, trancha Caroline. Je l'accompagnerai moi-même, si elle veut.

— Sans vouloir vous offenser, mademoiselle Sheppard, je préférerais que ce soit le docteur qui m'accompagne.

Flora sait se montrer directe quand il le faut ; une allusion plus discrète eût été sans effet sur Caroline. Avec tact, la jeune fille justifia la fermeté de ses propos :

— Voyez-vous, c'est le Dr Sheppard qui a découvert le corps. Et, en tant que médecin, il sera mieux placé que quiconque pour éclairer M. Poirot.

— Oui, ronchonna Caroline. Je comprends.

J'arpentai la pièce pendant quelques instants avant de déclarer d'un ton pénétré :

— Flora, suivez mon conseil. Ne demandez pas son concours à ce détective.

Flora bondit sur ses pieds et le sang afflua à ses joues.

— Je sais ce qui vous fait dire cela, et c'est justement pourquoi je suis si impatiente d'agir ! Vous avez peur, mais pas moi. Je connais Ralph mieux que vous.

— Ralph ! s'exclama Caroline. Et qu'est-ce que Ralph vient faire là-dedans ?

Ni l'un ni l'autre, nous ne lui prêtâmes la moindre attention.

— Ralph est peut-être faible, poursuivit Flora. Il a pu commettre des folies, dans le passé - et même de graves erreurs -, mais il est incapable de tuer quelqu'un !

— Non ! protestai-je. Non, je n'ai jamais pensé cela de lui.

— Alors pourquoi êtes-vous passé aux *Trois Marcassins* hier soir en rentrant chez vous, après avoir découvert le corps de mon oncle ?

Je restai muet pendant quelques secondes. Jusque-là, j'espérais que cette visite était passée inaperçue. Je rétorquai :

— Comment l'avez-vous su ?

— J'y suis allée ce matin, après avoir appris par les domestiques que Ralph y était descendu...

Je lui coupai la parole.

— Vous ignoriez donc qu'il était à King's Abbot ?

— Oui, et je n'en revenais pas. C'est incompréhensible. Je suis allée le demander et on m'a répondu, comme on a dû vous le dire hier soir, qu'il était sorti dans la soirée, vers 21 heures... et qu'il n'était pas rentré.

Elle me défia du regard et, comme pour répondre à une pensée qu'elle me prêtait, me lança avec véhémence :

— Eh bien, qu'y a-t-il d'anormal à cela ? Il a pu aller... n'importe où. Et même retourner à Londres.

— Sans prendre ses bagages ? demandai-je avec douceur.

Flora tapa du pied. Ses joues s'enflammèrent.

— Peu importe, il doit y avoir une explication toute simple.

— Et voilà pourquoi vous voulez voir Hercule Poirot ? Ne vaut-il pas mieux laisser les choses comme elles sont ? La police ne soupçonne aucunement Ralph. Elle s'est orientée sur une tout autre piste.

— Mais si, on le soupçonne, justement ! Ce matin, un policier est arrivé de Cranchester... L'inspecteur Raglan, un affreux petit homme à la mine chafouine. J'ai découvert qu'il était passé aux *Trois Marcassins* avant moi. On m'a répété point par point ce qu'il y avait fait et dit, les questions qu'il avait posées. Il croit certainement que Ralph est le coupable.

— Voilà qui diffère sensiblement de l'hypothèse d'hier soir, observai-je. Cet inspecteur ne croit plus à la théorie de Davis, qui incriminait Parker ?

— Parker, vraiment ! ricana Caroline.

Flora vint poser la main sur mon bras.

— Je vous en prie, docteur, allons tout de suite chez ce M. Poirot. Il découvrira la vérité.

— Ma chère Flora, repris-je avec douceur en effleurant sa main, êtes-vous bien sûre que nous souhaitions la connaître ?

Elle acquiesça en me regardant bien en face.

— Si vous n'en êtes pas sûr, moi, je le suis. Je connais Ralph mieux que vous.

— À l'évidence, Ralph est innocent ! lança Caroline qui n'en pouvait plus de garder le silence. C'est un enfant prodigue, mais un garçon charmant, et d'une exquise courtoisie.

J'eusse aimé dire à Caroline que nombre d'assassins avaient d'excellentes manières, mais la présence de Flora m'en empêcha. Devant une telle détermination, je fus contraint de capituler et nous partîmes sur-le-champ, sans laisser le temps à Caroline de proférer une autre tirade commençant par l'inévitable : « À l'évidence. »

Une vieille femme au chef orné d'une gigantesque coiffe bretonne nous ouvrit la porte des Mélèzes. Apparemment, M. Poirot était chez lui. Nous fûmes introduits dans un petit salon où régnait un ordre méticuleux, et nous ne tardâmes pas à voir entrer mon ami de la veille. Il nous aborda en souriant.

— *Monsieur le docteur, mademoiselle* 1 ...

Il s'inclina devant Flora et j'entrai dans le vif du sujet.

— Sans doute avez-vous entendu parler de l'événement tragique survenu hier soir ?

Le visage de mon interlocuteur devint grave.

— Mais certainement, et mademoiselle a toute ma sympathie. En quoi puis-je vous être utile ?

— Mlle Ackroyd souhaite que... que vous...

— Que vous découvriez l'assassin, acheva Flora sans hésiter.

— Je vois, dit le petit homme. Mais la police va s'en charger, non ?

— La police peut se tromper, repartit Flora, et à mon avis c'est ce qu'elle est en train de faire. S'il vous plaît, monsieur Poirot, voulez-vous nous aider ? Si... si c'est une question d'argent...

Poirot l'arrêta d'un geste.

— Pardonnez-moi, mademoiselle. Non que je méprise l'argent...

Une lueur furtive scintilla dans ses yeux :

— Au contraire. Il a toujours compté beaucoup pour moi. Donc si je me charge de cette affaire, comprenez-le bien, je la suivrai jusqu'au bout. Un bon chien n'abandonne jamais la piste. Et vous

pourriez bien regretter de n'avoir pas laissé la police agir seule.

— Je veux la vérité, dit Flora en affrontant son regard.

— Toute la vérité ?

— Toute la vérité.

— Alors j'accepte, répondit le petit homme. J'accepte en espérant que vous ne regretterez pas ces paroles. Et maintenant, racontez-moi tout.

— Je préfère laisser ce soin au Dr Sheppard, il est mieux renseigné que moi.

Ainsi encouragé, je me lançai dans un exposé détaillé de tous les faits relatés plus haut. Poirot m'écouta attentivement, glissant une question ici ou là mais la plupart du temps silencieux, le regard au plafond. J'achevai mon récit sur mon départ de Fernly en compagnie de l'inspecteur, la veille au soir.

— Et maintenant, conclut Flora, dites-lui tout au sujet de Ralph.

J'hésitai, mais un regard impérieux m'enjoignit de parler.

— Vous êtes donc allé à cette auberge, *Les Trois Marcellins*, hier soir en rentrant chez vous ? demanda Poirot quand j'eus terminé. Et pour

quelle raison, au juste ?

Je pris le temps de choisir mes mots avec soin.

— J'ai pensé que quelqu'un devait informer ce jeune homme de la mort de son oncle. Après avoir quitté Fernly, l'idée m'est venue que, à part M. Ackroyd et moi, tout le monde ignorait sa présence au village.

Poirot hocha la tête.

— Parfaitement. Et vous n'aviez pas d'autre raison de vous y rendre, j'imagine ?

— Aucune, répondis-je avec raideur.

— Ne cherchiez-vous pas à... disons à vous rassurer au sujet de ce jeune homme ?

— Me rassurer ?

— Je crois, monsieur le docteur, que vous saisissez très bien ma pensée, même si vous prétendez le contraire. À mon humble avis, c'eût été un soulagement pour vous d'apprendre que le capitaine Paton avait passé la soirée à l'auberge.

— Pas du tout !

Le petit détective secoua gravement la tête.

— Vous ne m'accordez pas la même confiance que Mlle Flora, mais peu importe. Ce qui nous intéresse, c'est la disparition du capitaine Paton, dans des circonstances qui restent à... à éclairer. C'est un sérieux problème, je ne vous le cacherai pas. Bien que je n'exclue pas la possibilité d'une explication toute simple.

— C'est bien ce que je disais ! s'exclama Flora avec chaleur.

Loin d'insister sur la question, Poirot me suggéra de nous présenter sans attendre au poste de police. Il jugea préférable que Flora rentre chez elle et que je sois le seul à l'accompagner pour le présenter à l'officier chargé de l'affaire. Nous nous rangeâmes à son avis.

Devant le poste de police, nous trouvâmes un inspecteur Davis des plus moroses, en compagnie de deux de ses supérieurs : le colonel Melrose, chef de la police du comté, et un autre homme que, d'après la description de Flora, il me fut facile d'identifier - à sa mine chafouine, je reconnus l'inspecteur Raglan, de Cranchester.

Je connais très bien Melrose, et je lui présentai Poirot en expliquant la situation. Le chef de la police parut très froissé, l'inspecteur Raglan, furibond. Davis, lui, semblait savourer discrètement le dépit de ses supérieurs.

— Cette affaire est claire comme le jour, grogna Raglan. Inutile que des amateurs viennent y fourrer leur nez. N'importe quel blanc-bec aurait pu la résoudre hier soir, ce qui nous aurait fait gagner douze heures.

Il foudroya du regard le malheureux Davis, qui conserva un calme imperturbable.

— La famille de M. Ackroyd agira comme elle le jugera bon, cela va de soi, dit le colonel Melrose. Mais il n'est pas question d'entraver en quoi que ce soit la marche de l'enquête officielle. Naturellement, ajouta-t-il avec courtoisie, je connais la brillante réputation de M. Poirot.

— Malheureusement, rétorqua Raglan, la police ne peut pas faire sa propre publicité !

Ce fut Poirot qui sauva la situation.

— Il est vrai que j'ai cessé mes activités, annonça-t-il, et je n'avais certes pas l'intention de m'y remettre. En outre, s'il y a une chose que je déteste, c'est bien la publicité. Je dois vous prier, au cas où je contribuerais à éclairer le mystère, de ne pas citer mon nom.

L'inspecteur Raglan parut un tantinet moins sombre.

— J'ai entendu parler de certains de vos remarquables succès, accorda le colonel, radouci.

— J'ai beaucoup d'expérience, admit posément Poirot, mais je dois la plupart de mes réussites à l'aide efficace de la police. J'admire énormément la police anglaise. Et si l'inspecteur Raglan m'autorise à le seconder, j'en serai aussi honoré que flatté.

L'expression de l'inspecteur se fit nettement plus indulgente et le colonel me prit en aparté.

— D'après la rumeur, ce petit homme a fait des choses assez étonnantes, murmura-t-il. Et naturellement, nous aimerions beaucoup mieux ne pas avoir à faire appel à Scotland Yard. Raglan me paraît très sûr de lui, mais j'hésite à me ranger à son avis. Vous comprenez, je... hum !... je connais mieux que lui les personnes en cause. Ce Poirot ne semble pas chercher à se faire mousser, qu'en pensez-vous ? Est-ce qu'il saurait travailler... discrètement ?

— ... et pour la plus grande gloire de l'inspecteur Raglan ? Je vous le garantis, affirmai-je d'un air solennel.

La voix du colonel Melrose retrouva sa sonorité ordinaire.

— Parfait, dit-il d'un ton jovial. Monsieur Poirot, il faut que nous

vous exposions en détail nos récentes conclusions.

— Je vous remercie, colonel. Mon ami, le Dr Sheppard, m'a laissé entendre qu'on soupçonnait le maître d'hôtel ?

— Grotesque ! trancha Raglan. Ces domestiques de grande maison sont tellement froussards que leurs moindres gestes ont des allures suspectes.

— Et les empreintes ? hasardai-je.

— Rien à voir avec celles de Parker.

L'inspecteur ébaucha un sourire et ajouta :

— Ni avec les vôtres ou celles de M. Raymond, docteur.

— Et qu'en est-il de celles du capitaine Ralph Paton ? s'informa Poirot d'un ton égal.

J'admirai à part moi sa façon de prendre le taureau par les cornes et vis le regard de l'inspecteur se nuancer de respect.

— Je vois que vous ne perdez pas de temps, monsieur Poirot, et j'aurai grand plaisir à travailler avec vous, j'en suis sûr. Nous prendrons les empreintes de ce jeune homme dès que nous aurons mis la main sur lui.

— Je ne peux m'empêcher de croire que vous faites erreur, inspecteur, intervint le colonel Melrose avec chaleur. J'ai connu Ralph Paton en culottes courtes ! Il ne s'abaisserait jamais à commettre un meurtre.

— Possible, dit l'inspecteur d'un ton indifférent.

— Quelles charges relevez-vous contre lui ? demandai-je.

— Il est sorti hier soir à 21 heures précises. Il a été aperçu aux abords de Fernly Park vers 21 h 30, mais pas revu depuis. Il semble avoir de sérieux problèmes d'argent. J'ai ici une paire de chaussures dont les semelles comportent des picots de caoutchouc : elles lui appartiennent. Il en possède deux autres paires pratiquement semblables. J'ai l'intention de les comparer aux empreintes dont nous disposons. L'agent veille là-bas à ce qu'elles ne soient pas brouillées.

— Allons-y tout de suite, décida le colonel. M. Poirot et vous nous accompagnez, je suppose, docteur ?

Le petit homme et moi acquiesçâmes, et nous partîmes tous ensemble dans la voiture du colonel. Impatient d'aller vérifier les empreintes, l'inspecteur demanda à être déposé devant le pavillon du gardien. En effet, presque à mi-chemin de la maison, un sentier

bifurquait sur la droite pour rejoindre la terrasse, près de la fenêtre du cabinet d'Ackroyd.

— Irez-vous avec l'inspecteur, monsieur Poirot, s'enquit le chef de la police, ou préférez-vous examiner d'abord le cabinet de travail ?

Poirot choisit la seconde proposition. La porte nous fut ouverte par un Parker guindé et déférent, qui semblait tout à fait remis de sa panique de la veille. Le colonel Melrose tira une clé de sa poche, ouvrit la porte de communication et nous fit entrer dans le cabinet de travail.

— Hormis le fait que le corps a été enlevé, la pièce est exactement dans le même état qu'hier, monsieur Poirot.

— Et... où se trouvait le corps ?

Je décrivis le plus précisément possible la position d'Ackroyd. Le fauteuil était toujours devant la cheminée, et Poirot alla s'y asseoir.

— Et cette fameuse lettre bleue, où se trouvait-elle quand vous avez quitté la pièce ?

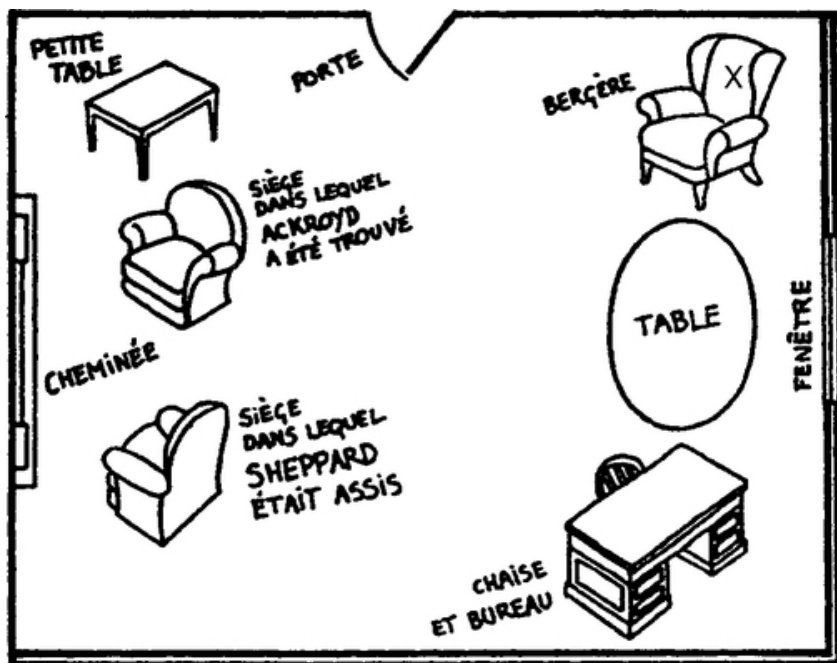
— M. Ackroyd l'avait posée sur cette petite table, à sa droite.

Poirot fit un signe de tête.

— À part cela, chaque chose est exactement à la même place ?

— Oui, enfin je crois.

— Colonel Melrose, auriez-vous l'extrême obligeance de vous asseoir un instant dans ce fauteuil ?



Je vous remercie. Maintenant, *monsieur le docteur*, veuillez être assez bon pour m'indiquer la position exacte du poignard.

Je m'exécutai, tandis que le petit homme allait se placer dans l'embrasure de la porte.

— Le manche était donc bien visible de l'entrée : Parker et vous avez dû le voir tout de suite ?

— Oui.

Poirot marcha vers la fenêtre et lança par-dessus l'épaule :

— Bien entendu, la pièce était éclairée quand vous avez découvert le corps ?

Je répondis par l'affirmative et le rejoignis, tandis qu'il examinait les traces laissées sur le rebord.

— Les semelles présentent le même motif que les chaussures du capitaine Paton, observa-t-il tranquillement.

Puis il revint au milieu de la pièce et la parcourut d'un regard vif, inquisiteur, auquel nul détail n'échappait. Le coup d'œil exercé du professionnel.

— Docteur Sheppard, demanda-t-il enfin, êtes-vous observateur ?

— Il me semble, répondis-je, quelque peu surpris.

— Je vois que l'on a fait du feu dans la cheminée. Quand vous avez

enfoncé la porte et trouvé le cadavre de M. Ackroyd, où en était ce feu ? Sur le point de s'éteindre ?

J'eus un rire assez penaud.

— Je... je n'en sais vraiment rien. Je n'y ai pas prêté attention. Peut-être M. Raymond ou le major Blunt...

Le petit homme eut un léger sourire et secoua la tête.

— On devrait toujours procéder avec méthode, et vous poser cette question fut de ma part une erreur de jugement. À chacun son métier. Si vous me décriviez l'état de la victime, aucun détail ne vous échapperait. Si je voulais des renseignements relatifs aux papiers posés sur ce bureau, M. Raymond serait en mesure de m'indiquer l'essentiel. En ce qui concerne le feu, je m'adresserai donc à celui dont le rôle est d'observer ce genre de choses. Si vous permettez...

Il alla tirer le cordon de sonnette, près de la cheminée. Une ou deux minutes plus tard, Parker se présenta.

— On a sonné, monsieur ? s'enquit-il d'une voix hésitante.

— Entrez, Parker, dit le colonel Melrose. Ce monsieur souhaite vous poser quelques questions.

L'attention respectueuse de Parker se reporta sur Poirot.

— Parker, commença celui-ci, quand vous avez enfoncé la porte avec le Dr Sheppard, hier soir, et trouvé votre maître décédé, comment était le feu ?

Parker n'eut pas besoin de réfléchir pour répondre :

— Très bas, monsieur. Presque éteint.

— Ah ! s'exclama Poirot avec un accent de triomphe. Et maintenant, regardez autour de vous, mon brave. Cette pièce est-elle exactement dans le même état qu'à ce moment-là ?

Le maître d'hôtel s'exécuta, et son regard s'attarda sur la fenêtre.

— Les rideaux étaient tirés, monsieur. Et la lampe allumée.

Poirot eut un mouvement de tête approbateur.

— Rien d'autre ?

— Si, monsieur. Ce fauteuil était un peu plus en avant.

Il désigna une grande bergère à oreillettes, sur sa gauche, entre la porte et la fenêtre. Je joins à ces notes un plan de la pièce, en marquant ce siège d'une croix.

— À quel endroit, au juste ? demanda Poirot. Montrez-moi.

Le maître d'hôtel écarta la bergère du mur d'une bonne cinquantaine de centimètres et la tourna face à la porte.

— Voilà qui est curieux, murmura Poirot en français et comme pour lui-même, avant de reprendre à notre intention : Personne n'irait s'asseoir dans un fauteuil tiré de la sorte, j'imagine, et je me demande qui a bien pu le remettre à sa place initiale. Serait-ce vous, mon ami ?

— Non, monsieur. J'étais bien trop bouleversé de voir mon maître comme ça.

Poirot me jeta un regard.

— Alors vous, docteur ?

Je fis signe que non et Parker crut bon de préciser :

— Il avait repris sa place quand je suis revenu avec la police, monsieur, j'en suis certain.

— Curieux, répéta Poirot.

— Raymond ou Blunt peuvent très bien l'avoir repoussé, suggérai-je. Cela ne doit pas avoir tellement d'importance ?

— Pas la moindre, affirma Poirot, qui ajouta à mi-voix : Et c'est justement ce qui est si intéressant.

— Veuillez m'excuser un instant, dit le colonel Melrose.

Sur quoi, il quitta la pièce en compagnie de Parker. J'interrogeai le détective :

— Croyez-vous que Parker dise la vérité ?

— À propos du fauteuil, oui. Pour le reste, je ne sais pas. Si vous étiez souvent mêlé à ce genre d'affaires, monsieur le docteur, vous sauriez qu'elles présentent toutes un point commun.

— Ah ! Et lequel ?

— Tous les intéressés ont quelque chose à cacher.

— Même moi ? demandai-je en souriant.

Poirot me dévisagea et déclara sans s'émouvoir :

— Je pense que oui.

— Mais...

— M'avez-vous vraiment tout dit, au sujet du jeune Ralph Paton ? (Il sourit en me voyant rougir.) Oh ! ne craignez rien, je ne forcerai pas vos confidences. Chaque chose en son temps.

— J'aimerais beaucoup que vous me parliez de vos méthodes,

répliquai-je précipitamment pour cacher ma gêne. Au sujet du feu, par exemple...

— Rien de plus simple ! Vous avez quitté M. Ackroyd à... 20 h 50, c'est bien cela ?

— Oui, exactement... si l'on peut dire.

— Bon. À ce moment-là, la fenêtre était fermée au loquet et la porte n'était pas fermée à clé. À 22 h 15, quand on découvre le corps, la porte est fermée à clé et la fenêtre ouverte. Qui l'a ouverte ? Il est évident que seul M. Ackroyd a pu le faire, et cela pour une ou deux raisons. Ou la température de la pièce était devenue insupportable, ce qui ne saurait être le cas puisque le feu était mourant et que le thermomètre est brutalement descendu la nuit dernière. Ou M. Ackroyd a fait entrer quelqu'un par là. Et dans ce cas, il devait s'agir d'un de ses familiers, n'est-ce pas, puisqu'il venait de se montrer tellement inquiet au sujet de cette même fenêtre.

— Cela paraît tout simple, en effet.

— Tout est simple, si vous classez les faits méthodiquement. Pour l'instant, notre tâche consiste à identifier la personne qui se trouvait ici hier soir à 21 h 30 en compagnie de M. Ackroyd. Selon toute apparence, c'est aussi celle qu'il a fait entrer par la fenêtre. Et bien qu'il ait été vu vivant un peu plus tard par Mlle Flora, nous ne tiendrons la solution du problème qu'en découvrant l'identité de ce visiteur. La fenêtre a pu rester ouverte après son départ et ainsi livrer passage à l'assassin. Ou alors, la même personne a pu revenir une seconde fois... Ah, voici le colonel !

Le colonel Melrose revenait. Et il avait l'air porteur d'une nouvelle intéressante.

— On a fini par retrouver la trace de cet appel téléphonique : il n'émane pas d'ici. On a demandé le Dr Sheppard hier soir à 22 h 15 d'une cabine publique, à la gare de King's Abbot. Et à 22 h 23, le train de nuit part pour Liverpool.

1. En français dans le texte.

UN INSPECTEUR TRÈS SÛR DE LUI

Nos regards se croisèrent. Je m'informai :

— Vous allez poser des questions à la gare, j'imagine ?

— Naturellement, mais je ne me fais pas trop d'illusions. Quand on connaît cette gare... vous voyez ce que je veux dire.

Je voyais. King's Abbot n'est qu'un village, mais la gare est un important nœud ferroviaire. Presque tous les grands express s'y arrêtent et des trains y sont aiguillés, formés ou reformés. Il y a deux ou trois cabines téléphoniques. À cette heure-là, trois trains du réseau local entrent en gare à intervalles très rapprochés, pour assurer la correspondance avec l'express du Nord qui arrive à 22 h 19 et repart à 22 h 23. On se croirait dans une fourmilière, et les chances de remarquer quelqu'un qui téléphone ou monte dans un train sont effectivement des plus minces.

— Mais pourquoi avoir téléphoné ? demanda Melrose. C'est cela qui me paraît le plus bizarre... cela ne tient vraiment pas debout.

Avec un soin méticuleux, Poirot rectifia la position d'un bibelot de porcelaine sur une étagère.

— Soyez certains qu'il y a une raison, lança-t-il par-dessus son épaule.

— Mais laquelle ?

— Quand nous saurons cela, nous saurons tout. Cette affaire est vraiment très intéressante.

Ce fut sur un ton presque indéfinissable qu'il prononça ces derniers mots. J'eus le sentiment qu'il avait sur la question des vues bien à lui et qui m'échappaient complètement.

Il alla se camper devant la fenêtre, regarda au-dehors et demanda sans se retourner :

— Vous dites qu'il était 21 heures quand vous avez croisé cet inconnu à la grille, docteur Sheppard ?

— Oui, j'ai entendu sonner l'heure au clocher.

— Combien de temps lui aura-t-il fallu pour aller jusqu'à la maison... mettons, jusqu'à cette fenêtre par exemple ?

— Cinq minutes par la grande allée. Deux ou trois, pas plus, s'il a pris le sentier de droite pour venir directement ici.

— Mais pour cela, il aurait fallu qu'il connaisse le chemin ? Et qu'il soit... comment dire ? Un familier des lieux.

— Très juste, observa le colonel Melrose.

— Et si M. Ackroyd avait reçu des étrangers au cours de la dernière semaine, nous pourrions certainement arriver à l'apprendre ?

— Le jeune Raymond pourrait nous le dire, avançai-je.

— Ou Parker, hasarda le colonel Melrose.

— *Ou tous les deux*, suggéra Poirot en souriant.

Le colonel s'en fut à la recherche de Raymond et, une fois de plus, je sonnai Parker. Le chef de la police revint presque aussitôt, en compagnie du jeune secrétaire qu'il présenta à Poirot, Geoffrey Raymond, aimable et souriant comme toujours, se montra ravi de faire la connaissance de ce dernier.

— J'ignorais que vous viviez parmi nous incognito, monsieur Poirot. Ce sera pour moi un grand privilège de vous voir à l'œuvre... Hé, là ! que se passe-t-il ?

D'un mouvement vif, Poirot venait de s'écarter de la place qu'il occupait, à gauche de la porte, découvrant la bergère. Et je compris qu'il avait dû profiter d'un moment où je lui tournais le dos pour la remettre dans la position qu'avait indiquée Parker.

— Qu'attendez-vous de moi ? plaisanta Raymond, que je m'y installe pour subir une prise de sang ?

— Monsieur Raymond, ce fauteuil se trouvait à cet endroit précis quand on a découvert le corps de M. Ackroyd, hier soir. Quelqu'un l'a remis à sa place. Serait-ce vous ?

— Certainement pas, répliqua le secrétaire sans une seconde d'hésitation. Je ne me rappelle même pas l'avoir vu là, mais si vous le dites... Quelqu'un d'autre l'aura remis en place, voilà tout. Aurait-on détruit un indice ? Ce serait dommage !

— Cela n'a aucune importance, je vous assure. Absolument aucune. En fait, ce que je voulais vous demander, monsieur Raymond, c'est ceci : M. Ackroyd aurait-il, dans le courant de la semaine, reçu la visite d'un inconnu ?

Le secrétaire réfléchit un instant, sourcils froncés, alors que Parker faisait son apparition.

— Non, répondit enfin Raymond, je ne vois pas. Et vous, Parker, vous en souvenez-vous ?

— Je vous demande pardon, monsieur. Si je me souviens de quoi ?

— D'un inconnu qui serait venu voir M. Ackroyd cette semaine ?

Le maître d'hôtel réfléchit quelques secondes, lui aussi.

— Il y a bien eu ce jeune homme, mercredi... un représentant de Curtis & Troute, je crois.

D'un geste impatient, Raymond écarta cette piste.

— En effet, je me souviens, mais ce n'est pas à ce genre de visiteur que Monsieur fait allusion.

Le secrétaire se tourna vers Poirot pour expliquer :

— M. Ackroyd estimait qu'un dictaphone à cylindres nous ferait gagner beaucoup de temps et songeait à en acheter un. Curtis & Troute nous ont envoyé un représentant, mais l'affaire ne s'est pas faite. M. Ackroyd hésitait.

Poirot s'adressa au maître d'hôtel :

— Pourriez-vous me décrire ce jeune homme, mon brave ?

— Oui, monsieur. Il était petit, blond, et portait un costume de serge bleue très strict. Il faisait très bonne impression, pour un homme de sa condition.

Hercule Poirot se tourna vers moi :

— L'homme que vous avez rencontré devant la grille était grand, n'est-ce pas, docteur ?

— Oui. Environ un mètre quatre-vingts, je dirais.

— Donc, rien de commun entre les deux, conclut le Belge. Je vous remercie, Parker.

Le maître d'hôtel s'adressa à Raymond :

— M. Hammond vient d'arriver, monsieur. Il voudrait savoir si l'on a besoin de ses services et serait désireux de s'entretenir avec vous.

— Je vais le recevoir tout de suite, dit le jeune homme, qui sortit sans perdre un instant.

Poirot lança un regard interrogateur au chef de la police.

— C'est l'avoué de la famille, expliqua ce dernier.

— Ce jeune M. Raymond va avoir du pain sur la planche, murmura Poirot. Heureusement, il n'a pas les deux pieds dans le même sabot.

— Je crois, en effet, que M. Ackroyd voyait en lui un collaborateur précieux.

— Depuis combien de temps était-il son secrétaire ?

— Si je ne me trompe, deux ans.

— Il remplit parfaitement ses fonctions, j'en suis certain. Et quelles sont ses distractions ? Pratique-t-il un sport ?

— Un secrétaire particulier n'a guère de temps à consacrer aux loisirs, observa Melrose en souriant. Raymond joue au golf, je crois, et aussi au tennis, en été.

— Est-ce qu'il s'intéresse aux chevaux, je veux dire : est-ce qu'il va les voir courir ?

— S'il va aux courses ? Non, je ne pense pas que ça l'intéresse.

Poirot hocha la tête, délaissant le sujet. Son regard balaya lentement la pièce.

— J'ai vu tout ce qu'il y avait à voir ici, semble-t-il.

À mon tour, je regardai autour de moi et murmurai :

— Si seulement ces murs pouvaient parler !

— Pour cela, commenta Poirot, une langue ne leur suffirait pas. Il leur faudrait aussi des yeux et des oreilles. Mais n'allez pas croire que ces objets inanimés... (Il effleura l'étagère supérieure de la bibliothèque.)... soient toujours muets. Ces fauteuils, ces tables me parlent, parfois, ils ont des messages à transmettre, acheva-t-il en gagnant la porte.

— Quels messages ? m'écriai je. Que vous ont-ils appris aujourd'hui ?

Il se retourna à demi et haussa un sourcil narquois :

— Une fenêtre ouverte, commença-t-il. Une porte fermée. Un fauteuil qui, apparemment, s'est déplacé tout seul. À chacun d'eux j'ai demandé : « pourquoi ? » et je n'ai pas de réponse.

Il secoua la tête, bomba le torse et nous gratifia d'un regard filtrant. Il semblait si plein de lui-même qu'il en frisait le ridicule. J'en vins à me demander s'il était vraiment à la hauteur de sa réputation. Se pouvait-il qu'il ne la dût qu'à une série de coups de chance ?

Le colonel Melrose dut se faire la même réflexion car il fronça les

sourcils et demanda d'un ton bref :

— Souhaitez-vous voir autre chose, monsieur Poirot ?

— Auriez-vous l'extrême obligeance de me désigner la vitrine d'où l'arme fut sortie ? Après quoi, je n'abuserai pas davantage de votre bonté.

Nous nous dirigeons vers le salon quand l'agent de service arrêta le colonel et le prit en aparté. Ils échangèrent quelques mots à voix basse, sur quoi Melrose s'excusa de devoir nous laisser seuls, Poirot et moi. Je montrai la vitrine à ce dernier qui, après avoir une ou deux fois soulevé et laissé retomber le couvercle, alla ouvrir la porte-fenêtre et sortit sur la terrasse. Je l'y suivis au moment précis où l'inspecteur Raglan tournait le coin de la maison. Il s'avança vers nous, arborant une mine à la fois rogue et satisfaite.

— Ah ! vous voilà, monsieur Poirot. Cette affaire est on ne peut plus simple, finalement, et vous m'en voyez navré. C'est triste de voir un si gentil garçon tourner mal.

Poirot prit un air déconfit et déclara d'un ton bénin :

— Je crains de ne pouvoir vous être très utile, en ce cas.

— Ce sera pour la prochaine fois, répliqua suavement l'inspecteur. Bien que les meurtres soient plutôt rares dans notre petit coin tranquille.

Poirot leva sur lui un regard admiratif.

— Quel résultat fulgurant, observa-t-il. Et comment avez-vous procédé, si je puis me permettre... ?

— Mais certainement. Première chose : de la méthode. Oui, c'est ce que je dis toujours : de la méthode.

— Ah ! s'exclama le Belge, la méthode ! C'est mon mot-clé, à moi aussi. Méthode, ordre, et les petites cellules grises.

— Des cellules ? s'ébahit l'inspecteur, les yeux ronds.

— Mais oui, les petites cellules grises du cerveau.

— Oh ! je vois. Nous nous servons tous des nôtres, je suppose.

— Plus ou moins, murmura Poirot, et elles diffèrent en qualité, ce qui compte aussi. Tout comme la psychologie d'un crime : il convient de l'étudier avec soin.

— Ah ! Vous donnez dans tout ce fatras, la psychanalyse et tout ça ? Moi, je suis un homme plutôt simple...

— Ce n'est certainement pas l'avis de Mme Raglan, l'interrompt Hercule Poirot en s'inclinant.

Un rien désarçonné, l'inspecteur s'inclina de même.

— Vous ne m'avez pas compris, dit-il avec un sourire épanoui. C'est fou ce que le même mot peut changer de sens, d'une langue à l'autre ! C'est de ma façon de travailler que je parlais. Et tout d'abord, de la méthode. Mlle Ackroyd est la dernière personne à avoir vu son oncle vivant, et ceci à 21 h 45. C'est le fait numéro un, vous en conviendrez ?

— Si vous le dites...

— Je l'affirme. À 22 h 30, selon le Dr Sheppard ici présent, M. Ackroyd était mort depuis une demi-heure. C'est bien cela, docteur ?

— En effet, confirmai-je. Peut-être même un peu plus.

— Parfait. Cela nous laisse donc une marge d'un quart d'heure exactement, au cours duquel le crime a forcément été commis. J'ai étudié la liste de toutes les personnes qui se trouvaient à la maison. En face de chaque nom, j'ai noté où elles étaient et ce qu'elles faisaient entre 21 h 45 et 22 heures.

L'inspecteur tendit à Poirot une feuille de papier que je lus par-dessus son épaule. Très lisiblement écrite, la liste était rédigée comme suit :

Major Blunt. - Dans la salle de billard avec M. Raymond (qui confirme).

M. Raymond. - Salle de billard (voir plus haut).

Mme Ackroyd. - 21 h 45 : assiste à la partie de billard. 21 h 55 : se retire pour aller se coucher. Blunt et Raymond l'ont vue monter l'escalier.

Mlle Ackroyd. - Montée directement en sortant de chez son oncle. (Confirmé par Parker et par la bonne, Elsie Dale.)

Domestiques :

Parker. - S'est rendu tout droit à l'office. (Confirmé par la gouvernante, Mlle Russell, descendue lui parler vers 21 h 47. Restée environ dix minutes.)

Mlle Russell. - Voir plus haut. À 21 h 45, bavardait avec la bonne, Elsie Dale, à l'étage.

Ursula Bourne (femme de chambre). - Dans sa chambre jusqu'à 21 h 55, puis à l'office.

Mme Cooper (cuisinière). - À l'office.

Glady's Jones (deuxième bonne). - À l'office.

Elsie Dale. - Au premier, dans les chambres de maître. Vue par Mlle Russell et Mlle Flora Ackroyd.

Mary Thripp (fille de cuisine). À l'office.

— La cuisinière est ici depuis sept ans, Ursula Bourne un an et demi, Parker un an tout juste, précisa l'inspecteur. Les autres sont nouveaux et, sauf Parker dont l'attitude est un peu louche, semblent tous hors de cause.

Poirot lui rendit son papier.

— Voilà une liste on ne peut plus complète... mais je suis certain que Parker n'est pas l'auteur du meurtre, observa-t-il avec gravité.

J'y allai de mon commentaire personnel.

— Ma sœur aussi, et elle se trompe rarement.

Mon intervention passa totalement inaperçue.

— Ce qui excuse les habitants de la maison, enchaîna l'inspecteur, et nous amène à un fait grave. La gardienne, Mary Black, tirait les rideaux du pavillon hier soir quand elle a vu Ralph Paton franchir la grille et se diriger vers la maison.

— Elle en est sûre ? demandai-je, intéressé.

— Tout à fait, elle le connaît très bien de vue. Il est passé très rapidement devant le pavillon et a tourné à droite pour prendre le raccourci qui mène à la terrasse.

— Et quelle heure était-il ? demanda Poirot, impassible.

— Exactement 21 h 25, déclara gravement l'inspecteur.

Un silence accueillit sa réponse, et il enchaîna :

— L'affaire est claire, et tout concorde. À 21 h 25, un témoin voit le capitaine Paton pénétrer dans le parc. À 21 h 30, ou environ, M. Geoffrey Raymond entend, dans le cabinet de travail, quelqu'un demander de l'argent à M. Ackroyd et celui-ci refuser. Que se passe-t-il ensuite ? Le capitaine Paton repart comme il est venu : par la fenêtre. Furieux et déçu, il arpente la terrasse et s'arrête devant la porte-fenêtre du salon. Il est à peu près 21 h 45 et Mlle Ackroyd est allée dire bonsoir à son oncle. Le major Blunt, M. Raymond et Mme Ackroyd sont dans la salle de billard. Le salon est vide. Ralph Paton s'y faufile, prend le poignard dans la vitrine et retourne près de la fenêtre du bureau. Là, il ôte ses chaussures, se hisse à l'intérieur et... bref, inutile d'entrer dans les détails. Il repart donc, mais n'a pas le courage

de retourner à l'auberge et va directement à la gare, d'où il téléphone
...

— Pourquoi ? interrogea doucement Poirot.

L'interruption me fit sursauter. Le petit homme s'était penché en avant, une bizarre lueur verte au fond des yeux. L'inspecteur Raglan demeura quelques instants sans voix, désarçonné par la question.

— Il est difficile d'expliquer ce geste, dit-il enfin, mais les meurtriers ont des réactions étranges. Vous sauriez cela, si vous faisiez partie de la police. Les plus intelligents commettent parfois des erreurs stupides. Tenez, venez donc voir ces empreintes.

Emboîtant le pas derrière l'inspecteur, nous contournâmes la terrasse jusqu'à la fenêtre du cabinet de travail. Sur un mot de Raglan, un agent apporta les chaussures découvertes à l'auberge. L'inspecteur les plaça sur les empreintes.

— Ce sont les mêmes, déclara-t-il avec assurance. Entendons-nous : cette paire-ci n'est pas celle qui a laissé ces empreintes, puisque le capitaine Paton les portait. Celles-ci sont du même modèle, mais plus vieilles... Vous voyez comme les picots sont effacés par l'usage ?

— Mais il doit y avoir quantité de gens dont les chaussures ont des semelles de caoutchouc comme celles-ci ? intervint Poirot.

— Naturellement, admit l'inspecteur. Et si j'insiste tellement sur ces empreintes, c'est que j'ai d'autres raisons.

— Et le capitaine Ralph Paton a laissé de pareils indices derrière lui ? murmura pensivement Poirot. Quel jeune homme étourdi, vraiment !

— Mais il faisait très beau, ce soir-là, le sol était sec. Le capitaine n'a pas laissé de traces sur la terrasse ni sur le gravier du sentier. Malheureusement pour lui, il semble qu'une source ait jailli récemment au bout du chemin. Tenez, regardez.

Le petit chemin gravillonné rejoignait la terrasse à quelques pas de là. Et, non loin de l'endroit où il se terminait, le sol était humide et bourbeux. À partir de là, on retrouvait des empreintes, parmi lesquelles celles de semelles à picots en caoutchouc. En compagnie de l'inspecteur, Poirot avança sur le sentier et demanda tout à coup :

— Avez-vous remarqué les traces de pas de femme ?

L'inspecteur s'esclaffa.

— Évidemment ! Mais plusieurs femmes sont passées par là, et des hommes aussi. C'est le chemin le plus court pour se rendre à la

maison, il serait impossible de débrouiller toutes ces empreintes. Et celles de l'appui de fenêtre sont les seules qui nous intéressent.

Poirot acquiesça d'un hochement de tête.

— Inutile d'aller plus loin, décréta l'inspecteur, comme nous arrivions en vue de la grande allée. Ici, il n'y a que du gravier et aussi dur que possible.

Une fois de plus, Poirot hocha la tête. Mais ses yeux étaient fixés sur une petite maison de jardin devant nous, sur la gauche. On aurait dit un pavillon d'été amélioré, et une allée y conduisait. Poirot s'attarda dans les parages jusqu'à ce que l'inspecteur eût repris le chemin de la maison, puis se tourna vers moi, le regard pétillant.

— Ce doit être le bon Dieu qui vous envoie pour remplacer mon ami Hastings, docteur Sheppard, vous me suivez comme une ombre. Eh bien, que diriez-vous d'aller visiter ce pavillon d'été ? Il m'intéresse.

Sur ce, il alla ouvrir la porte. À l'intérieur l'obscurité était presque totale. Il y avait un ou deux sièges rustiques, un jeu de croquet et quelques chaises longues repliées.

Le comportement de mon nouvel ami me laissa pantois : il s'était laissé tomber sur le plancher et s'y promenait à quatre pattes. De temps à autre, il secouait la tête d'un air mécontent. Finalement, il se redressa et s'assit sur ses talons.

— Rien... murmura-t-il. Peut-être aurais-je dû m'y attendre, mais cela eût pu signifier tant de...

Il s'interrompt, soudain en alerte, et tendit la main vers le bord d'un des fauteuils de jardin dont il détacha quelque chose.

— Qu'est-ce que c'est ? m'écriai-je. Qu'avez-vous trouvé ?

Il sourit et ouvrit la main, m'en découvrant le contenu : un morceau de batiste blanche empesée.

Je le pris, l'examinai avec curiosité et le lui rendis.

— Eh bien, mon ami, demanda-t-il en me devisageant avec acuité, que pensez-vous que ce soit ?

— Un morceau de mouchoir déchiré, suggérai-je avec un haussement d'épaules.

D'un geste aussi vif que le premier, il ramassa un petit tuyau de plume, de plume d'oie me sembla-t-il.

— Et ceci ? lança-t-il avec un accent de triomphe, de quoi croyez-vous qu'il s'agisse ?

Je me contentai de le regarder, médusé.

Il glissa la plume dans sa poche et contempla à nouveau le lambeau de chiffon blanc.

— Un morceau de mouchoir ? dit-il d'une voix songeuse. Vous avez sans doute raison. Mais rappelez-vous ceci : *une bonne blanchisseuse n'amidonne pas les mouchoirs.*

Et, avec un hochement de tête triomphant, il rangea soigneusement le bout de tissu dans son carnet.

LE BASSIN AUX POISSONS ROUGES

Nous reprîmes ensemble le chemin de la maison, sans même apercevoir l'inspecteur. Sur la terrasse, Poirot s'arrêta, face au parc, et promena son regard autour de lui.

— *Une belle propriété*, dit-il enfin, une note de respect dans la voix. Qui en hérite ?

Je faillis sursauter. Aussi bizarre que cela pût paraître, je ne m'étais jamais posé la question. Poirot m'observait avec attention.

— On dirait que je vous ouvre des horizons, docteur. Vous n'aviez jamais envisagé cet aspect des choses ?

— Non, répondis-je sans détours. Et je voudrais bien l'avoir fait plus tôt !

Poirot continuait à m'observer.

— Je me demande bien ce que vous entendez par là, dit-il d'une voix rêveuse... Oh, non ! s'écria-t-il alors que j'allais parler. *Inutile !* Vous ne m'ouvrirez pas le fond de votre pensée.

— Tout le monde a quelque chose à cacher, rétorquai-je en souriant, citant ses propres paroles.

— Exactement.

— Vous le pensez toujours ?

— Plus que jamais, mon ami, mais cacher quelque chose à Hercule Poirot n'est pas si facile : il possède un flair de limier.

Tout en parlant, mon compagnon descendait les marches qui menaient à ce qu'on appelait le jardin hollandais.

— Allons faire quelques pas, lança-t-il par-dessus son épaule, il fait si bon aujourd'hui.

À sa suite, je m'engageai sur un chemin, à gauche, qui descendait entre les ifs. Une allée s'en détachait. Bordée de parterres de fleurs classiques, elle menait à un rond-point dallé agrémenté d'un bassin à poissons rouges et d'un banc de pierre. Mais Poirot ne prit pas cette

allée et bifurqua sur un sentier qui remontait en pente douce, entre les arbres. Là aussi nous trouvâmes un siège, à l'endroit où l'on avait éclairci le bosquet pour ménager un magnifique point de vue sur la campagne environnante. De là-haut, le regard plongeait directement sur le rond-point dallé et le bassin.

— L'Angleterre est vraiment très belle, dit Poirot en contemplant le paysage d'un air rêveur. (Puis il sourit et ajouta en baissant la voix :) Les jeunes Anglaises aussi, d'ailleurs, mais... chut ! Taisons-nous, mon ami, et regardons plutôt ce charmant tableau.

Ce fut alors que j'aperçus Flora. Elle descendait d'un pas dansant le sentier que nous venions de quitter. Elle fredonnait un petit air et, malgré sa robe de deuil, tout en elle exprimait la joie. Soudain, elle pirouetta sur la pointe des pieds dans un envol de jupes noires, renversa la tête en arrière et éclata de rire. Au même instant, un homme surgit d'entre les arbres : Hector Blunt. La jeune fille sursauta et son expression se modifia légèrement.

— Vous m'avez fait peur ! Je ne vous avais pas vu.

Blunt ne répondit rien et, pendant une bonne minute, se contenta de la dévisager.

— Ce que j'aime en vous, dit Flora avec une pointe de malice, c'est le piquant de votre conversation.

Blunt dut en rougir sous son hâle et, quand il prit la parole, sa voix me parut changée. J'y discernai une sorte d'humilité qui ne lui ressemblait pas.

— Je n'ai jamais été brillant causeur, même quand j'étais jeune.

— Ce qui remonte à loin, j'imagine, observa Flora avec le plus grand sérieux.

Si je perçus la note moqueuse de sa voix, je crois qu'elle échappa à Blunt, qui se borna à répondre :

— Très loin, c'est vrai.

— Et quel effet cela fait-il d'être vieux comme Matusalem ?

Cette fois, la raillerie était plus sensible, mais Blunt avait autre chose en tête.

— Vous vous souvenez de cet homme qui a vendu son âme au diable pour retrouver sa jeunesse ? C'est le sujet d'un opéra.

— C'est à Faust que vous pensez ?

— Tout juste. Curieuse histoire. Beaucoup d'entre nous aimeraient

bien pouvoir en faire autant.

— À vous entendre, on vous prendrait pour un vieillard cacochyme ! lança Flora d'un ton mi-figue mi-raisin.

À nouveau, Blunt s'enferma dans le silence. Puis, le regard au loin, comme s'il s'adressait à l'un des arbres environnants, il annonça qu'il était temps pour lui de regagner l'Afrique.

— Pour une de vos expéditions de chasse ?

— En principe. Enfin, comme toujours.

— L'animal accroché dans le hall, c'est vous qui l'avez tué, non ?

Blunt hocha la tête, rougit et débita tout d'une traite :

— Si vous avez envie de belles peaux de bête, je pourrai vous en envoyer quelques-unes.

— Oh oui, s'il vous plaît ! s'écria Flora. Vraiment, vous n'oublierez pas ?

— Je n'oublierai pas, promit Hector Blunt, puis, sortant subitement de sa réserve : Il est temps que je parte, ce genre de vie n'est pas fait pour moi. Ce n'est pas mon style. Un ours comme moi n'est pas à l'aise en société, je ne dis jamais ce qu'il faut dire. Vraiment, il vaut mieux que je m'en aille.

— Mais pas tout de suite ! s'exclama Flora. Pas... pas au moment où nous avons tous ces ennuis. Oh, je vous en prie ! Si vous partez...

Comme elle se détournait, Blunt demanda très simplement et sans détours :

— Vous souhaitez que je reste ?

— Nous le souhaitons tous...

— Non, coupa Blunt d'un ton net. Je veux dire : vous, personnellement.

Flora se tourna lentement vers lui et leurs yeux se rencontrèrent.

— Je souhaite que vous restiez, si une telle déclaration change quelque chose pour vous.

— Cela change tout, dit Hector Blunt.

Un silence s'établit, et ils s'assirent sur le banc de pierre, près du bassin aux poissons rouges. Ni l'un ni l'autre ne semblait savoir quoi dire ensuite.

— Il... il fait vraiment très beau ce matin, finit par dire Flora. Voyez-vous, je ne puis m'empêcher d'être heureuse malgré... malgré

les événements. C'est affreux, non ?

— C'est tout à fait naturel, affirma Blunt. Vous ne connaissiez votre oncle que depuis deux ans, n'est-ce pas ? On ne peut donc pas s'attendre à ce que vous éprouviez un chagrin immense, et il vaut bien mieux ne pas faire semblant.

— Vous avez le don de consoler les gens, observa Flora. Avec vous, tout paraît si simple...

— Mais tout est simple, rétorqua le chasseur de fauves.

— Non, pas toujours.

Flora avait baissé la voix et je vis Blunt tourner la tête pour la dévisager, comme s'il s'arrachait à la contemplation de la côte africaine. Il dut tirer ses propres conclusions de son changement de ton car, après un silence prolongé, il déclara abruptement :

— Aucune raison de vous inquiéter, croyez-moi. Au sujet de ce jeune homme, je veux dire. Cet inspecteur n'est qu'un âne. Tout le monde sait bien que... bref, ça ne tient pas debout : il ne peut pas être coupable. Ni personne de la maison. Le criminel est un cambrioleur, c'est la seule solution possible.

Flora se tourna vers lui :

— C'est vraiment ce que vous pensez ?

— Pas vous ? rétorqua-t-il aussitôt.

— Moi ?... Mais si, bien sûr.

Un autre silence plana, que Flora rompit brutalement :

— J'aimerais... je vais vous dire pourquoi je me sentais si heureuse ce matin. Même si vous devez me juger sans cœur, je préfère que vous le sachiez. C'est parce que cet avoué... vous savez, M. Hammond ? Il nous a parlé du testament. Oncle Roger m'a laissé vingt mille livres, vous vous rendez compte ? Vingt mille belles et bonnes livres, quelle merveille !

Blunt marqua une certaine surprise.

— Est-ce donc si important pour vous ?

— Important ? Mais c'est bien plus que cela, pour moi, cela veut dire... tout ! La liberté, la vie, la fin des calculs, des privations, des mensonges...

— Des mensonges ? lança brutalement Blunt.

Un instant désarçonnée, Flora reprit d'une voix incertaine :

— Vous voyez sûrement ce que je veux dire... Faire semblant d'être reconnaissant envers vos parents riches qui vous cèdent leurs vieilles nippes. Porter les manteaux, les jupes et les chapeaux de l'année d'avant...

— Je ne m'y connais guère en chiffons, mais je vous ai toujours trouvée plutôt élégante.

— Oui, murmura Flora d'une voix sourde, mais à quel prix ! Bah ! ne parlons plus de ces mesquineries ! Je suis si heureuse, je suis libre ! Libre d'agir à ma guise. Libre de ne pas...

Elle s'interrompt tout net et Blunt demanda aussitôt :

— De ne pas quoi ?

— Rien d'important, j'ai déjà oublié.

Blunt, qui tenait un bâton à la main, le plongea brusquement dans l'eau comme s'il visait un point particulier.

— Mais que faites-vous, major ?

— Il y a quelque chose qui brille, là-dedans, je me demandais ce que c'était... une broche en or, peut-être. Mais j'ai remué la vase et on ne la voit plus.

— C'était peut-être une bague, suggéra Flora, comme celle que Mélisande a perdue dans l'eau.

— Mélisande, répéta Blunt d'un ton rêveur. C'est bien un personnage d'opéra, n'est-ce pas ?

— En effet, et vous semblez en savoir long sur l'opéra.

— Il arrive qu'on m'y invite, dit Blunt sans enthousiasme. Curieuse façon de se distraire, ce tintamarre. C'est pire que les Noirs avec leurs tam-tams !

Flora éclata de rire.

— Je me souviens de Mélisande, reprit Blunt. Elle avait épousé un homme qui aurait pu être son père.

Il lança un petit caillou dans le bassin et, quand il se tourna vers Flora, son attitude avait changé du tout au tout.

— Mlle Ackroyd, si je puis faire quelque chose pour vous... Au sujet du capitaine Paton, je veux dire. J'imagine par quelles affres vous devez passer.

— Merci, laissa tomber Flora d'un ton sec, mais il est tout à fait inutile d'intervenir. Tout se passera bien, pour Ralph. J'ai déniché le

plus merveilleux des détectives, et il va tirer toute cette affaire au clair.

Je commençais à trouver notre situation assez gênante. Nous n'étions pas exactement en train d'épier les deux personnages qui bavardaient dans le jardin puisqu'il leur suffisait de lever la tête pour nous voir. Néanmoins, je leur aurais signalé plus tôt notre présence si mon compagnon ne m'en avait dissuadé en me pressant le bras d'un geste ferme. Il souhaitait que je me taise, aucun doute là-dessus. Mais subitement, il passa à l'action, bondit sur ses pieds et s'éclaircit la gorge.

— Je vous demande mille pardons ! s'écria-t-il. Je ne saurais laisser Mademoiselle m'accabler de compliments sans me montrer. Qui écoute aux portes a parfois, dit-on, de mauvaises surprises, ce qui est loin d'être mon cas en l'occurrence. Pour ne pas rougir de honte, il faut que je vienne déposer mes excuses à vos pieds.

Je dévalai le sentier sur ses talons, et nous rejoignîmes les autres près du bassin. Flora fit les présentations.

— Major, voici M. Hercule Poirot, dont vous avez certainement entendu parler.

Poirot s'inclina.

— Je connais le major Blunt de réputation, déclara-t-il avec courtoisie. Monsieur, je suis heureux de vous avoir rencontré. J'ai besoin de certaines informations que vous pouvez me fournir.

Blunt lui jeta un regard interrogateur.

— Quand avez-vous vu M. Ackroyd en vie pour la dernière fois ?

— Au dîner.

— Et depuis, vous ne l'avez plus revu, ni entendu parler ?

— Revu, non. Entendu, oui.

— Et dans quelles circonstances ?

— Je me promenais sur la terrasse...

— Pardon, mais quelle heure était-il ?

— Environ 21 h 30. Je faisais les cent pas en fumant devant la porte-fenêtre du salon quand j'ai entendu la voix d'Ackroyd, dans son cabinet de travail.

Poirot ôta de sa manche un minuscule brin d'herbe.

— Mais de l'endroit où vous vous trouviez, vous ne pouviez

certainement pas entendre parler dans le cabinet de travail, murmura-t-il.

Il ne regardait pas Blunt, mais moi, oui. Et, à ma grande surprise, je vis rougir le major.

— Je suis allé jusqu'à l'angle de la terrasse, expliqua-t-il de mauvaise grâce.

— Ah bon ? fit Poirot, suggérant le plus délicatement possible qu'il attendait d'autres détails.

— J'avais cru voir... une femme disparaître dans les buissons. Enfin, quelque chose de blanc, juste une silhouette. J'ai dû me tromper. Et c'est à ce moment-là que j'ai entendu Ackroyd parler à son secrétaire.

— À M. Geoffrey Raymond ?

— Oui, ou enfin c'est ce qu'il m'a semblé. Apparemment, c'était une erreur.

— M. Ackroyd n'a donc pas prononcé son nom ?

— Non.

— Alors, si je puis me permettre, pourquoi avoir supposé...

Blunt se lança dans une explication laborieuse :

— Pour moi, cela ne pouvait être que Raymond, et pour une raison fort simple. Juste avant que je sorte, il avait annoncé qu'il allait porter quelques papiers à Ackroyd. Il ne m'est pas venu à l'esprit qu'il pouvait s'agir de quelqu'un d'autre.

— Vous rappelez-vous les paroles que vous avez entendues ?

— Désolé, mais cela semblait très anodin, de toute façon. Je n'ai saisi que quelques mots, j'avais la tête ailleurs.

— C'est sans importance, major. Et... quand vous êtes entré dans le cabinet de travail, après la découverte du corps, avez-vous remis un fauteuil à sa place, contre le mur ?

— Un fauteuil ? Non. Pourquoi aurais-je fait ça ? Sans répondre, Poirot haussa les épaules et se tourna vers Flora :

— Il y a une chose que je souhaite apprendre de vous, mademoiselle. Lorsque vous examiniez les bibelots de la vitrine avec le Dr Sheppard, le poignard s'y trouvait-il, oui ou non ?

Flora se rebiffa, le menton haut :

— L'inspecteur Raglan m'a déjà posé cette question, et la réponse n'a pas changé. Je suis certaine que le poignard *n'était pas* dans la vitrine.

Lui pense que si, et que Ralph est venu furtivement le prendre un peu plus tard. Il ne me croit pas. D'après lui, je ne cherche qu'à protéger Ralph.

— Et ce n'est pas le cas ? demandai-je avec gravité.

Flora tapa du pied.

— Vous aussi, docteur Sheppard ! Cette fois, c'est trop !

Poirot fit adroitement diversion :

— Vous aviez raison, major Blunt, il y a un objet brillant dans ce bassin. Voyons si je peux l'atteindre.

Il s'agenouilla près du bord, remonta sa manche jusqu'au coude et plongea le bras dans l'eau, très lentement, afin de ne pas la troubler. Malgré toutes ses précautions, des remous se produisirent dans la vase et il fut contraint de retirer son bras, la main vide. Il contempla d'un air écoeuré son avant-bras couvert de boue et je lui offris mon mouchoir, qu'il accepta avec force démonstrations de gratitude.

— L'heure du déjeuner approche, observa Blunt en consultant sa montre. Nous ferions mieux de rentrer.

— Voulez-vous déjeuner avec nous, monsieur Poirot ? proposa Flora. J'aimerais vous faire connaître ma mère. Elle... elle a beaucoup d'affection pour Ralph.

Le petit homme y alla d'une courbette.

— J'en serais enchanté, mademoiselle.

— Vous restez aussi, docteur Sheppard ?

J'hésitai.

— Oh si, j'insiste !

Comme je souhaitais rester, j'acceptai l'invitation sans plus de cérémonie. Et notre petit groupe prit le chemin du retour, Flora et le major Blunt en tête. D'un signe discret, Poirot me désigna la jeune fille.

— Quelle chevelure magnifique ! observa-t-il à mi-voix. De l'or pur ! Elle et ce beau ténébreux de capitaine Paton formeront un couple parfait, ne pensez-vous pas ?

Je lui jetai un regard interrogateur. Mais il s'absorba dans un nettoyage méticuleux de sa manche, où frémissaient quelques gouttelettes microscopiques. Avec ses yeux verts et ses petites manies tatillonnes, il me faisait penser à un chat.

— Et toute cette peine pour rien ! déplorai-je avec sympathie. Que pouvait-il bien y avoir dans le bassin ? Je me le demande.

— Vous voulez voir ?

Devant mon regard effaré, Poirot hocha la tête.

— Mon cher, dit-il avec une douceur nuancée de reproche, Hercule Poirot ne courrait pas le risque de créer du désordre dans sa toilette sans être sûr d'atteindre son but. Ce serait aussi ridicule qu'absurde, et je ne suis jamais ridicule.

— Mais votre main était vide !

— Il faut parfois savoir se montrer discret, docteur. Dites-vous toujours tout à vos patients, absolument tout ? Je ne crois pas. Non plus qu'à votre excellente sœur, n'est-ce pas ? Avant de montrer ma main vide, j'avais laissé tomber dans l'autre l'objet qu'elle contenait. Vous voulez le voir ?

Il ouvrit tout grand sa main gauche, découvrant le petit cercle d'or posé sur sa paume : une alliance de femme. Je la pris.

— Regardez à l'intérieur, ordonna Poirot.

Je m'exécutai et lus l'inscription suivante, très finement gravée : *De R., le 13 mars.*

Je levai les yeux vers Poirot, mais il examinait son image dans un petit miroir de poche. Il concentrait toute son attention sur ses moustaches et m'ignorait complètement. Je compris qu'il n'était pas disposé aux confidences.

LA FEMME DE CHAMBRE

Nous trouvâmes Mme Ackroyd dans le hall d'entrée, en compagnie d'un petit homme sec, au menton agressif et au regard gris et pénétrant. Le parfait spécimen de l'homme de loi.

— M. Hammond déjeune avec nous, annonça Mme Ackroyd. Maître, vous connaissez le major Blunt, n'est-ce pas ? Et ce cher Dr Sheppard, un ami très proche de ce pauvre Roger, lui aussi. Et, voyons...

Elle s'interrompt et dévisagea Poirot d'un œil perplexe.

— M. Hercule Poirot, maman, intervint Flora. Je vous en ai parlé ce matin.

— Mais oui, bien sûr, ma chérie... bien sûr, dit Mme Ackroyd d'une voix incertaine. Il est là pour retrouver Ralph, c'est bien cela ?

— Pour découvrir qui a tué oncle Roger, maman.

— Oh ! je t'en prie, ma chérie, pitié pour mes nerfs ! Je suis littéralement effondrée, ce matin. Qui eût pu s'attendre à pareille tragédie ? C'est épouvantable. Je ne puis m'empêcher de croire qu'il s'agit d'un accident. Roger aimait tant manipuler ces objets bizarres. Il aura fait un geste maladroit...

Un silence poli accueillit cette hypothèse. Je vis Poirot se glisser aux côtés de l'avoué et lui parler à voix basse. Ils se retirèrent dans l'embrasure d'une fenêtre où je les rejoignis, non sans hésitation.

— Peut-être suis-je indiscret ?...

— Pas du tout, protesta Poirot avec chaleur. Vous et moi sommes associés dans cette enquête, *monsieur le docteur*, et je serais perdu sans vous. Je désirais m'informer un peu plus auprès de ce bon M. Hammond.

— Si je comprends bien, avança prudemment l'avoué, vous agissez au nom du capitaine Ralph Paton ?

— Pas du tout, j'agis dans l'intérêt de la justice. Mlle Ackroyd m'a demandé d'enquêter sur la mort de son oncle.

M. Hammond tiqua :

— J'ai peine à croire que le capitaine Paton soit impliqué dans cette affaire de meurtre, si accablantes soient les charges qui pèsent contre lui. Le fait qu'il ait eu besoin d'argent ne suffit pas à...

— Il avait donc besoin d'argent ? intervint vivement Poirot.

L'avoué haussa les épaules.

— C'est un mal chronique, chez Ralph Paton, lança-t-il d'un ton sec. L'argent lui file entre les doigts et il avait sans cesse recours à son beau-père.

— Et l'a-t-il fait récemment, au cours de l'année, par exemple ?

— Difficile à dire. M. Ackroyd ne m'en a pas parlé.

— Je comprends. Et je suppose, maître, que vous connaissez les dispositions testamentaires de M. Ackroyd ?

— Assurément. C'est le principal objet de ma visite.

— Donc, sachant que j'agis au nom de Mlle Ackroyd, vous ne voyez pas d'objection à me les communiquer ?

— Elles sont très simples, et je vous fais grâce du jargon professionnel. Donc, une fois payés divers petits legs...

— À savoir ?...

M. Hammond parut quelque peu surpris par cette interruption.

— Mille livres à sa gouvernante, Mlle Russell. Cinquante livres à la cuisinière, Emma Cooper. Cinq cents livres à son secrétaire, M. Geoffrey Raymond. À différents hôpitaux...

Poirot leva la main :

— Ah ! les donations charitables... aucun intérêt pour moi.

— Entendu. Mme Ackroyd touchera, sa vie durant, les intérêts d'un capital de dix mille livres en titres. Mlle Ackroyd hérite d'une somme de vingt mille livres, entièrement disponible. Le reste, y compris cette propriété et les actions de la firme Ackroyd & Fils, revient à son fils adoptif, Ralph Paton.

— M. Ackroyd était donc riche ?

— Très riche. Le capitaine Paton sera un jeune homme extrêmement fortuné.

Un silence plana. Poirot et l'avoué échangèrent un regard.

— Maître... appela Mme Ackroyd d'un ton geignard.

L'avoué la rejoignit près de la cheminée et Poirot me prit par le

bras. Il m'attira tout contre la fenêtre et, forçant légèrement le ton, déclara à voix haute :

— Admirez ces iris... Magnifiques, n'est-ce pas ? Quelle pureté de lignes ! C'est ravissant.

Tout en parlant, il me pressa le bras et ajouta un peu plus bas :

— Voulez-vous vraiment m'aider ? M'assister dans cette enquête ?

— Bien sûr ! m'écriai-je avidement. Rien ne saurait me plaire davantage. Ma vie est monotone, si vous saviez ! Il ne se passe jamais rien, ici. C'est étouffant.

— Parfait, nous voici donc associés. Tiens, je sens que le major Blunt ne va pas tarder à nous rejoindre : il n'apprécie pas beaucoup la compagnie de la chère maman. Profitons de la situation. Comme il y a certains points de détail que je désire connaître, je compte sur vous pour lui poser - comment dire ? « mine de rien » - les questions à ma place.

— Quelles questions ? demandai-je, sur la défensive.

— Je voudrais que vous fassiez allusion à Mme Ferrars.

— Et comment cela ?

— Le plus naturellement possible. Demandez au major s'il était à Fernly quand M. Ferrars est mort. Vous suivez ma pensée ? Et pendant qu'il vous répondra, observez bien son expression, mais sans en avoir l'air : *C'est compris ?*

Il ajouta ces derniers mots en français mais ne put m'éclairer davantage car, à cet instant précis, sa prédiction se réalisa. Avec sa brusquerie ordinaire, Blunt quitta ses interlocuteurs et s'approcha de nous.

Je lui proposai de faire un tour sur la terrasse, ce qu'il accepta. Poirot ne nous suivit pas. Après quelques pas, je m'arrêtai pour examiner une rose tardive et déclarai d'un air détaché :

— Dire qu'il y a un jour ou deux les choses étaient si différentes... comme tout change vite ! Je me revois en train d'arpenter cette même terrasse, mercredi dernier, avec Ackroyd. Il était plein d'entrain, alors. Il y a trois jours de cela et maintenant... il est mort, le pauvre ! Tout comme Mme Ferrars. Vous l'avez connue, je crois ? Mais oui, bien sûr.

Blunt acquiesça d'un signe de tête.

— Et depuis votre arrivée, l'aviez-vous rencontrée ?

— Je lui ai rendu visite avec Ackroyd. Mardi dernier, je crois. Une

femme charmante, bien qu'un peu étrange. Secrète... On ne savait jamais ce qu'elle avait en tête.

J'étudiaï ses yeux gris, son regard impassible : ils ne cachaient rien, j'en étais sûr. Je poursuivis :

— Mais vous la connaissiez déjà, je suppose ?

— Depuis mon dernier séjour. Son mari et elle venaient de s'installer ici.

Après un instant de silence, le major ajouta :

— C'est curieux comme elle a pu changer, entre-temps.

— Comment cela, changé ?

— Elle semblait avoir dix ans de plus.

Je m'appliquai à paraître le plus naturel possible :

— Séjourniez-vous ici quand son mari est mort ?

— Non. Bon débarras d'ailleurs, pour ce que j'en sais. Pas très charitable de ma part, mais vrai.

J'en convins, et ajoutai prudemment :

— Ashley Ferrars n'était certes pas le modèle des maris.

— Une vraie brute, vous voulez dire.

— Non, seulement un homme pourri par l'argent.

— Ah, l'argent ! Qu'on en ait ou qu'on en manque, c'est toujours lui la cause du mal.

— Quel mal vous a-t-il fait, personnellement ?

— Je n'ai pas à me plaindre. Je fais partie des heureux.

— Ah oui ?

— Oui... et non. Il se trouve qu'en ce moment je suis un peu à court. J'ai fait un héritage, il y a un an, et, comme un idiot, je me suis laissé entraîner dans des spéculations hasardeuses.

Je compatis à ses déboires et lui racontai les miens. Puis le gong annonça le déjeuner, nous rentrâmes, et Poirot m'attira à l'écart.

— *Eh bien ?* demanda-t-il.

— Rien de suspect chez ce garçon, j'en jurerais.

— Pas la moindre... anomalie ?

— Il a bien fait un héritage, il y a un an, et après ? Ce n'est pas

défendu. Cet homme est franc comme l'or et n'a rien à se reprocher, j'en mettrais ma main au feu.

— Très bien, très bien, dit Poirot d'un ton conciliant. Ne vous emballez pas comme cela !

On aurait juré qu'il s'adressait à un enfant capricieux.

Nous entrâmes tous ensemble dans la salle à manger. Dire qu'il ne s'était pas écoulé vingt-quatre heures depuis que j'avais pris place à cette même table la dernière fois ! Cela paraissait incroyable.

Le repas terminé, Mme Ackroyd m'invita à m'asseoir à ses côtés sur un canapé.

— Je ne peux m'empêcher de me sentir blessée, murmura-t-elle en exhibant un mouchoir, apparemment pas de la sorte qui essuient les larmes. Oui, blessée par ce manque de confiance de la part de Roger. C'est à moi qu'il aurait dû léguer ces vingt mille livres, et non à Flora. Les intérêts d'un enfant ne sauraient être mieux placés qu'entre les mains de sa mère.

— Vous oubliez les liens du sang, madame. Flora était la nièce d'Ackroyd. Si vous aviez été sa sœur, et non sa belle-sœur, le cas eût été différent.

La belle explorée se tamponna délicatement les paupières.

— En tant que veuve de ce pauvre Cecil, j'estime qu'on aurait pu tenir compte de mes sentiments, larmoya-t-elle. Mais Roger a toujours été très regardant, pour ne pas dire pingre, et nous nous trouvions dans une position difficile, toutes les deux. Il n'avait même pas prévu une rente pour la pauvre enfant, mais non ! Il se faisait prier pour payer ses factures et lui demandait sans arrêt à quoi lui servaient toutes ces fanfreluches. Quelle question ! C'est bien d'un homme... mais je ne sais plus où j'en suis. Nous n'avions rien qui fût vraiment à nous, pas un centime, et c'était humiliant pour Flora, vous comprenez. Elle en souffrait, et même beaucoup. Oh ! elle était très attachée à son oncle, bien sûr, mais n'importe quelle autre jeune fille eût souffert, dans sa position. Il faut bien avouer qu'en matière d'argent, Roger avait des idées singulières. Jusqu'aux serviettes de toilette qu'il refusait de remplacer, et je lui avais pourtant dit que les vieilles étaient en loques. Et quelle idée... enchaîna Mme Ackroyd en passant brusquement du coq à l'âne, ce qui lui arrivait souvent. Quelle idée de laisser tout cet argent, mille livres, vous vous rendez compte ! Mille livres à... à cette femme !

— Quelle femme ?

— Cette Russell ! Elle a quelque chose de bizarre, je l'ai toujours dit,

mais Roger n'admettait pas qu'on la critique. Il lui trouvait beaucoup de force de caractère et répétait qu'il l'admirait et la respectait. On n'entendait parler que de sa droiture, de son détachement et de ses qualités morales. À mon avis, tout cela cachait quelque chose et elle ne songeait qu'à épouser Roger. Mais j'y ai mis le holà et elle m'a toujours détestée, forcément. Moi, je n'étais pas dupe.

Je commençais à me demander si j'avais la moindre chance d'échapper à ce flot de paroles quand M. Hammond m'en offrit une en venant prendre congé. Je sautai sur l'occasion et me levai.

— Et à propos de l'enquête, demandai-je, où préférez-vous qu'elle ait lieu ? Ici ou aux *Trois Marcassins* ?

Mme Ackroyd me dévisagea, bouche bée.

— L'enquête, répéta-t-elle, figée par la consternation. Il ne sera sûrement pas nécessaire d'en arriver là ?

M. Hammond toussota et laissa tomber, laconique :

— Inévitable, vu les circonstances.

— Mais le Dr Sheppard doit pouvoir s'arranger...

— Je crains que mes pouvoirs n'aillent pas jusque-là, rétorquai-je avec sécheresse.

— Mais si la mort de Roger n'est qu'un accident...

Cette fois, je me montrai brutal.

— Il a été assassiné, Mme Ackroyd.

Elle laissa échapper un petit cri.

— L'hypothèse de l'accident est absolument indéfendable.

Mme Ackroyd me jeta un regard de détresse, où je ne crus voir que la crainte stupide des désagréments. Cela ne me rendit pas indulgent.

— Mais s'il y a une enquête, reprit-elle, je n'aurai pas à... à répondre à des questions, et tout ça ?

— Je ne sais pas si cela sera nécessaire. J'imagine que M. Raymond pourra s'en charger pour vous. Il connaît très bien les circonstances du meurtre et doit être en mesure d'identifier le corps.

L'avoué m'approuva d'un signe de tête et déclara :

— Je ne crois pas qu'il y ait lieu de vous inquiéter, madame. Tous les désagréments vous seront épargnés. Quant à l'argent... avez-vous tout ce qu'il vous faut pour le moment ?

Et, comme elle l'interrogeait du regard, il ajouta :

— En espèces, je veux dire. Ou si vous préférez, en liquide. Sinon, je peux m'arranger pour faire le nécessaire.

— Cela devrait aller, intervint Raymond qui se trouvait à portée de voix. M. Ackroyd a tiré un chèque de cent livres, hier.

— Cent livres ?

— Oui, pour payer les gages des domestiques et régler quelques factures. Comme il devait le faire aujourd'hui, la somme est toujours intacte.

— Et où est cet argent ? Dans son bureau ?

— Non, il le gardait toujours dans sa chambre, dans une vieille boîte à faux cols, pour être précis. Drôle d'idée, non ?

— Mieux vaudrait nous assurer qu'il y est encore, estima l'avoué. Allons-y avant que je parte.

— Mais certainement, approuva le secrétaire. Je vous précède... Oh, j'oubliais ! La porte est fermée à clé.

Envoyé aux nouvelles, Parker finit par découvrir que l'inspecteur Raglan s'était rendu à l'office pour un supplément d'enquête. Quelques minutes plus tard, l'inspecteur nous rejoignit dans le hall, clé en main, et nous ouvrit la porte. Nous nous engageâmes dans le couloir, puis dans le petit escalier, pour trouver la porte de la chambre d'Ackroyd grande ouverte. Il faisait sombre à l'intérieur de la pièce. Les rideaux étaient tirés et le lit dans le même état que la veille, préparé pour la nuit. L'inspecteur écarta les rideaux, laissant pénétrer le soleil, et Geoffrey Raymond se dirigea vers un bureau en bois de rose dont il désigna le tiroir supérieur.

— Et il gardait son argent là, sans prendre la peine de fermer le tiroir à clé ? observa l'inspecteur. Incroyable !

Une légère rougeur monta aux joues du secrétaire.

— M. Ackroyd avait la plus totale confiance en son personnel ! s'écria-t-il avec indignation.

— Bien sûr ! se hâta de répondre l'inspecteur. Cela va de soi.

Raymond ouvrit le tiroir. Il en sortit une boîte en cuir de forme ronde, qu'il ouvrit à son tour. De là, il tira un portefeuille rebondi.

— Voici l'argent, dit-il en prélevant une épaisse liasse de billets. Je sais que vous trouverez la somme intacte car M. Ackroyd l'a rangée dans cette boîte en ma présence, hier soir, en s'habillant pour le dîner. Naturellement, personne n'y a touché depuis.

M. Hammond lui prit la liasse des mains, compta les billets et releva vivement la tête.

— Cent livres, dites-vous ? Mais il n'y en a que soixante !

Raymond ouvrit des yeux ronds.

— Impossible ! s'exclama-t-il en arrachant les billets des mains de l'avoué pour les compter à haute voix.

M. Hammond ne s'était pas trompé : il n'y avait que soixante livres.

— Mais... je ne comprends pas ! s'écria le secrétaire, abasourdi.

Alors Poirot se décida à intervenir :

— Vous avez bien vu M. Ackroyd ranger cet argent hier soir pendant qu'il s'habillait ? Vous êtes certain qu'il n'avait pas déjà disposé d'une partie de cette somme ?

— Certain. Il n'avait rien dépensé du tout. Il a même dit : « Je ne veux pas descendre avec ces cent livres en poche. C'est trop encombrant. »

— En ce cas, c'est tout simple, commenta Poirot. Ou bien il a disposé de ces quarante livres hier soir, ou bien on les lui a volées.

— On ne saurait mieux dire, approuva l'inspecteur, qui se tourna vers Mme Ackroyd. Parmi les domestiques, qui a pu entrer dans cette pièce hier soir ?

— La bonne. Pour préparer le lit.

— Qui est-ce ? Que savez-vous d'elle ?

— Il n'y a pas très longtemps qu'elle est ici, en fait. Mais c'est une brave fille de la campagne, comme tant d'autres.

— Il nous faut tirer cela au clair, déclara l'inspecteur. Si M. Ackroyd a disposé de cet argent lui-même, l'usage qu'il en a fait a peut-être un rapport avec le crime. Selon vous, rien à reprocher aux autres domestiques ?

— Pas à ma connaissance.

— Vous n'avez jamais constaté de disparitions ?

— Non.

— Pas de départs, ou quoi que ce soit d'inhabituel ?

— Si. La femme de chambre s'en va.

— Quand ?

— Elle a donné son congé hier.

— À vous ?

— Oh, non ! Je n'ai rien à voir avec le personnel. C'est Mlle Russell qui s'occupe des questions domestiques.

L'inspecteur s'absorba dans une longue réflexion, puis il hocha la tête et déclara :

— Je crois que je ferais bien d'avoir un entretien avec Mlle Russell. J'en profiterai pour voir aussi cette Elsie Dale.

Poirot et moi le suivîmes dans le bureau de la gouvernante, où Mlle Russell nous reçut avec son sang-froid coutumier.

Elsie Dale était à Fernly depuis cinq mois, nous apprit-elle. Une brave fille, travailleuse et des plus comme il faut, avec de bonnes références. En somme, la dernière personne au monde que l'on soupçonnerait de dérober le bien d'autrui.

— Et la femme de chambre ?

— Une fille remarquable, elle aussi. Pondérée, distinguée, et irréprochable dans son travail.

— Alors, pourquoi part-elle ?

Mlle Russell pinça les lèvres.

— Ça, je n'y suis pour rien. Mais si j'ai bien compris M. Ackroyd l'a accablée de reproches, hier après-midi. C'est elle qui fait le ménage dans le cabinet de travail, et je crois qu'elle a dérangé des papiers posés sur le bureau. M. Ackroyd était furieux, et elle a donné son congé. En tout cas, c'est ce que j'ai déduit de ses explications, mais peut-être préféreriez-vous lui parler ?

L'inspecteur acquiesça et Mlle Russell fit appeler Ursula Bourne. J'avais déjà remarqué la domestique qui nous servait à table. Une grande fille à l'opulente chevelure brune tirée sur la nuque et avec des yeux gris au regard tranquille. Elle entra et resta debout devant nous, très droite, fixant sur nous son impassible regard gris.

— Vous êtes Ursula Bourne ? s'enquit l'inspecteur Raglan.

— Oui, monsieur.

— J'apprends que vous partez ?

— Oui, monsieur.

— Et pour quelle raison ?

— J'ai dérangé des papiers sur le bureau de M. Ackroyd. Il s'est emporté et m'a dit que je ferais mieux de m'en aller, et le plus tôt

possible.

— Hier soir, êtes-vous entrée dans la chambre de M. Ackroyd, pour ranger ou pour toute autre raison ?

— Non, monsieur, c'est le travail d'Elsie. Je ne suis jamais allée dans cette partie de la maison.

— Je dois vous informer, mon petit, qu'une importante somme d'argent a disparu de la chambre de M. Ackroyd.

Cette fois, la jeune fille sortit de son indifférence. Je vis le rouge lui monter aux joues.

— J'ignorais jusqu'à l'existence de cet argent. Si vous croyez que je l'ai pris et que M. Ackroyd m'a renvoyée à cause de cela, vous vous trompez.

— Je ne vous accuse pas de l'avoir pris, mon petit. Ne soyez pas si susceptible !

La jeune fille le toisa d'un regard glacial.

— Vous pouvez fouiller mes affaires, lança-t-elle avec dédain, vous n'y trouverez rien.

Poirot se hâta d'intervenir :

— C'est bien hier que M. Ackroyd vous a donné congé... ou que vous avez pris congé de vous-même, n'est-ce pas ?

La femme de chambre hocha la tête.

— Combien de temps a duré votre entretien ?

— Notre entretien ?

— Avec M. Ackroyd, dans son bureau ?

— Je... je ne sais pas.

— Vingt minutes ? Une demi-heure ?

— Quelque chose comme ça.

— Pas plus ?

— Pas plus d'une demi-heure, en tout cas.

— Merci, mademoiselle.

J'observai Poirot avec curiosité. À petits gestes méticuleux, il redisposait en les alignant quelques bibelots sur la table. Son regard brillait.

— Ce sera tout, dit l'inspecteur.

Ursula Bourne s'éclipse, et il se tourna vers Mlle Russell.

— Depuis combien de temps travaille-t-elle ici ? Pourrais-je voir ses certificats ?

Ignorant la première question, Mlle Russell s'approcha d'un bureau, ouvrit l'un des tiroirs et en tira une liasse de lettres attachées par un trombone. Elle en choisit une et la tendit à l'inspecteur.

— Hum ! tout cela me semble parfait, observa-t-il. Mme Richard Folliott, Marby Grange, Marby. Qui est cette personne ?

— Une dame très distinguée. Grande bourgeoisie terrienne, répondit brièvement Mlle Russell.

L'inspecteur lui rendit la lettre.

— Bien ! Voyons l'autre, maintenant. Cette Elsie Dale. Elsie était une belle fille saine au visage agréable bien qu'un peu stupide. Elle répondit à nos questions sans se faire prier et s'émut beaucoup de la disparition de l'argent.

— Je ne vois pas ce qu'on pourrait lui reprocher, commenta l'inspecteur après l'avoir congédiée. Et sur Parker, quelle est votre opinion ?

Mlle Russell pinça les lèvres, sans répondre.

— Je flaire quelque chose de louche chez cet homme, reprit l'inspecteur d'un ton pensif. Le problème c'est que je ne vois pas quand il aurait bien pu commettre le crime. Juste après le dîner, il a été accaparé par son service et il a un alibi solide pour le reste de la soirée. Je le sais, j'ai vérifié avec un soin tout particulier... Eh bien, Mlle Russell, je vous remercie. Nous en resterons là pour l'instant. Il est on ne peut plus probable que M. Ackroyd ait lui-même disposé de cet argent.

La gouvernante nous gratifia d'un « bon après-midi » des plus secs, et nous nous retirâmes. Je quittai la maison en compagnie de Poirot.

— Je me demande ce que pouvaient bien être ces papiers pour qu'Ackroyd se soit mis dans une colère pareille, dis-je après un silence. Ne pourraient-ils nous fournir un indice ?

— D'après le secrétaire, il n'y avait aucun papier important sur le bureau, observa tranquillement Poirot.

— Sans doute, mais...

— Mais vous trouvez bizarre qu'Ackroyd soit monté sur ses grands chevaux pour un détail aussi insignifiant ?

— Euh... oui, en quelque sorte

— Mais s'agissait-il vraiment d'un détail insignifiant ?

— Il est vrai que nous ne savons rien de ces papiers, dus-je admettre. Mais Raymond n'a-t-il pas...

— Oublions un instant M. Raymond. Que pensez-vous de cette fille ?

— Laquelle ? Celle qui servait à table ?

— Oui, la femme de chambre. Ursula Bourne.

— Elle m'a semblé être une fille très bien, hasardai-je en appuyant sur les deux derniers mots.

Poirot, lui, accentua le premier verbe.

— Oui, dit-il en reprenant mes paroles, elle vous a *semblé* être une fille très bien.

Puis, après un instant de silence, il tira quelque chose de sa poche et me le tendit :

— Tenez, mon ami, je voulais vous montrer ce papier.

Le papier en question n'était autre que la liste établie par l'inspecteur, et que ce dernier lui avait remise le matin même. Du bout du doigt, il me désigna une petite croix au crayon, en face d'un nom. Celui d'Ursula Bourne.

— Vous ne l'avez peut-être pas remarqué sur le moment, mon bon ami, mais il y a une personne sur cette liste dont l'alibi n'a pas été confirmé. Ursula Bourne.

— Vous ne supposez pas...

— Docteur Sheppard, je dois tout supposer : Ursula Bourne peut très bien avoir tué M. Ackroyd, mais j'avoue ne pas comprendre ce qui aurait pu l'y pousser. Et vous ?

Il m'observait avec insistance, au point que j'en fus mal à l'aise.

— Et vous ? répéta-t-il.

— Moi non plus, déclarai-je avec assurance. Son regard s'adoucit. Il fronça les sourcils et murmura, comme pour lui-même :

— Le maître chanteur était un homme, ce qui la met hors de cause. Donc...

Je toussotai.

— Sur ce point... commençai-je d'un ton dubitatif.

Il pivota sur ses talons et me regarda bien en face.

— Quoi donc ? Que voulez-vous dire ?

— Rien. Rien si ce n'est que... pour être exact, Mme Ferrars a fait allusion à une *personne*, sans plus. Elle n'a pas précisé s'il s'agissait d'un homme, c'est Ackroyd et moi qui l'avons supposé. Cela nous a paru évident.

Poirot ne semblait pas m'entendre : il s'était remis à marmonner entre ses dents.

— Mais alors, c'est possible après tout... oui, bien sûr que c'est possible... mais alors... ah ! il faut que je remette mes idées en ordre. Oui, de l'ordre et de la méthode, je n'en ai jamais eu autant besoin. Tout doit concorder... chaque élément trouver sa place, sinon... sinon je suis sur une fausse piste.

Il s'interrompit et, une fois de plus, se tourna vers moi :

— Où se trouve Marby ?

— De l'autre côté de Cranchester.

— À combien d'ici ?

— Une vingtaine de kilomètres.

— Vous serait-il possible d'y aller ? Demain, par exemple.

— Demain ? Voyons..., nous serons dimanche... oui, je devrais pouvoir m'arranger. Mais que voulez-vous que j'aille y faire ?

— Rendre visite à cette Mme Folliott. Et recueillir le plus de renseignements possible sur Ursula Bourne.

— Très bien. Mais j'avoue que l'idée ne m'enchanté guère.

— Ce n'est pas le moment de faire des difficultés : la vie d'un homme est en jeu.

— Pauvre Ralph ! soupirai-je. Vous le croyez innocent, malgré tout ?

Poirot me dévisagea, très grave.

— Vous voulez savoir la vérité ?

— Bien entendu.

— Alors vous la saurez, mon ami. Toutes les pistes convergent sur lui.

— Quoi !

— Eh oui. Ce stupide inspecteur - car il est stupide - a rassemblé des

indices qui l'accablent. Moi, je cherche la vérité, et elle me ramène toujours à Ralph Paton. Mobile, occasion, moyens employés, tout le désigne. Mais je vérifierai toutes les hypothèses, absolument toutes, je l'ai promis à Mlle Flora. Et elle semblait vraiment très sûre de ce qu'elle avançait, cette enfant. Oui, vraiment très sûre.

POIROT EN VISITE

Ce ne fut pas sans une certaine nervosité que je sonnai à la porte de Marby Grange, le lendemain après-midi. J'aurais bien voulu savoir ce que Poirot espérait découvrir et pourquoi il m'avait chargé de cette démarche. Était-ce pour rester discrètement à l'écart, comme lorsqu'il m'avait prié d'interroger le major Blunt ? Mais ici, le cas était différent et ce scrupule ne me paraissait pas justifié. L'apparition d'une sémillante femme de chambre mit fin à mes réflexions. J'appris que Mme Folliott était chez elle.

Introduit dans un salon spacieux pour y attendre la maîtresse de maison, je promenai autour de moi un regard curieux. La grande pièce était assez nue, les tentures et les sièges, plutôt râpés. Ça et là, quelques très belles porcelaines et des gravures de maîtres. Aucun doute, j'étais bien chez une dame de qualité.

Je m'arrachai à l'examen d'un Bartolozzi au moment où Mme Folliott fit son entrée. C'était une grande femme à la chevelure brune un peu en désordre et au sourire engageant.

— Docteur Sheppard..., énonça-t-elle avec un rien d'hésitation.

— C'est bien mon nom, madame. Je vous prie d'excuser mon intrusion, mais j'aurais voulu des renseignements sur une femme de chambre qui a été à votre service : Ursula Bourne.

Ce nom produisit un effet instantané. Le sourire de Mme Folliott s'évanouit et sa cordialité de même. Elle parut soudain très mal à l'aise.

— Ursula Bourne ? répéta-t-elle d'une voix incertaine.

— Oui. Ce nom ne vous dit sans doute plus rien ?

— Oh si ! je me souviens très bien d'elle.

— Elle vous a quittée il y a un an, si j'ai bien compris ?

— Oui. Oui, c'est exact.

— Vous avait-elle donné satisfaction ? Combien de temps est-elle restée à votre service, d'ailleurs ?

— Un an ou deux, je ne me rappelle pas au juste. Elle est extrêmement capable et je suis certaine qu'elle vous donnera toute satisfaction, à vous aussi. Ainsi, elle quitte Fernly... je n'étais pas au courant.

— Pouvez-vous m'apprendre quelque chose de plus à son sujet ?

— Quoi, par exemple ?

— D'où elle vient, de quel milieu... ce genre de détails.

La froideur de Mme Folliott s'accentua sensiblement.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Où travaillait-elle avant d'entrer à votre service ?

— Je crains de l'avoir oublié.

Sous la nervosité de mon hôtesse perçait une note de colère. Elle redressa la tête en un geste qui me parut vaguement familier.

— Toutes ces questions sont-elles vraiment indispensables ?

Un peu étonné, je me récriai poliment :

— Mais pas du tout, et je n'avais pas l'intention de vous mettre dans l'embarras. Vous m'en voyez navré.

Mme Folliott se radoucit et je vis reparaître sa gêne.

— Mais vos questions ne m'embarrassent pas, je vous assure. Pas le moins du monde... et d'ailleurs, en quoi le pourraient-elles ? Elles m'ont simplement paru un peu... surprenantes. Oui, c'est bien le mot : surprenantes.

L'un des avantages de la pratique médicale, c'est que vous savez presque toujours quand les gens vous mentent. Rien qu'à son attitude, j'aurais pu deviner que Mme Folliott répugnait à me répondre. Et même énormément. Sa confusion et son désarroi parlaient d'eux-mêmes : il y avait quelque chose de mystérieux dans cette histoire. Mais quoi ?... Mystère. 11 était clair pour moi qu'elle n'avait pas l'habitude des faux-fuyants. Et comme tous les novices en la matière, elle était aussi maladroite que mal à l'aise. Un enfant l'aurait percée à jour.

Mais il était tout aussi clair qu'elle n'avait pas l'intention de m'en dire plus. Et ce n'était certainement pas elle qui m'aiderait à éclaircir le mystère entourant Ursula Bourne, quel qu'il fut. Frustré dans mes espoirs, je m'excusai une fois de plus de l'avoir importunée, pris mon chapeau et me retirai.

J'allai voir deux patients à domicile et rentrai chez moi vers 18

heures. La cérémonie du thé venait de s'achever, à en juger par l'état de la table où trônait Caroline. Je lus sur son visage une exaltation contenue, que je ne connaissais que trop bien. Il y avait des nouvelles dans l'air. Venait-elle de les répandre ou au contraire de les recueillir, c'est ce qu'il me restait à apprendre. Je n'eus que le temps de me laisser tomber dans mon fauteuil et d'allonger les jambes en direction du bon feu qui flambait dans la cheminée : Caroline passa à l'attaque.

— J'ai passé un après-midi passionnant.

— Ah oui ? Mlle Gannett est venue prendre le thé ?

Mlle Gannett est un des piliers de notre service de renseignements.

— Cherche encore, jubila Caroline.

J'offris plusieurs autres noms, passant lentement en revue tous les informateurs de ma sœur. À chaque tentative, ma sœur secouait la tête d'un air triomphant. Finalement, ce fut elle qui m'annonça :

— M. Poirot est venu me voir... Eh bien, que penses-tu de cela ?

J'en pensais quantité de choses, mais me gardai bien d'en faire part à Caroline.

— Que voulait-il ?

— Me voir, bien sûr ! Il m'a dit que, puisqu'il connaissait si bien mon frère, il se croyait autorisé à se présenter à sa charmante sœur... enfin, à ta charmante sœur... je veux dire.

— Et de quoi a-t-il parlé ?

— Il m'a raconté des tas de choses sur lui et sur ses enquêtes. Tu vois qui est le prince Paul de Maurétanie, celui qui vient d'épouser une danseuse ?

— Oui, et alors ?

— J'ai lu un article très intrigant au sujet de cette femme l'autre jour, dans *Les Potins mondains*. On laissait entendre qu'elle serait en réalité une grande duchesse russe, une des filles du tsar qui aurait réussi à échapper aux bolcheviques. Il paraît que M. Poirot a résolu une sombre affaire de meurtre dans laquelle ils ont failli être impliqués, elle et son mari. Le prince Paul lui en a été on ne peut plus reconnaissant.

— Lui a-t-il offert une épingle de cravate ornée d'une émeraude grosse comme un œuf ? ironisai-je.

— Il n'en a pas parlé, pourquoi ?

— Pour rien, je croyais que c'était la coutume. En tout cas, c'est

ainsi que cela se passe dans les romans policiers. La chambre de l'insurpassable détective est toujours jonchée de rubis, de perles et d'émeraudes, témoignages de la gratitude royale de ses clients.

— En tout cas, dit ma sœur d'un ton satisfait, c'est très intéressant d'entendre parler de ces choses par ceux qui les ont vues de près.

Ce l'était certainement, du moins pour Caroline, et je ne pus m'empêcher d'admirer la subtilité de M. Hercule Poirot. Il avait su choisir entre toutes l'histoire la plus propre à séduire une vieille demoiselle de village.

— T'a-t-il révélé si la danseuse était vraiment une grande duchesse ?

— Il n'en avait pas le droit, cela va de soi, dit Caroline, pleine d'importance.

Dans quelle mesure Poirot avait-il altéré la vérité en bavardant avec ma sœur ? Pas du tout, sans doute. Il avait dû procéder par mimiques et haussements d'épaules, et suggérer sans se compromettre.

— Et j'imagine qu'après ça, tu étais prête à lui manger dans la main ? m'écriai-je.

— Ne sois pas si grossier, James. Je me demande où tu vas chercher ces tournures triviales !

— Probablement chez mes malades, mon seul lien avec le monde extérieur. Malheureusement, ma clientèle ne se compose pas d'altesses royales, ni de fascinants émigrés russes.

Caroline remonta ses lunettes et me dévisagea :

— Tu m'as l'air bien acariâtre, James, ce doit être ton foie. Tu me feras le plaisir de prendre une pilule, ce soir.

À me voir vivre chez moi, personne ne se douterait que je suis médecin. C'est Caroline qui prescrit les traitements de la famille, aussi bien les miens que les siens.

— Au diable mon foie ! maugréai-je. Avez-vous parlé du meurtre ?

— Enfin, James... naturellement ! De quoi pourrait-on bien parler dans notre contrée en ce moment, sinon de cela ? J'ai pu préciser certains détails à M. Poirot, qui m'en a su gré. Il m'a dit que j'avais un véritable flair de détective et un sens inné de la psychologie humaine.

Caroline se purléçait comme une chatte devant un bol de crème. Pour un peu, elle aurait ronronné.

— Il m'a beaucoup parlé des petites cellules grises du cerveau. Les siennes sont de toute première qualité, paraît-il.

— Mais comment donc ! ricanai-je. M. Hercule Modeste Poirot. Tu ne trouves pas que cela lui irait bien ?

— Je préférerais que tu ne parles pas comme un Américain, James. M. Poirot pense qu'il faut à tout prix retrouver Ralph et lui conseiller de se montrer. D'après lui, son absence produirait une impression désastreuse à l'enquête.

— Et qu'as-tu répondu à cela ?

— Que c'était aussi mon avis, dit Caroline d'un ton suffisant. Et je lui ai répété tout ce qu'on raconte déjà sur Ralph.

— Caroline, m'informai-je avidement, as-tu rapporté à M. Poirot la conversation que tu as surprise dans les bois, l'autre jour ?

— Mais oui, fit béatement Caroline.

Je me levai et me mis à arpenter la pièce.

— J'espère que tu te rends compte de ce que tu as fait ! Tu as passé la corde au cou de Ralph, ni plus ni moins !

— Pas du tout, rétorqua ma sœur, imperturbable. Et je m'étonne que tu n'en aies pas parlé toi-même.

— Je m'en suis bien gardé ! J'aime beaucoup ce garçon.

— Moi aussi, c'est pourquoi je trouve ta remarque stupide. Je ne crois pas que Ralph soit coupable. Donc la vérité ne peut pas lui nuire et nous devrions aider M. Poirot du mieux que nous pouvons. Réfléchis. Il est fort probable que Ralph soit sorti avec cette jeune fille le soir du meurtre. Si c'est le cas, il a un excellent alibi.

— Mais s'il a un si bon alibi, pourquoi ne pas venir le dire ?

— Sans doute pour ne pas causer d'ennuis à la jeune fille, observa Caroline d'un ton sagace. Mais si M. Poirot la retrouve et lui fait comprendre où est son devoir, elle viendra de son propre chef disculper Ralph.

— Quelle imagination... un vrai conte de fées. Tu lis trop de mauvais romans, Caroline. Je te l'ai toujours dit.

Sur ce, je m'affalai à nouveau dans mon fauteuil.

— Et... Poirot t'a-t-il posé d'autres questions ? demandai-je.

— Seulement sur les patients que tu as vus ce matin.

— Les patients ? répétais-je, incrédule.

— Oui, ceux de ta consultation. Il voulait savoir combien ils étaient, et aussi leurs noms.

— Dois-je comprendre que tu as pu le renseigner ?

Caroline me surprendra toujours.

— Et pourquoi pas ? triompha-t-elle. De cette fenêtre, je vois très bien le chemin qui mène à ton cabinet, et j'ai une excellente mémoire, James. Bien meilleure que la tienne, permets-moi de te le dire.

— Je n'en doute pas, murmurai-je distraitement.

Ma sœur enchaîna en comptant sur ses doigts :

— Il y a d'abord eu la vieille Mme Bennett, puis ce garçon de ferme qui s'est fait mal à la main, Dolly Grace qui s'est planté une aiguille dans le doigt, et ce garçon de cabine américain. Ce qui nous fait, voyons... quatre. Et aussi le vieux George Evans, avec son ulcère. Et pour finir...

Caroline observa un silence lourd de sens.

— Eh bien ?

Le moment triomphal était arrivé, et ma sœur ne manqua pas son effet. En prenant grand soin de faire sonner les « 1 », elle annonça d'un ton théâtral :

— Mlle Russell !

Sur quoi, elle se renversa en arrière et me lança un regard significatif. Et quand ma sœur vous regarde d'un air significatif, il est difficile de faire celui qui ne comprend pas. C'est pourtant ce que je fis.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire. Pourquoi Mlle Russell ne serait-elle pas venue me voir ? Elle a mal au genou.

— Mal au genou, répéta Caroline. À d'autres ! Elle n'a pas plus mal au genou que toi ou moi. C'est autre chose qu'elle voulait.

— Ah oui, et quoi ?

Là, ma sœur dut reconnaître son ignorance.

— Mais sois tranquille, ajouta-t-elle, c'est ce qu'il cherchait à savoir... M. Poirot, je veux dire. Il y a quelque chose de louche chez cette femme. Et il s'en est aperçu.

— Tiens ! c'est justement ce que me disait Mme Ackroyd hier. Qu'il y avait quelque chose de louche chez Mlle Russell.

Caroline se rembrunit.

— Ah, Mme Ackroyd ! En voilà une qui...

— Qui quoi ?

Mais ma sœur se refusa à tout commentaire. Elle se contenta de hocher plusieurs fois la tête, roula son tricot et monta dans sa chambre pour revêtir son chemisier de soie mauve, sur lequel elle porte un médaillon en or. C'est ce qu'elle appelle « s'habiller pour dîner ».

Je m'attardai en bas à contempler les flammes, tout en réfléchissant aux paroles de ma sœur : Poirot était-il réellement venu pour se renseigner sur Mlle Russell, ou l'esprit alambiqué de Caroline avait-il tout interprété selon ses vues personnelles ? Rien, dans l'attitude de Mlle Russell, ne m'avait paru suspect, sinon...

Je me rappelai son insistance à ramener la conversation sur les drogués, le poison et les empoisonneurs. Mais cela ne voulait rien dire. Ackroyd n'avait pas été empoisonné. Tout de même, c'était curieux...

De l'étage me parvint la voix de Caroline, plutôt acide, me sembla-t-il.

— James, tu vas être en retard pour le dîner.

Je mis du charbon sur la grille et montai docilement me préparer. Chaque chose a son prix, et rien ne vaut la paix chez soi.

TOUR DE TABLE

Une réunion d'enquête eut lieu le lundi.

Je n'en rapporterai pas tous les détails, ce qui donnerait lieu à des répétitions fastidieuses. Avec l'accord de la police, nous nous arrangeâmes pour éviter toute publicité. Ma déposition porta sur la cause et l'heure probable de la mort d'Ackroyd. Le coroner nota l'absence de Ralph Paton, mais évita de s'appesantir sur le sujet. Après quoi, Poirot et moi échangeâmes quelques mots avec l'inspecteur Raglan. Ce dernier se montra très soucieux.

— Tout cela ne me dit rien qui vaille, monsieur Poirot, et j'essaie de juger ce cas sans parti pris. Je suis du pays et j'ai souvent rencontré le capitaine Paton à Cranchester. Je ne tiens pas à le déclarer coupable, mais que voulez-vous ? Tout l'accable. S'il est innocent, pourquoi ne se manifeste-t-il pas ? Nous possédons des charges contre lui, mais il pourrait très bien se disculper. Alors pourquoi ne le fait-il pas ?

J'ignorais encore, à ce moment-là, tout ce qu'impliquaient les paroles de l'inspecteur. Le signalement de Ralph avait été diffusé dans tous les ports et toutes les gares du royaume. La police était sur le pied de guerre. On surveillait son appartement et tous les endroits où il avait l'habitude de se montrer.

Avec un tel déploiement de forces, il semblait impossible que Ralph pût s'échapper. Il n'avait pas de bagages, et vraisemblablement pas d'argent non plus.

— Je n'ai pu trouver personne qui l'ait vu à la gare ce soir-là, reprit l'inspecteur ; et pourtant il est très connu, par ici. On pouvait s'attendre à ce que quelqu'un l'ait remarqué. Aucune nouvelle de Liverpool non plus.

— Vous pensez qu'il est allé à Liverpool ? demanda Poirot.

— Ce n'est pas impossible. Cet appel téléphonique de la gare, juste avant le départ de l'express de Liverpool... c'est peut-être une piste.

— Ou une fausse piste, dans l'intention de vous égarer, précisément. Ce qui expliquerait ce coup de téléphone.

— C'est une idée ! s'exclama vivement l'inspecteur. Croyez-vous réellement que ce soit l'explication de ce message ?

— Je ne sais pas, mon cher, dit gravement Poirot. Mais laissez-moi vous dire ceci : à mon avis, quand nous aurons l'explication de ce coup de téléphone, nous aurons aussi celle du meurtre.

Je le regardai avec curiosité.

— Je me souviens de vous l'avoir déjà entendu dire.

Il opina :

— J'en reviens toujours à ça.

— Cela me semble tout à fait arbitraire, observai-je.

— Je n'irai pas jusque-là, rétorqua l'inspecteur, mais je dois avouer que M. Poirot attache un peu trop d'importance à ce détail. Nous avons de meilleurs indices : les empreintes digitales, par exemple. Celles qu'on a trouvées sur le poignard.

Comme cela lui arrivait souvent lorsqu'il s'animait, Poirot devint subitement très continental.

— Monsieur l'inspecteur, s'écria-t-il dans un anglais hésitant entrecoupé de français, prenez garde au... au chemin aveugle, non... *comment dit-on* ? la petite rue qui ne débouche nulle part.

L'inspecteur Raglan ouvrit des yeux ronds, mais je compris plus vite.

— Une impasse, c'est cela ?

— Oui, voilà : l'impasse qui ne mène nulle part. Et les empreintes, c'est la même chose : elles ne vous mèneront peut-être nulle part.

— Je vois mal comment ce serait possible, répliqua l'officier de police. Insinuez-vous qu'on les a falsifiées ? J'ai rencontré ce genre de cas dans des livres, mais jamais dans la réalité. Et d'ailleurs, vraies ou fausses, elles *doivent* mener quelque part.

Poirot se contenta de hausser les épaules et d'écarter les bras en un geste d'impuissance.

Puis l'inspecteur nous soumit différents agrandissements d'empreintes et se lança dans des explications savantes sur les boucles et les volutes.

— Alors, dit-il enfin, vexé par l'indifférence manifeste de Poirot, vous admettez que ces empreintes ont été laissées par quelqu'un qui se trouvait dans la maison ce soir-là ?

— *Bien entendu*, fit Poirot en hochant la tête.

— J'ai donc relevé les empreintes de tous les habitants de la maison. Absolument toutes, vous m'entendez ? De la vieille dame à la fille de cuisine.

Mme Ackroyd n'eût sans doute pas apprécié d'être qualifiée de vieille dame. Elle devait dépenser une fortune en produits de beauté.

— Absolument toutes, répéta l'inspecteur d'un ton suffisant.

— Y compris les miennes, dis-je avec sécheresse.

— En effet. Et aucune d'elles ne correspond à celles du poignard, ce qui nous laisse deux possibilités. Le coupable est soit Ralph Paton, soit le mystérieux inconnu dont le docteur nous a parlé. Quand nous tiendrons ces deux-là...

— Nous aurons perdu un temps précieux, coupa Hercule Poirot.

— Je ne vous suis pas très bien, monsieur Poirot.

— Vous avez relevé les empreintes de tous les habitants de la maison, dites-vous ? Êtes-vous certain que cette déclaration soit conforme à la vérité, monsieur l'inspecteur ?

— Certain.

— Vous n'avez oublié personne ?

— Personne.

— Ni vivant... ni mort ?

L'inspecteur demeura sans voix devant ce qu'il prit pour une allusion d'ordre religieux. Puis, lentement, la lumière se fit dans son esprit.

— Vous pensez au...

— Au défunt, monsieur l'inspecteur.

Il fallait toujours une bonne minute à Raglan pour comprendre.

— Je suggérais, reprit calmement Poirot, que les empreintes retrouvées sur le manche du poignard sont celles de M. Ackroyd lui-même. Ce qui sera facile à vérifier, puisque le corps est toujours là.

— Mais pourquoi ? À quoi cela rimerait-il ? Vous n'êtes pas en train d'insinuer qu'il s'agit d'un suicide, monsieur Poirot ?

— Oh, que non ! J'avance l'hypothèse que le meurtrier portait des gants, ou une étoffe quelconque autour de la main. Après avoir porté le coup, il a pris la main de sa victime et l'a refermée sur le manche du poignard.

— Mais pourquoi ?

Une fois de plus, Poirot haussa les épaules.

— Pour rendre le problème encore plus problématique.

— Très bien, je vérifierai. Mais comment cette idée vous est-elle venue ?

— C'est lorsque vous avez eu la gentillesse de me montrer l'arme et d'attirer mon attention sur les empreintes. Je ne connais pas grand-chose aux boucles ni aux volutes, je l'avoue franchement. Mais la position des empreintes m'a semblé un peu bizarre. Ce n'est pas ainsi que j'aurais tenu l'arme pour frapper. Évidemment, s'il faut ramener sa main en arrière, au-dessus de l'omoplate, cela doit être difficile de tenir le poignard dans la bonne position.

L'inspecteur Raglan dévisagea le petit Belge. D'un air parfaitement détaché, Poirot chassa d'une pichenette un grain de poussière sur sa manche.

— Eh bien, c'est une idée, concéda l'inspecteur d'un ton qu'il voulait paternel et indulgent. Je vais vérifier tout de suite, mais ne soyez pas trop déçu si cela ne donne rien.

Poirot le suivit des yeux puis se tourna vers moi, le regard pétillant.

— La prochaine fois, observa-t-il, il me faudra ménager davantage son amour-propre. Et maintenant que nous en sommes réduits à nos propres moyens, que diriez-vous d'une petite réunion de famille, mon cher ami ?

La petite réunion, comme disait Poirot, eut lieu une demi-heure plus tard environ, dans la salle à manger de Fernly. Nous nous assîmes autour de la table comme pour un sinistre conseil d'administration, Poirot occupant la place du président. Les domestiques n'y assistaient pas. Nous étions donc six en tout : Mme Ackroyd, Flora, le major Blunt, le jeune Raymond, Poirot et moi. Quand tout le monde fut installé, Poirot se leva et s'inclina cérémonieusement.

— Mesdames, messieurs, je vous ai réunis dans une intention bien précise, commença-t-il, puis, après un court silence : Mais d'abord, j'ai une requête toute spéciale à vous adresser, mademoiselle.

— À moi ? s'écria Flora.

— Mademoiselle, vous êtes fiancée au capitaine Ralph Paton et s'il a confiance en quelqu'un, c'est en vous. Avec la plus grande insistance, je vous supplie, si vous savez où il se trouve, de le persuader de se montrer.

Flora s'apprêtait à répondre mais Poirot l'arrêta :

— Une petite minute ! Ne dites rien avant d'avoir bien réfléchi. Mademoiselle, la situation du capitaine devient chaque jour plus dangereuse. S'il s'était manifesté tout de suite, il aurait sans doute pu se justifier, si lourdes soient les charges relevées contre lui. Mais ce silence, cette fuite... comment les expliquer, sinon par sa culpabilité ? Mademoiselle, si vraiment vous croyez à son innocence, persuadez-le de venir se présenter à la justice avant qu'il ne soit trop tard.

Flora était livide.

— Trop tard ! répéta-t-elle d'une voix presque inaudible.

Poirot se pencha vers elle et plongea son regard dans le sien.

— Écoutez-moi, mademoiselle, reprit-il doucement. C'est le vieux papa Poirot qui vous parle. Un vieux papa plein de sagesse et d'expérience. Je ne cherche pas à vous tendre un piège. Ne voulez-vous pas me faire confiance, et me dire où se cache Ralph Paton ?

La jeune fille se leva et lui fit face.

— Monsieur Poirot, dit-elle d'une voix claire, je vous jure... je vous jure solennellement que j'ignore totalement où peut se trouver Ralph. Que je ne l'ai pas vu et n'ai pas communiqué avec lui, ni le jour du... du meurtre, ni depuis.

Elle se rassit, et Poirot l'observa quelques instants en silence. Puis il abattit brusquement la main sur la table.

— *Bien !* Puisque c'est ainsi, n'y revenons pas. Maintenant... (son visage se durcit) j'en appelle à toutes les personnes présentes. Mme Ackroyd, major Blunt, Dr Sheppard, M. Raymond, vous êtes tous les amis, sinon les amis intimes, de l'homme que nous recherchons. Si vous savez où se cache Ralph Paton, parlez.

Il y eut un long silence. Poirot nous regarda l'un après l'autre.

— Je vous en conjure, dit-il d'une voix grave. Parlez. Mais le silence s'éternisait. Et ce fut la voix plaintive de Mme Ackroyd qui y mit fin.

— Je dois avouer que l'absence de Ralph est assez singulière, oui, vraiment singulière. Disparaître en un moment pareil ! À mon avis, il y a du louche là-dessous. Et je ne puis m'empêcher de penser, Flora chérie, que tu as eu beaucoup de chance : tes fiançailles n'étaient pas encore officielles.

— Maman ! protesta Flora, indignée.

— C'est la Providence, affirma Mme Ackroyd, j'ai toujours cru en elle, aveuglément. C'est sa main divine qui façonne nos destinées, comme l'a si bien dit Shakespeare.

Le rire juvénile de Geoffrey Raymond fusa presque en même temps que ses paroles :

— Vous ne prétendez tout de même pas que si quelqu'un a de grosses chevilles, c'est la faute du Tout-Puissant, Mme Ackroyd ?

Je pense qu'il voulait détendre l'atmosphère, mais Mme Ackroyd lui jeta un regard de reproche douloureux et brandit son mouchoir.

— Flora vient d'échapper à une publicité des plus fâcheuses. Non que je croie un seul instant en l'existence d'un rapport entre ce cher Ralph et la mort de ce pauvre Roger. Non, pas le moindre. Mais je suis si confiante ! Enfant, j'étais déjà ainsi. Je répugne à voir le mauvais côté des gens. Cela dit, il ne faut pas oublier qu'étant petit, Ralph a subi l'épreuve de plusieurs bombardements aériens. Cela peut laisser des traces qui n'apparaissent que longtemps après, paraît-il. Les gens perdent le contrôle de leurs actes et deviennent irresponsables. Ils ne savent plus se dominer.

— Maman ! s'écria Flora, vous ne croyez pas Ralph coupable ?

— Poursuivez, madame Ackroyd, intervint le major.

— Je ne sais plus que penser. Tout cela est très démoralisant. Que deviendrait la propriété, si Ralph était reconnu coupable ? Je me le demande.

Raymond recula brutalement sa chaise, mais Blunt resta impassible. Il observait pensivement Mme Ackroyd.

— Vous savez, reprit-elle avec obstination, il a été traumatisé, et je dois avouer que Roger lui serrait les cordons de la bourse, avec les meilleures intentions du monde, bien entendu. Je vois bien que vous êtes tous contre moi, mais je n'en pense pas moins que l'absence de Ralph est très bizarre. Et je remercie le ciel que les fiançailles de Flora n'aient jamais été officielles.

— Elles le seront demain, dit Flora de sa voix claire.

— Flora !

Ignorant cette exclamation consternée, Flora s'adressa au secrétaire.

— Voulez-vous faire paraître l'annonce dans le *Morning Post* et le *Times*, je vous prie, monsieur Raymond ?

— Si vous êtes certaine que c'est raisonnable, mademoiselle Ackroyd... répondit gravement le secrétaire.

Dans un élan spontané, elle se tourna vers Blunt.

— Comprenez-moi, que puis-je faire d'autre ? La situation étant ce

qu'elle est, je dois soutenir Ralph. Ne voyez-vous pas que j'y suis tenue ?

Elle l'observait avec une attention aiguë, et, après un long silence, le major acquiesça brièvement. Mme Ackroyd poussa les hauts cris, Flora resta inébranlable. Puis Raymond prit la parole :

— J'apprécie vos raisons d'agir, mademoiselle, mais tout cela n'est-il pas un peu précipité ? Attendez donc un jour ou deux.

— Demain, trancha résolument Flora. N'insistez pas, maman, c'est inutile. Je suis loin d'être parfaite, mais je suis incapable de trahir un ami.

— Dites quelque chose, monsieur Poirot ! larmoya Mme Ackroyd.

— Il n'y a rien à dire, intervint Blunt. Elle fait ce qu'elle doit faire et je la soutiendrai envers et contre tout.

La jeune fille lui tendit la main.

— Merci, major.

— Mademoiselle, commença Poirot, permettez au vieux monsieur que je suis de vous féliciter pour votre courage et votre loyauté. Et ne vous méprenez pas sur mes intentions si je vous demande, solennellement, de reculer d'un jour ou deux l'annonce dont vous venez de parler.

Flora hésita.

— Je vous le demande dans l'intérêt de Ralph Paton aussi bien que dans le vôtre, mademoiselle. Vous fronchez les sourcils. Vous ne voyez pas où je veux en venir. Mais je vous assure que c'est très sérieux. *Pas de blagues*. Vous m'avez confié cette affaire, ne me mettez pas de bâtons dans les roues.

Flora réfléchit quelques minutes avant de répondre :

— Cela ne me plaît pas, mais je ferai ce que vous dites.

Sur ce, elle reprit sa place et Poirot enchaîna aussitôt :

— Et maintenant, mesdames, messieurs, j'irai jusqu'au bout de ma pensée. Comprenez ceci : j'ai l'intention de découvrir la vérité. Car si la vérité peut être hideuse en elle-même, elle sera toujours belle et fascinante aux yeux de celui qui la cherche. Je suis âgé, mes capacités ne sont peut-être plus ce qu'elles étaient...

Ici, je sentis qu'il attendait des protestations.

— ... et il est très probable que cette affaire soit ma dernière investigation. Or, Hercule Poirot ne reste jamais sur un échec. Je vous

le dis, mesdames, messieurs, je veux savoir et je saurai. Malgré vous tous.

Il proféra ces derniers mots d'un ton provocant, comme s'il nous les jetait à la figure. Je crois que nous eûmes tous un haut-le-corps, à l'exception de Geoffrey Raymond qui conserva son flegme et sa bonne humeur habituels.

— Qu'entendez-vous par : malgré vous tous ? demanda-t-il en haussant légèrement les sourcils.

— Mais... simplement cela, monsieur. Chacun de vous me dissimule quelque chose.

Un murmure de protestation s'éleva, qu'il fit taire d'un geste.

— Mais si, je sais ce que j'avance. Il s'agit peut-être d'un détail sans importance, anodin, et que vous croyez sans rapport avec l'enquête, mais c'est un fait. *Chacun de vous a quelque chose à cacher...* Eh bien, n'ai-je pas raison ?

Son regard fit le tour de la table, nous défiant et nous accusant tout à la fois. Et tous, nous baissâmes les yeux. Oui, tous. Moi comme les autres.

— J'ai ma réponse, observa Poirot avec un curieux petit rire.

Et là-dessus, il se leva.

— C'est à vous tous que je m'adresse, solennellement. Dites-moi la vérité. Toute la vérité.

Silence.

— Personne ne voudra donc parler ?

Il eut à nouveau son petit rire bref et dit en français :

— *C'est dommage.*

Sur quoi, il quitta la pièce.

LE TUYAU DE PLUME

Ce soir-là, comme il m'en avait prié, j'allai voir Poirot chez lui après le dîner. Caroline me regarda partir avec un manque d'enthousiasme évident. Je crois qu'elle aurait bien voulu m'accompagner.

Poirot m'accueillit en hôte attentionné. Sur une petite table, il avait disposé une bouteille de whisky irlandais - que je déteste -, un syphon d'eau gazeuse et un verre. Quant à lui, il était en train de préparer du chocolat. Une de ses boissons préférées, comme je devais le découvrir plus tard.

Il prit poliment des nouvelles de ma sœur, « une femme si intéressante ».

— Je crains que vous ne lui ayez un peu tourné la tête, dimanche. Au fait, pourquoi cette visite ?

Il rit, et ses yeux pétillèrent.

— J'aime avoir recours aux experts, dit-il d'un ton sibyllin.

Je dus me contenter de cette explication.

— Vous avez dû recueillir tous les potins du village, les vrais comme les faux.

— Ainsi qu'une foule d'informations précieuses, ajouta-t-il tranquillement.

— À savoir ?...

Il se contenta de me répondre par une autre question :

— Pourquoi ne pas m'avoir dit la vérité ? Dans un endroit comme celui-ci, aucun des faits et gestes de Ralph Paton ne pouvait passer inaperçu. Si votre sœur n'avait pas traversé les bois justement ce jour-là, c'eût été quelqu'un d'autre.

— Possible, grommelai-je. Mais pourquoi cet intérêt pour mes patients ?

À nouveau, le regard de Poirot pétilla :

— Pour un seul, docteur. Un seul.

— Le dernier ? hasardai-je.

Je n'obtins qu'une réponse évasive :

— Je trouve Mlle Russell très intéressante à étudier.

— Partagez-vous l'opinion de ma sœur et de Mme Ackroyd, qui lui trouvent quelque chose de louche ?

— De... de louche, dites-vous ? Je ne vois pas très bien...

Je fis de mon mieux pour expliciter l'adjectif.

— Alors, c'est ce qu'elles en disent ?

— Ma sœur ne vous l'a donc pas laissé entendre ?

— C'est possible.

— Rien ne justifie cette opinion, d'ailleurs.

— *Ah, les femmes !* s'exclama Poirot en français. Elles sont fantastiques. Elles inventent, au hasard, et comme par miracle elles ont raison. Non, pas vraiment par miracle. Elles observent, sans même en avoir conscience, une infinité de détails. Leur subconscient additionne toutes les petites choses et elles appellent le résultat intuition. Moi, je connais cela, voyez-vous. Je suis très fort en psychologie.

Il bomba le torse d'un air si ridicule que j'eus bien du mal à ne pas éclater de rire. Puis il lampa une gorgée de chocolat et s'essuya délicatement la moustache.

— Mais que pensez-vous réellement de tout cela ? m'écriai-je. J'aimerais vraiment le savoir.

Poirot reposa sa tasse.

— Vraiment, vous êtes sûr ?

— Tout à fait.

— Vous avez vu ce que j'ai vu : nos opinions devraient concorder.

— J'ai l'impression que vous vous moquez de moi, dis-je avec raideur. Je n'ai aucune expérience en la matière.

— Vous êtes comme les enfants, observa Poirot avec un sourire indulgent. Ils veulent toujours savoir comment le moteur fonctionne. Vous cherchez à voir cette affaire non pas comme le verrait un médecin de famille, mais avec un regard de détective, qui n'a aucun lien personnel avec qui que ce soit. Pour lui, tout le monde est inconnu et suspect.

— C'est tout à fait cela.

— Alors, laissez-moi vous donner une petite leçon. Pour commencer, tâchons de résumer clairement ce qui s'est passé ce soir-là, sans perdre de vue cette triste réalité : la personne que vous interrogez peut très bien mentir.

— Quelle méfiance ! fis-je, étonné.

— Méfiance nécessaire, je vous assure. Très nécessaire. Bon, commençons par le commencement : le Dr Sheppard quitte la maison à 20 h 50. Or, cela, comment le sais-je ?

— Parce que je vous l'ai dit.

— Mais vous auriez pu mentir, ou ne pas avoir l'heure exacte. Seulement, Parker confirme cette déclaration, donc nous l'acceptons, et nous poursuivons. À 21 heures, et ici débute ce que nous appellerons « la légende du mystérieux inconnu », vous manquez vous heurter à un homme, juste en sortant du parc. Comment suis-je au courant ?

— Mais encore une fois, parce que je ...

Poirot m'interrompt d'un geste impatient.

— Décidément, vous n'avez pas l'esprit très rapide, ce soir, mon ami. Vous savez ce qu'il en est, mais moi, comment puis-je en être sûr ? N'ayez crainte, je puis vous affirmer que ce mystérieux inconnu n'était pas une hallucination de votre part, car la bonne d'une certaine demoiselle Gannett l'a croisé quelques minutes plus tôt. Et à elle aussi, il a demandé le chemin de Fernly Park. Nous admettons donc son existence et pouvons tenir pour certains les deux faits suivants : primo, il ne connaissait pas la région. Secundo, il ne cherchait pas à se cacher, quelle que fût la raison de sa visite. Sinon il n'aurait pas demandé deux fois le chemin de Fernly.

— Je vous suis.

— Bien. Je me suis donc fait un devoir de me renseigner davantage sur notre inconnu. J'ai su qu'il avait pris un verre aux *Trois Marcassins*, et la serveuse m'a appris deux choses. Il parlait avec l'accent américain et racontait qu'il arrivait des États-Unis. Aviez-vous remarqué cet accent ?

Je réfléchis quelques instants, rassemblant mes souvenirs.

— Oui, il me semble. Mais il était si léger...

— Justement. Et il y a encore ceci, que j'ai ramassé dans le pavillon d'été, vous vous rappelez ?

Il me tendit le petit tuyau de plume d'oie, que j'examinai avec

curiosité. Puis, le souvenir d'une ancienne lecture remonta dans ma mémoire. Poirot, qui m'observait attentivement, fit un petit signe de tête.

— C'est cela, de l'héroïne. De la « neige », comme disent les drogués. C'est ainsi qu'ils la portent sur eux et la sniffent : dans un tuyau de plume.

— Hydrochlorure de diamorphine, murmurai-je machinalement.

— Une façon d'absorber la drogue très répandue outre-Atlantique. Et une preuve de plus, s'il nous en fallait une, que l'homme venait des États-Unis ou du Canada.

— Mais qu'est-ce qui a bien pu attirer votre attention sur le pavillon d'été, pour commencer ?

— Mon ami l'inspecteur tenait pour acquis que le sentier servait uniquement de raccourci. Mais dès que j'ai aperçu le pavillon, j'ai compris ceci : si quelqu'un utilisait la petite maison comme lieu de rendez-vous, il devait aussi passer par là. Il semble établi que l'inconnu ne s'est présenté ni à l'entrée ni à la porte de service. Donc, quelqu'un de la maison a dû sortir pour le rejoindre. Et dans ce cas, quel meilleur endroit pour une rencontre que le pavillon ? En le fouillant, j'espérais y trouver un indice, j'en ai trouvé deux : le lambeau de batiste et la plume.

— Et ce lambeau de batiste, qu'en faites-vous ?

Poirot haussa les sourcils.

— Servez-vous de vos petites cellules grises, rétorqua-t-il avec sécheresse. La signification de ce morceau d'étoffe amidonnée devrait sauter à l'esprit.

— Ce qui n'est pas le cas. De toute façon, dis-je en changeant de sujet, cet homme est bien allé au pavillon pour rencontrer quelqu'un. Alors qui ?

— C'est précisément ce que je me demande. Vous vous souvenez que Mme Ackroyd et sa fille vivaient au Canada, avant de venir ici ?

— C'est cela que vous vouliez dire, quand vous les accusiez de vous cacher quelque chose ?

— Peut-être, mais ce n'est pas tout. Qu'avez-vous pensé de l'histoire de la femme de chambre ?

— Quelle histoire ?

— La version qu'elle nous a donnée de son renvoi. A-t-on besoin d'une demi-heure pour congédier une domestique ? Et ces papiers

prétendument si importants, cela vous paraît vraisemblable ? Et rappelez-vous... elle affirme être restée dans sa chambre entre 21 h 30 et 22 heures, mais personne n'est en mesure de confirmer ses déclarations.

— Vous m'embrouillez. Je ne sais plus où j'en suis.

— Et moi, j'y vois de plus en plus clair. Mais donnez-moi plutôt votre opinion sur la question.

Un peu gêné, je tirai un feuillet de ma poche.

— Je me suis contenté de noter quelques idées...

— Excellent. Vous avez de la méthode. Je vous écoute.

Je lus donc, d'une voix légèrement embarrassée :

— Pour commencer, envisager les choses avec logique...

— Tout à fait ce que disait mon pauvre Hastings, interrompit Poirot. Mais hélas ! il ne l'a jamais fait.

— Point n° 1 : à 21 h 30, on a entendu M. Ackroyd parler à quelqu'un. Point n° 2 : Ralph Paton a dû entrer par la fenêtre au cours de la soirée, comme le prouvent les empreintes de ses chaussures. Point n° 3 : ce soir-là, M. Ackroyd était inquiet et n'a dû laisser entrer qu'une personne qu'il connaissait bien. Point n° 4 : la personne qui se trouvait avec M. Ackroyd à 21 h 30 lui réclamait de l'argent. Et nous savons que Ralph Paton avait des embarras d'argent.

» Ces quatre points semblent indiquer que la personne qui se trouvait avec M. Ackroyd à 21 h 30 était Ralph Paton. Mais nous savons que M. Ackroyd était encore vivant à 21 h 45. Ce n'est donc pas Ralph qui l'a tué. Ralph a laissé la fenêtre ouverte. C'est par là que l'assassin est entré un peu plus tard.

— Et l'assassin, qui était-il ?

— L'Américain inconnu. Il devait être de mèche avec Parker, qui est sans doute le maître chanteur de Mme Ferrars. Si c'est le cas, Parker a pu en entendre assez pour comprendre que tout était perdu, il aura prévenu son complice. Ce dernier a commis le crime à l'aide du poignard que lui a remis Parker.

— La théorie se tient, admit Poirot. Finalement, vos petites cellules fonctionnent bien. Toutefois, il subsiste quelques lacunes.

— Lesquelles ?

— Le coup de téléphone, le fauteuil déplacé...

— Ce fauteuil a-t-il tant d'importance ?

— Pas forcément, reconnu mon ami. Il a pu être déplacé par hasard. Et, sous le coup de l'émotion, Raymond ou Blunt ont pu le repousser machinalement. Mais n'oublions pas les quarante livres manquantes.

— Ackroyd a pu changer d'avis et les donner à Ralph ?

— Soit. Mais il reste toujours un point à éclairer.

— Lequel ?

— Pourquoi Blunt était-il convaincu que la personne qui se trouvait avec M. Ackroyd à 21 h 30 était son secrétaire ?

— Il s'est expliqué là-dessus.

— Vous croyez ? Bon, passons. Dites-moi plutôt pour quelles raisons le capitaine Paton a disparu ?

— Voilà qui est un peu plus difficile, répondis-je pensivement. Je vais devoir adopter le point de vue du médecin. Je crois que les nerfs de Ralph ont lâché. Il venait d'avoir une entrevue avec son oncle. Orageuse sans doute. S'il a appris brutalement que celui-ci avait été assassiné quelques minutes à peine après qu'il l'eut quitté, il a très bien pu prévoir qu'on l'accuserait et s'enfuir. Il n'est pas rare de voir des gens se comporter en coupables alors qu'ils sont parfaitement innocents.

— Oui, c'est vrai, admit Poirot. Mais il y a une chose qu'il ne faut pas perdre de vue.

— Je sais ce que vous allez dire : le mobile ! Ralph Paton hérite une fortune appréciable de son beau-père.

— Ce pourrait être l'un des mobiles, en effet.

— Des mobiles ?

— *Mais oui.* Vous rendez-vous compte que nous avons le choix entre trois mobiles différents ? Quelqu'un a forcément volé l'enveloppe bleue et son contenu. Premier mobile : le chantage. Il se peut que le maître chanteur soit Ralph Paton. D'après Hammond, si vous vous souvenez, il y a un certain temps que le capitaine n'avait pas demandé d'argent à son beau-père. Ce qui semble indiquer qu'il s'en procurait ailleurs. Nous savons aussi qu'il était « au bout du rouleau ». Il devait redouter que son beau-père ne l'apprenne : second mobile, le troisième étant celui que vous venez de signaler.

— Ciel ! m'exclamai-je, quelque peu désarçonné. Son cas me paraît bien désespéré.

— Ah vraiment ? dit Poirot. C'est là où mon opinion diffère de la

vôtre. Trois mobiles... c'est presque trop. Je suis enclin à croire qu'après tout Ralph Paton est innocent.

MME ACKROYD

Après la conversation que je viens de relater, il me sembla que l'affaire entraît dans une nouvelle phase. En fait, on peut la diviser en deux parties bien distinctes. La première allant de la mort d'Ackroyd, le vendredi soir, au lundi soir suivant. C'est le compte rendu fidèle des événements, tel que je l'ai soumis à Hercule Poirot. Tout au long de cette première phase, je l'ai suivi pas à pas. J'ai vu ce qu'il voyait, je me suis efforcé de déchiffrer ses pensées. Comme je le sais à présent, j'ai échoué dans cette dernière tâche. Bien que Poirot m'ait tenu au courant de toutes ses découvertes - celle de l'alliance en or, par exemple -, il gardait pour lui l'essentiel de ses déductions, à la fois intuitives et logiques. Cette retenue, je l'appris par la suite, était tout à fait dans son caractère. Il lançait quelques allusions ou suggestions, mais n'allait jamais plus loin.

Ainsi donc, jusqu'au lundi soir, mon récit aurait pu être écrit par Poirot lui-même : je servais de Watson à ce Sherlock. Mais à partir de là, nos chemins divergèrent, et Poirot s'affaira de son côté, en solitaire. J'entendis parler de ses activités, car tout se sait à King's Abbot, mais il ne me prit plus pour confident. Et de mon côté, moi aussi j'avais mes préoccupations.

Si je regarde en arrière, ce qui me frappe le plus dans cette période, c'est son côté brouillon. Tout le monde se mêlait d'élucider le mystère, et chacun apportait sa petite pièce au puzzle, mais cela n'allait pas plus loin. À Poirot seul revient l'honneur d'avoir su mettre chacune de ces pièces à sa place exacte.

Il y eut bien quelques incidents curieux et sans rapport apparent avec le crime, comme celui des chaussures noires par exemple... mais n'anticipons pas. Pour m'en tenir strictement à l'ordre chronologique, je reprendrai au moment où je fus appelé au chevet de Mme Ackroyd.

Elle m'envoya chercher le mardi matin de très bonne heure. Comme l'appel était urgent, je m'empressai d'accourir, m'attendant à la trouver à la dernière extrémité.

Madame était au lit, la situation l'exigeait. Elle me tendit une main osseuse et me désigna un siège, tout près d'elle.

— De quoi souffrez-vous ? demandai-je avec cette amabilité feinte que tous les malades semblent attendre de leur généraliste.

— Je suis à bout de nerfs, gémit-elle d'une voix faible. Absolument à bout. C'est le choc, vous comprenez ? Ce pauvre Roger... le contrecoup peut se produire avec retard, paraît-il. C'est la réaction.

Malheureusement, un médecin est tenu par sa déontologie de garder ses pensées pour lui. À d'autres !... aurais-je aimé rétorquer. Je me bornai donc à suggérer un fortifiant, que Mme Ackroyd accepta de prendre. Nous allions pouvoir entrer dans le vif du sujet. Je n'avais pas cru un seul instant à la version du choc causé par la mort d'Ackroyd. Dans quelque domaine que ce soit, Mme Ackroyd est totalement incapable d'aller droit au but. Elle s'en approche toujours par la bande. Je me demandais vraiment pourquoi elle m'avait fait appeler.

— Et cette scène, hier... reprit-elle.

Ma patiente se tut, attendant la réplique. Je la donnai.

— Quelle scène ?

— Docteur, comment pouvez-vous ? Auriez-vous oublié ? Cet abominable petit Français, ou Belge, ou tout ce que vous voulez... nous avoir malmenés ainsi ! J'étais bouleversée. Surtout après le choc que m'a causé la mort de ce pauvre Roger.

— Je suis vraiment navré, madame.

— Et nous parler sur ce ton ! Je ne sais pas ce qu'il voulait dire, d'ailleurs. J'espère connaître assez bien mon devoir pour ne pas songer un instant à dissimuler quoi que ce soit. J'ai fourni à la police toute l'aide dont j'étais capable.

— Mais certainement, glissai-je lorsqu'elle marqua une pause.

Je commençais à entrevoir où elle voulait en venir.

— Personne ne peut m'accuser d'avoir manqué à mon devoir, enchaîna-t-elle. Je suis sûre que l'inspecteur Raglan est entièrement satisfait. Pourquoi ce petit parvenu d'étranger fait-il tant d'embarras ? D'ailleurs il est grotesque. On dirait une caricature de Français comique dans une revue de cabaret. Je ne vois vraiment pas pourquoi Flora a insisté pour le mêler à tout cela. Elle ne m'avait pas soufflé mot de ses intentions. Elle n'en a fait qu'à sa tête. Flora est trop indépendante. Moi qui connais la vie et qui suis sa mère... elle aurait quand même pu me demander mon avis !

Je la laissai s'épancher, sans mot dire.

— Et qu'est-ce qu'il pense au juste ? Je voudrais bien le savoir.

Croit-il que je lui cache quelque chose ? Il... il m'a pratiquement *accusée*, hier !

Je haussai les épaules.

— Ses remarques ne sauraient avoir la moindre importance, madame. Puisque vous ne dissimulez rien, elles ne s'appliquaient pas à vous.

Fidèle à elle-même, Mme Ackroyd louvoyait.

— Et ces domestiques, quelle plaie ! Ils bavardent entre eux, leurs cancans se répandent et qu'y a-t-il de vrai là-dedans ? Rien du tout, la plupart du temps.

— Les domestiques ont bavardé, madame ? Et à propos de quoi ?

Elle me lança un regard si perçant que je faillis perdre contenance.

— Je pensais que vous, au moins, vous seriez au courant, docteur ! N'êtes-vous pas toujours resté aux côtés de M. Poirot ?

— Mais si.

— Alors vous savez, pour cette fille... Ursula Bourne, c'est bien cela ? Bien entendu, elle s'en va. Il fallait qu'elle nous crée le plus d'ennuis possible, par pure malveillance. Ils sont tous pareils ! Mais vous qui étiez présent, docteur, vous devez savoir ce qu'elle a dit, au juste. Il serait si fâcheux que des faux bruits se répandent... Et la police n'a pas besoin de tout savoir, n'est-ce pas ? Quand certaines affaires de famille sont en jeu... rien à voir avec le crime, bien sûr. Mais si cette fille a mauvais esprit, qui sait ce qu'elle a pu raconter ?

J'étais assez perspicace pour me rendre compte que ce flot de paroles cachait une réelle inquiétude. Poirot ne s'était pas trompé. Parmi les six personnes qui avaient pris part à la réunion de la veille, une au moins avait quelque chose à cacher. Il me restait à découvrir quoi et je n'y allai pas par quatre chemins.

— À votre place, madame, je ferais des aveux complets.

Elle laissa échapper un petit cri.

— Oh, docteur ! Quelle brutalité ! Comment pouvez-vous me parler ainsi ? Cela fait tellement... tellement... alors que je puis tout expliquer si simplement.

— En ce cas, pourquoi ne pas le faire ?

Mme Ackroyd exhiba un mouchoir de dentelle et commença à pleurnicher.

— Je pensais, docteur, que vous pourriez amener M. Poirot à

comprendre... c'est-à-dire... c'est si difficile pour un étranger de partager notre point de vue. Et vous ne savez pas, personne ne peut savoir ce qu'il m'a fallu endurer. Un martyr, un long martyr, voilà ce qu'a été ma vie. Je n'aime pas médire des morts, mais... Roger épluchait les moindres factures, comme s'il n'avait eu qu'un misérable revenu de quelques centaines de livres, alors qu'il était, comme je l'ai appris hier par M. Hammond, un des hommes les plus riches des environs.

Mme Ackroyd s'interrompit pour se tamponner les yeux avec son mouchoir de dentelle.

— Continuez, dis-je d'un ton encourageant. Vous parliez de factures, je crois ?

— Ah, ces horribles factures ! Sans compter celles que je ne tenais pas à montrer à Roger. Il y a des choses qu'un homme ne comprendra jamais et il aurait dit que c'était du superflu. Alors forcément, elles s'accumulaient et il ne cessait d'en arriver, vous savez ce que c'est...

Elle me lança un regard suppliant, comme pour m'inviter à compatir à ce dernier malheur.

— Les factures ont en effet cette fâcheuse habitude.

La voix de Mme Ackroyd s'altéra, se fit presque implorante.

— Croyez-moi, docteur, j'étais à bout de nerfs ! Je ne dormais plus, j'avais des palpitations épouvantables. C'est alors que j'ai reçu une lettre d'un monsieur écossais... ou plutôt deux lettres, de deux messieurs écossais. M. Bruce MacPherson et M. Colin MacDonald. Quelle coïncidence, non ?

— Pas vraiment, commentai-je d'un ton sec. Ces messieurs vont souvent par paires, et je les soupçonne d'avoir une lointaine ascendance sémitique.

— Ils s'offraient à prêter entre dix et dix mille livres, sur simple signature, murmura pensivement Mme Ackroyd. J'ai répondu à l'un d'eux, mais apparemment, il y avait quelques difficultés.

Elle se tut, m'indiquant par là que le terrain devenait glissant. Jamais, avec qui que ce soit, je n'avais eu autant de mal à en venir au fait.

— Vous comprenez, reprit-elle sur le même ton, tout est une question d'espérances, enfin... d'espérances d'héritage. Et moi, n'est-ce pas, j'espérais que Roger assurerait mon avenir, mais je n'avais aucune certitude à ce sujet. J'ai pensé que si je pouvais jeter un coup d'œil sur un exemplaire de son testament... sans me montrer indiscreète, non !

rien d'aussi vulgaire... mais seulement pour être en mesure de prendre mes dispositions personnelles.

Elle me regarda à la dérobée. La situation était devenue très délicate. Par bonheur, certains mots, judicieusement utilisés, peuvent servir à voiler la laideur des faits.

— Je ne pouvais me confier qu'à vous, cher docteur, enchaîna rapidement Mme Ackroyd. Je sais que vous ne me jugerez pas mal et que vous saurez présenter les choses à M. Poirot sous leur véritable jour. Voilà. Vendredi après-midi...

Elle s'interrompt, déglutit, hésita.

— Eh bien, vendredi après-midi ?

— Tout le monde était sorti, ou du moins je le croyais. Je suis entrée dans le bureau de Roger... pas en cachette, j'avais vraiment une bonne raison d'y aller, et... c'est là que j'ai vu tous ces papiers entassés sur le bureau. Cela a fait comme un déclic dans mon esprit. Je me suis demandé : « Et si Roger rangeait son testament dans un de ces tiroirs ? » J'ai toujours été impulsive, j'agis sur l'inspiration du moment. Et Roger avait laissé ses clés sur le tiroir du haut, ce qui était très négligent de sa part d'ailleurs.

— Je vois, dis-je pour l'encourager, vous avez fouillé le bureau. Et avez-vous trouvé le testament ?

Un petit cri de Mme Ackroyd m'avertit que j'avais manqué de diplomatie.

— Quelle horrible façon de voir les choses ! En fait, cela ne s'est pas du tout passé comme ça.

— Bien sûr que non ! Veuillez me pardonner si j'ai eu un mot malheureux.

— Les hommes sont vraiment bizarres. Moi, à la place de ce cher Roger, je n'aurais vu aucune objection à révéler mes dispositions testamentaires. Mais vous êtes si cachottiers... nous sommes bien forcées d'avoir recours à de petits subterfuges pour nous défendre.

— Et quel fut le résultat de votre petit subterfuge ?

— Justement, j'y arrive. Au moment où j'ouvrais le tiroir du bas, Boume est entrée, ce qui était très embarrassant. Bien entendu, j'ai refermé le tiroir. Je me suis relevée et lui ai fait remarquer quelques traces de poussière sur le bureau, mais son attitude m'a profondément déplu. Très respectueuse en apparence, mais le regard mauvais... presque méprisant, si vous voyez ce que je veux dire. Je n'ai jamais beaucoup aimé cette fille. Elle travaille bien, s'adresse à nous avec

déférence et ne fait pas d'histoires pour porter coiffe et tablier, ce qui devient rare, soit dit en passant. Elle n'hésite pas à éconduire un visiteur, lorsqu'il lui arrive de remplacer Parker, et n'est pas affligée de ces curieux gargouillis d'estomac qui semblent si répandus chez les filles lorsqu'elles servent à table... mais où en étais-je ?

— Vous disiez que, malgré ses nombreuses et appréciables qualités, vous n'aimiez pas Bourne.

— C'est juste. Elle est... bizarre. Différente des autres domestiques et, à mon avis, trop bien élevée. De nos jours, on ne sait plus distinguer une dame de sa femme de chambre.

— Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Rien. Enfin si. Roger est entré et m'a demandé ce que je faisais là. J'ai répondu que j'étais simplement venue chercher *Punch*. J'ai donc pris *Punch*, je suis sortie, mais pas Bourne. Je l'ai entendue demander à Roger un instant d'entretien et suis montée tout droit dans ma chambre pour m'étendre un peu. J'étais bouleversée.

Un silence plana.

— Vous expliquerez tout cela à M. Poirot, n'est-ce pas ? Vous voyez bien vous-même à quel point c'est insignifiant. Mais il avait l'air si sévère en parlant de ce que nous lui dissimulions, cela m'a tout de suite rappelé cet incident. Bourne a dû raconter je ne sais quelles histoires, mais vous arrangerez tout cela, n'est-ce pas ?

— M'avez-vous vraiment tout dit ? Sans rien omettre ?

— Ou... i, commença Mme Ackroyd. Oui, c'est tout.

Elle avait repris de l'assurance, mais j'avais noté son hésitation passagère et sentais qu'elle me cachait encore quelque chose. Ce fut un véritable éclair d'intuition qui me poussa à lui demander :

— Madame Ackroyd, est-ce vous qui avez laissé la vitrine ouverte ?

Aucune couche de fard ou de poudre n'aurait suffi à cacher la rougeur qui lui monta au visage. J'avais ma réponse.

— Comment avez-vous deviné ? chuchota-t-elle.

— Alors, c'était vous ?

— Oui... je... voyez-vous... il y avait là quelques vieux bibelots en argent très intéressants. Je venais de lire un article sur la question, illustré par une photographie. Celle d'un objet minuscule vendu aux enchères chez Christie's pour une somme astronomique. Et il y en avait un presque identique dans la vitrine. J'ai pensé que je pourrais le faire évaluer à Londres, la prochaine fois que j'irais. Si par hasard il

avait eu une grande valeur, quelle bonne surprise pour Roger, non ?

J'acceptai l'histoire de Mme Ackroyd pour ce qu'elle valait et m'abstins de tout commentaire. Je ne lui demandai même pas pourquoi elle s'était entourée de tant de précautions pour prendre l'objet qu'elle voulait emporter. Simplement, je m'étonnai :

— Mais pourquoi n'avez-vous pas refermé le couvercle ? Vous avez oublié ?

— C'est la surprise, quand j'ai entendu des pas sur la terrasse. Je suis sortie précipitamment et je venais d'arriver à l'étage quand Parker vous a ouvert.

— Ce devait être Mlle Russell, dis-je d'une voix songeuse.

Mme Ackroyd venait de me révéler un détail du plus haut intérêt. Que ses vues sur l'argenterie d'Ackroyd fussent honorables ou non m'importait peu. Ce qui éveillait mon intérêt était le fait que Mlle Russell avait dû entrer par la porte-fenêtre. Je ne m'étais donc pas trompé en supposant qu'elle était essoufflée d'avoir couru. Où était-elle allée ? Je pensai au pavillon d'été et au lambeau de batiste et m'exclamai sans réfléchir :

— Je me demande si Mlle Russell amidonne ses mouchoirs !

Mme Ackroyd sursauta, ce qui me rappela à moi-même. Je me levai.

— Croyez-vous pouvoir expliquer tout cela à M. Poirot ? s'inquiétait-elle.

— Certainement. Et en détail.

Je réussis enfin à prendre congé, non sans avoir dû l'écouter une fois de plus justifier son comportement.

Ursula Bourne était dans le hall et ce fut elle qui m'aida à enfiler mon pardessus. Je l'observai, un peu plus attentivement que je ne l'avais fait jusqu'alors. Il était clair qu'elle venait de pleurer. Je l'interrogeai :

— Pourquoi nous avoir dit que M. Ackroyd vous avait fait appeler, vendredi ? J'apprends que c'est vous qui avez sollicité cet entretien.

Pendant un instant, le regard de la jeune fille se déroba devant le mien, puis elle avoua d'un ton mal assuré :

— Je comptais m'en aller, de toute façon.

Je ne répondis rien et elle ouvrit la porte devant moi. J'allais sortir quand elle demanda soudain d'une voix sourde :

— Je vous prie de m'excuser, monsieur. A-t-on des nouvelles du

capitaine Paton ?

Je secouai la tête et lui jetai un regard interrogateur.

— Il faudrait qu'il revienne, ajouta-t-elle. Oui, vraiment. Il devrait revenir.

Elle levait sur moi des yeux implorants.

— Personne ne sait donc où il est ?

— Et vous ? rétorquai-je vivement.

— Non, je n'en sais vraiment rien. Mais l'un de ses amis devrait le lui dire : il faut qu'il revienne.

Je m'attardai, espérant que la jeune fille ne s'en tiendrait pas là. La question qui vint ensuite me surprit.

— À quelle heure la police pense-t-elle que le meurtre a été commis ? Juste avant 22 heures ?

— À peu près. Entre 21 h 45 et 22 heures.

— Pas plus tôt ? Pas avant moins le quart, par exemple ?

Je l'observai avec attention : il était si évident qu'elle désirait une réponse affirmative !

— Non, c'est hors de question. Mlle Ackroyd a vu son oncle vivant à 21 h 45.

Elle se détourna et parut se tasser sur elle-même.

Jolie fille, me dis-je en m'en allant. Une vraie beauté !

Caroline était à la maison, transportée d'aise et gonflée d'importance : elle avait de nouveau reçu la visite de Poirot.

— Je l'aide à résoudre l'affaire, m'expliqua-t-elle.

C'était préoccupant. Caroline est déjà assez pénible comme ça. Mais si on encourage ses instincts de limier, où va-t-on ? Je m'informai :

— Serais-tu chargée d'explorer le voisinage pour retrouver la mystérieuse amie de Ralph ?

— Cela, j'aurais pu y penser toute seule. Non, c'est quelque chose de très spécial que M. Poirot m'a demandé de découvrir pour lui.

— Mais encore ?

— Il veut savoir si les bottines de Ralph étaient noires ou marron, m'expliqua-t-elle d'un ton solennel.

J'ouvris des yeux effarés. Je sais maintenant de quelle incroyable

stupidité j'ai fait preuve, à propos de ces bottines. J'aurais dû comprendre tout de suite.

— C'étaient des chaussures marron, je les ai vues.

— Pas des chaussures, James : des bottines. M. Poirot veut savoir si la paire de bottines que Ralph avait dans ses affaires à l'hôtel était marron ou noire. C'est un détail capital.

Traitez-moi d'ahuri si vous voulez. Je ne voyais pas.

— Et comment comptes-tu t'y prendre ? demandai-je. Caroline affirma que cela ne présentait aucune difficulté. La meilleure amie de notre brave Annie était Clara, la bonne de Mlle Gannett. Et Clara fréquentait le garçon d'étage des *Trois Marcassins*. L'affaire était donc d'une simplicité enfantine, et Mlle Gannett coopéra loyalement. Elle accorda sur-le-champ un congé à Clara, et la question fut réglée tambour battant.

Nous nous mettions à table pour déjeuner lorsque Caroline laissa tomber d'un ton faussement détaché :

— Au fait, les bottines de Ralph Paton...

— Eh bien ? Qu'as-tu appris ?

— M. Poirot pensait qu'elles devaient être marron. Il se trompait : elles étaient noires.

Sur ce, Caroline hocha la tête à plusieurs reprises. De toute évidence, elle estimait qu'elle venait de marquer un point contre Poirot.

Je ne répondis pas : je réfléchissais. Je me demandais quel rapport la couleur des bottines de Ralph pouvait bien avoir avec le meurtre.

GEOFFREY RAYMOND

Je devais, ce jour-là, avoir une nouvelle preuve du succès des méthodes de Poirot. Le défi qu'il nous avait lancé était le fruit de sa connaissance innée de la nature humaine. Mme Ackroyd avait été la première à réagir. Un mélange de peur et de culpabilité lui avait arraché la vérité.

Dans l'après-midi, en rentrant de ma tournée de visites, j'appris par Caroline que Geoffrey Raymond venait de partir.

— Est-ce qu'il voulait me voir ? demandai-je en accrochant mon pardessus dans le vestibule.

Caroline me tournait autour comme une ombre.

— Non, il cherchait M. Poirot. Il revenait des Mélèzes mais M. Poirot n'était pas chez lui. M. Raymond a pensé qu'il serait peut-être ici, ou que tu pourrais lui dire où le trouver.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— J'ai essayé de le retenir mais il m'a dit qu'il retournerait aux Mélèzes dans la demi-heure et il est descendu au village. Et c'est bien dommage car M. Poirot est arrivé juste après son départ.

— Ici ?

— Non, chez lui.

— Et comment le sais-tu ?

— Je l'ai vu par la petite fenêtre d'angle.

Je pensais que nous avions épuisé le sujet, mais Caroline était d'un autre avis.

— Tu ne vas pas y aller ?

— Aller où ?

— Aux Mélèzes, cela va de soi !

— Ma chère Caroline, qu'irais-je y faire ?

— M. Raymond semblait si désireux de le voir... tu pourrais

apprendre de quoi il retourne.

Je haussai les sourcils et déclarai avec froideur :

— Je ne suis pas spécialement curieux. Et je peux très bien vivre sans savoir tout ce qu'il se passe chez mes voisins, ni ce qu'ils ont dans la tête.

— N'importe quoi ! Tu es aussi curieux que moi, James, mais tu n'es pas aussi franc, voilà tout. Il faut toujours que tu fasses semblant.

— Vraiment, Caroline !

Sur cette exclamation indignée, je me retirai dans mon cabinet.

Dix minutes plus tard, Caroline frappait à la porte et entraînait, tenant à la main ce qui ressemblait à un pot de confiture.

— James, est-ce que cela t'ennuierait de porter ce pot de gelée de nèfles à M. Poirot ? Je le lui ai promis : il n'a jamais goûté de gelée de nèfles faite à la maison.

— Tu ne pourrais pas envoyer Annie ? demandai-je d'un ton peu aimable.

— Elle fait du raccommodage. J'ai besoin d'elle. Caroline et moi nous dévisageâmes.

— Très bien, dis-je en me levant, j'irai la porter, ta gelée de malheur ! Mais je la déposerai sur le seuil, c'est clair ?

Ma sœur eut une mimique étonnée.

— Naturellement. Qui t'a demandé d'en faire plus ?

Caroline s'en tirait avec les honneurs de la guerre.

— Et si jamais tu vois M. Poirot, lança-t-elle comme j'ouvrais la porte, tu pourras toujours lui parler des bottines.

La pique était subtile. Je mourais d'envie de percer l'énigme des bottines. Quand la vieille femme en coiffe bretonne vint m'ouvrir, je m'entendis demander si M. Poirot était chez lui.

Poirot se leva promptement pour m'accueillir et parut enchanté de me voir.

— Asseyez-vous, mon cher ami. Que préférez-vous ? Le fauteuil ou une chaise ? Il ne fait pas trop chaud, j'espère ?

A mon avis, on étouffait, mais je m'abstins d'en faire la remarque. Les fenêtres étaient fermées et un grand feu ronflait dans l'âtre.

— Les Anglais ont la manie d'aérer, déclara Poirot. Le grand air, ça va très bien dehors, c'est sa place, n'est-ce pas ? Pourquoi vouloir le

faire entrer ? Mais laissons ces banalités : avez-vous quelque chose pour moi ?

— Deux choses. D'abord ceci, de la part de ma sœur.

Je lui tendis le pot de gelée de nèfles.

— Quelle charmante attention ! Mlle Caroline s'est souvenue de sa promesse. Et l'autre chose, disiez-vous ?

— Appelons cela... une information.

Je lui racontai mon entretien avec Mme Ackroyd et il l'écouta avec intérêt, mais sans plus.

— Voilà qui déblaie le terrain, observa-t-il pensivement. Et cela confirme la déposition de la gouvernante, ce qui n'est pas sans importance non plus. Rappelez-vous : elle a déclaré avoir trouvé la vitrine ouverte et rabattu le couvercle en passant.

— Et aussi qu'elle n'était entrée que pour vérifier la fraîcheur des bouquets... qu'en pensez-vous ?

— Nous n'avons jamais pris cela très au sérieux, n'est-ce pas, mon cher ? De toute évidence, c'était une excuse inventée à la hâte par une femme soucieuse de justifier sa présence, sur laquelle, d'ailleurs, personne n'aurait eu l'idée de s'interroger. J'avais supposé que son agitation pouvait venir de ce qu'elle avait... touché à quelque chose dans la vitrine, mais j'ai changé d'avis. Nous devons chercher ailleurs.

— Oui. Qui a-t-elle retrouvé dehors et pourquoi ?

— Vous croyez qu'elle est sortie pour retrouver quelqu'un ?

— J'en suis sûr.

— Moi aussi, fit Poirot l'air songeur.

Nous restâmes quelques instants silencieux.

— Au fait, annonçai-je, j'ai un message à vous transmettre de la part de ma sœur. Les bottines de Ralph Paton n'étaient pas marron, mais noires.

Ce disant, je l'observai attentivement et, le temps d'un éclair, je crus voir vaciller son regard. Ce fut si fugitif que je n'en eus même pas la certitude.

— Elle est absolument sûre qu'elles n'étaient pas marron ?

— Absolument.

— Ah ! soupira Poirot, l'air navré. Quel dommage !

Il paraissait vraiment très abattu. Et, sans la moindre explication, il

changea brusquement de sujet.

— Et Mlle Russell, la gouvernante, qui est venue vous consulter ce vendredi-là... est-il indiscret de vous demander de quoi vous avez parlé ? Je veux dire, sans violer le secret professionnel ?

— Pas du tout. La consultation proprement dite une fois terminée, nous avons bavardé quelques minutes. Sur les poisons, leur détection plus ou moins facile, la drogue, les drogués...

— Et la cocaïne en particulier ?

— Comment l'avez-vous deviné ? demandai-je, quelque peu surpris.

Pour toute réponse, le petit homme se leva et alla au fond de la pièce où des journaux étaient soigneusement rangés. Il me tendit un numéro du *Daily Budget* daté du vendredi 16 septembre et m'indiqua un article relatif à la contrebande de cocaïne. Article racoleur et qui favorisait les détails pittoresques.

— Et voilà où votre patiente est allée chercher ses histoires de cocaïne, mon cher ! commenta Poirot.

Perplexe, je l'aurais volontiers prié de s'expliquer davantage mais la porte s'ouvrit et la bonne annonça Geoffrey Raymond. Il entra, jovial et décontracté comme à son ordinaire, et nous salua tous deux.

— Comment allez-vous, docteur ? Monsieur Poirot, c'est la seconde fois aujourd'hui que je viens chez vous. J'avais hâte de vous rencontrer.

— *En vérité ?* dit poliment Poirot.

— Oh ! cela n'est pas très important à vrai dire, mais tout de même, ma conscience me tourmente, depuis hier après-midi. Vous nous avez tous accusés de vous cacher quelque chose, monsieur Poirot. Je plaide coupable. J'ai un aveu à vous faire.

— Et lequel, monsieur ?

— Comme je vous le disais, c'est vraiment sans importance, enfin voilà... J'avais des dettes, et même assez lourdes, et ce legs est tombé à pic. Ces cinq cents livres vont me remettre à flot et me laisseront même un petit reliquat.

Il nous sourit avec cette désarmante franchise que tout le monde appréciait chez lui.

— Vous savez ce que c'est. Reconnaître devant des policiers à la mine soupçonneuse que vous avez des ennuis d'argent, cela fait toujours mauvais effet, et je n'ai pas osé en parler. Ce qui était stupide de ma part, puisque j'étais dans la salle de billard avec Blunt depuis 21

h 45. Avec un pareil alibi, je n'avais rien à craindre. Pourtant, quand vous avez fulminé contre la dissimulation, j'ai senti l'aiguillon du remords me tarauder et j'ai préféré venir tout vous avouer.

Sur ce, Raymond se leva avec un grand sourire.

— Ce fut très sage de votre part, jeune homme, dit Poirot en hochant la tête d'un air approbateur. Voyez-vous, quand je sens que quelqu'un me cache quelque chose, j'imagine toujours le pire. Vous avez très bien fait de venir.

— Je suis heureux d'être lavé de tout soupçon, répondit Raymond en riant. Et maintenant, il faut que je me sauve.

— Et voilà ! m'exclamai-je lorsque la porte se referma sur le jeune secrétaire. Ce n'était que cela.

— Oui, opina Poirot, une bagatelle. Mais s'il n'avait pas été dans la salle de billard ? Après tout, cinq cents livres... bien des crimes ont été commis pour moins que cela. Chaque homme a son prix, et c'est ce prix qui fait pencher la balance. Tout est relatif, n'est-ce pas, mon ami ? Vous êtes-vous rendu compte que la mort de M. Ackroyd profitait à de nombreuses personnes, dans cette maison ? Mme Ackroyd, Mlle Flora, le jeune M. Raymond et la gouvernante, Mlle Russell. Le seul qui n'y ait rien gagné, c'est le major Blunt.

Je le regardai, intrigué. Il avait prononcé ce dernier nom sur un ton si bizarre...

— Je ne vous comprends pas, avouai-je.

— Deux des personnes que j'ai accusées de dissimulation m'ont dit la vérité.

— Vous pensez que le major Blunt a lui aussi quelque chose à cacher ?

— À ce propos, remarqua nonchalamment Poirot, ne dit-on pas que les Anglais ne cachent qu'une seule chose : leurs amours ? Le major Blunt y parvient d'ailleurs très mal.

— Je me demande parfois si nous n'avons pas tiré une conclusion hâtive sur un point, observai je.

— Et lequel ?

— Nous avons admis que le maître chanteur de Mme Ferrars et le meurtrier d'Ackroyd n'étaient qu'une seule et même personne. Peut-être sommes-nous dans l'erreur ?

Poirot acquiesça avec énergie.

— Bien ! Vraiment très bien, je me demandais si vous y viendriez. Bien sûr que c'est possible, mais n'oublions pas ceci : la lettre a disparu. Mais comme vous le dites, cela ne signifie pas forcément que le meurtrier l'ait prise. Parker aurait pu le faire à votre insu quand vous avez découvert le corps.

— Parker ?

— Oui, Parker, j'en reviens toujours à lui. Pas comme assassin, non : il n'a pas commis le crime. Mais il pourrait fort bien être le mystérieux coquin qui terrorisait Mme Ferrars. Personne n'était mieux placé que lui pour cela. Il a pu obtenir des informations sur la mort de M. Ferrars par un des domestiques de King's Paddock. En tout cas, il avait plus de chances de découvrir ce genre de détails qu'un hôte de passage comme le major Blunt, par exemple.

— Oui, Parker peut très bien avoir pris la lettre. Je n'ai remarqué sa disparition que plus tard.

— Combien de temps plus tard ? Après que Blunt et Raymond sont entrés dans la pièce, ou avant ?

— Je ne m'en souviens pas, dis-je en pesant mes mots. Je crois que c'était avant. Non, après. Oui, je suis presque sûr que c'était après.

— Ce qui porte à trois le nombre des suspects, observa pensivement Poirot. Mais Parker est le plus vraisemblable. Et j'ai envie d'expérimenter quelque chose avec lui. Que diriez-vous de m'accompagner à Fernly, cher ami ?

J'acceptai, et nous partîmes sur-le-champ. Poirot demanda à voir Mlle Ackroyd, et Flora nous rejoignit.

— Chère mademoiselle, dit mon compagnon, j'ai un petit secret à vous confier. Je ne suis pas encore persuadé de l'innocence de Parker, et j'envisage de me livrer à une petite expérience, avec votre aide. Je voudrais reconstituer certains de ses faits et gestes, le soir du meurtre. Nous devons bien sûr lui fournir un prétexte... ah ! voilà. Il s'agit de vérifier si, de la terrasse, on entend la voix de quelqu'un qui parle dans l'antichambre. Et maintenant, auriez-vous la bonté de sonner Parker ?

Je m'en chargeai et le maître d'hôtel se montra instantanément, la mine aussi douceuse qu'à l'ordinaire.

— Monsieur a sonné ?

— Oui, mon bon Parker. Je souhaite faire une petite expérience et, pour cela, j'ai demandé au major Blunt d'aller sur la terrasse, près de la fenêtre du cabinet de travail. Je veux savoir si, le soir du meurtre,

une personne se tenant à cet endroit a pu vous entendre parler avec Mlle Ackroyd dans l'antichambre. J'aimerais donc que vous me... me répétiez la scène. Voudriez-vous aller chercher le plateau, ou ce que vous portiez à ce moment-là ?

Parker s'éclipsa et nous allâmes nous placer devant la porte du cabinet de travail, dans le petit corridor. Presque aussitôt, un léger tintement se fit entendre dans le hall et Parker apparut à la porte de communication. Il portait un plateau chargé d'un siphon d'eau gazeuse, d'un flacon de whisky et de deux verres. Poirot semblait en proie à une agitation fébrile.

— Un instant ! s'écria-t-il en levant la main. Procédons avec rigueur. Il s'agit de refaire les moindres gestes dans l'ordre, exactement comme cela s'est passé. C'est une de mes fameuses méthodes.

— C'est une coutume étrangère, si je comprends bien, monsieur, commenta Parker. Ce qu'on appelle la reconstitution du crime, n'est-ce pas ?

Et, imperturbable, il attendit les ordres du détective.

— Ah ! s'écria Poirot, ce brave Parker en connaît des choses ! On voit qu'il a beaucoup lu. Et maintenant, je vous prie, tâchons d'être aussi précis que possible. Vous arriviez du grand hall, comme ceci. Et Mademoiselle se trouvait... où exactement ?

— Ici, dit Flora, en venant se placer devant la porte du cabinet de travail.

— C'est tout à fait cela, monsieur, confirma Parker.

— Je venais de refermer la porte, reprit Flora.

— En effet, mademoiselle. Votre main était encore sur la poignée, comme elle l'est en ce moment.

— Allez-y, dit Poirot. Jouez-moi cette saynète.

Flora demeura au même endroit, la main sur la poignée, et Parker refit son entrée, son plateau devant lui. Il s'arrêta dans l'embrasure de la porte, et Flora prit la parole :

— Oh ! Parker. M. Ackroyd désire ne plus être dérangé, ce soir. (Elle changea de ton et chuchota :) Est-ce que c'est bien ça ?

— Oui, mademoiselle, autant que je m'en souviens. Mais il me semble que vous avez dit « à présent », et non « ce soir ».

Et Parker éleva la voix de façon un peu théâtrale pour ajouter :

— Très bien, mademoiselle. Dois-je fermer les portes, comme

d'habitude ?

— Oui, s'il vous plaît.

Parker retourna dans le hall où Flora le suivit, puis elle s'engagea dans l'escalier central.

— Est-ce suffisant ? demanda-t-elle par-dessus son épaule.

— Parfait, dit le petit homme en se frottant les mains.

Au fait, Parker, êtes-vous sûr qu'il y avait bien deux verres sur le plateau ? Pourquoi deux ?

— J'apportais toujours deux verres, monsieur. Y a-t-il autre chose que je puisse faire ?

— Ce sera tout, je vous remercie.

Parker se retira, drapé dans sa dignité, et Poirot s'attarda au milieu du hall, les sourcils froncés. Flora descendit nous rejoindre.

— L'expérience a-t-elle réussi ? Voyez-vous, je ne comprends pas très bien...

Poirot, qui la contemplait d'un air admiratif, l'interrompit en souriant.

— Cela n'est pas nécessaire. Mais dites-moi, y avait-il bien deux verres sur le plateau de Parker, ce soir-là ?

Flora réfléchit un instant.

— Je ne me souviens vraiment pas. Il me semble que oui. Était-ce... le véritable objet de l'expérience ?

Poirot lui prit la main et la tapota doucement.

— Si vous voulez. Je suis toujours curieux de voir si les gens vont dire la vérité.

— Et Parker a dit la vérité ?

— Je suis tenté de le croire, répondit Poirot, tout pensif.

Quelques minutes plus tard, nous repartions vers le village.

— Pourquoi avoir posé cette question sur les verres ? demandai-je, intrigué.

Poirot haussa les épaules :

— Il faut bien dire quelque chose ! Cette question en valait une autre.

Je le regardai sans comprendre.

— En tout cas, mon ami, reprit-il avec gravité, je sais maintenant une chose que je voulais savoir. Ne m'en demandez pas plus.

UNE SOIRÉE DE MAH-JONG

Ce soir-là, nous avions une petite soirée mahjong, distraction très en faveur à King's Abbot. Les invités arrivent après le dîner, en manteau de pluie et caoutchoucs, juste à temps pour prendre le café. Le thé est servi un peu plus tard, avec du gâteau et des sandwiches.

Pour l'occasion, nous avions invité Mlle Gannett et le colonel Carter, qui habite à côté de l'église. Les langues vont bon train dans ce genre de soirées, ce qui parfois perturbe sérieusement la partie en cours. Avant, nous jouions au bridge, jeu tout à fait incompatible avec le papotage. Le résultat était désastreux, et nous trouvons le mah-jong infiniment plus pacifique. Le temps des joutes verbales entre partenaires, à propos d'une carte mal jouée par exemple, est définitivement révolu. Si nous exprimons toujours nos critiques avec franchise, c'est avec moins d'aigreur.

— Quel froid, ce soir, Sheppard ! s'exclama le colonel Carter. Cela me rappelle les défilés d'Afghanistan.

Il était debout devant la cheminée, le dos aux flammes. Caroline avait emmené Mlle Gannett dans sa chambre, où elle l'aidait à se désemmitoufler.

— Vraiment ? rétorquai-je poliment.

— Et ce pauvre Ackroyd, reprit le colonel en acceptant une tasse de café. Une bien mystérieuse affaire. À mon avis, cela cache pas mal de turpitudes, soyez-en sûr. Tout à fait entre nous, Sheppard, j'ai entendu prononcer le mot « chantage ».

Le colonel m'adressa ce qu'il est convenu d'appeler un « regard entendu » et ajouta :

— Il y a une femme là-dessous, vous pouvez me croire. Oui, une femme, et je n'en démordrai pas.

Ce fut à cet instant précis que Caroline et Mlle Gannett nous rejoignirent. Mlle Gannett but du café, pendant que Caroline allait chercher la boîte de mah-jong et répandait les tuiles sur la table.

— Astiquons nos parquets, dit le colonel d'un ton facétieux¹.

Absolument, c'est ce que nous disions au

club de Shangai pour brasser les tuiles : astiquons nos parquets.

Notre opinion personnelle, à Caroline et à moi, c'est que le colonel n'a jamais mis les pieds au club de Shangai. Et même qu'il n'est jamais allé plus loin que l'Inde, où, pendant la Grande Guerre, il ne s'est battu qu'avec des boîtes de bœuf ou de gelée de prunes-et-pommes. Mais le colonel a la fibre militaire et, à King's Abbot, nous nous montrons particulièrement tolérants pour les petites manies de chacun.

— Si nous commençons ? proposa Caroline.

Nous prîmes place autour de la table et, pendant près de cinq minutes, le silence régna. Nous construisions fébrilement nos murs, car l'enjeu secret est celui qui finira le premier.

— À toi, James, dit enfin Caroline. Tu es le vent d'Est.

J'écartai une tuile et nous jouâmes un ou deux tours en silence, mis à part quelques annonces laconiques comme « trois bambous », « deux cercles » ou « Pong ». Sans compter les fréquents « non, pas-Pong » de Mlle Gannett, justifiés par son habitude enracinée de réclamer des tuiles auxquelles elle n'avait pas droit.

— J'ai aperçu Flora Ackroyd, ce matin, dit-elle tout à coup. Pong, non, pas-Pong. Je me suis trompée.

— Et où cela ? demanda Caroline. Quatre cercles.

— En revanche, déclara Mlle Gannett sur ce ton pétri d'importance dont les petits villages ont l'exclusivité, *elle* ne m'a pas vue.

— Ah ! fit Caroline, intéressée. Tcho.

Mlle Gannett en oublia son sujet pour un instant.

— Je crois qu'on ne prononce plus « Tcho », maintenant, mais « Tchao ».

— Sornettes ! J'ai toujours dit « Tcho ».

— Au club de Shangai, trancha le colonel Carter, nous disions « Tcho ».

Domptée, Mlle Gannett capitula et Caroline s'absorba dans son jeu, pour s'en arracher quelques instants plus tard.

— Que disiez-vous au sujet de Flora Ackroyd ? Était-elle seule ?

— Oh, que non !

Ces demoiselles échangèrent un regard qui en disait long. L'intérêt de Caroline s'accrut considérablement.

— Tiens donc ! Eh bien... cela ne me surprend pas du tout.

— Nous attendons que vous écartiez, Caroline.

Le colonel se donne volontiers l'air de mépriser les ragots et de ne songer qu'à son jeu. Attitude éminemment virile, mais dont personne n'est dupe.

— Si vous voulez mon avis..., commença Mlle Gannett. Est-ce un bambou que vous avez joué, ma chère ? Ah non ! un cercle. Donc, à mon avis, Flora a eu beaucoup de chance. Oui, vraiment beaucoup de chance.

— Comment cela, mademoiselle ? voulut savoir le colonel. Je prends ce dragon vert pour faire un Pong. Certes, Mlle Flora est une jeune fille charmante et pleine de qualités, mais qu'est-ce qui vous fait dire qu'elle a de la chance ?

— Je ne suis peut-être pas très au courant des questions criminelles, déclara Mlle Gannett sur un ton qui démentait ses paroles, mais je peux vous dire une chose. Dans ce genre d'affaire, on cherche d'abord à savoir qui a vu la victime en vie pour la dernière fois. Et c'est toujours cette personne qu'on soupçonne. Or, Flora Ackroyd *est* cette dernière personne, dans le cas présent, et les choses auraient pu très mal tourner pour elle. Oui, vraiment très mal. Mon opinion — je vous la donne pour ce qu'elle vaut — est que Ralph Paton se cache pour la protéger, en attirant les soupçons sur lui.

— Allons, la repris-je avec douceur, vous ne voudriez pas nous faire croire qu'une jeune fille comme Flora Ackroyd a pu poignarder son oncle de sang-froid ?

— Ma foi... Je viens d'emprunter un livre à la bibliothèque, où on décrit les bas-fonds de Paris. Il paraît que les plus dangereuses criminelles sont toujours des jeunes filles au visage angélique.

— Mais cela se passe en France ! s'écria Caroline.

— Forcément, dit le colonel. Mais laissez-moi vous raconter une histoire assez curieuse, qui courait les bazars au temps où j'étais aux Indes.

L'histoire du colonel était interminable, et curieusement dépourvue d'intérêt. Un événement qui s'est produit aux Indes et vieux de plusieurs années ne saurait être comparé à ce qui s'est passé à King's Abbot l'avant-veille. Caroline eut le bonheur de faire MahJong, ce qui mit fin au récit du colonel. Après le moment toujours un peu embarrassant où je me vois forcé de rectifier les calculs approximatifs de ma sœur, nous entreprîmes une nouvelle partie.

— Le vent d'Est passe, annonça Caroline. J'ai ma petite idée au sujet de Ralph Paton, trois caractères. Mais pour le moment je la garde pour moi.

— Vraiment, ma chère ? plaida Mlle Gannett. Tcho, pardon, Pong.

— Oui, maintint fermement Caroline.

— Et pour les bottines, était-ce la bonne réponse ? Le fait qu'elles soient noires, je veux dire ?

— La réponse exacte, oui.

— Mais qu'est-ce que cela signifie, d'après vous ?

Caroline pinça les lèvres et secoua la tête, d'un air sagace et bien renseigné.

— Pong, dit Mlle Gannett. Non, pas-Pong. Et maintenant que le docteur est dans les petits papiers de M. Poirot, je suppose qu'il connaît les dessous de l'affaire ?

— J'en suis loin ! me récriai-je.

— James est trop modeste, affirma Caroline. Ah ! un Kong caché.

Le colonel siffla entre ses dents et, pour un moment, les potins furent oubliés.

— Et vous êtes vent dominant, me dit-il. Avec deux Pongs de dragons, par-dessus le marché. Soyons vigilants, Mlle Caroline nous prépare un gros coup.

Pendant quelques minutes, nous ne parlâmes plus que pour annoncer, jusqu'à ce que le colonel demande :

— Et ce M. Poirot, est-il aussi bon détective qu'on le dit ?

— C'est le plus remarquable qui soit, affirma solennellement Caroline. Et il a dû se réfugier ici incognito pour fuir la publicité qui l'importune.

— Tcho, annonça Mlle Gannett. Un grand honneur pour notre petit village, bien sûr. Au fait, Clara... vous savez, ma bonne ? Clara est très liée avec Elsie, la femme de chambre de Fernly, et devinez ce qu'Elsie lui a dit ? Qu'on a volé une grosse somme d'argent, et qu'à son avis — celui d'Elsie —, une autre femme de chambre pourrait bien être impliquée dans l'affaire. Une certaine Ursula Bourne, qui part à la fin du mois et qui pleure beaucoup la nuit. Si vous voulez mon avis, cette Bourne est en cheville avec un gang. Une drôle de fille, d'ailleurs. Elle ne s'est pas fait d'amies et sort toujours seule les jours de congé, ce qui est anormal, et même franchement suspect. Une fois, je l'ai invitée à

une de nos soirées de l'Amicale des Jeunes Filles, et elle a refusé de venir. Je lui ai alors posé quelques questions sur sa maison, sa famille... enfin tout cela, et je dois avouer que j'ai trouvé son attitude plus qu'impertinente. Avec toutes les apparences du respect, elle m'a carrément demandé de la boucler.

Mlle Gannett s'interrompit pour reprendre haleine et le colonel, qui se souciait fort peu de ces problèmes ancillaires, fit observer qu'au club de Shangai la règle était de jouer à vive allure.

Nous fîmes une partie à vive allure.

— Et cette Mlle Russell, dit subitement Caroline. Elle est venue ici vendredi matin, soi-disant pour consulter James. Pour moi, elle voulait savoir où il rangeait ses poisons. Cinq caractères.

— Tcho ! fit Mlle Gannett. Quelle idée surprenante ! Je me demande si vous n'auriez pas raison.

— À propos de poisons..., commença le colonel. Pardon ? Je n'ai pas joué ? Oh ! huit bambous.

— Mah-Jong, annonça Mlle Gannett.

Au grand dépit de Caroline, qui annonça avec regret :

— Avec un dragon rouge, j'avais une main de trois doubles.

— J'ai eu deux dragons rouges servis, déclarai-je.

— C'est bien de toi, James ! s'écria ma sœur d'un ton réprobateur. Tu ignores le véritable esprit du jeu.

Il me semblait plutôt que j'avais assez bien joué. Le mah-jong de Caroline m'aurait coûté un grand nombre de points, tandis que celui de Mlle Gannett était on ne peut plus maigrelet, ce que ma sœur se fit un devoir de lui signaler.

Le vent d'Est passa, et nous commençâmes en silence une nouvelle partie.

— Ce que j'allais vous dire, reprit Caroline, c'est ceci...

— Oui ? fit Mlle Gannett d'une voix encourageante.

— Je parlais de mon idée, à propos de Ralph Paton.

— Oui, ma chère ? insista Mlle Gannett, de plus en plus encourageante. Tcho.

— C'est avouer sa faiblesse que d'annoncer Tcho aussi vite, observa sévèrement Caroline. Vous feriez mieux d'attendre d'avoir une bonne main.

— Je sais. Mais vous parliez de Ralph, je crois ?

— Oui. Et je crois bien savoir où il est.

Nous abandonnâmes tous le jeu pour la regarder.

— C'est très intéressant, mademoiselle Caroline, dit le colonel. Et vous avez trouvé cela toute seule ?

— Eh bien, pas exactement. Voilà. Vous voyez cette grande carte du comté qui est accrochée dans le vestibule ?

Nous acquiesçâmes d'une seule voix.

— L'autre jour, au moment de partir, M. Poirot s'est arrêté pour la regarder et a fait je ne sais plus quelle remarque... Je ne me rappelle plus très bien mais il était question de Cranchester, la seule grande ville du voisinage a-t-il dit. Ce qui est vrai, cela va de soi. Mais c'est seulement après son départ que j'ai compris.

— Compris quoi ?

— Ce qu'il voulait dire, cela va de soi ! Ralph est à Cranchester.

Ce fut à ce moment précis que je renversai ma réglette avec toutes ses tuiles. Ce qui me valut une réprimande immédiate de ma sœur, mais pas trop sévère malgré tout. Elle était bien trop occupée à échafauder sa théorie .

— À Cranchester, Mlle Caroline ? s'étonna le colonel Carter. Sûrement pas, c'est trop près d'ici !

— Mais justement ! triompha ma sœur. Il semble maintenant prouvé qu'il n'a pas pris le train. il a très bien pu aller à Cranchester à pied, tout simplement. Et à mon avis il y est encore. Qui aurait jamais l'idée de le chercher si près ?

J'opposai plusieurs arguments à cette hypothèse, mais lorsque ma sœur s'est mis une idée en tête, rien ne pourrait l'en déloger.

— Et vous supposez que M. Poirot est du même avis ? demanda pensivement Mlle Gannett. C'est une curieuse coïncidence, mais cet après-midi justement, je me promenais sur la route de Cranchester et je l'ai aperçu dans une voiture, qui en revenait.

Nous échangeâmes des regards significatifs.

— Ça, par exemple ! s'exclama soudain Mlle Gannett. Je pouvais faire Mah-Jong depuis le début et je ne l'avais pas remarqué.

Caroline en oublia ses passionnantes déductions et revint sur terre. Elle fit observer à Mlle Gannett qu'une main aussi disparate, surtout avec tant de Tchos, ne valait pas la peine qu'on s'en serve pour faire

Mah-Jong. Mlle Gannett l'écouta sans se troubler, rassembla ses marques et rétorqua :

— Mais oui, ma chère, je vois ce que vous voulez dire. Mais tout dépend de ce que vous aviez en main au départ, n'est-il pas vrai ?

— Vous n'aurez jamais une bonne main si vous ne savez pas attendre.

— Chacun joue comme il l'entend, n'est-ce pas ? rétorqua Mlle Gannett en comptant ses points. Après tout, je ne m'en tire pas si mal.

Caroline, qui ne pouvait pas en dire autant, se retrancha dans le mutisme.

Le vent d'Est souffla, une nouvelle partie commença, Annie apporta le thé. Les deux demoiselles étaient un peu hérissées, ce qui leur arrivait souvent au cours de ces soirées récréatives.

— Si seulement vous vouliez jouer un tantinet plus vite, ma chère, dit Caroline à Mlle Gannett qui hésitait entre deux tuiles. Les Chinois posent leurs tuiles si rapidement que l'on croit entendre le pépiement des oiseaux.

Pendant quelques minutes, nous jouâmes comme les Chinois, puis le colonel observa d'un ton bonhomme :

— Vous ne nous avez pas beaucoup aidés dans nos déductions, Sheppard. Quel cachottier vous faites ! Vous partagez les secrets du grand détective et vous ne daignez même pas éclairer notre lanterne.

— James est inouï, dit Caroline en me lançant un regard de reproche. Il est tout bonnement incapable de vous donner le moindre renseignement.

— Je vous assure que je ne sais rien, protestai-je. Poirot garde ses pensées pour lui.

— C'est un sage, gloussa le colonel, il ne se compromet pas. Mais quand même, ces détectives étrangers sont vraiment forts. Ils doivent en connaître des ficelles !

— Pong, annonça Mlle Gannett, sur un ton de triomphe paisible. Et Mah-Jong.

L'atmosphère se tendit. Et le dépit de voir Mlle Gannett faire Mah-Jong pour la troisième fois poussa Caroline à déclarer, pendant que nous construisions un nouveau mur :

— Tu es assommant, James ! Tu restes là, comme une bûche, sans rien dire !

— Mais, ma chère, c'est que je n'ai vraiment rien à dire. En tout cas pas sur le sujet qui t'intéresse.

— Ridicule ! répliqua ma sœur en rangeant ses tuiles. Tu sais *certainement* quelque chose d'intéressant.

Sur le moment, je ne répondis rien : la surprise et la joie me montaient à la tête. J'avais lu qu'il existait une main servie : Tin-Ho, le Mah-Jong d'entrée de jeu, également appelée je crois « le favori de la fortune ». Je n'avais jamais espéré l'avoir. J'eus le triomphe modeste et étalai mes tuiles, faces visibles, en annonçant :

— Tin-Ho ! Le favori de la fortune, comme on dit au club de Shangai.

Les yeux du colonel faillirent lui sortir de la tête.

— Juste Ciel ! Quel coup fantastique, je n'avais jamais vu ça.

Ce fut alors que, piqué par le persiflage de Caroline et enhardi par mon succès, je crus bon d'ajouter :

— En fait de détails intéressants, que penseriez-vous d'une alliance en or, portant une initiale gravée à l'intérieur : le R ?

Je ne décrirai pas la scène qui s'ensuivit. Je dus préciser le lieu de la découverte et la date gravée sur l'anneau.

— Le 13 mars, commenta Caroline. Il y a tout juste six mois. Ah !

Suivit un véritable tourbillon de suggestions et suppositions audacieuses, d'où émergèrent les trois théories suivantes :

1 — Celle du colonel Carter : Ralph avait secrètement épousé Flora. La solution la plus évidente et la plus simple.

2 — Celle de Mlle Gannett : Roger Ackroyd avait secrètement épousé Mme Ferrars.

3 — Celle de ma sœur : Roger Ackroyd avait épousé sa gouvernante, Mlle Russell.

Une quatrième proposition, de loin la plus audacieuse, me fut soumise un peu plus tard par Caroline tandis que nous montions nous coucher.

— Retiens bien ceci, déclara-t-elle tout à coup. Je ne serais pas du tout étonnée d'apprendre que Geoffrey Raymond et Flora sont mariés.

— Mais si c'était le cas, l'initiale serait G et non R.

— Va savoir ! Certaines jeunes filles appellent leurs amis par leur nom de famille. Et tu as entendu ce qu'a dit Mlle Gannett ce soir sur la

conduite de Flora.

Pour être franc, je n'avais rien entendu de désobligeant sur ce sujet de la part de cette demoiselle, mais je m'inclinai devant cette science innée des allusions.

— Et que fais-tu d'Hector Blunt ? insinuai-je. S'il y a quelqu'un...

— Absurde, trancha Caroline. Il admire Flora, je te l'accorde, il est même possible qu'il en soit amoureux, mais tu peux me croire. Aucune fille n'ira s'éprendre d'un homme assez âgé pour être son père quand un charmant secrétaire rôde dans les parages. Et si elle a encouragé le major Blunt, ce n'était qu'une feinte : les filles sont tellement fines mouches ! Mais il y a une chose que je peux t'affirmer, James Sheppard : Flora Ackroyd se soucie comme d'une guigne de Ralph Paton, et ne s'en est jamais souciée. Mets-toi bien ça dans la tête.

Docilement, je me mis cela dans la tête.

1. *Washing the tiles* : le mot *tiles* désigne en anglais aussi bien les tuiles du toit que les carreaux du sol et les pièces du mah-jong, dont « tuiles » est la traduction correcte. Les vents (les joueurs) détachent les tuiles des quatre murs. C'est le vent d'Est qui commence la partie.

PARKER

Le lendemain matin, l'idée me vint que, grisé par les faveurs de la fortune, j'avais pu commettre une indiscretion. Certes, Poirot ne m'avait pas demandé de garder le secret sur la découverte de la bague. Mais d'autre part, il n'en avait pas soufflé mot au cours de notre visite à Fernly, et j'étais probablement la seule personne qui fût au courant de sa trouvaille. Je me sentais vraiment coupable. La nouvelle devait être en train de se propager à une rapidité fulgurante, et je m'attendais à tout moment à une mercuriale de Poirot.

Les funérailles de Mme Ferrars et de Roger Ackroyd devaient avoir lieu à 11 heures, en un seul et même service funèbre. Ce fut une cérémonie émouvante. L'entière maisonnée de Fernly était là. Hercule Poirot aussi. Quand tout fut terminé, il me prit par le bras et m'invita à le raccompagner aux Mélèzes. Je lui trouvai l'air sévère et craignis que mon indiscretion de la veille ne lui soit revenue aux oreilles. Mais il apparut bientôt que ses préoccupations étaient de nature tout à fait différente.

— Voyez-vous, commença-t-il, il nous faut agir, et j'aurai besoin de votre aide. Je me propose de questionner un témoin. Nous lui ferons subir un véritable interrogatoire. Et il aura tellement peur qu'il sera forcé de nous dire la vérité.

J'en restai tout pantois.

— Mais de quel témoin parlez-vous ?

— De Parker ! annonça Poirot. Je lui ai demandé d'être chez moi à midi. Il devrait déjà nous attendre.

Je lui jetai un regard de côté.

— Qu'avez-vous au juste en tête ?

— Je ne sais qu'une chose : je ne suis pas satisfait.

— Vous croyez qu'il pourrait être notre maître chanteur ?

— Possible, ou alors...

— Eh bien ? le pressai-je, comme le silence se prolongeait.

— Mon ami, je ne vous dirai qu'une chose : j'espère que c'est lui.

La gravité de son expression, que nuançait un je ne sais quoi d'indéfinissable, me réduisit au silence.

En arrivant aux Mélèzes, nous fûmes informés que Parker nous attendait. Il se leva respectueusement à notre entrée.

— Bonjour, Parker, dit Poirot d'un ton affable. Veuillez m'accorder un instant, je vous prie.

Il se défit de son pardessus et de ses gants, et Parker se précipita pour l'aider.

— Que Monsieur me permette...

Sous le regard approbateur de Poirot, le maître d'hôtel déposa soigneusement les vêtements sur une chaise, près de la porte.

— Merci, mon bon Parker. Asseyez-vous, je vous prie, ce que j'ai à vous dire risque de prendre un certain temps.

Parker s'exécuta, courbant l'échine en manière d'excuse.

— À votre avis, pourquoi vous ai-je prié de venir ici ce matin ?

Le maître d'hôtel toussota.

— J'ai cru comprendre que Monsieur souhaitait me poser... disons discrètement, quelques questions sur mon défunt maître.

— *Précisément*, s'égaya Poirot. Avez-vous beaucoup d'expérience en matière de chantage ?

Le maître d'hôtel se leva d'un bond.

— Monsieur !

— Allons, du calme, dit Poirot d'un ton placide. Ne prenez pas ces airs d'honnête homme offensé. Vous n'êtes pas un novice dans ce domaine, si je ne me trompe ?

— Monsieur, je n'ai jamais été... jamais été...

— Insulté de la sorte ? suggéra Poirot. Alors, mon excellent Parker, pourquoi teniez-vous tellement à écouter à la porte du cabinet de travail de M. Ackroyd, l'autre soir, après avoir surpris par hasard le mot « chantage ».

— Je ne... je n'ai pas...

— Qui était votre précédent maître ? fit brutalement Poirot.

— Mon... mon précédent maître ?

— Oui. Celui chez qui vous serviez avant d'entrer chez M. Ackroyd.

— Le major Ellerby, monsieur...

Poirot devait lui arracher les mots de la bouche.

— Exact, le major Ellerby. Et le major Ellerby s'adonnait aux stupéfians, non ? Vous avez voyagé avec lui. Quand il se trouvait aux Bermudes, un homme a été tué, il y a eu quelques problèmes. Il a été reconnu partiellement responsable. On a étouffé l'affaire mais vous, vous saviez. Combien le major Ellerby a-t-il payé votre silence ?

Silence de Parker. Il flageolait, anéanti, joues tremblotantes.

— Moi aussi je sais me renseigner, plaisanta Poirot. Et je suis sûr de ce que j'avance. Vous avez extorqué de jolies sommes au major Ellerby, et il a payé jusqu'à sa mort. Maintenant, parlez-nous de vos derniers exploits.

Le regard fixe, Parker continuait à se taire.

— Inutile de nier, Hercule Poirot sait. C'est bien ainsi que tout s'est passé avec le major Ellerby, n'est-ce pas ?

De mauvaise grâce, et comme s'il obéissait à une autre volonté que la sienne, Parker hocha la tête. Son visage était devenu livide. Il gémit :

— Mais je n'ai pas touché à un seul cheveu de la tête de M. Ackroyd, je le jure devant Dieu, monsieur. J'ai toujours redouté qu'il découvre la vérité sur... sur tout ça. Et je vous assure que je ne... je ne l'ai pas tué.

Sa voix avait grimpé dans les aigus. Il criait presque.

— Je suis tenté de vous croire, mon ami, vous n'en auriez pas eu le courage. Mais il me faut la vérité.

— Je vais tout vous dire, monsieur. Tout ce que vous voulez savoir. C'est vrai que j'ai essayé d'écouter à la porte, ce soir-là. J'avais surpris quelques mots qui m'avaient rendu curieux. Et il y avait aussi le fait que M. Ackroyd s'était enfermé avec le docteur après avoir dit qu'il ne voulait pas être dérangé. Ce que j'ai raconté à la police est la vérité du bon Dieu, monsieur. J'avais surpris le mot chantage, et...

Parker s'interrompit tout net.

— Et vous avez pensé qu'il y avait là matière à profit ? suggéra suavement Poirot.

— Eh bien... heu... en fait, oui, monsieur. Je me suis dit que si l'on faisait chanter M. Ackroyd, je pourrais avoir moi aussi ma part du gâteau.

Une expression des plus étranges passa dans le regard de Poirot. Il se pencha en avant.

— Jusqu'à ce soir-là, aviez-vous jamais eu la moindre raison de supposer que M. Ackroyd était victime d'un chantage ?

— Jamais, monsieur. Ce fut une grande surprise pour moi. Un gentleman si régulier dans ses habitudes !

— Et qu'avez-vous réussi à découvrir ?

— Pas grand-chose, monsieur. À croire qu'il y avait un sort contre moi. D'abord, j'avais mon service à faire à l'office. Et quand j'ai trouvé l'occasion, une fois ou deux, de me faufiler jusqu'au cabinet de travail, cela ne m'a servi à rien. La première fois, le Dr Sheppard a failli me bousculer en sortant, et la deuxième, M. Raymond m'a dépassé dans le grand hall en allant vers le cabinet de travail. Ce n'était plus la peine que j'y retourne. Et quand je suis arrivé avec le plateau, Mlle Flora m'a dit de me retirer.

Poirot dévisagea longuement Parker, comme pour juger de sa sincérité. Le maître d'hôtel soutint fermement son regard.

— J'espère que Monsieur me croit. Depuis le début, j'ai peur que la police n'aille déterrer cette vieille histoire du major Ellerby et me soupçonne à cause de cela.

— Eh bien, dit finalement Poirot, je suis tout prêt à vous croire, mais j'ai encore une chose à vous demander. Je voudrais voir votre livret bancaire. Vous en avez bien un, je suppose ?

— Oui, monsieur, et je l'ai justement sur moi.

Sans le moindre signe de gêne, Parker tira de sa poche un mince carnet vert. Poirot s'en empara et le parcourut attentivement.

— Ah ! Je vois que vous avez acheté pour cinq cents livres de bons du Trésor, cette année.

— En effet, monsieur. J'ai déjà plus de mille livres d'économies, grâce à mes... hum !... mes relations avec mon ancien maître, le major Ellerby. J'ai aussi eu pas mal de chance aux courses, cette année. Oui, beaucoup de chance. Si Monsieur se rappelle, c'est un outsider qui a gagné le Jubilé. Et j'avais été assez heureux pour miser vingt livres sur lui.

Poirot lui rendit le livret.

— Alors, bonne journée, mon ami. Je crois que vous m'avez dit la vérité. Sinon... tant pis pour vous.

Quand Parker eut pris congé, Poirot alla prendre son pardessus.

— Vous comptez ressortir ? m'étonnai-je.

— Oui. Nous allons rendre une petite visite à ce bon M. Hammond.

— Vous croyez à l'histoire de Parker ?

— Elle me paraît plausible. Il semble évident — à moins qu'il ne soit un excellent acteur — que pour lui c'était M. Ackroyd la victime du chantage. Il le croyait dur comme fer. Donc il ignorait tout des problèmes de Mme Ferrars.

— Mais dans ce cas, qui...

— *Précisément* ! s'exclama Poirot. Qui ? Notre visite à M. Hammond nous éclairera sur un point. Ou Parker n'a pas trempé dans cette affaire, ou alors...

— Ou alors ?

— Décidément, je prends la mauvaise habitude de laisser mes phrases en suspens, ce matin, dit mon ami d'un air contrit. Veuillez me pardonner.

— Au fait, annonçai-je d'un ton penaud, j'ai un aveu à vous faire. J'ai, par inadvertance, laissé échapper quelques mots au sujet de la bague.

— Quelle bague ?

— Celle que vous avez trouvée dans le bassin.

— Ah oui ! fit Poirot en souriant jusqu'aux oreilles.

— Quelle légèreté de ma part ! Vous n'êtes pas fâché, au moins ?

— Pas du tout, mon cher, pas du tout. Je ne vous avais pas recommandé le silence, vous étiez libre de divulguer la nouvelle. A-t-elle intéressé votre sœur ?

— Énormément, elle a fait sensation. Toutes sortes de théories circulent à ce sujet.

— Ah oui ? C'est pourtant si simple. L'explication saute aux yeux, n'est-ce pas ?

— Vraiment ? demandai-je sur un ton pincé.

Poirot se mit à rire.

— Le sage évite de se compromettre, ne dit-on pas ? Mais nous voici arrivés.

L'avoué était dans son cabinet, où nous fûmes introduits sans délai. Il se leva et nous souhaita la bienvenue en quelques mots secs et précis, à sa manière habituelle. Poirot en vint directement au fait.

— Monsieur, je désire de vous certaines informations, si vous voulez être assez bon pour me les communiquer. Vous étiez bien l'homme de loi de feu Mme Ferrars, de King's Paddock ?

J'eus le temps de remarquer un bref éclair de surprise dans les yeux de l'avoué, puis il reprit son masque de neutralité professionnelle.

— En effet. Tous ses intérêts étaient entre mes mains.

— Parfait. Et maintenant, avant de vous demander quoi que ce soit, je souhaite que vous entendiez le Dr Sheppard. Vous ne voyez aucune objection à raconter votre entretien de vendredi soir avec M. Ackroyd, n'est-ce pas, mon ami ?

— Pas la moindre, affirmai-je.

Et j'entamai aussitôt le compte rendu de cette étrange soirée. Hammond m'écouta avec une extrême attention.

— Voilà, dis-je enfin, c'est tout.

— Un chantage... commenta l'avoué, pensif.

— Cela vous étonne ? demanda Poirot.

Hammond ôta son pince-nez et le frotta avec son mouchoir.

— Non, pas vraiment. Il y a déjà un certain temps que je soupçonnais quelque chose de ce genre.

— Ce qui nous amène à l'information que j'attends de vous, déclara Poirot. Si quelqu'un peut nous donner une idée de la somme extorquée à Mme Ferrars, c'est bien vous, monsieur.

— Je ne vois aucune raison de ne pas vous le révéler, dit l'avoué après quelques instants de réflexion. Au cours de l'année écoulée, Mme Ferrars a vendu divers titres et valeurs, et encaissé l'argent sans le réinvestir. Comme elle avait d'importants revenus et vivait très modestement depuis la mort de son mari, on peut affirmer que ces sommes étaient destinées à des dépenses sortant de l'ordinaire. J'ai risqué une fois une allusion à ce sujet, et elle m'a répondu qu'elle avait dû prendre à sa charge certains parents pauvres de son mari. Naturellement, je n'ai pas insisté. J'ai cru, en tout cas jusqu'ici, qu'il s'agissait d'une femme ayant des droits sur Ashley Ferrars. Je n'aurais jamais pensé que Mme Ferrars avait besoin de pareilles sommes pour elle-même.

— Quelles sommes ? voulut savoir Poirot.

— En tout ? Voyons... environ vingt mille livres.

— Vingt mille livres ! m'exclamai-je. En une année !

— Mme Ferrars était extrêmement riche, observa sèchement Poirot. Et la peine encourue pour meurtre n'est pas des plus agréables.

— Puis-je vous être encore utile en quoi que ce soit ? s'enquit M. Hammond.

— Non, je vous remercie, conclut Poirot en se levant. Veuillez m'excuser de vous avoir perturbé.

— Mais pas du tout, pas du tout.

— Le mot « perturbé » n'était pas tout à fait approprié, dis-je à Poirot quand nous nous retrouvâmes dehors. Il ne s'applique qu'au désordre mental.

— Ah ! s'écria mon compagnon, je ne maîtriserai jamais l'anglais. Curieux langage.

— Le mot que vous aviez en tête est « dérangé ».

— Merci, mon ami. Quel souci du terme exact ! Et maintenant, qu'allons-nous faire de Parker ? Avec vingt mille livres en banque, serait-il resté maître d'hôtel ? *Je ne pense pas*. Bien entendu, il est possible qu'il ait placé cet argent sous un autre nom, mais j'ai tendance à croire qu'il a dit la vérité. C'est un gredin, mais un gredin sans envergure. Il ne voit pas grand. Ce qui nous laisse donc deux possibilités. Raymond... ou le major Blunt.

— Raymond... certainement pas ! Il était très endetté et ces cinq cents livres sont arrivées à point nommé.

— C'est en effet ce qu'il prétend.

— Et quant à Hector Blunt...

— Laissez-moi vous dire quelque chose à propos de ce brave major Blunt, coupa Poirot. C'est mon métier d'enquêteur, j'enquête. Eh bien, ce fameux legs dont il nous a parlé, j'ai découvert qu'il se montait à près de vingt mille livres. Que pensez-vous de cela ?

J'en restai quelques instants sans voix.

— C'est impossible, finis-je par dire. Quelqu'un d'aussi connu qu'Hector Blunt !

— Et alors ? Lui, au moins, c'est un homme d'envergure. J'avoue que je le vois mal en maître chanteur, mais il reste une éventualité qui vous a totalement échappé.

— Et laquelle ?

— Le feu, mon ami. Ackroyd lui-même a très bien pu brûler le tout, lettre et enveloppe bleue, après votre départ.

— Cela me semble peu probable, dis-je lentement, et pourtant... non, ce n'est pas impossible. Il aurait pu changer d'avis.

Nous arrivions devant chez moi et, sous l'impulsion du moment, j'invitai Poirot à partager notre repas, à la fortune du pot. Je croyais plaire à Caroline, mais les femmes sont décidément difficiles à contenter. Il se trouva que nous avions des côtelettes pour déjeuner, et le personnel des tripes aux oignons. Et présenter deux côtelettes pour trois convives risque de créer une situation délicate.

Mais Caroline a toujours su retomber sur ses pieds. Avec une admirable mauvaise foi, elle expliqua à Poirot que, bien que James la taquinât sur ce point, elle suivait un régime végétarien. Elle s'étendit complaisamment sur les délices des galettes de noisettes (auxquelles, j'en jurerais, elle n'a jamais goûté), et se régala ostensiblement d'un *Welsh rarebit*, assaisonné de remarques sur les dangers de l'alimentation carnée. Puis, lorsque nous nous installâmes pour fumer devant la cheminée, elle attaqua Poirot sans y aller par quatre chemins.

— Vous n'avez pas encore retrouvé Ralph Paton ?

— Et où pourrais-je bien le trouver, mademoiselle ?

— Eh bien, fit Caroline sur un ton lourd de sens, je ne sais pas, moi... à Cranchester, peut-être ?

Poirot parut tomber des nues.

— À Cranchester ? Mais pourquoi Cranchester ?

Je pris un malin plaisir à le mettre au fait :

— Il se trouve qu'un des nombreux membres de notre service de renseignements vous a aperçu hier sur la route de Cranchester, en voiture.

La surprise de Poirot fit place à un franc éclat de rire :

— Ah, c'est donc ça ! Une simple visite chez le dentiste, rien de plus. Une rage de dent, voyez-vous. Je l'ai fait arracher, elle ne me tracassera donc plus.

Caroline s'affaissa comme un ballon percé par une épingle. Nous en revînmes à Ralph Paton et j'affirmai une fois de plus :

— C'est un faible, peut-être. Mais il a un bon fond.

— Ah ! s'exclama Poirot, mais jusqu'où peut aller la faiblesse ?

— Très juste, opina Caroline. Tenez, James, par exemple. Il n'y a pas plus faible que lui. Heureusement que je suis là !

— Ma chère Caroline, protestai-je avec humeur, es-tu vraiment obligée de donner des exemples personnels ?

— Mais tu *es* faible, James, insista Caroline sans s'émouvoir. J'ai huit ans de plus que toi et...

— Oh ! cela ne me gêne pas que M. Poirot le sache...

— Je ne m'en serais jamais douté, mademoiselle, dit le Belge en s'inclinant galamment.

— ... Huit ans de plus que toi, et je me suis toujours fait un devoir de veiller sur toi. Avec une mauvaise éducation, Dieu sait ce que tu aurais déjà commis comme sottises.

Je levai les yeux au plafond et soufflai quelques ronds de fumée.

— J'aurais peut-être épousé une belle aventurière, qui sait ?

— Une aventurière ! ricana Caroline. Parlons-en...

Elle laissa sa phrase en suspens, ce qui piqua ma curiosité.

— Eh bien ? Que veux-tu dire ?

— Rien. Mais je pense qu'il n'est pas nécessaire de faire cent kilomètres pour en trouver une, d'aventurière !

Sur ce, Caroline se tourna brusquement vers Poirot :

— James soutient que, pour vous, c'est un habitant de la maison qui a commis le crime. Tout ce que je puis vous dire c'est que vous vous trompez.

— J'aimerais mieux que ce ne soit pas le cas. N'est-ce pas mon métier d'avoir raison ?

Ignorant cette remarque, Caroline s'entêta :

— À travers James et tous les autres, j'ai réussi à me forger une idée assez précise des faits. Et, à ma connaissance, seules deux personnes de la maison *auraient eu* une chance de commettre le crime : Ralph Paton et Flora Ackroyd.

— Ma chère Caroline...

— Non, James, ne m'interromps pas, je sais de quoi je parle. Parker a rencontré Flora devant la porte, non ? Il n'a pas entendu son oncle lui dire bonsoir. Elle pouvait très bien l'avoir déjà tué.

— Caroline !

— Je ne dis pas qu'elle l'a tué, James. Je dis qu'elle *aurait pu* le faire. En fait, bien que Flora soit, comme toutes les jeunes filles d'aujourd'hui, persuadée de tout savoir mieux que tout le monde et

sans le moindre respect pour leurs aînés, je la crois incapable de tuer ne serait-ce qu'un poulet. Mais les faits demeurent. M. Raymond et le major Blunt ont des alibis, Mme Ackroyd a un alibi. Même cette Russell semble en avoir un, et c'est tant mieux pour elle. Alors, qui reste-t-il ? Flora et Ralph, simplement. Et tu pourras dire ce que tu veux, je ne croirai jamais que Ralph soit un meurtrier. Un garçon que nous avons vu grandir !

Poirot demeura un long moment silencieux, contemplant les volutes de fumée qui montaient de sa cigarette. Quand il se décida à parler, ce fut d'une voix douce et lointaine qui nous laissa une impression curieuse. Cela ne lui ressemblait pas du tout.

— Imaginons un homme, un homme tout à fait comme les autres, qui n'a jamais été effleuré par la moindre pensée de meurtre. Il y a en lui une trace de faiblesse, profondément enfouie, qui n'a jamais eu l'occasion de se manifester. Peut-être ne l'aura-t-elle jamais, et notre homme finira sa vie honoré et respecté de tous. Mais supposons que quelque chose se produise, il a des ennuis, ou même pas, d'ailleurs. Il peut, par accident, surprendre un secret qui mette en jeu la vie ou la mort de quelqu'un. Son premier mouvement sera d'agir en honnête citoyen, et de parler. Et c'est là que cette faiblesse se révèle, voyez-vous. Il entrevoit une chance d'obtenir de l'argent sans effort. Beaucoup d'argent. Il veut cet argent, il le convoite... et ce serait si facile. Il n'a rien à faire pour cela, sinon se taire. Le premier pas est fait. Puis son appétit grandit. Il lui faut sans cesse plus d'argent, encore plus ! Il éprouve un véritable vertige devant la mine d'or qui s'est ouverte à ses pieds. Il devient gourmand, et son avidité le perd. On peut faire indéfiniment pression sur un homme, pas sur une femme. Car les femmes gardent au cœur un grand désir de vérité. Combien d'époux infidèles emportent tranquillement leur secret dans la tombe ! Mais combien de femmes infidèles gâchent leurs vies en avouant tout à ces hommes-là, leur jetant la vérité à la figure ? Le fardeau était trop lourd. Dans un moment d'insouciance téméraire — qu'elles regretteront après coup, *bien entendu* —, elles oublient toute prudence et clament la vérité. Ce qui, sur le moment, leur procure une immense satisfaction. Je pense que, dans notre affaire, les choses ont dû se passer ainsi. La tension est devenue trop forte et ce fut, comme dit le proverbe, la fin de la poule aux œufs d'or. Mais pas la fin de l'histoire. L'homme dont nous parlons a peur d'être découvert. Ce n'est plus le même homme que... disons, un an plus tôt, peut-être. Son sens moral s'est émoussé. Il est désespéré, embarqué dans un combat perdu d'avance, prêt à tout, car s'il est découvert, il est perdu. Et alors... le poignard frappe.

Poirot laissa s'installer un silence, et ce fut comme s'il nous tenait

sous un charme. Je n'essaierai pas de décrire l'impression qu'avaient produite sur nous ses paroles. Il y avait quelque chose d'impitoyable dans son analyse, une vision implacable qui nous frappa de crainte, ma sœur et moi.

— Et puis, reprit-il doucement, le danger passé, l'homme redevient lui-même, normal et bon. Mais si à nouveau le besoin s'en fait sentir, alors il frappera encore.

Caroline se ressaisit enfin.

— Vous parlez de Ralph Paton, et peut-être avez-vous raison, peut-être pas. Mais vous n'avez pas le droit de condamner un homme sans l'entendre.

La sonnerie stridente du téléphone retentit. Je passai dans le vestibule et décrochai le combiné.

— Pardon ? Oui, c'est le Dr Sheppard à l'appareil. J'écoutai pendant un instant, répondis brièvement et reposai le récepteur. Puis je revins dans le salon.

— Poirot, annonçai-je, on a arrêté un homme à Liverpool, un certain Charles Kent. Ce serait l'inconnu qui s'est rendu à Fernly le soir du meurtre. On me demande d'aller immédiatement à Liverpool pour l'identifier.

CHARLES KENT

Une demi-heure plus tard le train nous emmenait vers Liverpool, l'inspecteur Raglan, Poirot et moi. L'inspecteur ne tenait plus en place.

— Enfin, nous allons peut-être avoir des éclaircissements sur cette histoire de chantage ! jubila-t-il. Ce sera toujours ça ! Un vrai dur, notre client, d'après ce qu'on m'a dit au téléphone. Et un drogué par-dessus le marché. Ça ne devrait pas être trop difficile de le faire parler. S'il a ne serait-ce que l'ombre d'un mobile, il a de bonnes chances d'être coupable. Mais dans ce cas, pourquoi le jeune Paton ne se montre-t-il pas ? Décidément, cette affaire est un vrai casse-tête. Au fait, monsieur Poirot, vous aviez raison pour les empreintes, ce sont bien celles de M. Ackroyd. Je l'avais envisagé, mais cela me semblait tellement incroyable...

Ces efforts pour sauver la face m'arrachèrent un sourire.

— Et cet homme, s'enquit Poirot, vous l'avez arrêté ?

— Mis en détention provisoire, simplement.

— Et que dit-il pour sa défense ?

— Pas grand-chose, à part des injures en veux-tu en voilà. Il est malin, notre oiseau ! Il se méfie.

L'accueil enthousiaste que reçut Poirot à Liverpool ne laissa pas de me surprendre. Le superintendent Hayes, qui nous souhaita la bienvenue, avait jadis travaillé avec lui et s'était manifestement fait une opinion exagérée de ses capacités.

— Maintenant que M. Poirot est là, l'affaire ne va plus traîner ! s'exclama-t-il avec entrain. Mais je croyais que vous aviez pris votre retraite, monsieur ?

— C'est exact, mon cher Hayes, c'est exact. Mais la retraite est si ennuyeuse et d'une telle monotonie, vous n'imaginez pas !

— Oh, que si ! Alors, vous êtes venu jeter un coup d'œil sur notre prise ? Et Monsieur doit être le Dr Sheppard... Croyez-vous pouvoir identifier notre homme, monsieur ?

— Je n'en suis pas très sûr, répondis-je avec prudence.

— Et comment avez-vous mis la main dessus ? s'enquit Poirot.

— Nous avons diffusé son signalement, dans la presse et dans nos services. Un peu sommaire, je dois l'admettre, mais le suspect a un accent américain et ne se cache pas d'être allé du côté de King's Abbot ce soir-là. Il ne nous envoie pas dire que ce n'est pas notre affaire et qu'il aimerait mieux être pendu que de répondre à nos questions.

— Serait-il possible de le voir ?

Le superintendant eut un clin d'œil entendu.

— Nous sommes heureux de vous avoir à *nos* côtés, monsieur, et vous avez carte blanche. L'inspecteur Japp, de Scotland Yard, demandait justement de vos nouvelles, l'autre jour. Il paraît que vous vous occupez officieusement de cette affaire. Où se cache le capitaine Paton, monsieur, vous avez une idée ?

— Je crains que ce ne soit pas le moment de le révéler, répondit Poirot d'un ton pincé.

Je me mordis la lèvre pour ne pas sourire : le petit homme s'en tirait vraiment très bien. Il fallut ensuite accomplir quelques formalités et nous fûmes introduits auprès du prisonnier.

L'homme était jeune, je dirais pas plus de vingt-deux ou vingt-trois ans, grand et mince. Ses mains tremblaient légèrement et l'on devinait qu'il avait dû posséder une grande force physique même s'il n'en restait pas grand-chose. Des cheveux bruns, des yeux bleus, un regard vacillant qui fuyait le vôtre... non, décidément, je m'étais trompé en croyant qu'il me rappelait quelqu'un. Il n'en était rien. Le superintendant l'apostropha :

— Allons, Kent, levez-vous. Ces messieurs sont venus pour vous voir. Reconnaissez-vous l'un d'entre eux ?

Kent nous jeta un coup d'œil morne mais ne répondit rien. Je vis son regard glisser sur nous trois, revenir et finalement s'arrêter sur moi.

— Alors, monsieur ? me demanda le superintendant. Qu'en dites-vous ?

— Cet homme a la même taille que celui que j'ai aperçu, la même silhouette, mais c'est tout ce que je peux dire.

— Et à quoi ça rime, tout ça ? s'écria Kent. Qu'est-ce que vous avez contre moi ? Eh bien, allez-y, qu'est-ce qu'on me reproche ?

— C'est lui, fis-je en hochant la tête. Je reconnais sa voix.

— Ah oui ! vous reconnaissez ma voix ? Et où vous l'avez entendue, à votre avis ? Et quand, d'abord ?

— Vendredi soir, à la grille du parc de Fernly. Vous m'avez demandé le chemin.

— Puisque vous le dites !

— Reconnaissez-vous le fait ? demanda l'inspecteur.

— Je reconnais rien du tout. Pas tant que je sais pas ce qu'on me reproche.

Poirot prit la parole pour la première fois.

— Vous n'avez donc pas lu les journaux, ces derniers jours ?

Les yeux de l'homme s'étrécirent.

— Alors c'est ça ? On a repassé un vieux singe à Fernly, et vous voulez me coller ça sur le dos ?

— Vous étiez sur les lieux ce soir-là, observa tranquillement Poirot.

— Et comment vous le savez, vous ?

— Grâce à ceci, dit le détective en tirant de sa poche un objet qu'il leva à la vue de tous.

C'était le tuyau de plume qu'il avait trouvé dans le pavillon. À sa vue, le visage de l'homme changea. Il tendit la main comme pour s'en emparer.

— De la neige, dit pensivement Poirot. Non, mon vieux, il est vide. Je l'ai trouvé dans le pavillon d'été, là où vous l'avez laissé tomber ce soir-là.

L'autre leva sur lui un regard hésitant.

— Vous avez l'air d'en savoir, des choses, espèce de sale petit étranger ! Alors vous vous rappelez peut-être ce qu'il y avait dans les journaux : que le vieux a été rectifié entre moins le quart et 22 heures ?

— En effet.

— Ouais. Mais est-ce que c'est vrai ? C'est ça que je voudrais bien savoir.

— Monsieur pourra vous le dire, affirma Poirot en désignant l'inspecteur Raglan.

Celui-ci hésita, consulta du regard le superintendant Hayes, puis Poirot lui-même et, comme s'il avait reçu leur approbation, déclara :

— C'est exact : entre moins le quart et 22 heures.

— Alors je vois pas pourquoi vous me gardez ici, vu qu'à 21 h 25 j'étais déjà loin de Fernly Park. Demandez donc au *Chien qui siffle*, sur la route de Cranchester. C'est presque à deux kilomètres de Fernly et j'ai fait pas mal de bruit là-bas, vers 21 h 45 je me rappelle. Alors, qu'est-ce que vous dites de ça ?

L'inspecteur Raglan nota quelque chose dans son carnet.

— Alors ? répéta Kent.

— Nous vérifierons, rétorqua l'inspecteur. Si vous avez dit la vérité, tout s'arrangera pour vous. Au fait, qu'alliez-vous faire à Fernly ?

— Voir quelqu'un.

— Qui ?

— C'est pas vos oignons.

— Tâchez d'être un peu plus poli, mon garçon, rétorqua le superintendant.

— Poli si je veux ! Ce que je suis allé faire là-bas, c'est mon problème. Puisque j'étais déjà loin au moment du crime, le reste, ça regarde pas la police.

— Vous vous appelez Charles Kent, observa Poirot. Où êtes-vous né ?

L'homme parut un instant déconcerté, puis sourit largement.

— Je suis un vrai Britannique, cent pour cent.

— Certes, fit Poirot d'une voix lente, je pense que vous l'êtes. J'imagine même que vous êtes né dans le Kent.

L'homme ouvrit des yeux ronds.

— Et pourquoi ça ? À cause de mon nom ? C'est pas parce qu'on s'appelle Kent qu'on est forcément né dans ce coin-là !

— Dans certains cas particuliers, cela peut se produire, répondit Poirot en pesant ses mots. Je dis bien : dans certains cas particuliers, vous me suivez ?

Il y avait une telle insistance dans son ton que les deux policiers tressaillirent. Quant à Charles Kent, son teint vira au rouge brique et je crus un moment qu'il allait se jeter sur Poirot. Mais il se ravisa, émit ce qui pouvait passer pour un rire et se détourna.

Poirot eut un hochement de tête satisfait et sortit, suivi de près par les deux policiers. Raglan déclara :

— Nous vérifierons tout cela, mais je ne crois pas qu'il mente. Par contre, il faudra qu'il justifie sa présence à Fernly. J'ai l'impression que nous tenons notre maître chanteur. D'autre part, s'il a bien dit la vérité, il ne peut pas être l'assassin. Reste le problème des quarante livres... il avait dix livres sur lui quand on l'a arrêté, somme plutôt rondelette, mais les numéros ne correspondent pas à ceux des billets manquants. Il se sera empressé de les changer, je suppose. M. Ackroyd a dû lui donner lui-même l'argent, qui n'aura d'ailleurs pas fait long feu. Et cette histoire de naissance dans le Kent, où vouliez-vous en venir ?

— Oh ! ce n'est pas important, dit Poirot d'un ton bonhomme. Juste une petite idée à moi. Et je suis connu pour mes petites idées, vous voyez.

— Vraiment ? fit Raglan en le dévisageant d'un air intrigué.

Le superintendant éclata d'un rire tonitruant.

— Je croirais entendre l'inspecteur Japp ! « M. Poirot et ses petites idées, me disait-il souvent. Elles sont un peu trop fantaisistes pour moi, mais elles mènent toujours quelque part. »

— Vous vous moquez, dit Poirot en souriant, mais il n'importe. C'est dans les vieux pots qu'on fait la bonne soupe, et rira bien qui rira le dernier.

Sur ce, avec un hochement de tête sagace, il sortit dans la rue.

Lui et moi déjeunerâmes ensemble dans un hôtel. Je sais maintenant que tout était déjà clair dans son esprit. Il tenait enfin le seul fil qui lui manquait pour remonter jusqu'à la vérité. Mais à ce moment-là, j'étais loin de m'en douter. Je croyais qu'il surestimait ses talents, et que ce qui m'intriguait devait l'intriguer tout autant.

Et ce qui m'intriguait le plus, c'était cette visite de Charles Kent à Fernly. Que diable était-il venu y faire ? Je retournais sans arrêt la question dans ma tête, sans y trouver de réponse satisfaisante. Enfin, je me risquai à demander à Poirot ce qu'il en pensait.

— Mon ami, je ne pense pas : je sais.

— Vraiment ? m'étonnai-je.

— Oui, vraiment. Et j'imagine que cela n'aura pas grand sens pour vous si je vous dis que notre homme s'est rendu à Fernly Park ce soir-là parce qu'il est né dans le Kent ?

Je le dévisageai sans comprendre.

— Aucun sens, en effet, répliquai-je d'un ton cassant.

— Ah ! s'écria Poirot d'un air apitoyé, eh bien tant pis. Moi, j'ai toujours ma petite idée.

FLORA ACKROYD

Je rentrais en voiture de ma tournée de visites, le lendemain matin, lorsque je m'entendis héler par l'inspecteur Raglan. Je m'arrêtai à sa hauteur et il monta sur le marchepied.

— Bonjour, docteur Sheppard. Nous avons vérifié cet alibi : il tient.

— Celui de Charles Kent ?

— En personne. La serveuse du *Chien qui siffle* se souvient très bien de lui : elle a reconnu sans hésiter sa photographie parmi cinq autres. Il est arrivé au bar à 21 h 45 et il y a presque deux kilomètres de Fernly à l'auberge. Il était en fonds, semble-t-il. Cette fille l'a vu sortir une poignée de billets de sa poche, ce qui l'a plutôt étonnée, vu son allure minable : ses bottines ne lui tenaient plus aux pieds. Et voilà où sont passées les quarante livres !

— Et il refuse toujours de s'expliquer sur sa visite à Fernly ?

— Absolument, une vraie tête de mule. J'en parlais avec Hayes ce matin, il m'a appelé de Liverpool.

— Hercule Poirot prétend connaître la raison de cette visite.

— Vraiment ? s'écria l'inspecteur.

— Vraiment, ironisai-je. Il paraît qu'il y est allé parce qu'il est né dans le Kent.

Je ne vis pas sans plaisir les traits de l'inspecteur refléter ma propre déconfiture. Pendant un moment, il me regarda sans comprendre. Puis un sourire passa sur son visage de fouine et il se frappa le front d'un air significatif.

— Il doit lui manquer une case, ça fait un moment que je me le dis. Le pauvre vieux, voilà pourquoi il est venu planter ses choux par ici. Cela tient sûrement de famille, il a un neveu qui ne tourne pas très rond non plus.

— Poirot ? m'écriai-je, au comble de la surprise. Un neveu fou ?

— Oui, il ne vous en a jamais parlé ? Il n'est pas dangereux, remarquez, et même très doux, mais complètement dérangé, le pauvre

garçon.

— Et qui vous a dit ça ?

Je vis reparaître le sourire de l'inspecteur.

— Mais votre sœur, Mlle Sheppard. Elle m'a tout raconté.

Caroline est vraiment surprenante. Il faut toujours qu'elle aille déterrer les secrets de famille, dans les moindres détails. C'est plus fort qu'elle. Malheureusement, je n'ai jamais pu lui faire comprendre la nécessité de se montrer discrète, ne serait-ce que par décence.

— Montez, inspecteur, dis-je en ouvrant la portière, je vous emmène aux Mélèzes. Nous allons mettre notre ami belge au courant des dernières nouvelles.

— Bonne idée. Il est peut-être un peu timbré, mais il m'a aiguillé sur la bonne voie, dans cette histoire d'empreintes. En ce qui concerne Kent, il divague sans doute un peu, mais qui sait ? Il en sortira peut-être quelque chose.

Poirot nous reçut avec son affabilité coutumière. Il nous écouta en hochant la tête de temps à autre.

— Voilà qui règle la question, semble-t-il, conclut l'inspecteur, visiblement déçu. Un homme ne peut pas assassiner quelqu'un dans un endroit et prendre un verre dans un autre à deux kilomètres de là.

— Avez-vous l'intention de le relâcher ?

— Il faudra bien. Nous ne pouvons pas le garder pour extorsion de fonds si le fait n'est pas prouvé. Et allez donc prouver cela !

D'un air dégoûté, l'inspecteur jeta une allumette dans l'âtre. Poirot la ramassa, la déposa soigneusement dans un petit récipient prévu pour cet usage, tout cela de façon parfaitement machinale. Je compris que ses pensées étaient ailleurs.

— À votre place, déclara-t-il enfin, je ne relâcherais pas encore le dénommé Charles Kent.

Raglan ouvrit des yeux ronds.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien de plus que ceci : je ne le relâcherais pas encore.

— Vous ne croyez tout de même pas qu'il puisse être mêlé au crime ?

— Probablement pas, mais sait-on jamais ?

— Mais je viens de vous expliquer... commença l'inspecteur.

Poirot l'interrompit d'un geste de la main.

— Mais *oui*, mais *oui*, j'ai entendu. Je ne suis pas sourd, ni complètement idiot, Dieu merci. Seulement, vous prenez la chose par le... le mauvais bout.

L'inspecteur le dévisagea d'un œil éteint.

— Je ne vois pas ce qui vous fait dire ça. Récapitulons :

M. Ackroyd était encore vivant à 21 h 45. Vous êtes d'accord ?

Poirot le regarda pendant quelques instants, puis eut un sourire furtif et secoua la tête.

— Je n'admets rien qui ne soit... prouvé.

— Sur ce point, ce ne sont pas les preuves qui nous manquent. À commencer par le témoignage de Mlle Ackroyd.

— Selon lequel elle est allée dire bonsoir à son oncle ? Mais moi, je ne me fie pas toujours à la parole d'une jeune personne. Si belle et si charmante soit-elle.

— Mais enfin, bon sang ! Parker l'a vue sortir !

— Non, trancha Poirot, la voix soudain plus sèche. C'est justement ce qu'il *n'a pas* vu. J'ai pu m'en assurer l'autre jour, grâce à ma petite expérience. Vous vous rappelez, docteur ? Parker a vu Mademoiselle *devant* la porte, la main sur la poignée. Il ne l'a pas vue sortir de la pièce.

— Mais... d'où pouvait-elle venir, alors ?

— De l'escalier, peut-être.

— De l'escalier ?

— Oui. Encore une petite idée à moi.

— Mais cet escalier ne conduit qu'à la chambre de M. Ackroyd !

— Précisément.

Et l'inspecteur d'écarquiller les yeux de plus belle.

— D'après vous, elle serait montée dans la chambre de son oncle ? Admettons. Mais pourquoi mentir à ce sujet ?

— Ah ! là est la question. Tout dépend de ce qu'elle allait y faire, n'est-ce pas ?

— Vous pensez... à l'argent ? Allons ! Vous n'insinuez tout de même pas que Mlle Ackroyd a pris ces quarante livres ?

— Je n'insinue rien, mais je vous rappellerai ceci : la vie n'était pas

très facile pour cette fille et sa mère. Toujours des factures à régler, des histoires pour la moindre dépense... Roger Ackroyd avait une conception assez spéciale de l'économie domestique. Mlle Ackroyd a pu avoir grand besoin d'une faible somme, et je vous laisse vous représenter la scène. La demoiselle a pris ladite somme, elle descend le petit escalier, elle est encore à mi-chemin quand elle entend un tintement de verres dans le hall. Elle comprend tout de suite : c'est Parker qui va vers le cabinet de travail. Il ne faut pas qu'il la voie descendre, il trouverait cela bizarre et ne l'oublierait pas. Elle a tout juste le temps de se précipiter jusqu'à la porte et de poser la main sur la poignée au moment où Parker apparaît. Elle fait la première chose qui lui vient à l'esprit : elle répète la consigne que son oncle a donnée un peu plus tôt dans la soirée, puis elle monte se coucher.

— Soit, admit l'inspecteur, mais après coup, elle a dû prendre conscience de l'importance vitale de dire la vérité ? Voyons, c'est sur cette question d'heure que repose toute l'affaire !

— Après coup, rétorqua sèchement Poirot, les choses sont devenues plus difficiles pour *mademoiselle* Flora. On lui annonce que la police est là pour un cambriolage. Naturellement, elle pense tout de suite que le larcin est découvert et n'a plus qu'une idée : s'en tenir à son histoire, n'est-ce pas ? Quand elle apprend la mort de son oncle, c'est la panique. Il en faut beaucoup pour qu'une jeune fille perde connaissance, de nos jours. *Eh bien*, c'est le cas : elle s'évanouit. Elle n'avait pas le choix. Il lui fallait ou s'en tenir à son récit ou avouer. Et une jeune et jolie demoiselle n'avoue pas de bon cœur qu'elle est une voleuse, surtout devant ceux dont elle désire garder l'estime.

Raglan abattit son poing sur la table.

— C'est inouï ! Je n'arrive pas à le croire... et vous saviez cela depuis le début ?

— Je reconnais que l'idée m'en était venue. J'ai toujours pensé que *mademoiselle* Flora nous cachait quelque chose. Et pour m'en assurer, j'ai fait avec le Dr Sheppard la petite expérience dont je vous ai parlé.

— Un moyen d'éprouver Parker, à vous croire ! m'exclamai-je avec amertume.

— Mon ami, s'excusa Poirot d'un air confus, comme je vous l'ai dit alors, il fallait bien trouver quelque chose !

— Il n'y a qu'une solution, annonça l'inspecteur en se levant. Interroger immédiatement la jeune personne. M'accompagnez-vous à Fernly, monsieur Poirot ?

— Certainement. Le Dr Sheppard pourra nous y conduire en voiture.

J'acceptai sans me faire prier.

Nous demandâmes à être reçus par Mlle Ackroyd et fûmes introduits dans la salle de billard. Flora et le major Hector Blunt étaient assis sur la banquette qui s'encadrait dans l'embrasure de la fenêtre.

— Bonjour, mademoiselle, dit l'inspecteur. Pourrions-nous vous dire quelques mots en particulier ?

Blunt se leva aussitôt et marcha vers la porte.

— Que se passe-t-il ? demanda Flora qui paraissait nerveuse. Non, ne partez pas, major... Il peut rester, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle à l'intention de l'inspecteur.

— Si vous y tenez, répondit-il d'un ton bref. Mon devoir m'oblige à vous poser quelques questions, mademoiselle, mais j'aimerais mieux que cet entretien reste privé. D'ailleurs vous aussi, je suppose.

Flora lui jeta un regard perçant et je la vis pâlir. Puis elle se tourna vers Blunt.

— Je désire que vous restiez, s'il vous plaît, j'y tiens. Quoi que l'inspecteur ait à me dire, je préfère que vous l'entendiez.

Raglan haussa les épaules.

— Si c'est ce que vous voulez, alors allons-y. Voilà de quoi il s'agit, mademoiselle. M. Poirot ici présent m'a soumis une hypothèse. Il prétend que vous n'êtes pas entrée dans le cabinet de travail vendredi soir, que vous n'avez pas vu M. Ackroyd et ne lui avez donc pas dit bonsoir. Mais qu'au contraire, vous descendiez de sa chambre lorsque vous avez entendu Parker s'approcher, venant du hall.

Flora chercha le regard de Poirot, qui lui répondit par un signe d'assentiment.

— Mademoiselle, pendant notre petit conseil, l'autre jour je vous ai suppliée de me parler franchement. Ce que l'on ne dit pas à papa Poirot, il finit toujours par le découvrir. Et je l'ai découvert. Je vais vous faciliter les choses : vous avez pris l'argent, n'est-il pas vrai ?

— Pris l'argent ? s'écria vivement le major Blunt.

Un silence s'établit, qui dura près d'une minute. Flora finit par se lever.

— M. Poirot a raison, j'ai pris cet argent. Oui, j'ai volé. Je suis une voleuse, une vulgaire petite voleuse ! Maintenant, vous le savez, et j'en suis heureuse. Ces derniers jours ont été pour moi un cauchemar.

Elle se laissa brusquement retomber sur la banquette, cacha son

visage entre ses mains et reprit d'une voix rauque :

— Vous ne savez pas ce qu'a été ma vie depuis mon arrivée ici. Désirer toutes sortes de choses, faire mille calculs pour les obtenir, tricher, mentir, signer des factures, promettre de payer... oh ! Je me déteste quand j'y pense. C'est cela qui nous a rapprochés, Ralph et moi : notre faiblesse. Je le comprenais et je le plaignais, parce qu'au fond, nous sommes pareils. Ni lui ni moi n'avons la force de nous en tirer seuls. Nous sommes faibles, malheureux... et méprisables.

Flora leva les yeux vers Blunt et, soudain, tapa du pied.

— Pourquoi me regardez-vous avec cet air incrédule ? Je suis une voleuse, soit, mais au moins je suis moi-même maintenant. Je ne mens plus. Je ne prétends pas être le genre de fille que vous aimez, jeune, innocente et simple. Et si vous ne voulez plus me voir après ça, tant pis ! Je me hais, je me méprise, mais il y a une chose que vous devez croire. Si j'avais pu aider Ralph en disant la vérité, je l'aurais fait. Mais j'ai toujours su que cela ne changerait rien, bien au contraire. Je n'aurais fait qu'aggraver son cas. En maintenant ma version de l'histoire, je ne lui faisais aucun tort.

— Je vois, dit Blunt. Ralph... toujours Ralph.

— Vous ne comprenez pas, gémit Flora avec désespoir, vous ne comprendrez jamais.

Elle se tourna vers l'inspecteur.

— J'avoue tout. J'étais aux abois. Ce soir-là, je n'ai pas revu mon oncle après qu'il se fut retiré à la fin du dîner. Quant à l'argent... agissez comme bon vous semblera. Les choses ne sauraient être pires que ce qu'elles sont.

À nouveau, Flora enfouit son visage dans ses mains, puis elle se précipita hors de la pièce.

— Eh bien ! s'exclama l'inspecteur d'un ton morne, nous sommes fixés !

Il paraissait ne plus savoir à quel saint se vouer. Blunt s'avança et déclara posément :

— Inspecteur Raglan, cet argent m'a été remis par M. Ackroyd dans un dessein précis. Mlle Ackroyd n'y a jamais touché : elle ment en s'imaginant protéger le capitaine Paton. C'est la vérité, et je suis prêt à en témoigner sous serment devant un tribunal.

Le major s'inclina en un bref salut, tourna les talons et quitta la pièce à son tour. Vif comme l'éclair, Poirot s'élança derrière lui - moi sur ses talons - et le rattrapa dans le hall.

— Monsieur, ayez la bonté de m'accorder un instant. Sourcils froncés, Blunt toisa sévèrement le détective sans cacher son impatience.

— Eh bien, monsieur ? Qu'y a-t-il ?

— Il y a, débita rapidement Poirot, que je ne suis pas abusé par votre petite fable. Pas du tout. C'est bel et bien Mlle Flora qui a dérobé les quarante livres. Par ailleurs, votre histoire est bien imaginée et elle me plaît. C'est beau, ce que vous venez de faire là. Vous pensez vite et agissez comme il convient.

— Merci, répondit Blunt avec froideur, mais je ne me soucie aucunement de votre opinion.

Il allait s'éloigner mais Poirot le retint par le bras, sans paraître offensé le moins du monde.

— Ah ! mais je n'ai pas fini, il vous faut m'écouter. J'ai parlé de dissimulation, l'autre jour, et j'ai toujours su ce que vous cachiez. Vous aimez Mlle Flora, de tout votre cœur et depuis le premier jour, n'est-il pas vrai ? Allons, n'ayons pas peur de parler de ces choses-là. Pourquoi les Anglais les regardent-ils comme des secrets inviolables ? Vous aimez Mlle Flora et vous cherchez à le cacher à tout le monde. Très bien, c'est votre manière. Mais acceptez le conseil d'Hercule Poirot : ne le cachez pas à l'intéressée.

Blunt avait montré de nombreux signes d'impatience pendant ce discours, mais la conclusion parut retenir son attention.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda-t-il sèchement.

— Vous pensez qu'elle aime le capitaine Paton, mais moi, Hercule Poirot, je vous dis que cela n'est pas. Mlle Flora a accepté d'épouser le capitaine Paton pour complaire à son oncle, et pour échapper à une vie qui lui devenait franchement insupportable. Elle l'aimait bien, ils sympathisaient et se comprenaient, mais l'amour... c'est autre chose ! Ce n'est pas le capitaine Paton qu'aime cette jeune personne.

Je vis Blunt rougir sous son hâle quand il demanda :

— Que diable voulez-vous dire ?

— Que vous avez été aveugle, monsieur. Oui, aveugle. Elle est loyale, cette enfant. Ralph Paton étant suspect, elle se fait un point d'honneur de le soutenir.

J'estimai que le moment était venu de m'associer à cette bonne action et déclarai d'un ton encourageant :

— Ma sœur me disait encore l'autre jour que Flora ne s'était jamais

souciée de Ralph Paton, et croyez-moi : dans ce domaine, elle ne se trompe jamais.

Ignorant cette intervention généreuse, Blunt s'adressa à Poirot :

— Vous pensez vraiment...

Sa phrase tourna court. Certains hommes sont pratiquement incapables d'exprimer ce qui leur tient à cœur.

Mais Hercule Poirot ne souffre pas de cette infirmité :

— Si vous doutez de mes paroles, monsieur, questionnez la jeune fille vous-même. Mais peut-être ne le souhaitez-vous plus... depuis cette histoire d'argent...

Blunt émit un rire où perçait la colère :

— Et vous croyez que je vais lui en vouloir pour cela ? Roger a toujours été bizarre, en matière d'argent. Elle s'est retrouvée dans une situation impossible et n'a pas osé lui en parler. Pauvre petite ! Pauvre petite fille solitaire !

Poirot jeta un regard pensif vers la porte latérale.

— Je crois que Mlle Flora est allée dans le jardin, murmura-t-il.

— Et moi qui n'avais rien compris ! s'écria Blunt. Quel idiot j'ai été, et quelle conversation loufoque ! On dirait du théâtre d'avant-garde. Mais vous êtes un chic type, monsieur Poirot. Merci.

Il accompagna ces paroles d'une poignée de main si vigoureuse que mon ami en grimaça de douleur, puis il gagna à grands pas la porte du jardin.

— Mais non, murmura Poirot en massant doucement sa main endolorie, pas idiot... amoureux, voilà tout.

M^LLE RUSSELL

Pour l'inspecteur Raglan, la secousse était rude. Le généreux mensonge de Blunt ne le convainquait pas plus que nous, et notre trajet de retour fut ponctué par ses doléances.

— Voilà qui change tout, monsieur Poirot, absolument tout. Je me demande si vous vous en rendez bien compte ?

— Je pense que oui. J'en suis même sûr. Mais voyez-vous, l'idée n'est pas tout à fait nouvelle pour moi.

Raglan, à qui cette même idée n'était apparue qu'à peine une demi-heure plus tôt, regarda Poirot d'un air malheureux et reprit le fil de ses découvertes :

— Et tous ces alibis... ils ne valent plus rien, maintenant. Absolument rien ! Il faut repartir de zéro. Découvrir ce que chacun a fait après 21 h 30. Oui, 21 h 30, c'est de là qu'il faut partir. Vous aviez raison pour ce Kent, plus question de le relâcher. Voyons... 21 h 45 au *Chien qui siffle*, un quart d'heure pour couvrir... mettons un kilomètre et demi, oui, c'est faisable en courant. Il est tout à fait possible que ce soit sa voix que M. Raymond ait entendue ; et donc lui qui demandait de l'argent que M. Ackroyd lui a refusé. En tout cas, une chose est sûre : ce n'est pas lui qui a appelé de la gare. Elle est située à huit cents mètres au moins dans la direction opposée, donc à... presque deux kilomètres et demi du *Chien qui siffle*. Où il est resté jusqu'à 22 h 10 environ. Maudit coup de téléphone ! Nous butons toujours dessus.

— Précisément, souligna Poirot. C'est curieux.

— Supposons que le capitaine Paton se soit introduit chez son oncle et l'ait trouvé mort. Craignant d'être accusé du crime, il aura pris la fuite. C'est peut-être lui qui a appelé, non ?

— Et pourquoi l'aurait-il fait ?

— Parce qu'il n'était pas certain que son vieil oncle soit mort. Il souhaitait qu'un médecin vienne le plus vite possible, mais ne voulait pas trahir son identité. Eh bien, que pensez-vous de ça ? Cela se tient, non ?

L'inspecteur bomba le torse d'un air important. Il était si manifestement enchanté de lui-même que tout commentaire de notre part eût été superflu. Nous arrivâmes chez moi. Laissant Poirot accompagner l'inspecteur au poste de police, je gagnai sans plus tarder mon cabinet où mes patients ne m'avaient que trop attendu.

Quand j'en eus terminé avec mon dernier client, je me rendis dans la petite pièce du fond que j'appelle mon atelier. J'y ai monté moi-même un poste de T.S.F. dont je ne suis pas peu fier. Caroline déteste mon atelier. J'y range mes outils et il n'est pas question qu'Annie vienne tout chambouler avec un chiffon ou un plumeau. J'étais en train de réparer la mécanique d'un réveil prétendument irréparable, quand la porte s'ouvrit et Caroline passa la tête.

— Oh, tu es là, James ! lança-t-elle d'un ton nettement réprobateur. M. Poirot aimerait te voir.

Surpris par cette intrusion, je sursautai, laissai échapper une pièce minuscule et m'écriai avec irritation :

— Eh bien, s'il veut me voir, il n'a qu'à venir ici !

— Ici ? répéta Caroline.

— Parfaitement : ici.

La mine pincée, Caroline s'en fut. Elle ne tarda pas à réparaître, introduisit Poirot et ressortit en claquant la porte. Le Belge s'avança en se frottant les mains.

— Comme vous voyez, mon ami, on ne se débarrasse pas de moi si facilement.

— Alors, vous en avez fini avec l'inspecteur ?

— Pour le moment, oui. Et votre consultation ?

— Terminée.

Poirot prit un siège et me regarda, son crâne ovoïde incliné de côté, l'air réjoui par une plaisanterie des plus délectables.

— Erreur, dit-il enfin. Il vous reste encore un malade à voir.

— Pas vous, tout de même ?

— Moi ? Non, bien entendu. J'ai une santé magnifique. Non, pour vous dire le vrai, il s'agit d'un petit *complot*, une idée à moi. Il y a une personne que je désire voir sans que tout le village soit au courant, vous comprenez. Si la dame venait chez moi, les gens échauderaient toutes sortes d'hypothèses. Car c'est une dame. Et comme elle est déjà venue vous consulter...

— Mlle Russell ! m'exclamai je.

— *Précisément.* Je désire vivement lui parler. C'est pourquoi je me suis permis de lui envoyer un billet lui donnant rendez-vous ici, à la consultation. Vous n'êtes pas fâché contre moi ?

— Au contraire, surtout s'il m'est permis d'assister à cet entretien.

— Mais naturellement ! Puisqu'il aura lieu dans votre cabinet !

— Vous comprenez, dis-je en reposant mes pinces, toute cette affaire m'intrigue au plus haut point. Chaque fait nouveau en bouleverse complètement la perspective, comme lorsqu'on tourne un kaléidoscope. Mais pourquoi êtes-vous si désireux de parler à Mlle Russell ?

Poirot haussa les sourcils et murmura :

— Voyons, n'est-ce pas évident ?

— Je vous reconnais bien là ! grommelai-je. Selon vous, tout est évident, mais vous me laissez avancer dans le brouillard.

Poirot secoua la tête d'un air bonhomme.

— Allons, vous vous moquez de moi. Tenez, prenons ce petit incident avec Mlle Flora. L'inspecteur a été surpris, mais pas vous.

— Mais je n'ai jamais imaginé qu'elle pourrait être une voleuse !

— Cela, sans doute pas. Mais je vous observais, et vous n'avez eu l'air ni surpris ni incrédule, contrairement à l'inspecteur Raglan.

— Vous avez peut-être raison, dis-je après quelques instants de réflexion. Depuis le début, j'ai eu le sentiment que Flora nous cachait quelque chose. Inconsciemment, j'attendais la vérité, aussi ne m'a-t-elle pas surpris. Pauvre inspecteur, il était vraiment démoralisé

— Ah, *pour ça oui !* s'exclama Poirot. Le malheureux va devoir remettre de l'ordre dans ses idées. J'ai profité de son désarroi pour lui demander une faveur.

— Ah oui ?

Poirot tira de sa poche un feuillet où étaient griffonnées quelques notes et lut à haute voix :

Depuis quelques jours, la police recherchait le capitaine Paton, le neveu de M. Ackroyd, de Fernly Park, décédé vendredi dernier dans de si tragiques circonstances. Le capitaine Paton a été retrouvé à Liverpool, alors qu'il s'apprêtait à s'embarquer pour l'Amérique.

Sur ce, il replia sa feuille de papier.

— Ceci, mon ami, paraîtra demain dans la presse du matin.

Je le dévisageai, abasourdi.

— Mais... mais c'est faux ! Il n'est pas à Liverpool !

Poirot sourit jusqu'aux oreilles.

— Quelle vivacité d'esprit ! Non, on ne l'a pas retrouvé à Liverpool. L'inspecteur Raglan ne voulait pas me laisser communiquer cette note à la presse, d'autant plus que je ne pouvais pas lui donner mes raisons. Mais je lui ai promis, solennellement, que cela produirait des résultats très intéressants. Il a fini par accepter, après avoir souligné qu'il n'en porterait pas la responsabilité.

Je dévisageai à nouveau Poirot, et eus droit à un nouveau sourire.

— Cela me dépasse, finis-je par avouer. Quel résultat attendez-vous de cette démarche ?

— Faites travailler vos petites cellules grises, répondit-il avec gravité.

Puis il se leva et s'approcha de l'établi.

— Vous êtes vraiment un passionné de mécanique, constata-t-il après avoir examiné les pièces éparses.

Chaque homme a son violon d'Ingres, et je me mis en devoir d'expliquer à Poirot les mérites de mon poste de radio. Trouvant en lui un auditeur bienveillant, j'en vins à quelques petites inventions personnelles, sans grande valeur, certes, mais fort utiles dans la maison.

— Décidément, observa-t-il, vous devriez exploiter des brevets, au lieu d'exercer la médecine. Ah ! j'entends sonner, voici votre cliente. Passons dans votre cabinet.

Il m'était déjà arrivé une fois de remarquer dans les traits de la gouvernante les traces d'une beauté passée. Ce matin-là aussi, cela me frappa. En la voyant ainsi, sobrement vêtue de noir, grande, altière, avec ses grands yeux sombres et son teint pâle avivé par une rougeur inhabituelle, je compris qu'elle avait dû être d'une beauté remarquable.

— Bonjour, mademoiselle, dit Poirot, veuillez vous asseoir. Le Dr Sheppard a eu la bonté de me laisser vous recevoir chez lui, car je suis très désireux de vous parler.

Mlle Russell s'assit, sans rien perdre de son calme habituel. Si elle ressentait quelque émotion, elle n'en montra rien et se contenta d'observer :

— Quel étrange procédé, si j'ose m'exprimer ainsi.

— Mlle Russell, j'ai des nouvelles pour vous.

— Vraiment ?

— Charles Kent a été arrêté à Liverpool.

Pas un muscle de son visage ne tressaillit. Simplement, ses yeux s'agrandirent imperceptiblement et sa voix se nuança de méfiance :

— Et alors ?

À cet instant précis, la lumière se fit dans mon esprit. Cette ressemblance qui me hantait, ce je ne sais quoi de familier dans l'attitude méfiante de Charles Kent... Ces deux voix, l'une rude et vulgaire, l'autre si distinguée... elles avaient le même timbre. C'était à Mlle Russell que m'avait fait penser l'inconnu rencontré ce soir-là devant les grilles de Fernly Park.

Je regardai Poirot, troublé par ma découverte, et il opina imperceptiblement. Puis, avec un geste de la main typiquement français, il répondit d'un ton benoît à Mlle Russell :

— Je pensais que cela pourrait vous intéresser, voilà tout.

— Eh bien, pas tellement, voyez-vous. Et d'ailleurs, qui est ce Charles Kent ?

— Un homme qui se trouvait à Fernly le soir du crime, mademoiselle.

— Ah oui ?

— Heureusement, il a un alibi. À 21 h 45, il a été vu dans un bar à plus d'un kilomètre de là.

— Une chance pour lui, commenta la gouvernante.

— Mais nous ne savons toujours pas ce qu'il venait faire à Fernly, ni qui il venait y voir, par exemple.

— Je crains de ne pouvoir vous éclairer sur ce point, dit poliment Mlle Russell. Je n'ai entendu parler de rien. Si c'est vraiment tout...

Elle esquissa un geste, comme pour se lever, mais Poirot la retint.

— Ce n'est pas tout, observa-t-il avec douceur. Depuis ce matin, nous sommes en possession de faits nouveaux. Il semble que le crime n'ait pas eu lieu à 21 h 45, mais plus tôt. Entre le départ du Dr Sheppard, à 20 h 50, et 21 h 45.

Je vis se décolorer le visage de la gouvernante. Blanche comme un linge, elle vacilla et se pencha en avant.

— Mais Mlle Ackroyd a dit... Mlle Ackroyd a dit...

— Mlle Ackroyd a reconnu qu'elle avait menti. Elle n'est pas entrée dans le cabinet de travail ce soir-là.

— Alors...

— Alors il semble que Charles Kent soit l'homme que nous recherchons. Il est venu à Fernly et ne peut fournir aucune explication à sa présence sur les lieux.

— Moi, je peux ! Il n'a jamais touché un cheveu de la tête de M. Ackroyd, il ne s'est jamais approché du bureau, jamais, vous pouvez me croire.

Elle se penchait en avant, le visage empreint de terreur et de désespoir. Ses nerfs d'acier avaient cédé.

— Monsieur Poirot, monsieur Poirot, il faut me croire !

Le détective se leva et s'approcha d'elle.

— Mais oui, la rassura-t-il en lui tapotant l'épaule, mais oui, je vous crois. Seulement, je devais vous faire parler, voyez-vous.

Elle retrouva soudain toute sa méfiance.

— Ce que vous m'avez dit... est-ce vrai ?

— Que Charles Kent est soupçonné d'avoir commis le crime ? Oui, c'est vrai. Vous seule pouvez le sauver... en nous disant ce qu'il venait faire à Fernly.

— Me voir, répondit-elle précipitamment en baissant la voix. Je suis sortie pour le retrouver...

Dans le pavillon d'été, je le sais.

— Comment le savez-vous ?

— Mademoiselle, c'est le métier d'Hercule Poirot de tout savoir. Et je sais que vous êtes sortie un peu plus tôt dans la soirée. Vous avez laissé un message dans le pavillon pour fixer l'heure du rendez-vous.

— Oui, c'est vrai. Il m'avait annoncé son arrivée, et je n'osais pas l'introduire dans la maison. J'ai écrit à l'adresse qu'il m'avait indiquée en lui décrivant le pavillon et en lui expliquant comment s'y rendre. Puis, j'ai eu peur qu'il n'ait pas la patience de m'attendre et je suis allée porter un billet au pavillon pour lui dire que je serais là vers 21 h 10. Je suis sortie par la porte-fenêtre pour que les domestiques ne me voient pas. En revenant, j'ai rencontré le Dr Sheppard et je me suis doutée qu'il trouverait cela bizarre : j'avais couru et j'étais hors d'haleine. J'ignorais qu'il était attendu à dîner ce soir-là.

Elle s'interrompt et Poirot dut l'encourager à poursuivre.

— Continuez. Vous êtes sortie le rejoindre à 21 h 10. De quoi avez-vous parlé ?

— C'est très délicat. Vous comprenez...

— Mademoiselle, il me faut l'entière vérité, et ce que vous nous direz ne sortira pas d'ici. Le Dr Sheppard sera discret, et moi de même. Allons, je vais vous aider. Ce Charles Kent, c'est votre fils, n'est-il pas vrai ?

Le feu aux joues, la gouvernante hocha la tête.

— Personne n'en a jamais rien su. C'était il y a très longtemps, dans le Kent. Oui, très longtemps. Je n'étais pas mariée...

— Et vous lui avez donné le nom du comté. Je comprends.

— J'ai trouvé du travail et réussi à payer ses frais de pension, mais je ne lui ai jamais dit que j'étais sa mère. Et il a mal tourné. Il buvait, puis il s'est drogué. Je me suis arrangée pour payer son billet pour le Canada, et pendant un an ou deux je n'ai plus entendu parler de lui. Puis il a appris, je ne sais comment, que j'étais sa mère et m'a écrit pour me demander de l'argent. Et un beau jour, il m'a annoncé son retour au pays. Il voulait venir me voir à Fernly, disait-il. Je n'osais pas le recevoir dans la maison, moi qui ai toujours été considérée comme une femme si... si comme il faut. Que quelqu'un ait seulement soupçonné la vérité, et c'en était fini de ma situation. Je lui ai donc écrit... ce que je viens de vous expliquer.

— Et le lendemain matin, vous êtes allée consulter le Dr Sheppard ?

— Oui, je voulais savoir si on pouvait faire quelque chose pour lui. Ce n'était pas un mauvais garçon avant de commencer à se droguer.

— Je vois. Bon, venons-en au fait. Il s'est donc rendu au pavillon d'été, ce soir-là ?

— Oui. Quand je suis arrivée, il m'attendait. Il s'est montré brutal et très grossier. J'avais apporté tout l'argent dont je disposais et je le lui ai donné. Nous avons bavardé un moment, puis il est parti.

— À quelle heure ?

— 21 heures... entre 20 et 25, à peu près. Il n'était pas encore la demie quand je suis rentrée à la maison.

- Quel chemin a-t-il pris ?

— Exactement le même que pour venir, le sentier qui rejoint l'allée juste avant le pavillon du gardien.

Poirot enregistra le fait d'un signe de tête.

— Et vous, qu'avez-vous fait ?

— Je suis rentrée. Le major Blunt fumait sur la terrasse, aussi ai-je dû faire un détour pour rejoindre la porte latérale. Il était tout juste la demie, comme je viens de vous le dire.

À nouveau, Poirot hocha la tête, puis il écrivit quelques mots dans un minuscule carnet de notes.

— Je crois que ce sera tout, déclara-t-il d'un ton pensif.

— Devrai-je... devrai-je parler de tout cela à l'inspecteur Raglan ? demanda la gouvernante d'une voix hésitante.

— Peut-être, mais ne précipitons rien. Agissons lentement, avec ordre et méthode. Charles Kent n'est pas encore accusé officiellement d'être l'auteur du crime, et il peut survenir des faits nouveaux.

Mlle Russell se leva.

— Merci beaucoup, monsieur Poirot. Vous avez été très bon, oui, vraiment très bon pour moi. Vous... vous me croyez, n'est-ce pas ? Vous savez que Charles n'est pour rien dans cet horrible meurtre ?

— En tout cas, je puis dire ceci : l'homme qui parlait avec M. Ackroyd à 21 h 30 dans le cabinet n'était certainement pas votre fils. Courage, mademoiselle. Tout n'est pas perdu.

Mlle Russell se retira, me laissant seul avec Poirot.

— Et voilà ! m'écriai je, nous en revenons toujours à Ralph Paton. Mais comment avez-vous établi le rapport entre Mlle Russell et Charles Kent ? Vous aviez remarqué leur ressemblance ?

— J'ai fait le lien entre elle et notre inconnu bien avant de rencontrer celui-ci - dès que j'ai trouvé cette plume. Ce tuyau creux m'a immédiatement fait penser à la drogue, et à cette consultation de la gouvernante dont vous m'aviez parlé. Puis j'ai lu cet article sur le trafic de cocaïne dans le journal du matin et j'ai élucidé la chose. Elle venait de recevoir des nouvelles de quelqu'un qui se droguait, avait lu elle aussi l'article et cherché à se renseigner auprès de vous. Elle a mentionné la cocaïne parce que c'était le sujet de l'article. Mais en voyant votre intérêt pour la question, elle a aussitôt détourné la conversation sur les romans policiers et les poisons indécélables... Je pensais bien qu'il y avait un frère ou un fils dans les parages, ou une relation masculine indésirable, en tout cas. Mais il faut que je me sauve, il est temps d'aller déjeuner.

— Pourquoi ne pas déjeuner avec nous ?

Poirot secoua la tête et son regard pétilla.

— Non, pas cette fois-ci. Je ne voudrais pas obliger Mlle Caroline à suivre un régime végétarien deux jours de suite.

Je me surpris à penser que bien peu de choses échappaient à l'attention d'Hercule Poirot.

UN COMMUNIQUÉ À LA PRESSE

Comme il fallait s'y attendre, Caroline avait vu arriver Mlle Russell. Dans cette éventualité, j'avais préparé un exposé convaincant sur l'état du genou de ma patiente, mais Caroline n'était pas d'humeur questionneuse. À l'en croire, elle savait très bien ce que voulait Mlle Russell, tandis que moi, je l'ignorais.

— Elle est venue te tirer les vers du nez, James, et elle n'a pas dû se gêner. Inutile de protester, je suis sûre que tu ne t'en es même pas rendu compte : les hommes sont si naïfs... Elle cherche à savoir quelque chose, cela va de soi, et comme tu as la confiance de M. Poirot... Tu sais ce que je pense, James ?

— Je n'essaierai même pas de deviner : tu penses tellement de choses extraordinaires !

— Épargne-moi tes sarcasmes, veux-tu ? Je pense que Mlle Russell en sait plus sur la mort de M. Ackroyd qu'elle ne veut bien l'admettre.

Caroline se renversa dans son fauteuil d'un air triomphant.

— Ah, tu crois ? dis-je, l'esprit ailleurs.

— Tu es vraiment sinistre, aujourd'hui, James. Et même complètement éteint, ce doit être ton foie.

Après cela, notre conversation prit un tour plus personnel.

Le communiqué suggéré par Poirot parut le lendemain matin dans la gazette locale. Je voyais mal à quoi il pouvait servir, mais il produisit sur Caroline un effet prodigieux. Pour commencer, elle annonça avec la plus insigne mauvaise foi « qu'elle l'avait toujours dit ». Je me contentai de hausser les sourcils et elle dut avoir mauvaise conscience car elle enchaîna :

— Il se peut que je n'aie pas précisé que Ralph était à Liverpool, mais je savais qu'il essaierait de s'embarquer pour l'Amérique. C'est ce qu'ont fait beaucoup d'autres malfaiteurs.

— Pas toujours avec succès.

— Ralph, lui, s'est fait prendre, le pauvre garçon ! J'estime, James,

qu'il est de ton devoir de tout faire pour éviter qu'il ne soit pendu.

— Et qu'entends-tu par là ?

— Enfin, tu es médecin, non ? Et tu as connu Ralph tout enfant. Le déclarer mentalement irresponsable, voilà ce qu'il faut faire, c'est évident. Il y a quelques jours, je lisais justement un article sur l'institution de Broadmoor. C'est un endroit très sélect, paraît-il, où les malades sont très heureux. On le comparait à un club.

Ces propos réveillèrent un souvenir.

— Au fait, Poirot aurait un neveu fou ? Première nouvelle.

— Tu l'ignorais ? Moi, il m'a tout raconté. Le pauvre petit, quel chagrin pour la famille ! Ils l'ont gardé chez eux le plus longtemps possible, mais son état empire au point qu'ils songent à l'interner.

— Et je suppose que toi, tu n'ignores plus rien des petits secrets de famille de Poirot ! m'écriai-je, exaspéré.

— En effet, souligna complaisamment Caroline, plus rien. C'est un grand soulagement de pouvoir confier ses ennuis à quelqu'un.

— Les confier, peut-être. Mais se les voir arracher de force, c'est différent.

Ma sœur me lança un regard de martyr chrétien qui se délecte du supplice.

— Tu es tellement renfermé, James ! Tu gardes tout pour toi, tu détestes informer les autres de ce que tu sais, et tu t'imagines que tout le monde te ressemble ! J'ose espérer que je n'ai jamais forcé personne à me faire ses confidences. Tiens, par exemple : M. Poirot a dit qu'il viendrait me voir, cet après-midi. Eh bien, ce n'est pas moi qui irai lui demander qui est arrivé chez lui, ce matin de bonne heure.

— Ce matin de bonne heure ?

— De très bonne heure, même. Avant que le laitier ne soit passé. Il se trouve que je regardais par la fenêtre - le store battait - et que je l'ai vu. Un homme. Il est arrivé dans une voiture fermée, complètement emmitouflé, je ne sais même pas à quoi il ressemble. Mais j'ai mon idée, tu verras.

— Et qui est-ce... à ton idée ?

Caroline baissa la voix et prit un ton mystérieux :

— Un expert du ministère de l'Intérieur.

— Un expert du ministère ! m'exclamai-je avec effarement. Enfin, Caroline !

— Retiens bien ce que je te dis, James, et tu verras que j'ai raison. C'est bien de poisons que cette Mlle Russell est venue te parler ce matin-là, non ? Et Roger Ackroyd a très bien pu être empoisonné pendant le dîner, le soir même.

J'éclatai de rire.

— Mais ça ne tient pas debout ! Il a été tué d'un coup de poignard dans le cou, tu le sais aussi bien que moi.

— On l'a poignardé *après* sa mort, James, pour égarer les soupçons.

— Ma chère Caroline, j'ai moi-même examiné le corps et je sais de quoi je parle. Le coup n'a pas été porté après la mort, il est la cause de la mort. Inutile de te monter la tête.

Ma soeur ne renonça pas pour autant à ses airs omniscients, ce qui finit par m'agacer au point que j'ajoutai :

— Tu admettras quand même que j'ai mon diplôme de médecine ?

— Peut-être, James, enfin je veux dire, bien sûr que tu l'as. Mais ce qui t'a toujours manqué, c'est l'imagination.

— Et toi tu en as reçu pour trois ! répliquai-je avec sécheresse. Il n'en restait donc plus pour moi.

Cet après-midi-là, lorsque Poirot arriva, comme convenu, je m'amusai à observer les manœuvres de ma sœur. Sans jamais poser une question directe sur l'hôte mystérieux de notre ami, elle s'évertua à aborder le sujet de toutes les façons possibles. Le regard pétillant de Poirot m'apprit qu'il n'était pas dupe de son manège. Mais il demeura impénétrable et se déroba si adroitement à ces travaux d'approche que ma sœur en perdit son latin.

Après avoir, me sembla-t-il, pris un certain plaisir à ce petit jeu, il se leva et proposa une promenade.

— J'ai besoin de maigrir un peu, expliqua-t-il. M'accompagnerez-vous, docteur ? Ensuite, Mlle Caroline aura sans doute l'obligeance de nous offrir du thé ?

— J'en serai ravie, répondit celle-ci. Et... hum ! ... votre ami sera-t-il des nôtres ?

— Comme c'est délicat d'y avoir pensé, seulement... mon ami se repose, pour l'instant. Mais vous ferez bientôt sa connaissance.

Caroline fit une ultime et héroïque tentative.

— C'est un très vieil ami à vous, paraît-il ?

— Ah ! c'est ce qu'on dit ? murmura Poirot. Eh bien, en route.

Et notre route, comme par hasard, nous mena du côté de Fernly, ce qui ne fut pas une surprise pour moi. Je commençais à comprendre les méthodes d'Hercule Poirot. Pour lui, le fait le plus anodin faisait partie d'un tout. Et toute sa conduite s'inspirait de ce principe.

— Mon ami, dit-il après un silence, j'ai un service à vous demander. Ce soir, je désire tenir une petite conférence, chez moi. Puis-je compter sur votre présence ?

— Certes.

— Bien. Je souhaite aussi celle des gens de Fernly. C'est-à-dire : Mme Ackroyd, Mlle Flora, le major Blunt et M. Raymond. Voulez-vous être mon ambassadeur auprès d'eux ? La petite réunion aura lieu à 21 heures précises. Ferez-vous l'invitation ?

— Avec plaisir, mais pourquoi ne pas la faire vous-même ?

— Parce qu'ils poseraient trop de questions : pourquoi, à quel sujet, dans quel but... Et comme vous le savez, mon ami, je déteste expliquer mes petites idées avant l'heure.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Mon ami Hastings, voyez-vous, celui dont je vous ai parlé... il disait toujours que je n'étais pas un homme mais une huître. C'était injuste, je ne cache jamais ce que je sais. Mais chacun interprète mes paroles à sa façon.

— Et quand souhaitez-vous que je transmette cette invitation ?

— Maintenant, si vous le voulez bien. Nous sommes tout près de la maison.

— Et vous, vous n'entrerez pas ?

— Non, je préfère me promener un peu. Je vous retrouverai près de la grille, dans un quart d'heure.

J'acquiesçai d'un signe et m'en fus m'acquitter de ma tâche. Je ne trouvai que Mme Ackroyd qui sirotait une tasse de thé. Son accueil fut des plus suaves.

— Je vous suis si reconnaissante d'avoir dissipé ce petit malentendu avec M. Poirot, docteur, susurra-t-elle. Mais décidément, la vie n'est qu'une longue suite d'épreuves. Naturellement, vous êtes au courant, pour Flora ?

— Heu... en quelque sorte, hasardai-je avec précaution.

— Je veux parler de ses nouvelles fiançailles, avec Hector Blunt. Il est loin d'être un aussi bon parti que Ralph, bien sûr, mais le bonheur

passé avant tout, n'est-ce pas ? Ce qu'il faut à cette chère Flora, c'est quelqu'un de plus âgé qu'elle, sérieux et solide. D'ailleurs Hector est un homme remarquable, à sa manière... Vous avez lu la nouvelle, dans les journaux du matin ? Ralph a été arrêté.

— Oui, j'ai lu les journaux.

Mme Ackroyd ferma les yeux et frissonna.

— C'est horrible ! Geoffrey Raymond était dans tous ses états. Il a appelé Liverpool mais on n'a rien voulu lui dire. La police prétend même que Ralph n'a jamais été arrêté. M. Raymond affirme qu'il s'agit d'une fausse nouvelle, ce qu'on appelle un *canard*, je crois ? J'ai interdit qu'on en parle devant les domestiques. Quelle honte ! Et dire que Flora et lui pourraient être mariés !

Mme Ackroyd abaissa à nouveau les paupières, l'air tragique. Je commençais à me demander quand je pourrais glisser un mot au sujet de l'invitation. Avant que j'aie ouvert la bouche, Mme Ackroyd avait repris le fil de son discours :

— Vous étiez bien ici avec cet abominable inspecteur, hier, n'est-ce pas ? Quelle brute, cet homme ! Il a terrorisé Flora en l'accusant d'avoir volé de l'argent dans la chambre de ce pauvre Roger, alors qu'il s'agissait d'une chose si simple. La chère enfant ne voulait qu'emprunter quelques livres sans déranger son oncle, puisqu'il avait donné des ordres stricts sur ce point. Et comme elle savait où il rangeait son argent, elle est allée chercher ce dont elle avait besoin.

— Est-ce la version que Flora donne des faits ?

— Mon cher docteur vous connaissez les jeunes filles d'aujourd'hui, et le pouvoir que la suggestion a sur elles. Et naturellement, vous connaissez aussi l'hypnotisme et toutes ces diableries. L'inspecteur criait et répétait sans arrêt le mot « voler », et cette pauvre petite a fini par en faire une inhibition - ou bien est-ce un complexe ? Je confonds toujours - et s'imaginer qu'elle avait réellement volé cet argent. J'ai compris ça tout de suite, mais je remercie le ciel pour ce malentendu, dans un sens. C'est ce qui les a rapprochés, Hector et Flora veux-je dire. Et croyez-moi, je me suis fait beaucoup de souci pour Flora, jusqu'ici. J'ai même cru un moment qu'il y avait quelque chose entre elle et le jeune Raymond. Vous vous rendez compte !

La voix de Mme Ackroyd monta, stridente, pour exprimer son horreur :

— Un secrétaire particulier pratiquement sans le sou !

— Ce qui vous eût porté un coup terrible, certes. Hum ! ... Mme Ackroyd, j'ai un message pour vous, de la part de M. Hercule Poirot.

— Pour moi ? répéta-t-elle, manifestement alarmée. Je m'empressai de la rassurer et de l'informer des désirs de Poirot.

— Mais certainement, répondit-elle d'un ton perplexe, je suppose que nous devons y aller puisque M. Poirot le dit. Mais de quoi s'agit-il ? J'aimerais savoir à quoi m'attendre.

Je pus lui affirmer sans mentir que je n'en savais pas plus qu'elle.

— Très bien, concéda-t-elle enfin, sans enthousiasme, je préviendrai les autres. Nous serons là-bas à 21 heures.

Sur quoi je pris congé et rejoignis Poirot à l'endroit fixé pour notre rendez-vous.

— Je crains d'être resté un peu plus qu'un quart d'heure, m'excusai-je. Mais quand cette chère Mme Ackroyd est lancée, il n'est pas facile de glisser un mot.

— C'est sans importance, affirma Poirot. Moi, j'ai mis votre absence à profit : ce parc est magnifique.

Nous prîmes le chemin du retour. À notre grande surprise, Caroline, qui guettait manifestement notre arrivée, vint elle-même nous ouvrir. Surexcitée et pleine d'importance, elle posa un doigt sur les lèvres et chuchota :

— Ursula Bourne, la femme de chambre de Fernly... elle est ici ! Je l'ai fait entrer dans la salle à manger, la pauvre. Elle est dans un état ! Elle veut absolument voir M. Poirot tout de suite. J'ai fait ce que j'ai pu, c'est-à-dire que je lui ai donné une bonne tasse de thé bien chaud. Quelle pitié de voir quelqu'un dans un état pareil !

— Dans la salle à manger ? répéta Poirot, indécis.

— Par ici, dis-je en ouvrant la porte à la volée.

La femme de chambre était assise près de la table, les bras à demi repliés devant elle comme si elle venait de relever la tête, et les yeux rouges d'avoir pleuré.

— Ursula Bourne, murmurai-je.

Mais Poirot passa devant moi, les mains tendues vers la jeune femme.

— Non, je crois que ce n'est pas tout à fait cela. Vous n'êtes pas Ursula Bourne, n'est-ce pas mon petit ? mais Ursula Paton. Mme Ralph Paton.

L'HISTOIRE D'URSULA

Pendant quelques instants, la jeune femme dévisagea Poirot sans répondre. Puis, sa réserve l'abandonnant, elle acquiesça et éclata en sanglots.

Caroline me bouscula pour se précipiter vers elle, l'entoura de son bras et se mit à lui tapoter l'épaule.

— Allons, allons, ma chère, dit-elle d'une voix apaisante, tout va s'arranger vous verrez. Tout va s'arranger.

Sous sa curiosité et son goût des potins, Caroline cache des trésors de bonté. Et en cet instant, devant la détresse de la jeune femme, la passionnante révélation de Poirot ne comptait plus. Mais déjà, Ursula se redressait en s'essuyant les yeux.

— Quelle faiblesse de ma part, c'est vraiment stupide.

— Mais non, mon enfant, dit Poirot avec bonté. Nous comprenons tous à quel point cette semaine a été difficile pour vous.

— Cela a dû être une épreuve terrible, ajoutai-je.

- Et tout ça pour découvrir que vous connaissez notre secret, reprit Ursula. Comment l'avez-vous su ? Par Ralph ?

Poirot secoua la tête.

— Vous savez ce qui m'a poussée à venir vous voir ? Ceci...

Elle tendit au détective un fragment de journal chiffonné et je reconnus le fameux entrefilet.

— On annonce l'arrestation de Ralph, alors pourquoi mentir plus longtemps ? Tout est inutile, maintenant.

Poirot eut le bon goût de paraître confus.

— Il ne faut pas toujours croire ce que disent les journaux, mademoiselle. Quant à vous, je crois qu'il est temps de tout nous dire, sans rien dissimuler. Maintenant, il nous faut la vérité.

Et comme la jeune femme hésitait, le détective ajouta avec douceur :

— Vous n'avez pas confiance en moi, et pourtant vous êtes venue me voir... pourquoi ?

— Parce que je ne crois pas que Ralph soit coupable, répondit-elle d'une voix presque inaudible. Parce que je pense que vous êtes intelligent et que vous découvrirez la vérité. Et parce que...

— Oui ?

— Je pense que vous êtes... que vous êtes bon.

Poirot hocha la tête à plusieurs reprises.

— Bien, très bien cela, oui vraiment. Alors écoutez, je crois très sincèrement que votre mari est innocent, mais l'affaire est mal partie. Pour le sauver, je dois tout savoir, même les choses qui peuvent paraître aggraver son cas.

— Comme vous êtes compréhensif ! s'exclama Ursula.

— Alors vous me raconterez toute l'histoire depuis le début, n'est-ce pas ?

Caroline s'installa confortablement dans un fauteuil.

— Vous n'allez pas me demander de sortir, j'espère ? Et d'abord, je veux savoir pourquoi cette enfant se déguisait en femme de chambre.

— Se déguisait ? répétais je, incrédule.

— Tu as bien entendu. Pourquoi avoir fait cela, mon petit ? Pour tenir un pari ?

— Pour vivre, répondit brièvement Ursula.

Et, reprenant courage, elle entama le récit que je relate ici à ma façon.

À l'en croire, Ursula Boume appartenait à une famille irlandaise de sept enfants, de la bonne société mais sans le sou. À la mort de leur père, la plupart des filles avaient été envoyées de par le vaste monde pour gagner leur vie. La sœur aînée d'Ursula avait épousé un certain capitaine Folliott. C'était elle que j'avais vue ce dimanche-là, et je m'expliquais enfin son embarras. Décidée à travailler, mais n'ayant que fort peu de goût pour l'emploi de préceptrice, le seul qui s'offrît à une jeune fille sans formation, Ursula avait préféré devenir femme de chambre. Elle avait refusé avec dédain de se donner le titre flatteur de « dame de compagnie ». Elle serait une authentique femme de chambre, avec des références fournies par sa sœur. Vive, capable et consciencieuse, elle avait su se faire apprécier à Fernly, malgré une certaine réserve qui, nous l'avons vu, provoquait parfois des commentaires.

— J'aimais ce travail, expliqua-t-elle, et j'avais beaucoup de temps libre.

Puis elle avait rencontré Ralph Paton et ç'avait été le début de l'idylle qui devait aboutir à un mariage secret. Solution qui ne la tentait guère, mais Ralph l'avait convaincue d'agir ainsi. Son beau-père, disait-il, ne voudrait jamais entendre parler d'un mariage avec une jeune fille sans fortune. Mieux valait garder le silence et attendre le moment favorable pour lui révéler la vérité. Et c'est ainsi qu'Ursula Boume était devenue Ursula Paton. Ralph lui avait promis de rembourser ses dettes, de trouver un travail qui les ferait vivre tous les deux et, devenu matériellement indépendant, d'annoncer enfin la nouvelle à son père adoptif.

Mais, pour les natures comme celle de Ralph, changer de vie est plus facile à dire qu'à faire. Il espérait que son beau-père, encore dans l'ignorance de son mariage, lui faciliterait ce nouveau départ en payant ses dettes. Mais quand Roger Ackroyd en avait appris le montant, il était entré dans une colère noire et avait opposé à Ralph un refus catégorique. Plusieurs mois avaient passé, jusqu'au jour où le jeune homme avait été instamment prié de revenir à Fernly. Roger Ackroyd n'y était pas allé par quatre chemins : son plus cher désir était que Ralph épousât Flora, rien de moins.

C'est alors que la faiblesse de Ralph s'était révélée dans toute son étendue : comme toujours, il avait choisi la solution la plus facile, sans chercher plus loin. Pour autant que j'ai cru le comprendre, ni lui ni Flora n'avaient joué la comédie de l'amour. L'un comme l'autre, ils n'avaient vu là qu'une transaction où chacun trouvait son compte. Flora y gagnerait la liberté, une belle aisance et verrait s'élargir son horizon. Pour Ralph, les perspectives s'annonçaient sous des couleurs moins riantes, mais il n'avait pas le choix. Lourdemment endetté, il avait saisi cette occasion de repartir du bon pied. Il n'était pas de ceux qui réfléchissent à leur avenir, mais je pense qu'il avait dû entrevoir la possibilité d'une rupture — après un délai convenable, naturellement. En tout cas, Flora et lui avaient insisté pour que leurs fiançailles soient tenues secrètes, du moins dans l'immédiat. Ralph voulait à tout prix cacher le fait à Ursula, si droite, si forte, et à qui la duplicité faisait horreur. Son instinct l'avertissait qu'elle aurait hautement désapprouvé cette ligne de conduite.

Puis était venu le moment fatidique où Roger Ackroyd avait décidé, avec son autorité habituelle, d'annoncer officiellement les fiançailles, sans même en avertir son beau-fils. Flora seule en avait été prévenue, et elle n'avait pas objecté. Mais la nouvelle avait foudroyé Ursula, qui avait sommé Ralph de venir sans délai. Tous deux s'étaient retrouvés

dans le bois, où ma sœur avait surpris quelques bribes de leur conversation. Tandis que Ralph suppliait sa femme de patienter encore un peu, Ursula s'était montrée résolue à en finir avec tous ces mensonges : elle allait tout révéler à M. Ackroyd, et sans tarder. C'est sur cette note aigre que les jeunes époux s'étaient séparés.

Fermement ancrée dans sa décision, Ursula avait sollicité le jour même un entretien avec M. Ackroyd. Entretien des plus orageux et qui l'eût sans doute été davantage si Roger Ackroyd n'avait été à ce point absorbé par ses ennuis personnels. L'entrevue n'en avait pas moins été fort désagréable, Ackroyd n'étant pas homme à pardonner une duperie. Son ressentiment était surtout dirigé contre Ralph, mais Ursula en avait eu sa part. Il l'avait accusée d'avoir « attiré ce garçon dans ses filets » parce que son beau-père était riche. Des propos impardonnables avaient été proférés par l'un et l'autre.

Ursula et Ralph avaient rendez-vous le soir même dans le pavillon d'été, et elle s'était éclipsée par la porte latérale de la maison. Leur conversation n'avait été qu'un tissu de reproches, Ralph accusant Ursula d'avoir ruiné son avenir en parlant trop tôt, tandis qu'elle lui faisait grief de sa duplicité.

Ils avaient fini par se séparer et, à peine une heure et demie plus tard, on découvrait le cadavre de Roger Ackroyd. Depuis ce soir-là, la jeune femme n'avait plus revu son mari ni reçu de lui la moindre nouvelle.

Plus elle avançait dans son récit, et plus je percevais l'enchaînement diabolique des événements. Si Ackroyd avait vécu, il n'aurait pas manqué de changer ses dispositions testamentaires. Tel que je le connaissais, c'est même la première chose qu'il aurait faite. Pour le jeune couple, sa mort arrivait au bon moment. Il ne fallait donc pas s'étonner si la jeune femme avait tenu sa langue et résolument joué son rôle.

L'intervention de Poirot m'arracha à mes réflexions. À la gravité de sa voix, je devinai qu'il était, lui aussi, pleinement conscient du sérieux de la situation.

— Mademoiselle, je dois vous poser une question, et il faudra me répondre avec franchise car tout peut en dépendre : à quelle heure avez-vous quitté le capitaine Paton, au pavillon ? Prenez votre temps, je veux la réponse exacte.

La jeune femme eut un petit rire, à vrai dire plutôt amer :

— Si vous croyez que j'ai pu cesser un instant de ressasser tout cela ! Je suis sortie pour aller le rejoindre à 21 h 30 précises. Le major Blunt arpentait la terrasse, ce qui m'a obligée à faire un détour en

passant par les buissons. J'ai dû arriver au pavillon environ... trois minutes plus tard. Ralph m'attendait. Nous avons passé dix minutes ensemble, pas plus, car il était exactement 21 h 45 lorsque je suis rentrée à la maison.

Voilà donc pourquoi elle avait tant insisté pour savoir si le meurtre n'avait pu avoir lieu avant 21 h 45. Poirot dut se tenir le même raisonnement car il demanda :

— Lequel de vous deux est parti le premier ?

— Moi.

— En laissant Ralph Paton seul dans le pavillon ?

— Oui, mais n'allez pas croire...

— Peu importe ce que je crois, madame. Et en rentrant, qu'avez-vous fait ?

— Je suis montée dans ma chambre.

— Où vous êtes restée jusqu'à... ?

— 22 heures environ.

— Quelqu'un peut-il... le confirmer ?

— Confirmer quoi ? Que j'étais dans ma chambre ? Non, mais vous ne... oh, je vois ! On pourrait croire... on pourrait croire...

Je vis les yeux de la jeune femme s'agrandir d'horreur. Elle n'acheva pas sa phrase, mais Poirot s'en chargea pour elle.

— Que c'est vous qui êtes entrée par la fenêtre et avez poignardé M. Ackroyd dans son fauteuil ? Oui, on pourrait le croire, en effet.

— Il faudrait vraiment être borné pour s'imaginer une chose pareille ! s'indigna Caroline en tapotant l'épaule d'Ursula.

— C'est horrible, murmura celle-ci en se cachant le visage dans ses mains. C'est horrible !

Caroline lui serra le bras d'un geste affectueux.

— Ne vous inquiétez pas, ma chère. M. Poirot n'en pense pas un mot. Quant à votre mari, il devrait avoir honte. Pardonnez-moi ma franchise, mais prendre la fuite en vous laissant affronter seule une situation pareille... c'est du joli !

Ursula secoua la tête avec énergie.

— Non, ne croyez pas cela ! Ralph ne s'est pas sauvé, et je comprends maintenant ce qui l'a poussé à agir ainsi. En apprenant le meurtre, il a dû penser que c'était moi, la coupable !

— Il n'aurait jamais pensé une chose pareille, voyons !

— Mais je me suis montrée si cruelle envers lui, ce soir-là. Si dure, si amère ! Je ne voulais pas écouter ce qu'il essayait de me dire, ni croire qu'il s'inquiétait pour moi, qu'il tenait à moi. Je lui ai lancé à la figure tout ce que je pensais de lui, les mots les plus méchants qui me venaient à l'esprit, dans le seul but de le blesser.

— Ce qui ne lui aura pas fait de mal, décréta Caroline. Il ne faut jamais craindre de dire aux hommes leurs quatre vérités : ils sont tellement vaniteux qu'ils ne vous croient jamais, si le portrait n'est pas flatteur.

Fébrile, Ursula reprit en se tordant les mains :

— Quand on a découvert le crime et que Ralph ne s'est pas montré, j'ai été bouleversée. Je me suis même demandé — tout en sachant que c'était impossible — s'il n'avait pas... s'il se pouvait que... et j'aurais tellement voulu qu'il revienne proclamer son innocence. Comme je n'ignorais pas qu'il aimait beaucoup le Dr Sheppard, je me suis imaginé que le docteur savait où il se cachait.

Elle se tourna vers moi et ajouta :

— Voilà pourquoi je vous ai parlé ainsi, l'autre jour. Je pensais que, sachant où il se trouvait, vous pourriez lui transmettre un message de ma part.

— Moi ?

— Et comment James aurait-il pu le savoir ? s'écria Caroline.

— Je reconnais que c'était peu vraisemblable, admit Ursula, mais Ralph m'avait souvent parlé du Dr Sheppard, qu'il considérait comme son meilleur ami à King's Abbot.

— Ma chère petite, déclarai-je, je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où Ralph Paton peut bien se trouver en ce moment.

— C'est la pure vérité, commenta Poirot.

Perplexe, Ursula brandit la coupure de journal.

— Mais alors... ?

— Ah ! cela ? fit Poirot, un peu gêné. Ce n'est rien du tout, madame. Une bagatelle, comme on dit en français. Je mettrais ma main au feu que Ralph Paton n'a pas été arrêté.

— Dans ce cas... commença la jeune femme avec hésitation.

Poirot s'empressa d'enchaîner :

— Il y a une chose que j'aimerais savoir : Ce soir-là, le capitaine Paton portait-il des bottines ou des chaussures ?

Ursula secoua la tête.

— Je n'arrive pas à m'en souvenir.

— Quel dommage ! Mais comment vous le reprocher ? Et maintenant, madame...

Le détective la regarda en souriant, la tête penchée sur le côté et l'index tendu en un geste éloquent.

— Plus de questions, s'il vous plaît, et cessez de vous tourmenter. Courage, et accordez votre confiance à Hercule Poirot.

PETITE RÉUNION CHEZ POIROT

— Et maintenant, annonça Caroline en se levant, cette enfant va monter se reposer. Ne vous inquiétez pas, ma chère. M. Poirot fera tout ce qu'il pourra pour vous, soyez-en sûre.

— Je devrais rentrer à Fernly, protesta faiblement Ursula.

Caroline lui imposa le silence.

— Ne dites donc pas de sottises. Pour l'instant, vous êtes sous ma garde et vous restez ici, n'est-ce pas, monsieur Poirot ?

— C'est la meilleure chose à faire, appuya le petit Belge. Ce soir, je tiens à ce que mademoiselle — pardon, madame — assiste à ma petite réunion. Je l'attends chez moi à 21 heures précises : sa présence est très nécessaire.

Caroline hocha la tête, emmena Ursula et la porte se referma derrière elles. Poirot se laissa tomber dans un fauteuil et constata :

— Jusqu'ici, tout va bien. Les choses ont l'air de vouloir s'arranger.

— Mais elles vont de plus en plus mal pour Ralph Paton, observai-je d'un ton lugubre.

— Oui, c'est vrai. Mais il fallait s'y attendre, non ?

Un peu intrigué par cette remarque, je regardai le détective. Il s'était renversé dans son fauteuil, les yeux mi-clos, les mains jointes par le bout des doigts. Soudain, il secoua la tête et soupira.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Il y a qu'à certains moments, je regrette terriblement mon ami Hastings. Vous savez, celui dont je vous ai parlé, et qui vit maintenant en Argentine ? Dans les affaires difficiles, il était toujours à mes côtés et il m'a bien souvent aidé, oui, bien souvent. Il avait le chic pour découvrir la vérité comme par hasard, et sans même s'en rendre compte, bien *entendu*. Il laissait échapper une remarque saugrenue... et c'était justement cette remarque qui me mettait sur la voie. J'appréciais aussi beaucoup l'habitude qu'il avait prise de rédiger un compte rendu des enquêtes intéressantes.

Je toussotai, un peu gêné.

— Sur ce point... commençai-je, sans aller plus loin.

Poirot se redressa dans son fauteuil, le regard brillant.

— Eh bien ? Qu'alliez-vous dire ?

— Voilà, il se trouve que j'ai lu quelques-uns des récits du capitaine Hastings, et je me suis dit : pourquoi ne pas m'essayer au même genre d'exercice ? Après tout, c'est une occasion unique, la seule fois de ma vie où je serai mêlé à une affaire pareille et ce serait dommage de la manquer.

Je débitai ma tirade en rougissant de plus en plus, et conscient de devenir de plus en plus incohérent. En voyant Poirot bondir de son fauteuil, je connus un instant de terreur à la pensée qu'il allait me donner l'accolade, à la française. Mais grâce à Dieu, il résista à la tentation.

— Magnifique ! s'écria-t-il. Alors, vous avez noté toutes vos impressions, depuis le début ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— *Épatant !* Montrez-moi cela tout de suite.

Je ne m'attendais pas à une réaction aussi prompte et, tout en m'efforçant de me rappeler certains détails de mon récit, je bégayai :

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas si... si j'ai pu me montrer un peu... hum... *personnel*, par-ci par-là ?

— Rassurez-vous, je suis compréhensif. Vous m'avez éclairé sous un jour comique, ridicule même ? Aucune importance. Hastings n'était pas toujours très poli, lui non plus. Je suis au-dessus de ces détails, moi !

Rien moins que rassuré, je fourrageai dans les tiroirs de mon bureau et en tirai une pile de feuillets manuscrits que je tendis à Poirot. En vue d'une éventuelle publication, j'avais divisé mon ouvrage en chapitres et l'avais mis à jour la veille au soir en y consignant la visite de Mlle Russell. Poirot avait en main vingt chapitres. Je les lui laissai et sortis.

J'avais une visite à faire assez loin de chez moi et il était plus de 20 heures quand je rentrai à la maison où Caroline m'avait préparé un repas chaud sur un plateau. Elle m'apprit qu'elle avait dîné à 19 h 30 avec Poirot, et que celui-ci s'était ensuite rendu dans mon atelier pour y achever la lecture de mon manuscrit.

— Et j'espère, James, que tu as fait preuve de tact en parlant de

moi ?

Ma mine s'allongea. Je n'avais rien fait de tel. Caroline ne s'y trompa guère.

— Aucune importance, après tout, M. Poirot comprendra. Il me comprend beaucoup mieux que toi.

J'allai rejoindre Poirot dans l'atelier. Il était assis près de la fenêtre, le manuscrit soigneusement rangé sur une chaise, à côté de lui. Il posa la main sur la pile de feuilles.

— Eh bien, toutes mes congratulations pour votre... votre modestie.

— Oh ! m'exclamai-je, quelque peu surpris.

— Et pour votre réserve, ajouta-t-il.

— Oh ! m'exclamai-je derechef.

— Hastings, lui, n'écrivait pas ainsi. À chaque page, et presque à chaque ligne, on retrouvait le mot : Je. Ce *qu'il* pensait, ce *qu'il* disait, mais vous... votre personnalité reste à l'arrière-plan. Elle n'interfère que par-ci par-là, dans quelques scènes domestiques, pour ainsi dire.

Devant son regard pétillant, une légère rougeur me monta au visage et je demandai, non sans quelque inquiétude :

— Sans façon, que pensez-vous de ce travail ?

— Vous voulez mon opinion sincère ?

Poirot abandonna son ton facétieux.

— C'est un récit très minutieux et très fidèle, dit-il avec bienveillance. Vous avez relaté les faits avec exactitude et précision, malgré une certaine tendance à vous montrer trop discret sur la part que vous y avez prise.

— Et cela vous a-t-il aidé ?

— Oui, et même grandement, je puis dire. Et maintenant, allons chez moi. Je dois préparer la scène pour ma petite... représentation.

Caroline attendait dans le hall. À mon avis, elle espérait être invitée à nous accompagner. Avec tact, Poirot sauva la situation en déclarant d'un air désolé :

— J'aurais vraiment voulu que vous soyez des nôtres, mademoiselle, mais vu les circonstances, ce ne serait pas très avisé. Voyez-vous, toutes les personnes présentes ce soir seront suspectes. Parmi elles, je vais découvrir le meurtrier de M. Ackroyd.

— Vous en êtes si sûr que cela ? demandai-je, plutôt sceptique.

— Je vois que ce n'est pas votre cas, rétorqua sèchement le détective. Vous ne savez pas encore de quoi est capable Hercule Poirot.

Et, comme Ursula descendait l'escalier, il ajouta à son intention :

— Vous êtes prête, mon enfant ? Très bien, alors allons-y. Croyez-moi, mademoiselle Caroline, c'est pour votre bien que j'agis de la sorte. Je vous souhaite une bonne soirée.

Nous partîmes donc, et Caroline s'attarda sur le seuil pour nous suivre des yeux. On aurait dit un chien qui vient de se voir privé de sa promenade.

Tout était déjà prêt dans le salon des Mélèzes. Verres et sirops attendaient sur la table à côté d'une assiette de biscuits, et on avait apporté de la pièce voisine quelques chaises supplémentaires.

Poirot s'affaira en tous sens, avançant une chaise, déplaçant une lampe et se baissant parfois pour rectifier la position d'une des nombreuses carpettes. Il apporta un soin tout particulier à l'éclairage, qu'il dirigea du côté où étaient groupés les sièges, laissant dans une quasi-pénombre l'autre partie de la pièce où, supposai-je, il avait l'intention de s'asseoir. Nous l'observions, Ursula et moi, quand un coup de sonnette retentit.

— Les voilà, constata-t-il. Bon, tout est prêt.

La porte s'ouvrit devant les invités, et Poirot s'avança pour accueillir Mme Ackroyd et Flora.

— C'est si aimable à vous d'être venues... et à vous aussi, major Blunt, monsieur Raymond.

Le secrétaire affichait sa bonne humeur coutumière.

— Alors, commença-t-il en riant, quelle surprise nous réservez-vous ? S'agit-il d'une invention scientifique ? Allez-vous nous fixer des bandes aux poignets pour détecter les battements de cœur coupables ? Ce genre de machine existe bien, non ?

— J'ai lu quelque chose à ce sujet, admit Poirot, mais moi, je suis vieux jeu, et adepte des méthodes éprouvées. Je ne me sers que de mes petites cellules grises. Et maintenant, commençons, mais d'abord... j'ai une annonce à vous faire.

Il fit avancer Ursula en la tenant par la main.

— Je vous présente Mme Ralph Paton. Le capitaine Paton et elle se sont mariés au mois de mars.

Mme Ackroyd laissa échapper un petit cri.

— Ralph, marié ! En mars dernier ! Oh ! Mais c'est absurde ! Comment serait-ce possible ?

Elle dévisagea Ursula comme si elle ne l'avait jamais vue.

— Et marié avec Bourne ? Vraiment, monsieur Poirot, je ne puis vous croire !

Ursula rougit et voulut parler, mais Flora la devança. Elle s'approcha rapidement d'elle et dit en lui prenant le bras :

— Ne nous en veuillez pas de notre surprise, surtout. Mais Ralph et vous avez si bien gardé votre secret que nous ne nous doutions de rien. Cette nouvelle... me fait le plus grand plaisir.

— Vous êtes vraiment bonne, mademoiselle, répondit Ursula à voix basse, et j'aurais compris que vous soyez très fâchée. Ralph a très mal agi, surtout envers vous.

Flora lui tapota le bras d'un geste réconfortant.

— Ne vous inquiétez pas pour cela. Ralph était aux abois et c'était pour lui la seule échappatoire possible, j'aurais sans doute fait la même chose à sa place. Mais je trouve qu'il aurait pu me mettre dans le secret, je l'aurais épaulé de mon mieux.

Poirot tapa légèrement sur la table et se racla la gorge.

— La conférence va commencer, chuchota Flora, M. Poirot réclame le silence. Dites-moi au moins une chose : où est Ralph ? Si quelqu'un doit le savoir, c'est bien vous.

— Mais non, justement, s'écria Ursula, au bord des larmes. Je n'en sais rien !

— N'est-il pas aux mains de la police de Liverpool ? demanda Raymond. C'est ce que j'ai lu dans le journal.

— Il n'est pas à Liverpool, déclara Poirot d'un ton bref.

— En fait, observai-je, personne ne sait où il est.

— Sauf Hercule Poirot, bien sûr ! lança Raymond.

Le Belge prit la boutade au sérieux.

— Moi, je sais tout : n'oubliez pas cela.

Geoffrey Raymond haussa les sourcils et siffla entre ses dents.

— Tout ? Cela fait beaucoup, non ?

— Faut-il comprendre que vous pouvez réellement deviner où se cache Ralph ? demandai-je, plutôt sceptique.

— Qui vous parle de deviner, mon ami ? Je sais.

— Il est à Cranchester ?

— Non, pas à Cranchester, répondit gravement Poirot.

Il n'ajouta rien mais, sur un geste de lui, tout le monde prit un siège. Ce fut à cet instant que deux nouveaux arrivants firent leur entrée et prirent place près de la porte : Parker et la gouvernante.

— Nous voici au complet, déclara Poirot, une nuance de satisfaction dans la voix. Tout le monde est là.

La nuance n'échappa à personne et, sur tous les visages groupés à l'autre extrémité de la pièce, je pus lire la même fugitive expression de malaise. Comme si chacun des assistants avait le sentiment d'être tombé dans un piège et venait de l'entendre se refermer.

Poirot consulta une liste et lut d'une voix pleine d'importance :

— Mme Ackroyd, Mlle Flora Ackroyd, le major Blunt, M. Geoffrey Raymond, Mme Ralph Paton, John Parker, Elizabeth Russell.

Puis il reposa le papier sur la table.

— Que signifie tout ceci ? s'enquit Raymond.

— Ce que je viens de vous lire est la liste des suspects. Chacun d'entre vous avait l'occasion de tuer M. Ackroyd...

Mme Ackroyd poussa un cri étranglé et bondit sur ses pieds.

— Je n'aime pas cela, geignit-elle. Je n'aime pas cela du tout. J'aimerais vraiment mieux rentrer.

— Il n'est pas question que vous partiez, madame, dit sévèrement Poirot. Pas avant d'avoir entendu ce que j'ai à dire.

Il se tut un instant et, à nouveau, s'éclaircit la gorge.

— Je vais tout reprendre du début. Lorsque Mlle Ackroyd m'a demandé de suivre cette affaire, je me suis rendu à Fernly Park, avec ce bon Dr Sheppard. Nous avons longé la terrasse et l'on m'a montré les empreintes laissées sur le rebord de la fenêtre. De là, l'inspecteur Raglan m'a fait suivre le sentier qui rejoint l'allée centrale. Mon regard a été attiré par un petit pavillon d'été que je suis allé explorer avec soin. J'y ai trouvé deux choses : un lambeau de batiste empesée et un tuyau de plume creux. Le morceau de batiste m'a immédiatement fait penser à un tablier de femme de chambre. Et quand l'inspecteur Raglan m'a montré sa liste, j'ai tout de suite remarqué que l'une des femmes de chambre, Ursula Bourne, n'avait pas vraiment d'alibi. À l'en croire, elle se trouvait dans sa chambre entre 21 h 30 et 22 heures.

Mais supposons qu'elle se soit trouvée dans le pavillon ? Si c'était bien le cas, elle avait pu s'y rendre pour y rencontrer quelqu'un. Et nous savons, par le Dr Sheppard, que quelqu'un est effectivement venu de l'extérieur ce soir-là : l'inconnu qu'il a croisé devant la grille. Au premier abord le problème était résolu : l'inconnu venait voir Ursula Bourne. Ce tuyau de plume était la preuve de son passage au pavillon et je l'ai instantanément associé à l'usage de la drogue, et particulièrement à la « neige », nom que l'on donne à l'héroïne de l'autre côté de l'Atlantique, où sa consommation est beaucoup plus répandue qu'en Angleterre. De surcroît, l'homme qu'a rencontré le Dr Sheppard avait l'accent américain, ce qui me confortait dans mon hypothèse.

» À un détail près : *les heures* ne concordaient pas. Ursula Bourne n'avait pas pu se rendre au pavillon avant 21 h 30, alors que l'homme avait dû y arriver quelques minutes après 21 heures. Naturellement, je pouvais supposer qu'il avait attendu une demi-heure. Ou alors qu'il y avait eu deux rendez-vous de suite dans le pavillon ce soir-là : c'était la seule autre possibilité. Et dès qu'elle me fut venue à l'esprit, je fis plusieurs découvertes. D'abord, Mlle Russell, la gouvernante, était allée consulter le Dr Sheppard ce matin-là, et avait paru s'intéresser grandement aux moyens de guérir les drogués. J'établis aussitôt le rapport entre cette visite et le tuyau de plume d'oie, et en conclus que l'homme en question était venu à Fernly pour y rencontrer la gouvernante, et non Ursula Bourne. Mais alors, avec qui cette dernière avait-elle rendez-vous ?

» Je ne restai pas longtemps dans l'incertitude. Pour commencer, je trouvai une bague - une alliance — à l'intérieur de laquelle étaient gravées une date et l'initiale « R ». Puis j'appris qu'on avait aperçu Ralph Paton sur le chemin du pavillon à 21 h 25, et j'entendis parler de certaine conversation qui avait eu lieu dans les bois, près du village — les interlocuteurs étant le capitaine Paton et une inconnue. Je disposais donc d'une série de faits qui s'enchaînaient dans un ordre rigoureux : un mariage secret, des fiançailles annoncées le jour du meurtre, l'entretien orageux surpris dans les bois et le rendez-vous au pavillon d'été, le même soir.

» Incidemment, ceci me prouvait une chose : que Ralph Paton et Ursula Bourne — ou Paton — avaient de bonnes raisons de souhaiter la disparition de M. Ackroyd. Mais une autre chose devenait ainsi parfaitement évidente : la personne qui se trouvait en compagnie de M. Ackroyd à 21 h 30 ne pouvait pas être Ralph Paton. Et nous arrivons à un nouvel aspect fort intéressant de cette affaire : qui était dans la pièce avec M. Ackroyd à 21 h 30 ? Pas Ralph Paton : il se trouvait au pavillon d'été avec sa femme. Ni Charles Kent : il était déjà

parti. Alors qui ? Ce fut à ce moment-là que je me posai la plus audacieuse, la plus lumineuse de toutes les questions : *y avait-il quelqu'un avec lui ?*

Poirot se pencha en avant et lança ces derniers mots avec un accent de triomphe, puis il se redressa avec la mine d'un homme qui vient de frapper un grand coup.

Nullement impressionné, Raymond protesta poliment :

— Je ne sais pas si vous cherchez à me faire passer pour un menteur, monsieur Poirot, mais le fait est prouvé par un second témoignage, la seule incertitude concernant les mots eux-mêmes. Le major Blunt a lui aussi entendu M. Ackroyd parler à quelqu'un, rappelez-vous. Il se tenait dehors sur la terrasse et, s'il n'a pu distinguer les paroles, il a parfaitement entendu des voix.

Poirot hocha la tête et répondit très calmement :

— Je n'ai pas oublié, mais le major Blunt a eu l'impression que c'était à *vous* que s'adressait M. Ackroyd.

Raymond parut un instant désarçonné, puis se reprit.

— Blunt sait désormais qu'il s'était trompé.

— C'est exact, reconnut ce dernier.

— Il doit pourtant y avoir une raison pour qu'il ait pensé que c'était vous, observa Poirot d'une voix songeuse. Oh non ! s'écria-t-il en levant la main, ne protestez pas, je devine quelle raison vous allez me fournir, mais elle ne me suffit pas. Il nous en faut une autre et j'ai mon idée là-dessus. Une chose m'a frappé dès le début : les mots que M. Raymond a entendus. Je m'étonne que personne n'ait fait de remarque, n'ait relevé qu'ils sonnaient bizarrement.

Il réfléchit quelques instants et cita lentement, de mémoire :

— *Les emprunts faits à ma bourse se sont répétés si fréquemment ces temps-ci que je crains de ne pouvoir accéder à votre requête.* Eh bien, cette façon de s'exprimer ne vous semble pas bizarre, à vous ?

— Pas à moi, dit Raymond. Il m'a souvent dicté des lettres pratiquement dans les mêmes termes.

— Précisément ! Et c'est là où je voulais en venir. Se serait-il exprimé ainsi au cours d'une conversation ? Il ne parlait pas à quelqu'un : il dictait une lettre.

— Alors... il la lisait à haute voix ? fit observer Raymond d'un ton pensif. Mais il devait bien la lire à quelqu'un, tout de même ?

— Pourquoi ça ? Nous n'avons aucune preuve de la présence de qui que ce soit. On n'a pas entendu d'autre voix que la sienne, rappelez-vous.

— Mais personne ne lirait ce genre de lettre tout haut, à moins de... d'être un peu dérangé !

— Vous avez tous oublié un détail, observa doucement Poirot : la visite de l'inconnu, le mercredi d'avant.

Tous les regards convergèrent sur lui. Avec un signe de tête encourageant, il reprit aussitôt :

— Mais oui, le mercredi. Ce n'est pas le jeune homme lui-même qui a retenu mon attention, mais la société qu'il représentait.

Raymond laissa échapper une exclamation de surprise.

— J'y suis ! La Compagnie du Dictaphone ! Alors, c'est à un dictaphone que vous pensez ?

Le détective fit un signe affirmatif.

— M. Ackroyd s'était promis d'en acquérir un, rappelez-vous. J'ai eu moi-même la curiosité d'enquêter auprès de la compagnie et on m'a répondu que M. Ackroyd avait effectivement acheté un appareil à leur représentant. Pourquoi il ne vous en a rien dit, je l'ignore.

— Il a dû vouloir me faire une surprise, murmura Raymond. Il prenait un plaisir presque puéril à surprendre les gens. Il aura voulu garder son secret un jour ou deux, tout en s'amusant avec son appareil comme un enfant avec un jouet neuf. Oui, cela se tient, et vous aviez tout à fait raison. Personne n'emploierait de phrases pareilles dans une conversation.

— Cela explique aussi l'erreur du major Blunt. Il a saisi des fragments de conversation enregistrée, et en a inconsciemment déduit que vous étiez avec M. Ackroyd. Il avait l'esprit ailleurs et ne pensait qu'à la silhouette blanche qu'il avait entrevue, persuadé qu'il s'agissait de Mlle Ackroyd. Alors que cette chose blanche, c'était le tablier d'Ursula Bourne qui se faufilait vers le pavillon.

Revenu de sa première surprise, Raymond fit observer :

— Brillante idée, je vous l'accorde, et qui ne me serait certainement jamais venue. Mais si brillante soit-elle... elle ne change rien à rien. M. Ackroyd était toujours vivant à 21 h 30 puisqu'il enregistrerait au dictaphone. Il semble évident que Charles Kent était déjà loin. Quant à Ralph Paton... ?

Le secrétaire hésita et jeta un coup d'œil en biais à Ursula, qui

rougit violemment. Elle n'en répondit pas moins fermement :

— Ralph et moi nous sommes séparés juste avant 21 h 45. Il ne s'est pas approché de la maison, j'en suis certaine, et il n'en a jamais eu l'intention — au contraire. Il avait bien trop peur de se trouver face à face avec son beau-père.

— Je ne mets pas votre parole en doute, se défendit Raymond. J'ai toujours été convaincu de l'innocence du capitaine Paton. Mais nous devons penser qu'il comparaitra devant la justice, et anticiper les questions qui lui seront posées. Il s'est mis dans un très mauvais cas, mais s'il donnait signe de vie...

— C'est votre avis ? l'interrompit Poirot. Le capitaine devrait se montrer ?

— Certainement. Si vous savez où il est.

— Je perçois que vous en doutez, et pourtant je viens de vous dire que je sais tout. La vérité sur l'appel téléphonique, les empreintes laissées sur le rebord de la fenêtre, la cachette de Ralph Paton...

— Où est-il ? demanda sèchement le major Blunt.

Hercule Poirot sourit.

— Pas bien loin.

— À Cranchester ? suggérai-je.

Le détective se tourna vers moi.

— Vous me posez toujours la même question, c'est vraiment une *idée fixe*. Non, il n'est pas à Cranchester. Il est ici !

Poirot tendit le bras d'un geste théâtral, index pointé, et nous nous retournâmes tous d'un même mouvement.

Ralph Paton se tenait debout sur le seuil.

LE RÉCIT DE RALPH PATON

Quant à moi, j'aurais bien voulu être ailleurs. C'est à peine si j'eus conscience de ce qui se passa ensuite, sinon qu'il y eut des exclamations et des cris de surprise. Quand j'eus repris assez de contrôle sur moi-même pour me rendre compte de ce qui arrivait, Ralph Paton était aux côtés de sa femme et lui tenait la main, en me souriant.

Poirot souriait, lui aussi, et me désignait de l'index :

— Ne vous ai-je pas répété trente-six fois qu'il ne sert à rien de vouloir cacher quelque chose à Hercule Poirot ? Ce qu'on lui cache, il le trouve toujours.

Sur quoi, il se tourna vers les autres :

— Un jour, souvenez-vous, nous avons tenu un petit conseil autour d'une table, juste nous six. Et j'ai accusé les cinq autres de me dissimuler quelque chose. Quatre m'ont livré leur secret, mais pas le Dr Sheppard. Pourtant, depuis le début, j'avais des soupçons. Le Dr Sheppard est allé aux *Trois Marcassins* le soir du meurtre, en espérant y rencontrer Ralph. Il ne l'y a pas trouvé. Mais supposons, me suis-je dit, supposons qu'en rentrant chez lui il l'ait rencontré dans la rue ? Le Dr Sheppard était un ami du capitaine, n'est-ce pas ? et il arrivait tout droit de la scène du crime. Il devait savoir que les choses se présentaient très mal pour son ami. Peut-être en savait-il plus que les autres...

— En effet, dis-je d'un ton morne, et je crois que je ferais mieux de passer aux aveux. Je suis allé voir Ralph, cet après-midi-là. D'abord, il a refusé de me faire ses confidences. Mais finalement il m'a tout révélé, son mariage et sa situation désastreuse. Dès que le meurtre a été découvert, j'ai compris que si cette situation venait à être connue, les soupçons ne pourraient que se porter sur lui, ou sur celle qu'il aimait. Et je l'ai mis en face des faits. L'idée qu'il pourrait être appelé à déposer et, ce faisant, à compromettre sa femme, l'a fait se résoudre à... à...

— À mettre les voiles, acheva plaisamment Ralph, profitant de mon

hésitation. Vous comprenez, Ursula m'avait quitté pour rentrer à la maison. J'ai pensé qu'elle avait très bien pu essayer d'obtenir une nouvelle entrevue avec mon beau-père. Il s'était déjà conduit si grossièrement envers elle, cet après-midi-là. J'ai cru... j'ai cru qu'il s'était montré tellement insultant, d'une façon impardonnable, que, sans plus savoir ce qu'elle faisait...

Il se tut, et Ursula dégagea sa main de la sienne.

— Tu as cru cela, Ralph ! s'exclama-t-elle en reculant d'un pas. Tu as vraiment cru que j'aurais pu faire une chose pareille ?

— Revenons-en au Dr Sheppard et à sa conduite coupable dans cette affaire, intervint sèchement Poirot. Le docteur a accepté d'aider Ralph dans la mesure de ses moyens, et réussi à le cacher là où la police ne pourrait pas le trouver.

— Où cela ? demanda Raymond. Chez lui ?

— Ah ! mais non, pas du tout. Posez-vous plutôt la question que je me suis posée moi-même. Si ce bon docteur veut cacher le jeune homme, quel genre d'endroit va-t-il choisir ? Pas loin de chez lui, forcément. Je pense à Cranchester. Un hôtel ? Non. Un... un meublé ? Encore moins. Alors quoi ? Et je trouve : une maison de santé ! Une clinique psychiatrique. Et je veux vérifier ma théorie. J'invente un neveu un peu... un peu dérangé. Je consulte Mlle Sheppard sur les établissements possibles. Elle m'en indique deux, près de Cranchester, auxquels son frère a déjà adressé des malades. Je fais mon enquête et... et oui. J'en trouve une où le docteur a amené lui-même un patient le samedi matin. Ce patient, bien qu'il soit inscrit sous un autre nom, je le reconnais pour le capitaine Paton. J'acquiesce les petites formalités d'usage et je suis autorisé à l'emmener. Il est arrivé chez moi hier matin de très bonne heure.

Je lançai à Poirot un regard sombre et murmurai :

— Le fameux expert de Caroline. L'homme du ministère de l'Intérieur... Et moi qui n'ai rien deviné !

— Vous voyez maintenant, mon ami, pourquoi je trouvais votre manuscrit si... si réservé. Tout ce que vous disiez était vrai, mais vous ne disiez pas tout.

J'étais bien trop décontenancé pour discuter.

— Le Dr Sheppard s'est conduit en ami loyal, dit Ralph, il m'a soutenu tout au long de cette épreuve et n'a agi que pour mon bien. Je comprends maintenant, grâce à M. Poirot, que c'était une erreur. J'aurais dû me montrer tout de suite et faire face à la situation. Mais voyez-vous, là-bas, nous ne lisons pas les journaux et j'ignorais la

tournure des événements.

— Le Dr Sheppard a fait preuve d'une discrétion exemplaire, observa sèchement Poirot. Mais les petits secrets, moi, je les découvre tous. C'est mon métier.

— Et maintenant, intervint Raymond avec impatience, racontez-nous tout ce qui s'est passé ce soir-là, Ralph.

— Vous le savez déjà, et je n'ai vraiment pas grand-chose à ajouter. J'ai quitté le pavillon vers 21 h 45 et j'ai flâné dans les petits chemins, me demandant quel parti prendre. Je reconnais que je n'ai pas l'ombre d'un alibi, mais je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pas mis les pieds dans le cabinet de travail et que je n'ai pas revu mon beau-père, ni vivant ni mort. Peu m'importe ce que tout le monde en pensera, mais j'aimerais que vous, au moins, vous me croyiez.

— Pas d'alibi, répéta Raymond à voix basse. Dommage ! Je vous crois, bien sûr, mais... c'est très fâcheux.

— Bien au contraire, dit Poirot d'un ton réjoui, cela rend les choses plus simples. Oui, bien plus simples.

Nous le regardâmes tous sans comprendre.

— Vous suivez ma pensée, non ? Alors je m'explique : pour sauver le capitaine Paton, le vrai coupable doit tout avouer.

Il sourit à la cantonade.

— Mais oui, je sais ce que je dis. Voyez-vous, si je n'ai pas demandé à l'inspecteur Raglan d'être des nôtres, c'est pour une bonne raison. Je ne voulais pas lui révéler tout ce que je savais... en tout cas pas ce soir.

Il se pencha en avant et sa voix, son attitude changèrent. Il parut soudain dangereux.

— Moi qui vous parle, je sais que le meurtrier de M. Ackroyd est en ce moment dans cette pièce, et c'est à lui que je m'adresse. *Demain, l'inspecteur Raglan apprendra la vérité.* Vous comprenez ?

Un silence tendu s'installa, et il durait encore quand la vieille Bretonne entra, apportant un télégramme sur un plateau. Poirot s'empara du pli, le déchira, et la voix sonore de Blunt s'éleva tout à coup.

— Le meurtrier est l'un d'entre nous, dites-vous ? Et... vous savez qui ?

Poirot avait lu le message. Il froissa la dépêche dans sa main.

— Je le sais, oui... maintenant.

Il tapota la boule de papier.

— Qu'avez-vous là ? demanda vivement Raymond.

— Un message radio, provenant d'un paquebot en route pour les États-Unis.

Il y eut un silence de mort. Poirot se leva et annonça en s'inclinant :

— Mesdames, messieurs, notre petite réunion est terminée. Et rappelez-vous : *l'inspecteur Raglan apprendra la vérité demain matin.*

TOUTE LA VÉRITÉ

Un geste discret de Poirot m'enjoignit de rester après le départ des autres. J'obéis, m'approchai de la cheminée et me mis à remuer pensivement les bûches du bout du pied.

J'étais on ne peut plus intrigué par les déclarations de Poirot et, pour la première fois, je donnais ma langue au chat. Pendant un instant, je fus tenté de croire que la scène à laquelle je venais d'assister n'était qu'une gigantesque fanfaronnade. Et que le Belge, pour reprendre une de ses expressions, nous avait « joué la comédie » dans le seul but de se rendre intéressant. Et pourtant, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il y avait du vrai là-dessous. J'avais perçu une véritable menace dans cet avertissement, et une non moins réelle sincérité. Mais je persistais à croire que le détective s'était fourvoyé.

Quand la porte se fut refermée sur le dernier invité, il vint me rejoindre près de la cheminée et demanda d'une voix paisible :

— Alors, mon ami, que pensez-vous de tout cela ?

— Je n'en sais rien moi-même, répondis-je en toute franchise. Où vouliez-vous en venir ? Pourquoi n'avoir pas révélé immédiatement la vérité à l'inspecteur Raglan, au lieu d'adresser au coupable cet avertissement byzantin ?

Poirot s'assit, tira un étui de sa poche, y prit une minuscule cigarette russe et fuma quelques instants en silence.

— Faites fonctionner vos petites cellules grises, dit-il enfin. Je ne fais jamais rien sans raison.

J'hésitai un moment, puis risquai avec précaution :

— À première vue, je serais tenté de croire que vous ignoriez vous-même l'identité du coupable, tout en étant convaincu qu'il se trouvait parmi les personnes présentes. Et vos paroles ne visaient qu'à le forcer à faire des aveux complets.

Poirot eut un hochement de tête approbateur.

— Brillante idée... mais pas la bonne.

— Je pensais que vous auriez pu vouloir l'obliger à se découvrir, non en passant aux aveux mais en essayant de vous réduire au silence, comme il l'a fait pour M. Ackroyd. Et avant que vous puissiez le dénoncer demain matin.

— Un piège dont je serais moi-même l'appât ? *Merci, mon ami*, mais je ne suis pas assez héroïque pour cela.

— Alors je ne comprends plus. Vous prenez sciemment le risque de voir le criminel s'échapper en le mettant sur ses gardes ?

— Il ne peut pas s'échapper, déclara Poirot avec gravité. Il n'a qu'une issue... et elle ne le mènera pas à la liberté.

— Vous croyez vraiment que l'une des personnes qui se trouvaient ici ce soir est l'auteur du crime ? demandai-je, sceptique.

— Oui, mon ami.

— Et laquelle ?

Un silence plana pendant quelques minutes. Puis, Poirot lança son mégot dans la cheminée et prit la parole d'une voix calme et réfléchie.

— Je vais refaire avec vous le chemin que j'ai moi-même suivi. Vous ferez chaque pas avec moi, et vous verrez vous-même que tous les indices convergent vers une seule personne, indiscutablement. Pour commencer, deux faits et un petit désaccord sur l'heure ont particulièrement attiré mon attention. Premier fait : le coup de téléphone. Si Ralph Paton était bien le meurtrier, cet appel était inutile et absurde. Donc, ai-je pensé, Ralph Paton n'est pas le coupable.

» J'ai vérifié que l'appel ne provenait pas d'une personne de la maison, et pourtant je restais convaincu d'une chose : c'est parmi les personnes présentes à Fernly ce soir-là que je trouverais mon criminel. J'en déduisis que le message avait été envoyé par un complice. Cette déduction ne me satisfaisait guère, mais je m'en contentai pour le moment.

» Je m'interrogeai ensuite sur la raison de cet appel : question difficile. Je la posai donc autrement : quel résultat avait-il produit ? Réponse : la découverte du crime le soir même, au lieu du lendemain matin, ce qui aurait probablement été le cas sinon. Vous êtes d'accord ?

— Ou-oui... oui. M. Ackroyd ayant donné des ordres pour ne plus être dérangé, il est en effet probable que personne ne serait entré dans son cabinet ce soir-là.

— *Très bien*, nous avançons, semble-t-il. Mais moi, j'étais toujours

dans le noir. À quoi bon provoquer la découverte du crime le soir même, plutôt que le lendemain matin ? La seule idée qui me vint à l'esprit fut la suivante : s'il connaissait l'heure de la découverte du crime, le meurtrier pouvait s'arranger pour se trouver sur les lieux quand on forcerait la porte, ou au moins tout de suite après. Et nous en arrivons à mon deuxième fait : le déplacement du fauteuil.

» L'inspecteur Raglan a écarté ce détail, qu'il a jugé sans importance. Moi, au contraire, je l'ai toujours trouvé d'une importance extrême. Vous avez joint à votre manuscrit un petit plan très clair du cabinet de travail. Si vous l'aviez sur vous, vous pourriez constater que, placé là où Parker l'a trouvé, ce fauteuil s'interpose exactement entre la porte et la fenêtre.

— La fenêtre ! m'écriai-je.

— Je vois que vous avez saisi ma première idée. J'ai d'abord supposé que le siège avait été déplacé pour cacher à un arrivant éventuel un indice quelconque en rapport avec la fenêtre. Mais je renonçai vite à cette supposition car, bien que ce fauteuil fût une bergère à dossier haut, il ne cachait qu'une partie de la fenêtre, la moitié inférieure. Non, mon ami... mais rappelez-vous : il y avait une petite table, juste en face de cette fenêtre, couverte de journaux et de revues. Cette table était complètement cachée par la bergère éloignée du mur. C'est alors que j'eus ma première intuition de la vérité, même si c'était encore flou.

» Supposons qu'il y ait eu sur cette table un objet qu'on voulût cacher ? Quelque chose que le meurtrier lui-même avait placé là ? À ce moment-là, je ne voyais pas du tout ce que cet objet pouvait bien être mais j'avais quelques petites idées intéressantes sur le sujet. Par exemple, il s'agissait d'un objet que le meurtrier n'avait pas pu emporter après avoir commis son crime. Mais qu'il devait à tout prix reprendre après la découverte du corps, et cela le plus tôt possible. D'où cet appel téléphonique, qui lui permettait de se trouver sur les lieux au moment opportun.

» Maintenant, quatre personnes étaient sur les lieux avant l'arrivée de la police. Vous, Parker, le major Blunt et M. Raymond. J'éliminai aussitôt Parker, qui était assuré de se trouver là à n'importe quel moment, et d'ailleurs c'était lui qui m'avait signalé ce fauteuil déplacé. Il était donc hors de cause, ou en tout cas disculpé du crime. Mais je croyais encore qu'il pouvait être le maître chanteur de Mme Ferrars. Par contre, Raymond et Blunt restaient des suspects possibles. Car si le meurtre avait été découvert le matin de bonne heure, ils risquaient d'arriver trop tard pour faire disparaître l'objet posé sur la table ronde.

» Mais quel était cet objet ? Tout à l'heure, je vous ai exposé ma théorie sur ces fragments de conversation plus ou moins bien captés par deux témoins. Dès que j'appris la visite du représentant, cette idée de dictaphone s'est implantée dans mon esprit. Vous avez entendu ce que j'ai dit dans cette même pièce il y a moins d'une demi-heure ? Ils ont tous accepté mon hypothèse, mais un point capital semble leur avoir échappé. Si, comme nous le supposons, M. Ackroyd se servait bien d'un dictaphone ce soir-là, pourquoi ne l'a-t-on pas retrouvé ?

— J'avoue n'avoir jamais pensé à cela.

— J'y reviens. Nous savons qu'un appareil de ce type a été livré à M. Ackroyd, mais on ne l'a pas retrouvé parmi ses objets personnels. Donc, si on a enlevé quelque chose qui se trouvait sur la table, pourquoi ne s'agirait-il pas du dictaphone, précisément ? Cela n'a toutefois pas dû être facile. Certes, l'attention de tous devait se concentrer sur le corps de la victime et n'importe qui, sans doute, pouvait s'approcher de la table sans être vu. Mais on ne glisse pas discrètement un dictaphone dans sa poche, c'est un objet encombrant. Il fallait donc disposer d'un... comment dirais-je... d'un réceptacle.

» Vous voyez où je veux en venir ? La silhouette de notre meurtrier prend forme. Il s'agit d'une personne qui s'est trouvée immédiatement sur les lieux quand on a découvert le crime, mais qui aurait pu ne pas s'y trouver si cette découverte avait eu lieu le lendemain matin. Et de plus, d'une personne qui transportait le... le réceptacle nécessaire et donc...

J'interrompis cet exposé en m'écriant :

— Mais pourquoi enlever ce dictaphone ? Dans quel but ?

— Vous réagissez comme M. Raymond. Vous tenez pour acquis que la voix identifiée par les deux témoins à 21 h 30 était celle de M. Ackroyd en train de parler dans son dictaphone. Mais réfléchissez aux possibilités qu'offre cette invention si pratique. On s'en sert pour dicter, n'est-ce pas ? Après quoi, un secrétaire ou une dactylo le remet en marche et la même voix se fait entendre à nouveau.

J'en eus le souffle coupé.

— Vous voulez dire... ?

— Oui, confirma Poirot en hochant la tête, c'est bien ce que je veux dire. À 21 h 30, M. Ackroyd était déjà mort. Ce n'était pas l'homme qui parlait, mais la machine.

— Et c'est le meurtrier qui l'a mise en marche. Mais alors... il était dans la pièce ?

— C'est possible, mais n'excluons pas la possibilité d'un mécanisme déclencheur sur le principe de la minuterie, par exemple, ou encore du réveille-matin. Si notre criminel en a fait usage, cela nous donne deux précisions supplémentaires pour notre portrait imaginaire. La personne en question savait que M. Ackroyd venait d'acheter un dictaphone et elle possédait les notions de mécanique nécessaires.

» J'avais déjà trouvé tout cela quand nous découvrîmes les empreintes sur le rebord de la fenêtre. À partir de là, j'envisageai trois hypothèses. 1 — Les empreintes étaient bien celles de Ralph Paton. Il était donc venu à Fernly ce soir-là et avait pu entrer dans le cabinet de son beau-père par la fenêtre et trouver le cadavre de celui-ci. Première hypothèse. 2 — Les empreintes avaient été laissées par une autre personne dont les chaussures avaient des semelles à picots en caoutchouc. Mais les habitants de la maison portaient tous des chaussures à semelle de crêpe, et il eût fallu que celles de l'inconnu présentent exactement le même dessin que celles de Ralph Paton. J'écartai d'emblée l'idée d'une telle coïncidence. D'ailleurs, d'après la serveuse du Chien qui siffle, Charles Kent était chaussé de bottines « qui lui sortaient des pieds ». 3 — Ces empreintes avaient été faites dans l'intention délibérée de détourner les soupçons sur Ralph Paton. Conclusion qui rendait nécessaire la vérification de certains faits.

» La police s'était procuré aux *Trois Marcassins* une paire de chaussures appartenant à Ralph. Mais ceux-là, ni lui ni personne n'avait pu les porter ce soir-là, puisque le garçon d'étage les avait descendus pour les cirer. La police en avait déduit qu'il en portait de semblables, et je pus m'assurer qu'il en avait bien apporté deux paires. Mais si mon raisonnement était juste, le meurtrier avait aux pieds les chaussures de Ralph, ce qui signifiait que celui-ci s'était muni de trois paires identiques : cela me parut fort peu probable. Cette troisième paire ne pouvait donc être qu'une paire de bottines. Je priai votre soeur de se renseigner sur ce point, en insistant sur l'importance de la couleur ; dans le seul but, je l'avoue, de lui masquer mes véritables intentions. Vous connaissez le résultat de son enquête : Ralph Paton avait bien emporté une paire de bottines.

» La première question que je lui posai quand il arriva chez moi hier matin fut celle-ci : quelles chaussures avait-il aux pieds ce fameux soir ? Il répondit sans hésiter que c'étaient des bottines, et d'ailleurs il les portait toujours, n'ayant rien d'autre à se mettre.

» Ainsi, notre portrait du meurtrier se précise. Il s'agit d'une personne qui a eu l'occasion, ce jour-là, de dérober ses chaussures au capitaine Paton, aux *Trois Marcassins*.

Ici, Poirot s'interrompit pour reprendre bientôt en haussant

légèrement le ton :

— Mais il y a plus : il fallait aussi que le meurtrier ait eu l'occasion de prendre le poignard dans la vitrine. Vous me répondrez que n'importe quelle personne de la maison aurait pu le faire, mais rappelez-vous : Flora Ackroyd a bien précisé que le poignard n'était plus dans la vitrine quand elle a examiné les objets qui s'y trouvaient.

Poirot fit une nouvelle pause avant de poursuivre :

— Et maintenant que tout est clair, récapitulons. Notre meurtrier est donc une personne qui est allée aux *Trois Marcassins* dans la journée, et qui était assez liée avec M. Ackroyd pour savoir qu'il venait d'acheter un dictaphone. Une personne qui s'intéressait à la mécanique, qui a eu l'occasion de prendre le poignard dans la vitrine avant l'arrivée de Mlle Flora et qui disposait de... du réceptacle nécessaire pour cacher le dictaphone, une sacoche noire par exemple. Enfin une personne qui est restée seule dans le cabinet de travail pendant quelques minutes après la découverte du crime, alors que Parker téléphonait à la police... Je n'en vois qu'une : le Dr Sheppard !

RIEN QUE LA VÉRITÉ

Un silence de mort régna pendant une longue minute.

J'éclatai de rire :

— Vous êtes fou !

— Non, dit tranquillement Poirot, je ne suis pas fou. C'est le petit désaccord sur l'heure qui a tout de suite attiré mon attention sur vous, dès le début.

— Un petit désaccord ? questionnai-je, intrigué.

— Mais oui, rappelez-vous. Tout le monde a déclaré — vous aussi d'ailleurs — qu'il fallait cinq minutes pour aller de la maison à la grille, et encore moins par le raccourci qui mène à la terrasse. Or, selon votre propre témoignage et celui de Parker, vous avez quitté la maison à 20 h 50. Mais il était 21 heures quand vous êtes arrivé à la grille. Et il faisait froid, personne n'a envie de flâner par ce temps-là. Alors, pourquoi le trajet vous avait-il pris dix minutes au lieu de cinq ? depuis le début également, nous n'avons eu que votre parole pour être sûrs que la fenêtre était fermée. Ackroyd vous avait demandé de vous en assurer, il n'a pas vérifié lui-même.

» Mais supposons que le loquet n'ait pas été mis ? Ces dix minutes vous auraient-elles suffi pour contourner la maison, changer de chaussures, escalader la fenêtre, tuer Ackroyd et gagner la grille, où vous étiez à 21 heures ? J'écartai cette hypothèse, car un homme aussi nerveux que l'était M. Ackroyd ce soir-là vous aurait entendu pénétrer chez lui et il y aurait eu une lutte.

» Mais si vous l'aviez tué avant de partir, pendant que vous vous teniez derrière son fauteuil ? Je vois les choses ainsi : vous sortez par la grand-porte, courez au pavillon, chaussez les souliers de Ralph que vous aviez apportés dans votre sacoche, marchez dans la boue, imprimez vos empreintes sur l'appui de fenêtre, entrez dans le cabinet de travail, fermez la porte de l'intérieur, retournez en hâte au pavillon pour remettre vos propres chaussures et courez jusqu'à la grille. (J'ai fait tout cela moi-même l'autre jour pendant votre visite à Mme Ackroyd. Cela m'a pris exactement dix minutes.) Puis vous rentrez

chez vous, ce qui vous donne un alibi puisque vous avez programmé le déclenchement du dictaphone pour 21 h 30.

— Mon cher Poirot, dis-je d'une voix qui me parut à moi-même étrange et quelque peu forcée, vous avez trop ressassé cette affaire. Pourquoi diable aurais-je tué Ackroyd ? Qu'avais-je à y gagner ?

— La sécurité. C'est vous qui faisiez chanter Mme Ferrars. En tant que médecin de son mari, personne n'était mieux placé que vous pour savoir de quoi il était mort. Quand nous avons causé dans le jardin, le premier jour, vous m'avez parlé d'un héritage que vous aviez fait un an plus tôt. Je me suis renseigné et n'en ai pas trouvé trace. Vous l'avez inventé, pour expliquer les vingt mille livres de Mme Ferrars. Vous n'en avez pas tiré grand profit, d'ailleurs. Presque tout a été englouti en spéculations, puis vous vous êtes montré trop gourmand et Mme Ferrars a trouvé une issue que vous n'aviez pas prévue. Si Ackroyd avait su la vérité, il se serait montré sans pitié pour vous : vous étiez perdu.

— Et le coup de téléphone ? demandai-je, refusant de m'avouer battu. Vous avez une bonne explication pour cela aussi, j'imagine ?

— Je vous avouerai que ce fut là ma pierre d'achoppement. Surtout quand j'ai appris qu'on vous avait réellement appelé de la gare, car j'avais d'abord cru à une invention de votre part. Cela, ce fut une vraie trouvaille ! L'excuse qu'il vous fallait pour retourner à Fernly, découvrir le corps et être en mesure de reprendre le dictaphone, dont dépendait votre alibi. Je n'avais qu'une idée très floue de la façon dont vous aviez pu vous y prendre le jour où je suis venu voir votre sœur pour la première fois. Quand je lui ai demandé qui était venu à votre consultation du vendredi, je ne pensais pas à Mlle Russell. Sa visite fut une heureuse coïncidence, puisqu'elle vous a trompé sur l'objet de mes recherches, n'est-ce pas ? Et j'ai trouvé ce que je cherchais. L'un de vos patients était steward sur un paquebot américain. N'avait-il pas toutes les chances d'avoir pris ce soir-là l'express de Liverpool ? Et une fois notre homme en mer, plus de danger. Je pris note que *l'Orion* appareillait le samedi, obtins le nom du steward et lui fis parvenir un message radio, pour lui poser une question bien précise. C'est la réponse que l'on m'a remise tout à l'heure devant vous.

Poirot me tendit la dépêche, et j'y lus ce qui suit :

« Exact. Le Dr Sheppard m'avait demandé de déposer un pli chez un de ses patients. Je devais l'appeler de la gare pour lui transmettre la réponse. La commission dont on m'a chargé était : pas de réponse. »

— Brillante idée, observa Poirot. L'appel était bien réel et votre sœur en est témoin. Mais nous n'avions aucun moyen d'en connaître le

contenu, sauf votre parole.

Je bâillai.

— Tout ceci est très intéressant, mais cela ne nous mène pas à grand-chose.

— Vous croyez ? Rappelez-vous ce que je vous ai dit : l'inspecteur Raglan saura la vérité demain matin. Mais, par amitié pour votre excellente soeur, je veux bien vous laisser une autre issue. Une trop forte dose de somnifères, par exemple. Vous saisissez ? Mais le capitaine Paton devra être disculpé, cela va de soi. Et je vous suggère de terminer votre si intéressant manuscrit... sans rien omettre, cette fois.

— Vous me semblez très fertile en suggestions, observai-je à mon tour. Est-ce tout ?

— Maintenant que vous m'y faites penser, j'ai encore une suggestion, en effet. Il serait très déraisonnable de votre part d'essayer de me réduire au silence, comme M. Ackroyd. Comprenez-moi bien : avec Hercule Poirot, ce genre de méthodes ne mène à rien.

Je m'arrachai un semblant de sourire.

— Mon cher Poirot, je suis tout ce que vous voudrez, mais pas idiot.

Sur quoi, je me levai et étouffai un bâillement.

— Eh bien, il est temps de rentrer chez moi. Merci pour cette soirée si intéressante et si instructive.

Comme j'allais sortir, Poirot se leva à son tour et s'inclina devant moi avec sa politesse accoutumée.

RENDONS À CÉSAR...

5 heures du matin. Je suis très fatigué, mais j'ai fini ma tâche. J'ai le bras ankylosé d'avoir tant écrit.

Curieuse fin, pour mon manuscrit. Et moi qui envisageais de le publier, en tant qu'histoire d'un échec de Poirot. Le sort a d'étranges caprices.

Dès le début, depuis le moment où j'ai aperçu Ralph Paton et Mme Ferrars en tête-à-tête, j'ai pressenti le désastre. J'ai cru alors qu'elle se confiait à lui, en quoi je me trompais. Mais l'idée persista en moi après que j'eus suivi Ackroyd dans son cabinet... et, jusqu'à ce qu'il m'eût dit la vérité.

Pauvre vieil Ackroyd ! Il me reste la satisfaction de lui avoir donné sa chance : j'ai insisté pour qu'il lise cette lettre avant qu'il ne soit trop tard. Mais soyons honnête. Ne savais-je pas, au fond de moi-même, qu'avec une pareille tête de mule, mon insistance obtiendrait l'effet inverse ? D'un point de vue psychologique, sa nervosité de ce soir-là me parut très intéressante. Il flairait le danger et pourtant il ne m'a jamais soupçonné.

L'idée du poignard ne m'est venue qu'au dernier moment. Je m'étais muni d'une petite arme personnelle très maniable, mais changeai mes plans en apercevant celle-ci dans la vitrine. Elle, au moins, ne permettrait pas de remonter jusqu'à moi.

Je crois que j'ai toujours su que je finirais par tuer Ackroyd. Dès que j'avais appris la mort de Mme Ferrars, j'avais eu la conviction qu'elle lui avait tout dit avant de mourir. Quand je le rencontrai et le vis si troublé, je m'imaginai qu'il devait connaître la vérité tout en se refusant à y croire... et qu'il voulait me donner une chance de me défendre.

Je rentrai donc chez moi prendre les précautions nécessaires. Si l'agitation d'Ackroyd n'avait eu pour cause que les fredaines de Ralph, rien ne serait arrivé. Deux jours plus tôt, il m'avait confié le dictaphone pour une vérification. L'appareil présentait un léger défaut et je l'avais décidé à me laisser y jeter un coup d'œil plutôt que de le

rendre. Je le modifiai à ma convenance et l'emportai ce soir-là dans ma sacoche.

Je suis assez content de mes talents d'écrivain, et en particulier du paragraphe suivant :

La lettre lui avait été remise à 20 h 40. Il ne l'avait toujours pas lue quand je le quittai, à 20 h 50 exactement. J'hésitai un instant sur le seuil, la main sur la poignée, et me retournai en me demandant si je n'oubliais rien.

On ne pouvait mieux dire et, comme vous voyez, tout est vrai. Mais imaginez que j'aie fait suivre la première phrase d'une ligne de points de suspension. Quelqu'un aurait-il seulement cherché à savoir ce qui avait pu se passer pendant ces dix minutes ?

Quand je me retournai sur le seuil, j'eus tout lieu d'être satisfait. Je n'avais rien oublié. Le dictaphone était posé sur la table, près de la fenêtre, programmé pour 21 h 30 — un petit réglage ingénieux basé sur le principe du réveille-matin, et invisible de la porte car j'avais déplacé la bergère.

Je reconnais que ma rencontre inopinée avec Parker, en sortant de la pièce, me causa un choc. J'ai fidèlement rapporté l'incident.

Et ce passage où je relate ce qui s'est produit un peu plus tard, après la découverte du corps et lorsque j'eus envoyé Parker téléphoner à la police ! J'estime avoir choisi mes mots de façon on ne peut plus judicieuse : *je fis le peu qu'il y avait à faire !* Bien peu de chose, en effet. Simplement glisser le dictaphone dans ma sacoche et remettre la bergère à sa place, contre le mur. Je n'aurais jamais pensé que Parker s'aviserait de ce détail. Logiquement, il aurait dû, dans son trouble, se précipiter sur le corps sans rien voir d'autre. J'avais compté sans ce réflexe de domestique stylé.

Si seulement j'avais pu prévoir que Flora prétendrait avoir vu son oncle en vie à 21 h 45 ! Cela m'a intrigué plus que je ne saurais le dire. D'ailleurs, tout au long de cette affaire, quantité de choses m'ont intrigué au plus haut point. À croire que tout le monde y mettait du sien.

Mais j'avais surtout peur de Caroline : je m'étais mis en tête qu'elle finirait par deviner. Cette allusion qu'elle avait faite à ma faiblesse de caractère n'était-elle pas étrange ?

Mais elle ne saura jamais la vérité. Comme le dit Poirot, il me reste une issue...

Je peux lui faire confiance, il s'arrangera avec l'inspecteur Raglan. Je n'aimerais pas que Caroline sache. Elle m'est très attachée, et elle

est si fière... Ma mort lui fera de la peine, mais aucun chagrin n'est éternel...

Quand j'aurai terminé ce manuscrit, je le mettrai sous enveloppe et l'adresserai à Poirot.

Et ensuite, que choisirai-je ? Le véronal ? Il y aurait là une sorte de justice poétique. Non que je me sente en rien responsable de la mort de Mme Ferrars : cette mort fut la conséquence directe de sa conduite. Elle ne m'inspire aucune pitié.

Et je n'en éprouve pas davantage pour moi-même.

Soit, ce sera le véronal.

Ah ! si seulement Hercule Poirot n'avait pas pris sa retraite, et n'était pas venu chez nous cultiver des courges !...



Agatha Christie
LES QUATRE



Agatha Christie

LES QUATRE

*Traduction de Gérard de Chergé
entièrement révisée*



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob, 75006 PARIS

Titre de l'édition originale :

THE BIG FOUR

Publié par Harper Collins

AGATHA CHRISTIE® and POIROT® are registered trademarks of
Agatha Christie Limited in the UK and/or elsewhere.

The Big Four © 1927

Agatha Christie Limited. All rights reserved.

© 1933, Librairie des Champs-Élysées.

© 2015, éditions du Masque,
département des éditions Jean-Claude Lattès,
pour la présente édition.

© Conception graphique et couverture : WE-WE

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation,
représentation réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-7024-4199-2

*À James Watts,
l'un de mes plus sympathiques lecteurs*

L'HÔTE IMPRÉVU

Je connais des gens qui adorent traverser la Manche, des gens capables, à l'arrivée, de rester dans leur transat en attendant que le bateau ait jeté l'ancre, puis de rassembler leurs bagages sans panique avant de débarquer. Moi, je suis à tout jamais privé de cette belle impassibilité. Sitôt à bord, je me mets à tourner en rond, trouvant le temps trop court pour entreprendre quoi que ce soit. Je déplace sans arrêt mes valises et, si je descends prendre un repas au restaurant, je mange à toute allure, angoissé à l'idée que le bateau puisse accoster avant que je n'aie regagné le pont. Peut-être ces réflexes sont-ils tout bonnement hérités de la guerre, de ces brèves permissions où il semblait si important de s'assurer une place près de la passerelle pour être parmi les premiers à sauter sur le quai, sous peine de gaspiller quelques précieuses minutes d'une permission de trois ou cinq jours.

En cette matinée de juillet, tandis que, appuyé au bastingage, je regardais monter de l'horizon les blanches falaises de Douvres, je m'étonnais de voir les passagers, imperturbables, rester dans leurs transats sans même accorder un coup d'œil à leur terre natale. Bah ! peut-être leur cas était-il différent du mien. Un grand nombre d'entre eux étaient sans doute simplement allés à Paris pour le week-end ; moi, je venais de passer un an et demi dans un ranch, en Argentine. Ma femme et moi avions bien réussi là-bas, et apprécié la vie libre et facile du continent sud-américain, mais je n'en eus pas moins une boule dans la gorge en contemplant la côte familière qui, lentement, se rapprochait.

Débarqué l'avant-veille en France, où j'avais réglé quelques affaires importantes, j'étais à présent en route pour Londres. Je comptais y rester plusieurs mois, le temps de reprendre contact avec de vieux amis. Plus particulièrement avec l'un d'entre eux, un petit homme au crâne ovoïde et aux yeux verts : Hercule Poirot ! Je me proposais de le surprendre chez lui. Dans ma dernière lettre d'Argentine, je ne lui avais pas parlé de ce voyage – qui s'était décidé dans la précipitation, à la suite de certaines complications professionnelles – et je passais de savoureux moments à imaginer sa joie et sa stupéfaction quand il me verrait arriver.

J'étais quasiment certain de le trouver à son domicile. L'époque était révolue où ses enquêtes le menaient aux quatre coins de l'Angleterre. Maintenant qu'il était célèbre, il n'acceptait plus de se laisser accaparer par une affaire. Il se considérait désormais comme un « détective consultant », un spécialiste au même titre qu'un médecin de Harley Street. Il avait toujours trouvé ridicule l'image en vogue du limier qui s'affuble de déguisements invraisemblables pour dépister les criminels et qui examine chaque empreinte de pas pour la mesurer.

— Non, Hastings, mon ami, disait-il, nous laissons cela à Giraud et à ses pairs. Hercule Poirot, lui, a sa technique personnelle : ordre, méthode, et « les petites cellules grises ». Confortablement carrés dans nos fauteuils, nous voyons des détails qui échappent à ces fameux policiers, et nous ne tirons pas de conclusion hâtive comme ce brave inspecteur Japp.

Non, je ne risquais guère de me casser le nez à la porte d'Hercule Poirot. Sitôt arrivé à Londres, je déposai mes bagages à l'hôtel et filai tout droit à l'adresse bien connue. Que de souvenirs s'éveillèrent en moi ! Prenant à peine le temps de saluer mon ancienne logeuse, je grimpai l'escalier quatre à quatre et frappai à la porte de Poirot.

— Oui ? cria de l'intérieur une voix familière.

J'entrai d'un pas décidé. Poirot était là, debout face à moi. Il tenait dans les bras une petite valise qu'il laissa choir à ma vue.

— Hastings, mon ami ! s'exclama-t-il. Hastings, mon cher ami !

Il s'élança vers moi et m'étreignit avec fougue. La conversation qui s'ensuivit fut incohérente, illogique – un véritable embrouillamini d'exclamations, de questions pressantes, de réponses interrompues, de messages à transmettre de la part de ma femme, d'explications relatives à mon voyage...

— Mon ancien appartement est-il occupé ? lui demandai-je quand nous fûmes un peu calmés.

Poirot changea d'expression :

— Mon Dieu ! Quel malheur ! Regardez autour de vous, cher ami.

C'est alors seulement que je remarquai le désordre de la pièce. Contre le mur, une énorme malle d'un modèle préhistorique. À côté, plusieurs valises soigneusement rangées par ordre de taille, de la plus grande à la plus petite. La conclusion s'imposait.

— Vous partez ?

— Oui.

— Et où allez-vous ?

— En Amérique du Sud.

— *Quoi ?*

— Oui, c'est burlesque, n'est-ce pas ? C'est à Rio que je vais et, tous les jours, je me disais : pas un mot à ce bon Hastings dans mes lettres... Ah ! la surprise qu'il aura en me voyant arriver !

— Mais quand partez-vous ?

Poirot consulta sa montre.

— Dans une heure d'ici.

— Je vous croyais résolument allergique aux longs voyages en bateau ?

Poirot ferma les yeux et réprima un frisson.

— Ne m'en parlez pas, mon ami. Mon médecin m'assure que ce n'est pas mortel, alors... Et puis, c'est seulement pour une fois ; soyez sûr que jamais – au grand jamais ! – je ne recommencerai.

Il me poussa dans un fauteuil.

— Tenez, reprit-il, je vais vous expliquer comment cela s'est produit. Savez-vous qui est l'homme le plus riche du monde ? Plus riche que Rockefeller ? Abe Ryland.

— Le roi du savon américain ?

— Exactement. Un de ses secrétaires m'a appelé. Il y a un énorme sac d'embrouilles – comme vous diriez – dans une grosse société de Rio. Il souhaitait que j'enquête sur place. J'ai refusé. Je lui ai dit qu'il me suffisait d'un exposé des faits pour lui donner mon avis d'expert. Mais à l'en croire, c'était impossible. Je ne devais être au courant des faits qu'à mon arrivée là-bas. Dictier sa conduite à Hercule Poirot ! Quelle impudence ! Mais il proposait une somme si prodigieuse que, pour la première fois de ma vie, je me suis laissé tenter par l'appât du gain. C'était l'opulence... la fortune ! Et il y avait une seconde raison : *vous*, mon ami. Car, depuis un an et demi, je suis un vieil homme bien solitaire. Je me suis dit : « Pourquoi pas ? Tu commences à être fatigué de résoudre sans arrêt des problèmes stupides. Tu as atteint une notoriété suffisante. Prends cet argent et va t'installer quelque part, près de ton vieil ami. »

Je fus profondément touché de cette marque d'estime.

— J'ai donc accepté, poursuivit-il, et je dois sauter d'ici une heure dans le train qui me conduit au bateau. Voilà bien une de ces petites

ironies de la vie, n'est-ce pas ? Mais je vous avoue, Hastings, que si la somme offerte n'avait pas été aussi rondelette, j'aurais sans doute hésité... car j'ai entrepris dernièrement une petite enquête pour mon propre compte. Dites-moi, qu'entend-on par l'expression « les Quatre Grands » ou, plus communément, « les Quatre » ?

— Je suppose que son origine remonte à la Conférence de Versailles. Il y a aussi les célèbres « Quatre Grands » du monde cinématographique, mais cette appellation s'applique également à quantité de personnages de moindre importance.

— Je comprends, dit Poirot d'un air songeur. Voyez-vous, je suis tombé sur cette expression dans des circonstances très précises, qui ne cadrent pas avec ces diverses explications. Apparemment, elle concernerait plutôt un gang international de criminels ou je ne sais quoi de cet acabit. Mais...

Comme il hésitait, je m'enquis :

— Mais quoi ?

— Mais, je pressens que l'affaire est d'une envergure hors du commun. C'est une petite idée à moi, rien de plus, et... Bon sang ! je dois boucler mes bagages. L'heure tourne.

— Restez, le suppliai-je. Annulez votre voyage et vous partirez par le même bateau que moi.

Poirot se redressa fièrement et me regarda d'un air de reproche :

— Ah, mais ne comprenez-vous pas ? J'ai donné ma parole... la parole d'Hercule Poirot. Rien ne peut plus me retenir, sauf question de vie ou de mort.

— Il est peu probable que cela se produise, murmurai-je tristement. À moins que, à la onzième heure, « la porte ne s'ouvre sur l'hôte inattendu ».

J'avais cité le vieux dicton avec un petit rire. Soudain, dans le silence qui suivit, un bruit provenant de la pièce voisine nous fit tressaillir.

— Qui est là ? m'écriai-je.

— Ma foi, rétorqua Poirot, on dirait que votre « hôte inattendu » est dans ma chambre.

— Comment serait-il entré ? La seule porte communique avec cette pièce.

— Votre mémoire est excellente, Hastings. Passons aux déductions.

— La fenêtre ! Mais alors... ce serait un cambrioleur ? Il a dû avoir un mal de chien à grimper. Selon moi, c'est quasiment impossible.

Je me dirigeais à grands pas vers la porte, mais je m'arrêtai net en entendant quelqu'un tourner la poignée de l'autre côté.

Le panneau pivota lentement et un homme apparut dans l'encadrement. Couvert de poussière et crotté de la tête aux pieds, il avait un visage fin et émacié. Il nous dévisagea un moment, le regard fixe, puis vacilla et s'effondra. Poirot s'accroupit auprès de lui.

— Cognac, vite !

En toute hâte, je versai de l'alcool dans un verre et le lui apportai. Poirot parvint à lui faire avaler une ou deux gorgées, après quoi nous le transportâmes sur le divan. Au bout de quelques minutes, l'homme ouvrit les yeux et promena autour de lui un regard presque vide.

— Qu'est-ce que vous voulez, monsieur ? demanda Poirot.

L'homme remua les lèvres et articula d'une voix bizarre, mécanique :

— M. Hercule Poirot, 14, Faraway Street.

— Oui, oui, c'est moi.

Comme s'il n'avait pas compris, l'inconnu répéta, exactement sur le même ton :

— M. Hercule Poirot, 14, Faraway Street.

À tout hasard, Poirot lui posa plusieurs questions. Tantôt l'homme ne disait rien, tantôt il répétait la même phrase. D'un geste, Poirot m'indiqua le téléphone.

— Appelez le Dr Ridgeway.

Par chance, le médecin était chez lui ; et comme il habitait au coin de la rue, il ne lui fallut que quelques minutes pour arriver en trombe.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Poirot lui résuma la situation et le médecin entreprit d'examiner notre étrange visiteur, qui ne sembla pas remarquer davantage sa présence que la nôtre.

— Hum ! fit le Dr Ridgeway lorsqu'il en eut terminé. Curieux cas.

— Fièvre cérébrale ? suggérai-je.

Le médecin émit un grognement dédaigneux.

— Fièvre cérébrale, fièvre cérébrale ! Ça n'existe pas, la fièvre cérébrale ! Pure invention de romancier... Non, cet homme a subi un

choc. Il est venu ici avec une idée fixe – trouver M. Hercule Poirot, 14, Farraway Street – et il répète ces mots machinalement, sans savoir le moins du monde ce qu'ils signifient.

— Aphasie ? hasardai-je, nullement découragé.

Cette suggestion provoqua un nouveau grognement, un peu moins bruyant cependant que le premier. Au lieu de me répondre, le médecin tendit à l'homme une feuille de papier et un crayon.

— Voyons ce qu'il va en faire, dit-il.

Sur le moment, l'inconnu ne réagit pas ; puis, brusquement, il se mit à écrire avec frénésie. Tout aussi soudainement, il s'interrompit et laissa tomber par terre crayon et papier. Le Dr Ridgeway les ramassa et secoua la tête.

— Rien de concluant. Seulement le chiffre « 4 » griffonné une douzaine de fois, en caractères de plus en plus gros. Sans doute a-t-il voulu écrire « 14, Farraway Street ». C'est un cas intéressant, très intéressant. Pourriez-vous le garder ici jusqu'à cet après-midi ? Je dois partir pour l'hôpital, mais je reviendrai m'occuper de lui tout à l'heure. C'est un cas trop intéressant à suivre pour risquer de le perdre de vue.

J'expliquai au médecin que Poirot partait en voyage et que je comptais accompagner mon ami à Southampton.

— Ça ne fait rien, dit-il, vous n'avez qu'à le laisser ici. Il ne risque pas de faire de bêtises, dans l'état d'épuisement complet où il se trouve, il dormira sans doute huit heures d'affilée. Je vais demander à votre excellente logeuse, Mme Bille-de-Clown, de le surveiller un peu.

Sur quoi, le Dr Ridgeway s'éclipsa avec sa célérité coutumière. Poirot, quant à lui, termina ses bagages en épiant la pendule du coin de l'œil.

— Le temps passe avec une rapidité incroyable. Eh bien, Hastings ! Cette fois-ci, vous ne pouvez pas vous plaindre que je vous laisse sans occupation ! Voilà un problème sensationnel : l'homme surgi du néant... Qui est-ce ? Ah ! sapristi, je donnerais bien deux années de ma vie pour que ce paquebot parte demain au lieu d'aujourd'hui. Quelle curieuse affaire ! Diablement intéressant ! Mais il nous faudra du temps... du *temps*. Sans doute devons-nous patienter des jours – peut-être même des mois – avant qu'il puisse nous raconter son histoire.

— Je ferai de mon mieux, Poirot, lui assurai-je. Je tâcherai d'être un remplaçant efficace.

— Oui...

La réponse n'était pas dépourvue d'un certain scepticisme. Je ramassai la feuille de papier et tapotai de l'index les chiffres crayonnés.

— Si j'écrivais un livre, dis-je d'un ton léger, j'introduirais cet élément dans le récit de votre dernière aventure et je l'intitulerais *Le Mystère des Quatre*.

À cet instant, je tressaillis : notre invalide, brusquement arraché à son hébétude, s'était dressé sur son siège. À haute et intelligible voix, il articula :

— Li Chang Yen.

On eût dit un homme réveillé en sursaut. Poirot me fit signe de ne pas ouvrir la bouche. L'inconnu continua d'une voix claire, haut perchée ; à l'écouter parler, j'eus le sentiment qu'il récitait un extrait d'un rapport ou d'une conférence :

— Li Chang Yen peut être considéré comme le cerveau des Quatre Grands. Il en est la force motrice, le maître. C'est pourquoi je l'appelle le Numéro Un. Le Numéro Deux est rarement désigné par son nom. Il est représenté par un S barré d'un double trait vertical – le symbole du dollar – ou encore par deux bandes horizontales et une étoile. On peut donc en conclure que c'est un citoyen américain et qu'il incarne la puissance financière. Le Numéro Trois est, sans aucun doute, une femme, de nationalité française. Peut-être est-elle l'une de ces courtisanes du demi-monde, mais on ne sait rien de précis sur elle. Le Numéro Quatre...

Comme sa voix faiblissait, Poirot se pencha en avant pour l'encourager :

— Oui ? Le Numéro Quatre ?

Il ne quittait pas des yeux le visage de l'homme. Une terreur indicible parut envahir la pièce ; les traits de l'inconnu étaient déformés, convulsés.

— Le Destructeur, hoqueta-t-il.

Puis, dans un ultime soubresaut, il retomba en arrière, évanoui.

— Mon Dieu ! murmura Poirot. J'avais donc raison. J'avais raison.

— Vous pensez que... ?

Il m'interrompit :

— Portez-le sur le lit de ma chambre. Je n'ai pas à perdre une

minute si je veux attraper mon train. Je n'ai pourtant pas envie de le prendre, non. Oh ! si je pouvais le rater la conscience tranquille ! Mais j'ai donné ma parole. Venez, Hastings !

Laissant notre mystérieux visiteur entre les mains de Mme Pearson, nous partîmes en voiture et attrapâmes le train d'extrême justesse. Durant le trajet, Poirot se montra alternativement silencieux et bavard. Assis dans son coin, il regardait par la vitre comme un homme perdu dans un rêve et n'entendait apparemment pas un mot de ce que je lui disais. Puis, s'animant soudain, il m'abreuvait d'injonctions et de recommandations, et insistait sur la nécessité de maintenir un contact télégraphique.

Passé Woking, nous restâmes un long moment sans échanger un mot. Normalement, le train était direct jusqu'à Southampton mais, en l'occurrence, le hasard voulut qu'il fût arrêté par un signal.

— Ah, sacré mille tonnerres ! s'écria soudain Poirot. Quel imbécile je suis ! J'y vois clair, enfin ! Ce sont les saints du paradis qui ont stoppé ce train. Sautez, Hastings. Sautez, vous dis-je !

En une seconde, il avait ouvert la portière du compartiment et sauté sur la voie.

— Jetez les valises et sautez vous aussi.

Je m'exécutai. Juste à temps : le train repartit à l'instant même où j'atterrissais à côté de mon compagnon.

— Et maintenant, Poirot, dis-je avec une pointe d'exaspération, allez-vous m'expliquer ce qui se passe ?

— Il se passe, mon ami, que j'ai vu la lumière.

— Voilà qui m'éclaire grandement.

— Cela devrait, dit Poirot, mais je crains, oui, je crains fort – que ce ne soit pas le cas. Si vous pouvez porter deux de ces valises, je me charge du reste.

L'HOMME DE L'ASILE

Par bonheur, le train s'était arrêté non loin d'une gare. Après une courte marche, nous parvînmes à un garage où l'on nous fournit une voiture et, une demi-heure plus tard, nous retournions vers Londres à toute allure. C'est alors – et alors seulement – que Poirot daigna satisfaire ma curiosité.

— Vous ne voyez pas ? Moi non plus, sur le moment, je n'ai pas compris. Mais maintenant, j'y vois clair, moi ! *On voulait m'éloigner*, Hastings.

— Quoi ?

— Oui. Très astucieusement. L'endroit et la méthode ont été choisis avec un grand discernement. Ils me redoutent.

— Qui ça, « ils » ?

— Les quatre génies du crime qui se sont ligüés : un Chinois, un Américain, une Française... et un autre. Priez Dieu que nous arrivions à temps, Hastings.

— Vous pensez que notre visiteur est en danger ?

— J'en suis sûr.

À notre arrivée Mme Pearson nous accueillit avec des exclamations de surprise. Il nous fallut l'interrompre : y avait-il eu du nouveau en notre absence ? Sa réponse fut rassurante : aucune visite, et notre hôte n'avait pas bougé.

Avec un soupir de soulagement, nous montâmes à l'appartement. Poirot traversa le salon, entra dans la chambre et, d'une voix étrangement altérée, annonça :

— Il est mort, Hastings.

Je le rejoignis précipitamment. L'homme était étendu sur le lit, tel que nous l'avions laissé, mais il était mort, et son décès remontait à un bon moment déjà. Sachant que Ridgeway ne serait pas encore rentré, je courus chercher un autre médecin. J'eus tôt fait d'en dénicher un et de le ramener.

— Il est bel et bien mort, le pauvre bougre. C'est un vagabond que vous aviez recueilli, non ?

— Si on veut, répondit évasivement Poirot. Quelle est la cause du décès, docteur ?

— Difficile à dire. Une sorte d'attaque, peut-être. Il présente des symptômes d'asphyxie. Vous n'avez pas le gaz, ici ?

— Non, seulement l'électricité.

— Les deux fenêtres sont grandes ouvertes, en plus. Selon moi, il est mort depuis deux heures environ. Je vous laisse le soin d'avertir les personnes concernées, n'est-ce pas ?

Il s'en alla et Poirot donna les coups de téléphone nécessaires. Finalement, à ma grande surprise, il appela notre vieil ami l'inspecteur Japp pour lui demander de venir.

À peine avait-il raccroché que Mme Pearson apparut, les yeux ronds comme des soucoupes.

— Il y a en bas un monsieur envoyé par Hanwell... l'asile d'aliénés. Rien que ça ! Dois-je le faire monter ?

Nous acquiesçâmes et elle introduisit un grand gaillard vêtu d'un uniforme.

— 'jour, messieurs, dit-il d'un ton enjoué. J'ai des raisons de croire qu'un de mes zigotos est chez vous. Il s'est échappé pas plus tard que cette nuit.

— Il *était* ici, répondit posément Poirot.

— Ne me dites pas qu'il a encore filé ! s'exclama le gardien avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

— Il est mort.

L'homme parut plus soulagé qu'autre chose.

— Pas possible ! Remarquez, ça vaut sans doute mieux pour tout le monde.

— Était-il... dangereux ?

— Un fou homicide, vous voulez dire ? Oh non ! Plutôt du genre inoffensif. Paranoïa aiguë. Il voyait des sociétés secrètes chinoises partout ; c'est pour ça qu'on l'a bouclé. Tous les mêmes !

Je frissonnai.

— Depuis combien de temps était-il enfermé ? demanda Poirot.

— Deux ans, en gros.

— Je vois. Et personne n'a jamais songé qu'il était peut-être... sain d'esprit ?

Le gardien se permit de rire :

— Qu'est-ce qu'il aurait fait à l'asile, alors ? Ils se prétendent toujours sains d'esprit, vous savez.

Sans rien ajouter, Poirot fit entrer l'homme dans la pièce voisine. Le gardien identifia le mort sur-le-champ :

— C'est lui, pas de doute, dit-il sans s'émouvoir. Drôle de zigue, hein ? Bon, messieurs, il faut que je vous laisse pour prendre les dispositions nécessaires. Vous n'aurez pas à supporter bien longtemps la présence du cadavre. Si jamais il y a enquête, il vous faudra probablement témoigner. Bonne journée, messieurs.

L'homme inclina le buste d'une manière assez fruste et sortit en traînant les pieds.

Japp, l'inspecteur de Scotland Yard, arriva quelques minutes plus tard et se montra, comme toujours, semillant et désinvolte.

— Me voici, monsieur Poirot. Que puis-je pour vous ? Je croyais que vous deviez partir aujourd'hui pour je ne sais quelle île corallienne ?

— Mon brave Japp, je voudrais savoir si vous avez déjà vu cet homme.

Il conduisit Japp dans la chambre. Perplexe, l'inspecteur contempla fixement le corps allongé sur le lit.

— Attendez voir... sa tête me dit quelque chose... En plus, je me flatte d'avoir une excellente mémoire... Mais oui, ma parole, c'est Mayerling ! Il n'appartenait pas à la police, mais aux services secrets. Il était parti pour la Russie il y a cinq ans. Aucune nouvelle depuis. J'étais persuadé que les Rouges l'avaient liquidé.

Lorsque Japp eut pris congé, Poirot déclara :

— Tout concorde, sauf que l'homme semble avoir succombé à une mort naturelle.

Le front soucieux, il resta là à regarder la forme immobile. Un courant d'air gonfla les rideaux, ce qui attira aussitôt son attention.

— C'est sans doute vous qui avez ouvert les fenêtres quand vous l'avez déposé sur le lit, Hastings ?

— Non, répondis-je. Pour autant que je me souviene, elles étaient fermées.

Poirot leva subitement la tête.

— Fermées... et maintenant, elles sont ouvertes. Comment cela se fait-il ?

— Quelqu'un est peut-être entré par là, suggérai-je.

— Possible, convint Poirot, mais sans conviction, d'un air absent.

Puis, au bout d'une minute ou deux :

— Ce n'était pas exactement ma pensée, Hastings. Si une seule fenêtre était ouverte, je ne serais pas intrigué à ce point. Ce qui me paraît curieux, c'est qu'elles le soient toutes les deux.

Il se précipita dans l'autre pièce.

— Celle du salon est également ouverte. Nous l'avions pourtant fermée... Ah !

Se penchant sur le mort, il examina attentivement les commissures des lèvres. Brusquement, il se redressa.

— Il a été bâillonné, Hastings. Bâillonné et empoisonné.

— Bonté divine ! m'exclamai-je, stupéfait. L'autopsie nous en apprendra sans doute davantage.

— Elle ne nous apprendra rien du tout. On l'a tué en lui faisant respirer de l'acide prussique. Une forte dose, juste sous son nez. Puis l'assassin est reparti après avoir ouvert toutes les fenêtres. L'acide cyanhydrique est extrêmement volatil, mais il a une forte odeur d'amande amère. Sans trace de cette odeur pour les guider, les médecins ne soupçonneraient rien de louche et concluraient à une mort naturelle... Ainsi donc, Hastings, cet homme appartenait aux services secrets. Et, voici cinq ans, il a disparu en Russie.

— Il a passé les deux dernières années à l'asile, dis-je. Mais les trois précédentes ?

Poirot secoua la tête et me saisit par le bras.

— La pendule, Hastings, voyez la pendule.

Je suivis son regard. La pendule de la cheminée était arrêtée sur 4 heures.

— On y a touché, mon ami. Elle aurait dû marcher pendant encore trois jours. Je la remonte tous les huit jours, comprenez-vous ?

— Mais pourquoi aurait-on fait cela ? Pour nous lancer sur une fausse piste en faisant croire que le crime a eu lieu à 4 heures ?

— Non, non. Organisez vos idées, mon ami. Exercez vos petites cellules grises. Vous êtes Mayerling. Vous entendez un bruit... et vous

savez trop bien que votre destin est scellé. Vous avez juste le temps de laisser un signe. *Quatre* heures, Hastings. Le Numéro Quatre, le Destructeur. Ah ! une idée !

Se ruant dans la pièce voisine, il s'empara du téléphone et demanda Hanwell.

— Vous êtes bien l'asile, oui ? Il paraît que vous avez eu une évasion aujourd'hui ? Vous dites ? Un instant, s'il vous plaît. Voulez-vous répéter cela ? Ah ! parfaitement.

Il raccrocha et se tourna vers moi.

— Vous avez entendu, Hastings ? *Il n'y a pas eu d'évasion.*

— Mais alors... cet homme qui est venu ? Le gardien ?

— Je me demande... Oui, je me demande...

— Vous ne voulez pas dire que... ?

— Si. Le Numéro Quatre... Le Destructeur.

Sidéré, je regardai Poirot. Il me fallut une bonne minute pour retrouver ma voix :

— En tout cas, nous le reconnâtrons n'importe où. Il avait un physique très caractéristique.

— Vraiment, mon ami ? Je ne pense pas. C'était un homme costaud, aux manières directes et au teint rougeaud, et il avait une grosse moustache et une voix rauque... Quand nous le reverrons, il n'aura plus rien de tout cela. Pour le reste, il a des yeux ordinaires, des oreilles ordinaires et une rangée de fausses dents impeccables. Identifier quelqu'un, ce n'est pas aussi facile que vous semblez le croire. La prochaine fois...

— Vous pensez donc qu'il y aura une prochaine fois ? l'interrompis-je.

Le visage de Poirot se fit très grave.

— C'est un duel à la mort, mon ami. Vous et moi d'un côté, les Quatre de l'autre. Ils ont gagné la première partie, mais ils ont échoué dans leur plan pour m'éloigner. Désormais, ils auront affaire à Hercule Poirot !

OUÙ NOUS EN APPRENONS DAVANTAGE SUR LI CHANG YEN

Les deux jours qui suivirent la visite du faux gardien de l'asile, je refusai de quitter l'appartement un seul instant, espérant plus ou moins que notre homme reviendrait. À ma connaissance, il n'avait aucune raison de se douter que nous avions percé à jour son déguisement ; je considérais donc comme vraisemblable qu'il revienne chercher le corps. Mais mon raisonnement fit ricaner Poirot.

— Mon ami, dit-il, si c'est votre désir, restez là à attendre de mettre du sel sur la queue du petit oiseau. Moi, je ne perds pas mon temps ainsi.

— Mais alors, Poirot, selon vous, pourquoi est-il venu ? Ce risque ne se justifiait que s'il comptait revenir chercher le corps par la suite : cela lui aurait au moins permis de faire disparaître les pièces à conviction. À l'heure qu'il est, sa visite ne l'a avancé à rien.

Poirot eut un haussement d'épaules qui n'avait rien de britannique.

— Mais vous ne voyez pas la chose avec les yeux du Numéro Quatre, Hastings, dit-il. Vous parlez de pièces à conviction, mais quelles pièces à conviction avons-nous contre lui ? Nous avons un cadavre, certes, mais aucune preuve que le mort a été assassiné : l'acide prussique, quand il est inhalé, ne laisse pas de traces. D'autre part, pouvons-nous trouver une seule personne qui ait vu quelqu'un entrer dans l'appartement durant notre absence ? Non ! Avons-nous appris quoi que ce soit sur les activités de feu notre ami Mayerling ?... Non, Hastings, le Numéro Quatre n'a laissé aucune trace, et il le sait. Sa visite était une sorte de « reconnaissance ». Peut-être voulait-il s'assurer que Mayerling était bien mort. Je pense plutôt, pour ma part, qu'il est venu voir Hercule Poirot, bavarder avec le seul adversaire qui soit redoutable pour lui.

Le raisonnement de Poirot me parut d'un narcissisme typique, mais je renonçai à discuter.

— Que ferez-vous à l'enquête ? demandai-je. Je suppose que vous expliquerez carrément ce qui s'est passé et que vous donnerez à la

police un signalement détaillé du Numéro Quatre.

— À quoi bon ? Avons-nous de quoi impressionner un jury composé de solides Britanniques bon teint ? Notre signalement du Numéro Quatre a-t-il une valeur quelconque ? Non, nous les laisserons conclure à une « mort accidentelle » ; ainsi, peut-être – mais je n’ai pas grand espoir –, notre astucieux meurtrier se félicitera-t-il d’avoir abusé Hercule Poirot dès le premier round.

Mon ami avait raison, comme d’habitude. Nous ne revîmes pas l’homme de l’asile. Quant à l’enquête, à laquelle je témoignai – Poirot, lui, n’y assista même pas –, elle laissa le public indifférent.

En prévision de son voyage en Amérique du Sud, Poirot avait réglé ses affaires avant mon arrivée ; il n’avait donc aucune enquête en cours à ce moment-là et passait la majeure partie de son temps à l’appartement. Je ne pus néanmoins lui arracher trois mots : il restait enfoui dans un fauteuil et décourageait toutes mes tentatives de conversation.

Et puis, un matin, environ huit jours après le meurtre, il me dit qu’il avait une visite à faire et me demanda si je désirais l’accompagner. J’en fus heureux, car j’avais le sentiment qu’il commettait une erreur en voulant se débrouiller tout seul – et puis je souhaitais discuter de l’affaire avec lui. Mais il ne se montra guère loquace. Même lorsque je lui demandai où nous allions, il ne voulut pas me répondre.

Poirot adore les cachotteries ; il attendra toujours le tout dernier moment pour lâcher un renseignement. En l’occurrence, c’est seulement lorsque nous fûmes arrivés dans l’une des banlieues les plus déprimantes du sud de Londres – après avoir pris successivement un autobus et deux trains – qu’il consentit enfin à s’expliquer.

— Hastings, nous allons voir l’Anglais qui connaît le mieux la vie clandestine en Chine.

— Tiens, tiens ! Qui est-ce ?

— Son nom ne vous dira rien : M. John Ingles. En fait, c’est un fonctionnaire à la retraite, pas un grand esprit ! Il habite une maison remplie de bibelots chinois – passion que ses amis et ses relations jugent fort ennuyeuse. Néanmoins, des personnes dignes de confiance m’assurent que ce John Ingles est le seul homme capable de me fournir les informations que je cherche.

Quelques instants plus tard, nous gravissions le perron de la villa de M. Ingles, baptisée *Les Lauriers*. Pour ma part, je ne vis pas le moindre buisson de laurier ; j’en déduisis que le nom avait été choisi en fonction de ces règles obscures qui président au choix des appellations

dans les banlieues des grandes villes.

Un domestique chinois au visage impassible nous ouvrit la porte et nous conduisit auprès de son maître. M. Ingles était un homme trapu, au teint quelque peu jaunâtre et aux yeux étrangement songeurs, profondément enfoncés dans leurs orbites. Posant sur une table la lettre qu'il était en train de lire – lettre à laquelle il devait faire allusion après nous avoir serré la main – il se leva pour nous accueillir.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Hasley me dit que vous désirez un renseignement et que je peux vous être utile ?

— En effet, monsieur. Voici ma question : savez-vous quelque chose sur un nommé Li Chang Yen ?

— Voilà qui est curieux, très curieux. Comment avez-vous entendu parler de lui ?

— Vous le connaissez donc ?

— Je l'ai rencontré une fois. Et je sais sur lui certains détails, mais pas autant que je le voudrais. Je suis surpris que quelqu'un d'autre que moi, en Angleterre, connaisse son nom. C'est un homme exceptionnel dans son genre – un mandarin et tout ce qui s'ensuit –, mais l'essentiel n'est pas là. J'ai de bonnes raisons de supposer que c'est lui qui est derrière tout ça.

— Derrière quoi ?

— Tout : les troubles qui éclatent aux quatre coins du globe, l'agitation sociale qui gangrène toutes les nations, les révolutions qui éclatent dans un certain nombre de pays... Des gens qui savent de quoi ils parlent – et qui ne sont pas du genre alarmiste – affirment qu'il y a dans les coulisses une force dont le but est la désintégration de la civilisation, rien de moins. En Russie, par exemple, bien des signes tendent à prouver que Lénine et Trotski n'étaient que des pantins dont les actes étaient dictés par un autre cerveau. Je n'ai pas de preuve formelle à vous fournir, mais je suis convaincu que ce cerveau, c'était Li Chang Yen.

— Allons, protestai-je, n'est-ce pas un peu tiré par les cheveux ? Comment un Chinois pourrait-il faire la loi en Russie ?

Poirot me regarda avec un froncement de sourcils irrité.

— Pour vous, Hastings, tout est invraisemblable quand cela ne sort pas de votre imagination. Moi, je suis d'accord avec ce gentleman. Mais poursuivez, monsieur, je vous en prie.

— Je ne prétends pas savoir exactement ce que Li Chang Yen espère

gagner dans tout cela, reprit M. Ingles, mais je suppose qu'il souffre de ce mal qui a rongé les grands cerveaux, d'Alexandre à Napoléon en passant par Akbar : le goût immodéré du pouvoir et de la domination personnelle. Jusqu'à notre époque moderne, la force armée était nécessaire à toute conquête, mais, en ce siècle troublé, un homme comme Li Chang Yen a d'autres moyens à sa disposition. J'ai la preuve qu'il dispose de ressources financières illimitées pour se livrer à la corruption et à la propagande, et certains indices donnent à penser qu'il détient des connaissances scientifiques sur de nouvelles forces d'une puissance telle que le monde ne peut l'imaginer.

Poirot suivait les paroles de M. Ingles avec la plus grande attention.

— Et en Chine ? demanda-t-il. Il agit aussi là-bas ?

L'autre acquiesça avec vigueur :

— Je ne peux fournir aucune preuve valable devant un tribunal mais, pour ce qui est de la Chine, je parle en connaissance de cause. J'ai fréquenté personnellement tous ceux qui, aujourd'hui, tiennent les leviers en Chine, et je puis vous l'affirmer : les hommes les plus en vue sont des individus qui ont peu de caractère, voire pas du tout. Ce sont des marionnettes qui dansent au bout de leurs fils, actionnées par une main experte. Et cette main, c'est celle de Li Chang Yen. Aujourd'hui, c'est lui le cerveau qui contrôle tout l'Orient. Ici, nous ne comprenons pas l'Orient, et jamais nous ne le comprendrons ; mais Li Chang Yen en est l'âme. Non pas qu'il apparaisse sous les feux de la rampe, bien au contraire ! Il ne quitte jamais son palais de Pékin. Mais il tire les ficelles – c'est cela : il tire les ficelles – et commande les événements à distance, aux quatre coins du globe.

— Et il n'y a personne pour s'opposer à lui ? demanda Poirot.

M. Ingles se pencha en avant et répondit d'une voix lente :

— Quatre hommes ont essayé ces quatre dernières années. Des hommes courageux, honnêtes et intelligents. À terme, ils auraient sans doute réussi à contrecarrer les plans de Li Chang Yen.

Comme il ne poursuivait pas, je l'encourageai :

— Et alors ?

— Et alors, il sont morts tous les quatre. Le premier a écrit un article sur les émeutes de Pékin, mettant en cause Li Chang Yen : deux jours plus tard, il était poignardé dans la rue. On n'a jamais retrouvé le meurtrier. Les deux suivants ont commis des offenses du même ordre : lors d'une conférence ou d'une conversation, ou dans un article, ils ont laissé entendre que Li Chang Yen était à l'origine de troubles politiques et de révolutions ; moins d'une semaine après leurs

indiscrétions, ils étaient morts tous les deux. L'un, d'empoisonnement ; l'autre du choléra – un cas isolé, sans rapport avec une épidémie. Enfin, le dernier a été retrouvé mort dans son lit. On n'a jamais pu établir la cause du décès, mais un médecin qui avait vu le cadavre m'a dit que celui-ci était brûlé et recroquevillé comme s'il avait reçu une décharge électrique d'une puissance incroyable.

— Et Li Chang Yen ? s'enquit Poirot. Naturellement, on ne peut pas remonter jusqu'à lui, mais il y a bien des signes, pas vrai ?

M. Ingles haussa les épaules.

— Oh ! des signes... Oui, assurément. J'ai rencontré naguère un jeune Chinois, un brillant chimiste, protégé de Li Chang Yen. Il est venu me trouver un jour au bord de la dépression nerveuse. À mots couverts, il m'a parlé de certaines expériences auxquelles il avait participé dans le palais de Li Chang Yen, sous la direction du mandarin : des expériences révoltantes pratiquées sur des coolies, dans le plus profond mépris de la dignité humaine et de la souffrance qu'on infligeait. Le jeune homme avait craqué ; en proie à une terreur sans nom, il se trouvait dans un état lamentable. Je décidai de le mettre au lit dans l'une de mes chambres du dernier étage, et d'attendre le lendemain pour le questionner, ce qui était stupide de ma part.

— Comment l'ont-ils retrouvé ? demanda Poirot.

— Ça, je ne le saurai jamais. Cette nuit-là, je fus réveillé par les flammes et j'eus la chance de m'en sortir sain et sauf. L'enquête établit qu'un incendie d'une violence inouïe s'était déclaré au dernier étage de la maison ; il ne restait de mon jeune ami chimiste qu'un tas de cendres.

À voir la passion qu'il mettait dans son récit, il était clair que M. Ingles avait enfourché là son dada. Il dut d'ailleurs s'apercevoir lui-même qu'il s'était laissé emporter, car il émit un petit rire d'excuse.

— Naturellement, conclut-il, je n'ai aucune preuve de ce que j'avance, et vous allez me dire, comme tous les autres, que j'en fais une idée fixe.

— Au contraire, déclara posément Poirot, nous avons tout lieu de croire votre histoire. Nous aussi, nous nous intéressons à Li Chang Yen.

— Vraiment curieux que vous connaissiez son nom. J'aurais parié être le seul, en Angleterre, à en avoir entendu parler. Je voudrais bien savoir comment vous avez eu vent de son existence, si ce n'est pas indiscret.

— Pas le moins du monde. Récemment, un homme est venu

chercher refuge chez moi. Il souffrait d'un choc grave ; néanmoins il est parvenu à en dire suffisamment pour nous intéresser à ce Li Chang Yen. Il a décrit quatre personnes, les Quatre, une organisation ignorée jusqu'alors. Le Numéro Un est Li Chang Yen, le Numéro Deux un Américain inconnu, le Numéro Trois une Française également inconnue, et le Numéro Quatre peut être considéré comme l'exécuteur de l'organisation – le Destructeur. L'homme est mort sans donner plus d'explications. Dites-moi, monsieur, cette expression, « les Quatre Grands » ou mieux « les Quatre », vous est-elle familière ?

— Pas si vous l'associez à Li Chang Yen. Non, vraiment pas. En revanche, je l'ai entendue – lue, plutôt – tout dernièrement, dans un contexte insolite... Attendez un instant.

Il se leva et se dirigea vers un semainier en marqueterie, un meuble ravissant, d'après ce que je pus en voir. Il revint, une enveloppe à la main.

— Voilà. C'est une lettre d'un vieux loup de mer rencontré jadis à Shangai. Un vieux flibustier chenu, qui m'a l'air aujourd'hui confit dans l'alcool. Selon moi, ce message est un tissu de divagations éthyliques.

Il lut à haute voix :

Cher monsieur,

Vous ne vous souvenez sans doute pas de moi, mais vous m'avez rendu un fier service autrefois, à Shangai. Je viens vous en demander un autre. Il me faut de l'argent pour quitter le pays. Je suis bien caché ici, je l'espère, mais ils risquent de me trouver d'un jour à l'autre... Je veux parler des Quatre Grands, les fameux Quatre. C'est une question de vie ou de mort. J'ai plein d'argent à la banque, mais je n'ose pas m'en servir, de peur de leur mettre la puce à l'oreille. Envoyez-moi deux cents livres en liquide, je vous les rembourserai loyalement. Je vous en donne ma parole.

Votre serviteur,

Jonathan Whalley

— Le cachet de la poste indique : « Granite Bungalow, Hoppaton. Dartmoor. » J'avoue avoir considéré cela comme une tentative grossière de me soutirer deux cents livres, somme importante pour moi. Si cette lettre peut vous servir...

Il tendit l'enveloppe à Poirot.

— Je vous remercie, cher monsieur. Je pars pour Hoppaton sur-le-champ.

— Sapristi, voilà qui est très intéressant ! Verriez-vous une objection

à ce que je vous accompagne ?

— Je serais charmé d'avoir votre compagnie, mais nous devons partir sans délai, si nous voulons arriver à Dartmoor avant la tombée de la nuit.

John Ingles ne nous retarda pas plus de deux minutes, et nous nous retrouvâmes bientôt dans le train qui partait de Paddington à destination de l'ouest du pays. Hoppaton est un petit village niché au creux d'un vallon, juste à la lisière de la lande, à quinze kilomètres en voiture de Moretonhampstead. Nous parvînmes à destination vers 20 heures mais, comme nous étions en juillet, il faisait encore grand jour.

Nous nous engageâmes dans l'étroite rue du village, où nous demandâmes notre chemin à un vieux paysan.

— Granite Bungalow, répéta-t-il d'un air songeur. C'est bien Granite Bungalow que vous cherchez ? Hé ?

Après confirmation, le vieil homme nous indiqua un cottage grisâtre, au bout de la rue.

— Le voilà, votre bungalow. C'est l'inspecteur que vous voulez voir ?

— Quel inspecteur ? s'enquit aussitôt Poirot. Que voulez-vous dire ?

— Z'êtes donc pas au courant du meurtre ? Sale histoire, pour sûr. Du sang par flaque, à ce qu'il paraît.

— Mon Dieu ! murmura Poirot. Où est-il, votre inspecteur ? Je dois le voir tout de suite.

Cinq minutes plus tard, nous discussions en privé avec l'inspecteur Meadows. Un peu froid de prime abord, il abandonna toute réticence en entendant le nom magique de l'inspecteur Japp.

— Oui, monsieur, on l'a assassiné ce matin. Sale affaire. Les gens d'ici ont téléphoné à Moreton, et je suis arrivé dare-dare. Une histoire mystérieuse, à première vue. Le vieux Whalley – il avait soixante-dix ans et aimait bien la bouteille, à ce qu'on dit – le vieux, donc, gisait par terre dans le salon, une ecchymose à la tête et la gorge tranchée d'une oreille à l'autre. Du sang partout, comme vous pensez bien. La cuisinière, Betsy Andrews, nous a dit que son maître possédait plusieurs statuettes chinoises en jade qui, d'après lui, avaient une grande valeur. Or, elles ont disparu. Ça avait donc tout l'air d'un crime crapuleux ; mais cette explication soulevait toutes sortes de problèmes. La victime avait deux personnes à son service : Betsy Andrews, une vieille paysanne de Hoppaton, et Robert Grant, une

sorte d'homme à tout faire. Grant est allé chercher le lait à la ferme, comme tous les jours, tandis que Betsy bavardait dehors avec une voisine. Elle ne s'est absentée que vingt minutes – entre 10 heures et 10 h 30 – et c'est à ce moment-là que le crime a dû être commis. Grant est rentré le premier. Il est passé par la porte de service, qui était ouverte – ici, personne ne ferme les portes à clef dans la journée – et, après avoir mis le lait dans l'office, il est allé dans sa chambre lire le journal en fumant une cigarette. À l'en croire, il ne se doutait absolument pas de ce qui s'était passé. Lorsque Betsy est revenue à son tour, elle est entrée dans le salon et, en voyant le massacre, a poussé un hurlement à réveiller les morts. Jusque-là, tout est clair. Quelqu'un s'est introduit en l'absence des deux domestiques et a réglé son compte au malheureux vieillard. Mais ce qui m'a frappé tout de suite, c'est que l'assassin devait avoir un sacré culot : il lui fallait en effet soit emprunter carrément la rue du village, soit traverser en tapinois le jardin d'un voisin. Comme vous pouvez le constater, Granite Bungalow est entouré de maisons. Comment se fait-il que personne n'ait vu notre homme ?

L'inspecteur marqua une pause théâtrale.

— Hum ! je vois où vous voulez en venir, dit Poirot. Et ensuite ?

— Ma foi, monsieur, je me suis dit : louche, tout ça, louche. Alors j'ai commencé à y regarder de plus près. Ces statuettes de jade, par exemple... Un vagabond ordinaire se serait-il douté de leur valeur ? Sans compter que c'était de la folie de tenter un coup pareil en plein jour : si jamais Whalley avait ameuté les voisins ?

— Je suppose, inspecteur, intervint M. Ingles, que l'ecchymose à la tête est antérieure à la mort ?

— Exact, monsieur. Le meurtrier a d'abord estourbi le vieillard, puis il lui a tranché la gorge. Ça, c'est clair. Mais comment diable a-t-il pu arriver et repartir ? Les étrangers sont vite repérés dans un petit patelin comme celui-ci. Et puis, tout d'un coup, j'ai compris : *personne n'est venu*. J'ai bien exploré les lieux. Comme il a plu la nuit dernière, j'ai repéré des traces de pas assez nettes qui entraient dans la cuisine et qui en sortaient. Dans le salon, comme celles de Betsy Andrews s'arrêtaient à la porte, il n'y avait que deux séries d'empreintes : celles de M. Whalley – il portait des pantoufles – et celles d'un autre homme qui avait marché dans le sang. Je les ai suivies à la trace, ces bon sang d'empreintes... euh... je vous demande pardon.

— Pas de quoi, dit M. Ingles avec un fin sourire. C'est le cas de le dire !

— Donc, les traces allaient jusqu'à la cuisine, mais pas plus loin.

Premier point. D'autre part, j'ai relevé sur la porte de la chambre de Robert Grant une petite tache... une traînée de sang. Deuxième point. Enfin, troisième point : j'ai pris les chaussures de Grant – qu'il avait enlevées – pour les comparer avec les empreintes. Elles concordaient. La question était réglée ; ce n'était pas un intrus qui avait fait le coup. J'ai donc arrêté Grant, et que croyez-vous que j'aie découvert dans sa valise ? Les statuettes de jade, soigneusement emballées, et un avis de mise en liberté conditionnelle ! Robert Grant n'est autre qu'Abraham Biggs, condamné il y a cinq ans pour escroquerie et vol à main armée.

Triomphant, l'inspecteur conclut :

— Alors, messieurs, qu'en dites-vous ?

— L'affaire paraît claire, dit Poirot. Étonnamment claire, même. Ce Biggs – ou Grant – doit être un homme très stupide et inculte, non ?

— C'est un type fruste et pas bien malin, en effet. Il ignore totalement ce que peuvent révéler des empreintes de pas.

— C'est qu'il ne lit pas de romans policiers ! Eh bien, inspecteur, je vous félicite. Pouvons-nous néanmoins voir le lieu du crime ?

— Je vous y conduis tout de suite. Je voudrais vous montrer ces fameuses empreintes.

— Je voudrais bien les examiner, moi aussi. Oui, oui, très intéressant... très ingénieux.

Nous nous mîmes en route. M. Ingles et l'inspecteur ouvraient la marche. Je fis signe à Poirot de ralentir un peu afin que nous puissions parler sans être entendus de l'inspecteur.

— Qu'en pensez-vous vraiment, Poirot ? Y a-t-il anguille sous roche ?

— Toute la question est là, mon ami. Whalley écrit nettement dans sa lettre que les Quatre sont sur sa piste ; or, nous savons, vous et moi, que les Quatre ne sont pas des croquemitaines pour les enfants. Et pourtant, tout semble indiquer que ce Grant a commis le crime. Mais pour quel motif ? Parce qu'il convoitait les statuettes de jade ? À moins qu'il ne soit un agent des Quatre ? J'avoue que la deuxième hypothèse me paraît plus vraisemblable. Ces figurines de jade ont peut-être beaucoup de valeur, mais un homme comme Grant n'en avait sans doute pas conscience – en tout cas, pas au point de tuer pour se les approprier... Voilà, en tout cas, un détail qui aurait dû frapper l'inspecteur... D'autre part, il aurait pu les voler et s'enfuir avec elles sans commettre pour autant un meurtre brutal. Décidément, notre ami du Devonshire n'a pas utilisé ses petites cellules grises, je le crains. Il a mesuré des empreintes, mais il a omis de réfléchir et

d'organiser ses idées avec ordre et méthode.

DE L'IMPORTANCE D'UN GIGOT

L'inspecteur tira une clef de sa poche et déverrouilla la porte de Granite Bungalow. Nous ne risquions pas de laisser d'empreintes, car il avait fait beau toute la journée. Nous prîmes néanmoins la précaution de nous essuyer soigneusement les pieds sur le paillason avant d'entrer.

Une femme émergea des ténèbres et dit quelques mots à l'inspecteur, qui lança par-dessus son épaule :

— Regardez bien partout, monsieur Poirot, et voyez ce qu'il y a à voir. Je reviens dans dix minutes. Au fait, tenez : voilà une chaussure appartenant à Grant. Je l'ai apportée pour que vous puissiez comparer les empreintes.

Nous entrâmes dans le salon tandis que les pas de l'inspecteur s'éloignaient dans la rue. Ingles, attiré par des bibelots chinois disposés sur une table, dans un coin, se pencha pour les examiner. Ce que faisait Poirot ne semblait nullement l'intéresser. Moi, au contraire, je l'observais en retenant mon souffle. Le plancher était recouvert d'un linoléum vert foncé, idéal pour faire ressortir les traces de pas. À l'autre bout de la pièce, une porte ouvrait sur la cuisine. Là, il y avait deux autres portes : l'une donnait accès à l'office et à l'entrée de service, l'autre à la chambre qu'avait occupée Robert Grant. Après avoir inspecté le sol, Poirot se lança dans un commentaire détaillé, en monologuant à mi-voix :

— Le corps est étendu ici ; cette grande tache sombre avec des éclaboussures tout autour indique l'emplacement exact. On voit des traces laissées par des pantoufles et d'autres par des chaussures de pointure 42, mais c'est très confus. Il y a ensuite deux séries d'empreintes qui mènent à la cuisine et en reviennent ; l'assassin – quel qu'il soit – est entré par là. Vous avez la chaussure, Hastings ? Passez-la-moi.

Il compara attentivement la semelle avec les empreintes.

— Oui, dit-il, les deux séries d'empreintes ont été faites par le même homme, Robert Grant. Il est entré par-derrière, a tué le vieillard, puis

il est reparti par le même chemin. Il a marché dans le sang ; vous voyez, là, les traces qu'il a laissées en sortant ? Dans la cuisine, on ne peut rien voir : tous les villageois ont piétiné le sol. Grant est allé dans sa chambre... non, il est d'abord retourné sur le lieu du crime... Était-ce pour prendre les statuettes de jade ? Ou alors, avait-il oublié quelque chose qui risquait de l'incriminer ?

— Peut-être a-t-il commis son crime lorsqu'il est revenu dans le salon ? suggèrai-je.

— Mais non, vous n'observez pas bien. Par-dessus l'une des empreintes ensanglantées qui sortent de la pièce, il y en a une autre en sens inverse. Je me demande ce qu'il est revenu chercher... A-t-il pensé après coup aux figurines de jade ? Tout cela est ridicule, stupide.

— En tout cas, il s'est mis dans de bien vilains draps.

— N'est-ce pas ? Je vous le dis, Hastings, c'est contraire à la raison. Cela offense mes petites cellules grises. Allons dans sa chambre... Ah ! en effet, voici la traînée de sang sur la porte, et, par terre, à peine visibles, des traces de pas ensanglantés. Robert Grant est le seul à avoir laissé ses empreintes près du cadavre ; Robert Grant est le seul à s'être approché de la maison... Oui, ce doit être la solution.

— Et la vieille cuisinière ? dis-je subitement. Elle est restée seule pendant que Grant allait chercher le lait. Elle aurait très bien pu tuer le vieil homme à ce moment-là ; ses chaussures n'auraient pas laissé d'empreintes, puisqu'elle n'était pas encore sortie.

— Très bon, Hastings. Je me demandais si vous penseriez à cette hypothèse. Pour ma part, je l'avais déjà envisagée et éliminée. Betsy Andrews est une femme d'ici, bien connue dans le pays ; elle ne peut pas être complice des Quatre. Par ailleurs, le vieux Whalley était un gaillard vigoureux. Ce meurtre est l'œuvre d'un homme, non d'une femme.

— Les Quatre n'auraient pas pu dissimuler dans le plafond un mécanisme diabolique, une sorte de bras extensible conçu pour se replier automatiquement après avoir tranché la gorge du vieillard ?

— Comme l'échelle de Jacob ? Je sais, Hastings, que vous avez une imagination des plus fertiles, mais je vous implore de la contrôler.

Je me tus, confus. Poirot continua de fureter un peu partout, dans les pièces et dans les placards, l'air profondément insatisfait. Soudain, il émit une sorte de jappement d'excitation qui n'était pas sans évoquer l'aboiement d'un loulou de Poméranie. Je le rejoignis au pas de course et le trouvai dans le cellier, figé dans une attitude théâtrale.

Il brandissait à bout de bras un gigot !

— Mon cher Poirot ! m'écriai-je. Que vous arrive-t-il ? Seriez-vous devenu fou ?

— Examinez ce gigot, je vous prie. Examinez-le de près !

Je l'examinai d'aussi près que possible, sans rien lui trouver d'anormal. Apparemment, c'était un gigot tout à fait ordinaire. Je fis part de mes conclusions à Poirot, qui me foudroya du regard :

— Mais vous ne voyez donc pas ça... et ça... et... ça... ?

Il soulignait chaque « ça » d'un coup d'index dans l'inoffensif gigot, d'où se détachèrent des petites particules de glace.

Poirot venait de m'accuser d'avoir trop d'imagination, mais j'eus le sentiment, en cet instant, qu'il n'avait rien à m'envier sur ce chapitre. Prenait-il sérieusement ces miettes de glace pour les cristaux d'un poison mortel ? Je ne voyais aucune autre explication à son extraordinaire agitation.

— C'est de la viande congelée, lui expliquai-je patiemment. Importée de Nouvelle-Zélande.

Il me regarda un moment, stupéfait, puis il éclata d'un rire bizarre.

— Que mon cher Hastings est donc merveilleux ! Il sait tout... mais alors, tout ! C'est... comment dit-on ? Une encyclopédie ambulante ! Voilà ce que vous êtes, mon bon Hastings.

Il laissa retomber le gigot dans son plat et sortit du cellier.

— Voici notre ami l'inspecteur, dit-il en regardant par la fenêtre. C'est bien, j'ai vu tout ce que je voulais voir.

Il se mit à pianoter sur la table d'un air absent, comme s'il méditait. Tout à coup, il s'enquit :

— Quel jour sommes-nous, mon ami ?

— Lundi, répondis-je, passablement étonné. Que... ?

— Ah ! lundi, vraiment ? Mauvais jour. Commettre un meurtre un lundi, voilà bien une erreur.

De retour au salon, il tapota le baromètre accroché au mur et jeta un coup d'œil sur le thermomètre.

— Beau fixe, 21 °C. Journée d'été normale en Angleterre.

Ingles était toujours absorbé dans la contemplation des poteries chinoises.

— Vous ne vous intéressez guère à nos recherches, cher monsieur ?

lui dit Poirot.

L'autre esquissa un sourire.

— Ce n'est pas ma partie, vous savez. J'ai quelques compétences, mais pas dans le domaine policier. Je préfère donc rester à l'écart pour ne pas vous gêner. J'ai appris la patience, en Orient.

L'inspecteur entra en coup de vent, et se dit confus de s'être absenté si longtemps. Il insista pour recommencer la visite avec nous, mais nous parvînmes à y échapper et tout le monde redescendit la rue du village.

— J'apprécie infiniment vos mille bontés, inspecteur, dit Poirot. J'aurais juste un dernier service à vous demander.

— Vous voulez peut-être voir le corps, monsieur Poirot ?

— Seigneur, non ! Il ne m'intéresse pas du tout. Je voudrais voir Robert Grant.

— Dans ce cas, il vous faut revenir avec moi à Moreton.

— Très bien. Mais il faudra que je le voie et que je lui parle seul à seul.

L'inspecteur se caressa la lèvre supérieure d'un air hésitant.

— Ça, monsieur, c'est une autre histoire.

— Je puis vous assurer que si vous téléphonez à Scotland Yard, vous recevrez tous apaisements.

— Je connais, bien sûr, votre réputation, monsieur Poirot, et je sais que vous nous avez dépannés de temps à autre. Mais ce que vous me demandez là est parfaitement irrégulier.

— C'est néanmoins nécessaire, répliqua Poirot avec calme. C'est nécessaire pour une bonne raison : Grant n'est pas l'assassin.

— Quoi ? Qui est-ce, alors ?

— Selon moi, le meurtrier est un homme assez jeune. Il est venu à Granite Bungalow avec une voiture à cheval qu'il a laissée devant la porte. Il est entré dans la maison, a assassiné Whalley, et il est reparti comme il était venu. Il était nu-tête, et il y avait du sang sur ses vêtements.

— Mais... mais tout le village l'aurait vu !

— Pas nécessairement.

— De nuit, je veux bien ; mais le crime a été commis en plein jour !

Poirot se contenta de sourire. L'inspecteur reprit :

— Et qu'est-ce qui vous fait dire qu'il est venu en voiture à cheval ? De nombreuses carrioles ont dû passer devant la maison, mais aucune n'a laissé de traces particulièrement visibles.

— Visibles aux yeux du corps, peut-être pas ; mais aux yeux de l'esprit, oui.

L'inspecteur se tapota le front d'un geste significatif et me regarda, l'air hilare. J'avais beau être au comble de la perplexité, je faisais malgré tout confiance à Poirot. La discussion n'alla pas plus loin, car nous retournâmes à Moreton avec l'inspecteur. On nous conduisit à la prison, Poirot et moi, et nous pûmes avoir une entrevue avec Grant, mais en présence d'un agent de police. Poirot alla droit au but :

— Grant, je sais que vous êtes innocent de ce crime. Relatez-moi, à votre manière, ce qui s'est passé au juste.

Le prisonnier était un homme de taille moyenne, au faciès fort peu avenant. Il avait assurément la tête d'un récidiviste.

— Je n'y suis pour rien, je le jure, gémit-il. Quelqu'un a fourré les statuettes en verre dans ma piaule. C'est un coup monté, voilà ce que c'est. Comme je l'ai dit, je suis allé droit dans ma chambre en rentrant. Je ne me suis douté de rien jusqu'au moment où Betsy a hurlé. C'est pas moi qui l'ai tué, je le jure !

— Si vous ne pouvez pas me dire la vérité, c'est inutile d'aller plus loin, dit Poirot en se levant.

— Mais, patron...

— Vous êtes entré dans le salon. Vous saviez que votre maître était mort. Et vous vous apprêtiez à filer quand la brave Betsy a fait son horrible découverte.

L'homme regarda Poirot, bouche bée, les yeux ronds.

— Allons ! Ne me dites pas que ça ne s'est pas passé comme ça ! Je vous jure solennellement – sur mon honneur – que votre seule chance est de jouer franc-jeu.

— Je cours le risque, dit soudain l'homme. Oui, vous avez vu juste. En arrivant, je me suis rendu tout droit auprès du patron, et je l'ai trouvé par terre, mort, avec du sang partout. J'ai eu une de ces trouilles ! Les flics allaient voir mon casier, et ça ne faisait pas un pli qu'ils me collaient le crime sur le dos. Mon premier réflexe a été de ficher le camp... avant qu'on le découvre...

— Et les statuettes de jade ?

L'homme hésita :

— Eh bien...

— Votre instinct a repris le dessus, pour ainsi dire, et vous les avez emportées ? Vous aviez entendu votre maître affirmer qu'elles avaient de la valeur, n'est-ce pas, et vous avez décidé de ne pas faire les choses à moitié. Ça, je comprends. Maintenant, dites-moi : à quel moment avez-vous pris les figurines ? Quand vous êtes retourné au salon ?

— Je n'y suis pas retourné. Une fois m'avait suffi.

— Vous en êtes sûr ?

— Sûr et certain.

— Bon. À présent, quand êtes-vous sorti de prison ?

— Il y a deux mois.

— Comment aviez-vous obtenu cet emploi ?

— Par une association d'aide aux détenus. À ma libération, quelqu'un m'attendait. Un homme.

— À quoi ressemblait-il ?

— C'était pas précisément un pasteur, mais il en avait l'air. Il portait un chapeau mou, noir, et il marchait à petits pas maniérés. Il avait une dent cassée sur le devant. Et des lunettes. Saunders, il s'appelait. Il m'a dit comme ça qu'il espérait que j'étais repentant et qu'il me trouverait une bonne place. Je suis allé voir le vieux Whalley sur sa recommandation.

Pour la seconde fois, Poirot se leva.

— Je vous remercie. Je sais tout, à présent. Soyez patient.

Sur le seuil, il s'arrêta pour ajouter :

— Saunders vous a donné une paire de chaussures, n'est-ce pas ?

Grant parut très surpris.

— Oui, en effet. Mais comment le savez-vous ?

— C'est mon métier de savoir les choses, répondit Poirot d'un ton grave.

Après avoir échangé quelques mots avec l'inspecteur, nous allâmes tous les trois – Poirot, Ingles et moi – au Cerf Blanc, manger des œufs au bacon arrosés de cidre du Devonshire et bavarder.

— Vous commencez à y voir plus clair ? demanda Ingles avec un sourire.

— Oui, l'affaire prend tournure ; mais j'aurai beaucoup de difficultés à trouver des preuves. Whalley a été tué sur l'ordre des Quatre, mais pas par Robert Grant. Un homme très habile lui a procuré cette place pour lui faire porter le chapeau par la suite, ce qui était facile avec le casier judiciaire qu'il avait. Il lui a donné une paire de chaussures, rigoureusement identique à une autre paire en sa possession. Tout cela était si simple... Profitant d'un moment où Grant est absent et où Betsy papote au village – elle y passe probablement ses journées –, notre homme arrive, enfle la fameuse paire de chaussures, entre par la cuisine, pénètre dans le salon, assomme le vieux d'un coup sur la tête et lui tranche la gorge. Il retourne ensuite à la cuisine, change de souliers et, emportant les autres chaussures, il remonte dans sa carriole et puis s'en va.

Ingles soutint le regard de Poirot.

— Il reste une faille dans votre théorie. Comment se fait-il que personne ne l'ait vu ?

— Ah ! C'est là, j'en suis persuadé, qu'intervient toute l'habileté du Numéro Quatre. Tout le monde l'a vu... mais personne ne l'a remarqué. Voyez-vous, il conduisait une voiture de boucher.

Je laissai échapper une exclamation :

— Le gigot ?

— Exactement, Hastings. Le gigot. Tout le monde jure que personne n'est venu à Granite Bungalow ce matin, et pourtant j'ai trouvé dans le cellier un gigot encore congelé. Puisque nous sommes lundi, la viande a dû être livrée ce matin ; si on l'avait livrée samedi, par ce temps chaud, elle ne serait pas restée congelée plus tard que le dimanche. Quelqu'un est donc effectivement venu au bungalow, un homme qui pouvait avoir des taches de sang sur son tablier sans pour autant attirer l'attention.

— Sacrement ingénieux ! s'écria Ingles, approbateur.

— Oui. Il est malin, le Numéro Quatre.

— Aussi malin qu'Hercule Poirot ? murmurai-je.

L'air très digne, mon ami me lança un regard chargé de reproche.

— Il y a certaines plaisanteries que vous ne devriez pas vous permettre, Hastings, dit-il d'un ton sentencieux. N'ai-je pas sauvé un innocent de la potence ? J'estime en avoir assez fait pour ma journée.

DISPARITION D'UN SAVANT

Pour ma part, je ne pense pas que même l'acquittement de Robert Grant – alias Biggs – par le jury ait suffi pour convaincre pleinement l'inspecteur Meadows de son innocence. Pour ce policier à l'esprit concret, les présomptions qu'il avait accumulées contre Grant – le casier judiciaire de l'accusé, les statuettes volées, les chaussures qui correspondaient exactement aux empreintes – formaient un édifice trop solide pour être aisément ébranlé. Mais Poirot, obligé – bien contre son gré – de déposer au procès, emporta l'adhésion du jury. Deux témoins affirmèrent avoir vu une carriole de boucher s'arrêter devant la maison ce fameux lundi matin, et le boucher local déclara sous serment qu'il ne passait au cottage que le mercredi et le vendredi.

On trouva même une femme qui, interrogée à la barre, se rappela avoir vu le boucher sortir de Granite Bungalow ; mais elle ne put en donner aucun signalement utile. La seule impression qui lui en restait était celle d'un homme rasé de près, de taille moyenne, qui avait tout à fait l'air d'un boucher. En entendant cette description, Poirot haussa les épaules et soupira avec philosophie. Après le procès, il me dit :

— Vous pouvez me croire, Hastings. C'est un artiste, celui-là. Il ne se déguise pas avec une fausse barbe et des lunettes noires. Il modifie les traits de son visage, oui ; mais ce n'est pas le plus important. Pendant qu'il joue son rôle, il est véritablement celui qu'il incarne. Il se met dans la peau du personnage.

Je fus certes obligé d'admettre que l'homme de Hanwell qui s'était présenté chez Poirot correspondait exactement à l'idée que je me faisais d'un gardien d'asile. Je ne me serais jamais douté qu'il s'agissait d'un imposteur.

Tout cela était un peu décourageant, d'autant que notre aventure à Dartmoor ne nous avait avancés en rien. Je fis part de cette réflexion à Poirot, mais il ne partagea pas mon opinion.

— Nous progressons, dit-il, nous progressons. Chaque fois que nous avons affaire à cet homme, nous en apprenons un peu plus sur sa mentalité, sur ses méthodes. En revanche, il ne sait rien de nous et de nos plans.

— Sur ce point, Poirot, je suis dans le même bateau que lui ! protestai-je. Vous ne me semblez pas avoir de plan, vous restez là à attendre qu'il attaque.

— Mon bon ami, vous ne changerez jamais, dit Poirot en souriant. Toujours le même, Hastings ! Prêt à sauter à la gorge de l'ennemi.

Comme on frappait à la porte, il ajouta :

— Voilà votre chance. C'est peut-être notre ami qui arrive.

Il éclata de rire devant mon désappointement quand je vis l'inspecteur Japp entrer dans la pièce accompagné d'un autre homme.

— Bonsoir, monsieur Poirot, dit l'inspecteur. Permettez-moi de vous présenter le capitaine Kent, des services secrets américains.

Grand et élancé, le capitaine Kent avait un visage singulièrement impassible, comme sculpté dans du bois.

— Enchanté, messieurs, murmura-t-il en nous serrant la main avec énergie.

Poirot jeta dans le feu une nouvelle bûche et approcha deux fauteuils de l'âtre. J'apportai des verres, du whisky et de l'eau gazeuse. Le capitaine but une longue gorgée qui manifestement le combla d'aise.

— La prohibition n'a pas encore débarqué dans votre pays, fit-il observer.

— Venons-en à notre affaire, dit Japp. Monsieur Poirot, ici présent, s'intéresse à une organisation connue sous le nom des « Quatre », et il m'a demandé de l'avertir si jamais j'en entendais parler dans l'exercice de mes fonctions. À vrai dire, je n'ai pas attaché grande importance à cette requête, mais quand le capitaine est venu me trouver avec une histoire plutôt bizarre, je m'en suis souvenu et j'ai dit aussitôt : « Allons voir M. Poirot. »

Poirot se tourna vers le capitaine Kent, et l'Américain prit le relais :

— Vous vous rappelez peut-être avoir lu dans les journaux, monsieur Poirot, qu'un grand nombre de torpilleurs et de destroyers avaient coulé au large des côtes américaines après avoir heurté des récifs de plein fouet. Cela s'est produit juste après le tremblement de terre qui a secoué le Japon, et on a attribué ce désastre naval à un raz de marée. Or, voici peu, en effectuant une descente chez divers escrocs et tueurs à gages, on a mis la main sur des documents qui éclairent cette affaire d'un jour entièrement nouveau. Ces papiers font état d'une organisation baptisée « les Quatre » et donnent une description incomplète d'une puissante installation radio capable, par

une concentration d'énergie encore jamais atteinte jusqu'à présent, de focaliser un rayon d'une énorme intensité sur un point donné. Bien que l'on prête à cette invention des pouvoirs manifestement absurdes, j'ai soumis à tout hasard les documents au quartier général, et l'une de nos têtes pensantes s'est penchée sur la question. Par ailleurs, nous avons appris que l'un de vos savants anglais avait fait récemment une communication sur ce sujet devant l'Académie britannique. Ses collègues ont jugé cette intervention sans intérêt, invraisemblable et farfelue, mais votre savant n'a pas démordu de sa théorie et s'est déclaré sur le point d'aboutir dans ses recherches.

— Et alors ? demanda Poirot, intéressé.

— On m'a suggéré de venir en Angleterre pour avoir un entretien avec ce monsieur – un homme très jeune, nommé Halliday. C'est la personnalité la plus compétente sur le sujet, et j'avais pour mission de lui demander si les hypothèses émises dans les documents étaient un tant soit peu fondées.

— Quelle a été sa réponse ? demandai-je.

— C'est justement ce que j'ignore. Je n'ai pas vu M. Halliday... et je ne suis pas près de le voir, semble-t-il.

— Le fait est que Halliday a disparu, intervint Japp d'un ton bref.

— Quand ?

— Il y a deux mois.

— A-t-on signalé sa disparition ?

— Oui, bien sûr. Sa femme est venue nous trouver, dans tous ses états. Nous avons fait l'impossible, mais je savais depuis le début que ça ne servirait à rien.

— Pourquoi donc ?

— On n'arrive jamais à rien quand un homme disparaît dans ces conditions-là..., dit Japp en clignant de l'œil.

— Dans quelles conditions ?

— À Paris.

— Halliday a donc disparu à Paris ?

— Oui. Il y était allé – à l'en croire – pour un congrès scientifique. Remarquez, il ne pouvait pas faire autrement que d'invoquer un prétexte de ce genre. Mais vous savez bien ce que signifie la disparition d'un homme dans cette ville. Il y a deux hypothèses possibles : soit c'est l'œuvre d'un voyou, et la question est réglée ; soit

c'est une disparition volontaire, et je peux vous dire que c'est de beaucoup le cas le plus répandu. Le « Gai Paris » et tout ce qui s'ensuit. Un homme lassé de la vie conjugale... Halliday avait eu une prise de bec avec sa femme avant son départ, ce qui rend l'affaire claire comme de l'eau de roche.

— Je me le demande, dit Poirot d'un air pensif.

L'Américain l'observait avec curiosité.

— Au fait, dit-il d'une voix traînante, qu'est-ce que c'est que ces Quatre Grands... ou ces Quatre tout court ?

— C'est une organisation internationale dirigée par un Chinois. Lui, on l'appelle le Numéro Un. Le Numéro Deux est un Américain. Le Numéro Trois est une Française. Le Numéro Quatre, le Destructeur, est un Anglais.

L'Américain émit un petit sifflement.

— Une Française, hein ? Et Halliday a disparu en France... Curieuse coïncidence. Comment s'appelle-t-elle ?

— Je l'ignore. Je ne sais rien d'elle.

— Ce n'est pas une mince affaire, si je comprends bien ?

Poirot acquiesça, tout en alignant soigneusement les verres sur le plateau. Son amour de l'ordre n'avait pas faibli.

— Qu'est-ce qu'ils cherchaient, en coulant ces navires ? demanda Kent. Ces Quatre Grands seraient-ils manipulés par les Allemands ?

— Les Quatre agissent pour leur propre compte et pour personne d'autre, capitaine. Leur objectif est de dominer le monde.

L'Américain éclata de rire, mais s'interrompit net en voyant le visage grave du détective.

— Vous riez, monsieur, lui dit Poirot en le menaçant du doigt. Vous ne réfléchissez pas, vous n'utilisez pas les petites cellules grises de votre cerveau. Qui sont ces hommes qui vouent à la destruction une partie de votre flotte, uniquement pour tester leur puissance ? Car c'était tout bonnement cela, monsieur : un test de cette nouvelle force d'attraction magnétique qu'ils possèdent.

— À d'autres ! dit Japp avec jovialité. Des génies du mal, j'en ai rencontré plus d'une fois dans mes lectures, mais jamais dans la réalité. Bon, vous avez entendu l'histoire du capitaine Kent. Puis-je faire autre chose pour vous ?

— Oui, cher ami. Vous pouvez me donner l'adresse de

Mme Halliday, et vous seriez bien aimable d'y joindre un mot d'introduction.

C'est ainsi que, le lendemain, nous nous rendîmes à Chetwynd Lodge, près du village de Chobham, dans le Surrey.

Mme Halliday nous reçut aussitôt. C'était une grande femme blonde, aux gestes vifs et nerveux. Sa fillette, une délicieuse enfant de cinq ans, était auprès d'elle.

Poirot lui exposa le but de notre visite.

— Oh ! monsieur Poirot, vous ne pouvez pas savoir comme je vous suis reconnaissante ! J'ai beaucoup entendu parler de vous. Je suis sûre que vous ne serez pas comme ces policiers de Scotland Yard qui n'écoutent pas les gens et refusent de les comprendre. Remarquez, la police française ne vaut guère mieux ; je la trouve même pire. Ils sont tous persuadés que mon mari est parti avec une autre femme. Mais ce n'était pas son genre ! La seule chose qui comptait pour lui dans la vie, c'était son travail. D'ailleurs, la plupart du temps, c'était à ce sujet-là que nous nous disputions. Il attachait plus d'importance à son travail qu'à sa famille.

— Les Anglais sont ainsi, dit Poirot d'un ton apaisant. Quand ce n'est pas le travail, c'est le jeu ou le sport – toutes choses qu'ils prennent fort au sérieux. À présent, madame, racontez-moi en détail, et avec méthode, les circonstances exactes de la disparition de votre mari.

— Il est parti pour Paris le jeudi 20 juillet. Il devait aller voir, dans le cadre de ses recherches, diverses personnalités scientifiques, parmi lesquelles Mme Olivier.

D'un signe de tête, Poirot indiqua qu'il connaissait la célèbre chimiste française dont les brillants travaux avaient même éclipsé ceux de Mme Curie. Elle avait été décorée par le gouvernement français et comptait parmi les personnalités les plus en vue du moment.

— Dès son arrivée à Paris, dans la soirée, il est descendu à l'Hôtel Castiglione, dans la rue du même nom. Le lendemain matin, il est allé voir le Pr Bourgoneau, avec qui il avait rendez-vous. Il s'est comporté de façon normale et courtoise. Après une conversation très intéressante, les deux hommes ont décidé que mon mari reviendrait le lendemain pour assister à des expériences dans le laboratoire du professeur. Il a déjeuné seul au Café Royal, a fait une promenade au bois de Boulogne, puis s'est rendu chez Mme Olivier, dans sa maison de Passy. Là encore, il a eu une attitude parfaitement normale. Il est parti vers 18 heures. On ignore où il a dîné ; sans doute au restaurant,

seul. De retour à son hôtel, vers 23 heures, il est monté directement dans sa chambre après avoir demandé s'il y avait du courrier pour lui. Le lendemain matin, il est sorti... et on ne l'a plus revu depuis.

— À quelle heure a-t-il quitté l'hôtel ? À l'heure où il aurait dû normalement partir pour son rendez-vous avec le Pr Bourgoneau ?

— Nous l'ignorons. Personne ne l'a vu sortir. Mais on ne lui a pas servi son petit déjeuner, ce qui semble indiquer qu'il est parti de bonne heure.

— À moins qu'il ne soit ressorti la veille au soir, après son retour ?

— Je ne le pense pas. Son lit était défait, et si quelqu'un était sorti si tard, le portier de nuit s'en serait souvenu.

— Très juste observation, madame. Nous pouvons donc considérer qu'il est parti tôt le lendemain matin, ce qui est rassurant d'un certain point de vue. Il est peu probable qu'un voyou l'ait agressé à cette heure-là. Et ses bagages ? Étaient-ils tous restés à l'hôtel ?

Mme Halliday hésita. À contrecœur, elle finit par répondre :

— Non... Apparemment, il avait emporté une petite valise avec lui.

— Hum ! fit Poirot d'un air songeur, je me demande où il est allé dîner ce soir-là, en sortant de chez Mme Olivier. Si nous savions cela, nous saurions beaucoup de choses. Avec qui avait-il rendez-vous ? Le mystère est là. Madame, je ne partage pas systématiquement, moi non plus, les vues de la police ; avec eux, c'est toujours « cherchez la femme ». Il est clair néanmoins que, ce soir-là, quelque chose a modifié les projets de votre mari. Vous dites que, en rentrant à l'hôtel, il a demandé s'il avait du courrier. En avait-il ?

— Une seule lettre. Sans doute celle que je lui avais écrite le jour de son départ d'Angleterre.

Poirot resta plongé dans ses réflexions pendant une bonne minute, puis il se leva vivement.

— Madame, la solution du mystère est à Paris ; pour la trouver, je vais entreprendre le voyage en personne et sur-le-champ.

— Deux mois ont passé, monsieur...

— Oui, je sais bien. Cependant, c'est là-bas que nous devons chercher.

Il tourna les talons mais s'arrêta sur le seuil, la main sur la poignée de la porte.

— Dites-moi, madame, avez-vous entendu votre mari prononcer

devant vous l'expression « les Quatre Grands » ou bien « les Quatre » ?

— Les Quatre Grands..., répéta-t-elle, pensive. Non, pas que je me souviene.

LA FEMME DANS L'ESCALIER

Ce fut tout ce que put nous dire Mme Halliday. Nous regagnâmes Londres sans perdre de temps et, dès le lendemain, nous partîmes pour le Continent. Avec un sourire un peu jaune, Poirot fit observer :

— Ces Quatre Grands, ils me font galoper, mon ami. Je cours à droite, à gauche, dans tous les sens, comme notre vieil ami « le limier humain ».

— Peut-être le verrez-vous à Paris, lui dis-je, sachant qu'il faisait allusion au dénommé Giraud, l'un des policiers les plus cotés de la Sûreté, qu'il avait rencontré lors d'une précédente affaire.

Poirot fit la grimace.

— J'espère que non, et de tout cœur. En voilà un qui ne m'aimait pas.

— Ne pensez-vous pas que notre tâche va être très difficile ? Reconstituer la soirée d'un Anglais lambda, à Paris, il y a deux mois...

— Très difficile, mon ami. Mais comme vous le savez, les difficultés réjouissent le cœur d'Hercule Poirot.

— Vous pensez que les Quatre l'ont kidnappé ?

Poirot acquiesça.

Inévitablement, nos recherches recoupèrent celles faites précédemment ; au total, nous ne découvrîmes pas grand-chose que nous ne sachions déjà par Mme Halliday. Lors d'un interminable entretien avec le Pr Bourgoneau, Poirot essaya de déterminer si Halliday lui avait parlé de ses projets pour la fameuse soirée, mais il fit chou blanc.

Notre seconde source de renseignements était la célèbre Mme Olivier. Ce fut dans un prodigieux état d'exaltation que je gravis les marches du perron de sa villa de Passy. J'avais toujours trouvé extraordinaire qu'une femme pût se tailler une telle renommée dans le monde scientifique. J'aurais cru que ce genre de travaux requérait une intelligence spécifiquement masculine.

Un jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans nous ouvrit la porte ; il me fit aussitôt l'effet d'un disciple, tant ses manières étaient empreintes de solennité. Poirot avait pris la précaution d'annoncer notre visite à Mme Olivier, car celle-ci, absorbée dans ses recherches la plus grande partie de la journée, recevait uniquement sur rendez-vous.

On nous introduisit dans un petit salon où la maîtresse de maison ne tarda pas à nous rejoindre. Mme Olivier était une très grande femme, dont la haute taille était encore accentuée par une longue blouse blanche et la coiffe – genre cornette de religieuse – qui lui enveloppait la tête. Elle avait un visage long, pâle, et de magnifiques yeux sombres qui brûlaient d'une lueur presque fanatique. Elle évoquait davantage une prêtresse des temps anciens qu'une Française d'aujourd'hui. Une cicatrice défigurait l'une de ses joues ; je me souvins que son mari et son collaborateur avaient été tués dans l'explosion de son laboratoire, trois ans plus tôt, et qu'elle avait été elle-même affreusement brûlée. Depuis cette tragédie, elle vivait retirée du monde et se consacrait avec une énergie farouche à la recherche scientifique. Elle nous réserva un accueil courtois mais froid.

— J'ai été interrogée par la police bien des fois, messieurs. Je n'ai pas été en mesure de les aider, et je ne vois pas comment je pourrais vous éclairer davantage.

— Je ne vous poserai peut-être pas les mêmes questions qu'eux, madame. Tout d'abord, de quoi avez-vous bavardé, M. Halliday et vous ?

Elle parut un brin surprise.

— Mais... de son travail ! Et aussi du mien.

— Vous a-t-il fait part des théories qu'il avait exposées récemment devant l'Académie britannique ?

— Bien entendu. Ce fut notre principal sujet de conversation.

— Ses idées sont un peu invraisemblables, n'est-ce pas ? dit Poirot d'un air dégagé.

— D'aucuns l'ont pensé. Je ne partage pas cet avis.

— Vous considérez quelles sont réalisables ?

— Tout à fait. J'ai personnellement effectué des recherches du même ordre, dans un but différent il est vrai. J'ai étudié les rayons gamma émis par une substance généralement connue sous le nom de Radium C, un dérivé du radium, et j'ai pu ainsi constater des phénomènes magnétiques très intéressants. Bien sûr, j'ai ma théorie en

ce qui concerne la véritable nature de cette force que nous appelons le magnétisme, mais le moment n'est pas encore venu de rendre publiques mes découvertes. J'ai trouvé passionnantes les expériences et les théories de M. Halliday.

Poirot acquiesça. Puis il posa une question qui me surprit :

— Où s'est tenue la conversation, madame ? Ici même ?

— Non, monsieur. Dans le laboratoire.

— Pourrais-je le voir ?

— Certainement.

Nous suivîmes Mme Olivier vers la porte par laquelle elle était entrée. Après avoir longé un petit couloir, nous franchîmes deux autres portes pour nous retrouver finalement dans le vaste laboratoire, au beau milieu de tout un assortiment de cornues, de creusets et d'appareils divers – une centaine – dont j'ignorais jusqu'au nom. Il y avait là deux préparateurs plongés dans une expérience. Mme Olivier nous les présenta :

— Mlle Claude, l'une de mes assistantes.

Une grande jeune fille au visage sérieux nous salua d'un signe de tête.

— Et voici M. Henri, un ami de longue date qui a toute ma confiance.

Le jeune homme de l'entrée, petit et brun, inclina le buste avec raideur.

Poirot parcourut la pièce du regard. Il y avait deux autres portes en plus de celle par laquelle nous étions entrés. L'une, expliqua notre hôtesse, donnait sur le jardin ; l'autre, sur une pièce plus petite, également réservée aux expériences. Après avoir noté mentalement tous ces détails, Poirot se déclara prêt à retourner au salon.

— Madame, votre entretien avec M. Halliday a-t-il eu lieu en tête à tête ?

— Oui, monsieur. Mes deux assistants se tenaient dans la pièce voisine.

— Eux-mêmes ou quelqu'un d'autre aurait-il pu entendre votre conversation ?

— Je ne le pense pas, dit Mme Olivier après un instant de réflexion. En fait, je suis presque sûre que non. Toutes les portes étaient fermées.

— Quelqu'un aurait-il pu se cacher dans le laboratoire ?

— Il y a bien un grand placard dans le coin... mais c'est une supposition absurde.

— Pas tout à fait, madame. Un dernier point : M. Halliday vous a-t-il fait part de ses projets pour la soirée ?

— Il ne m'en a rien dit.

— Je vous remercie, madame, et veuillez m'excuser de vous avoir dérangée. Je vous en prie, nous trouverons bien le chemin.

À l'instant où nous débouchions dans le hall, une femme s'engouffra par la porte d'entrée. Elle s'élança dans l'escalier, et j'eus tout juste le temps de noter qu'elle était en grand deuil – la veuve française typique.

— Très étrange, cette femme, fit observer Poirot tandis que nous quittions la villa.

— Mme Olivier ? Oui, elle...

— Mais non, pas Mme Olivier ! Cela va sans dire ! Des génies de son envergure, il n'y en a pas beaucoup dans le monde. Non, je vous parle de l'autre femme, celle que nous venons de croiser.

— Je n'ai pas vu son visage, dis-je, surpris. Et vous non plus, j'imagine, puisqu'elle ne nous a pas regardés.

— C'est pour cela que je dis qu'elle est étrange, répliqua Poirot avec un certain flegme. Une femme qui entre chez elle – je présume qu'elle est chez elle, puisqu'elle a une clef – et qui se précipite dans l'escalier sans même regarder les deux visiteurs inconnus qui sont dans le hall, c'est un comportement pour le moins curieux... anormal, même. Bon sang ! Qu'est-ce que... ?

Il me tira en arrière, juste à temps : un arbre venait de s'abattre sur le trottoir, nous manquant de peu. Poirot le regarda, bouche bée, pâle et bouleversé.

— Il s'en est fallu d'un cheveu ! C'est quand même trop bête ! Dire que je n'avais pas le moindre pressentiment, le moindre soupçon... ou si peu ! Oui... sans son regard fulgurant, sans ses yeux de lynx, Hercule Poirot serait peut-être mort écrasé, à l'heure qu'il est. Quelle effroyable calamité pour l'humanité tout entière ! Vous aussi, mon ami, vous auriez pu y rester ; mais cela n'aurait pas été une catastrophe nationale.

— Merci, dis-je froidement. Qu'allons-nous faire, à présent ?

— Faire ? s'exclama Poirot. Nous allons réfléchir. Oui, à l'instant même, nous allons faire travailler nos petites cellules grises. Voyons...

ce M. Halliday, est-il vraiment venu à Paris ? Oui, puisque le Pr Bourgoneau, qui le connaît, l'a rencontré et lui a parlé.

— Où diable voulez-vous en venir ?

— Leur entretien a eu lieu le vendredi matin. La dernière fois qu'on l'a vu, c'est le vendredi soir à 23 heures... mais l'a-t-on *réellement* vu à ce moment-là ?

— Le portier...

— Un portier de nuit, qui ne le connaissait pas. Un homme se présente à la réception – un homme qui ressemble suffisamment à Halliday : nous pouvons faire confiance pour cela au Numéro Quatre –, demande son courrier, monte dans sa chambre, boucle une petite valise et s'éclipse le lendemain matin. Et personne n'a vu Halliday de toute la soirée, non, parce qu'il était déjà tombé dans les mains de ses ennemis. Est-ce bien Halliday que Mme Olivier a reçu ? Oui, assurément : elle ne le connaissait pas de vue, mais un imposteur n'aurait pu lui donner le change sur les questions scientifiques. Il est donc venu ici, s'est entretenu avec elle, est parti... Et ensuite ?

Poirot m'avait saisi par le bras et me traînait littéralement vers la villa de Mme Olivier.

— Mon cher ami, imaginons que nous sommes le lendemain de la disparition de Halliday et que nous cherchons des empreintes de pas. Voilà qui doit vous plaire, vous qui aimez tant les empreintes ! Voyez... nous avons ici les traces d'un homme, celles de M. Halliday... Il tourne à droite, comme nous tout à l'heure, il marche d'un pas vif... ah ! quelqu'un le suit, très rapidement : voici des empreintes petites, celles d'une femme, voyez, elle le rattrape ; c'est une femme jeune, mince, portant un voile de deuil. « Pardonnez-moi, monsieur, lui dit-elle, Mme Olivier vous demande de revenir. » Il s'arrête, se retourne. Voyons, où cette jeune femme va-t-elle l'emmener ? Est-ce une coïncidence si elle l'a rattrapé à la hauteur d'une étroite allée qui sépare deux jardins ? Elle l'entraîne par là. « C'est un raccourci, monsieur ». À droite, il y a le jardin de la villa de Mme Olivier ; à gauche, celui d'un autre pavillon – et c'est de ce jardin, notez bien, que l'arbre a manqué tomber sur nous. Les deux villas ont chacune une porte de service donnant sur cette allée. L'embuscade est tendue ici. Des hommes assaillent Halliday, le réduisent à l'impuissance et le transportent dans la maison voisine.

— Bon sang, Poirot ! m'écriai-je. Essayez-vous de me faire croire que vous voyez la scène ?

— Je la vois avec les yeux de l'esprit, mon ami. Les choses n'ont pas pu se passer autrement. Venez, retournons à la villa.

— Vous voulez revoir Mme Olivier ?

Poirot sourit d'un air étrange.

— Non, Hastings, je veux voir le visage de la femme en deuil.

— Qui est-ce, selon vous ? Une parente de Mme Olivier ?

— Une secrétaire, plus vraisemblablement. Une secrétaire engagée depuis peu.

Le disciple aux manières cérémonieuses nous ouvrit la porte. Poirot lui demanda :

— Pouvez-vous me dire comment s'appelle la dame – une veuve – qui est entrée voici quelques minutes ?

— Mme Véroneau ? La secrétaire de Madame ?

— C'est bien elle. Veuillez lui demander de nous accorder un entretien.

Le jeune homme disparut. Il ne tarda pas à revenir en annonçant :

— Je regrette, Mme Véroneau a dû ressortir.

— Je ne le pense pas, répliqua posément Poirot. Je vous prie, donnez-lui mon nom, Hercule Poirot, et dites-lui que je dois la voir d'urgence avant d'aller à la préfecture de police.

Notre messenger repartit faire la commission. Cette fois, la femme descendit et entra directement dans le salon. Nous l'y suivîmes. Elle se tourna alors vers nous et leva son voile. Je reconnus avec stupéfaction notre vieille adversaire, la comtesse Rossakov, aristocrate russe qui avait organisé à Londres un vol de bijoux particulièrement astucieux.

— Dès que je vous ai aperçu dans le vestibule, dit-elle à Poirot d'un ton plaintif, j'ai craint le pire.

— Ma chère comtesse...

Elle fit un signe de dénégation.

— Inez Véroneau, murmura-t-elle. Espagnole mariée à un Français. Que me voulez-vous, Poirot ? Vous êtes un homme redoutable. Vous m'avez déjà chassée de Londres. Je suppose que, maintenant, vous allez me dénoncer à notre merveilleuse Mme Olivier et me chasser de Paris ? Nous autres, pauvres Russes, sommes bien obligés de gagner notre vie, vous savez.

— C'est plus grave, madame, dit Poirot en la regardant dans les yeux. Je compte entrer dans la villa voisine pour libérer M. Halliday, s'il est encore vivant. Je sais tout, comprenez-vous.

Je la vis soudain blêmir. Elle se mordilla la lèvre inférieure et finit par dire, d'un ton décidé :

— Il est vivant, mais pas dans la villa. Tenez, faisons un marché : la liberté pour moi en échange de M. Halliday sain et sauf.

— J'accepte, dit Poirot. J'allais vous proposer le même arrangement. Au fait, madame, êtes-vous employée par les Quatre Grands ?

Une pâleur mortelle envahit de nouveau le visage de la comtesse qui, en guise de réponse, se contenta de demander la permission de téléphoner.

Elle se dirigea vers l'appareil et composa un numéro.

— C'est le numéro de la villa où notre ami est emprisonné, expliqua-t-elle. Vous pouvez le donner à la police, le nid sera vide quand elle arrivera. Ah ! quelqu'un décroche... C'est vous, André ? Ici Inez. Le petit Belge sait tout. Envoyez Halliday à l'hôtel et débarrassez les lieux.

Elle raccrocha et revint vers nous, le sourire aux lèvres.

— Vous allez nous accompagner à l'hôtel, madame, lui dit Poirot.

— Certainement. Je m'y attendais.

Je hélai un taxi et nous partîmes tous les trois. Je voyais à son visage que Poirot était préoccupé. L'issue était presque trop facile. Lorsque nous descendîmes devant l'hôtel, le portier vint à notre rencontre.

— Un monsieur vient d'arriver, dit-il. Il est dans votre appartement. Il a l'air très mal en point. Une infirmière l'accompagnait, mais elle est repartie.

— Tout va bien, dit Poirot. C'est un ami à moi.

Nous montâmes tous ensemble. Assis sur une chaise, près de la fenêtre, je vis un jeune homme hagard qui paraissait à l'extrême limite de l'épuisement. Poirot s'approcha de lui et demanda :

— Êtes-vous John Halliday ? (L'homme acquiesça.) Montrez-moi votre bras gauche. John Halliday a un grain de beauté juste sous le coude gauche.

L'homme tendit le bras. Le grain de beauté était bien là. Poirot s'inclina devant la comtesse, qui tourna les talons et sortit.

Un verre de cognac redonna un peu de vigueur à Halliday.

— Mon Dieu ! bredouilla-t-il. Cette captivité a été un enfer... un

enfer... Ce sont des démons... de véritables démons. Ma femme, où est-elle ? Que s'imagine-t-elle ? Ils m'ont dit qu'elle croyait... qu'elle croyait que...

— C'est faux, dit Poirot avec fermeté. Elle n'a jamais douté de vous, pas un instant. Elle vous attend, et votre fille aussi.

— Dieu soit loué. J'ai peine à me croire de nouveau libre.

— Maintenant que vous avez un peu récupéré, je voudrais que vous nous racontiez toute l'histoire depuis le début.

Halliday le regarda avec une expression impossible à décrire.

— Je ne me souviens... de *rien*, dit-il.

— Comment ?

— Avez-vous entendu parler des Quatre Grands ?

— Un peu, oui, répondit Poirot, pince-sans-rire.

— Vous n'en savez pas autant que moi sur eux. Ils possèdent un pouvoir illimité. Si je garde le silence, j'aurai la vie sauve ; si je dis un seul mot, ils nous feront subir d'indicibles tourments, à moi et à mes proches. Inutile d'essayer de m'amener à parler. *Je sais...* Mais je ne me souviens... *de rien*.

Sur ces mots, il se leva et sortit de la pièce, laissant Poirot tout déconfit.

— Et voilà ! marmonna ce dernier. Les Quatre Grands gagnent cette fois encore. C'est quoi, Hastings, ce papier que vous tenez à la main ?

— Un mot que la comtesse a griffonné avant de partir, expliquai-je en le lui tendant.

— « Au revoir, I.V. », lut-il. Elle a signé de ses initiales : I.V. Ces deux lettres forment le chiffre *Quatre*. Simple coïncidence ? Je me le demande, Hastings. Je me le demande.

LES VOLEURS DE RADIUM

Ce soir-là, Halliday dormit à l'hôtel, dans la chambre voisine de notre appartement. Toute la nuit, je l'entendis gémir et crier dans son sommeil ; de toute évidence, sa captivité à la villa lui avait brisé les nerfs. Le lendemain matin, nous fûmes totalement incapables de lui soutirer le moindre renseignement. Il se bornait à répéter que les Quatre Grands disposaient d'un pouvoir sans limites. S'il parlait, leur vengeance serait terrible.

Après le déjeuner, il partit rejoindre sa femme en Angleterre tandis que Poirot et moi restions à Paris. J'étais de plus en plus impatient d'en découdre, sans trop savoir comment, et la passivité de Poirot m'exaspérait.

— Pour l'amour du ciel, Poirot ! m'écriai-je. Allons-y, attaquons-les !

— Admirable, mon ami, admirable ! Allons *où*, attaquons *qui* ? Précisez, de grâce.

— Les Quatre, naturellement !

— Cela va sans dire. Mais par où commenceriez-vous ?

— Allons trouver la police, hasardai-je sans grande conviction.

— Ils nous accuseraient de faire du roman, dit Poirot avec un sourire. Nous n'avons rien de concret, rien de solide. Nous devons attendre.

— Attendre quoi ?

— Qu'ils fassent le premier pas. En Angleterre, tout le monde comprend et adore la boxe, n'est-ce pas ? Eh bien... quand l'un des deux boxeurs ne bouge pas, l'autre est obligé d'attaquer ; en laissant l'initiative à son adversaire, on en apprend long sur sa tactique. Voilà notre rôle : laisser l'autre camp passer à l'offensive.

— Vous pensez que les Quatre vont le faire ? demandai-je, sceptique.

— Je n'ai aucun doute là-dessus. Pour commencer, ils essaient de me faire quitter l'Angleterre ; leur plan échoue. Ensuite, nous

intervenons dans l'affaire de Dartmoor et nous sauvons leur victime du gibet. Et hier, une fois de plus, nous contrecarrons leurs projets. Assurément, ils n'en resteront pas là.

Tandis que je méditais ce raisonnement, un coup fut frappé à la porte. Sans attendre d'y être invité, un homme entra et referma derrière lui. Grand, maigre, le teint brouillé et le nez légèrement busqué, il portait un pardessus boutonné jusqu'au menton et un feutre rabattu sur les yeux.

— Veuillez pardonner cette entrée un peu cavalière, messieurs, dit-il d'une voix feutrée, mais l'affaire qui m'amène est assez spéciale.

Il s'avança en souriant, et s'assit devant la table. Je voulus bondir de mon siège, mais Poirot me retint.

— De fait, votre intrusion est fort cavalière. Exposez-nous l'objet de votre visite, voulez-vous ?

— C'est très simple, mon cher monsieur Poirot. Vous avez contrarié mes amis.

— De quelle manière ?

— Allons, allons ! monsieur Poirot. Posez-vous sérieusement la question ? Vous en connaissez la réponse aussi bien que moi.

— Cela dépend, monsieur. Qui sont vos fameux amis ?

Sans un mot, l'homme sortit un étui à cigarettes, l'ouvrit et y préleva quatre cigarettes, qu'il jeta sur la table. Puis il les ramassa et les remit dans l'étui, qu'il rangea dans sa poche.

— Ah ah ! dit Poirot. C'est donc cela ? Et que suggèrent-ils, vos amis ?

— Ils vous suggèrent, monsieur, d'employer vos talents – par ailleurs remarquables – à la résolution d'énigmes ordinaires. Reprenez vos anciens passe-temps et levez le voile sur les mystères des ladies de la haute société londonienne.

— Programme de tout repos, dit Poirot. Et si je refuse ?

L'homme eut un geste éloquent.

— Nous en serions profondément navrés, dit-il, de même que tous les amis et les admirateurs du grand Hercule Poirot. Mais les regrets, si vifs qu'ils soient, n'ont jamais ramené un homme à la vie.

— Voilà qui est dit avec délicatesse, murmura Poirot en hochant la tête. Et... si j'accepte ?

— Dans ce cas, j'ai pleins pouvoirs pour vous offrir une...

compensation.

Il exhiba un portefeuille et jeta sur la table dix billets de dix mille francs.

— Ce n'est là qu'une garantie de notre bonne foi, dit-il. Vous recevrez dix fois cette somme.

Je me levai d'un bond.

— Seigneur ! Vous osez croire...

— Asseyez-vous, Hastings, ordonna Poirot. Mettez une sourdine à votre belle honnêteté et restez assis. Quant à vous, monsieur, qu'est-ce qui m'empêche de téléphoner à la police et de vous livrer à eux, pendant que mon ami vous tient en respect ?

— Faites, si cela vous paraît judicieux, dit calmement notre visiteur.

— Écoutez, Poirot, je n'y tiens plus ! m'exclamai-je. Appelez la police et finissons-en !

Je me précipitai vers la porte et m'y adossai.

L'air songeur, comme s'il était en proie à un débat intérieur, Poirot murmura :

— Apparemment, c'est la réaction qui s'impose.

— Mais vous vous méfiez des réactions qui s'imposent, hein ? dit notre visiteur en souriant.

— Allez-y, Poirot, insistai-je.

— Vous en acceptez la responsabilité, mon ami.

À l'instant où le détective soulevait le combiné, l'homme bondit sur moi avec la souplesse d'un chat. J'étais prêt à faire face : nous luttâmes au corps à corps, titubant tout autour de la pièce. Soudain, je le sentis glisser et perdre l'équilibre. Je poussai mon avantage, et il s'affaissa à mes pieds. C'est à ce moment-là, dans l'ivresse de la victoire, qu'un phénomène extraordinaire se produisit : je me sentis brusquement projeté en avant. Je heurtai le mur tête la première et me retrouvai par terre, bras et jambes emmêlés. Le temps que je me relève, la porte se refermait déjà sur mon adversaire. Je me précipitai, secouai la poignée, mais nous étions enfermés de l'extérieur. J'arrachai le téléphone des mains de Poirot.

— Allô, la réception ? Un homme vient de sortir. Il faut l'arrêter ! C'est un grand type, avec un feutre mou et un pardessus boutonné jusqu'au col. Il est recherché par la police.

Moins de cinq minutes plus tard, nous entendîmes du bruit dehors,

dans le couloir. La clef tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit toute grande. Le directeur en personne apparut sur le seuil.

— Vous l'avez attrapé ? criai-je.

— Non, monsieur. Personne n'est descendu.

— Vous l'avez certainement croisé !

— Nous n'avons rencontré personne, monsieur. Je ne comprends pas qu'il ait pu s'échapper.

— Mais si, vous avez croisé quelqu'un, dit Poirot de sa voix aimable. Un employé de l'hôtel, peut-être ?

— Seulement un serveur avec un plateau, monsieur.

— Ah ! soupira Poirot, d'un ton qui en disait long.

Lorsque nous eûmes enfin réussi à nous débarrasser du directeur de l'hôtel, tout émoustillé par l'affaire, Poirot fit observer :

— Voilà donc pourquoi son pardessus était boutonné jusqu'au col.

— Je suis vraiment navré, Poirot, murmurai-je d'un air penaud. Je croyais l'avoir bel et bien terrassé.

— Oui, il vous a fait une prise japonaise, j'imagine. Ne vous désolez pas, mon ami. Tout s'est passé comme il l'avait prévu. C'est ce que je voulais.

Avisant un objet marron qui traînait par terre, je bondis en m'exclamant :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

C'était un mince portefeuille de cuir brun que notre visiteur avait manifestement perdu au cours de la bagarre. Il contenait, outre deux factures au nom de M. Félix Laon, un bout de papier plié en deux qui me fit bondir le cœur dans la poitrine : une demi-feuille de calepin portant quelques mots au crayon, mais des mots d'une extrême importance.

« La prochaine réunion du conseil aura lieu vendredi matin à 11 heures, 34, rue de l'Échelle. »

Le message était signé d'un grand « 4 ».

Nous étions aujourd'hui vendredi, et la pendule de la cheminée indiquait 10 h 30.

— Bon sang, quelle chance ! m'écriai-je. Les dieux sont avec nous. Mais il nous faut partir immédiatement. Quelle occasion inouïe !

— Voilà donc pourquoi il est venu, murmura Poirot. Tout

s'explique.

— Qu'est-ce qui s'explique ? Venez donc, Poirot, ne restez pas là à rêvasser !

Poirot me regarda en secouant lentement la tête, le sourire aux lèvres.

— « Voulez-vous entrer dans mon salon, dit l'araignée à la mouche ? » Ce sont bien les paroles d'une de vos comptines anglaises, n'est-ce pas ? Non, non... ils sont subtils, mais pas aussi subtils qu'Hercule Poirot.

— Qu'est-ce que vous racontez, Poirot ?

— Mon cher ami, je me demandais la raison de cette démarche. Notre visiteur espérait-il vraiment m'acheter ? Ou m'effrayer au point de me faire renoncer ? Peu vraisemblable. Mais alors, pourquoi était-il venu ? Maintenant, je comprends tout. Un plan très précis, fort bien exécuté : le prétexte de me soudoyer ou de m'intimider, la bataille nécessaire qu'il n'a pas cherché à éviter et qui lui donnait l'occasion de perdre son portefeuille de façon naturelle... et enfin... le guet-apens ! Rue de l'Échelle, 11 heures du matin ? Que nenni, mon ami ! On n'attrape pas Hercule Poirot si facilement.

— Miséricorde ! hoquetai-je.

Le front soucieux, Poirot réfléchissait.

— Il reste une chose que je ne comprends pas.

— Laquelle ?

— L'heure, Hastings... Le moment choisi. S'ils voulaient m'attirer dans un piège, la nuit aurait été assurément plus propice. Pourquoi cette heure matinale ? Un événement se prépare-t-il ce matin ? Un événement qu'ils sont anxieux de cacher à Hercule Poirot ? Nous verrons bien, conclut-il. Je reste ici, mon cher. Ce matin, nous ne bougeons pas. Nous attendons la suite ici.

Ce fut à 11 h 30 précises qu'arriva la convocation sous la forme d'un petit bleu. Poirot l'ouvrit, puis me le tendit. Le télégramme provenait de Mme Olivier, la savante mondialement célèbre que nous étions allés voir la veille dans le cadre de l'affaire Halliday. Elle nous demandait de venir à Passy sans délai. Nous obéîmes sans perdre une seconde. Mme Olivier nous reçut dans le même petit salon. Je fus de nouveau frappé par l'extraordinaire personnalité de cette femme, brillante émule de Becquerel et des Curie, au long visage de religieuse et aux yeux fiévreux. Elle en vint directement au fait :

— Messieurs, vous m'avez rendu visite hier à propos de la

disparition de M. Halliday. Je viens d'apprendre que vous êtes ensuite revenus ici pour voir ma secrétaire, Inez Véroneau. Elle a quitté la maison avec vous et n'est pas revenue depuis.

— Est-ce tout, madame ?

— Non, messieurs, ce n'est pas tout. Le laboratoire a été cambriolé cette nuit, on a emporté plusieurs documents précieux et des rapports. Les voleurs ont tenté de prendre quelque chose d'encore plus précieux mais, par bonheur, ils n'ont pas réussi à ouvrir le grand coffre.

— Madame, voici les faits. Votre ex-secrétaire, Mme Véroneau, était en réalité la comtesse Rossakov, une voleuse experte, et c'était elle la responsable de la disparition de M. Halliday. Depuis combien de temps travaillait-elle pour vous ?

— Cinq mois, monsieur. Ce que vous me dites est stupéfiant.

— C'est néanmoins la vérité. Ces documents, étaient-ils faciles à trouver ? Ou alors, fallait-il connaître les lieux ?

— C'est assez curieux que les voleurs aient su exactement où chercher. Vous pensez qu'Inez...

— Oui, c'est elle qui les a renseignés, j'en suis convaincu. Mais quelle est cette précieuse chose que les voleurs n'ont pu emporter ? Des bijoux ?

Mme Olivier eut un fin sourire.

— Quelque chose d'infiniment plus précieux, monsieur.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et, se penchant en avant, ajouta à voix basse :

— Du radium.

— Du radium ?

— Oui, monsieur. J'en suis maintenant au stade ultime de mes expériences. Je possède à titre personnel un petit morceau de radium, et on m'en a prêté par ailleurs une certaine quantité pour mettre au point le procédé auquel je travaille en ce moment. Si petite que soit la quantité, elle représente une grande partie de la réserve mondiale et vaut des millions de francs.

— Et où est-il, ce radium ?

— Dans une boîte en plomb, à l'intérieur du grand coffre-fort. À voir comme cela, le coffre a l'air d'un modèle ancien et hors d'usage, mais ne vous y fiez pas : en réalité, il est d'une solidité à toute épreuve. C'est sans doute pour cela que les cambrioleurs n'ont pas

réussi à l'ouvrir.

— Combien de temps encore allez-vous garder ce radium en votre possession ?

— Deux jours, monsieur, pas davantage. Mes expériences auront alors abouti.

Les yeux de Poirot brillèrent.

— Et Inez Véroneau le sait ? Bien... alors, nos amis vont revenir. Pas un mot de ma visite à quiconque, madame. Mais dormez rassurée, je vous sauverai votre radium. Avez-vous une clef de la porte du laboratoire, celle qui communique avec le jardin ?

— Oui, monsieur. La voici. J'en ai un double pour moi. Et voici la clef de la porte du jardin, celle qui donne sur l'allée séparant cette villa de la maison voisine.

— Je vous remercie, madame. Ce soir, couchez-vous comme si de rien n'était, n'ayez crainte et laissez-moi agir. Mais ne dites rien à personne, surtout pas à vos deux assistants... Mlle Claude et M. Henri, c'est bien cela ?

Poirot sortit de la villa en se frottant les mains avec une évidente satisfaction.

— Que faisons-nous, maintenant ? demandai-je.

— Maintenant, Hastings, nous allons quitter Paris... pour l'Angleterre.

— Quoi ?

— Nous allons faire nos valises, déjeuner et prendre un taxi pour la gare du Nord.

— Mais... le radium ?

— Nous partons pour l'Angleterre, mais je n'ai pas dit que nous arriverions là-bas. Réfléchissez un instant, Hastings. Il est évident que nous sommes surveillés, suivis. Il faut faire croire à nos ennemis que nous retournons en Angleterre ; et le meilleur moyen, c'est qu'ils nous voient monter dans le train et partir.

— Et nous descendrons discrètement à la dernière minute, c'est cela ?

— Non, Hastings. Pour satisfaire nos ennemis, il faut un départ en bonne et due forme, rien de moins.

— Mais le train ne s'arrête pas avant Calais !

— Il s'arrêtera si nous payons.

— Allons donc, Poirot ! Même en payant, on ne peut pas arrêter un express ; le mécanicien refuserait.

— Mon cher ami, n'avez-vous jamais remarqué la petite poignée qui s'appelle un signal d'alarme ? Tout usage abusif entraîne une amende de cent francs, je crois.

— Oh ! vous allez faire ça ?

— Pas exactement. Un de mes amis, Pierre Combeau, s'en chargera à ma place. Pendant qu'il fera une grande scène au contrôleur devant tous les voyageurs bouche bée, nous disparaîtrons sans bruit, vous et moi.

Le moment venu, nous exécutâmes le plan de Poirot. Pierre Combeau, un vieil ami de Poirot qui connaissait manifestement très bien les méthodes du petit détective, accepta de se prêter au jeu. Aux abords de la banlieue parisienne, il tira le signal d'alarme et fit un esclandre dans la meilleure tradition française, ce qui nous permit, à Poirot et à moi, de descendre du train sans que personne ne s'intéressât à notre départ. Notre première préoccupation fut de nous métamorphoser ; Poirot avait emporté à cet effet, dans une petite valise, tout l'équipement nécessaire. À l'issue de cette transformation, nous étions devenus deux vagabonds vêtus de salopettes crasseuses. Après avoir dîné dans une auberge éloignée de tout, nous rebroussâmes chemin vers Paris.

Il était près de 23 heures lorsque nous nous retrouvâmes devant la villa de Mme Olivier. Nous inspectâmes les deux côtés de la rue avant de nous faufiler dans l'allée. L'endroit paraissait désert. Une chose était certaine : personne ne nous suivait.

— Je ne m'attends pas à ce qu'ils soient déjà là, me chuchota Poirot. Ils ne viendront peut-être que demain soir, mais ils savent qu'il ne leur reste que deux nuits pour voler le radium.

Avec force précautions, nous tournâmes la clef dans la serrure. La porte du jardin s'ouvrit sans bruit et nous franchîmes le seuil.

Soudain, le coup s'abattit, complètement inattendu. En quelques instants, nous fûmes cernés, ligotés et bâillonnés. Ils devaient être une bonne dizaine ; toute résistance était inutile. Ils nous soulevèrent et nous emportèrent, comme deux vulgaires paquets. À mon extrême stupéfaction, ils nous emmenèrent vers la villa de Mme Olivier et non dans la direction opposée. À l'aide d'une clef, ils s'introduisirent dans le laboratoire et nous y transportèrent. L'un des hommes se pencha devant un grand coffre, dont la porte pivota sur ses gonds. Je sentis un

désagréable frisson me parcourir l'échine. Nos agresseurs allaient-ils nous enfermer là-dedans et nous y laisser mourir lentement d'asphyxie ?

Je m'aperçus alors, avec stupeur, que le coffre s'ouvrait sur un escalier qui s'enfonçait dans le sol. On nous poussa sans ménagements dans cet étroit passage, et nous débouchâmes bientôt dans une vaste pièce souterraine. Une femme se tenait là, grande et majestueuse, le visage dissimulé sous un masque de velours noir. À en juger d'après ses gestes impérieux, c'était elle qui dirigeait les opérations. Les hommes nous balancèrent par terre et nous laissèrent seuls avec la mystérieuse créature au masque. Pour moi, cela ne faisait aucun doute : nous étions en présence de la Française inconnue, le Numéro Trois des Quatre Grands.

Elle s'agenouilla pour nous ôter nos bâillons, mais sans défaire nos liens. Puis, se redressant, elle nous fit face et, d'un geste brusque, retira son masque.

C'était Mme Olivier !

— Monsieur Poirot..., murmura-t-elle d'un ton moqueur. Le grand, le remarquable, l'unique monsieur Poirot... Je vous ai envoyé un avertissement, hier matin. Vous n'avez pas jugé utile d'en tenir compte ; vous avez cru pouvoir jouer au plus fin avec nous. Et voilà le résultat !

Il y avait chez cette femme une froide méchanceté qui me glaça jusqu'à la moelle, d'autant qu'elle contrastait avec le feu ardent qui brûlait dans ses yeux. Elle était folle, bel et bien folle, mais sa folie était celle du génie !

Poirot la regardait, bouche bée.

— Voici la fin, dit-elle posément. Nous ne pouvons tolérer qu'on se mette en travers de notre chemin. Avez-vous une dernière requête à formuler ?

Jamais je ne m'étais senti si près de la mort. Poirot, quant à lui, se montra sublime. Il ne tiqua pas, ne blêmit pas ; il continua de la regarder avec une curiosité soutenue.

— Votre psychologie m'intéresse énormément, madame. Je déplore qu'il me reste si peu de temps pour l'étudier. Oui, j'ai une requête à formuler. Un condamné à mort, je crois, a toujours le droit à une dernière cigarette. J'ai mon étui sur moi. Si je pouvais...

Il regarda ses mains entravées.

— Mais comment donc ! dit-elle en riant. Vous voudriez que je vous

délie les mains, c'est bien cela ? Vous êtes intelligent, Hercule Poirot, je le sais. Je ne vais pas vous détacher... mais je vais vous donner une cigarette.

S'agenouillant près de lui, elle prit l'étui de Poirot et en sortit une cigarette qu'elle lui mit entre les lèvres.

— Et maintenant, une allumette, dit-elle en se redressant.

— Ce n'est pas nécessaire, madame.

Une intonation nouvelle dans la voix de Poirot me fit tressaillir. Mme Olivier la remarqua, elle aussi.

— Ne bougez pas, de grâce, madame, sinon vous le regretterez. Connaissez-vous un tant soit peu les propriétés du curare ? Les Indiens d'Amérique du Sud enduisent leurs flèches de ce poison. Une simple égratignure entraîne la mort. Certaines tribus utilisent une petite sarbacane ; moi aussi, voyez-vous, j'ai ma petite sarbacane, fabriquée sur le modèle d'une cigarette. Je n'ai qu'à souffler... Ah, vous sursautez ! Pas un geste, madame. Le mécanisme de cette cigarette est fort ingénieux. Quand on souffle, un dard minuscule – une sorte d'arête de poisson – fend l'air vers sa cible. Vous ne souhaitez pas mourir, madame. Par conséquent, je vous implore de libérer mon ami Hastings. Je ne peux pas me servir de mes mains, mais je peux tourner la tête – comme ceci, voyez – et vous tenir en respect, madame. Ne commettez pas d'erreur, je vous en conjure.

Lentement, les mains tremblantes, le visage convulsé par la rage et la haine, Mme Olivier se pencha et obéit. Dès que je fus libre, Poirot me donna ses instructions :

— Vos liens vont servir pour madame, Hastings. Voilà, parfait. Est-elle solidement attachée ? Dans ce cas, veuillez me libérer. Il est heureux quelle ait renvoyé ses sbires. Avec un peu de chance, nous trouverons la voie libre.

Quelques instants plus tard, Poirot se tenait debout à mes côtés.

— On ne tue pas Hercule Poirot si facilement, madame. Je vous souhaite le bonsoir, fit-il en s'inclinant.

Elle ne put répondre à cause de son bâillon, mais la lueur meurtrière qui brilla dans ses yeux me terrifia. Je priai le ciel de ne jamais retomber entre ses mains.

Trois minutes plus tard, nous sortions de la villa et traversions le jardin en toute hâte. La route était déserte. Il ne nous fallut pas longtemps pour quitter le secteur.

À ce moment-là, Poirot éclata :

— Je mérite tout ce que m'a dit cette femme ! Je suis un triple idiot, un âne bête, un imbécile au dernier degré ! J'étais fier de ne pas être tombé dans leur piège ; en fait, ce n'était même pas un piège : ils savaient que je le découvrirais, ils comptaient même là-dessus. Et le vrai piège m'attendait ailleurs, précisément là où je me suis laissé prendre. Cela explique tout : pourquoi ils ont capitulé si facilement, relâché Halliday... Mme Olivier était le cerveau ; Vera Rossakov, seulement le lieutenant. Mme Olivier avait besoin des idées de Halliday : elle avait le génie nécessaire pour combler les lacunes qui l'arrêtaient, lui. Oui, Hastings, nous savons maintenant qui est le Numéro Trois : une femme, sans doute la plus grande savante du monde ! Imaginez... L'intelligence de l'Orient, la science de l'Occident – et deux autres personnages dont nous ignorons encore l'identité. Mais nous devons les démasquer. Demain, nous rentrons à Londres pour nous atteler à cette tâche.

— Vous n'allez pas dénoncer Mme Olivier à la police ?

— Je ne serais pas cru. En France, cette femme est une idole. Et nous ne pouvons rien prouver. Nous aurons de la chance si ce n'est pas *elle* qui nous dénonce.

— Comment ça ?

— Réfléchissez. On nous trouve chez elle, la nuit, munis de clefs qu'elle jurera ne pas nous avoir données. Elle nous surprend devant son coffre et nous prenons la fuite, après l'avoir bâillonnée et ligotée. Ne vous faites aucune illusion, Hastings, nous sommes les dindons de la farce...

DANS LA MAISON DE L'ENNEMI

Après notre aventure à la villa de Passy, nous regagnâmes précipitamment Londres, où plusieurs lettres attendaient Poirot. L'une d'elles retint particulièrement son attention ; il la lut avec un sourire bizarre, puis me la tendit.

— Lisez ceci, mon ami.

Je commençai par la signature : « Abe Ryland ». Je me remémorai alors les paroles de Poirot : « L'homme le plus riche du monde. » La lettre de M. Ryland était sèche, incisive. Il exprimait son profond mécontentement devant la raison invoquée par Poirot pour annuler au dernier moment son voyage en Amérique du Sud.

— Voilà qui donne furieusement à réfléchir, n'est-ce pas ? dit Poirot.

— Je ne trouve pas extravagant qu'il proteste un peu.

— Non, non, vous ne saisissez pas. Rappelez-vous ce que nous a dit Mayerling, l'homme qui s'est réfugié ici pour y mourir malgré tout des mains de ses ennemis : « Le Numéro Deux est représenté par un S barré d'un double trait vertical – le symbole du dollar – ou encore par deux bandes horizontales et une étoile. On peut en conclure que c'est un citoyen américain et qu'il incarne la puissance financière. » Ajoutez à cela le fait que Ryland m'a offert une somme prodigieuse pour m'appâter hors d'Angleterre, et... et alors, Hastings ?

Je le regardai, éberlué.

— En fait, vous soupçonnez Abe Ryland, le multimilliardaire, d'être le Numéro Deux des Quatre Grands !

— Votre brillante intelligence a saisi l'idée, Hastings. Oui, en effet. Vous avez prononcé le mot « multimilliardaire » sur un ton éloquent, mais comprenez bien une chose : cette organisation est dirigée par des hommes très puissants, et M. Ryland a la réputation de ne pas être un enfant de chœur. C'est un homme habile, sans scrupules, qui a une fortune colossale et qui cherche maintenant à acquérir un pouvoir illimité.

Indubitablement, la théorie de Poirot se défendait. Je lui demandai

à quel moment il s'était forgé une opinion définitive sur la question.

— Le problème est là : je ne suis pas sûr. Je ne *peux* pas être sûr. Mon ami, je donnerais n'importe quoi pour *savoir*. Décrétons néanmoins que Abe Ryland est le Numéro Deux ; cela nous rapprochera de notre but.

— Il vient d'arriver à Londres, semble-t-il, dis-je en tapotant la lettre. Irez-vous le voir pour lui présenter personnellement vos excuses ?

— C'est bien possible.

Le surlendemain, Poirot revint à l'appartement dans un état d'excitation sans bornes. Avec l'impulsivité qui le caractérisait, il me saisit les mains :

— Mon bon ami, il se présente à nous une occasion formidable, unique, sans précédent ! Mais c'est dangereux, très dangereux. Je ne devrais même pas vous demander de courir le risque.

Si Poirot cherchait à m'effrayer, il perdait son temps, et je ne me gênai pas pour le lui dire. Il m'exposa alors son plan, de façon moins incohérente.

Ryland cherchait un secrétaire anglais, un homme ayant de la prestance et de bonnes manières. L'idée de Poirot, c'était que je postule cet emploi.

— Je le ferais bien moi-même, mon ami, dit-il en manière d'excuse. Mais il m'est presque impossible de jouer ce rôle convenablement. Je parle un excellent anglais – sauf quand je suis excité – mais je ne peux quand même pas abuser une oreille exercée ; et même si je sacrifiais mes moustaches, je doute qu'on ne finisse par reconnaître Hercule Poirot.

Je partageai cet avis et me déclarai prêt à tenter ma chance pour m'introduire dans le sanctuaire de Ryland.

— De toute façon, objectai-je, je vous parie dix contre un qu'il ne m'engagera pas.

— Oh ! que si. Je vais vous obtenir des certificats qui le feront se poulécher les babines. Le ministre de l'Intérieur en personne vous recommandera.

Je fis observer à Poirot qu'il poussait le bouchon un peu loin, mais il balaya mes objections d'un geste.

— Il le fera, vous verrez ! Je me suis occupé pour lui d'une affaire qui aurait pu provoquer un grave scandale. J'ai résolu le problème

avec discrétion et délicatesse, et aujourd'hui le ministre vient manger dans ma main – comme vous diriez – tel un petit oiseau qui picore les miettes.

Notre premier soin fut d'aller voir un « artiste en maquillage ». C'était un petit homme qui penchait la tête d'une drôle de façon, un peu comme Poirot. Il me détailla un moment en silence, puis se mit à l'œuvre. Lorsque je me regardai dans la glace, une demi-heure plus tard, je fus abasourdi. Des chaussures spéciales me grandissaient de cinq bons centimètres et la coupe du pardessus que je portais me donnait une silhouette longue et mince, presque efflanquée. Mes sourcils, habilement retouchés, modifiaient totalement l'expression de mon visage ; mes joues étaient rembourrées par des tampons d'ouate et mon teint hâlé n'était plus qu'un souvenir. Ma moustache avait disparu et une dent en or saillait d'un côté de ma bouche.

— Vous vous appelez désormais Arthur Neville, dit Poirot. Dieu vous garde, mon ami... car je crains que des périls ne vous guettent.

Le cœur battant la chamade, je me présentai au Savoy, à l'heure indiquée par M. Ryland, et demandai à voir le grand homme.

Après m'avoir fait attendre une minute ou deux, on me conduisit dans sa suite.

Ryland était assis à une table. Devant lui était dépliée une lettre provenant du ministère de l'Intérieur ; j'aperçus l'en-tête du coin de l'œil. C'était la première fois que je voyais le milliardaire américain et, malgré moi, je fus impressionné. Grand, mince, il avait un menton en galoche et un nez légèrement crochu. Ses yeux, gris et froids, brillaient sous l'auvent des sourcils, et il avait une épaisse chevelure grisonnante. Au coin de sa bouche, il laissait pendre avec désinvolture un long cigare noir sans lequel on ne le voyait jamais, je devais l'apprendre par la suite.

— 'Seyez-vous, grogna-t-il.

Je m'assis. Il tapota de l'index ma lettre de recommandation.

— D'après ce papier, vous êtes exactement ce qu'il me faut et je n'ai pas besoin de chercher plus loin. Dites-moi, est-ce que vous vous y connaissez en mondanités ?

Je répondis que je pensais pouvoir le satisfaire sur ce chapitre.

— Par exemple, reprit-il, si je reçois des tas de ducs, de comtes, de vicomtes et *tutti quanti* dans la maison de campagne que j'ai louée, est-ce que vous serez capable de vous débrouiller et de les installer à table à la bonne place ?

— Oh ! très facilement, répondis-je en souriant.

Nous échangeâmes encore quelques remarques préliminaires, après quoi il m'annonça que j'étais engagé. Ce que cherchait M. Ryland, en fait, c'était un secrétaire connaissant les usages de la haute société anglaise ; il avait déjà à son service un secrétaire américain et une sténodactylo.

Je partis le surlendemain pour Hatton Chase, le manoir du duc de Loamshire, que le milliardaire américain avait loué pour six mois.

Je ne rencontrai pas la moindre difficulté dans l'exercice de mes fonctions. À une certaine période de ma vie, n'avais-je pas été le secrétaire particulier d'un parlementaire débordé de travail ? Le rôle que j'étais appelé à assumer m'était donc assez familier. M. Ryland recevait généralement beaucoup d'invités le week-end, mais le reste de la semaine était relativement calme. Je voyais fort peu M. Appleby, le secrétaire américain, mais il m'avait l'air d'un jeune homme normal, agréable, très efficace dans son travail. Je voyais davantage Mlle Martin, la sténodactylo. C'était une jolie fille de vingt-trois ou vingt-quatre ans, aux cheveux auburn et aux yeux marron, des yeux qui, à l'occasion, brillaient de malice, bien qu'ils fussent la plupart du temps pudiquement baissés. J'avais le sentiment que son employeur ne lui inspirait ni sympathie ni confiance, mais elle prenait soin de n'en rien laisser paraître. Vint pourtant le jour où, de façon inattendue, elle me fit ses confidences.

Bien entendu, je m'étais scrupuleusement renseigné sur tous les membres du personnel. Certains domestiques avaient été engagés tout récemment : l'un des valets de pied, entre autres, et quelques bonnes. Le majordome, la gouvernante et le chef cuisinier étaient des employés du duc qui avaient consenti à rester au service de M. Ryland. J'écartai les bonnes, les jugeant sans importance. En revanche, je surveillai de très près James, le second valet de pied ; mais ce n'était manifestement qu'un sous-fifre et rien de plus. Il avait d'ailleurs été engagé par le majordome. Celui qui me paraissait beaucoup plus suspect, c'était Deaves, le valet de chambre personnel que Ryland avait ramené de New York avec lui. Il avait beau être anglais de naissance et avoir des manières irréprochables, je ne pouvais me défendre d'une vague méfiance à son égard.

J'étais à Hatton Chase depuis trois semaines et il ne s'était encore produit aucun incident susceptible d'étayer notre théorie. Aucun signe de l'activité des Quatre. M. Ryland était certes un homme d'une puissance et d'une personnalité écrasantes, mais je commençais à croire que Poirot faisait fausse route en le croyant complice de cette redoutable organisation. Un soir, à dîner, j'entendis M. Ryland

mentionner dans le courant de la conversation le nom du détective :

— Un petit bonhomme formidable, d'après la rumeur. Mais moi, je dis que c'est un dégonflé ! Comment je le sais ? Je lui ai proposé une affaire, et il s'est défilé à la dernière minute. Ne me parlez plus de votre Hercule Poirot !

Dans ces moments-là, je trouvais mes tampons d'ouate dans les joues particulièrement gênants !

Un jour que Ryland s'était rendu à Londres pour la journée, accompagné d'Appleby, Mlle Martin me raconta une histoire assez curieuse. Nous venions de prendre le thé et nous flânions ensemble dans le jardin. J'aimais beaucoup cette jeune fille, simple et naturelle. Je voyais bien que quelque chose la tracassait, et elle finit par s'en ouvrir à moi.

— Vous savez, major Neville, dit-elle, j'envisage très sérieusement de démissionner.

Devant mon air plutôt surpris, elle ajouta précipitamment :

— Oh ! c'est un emploi merveilleux, d'un certain point de vue. La plupart des gens me trouveraient folle de vouloir le quitter. Mais je ne supporte pas la grossièreté, major Neville. Je ne peux pas tolérer de me faire abreuver d'injures. Aucun gentleman digne de ce nom ne se conduirait ainsi.

— M. Ryland vous a insultée ?

Elle hocha la tête.

— Remarquez, dit-elle, il est toujours assez irritable et soupe au lait. Sur ce point, on sait à quoi s'en tenir ; cela fait partie du travail. Mais se mettre dans une fureur pareille... et pour une peccadille, en plus ! Franchement, à le voir, j'ai cru un instant qu'il allait me tuer ! Et tout ça pour une broutille, je vous assure.

— Si vous me racontiez l'incident ? lui dis-je, vivement intéressé.

— Comme vous le savez, j'ouvre toutes les lettres de M. Ryland. J'en donne certaines à M. Appleby et je m'occupe des autres, mais c'est moi qui fais le tri. Or, parmi ces lettres, il en arrive parfois qui sont écrites sur du papier bleu, avec un petit « 4 » inscrit dans l'angle...

— Je vous demande pardon ?

Je n'avais pu réprimer une exclamation étouffée, mais je la suppliai de poursuivre.

— Donc, reprit-elle, quand je reçois des lettres de ce genre, j'ai la consigne formelle de ne pas les décacheter et de les remettre en main

propre à M. Ryland. Ce que je fais scrupuleusement. Mais hier matin, il y a eu un courrier beaucoup plus important que d'habitude ; je l'ai dépouillé à toute allure et, dans ma hâte, j'ai ouvert une de ces fameuses lettres. En constatant mon erreur, je suis aussitôt allée voir M. Ryland pour lui expliquer ce qui s'était passé. À ma stupeur, il s'est mis dans une rage absolument folle. J'ai eu très peur, je vous prie de me croire !

— Qu'y avait-il donc dans cette lettre pour le contrarier à ce point ?

— Absolument rien, c'est ça le plus étrange. J'ai eu le temps de la lire avant de m'apercevoir de mon erreur. Elle était très courte : je me la rappelle encore mot pour mot, et il n'y avait vraiment pas de quoi se mettre dans des états pareils.

— Vous vous en souvenez, dites-vous ? glissai-je d'un ton encourageant.

— Oui.

Elle réfléchit quelques instants, puis récita le texte lentement, tandis que je le notais discrètement au fur et à mesure :

Monsieur,

Il serait urgent, selon moi, que vous alliez sur place voir cette propriété. La carrière est vendue conjointement. Seize mille livres. Commission : onze pour cent ou quatre pour cent, suivant le mode de paiement.
Sincèrement vôtre,

Arthur Leversham.

Mlle Martin poursuivit :

— Il s'agit manifestement d'une propriété que M. Ryland songe à acheter. Quoi qu'il en soit, je considère qu'un homme capable de se mettre en rage pour une chose aussi insignifiante est... oui, dangereux. À votre avis, major Neville, que dois-je faire ? Vous avez plus d'expérience que moi.

J'apaisai la jeune fille : sans doute M. Ryland avait-il simplement eu une crise de dyspepsie, maladie qui menace tous les gens de sa race. Au bout d'un moment, elle me quitta tout à fait rassérénée. Pour ma part, j'étais beaucoup moins satisfait. Une fois seul, je sortis mon carnet et relus le texte noté à la hâte. Que pouvait-elle bien signifier, cette lettre d'apparence anodine ? Concernait-elle une affaire que Ryland était en train de négocier ? Une affaire qu'il souhaitait garder secrète tant qu'elle n'avait pas abouti ? C'était une possibilité. Mais n'y avait-il pas ce petit « 4 » au coin des enveloppes ? Je tenais enfin une piste, je le sentais.

Je passai toute la soirée et la plus grande partie de la journée du lendemain à étudier la lettre, essayant de déchiffrer le message. Et tout à coup, la solution m'apparut, toute simple : la clef, c'était le chiffre « 4 ». Quand on lisait un mot sur quatre, on obtenait un message entièrement différent : *Urgent vous voir carrière seize onze quatre*.

La signification des chiffres se devinait sans peine. « Seize » c'était le 16 octobre, c'est-à-dire le lendemain ; « onze », c'était l'heure – matin ? soir ? certainement le soir – ; enfin, « quatre » était soit la signature du mystérieux Numéro Quatre en personne, soit la « marque » des Quatre Grands. Pas de problème non plus pour la « carrière ». Il y avait sur la propriété une grande carrière abandonnée, à environ huit cents mètres du manoir : un endroit isolé, idéal pour un rendez-vous secret.

Sur le moment, je fus tenté de prendre les choses en main moi-même. J'aurais tellement aimé, pour une fois, avoir le plaisir de marquer un point sur Poirot !

Mais je finis par repousser la tentation. L'enjeu était trop important ; je n'avais pas le droit de faire cavalier seul au risque de compromettre nos chances de succès. Pour la première fois, n'avions-nous pas une longueur d'avance sur nos ennemis ? Il fallait exploiter cet avantage au maximum. Et j'étais bien obligé de me rendre à l'évidence : de nous deux, c'était Poirot le plus intelligent.

Je lui écrivis aussitôt pour lui exposer les faits et lui expliquer que nous devions à tout prix espionner cette rencontre. S'il voulait que je m'en occupe, parfait, mais je lui indiquai néanmoins en détail comment aller de la gare à la carrière, pour le cas où il jugerait préférable d'assister à l'entrevue en personne.

Je portai la lettre au village et la glissai moi-même dans la boîte. Je correspondais régulièrement avec Poirot depuis mon arrivée, mais lui ne m'écrivait pas ; nous en avions décidé ainsi pour éviter des indiscretions si jamais on lisait mon courrier.

Je vis arriver la soirée du lendemain avec une intense excitation. Il n'y avait pas d'invités au manoir ; après le dîner, je fus occupé avec M. Ryland dans son cabinet de travail. J'avais prévu que tel serait le cas, et je n'avais donc pas espéré un instant pouvoir aller chercher Poirot à la gare. En revanche, je ne doutais pas d'être congédié bien avant 23 heures.

Effectivement, vers 22 h 30, M. Ryland jeta un coup d'œil à la pendule et m'annonça qu'il en avait « assez fait ». Saisissant l'allusion, je me retirai discrètement. Je montai dans ma chambre comme pour

me coucher, puis redescendis sans bruit par l'escalier de service et sortis dans le jardin, non sans avoir pris la précaution d'endosser un pardessus foncé pour dissimuler mon plastron blanc.

J'avais parcouru une certaine distance quand je regardai par-dessus mon épaule, juste à temps : M. Ryland sortait dans le jardin par la porte-fenêtre de son cabinet. Il allait à son rendez-vous. J'accélérai l'allure afin de conserver une bonne avance, et j'arrivai essoufflé à la carrière. Il n'y avait apparemment personne dans les environs ; je me glissai en rampant dans un épais buisson et attendis la suite.

Dix minutes plus tard, à 23 heures pile, Ryland survint à son tour, le chapeau rabattu sur les yeux, l'inévitable cigare à la bouche. Après un rapide coup d'œil circulaire, il s'enfonça dans la cuvette que formait la carrière. J'entendis bientôt un murmure de voix s'élever vers moi. De toute évidence, l'autre homme – ou les autres – était déjà arrivé. Sorti des buissons avec précaution, centimètre par centimètre, soucieux de ne faire aucun bruit, je descendis en rampant le petit sentier abrupt. À présent, seul un gros rocher me séparait des hommes en pleine discussion. À l'abri dans l'obscurité, je pointai la tête... et me retrouvai face à la gueule noire d'un sinistre automatique !

— Les mains en l'air ! ordonna M. Ryland d'un ton bref. Je vous attendais.

Il était assis à l'ombre du rocher, de sorte que je ne voyais pas son visage, mais la menace qui perçait dans sa voix n'avait rien de plaisant. Je sentis sur ma nuque le contact froid d'un objet métallique, et Ryland abaissa son pistolet.

— Parfait, George, dit-il avec son accent américain. Amenez-le par ici.

Rageant intérieurement, je me laissai entraîner au cœur de l'obscurité, où l'invisible George – que je soupçonnai d'être l'impeccable Deaves – me bâillonna et me ligota solidement.

Lorsque Ryland reprit la parole, j'eus du mal à reconnaître sa voix tant elle était froide et menaçante :

— Maintenant, c'est la fin pour vous deux. Vous avez provoqué les Quatre une fois de trop. Vous savez ce qu'est un éboulement ? Il y en a eu un ici même voici deux ans. Et il va y en avoir un autre ce soir. J'ai pris mes dispositions en ce sens. Dites donc, votre fameux ami n'est pas très ponctuel à ses rendez-vous.

Une vague d'horreur me submergea. Poirot ! Dans une minute, il allait se jeter dans la gueule du loup sans que je puisse le mettre en garde. Je ne pouvais que prier le ciel qu'il ait décidé de me laisser

faire et de rester à Londres. S'il avait eu l'intention de venir, il aurait sûrement déjà été là.

À mesure que les minutes s'égrenaient, mes espoirs augmentaient.

Soudain, ils furent réduits à néant. J'entendis des pas, prudents mais néanmoins perceptibles. Je me tortillai comme un ver, impuissant, au supplice. Les pas descendirent le sentier, s'arrêtèrent. Enfin Poirot parut, la tête un peu penchée de côté pour scruter les ombres.

J'entendis le grondement de satisfaction de Ryland quand il leva son gros automatique en criant :

— Haut les mains !

Deaves s'élança pour couper la retraite à Poirot. Le piège s'était refermé.

— Ravi de faire votre connaissance, monsieur Hercule Poirot, dit l'Américain d'un air mauvais.

Poirot fit preuve d'un sang-froid extraordinaire : il ne manifesta pas la moindre émotion. Je le vis néanmoins fouiller l'ombre du regard.

— Mon ami ? Il est ici ?

— Oui, vous êtes pris tous les deux... pris au piège des Quatre Grands ! dit l'Américain en éclatant de rire.

— Un piège ? s'enquit Poirot.

— Je vous signale que vous êtes tombé dedans, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

— Je vois qu'il y a un piège, oui, dit Poirot d'une voix douce. Mais vous êtes dans l'erreur, cher monsieur. C'est *vous* qui êtes dedans, pas moi ni mon ami.

— Quoi ?

Ryland leva son automatique, mais je vis une lueur d'hésitation dans son regard.

— Si vous tirez, reprit le détective, vous commettrez un meurtre sous les yeux de dix témoins, et vous serez pendu. Cet endroit est cerné par les hommes de Scotland Yard depuis une heure. Échec et mat, M. Abe Ryland.

Il émit un sifflement bizarre et, comme par enchantement, des hommes en uniforme envahirent la carrière. Ils s'emparèrent de Ryland et du valet, qu'ils désarmèrent. Après avoir échangé quelques mots avec le policier qui dirigeait l'opération, Poirot me prit par le bras et m'entraîna à l'écart.

Dès que nous fûmes sortis de la carrière, il m'étreignit avec fougue.

— Vous êtes vivant, vous n'avez pas de mal... C'est superbe ! Souvent, je me suis reproché de vous avoir laissé partir.

— Je vais parfaitement bien, lui dis-je en me dégageant, mais je suis un peu dépassé par les événements. Vous êtes bien tombé dans leur traquenard, non ?

— Je l'attendais, bien au contraire ! Pour quelle autre raison vous ai-je permis de venir ici ? Votre faux nom, votre déguisement... tout cela n'était pas du tout destiné à les tromper !

— Quoi ? m'écriai-je. Et vous ne m'en avez rien dit !

— Comme je vous l'ai fréquemment expliqué, Hastings, vous avez une nature si droite, si honnête, que vous ne pouvez pas tromper les autres si vous n'êtes pas trompé vous-même... Bon, donc, ils vous repèrent tout de suite, et ils font ce que j'avais prévu : ils vous utilisent comme appât. C'était une certitude mathématique, pour quelqu'un qui sait se servir de ses cellules grises. Ils mettent la fille dans le coup... À propos, mon ami, une question intéressante sur le plan psychologique : est-elle rousse ?

— Si vous voulez parler de Mlle Martin, dis-je avec froideur, elle a des cheveux d'une délicate teinte auburn, mais...

— Ils sont fantastiques, ces gens-là ! Ils ont même étudié vos goûts. Oh ! oui, mon ami, Mlle Martin faisait partie du complot, et comment ! Elle vous raconte son histoire sur la colère de M. Ryland, vous répète le texte de la lettre ; vous le notez et vous triturez vos méninges pour résoudre le casse-tête, qui est très bien conçu : difficile, mais pas trop. Vous trouvez la solution, et vous me faites venir. Mais ce qu'ils ne savent pas, c'est que j'attends précisément cela. Je cours trouver Japp et je m'arrange avec lui. Ensuite, comme vous voyez, c'est le triomphe !

Je n'étais pas particulièrement content de la conduite de Poirot en cette affaire, et je le lui fis savoir. Nous regagnâmes Londres par le train du lait, aux premières heures de la matinée, dans une atmosphère pesante.

Je sortais de mon bain et songeais avec délice à mon petit déjeuner lorsque j'entendis dans le salon la voix de Japp. Enfilant un peignoir, j'allai aux nouvelles.

— Grâce à vous, disait Japp, nous nous sommes bien couverts de ridicule ! C'est indigne de vous, monsieur Poirot. C'est la première fois que je vous vois prendre une pareille gamelle.

La tête de Poirot valait le coup d'œil. Japp reprit :

— Nous étions tous là à prendre au sérieux cette histoire de Main noire, alors que c'était un canular du valet de pied !

— Le valet de pied ? hoquetai-je.

— Oui. James, ou je ne sais plus quel nom. Apparemment, il avait parié avec les autres domestiques qu'il pourrait se faire passer pour le vieux Ryland auprès de Son Altesse – c'est-à-dire vous, capitaine Hastings – et vous faire avaler un tas de bobards à propos d'une bande d'espions baptisés « les Quatre Grands ».

— Impossible ! m'écriai-je.

— N'allez pas croire ça. J'ai conduit notre gentleman tout droit à Hatton Chase, où j'ai trouvé le vrai Ryland paisiblement endormi dans son lit. Le majordome, le cuisinier et je ne sais combien d'autres domestiques ont confirmé l'histoire du pari. C'était une farce stupide, rien de plus, et le valet de chambre était dans le coup aussi.

— Voilà donc pourquoi il est resté dans l'ombre, murmura Poirot.

Après le départ de Japp, nous nous regardâmes. Au bout d'un moment, Poirot déclara :

— Nous *savons*, Hastings. Le Numéro Deux des Quatre Grands est Abe Ryland. La mise en scène du valet de pied était un recours en cas d'urgence. Et ce valet de pied...

— Oui ? dis-je dans un souffle.

— *C'est le Numéro Quatre*, dit gravement Poirot.

LE MYSTÈRE DU JASMIN JAUNE

C'était bien joli de répéter, comme Poirot, que nous ne cessions d'acquérir des renseignements et de mieux comprendre la mentalité de nos adversaires, mais j'éprouvais personnellement le besoin de remporter des victoires plus tangibles.

Depuis que nous étions engagés dans notre duel contre les Quatre, ils avaient commis deux meurtres, kidnappé Halliday et avaient été à deux doigts de nous tuer, Poirot et moi. De notre côté, nous n'avions même pas marqué un point.

Poirot prenait mes récriminations à la légère :

— Pour le moment, Hastings, ils rient, c'est vrai. Mais comme dit le proverbe : « Rira bien qui rira le dernier. » Vous verrez qui rira le dernier, mon ami. Rappelez-vous, en outre, que nous n'affrontons pas un criminel ordinaire mais la deuxième intelligence du monde.

Je m'abstins de flatter sa vanité en lui posant la question qu'il attendait. J'en connaissais la réponse, ou, plus exactement, je savais quelle serait sa réponse. J'essayai donc plutôt – sans succès – de le faire parler des dispositions qu'il prenait pour débusquer l'ennemi. Comme d'habitude, il ne m'avait pas tenu au courant de ses démarches, mais je croyais savoir qu'il était en contact avec des agents des services secrets indiens, chinois et russes, et je devinais – d'après les louanges dithyrambiques qu'il s'adressait à l'occasion – qu'il progressait au moins dans son jeu favori qui consistait à jauger la mentalité de l'ennemi.

Il avait presque totalement abandonné ses enquêtes privées et je sais qu'il refusa, à cette époque, des honoraires particulièrement alléchants. Il lui arrivait bien, parfois, d'enquêter sur des affaires qui l'intriguaient, mais il s'en désintéressait dès qu'il avait acquis la conviction qu'elles n'avaient aucun rapport avec les activités des Quatre Grands.

Notre ami l'inspecteur Japp était le grand bénéficiaire de cette façon d'agir. En effet, ne se vit-il pas attribuer de nombreux lauriers pour avoir résolu des problèmes où son succès devait tout, en réalité, aux

indications que Poirot condescendait à lui fournir ?

En échange de ces services, Japp renseignait en détail le petit Belge sur toute affaire susceptible de l'intéresser. Ainsi, lorsqu'il fut chargé de ce que les journaux appelèrent « Le Mystère du jasmin jaune », il télégraphia à Poirot pour lui proposer de venir se rendre compte sur place.

Ce fut en réponse à ce télégramme que, environ un mois après mon aventure chez Abe Ryland, nous quittâmes Londres, son brouillard et sa poussière pour prendre un train à destination de Market Handford, petite bourgade du Worcestershire. Nous étions seuls dans notre compartiment.

— Quelle est exactement votre opinion sur cette affaire, Hastings ? demanda Poirot en se carrant dans son coin.

Je ne répondis pas tout de suite ; je ne voulais pas trop m'avancer.

— Elle paraît bien compliquée, dis-je sans me compromettre.

— N'est-ce pas ? répondit Poirot, ravi.

— Si j'en juge d'après notre départ précipité, il est clair que, pour vous, la mort de M. Paynter n'est ni un suicide ni un accident, mais bel et bien un meurtre...

— Non, non, vous me comprenez mal, Hastings. Même si l'on admet que M. Paynter est mort des suites d'un accident particulièrement affreux, il reste certains points mystérieux à éclaircir.

— C'est bien ce que je disais : l'affaire est très compliquée.

— Reprenons les faits principaux avec calme et méthode. Récapitez-moi l'histoire de façon claire et logique, Hastings.

J'attaquai mon récit, avec le plus de clarté et de logique possible.

— Commençons par M. Paynter. C'est un homme de cinquante-cinq ans, riche, cultivé, une sorte de globe-trotter. Ces douze dernières années, il a passé peu de temps en Angleterre ; mais un beau jour, fatigué de voyager sans arrêt, il achète une petite propriété dans le Worcestershire, près de Market Handford, dans le but de se fixer. Son premier geste est d'écrire à l'unique parent qui lui reste, Gerald Paynter – le fils de son plus jeune frère –, pour lui suggérer de venir habiter avec lui à Croftlands – c'est le nom de la propriété. Jeune artiste sans le sou, Gerald Paynter s'empresse d'accepter. Il vit avec son oncle depuis sept mois lorsque survient la tragédie.

— Votre style narratif est remarquable, intervint Poirot. En vous écoutant, je me disais : « Ce n'est pas mon ami Hastings qui parle, c'est

un livre ! »

Sans relever cette interruption, je poursuivis, emporté par mon récit :

— M. Paynter avait un personnel important à Croftlands : six domestiques en plus de son valet de chambre chinois, Ah Ling.

— Son valet de chambre chinois, Ah Ling..., répéta Poirot dans un murmure.

— Mardi dernier, après le dîner, M. Paynter se déclare souffrant et envoie l'un des domestiques chercher le médecin. M. Paynter, qui a refusé de se coucher, reçoit ledit toubib dans son cabinet de travail. On n'a pas su alors ce que les deux hommes s'étaient dit. Mais avant de partir, le Dr Quentin convoque la gouvernante pour lui indiquer qu'il a fait une piqûre à M. Paynter, car celui-ci a le cœur très faible. Il demande instamment qu'on ne dérange pas le malade, puis il commence à poser des questions un peu bizarres à propos des domestiques : depuis combien de temps ils travaillent pour M. Paynter, qui les a recommandés, etc.

» La gouvernante répond de son mieux, un peu étonnée quand même par cet interrogatoire. Et c'est le lendemain matin qu'a lieu l'horrible découverte. En descendant, l'une des femmes de chambre sent une écœurante odeur de chair brûlée qui semble provenir du cabinet de travail de son maître. Elle essaie d'entrer, mais la porte est fermée à clef de l'intérieur. Gerald Paynter et le Chinois, accourus à la rescousse, ont tôt fait d'enfoncer la porte. Et là, un spectacle épouvantable les attend : M. Paynter affalé sur le radiateur à gaz, le visage carbonisé au point d'en être méconnaissable.

» Bien entendu, sur le moment, on ne soupçonne pas qu'il puisse s'agir d'autre chose que d'un effroyable accident. Si quelqu'un est à blâmer, c'est le Dr Quentin, qui a administré un narcotique à son patient et l'a laissé dans une situation si dangereuse. Là-dessus intervient une découverte assez curieuse. On trouve par terre un journal qui a glissé des genoux de M. Paynter, et on constate que des mots ont été griffonnés à l'encre sur la dernière page, d'une main tremblante. Il y a un pupitre près du fauteuil dans lequel M. Paynter était assis, et l'index de la main droite de la victime est taché d'encre jusqu'à la deuxième phalange. De toute évidence, M. Paynter, trop faible pour tenir un stylo, a trempé son doigt dans l'encrier pour gribouiller deux mots en travers du journal qu'il tenait. Mais le plus étonnant, ce sont ces mots eux-mêmes : *Jasmin jaune*... Rien de plus.

» Les murs de Croftlands sont envahis de jasmin jaune et c'est à cela sans doute que le pauvre agonisant, manifestement en plein délire,

aura voulu faire allusion. Mais les journaux, toujours avides d'insolite, montent ce détail en épingle et baptisent l'affaire « Le Mystère du jasmin jaune », alors que, selon toute vraisemblance, ces mots n'ont aucune importance.

— Aucune importance, dites-vous ? releva Poirot. Ma foi, si vous l'affirmez, c'est sans doute exact.

Je le considérai d'un œil soupçonneux, mais ne pus déceler aucune lueur de moquerie dans son regard. Je poursuivis :

— Et nous en arrivons maintenant aux surprises de l'enquête.

— C'est là où vous vous léchez les babines, je le sens.

— Dès le début, le Dr Quentin est victime d'un préjugé défavorable. D'abord, ce n'est pas le médecin habituel de M. Paynter ; il remplace le Dr Bolitho, qui a pris un mois de vacances bien méritées. D'autre part, les gens ont l'impression que sa négligence est la cause directe de l'accident. Mais il fait une déposition que l'on peut sans risque qualifier de sensationnelle. Apparemment, la santé de M. Paynter n'avait cessé de se détériorer depuis son arrivée à Croftlands et il était soigné depuis quelque temps par le Dr Bolitho. Quand le Dr Quentin a pris le relais de son collègue, il a été dérouté par certains symptômes que présentait son patient. Il ne l'avait examiné qu'une seule fois avant ce fameux mardi soir où on l'avait fait venir d'urgence après le dîner. Ce soir-là, dès qu'il s'était retrouvé seul avec M. Paynter, celui-ci lui avait raconté une histoire surprenante. Tout d'abord, il avait déclaré qu'il ne se sentait pas du tout malade, mais que le goût du curry de volaille qu'on lui avait servi au dîner lui avait semblé bizarre. Il avait donc éloigné Ah Ling quelques minutes, sous un prétexte quelconque, pour transvaser le contenu de son assiette dans un bol. Et ce bol, il l'avait remis au médecin en lui donnant pour consigne de le faire analyser.

» Bien que M. Paynter lui eût affirmé ne pas être souffrant, le médecin l'avait senti très affecté par l'incident, et son cœur s'en ressentait. Il lui avait donc injecté non pas un calmant mais de la strychnine, comme on le fait en pareil cas.

» Voilà, je crois vous avoir tout dit... sauf le point crucial de l'affaire : l'analyse a révélé que le curry de volaille contenait suffisamment d'opium en poudre pour tuer deux personnes !

Je me tus.

— Et vos conclusions, Hastings ? demanda tranquillement Poirot.

— Difficile à dire. C'est *peut-être* un accident – auquel cas, le fait qu'on ait tenté d'empoisonner M. Paynter ce même soir serait une

simple coïncidence.

— Mais vous ne le pensez pas ? Vous préférez croire... au meurtre !

— Pas vous ?

— Mon ami, nous ne raisonnons pas de la même façon, vous et moi. Je n'essaie pas de choisir entre deux solutions opposées, meurtre ou accident ; cela viendra quand nous aurons résolu l'autre problème : le mystère du jasmin jaune. Au fait, vous avez oublié un détail sur ce point.

— Vous voulez parler des deux traits à angle droit qu'on distingue faiblement sous les mots ? Je ne pensais pas qu'ils puissent avoir le moindre rapport avec le reste.

— Ce que vous pensez est toujours très important pour vous, Hastings... Mais passons du mystère du jasmin jaune au mystère du curry de volaille.

— Oui. Qui a mis le poison dedans ? Pourquoi ? On peut se poser cent questions. C'est Ah Ling qui l'a préparé, mais pourquoi aurait-il voulu tuer son maître ? Est-il membre d'un *tong* ou d'une secte quelconque ? On voit ce genre de choses dans les journaux. Peut-être existe-t-il un *tong* du Jasmin jaune ? Et puis il y aussi Gerald Paynter...

Je marquai une pause significative.

— Oui, murmura Poirot. Il y a Gerald Paynter, comme vous le soulignez. C'est l'héritier de son oncle. Mais il a dîné dehors ce soir-là.

— Il a peut-être eu l'occasion d'empoisonner certains ingrédients du curry de volaille. Et naturellement, il s'est arrangé pour ne pas être là afin de ne pas avoir à manger de ce plat.

J'eus l'impression que mon raisonnement impressionnait Poirot. Il me regarda avec une attention respectueuse qu'il ne m'avait pas accordée jusque-là.

— Il rentre tard, continuai-je, suivant le fil de mon hypothèse. Il voit de la lumière dans le cabinet de travail de son oncle. Il entre et, constatant que son plan a échoué, pousse son oncle sur le radiateur à gaz.

— M. Paynter était un homme de cinquante-cinq ans, plein de vigueur, Hastings. Il ne se serait pas laissé brûler à mort sans se débattre. Cette reconstitution ne tient pas debout.

— Parfait, Poirot ! m'exclamai-je. Nous sommes près de la solution, semble-t-il. Écoutons donc votre théorie.

Poirot me lança un sourire, bomba le torse et expliqua d'un air

pompeux :

— S'il s'agit d'un meurtre, une question s'impose : pourquoi choisir cette méthode si particulière ? Je ne vois qu'une seule explication : brouiller la piste sur l'identité de la victime, puisque le visage carbonisé est impossible à identifier.

— Quoi ? Vous pensez donc que...

— Un peu de patience, Hastings. J'allais vous dire que *j'examine* cette théorie. Y a-t-il des raisons de croire que le cadavre n'est pas celui de M. Paynter ? Se peut-il que ce soit le corps de quelqu'un d'autre ? J'étudie ces deux questions et, finalement, je réponds que non.

— Ah ? fis-je, désappointé. Alors ?

Les yeux de Poirot pétillèrent.

— Alors, je me dis : « Puisqu'il y a là quelque chose que je ne comprends pas, il me faut mener ma petite enquête. Je ne dois pas me laisser absorber complètement par les Quatre Grands. » Ah ! nous arrivons en gare. Ma brosse à habits, où se cache-t-elle ?... Ah ! la voici. Voulez-vous me brosser, mon cher ? Je vous rendrai le même service.

Après un silence, Poirot poursuivit d'un air pensif, tout en rangeant la brosse dans sa valise :

— Oui, on ne doit pas être obsédé par une idée fixe. Ce danger m'a guetté. Figurez-vous qu'il me guette encore, mon ami, même dans la présente affaire. Ces deux traits dont vous parliez – un trait vertical et un autre à angle droit –, que peuvent-ils représenter sinon l'esquisse d'un 4 ?

— Quelle idée, Poirot ! m'écriai-je en riant.

— Absurde, pas vrai ? Je vois la main des Quatre Grands partout. Il est bon que j'exerce mon intelligence sur un problème totalement différent. Tiens ! voici Japp qui vient à notre rencontre.

NOTRE ENQUÊTE À CROFTLANDS

L'inspecteur de Scotland Yard nous attendait en effet sur le quai, et il nous réserva un accueil chaleureux.

— Voilà une affaire comme vous les aimez, monsieur Poirot. Je me suis dit que ça vous intéresserait d'y regarder de plus près. Un mystère de première classe, pas vrai ?

Je traduisis aussitôt sa pensée : en fait, Japp était complètement dépassé par la situation et comptait sur Poirot pour le mettre sur la voie.

L'inspecteur nous conduisit en voiture à Croftlands, une maison blanche, carrée, sans prétention. Les murs croulaient sous les plantes grimpantes, parmi lesquelles du jasmin jaune qui se ramifiait en motifs étoilés.

— Il faut qu'il ait perdu la boule pour écrire ça, le pauvre bougre, fit-il observer. Il a peut-être eu des hallucinations et s'est cru dehors...

Poirot le regardait en souriant.

— Quelle hypothèse choisissez-vous, mon brave Japp ? demanda-t-il. Accident ou meurtre ?

L'inspecteur parut un peu embarrassé.

— Eh bien... s'il n'y avait pas l'histoire du curry, j'opterais à coup sûr pour l'accident. Ça paraît invraisemblable de maintenir la tête d'un homme vivant sur la grille d'un radiateur à gaz... il pousserai des cris à faire crouler la maison !

— Ah ! fit Poirot d'une voix grave. Idiot que je suis, triple imbécile ! Vous êtes un homme plus intelligent que moi, Japp.

Ce compliment ne manqua pas de surprendre Japp, car Poirot, d'ordinaire, réservait exclusivement ses éloges à sa propre personne. L'inspecteur, rougissant, exprima ses doutes sur cette assertion.

Il nous emmena dans le cabinet de travail de M. Paynter, où s'était déroulée la tragédie. C'était une vaste pièce, basse de plafond, meublée de grands fauteuils de cuir et tapissée de livres.

Poirot tourna aussitôt son attention vers la fenêtre qui donnait sur une terrasse gravillonnée.

— Cette fenêtre, elle n'était pas verrouillée ? demanda-t-il.

— Tout le problème est là, évidemment. Quand le médecin est sorti de la pièce, il a simplement tiré la porte derrière lui. Or, le lendemain, celle-ci était fermée à clef. Qui a tourné la clef dans la serrure ? M. Paynter ? D'après Ah Ling, la fenêtre était bloquée. Le Dr Quentin, lui, croit se rappeler que le châssis était seulement baissé. Pas verrouillé. Mais il n'en jurerait pas. Je voudrais bien qu'il ait une certitude dans un sens ou dans l'autre ; ça ferait une grande différence. S'il s'agit d'un meurtre, l'assassin est entré soit par la porte, soit par la fenêtre : dans la première hypothèse, c'est l'un des occupants de la maison qui a fait le coup ; dans la seconde, ça peut être n'importe qui. Sitôt la porte enfoncée, l'une des bonnes a ouvert la fenêtre, et elle prétend que le châssis n'était pas bloqué. Mais c'est un témoin qui ne vaut pas cher ; elle est prête à se rappeler tout ce que vous voulez !

— Et la clef ?

— Bonne question. Elle était par terre, au milieu des débris de la porte. Est-elle tombée de la serrure, a-t-elle été jetée là par l'une des personnes qui sont entrées, ou bien encore, a-t-elle été glissée, de l'extérieur, sous la porte ?

— Au fond, tout est hypothétique.

— Vous l'avez dit, monsieur Poirot. C'est exactement ça.

Poirot regardait autour de lui d'un air malheureux.

— Je n'ai pas d'illumination, murmura-t-il. À l'instant... oui, j'ai eu une faible lueur, mais c'est de nouveau l'obscurité. Il manque l'élément principal : le mobile.

— Le jeune Gerald Paynter avait un mobile tout trouvé, fit observer Japp, la mine farouche. Il n'y a pas si longtemps, c'était une véritable tête brûlée, je peux vous le dire. En plus, il jetait l'argent par les fenêtres. Et puis vous savez comment sont ces artistes : aucune moralité.

Poirot ne prêta guère attention aux critiques hâtives de Japp sur le tempérament artistique. Il se contenta de sourire d'un air entendu.

— Mon brave Japp, est-il possible que vous cherchiez à m'égarer ? Je sais très bien que c'est le Chinois que vous soupçonnez. Mais vous êtes machiavélique. Vous voulez que je vous aide, et vous tentez néanmoins de brouiller la piste.

Japp éclata de rire.

— Ça, c'est tout vous, monsieur Poirot ! Oui, c'est vrai, je mise sur le Chinetoque. Selon toute logique, c'est lui qui a empoisonné le curry ; et s'il a essayé une fois dans la soirée de liquider son maître, il a bien pu réitérer son coup.

— Je me le demande..., dit doucement Poirot.

— Ce qui me laisse perplexe, c'est le mobile : vengeance de barbare, je suppose.

— Je me le demande..., répéta Poirot. Il n'y a pas eu de cambriolage ? Rien n'a disparu ? Bijoux, argent, documents ?

— Non... enfin, pas exactement.

Je dressai l'oreille. Poirot aussi.

— Il n'y a pas eu cambriolage à proprement parler, expliqua Japp. Mais il se trouve que M. Paynter écrivait un livre : nous l'avons appris ce matin, par une lettre de ses éditeurs lui demandant où en était le manuscrit. Apparemment, il venait de le terminer. Nous l'avons cherché de la cave au grenier, le jeune Paynter et moi, mais nous n'en avons pas trouvé trace. Il a dû le cacher je ne sais où.

Dans les yeux de Poirot brillait la lueur verte que je connaissais bien.

— Quel était le titre de ce livre ? demanda-t-il.

— *La Main occulte en Chine*, je crois.

Poirot émit une sorte de hoquet.

— Tiens, tiens ! Il faut que je voie le Chinois.

On alla chercher Ah Ling, qui arriva en traînant les pieds, les yeux baissés, sa natte se balançant au rythme de ses pas. Son visage impassible ne trahissait pas la moindre émotion.

— Ah Ling, dit Poirot, regrettez-vous la mort de votre maître ?

— Beaucoup regretter. Bon maître.

— Vous savez qui l'a tué ?

— Pas savoir. Si oui, dire policier.

Les questions et les réponses se succédèrent. Toujours imperturbable, Ah Ling expliqua comment il avait préparé le curry de volaille. La cuisinière ne s'en était pas occupée, affirma-t-il ; aucune autre main que la sienne n'y avait touché. Je me demandai s'il se rendait compte de la portée de cette déclaration. Il persista également

à soutenir que la fenêtre donnant sur le jardin était verrouillée le fameux soir. Si elle était ouverte le lendemain matin, c'était son maître qui avait dû l'ouvrir.

— Ce sera tout, Ah Ling, dit finalement Poirot.

Le Chinois était arrivé à la porte quand le détective le rappela :

— Et vous ne savez rien, dites-vous, du Jasmin jaune ?

— Non. Savoir quoi ?

— Rien non plus du signe qui était écrit en dessous ?

Tout en parlant, Poirot se pencha en avant et, très vite, traça quelque chose sur une table basse couverte d'une fine couche de poussière. J'étais assez près pour voir le dessin avant qu'il ne l'efface : un trait vertical, un trait à angle droit, puis une petite barre pour former un grand « 4 ». Ce fut comme si le Chinois avait reçu une décharge électrique ; l'espace d'un instant, son visage ne fut plus qu'un masque de terreur. Puis, tout aussi subitement, il recouvra son impassibilité, répondit de nouveau par la négative, puis se retira.

Me laissant seul avec Poirot, Japp se mit en quête du jeune Paynter.

— Les Quatre, Hastings ! s'écria le détective. Encore eux ! Paynter était un grand voyageur ; son livre contenait sûrement des informations vitales concernant le Numéro Un, Li Chang Yen – le cerveau des Quatre Grands.

— Mais qui... que... comment... ?

— Chut ! Les voilà.

Gerald Paynter était un jeune homme aimable, d'allure un peu nonchalante. Il arborait une soyeuse barbe brune et une cravate bouffante des plus bizarres. Il répondit aux questions de Poirot sans se faire prier.

— Mardi dernier, j'ai dîné chez des voisins, les Wycherley. À quelle heure je suis rentré ? Ma foi... vers 23 heures. J'avais ma clef. Tous les domestiques étaient couchés, et j'ai cru tout naturellement que mon oncle en avait fait autant. Il m'a semblé voir Ah Ling disparaître sur la pointe des pieds à l'angle du hall, mais j'ai dû me tromper.

— Quand aviez-vous vu votre oncle pour la dernière fois, monsieur Paynter ? Je veux dire... avant de venir habiter avec lui ?

— Oh ! je devais avoir dix ans. Mon père et lui étaient brouillés.

— Mais malgré les années passées, il vous a retrouvé avec très peu de difficulté, n'est-ce pas ?

— Oui, j'ai eu de la chance de tomber sur l'annonce du notaire.

Poirot arrêta là son interrogatoire.

Nous allâmes ensuite voir le Dr Quentin, qui nous répéta en substance ce qu'il avait dit à l'enquête ; il n'avait pas grand-chose à ajouter. Il nous reçut dans son cabinet, car il venait de terminer ses consultations. Il donnait l'impression d'un homme intelligent. Ses manières un peu compassées s'accordaient bien avec son pince-nez, mais je subodorai qu'il devait être résolument moderne dans ses méthodes.

— Je voudrais bien me rappeler si cette fenêtre était verrouillée ou non, dit-il avec franchise, mais c'est dangereux d'essayer de se souvenir : on en arrive à tenir pour certaines des choses qui n'ont jamais existé. Ça, c'est de la psychologie, n'est-ce pas, monsieur Poirot ? Vous savez, j'ai lu tous les articles concernant vos méthodes, et je peux dire que je suis un de vos plus fervents admirateurs... Non, il est quasiment certain que c'est le Chinois qui a mis la poudre d'opium dans le curry, mais il ne l'avouera jamais et nous ignorerons toujours le mobile de son geste. En revanche, je le vois mal tuer un homme en le faisant brûler sur un radiateur à gaz ; cela ne me semble pas correspondre au caractère de notre ami chinois.

Je commentai ce dernier point avec Poirot tandis que nous descendions à pied la rue principale de Market Handford.

— Pensez-vous que Ah Ling ait introduit un complice dans la maison ? demandai-je. À ce propos, je suppose que nous pouvons faire confiance à Japp pour tenir le médecin à l'œil. (L'inspecteur était allé au poste de police pour régler quelques affaires.) Les émissaires des Quatre sont plutôt prompts à la manœuvre.

— Japp les tient à l'œil tous les deux, dit Poirot d'un air sombre. Ils sont suivis comme par leur ombre depuis l'instant où le cadavre a été découvert.

— En tout cas, *nous* savons que Gerald Paynter n'a rien à voir dans le meurtre.

— Vous en savez toujours tellement plus que moi, Hastings, que cela devient très fatigant.

— Vieux renard ! dis-je en riant. Vous ne voulez jamais vous compromettre.

— Pour être honnête, Hastings, tout est désormais clair dans mon esprit, sauf les mots *Jasmin jaune*. J'en viens à partager votre opinion : ils n'ont aucun lien avec le crime. Dans une affaire comme celle-ci, il faut déterminer qui ment. Cela, je l'ai fait. Et pourtant...

Soudain, il me quitta précipitamment pour entrer dans une librairie toute proche. Il en ressortit quelques minutes plus tard, un paquet serré sur son cœur. Japp nous rejoignit sur ces entrefaites et nous conduisit à l'auberge pour y retenir des chambres.

Je dormis tard le lendemain matin. Quand je descendis dans le salon qui nous était réservé, j'y trouvai Poirot en train de tourner en rond, le visage crispé par l'anxiété.

— Ne me parlez pas ! s'écria-t-il en agitant nerveusement la main. Je veux d'abord être sûr que tout va bien, qu'on a procédé à l'arrestation. Ah ! que j'ai manqué de psychologie ! Hastings, si un homme à l'agonie écrit un message, c'est parce que c'est important. Tout le monde a dit : « Jasmin jaune ? Il y a du jasmin jaune sur les murs de la maison... Ce message ne veut rien dire. » En fait, si. Il veut dire exactement ce qu'il dit. (Il brandissait un petit livre.) Mon ami, j'ai pensé qu'il serait bon que je me documente sur le sujet. Qu'est-ce que le jasmin jaune, précisément ? Cet opuscule m'a donné la réponse. Écoutez,...

Il lut :

— *Gelsemini Radix*. Jasmin jaune. Composition : *gelseminine*, *alcaloïde*, $C_{22}H_{26}N_2O_3$, puissant poison ayant les mêmes effets que la *cicutine* ; *gelsémine* $C_{12}H_4NO_2$, aux effets analogues à ceux de la *strychnine* ; *acide gelsémique*, etc. Le *gelsemium* est un puissant dépresseur du système nerveux central. À un stade avancé de son action, il paralyse les terminaisons des nerfs moteurs ; administré en doses importantes, il provoque des vertiges et la perte du tonus musculaire. La mort est entraînée par la paralysie du système respiratoire.

» Vous voyez, Hastings ? J'ai entrevu la vérité quand Japp a souligné la difficulté de maintenir un homme vivant sur un radiateur à gaz. À ce moment-là, j'ai compris que c'était un mort qui brûlait.

— Mais pourquoi ? Dans quel but ?

— Mon cher ami, si vous revolvérisez ou si vous poignardez un homme une fois qu'il est mort, ou même si vous lui donnez un coup sur la tête, il sera évident que les blessures ont été infligées après la mort. Mais si la victime a la tête carbonisée, personne n'ira chercher des raisons obscures pour expliquer le décès. En outre, il est peu vraisemblable qu'un homme venant apparemment d'échapper à une tentative d'empoisonnement au dîner soit de nouveau empoisonné juste après. *Qui* ment ? voilà toujours la question. J'ai décidé de croire Ah Ling...

— Comment ?

— Vous êtes surpris, Hastings ? Ah Ling connaissait l'existence des Quatre Grands, c'était visible – tellement visible qu'il ne savait manifestement pas qu'ils étaient impliqués dans ce meurtre. S'il avait été l'assassin, il aurait gardé un visage parfaitement impassible. J'ai donc décidé de croire Ah Ling, et de reporter mes soupçons sur Gerald Paynter. Il m'a semblé que le Numéro Quatre aurait trouvé très facile de jouer le rôle d'un neveu perdu de vue depuis longtemps.

— Quoi ! Gerald Paynter serait le Numéro Quatre ?

— Non, Hastings, ce n'est pas le Numéro Quatre. Dès que j'ai lu la définition du jasmin jaune, j'ai vu la vérité. Elle saute aux yeux, en fait.

— Comme toujours, dis-je froidement, elle ne saute pas aux miens.

— Parce que vous n'utilisez pas vos petites cellules grises. Qui a eu l'occasion d'empoisonner le curry ?

— Ah Ling. Personne d'autre.

— Personne d'autre ? Et le *médecin* ?

— Mais ça, c'était *après* !

— Bien sûr, c'était après. Il n'y avait pas une miette d'opium en poudre dans le curry de M. Paynter ; mais, influencé par le Dr Quentin qui a éveillé ses soupçons, notre homme ne touche pas au plat et garde un échantillon pour le donner à son médecin, qu'il fait appeler comme convenu. Le Dr Quentin arrive, réceptionne le curry et fait une piqûre à M. Paynter. Il lui injecte non pas de la strychnine, mais du jasmin jaune, en dose mortelle. Quand le poison commence à agir, il s'en va après avoir déverrouillé le châssis de la fenêtre. Puis, dans la nuit, il rentre par la fenêtre, vole le manuscrit et pousse M. Paynter sur le radiateur à gaz. Il ne remarque pas le journal qui tombe par terre, sous le corps de la victime : Paynter, qui a identifié le poison qu'on lui a administré, s'est démené pour accuser les Quatre Grands de son meurtre.

» Il est facile pour Quentin de mélanger de l'opium en poudre au curry de volaille avant de le faire analyser. Il donne sa version imaginaire de sa conversation avec Paynter, en mentionnant au passage la piqûre de strychnine, pour le cas où on remarquerait la marque de l'aiguille. Il n'y a plus dès lors que deux hypothèses : l'accident ou la culpabilité de Ah Ling, à cause du curry empoisonné.

— Mais le Dr Quentin ne peut tout de même pas être le Numéro Quatre ?

— Je présume que si. Il existe certainement un vrai Dr Quentin,

sans doute en voyage à l'étranger. Le Numéro Quatre a simplement pris sa place pour quelque temps. Les négociations avec le Dr Bolitho ont eu lieu par correspondance, le remplaçant prévu à l'origine étant tombé malade au dernier moment.

À cet instant, Japp fit irruption dans la pièce, le visage congestionné.

— Vous l'avez arrêté ? s'écria Poirot avec anxiété.

Hors d'haleine, Japp secoua la tête.

— Bolitho est rentré de vacances ce matin, rappelé par un télégramme. Personne ne sait qui le lui a envoyé. Quentin, lui, est parti hier soir. Mais nous l'aurons vite rattrapé.

Poirot secoua lentement la tête.

— Je ne pense pas, dit-il en dessinant distraitement sur la table un grand 4 avec sa fourchette.

UN PROBLÈME D'ÉCHECS

Un soir que nous dînions dans un petit restaurant de Soho où nous avons nos habitudes, Poirot et moi, nous avisâmes un ami installé à une table voisine : l'inspecteur Japp. Comme il y avait de la place à notre table, il vint se joindre à nous. Nous ne l'avions pas vu depuis un bon moment.

— Vous ne passez plus jamais nous voir, lui reprocha Poirot. Nous ne nous sommes pas croisés depuis l'affaire du Jasmin jaune, qui remonte à près d'un mois.

— Je suis allé dans le Nord, voilà l'explication. Et de votre côté, quoi de neuf ? Les Quatre Grands sont toujours sur la brèche ?

— Ah ! Vous vous moquez de moi... mais les Quatre Grands, ils existent.

— Oh ! je n'en doute pas. Mais ils ne sont pas le centre de l'univers comme vous le prétendez.

— Mon ami, vous faites une lourde erreur. La plus grande puissance du mal, aujourd'hui, ce sont ces « Quatre Grands ». Quel but poursuivent-ils ? Personne ne le sait, mais il n'y a jamais eu d'organisation criminelle comparable, avec à sa tête le plus grand cerveau de Chine, comme membres un milliardaire américain et une savante française, plus un quatrième...

— Je sais, je sais, l'interrompt Japp. C'est votre dada. Ça devient une véritable idée fixe, monsieur Poirot. Parlons d'autre chose, pour changer. Vous vous intéressez aux échecs ?

— J'y ai joué, oui.

— Avez-vous vu cette curieuse histoire qui s'est passée hier ? Un match entre deux joueurs de réputation mondiale, dont l'un est mort au cours de la partie ?

— J'ai lu les articles des journaux. L'un des joueurs était le Pr Savaronov, le champion russe ; l'autre, qui a succombé à une crise cardiaque, était le jeune Gilmour Wilson, le remarquable champion américain.

— Exact. Savaronov est devenu champion de son pays il y a quelques années en battant Rubinstein. Quant à Wilson, on l'appelait « le nouveau Capablanca ».

— Un événement très bizarre, déclara Poirot d'un air rêveur. Si je ne me trompe, l'affaire vous intéresse tout particulièrement ?

Japp émit un petit rire embarrassé.

— Bien vu, monsieur Poirot. Je suis perplexe. Wilson était solide comme un roc ; aucun symptôme de troubles cardiaques. Sa mort est parfaitement inexplicable.

— Vous soupçonnez le Pr Savaronov de l'avoir supprimé ? intervins-je.

— Quand même pas, répondit Japp d'un ton sec. Je ne pense pas qu'un joueur d'échecs – même un Russe – assassinerait son adversaire pour éviter une défaite ; d'autant que, si j'ai bien compris, il partait favori. Le professeur a la réputation d'être un joueur d'exception ; il en remontrerait à Lasker, paraît-il.

— Quelle est votre petite idée, au juste ? demanda Poirot, pensif. Pourquoi aurait-on empoisonné Wilson ? Car vous pensez à un empoisonnement, je suppose.

— Bien entendu. Une crise cardiaque, ça veut dire que le cœur s'arrête subitement de battre, voilà tout. C'est la version officielle du médecin, mais il nous a confié en privé qu'elle ne le satisfaisait pas.

— Quand l'autopsie doit-elle avoir lieu ?

— Ce soir. La mort de Wilson a été extraordinairement soudaine. Il déplaçait l'une de ses pièces, l'air tout à fait normal, du moins apparemment, quand il s'est effondré sur la table, raide mort !

— Il y a très peu de poisons qui agissent de manière aussi foudroyante, objecta Poirot.

— Je sais. L'autopsie nous renseignera, je l'espère. Ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi on aurait voulu se débarrasser de Gilmour Wilson. C'était un garçon modeste, inoffensif. Il arrivait juste des États-Unis et n'avait semble-t-il aucun ennemi au monde.

— Ça paraît incroyable, dis-je.

— Pas du tout, rectifia Poirot en souriant. Japp a sa théorie, je le vois bien.

— En effet. Je crois que le poison n'était pas destiné à Wilson mais à son adversaire.

— Savaronov ?

— Oui. Quand la révolution a éclaté, il s'est mis à dos les bolcheviques. On a même annoncé qu'il avait été exécuté. En réalité, il s'était échappé et, pendant trois ans, il a enduré des privations inouïes dans les steppes de Sibérie. Ses souffrances ont été telles qu'il est aujourd'hui méconnaissable. Ses amis et ceux qui l'ont fréquenté autrefois affirment qu'ils l'auraient à peine reconnu. Ses cheveux ont blanchi et il a l'air d'un vieillard. C'est un semi-invalides qui sort rarement ; il vit seul avec une nièce, Sonia Davilov, et un serviteur russe, dans un appartement du côté de Westminster. Il faut croire qu'il se considère encore comme un homme traqué, car il s'est beaucoup fait prier pour accepter ce match d'échecs. À plusieurs reprises, il a opposé une fin de non-recevoir, et il n'a cédé qu'au moment où les journaux s'en sont mêlés, stigmatisant son « manque de sportivité ». Gilmour Wilson lui lançait des défis répétés, avec une obstination typiquement yankee, et il a fini par emporter le morceau. Maintenant, monsieur Poirot, je vous pose la question : pourquoi Savaronov refusait-il ce match ? Parce qu'il ne voulait pas attirer l'attention sur lui. Il ne voulait pas qu'on retrouve sa trace. La voilà, ma solution : Gilmour Wilson s'est fait liquider par erreur.

— Personne n'avait de raisons personnelles de souhaiter la mort de Savaronov ?

— Sa nièce, je suppose. Le professeur a récemment hérité une immense fortune d'une certaine Mme Gospoja, dont le mari spéculait sur le sucre sous l'ancien régime. Ils avaient eu une liaison autrefois, je crois, et elle refusait mordicus de croire à sa mort.

— Où le match s'est-il déroulé ?

— Chez Savaronov. Il est infirme, comme je vous l'ai dit.

— Beaucoup de spectateurs y assistaient ?

— Une bonne douzaine, sans doute plus.

Poirot fit une grimace expressive.

— Mon pauvre Japp, ce n'est pas une tâche facile que vous avez là.

— Dès que j'aurai la preuve que Wilson a été empoisonné, je pourrai agir.

— Avez-vous songé que, si Savaronov était bien la victime désignée, le meurtrier risque de faire une nouvelle tentative d'ici là ?

— Bien sûr. Deux de mes hommes surveillent son appartement.

— Cela sera très utile si quelqu'un arrive avec une bombe sous le

bras, déclara Poirot d'un ton caustique.

— L'affaire commence à vous intéresser, hein, Poirot ? dit Japp, les yeux pétillants. Ça vous dirait de venir voir le corps de Wilson à la morgue avant que les médecins le charcutent ? Qui sait ? Son épingle de cravate est peut-être de travers, et cet indice important pourrait vous donner la clef du mystère ?

— Mon cher Japp, pendant tout le dîner, l'envie m'a démangé les doigts de redresser *votre* épingle de cravate. Vous permettez, oui ? Ah ! voilà qui est beaucoup plus agréable pour l'œil. Oui, certainement, allons à la morgue.

Je pus constater que ce nouveau problème accaparait toute l'attention de Poirot. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas manifesté d'intérêt pour autre chose que les Quatre Grands, aussi fus-je enchanté de le retrouver tel que je l'avais toujours connu.

Pour ma part, je ressentis une profonde pitié à la vue du corps immobile et du visage convulsé de l'infortuné jeune Américain qui avait trouvé la mort dans des conditions si étranges. Poirot examina attentivement le corps. Celui-ci ne portait aucune marque, à part une petite cicatrice à la main gauche.

— D'après le médecin, ce n'est pas une coupure mais une brûlure, expliqua Japp.

Poirot inventoria ensuite le contenu des poches du mort, qu'un agent de police avait disposé devant nous. Il n'y avait pas grand-chose : un mouchoir, des clefs, un calepin bourré de notes, quelques lettres sans importance. Un seul objet retint l'attention de Poirot.

— Une pièce d'échecs ! s'exclama-t-il. Un fou blanc... L'a-t-on trouvé dans sa poche ?

— Non, il le tenait dans sa main crispée. Nous avons eu toutes les peines du monde à lui desserrer les doigts pour le prendre. Il faudra le rendre au Pr Savaronov ; cette pièce fait partie d'un très beau jeu en ivoire sculpté.

— Permettez-moi de la lui rendre moi-même. Cela me fournira un prétexte pour aller le voir.

— Tiens, tiens ! fit Japp. Vous voulez donc vous pencher sur cette affaire ?

— Je l'admets. Vous avez bien manœuvré pour éveiller mon intérêt.

— Parfait ! Ça vous changera de votre obsession. Le capitaine Hastings est content, lui aussi, à ce que je vois.

— Et comment ! dis-je en riant.

— Pas d'autres petits détails à me donner sur... sur lui ? demanda Poirot en désignant le corps.

— Je ne pense pas, non.

— Pas même... qu'il était gaucher ?

— Vous êtes un sorcier ! Comment l'avez-vous deviné ? Il était gaucher, en effet. Mais cela n'a rien à voir avec l'affaire.

— Rien du tout, s'empressa de convenir Poirot, voyant que Japp était un peu froissé. Une petite plaisanterie de ma part, sans plus. J'aime bien vous faire marcher, et vous le savez.

Nous nous séparâmes bons amis.

Le lendemain matin, nous nous rendîmes à Westminster chez le Pr Savaronov.

— Sonia Davilov..., dis-je d'une voix rêveuse. C'est un joli nom.

Poirot s'arrêta pour me lancer un regard accablé.

— Toujours à l'affût d'une idylle ! Vous êtes incurable. Vous serez bien attrapé s'il s'avère que cette Sonia Davilov n'est autre que notre amie et ennemie la comtesse Vera Rossakov.

Je me rembrunis à cette idée.

— Vous ne pensez tout de même pas...

— Mais non, mais non, je plaisantais ! Quoi que dise Japp, je n'ai pas l'esprit occupé à ce point par les Quatre Grands.

Un domestique singulièrement impassible nous ouvrit la porte. On avait du mal à imaginer que ce visage marmoréen pût manifester la moindre émotion. Poirot présenta une carte de visite sur laquelle Japp avait griffonné quelques mots d'introduction.

Le serviteur nous fit entrer dans une longue pièce basse de plafond, décorée de riches tentures et de bibelots. Deux ou trois ravissantes icônes ornaient les murs, et le plancher était recouvert de superbes tapis persans. Un samovar trônait sur une table.

Après avoir examiné de près l'une des icônes, que j'estimai de grande valeur, je me tournai vers Poirot et le trouvai accroupi par terre. Si beau que fût le tapis, il ne me semblait tout de même pas mériter une attention aussi poussée.

— Est-ce donc une pièce si rare ? demandai-je.

— Hein ? Oh ! le tapis ? Mais non, ce n'est pas lui que je

contemplais. C'est pourtant une très belle pièce, beaucoup trop belle pour être percée par un gros clou en plein milieu. Non, Hastings, le clou n'y est plus... mais le trou est là.

Je fis volte-face en entendant un bruit derrière moi, et Poirot bondit sur ses pieds. Une jeune fille se tenait sur le seuil. Ses yeux, braqués sur nous, étaient assombris par la méfiance. De taille moyenne, elle avait un beau visage un peu maussade, des yeux bleu foncé et des cheveux très noirs coupés court. Lorsqu'elle prit la parole, ce fut d'une voix riche et sonore, qui n'avait rien d'anglais :

— Je crains que mon oncle ne puisse vous recevoir. C'est un grand infirme.

— C'est regrettable, mais peut-être aurez-vous l'obligeance de m'aider. Vous êtes mademoiselle Davilov, n'est-ce pas ?

— Oui, je suis Sonia Davilov. Que désirez-vous savoir ?

— J'enquête sur la triste affaire d'avant-hier soir : la mort, ici même, de M. Gilmour Wilson. Que pouvez-vous me dire sur ce sujet ?

La jeune fille ouvrit de grands yeux.

— Il est mort d'une crise cardiaque en jouant aux échecs.

— La police n'est pas sûre que ce soit... une crise cardiaque, mademoiselle.

— C'était donc vrai ! s'exclama-t-elle, l'air terrifié. Ivan avait raison.

— Qui est Ivan, et pourquoi dites-vous qu'il avait raison ?

— Ivan est le domestique qui vous a ouvert. Il m'a dit, lui aussi, que Gilmour Wilson n'était pas décédé de mort naturelle ; selon lui, il a été empoisonné par erreur.

— Par erreur...

— Oui. Le poison était destiné à mon oncle.

Elle avait maintenant oublié toute défiance et parlait avec volubilité.

— Que dites-vous là, mademoiselle ? Qui voudrait empoisonner le Pr Savaronov ?

— Je ne sais pas. Je suis désespérée. Et mon oncle ne veut pas me faire confiance. Remarquez, c'est naturel ; il me connaît à peine. Quand je suis venue vivre ici à Londres avec lui, il ne m'avait pas vue depuis que j'étais enfant. Mais je suis sûre qu'il redoute un danger. Il existe beaucoup de sociétés secrètes en Russie et, un jour, je l'ai entendu dire quelque chose qui m'a donné à penser qu'il craignait

particulièrement l'une d'entre elles. (Sonia Davilov s'avança d'un pas et ajouta, baissant la voix :) Dites-moi, monsieur... avez-vous entendu parler d'une société secrète qui s'appelle les « Quatre Grands » ?

Poirot faillit sauter au plafond. Il était tellement stupéfait que les yeux lui sortaient littéralement de la tête.

— Pourquoi est-ce que vous... ? Que savez-vous des Quatre Grands, mademoiselle ?

— Cette organisation existe donc bien ! J'ai entendu par hasard mon oncle y faire allusion. Quand je l'ai interrogé à ce sujet, plus tard, il est devenu tout blanc et s'est mis à trembler. Jamais je n'avais vu un homme aussi effrayé. Il a peur d'eux, monsieur, très peur, j'en suis sûre. Et, par erreur, ils ont tué l'Américain, Wilson.

— Les Quatre Grands..., murmura Poirot. Toujours les Quatre Grands ! Stupéfiante coïncidence, mademoiselle. Votre oncle est encore en danger. Je dois le sauver. Racontez-moi avec précision le déroulement de cette soirée fatidique. Montrez-moi l'échiquier, la table, comment les deux hommes étaient assis... tout.

Elle alla chercher dans un coin de la pièce une petite table dont le plateau – de toute beauté – était incrusté de carrés noirs et argentés composant un échiquier.

— Voici quelques semaines, un admirateur a envoyé cette table en cadeau à mon oncle, en lui demandant de s'en servir pour son prochain tournoi. Elle était disposée au milieu de la pièce... comme ceci.

Poirot examina la table avec une attention qui me sembla totalement superflue. Il ne menait pas du tout l'enquête comme je l'aurais fait à sa place. Il posa des questions qui, dans l'ensemble, me parurent inutiles ; mais pourquoi n'abordait-il à aucun moment les points vraiment essentiels ? Sans doute la mention inattendue des Quatre Grands lui avait-elle fait perdre ses moyens.

Après avoir observé pendant une minute la table et l'emplacement exact qu'elle avait occupé, il demanda à voir les pièces d'échecs. Sonia Davilov lui apporta la boîte et il en examina une ou deux sans paraître y attacher d'importance.

— Travail exquis, murmura-t-il distraitement.

Toujours aucune question concernant les rafraîchissements qui avaient été servis, les personnes qui assistaient au match...

Je me raclai la gorge d'un air entendu.

— Je pense, Poirot, que...

Il m'interrompit d'un ton péremptoire :

— Ne pensez pas, mon ami. Laissez-moi faire. Mademoiselle, il n'est vraiment pas possible que je voie votre oncle ?

L'ombre d'un sourire apparut sur le visage de la jeune fille.

— Si, il va vous recevoir. C'est mon rôle, vous comprenez, de questionner d'abord tous les inconnus.

Elle disparut. J'entendis un murmure de voix de l'autre côté de la cloison ; puis, quelques instants plus tard, Sonia Davilov nous invita à passer dans la pièce voisine.

L'homme allongé sur le divan avait un physique imposant : grand, décharné, le sourcil broussailleux et la barbe blanche, il portait sur son visage hagard les stigmates des privations et des épreuves endurées. Le Pr Savaronov était assurément un personnage remarquable. Je notai la forme caractéristique de son crâne, tout en hauteur. Je savais que les grands joueurs d'échecs ont un cerveau très développé, et ne fus donc nullement surpris que le Pr Savaronov fût le deuxième meilleur joueur du monde.

Poirot s'inclina.

— Professeur, puis-je vous parler en privé ?

Savaronov se tourna vers sa nièce.

— Laissez-nous, Sonia.

Elle se retira docilement.

— Alors, monsieur, de quoi s'agit-il ?

— Professeur Savaronov, vous êtes récemment entré en possession d'une énorme fortune. Si jamais vous deviez... mourir subitement, qui hériterait ?

— J'ai fait un testament par lequel je lègue tout à ma nièce, Sonia Davilov. Vous ne suggérez pas... ?

— Je ne suggère rien. Simplement, vous n'avez pas revu votre nièce depuis quelle était enfant. Il serait facile à n'importe qui de se faire passer pour elle.

Savaronov parut abasourdi. Poirot continua :

— Assez sur ce sujet : je vous adresse une mise en garde, c'est tout. Ce que je voudrais maintenant, c'est que vous me décriviez la partie d'échecs de l'autre soir.

— Comment cela ?

— Eh bien... je ne suis pas joueur d'échecs moi-même, mais je crois savoir qu'il y a différentes manières de commencer une partie... des gambits, n'est-ce pas le mot ?

Le Pr Savaronov eut un petit sourire.

— Ah ! je saisis mieux. Wilson a choisi l'ouverture Ruy Lopez. C'est l'une des plus efficaces ; on l'adopte fréquemment dans les tournois et les matchs.

— Et la tragédie est survenue au bout de combien de temps ?

— Nous devions en être au troisième ou au quatrième coup quand Wilson s'est brusquement effondré sur la table, raide mort.

Poirot se leva pour prendre congé. Il lança sa dernière question comme s'il n'y attachait aucune importance, mais je savais à quoi m'en tenir.

— Avait-il mangé ou bu quelque chose ?

— Il avait bu un whisky soda, je crois.

— Merci, professeur Savaronov. Je ne vous dérangerai pas plus longtemps.

Ivan nous attendait dans le hall pour nous raccompagner. Poirot s'attarda sur le seuil.

— Savez-vous qui habite en dessous ? demanda-t-il.

— Sir Charles Kingwell, monsieur. Un membre du Parlement. Mais l'appartement a été loué meublé récemment.

— Merci.

Nous sortîmes dans le brillant soleil d'hiver.

— Je ne vous félicite pas, Poirot ! éclatai-je. Cette fois, je ne pense pas que vous vous soyez distingué. Vos questions n'étaient pas du tout appropriées.

— Vous le pensez vraiment, Hastings ? dit Poirot en me regardant d'un air consterné. J'étais troublé, oui. Qu'auriez-vous demandé, à ma place ?

Je réfléchis un moment avant de lui exposer dans les grandes lignes la façon dont je m'y serais pris. Il m'écouta avec, me sembla-t-il, un intérêt vigilant. Mon monologue se poursuivit durant presque tout le trajet du retour.

Poirot introduisit sa clef dans la serrure et me précéda dans l'escalier.

— Tout à fait excellent, Hastings, dit-il. Très perspicace. Mais parfaitement inutile.

— Inutile ? m'écriai-je, interloqué. Si Wilson a été empoisonné...

D'un bond, Poirot s'empara du message que Mme Pearson avait laissé sur notre table.

— Tiens, tiens ! fit-il. C'est de Japp. Exactement ce que je pensais.

Il me lança le message, bref et concis : on n'avait relevé aucune trace de poison dans le corps et on ignorait toujours comment la victime avait trouvé la mort.

— Vous voyez bien, dit Poirot, que vos questions auraient été inutiles.

— Vous aviez donc deviné le résultat de l'autopsie ?

— « Sachez prévoir l'issue probable de la donne », rétorqua Poirot, citant le titre d'un récent problème de bridge sur lequel je m'étais cassé la tête. Mon cher ami, quand vous appliquez cette méthode avec succès, vous n'appellez pas cela « deviner ».

— Cessons de jouer sur les mots, m'impatientai-je. Vous aviez pressenti ce résultat ?

— Oui.

— Comment ?

Poirot plongeait la main dans sa poche et en sortit... un fou blanc.

— Hé ! lui dis-je. Vous avez oublié de le rendre au Pr Savaronov !

— Vous êtes dans l'erreur, mon ami. Celui dont vous parlez se trouve toujours dans ma poche gauche. Celui-ci, je l'ai pris dans la boîte que Mlle Davilov m'a aimablement permis d'examiner. Le pluriel d'un fou, c'est deux fous.

Il prononça le « s » final avec un grand sifflement. Je ne voyais pas du tout où il voulait en venir.

— Mais pourquoi l'avez-vous pris ?

— Parbleu, je voulais voir s'ils étaient exactement semblables !

Poirot les compara, la tête penchée de côté.

— Ils en ont l'air, je l'avoue. Mais il ne faut pas considérer comme certain un fait qui n'est pas prouvé. Apportez-moi ma petite balance, je vous prie.

Il pesa les deux pièces d'échecs avec un soin infini et se tourna vers moi, le visage triomphant :

— J'avais raison. Voyez-vous, j'avais raison. Impossible d'abuser Hercule Poirot !

Il se rua vers le téléphone, attendit impatiemment la communication.

— Japp ? Ah ! Japp, c'est vous... Hercule Poirot à l'appareil. Surveillez Ivan, le domestique. Ne le laissez filer sous aucun prétexte. Oui, oui, c'est comme je vous dis.

Il raccrocha bruyamment et se tourna vers moi.

— Vous ne voyez pas, Hastings ? Je vais vous expliquer. Wilson n'a pas été empoisonné. Il a été électrocuté. Une fine tige métallique traverse un de ces fous par le milieu. La table a été installée à l'avance en un endroit précis. Quand Wilson a posé le fou sur l'une des cases argentées, le courant lui a traversé le corps, entraînant une mort instantanée. Aucune trace, à part la brûlure à la main – la main gauche, car il était gaucher. La « table du crime » était un mécanisme extrêmement ingénieux ; celle que j'ai examinée était une reproduction parfaitement inoffensive qu'on a substituée à l'autre aussitôt après le meurtre. Le mécanisme était commandé depuis l'appartement du dessous – qui, si vous vous en souvenez, venait d'être loué meublé. Mais il y avait au moins un complice dans l'appartement de Savaronov. La jeune fille est un agent des Quatre Grands ; elle complotait afin d'hériter de la fortune de Savaronov.

— Et Ivan ?

— Je le soupçonne fortement d'être le fameux Numéro Quatre, rien de moins.

— *Quoi ?*

— Oui. L'homme est un merveilleux acteur de composition. Il peut tenir tous les rôles qui lui plaisent.

Je me remémorai nos précédentes rencontres avec le Numéro Quatre : le gardien de l'asile de fous, le garçon boucher, le médecin compassé... autant de personnages totalement différents, incarnés par un seul et même homme.

— C'est stupéfiant, dis-je enfin. Tout concorde. Savaronov avait flairé la machination, ce qui explique sa répugnance à disputer ce match.

Poirot me regarda sans mot dire. Puis, se détournant brusquement, il se mit à arpenter la pièce.

— Avez-vous un livre sur les échecs, par hasard, mon ami ? demanda-t-il soudain.

— Je crois en avoir un quelque part.

Il me fallut un bon moment pour le dénicher. Lorsque enfin je l'apportai à Poirot, il s'assit confortablement pour le consulter avec la plus grande attention.

Environ un quart d'heure plus tard, le téléphone sonna. Je décrochai ; c'était Japp. Ivan était sorti de l'appartement, un gros paquet dans les bras. Il avait sauté dans un taxi qui l'attendait, et la filature avait commencé. De toute évidence, Ivan avait cherché à semer ses poursuivants ; au bout d'un moment, apparemment persuadé d'y avoir réussi, il s'était fait conduire à Hampstead, dans une grande maison déserte. La police cernait la maison en question.

Je transmis les nouvelles à Poirot. Il me regarda d'un air vague, comme s'il enregistrait à peine ce que je lui disais, puis il brandit le livre d'échecs en déclamant :

— Écoutez ceci, Hastings. Voici l'ouverture Ruy Lopez. 1. Blancs : pion du roi e2-e4, Noirs : pion du roi e7-e5 ; 2. Blancs : cavalier du roi g1-f3, Noirs : cavalier de la dame b8-c6 ; 3. Blancs : fou du roi f1-b5. Vient alors la question de savoir quel est le meilleur troisième coup pour les Noirs. Il a le choix entre diverses défenses. C'est le troisième coup des Blancs qui a tué Gilmour Wilson : fou du roi f1-b5. Seulement le troisième coup... cela ne vous suggère rien ?

Je ne voyais absolument pas où il voulait en venir, et je le lui dis.

— Supposez, Hastings, que vous entendiez la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer pendant que vous êtes assis dans ce fauteuil, que penseriez-vous ?

— A priori, je penserais que quelqu'un est sorti.

— Oui, mais il y a toujours deux façons de voir les choses. Quelqu'un est sorti... ou quelqu'un est entré : deux hypothèses totalement différentes, Hastings. Et si vous avez choisi la mauvaise, une ou deux petites incohérences vont bientôt se faufiler dans votre raisonnement, et vous montrer que vous êtes sur la mauvaise piste.

— Qu'est-ce que ça signifie, Poirot ?

Le détective bondit sur ses pieds avec une soudaine énergie.

— Cela signifie que j'ai été un triple imbécile. Vite, vite, à Westminster ! Nous pouvons encore arriver à temps.

Dans le taxi qui nous emmenait à toute allure, Poirot ne répondit pas à mes questions excitées. Une fois à destination, nous grimpâmes l'escalier quatre à quatre. Malgré nos coups de sonnette et nos martèlements répétés, personne ne nous ouvrit ; mais en prêtant

l'oreille, je pus distinguer un gémissement caverneux provenant de l'appartement.

Le gardien avait un passe-partout ; il consentit finalement à s'en servir, non sans s'être fait prier.

Poirot alla droit dans le salon, où une odeur de chloroforme nous assaillit. Sonia Davilov était allongée par terre, ligotée et bâillonnée, un grand tampon d'ouate imbibé de chloroforme appliqué sur le nez et la bouche. Poirot le lui arracha et s'employa à la ranimer. Lorsque le médecin arriva, Poirot lui confia la jeune fille et fouilla avec moi les autres pièces. Il n'y avait aucune trace du Pr Savaronov.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? demandai-je, dépassé par les événements.

— Cela veut dire que, face à deux hypothèses possibles, j'ai choisi la mauvaise. Vous vous rappelez ? J'avais dit qu'il serait facile à quelqu'un de se faire passer pour Sonia Davilov puisque son oncle ne l'avait pas revue depuis des années...

— Oui, et alors ?

— Et alors, le contraire était également valable. Il était tout aussi facile à quelqu'un de se faire passer pour l'oncle.

— Quoi ?

— Le vrai Savaronov est mort quand la Révolution a éclaté. L'homme qui affirmait s'être échappé au prix de terribles épreuves, l'homme tellement changé que « même ses amis avaient du mal à le reconnaître », l'homme qui a revendiqué avec succès un énorme héritage...

— Eh bien oui. Qui était-ce ?

— *Le Numéro Quatre*. Pas étonnant qu'il ait été effrayé quand Sonia lui a appris qu'elle avait entendu l'une de ses conversations privées concernant les Quatre Grands. Encore une fois, il m'a glissé entre les doigts. Il a deviné que je finirais par trouver la bonne piste, alors il a lancé l'honnête Ivan dans une tortueuse course-poursuite, il a chloroformé la jeune fille et il est parti, après avoir sans aucun doute réalisé la majeure partie des titres légués par Mme Gospoja.

— Mais... mais alors, qui a essayé de le tuer ?

— Personne n'a voulu le tuer, *lui*. Wilson était bien la victime désignée.

— Mais pourquoi ?

— Mon cher ami, Savaronov était le second meilleur joueur

d'échecs du monde. Le Numéro Quatre, lui, ne connaissait sans doute même pas les rudiments du jeu. Il ne pouvait pas donner le change pendant toute la durée d'un match. Il a fait tout son possible pour éviter le duel, mais ses tentatives ont échoué. Dès lors, le destin de Wilson était scellé. Il fallait à tout prix empêcher l'Américain de découvrir que le grand Savaronov ne savait même pas jouer aux échecs. Wilson était friand de l'ouverture Ruy Lopez ; il ne pouvait pas manquer de l'utiliser. Le Numéro Quatre s'est arrangé pour le tuer au troisième coup, avant de rencontrer des difficultés dans la défense.

— Mais mon cher Poirot, ce Numéro Quatre est-il donc fou ? Votre raisonnement se tient, et j'admets que vous ayez raison, mais tuer un homme uniquement pour préserver une fausse identité ! Il y avait certainement des moyens plus simples de surmonter cette difficulté ? Il aurait pu prétendre, par exemple, que son médecin lui interdisait les matchs d'échecs à cause de la tension nerveuse.

— Bien sûr, Hastings, il y avait d'autres moyens, mais pas de plus radical. En outre, vous partez du principe que le meurtre d'un homme est une chose à éviter, n'est-ce pas ? Le cerveau du Numéro Quatre ne fonctionne pas ainsi. Je me mets à sa place, chose que vous ne pouvez pas faire. J'imagine ses pensées. Cela lui plaît de livrer ce match en tant que Pr Savaronov ; sans aucun doute, il a assisté à des tournois d'échecs pour étudier son rôle. Il est là à froncer les sourcils, plongé dans ses réflexions ; il donne l'impression de concevoir une grande stratégie, mais en fait il rit intérieurement. Il sait qu'il a deux coups à jouer au maximum, et qu'il n'aura pas besoin d'aller plus loin. Là encore, cela le comble intellectuellement de savoir que la partie sera interrompue à l'instant fixé par le Numéro Quatre... Oh ! oui, Hastings, je commence à connaître notre ami et sa psychologie.

Je haussai les épaules.

— Vous avez peut-être raison, mais je n'arrive pas à comprendre qu'il ait couru un risque si facile à éviter.

— Un risque ! Où était-il, le risque ? J'app aurait-il résolu le problème ? Non. Si le Numéro Quatre n'avait pas commis une petite erreur, il n'aurait couru aucun risque.

— Quelle erreur ? m'enquis-je, devinant déjà la réponse.

— Mon ami, il n'a pas tenu compte des petites cellules grises d'Hercule Poirot.

Poirot a ses vertus, mais la modestie n'est pas du nombre.

L'APPÂT

C'était une journée de la mi-janvier, humide et triste, typique de l'hiver londonien. Poirot et moi avions installé nos fauteuils près du feu. Depuis quelques instants, mon ami me regardait avec un sourire énigmatique que je n'arrivais pas à interpréter.

— Un *penny* pour connaître vos pensées, dis-je d'un ton léger.

— Lorsque vous êtes arrivé en Angleterre, au milieu de l'été, vous m'avez dit que vous comptiez rester dans ce pays deux mois seulement. Voilà à quoi je pensais, mon bon ami.

— J'ai vraiment dit cela ? demandai-je, un peu embarrassé. Je ne m'en souviens pas.

Le sourire de Poirot s'élargit.

— Mais si, mon ami. Depuis lors, vous avez changé vos projets, semble-t-il ?

— Euh... oui, en effet.

— Et pourquoi donc ?

— Bon sang ! Poirot, vous ne vous figurez quand même pas que je vais vous laisser tout seul alors que vous êtes aux prises avec une organisation comme les Quatre Grands !

— C'est bien ce que je pensais. Vous êtes un ami à toute épreuve, Hastings. C'est pour me rendre service que vous restez ici. Et votre femme – la petite Cendrillon, comme vous l'appellez –, qu'en dit-elle ?

— Je ne suis pas entré dans les détails avec elle, bien sûr, mais elle comprend. Elle serait la dernière à approuver que je tourne le dos à un ami.

— Oui, oui, c'est une créature loyale, elle aussi. Mais cette affaire va être longue, peut-être.

J'acquiesçai, passablement découragé.

— Déjà six mois, murmurai-je, et où en sommes-nous ? Vous savez, Poirot, je ne peux m'empêcher de penser que nous devrions faire

quelque chose.

— Toujours aussi bouillant, Hastings ! Et que voudriez-vous que je fasse, au juste ?

Là, il me posait une colle, mais j'étais bien décidé à défendre ma position :

— Nous devrions prendre l'offensive. Qu'avons-nous fait jusqu'ici ?

— Plus que vous ne croyez, mon ami. Nous avons découvert l'identité du Numéro Deux et du Numéro Trois, et appris bien des choses sur les méthodes du Numéro Quatre.

Je fus un peu rasséréiné. Ainsi résumée par Poirot, la situation n'était pas si catastrophique.

— Oh ! oui, Hastings, nous avons fait beaucoup. Il est vrai que je ne suis pas en mesure d'accuser ni Ryland ni Mme Olivier : qui me croirait ? Vous vous rappelez, la fois où je croyais avoir piégé Ryland ? Néanmoins, j'ai fait connaître mes soupçons dans les sphères les plus hautes. J'ai transmis à lord Aldington, qui m'avait demandé mon aide dans l'affaire des plans de sous-marin volés, toutes mes informations concernant les Quatre Grands ; et si d'autres doutent, lui me croit. Ryland, Mme Olivier et Li Chang Yen lui-même poursuivent peut-être leur chemin, mais un projecteur est maintenant braqué sur tous leurs mouvements.

— Et le Numéro Quatre ?

— Comme je l'ai dit, je commence à connaître et à comprendre ses méthodes. Vous souriez, Hastings, mais le fait de mettre à nu la personnalité d'un homme, de savoir exactement ce qu'il fera dans des circonstances données, c'est le début du succès. C'est un duel entre lui et moi, et il me donne sans cesse des indications sur sa mentalité, alors que je prends soin de lui en révéler le moins possible de la mienne. Il est dans la lumière, moi dans l'ombre. Croyez-moi, Hastings, chaque jour ils me redoutent davantage à cause de ma passivité délibérée.

— En tout cas, ils nous ont laissés tranquilles. Ils n'ont plus essayé de vous tuer, n'ont tendu aucune embuscade d'aucune sorte.

— Non, dit Poirot d'un air songeur. Tout bien réfléchi, cela me surprend un peu. D'autant qu'il y a un ou deux moyens de nous atteindre auxquels j'étais convaincu qu'ils penseraient. Vous saisissez mon idée, peut-être ?

— Une machine infernale ? hasardai-je.

Poirot émit un clappement de langue excédé.

— Mais non ! Je fais appel à votre imagination, et vous ne trouvez rien de plus subtil que des bombes dans la cheminée ! À propos, je suis en manque d'allumettes ; je vais me promener malgré le temps. Pardonnez-moi, cher ami, mais est-il possible que vous lisiez tout à la fois *L'Avenir de l'Argentine*, *L'Élevage du bétail*, *L'Indice cramoisi* et *Sport dans les Rocheuses* ?

J'avouai en riant que, pour le moment, *L'Indice cramoisi* retenait seul mon attention. Poirot secoua tristement la tête.

— Mais alors remplacez les autres dans la bibliothèque ! Jamais, au grand jamais vous n'adopterez l'ordre et la méthode. Mon Dieu, à quoi sert une bibliothèque, je vous le demande ?

Je lui présentai mes humbles excuses. Poirot rangea les ouvrages incriminés, chacun à sa place, et sortit. Je pus alors me plonger sans être dérangé dans le livre que j'avais choisi.

Je dois néanmoins reconnaître que je dormais à moitié quand Mme Pearson frappa un coup à la porte :

— Un télégramme pour vous, capitaine.

J'ouvris l'enveloppe orange sans grand empressement.

Puis je me redressai brusquement, pétrifié.

C'était un câble de Bronsen, l'intendant de mon ranch en Amérique du Sud. Il était ainsi rédigé :

Mme Hastings disparue hier. Craignons kidnapping par gang appelé « Quatre Grands ». Télégraphiez instructions. Ai averti police, mais encore aucune piste.

Bronsen.

D'un geste, je congédiai Mme Pearson et restai là, foudroyé, à lire et à relire le texte du télégramme. Cendrillon, kidnappée ! Aux mains des infâmes Quatre Grands ! Seigneur, que pouvais-je faire ?

Poirot ! C'était Poirot qu'il me fallait. Lui, il me conseillerait. Il trouverait bien un moyen de les vaincre. D'ici quelques minutes, il serait là. Je n'avais qu'à attendre patiemment son retour. Mais Cendrillon... Cendrillon aux mains des Quatre !

Nouveau coup à la porte. Mme Pearson passa la tête dans l'entrebâillement et dit :

— Un message pour vous, capitaine... apporté par un païen de Chinois. Il attend en bas.

Je lui arrachai le papier des mains. C'était bref et concis :

Si vous souhaitez revoir votre femme, accompagnez immédiatement le porteur de ce mot. Ne laissez pas de message pour votre ami, sinon elle souffrira.

Un grand « 4 » tenait lieu de signature.

Qu'aurais-je dû faire ? Qu'auriez-vous fait à ma place, vous qui me lisez ?

Je n'eus pas le temps de réfléchir. Je ne voyais qu'une seule chose : Cendrillon à la merci de ces démons. Je devais obéir ; je n'osais pas risquer un seul cheveu de sa tête. Il me fallait accompagner ce Chinois et le suivre où il lui plairait de me conduire. C'était un piège, et cela signifiait bien sûr ma capture, peut-être même ma mort, mais ils avaient choisi comme appât l'être que je chérissais le plus au monde. Je n'hésitai pas.

Ce qui me tracassait le plus, c'était de ne pas avertir Poirot. Si j'arrivais à le lancer sur ma piste, tout pourrait peut-être encore s'arranger ! Devais-je courir le risque ? Je n'étais apparemment pas surveillé, mais j'hésitais malgré tout. Ç'aurait été pourtant facile au Chinois de monter s'assurer que je suivais les consignes à la lettre... Pourquoi ne l'avait-il pas fait ? Sa discrétion même accroissait ma méfiance. J'avais eu tant de preuves de la toute-puissance des Quatre que je les créditais de pouvoirs presque surhumains. Pour ce que j'en savais, même la petite bonne débraillée pouvait être une de leurs complices.

Non, je n'osai pas prendre le risque. Que pouvais-je faire, en revanche ? Laisser le télégramme. Poirot saurait ainsi que Cendrillon avait disparu, et il connaîtrait les responsables de son enlèvement.

Toutes ces pensées défilèrent dans mon esprit en moins de temps qu'il n'en faut pour le rapporter. Un peu plus d'une minute après avoir reçu le message, je coiffai mon chapeau et descendis rejoindre mon guide qui m'attendait au pied de l'escalier.

Le messenger était un grand Chinois au visage impénétrable, portant des vêtements propres mais passablement élimés. Il inclina le buste et m'adressa la parole dans un anglais approximatif, aux intonations légèrement chantantes :

— Capitaine Hastings ?

— Oui.

— Vous donnez lettre à moi, je vous prie.

J'avais prévu cette requête ; je lui tendis le bout de papier sans mot dire. Mais ce n'était pas tout.

— Vous avez eu télégramme aujourd'hui, oui ? Arrivé tout à l'heure ? D'Amérique du Sud, oui ?

J'eus là une nouvelle preuve de l'efficacité de leur système d'espionnage ; à moins qu'il ne se fût simplement agi d'une habile déduction. En effet, il était évident que Bronsen me télégraphierait. Il leur avait suffi d'attendre que je reçoive le câble et de frapper un grand coup en profitant de l'effet de surprise.

Je renonçai à nier l'évidence.

— Oui, dis-je. En effet, j'ai reçu un télégramme.

— Vous le cherchez, oui ? Tout de suite.

Je grinçai des dents, mais que faire ? Je remontai vivement l'escalier. Ne pouvais-je pas au moins prévenir Mme Pearson de l'enlèvement de Cendrillon ? Elle était sur le palier mais, juste derrière elle, se tenait la petite bonne. J'hésitai. Si c'était *vraiment* une espionne... Les mots du message dansèrent devant mes yeux : « ... elle souffrira »... J'entrai dans le salon sans rien dire.

Je pris le télégramme et me préparais à sortir quand, soudain, une idée me vint. Et si je laissais un signe ? Un indice qui échapperait à mes ennemis mais que Poirot, lui, saurait interpréter ? Je courus vers la bibliothèque et fis tomber quatre livres par terre. Aucune crainte que Poirot passe à côté sans les voir : ce crime de lèse-majesté lui sauterait aux yeux et, après le petit sermon qu'il m'avait fait, cela lui paraîtrait assurément insolite. Puis je mis une pelletée de charbon dans le feu, en éparpillant quatre boulets sur le marbre de la cheminée. J'avais fait tout mon possible : fasse le ciel que Poirot déchiffre correctement le message.

Je redescendis quatre à quatre. Le Chinois me prit le télégramme, le lut, l'empocha et, d'un hochement de tête, me fit signe de le suivre.

Le trajet fut long et fatigant. Nous prîmes d'abord un bus, puis nous parcourûmes une très grande distance en tramway. Notre itinéraire nous conduisait toujours vers l'est : nous traversâmes des quartiers insolites, dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Nous étions maintenant du côté des docks, et je compris qu'on m'emmenait au cœur de Chinatown.

Je ne pus m'empêcher de frissonner. Mon guide n'en continua pas moins d'avancer, empruntant un dédale de rues sordides et de ruelles tortueuses. Il s'arrêta enfin devant une maison délabrée et frappa quatre coups à la porte.

Un autre Chinois nous ouvrit aussitôt et s'effaça pour nous laisser entrer. Le bruit métallique de la porte qui se refermait derrière moi

sonna le glas de mes derniers espoirs : j'étais bel et bien aux mains de l'ennemi.

Le second Chinois me prit alors en charge. Il me fit descendre un escalier branlant qui menait à une cave remplie de ballots et de tonneaux, où régnait une odeur âcre – comme une senteur d'épices orientales. Je me sentis plongé dans l'atmosphère de l'Orient, torve, fourbe, sinistre...

Soudain, mon guide écarta deux des fûts et je vis qu'un passage bas, semblable à un tunnel, s'ouvrait dans le mur. Il me fit signe d'avancer. Le tunnel, assez long, était trop bas pour que je puisse m'y tenir droit. Il finit quand même par s'élargir et, quelques minutes plus tard, nous débouchâmes dans une autre cave.

Mon Chinois s'approcha d'un des murs et frappa quatre fois. Tout un pan de la paroi pivota sur lui-même, ménageant une étroite ouverture. Je franchis le seuil et me retrouvai, à mon extrême stupéfaction, dans une sorte de palais des Mille et Une Nuits. La salle souterraine, longue et basse, ornée de riches soieries orientales, était brillamment éclairée et imprégnée d'une pénétrante senteur de parfums et d'épices. Il y avait là cinq ou six divans recouverts de soie et, par terre, des tapis chinois de facture magnifique. Au fond de la salle se trouvait une alcôve ; derrière les tentures qui la dissimulaient, une voix se fit entendre :

— As-tu amené l'honorable invité ?

— Il est ici, Excellence, répondit mon guide.

— Qu'il entre.

Une main invisible écarta les tentures et je me trouvai face à un immense divan sur lequel était assis un Oriental grand et mince, vêtu de robes merveilleusement brodées. À en juger d'après la longueur de ses ongles, c'était manifestement un personnage important.

— Veuillez prendre place, capitaine Hastings, dit-il en accompagnant son invite d'un geste de la main. Je suis heureux de voir que vous avez immédiatement accédé à ma requête.

— Qui êtes-vous ? demandai-je. Li Chang Yen ?

— Certes non. Je ne suis que le plus humble des serviteurs du maître. J'exécute ses commandements, rien de plus, comme le font d'autres serviteurs dans d'autres pays. En Argentine, par exemple.

J'avançai d'un pas.

— Où est-elle ? Que lui avez-vous fait ?

— Elle est en lieu sûr, dans un endroit où nul ne la trouvera. Pour l'instant, elle n'a aucun mal. Remarquez bien que je dis : *pour l'instant* !

Des frissons glacés me parcoururent l'échine tandis que je regardais ce démon souriant.

— Que voulez-vous ? m'écriai-je. De l'argent ?

— Mon cher capitaine Hastings... Nous n'avons pas de visées sur vos petites économies, je puis vous l'assurer. Pardonnez-moi, mais cette supposition n'est pas très intelligente de votre part. Votre collègue ne l'aurait pas faite, j'en suis sûr.

— Je suppose, dis-je d'une voix sourde, que vous vouliez me prendre dans vos filets. Eh bien, vous avez réussi ! Je suis venu ici en toute connaissance de cause. Faites de moi ce que vous voudrez, mais relâchez ma femme. Elle ne sait rien et ne peut vous être d'aucune utilité. Vous vous êtes servi d'elle pour me mettre la main dessus ; maintenant que vous me tenez, la question est réglée.

L'Oriental caressa sa joue lisse en m'observant obliquement de ses yeux bridés.

— Vous allez trop vite, ronronna-t-il. La question n'est pas tout à fait... réglée. En réalité, notre objectif n'est pas de vous « mettre la main dessus », pour reprendre votre expression. En revanche, par votre intermédiaire, nous espérons mettre la main sur votre ami, M. Hercule Poirot.

— Je crains que vous ne soyez déçu, dis-je avec un rire bref.

Comme s'il ne m'avait pas entendu, l'autre poursuivit :

— Voici ce que je vous suggère. Vous allez écrire une lettre à M. Hercule Poirot, une lettre l'incitant à vous rejoindre ici en toute hâte.

— Je ne ferai rien de tel ! répliquai-je avec colère.

— Un refus aurait des conséquences désagréables.

— Au diable vos conséquences !

— Vous avez le choix entre accepter ou mourir !

Un frisson déplaisant courut le long de ma colonne vertébrale, mais je m'efforçai de garder bonne contenance.

— Inutile de me harceler. Réservez vos menaces pour vos hommes de main chinois, qui ne sont qu'une bande de lâches.

— Mes menaces sont très sérieuses, capitaine Hastings. Une

nouvelle fois, je vous le demande : acceptez-vous d'écrire cette lettre ?

— Je refuse, et je vais vous dire une bonne chose : vous n'oserez pas me tuer. Vous auriez la police à vos trousses en un rien de temps.

Mon interlocuteur frappa dans ses mains. Deux serviteurs chinois apparurent, comme tombés du ciel, et me saisirent chacun par un bras. Leur maître leur parla rapidement en chinois, et ils me traînèrent vers un coin de la vaste salle. L'un d'eux se pencha et, tout d'un coup, sans le moindre avertissement, le sol se déroba sous mes pieds. Si l'autre sbire ne m'avait pas retenu, j'aurais dégringolé dans le trou béant qui s'ouvrait au-dessous de moi. Un trou noir comme l'encre, d'où montait le grondement d'eaux tumultueuses.

— Le fleuve, déclara l'homme qui trônait sur le divan. Réfléchissez bien, capitaine Hastings. Si vous refusez encore, vous plongez tête la première dans l'éternité. C'est la mort qui vous attend en bas, dans ces eaux ténébreuses. Pour la dernière fois, acceptez-vous d'écrire cette lettre ?

Je ne suis pas plus brave qu'un autre. J'avoue franchement que j'étais mort de peur, que j'avais une frousse bleue. Ce démon chinois ne plaisantait pas, j'en étais convaincu. Il fallait bel et bien dire adieu à cette bonne vieille terre. Malgré moi, je ne pus empêcher ma voix de chevroter un peu :

— Pour la dernière fois, non ! Allez au diable, vous et votre lettre !

Involontairement, je fermai les yeux et murmurai une courte prière.

LA SOURIS PRISE AU PIÈGE

Il est rare, dans une vie, qu'un homme voie la mort d'aussi près ; mais j'avais l'absolue certitude que ces mots, prononcés au fin fond d'une cave de l'East End, étaient bien mes dernières paroles en ce bas monde. Je me préparais mentalement au choc des eaux noires et bouillonnantes, imaginant à l'avance l'horreur de la chute suffocante qui m'attendait.

À ma grande surprise, un rire grave tinta à mes oreilles. J'ouvris les yeux. Mes deux geôliers, obéissant à un geste de leur maître, me ramenèrent vers le siège que j'occupais précédemment, face à lui.

— Vous êtes un homme brave, capitaine Hastings, dit-il. Nous, Orientaux, nous apprécions le courage. Je puis dire que j'avais prévu votre réaction. Cela nous mène au deuxième acte de notre petit drame. Vous avez accepté la mort pour vous ; accepterez-vous la mort pour une autre personne ?

Une peur atroce s'insinua en moi.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je d'une voix étranglée.

— Vous n'avez sûrement pas oublié notre captive... la Rose du jardin.

Je le regardai, muet d'angoisse.

— Je pense, capitaine Hastings, que vous allez écrire cette lettre. Voyez, j'ai ici un formulaire de télégramme. Le message que j'y inscrirai dépend de vous ; pour votre femme, c'est une question de vie ou de mort.

La sueur perla sur mon front. D'une voix parfaitement calme, mon tortionnaire poursuivit avec un sourire aimable :

— Tenez, capitaine, le stylo est à portée de votre main. Vous n'avez qu'à écrire. Sinon...

— Sinon ? fis-je en écho.

— Sinon, la dame de vos pensées mourra... de mort lente. Mon maître Li Chang Yen, pour se distraire, occupe ses loisirs à mettre au

point de nouvelles et ingénieuses méthodes de torture...

— Non ! criai-je. Démon ! Pas ça... vous ne feriez pas ça...

— Voulez-vous que je vous décrive certaines de ses inventions ?

Sans se soucier de mon cri de protestation, il continua d'une voix égale, sereine, jusqu'au moment où, poussant un hurlement d'horreur, je plaquai les mains sur mes oreilles pour ne plus l'entendre.

— C'est suffisant, je vois, dit-il. Prenez le stylo et écrivez.

— Si j'accepte... ?

— Nous libérons votre femme. La dépêche partira immédiatement.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous tiendrez parole ?

— Je vous le jure sur les tombes sacrées de mes ancêtres. D'ailleurs, jugez par vous-même : pourquoi lui ferais-je du mal ? Notre otage aura rempli son office.

— Et... et Poirot ?

— Nous le garderons prisonnier jusqu'à ce que nous ayons terminé nos opérations. Ensuite, nous le relâcherons.

— Êtes-vous prêt à le jurer aussi sur la tombe de vos ancêtres ?

— Je vous ai déjà fait un serment. Cela devrait suffire.

Je me tus, la mort dans l'âme. J'allais trahir mon ami, et au nom de quoi ? J'hésitais encore lorsque j'eus, comme dans un cauchemar, une vision de l'horrible alternative : Cendrillon entre les mains de ces Chinois démoniaques, agonisant lentement sous la torture...

Un gémissement s'échappa de mes lèvres. Je saisis le stylo. Peut-être qu'en formulant habilement la lettre, je pourrais y glisser un avertissement qui permettrait à Poirot d'éviter le piège. C'était mon seul espoir.

Mais je ne devais même pas conserver cet espoir-là. D'une voix suave et courtoise, le Chinois déclara :

— Permettez-moi de vous dicter.

Il s'interrompt pour consulter une liasse de papiers avant de lire tout haut le texte suivant :

Cher Poirot,

Je crois être sur la piste du Numéro Quatre. Un Chinois est venu cet après-midi et a essayé de m'appâter grâce à un message factice. Heureusement, j'ai deviné à temps ses intentions et je lui ai faussé compagnie. Je l'ai alors

pris à son propre jeu et j'ai réussi à le filer sans me faire repérer, ce dont je suis assez fier. Je vais confier ce message à un jeune garçon débrouillard ; veuillez lui donner une demi-couronne, c'est la récompense que je lui ai promise s'il s'acquitte correctement de sa mission. Moi, je surveille la maison et je n'ose pas m'éloigner. Je vous attendrai jusqu'à 18 heures ; si vous n'êtes pas arrivé d'ici là, j'essaierai de m'introduire dans la place. L'occasion est trop belle pour qu'on la laisse échapper, et il se peut que ce billet ne vous parvienne pas. Mais si mon messenger arrive à vous joindre, dites-lui de vous conduire ici sans délai. Et camouflez vos précieuses moustaches, pour éviter d'être reconnu par un éventuel guetteur posté dans la maison.

Amitiés hâtives,

A.H.

Chaque mot que j'écrivais me plongeait dans un désespoir plus profond. Ce texte, diaboliquement astucieux, prouvait qu'ils connaissaient parfaitement notre vie, jusque dans ses moindres détails. Car cette lettre, j'aurais fort bien pu la rédiger moi-même. La phrase concernant le Chinois, venu dans l'après-midi, et qui avait tenté de « m'appâter », réduisait à néant les effets qu'aurait pu avoir le « signe » – les quatre livres jetés par terre. On m'avait bien tendu un piège, mais je l'avais éventé à temps : voilà ce que penserait Poirot. En outre, le moment était bien choisi ; Poirot, lorsqu'il recevrait la lettre, aurait juste le temps d'accourir, escorté par son guide à l'air innocent. Car je savais que telle serait sa réaction : me voyant déterminé à entrer seul dans la maison, il accourrait en toute hâte. Ne se montrait-il pas toujours ridiculement méfiant à l'égard de mes capacités ? Convaincu que je m'exposais au danger sans être à la hauteur de la situation, il se précipiterait pour prendre les choses en main.

Malheureusement, que pouvais-je faire pour l'en empêcher ? J'écrivis ce que me dictait mon ravisseur. Lorsque j'eus terminé, il me prit la feuille, la lut, puis, avec un hochement de tête approuvateur, la tendit à l'un des serviteurs silencieux. L'homme disparut derrière l'une des soieries accrochées au mur, qui dissimulait une porte.

Le sourire aux lèvres, l'Oriental assis en face de moi prit un formulaire de dépêche, qu'il remplit et me tendit. Il était ainsi libellé :

Relâchez l'oiseau blanc sans délai.

Je laissai échapper un soupir de soulagement.

— Vous allez l'expédier tout de suite ? insistai-je.

— Non, dit-il sans cesser de sourire. Cette dépêche partira quand M. Hercule Poirot sera entre mes mains. Pas avant.

— Mais vous aviez promis...

— Si ce stratagème échoue, j'aurai peut-être encore besoin de notre oiseau blanc... pour m'assurer votre coopération.

— Bon Dieu ! m'écriai-je, blême de colère. Si vous...

Il agita sa longue main fine.

— Soyez rassuré, je ne pense pas que notre plan échoue. Et dès que M. Poirot sera en notre pouvoir, je tiendrai parole.

— Si vous me faites marcher...

— J'ai juré sur la tombe de mes ancêtres. N'ayez crainte et reposez-vous ici un moment. Mes serviteurs veilleront à vos désirs pendant mon absence.

Je restai seul dans cet étrange palais souterrain. Le second gardien chinois ne tarda pas à revenir ; il m'apportait à boire et à manger, mais je repoussai ce qu'il m'offrait. J'avais mal... Mal au ventre, mal au cœur...

Soudain, le maître reparut, grand et majestueux dans ses robes en soie. Il prit la direction des opérations. Sur ses ordres, on me ramena, à travers la cave et le tunnel, dans la maison où j'étais entré au départ. Là, on me conduisit dans une pièce du rez-de-chaussée. Les persiennes étaient fermées, mais on voyait à travers les fentes ce qui se passait dans la rue. Un vieil homme déguenillé traînait la jambe sur le trottoir d'en face ; quand je le vis faire un signe en direction de la maison, je compris que c'était un membre de la bande qui montait la garde.

— Tout va bien, dit mon ami chinois. Hercule Poirot est tombé dans le piège. Il vient par ici, seul avec le garçon qui le guide. À présent, capitaine Hastings, vous avez encore un dernier rôle à jouer. Il n'entrera ici que s'il vous voit. Quand il arrivera en face, vous sortirez sur le pas de la porte et lui ferez signe d'entrer.

— Quoi ? m'écriai-je, révolté.

— Ce rôle, vous le jouerez seul. Souvenez-vous du prix de l'échec. Si Hercule Poirot soupçonne quelque chose d'anormal et n'entre pas dans la maison, votre femme subira les soixante-dix morts lentes ! Ah ! le voici.

Le cœur battant la chamade, l'estomac affreusement noué, je regardai par les fentes des persiennes la silhouette qui arpentait le trottoir opposé. Malgré le col relevé et l'immense écharpe jaune qui dissimulait la partie inférieure du visage, je reconnus aussitôt mon ami. On ne pouvait se méprendre sur sa démarche, sur le port de sa tête en forme d'œuf.

C'était Poirot qui venait à mon aide en toute confiance, sans rien soupçonner de louche. À ses côtés trottait un gamin des rues typiquement londonien, visage crasseux et vêtements en loques.

Poirot s'arrêta pour regarder la maison tandis que le garnement lui parlait avec animation en pointant l'index. C'était pour moi le moment d'agir. Je sortis dans le hall. Sur un geste du majestueux Chinois, l'un des serviteurs ouvrit la porte.

— Souvenez-vous du prix de l'échec, répéta mon ennemi dans un murmure.

Je sortis sur le perron. Je fis signe à Poirot. Il se hâta de traverser la rue.

— Tiens donc ! Tout va bien pour vous, mon ami. Je commençais à m'inquiéter. Vous avez réussi à entrer ? La maison est vide, alors ?

— Oui, dis-je à voix basse, en m'efforçant de prendre un ton naturel. Il doit y avoir une issue secrète quelque part. Venez, cherchons-la.

Je m'effaçai pour le laisser passer. En toute naïveté, Poirot se prépara à me suivre.

À cet instant, quelque chose se débloqua dans ma tête. Je vis avec une aveuglante clarté le rôle qu'on me faisait jouer : le rôle de Judas.

— Reculez, Poirot ! criai-je. Reculez, si vous tenez à la vie ! C'est un piège. Ne vous occupez pas de moi, fuyez !

Alors même que je criais – que je hurlais, plutôt – cet avertissement, des mains m'agrippèrent comme un étau. L'un des serviteurs chinois passa devant moi comme une flèche pour s'emparer de Poirot.

Je vis mon ami faire un bond en arrière, le bras levé. Brusquement, un nuage de fumée très dense s'éleva autour de moi, m'étouffant... m'empêchant de respirer...

Je m'effondrai, suffoquant... C'était la mort...

Je repris connaissance lentement, douloureusement ; tous mes sens étaient engourdis. La première chose que je vis fut le visage de Poirot. Assis en face de moi, il m'observait avec anxiété. Il poussa un petit cri de joie en voyant mon regard se fixer sur lui.

— Ah ! vous revivez... vous revenez à vous. Tout est bien ! Mon cher ami, mon pauvre ami !

— Où suis-je ? demandai-je faiblement.

— Où ? Mais chez vous !

Je regardai autour de moi. Effectivement, je me trouvais dans le cadre familial de notre appartement. Il y avait encore, sur le marbre de la cheminée, les quatre boulets de charbon que j'y avais laissés.

Poirot suivit mon regard :

— Mais oui, c'était une fameuse idée, et les livres aussi. Voyez-vous, si on me disait un jour : « Votre ami, ce Hastings, ce n'est pas une lumière, n'est-ce pas ? », je répondrais : « Vous êtes dans l'erreur. » C'est une idée merveilleuse que vous avez eue là.

— Vous avez donc compris le message ?

— Suis-je un imbécile ? Naturellement que j'ai compris. Cela m'a averti et m'a donné le temps de mûrir mon plan. J'ignorais comment, mais les Quatre Grands vous avaient kidnappé. Dans quel but ? Sûrement pas pour vos beaux yeux. Sûrement pas non plus parce qu'ils vous redoutaient et voulaient vous éliminer. Non, leur objectif était clair : vous deviez servir d'appât pour attirer le grand Hercule Poirot dans leurs griffes. Je prévois depuis longtemps une manœuvre de ce genre. Je fais donc mes petits préparatifs et, comme prévu, le messenger arrive : un innocent gamin des rues. Moi, je gobe tout ce qu'il me chante et je l'accompagne en hâte. Très heureusement, ils vous permettent de sortir sur le perron. C'était ma seule crainte : devoir les anéantir avant d'avoir trouvé l'endroit où vous étiez caché, et devoir vous chercher – en vain, peut-être – après.

— Les anéantir, dites-vous ? demandai-je d'une voix éteinte. À vous tout seul ?

— Oh ! il n'y a rien de très malin là-dedans. Si on est toujours prêt, tout est simple : c'est la devise des scouts, n'est-ce pas ? Une très bonne devise. Moi, j'étais prêt. Voici peu, j'ai rendu service à un très célèbre chimiste qui, pendant la guerre, a fait des travaux sur les gaz asphyxiants. Il a conçu pour moi une petite bombe, simple à utiliser et facile à transporter. Il n'y a qu'à la lancer et *pouf* ! la fumée se dégage, provoquant l'inconscience. Aussitôt, je donne un coup de sifflet et voilà les excellents collègues de Japp, qui surveillaient cet appartement bien avant l'arrivée du gamin et qui ont réussi à nous suivre jusqu'à Limehouse, les voilà, donc, qui accourent pour prendre la situation en main.

— Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas perdu connaissance, vous aussi ?

— Encore une autre chance. Notre ami le Numéro Quatre – qui est certainement l'auteur de cette lettre ingénieuse – s'est autorisé une petite plaisanterie sur mes moustaches, n'est-ce pas, ce qui m'a permis de camoufler avec une extrême facilité mon masque à gaz sous une

grande écharpe jaune.

— Oui, je m'en souviens ! m'exclamai-je.

Et, du même coup, je me rappelai l'horrible menace qui pesait sur ma femme, cette menace que j'avais temporairement oubliée. *Cendrillon...*

Je m'effondrai en gémissant.

Je dus rester évanoui une minute ou deux. Lorsque je revins à moi, Poirot essayait de me faire avaler un peu de cognac.

— Qu'y a-t-il, cher ami ? Mais qu'y a-t-il donc ? Dites-le-moi.

Frissonnant de tout mon être, je parvins à énoncer mot à mot toute l'histoire. Poirot ne put réprimer un cri :

— Mon ami ! Mon cher ami ! Mais que vous avez dû souffrir ! Et moi qui ne savais rien de tout cela ! Mais soyez rassuré, tout va bien !

— Vous voulez dire que vous la retrouverez ? Mais elle est en Amérique du Sud ! Le temps que nous arrivions là-bas, elle sera morte depuis longtemps... Dieu seul sait dans quelles conditions atroces.

— Non, non, vous ne comprenez pas. Elle est en sécurité. Elle n'a pas été une seule seconde entre leurs mains.

— Mais... j'ai reçu un télégramme de Bronsen !

— Non, non, justement. Vous avez peut-être reçu un télégramme d'Amérique du Sud signé Bronsen, mais c'est très différent. Dites-moi, n'avez-vous jamais songé qu'une organisation comme celle-là, avec des ramifications dans le monde entier, pourrait facilement nous atteindre en s'attaquant à la petite Cendrillon, que vous aimez si fort ?

— Non, jamais, répondis-je.

— Moi, si. Je ne vous ai rien dit pour ne pas vous bouleverser sans nécessité, mais j'ai pris des mesures de mon propre chef. Votre femme écrit des lettres qui semblent toutes provenir de votre ranch mais, en réalité, elle est en lieu sûr depuis plus de trois mois dans un endroit que je lui ai indiqué.

Je le regardai un long moment.

— Vous en êtes sûr ? finis-je par dire.

— Parbleu ! Je le *sais*. Ils vous ont torturé avec un mensonge !

Je détournai la tête. Poirot posa une main sur mon épaule. Lorsqu'il parla, il y avait dans sa voix une intonation que je ne lui connaissais pas :

— Vous n'aimez pas que je vous serre dans mes bras ou que je montre de l'émotion, je sais bien. Je serai donc très britannique. Je ne dirai rien... mais rien du tout. Juste un mot : dans cette aventure, tous les honneurs vous reviennent. Heureux, l'homme qui, comme moi, possède un tel ami !

LA BLONDE OXYGÉNÉE

L'attaque à la bombe de Poirot dans la maison de Chinatown avait eu des résultats très décevants. Tout d'abord, le chef de la bande s'était échappé. Accourus au coup de sifflet de Poirot, les hommes de Japp avaient trouvé dans le hall quatre Chinois évanouis, mais celui qui m'avait menacé de mort n'était pas du lot. Je me souvins par la suite que, au moment où on m'avait forcé à sortir sur le perron pour attirer Poirot dans le piège, le maître était resté très en retrait. Sans doute n'avait-il pas respiré les émanations de gaz et avait-il réussi à s'enfuir par l'une des nombreuses issues que nous découvrîmes lors de la perquisition.

Des quatre hommes qui restèrent entre nos mains, nous n'apprîmes rien. L'enquête pourtant approfondie de la police ne parvint pas à établir leur complicité avec les Quatre Grands. C'étaient d'humbles habitants du quartier, qui déclarèrent n'avoir jamais entendu parler de Li Chang Yen. Un monsieur chinois les avait engagés comme serviteurs dans sa maison au bord du fleuve, mais ils ignoraient tout de ses activités.

Dès le lendemain de mon aventure, j'étais complètement remis des effets de la bombe à gaz de Poirot ; seule subsistait une légère migraine. Je me rendis avec mon ami à Chinatown pour fouiller la maison où j'avais été séquestré. En fait, les lieux se composaient de deux baraques délabrées, reliées entre elles par un passage souterrain. Dans chacune d'elles, le rez-de-chaussée et le premier étage étaient déserts, dépourvus de meubles, et les fenêtres aux carreaux cassés étaient occultées par des persiennes pourries. Japp avait déjà perquisitionné dans les caves. Il avait découvert le mécanisme secret donnant accès à la salle souterraine où j'avais passé une demi-heure si pénible. Une inspection plus poussée confirma l'impression que j'avais eue la veille au soir : les soieries qui ornaient les murs, les divans et les tapis étaient magnifiques. Je ne connaissais pratiquement rien à l'art chinois, mais je pus néanmoins me rendre compte que chaque objet de la pièce était un chef-d'œuvre dans son genre.

Avec l'aide de Japp et de ses hommes, nous passâmes l'appartement au peigne fin. Sans doute allions-nous trouver des documents

importants : par exemple, une liste des principaux agents des Quatre, ou des messages chiffrés détaillant certains de leurs projets. Mais rien ! En fait de papiers, nous dûmes nous contenter des notes que le Chinois avait consultées pour me dicter la lettre. Celles-ci contenaient des indications très complètes sur nos carrières respectives, une analyse de nos caractères et des suggestions sur la meilleure manière de nous attaquer, compte tenu de nos points faibles.

Cette découverte procura à Poirot un plaisir presque puéril. Pour ma part, je n'en voyais pas l'intérêt, d'autant que le compilateur de ces notes s'était ridiculement trompé dans certaines de ses observations. De retour chez nous, j'en fis la réflexion à mon ami :

— Mon cher Poirot, vous savez maintenant ce que l'ennemi pense de nous. Il semble avoir une idée parfaitement exagérée de vos facultés intellectuelles, tandis qu'il sous-estime les miennes de façon absurde. Mais je ne vois pas en quoi cela nous avance.

Poirot émit un petit rire assez vexant.

— Vous ne voyez pas, Hastings ? Vraiment pas ? Mais maintenant que nous sommes prévenus de certains de nos défauts, nous pourrions assurément nous préparer à certaines de leurs méthodes d'attaque. Par exemple, mon bon ami, nous savons que vous devriez réfléchir avant d'agir. Et que si vous rencontrez de nouveau une jeune femme rousse en détresse, vous devriez la regarder – comment dites-vous ? – de travers, c'est cela ?

Nous avions relevé dans les fameuses notes certains commentaires grotesques concernant ma prétendue impulsivité et mon penchant immodéré pour les charmes des jeunes femmes aux cheveux d'une certaine teinte. Je jugeai la réflexion de Poirot du plus mauvais goût, mais, heureusement, j'étais en mesure de lui rendre la monnaie de sa pièce.

— Et vous ? Allez-vous tâcher de vous corriger de votre « vanité démesurée » ? De votre « logique tatillonne » ?

Je pus constater que mes citations ne lui faisaient pas plaisir.

— Oh ! sans aucun doute, Hastings, leur jugement est-il erroné sur certains points... Tant mieux ! Le moment venu, ils mesureront leur erreur. En attendant, nous avons au moins appris quelque chose ; et « savoir, c'est être prêt ».

Depuis quelque temps, c'était là sa maxime favorite, et je commençais à en avoir plus qu'assez de l'entendre à tout bout de champ.

— Nous savons quelque chose, Hastings. Oui, nous savons quelque

chose – et c'est bien – mais pas encore assez. Nous devons en apprendre davantage.

— Comment ?

Poirot se carra dans son fauteuil, rangea une boîte d'allumettes que j'avais laissée traîner sur la table et prit une attitude que je connaissais trop bien. Il allait se lancer dans une longue péroraison.

— Voyez-vous, Hastings, nous affrontons quatre adversaires, c'est-à-dire quatre personnalités différentes. Le Numéro Un, nous ne l'avons jamais rencontré : nous ne le connaissons que par les marques de son intelligence, si je puis dire. Et je vous dirai en passant, Hastings, que je commence à très bien comprendre cet esprit-là, d'une subtilité très orientale ; toutes les machinations, tous les complots qui ont jalonné notre route ont été conçus par le cerveau de Li Chang Yen. Le Numéro Deux et le Numéro Trois sont si puissants, si importants, qu'ils sont pour le moment hors de notre portée. Néanmoins, ce qui les protège, leur célébrité, nous protège également. Comme ils sont sous les feux de la rampe, ils n'ont pas droit au moindre écart de conduite... Nous en arrivons enfin au dernier membre de la bande, le Numéro Quatre.

La voix de Poirot s'altéra un peu, comme toujours quand il parlait de cet adversaire singulier.

— C'est grâce à leur notoriété et à leur position sociale que le Numéro Deux et le Numéro Trois sont en mesure de réussir et de poursuivre leur chemin sans encombres. Le Numéro Quatre, lui, réussit pour la raison inverse : il joue sur son anonymat. Qui est-ce ? Nul n'en sait rien. À quoi ressemble-t-il ? Là encore, personne ne le sait. Combien de fois l'avons-nous vu, vous et moi ? Cinq fois, n'est-ce pas ? Pouvons-nous certifier, l'un ou l'autre, que nous le reconnâtrons à coup sûr la prochaine fois ?

Je passai mentalement en revue les cinq personnages différents qui, aussi incroyable que cela parût, n'étaient qu'un seul et même individu : le grand gaillard de l'asile de fous ; l'homme au pardessus boutonné jusqu'au col qui était venu nous voir à Paris ; James, le valet de pied ; le jeune médecin réservé de l'affaire du Jasmin jaune ; enfin, le Pr Savaronov. Aucun de ces personnages ne ressemblait à un autre.

— Non, répondis-je avec découragement. Nous sommes dans le brouillard le plus complet.

Poirot sourit.

— Je vous implore, ne cédez pas aussi vite au désespoir ! Nous savons une ou deux choses.

— Lesquelles, par exemple ? demandai-je, sceptique.

— Nous savons que c'est un homme de taille moyenne, aux cheveux châains ou châain clair. S'il était grand et avait le teint mat, il n'aurait pas pu jouer le rôle du médecin blond et trapu. En revanche, c'était un jeu d'enfant que de prendre quelques centimètres supplémentaires pour incarner James ou le professeur russe. De la même façon, il a un nez court et droit. On peut grossir un nez avec un maquillage habile, mais on ne peut pas réduire un gros nez si facilement. D'autre part, ce doit être un homme très jeune, certainement guère plus de trente-cinq ans. Vous voyez, nous arrivons à un résultat : notre homme de trente, trente-cinq ans, de taille moyenne, cheveux châains, est expert dans l'art du maquillage. En outre, il ne doit lui rester que très peu de dents à lui, peut-être même pas du tout.

— Comment ça ?

— Mais oui, Hastings. Les dents du gardien de l'asile étaient cassées, jaunies ; celles de notre visiteur parisien, blanches et régulières ; celles du médecin avançaient légèrement ; enfin, Savaronov avait des canines d'une longueur extraordinaire. Rien ne modifie le visage comme un changement de dentition. Vous voyez où tout cela nous amène ?

— Pas précisément, répondis-je avec circonspection.

— La profession d'un homme est écrite sur son visage, dit-on.

— C'est un assassin !

— C'est un expert dans l'art du maquillage.

— C'est la même chose.

— Voilà une généralisation hâtive qu'apprécieraient peu les gens de théâtre, Hastings. Ne voyez-vous pas que notre homme est comédien – ou l'a été à un moment donné ?

— Comédien ?

— Mais certainement. Il en possède la technique sur le bout des doigts. Remarquez, il y a deux catégories de comédiens : ceux qui se fondent dans leur rôle et ceux qui parviennent à le marquer de leur personnalité. C'est de cette deuxième catégorie que jaillissent généralement les grands acteurs : ils s'emparent d'un rôle et l'adaptent à leur propre personnalité. Ceux de la première catégorie, en revanche, passent leur vie à jouer M. Lloyd George dans différents music-halls ou à interpréter des vieillards barbus dans les pièces du répertoire. C'est parmi ceux-là que nous devons chercher notre Numéro Quatre. Sa façon de se glisser dans la peau de chaque personnage fait de lui un artiste suprême.

Je commençais à être intéressé.

— Vous pensez donc pouvoir découvrir son identité grâce à ses liens avec le théâtre ?

— Votre déduction est brillante, Hastings, comme toujours.

— Elle l'aurait été encore davantage si votre idée vous était venue plus tôt, rétorquai-je avec froideur. Nous avons perdu beaucoup de temps.

— Vous êtes dans l'erreur, mon ami. Cette perte de temps était inévitable. Depuis plusieurs mois, mes collaborateurs sont à l'ouvrage. Joseph Aarons, entre autres. Vous vous souvenez de lui ? Ils ont dressé pour moi une liste de personnes remplissant les conditions nécessaires : des hommes jeunes – autour de trente ans –, au physique plus ou moins insignifiant, doués pour les rôles de composition ; de plus, des hommes qui ont définitivement quitté la scène au cours des trois dernières années.

— Et alors ? demandai-je, captivé.

— La liste était, fatalement, assez longue. Depuis quelque temps, nous procédons au tri par élimination. En fin de compte, nous avons retenu quatre noms. Les voici, mon bon ami.

Il me lança une feuille de papier que je lus à haute voix :

— Ernest Luttrell. Fils d'un pasteur du nord de l'Angleterre. De moralité douteuse depuis toujours. Renvoyé de son lycée. Est monté sur les planches à l'âge de vingt-trois ans. (Suivait la liste des rôles qu'il avait interprétés, avec les dates et les lieux.) Drogué notoire. Censé parti pour l'Australie il y a quatre ans. Impossible de retrouver sa trace depuis son départ d'Angleterre. Âge : trente-deux ans ; taille : un mètre soixante-dix-neuf ; visage glabre, cheveux bruns, nez droit, teint clair, yeux gris.

» John St Maur. Pseudonyme. Vrai nom inconnu. Origine probablement cockney. Enfant de la balle. A fait des imitations au music-hall. Aucune nouvelle de lui depuis trois ans. Âge : environ trente-trois ans ; taille : un mètre soixante-dix-sept ; mince, yeux bleus, cheveux blonds.

» Austen Lee. Pseudonyme. Vrai nom : Austen Foly. Bonne famille. A toujours manifesté du goût pour le théâtre, discipline dans laquelle il s'est distingué à Oxford. Excellents états de service durant la guerre. A joué dans... (Suivait la liste habituelle. Celle-ci comportait beaucoup de rôles du répertoire.) Passionné de criminologie. Grave dépression nerveuse à la suite d'un accident de voiture survenu voici trois ans et demi. N'est pas remonté sur les planches depuis lors. Aucun moyen de

savoir où il se trouve actuellement. Âge : trente-cinq ans ; taille : un mètre soixante-seize ; teint clair, yeux bleus, cheveux bruns.

» Claude Darrell. Sans doute son vrai nom. Origines mystérieuses. A joué au music-hall et dans des pièces du répertoire. Apparemment, n'a jamais eu d'amis intimes. Voyage en Chine en 1919. Retour par l'Amérique. A joué quelques rôles à New York. Un soir, ne s'est pas présenté sur scène ; pas de nouvelles de lui depuis lors. Disparition inexplicable, selon la police new-yorkaise. Âge : environ trente-trois ans, cheveux bruns, teint clair, yeux gris. Taille : un mètre soixante-dix-neuf.

» Très intéressant, fis-je en rendant le papier à Poirot. Voilà donc le résultat de plusieurs mois de recherches ? Quatre noms... Lequel de ces suspects a votre préférence ?

Poirot esquissa un geste éloquent.

— Pour le moment, mon ami, la question reste posée. Je voudrais juste vous faire observer que Claude Darrell a séjourné en Chine et en Amérique. Ce n'est peut-être pas dépourvu de signification, mais il ne faut pas que ce détail nous influence trop. Il s'agit peut-être d'une simple coïncidence.

— Et maintenant ?

— Les affaires sont déjà en train. Chaque jour, nous faisons paraître des annonces prudemment rédigées, demandant aux amis et aux parents des uns ou des autres de se mettre en relation avec mon notaire à son bureau. Aujourd'hui, même, peut-être... Tiens, tiens ! le téléphone ! C'est sans doute une erreur de numéro, comme toujours, et la personne exprimera son regret de nous avoir dérangés, mais il n'est pas impossible que... non, il n'est pas impossible... qu'il y ait déjà un résultat.

Je décrochai le combiné.

— Oui, oui, vous êtes bien chez M. Poirot. Oui, capitaine Hastings à l'appareil. Oh ! c'est vous, M. McNeil ! (McNeil & Hodgson étaient les notaires de Poirot.) Je vais lui faire la commission. Oui, nous arrivons tout de suite.

Je raccrochai et me tournai vers Poirot, les yeux brillants d'excitation.

— Ça y est, Poirot, une femme a répondu à l'appel. Une amie de Claude Darrell, Mlle Flossie Monro. McNeil vous demande de venir.

— À l'instant ! s'écria Poirot.

Il disparut dans sa chambre et en ressortit coiffé de son chapeau.

Un taxi nous conduisit rapidement à destination, et on nous introduisit dans le bureau privé de M. McNeil. Assise dans un fauteuil, face au notaire, se trouvait une femme d'allure quelque peu tapageuse, qui n'était plus de première jeunesse. Sa luxuriante chevelure, d'un jaune impossible, lui retombait en boucles sur les oreilles, ses paupières étaient abondamment enduites de noir, et elle n'avait pas lésiné sur le fard à joues ni sur le rouge à lèvres.

— Ah, voici M. Poirot ! dit M. McNeil. Monsieur Poirot, je vous présente Mlle... euh... Monro, qui a bien voulu venir nous donner quelques renseignements.

— Ah, mais c'est trop aimable ! s'exclama Poirot.

Il s'empessa de serrer avec effusion la main de la visiteuse.

— Mademoiselle, vous êtes comme une fleur printanière dans ce vieux bureau poussiéreux ! ajouta-t-il, sans le moindre égard pour M. McNeil.

Cette flatterie éhontée fit mouche. Mlle Monro rougit et se rengorgea.

— Oh ! que dites-vous là, monsieur Poirot ! roucoula-t-elle. Je vous connais, vous autres Français !

— Mademoiselle, nous ne restons pas muets comme les Anglais devant la beauté. Remarquez, je ne suis pas français ; je suis belge, voyez-vous.

— Je connais Ostende, dit Mlle Monro.

Toute l'affaire se déroulait splendidement, comme aurait dit Poirot.

— Ainsi, mademoiselle, vous pouvez nous renseigner sur M. Claude Darrell ? reprit le détective.

— J'ai très bien connu M. Darrell à une certaine époque, expliqua la dame. J'ai lu votre annonce, et comme j'ai des loisirs en ce moment – je suis une comédienne provisoirement au chômage –, je me suis dit : « Tiens ! voilà des gens qui recherchent ce pauvre bougre de Claudie. Des notaires, en plus ; si ça se trouve, c'est une fortune qui attend son héritier. Je ferais mieux d'aller voir tout de suite. »

M. McNeil se leva.

— Voulez-vous que je vous laisse avoir une petite conversation avec Mlle Monro, monsieur Poirot ?

— Vous êtes trop courtois, mais restez... il me vient une idée. L'heure du déjeuner approche. Mademoiselle me fera-t-elle l'honneur d'accepter mon invitation ?

Je vis briller les yeux de Mlle Monro. Ses finances devaient être au plus bas ; dans ces conditions, l'occasion de faire un solide repas n'était pas à dédaigner.

Quelques minutes plus tard, un taxi nous déposait tous les trois devant l'un des restaurants les plus chers de Londres. Lorsque nous fûmes attablés, Poirot commanda un menu des plus délectables et se tourna vers son invitée.

— Et pour le vin, mademoiselle ? Que diriez-vous d'un peu de champagne ?

Mlle Monro ne dit rien – ce qui voulait tout dire.

Le repas commença agréablement. Poirot remplit le verre de la dame avec une application constante, attentionnée, et orienta progressivement la conversation vers le sujet qui lui tenait à cœur.

— Pauvre M. Darrell... Quel dommage qu'il ne soit pas avec nous !

— Oui, en effet, soupira Mlle Monro. Pauvre garçon, je me demande ce qu'il est devenu.

— Cela fait longtemps que vous ne l'avez pas vu ?

— Oh, des siècles ! Depuis la guerre... C'était un drôle de gars, Claudie, très renfermé ; il ne parlait jamais de lui. Remarquez, ça n'a rien d'étonnant, si c'est un héritier disparu. Y a-t-il un titre de noblesse à la clef, monsieur Poirot ?

— Un simple héritage, hélas ! répondit Poirot sans rougir. Mais voyez-vous, il y a peut-être un problème d'identification. C'est pourquoi il nous faut trouver quelqu'un qui l'ait très bien connu, vraiment. Vous le connaissiez très bien, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Je ne vois pas d'inconvénient à vous répondre, monsieur Poirot. Vous êtes un gentleman. Vous savez composer un menu pour une dame, et on ne peut pas en dire autant des jeunes freluquets d'aujourd'hui. Ce sont tous des radins, voilà mon opinion. Je disais donc... puisque vous êtes français, vous ne serez pas choqué. Ah, vous autres Français ! Des petits coquins ! (Elle le menaça du doigt avec une espièglerie appuyée.) Donc, Claudie et moi, nous étions jeunes... quoi de plus naturel ? D'ailleurs, j'éprouve encore une certaine tendresse pour lui. Et pourtant, il ne me traitait pas bien, attention ! Ça non, pas bien du tout. Il ne me traitait pas comme une dame. Ils sont tous pareils, dès que ça touche les questions d'argent.

— Non, non, mademoiselle, ne dites pas cela, protesta Poirot en remplissant de nouveau le verre de sa voisine. Pourriez-vous me le décrire, ce M. Darrell ?

— Il n'était pas particulièrement beau garçon, dit Flossie Monro d'une voix rêveuse. Ni grand ni petit, mais bien bâti. Toujours tiré à quatre épingles. Des yeux bleu-gris. Des cheveux plus ou moins blonds. Mais surtout... quel artiste ! *Moi*, je ne connais personne qui lui arrive à la cheville, dans la profession ! Il serait déjà célèbre s'il n'avait pas été victime de la jalousie. Ah ! monsieur Poirot, la jalousie... vous ne pouvez pas savoir à quel point nous en souffrons, nous autres comédiens. Tenez, je me rappelle une fois, à Manchester...

Nous écoutâmes avec toute la patience dont nous étions capables l'histoire, longue et compliquée, de la conduite infâme qu'avait eue l'acteur principal d'une pantomime. Lorsqu'elle eut terminé, Poirot la ramena en douceur sur le sujet de Claude Darrell.

— C'est très intéressant, tout ce que vous nous dites sur M. Darrell, mademoiselle. Les femmes sont extraordinairement observatrices ; elles voient tout, elles remarquent l'infime détail qui échappe aux hommes. J'ai vu une femme identifier un individu parmi une douzaine d'autres... et grâce à quoi, selon vous ? Elle avait remarqué qu'il avait le tic de se caresser le nez quand il était nerveux. Je vous demande, un homme aurait-il pensé à noter un pareil détail ?

— Ça par exemple ! s'écria Mlle Monro. Oui, il faut croire que nous avons le don d'observation. Maintenant que vous m'y faites penser, je me souviens que Claudie tripotait toujours son pain à table. Il roulait une petite boulette de mie entre ses doigts et s'en servait ensuite pour ramasser les miettes sur la nappe. Je l'ai vu faire ce geste-là cent fois. Parole, je le reconnaîtrais n'importe où, rien qu'à cette manie qu'il avait.

— N'est-ce pas ce que je disais ? L'extraordinaire talent des femmes pour l'observation ! Lui avez-vous parlé de ce tic, mademoiselle ?

— Non, monsieur Poirot. Vous savez comment sont les hommes ! Ils n'aiment pas qu'on leur fasse des remarques de ce genre ; ils prennent ça pour un reproche. Je n'en ai jamais rien dit, mais, plus d'une fois, ça m'a fait sourire intérieurement. Il le faisait sans même s'en rendre compte.

Poirot acquiesça lentement. Je remarquai que sa main tremblait un peu lorsqu'il la tendit vers son verre.

— Il y a aussi l'écriture comme moyen d'établir l'identité de quelqu'un, dit-il. Sans doute avez-vous conservé une lettre écrite par M. Darrell ?

Flossie Monro secoua la tête d'un air navré.

— Il n'était pas porté sur la correspondance. Jamais il ne m'a écrit

une ligne.

— C'est bien dommage, dit Poirot.

— Par contre, j'ai une photo de lui, si ça peut vous servir, ajouta soudain Mlle Monro.

— Vous avez une photographie ?

L'excitation de Poirot était telle qu'il faillit bondir de son siège.

— Oui, mais elle a été prise il y a longtemps... au moins huit ans.

— Cela ne fait rien ! Même si elle est vieille et jaunie, peu importe ! Ah, ma foi, quelle chance inespérée ! Me permettez-vous d'examiner cette photographie, mademoiselle ?

— Bien sûr, oui.

— Peut-être même me permettez-vous d'en faire faire une copie ? Ce ne serait pas long.

— Certainement, si ça peut vous faire plaisir.

Mlle Monro se leva.

— Bon, il faut que je me sauve, minauda-t-elle. Ravie de vous avoir rencontré, monsieur Poirot, ainsi que votre ami.

— Et la photographie ? Quand pourrai-je l'avoir ?

— Je la chercherai ce soir. Je crois savoir où la dénicher. Je vous l'enverrai aussitôt.

— Mille mercis, mademoiselle. Vous êtes tout ce qu'il y a de plus aimable. J'espère que nous pourrons bientôt organiser un autre déjeuner ensemble.

— Quand vous voudrez, dit Mlle Monro. Je ne demande pas mieux.

— Attendez... je ne crois pas avoir votre adresse ?

D'un air solennel, Mlle Monro sortit de son sac une carte de visite quelle tendit à Poirot. C'était une carte pas très propre ; on avait gratté l'ancienne adresse pour inscrire la nouvelle à la place, au crayon.

Avec force courbettes et gesticulations de la part de Poirot, nous prîmes congé de la dame avant de rentrer chez nous.

— Trouvez-vous vraiment cette photo si importante ? demandai-je à Poirot.

— Oui, mon ami. Un appareil photographique ne ment pas. On peut agrandir un cliché n'est-ce pas, saisir des points saillants qui,

autrement, échapperaient à l'attention. Et puis il y a mille détails : la forme des oreilles, par exemple, que personne ne pourrait vous décrire avec des mots. Oh ! oui, c'est une grande chance qui nous est offerte là ! C'est pourquoi j'ai l'intention de prendre des précautions.

Tout en parlant, il se dirigea vers le téléphone et composa un numéro qui, je le savais, était celui d'une agence de détectives privés à laquelle il confiait parfois certaines missions. Il donna des instructions précises et formelles : deux hommes devaient aller à l'adresse indiquée et veiller à la sécurité de Mlle Monro. Ils ne devaient pas la quitter d'une semelle.

Poirot raccrocha et revint vers moi.

— Pensez-vous vraiment que ce soit nécessaire, Poirot ?

— C'est une éventualité. Il ne fait aucun doute que nous sommes surveillés, vous et moi ; ils sauront donc bientôt avec qui nous avons déjeuné aujourd'hui. Et il se peut que le Numéro Quatre flaire le danger.

Une vingtaine de minutes plus tard, le téléphone sonna. J'allai répondre.

— Suis-je bien chez monsieur Poirot ? dit une voix neutre. Ici l'hôpital Saint-James. Une jeune femme nous a été amenée il y a dix minutes. Accident de la circulation. Elle s'appelle Mlle Flossie Monro et réclame M. Poirot avec beaucoup d'insistance. Mais il faut qu'il vienne vite ; elle n'en a plus pour longtemps.

J'annonçai la nouvelle à Poirot, qui pâlit.

— Vite, Hastings ! Nous devons filer comme le vent.

Un taxi nous emmena à l'hôpital en moins de dix minutes. Nous demandâmes à voir Mlle Monro, et on nous conduisit aussitôt au service des urgences.

Une infirmière en coiffe blanche nous attendait sur le seuil. À son expression, Poirot comprit.

— C'est fini, n'est-ce pas ?

— Elle est morte il y a six minutes.

Poirot resta cloué sur place, comme foudroyé.

Se méprenant sur la cause de son émotion, l'infirmière s'employa à le reconforter :

— Elle n'a pas souffert ; elle a perdu connaissance vers la fin. Elle a été renversée par une voiture dont le conducteur ne s'est même pas

arrêté. Révoltant, n'est-ce pas ? J'espère qu'un témoin aura relevé le numéro.

— Le destin est contre nous, dit Poirot à voix basse.

— Désirez-vous la voir ?

Nous suivîmes l'infirmière dans la chambre.

Pauvre Flossie Monro, avec son fard et ses cheveux teints... Elle gisait sur le lit, très paisible, un petit sourire aux lèvres.

— Oui, murmura Poirot, le destin est contre nous... Mais est-ce bien le destin ?

Il leva brusquement la tête, comme frappé par une idée subite :

— Est-ce bien le destin, Hastings ? Si jamais... si jamais... Oh ! mon ami, je vous le jure devant le corps de cette malheureuse, je n'aurai aucune pitié quand le moment viendra !

— Que voulez-vous dire ?

Mais Poirot s'était tourné vers l'infirmière et la questionnait d'un ton pressant. Il finit par obtenir la liste des objets trouvés dans le sac à main de Flossie Monro. Poirot ne put réprimer un cri étouffé en la parcourant.

— Vous voyez, Hastings, vous voyez ?

— Quoi donc ?

— Cette liste ne mentionne pas de clef. Pourtant, elle devait avoir une clef sur elle. Oui, elle a été écrasée délibérément, et la première personne qui s'est penchée sur elle a subtilisé la clef dans son sac. Mais nous pouvons encore arriver à temps. Il n'a peut-être pas trouvé tout de suite ce qu'il cherchait.

Nous prîmes un autre taxi pour nous rendre à l'adresse donnée par Flossie Monro. C'était une cité sordide, dans un quartier malfamé. Il nous fallut attendre qu'on nous permette d'accéder à l'appartement de Mlle Monro, mais nous avions au moins un motif de satisfaction : personne ne pouvait en sortir tant que nous montions la garde dehors.

Nous finîmes par entrer. Il fallait se rendre à l'évidence : on nous avait devancés. Les tiroirs et les placards étaient vidés, leur contenu répandu sur le plancher, les serrures fracturées... Dans sa hâte frénétique, l'intrus avait même renversé des petites tables.

Poirot se mit à explorer le fouillis. Soudain, il poussa un petit cri et se redressa en brandissant un objet. C'était un vieux cadre à photo... Vide.

Lentement, il le retourna. Au dos était collée une petite étiquette ronde : le prix.

— Il a coûté quatre shillings, commentai-je.

— Sapristi, Hastings, utilisez vos yeux ! C'est une étiquette propre, toute neuve. Elle a été collée là par l'homme qui nous a précédés et qui a volé la photographie ; sachant que nous allions venir, il a laissé cette « signature » à notre intention. Et cet homme, c'est Claude Darrell... alias le Numéro Quatre.

LE TERRIBLE MALHEUR

Ce fut après la mort tragique de Mlle Flossie Monro que je commençai à constater un changement chez Poirot. Jusqu'à présent, la confiance qu'il avait en lui s'était révélée d'une solidité à toute épreuve ; mais à la longue, les effets d'une tension continue finissaient par se faire sentir. Il devint grave, mélancolique, très irritable. Par moments, il était nerveux comme un chat. Il évitait, dans la mesure du possible, de discuter des Quatre Grands, et s'il paraissait s'adonner à ses occupations ordinaires avec la même ardeur que naguère, je savais qu'il s'occupait activement, en secret, de la Grande Affaire. Des Slaves tous plus étranges les uns que les autres venaient le voir très souvent et, bien qu'il ne m'accordât aucune explication sur ces mystérieuses manœuvres, je compris que ces individus d'allure passablement repoussante l'aidaient à mettre au point un nouveau système de défense ou une arme quelconque. Un jour, en voyant par hasard les écritures de son livret bancaire – il m'avait demandé de vérifier je ne sais quel détail –, je m'aperçus qu'il avait payé une somme énorme – même pour lui qui, désormais, roulait sur l'or – à un Russe dont le nom comportait pratiquement toutes les lettres de l'alphabet.

Mais il ne me fournissait aucune lumière sur la ligne de conduite qu'il se proposait d'adopter. Il se contentait de répéter inlassablement la même phrase : « C'est une erreur de sous-estimer son adversaire. Souvenez-vous-en, mon ami. » J'en déduisis que c'était là le piège qu'il voulait éviter à tout prix.

La vie continua ainsi jusqu'à la fin mars. Puis, un matin, Poirot m'annonça une nouvelle qui me surprit énormément :

— Aujourd'hui, mon cher, je vous recommande d'enfiler votre plus beau costume. Nous allons rendre visite au ministre de l'Intérieur.

— Vraiment ? Voilà qui est exaltant. Il vous a convoqué pour vous confier une affaire ?

— Pas exactement. Il nous accorde cette entrevue sur ma demande. Vous vous rappelez peut-être que, jadis, je lui ai rendu un petit service ? Depuis lors, il ne tarit pas d'éloges exagérés sur mes talents ; je m'apprête à tirer profit de cet avantage. Comme vous le savez, le

président du Conseil français, M. Desjardeaux, est à Londres ; à ma requête, le ministre de l'Intérieur s'est arrangé pour qu'il soit présent à notre petite conférence de ce matin.

Le Très Honorable Sydney Crowther, ministre de l'Intérieur de Sa Majesté, était une personnalité bien connue. Âgé d'une cinquantaine d'années, il avait une expression narquoise et des yeux gris rusés. Il nous reçut avec cette délicieuse bonhomie qui, de l'avis général, était l'un de ses principaux atouts.

Adossé à la cheminée se tenait un homme grand et mince, au visage sensible, arborant une barbe noire taillée en pointe.

— Monsieur Desjardeaux, dit Crowther, permettez-moi de vous présenter Hercule Poirot. Peut-être en avez-vous déjà entendu parler ?

Le Français inclina le buste et serra la main du détective.

— Bien sûr ! Qui n'a pas entendu parler de monsieur Hercule Poirot ?

— Vous êtes trop courtois, monsieur, dit Poirot en s'inclinant, les joues rouges de plaisir.

— On ne salue pas les vieux amis ? intervint une voix posée.

Debout dans un coin, près d'une haute bibliothèque, un homme s'avança vers nous. C'était notre vieille connaissance, M. Ingles. Poirot lui serra la main avec chaleur.

— Maintenant, monsieur Poirot, dit Crowther, invitant chacun à s'asseoir, nous sommes à votre disposition. J'ai cru comprendre que vous aviez une communication de la plus haute importance à nous faire.

— C'est le cas, monsieur. Il y a aujourd'hui dans le monde une vaste organisation criminelle dirigée par quatre individus connus sous le nom de « Quatre Grands ». Le Numéro Un est un Chinois, Li Chang Yen ; le Numéro Deux est le milliardaire américain Abe Ryland ; le Numéro Trois, une Française ; le Numéro Quatre, selon moi, un obscur comédien anglais nommé Claude Darrell. Ces quatre personnages se sont ligüés pour détruire l'ordre social existant et le remplacer par une anarchie sur laquelle ils régneraient en dictateurs.

— Incroyable, marmonna le Français. Ryland, mêlé à une histoire pareille ? C'est par trop invraisemblable !

— Écoutez, monsieur, quelques-uns des exploits de ces Quatre Grands.

S'ensuivit un captivant récit de Poirot. J'avais beau en connaître

tous les détails par cœur, ils me procurèrent des émotions toutes neuves tandis que j'écoutais le détective raconter sans fioritures nos aventures et nos évasions.

Lorsque Poirot eut terminé, M. Desjardeaux regarda M. Crowther sans mot dire. L'autre lui rendit son regard.

— Oui, monsieur Desjardeaux, je crois que nous devons admettre l'existence de ces « Quatre Grands ». Au début, Scotland Yard en a fait des gorges chaudes, mais ils ont été forcés de reconnaître qu'une grande partie des assertions de M. Poirot étaient exactes. Pour ma part, je ne puis m'empêcher de penser que M. Poirot... euh... exagère un peu.

En guise de réponse, Poirot décrivit dix événements saillants qui s'étaient produits dans un passé récent. On m'a demandé de ne pas les révéler au public, même aujourd'hui ; je m'abstiendrai donc de le faire. Je puis dire néanmoins qu'il mentionna toute une série d'accidents d'avion et d'atterrissages forcés, ainsi que les extraordinaires catastrophes qui, on le sait, avaient causé la perte d'un grand nombre de sous-marins. Selon Poirot, tous ces sabotages étaient l'œuvre des Quatre Grands et témoignaient du fait qu'ils détenaient des secrets scientifiques inconnus du reste du monde.

Cela nous amena tout droit à la question que j'attendais du président du Conseil français :

— Vous dites que le troisième membre de cette organisation est une Française. Avez-vous une idée de son nom ?

— C'est un nom célèbre, monsieur. Un nom respecté. Le Numéro Trois n'est autre que la fameuse Mme Olivier.

En entendant prononcer le nom de la savante mondialement connue, héritière des Curie, M. Desjardeaux bondit de son fauteuil, le visage empourpré par l'émotion.

— Mme Olivier ? Impossible ! Absurde ! Cette accusation est une insulte !

Poirot secoua doucement la tête sans répondre.

Desjardeaux le regarda un moment avec stupéfaction. Puis, recouvrant son sang-froid, il lança un coup d'œil au ministre de l'Intérieur et se tapota le front en un geste significatif.

— M. Poirot est un grand homme, dit-il. Mais les grands hommes eux-mêmes ont parfois... leurs petites marottes, n'est-ce pas ? Ils cherchent dans les hautes sphères des complots imaginaires, c'est bien connu. Vous partagez certainement mon avis, monsieur Crowther ?

Le ministre de l'Intérieur resta silencieux quelques instants. Quand il répondit enfin, ce fut d'une voix lente, soucieuse :

— Je n'en sais rien, ma foi ! J'ai toujours eu, et j'ai encore, la plus grande confiance en M. Poirot, mais... cette histoire est quand même un peu dure à avaler.

— Et ce Li Chang Yen ? reprit M. Desjardeaux. Qui a seulement entendu parler de lui ?

De façon inattendue, la voix de M. Ingles se fit entendre :

— Moi.

Le Français le regarda, les yeux ronds. M. Ingles lui rendit son regard avec placidité ; il ressemblait plus que jamais à une idole chinoise.

— M. Ingles est notre plus grand spécialiste en politique chinoise, expliqua le ministre de l'Intérieur.

— Et vous avez entendu parler de ce Li Chang Yen ?

— Avant que M. Poirot ne vienne me trouver, je pensais être la seule personne en Angleterre à connaître son existence. Ne vous y trompez pas, monsieur Desjardeaux : un seul homme, aujourd'hui, compte en Chine : Li Chang Yen. Il possède peut-être – je dis bien : peut-être – la plus grande intelligence du monde à l'heure actuelle.

M. Desjardeaux en demeura abasourdi et finit par rendre les armes.

— Il y a sans doute du vrai dans ce que vous dites, monsieur Poirot, déclara-t-il avec froideur. Mais en ce qui concerne Mme Olivier, vous vous trompez du tout au tout. C'est une patriote irréprochable, entièrement dévouée à la cause de la science.

Poirot haussa les épaules sans mot dire.

Après un silence d'une minute ou deux, mon ami se leva, d'un air digne qui contrastait bizarrement avec son allure pittoresque.

— Voilà tout ce que j'ai à dire, messieurs – pour vous avertir. Je pensais bien avoir du mal à vous convaincre. Mais au moins, vous serez sur vos gardes. Vous aurez mes paroles à l'esprit et, chaque fois qu'il se produira un événement nouveau, votre confiance vacillante sera affermie. Il m'était nécessaire de parler maintenant car, plus tard, je ne serai peut-être pas en mesure de le faire.

— Vous voulez dire... ? demanda Crowther, impressionné malgré lui par la gravité de Poirot.

— Je veux dire, monsieur, que puisque j'ai percé l'identité du

Numéro Quatre, ma vie ne vaut pas cher. Il essaiera de me détruire par tous les moyens : ce n'est pas pour rien qu'on le nomme le Destructeur. Messieurs, je vous salue. À vous, monsieur Crowther, je remets cette clef et cette enveloppe cachetée. J'ai rassemblé toutes mes notes sur cette affaire, avec mes suggestions sur les meilleurs moyens d'affronter la menace qui, d'un jour à l'autre, peut fondre sur le monde, et j'ai déposé le tout dans un coffre. Si je venais à mourir, monsieur Crowther, je vous autorise à prendre possession de ces documents et à en faire l'usage que vous voudrez. Et maintenant, messieurs, je vous souhaite une bonne journée.

Desjardeaux se contenta d'incliner le buste avec raideur. Crowther, lui, se leva avec empressement et tendit la main au détective.

— Vous m'avez convaincu, monsieur Poirot. Si invraisemblable que paraisse cette histoire, je vous fais une confiance absolue.

Ingles partit en même temps que nous.

— Je ne suis pas déçu par cette réunion, dit Poirot tandis que nous nous éloignons. Je n'espérais pas convaincre Desjardeaux, et j'ai au moins acquis la certitude que, si je meurs, les informations que j'ai recueillies ne mourront pas avec moi. En outre, j'ai fait un ou deux convertis. Pas si mal !

— Je suis de votre côté, vous le savez, dit Ingles. À propos, je partirai pour la Chine dès que je pourrai me libérer.

— Est-ce bien sage ?

— Non, dit sèchement Ingles, mais c'est nécessaire. On doit faire ce qu'on peut.

— Ah ! vous êtes un homme plein de bravoure ! s'écria Poirot avec émotion. Si nous n'étions pas dans la rue, je vous embrasserais.

Ingles me parut singulièrement soulagé.

— Je ne serai pas plus en danger en Chine que vous à Londres, grogna-t-il.

— C'est peut-être assez vrai, admit Poirot. Tout ce que j'espère, c'est qu'ils ne réussiront pas à massacrer aussi Hastings. Cela m'ennuierait grandement.

J'interrompis cette joyeuse conversation pour faire observer que je n'avais nullement l'intention de me laisser massacrer. Peu après, Ingles nous quitta pour rentrer chez lui.

Nous marchâmes quelque temps en silence. Silence que Poirot rompit enfin par une déclaration totalement inattendue :

— Je pense... je pense vraiment... que je vais devoir faire intervenir mon frère.

— Votre frère ? répétai-je, interloqué. Vous avez donc un frère ?

— Vous me surprenez, Hastings. Ne savez-vous pas que tous les détectives illustres ont des frères qui seraient encore plus illustres qu'eux s'ils n'étaient affligés d'indolence congénitale ?

Poirot adopte parfois un ton singulier qui rend pratiquement impossible de savoir s'il plaisante ou s'il parle sérieusement. C'était le cas en l'occurrence.

— Comment se prénomme-t-il, votre frère ? demandai-je, essayant de me faire à cette nouvelle idée.

— Achille, répondit-il avec gravité. Il vit près de Spa, en Belgique.

Tout en m'interrogeant vaguement sur le tempérament de feu Mme Poirot et sur son goût pour les prénoms du répertoire classique, je m'enquis avec curiosité :

— Que fait-il dans la vie ?

— Rien. Il a, je vous le répète, une nature notoirement indolente. Pourtant, ses capacités valent presque les miennes – ce qui n'est pas peu dire !

— Vous ressemble-t-il physiquement ?

— Un peu, mais il est loin d'être aussi beau que moi. Et il ne porte pas de moustaches.

— Est-il plus âgé ou plus jeune que vous ?

— Il se trouve que nous sommes nés le même jour.

— Un jumeau !

— Précisément, Hastings. Vous sautez à la juste conclusion avec une infallible exactitude. Mais nous voici à la maison. Occupons-nous sans tarder du mystère du collier de la duchesse.

Mais il était dit que le collier de la duchesse attendrait. Une affaire d'une tout autre importance nous sollicitait.

Notre logeuse, Mme Pearson, nous informa qu'une infirmière était là, qui désirait voir Poirot.

Assise dans le grand fauteuil face à la fenêtre, c'était une femme entre deux âges, au visage avenant, vêtue d'un uniforme bleu marine. Elle se fit un peu prier pour en venir à l'objet de sa visite, mais Poirot eut tôt fait de la mettre à l'aise, et elle entra dans le vif du sujet :

— Excusez-moi, monsieur Poirot, mais c'est la première fois que je rencontre un cas de ce genre... La communauté des Sœurs de Lark m'a envoyée dans le Hertfordshire pour m'occuper d'un malade, un vieux monsieur du nom de Templeton. La maison est très agréable, la famille charmante. L'épouse, Mme Templeton, est beaucoup plus jeune que son mari, et celui-ci a un fils d'un premier mariage qui habite avec eux. Je ne pense pas que le jeune homme et sa belle-mère s'entendent toujours très bien. En fait, ce n'est pas un garçon tout à fait normal ; sans être exactement « débile », il est assurément un peu faible d'esprit. Bref, dès le début, la maladie de M. Templeton m'a semblé bizarre. Par moments, il allait très bien ; et puis, d'un seul coup, il était pris de crampes d'estomac et de vomissements. Mais comme le médecin ne s'en inquiétait pas outre mesure, ce n'était pas à moi de faire une réflexion. N'empêche que je n'en pensais pas moins. Et puis...

Elle s'interrompt, rougissante.

— Il s'est passé quelque chose qui a éveillé vos soupçons ? l'encouragea Poirot.

— Oui.

Elle semblait avoir encore du mal à raconter la suite.

— J'ai découvert qu'une rumeur circulait parmi les domestiques, dit-elle enfin.

— Sur la maladie de M. Templeton ?

— Oh, non ! Sur... sur...

— Mme Templeton ?

— Oui.

— Mme Templeton et le médecin, c'est cela ?

Poirot avait un flair inouï pour ces choses-là. L'infirmière lui lança un regard débordant de reconnaissance et poursuivit :

— Donc, les domestiques chuchotaient. Et un jour, par hasard, je les ai vus tous les deux, moi aussi... ensemble... dans le jardin...

Elle en resta là. Notre cliente était tellement perturbée par ce manquement à la décence que personne n'aurait eu le cœur de lui faire préciser ce qu'elle avait vu dans le jardin. De toute évidence, elle en avait vu suffisamment pour se faire une idée de la situation.

— Les crises de M. Templeton sont allées en empirant. Selon le Dr Treves, c'est l'évolution logique et normale de la maladie, et M. Templeton n'en a plus pour longtemps à vivre. Pour ma part, je

n'ai jamais rien vu de semblable, et j'ai pourtant une longue expérience d'infirmière derrière moi. À mon avis, ça ressemble davantage à une forme de...

Elle s'interrompit, hésitante.

— Un empoisonnement à l'arsenic ? suggéra Poirot.

— Oui. En plus, un jour, il a dit – je parle de mon malade – il a dit quelque chose de bizarre : « Ils me feront la peau, tous les quatre. Ils finiront par m'avoir. »

— Hein ? s'exclama Poirot.

— Ce sont ses propres mots, monsieur Poirot. Remarquez, il souffrait beaucoup à ce moment-là et savait à peine ce qu'il disait.

— « Ils me feront la peau, tous les quatre... », répéta Poirot d'un air songeur. Qu'entendait-il par « tous les quatre », d'après vous ?

— Je ne saurais dire, monsieur Poirot. J'ai pensé qu'il parlait peut-être de sa femme, de son fils, du médecin, et de Mlle Clark, la dame de compagnie de Mme Templeton. Cela fait bien quatre, n'est-ce pas ? Il s' imagine peut-être qu'ils complotent contre lui.

— Tout à fait, tout à fait, dit Poirot d'un air préoccupé. Et la nourriture ? Vous n'avez pas pu prendre de précautions sur ce point ?

— Je fais ce que je peux, bien sûr, mais Mme Templeton insiste parfois pour lui porter elle-même ses repas. En outre, je ne suis pas de garde en permanence.

— Évidemment. Et vous n'êtes pas assez sûre de votre théorie pour aller trouver la police ?

L'infirmière parut horrifiée à cette seule idée.

— Je vais vous expliquer ce que j'ai fait, monsieur Poirot. Hier, M. Templeton a eu une très forte crise après avoir pris un bol de potage ; alors j'ai raclé le fond du bol et je vous l'ai apporté. Comme M. Templeton allait assez bien aujourd'hui, j'ai pu prendre ma journée sous prétexte de rendre visite à ma mère malade.

Elle sortit de son sac un petit flacon rempli d'un liquide sombre, qu'elle tendit à Poirot.

— Excellent, mademoiselle. Nous allons le faire analyser sur-le-champ. Si vous voulez bien revenir dans... mettons, une heure, nous serons en mesure de vous dire si vos soupçons sont fondés ou non.

Poirot raccompagna notre visiteuse, non sans lui avoir demandé ses nom et qualité. Il rédigea ensuite un mot qu'il fit porter au laboratoire

avec le flacon de potage. En attendant les résultats, Poirot s'amusa à vérifier les références de l'infirmière, ce qui me surprit.

— Non, non, mon bon ami, déclara-t-il. Je fais bien d'être prudent. N'oubliez pas que les Quatre Grands nous traquent.

Il ne tarda pas à obtenir la confirmation : une infirmière du nom de Mabel Palmer, membre de l'institut de Lark, avait bien été envoyée auprès du malade en question.

— Rien à signaler, dit-il, l'œil pétillant. Tenez, voici l'infirmière qui revient, et voici également le rapport de notre analyste.

— Y avait-il de l'arsenic ? demanda Mlle Palmer, le souffle court.

— Non, dit Poirot en repliant le papier.

Nous en fûmes tous deux extrêmement surpris.

— Il n'y avait pas d'arsenic, continua Poirot, mais il y avait de l'antimoine. En conséquence, nous allons partir immédiatement pour le Hertfordshire. Prions le ciel qu'il ne soit pas trop tard.

Il fut décidé que Poirot se présenterait pour ce qu'il était : un détective. Mais le but officiel de sa visite serait d'interroger Mme Templeton sur une de ses anciennes domestiques – dont Mabel Palmer lui avait donné le nom – censée être impliquée dans un vol de bijoux.

Il était tard lorsque nous arrivâmes à Elmstead, la propriété des Templeton. Nous avions laissé vingt bonnes minutes d'avance à l'infirmière afin de ne pas éveiller les soupçons en arrivant tous ensemble.

Nous fûmes reçus par Mme Templeton, grande femme brune aux mouvements gracieux et au regard fuyant. Lorsque Poirot déclina sa profession, je la vis retenir brusquement son souffle, comme effarouchée, mais elle répondit d'assez bonne grâce à ses questions concernant la domestique. Ensuite, pour la mettre à l'épreuve, Poirot se lança dans le long récit d'une affaire d'empoisonnement où la coupable était l'épouse de la victime. Tout en parlant, il ne quittait pas des yeux le visage de Mme Templeton ; celle-ci, malgré tous ses efforts, avait peine à camoufler son agitation croissante. Soudain, elle bredouilla une excuse incompréhensible et sortit précipitamment de la pièce.

Nous ne restâmes pas longtemps seuls. Un homme trapu, portant une petite moustache rousse et un lorgnon, fit son entrée quelques minutes plus tard.

— Dr Treves, se présenta-t-il. Mme Templeton vous demande de

bien vouloir l'excuser. Elle est à bout : la tension nerveuse, le souci quelle se fait pour son mari, tout ça... Je lui ai conseillé de prendre du bromure et de se mettre au lit. Mais elle espère que vous resterez dîner à la fortune du pot ; je jouerai le rôle du maître de maison. Nous avons beaucoup entendu parler de vous par ici, monsieur Poirot, et nous voulons pleinement profiter de vous. Ah, voici Micky !

Un jeune homme entra dans la pièce en traînant les pieds. Il avait un visage tout rond et des sourcils en accent circonflexe qui lui donnaient un air perpétuellement étonné. Il nous serra la main en arborant un grand sourire emprunté. À n'en pas douter, c'était le fils « débile ».

Nous ne tardâmes pas à passer à table. Le Dr Treves quitta un moment la salle à manger – pour déboucher une bouteille de vin, je suppose – et, dès qu'il fut sorti, la physionomie du jeune garçon changea de façon stupéfiante. Il se pencha en avant, les yeux rivés sur Poirot.

— Vous êtes venu pour Père. Je le *sais*. Moi, je sais beaucoup de choses, mais personne ne s'en doute. Mère sera contente quand Père sera mort et quelle pourra épouser le Dr Treves. Ce n'est pas ma vraie mère, vous savez. Je ne l'aime pas. Elle veut la mort de Père.

Ce monologue avait quelque chose d'assez horrible. Par bonheur, le médecin revint avant que Poirot ait eu le temps de répondre, et nous nous battîmes les flancs pour trouver de quoi alimenter la conversation.

Soudain, Poirot se tassa sur sa chaise en poussant un gémissement caverneux, le visage convulsé par la douleur.

— Cher monsieur, qu'avez-vous ? s'écria le médecin.

— Une crampe d'estomac... Cela m'arrive quelquefois. Non, non, je n'ai pas besoin de vos soins, docteur. Si je pouvais seulement m'allonger en haut...

On accéda aussitôt à sa requête et je l'accompagnai dans une chambre du premier étage, où il s'effondra sur le lit en poussant des plaintes bruyantes.

Sur le moment, je m'y étais laissé prendre, mais j'avais vite compris que Poirot « faisait son cirque », comme il aurait dit. Il cherchait en réalité à se retrouver près de la chambre du malade.

Je ne fus donc pas surpris de le voir bondir sur ses pieds dès que nous fumes seuls.

— Vite, Hastings, la fenêtre ! Il y a du lierre au-dehors. Descendons

le long du mur avant qu'ils commencent à avoir des soupçons.

— Le long du mur ?

— Oui, nous devons sortir de cette maison tout de suite. Vous avez vu ce qu'il faisait, au dîner ?

— Le médecin ?

— Non, le jeune Templeton. Ce geste avec son pain... Vous vous rappelez ce que Flossie Monro nous a dit avant de mourir ? Claude Darrell avait la manie de ramasser les miettes sur la table avec une boulette de mie ? Hastings, ceci est un vaste complot, et ce jeune homme au regard vide n'est autre que notre ennemi juré : le Numéro Quatre ! Dépêchons.

Je ne discutai pas. Tout cela paraissait incroyable, mais je jugeai plus sage de ne pas perdre de temps. Le plus silencieusement possible, nous descendîmes en nous cramponnant au lierre, puis nous filâmes tout droit vers le village et la gare, juste à temps pour attraper le dernier train, celui de 20 h 34, qui arrivait à Londres vers 23 heures.

— Un complot..., dit Poirot d'un air songeur. Combien y avait-il de complices, je me demande ? Je soupçonne que tous les membres de la famille Templeton sont des agents des Quatre Grands. Voulaient-ils simplement nous attirer là-bas, ou bien avaient-ils un plan plus subtil ? Comptaient-ils nous jouer la comédie et m'occuper pendant que... pendant que quoi ? Je me le demande...

Il demeura absorbé dans ses pensées.

De retour à notre appartement, il me retint par le bras au moment où j'allais entrer dans le salon.

— Attention, Hastings. J'ai mes soupçons. Laissez-moi passer en premier.

Je ne pus me défendre d'un léger amusement en le voyant actionner prudemment l'interrupteur avec une vieille guêtre. Il fit ensuite le tour de la pièce, lentement, à pas feutrés, comme un chat à l'affût du danger. Je l'observai un moment, restant docilement à ma place, près du mur.

— Tout semble normal, Poirot, dis-je avec impatience.

— Tout le semble en effet, mon ami, mais nous devons être sûrs.

— Foutaises ! En tout cas, moi, je vais allumer le feu et fumer une bonne pipe. Tiens, tiens ! Pour une fois, c'est moi qui vous prends en défaut : vous êtes le dernier à vous être servi des allumettes et vous ne les avez pas rangées. Exactement ce que vous me reprochez sans

arrêt !

Comme je tendais la main, j'entendis le cri d'avertissement de Poirot... je le vis bondir vers moi... mes doigts touchèrent la boîte d'allumettes.

Il y eut une grande flamme bleue... une déflagration assourdissante... puis les ténèbres...

Lorsque je revins à moi, le visage familier de notre vieil ami le Dr Ridgeway était penché sur moi. Une expression de soulagement se peignit sur ses traits.

— Ne bougez pas, dit-il d'un ton apaisant. Il y a eu un accident, mais vous n'avez rien.

— Et Poirot ? murmurai-je.

— Vous êtes chez moi. Tout va très bien.

Une peur glacée m'étreignit le cœur. Son refus de répondre fit naître en moi une horrible crainte.

— Et Poirot ? répétais-je. Où est Poirot ?

Il fallait que je sache. Le médecin s'en aperçut et renonça à tergiverser plus longtemps.

— Par miracle, vous vous en êtes tiré... Pas Poirot, hélas !

Un cri jaillit de mes lèvres :

— Mort ? Il n'est pas mort ?

Ridgeway baissa la tête, le visage crispé par l'émotion.

Avec l'énergie du désespoir, je me dressai en position assise.

— Poirot est peut-être mort, dis-je d'une voix faible, mais son exemple nous reste. Je reprendrai le flambeau ! Mort aux Quatre Grands !

Puis je retombai en arrière, évanoui.

LE CHINOIS AGONISANT

Aujourd'hui encore, il m'est presque insupportable de relater ces journées de mars.

Poirot, mort ! L'unique, l'inimitable Hercule Poirot... Le stratagème utilisé pour l'attentat avait quelque chose de particulièrement diabolique : en effet, cette boîte d'allumettes qui traînait ne pouvait manquer d'attirer l'attention de Poirot, qui s'empresserait de la ranger, déclenchant par là même l'explosion. En fait, c'était moi qui avais précipité la catastrophe, et j'en conçus pendant longtemps d'inutiles remords. Selon le Dr Ridgeway, c'était un véritable miracle que je m'en sois sorti avec une légère commotion.

Bien que j'aie eu l'impression de reprendre conscience presque immédiatement, j'étais resté dans le coma plus de vingt-quatre heures. Ce fut seulement le lendemain soir que je pus aller en titubant dans la pièce voisine, les jambes flageolantes, pour me recueillir avec une profonde émotion devant le cercueil en orme, tout simple, qui renfermait les restes d'un des hommes les plus extraordinaires que la terre eût jamais portés.

Dès l'instant où j'étais revenu à moi, je n'avais eu qu'une seule idée en tête : venger la mort de Poirot et pourchasser impitoyablement les Quatre Grands.

J'avais pensé que Ridgeway m'encouragerait dans ce projet mais, à ma grande surprise, le brave médecin se montra d'une tiédeur inexplicable.

— Retournez en Argentine, me conseillait-il en toute occasion. Pourquoi tenter l'impossible ?

Exprimée avec le maximum de délicatesse, sa pensée se résumait à cela : si Poirot, le grand Poirot, avait échoué, comment pouvais-je espérer réussir ?

Je m'entêtai pourtant. Sans même me préoccuper de savoir si j'avais les qualités requises pour cette tâche – et je me permets de dire en passant que je ne partageais pas l'opinion du Dr Ridgeway sur ce point –, je me sentais pleinement capable de reprendre l'œuvre de

Poirot là où il l'avait laissée. J'avais travaillé si longtemps à ses côtés que je connaissais ses méthodes par cœur ; en outre, n'était-ce pas pour moi une question de sentiment ? Mon ami avait été lâchement assassiné. Pouvais-je retourner tête basse en Argentine sans même essayer de livrer ses meurtriers à la justice ?

Voilà ce que j'expliquai – entre autres choses – à Ridgeway. Après m'avoir écouté avec attention, il me fit cette déclaration :

— Je n'en persiste pas moins dans mon opinion. Je suis persuadé que Poirot lui-même, s'il était là, vous pousserait à repartir. En son nom, Hastings, je vous conjure de renoncer à ce projet insensé et de regagner votre ranch.

Il n'y avait pour moi qu'une réponse possible. Le médecin secoua tristement la tête et n'insista pas davantage.

Il me fallut un mois pour me rétablir complètement. Vers la fin avril, je sollicitai du ministre de l'Intérieur un entretien qui me fut accordé.

M. Crowther, à l'instar du Dr Ridgeway, s'employa à me tranquilliser et à me dissuader de rester. Tout en se déclarant reconnaissant de l'aide que je lui proposais, il la refusa avec courtoisie. Il avait maintenant en sa possession la documentation laissée par Poirot, et il m'assura que ses services prenaient toutes les mesures nécessaires pour faire face à la menace qui se précisait.

Je dus me contenter de ce froid réconfort. M. Crowther mit fin à l'entretien en m'engageant vivement à retourner en Argentine. Au total, ma démarche me laissa profondément insatisfait.

Sans doute aurais-je dû décrire plus tôt l'enterrement de Poirot. Ce fut une cérémonie solennelle et émouvante. La quantité de fleurs et de couronnes qui affluèrent dépasse l'imagination. Il en venait de partout, de tous les milieux de la société, des plus huppés aux plus humbles. Voilà qui montrait avec éclat quelle place mon ami s'était faite dans son pays d'adoption. Pour ma part, je me laissai sincèrement envahir par l'émotion quand, au bord de la tombe, me revinrent en mémoire toutes nos aventures et les moments heureux passés ensemble.

Début mai, mon plan de campagne était arrêté. Le mieux, me semblait-il, était de m'en tenir à la méthode de Poirot : faire paraître des annonces afin de recueillir des renseignements sur Claude Darrell. J'insérai donc une annonce dans un certain nombre de quotidiens du matin. Un jour, attablé dans un petit restaurant de Soho, je relisais le texte pour juger de l'effet produit quand, au détour d'une page, une brève me causa un choc désagréable.

L'entrefilet, très court, signalait qu'un certain M. John Ingles, voyageant à bord du S.S. *Shangai*, avait mystérieusement disparu peu après que le paquebot eut quitté Marseille. Malgré le calme plat, on craignait que le malheureux ne fût tombé à la mer. Le paragraphe se terminait par un bref commentaire sur la longue et remarquable carrière de M. Ingles en Chine.

La nouvelle était déplaisante. De toute évidence, la mort d'Ingles obéissait à un sinistre mobile. Pas un instant je ne crus à la thèse de l'accident. Ingles avait été assassiné, et sa disparition était l'œuvre de ces maudits Quatre Grands.

Assommé par le choc, je retournais cette histoire dans ma tête quand, soudain, le comportement de l'homme assis en face de moi me fit tressaillir. Je ne lui avais guère prêté attention jusqu'alors. D'âge moyen, mince, brun, le teint terreux, une petite barbiche en pointe, il s'était installé si discrètement à ma table que je ne m'en étais pas aperçu.

Mais il se comportait maintenant d'une façon bizarre, pour ne pas dire plus. Il se pencha vers moi et me servit du sel, formant quatre petits tas sur le pourtour de mon assiette.

— Veuillez m'excuser, dit-il d'une voix monocorde. On prétend que servir du sel à un inconnu, c'est lui porter malheur. Peut-être est-ce parfois inévitable, mais ce ne sera sans doute pas le cas en l'occurrence. J'espère que vous vous montrerez raisonnable.

Avec une certaine insistance, il se livra au même manège dans sa propre assiette. L'allusion au chiffre « 4 » était trop évidente pour qu'on puisse la manquer. Je scrutai le visage de mon vis-à-vis. Pour autant que je pusse en juger, il ne ressemblait nullement au jeune Templeton, ni à James, le valet de pied, ni à aucun des autres personnages qui avaient croisé notre route à un moment quelconque. J'eus néanmoins la conviction d'avoir devant moi le redoutable Numéro Quatre en personne. Sa voix ressemblait indubitablement, bien que très vaguement, à celle de l'inconnu au pardessus boutonné qui était venu nous voir à Paris.

Je regardai autour de moi, ne sachant trop quel parti adopter.

— Je ne vous le conseille pas, dit-il, comme s'il lisait dans mes pensées. Rappelez-vous le résultat de votre attaque intempestive, à Paris. Je peux vous assurer que j'ai bien préparé ma fuite. Vos idées ont tendance à être un peu... frustes, capitaine Hastings, si je puis me permettre.

— Vous êtes le diable ! hoquetai-je, suffoquant de rage. Le diable incarné !

— Là, là, ne vous énervez pas... Votre défunt ami vous dirait qu'un homme qui garde son calme a toujours un grand avantage.

— Vous osez parler de lui ? m'écriai-je. De cet homme que vous avez lâchement assassiné ? Et vous venez ici...

Il m'interrompit :

— Je suis venu dans un but louable et pacifique : vous conseiller de retourner immédiatement en Amérique du Sud. Si vous obtempérez, les Quatre Grands en resteront là. Vous et les vôtres ne serez pas inquiétés. Je vous en donne ma parole.

J'éclatai d'un rire méprisant.

— Et si je refuse d'obéir à cette sommation ?

— On ne saurait parler de sommation. Disons plutôt... un avertissement. (Il parlait d'un ton froid, menaçant.) Le premier avertissement, ajouta-t-il à mi-voix. Vous serez bien avisé de ne pas le prendre à la légère.

Avant même que j'aie pu deviner son intention, il se leva et se faufila vers la porte. Je bondis aussitôt à sa poursuite, mais, par malchance, je heurtai un monstrueux obèse qui bloquait le passage entre deux tables. Le temps que je me dégage, ma proie franchissait déjà le seuil. Un nouvel obstacle surgit sous la forme d'un serveur qui portait une haute pile d'assiettes et qui me rentra dedans sans crier gare. Lorsque j'arrivai enfin à la porte, il n'y avait aucune trace de l'homme à la barbiche noire.

Le serveur se confondit en excuses ; l'obèse, placidement installé à une table, commandait son déjeuner. Les deux incidents n'étaient apparemment imputables qu'au seul hasard, mais je n'en avais pas moins ma petite idée sur la question. N'étais-je pas bien placé pour savoir que les Quatre Grands avaient des agents partout ?

Inutile de dire que je ne tins aucun compte de l'avertissement qu'on m'avait adressé. J'étais prêt à vaincre ou à mourir pour la bonne cause.

Je ne reçus au total que deux réponses à mes annonces. Ni l'une ni l'autre ne m'apportèrent de renseignements utiles. Elles émanaient de comédiens qui avaient joué avec Claude Darrell à un moment donné, mais qui ne le connaissaient pas intimement. Ils ne purent me fournir aucun éclaircissement sur sa personne ni sur l'endroit où il se trouvait actuellement.

Une dizaine de jours plus tard, je devais encore recevoir des nouvelles des Quatre Grands. Je traversais Hyde Park, perdu dans mes

pensées, quand une voix caressante, teintée d'un fort accent étranger, m'apostropha :

— Capitaine Hastings, c'est bien vous ?

Une grande limousine s'était arrêtée à ma hauteur et une femme se penchait à la portière. Ravissante dans sa robe noire, un magnifique collier de perles autour du cou, je reconnus celle que nous avions d'abord connue sous le nom de comtesse Vera Rossakov, puis sous une identité différente depuis qu'elle collaborait avec les Quatre Grands. Poirot, pour je ne sais quelle raison, avait toujours éprouvé une secrète tendresse pour la comtesse. Cette personnalité flamboyante attirait le petit détective. « Des femmes comme elle, déclarait-il dans ses moments d'enthousiasme, on n'en trouve qu'une sur mille. » Le fait qu'elle combattît dans le camp de nos pires ennemis n'avait jamais semblé peser sur son jugement.

— Ah, ne passez pas votre chemin ! dit la comtesse. J'ai une chose importante à vous dire. Et n'essayez pas non plus de me faire appréhender, ce serait stupide. Remarquez, vous avez toujours été un peu stupide... si, si. Et vous l'êtes encore maintenant, quand vous persistez à dédaigner l'avertissement que nous vous avons adressé. Je vous lance maintenant le deuxième avertissement. Quittez l'Angleterre tout de suite. Vous ne pouvez rien faire de bien ici, je vous le dis franchement. Vous n'arriverez à rien du tout.

— Dans ce cas, répliquai-je avec raideur, il est bien extraordinaire que vous soyez tous si pressés de me voir quitter le pays.

La comtesse haussa les épaules : des épaules magnifiques, un geste superbe.

— Pour ma part, je trouve aussi cela stupide. Moi, je vous laisserais volontiers faire joujou ici tout à loisir. Mais voyez-vous, mes chefs ont peur qu'une de vos indications n'éclaire un esprit supérieur au vôtre... Par conséquent... il faut vous chasser.

Apparemment, la comtesse avait une haute idée de mes capacités. Je dissimulai mon irritation. Sans aucun doute, elle adoptait cette attitude à dessein, pour m'agacer et tenter de me persuader que je comptais pour du beurre.

— Bien sûr, reprit-elle, il serait très facile de vous... éliminer, mais je suis une grande sentimentale. J'ai plaidé votre cause. Vous avez une gentille petite femme quelque part, n'est-ce pas ? Et le pauvre petit bonhomme qui est mort serait content de savoir que vous ne serez pas tué. Je l'ai toujours bien aimé, vous savez. Il était intelligent... si intelligent ! S'il n'avait pas été seul contre quatre, je crois honnêtement qu'il aurait pu nous battre. Je l'avoue en toute sincérité,

c'était mon maître ! J'ai envoyé une couronne à son enterrement, en témoignage de mon admiration : une énorme couronne de roses cramoisies. Les roses cramoisies sont l'expression de mon tempérament.

J'écoutais en silence, avec une antipathie croissante.

— Vous avez l'air d'une mule qui dresse ses oreilles avant de ruer, reprit-elle. Bon, je vous ai mis en garde. Sachez que le troisième avertissement viendra de la main du Destructeur...

Elle fit un signe et la voiture démarra rapidement. Je notai le numéro à tout hasard, sans me faire d'illusion sur l'utilité de ce réflexe. Les Quatre Grands n'avaient pas l'habitude de négliger les détails.

Je rentrai à la maison, un peu dégrisé. Du flot de paroles de la comtesse émergeait une certitude : ma vie était vraiment en danger. Je n'avais nullement l'intention d'abandonner la lutte, mais il convenait d'avancer avec prudence et de prendre le maximum de précautions.

Tandis que je passais en revue tous les faits qui pouvaient m'éclairer, cherchant à déterminer la meilleure ligne de conduite, le téléphone sonna.

— Allô, oui ? Qui est à l'appareil ?

— Ici, l'hôpital Saint-Gilles. On vient de nous amener un Chinois qui a été poignardé dans la rue. Il n'en a plus pour longtemps. Nous vous appelons parce que nous avons trouvé dans sa poche un bout de papier avec vos nom et adresse.

Passé la surprise et quelques secondes de réflexion, je répondis que j'arrivais tout de suite. L'hôpital Saint-Gilles se trouvait du côté des docks ; et le Chinois venait peut-être juste de débarquer.

En chemin, un soupçon me traversa brusquement l'esprit. Était-ce encore un piège ? Là où il y avait un Chinois, la main de Li Chang Yen risquait de ne pas être loin. Je repensai à mon aventure dans la maison du mandarin. Ce coup de téléphone était-il une ruse de mes ennemis ?

Un simple raisonnement me convainquit : de toute manière, une visite à l'hôpital ne présentait guère de danger. Selon toute probabilité, cette histoire n'était pas tant un traquenard qu'un « coup monté », comme on dit communément. Le Chinois agonisant me fournirait des indications qui, si je les suivais, auraient pour résultat de me faire tomber entre les mains des Quatre Grands. Le tout était de feindre la crédulité tout en restant secrètement sur mes gardes.

Sitôt arrivé à l'hôpital Saint-Gilles, je fis connaître l'objet de ma visite et l'on me conduisit au chevet du moribond. Il était allongé là, parfaitement immobile, les paupières closes ; seul le très léger mouvement de sa poitrine montrait qu'il respirait encore. Debout près du lit, un médecin lui tâtait le pouls.

— C'est presque la fin, me chuchota-t-il. Alors, vous le connaissez ?

— Non, c'est la première fois que je le vois.

— Dans ce cas, pourquoi avait-il sur lui un papier avec votre nom et votre adresse ? Vous êtes bien le capitaine Hastings ?

— Oui, mais je n'en sais pas plus que vous.

— Curieux. D'après ses papiers, il était le domestique d'un certain Ingles, un fonctionnaire à la retraite... (Comme le nom me faisait tressaillir, il ajouta :) Ah ! vous le connaissez donc ?

Le domestique d'Ingles ! Alors je l'avais déjà vu, en effet. À vrai dire, je n'ai jamais été capable de distinguer un Chinois d'un autre. Sans doute était-il parti avec Ingles pour son voyage en Chine ; puis, après la tragédie, il était revenu en Angleterre avec – peut-être – un message pour moi. Je devais entendre ce qu'il avait à me dire : c'était impératif, vital.

— Est-il conscient ? demandai-je. Peut-il parler ? M. Ingles était un de mes amis, et il est possible que ce pauvre bougre ait un message à me transmettre de sa part. Tout porte à croire que M. Ingles est tombé à la mer il y a une dizaine de jours.

— Il est à peine conscient, et je doute qu'il ait la force de parler. Il a perdu énormément de sang. Je peux toujours lui injecter un stimulant, mais nous avons déjà fait tout notre possible sur ce plan.

Il administra néanmoins une piqûre au mourant. Je restai au chevet du lit, espérant contre toute attente recueillir un mot – un signe – susceptible de m'aider dans ma tâche. Mais les minutes filaient à toute allure sans que rien ne se produisît.

Soudain, une sinistre pensée m'assaillit. N'étais-je pas en train de tomber dans le piège ? Peut-être ce Chinois avait-il simplement joué le rôle du domestique d'Ingles ? Peut-être était-ce en réalité un agent des Quatre Grands ? N'avais-je pas lu un jour que certains prêtres chinois étaient capables de simuler la mort ? Pour aller encore plus loin, on pouvait imaginer que Li Chang Yen avait à sa disposition un petit commando de fanatiques prêts à sacrifier leur vie sur ordre de leur maître... Il me fallait ouvrir l'œil.

Alors même que ces pensées défilaient dans mon esprit, l'homme

remua dans son lit. Il ouvrit les yeux et murmura quelques paroles incohérentes. Soudain, je vis son regard se fixer sur moi. Il ne semblait pas me reconnaître, mais il essayait de me parler. Ami ou ennemi, je devais écouter ce qu'il avait à dire.

Je me penchai sur le lit, mais ne perçus que des sons hachés, dépourvus de signification. Il me sembla saisir le mot « Largo », mais je n'aurais su dire dans quel contexte. Puis je l'entendis de nouveau, accompagné cette fois d'un gargouillis qui ressemblait à « haine d'elle ». J'écarquillai les yeux, ébahi par ce que me suggérait la juxtaposition des deux mots.

— Le Largo de Haendel ? m'enquis-je.

Le Chinois battit rapidement des paupières, comme pour acquiescer, et prononça un autre mot, italien celui-là : « *carrozza* ». Il murmura encore deux ou trois termes italiens, puis il retomba brusquement en arrière.

Le médecin m'écarta. C'était fini. L'homme était mort.

Je sortis de l'hôpital, complètement désorienté.

« Le Largo de Haendel », et une « *carrozza* ». Si j'avais bonne mémoire, *carrozza* signifiait « voiture ». Quel sens caché pouvaient avoir ces simples mots ? L'homme était chinois, pas italien ; pourquoi s'exprimait-il dans cette langue ? S'il avait réellement été le domestique d'Ingles, il connaissait certainement l'anglais ! Tout cela était profondément déconcertant. Je retournai ce rébus dans ma tête pendant tout le trajet du retour. Ah ! si seulement Poirot avait été là pour résoudre le problème avec son incomparable ingéniosité !

J'ouvris la porte d'en bas avec ma clef et montai lentement dans ma chambre. Une lettre était posée sur la table ; je la décachetai sans y prêter grande attention. Mais dès que j'eus commencé à la lire, je restai littéralement cloué au sol.

C'était une notification provenant d'une étude de notaires.

Cher monsieur,

Suivant les instructions de notre défunt client, M. Hercule Poirot, nous vous faisons suivre la lettre ci-incluse. Il nous l'avait confiée une semaine avant sa mort en spécifiant que, en cas de décès, nous devions vous l'expédier dans un délai convenu.

Veuillez agréer, etc.

Je sortis l'autre lettre et la retournai entre mes doigts. À n'en pas douter, elle était bien de Poirot : j'aurais reconnu son écriture entre toutes. Le cœur lourd, je déchirai l'enveloppe avec une certaine

fébrilité.

Mon cher ami,

Quand vous recevrez cette lettre, je ne serai plus de ce monde. Ne versez pas de larmes sur moi, mais suivez mes ordres. Dès réception de ceci, retournez en Amérique du Sud. Ne soyez pas entêté. Ce n'est pas pour des raisons sentimentales que je vous demande d'entreprendre ce voyage. C'est par nécessité. Cela fait partie du plan d'Hercule Poirot ! Inutile d'en dire davantage à un homme qui possède l'intelligence aiguisée de mon ami Hastings.

*À bas les Quatre Grands ! D'outre-tombe, mon ami, je vous salue.
Avec toute mon amitié,*

Hercule Poirot

Je lus et relus cette lettre étonnante. Une chose était évidente : cet homme extraordinaire avait prévu toutes les éventualités, au point que sa propre mort ne troublait pas le déroulement de ses plans ! À moi le rôle d'exécutant ; lui, c'était le génie planificateur. Je trouverais sans aucun doute des instructions détaillées qui m'attendaient au-delà des mers. Dans l'intervalle, mes ennemis, persuadés que j'obéissais à leurs injonctions, cesseraient de se mettre martel en tête pour moi. Je pourrais alors revenir incognito et faire des ravages dans leurs rangs.

Plus rien ne s'opposait désormais à mon départ immédiat. J'expédiai des télégrammes, réservai mon billet et, une semaine plus tard, j'embarquais sur *L'Ansonia* à destination de Buenos Aires.

Au moment où le paquebot s'éloignait du quai, un steward m'apporta un message qui lui avait été remis, m'expliqua-t-il, par un imposant gentleman en manteau de fourrure descendu du navire juste avant qu'on lève les passerelles.

J'ouvris le message. Il était laconique et précis : *Vous êtes un sage.* C'était signé d'un grand « 4 ».

Je ne me privai pas de sourire intérieurement !

La mer n'était pas trop houleuse. Je dînai convenablement, tout en jaugeant mes compagnons de voyage, puis je fis une partie de bridge, avant d'aller dormir à poings fermés, comme toujours en bateau.

Je fus réveillé par quelqu'un qui me secouait avec insistance. Ahuri, désorienté, je reconnus l'un des officiers du paquebot. Il poussa un soupir de soulagement quand je m'assis sur ma couchette.

— Dieu merci, je vous ai enfin réveillé ! J'ai cru que je n'y arriverais jamais. Avez-vous toujours le sommeil aussi lourd ?

— Que se passe-t-il ? demandai-je, encore à moitié endormi. Une avarie ?

— Vous devez savoir mieux que moi ce qui se passe, répliqua-t-il sèchement. Instructions spéciales du ministère de la Marine. Un contre-torpilleur vous attend.

— Quoi ? En plein océan ?

— Ça m'a l'air très mystérieux, mais ça ne me regarde pas. On nous a envoyé un jeune homme qui doit prendre votre place, et on nous a fait jurer de garder le secret. Levez-vous et habillez-vous, je vous prie.

Je m'exécutai, incapable de dissimuler ma stupéfaction. On mit à la mer une chaloupe qui me transporta jusqu'au destroyer. Le commandant me reçut avec courtoisie, mais ne me fournit aucun éclaircissement. Il avait ordre de me débarquer à un certain endroit de la côte belge ; sa mission s'arrêtait là. Il n'en savait pas davantage.

J'avais l'impression de rêver. Je me raccrochais fermement à une idée : cette manœuvre devait faire partie du plan de Poirot. Je n'avais qu'à me laisser conduire aveuglément, en faisant confiance à mon défunt ami.

On me débarqua à l'endroit prévu, où m'attendait une voiture qui me fit traverser à toute allure les plaines flamandes. Je passai la nuit dans un petit hôtel de Bruxelles et, le lendemain, nous reprîmes la route. Peu à peu, le paysage se fit boisé, vallonné. Nous pénétrions dans les Ardennes, et je me rappelai brusquement ce qu'avait dit Poirot au sujet de son frère qui habitait à Spa.

Mais ce n'était pas là-bas que nous allions. Nous quittâmes la grand-route pour prendre un chemin qui sinuait à travers les hauts arbres touffus, au cœur des montagnes. Arrivée dans un hameau, la voiture grimpa jusqu'à une villa blanche, isolée sur les hauteurs, et s'arrêta devant la porte verte qui s'ouvrit à l'instant où je mettais pied à terre. Un vieux domestique apparut sur le seuil et s'inclina.

— Capitaine Hastings ? dit-il en français. Vous êtes attendu, mon capitaine. Si vous voulez bien me suivre...

Il ouvrit une porte, au bout du hall, et s'effaça.

Je clignai des yeux, car la pièce, orientée à l'ouest, était inondée de soleil en ce bel après-midi. Quand je fus moins aveuglé, je vis une silhouette me tendre les bras en un geste de bienvenue.

C'était... non, impossible, ce ne pouvait pas être... et pourtant, si !

— Poirot ! m'écriai-je.

Et, pour une fois, je n'essayai pas de me soustraire à son exubérante étreinte.

— Mais oui, mais oui, c'est bien moi ! Pas si facile de tuer Hercule Poirot !

— Mais Poirot... *pourquoi* ?

— Une ruse de guerre, mon ami, une ruse de guerre ! Tout est prêt pour notre grand coup.

— Mais vous auriez pu me prévenir, *moi* !

— Non, Hastings, je ne pouvais pas. Jamais, jamais de la vie, vous n'auriez pu jouer la comédie à l'enterrement. Tel quel, c'était parfait. Cela ne pouvait pas manquer d'emporter la conviction des Quatre Grands.

— Vous représentez-vous ce que j'ai enduré... ?

— Ne pensez pas que je sois trop insensible. C'est en partie pour vous que j'ai manigancé cette supercherie. Je voulais bien risquer ma vie, mais j'avais des scrupules à risquer continuellement la vôtre. Donc, après l'explosion, j'ai eu une idée d'une grande ingéniosité, que j'ai pu réaliser grâce à ce bon Ridgeway. Je me suis dit que, puisque j'étais mort, vous alliez retourner en Argentine. Mais c'est justement ce que vous n'avez pas voulu faire, mon bon ami. En désespoir de cause, j'ai dû écrire une fausse lettre de notaire et manigancer toute cette comédie. Mais finalement, vous êtes là : c'est cela qui est magnifique. Et maintenant, nous allons rester cachés ici, perdus dans la nature, avant de frapper le dernier grand coup – celui qui marquera la déroute finale des Quatre Grands.

LE NUMÉRO QUATRE GAGNE UNE MANCHE

De notre paisible retraite des Ardennes, nous suivions l'évolution des affaires du monde. Nous avions une quantité de journaux à notre disposition et, tous les jours, Poirot recevait une grosse enveloppe contenant à l'évidence une espèce de rapport. Bien qu'il ne me montrât jamais ces documents, je pouvais généralement deviner, d'après son attitude, s'il était satisfait ou non de leur teneur. À aucun moment il ne douta que notre plan d'action fût le seul à pouvoir être couronné de succès.

— Voyez-vous, Hastings, me dit-il un jour, je vivais avec la crainte continue de vous voir tomber dans un piège mortel. Cela me rendait nerveux ; j'étais sur des charbons ardents, comme vous diriez. Mais maintenant, je suis bien rassuré. Même s'ils découvrent que le capitaine Hastings qui a débarqué en Amérique du Sud est un imposteur – et je ne pense pas qu'ils s'en aperçoivent : ils ne vont pas envoyer sur place un agent qui vous connaisse de vue –, ils croiront simplement que vous leur réservez un tour de votre façon et ne se donneront pas la peine de vous rechercher. Ils sont absolument convaincus de ma mort, et c'est cela le point crucial. Ils vont aller de l'avant et mûrir leurs plans.

— Et ensuite ?

— Et ensuite, mon ami, grandiose résurrection d'Hercule Poirot ! À la onzième heure je repars, semant la confusion chez l'ennemi, et je remporte la suprême victoire à ma façon incomparable !

Je pus constater que la vanité de Poirot, en béton armé, pouvait résister à toutes les attaques. Je me permis néanmoins de lui rappeler que, deux ou trois fois, nos adversaires avaient pris l'avantage sur nous. Mais j'aurais dû savoir qu'il était impossible d'entamer l'enthousiasme d'Hercule Poirot pour ses propres méthodes.

— Voyez-vous, Hastings, c'est comme ce petit tour qui se fait avec des cartes. Vous le connaissez, sans aucun doute ? Vous prenez les quatre valets, vous les répartissez dans le paquet – un dessus, un dessous, etc. –, vous coupez, vous battez, et ils sont de nouveau réunis.

Voilà quel est mon objectif. Jusqu'à présent, j'ai combattu les Quatre Grands séparément, tantôt l'un, tantôt l'autre. Mais attendez que je les regroupe, comme les quatre valets du jeu de cartes, et d'un coup, d'un seul, je les détruirai tous !

— Et par quel moyen comptez-vous les regrouper ?

— En attendant le moment suprême. En faisant le mort jusqu'à ce qu'ils soient prêts à frapper.

— Ça risque d'être long, grommelai-je.

— Toujours impatient, ce bon Hastings ! Mais non, ce ne sera pas si long. Le seul homme qu'ils redoutaient – moi – est hors de combat. Je leur donne deux ou trois mois maximum.

Cela me fit penser à Ingles et à sa mort tragique. Je m'aperçus que je n'avais jamais raconté à Poirot l'épisode du Chinois agonisant de l'hôpital Saint-Gilles.

Il écouta mon récit avec une extrême attention.

— Le serviteur d'Ingles, hein ? Et les quelques mots qu'il a prononcés étaient en italien ? Curieux.

— C'est pourquoi j'ai pensé qu'il s'agissait peut-être d'un coup monté par les Quatre Grands.

— Votre raisonnement est défaillant, Hastings. Employez vos petites cellules grises. Si vos ennemis avaient vraiment voulu vous abuser, ils auraient certainement fait en sorte que le Chinois s'exprime en anglais intelligible. Non, le message était authentique. Répétez-moi encore tout ce que vous avez entendu ?

— Pour commencer, il a parlé du Largo de Haendel, puis il a dit un mot qui ressemblait à *carrozza*... Cela signifie bien « voiture », n'est-ce pas ?

— Rien d'autre ?

— Tout à la fin, il a murmuré quelque chose comme *Cara* je ne sais qui... un prénom féminin. *Zia*, je crois. Mais je ne pense pas que ça ait un rapport avec le reste.

— Vous ne le pensez pas, Hastings ? *Cara Zia* est néanmoins très important. Oui, très important.

— Je ne vois pas...

— Mon cher ami, vous ne voyez *jamais*... D'ailleurs, les Anglais ignorent la géographie.

— La géographie ? m'écriai-je. Qu'est-ce que la géographie vient

faire là-dedans ?

— M. Thomas Cook serait sans doute plus indiqué en la circonstance.

Comme toujours, Poirot refusa de s'expliquer ; c'était chez lui une manie proprement exaspérante. Je remarquai néanmoins un changement dans son attitude : il devint extrêmement joyeux, comme s'il avait marqué un point important.

Les jours passèrent, un brin monotones mais agréables. Les livres ne manquaient pas dans la villa, il y avait de ravissantes excursions à faire dans les environs, mais je m'irritais parfois de cette inactivité forcée. La placidité satisfaite de Poirot me laissait pantois. Rien ne vint troubler notre paisible existence, et ce fut seulement à la fin juin – bien avant la date limite fixée par Poirot – que nous eûmes des nouvelles des Quatre Grands.

Un matin, tôt, une voiture s'arrêta devant la villa : c'était un événement si inhabituel dans notre vie routinière que je descendis en toute hâte pour voir de quoi il retournait. Je trouvai Poirot en grande conversation avec un jeune homme de mon âge, à peu près, au visage sympathique.

Mon ami fit les présentations :

— Voici le capitaine Harvey, Hastings, l'un des membres les plus fameux de votre Intelligence Service.

— Pas fameux du tout, j'en ai peur, dit le jeune homme en riant.

— Fameux pour les initiés, aurais-je dû préciser. La plupart des amis du capitaine Harvey le prennent pour un jeune homme aimable mais sans cervelle, intéressé uniquement par cette danse qu'on appelle « le fox-qui-trotte », je crois.

Harvey et moi éclatâmes de rire.

— Maintenant, dit Poirot, parlons affaires. Donc, selon vous, le moment est venu ?

— Sans aucun doute, monsieur. Depuis hier, la Chine est isolée sur le plan politique. Nul ne sait ce qui s'y passe. Aucune nouvelle ne nous parvient de là-bas : c'est la rupture complète des communications, le silence.

— Li Chang Yen est sorti de l'ombre. Et les autres ?

— Abe Ryland, qui était en Angleterre depuis une semaine, est parti hier pour le Continent.

— Et Mme Olivier ?

— Elle a quitté Paris cette nuit.

— Pour l'Italie ?

— Pour l'Italie, monsieur. D'après nos informations, ils se dirigent tous les deux vers l'endroit que vous nous avez indiqué... Mais comment avez-vous pu savoir... ?

— Ah ! ce succès n'est pas à mon actif ! Le mérite en revient à Hastings, ici présent. Il dissimule son intelligence, voyez-vous, mais elle est profonde malgré tout.

Harvey me regarda d'un air admiratif, et je me sentis assez mal à l'aise.

— Tout est en marche, alors, dit Poirot. (Il était pâle, à présent, et très sérieux.) Le moment est venu. Toutes les dispositions sont prises ?

— Vos ordres ont été exécutés. Les gouvernements italien, français et anglais sont derrière vous et collaborent en parfaite harmonie.

— Une nouvelle Entente cordiale, en somme, fit observer Poirot, pince-sans-rire. Je suis heureux que Desjardeaux soit enfin convaincu. Eh bien ! nous allons partir... ou plutôt, *je* vais partir. Vous, Hastings, vous allez rester ici... oui, je vous en prie. En vérité, mon ami, je parle sérieusement.

Je le crus sur parole, mais il n'était pas question que je me laisse évincer de la sorte. Notre dispute fut brève mais décisive. Dans le train qui filait vers Paris, Poirot finit par s'avouer secrètement heureux de ma détermination.

— Car vous avez un rôle à jouer, Hastings. Un rôle important ! Sans vous, je risquais bien d'échouer. Néanmoins, j'ai estimé de mon devoir de vous inciter à rester à l'abri...

— Il y a donc du danger ?

— Mon ami, là où sont les Quatre Grands, il y a toujours du danger.

Arrivés à Paris, nous nous rendîmes en taxi à la gare de l'Est, où Poirot me révéla enfin notre destination. Nous allions à Bolzano, dans le Tyrol italien.

Profitant de ce que Harvey s'était absenté de notre compartiment quelques minutes, je demandai à Poirot pourquoi il m'avait attribué la découverte du lieu de rendez-vous.

— Parce que c'est vrai, mon ami. J'ignore comment Ingles a obtenu ce renseignement, mais il y est parvenu et il a chargé son serviteur de nous le transmettre. Nous allons à Karersee, mon cher, un endroit dont le nouveau nom italien est Lago di Carezza. Voyez-vous, maintenant,

l'importance de votre *Cara Zia* ? Le « Carrozza » et le « Largo » s'expliquent d'eux-mêmes ; le « Haendel », par contre, est né de votre imagination.

— Karersee ? répétai-je. Je n'ai jamais entendu ce nom-là.

— Je me tue à vous le dire : les Anglais ne connaissent rien à la géographie. En fait, c'est une station estivale bien connue, très jolie, qui se trouve au cœur des Dolomites, à mille deux cents mètres d'altitude.

— Et c'est dans ce trou perdu que les Quatre Grands ont leur rendez-vous ?

— Disons plutôt leur quartier général. Le signal a été donné, et ils ont l'intention de disparaître du monde pour se retrancher dans leur repaire de montagne, d'où ils distribueront leurs ordres. J'ai fait des recherches : on exploite là-bas des carrières de pierre et l'entreprise qui s'en occupe – apparemment, une petite société italienne – est contrôlée en réalité par Abe Ryland. Je suis prêt à jurer qu'une vaste construction souterraine, secrète et inaccessible, a été creusée dans le cœur même de la montagne. De cet endroit, les chefs de l'organisation télégraphieront leurs instructions à leurs fidèles qui se comptent par milliers dans tous les pays. De ce rocher des Dolomites émergeront les dictateurs du monde... ou plutôt, ils en émergeraient sans l'intervention d'Hercule Poirot.

— Y croyez-vous sérieusement, Poirot ? Que faites-vous des armées et des rouages de la civilisation ?

— Et que faites-vous de la Russie, Hastings ? Ce sera la Russie à l'échelle mondiale, et avec une menace supplémentaire, car les expériences de Mme Olivier sont plus avancées qu'elle ne l'a annoncé. Je crois quelle a réussi, jusqu'à un certain point, à libérer l'énergie atomique pour l'exploiter à ses fins. Ses expériences sur l'azote ont été très remarquables, ainsi que ses travaux sur la concentration du rayonnement énergétique : on peut diriger un faisceau de grande intensité sur un point donné. Nul ne sait exactement où en sont ses recherches, mais il est certain qu'elles sont beaucoup plus avancées qu'on ne l'a dit. C'est un génie, cette femme ; les Curie n'étaient rien à côté d'elle. Si vous ajoutez à son génie le pouvoir de la richesse quasi illimitée de Ryland et, pour tout diriger et planifier, l'intelligence de Li Chang Yen, le plus grand cerveau criminel jamais connu... eh bien ! ce ne sera pas de la tarte pour la civilisation, comme vous dites parfois si vulgairement.

Ses paroles me donnaient à réfléchir. Quoiqu'il eût parfois tendance à exagérer, Poirot n'était pas vraiment du genre alarmiste. Pour la

première fois, je prenais conscience du formidable enjeu de la lutte dans laquelle nous étions engagés.

Harvey nous rejoignit bientôt et le voyage se poursuivit.

Vers midi, nous arrivâmes à Bolzano, d'où nous continuâmes notre voyage par la route. Une des grosses voitures bleues qui attendaient sur la place centrale de la petite ville nous avait emmenés tous les trois. Poirot, malgré la chaleur de la journée, était emmitoufflé jusqu'aux yeux dans un pardessus et une écharpe. On ne voyait de lui que les prunelles et le bout des oreilles. Je n'aurais su dire si cette précaution lui était dictée par la prudence ou par sa crainte malade d'attraper un rhume. Le trajet dura deux heures, et ce fut une merveilleuse randonnée. Pendant la première partie du parcours, nous sinuâmes entre de hautes falaises, au bord d'un cours d'eau, avant de déboucher sur une vallée fertile longue de plusieurs kilomètres ; enfin, tandis que nous suivions la route en lacet qui grimpait régulièrement, apparurent bientôt les pics rocheux dénudés, hérissés sur leurs flancs de forêts de pins touffues. Le paysage était sauvage et grandiose. Après une série de virages en épingle à cheveux, bordés de chaque côté par des bois de pins, nous tombâmes sur un grand hôtel : nous étions arrivés à destination.

Guidés par Harvey, nous montâmes directement dans les chambres qui nous avaient été réservées. Les fenêtres donnaient sur les versants couverts de pins qui s'élevaient en pente douce vers les cimes rocheuses. Poirot fit un geste dans cette direction.

— C'est là ? demanda-t-il à voix basse.

— Oui, répondit Harvey. Il y a un endroit qu'on appelle le Felsenlabyrinth, le labyrinthe des rochers : c'est une étendue parsemée d'énormes rocs entre lesquels court un petit sentier. La carrière de pierres est sur la droite, mais nous pensons que l'entrée se trouve dans le Felsenlabyrinth.

Poirot approuva d'un signe de tête.

— Venez, mon ami, me dit-il. Allons nous asseoir sur la terrasse pour jouir du soleil.

— Cela vous paraît bien prudent ? hasardai-je.

Il se contenta de hausser les épaules.

Il faisait un soleil éblouissant, au point que la lumière était presque trop aveuglante pour moi. Nous prîmes un café liégeois au lieu du thé habituel, après quoi nous montâmes défaire nos quelques bagages. Poirot, perdu dans une sorte de rêverie, se montra inaccessible. Une ou deux fois, il secoua la tête en soupirant.

J'étais passablement intrigué par un homme, descendu du même train que nous, à Bolzano, et qu'une voiture particulière était venue chercher. Si cet homme, de petite taille, avait attiré mon attention, c'est parce qu'il était presque aussi emmitouflé que Poirot. Davantage, même, car il portait – outre un pardessus et une écharpe – d'énormes lunettes noires. Il s'agissait sûrement d'un émissaire des Quatre Grands, mais ma suggestion ne sembla guère impressionner Poirot. Cependant, quand je lui annonçai, après avoir regardé par la fenêtre de ma chambre, que l'homme en question rôdait autour de l'hôtel, il admit que je n'avais peut-être pas tout à fait tort.

J'eus beau exhorter Poirot à ne pas descendre pour le dîner, il refusa de m'écouter. Nous entrâmes dans la salle à manger assez tard, et on nous conduisit à une table près de la fenêtre. Nous allions nous asseoir quand nous entendîmes une exclamation et un fracas de porcelaine brisée. Un serveur venait de renverser un plat de haricots verts sur un homme installé à la table voisine de la nôtre.

Le maître d'hôtel accourut et se confondit bruyamment en excuses.

Peu après, lorsque le serveur coupable nous servit notre potage, Poirot lui dit :

— Fâcheux incident, à l'instant. Mais ce n'était pas votre faute.

— Monsieur a vu ? Non, ce n'était vraiment pas ma faute. Ce client a fait un bond sur sa chaise ; moi, j'ai cru qu'il allait avoir une attaque ou je ne sais quoi. Je n'ai pas pu éviter la catastrophe.

Je vis briller dans les yeux de Poirot la lueur verte que je connaissais bien. Comme le serveur s'éloignait, il me glissa à voix basse :

— Voyez-vous, Hastings, quel effet produit Hercule Poirot... vivant, en chair et en os ?

— Vous pensez donc... ?

Je n'eus pas le temps de finir. Je sentis Poirot poser une main sur mon genou en chuchotant avec excitation :

— Regardez, Hastings, regardez. *Cette façon de jouer avec son pain !* C'est le Numéro Quatre !

Effectivement, notre voisin de table – dont le visage était d'une pâleur inhabituelle – tapotait machinalement la nappe avec une boulette de mie pour ramasser les miettes.

Je l'observai attentivement. Il avait un visage bouffi et rasé de près, un teint terreux, maladif, et de grosses poches sous les yeux ; des rides profondes reliaient les ailes du nez aux commissures des lèvres. Il

pouvait avoir n'importe quel âge entre trente-cinq et quarante-cinq ans. Il ne ressemblait en rien aux précédents personnages que le Numéro Quatre avait incarnés. N'eût été sa petite manie de tripoter du pain – geste dont il n'avait manifestement pas conscience –, j'aurais juré sans hésiter n'avoir jamais vu cet homme.

— Il vous a reconnu, murmurai-je. Vous n'auriez pas dû descendre.

— Mon excellent Hastings, je fais semblant d'être mort depuis trois mois uniquement dans ce but.

— Pour surprendre le Numéro Quatre ?

— Pour le surprendre à un moment où il n'aura qu'une alternative : agir rapidement ou ne rien faire du tout. Et nous possédons sur lui ce grand avantage : il ne sait pas que nous l'avons reconnu. Il se croit à l'abri sous son nouveau déguisement. Je bénis Flossie Monro de nous avoir parlé de ce fameux tic.

— Que va-t-il se passer ?

— Que peut-il se passer ? Il voit apparaître le seul homme qu'il redoute, miraculeusement ressuscité des morts au moment même où les plans des Quatre Grands sont dans la balance. Mme Olivier et Abe Ryland ont déjeuné ici aujourd'hui, et tout le monde les croit partis pour Cortina. Mais nous savons, nous, qu'ils se sont retirés dans leur repaire. Seulement voilà : que savons-nous au juste ? Telle est la question que se pose le Numéro Quatre à cette minute précise. Il n'ose pas prendre de risques. Je dois être supprimé coûte que coûte. Eh bien, qu'il essaie de supprimer Hercule Poirot ! Je suis prêt, je l'attends.

À peine avait-il fini de parler que notre voisin de table se leva et sortit de la salle à manger.

— Il va prendre ses petites dispositions, dit Poirot, placide. Si nous allions déguster notre café sur la terrasse, cher ami ? Ce serait plus agréable. Je monte juste chercher un pardessus.

Je sortis sur la terrasse, un peu troublé. La tranquillité de Poirot ne me rassurait guère. Néanmoins, tant que nous étions sur nos gardes, il ne pouvait rien nous arriver. Je résolus d'ouvrir l'œil.

Il fallut cinq bonnes minutes à Poirot pour me rejoindre. Comme d'habitude, il avait pris ses précautions contre le froid et s'était emmitouflé jusqu'aux oreilles. Il s'assit à côté de moi et but son café à petites gorgées gourmandes.

— Il n'y a vraiment qu'en Angleterre où le café soit si atroce, fit-il observer. Sur le Continent, on sait combien il est important pour la

digestion qu'il soit bien préparé.

À cet instant, notre ex-voisin de table fit irruption sur la terrasse. Sans la moindre hésitation, il vint vers nous et prit une troisième chaise.

— Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je me joigne à vous, j'espère ? dit-il en anglais.

— Pas du tout, cher monsieur, répondit Poirot.

Je me sentis très mal à l'aise. Nous avions beau être sur la terrasse de l'hôtel, entourés de gens, je n'étais pas rassuré pour autant. Je sentais la présence du danger.

Le Numéro Quatre, lui, bavardait le plus naturellement du monde. On n'aurait jamais cru que cet homme n'était pas un authentique touriste. À l'entendre parler d'excursions et de promenades en voiture, il donnait l'impression de connaître parfaitement la région.

Il tira de sa poche une pipe qu'il entreprit d'allumer. Poirot, lui, sortit son étui de minces cigarettes. Il en prit une entre les lèvres, et l'inconnu se pencha vers lui avec une allumette.

— Voulez-vous du feu ?

Soudain, sans le moindre avertissement, toutes les lumières s'éteignirent. J'entendis un tintement de verre, puis une odeur âcre me monta aux narines, suffocante...

DANS LE FELSENLABYRINTH

Je ne dus pas rester inconscient plus d'une minute. Lorsque je revins à moi, deux hommes me traînaient chacun par un bras, et j'avais un bâillon dans la bouche. Malgré l'obscurité totale, je devinai que nous n'étions pas dehors mais que nous traversions l'hôtel. De tous côtés, j'entendais des gens crier et demander dans toutes les langues connues pourquoi les lumières ne fonctionnaient plus. Mes ravisseurs me soulevèrent pour descendre quelques marches. Nous longeâmes un couloir en sous-sol, nous franchîmes une première porte, puis une seconde – une porte vitrée, à l'arrière de l'hôtel – pour nous retrouver finalement à l'air libre. Quelques instants plus tard, nous pénétrions sous le couvert des pins.

Apercevant une silhouette dans la même fâcheuse posture que moi, je compris que Poirot, lui aussi, était victime de cet enlèvement audacieux.

Par pure témérité, le Numéro Quatre avait gagné la partie. Sans doute avait-il employé un anesthésique foudroyant, genre chlorure d'éthyle. Il avait brisé une petite ampoule juste sous notre nez, puis, dans l'obscurité, ses complices – sans doute de faux clients installés à la table voisine – avaient profité de la confusion pour nous bâillonner et nous emmener précipitamment, en passant par l'hôtel afin de semer d'éventuels poursuivants.

Je ne puis décrire l'heure qui suivit. On nous fit traverser les bois au pas de course, toujours dans le sens de la montée. Enfin nous débouchâmes dans une clairière, sur le versant de la montagne, et je vis juste devant nous un extraordinaire conglomerat de rochers aux formes bizarres.

C'était certainement le Felsenlabyrinth dont Harvey nous avait parlé. Nous nous engageâmes dans le réseau inextricable de sentiers qui zigzaguaient entre les rocs. On aurait dit un dédale conçu par un génie du mal.

Soudain, nous nous arrê tâmes ; un énorme rocher nous barrait le chemin. L'un des hommes se pencha et déclencha apparemment un mécanisme car, sans un bruit, l'imposante masse rocheuse pivota sur

elle-même, dévoilant un boyau qui s'enfonçait dans le flanc de la montagne.

On nous poussa sans ménagements à l'intérieur. Le tunnel, d'abord étroit, s'élargit bientôt et nous débouchâmes finalement dans une vaste salle rocheuse éclairée à l'électricité. On nous ôta alors nos bâillons. Sur un signe du Numéro Quatre qui se tenait devant nous, l'air moqueur et triomphant, nos gardiens nous fouillèrent et nous confisquèrent le contenu de nos poches, y compris le pistolet de Poirot.

J'eus un pincement de cœur en les voyant jeter l'arme sur la table. Nous étions vaincus... vaincus sans espoir ; ils avaient l'avantage du nombre. C'était la fin.

— Bienvenue au quartier général des Quatre Grands, monsieur Hercule Poirot, déclara le Numéro Quatre d'un ton sarcastique. Vous revoir est un plaisir auquel je ne m'attendais pas. Mais était-ce vraiment la peine de sortir de la tombe pour aboutir à ce résultat ?

Poirot ne répliqua pas. Je n'osais pas le regarder.

— Venez par ici, poursuivit le Numéro Quatre. Votre arrivée ne va pas manquer de surprendre mes collègues.

Il nous indiqua une étroite ouverture dans la paroi. Cette porte franchie, nous nous retrouvâmes dans une autre salle au bout de laquelle je vis quatre chaises disposées derrière une table. La première, vide, était recouverte d'une cape de mandarin. La seconde était occupée par M. Abe Ryland, son cigare à la bouche. Mme Olivier était assise sur la troisième, ses yeux ardents dévorant son visage de moniale. Le Numéro Quatre prit place sur le quatrième siège.

Nous étions en présence des Quatre Grands.

Jamais, jusqu'à présent, je n'avais senti la réalité de Li Chang Yen de façon aussi tangible qu'en cet instant, face à sa chaise vide. Il avait beau être en Chine, très loin, il n'en était pas moins l'âme, le maître de cette funeste organisation.

En nous voyant, Mme Olivier ne put réprimer un cri. Ryland, plus maître de lui, se contenta de changer son cigare de côté et de hausser ses sourcils grisonnants.

— Monsieur Hercule Poirot..., dit-il d'une voix lente. Quelle agréable surprise ! Pas à dire, vous nous avez possédés ; nous vous pensions bel et bien enterré. N'importe, vous avez perdu la partie.

Il y avait comme une intonation métallique dans sa voix. Mme Olivier ne dit mot, mais ses yeux incandescents et son mince

sourire me déplurent au plus haut point.

— Madame et messieurs, je vous souhaite le bonsoir, déclara posément Poirot.

Je le regardai, intrigué par son intonation bizarre, une intonation que je n'attendais pas de lui. Il semblait tout à fait calme. Et pourtant, il émanait de toute sa personne quelque chose d'inhabituel. Derrière nous, des tentures s'écartèrent et la comtesse Vera Rossakov entra.

— Ah ! dit le Numéro Quatre, voici notre estimé et fidèle lieutenant. Nous avons ici un de vos vieux amis, chère madame.

La comtesse fit volte-face avec sa vivacité coutumière.

— Seigneur Dieu ! s'écria-t-elle. C'est le petit homme ! Ma parole, mais il a les neuf vies d'un chat ! Oh, petit homme, petit homme ! Pourquoi vous êtes-vous mêlé de cette histoire ?

— Madame, dit Poirot en s'inclinant. Moi, tel le grand Napoléon, je ne puis être que du côté des grands bataillons.

Tandis qu'il parlait, je vis passer dans les yeux de la comtesse une lueur chargée de soupçons ; je compris alors la vérité que, inconsciemment, j'avais déjà pressentie.

L'homme qui se tenait près de moi n'était pas Hercule Poirot.

Il lui ressemblait beaucoup, à un point extraordinaire. Il avait la même tête en forme d'œuf, le même maintien affecté, la même silhouette délicatement dodue. Mais la voix différait et les yeux, au lieu d'être verts, étaient noirs. Et, sans aucun doute, les moustaches... les fameuses moustaches... ?

La comtesse interrompit net le cours de mes réflexions. Elle s'avança, la voix vibrante d'exaltation :

— Vous avez été trompés. Cet homme n'est pas Hercule Poirot !

Le Numéro Quatre poussa une exclamation incrédule. Mais la comtesse se pencha et, d'un coup sec, tira sur les moustaches de Poirot, qui lui restèrent dans la main. Dès lors, la vérité apparut dans toute sa clarté. Car la lèvre supérieure de l'imposteur était retroussée par une petite cicatrice qui modifiait totalement l'expression du visage.

— Ce n'est pas Hercule Poirot, marmonna le Numéro Quatre. Mais alors, qui est-ce ?

— Je sais ! m'écriai-je.

Je me mordis la langue, craignant d'avoir tout gâché.

L'inconnu – cet homme que je continuerai d'appeler Poirot – se tourna vers moi et dit d'un ton engageant :

— Vous pouvez parler. Peu importe, maintenant. Le stratagème a réussi.

— C'est Achille Poirot, expliquai-je. Le frère jumeau d'Hercule Poirot.

— Impossible ! glapit Ryland, visiblement ébranlé.

— Le plan d'Hercule a merveilleusement réussi, dit Achille d'un air placide.

Le Numéro Quatre bondit vers lui et lança d'une voix âpre, menaçante :

— Réussi, vraiment ? Vous rendez-vous compte que, d'ici quelques minutes, vous serez mort ? *Mort !*

— Oui, répondit Achille avec gravité. Je m'en rends compte. C'est vous qui ne comprenez pas qu'un homme peut être disposé à mourir pour remporter une victoire. Pendant la guerre, des hommes ont sacrifié leur vie pour leur pays. Je suis prêt à sacrifier la mienne pour le monde.

Quoique parfaitement disposé moi-même à sacrifier ma vie, je ne pus m'empêcher de penser qu'on aurait pu me consulter avant. Je fus néanmoins apaisé en me souvenant de l'insistance avec laquelle Poirot avait tenté de me dissuader de l'accompagner.

— Et en quoi votre sacrifice profitera-t-il au monde ? s'enquit Ryland d'un air sardonique.

— Je vois que vous ne percevez pas la véritable portée du plan d'Hercule. Tout d'abord, votre repaire est connu depuis des mois : pratiquement tous les clients et les membres du personnel de l'hôtel appartiennent à la police ou aux services secrets. La montagne est cernée. Même si vous avez plusieurs issues, vous ne pourrez pas fuir. Poirot en personne dirige les opérations à l'extérieur. Quand je suis descendu sur la terrasse à la place de mon frère, ce soir, les semelles de mes chaussures étaient enduites d'une préparation à l'anis. En ce moment, les chiens policiers suivent la piste. Elle les mènera inéluctablement au rocher du Felsenlabyrinth où se trouve l'entrée. Vous pouvez nous faire ce que vous voudrez, le filet est étroitement tendu autour de vous. Impossible de vous échapper.

Soudain, Mme Olivier éclata de rire :

— Vous faites erreur. Nous pouvons, tout comme Samson autrefois, nous échapper et détruire en même temps nos ennemis. Qu'en dites-

vous, mes amis ?

Ryland regardait fixement Achille Poirot.

— Supposez qu'il mente ? dit-il d'une voix dure.

L'autre haussa les épaules.

— Dans une heure, ce sera l'aube. Vous pourrez voir par vous-mêmes que j'ai dit la vérité. Déjà, ils ont dû suivre ma piste jusqu'à l'entrée du Felsenlabyrinth.

À cet instant, nous entendîmes une explosion assourdie et un homme fit irruption dans la salle en criant des paroles incohérentes. Ryland sortit précipitamment. Mme Olivier se dirigea vers le mur du fond et ouvrit une porte dérobée ; j'aperçus par l'entrebâillement un laboratoire parfaitement équipé, qui me rappela celui qu'elle avait à Paris. À son tour, le Numéro Quatre se leva précipitamment et quitta la pièce. Il revint avec le pistolet de Poirot, qu'il tendit à la comtesse.

— Ils ne risquent pas de s'échapper, dit-il d'un air farouche, mais prenez quand même cette arme.

Il ressortit aussitôt.

La comtesse s'approcha de nous et observa un bon moment mon compagnon, avec attention. Soudain, elle rit.

— Vous êtes très fort, Achille Poirot, dit-elle d'un ton moqueur.

— Parlons affaires, madame. Il est heureux qu'ils nous aient laissés seuls ensemble. Quel est votre prix ?

— Je ne comprends pas. Quel prix ?

— Madame, vous pouvez favoriser notre fuite. Vous savez comment sortir de ce repaire. Je vous le demande : quel est votre prix ?

De nouveau, elle éclata de rire.

— Plus que vous ne pourriez payer, petit homme ! Tenez, tout l'argent du monde ne suffirait pas à m'acheter !

— Madame, je n'ai pas parlé d'argent. Je suis un homme doué d'intelligence. Néanmoins, le fait est que *chacun a son prix* ! En échange de la vie et de la liberté, je vous offre le désir de votre cœur.

— Vous êtes donc magicien ?

— Appelez-moi ainsi si vous voulez.

Abandonnant soudain son attitude railleuse, la comtesse se mit à parler avec passion et amertume :

— Imbécile ! Le désir de mon cœur ! Pouvez-vous me venger de mes

ennemis ? Pouvez-vous me rendre la jeunesse, la beauté, la gaieté ? Pouvez-vous ressusciter les morts ?

Achille Poirot l'observait de façon très bizarre.

— Lequel des trois vœux, madame ? Choisissez.

Elle éclata d'un rire sardonique :

— Vous allez m'envoyer de l'élixir de vie, peut-être ? Tenez, je vais faire un marché avec vous. Autrefois, j'avais un enfant. Retrouvez-le-moi... et vous aurez la liberté.

— Madame, je vous donne mon accord. Le marché est conclu. Votre enfant vous sera rendu. Foi de... foi d'Hercule Poirot lui-même !

Cette femme étrange se remit à rire, longuement, cette fois, et sans retenue.

— Mon cher monsieur Poirot, je vous ai tendu un petit piège. C'est très aimable à vous de promettre de retrouver mon enfant, mais... voyez-vous, je suis bien placée pour savoir que vous ne réussiriez pas. Ce serait donc un marché de dupes, n'est-ce pas ?

— Madame, je jure devant Dieu de vous rendre votre enfant.

— Seriez-vous capable de rendre les morts à la vie, monsieur Poirot ?

— L'enfant est donc...

— Mort ? Oui.

Il s'avança et la prit par les poignets.

— Madame, je... Moi qui vous parle, je renouvelle mon serment. *Je ramènerai le mort à la vie.*

Elle le regarda, comme fascinée.

— Vous ne me croyez pas ? reprit-il. Je vais vous prouver mes dires. Apportez-moi le portefeuille qu'ils m'ont pris.

Elle sortit de la pièce et revint avec l'objet demandé, sans relâcher un seul instant son étreinte sur le pistolet. Je sentis qu'Achille Poirot avait fort peu de chances de la bluffer. La comtesse Vera Rossakov n'était pas stupide.

— Ouvrez-le, madame. Le rabat du côté gauche... Très bien. Vous voyez cette photographie ? Prenez-la et examinez-la.

Intriguée, elle sortit le petit cliché. À peine l'avait-elle regardé qu'elle poussa un cri et se mit à vaciller, comme si elle allait tomber. Elle se jeta littéralement sur mon compagnon :

— Où ? Où est-il ? Dites-le-moi ! Où ?

— Rappelez-vous votre marché, madame.

— Oui, oui, je vous fais confiance. Vite, avant qu'ils ne reviennent !

Elle l'entraîna par la main hors de la salle, en courant et sans bruit. Je les suivis. Une fois dans la pièce voisine, elle nous aiguilla dans le tunnel par lequel nous étions venus ; nous atteignîmes bientôt un embranchement, où elle tourna à droite. Bien que le boyau ne cessât de se ramifier, elle nous guida sans faillir, sans paraître douter du chemin et à une allure de plus en plus rapide.

— Pourvu que nous ayons le temps ! haleta-t-elle. Nous devons sortir d'ici avant que tout explose.

Nous avançons toujours. Je compris que ce tunnel traversait la montagne de part en part et que nous finirions par déboucher sur l'autre versant, dans une autre vallée. La sueur ruisselait sur mon visage, mais je continuai à courir.

Enfin, loin devant, je vis la clarté du jour. De plus en plus proche. Je vis un enchevêtrement de buissons verts. Nous les écartâmes pour nous frayer un passage. Et nous nous retrouvâmes à l'air libre, dans la douce lueur rose pâle de l'aube.

Le cordon de police dont avait parlé Poirot était bel et bien une réalité : à l'instant où nous émergions du tunnel, trois hommes nous tombèrent dessus, pour nous relâcher aussitôt avec un cri de stupéfaction.

— Vite ! cria mon compagnon. Vite... il n'y a pas de temps à per...

Il ne devait jamais terminer sa phrase. Le sol trépida et trembla sous nos pieds, il y eut un formidable grondement et la montagne tout entière parut se soulever. Nous fûmes projetés tête la première dans les airs.

Lorsque je repris enfin connaissance, j'étais dans un lit inconnu, dans une chambre inconnue. Un homme se tenait assis près de la fenêtre. Il tourna la tête vers moi et vint se poster à mon chevet.

C'était Achille Poirot... À moins que... ?

La voix ironique que je connaissais bien dissipa tous les doutes que j'aurais pu avoir :

— Mais oui, mon ami, c'est moi. Frère Achille est rentré chez lui... au pays des mythes. Achille, c'était moi. Il n'y a pas que le Numéro Quatre pour savoir jouer la comédie. De la belladone autour des yeux, mes moustaches sacrifiées, et une véritable cicatrice que je me suis

infligée très douloureusement voici deux mois, car je ne pouvais prendre le risque de présenter une fausse balafre au regard d'aigle du Numéro Quatre. La touche finale : votre conviction qu'Achille Poirot existait bel et bien ! C'est inestimable, l'aide que vous m'avez apportée ; la moitié du succès de l'entreprise vous revient ! Le point crucial était de leur faire croire qu'Hercule Poirot était en liberté et dirigeait les opérations. Tout le reste était vrai : l'anis pour suivre la piste, le cordon de police, etc.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas *vraiment* envoyé quelqu'un d'autre à votre place ?

— En vous laissant courir le danger tout seul ? Vous avez là une belle opinion de moi ! De toute façon, j'ai toujours eu l'espoir de trouver une échappatoire grâce à la comtesse.

— Comment diable avez-vous réussi à la convaincre ? Cette histoire d'enfant mort... c'était un peu gros à lui faire avaler.

— La comtesse a beaucoup plus de perspicacité que vous, mon cher Hastings. Sur le moment, elle a été abusée par mon déguisement, mais elle l'a vite percé à jour. Quand elle a dit : « Vous êtes très fort, Achille Poirot », j'ai compris qu'elle avait deviné la vérité. C'était le moment ou jamais de jouer ma carte maîtresse.

— Votre promesse extravagante de ramener les morts à la vie ?

— Exactement... mais voyez-vous, l'enfant, je l'avais depuis le début.

— *Quoi ?*

— Mais oui ! Vous connaissez ma devise « Être prêt ». Dès que j'ai découvert que la comtesse Rossakov avait partie liée avec les Quatre Grands, j'ai procédé à une enquête approfondie sur son passé. J'ai appris ainsi qu'elle avait eu un enfant qui, disait-on, avait été tué ; mais j'ai relevé dans cette histoire des contradictions qui m'ont conduit à me demander si, après tout, il n'était pas vivant. Finalement, j'ai réussi à retrouver les traces de ce garçonnet et, contre une forte somme, j'ai obtenu qu'il me soit confié. Le pauvre enfant était presque mort de faim. Je l'ai placé dans un endroit sûr, chez des gens pleins de bonté, et je l'ai photographié dans son nouveau cadre de vie. Ainsi, le moment venu, j'avais mon petit coup de théâtre tout prêt !

— Vous êtes formidable, Poirot. Absolument formidable !

— J'ai été heureux de le faire, par-dessus le marché. Car j'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour la comtesse. J'aurais été navré si elle avait péri dans l'explosion.

— Je n'ai pas osé vous poser la question plus tôt... Qu'en est-il des Quatre Grands ?

— Tous les corps ont maintenant été retrouvés. Celui du Numéro Quatre était impossible à identifier : la tête réduite en bouillie. Je regrette... oui, je regrette un peu qu'il en soit ainsi. J'aurais aimé être sûr... mais ne pensons plus à cela. Voyez plutôt.

Il me tendit un journal. En première page, un entrefilet marqué d'un trait rouge annonçait le suicide de Li Chang Yen, le maître d'œuvre de la récente révolution qui avait échoué de façon si catastrophique.

— Mon grand adversaire, dit Poirot avec gravité. Le destin a voulu que, lui et moi, nous ne nous rencontrions pas en chair et en os. Quand il a reçu la nouvelle du désastre qui s'était passé ici, il a choisi la porte de sortie la plus simple. Un cerveau remarquable, mon ami, un cerveau remarquable. Tout de même, j'aurais bien voulu voir le visage du Numéro Quatre... Supposez que, finalement... mais non, je me fais des idées. Il est mort. Oui, mon ami : ensemble, nous avons affronté et défait les Quatre Grands ; maintenant, vous allez retrouver votre charmante épouse, et moi... moi, je vais prendre ma retraite. La grande affaire de ma vie est terminée. Après celle-ci, n'importe quelle autre me paraîtrait insipide. Non, je vais prendre ma retraite. J'irai peut-être planter des courges ! Je pourrais même me marier et m'installer !

Il rit de bon cœur à cette idée, mais non sans une pointe d'embarras. J'espère... Les hommes de petite taille sont toujours attirés par les grandes femmes extravagantes...

— Me marier et m'installer pour de bon, répéta-t-il. Qui sait ?

Du même auteur

À l'hôtel Bertram
A.B.C contre Poirot
Allô, Hercule Poirot...
Black Coffee
Cartes sur table
Christmas Pudding
Cinq heures vingt-cinq
Cinq petits cochons
Destination inconnue
Dix brèves rencontres
Dix petits nègres
Drame en trois actes
Hercule Poirot quitte la scène
Je ne suis pas coupable
Jeux de glaces
La Dernière Énigme
La Maison biscornue
La maison du péril
La mort dans les nuages
La mort n'est pas une fin
La Mystérieuse Affaire de Styles
La nuit qui ne finit pas
La plume empoisonnée
La Troisième fille
L'affaire Protheroe
Le bal de la victoire
Le Chat et les pigeons
Le Cheval à bascule
Le Cheval pâle
Le Club du mardi continue
Le couteau sur la nuque
Le Crime de l'Orient-Express
Le Crime d'Halloween
Le Crime du golf
Le crime est notre affaire
Le flambeau
Le flux et le reflux
Le major parlait trop
Le Meurtre de Roger Ackroyd
Le Miroir du mort

Le miroir se brisa
Le mystère de Listerdale
Le mystérieux Mr Quinn
Le Noël d'Hercule Poirot
Le Secret de Chimneys
Le Train bleu
Le train de 16h50
Le Vallon
Le visiteur inattendu
Les enquêtes d'Hercule Poirot
Les Indiscrétions d'Hercule Poirot
Les Pendules
Les Quatre
Les Sept Cadrons
Les Travaux d'Hercule
Les Vacances d'Hercule Poirot
L'heure zéro
L'Homme au complet marron
Marple, Poirot, Pyne et les autres
Meurtre au champagne
Meurtre en Mésopotamie
Miss Marple au club du mardi
Mme McGinty est morte
Mon petit doigt m'a dit
Monsieur Brown
Monsieur Parker Pyne
Mort sur le Nil
Mr Quinn en voyage
N ou M ?
Némésis
Passager pour Francfort
Pension Vanilos
Poirot joue le jeu
Pourquoi pas Evans ?
Rendez-vous à Bagdad
Rendez-vous avec la mort
Tant que brillera le jour
Témoin à charge
Témoin indésirable
Témoin muet
Trois souris...
Un cadavre dans la bibliothèque
Un meurtre est-il facile ?
Un meurtre sera commis le...

Un, deux, trois...
Une mémoire d'éléphant
Une poignée de seigle